Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/labibliothquedes04houd

LA

BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS

LIBRAIRIE NOTRE DAME

SAINT-QUENTIN, IMP. J. MOUREAU.

LA

BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS

PAR

LE R. P. VINCENT HOUDRY

De la Compagnie de Jésus.

NOUVELLE ÉDITION

complètement revue et améliorée dans la disposition des matières

PAR M. L'ABBÉ V. POSTEL

Du Clergé de Paris, Docteur en théologie, Chanoine honoraire, Missionnaire apostolique

TOME QUATRIÈME

MORALE IV

E. F. G. H.

PARIS

ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR

31, RUE DE SÈVRES, 31.

1867.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

uOttawa LIBRARY ANNEX

UNIVERSITAS O. M. I.

BV
4205
.H6
1865

V.4

LA BIBLIOTHÈQUE

DES PRÉDICATEURS.

SUJETS DE MORALE.

E.

ENVIE

JALOUSIE; — CHAGRIN DU BONHEUR D'AUTRUI

AVERTISSEMENT.

*Quoique l'*Envie *naisse de l'orgueil et qu'elle produise ensuite la haine, la colère, la vengeance, et d'autres péchés qui en sont les effets, comme elle est un péché par elle-même, elle peut fournir assez de matière pour un discours moral, et très-utile, puisque ce vice est un de ceux qui règnent le plus aujourd'hui dans le monde, et dont les gens de bien ne sont pas toujours exempts.*

Il y a trois choses particulièrement à remarquer en traitant ce sujet. — La première est que, si l'on veut faire connaître ce vice par sa cause, qui es l'orgueil, on le fasse sans s'y étendre trop, comme font quelques-uns, qui semblent en cela changer de discours et faire deux sermons au lieu d'un. Ce

sera assez de faire entendre en peu de mots que de cette source empoisonnée il ne peut rien sortir que de très-pernicieux. — La seconde est de ne pas confondre l'envie, qui est un grand crime, avec l'émulation et le zèle, qui ont quelque ressemblance avec cette passion criminelle, mais qui en sont bien éloignés, puisqu'ils piquent notre courage et nous animent à imiter le bien que nous voyons dans les autres. — La troisième enfin est que, dans les caractères et les portraits que l'on fera de l'envie, il faut éviter les descriptions poétiques qu'en ont fait quelques auteurs profanes, et même quelques SS. Pères, qui, en cela, ont suivi le goût de leur siècle, lequel ne serait pas du nôtre.

J'ajoute que, comme il y a des personnes dont la vertu, le mérite et les avantages de la grâce ou de la nature attirent l'envie de ceux qui en sont dépourvus, si l'on touche ce point, il faut tellement animer ceux à qui l'on porte envie de se mettre au-dessus de la censure, qu'ils n'excitent pas cette envie par une vaine ostentation, par le mépris des autres et par l'orgueil, ce qui leur attirerait plus de mépris que de jalousie.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Il n'est guère de péché sur lequel on se fasse moins de justice que sur l'envie. Personne ne veut s'avouer à lui-même qu'il soit envieux : et cependant il n'est point de péché plus ordinaire. C'est le sujet du premier point. — Personne ne se fait de scrupule de son envie : et cependant il n'est guère de péché plus grief? c'est le sujet du second point. — En deux mots : l'envie est un péché très-commun et dont peu de personnes se garantissent ; c'est un péché très-grief et pernicieux, dont les suites sont funestes.

Premier point. Nous avons deux règles pour juger si un péché est commun ou s'il ne l'est pas : la première, de considérer la matière de cette sorte de péché, la seconde de considérer le nombre des personnes qui sont exposées à le commettre : — 1°. Nous la dérobons à nos propres yeux : car il est certain que l'amour-propre, qui nous déguise, généralement parlant, tous nos vices, a une adresse particulière pour nous dissimuler celui-là. On ne veut pas s'avouer à soi-même qu'on soit jaloux ou envieux, parce que c'est l'aveu tout à la fois et de sa honte et de son infé-

riorité. En effet, on n'est jaloux que du mérite d'autrui, auquel on fait justice en secret et au fond du cœur ; on sent les avantages de celui qu'on a fait l'objet de son envie ; mais, comme on n'aime pas à se dire qu'on lui est inférieur, on n'aime point aussi à s'avouer qu'on est jaloux. De-là vient qu'on cherche et qu'on trouve à la fin des raisons pour haïr celui qu'on estime malgré soi ; on démêle dans sa personne cent défauts cachés aux autres ; on étudie ses endroits faibles, etc. : et tout cela pour avoir la consolation secrète de se dire à soi-même qu'on le hait plutôt pour ses défauts qu'on ne lui porte envie pour son mérite. — 2°. Si l'on a tant de soin de se cacher sa propre jalousie, on en a plus encore de la dérober aux yeux du public, parce qu'on conçoit assez que la laisser entrevoir c'est faire apercevoir sa faiblesse et passer une déclaration de son infériorité, etc. — Tout ceci étant présupposé, je dis, 1°. Qu'il n'est point de péché plus commun et plus ordinaire, soit que l'on considère la matière de l'envie, qui est infiniment étendue, puisque tout ce qui est bien en effet ou qui en a l'apparence blesse les yeux des jaloux ; la vertu, le mérite, la gloire, la réputation du prochain, les richesses, etc. (dont il faut faire le détail.) 2°. Je dis que les hommes de tout caractère et de toute profession trouvent des occasions de jalousie dans leur état, et que par conséquent il n'est guère de vice plus universel. Il n'en est pas ainsi de tous les autres péchés : l'âge, le tempérament, les occasions, les conditions différentes, délivrent du moins avec le temps de certaines inclinations criminelles : mais l'envie est le venin général de tous les hommes, dans tous les âges, dans toutes les situations où vous les mettrez : et, pour donner jour à cette vérité, il ne faut que ce passage de S. Augustin bien expliqué : *Homo vel paribus invidet quòd ei coæquantur, vel inferioribus ne ei coæquentur vel superioribus quòd eis non æquetur.* — Or, quoique, par toutes les raisons et les inductions, il soit aisé de juger que ce péché est presque universel, il n'en est point cependant sur lequel on se fasse moins justice : on ne peut avouer qu'on en soit coupable. Il n'y en a point même que nous dérobions plus facilement à notre connaissance propre, que nous cachions avec plus de soin à la pénétration d'autrui.

Deuxième Point. — Je ne sais par quelle illusion les hommes se sont accoutumés à regarder le péché d'envie sans scrupule, et par quelle occasion on s'en est diminué la honte au fond de son cœur. N'est-ce point, dit S. Thomas, parce que, ce péché n'ayant rien de grossier à l'extérieur, il frappe moins les sens, puisqu'il se consomme tout entier au fond du cœur ? Quoi qu'il en soit, ce vice est également abominable à l'imagination et à la raison, et pour le prouver je m'attache à deux considérations. La première, qu'à considérer l'envie en soi c'est un péché *très-grief* ; la seconde, qu'à la considérer dans ses suites c'est un vice *très-dangereux* pour le salut. — 1°. C'est un péché très-grief, puisque c'est pécher contre la charité que nous devons à notre frère ; et, comme la charité est la plus excellente de toutes les vertus, le vice qui lui est opposé ne peut être que très-grief. —

2°. L'envieux pèche encore contre la justice, à prendre cette vertu dans un sens plus étendu, parce qu'un envieux s'irrite presque toujours sans raison et s'aigrit sans fondement contre son frère. De plus, rien n'est plus pernicieux que ce vice dans ses suites, puisque, étant l'un des péchés capitaux, il est la source de quantité d'autres, et particulièrement de la discorde et de la désunion ; il est le principe de mille passions qui se succèdent tour-à-tour, de joie, de tristesse, de haines, etc. Elle fait ensuite commettre des injustices, des cruautés comme nous voyons dans l'envie que Saül portait à David (que l'on peut étendre). Conclure enfin que, ce vice étant l'un des plus griefs et des plus pernicieux, c'est aussi l'un de ceux que nous devons éviter avec plus de soin, etc.

—

II. — On peut prendre pour sujet et pour division d'un discours sur l'envie ces deux vérités, qui réunissent ce qu'il y a de plus important sur ce sujet.

La première : que l'envie marque un grand fond de corruption dans le cœur; un naturel malin, superbe, plein d'amour-propre, qui n'a nul principe de charité ni d'équité naturelle, ni de christianisme ni de religion.

La seconde : que ce péché est puni dès ce monde par un enfer anticipé, par les gênes, les tortures, et les différents tourments que cette passion cause à celui qui en est possédé.

—

III. — 1°. L'envieux est ingrat *envers* DIEU, puisque, non content des biens qu'il a reçus de sa bonté divine, il est fâché des biens qu'il a faits aux autres ; accusant par là sa providence, blâmant sa conduite, et le prenant en quelque manière à parti.

2°. Il est injuste et injurieux *envers le prochain*, en le décriant, le persécutant sans raison et sans qu'il en ait donné sujet, et enfin tâchant de le détruire dans l'esprit et dans l'opinion de tout le monde.

3°. Il est cruel *à lui-même*, par les tortures insupportables que lui fait souffrir cette passion : comme on peut voir dans la vie malheureuse que Caïn mena sur la terre, et Saül par l'envie qu'il portait à David.

—

IV. — 1°. L'envie est opposée à toutes sortes de vertus, ce qui est particulier à ce vice : au lieu que les autres péchés n'en combattent qu'une seule.

2°. Elle fait alliance avec tous les vices, dont les uns sont la cause, les autres les effets et les autres des moyens, pour abaisser ou décrier celui à qui l'on porte envie.

3°. Elle est la cause de la plus grande partie des maux et des désordres qui arrivent dans le monde.

—

V. — Comme l'envie est directement opposée à la charité, on peut faire voir qu'elle est contraire :

1°. A la charité envers le prochain, en s'attristant de son bien et en se réjouissant du mal qui est en lui ou des disgrâces qui lui arrivent.

2°. A la charité que nous devons à Dieu, puisque c'est à Dieu que l'on s'en prend du bien qu'il fait aux autres : d'où vient que c'est un péché contre le Saint-Esprit, dont on blâme ou accuse la bonté.

3°. Ensuite, elle met obstacle aux effets de la charité divine à notre égard, dont elle tarit la source.

—

VI. — On peut aussi renfermer tout ce qui regarde ce sujet dans ces deux propositions plus simples et plus naturelles.

1°. Le mal qu'elle fait dans le monde, dans les états, dans les familles et dans toutes les sociétés.

2°. Le mal qu'elle fait à celui qui l'a conçue, le trouble qu'elle met dans son esprit, le chagrin qu'elle lui cause, les alarmes qu'elle lui donne, la douleur, la tristesse et le désespoir qui en sont des suites naturelles et ordinaires ; à quoi l'on peut ajouter les maux qu'elle lui causera durant toute l'éternité, le cruel dépit et l'accablante douleur de voir peut-être éternellement heureux celui à qui il portait envie.

—

VII. — 1°. Combien ce vice est pernicieux, par le mal qu'il fait au prochain et à nous-mêmes. Ce qui renferme les effets de l'envie, lesquels rendent cette passion infiniment dangereuse.

2°. Combien il est difficile à guérir : parce que toutes les considérations humaines sont de faibles remèdes, et que les fortes considérations prises du côté de Dieu et de la religion sont affaiblies par la violence de cette passion, qui s'est emparée d'un cœur.

—

VIII. — 1°. C'est le péché le plus contraire à la religion et à l'équité naturelle, et les raisons en sont évidentes : car c'est ce qui rend ce péché si odieux et si honteux qu'on n'ose l'avouer.

2°. Le plus contraire à la loi de Dieu, qui nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes...

3°. Le plus contraire à la société civile, puisqu'il met la discorde partout, et qu'il est cause de tous les troubles et de toutes les divisions.

—

IX. — 1°. L'envieux se fait du mal à lui-même par la douleur qu'il ressent des biens qu'il voit dans le prochain et en voulant le diminuer dans l'estime du monde.

2°. Il fait et procure du bien à son ennemi, en voulant lui faire du mal.

—

X. — 1°. L'envieux est *injuste* en portant envie à son prochain pour les biens et les avantages naturels.

2°. Il se rend *impie* en lui enviant les biens surnaturels, comme les grâces et les vertus.

—

XI. — 1°. L'envieux se rend malheureux par tous les chagrins et les agitations qu'il se donne.

2°. Il découvre une grande bassesse dans ses paroles et par tous ses entretiens sur la réputation d'une personne qu'il tâche de flétrir.

3°. Il devient enfin odieux dans ses œuvres, par la malignité qu'il exerce en tout ce qu'il fait.

—

XII. — 1°. L'envie est de toutes les passions la plus lâche.

2°. Elle est celle qui nous tourmente le plus, qui nous cause le plus de chagrin.

3°. Celle qui nous conduit aux plus grands crimes. (**Monmorel**, 16[e] *dim. ap. la Pentec.*)

—

XIII. — 1°. Un envieux vit sans honneur, parce que c'est un vice honteux dont on n'ose s'avouer coupable.

2°. Il vit sans repos, tourmenté continuellement par une cruelle jalousie qui le fait dessécher.

3°. Sans espérance même de guérir et de jamais se convertir.

—

XIV. — 1°. Rien de plus injuste que l'envie. Nous en avons déjà apporté les raisons.

2°. Rien cependant de plus juste en un sens que l'envie, dans la peine qu'il fait souffrir à l'envieux.

XV. — 1°. L'envie est un péché décrié et haï de tout le monde, mais dont on a peine à se défendre.

2°. C'est un péché diabolique, mais qui se trouve assez souvent dans ceux qui font profession de piété.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Cyprien** a fait un excellent traité sur ce sujet, intitulé *De zelo et livore*.

S. Zénon *de Vérone* en a fait un autre, où il semble avoir pris à tâche de ne rien omettre sur cette matière.

S. Prosper III *de Vitâ contemplativâ*, 9, en parle amplement et dépeint le génie et la malignité des envieux.

S. Basile a fait un beau discours sur l'envie. — Il en parle encore dans l'Homél. 21, *In aliquot Scripturæ sacra loca*, où il montre que c'est un vice de démon et en apporte la raison.

S. Jérôme, *Epist.* 27, *ad Eustochium*, où, en rapportant l'épitaphe de Ste Paule, il donne de sages avis à ceux à qui l'on porte envie.

S. Augustin, sur le ps. 139, montre quelle est la source de l'envie, et à quelle personne on porte plus particulièrement envie. — Serm. 38 *de tempore :* mal que cette passion cause à ceux qu'elle possède. — Exposition de l'Epître aux Galates : différence entre l'envie et l'émulation. — Serm. 53 *de Verbis Domini :* que l'envie naît de l'orgueil. — Livre des 50 Homélies, Hom. 15 : que la charité est l'unique remède contre l'envie, et que l'envieux est un membre retranché du corps de l'Eglise. — Serm. 83 *de tempore :* combien un envieux est malheureux et tourmenté en cette vie. — *De Disciplinâ Christianâ :* que ce vice est proprement le vice et le crime du démon.

S. Grégoire, V Moral., 30 et 31, expliquant ces paroles de Job, *Parvulum occidit invidia*, montre que celui qui porte envie à un autre fait voir par-là qu'il lui est inférieur. — VI Moral. : aveuglement d'esprit que cause l'envie. — *Pastorale :* que l'envieux est malheureux par la félicité d'autrui.

S. Chrysostôme, Homél. 41 sur S. Matthieu, parle de l'indignité

de ce vice, et en fait un discours entier. — Homél. 52 *in Genesim :* injustice de l'envieux, qui souhaite du mal à ceux qui ne lui en ont jamais fait. — Homél. 61 sur la Genèse : qu'elle nuit infiniment à l'envieux, et qu'elle rend plus illustre celui à qui l'on porte envie. — Homél. 36 sur S. Jean : cruauté de cette passion. — Homél. 54 sur S. Jean : que l'envie est une fureur, puisqu'on se met peu en peine de se perdre soi-même, pourvu qu'on perde celui qu'on hait par une jalousie mortelle. — Homél. 7 sur l'Epître aux Romains : effets étranges de cette passion. — Homél. 30 sur la 1re Ep. aux Corinth. : assez long discours. — Homél. 3 sur la 1re à Timothée : qu'on porte plus particulièrement envie aux personnes vertueuses. — Homél. 44 *Ad popul. Ant.*, compare les envieux aux furieux ; et dans l'Homélie 53 il montre que ce vice se mêle dans les bonnes œuvres, et règne quelquefois dans les personnes dévotes. — Il parle encore de ce sujet dans l'Homélie 57 sur S. Jean, dans le livre 1er de la *Componction du cœur*, dans l'Homélie 29 sur la 1re aux Corinthiens ; dans l'Homélie 3 sur la 1re à Timothée.

S. Chrysologue, serm. 172 ; mal que l'envie cause à celui qui l'a conçue.

L'Auteur des sermons *ad Fratres in eremo,* qui sont parmi les ouvrages de S. Augustin, sermon 18, expose les désordres que l'envie a coutume de causer.

S. Grégoire de Nysse, au livre des *Béatitudes*, fait un excellent portrait des envieux.

S. Bernard, *de Interiori Domo*, 61, fait voir que l'envie exerce souvent ses violences sous prétexte de sainteté et de zèle de la justice.

[Livres spirituels et autres.] — **Gerson**, *Domin. Quinquagesimæ,* parle de ce vice.

Louis de Grenade, dans le *Guide des pécheurs,* chap. 7.

Petrus Canisius *de Justitiâ Christi,* par. 6.

Jacobus Alvarez, lib. I, part. I, c. I et seqq.

Le Cardin. Bona, *Manuduct. ad cœlum :* les vrais caractères de l'envie.

Le P. Caussin *Cour sainte,* traité 3, passion 13, traite dans sept sections tout ce qui regarde ce sujet.

Le P. Senault, *Usage des passions :* mauvais usage de la douleur et de l'envie.

Le P. Saint-Jure, *De la reconnaissance et de l'amour de Notre-Seigneur,* III, sect. 6.

Bernardus Rossignolus, *de Disciplinâ Christi*, 22.

Le P. Nepveu, *Réflexions chrétiennes.*

Le P. Croiset, *Réflexions.*

Velasquez, sur le chap. 1er de l'Epître aux Philippiens.

Palafox, *Homélies théologiques et morales sur la Passion*, Hom. 1re.

Le livre intitulé *La guerre aux vices,* combat contre l'envie.

[Les Prédicateurs.] — **Matthias Faber**, conc. 6 et 9 *In Septuages.*

Le P. Texier, Lundi de la 3e sem. de Carême.

Duneau, sermon pour le 1er mardi de Carême.

Bourdaloue, 1re partie du sermon sur la Passion : de l'envie des scribes et des pharisiens.

Le P. Le Jeune, serm. 52.

Monmorel, *Homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année*, 16e dimanche après la Pentecôte.

[Recueils.] — **Busæus**, *in Panario.*
Grenade *in Lucis comm.*
Peraldus *Tomo* II.
Summa Prædicantium.
Berchorius.
Labatha, *in Thesauro.*
(Verbo *Invidia.*)

Marchantius, *Tuba Sacerdot.*, tract. 4, lect. 1.

Rainerius de Pisis, *Pantheologia.*

Drexellius *in Joseph.*

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Hæc causa somniorum atque sermonum invidiæ et odii fomitem ministravit. Genes. XXXVII, 8.

Ces songes et ces entretiens allumèrent l'envie et la haine des frères de Joseph contre lui.

Inviderunt illi habentes jacula. (Loquitur de fratribus Joseph.) Genes. XLIX, 23.

Ceux qui étaient armés de dards lui ont porté envie.

Parvulum occidit invidia. Job. V, 2.

L'envie tue les petits esprits.

Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet; desiderium peccatorum peribit. Psalm. III.

Le pécheur verra et s'irritera ; il grincera des dents, il sèchera de dépit et d'envie ; mais le désir des pécheurs périra.

Qui ruinâ lætatur alterius non erit impunitus. Proverb. XVII, 5.

Celui qui se réjouit de la ruine des autres ne demeurera point impuni.

Cùm ceciderit inimicus tuus, ne gaudeas, et in ruinâ ejus ne exultet cor tuum : ne fortè videat Dominus et auferat ab eo iram suam. Prov. XXIV, 17.

Ne vous réjouissez point quand votre ennemi sera tombé, et que votre cœur ne tressaille point de joie dans sa ruine, de peur que le Seigneur ne le voie, et qu'il ne retire sa colère de dessus lui.

Putredo ossium invidia. Prov. XIV, 30.

L'envie est la pourriture des os.

Ne comedas cum homine invido. Proverb. XXIII, 6.

Ne mangez point avec un homme envieux.

Invidiâ diaboli mors introivit in orbem

La mort est entrée dans le monde par

terrarum; imitantur autem illum qui sunt ex parte illius. Sapient. II, 24, 25.

l'envie du démon, et ceux qui se rangent à son parti deviennent ses imitateurs.

Neque cum invidiâ tabescente iter habebo, quoniam talis homo non est particeps sapientiæ. Sapient. VI, 25.

Je n'irai point avec celui qui est desséché d'envie, parce qu'un tel homme n'a point de part à la sagesse.

Nequam est oculus lividi, et avertens faciem suam, et despiciens animam suam. Eccli. XIV, 8.

L'œil de l'envieux est méchant ; il détourne son visage, il méprise son âme.

Qui sibi invidet, nihil illo est nequius, et hoc redditio est malitiæ illius. Ibid. 6.

Rien n'est pire que celui qui s'envie sa propre subsistance, et cette disposition même est la peine de sa malice.

An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum? Matth. XX, 15.

Est-ce que vous avez l'œil méchant parce que je suis bon ?

Gaudium meum impletum est : illum oportet crescere, me autem minui. Joann. III, 29.

Ma joie est parfaite ; il faut qu'il croisse et que moi je diminue.

Charitas non æmulatur. I Corinth. XIII, 4.

La charité n'est point jalouse.

Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra. I Corinth. XII, 26.

Dès qu'un membre souffre, tous les membres souffrent en même temps.

Quidam et propter invidiam et contentionem Christum prædicant. Philipp. I, 15.

Il y en a qui prêchent Jésus-Christ par envie et pour contester.

Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem invidentes. Galat. V, 26.

Ne soyons point avides de la vaine gloire, nous portant envie les uns aux autres.

Propter quid Caïn occidit Abel? Quoniam opera ejus maligna erant, fratris autem ejus justa. I Joan. III, 12.

Pourquoi Caïn tua-t-il son frère Abel ? C'est que ses œuvres étaient pleines de malice, et que celles de son frère étaient justes.

Quid facimus, quia hic homo multa signa facit? Joann. XI, 49.

Que faisons-nous (disaient les pharisiens) ? Cet homme fait beaucoup de miracles.

Noli æmulari in malignantibus, neque zelaveris facientes iniquitatem. Psalm. 36.

N'ayez point de jalousie contre ceux qui commettent l'iniquité.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[L'envie du démon.] — L'envie, comme S. Basile et quelques autres Pères nous l'apprennent, est le vice propre du démon, qui dans le ciel envia la gloire de l'union hypostatique à la nature humaine, et sur la terre au premier homme et à toute sa postérité le bonheur éternel dont ce malheureux esprit était déchu. C'est ce péché qui du premier des anges fit le plus malheureux des démons, et qui le précipita de la plus haute place du ciel au fond de l'abîme. Ce qui a fait dire à S. Chrysostôme que c'est le vice le plus ancien dans son origine, et la première tache qui a souillé les anges et les hommes : *Invidia malum vetustum et prima labes.* Ce fut enfin l'envie du démon qui dressa ce piége si funeste au premier homme. Cet esprit envieux, ne pouvant souffrir que l'homme, qui était d'une nature inférieure à la sienne, fût dans un état si heureux et destiné à la gloire, pendant que lui serait éternellement tourmenté, s'efforça de le rendre compagnon de

son malheur en le faisant complice de son crime, et par-là, dit l'Ecriture, il ouvrit l'entrée à la mort et à tous les maux auxquels l'homme est assujetti.

[Caïn.] — A peine Adam et Eve furent-ils entrés dans le lieu de leur exil que Caïn devint le premier disciple du démon, qui lui inspira la jalousie contre son frère et lui apprit à commettre un parricide. Il s'aperçut que Dieu regardait de meilleur œil les sacrifices qu'Abel lui offrait, parce qu'il n'offrait, lui, que ce qu'il y avait de pire dans ses troupeaux. Il en conçut une jalousie mortelle, qui lui fit prendre le barbare dessein de massacrer celui que Dieu considérait, pour se venger de Dieu en quelque manière et, comme il ne pouvait s'attaquer à Dieu personnellement, il s'en prit à son frère. Il feignit de vouloir aller se promener avec lui : Abel, bien éloigné de concevoir l'ombre même du dessein furieux de Caïn, le suivit jusqu'au lieu où il ne savait point de témoin. Alors, le surprenant tout d'un coup, Caïn se jette sur lui et l'assassine. Ainsi mourut le premier de tous les justes, qui devint par sa mort la figure de Jésus-Christ, mis à mort par l'envie des Juifs, qui étaient ses frères selon la chair. Et c'est en ce sens que le Sauveur, l'innocent Agneau, a été égorgé dès le commencement du monde.

[Les Frères de Joseph.] — On ne vit jamais un plus grand exemple de ce que peut dans les hommes la passion de l'envie : celle de Caïn contre Abel, ou d'Esaü contre Jacob, n'a rien de plus éclatant que celle des enfants de Jacob contre leur frère Joseph. Ils haïssaient ce jeune enfant parce qu'il était vertueux, et qu'eux ne l'étaient pas. Ils lui firent un crime de l'amour particulier que Jacob lui portait, et que sa vertu lui avait attiré. Ils voulurent le rendre coupable parce que Dieu même marquait par des songes mystérieux le dessein qu'il avait de l'élever en honneur. On sait la résolution détestable qu'ils formèrent contre lui, et qu'ils eussent exécutée, si un reste de pitié dans l'un d'entre eux n'eût fait changer le dessein qu'ils avaient de l'immoler à leur cruelle jalousie. Vous savez de quelle manière ils en usèrent, et ce qui arriva ensuite ; mais ce que nous devons apprendre de-là, c'est qu'il semble que la Providence prenne plaisir à rendre heureux ceux dont les esprits envieux machinent la perte et la ruine, puisque nous voyons que Dieu fit servir à l'élévation de Joseph l'envie de ses frères. Ils furent choqués d'une prédilection dont Jacob son père l'honorait, et ils le virent chéri, honoré et favori d'un grand roi. Ils furent choqués du songe que cet innocent enfant leur raconta ; et ils furent obligés, quelque temps après, de venir se prosterner devant lui, et de le reconnaître pour le sauveur, le protecteur et le maître absolu de leur fortune.

[Esaü.] — L'infortuné Esaü, voyant que son père Isaac avait donné la bénédiction à son frère Jacob, et qu'il lui avait souhaité la graisse de la

terre et une pleine abondance de toutes sortes de biens, conçut une animosité furieuse contre ce frère, ensuite de la jalousie qu'il lui portait, laquelle, croissant de jour en jour avec le ressentiment de l'injure qu'il croyait en avoir reçue, lui fit prendre le dessein d'en tirer une cruelle vengeance après la mort de leur père. Ce qu'il eût exécuté si la sage Rébecca leur mère, attentive à remédier aux maux qu'elle prévoyait, n'avait cherché un prétexte favorable et spécieux pour faire sortir Jacob hors du logis, et l'ôter de devant les yeux de son frère.

[Saül.] — David, après avoir sauvé l'armée et l'honneur de Saül en terrassant Goliath, pensa perdre la vie par la malignité de celui pour qui il avait tout sacrifié, et qui ne pouvait le souffrir parce que de jeunes filles avaient plus loué David que Saül, en disant dans leurs chansons : *Saül a tué mille Philistins. et David en a tué dix mille.* Ces paroles et le témoignage qu'on rendait à la vertu de David animèrent Saül à le perdre et à l'immoler à son dépit. Après avoir tout tenté pour lui arracher la vie, il le bannit de la cour ; sa haine n'expira pas pour cela , il arma trois mille soldats, et se mit à leur tête pour suivre David qui se cachait dans les déserts. Si l'on y regarde de près et qu'on veuille examiner d'où procédait la haine et l'envie de Saül, on ne trouvera point d'autre cause que la prospérité et la conduite de David, qui était d'ailleurs si doux et si humain, que, ayant rencontré Saül à son avantage et pouvant aisément s'en défaire, il ne lui fit aucun mal. Une si belle action et un si grand bienfait ne changèrent point le cœur de Saül : il redoubla ses efforts pour perdre son bienfaiteur ; mais sa perfidie n'eut point d'autre succès que de faire éclater les grandes vertus de David.

[Joab.] — Il n'y a point de cruauté et de perfidie où ne se porte un homme pour se défaire d'un concurrent contre lequel il a conçu de la jalousie. C'est ce que nous voyons en la personne de Joab, qui assassine Amasa en l'embrassant, et qui, lui prenant le menton d'une main pour le baiser, de l'autre lui enfonça le poignard dans le sein. Que si vous voulez savoir ce que Joab avait à démêler avec Amasa, ceux qui virent Amasa étendu mort découvrirent aussitôt la cause de cette perfidie. *Voilà,* dirent-ils, *celui qui a voulu à la place de Joab accompagner David.* L'envie de Joab ne pouvait souffrir un homme qui partageât avec lui l'affection du prince et le commandement de l'armée. Aussi du moment qu'il eut trouvé l'occasion de s'en défaire, il ne la manqua pas ; et ce qu'il y a de plus lâche est qu'il l'assassina en lui disant : *Mon frère, je vous salue.*

[Les courtisans de Darius.] — L'envie n'est pas seulement cruelle, elle emploie encore l'artifice et les fourberies. Témoin les courtisans de Darius, qui firent à Daniel un crime d'Etat auprès de ce prince. Tout ce que l'envie a de malin, d'injuste, de cruel et d'impie, parut en cette rencontre. Indi-

gnés de ce qu'un étranger avait la surintendance de ce vaste empire, plus indignés encore de se voir obligés de lui rendre compte de leur conduite et de recevoir la loi de cet étranger, ils cherchèrent toutes sortes de moyens pour l'éloigner de la cour et pour le perdre. « Que ferons-nous? dirent-ils entre eux : nous ne pouvons accuser Daniel d'uncun crime, si ce n'est de son attachement à la loi de son Dieu. Persuadons au roi qu'il est important de faire un édit par lequel il ordonne qu'on jettera dans la fosse aux lions ceux qui s'adresseront à d'autres qu'à sa majesté pour faire des prières. » On sait l'issue de cette conspiration. Les lions épargnèrent Daniel, et ses ennemis, envieux de sa trop grande autorité, ne l'eussent jamais épargné. C'est la réflexion que fait S. Chrysostôme sur cette histoire, et il conclut que l'envie est plus à craindre que les bêtes féroces.

[Aman.] — Dieu permet souvent que les disgrâces ou les revers de fortune que les envieux souhaitent, ou s'efforcent de procurer à ceux qu'ils haïssent, retombent sur eux-mêmes. Telle fut la destinée du puissant mais malheureux Aman. Assuérus son roi l'avait élevé au-dessus de tous les princes de son royaume; tout fléchissait le genou devant lui, et les serviteurs du roi adoraient Aman comme leur maître. Il n'y avait que le seul Mardochée qui, non par vanité mais par des sentiments de religion, ne voulait pas se courber comme les autres. Ce qui irrita si tellement ce superbe favori, que, voyant Mardochée tous les jours à la porte du palais où il venait lui-même accompagné des plus grands du royaume qui lui faisaient la cour : voyant, dis-je, Mardochée ne daigner pas le saluer, ce lui fut un si cruel supplice, que, du plus heureux et du plus content qu'il était de tous les hommes, il devint le plus mécontent et le plus malheureux. Ce ne fut pas assez : ne pouvant plus souffrir la présence d'un homme qu'il croyait d'ailleurs méprisable, il en conçut un tel dépit qu'il prit le barbare dessein de le perdre avec toute sa nation ; mais il ne pensait pas que tout ce qu'il projetait pour perdre cet homme et se venger d'un mépris imaginaire devait être employé contre lui-même. Il voulait que ce Juif rampât devant lui ; mais il se vit obligé lui-même de tenir la bride du cheval sur lequel Mardochée était monté. Il avait préparé un gibet haut de cinquante coudées, auquel il voulait que cet homme si méprisable fût attaché, et ce fut là qu'il se vit attaché lui-même, par un juste jugement de Dieu, qui fait servir à la confusion et à la perte des envieux ce qu'ils avaient résolu de faire souffrir aux autres.

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Les docteurs de la loi.] — L'envie que les pharisiens et les docteurs de la loi portaient au Fils de DIEU est si connue et tellement marquée dans toutes les pages de l'Evangile, que ce seul exemple suffit pour nous convaincre du désordre qu'elle cause dans le monde et du mal qu'elle est capable d'y faire. Ces docteurs, animés de cette maligne et furieuse passion, trouvaient à redire à toute la conduite du Sauveur, observaient avec un œil jaloux toutes ses démarches, critiquaient toutes ses paroles, censuraient toutes ses actions, jusqu'à attribuer au commerce avec le démon les miracles les plus éclatants; et tout ce qui venait de lui leur était insupportable, parce qu'il effaçait la gloire et la réputation qu'ils s'étaient acquise parmi le peuple. Cette envie enfin en vint jusqu'aux derniers excès de la fureur, et ne put être éteinte par le supplice et la mort de la croix qu'ils lui firent souffrir, puisqu'ils persécutèrent ensuite ses disciples avec la même animosité.

[Les disciples.] — La jalousie est si naturelle à l'homme, que c'est un des derniers vices que la grâce détruit. Nous voyons que les disciples du Sauveur n'en ont pas toujours été exempts : comme lorsque deux d'entre eux firent demander à leur Maître les premières places dans son royaume, les autres ne purent s'empêcher de faire paraître de l'indignation, jaloux de la préférence que ces deux-ci prétendaient obtenir. Ce fut dans ce même esprit qu'ils mirent un jour en question lequel d'entre eux était le plus considérable, et contestèrent là-dessus avec chaleur; qu'une autre fois ils voulurent empêcher que d'autres qu'eux se mêlassent de chasser les démons au nom du Sauveur. Ce ne fut que la charité que le SAINT-ESPRIT répandit dans leurs cœurs qui acheva d'éteindre et d'étouffer cette jalousie, qui s'excite quelquefois parmi les plus gens de bien, souvent même pour les actions les plus saintes.

[S. Jean-Baptiste.] — Pour étouffer l'envie dès sa naissance, bien loin d'être fâché du bien qui arrive à notre prochain, il faut lui en souhaiter encore davantage, et se réjouir de son bonheur autant que du nôtre même. C'était le sentiment du grand S. Jean-Baptiste, qui en cela même fit voir qu'il était le digne précurseur du fils de DIEU. Car, comme les disciples de ce grand saint voulurent lui donner la jalousie de la grandeur naissante du Sauveur, qui passait déjà pour un grand prophète, et qu'eux-mêmes avaient du chagrin de voir que tout le monde quittait leur maître pour suivre JÉSUS-CHRIST, S. Jean s'écria là-dessus : « *Gaudium meum imple-*

tum est : illum oportet crescere, me autem minui. Je suis comblé de joie, et mes souhaits sont accomplis : bien loin d'envier cette gloire à mon souverain Seigneur, qui vient pour racheter le monde, je voudrais l'augmenter aux dépens de la mienne ; trop heureux d'y pouvoir contribuer par le témoignage que je suis venu lui rendre. C'est la volonté de Dieu que son autorité croisse, et que la mienne diminue ; qu'il soit élevé, et que je sois abaissé. » Voilà le sentiment que les saints doivent avoir à la vue du mérite, de la gloire et des avantages des autres, au lieu d'en concevoir de la jalousie, comme font les esprits faibles et intéressés, qui marquent par-là de quel esprit ils sont poussés dans le zèle qu'ils font paraître pour la gloire de Dieu : car il y a bien sujet de craindre qu'il n'arrive aujourd'hui ce qui arriva du temps de S. Paul, que plusieurs ne prêchent Jésus-Christ par un esprit de contention et d'un faux zèle, jaloux de la gloire que les autres acquièrent dans ce saint ministère, comme cet apôtre s'en plaint.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Cùm sit inter vos contentio et zelus, nonne carnales estis, et secundùm hominem ambulatis ? (I Corinth. III.) — Voici, selon S. Thomas, le raisonnement de l'Apôtre et le sens de ces paroles : — Si vous n'étiez point possédés d'un désir déréglé des biens de la terre, de l'honneur du monde, des richesses et des plaisirs des sens ; si vous n'aviez du désir que pour les biens spirituels, certainement vous ne seriez point envieux. La raison en est que, les biens de ce monde étant extrêmement bornés et ne pouvant suffire à plusieurs, ils font naturellement des envieux et des jaloux ; mais les biens spirituels, qui sont sans bornes et sans limites, se communiquent sans diminution et peuvent être possédés sans envie. C'est pourquoi S. Paul, pour remédier à cette envie, disait : *Æmulamini charismata meliora :* n'aimez et ne désirez que les biens spirituels ; c'est le moyen de ne prendre jalousie de personne. (I Cor. 12.)

Ab alienis parce servo tuo. (Psal. VIII.) Le sacrifice qui plaît le plus à Dieu, dit S. Augustin, c'est de s'efforcer, quand on voit les péchés d'autrui, d'en empêcher le scandale ; et, si on ne peut les corriger, du moins s'en attrister, en concevoir de la douleur. L'envie, au contraire, change tout en venin, et commence par les péchés des autres, comme si les siens ne lui suffisaient pas. En effet, un des moyens par lesquels nous participons aux péchés d'autrui est le plaisir et la joie que nous ressentons de le voir tomber dans ses fautes qui le décrient : c'est ce que fait l'envieux.

Nec mihi nec tibi sit, sed dividatur. (*Regum* III.) Ces paroles peuvent

s'appliquer à l'envieux : car l'envie est une tristesse et une douleur du bonheur, des grâces et des vertus dont il plait à Dieu de favoriser les autres. Or, peu importe à l'envieux qu'il en soit privé ; mais il ne peut souffrir que d'autres les possèdent. En quoi il est semblable à cette fausse mère qui plaidait devant le roi Salomon pour l'enfant qui restait vivant, et disait : « Qu'il ne soit ni à moi ni à vous, mais qu'il soit partagé. » Ce qui exprime assez le génie d'un envieux, qui ne se réjouit pas tant du bien qu'on lui offre que de voir qu'un autre en est privé, ou qui se console aisément de quelque désastre qui lui arrive, quand il voit que le sort de son compétiteur n'est pas plus heureux que le sien.

Conversus sum in œrumnâ meâ dum configitur spina. (Ps. xxxi.) Cette cruelle passion est une épine qui pénètre jusque dans la substance de l'âme : on ne voit que chagrin, dégoût, tristesse ; tout est incommode ou suspect. Or, comme d'un côté on n'oserait découvrir son mal, et que de l'autre on ne trouve pas l'accomplissement de ses désirs, on se consume lentement, on ne fait que traîner une vie languissante et malheureuse. *Conversus sum in œrumnâ meâ, dum configitur spina.*

Dura sicut infernus œmulatio. (Cant. viii.) La justice divine se venge des envieux dès ce monde, et leur fait faire comme un essai et un apprentissage de l'enfer, où les damnés souffrent deux insupportables peines, celle du feu et celle du ver de la conscience. Quoi que les envieux fassent, ils en ressentent les sanglants effets. Un feu continuel les brûle, de continuels remords les déchirent. Un feu jaloux : car S. Paul nous apprend qu'il y a dans cet élément une mystérieuse espèce de jalousie qui agit sur les damnés par de violentes impressions : *Ignis œmulatio* (Hebr. x) ; et d'un autre ils ressentent intérieurement une amertume du cœur qui comme un ver rongeur, leur déchire continuellement les entrailles.

Inimicus homo hoc fecit. (Matth. xxiii.) Ce sont les paroles du Fils de Dieu dans la parabole de la zizanie. Sur quoi S. Chrysologue demande : *Ad quid hoc fecit ?* Pourquoi cet ennemi a-t-il fait ce tort si considérable au père de famille ? Quel bien, quelle utilité a-t-il prétendu en retirer ? Si c'est afin d'empêcher la moisson et de l'étouffer par l'ivraie, quel gain peut revenir de-là à cet ennemi ? Nul, sans doute. Il est donc évident que le Fils de Dieu a voulu par-là représenter l'envie, qui n'a point d'autre but ni d'autre vue que de nuire aux autres, sans aucun profit pour soi, péché qui ne peut convenir qu'au démon, de faire et de vouloir le mal pour le mal même, sans prétexte de quelque bien, ni réel ni apparent.

§ IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

Nihil magis christiano cavendum, nihil cautiùs prævidendum, quàm ne quis invidiâ aut livore capiatur; ne quis, dùm zelo in fratris odia convertitur, gladio suo nescius ipse perimatur. Cypr. De zelo et livore.

Il n'y a rien à quoi un chrétien doive davantage prendre garde que de concevoir de l'envie et de la jalousie, ou qu'un faux zèle ne se change en une haine formée contre son frère, et ne se tue lui-même de ses propres armes.

Invidia radix est malorum omnium, fons cladium, seminarium delictorum. Id. Ibid.

L'envie est la racine de tous les maux, la cause de tous les meurtres, la semence de tous les crimes.

Facilior cura est ubi plaga perspicua : zeli vulnera abstrusa sunt et occulta, nec remedium ex curâ medentis admittunt, qui se intrà conscientiæ latebras cæco dolore clauserunt. Cypr. Ibid.

Il est aisé de guérir une plaie qui se voit au dehors ; mais celles que fait l'envie sont incurables. Ceux-là ne souffrent pas volontiers le remède d'un sage médecin, qui ont dans le cœur et dans le fond de la conscience la blessure d'une secrète jalousie.

Hinc diabolus, inter initia statìm mundi, et periit primus et perdidit. Id. Ibid.

C'est par l'envie que le démon, dès le commencement du monde, se perdit le premier, et ensuite perdit le genre humain.

Quid, invidiæ cæcitate, omne pacis et charitatis lumen extinguis? Id. Ibid.

Pourquoi, par une aveugle envie, troubler la paix et éteindre la lumière de la charité ?

Superbiæ comes est invidentia; nàm fieri non potest ut superbus non invideat. Augustin. in ps. 58.

L'envie accompagne toujours l'orgueil ; il ne se peut qu'un envieux ne soit en même temps superbe.

Invidentia bono cruciatur alieno, et aliorum malo delectatur. Id. Homilia 20 ex 50.

L'envie se fait un supplice du bonheur d'autrui, et un plaisir de son malheur.

Illos miseros in secreto conscientiæ quibusdam ungulis livor ipse discerpit. August. serm. 83 de temp.

L'envie déchire comme avec des ongles de fer, dans le secret de leur conscience, les misérables qui portent envie aux autres.

Invidia interimit animam in quâ est et consumit. Id. Ibid.

L'envie tue et consume l'âme qu'elle possède.

Tolle invidiam, et tuum est quod habeo; tolle invidiam, et meum est quod habes. August. in Joan.

Otez l'envie, et ce que j'ai de bien est à vous comme à moi ; ôtez l'envie, et le bien que vous possédez m'est commun avec vous.

Magnus est vir qui invidiam humilitate superat. Idem.

Celui-là est véritablement grand qui par son humilité surmonte l'envie.

Non potest invidus non esse superbus; invidia filia est superbiæ August. 53 De verb. Dom.

Un envieux ne peut manquer d'être un superbe ; car l'envie naît de l'orgueil, elle en est la fille.

De bonorum malis gaudent (invidi), de profectibus lugent, et inimicitiis ardent. S. Prosper. III de Vitâ contempl. 9.

L'envieux se réjouit du mal qui arrive aux gens de bien ; il s'attriste de leurs succès, et conçoit sans sujet d'ardentes inimitiés.

Tantos invidus habet justæ pœnæ tortores quantos habet laudatores. Id. Ib.

L'envieux a autant de bourreaux qui le tourmentent justement, que celui à qui il porte envie a d'admirateurs.

Diabolus, qui per superbiam periit, hominem primum invidiæ felle perdidit. S. Prosper. 9.

Le démon, après avoir péri par son orgueil, brûlant d'envie contre le premier homme, fut cause de sa perte.

Amici diaboli, inimici etiam sui, et omnibus odiosi (*Invidi*). Idem.

Les envieux sont les amis du démon, les ennemis d'eux-mêmes, odieux à tout le monde.

Quomodò poterunt fieri boni qui sunt in bono mali? Id. Ibid.

Comment ceux-là pourront-ils devenir gens de bien que le bien et la vertu d'autrui a rendus méchants ?

Invidiâ justius nihil est, quæ protinùs ipsum auctorem perimit excruciatque suum. Prosper. III De vit. et vit.

Rien ne se rend mieux justice que l'envie : elle punit tout d'abord et blesse à mort celui qui l'a conçue.

Parvulus est qui invidiâ occiditur, quia, nisi ipse inferior existeret, de bono alterius non doleret. Gregorius V Moral.

Celui-là montre qu'il est faible, qui se laisse vaincre par l'envie, parce que, s'il n'était inférieur à celui dont il est jaloux, il ne s'affligerait pas de son bien et de sa prospérité.

Invidus alienum bonum, suum facit, invidendo, supplicium. S. Prosper. II de Vitâ Contempl. 5.

L'envieux fait du bonheur et de la prospérité d'autrui son propre supplice.

O invidia, quæ semper sibi inimica est! nàm qui invidet, sibi quidem ignominiam facit; illi autem cui invidet gloriam parit. Chrysost. in Matth.

Cruelle envie, toujours ennemie de soi-même ! Celui qui la porte dans son cœur se rend digne de confusion, et fait la gloire de celui dont il est jaloux.

Invidia omnibus malis major. Chrysol. serm. 48.

L'envie est pire que tous les maux.

Virum fortem excitat ad virtutis exercitium alieni livoris aculeus. Idem.

L'envie est un puissant aiguillon pour exciter à la pratique de la vertu celui qui en est l'objet.

Quis ibì malorum finis, ubì alterius bonum pœna est, ubi cruciatus est aliena felicitas? quot sunt prosperitates hominum, tot tormenta sunt invidorum. Chrysol. serm. 172.

Quelle sera la fin des maux, là où le bien de l'un est le supplice de l'autre, et la félicité d'autrui son tourment? Autant de félicités dans autrui, autant de tourments pour l'envieux.

Plus torquetur cœlo quàm inferno. (*Loquitur de damnato.*) Idem.

Un réprouvé est plus tourmenté par le bonheur des bienheureux dans le ciel que par les supplices même de l'enfer.

Invidiæ spiritus hominum damna suum computat lucrum, et quod perierit hominibus, hoc se æstimat acquisivisse. Chrysol.

L'esprit d'envie compte pour gain le dommage que fait un autre, et regarde comme un bien personnel les pertes que font les autres.

Invidia non solùm multos sed et optimos tangit. Greg. Nazianz.

L'envie n'en veut pas seulement à plusieurs, mais à ceux même qui sont les plus gens de bien.

Invidia alienâ felicitate torquetur. Hieronymus in Galat.

L'envie fait son tourment de la félicité d'autrui.

Oro te: quod, invide, delectationis præstat invidia, quem secretis quibusdam ungulis livor ipse discerpit, et alienam felicitatem tormentum facit? Hieronym. Epist. ad Demetriad.

Dites-moi, envieux, quel plaisir vous donne cette envie, à vous qu'elle déchire impitoyablement, à qui elle fait un cruel supplice de la félicité d'autrui ?

Invidus, rogatus ut morbum suum manifestet, se accusare omninò veretur, morbum in imo corporis recessu rodentem atque absumentem retinens. Basil. Homil. 11.

On prie l'envieux de découvrir sa maladie ; mais il n'ose la déclarer, de peur de s'accuser lui-même : et ainsi il retient au-dedans de lui le mal qui le ronge, qui le consume.

Invide, quid suspiras? propriumne malum an alienum bonum? Id. Serm. de Invidiâ.

Qui vous fait soupirer de la sorte, ô envieux? est-ce le mal que vous souffrez, ou le bonheur d'autrui ?

Felicitatem citò sequitur invidia. Ambros. I de Abraham. 7.

L'envie suit de près le bonheur qui nous arrive.

Improbus suo delectatur bono, invidus torquetur alieno; ille diligit mala, hic bona odit; ut propè tolerabilior sit qui sibi vult benè quàm qui malè omnibus. Idem. II Offic. 30.

Le méchant se réjouit du bien qu'il a, l'envieux se tourmente de celui de son prochain. L'un aime le mal, l'autre hait le bien; en sorte que celui-là semble plus supportable qui ne pense qu'à lui-même, que celui qui veut du mal à tout le monde.

Semper virtutem sequitur invidia: nàm nemo invidet misero. Hieronymus.

L'envie s'attache toujours au bonheur et à la vertu : car personne ne porte envie au misérable.

Prosperitas aliena illi supplicium esse, et parùm est si ipse sit felix, nisi alter fuerit infelix. Salvianus v Provid.

La prospérité d'autrui fait le supplice de l'envieux; et il compte pour peu de chose son bonheur s'il ne voit le prochain malheureux.

Bonum alterius (invidus) malum suum credit et facit. Salvianus ibid.

L'envieux croit que le bien d'un autre fait son malheur, et par-là même il est malheureux.

Invidia sibi primùm nocet, primùm auctorem suum mordet; cor quasi pestis depascit, animum urit. Isidorus Solit. 2.

L'envie se nuit premièrement à elle-même, et s'attaque d'abord à son auteur; elle lui corrompt le cœur, l'empoisonne comme une peste, et lui brûle l'esprit.

Eum quem semel invidia veneni sui peste corruperit, penè dixerim cavere remedio. Cassianus, coll. 18, 17.

Je dirai que celui-là est presque sans remède dont le cœur est infecté et corrompu par le pernicieux venin de l'envie.

Invidus blanditiis exasperatur, inflatur obsequiis, muneribus irritatur, quia nonnisi ruinam aut mortem ejus cui invidet concupiscit. Id. Ibid.

L'envieux se choque et s'aigrit des caresses, s'enorgueillit des services qu'on lui rend, et, au lieu de se laisser gagner par les présents, s'en irrite; il ne souhaite autre chose que la ruine ou la mort de celui qui est l'objet de sa jalousie.

Basilicus, ut aiunt, venenum in oculo gerit; pessimum animal, et præ omnibus execrabile. Vis nôsse oculum venenatum, oculum nequam, oculum fascinantem? invidiam cogitato. Bernardus, 14 in Ps.

On dit que le basilic porte son venin dans l'œil; c'est un méchant et dangereux animal, plus horrible que tout autre. Voulez-vous savoir quel est l'œil rempli de venin; l'œil méchant, l'œil qui ensorcelle? pensez à l'envie.

Horribile est odium invidiæ, quia omnia motiva amoris præcipua vertit in oppositum. Thomas in Genes. 37.

La haine qui naît de l'envie est bien horrible, puisqu'elle transforme en sujets de haine les motifs mêmes qui portent le plus à l'amour.

Invidus de aliorum profectu deficit, de pinguedine marcescit, de sanitate infirmatur, de vitâ moritur. Bonavent. Diætal. 4.

L'envieux tombe en défaillance de ce qui soutient et fait avancer les autres; leur embonpoint le fait maigrir, leur santé le rend malade, et leur vie lui donne la mort.

Quemadmodùm iter facientis per solem necessariò comitatur umbra, sic quoque incedentibus per gloriam comes est invidia. Maximus.

Comme l'ombre accommagne toujours celui qui marche au soleil, l'envie, de même, suit et accompagne celui qui marche dans les honneurs.

Primùm diaboli inventum. Chrysost. Homil. 48 in Genes.

L'envie est la première invention du démon.

Ipsis remediis quibus alia vitia extinguuntur invidia accenditur. Cassianus.

L'envie croît et s'enflamme davantage par les remèdes qui guérissent les autres vices.

Immane vitium mirâ dæmonis similitudine. August.

C'est un vice énorme, pour l'étonnante ressemblance qu'il a avec le démon.

Homo vel paribus invidet quòd ei coæquantur, vel inferioribus ne ei coæquentur, vel superioribus quòd eis non coæquetur. Idem.

L'homme porte envie à ses pareils parce qu'on les lui compare, à ses inférieurs dans la crainte qu'on ne les lui égale, à ses supérieurs parce qu'on ne l'élève pas jusqu'à eux.

§ V.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie.

[Définition.] — L'Envie est une injuste tristesse que l'on conçoit à la vue du bonheur qui arrive au prochain, en considérant son bien comme une diminution du nôtre, et une joie déréglée du mal spirituel ou temporel, comme si de là nous en recevions quelque avantage : en deux mots, c'est se réjouir du mal et s'affliger du bien d'autrui. C'est en ces deux actes qu'elle consiste, et ils en font connaître la nature. De manière que s'affliger du bonheur de ses frères et se réjouir de leurs disgrâces, s'attrister du bien qui leur arrive et se faire un plaisir du mal qu'on leur fait, ne regarder qu'avec chagrin le bon succès de leurs entreprises et ne voir qu'avec une secrète satisfaction la ruine de leurs projets, se chagriner et se scandaliser de la réputation qu'ils se sont acquise ou des richesses qu'ils ont amassées, s'applaudir des humiliations ou de la pauvreté qui leur arrive : c'est ce que les Théologiens appellent l'envie, comptée entre les péchés capitaux parce qu'elle est la source de plusieurs autres.

S. Thomas (2-2, qu. 36, art. 1) ne parle de ce péché que comme d'une tristesse du bonheur d'autrui, sans faire mention de la joie de ses disgrâces ; mais, comme il est évident que l'une suit de l'autre, ces deux actes, dans le sentiment des Pères et des théologiens, regardent l'envie, et sont également opposés à la charité, laquelle consiste, selon S. Paul, à se réjouir de son bien et à s'affliger du mal qui lui arrive. Ainsi, S. Thomas s'est attaché à la première espèce comme la plus connue et la plus ordinaire, et sur laquelle il y a plus de choses à expliquer. Car il faut remarquer, — 1°. Que le bien, considéré purement comme bien, ne peut être l'objet de la tristesse, mais seulement quand on l'envisage comme un mal à notre égard, en tant qu'il est capable de diminuer quelque chose de notre gloire et de donner une moindre idée de notre excellence, ou bien quand on est fâché que ce bien soit en d'autres mains que dans les nôtres, parce que nous souhaiterions en être seuls possesseurs, sans que personne pût nous le contester ou le partager.

2°. Il faut remarquer qu'on peut souvent, sans blesser la charité, se réjouir de la ruine d'un ennemi, et sans envie être affligé de sa gloire, quand on croit raisonnablement ou que par sa perte d'autres seront délivrés d'une injuste oppression, ou que par son bonheur ils seront injustement opprimés. C'est ainsi que nous ressentons avec un louable déplaisir les

prospérités des ennemis de la religion ou de la justice, et qu'au contraire nous concevons de la joie de leur défaite et de leur confusion.

3°. On peut être affligé ou plutôt s'attrister du bien d'autrui à cause que nous ne l'avons pas et que nous souhaiterions le posséder aussi bien que lui, en sorte cependant qu'on ne désire pas qu'il en soit privé : c'est ce qu'on appelle proprement *l'émulation*, laquelle est louable quand elle se porte vers la vertu et les biens spirituels : *Æmulamini charismata meliora*, comme parle l'Apôtre (I Cor. XII). Quand on a de l'émulation pour les biens temporels, pour les grandeurs ou pour les dignités du monde, elle est vicieuse si elle vient d'avarice ou d'ambition ; elle est louable si elle a pour motif le bien public, ou même le bien particulier s'il est honnête, comme la science, le courage, l'adresse : d'où vient qu'on tâche de l'exciter entre les jeunes gens qui étudient.

4°. Si on est triste du bien de quelqu'un parce qu'il en est indigne, comme on a un certain dépit de voir des gens sans mérite élevés aux charges et aux dignités, ou bien être dans l'approbation publique et en considération, quoiqu'on en connaisse l'indignité, ou enfin de voir la prospérité des méchants. Aristote dit que cette douleur est honnête, et en fait une vertu. Mais les théologiens, après S. Thomas, en font un vice, parce que les biens temporels qu'on est peiné qu'ils possèdent leur viennent de la Providence, dont on ne peut blâmer ou censurer les ordres sans crime ; et, pour ce qui est des biens spirituels, nous n'en devons juger personne indigne ; ils font le mérite de ceux qui les possèdent. De tout ceci on conclura que, pour être coupable du péché d'envie, il faut s'attrister du bien de son prochain, parce qu'on craint ou qu'on se persuade que c'est une diminution du nôtre propre.

[D'où vient l'envie.] — Il est constant que l'envie naît et procède de l'orgueil, puisque c'est une tristesse du bien de notre prochain. Or, comme il y a deux sortes d'orgueil, l'un mondain et l'autre spirituel, aussi y a-t-il deux sortes d'envie : l'une de voir la prospérité ou l'avancement de son prochain dans les biens temporels, comme sont les richesses, les honneurs, les charges, l'autorité, et tous les autres biens de fortune, à quoi l'on peut ajouter les avantages naturels, l'esprit, la science, l'adresse, la beauté, etc. ; l'autre de le voir plus vertueux, dans une plus haute réputation de sainteté, et plus favorisé des dons de Dieu : et cette dernière sorte d'envie est sans doute et sans comparaison la plus criminelle.

[Grièveté de ce péché.] — L'envie formée, étant contraire à la charité, est toujours un péché, mais plus ou moins grief selon la grandeur du bien dont on s'attriste ou du malheur dont on se réjouit : c'est ce qui en fait la règle. Il faut pourtant remarquer que, si cette joie et cette tristesse sont seulement dans l'appétit sensitif et un mouvement involontaire que nous réprimons, elles ne peuvent être qu'un péché léger, à proportion de la

négligence qu'on apporte à les prévenir et à y résister. Et cette envie est alors une passion à laquelle les enfants mêmes sont sujets avant d'avoir l'usage de raison. Mais, si cette envie est dans la volonté, c'est un péché mortel de sa nature, opposé à la miséricorde et à la charité, parce qu'une personne miséricordieuse a de la douleur et de la compassion du mal de son prochain. Il y a pourtant du plus ou du moins dans ce péché, comme dans tous les autres, ainsi que nous avons remarqué.

On viole par l'envie la loi naturelle, qui veut que nous traitions les autres comme nous souhaitons qu'on nous traite nous-mêmes. Nous voulons qu'on ait de la compassion pour nos maux et de la complaisance pour les biens et les avantages que nous possédons, et l'envie fait que nous nous réjouissons du mal d'autrui et nous attristons de son bonheur. Nous étouffons même, par l'envie, un instinct naturel que Dieu a imprimé dans le fond des créatures les plus insensibles, lequel les porte à s'unir ensemble pour concourir au bien commun, et à regarder l'avantage du tout comme celui de chaque partie : car l'envieux n'aime que sa propre personne et ne vit que pour soi. Il viole cette loi de la grâce qui nous oblige à nous considérer comme frères vivant dans une même famille, sous la conduite d'un même père. Il étouffe cet esprit naissant du christianisme qui veut que nous ayons les mêmes inclinations les uns pour les autres qu'ont les membres d'un même corps.

Quelques théologiens mettent en question si l'envie est le plus grand de tous les péchés. Ce serait une opinion insoutenable de le vouloir assurer, puisque la haine formelle de Dieu, le blasphème, et plusieurs autres, sont sans comparaison plus énormes et nous rendent plus criminels devant Dieu. Ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait une certaine envie qui passe dans l'ordre des plus grands péchés. Telle est celle qui est conçue contre le prochain de ce que Dieu lui fait des grâces et des faveurs particulières, ou qu'il l'élève à un haut degré de sainteté : car cette envie est un péché contre le Saint-Esprit, comme tous les docteurs en conviennent. Ce que l'on peut raisonnablement conclure des paroles de S. Chrysostôme, qui semble assurer que ce péché passe tous les autres en malice, et qu'il est en quelque manière le plus grand de tous, parce que la malice du péché est d'autant plus grande qu'on a moins de raison de le commettre, et que le motif qui nous y porte a moins d'attraits. Dans tous les autres péchés, comme nous dirons dans la suite, il y a quelque sorte d'utilité ou d'honneur ou de plaisir, du moins apparent : celui-ci est un péché de pure malice, sans profit, sans qu'aucun bien en puisse revenir à l'envieux.

Les théologiens disent que l'envie n'est pas proprement un péché de ce monde, quoiqu'il n'y en ait aucun qui soit plus commun dans le monde. La raison qu'ils en apportent est que tous les péchés du monde viennent de trois convoitises qui le composent, et que rapporte S. Jean. Mais, dans l'objet de l'envie, il n'y a ni bien honnête, ni bien utile, ni bien délectable.

C'est donc un péché de démon, inventé par cet esprit de ténèbres, comme parle S. Chrysostôme. C'est pourquoi, selon la remarque de S. Cyprien, l'envie est appelée dans l'Ecriture, d'une façon particulière, le péché du démon, *Invidia Diaboli* (Sapient. II.) ; de la même manière que la miséricorde, pour être la perfection la plus essentielle à DIEU, est appelée *Misericordia Dei*. C'est la manière d'agir du démon, de gâter tout, de perdre tout, sans qu'il lui en revienne aucune utilité, mais au contraire un accroissement de peine. Il veut le mal par une pure inclination de mal faire. S. Augustin dit que la nature du démon est particulièrement composée de deux vices, l'orgueil et l'envie : *Superbiâ et invidiâ diabolus est diabolus*.

[Les anges déchus.] — L'envie est un si grand mal, qu'il a été la cause de la ruine des anges rebelles, selon l'opinion de quelques-uns, et des hommes selon l'Ecriture-Sainte, et du plus énorme de tous les crimes, qui est le déicide. Car quelques savants docteurs soutiennent que ce premier ange et ceux qui se rangèrent de son parti péchèrent par envie, parce que, DIEU leur ayant révélé qu'il voulait s'unir à la nature humaine, ils ne purent souffrir que DIEU fît à l'homme un si grand honneur, dont ils se croyaient plus dignes : de manière que, indignés de se voir préférer une créature qu'ils regardaient comme bien au-dessous d'eux, ils se révoltèrent contre leur Créateur.

[Adam.] — Si l'envie a fait le péché du premier des anges, elle a encore été la cause de tous les péchés et de tous les maux du monde par son moyen : car, si le démon n'eût pas envié au premier homme les glorieux avantages de sa création, il ne l'eût pas tenté ; s'il ne l'eût pas tenté, Adam n'eût pas perdu son innocence ; et s'il n'avait pas perdu son innocence, ce premier père nous l'aurait communiquée avec sa nature. C'est donc l'envie de ce malheureux esprit qui est la cause de notre malheur ; et, quoiqu'il n'y ait point de péché dont cet ancien serpent ne répande le venin dans notre cœur, S. Grégoire remarque que c'est par l'envie qu'il verse toute sa malignité et qu'il exhale son air pestilentiel sur la terre.

[L'envie en elle-même.] — Si l'envie est une tristessse, il faut nécessairement que ce soit de quelque mal ; cela est constant : mais le mal dont l'envieux s'attriste n'est que dans son imagination. Il s'imagine que le bien de son prochain est un mal pour lui, ce qui n'est pas. Car qu'un autre soit plus riche que lui, ou plus savant, ou plus vertueux, cela ne le rend ni pauvre ni ignorant ni vicieux ; le bien d'autrui ne lui fait point de mal : et néanmoins il s'afflige comme si c'était son propre mal. C'est en quoi l'envie est différente des autres vices, qui n'ont pas un motif purement imaginaire.

Si elle est un péché contre la charité, elle ne pèche pas moins contre la justice, puisque, contre tout droit et toute raison, elle s'afflige du bien du prochain et se réjouit de son malheur; outre qu'elle viole les droits de l'amitié, de la parenté, et souvent de la nature même. Mais, dans l'injustice qu'elle fait au prochain, elle semble garder une espèce de justice, par la peine qu'elle fait souffrir aux envieux. Par ce moyen, on peut dire, avec S. Grégoire de Nazianze, qu'elle est juste en un sens, et injuste en un autre ; juste par rapport à son sujet, qui est l'âme de l'envieux qu'elle déchire ; injuste par rapport à son objet, qui est le prochain dont elle ne peut souffrir le bonheur.

§ VI.

Endroits choisis des Livres Spirituels et des Prédicateurs.

[Caractère et génie de l'envie.] — L'envie, dit S. Chysostôme, est un monstre qui ruine entièrement l'union et la société des hommes; c'est une maladie mortelle; c'est un vice qui est en quelque sorte plus dangereux que l'avarice même, que l'Apôtre appelle néanmoins la racine de tous les maux : car l'avare est bien aise quand il reçoit quelque bien : mais l'envieux se réjouit, non quand il reçoit un bien, mais quand il voit qu'un autre n'en reçoit point ou qu'il en est dépouillé. Il considère comme un avantage pour lui le désavantage d'autrui. C'est l'ennemi commun du genre humain. Les démons sont envieux, mais c'est des hommes; mais vous, étant homme, vous l'êtes des hommes mêmes. Cette passion ténébreuse, dit S. Augustin, combat les premières lois de la nature, et elle étouffe l'esprit du christianisme. La nature nous donne un cœur tendre et sensible pour compatir aux maux que nous voyons souffrir aux autres, et pour nous réjouir du bien qui leur arrive, parce que ce sont nos frères. Le christianisme, qui lie en nous une société encore plus étroite, puisqu'il fait de nous tous un seul corps dont Jésus-Christ est le Chef, nous donne un cœur que le Saint-Esprit forme pour nous faire aimer notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, pour nous obliger à regarder ses intérêts comme les nôtres, pour lui souhaiter le bien que nous nous souhaitons, et prendre part à sa bonne et à sa mauvaise fortune. Mais que fait l'envieux ? il détruit les sentiments naturels ; il renverse toutes les maximes du christianisme ;

et, n'étant ni homme ni chrétien, il se fait lui-même un monstre dans la nature et dans la religion. (*Traité des Passions, par* **Bretteville**, *dans L'éloquence de la Chaire.*)

[Le mal que se fait un envieux.] — Qui que vous soyez qui êtes envieux, s'écrie S. Cyprien, vous avez beau chercher les moyens de nuire à celui que vous haïssez, vous ne lui ferez jamais tant de mal que vous vous en faites à vous-même. Celui que vous poursuivrez par les traits de votre envie peut vous échapper; mais vous ne sauriez jamais vous fuir vous-même : partout où vous êtes, votre adversaire est avec vous ; vous portez votre mal en vous-même. C'est un mal opiniâtre que de persécuter une personne que Dieu a prise sous la protection de sa grâce ; c'est un mal sans remède que de haïr un homme que Dieu veut rendre heureux.

L'envie n'est pas moins féconde que nuisible; c'est elle qui est la racine de tous les maux, la source d'une infinité de désordres et de misères ; la matière et le principe de la plupart des péchés qui se commettent. D'elle naissent la haine et l'animosité ; d'elle vient l'avarice, lorsqu'on ne saurait souffrir qu'un autre soit plus riche que soi ; d'elle l'ambition s'irrite ; elle ne voit qu'avec un mortel chagrin des honneurs et des charges passer à des étrangers, et qu'on croit mériter mieux qu'eux ; de-là le mépris de Dieu et des salutaires instructions du Sauveur. On est orgueilleux, cruel, perfide, impatient, querelleur, emporté ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, depuis qu'on s'est laissé dominer par cette passion, on n'est presque plus maître de sói, pour se corriger de tant de péchés. Si le lien de la paix est rompu, si les droits de la charité fraternelle sont violés, si la vérité est altérée et déguisée, c'est souvent l'envie qui entraîne tous ces maux.

Quelle joie un homme de ce caractère peut-il avoir en ce monde ? Envier dans un autre ou sa vertu ou son bonheur, c'est-à-dire haïr en lui ses propres mérites ou les bienfaits de Dieu, n'est-ce pas se faire un supplice personnel des biens d'un autre ? n'est-ce pas se faire à soi-même des bourreaux dont on est tourmenté sans relâche, mettre ses pensées et ses sens dans de continuelles tortures, se déchirer impitoyablement, et faire sur son propre cœur le cruel office de ces mains barbares dont la justice divine se sert pour le châtiment des plus grands scélérats. (**S. Cyprien**, *De zelo et livore*).

[Même sujet.] — Les envieux, amis du démon, ennemis d'eux-mêmes, odieux et insupportables à tous ceux qui les connaissent, font des vertus des justes leurs propres péchés, soit en ne croyant pas le bien qu'on dit d'eux, soit en donnant de mauvais sens à ce qu'ils font de meilleur, et de plus louable. Faciles à croire le mal qu'on dit des autres, et à le rapporter comme s'ils l'avaient vu eux-mêmes, ils s'obtinent à combattre, à altérer, à diminuer le mérite de leurs bonnes œuvres. Si ceux qui leur sont oppo-

sés font quelques progrès, ils s'en affligent ; s'ils tombent dans quelque faute, ils s'en réjouissent. Chagrins de ce qui devrait leur donner de la joie, joyeux de ce dont il faudrait qu'ils s'affligeassent, ils sont méchants en toute manière. Ils répandent parmi les amis des semences de divisions, et ils entretiennent, autant qu'ils peuvent, dans la mésintelligence, ceux qui n'avaient entre eux qu'une froideur passagère. Ils viennent enfin jusqu'à cette espèce d'iniquité de haïr la vertu, de persécuter ceux qui les aiment. Les belles qualités d'autrui, dont ils pourraient tirer de grands avantages s'ils les aimaient, les rendent méchants par la haine qu'ils en ont, et par les mauvais offices qu'ils rendent à ceux qui les possèdent.

Les envieux changent en mal le bien même, au lieu qu'ils devraient changer le mal en bien. Les martyrs, cruellement tourmentés par leurs tyrans et leurs bourreaux, ont trouvé le secret de faire un bon usage du mal même, et les envieux, par une conduite toute opposée, font du bien un sujet et une occasion de mal. Les martyrs souhaitaient toute sorte de prospérité à ceux qui les persécutaient, et les envieux souhaitent souvent de fâcheuses disgrâces à ceux qui les obligent. Les martyrs demandaient à Dieu la conversion de leurs ennemis, on ne les voyait jamais plus joyeux que lorsque le Seigneur exauçait en cela leurs prières : et les envieux sont dans une position d'esprit et de cœur tout opposée. Les uns ont bien usé du mal, et les autres usent mal du bien. (**S. Prosper,** *De la vie contemplative.*)

[L'envieux.] — L'envie est une douleur que l'on conçoit des succès et de la prospérité d'autrui : voilà pourquoi les envieux ne sont jamais exempts d'ennuis et de chagrins. Si les moissons sont abondantes dans le champ d'un voisin, si le bien regorge dans sa maison, si tout réussit comme il le désire, s'il mène une vie douce et commode, tous ces avantages désolent et désespèrent l'envieux. Si un homme a du courage, si l'on vante sa bonne mine, son éloquence, sa prudence ; si un autre a de grandes richesses et qu'il en fasse des libéralités aux pauvres ; si les bonnes œuvres lui attirent les louanges de tout le monde, tout cela blesse l'esprit d'un envieux. Cependant il n'ose rien dire, il faut qu'il témoigne de la joie ; quoique son cœur soit déchiré, il contrefait l'homme content, tandis que son âme est tourmentée par l'envie. Si on lui demande ce qui le chagrine, il n'oserait dire la cause de son mal. Ce n'est pas proprement le bonheur de son frère qui l'afflige ni sa joie qui lui cause de la tristesse, ou qu'il soit fâché de voir qu'il lui arrive du bien ; mais c'est qu'il se persuade que la prospérité des autres fait son propre malheur. Voilà ce qu'il serait contraint d'avouer, s'il voulait parler sincèrement ; mais, parce qu'il n'ose découvrir une plaie si honteuse, il renferme en lui-même un mal qui lui déchire, qui lui dévore les entrailles. (**S. Basile** *sur ce sujet.*)

[Procédé bizarre de l'envieux.] — Rien ne peut soulager un envieux, si celui

qu'il ne peut souffrir ne tombe dans le dernier malheur ; il cesse de haïr un homme heureux quand il devient malheureux ; il se déclare de ses amis et s'engage à le servir, quand il lui voit répandre des pleurs ou déplorer son infortune ; il aime mieux avoir compassion d'un homme qui gémit que d'applaudir à un autre qui est dans la prospérité, ou de se réjouir avec lui. Il plaint le renversement de sa fortune, non par des sentiments d'humanité ou de charité ; il lui parle de sa prospérité passée pour aigrir sa douleur, en lui renouvelant le souvenir et le regret de ce qu'il a perdu. Il admire les richesses d'autrui après qu'un accident les a enlevées ; il loue la beauté, la force, la santé des autres quand la maladie les a ruinées ; il relève le mérite d'un homme mort, et ne pourrait souffrir qu'on en parlât s'il était vivant. Enfin, il hait les gens tandis qu'ils sont dans la prospérité ; il fait profession de les aimer et de les plaindre quand ils sont tombés dans le malheur.

L'expérience fait assez connaître qui sont ceux à qui l'on porte envie. Un Scythe, dit S. Basile, n'en porte point à un Egyptien, mais à quelqu'un de sa nation ; dans la même nation, les inconnus ne causent point de jalousie ; ce sont les voisins, les amis, les frères, les gens de même profession et de même rang, qui ne se peuvent souffrir les uns les autres. Comme la teigne gâte le blé, ainsi l'envie ruine l'amitié. Mais les envieux sont bien punis : car ils se font d'autant plus de mal qu'ils ont plus de passion d'en causer à leur prochain. Si les flèches qu'on lance avec beaucoup d'impétuosité tombent sur un corps dur, elles rejaillissent contre celui qui les a poussées : c'est ainsi que l'envie ne cause du chagrin qu'à l'envieux, et ne fait nul mal au prochain : car, quelque vifs que soient vos ennuis, quelle tristesse apportent-ils aux autres? Vous vous tourmentez et vous vous déchirez vous-même. **(de Bellegarde.)**

[L'envieux se fait du mal.] — Considérez que vous vous nuisez beaucoup plus qu'à celui à qui vous portez envie, et que l'épée dont vous voulez le blesser vous perce vous-même. Quel mal a fait Caïn à Abel ? il lui a fait, contre son intention, le plus grand des biens, en le faisant passer dans une vie très-heureuse, et il s'est enveloppé lui-même dans une infinité de maux. En quoi Esaü a-t-il nui à Jacob? son envie a-t-elle empêché qu'il ne se soit enrichi, au lieu que cet envieux, perdant l'héritage et la bénédiction de son père, a vécu et est mort malheureusement ? Quel mal a fait à Joseph l'envie de ses frères, qui les porta presque jusqu'à répandre son sang? Ne se sont-ils pas vus enfin dans la dernière extrémité, et près de périr par la famine, pendant que leur frère régnait dans toute l'Egypte ? Ainsi, plus vous portez envie à votre frère, plus vous lui procurez de biens. Dieu, qui voit tout, prend en main la cause de l'innocent, et, touché de l'injustice avec laquelle vous le traitez, il se plaît à le relever lorsque vous tâchez de l'abaisser, et vous punit même selon la grandeur de votre crime. Si Dieu a coutume de punir ceux qui se réjouissent du mal de leurs ennemis, com-

bien punira-t-il davantage ceux qui, poussés par leur envie, veulent du mal à ceux qui ne leur en ont jamais fait? (**S. Chrysostôme**, Serm. 40 sur *S. Matthieu.*)

[Aveuglement de cette passion.] — Rien n'est plus aveugle que cette passion, puisqu'elle prend tous les faux biens pour de véritables : car ce ne sont pas communément les vertus chrétiennes ni les richesses de l'esprit et de l'âme qui excitent l'envie, ce ne sont que les biens de la fortune, qui sont plutôt des maux que des biens. Qu'un homme soit un saint, qu'il ait de continuelles communications avec Dieu, dans les contemplations les plus sublimes, peut-être personne n'en concevra-t-il de l'envie ; mais s'il obtient quelque faveur à la cour, s'il est élevé à quelque nouvelle dignité, alors les traits de l'envie fondront sur lui de tous côtés. Monstrueuse ignorance, étrange folie, de fonder son envie sur des biens fragiles, et qui ne sont souvent que de véritables maux ! (**Bretteville**, *Eloquence de la chaire.*)

[L'envie passion lâche et injuste.] Toutes les douleurs ont le mal pour objet, et, s'il y a de l'injustice dans leur excès, il y a de l'excuse dans leur cause ; mais l'envie est une tristesse aussi lâche qu'injuste, et, de quelque côté qu'on la regarde, elle ne peut avoir de prétexte ni de couleur. Elle choque toutes les vertus, et, par une malice qui ne peut être assez condamnée, elle déclare la guerre à toutes ces nobles habitudes qui font la plus pure gloire de notre âme. La haine des autres vices est réglée ; ils n'entreprennent que la vertu qui leur est contraire : l'avarice ne persécute que la libéralité, l'ambition ne poursuit que la modestie, et le mensonge, tout impudent qu'il est, ne combat que la vérité : mais l'envie, plus furieuse que tous ces monstres, fait la guerre à toutes les vertus, et, comme si elle était un poison composé de tous les autres, elle attaque en même temps la charité, la justice, la miséricorde et l'humilité. Si la charité rend toutes choses communes, celle-ci se les approprie, et ne prend pas tant de plaisir à les posséder qu'à les ravir à son prochain ; si la justice rend à chacun ce qui lui appartient, celle-ci garde le tout pour elle, et, ne voulant point reconnaître d'autre mérite que le sien, elle croit que toutes les récompenses lui sont dues ; si la miséricorde s'afflige des maux d'autrui, celle-ci s'en réjouit, et, par un excès de malice, elle en fait sa félicité ; si l'humilité ne méprise rien, celle-ci blâme tout : si bien qu'elle est un mal universel, et cette tristesse honteuse est composée tout ensemble d'avarice, d'orgueil et de cruauté. Mais, quoiqu'elle soit animée contre toutes les vertus, elle réserve toujours ses plus grands efforts contre les plus nobles, et elle entreprend avec plus d'ardeur celles qui paraissent avec plus d'éclat.

Il ne s'est point commis de parricide qu'elle n'ait conseillé, et, de tant de cruautés qu'on impute à la haine ou à la colère, les plus signalées sont les

ouvrages de l'envie. Elle arma, dès la naissance du monde, les mains de Caïn contre son frère ; elle lui fournit des armes avant qu'elle eût tiré le fer des entrailles de la terre. Dans le siècle qui succédait à l'innocence, elle lui apprit à faire le premier parricide, et la mort qui n'était que la peine du péché, devint un crime par son conseil. Elle suscita les enfants de Jacob contre leur frère Joseph : sa future grandeur leur donna de la jalousie, et, pour combattre les desseins du Ciel, ils firent un esclave de celui dont il voulait faire un roi. Elle anima Saül contre David, et, par une aveugle fureur, elle lui persuada qu'il n'y a rien de plus pernicieux aux souverains que la grandeur de leurs sujets, et que la puissance d'un étranger ne leur est pas si redoutable que la vertu d'un domestique. Mais, pour remonter plus haut, jusqu'à la source de nos malheurs, ce fut elle qui anima les démons contre les hommes, qui leur inspira le moyen de les perdre avant leur naissance, et de les faire mourir avant qu'ils eussent vu le jour.

Si l'envie fait tant de maux à ses ennemis, elle ne s'en procure pas moins à elle-même ; elle est aussi bien son supplice que celui de la vertu : car elle ne voit point de prospérités qui ne l'affligent ; le bonheur du prochain est la cause de sa misère ; elle pleure le bon succès de ses voisins, et il ne faut qu'un homme heureux pour la rendre éternellement misérable. Elle confond la nature du bien et du mal pour accroître ses plaisirs, et, par un désordre qui n'est juste que parce qu'il lui est dommageable, elle se réjouit du mal et s'afflige du bien, et, dans la calamité publique, elle trouve les sujets de sa réjouissance et de son triomphe. Sa perte lui est agréable, pourvu qu'elle attire celle de son ennemi, et il lui est si naturel de commettre des injustices, qu'elle accepte le plaisir de se venger aux dépens de sa propre vie. Elle se fâche contre la fortune ; elle se plaint de son siècle, quand elle ne peut empêcher les bons succès de ses ennemis ; le désespoir la confine dans la solitude, où s'entretenant de ses plaisirs, elle souffre la peine de tous les crimes qu'elle a commis ; et, pour se consoler dans sa misère, elle veut persuader à tout le monde que, si elle blâme les vertus des autres, c'est uniquement parce qu'elle y remarque des défauts qu'elle ne saurait approuver. (**Le P. Senault**, *Traité des Passions.*)

[Vice commun.] — Il n'y a rien de si commun dans le monde que l'envie. Si le Ciel a versé quelque bénédiction sur une famille, si le travail et l'innocente industrie a fait entrer quelque opulence dans la maison d'un homme vertueux, si l'on voit augmenter le bien d'une personne pieuse, qui sera peut-être le retranchement de sa vanité et le fruit de sa modestie, si le champ d'un voisin a rendu plus abondamment le prix de ses soins et de sa culture, avec quel œil jaloux et malin regarde-t-on ces petites prospérités ! On s'en afflige, on en murmure ; peu s'en faut qu'on n'accuse le Ciel d'indiscrétion et d'injustice, et l'on fait du bonheur d'autrui son

étonnement et son supplice. (**Fléchier**, 2e *sermon pour l'ouverture des Etats du Languedoc.*)

[Prière.] — Seigneur, nous pouvons bien connaître par notre raison, et encore plus par notre propre expérience, que l'envie est une passion qui nous tourmente infiniment, et qui nous conduit aux plus grands crimes ; mais il n'appartient qu'à votre grâce de nous en préserver ou de nous en guérir. Donnez-la nous, Seigneur, en répandant dans nos cœurs votre charité, qui est le souverain remède de l'envie. Ce sera alors qu'au lieu de nous réjouir du malheur d'autrui et de nous attrister de son bonheur, la félicité de notre prochain fera notre joie, et son malheur sera le nôtre; alors, à un trouble intérieur qui nous déchire succédera une tranquille paix. **(Monmorel.)**

[Vice déraisonnable.] — Ce qui fait voir la malice de ce péché, c'est qu'il conçoit ces haines noires et ces malignes aversions sans sujet : ce que S. Grégoire de Nysse explique admirablement lorsqu'il interroge un envieux et qu'il lui demande : « Eh bien, mon frère, ce voisin vous a-t-il offensé ? vous a-t-il donné sujet de vous plaindre de lui ? — Rien moins, répondra l'envieux s'il veut parler sincèrement : c'est même mon allié, mon parent, un ami qui m'a fait plaisir. — Hé ! d'où vient donc que vous ne laissez passer aucune occasion de le désobliger, de critiquer toutes ses paroles, de censurer ses plus belles actions, que vous diminuez toutes les louanges qu'on lui donne ; que, depuis quelque temps, vous fuyez même sa compagnie, que vous vous troublez, et que vous changez de couleur à sa rencontre ? Dites-nous le sujet de vos secrètes aversions ; par quelle injure s'est-il attiré votre disgrâce ? *Quid passus es infelix ? quid de eo conquereris ?* Si cet homme veut répondre sans déguisement, il nous dira que ce voisin a recueilli une succession considérable, qu'il s'élève et qu'il s'agrandit dans le monde, qu'il est dans la prospérité, etc.

Comme ce péché a un rapport particulier avec le démon, il est aussi opposé au Saint-Esprit, parce qu'il offense sa bonté et son amour. Il y a deux choses à considérer dans cette bonté infinie de Dieu : savoir, une inclination à se communiquer au-dehors et à répandre ses biens partout, et une complaisance amoureuse dans ses communications. Or, l'envieux s'oppose à ces deux effets de la bonté divine : il voudrait du moins restreindre cette fécondité bienfaisante dans sa famille seule, et renfermer l'immensité des dons de Dieu dans sa seule personne. Bien loin de se réjouir des biens que Dieu fait aux autres, il en prend sujet de s'attrister : *An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum ?* Demandez à Caïn d'où vient cette contenance morne, ce visage abattu, ces pensées noires, ce dessein de fureur contre son frère. C'est, dit l'Ecriture, que Dieu a regardé favorablement Abel et son sacrifice : *Respexit ad Abel et ad munera ejus, et iratus est Caïn vehementer.* Eh quoi ! Abel est-il coupable parce

que son sacrifice plaît à DIEU ? Est-il le maître des yeux de DIEU, pour les empêcher de regarder ce qu'il voudra ? Ce n'est pas aussi proprement à Abel que Caïn en veut, c'est à DIEU ; son envie atteint principalement cette bonté infinie qui regarde favorablement son frère ; mais, comme il ne peut s'en prendre à DIEU, il s'en prend à Abel. DIEU regarde aussi le mal que l'on veut faire au prochain comme s'il était fait à lui-même ; et de-là il prend résolution d'augmenter le malheur de l'envieux en faisant plus de bien à ceux qui sont les objets de son envie. (**Le P. Texier**, *lundi de la 3e sem. de Carême.*)

[L'envie cause de la mort du Fils de Dieu.] — C'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde, et c'est par l'envie des Juifs que s'est conçu le dessein horrible et exécrable de la mort du Fils de DIEU : c'est elle qui l'a fait mourir sur la croix, et qui le fait encore mourir tous les jours dans le cœur de la plupart des fidèles. Au commencement du monde, elle l'a fait mourir en la figure d'Abel, qui était le premier des justes ; mais aujourd'hui elle le fait mourir en sa propre personne. O maudite passion, qui s'attache si fortement aux innocents ! Elle n'est pas seulement la cause de la mort du Fils de DIEU mais elle déchire le corps mystique du même Fils de DIEU qui est l'Eglise ; elle est la cause de toutes les factions des hommes et de toutes les dissensions qui arrivent dans les villes et dans les familles : ce qui est plus insupportable au Fils de DIEU que si on le faisait à lui-même. Après cela, si nous sommes chrétiens, pourquoi n'aurions-nous pas horreur de cette passion ? mais il faut se préserver de ses artifices, et employer toutes les lumières que nous avons de la foi pour en découvrir les mouvements secrets, parce qu'elle est la plus subtile de toutes les passions. La passion de l'impureté se fait connaître ; mais l'envie se glisse dans les cœurs sans qu'on s'en aperçoive, et il faut un miracle pour l'en arracher. (**Bourdaloue**, *Vendredi-Saint.*

[L'envie est criminelle et détestable.] — S. Augustin définit l'envie une douleur de la félicité du prochain. C'est une passion détestable, qui rend un homme semblable au démon : car l'envieux fait, comme lui, son enfer du paradis des bienheureux. C'est la plus injuste de toutes les passions, puisqu'elle hait un homme parce qu'il est bon, et qu'elle lui veut du mal parce qu'il est heureux ; et, ce qui est plus étrange, qu'elle le condamne parce qu'il est innocent et sans crime. C'est une passion furieuse, qui en veut à DIEU et aux hommes, qui voudrait rompre le commerce entre le ciel et la terre, qui ne fait point de bien, et qui ne peut souffrir qu'on en fasse, qui déclare la guerre à toutes les vertus, qui combat l'esprit de DIEU, qui est un esprit de vérité et d'amour ; qui s'oppose aux effusions de sa bonté, et qui veut tarir la source de ses grâces. (**Le P. Crasset**, *La foi victorieuse*).

[Faux zèle.] — Voulez-vous un caractère des faux dévots et des faux zélés? ils ont une secrète envie contre ceux qui sont dans la véritable piété ; ils craignent, par une malignité qui ne peut venir que du démon, que Dieu ne leur soit favorable ; ils voudraient, s'ils pouvaient, leur arracher son secours, ils éteindraient le feu qu'il répand dans les cœurs, parce qu'ils n'ont pu, par leurs vains efforts, l'attirer eux-mêmes ; et, par une fausse imitation du zèle de S. Paul, ils voudraient presque eux-mêmes être malheureux, non pour le salut mais pour la perte de leurs frères. (*Vies des prophètes. Elie.*)

[L'envie fait des vices des vertus.] — S. Basile remarque que les vices et les vertus ont des couleurs si semblables, qu'il n'est pas aisé d'en faire le discernement. La prodigalité, par exemple, a quelque air de la magnificence ; la témérité imite, par ses saillies, les mouvements généreux et les entreprises de la valeur, et l'hypocrisie a quelque chose du port et des traits extérieurs de la dévotion : ce qui donne lieu à deux sortes de personnes d'abuser de cette ressemblance ; savoir, aux envieux et aux flatteurs. Le flatteur prend les vices pour des vertus, et l'envieux, au contraire, prend les vertus pour des vices. Le flatteur, pour couvrir les vices des grands, leur donne la couleur des vertus, et l'envieux, pour obscurcir l'éclat des vertus, leur donne la couleur des vices. Si vous êtes prodigue, le flatteur dira que vous êtes magnifique ; si vous êtes libéral, l'envieux dira que vous êtes un prodigue ; si vous êtes téméraire, le flatteur dira que vous êtes brave et généreux ; si vous avez du courage, l'envieux dira que vous êtes téméraire. Que prétend le flatteur par ses fausses louanges ? de s'agrandir, et de bâtir sa fortune. Que prétend l'envieux ? de détruire celle des autres et de l'anéantir, s'il peut.

S. Augustin appelle la passion de l'envie *diabolicum vitium,* la passion du démon, son esprit et son caractère ; le seul péché dont il est et sera éternellement coupable : *Quo solo reus, et inexpiabiliter reus,* dit ce Père. Je veux dire l'envie qui, ne se sentant pas assez de mérite pour se soutenir de soi-même, met tout en œuvre pour s'établir sur la ruine de ceux qui la peuvent obscurcir et lui faire obstacle. S'ils ont de l'estime et de la considération dans le monde, c'est toujours un effet de l'injustice du siècle, de la préoccupation des gens, de leur peu de discernement. Si on les regarde pour quelque emploi, quelque dignité, quelque bénéfice, il y a toujours quelque chose ou dans leur famille ou dans leur personne qui leur en donne l'exclusion ; et s'ils y arrivent, ce n'est jamais par leur mérite, mais par le crédit de leurs amis et par la faveur des puissances. (**Le P. Nouet,** *Méditations.*)

[S'examiner là-dessus.] — Sondez bien votre cœur : n'y reste-il point un fond d'amertume contre des personnes dont le mérite obscurcit le vôtre ? Ne les opposez-vous point comme un but à toutes vos railleries, et à toutes vos

médisances ? Si c'est un homme dont la vie ne soit pas tout-à-fait répréhensible, ne cherchez-vous pas toutes les occasions de rendre sa conduite suspecte, afin d'avoir cette cruelle consolation de dire : fait-il ce qu'il enseigne ? s'abstient-il des vices dont il reprend les autres ? Mais, si sa vie est exempte de reproche, combien de fois le traitez-vous d'hypocrite ? par combien de faux jugements empoisonnez-vous ses intentions et ses paroles ? (**Volpillière,** *Sermon sur S. Jean-Baptiste.*)

[Tourments de l'envieux.] — Faut-il que ce ver rongeur nous tourmente sur la terre comme si nous étions déjà dans l'enfer ? Vous diriez que nous n'avons des yeux et un cœur que pour voir le bien d'autrui avec déplaisir, et cette jalouse passion nous presse si vivement, qu'il semble que l'abondance de nos voisins nous rende pauvres et nous dérobe notre bien sans y toucher ; il nous semble, de ce que les autres possèdent, que nous n'avons plus rien, ou du moins que nos plus grandes possessions ne nous touchent quasi point. Cette envie attaque notre esprit, jusque-là que de lui vouloir persuader que, sans rien accroître de ce que nous possédons, nous serions tout d'un coup dans l'opulence si tous ceux de notre condition étaient plus pauvres qu'ils ne sont, ou que quelque accident les rendît plus misérables... Pourquoi, pouvant par une aimable complaisance me rendre comme propre ce qu'un autre possède, et m'étant permis de m'enrichir des avantages et des perfections d'autrui, sans dessein de l'en priver, aimerais-je mieux être pauvre par envie que riche par amour ? **(Anonyme.)**

[Châtiment.] — Dieu fit promener par le monde Caïn, père des envieux, portant avec lui son supplice et son enfer, et il l'expose aux yeux des hommes comme une colonne animée de la justice et un exemple terrible de ses vengeances, ainsi que parle S. Grégoire de Nazianze : *Tanquàm justitiæ divinæ animatam columnam.* C'est pour cette raison qu'il voulut qu'il vécût longtemps, et qu'il parcourût beaucoup de pays, afin que ceux qui le rencontreraient, le voyant ainsi abattu, inquiet, troublé, vagabond, appréhendassent, par la vue de si étranges peines, de tomber dans les mêmes crimes. Maintenant Dieu ne trouve point de plus grands supplices en cette vie pour un envieux que de l'abandonner à cette cruelle passion. Il permet, par exemple, que ce courtisan demeure à la cour, qu'il entende les témoignages d'estime que l'on rend et les récompenses que l'on donne à ceux dont il ne peut souffrir l'élévation, afin qu'il soit tourmenté par ses yeux et par ses oreilles. Il permet que ce marchand soit placé entre plusieurs autres afin que, autant de personnes qu'il verra entrer dans la boutique de ses confrères, ses sens deviennent ses propres bourreaux, et qu'il se sente continuellement déchiré par son envie. (*Discours moraux.*)

Tel est l'esprit des envieux, obstinés à leur propre malheur : ils sont

eux-mêmes leurs tyrans et leurs bourreaux, portant ou sur leur front, comme Caïn, de certains signes visibles de malédiction, ou dans le fond de leur âme d'invisibles caractères de réprobation ; ils souffrent dans ce monde la peine de leur péché. Obligés de vivre au milieu du monde, ils y rencontrent de continuels sujets de chagrin et de désespoir. La fierté de celui-là leur est insupportable ; les discours de celui-ci les fatiguent, les civilités mêmes que d'autres leur rendent leur sont onéreuses et suspectes. Chose étrange ! la solitude, qui délivre d'une infinité de chagrins ceux qui vivent dans le grand monde, ne donne pas pour cela plus de repos et de consolation à l'envieux. Il est vrai que les objets qui irritaient sa jalousie sont éloignés ; mais cette cruelle passion les rapproche. Cette femme ne voit plus celle qui effaçait sa beauté ; cet homme n'entend plus louer celui dont il ne pouvait souffrir l'élévation ; mais, comme le mal est au-dedans, quelque part qu'il aille il porte avec soi sa peine et son supplice : mille réflexions importunes troublent le repos qu'il voudrait se procurer ; son imagination, toujours pleine de ce qu'il a vu et entendu, le tourmente dans ses plus agréables moments. Livré à ses défiances et à ses soupçons, rappelant par un souvenir amer ce qui s'est passé, prévenant par des craintes et des inquiétudes un fâcheux avenir, il s'embarrasse de tout, et rien ne le console.

Encore, si DIEU, favorable à ses désirs, lui donnait le plaisir de voir dans l'humiliation et dans la misère ceux dont l'envie ne peut souffrir l'élévation et la prospérité ! mais l'oracle est formel ; ses désirs périront : *Desiderium peccatorum peribit.* Martyr sans fruit, malheureux sans consolation, il fera une pénitence également dure et stérile ; je dis dure par les inquiétudes auxquelles il se livre ; je dis stérile par le peu de fruit que lui procure son morne chagrin. Je dis dure par une aussi cruelle peine qu'est celle de dévorer au-dedans de soi de cuisants dépits, dont il n'ose faire confidence à personne ; je dis stérile par une aussi affligeante douleur qu'est celle de voir prospérer des gens dont on ne peut souffrir le bonheur. (*Dictionn. moral.*)

[L'envieux se cause une peine inutile.] — L'établissement de ce voisin vous désole ; mais son négoce en ira-t-il moins bien pour cela? Ses pratiques, que vous voudriez vous attirer, écouteront-elles la mauvaise disposition de votre cœur? La réputation que les belles qualités de cet homme lui ont acquise vous afflige ; mais aura-t-on moins de confiance en lui, et vos lâches médisances ne vous rendront-elles pas vous-même plus méprisable? Quelle folie donc, quel aveuglement, quelle fureur de se tourmenter si cruellement et si inutilement ! quel barbare plaisir de s'ôter ce qu'il y a de plus doux et de plus consolant dans la vie ! de n'être bon ni aux autres ni même à soi ! Par quel horrible ensorcellement veut-on multiplier tout à la fois ses désordres et ses peines, les fréquents péchés que l'on commet et les vengeances que Dieu en tire ? (*Le même.*)

[Ce vice est commun.] — Ceux même qui sont les plus tourmentés de ce vice ne conviennent pas que ce crime soit le leur. Cependant ce vice est si universel, si multiplié et si fécond, qu'il infecte presque tout le monde, dit S. Cyprien : *Latè patet ; multiplex et secunda pernicies est.* C'est une passion qui entre dans toute autre passion, qui se déchaîne contre toutes sortes d'objets, qui s'attache également à toutes sortes de biens, aux biens du corps, aux biens de l'âme, aux biens de la grâce, aux biens de la fortune. C'est une passion qui règne dans tous les états, qui se nourrit dans toutes les professions, qui se glisse dans toutes les conditions, qui s'insinue dans toutes sortes de sexe, et qui se remarque dans toutes sortes d'âge. A quoi donc pourrais-je m'attacher aujourd'hui de plus utile, qu'à tâcher d'abolir un vice si monstrueux et si universel ?

La source de l'envie est l'orgueil : *Radix invidendi superbia.* Cet amour des prééminences, des honneurs, des dignités, c'est ce qui excite la passion de l'envie ; c'est ce qui fait qu'on ne peut souffrir cette égalité entre ceux qui sont de même profession, de même état, de même rang ; qu'on ne peut supporter cette supériorité de ceux qui nous dominent, ni consentir que cette estime qu'on voudrait avoir seul soit partagée avec ceux qui la méritent souvent mieux que nous. De sorte que tous les progrès que font les autres, toutes les prérogatives, toutes les préférences qu'on leur donne, portent le cœur de l'homme à l'envie, et sont plus souvent des traits mortels qui percent l'âme de l'envieux, tout inquiet et tout chagrin de ne pouvoir approcher de ces excellentes dignités où il voit les autres élevés. C'est ainsi que parle S. Augustin. Voici cette funeste corruption qui gâte toutes sortes d'esprits : vouloir toujours être comparé à ceux qui sont au-dessus de nous, ne pouvoir souffrir qu'on nous mette en parallèle avec ceux qui sont nos égaux ; craindre la comparaison qu'on peut faire de nous, et nous consumer ainsi de chagrin quand on nous préfère quelque autre que nous regardons au-dessous de nous.

Il semble que l'envie porte bonheur à ceux à qui on envie l'élévation et l'avancement ; il semble que ses biens augmentent de plus en plus, que la divine Providence prenne plaisir à faire fleurir ceux dont les esprits envieux machinent sans cesse la ruine. Aussi voit-on, dans l'Ecriture, que DIEU fit servir à l'élévation de Joseph l'envie de ses frères. Ils sont choqués d'une prédilection dont Jacob son père l'honorait, et il veut le faire régner sur toutes les prospérités et sur tous les biens d'Israël, comme il dit ensuite dans une autre occasion : *Videbis æmulum tuum in templo et in universis prosperis Israël* (I Reg. II). Ils sont choqués du songe que Joseph leur raconte ; et, après l'avoir vendu par envie à des peuples étrangers, ils sont obligés de venir, quelque temps après, se prosterner devant lui, et le reconnaître pour le sauveur, le protecteur, et le maître absolu de leur fortune. (*Attribué à* **Massillon.**)

[Source de péchés.] — L'apôtre S. Jacques a renfermé les suites de l'envie

dans ce peu de paroles, dont il s'est servi pour faire le caractère de cette abominable passion : *Ubi zelus, ibì contentio et inconstantia, et omne opus pravum :* là où il y a de la jalousie, il y a de la contention, de l'inconstance, et toutes sortes d'œuvres perverses S. Grégoire en fait le détail, et appelle les autres vices qui en naissent les malheureux enfants de cette cruelle mère. Mais l'Ecriture nous les représente encore mieux dans l'exemple de ceux qui portent envie à Moïse. Coré, Dathan et Abiron ne peuvent souffrir la domination de Moïse et d'Aaron, tant ils avaient conçu de jalousie contre eux : *Cur elevamini suprà populum Domini?* (Numer. XVI.) Pourquoi vous élevez-vous avec tant de fierté sur le peuple du Seigneur? Ils passent de l'envie à la désobéissance, de la désobéissance au murmure, du murmure à une désobéissance ouverte. Mais DIEU sut bien s'en venger : car la terre se fendit sous leurs pieds, et ouvrant ses entrailles, elle les ensevelit tout vivants. (**Joly**, *sermon sur ce sujet.*)

[Le Seigneur jaloux.] — O DIEU de gloire, il n'appartient qu'à vous d'être jaloux de votre gloire sans crime, *Dominus zelotes*, parce que vous êtes le seul, ô mon DIEU, qui la méritez sans partage; vous ne pouvez avoir de concurrent, parce que vous ne pouvez point avoir d'égal. Mais pour nous, Seigneur, il n'en est pas ainsi. La gloire est un bien public, qui doit être partagée entre tous ceux qui la méritent, et c'est une injustice que d'envier à un autre la part qui lui revient. **(Anonyme.)**

[Supérieur à inférieur et réciproquement.] — La jalousie descend quelquefois du supérieur à l'inférieur : voici comment. Il se trouve souvent de petits génies que le hasard ou de faux préjugés mettent sur la tête des autres, sans mérite, sans expérience, sans capacité : souvent, au nombre de leurs inférieurs, ils comptent des hommes d'un esprit droit et solide et d'un mérite connu. L'envie, succédant à l'estime nécessaire que la supériorité du mérite leur arrache en faveur de ceux sur qui ils n'ont d'autres avantages que celui de leur rang, qu'arrive-t-il? ce que dit S. Augustin : *Inferioribus invident, ne sibi coæquentur.* Dans la crainte de se voir effacés par ceux que les hommes leur ont soumis, ils n'épargnent ni vexations, ni tyrannie, ni emportement, ni calomnie pour les détruire. A la vérité, ils ont soin de colorer leur jalousie du prétexte de zèle, et de donner à leurs sentiments particuliers le nom de vigueur pour l'observation des lois; mais on découvre aisément leur cœur hypocrite, et tôt ou tard on sait leur faire justice, et les réduire à l'état d'infériorité qu'ils ont rendue insoutenable aux autres.

La jalousie remonte aussi quelquefois, et même plus souvent, de l'inférieur au supérieur : *Superioribus invident, quòd eis non coæquentur.* Voici pourquoi. Naturellement, l'élévation d'autrui est un sujet de jalousie; une haute dignité est une grande lumière qui éblouit les faibles yeux. On se consulte, et on se demande à soi-même à quoi il tient qu'on n'oc-

cupe des postes éclatants qu'on croit mériter; les défauts qu'on aperçoit dans les personnes qui gouvernent font faire des retour sur l'injustice de la fortune et sur l'indignité des hommes qui sont en place. De-là les murmures et les emportements contre les personnes constituées en dignité. Ce ne sont que des plaintes et des invectives. *Superioribus invident, quòd eis non coæquentur.*

Lorsque deux personnes à peu près de même rang et de même âge sont en compétition, c'est alors que cette passion se réveille avec toute sa fureur. On craint d'être surpassé, le moindre signe de préférence les désole tous deux, et tout ce qui donne de l'avantage à l'un est un coup mortel pour l'autre... Cette envie a des yeux inquiets et malins, ne regardant les biens de l'autre que pour s'en affliger, son malheur que pour s'en réjouir, ses actions et sa conduite que pour la censurer, sa prospérité que pour en faire le sujet de ses plaintes et de ses murmures.

Comme la science enfle, et qu'elle est un bien plus propre à l'homme que toutes les possessions du dehors, on ne cède qu'avec chagrin la prééminence de l'esprit ou de l'érudition. De-là tant de contestations qui troublent la charité; de-là ces vaines disputes qui altèrent souvent l'union de l'Eglise en désunissant les corps les plus florissants. Les amis même sont sujets à la jalousie : comme il n'est point d'amitié qui tienne contre un grand intérêt, il n'y en a guère aussi qui ne cèdent à une grande jalousie. Oui, j'ose le dire, c'est presque toujours l'envie qui cause les plus grandes ruptures. **(Anonyme.)**

[L'envie est contraire à la charité.] — C'est pécher contre la charité que vous devez à votre frère que de vous attrister de son bien. En effet, que devient alors l'amour dont vous lui êtes redevable? Son bien est devenu votre mal, et vous l'aimez? Le propre de la charité est de compatir aux infirmités du prochain, de pleurer avec ceux qui pleurent, de se réjouir avec ceux qui se réjouissent. Malheureux que vous êtes, vous renversez l'ordre que la charité a établi : on vous voit pleurer avec ceux qui se réjouissent et vous réjouir avec ceux qui pleurent. Qu'il me soit permis de vous adresser ici les paroles que Dieu même adressa autrefois au plus cruel et au plus perfide des envieux : *Quarè concidit facies tua?* D'où vient cet air rêveur et mélancolique répandu sur votre visage? d'où vient qu'on vous voit chercher la solitude et promener votre chagrin dans la retraite? Faites renaître la charité au fond du cœur, et la sérénité reparaîtra dans vos yeux. (*Le même.*)

[Point de consolation. Guérison difficile.] — Un envieux qui cache son mal, et qui n'ose partager son chagrin avec personne est obligé de le dévorer tout seul; il n'a pas le soulagement si naturel à toutes les autres inquiétudes. On trouve de la diminution dans ses peines en les partageant avec un ami; mais avez-vous bien vu des gens convenir de bonne foi qu'ils sont

jaloux ou envieux? On les voit sécher d'un chagrin dont ils n'osent faire confidence. De-là ce serrement d'un cœur qui ne s'ouvre jamais sur la cause de son malheur. Sa dissimulation est pour lui une source empoisonnée d'une inquiétude éternelle : il serait moins malheureux s'il pouvait gagner sur lui d'être sincère. Et n'est-ce pas pour cela qu'on le voit, le teint livide et plombé, la pâleur sur le visage, les yeux enfoncés, les regards sombres, porter dès cette vie la peine de son péché ?

Cette dissimulation, qui rend l'envieux si malheureux, le rend encore incorrigible. C'est S. Cyprien qui me fournit cette pensée : *Zeli vulnera*, dit-il, *abstrusa sunt, nec remedium ex curâ medentis admittunt.* En effet, un mal que l'on cache dans les replis de sa conscience, ne peut être guéri par le soin des plus habiles directeurs. Et certes, voyons-nous bien des gens s'accuser à nos tribunaux d'avoir été envieux et jaloux? Tous les autres vices font sensation sur le cœur de l'homme ; un emportement, une calomnie, effarouchent jusqu'aux moins scrupuleux; on y cherche du remède dans l'usage des sacrements. L'envie est un péché capital comme les autres, mais on n'y fait point d'attention. Hé ! comment détesterait-on ce qui échappe à l'examen le plus exact? *Calamitas sine remedio odisse felicem*, dit encore S. Cyprien : c'est un mal sans remède que l'envie, parce que c'est un mal inconnu. (*Le même.*)

[Dans les affaires.] — Dans ce monde corrompu, vous le savez, on ne conçoit presque point d'autre genre de biens que les biens de la fortune : c'est à cela surtout que l'envie a coutume de s'attacher. Ainsi, dans toutes les professions lucratives, l'envie est comme le péché dominant. Un homme d'affaires ne regarde qu'avec peine l'avancement d'un collègue que le savoir-faire rend plus industrieux que lui, mais comme, dans ces sortes d'emplois, les avantages sont plus considérables, c'est dans la carrière des affaires que l'envie paraît plus conjurée. Que ne fait-on point pour se supplanter mutuellement? Que de fourberies injustes, que de corruptions des gens en place, autant pour nuire à celui dont on envie le poste que pour s'y établir soi-même? Dans le commerce, à quelle épouvantable extrémité l'envie n'entraîne-t-elle pas ceux que l'avidité du gain fait courir la même lice? De quels stratagèmes ne se sert-on point pour ôter le crédit à son compétiteur ? L'envie réciproque des marchands animés à leur perte mutuelle cause presque toujours la ruine des deux tenants. De-là, quelle enchère téméraire l'un sur l'autre ! Quelle entreprise folle, dans la seule vue d'empêcher le profit de son concurrent ! L'empressement pour un lucre mercenaire arme presque toujours l'artisan contre l'artisan. Dans l'enceinte de la même ville, on ne voit presque jamais en paix ceux qui professent les mêmes arts : toutes les pratiques nouvelles de celui-ci sont, ce semble, un déchet et une perte pour celui-là ! De-là quelle désunion dans les corps qui se soutiendraient par la bonne intelligence ! jusque-là, dit Salvien, que Dieu, qui se sert des passions des

hommes pour le bon ordre de l'univers, semble n'avoir permis ces sortes de jalousies réciproques, parmi les mercenaires, que pour faciliter leur service aux hommes, et rendre leur travail moins précieux : *Invidia mercenariorum diminutio mercedis est.* (**Anonyme.**)

[L'envie est un poison.] — Le cœur rongé d'envie sent si vivement les sujets qu'il a d'en rougir, qu'il n'ose découvrir sa plaie ; il ne saurait se guérir lui-même, parce qu'il s'empoisonne. L'estime qu'il doit faire de son prochain devrait être l'appareil de l'ulcère qui le dévore ; et il n'est ulcéré que parce qu'il est forcé de lui donner son estime ; il souffrirait moins si son prochain avait moins de mérite. Si on lui demande en quoi consiste son mal, il n'a pas la hardiesse de le déclarer. Un malade qui souhaite sa guérison ne craint pas d'avouer au médecin que c'est de la tête ou de la poitrine que lui vient sa douleur. Que l'on interroge l'envieux sur la triste douleur qu'il endure, que répondra-t-il? Qu'il n'est malheureux qu'à cause des belles qualités et du bonheur de telle personne. C'est là, en effet, la source du poison qui le déchire. Mais, lui qui est assez lâche pour s'attrister des avantages d'autrui, sera-t-il assez humble pour confesser qu'il s'en attriste ? Le mal qui le presse est si honteux, qu'il est contraint de le cacher, et il se le pardonne, il l'aime, il le flatte ! Il faut avoir l'âme bien mal faite pour condamner un sentiment et l'entretenir en même temps.

Rien peut-être ne prouve si visiblement la malice de l'envie que l'inutilité de sa peine. Un homme lâche et orgueilleux ne saurait s'accoutumer au bonheur d'une personne vertueuse et habile. Cette injustice est criante : souhaiter de sang-froid que la vertu et l'habileté soient malheureuses. Aussi ce mouvement révolte-t-il la raison, jusqu'au point de ronger et de déchirer le cœur qui le conçoit. Qui pourrait exprimer la confusion, la tristesse, le tourment dont il l'accable ? L'envieux est d'autant plus misérable qu'il est le seul auteur de son supplice. On ne l'offense point ; on ne lui fait point de tort ; on ne pense pas à lui : c'est lui-même qui se fait sa peine ; il se forge de vains fantômes ; il multiplie ses réflexions ; il anime sa vigilance ; il empoisonne ses raisonnements pour la rendre toujours plus insupportable. Malgré l'injustice rigoureuse qu'il exerce contre lui-même, il ne peut se résoudre à fermer la plaie qui le dévore. En quoi il est encore plus injuste, et, si je l'ose dire, plus équitable. Quoi qu'il lui en coûte de nourrir son envie, il ne la corrige pas, et plus il la flatte plus il endure.

C'est un vice malin et pernicieux. L'envie a enseigné aux hommes à se révolter contre Dieu, à haïr et à maltraiter leurs frères ; elle a apporté le désordre dans la société civile ; elle a, la première, rompu les liens de l'amitié et du sang ; elle a répandu sur la terre la dissimulation, la fourberie, la perfidie ; elle a été la source fatale de la plupart des maux qui ont inondé l'univers. Néanmoins elle n'éclate pas toujours par de si terribles

effets. Elle ressemble assez souvent à un poison lent et sourd, qui ronge insensiblement et la personne qu'elle possède et la personne à qui elle en veut. Mais, si elle peut cacher sa malice, elle ne saurait déguiser son ridicule. L'envieux est accablé de tristesse ; il en est réduit à dévorer de cruels chragrins. Quel tort lui a-t-on fait? Quelle injure a-t-il reçue qui ait pu le jeter dans un état si pitoyable ? Il se figure mille fantômes affligeants : il diminue, il grossit les objets pour s'attrister ; il cherche de quoi agrandir sa plaie qui le fait souffrir. Quelle est donc l'occasion de la triste situation de son âme ? Une infirmité incurable ? une disgrâce sans ressource ? une ignominie ineffaçable ? Car enfin, un mal léger et ordinaire ne saurait le plonger dans une si profonde mélancolie. Eh bien, dans cette espèce de désespoir, il n'a à se plaindre d'aucun mal ; il n'a pas même d'ennemi qui veuille lui nuire. Mais un voisin, un rival, un inconnu, peut-être même un de ses proches, a réussi dans le projet qu'il avait formé : c'est ce qui désespère l'envieux. (*Remarques sur divers sujets de religion et de morale.*

[Remède.] — Pour nous délivrer de cette peste intérieure de l'envie, il ne faudrait que repasser continuellement dans notre esprit ce que dit le Sage, que l'envie est la pourriture des os : *Putredo ossium invidia.* Les os, selon l'explication des SS. Pères, marquent les forts, parce que, comme dans le corps les os soutiennent la chair, ainsi, dans l'Eglise, les forts soutiennent les faibles. Ces âmes donc, quelque fortes qu'elles se puissent croire, ne doivent-elles pas trembler en considérant que l'envie est un poison subtil, qui peut se glisser imperceptiblement dans le cœur et corrompre ce qu'il y a de plus ferme et de plus solide dans leur vertu ? Car comme on a déjà dit, on a toujours autant d'envie que l'on a d'orgueil ; l'orgueil fait aimer sa propre excellence, et l'envie rend en même temps jaloux de celle des autres. Que ces âmes donc élevées en science, et considérables par quelques autres endroits, sachent qu'elles peuvent se perdre pendant que d'autres qui paraissent faibles et simples se sauvent, parce que, bien loin de porter envie aux personnes savantes et éclairées, elles sont bien aises, au contraire, que leurs lumières puissent suppléer à leur ignorance. (*Instructions chrétiennes.*)

[L'envie dans Saül.] — Saül fut conduit à sa perte, pour le temps et pour l'éternité, par une passion d'envie qu'il n'eut pas soin de modérer. Voici quel en fut le progrès. Il conçut de la jalousie à entendre les louanges que la jeunesse de Juda donnait à un jeune berger vainqueur de Goliath. Qu'arriva-t-il de-là ! 1° Le cœur du roi sécha de douleur. « Que leur reste-t-il à faire, disait-il, que de me dépouiller de ma pourpre pour en revêtir leur nouvelle idole ? » *Quid ei superest nisi solum regnum ?* — 2° David a beau calmer, par les sons de sa harpe, le démon qui agite ce prince infortuné, et tempérer par cette harmonie la noire mélancolie qui le ronge, tout se change en poison dans le cœur d'un envieux ; il oublie les bienfaits,

la bonne grâce, l'heureux naturel de ce jeune berger. Il lance un javelot pour percer le libérateur d'Israël et le vengeur de sa gloire : c'est l'envie qui le rend *homicide*. — 3°. Cette passion le mène encore plus loin : elle le rend *parricide*. Obligé de donner sa fille à David, il étend sa rage jusque sur celle à qui il a donné le jour. Devenu fourbe, il ne se réconcilie qu'en apparence avec son rival, dans le dessein de percer du même coup l'épouse avec l'époux. — 4°. La jalousie le conduisit enfin jusqu'au *sacrilége* et au *désespoir*. Il consulte le démon : il entend les réponses d'une pythonisse sur son sort à venir; la jalousie lui fait oublier l'arche d'alliance et les oracles du Dieu de ses pères. Enfin, pour comble de malheur, elle le fait mourir en désespéré, demandant la mort, et la recevant des mains d'un domestique, comme s'il lui eût été honteux de survivre à la victoire de son compétiteur. Telle fut la fin d'une tragédie que la seule envie avait excitée, et qui nous apprend de quels malheurs et de quels crimes cette funeste et noire passion a coutume d'être la cause. (**Anonyme.**)

[La Jalousie.] — La jalousie est une envie mitigée. Elle n'en a pas tout le fiel ; mais elle en a presque toute la malignité. C'est un venin, mais si subtil et si bien préparé, qu'on ne s'aperçoit pas même quand il opère. Ce ne sont pas de ces aversions éclatantes, de ces médisances chagrines, de ces invectives impétueuses, ni de ces tristesses noires et piquantes, qu'on ne saurait dissimuler. C'est un froid muet; c'est un sourire malicieux; c'est un mépris secret; c'est une interprétation maligne, qui font assez connaître combien le mérite des autres déplaît. Les personnes qui vivent en communauté ont souvent de la jalousie, dès qu'elles n'ont pas de vertu. Les heureux progrès que font les uns rendent un peu trop visible la fainéantise des autres qui courent avec moins de succès la même carrière, et les distinctions sont un sujet de chagrins à tous ceux qui se croient égaux. On n'aime pas tant de réputation dans ceux avec qui l'on vit, et dont le mérite déplait. Trop de bruit inquiète toujours ceux qui se reposent. La vérité est qu'on craint de servir d'ombre à rehausser l'éclat des autres; et c'est ce qui fait que tant de gens prennent plaisir à l'obscurcir. Dans un bon esprit, dans un cœur chrétien, ce petit orgueil sert d'aiguillon à la vertu, et produit de l'émulation ; dans une âme basse, il dégénère en jalousie.

Quand on a les mêmes obligations que ceux qui sont plus réguliers, on trouve dans leur régularité une leçon fâcheuse, qui instruit plus qu'on ne veut; on y trouve un reproche secret qui humilie : et voilà ce qui rend chagrins les imparfaits. C'est pourquoi les personnes qui font profession de piété ne sont pas toujours exemptes de ce vice; une dévotion peu solide nourrit de grands défauts. Dès que l'humilité ne règne pas dans le cœur, la jalousie y trouve toujours place. A la vérité, elle n'y paraît pas sous ce nom; elle n'y serait pas bien reçue : l'amour-propre, avec lequel elle est d'intelligence, lui fournit de quoi se déguiser. On se sent une aversion

secrète contre certaines gens qu'une piété édifiante distingue plus qu'on ne voudrait. On ne saurait estimer leur vertu ; on ne trouve en eux qu'un fort médiocre mérite. Combien applaudit-on à ceux qui ont les mêmes sentiments ! On est bien aise quand on s'aperçoit que leur dévotion n'est pas du goût de tout le monde. (**Croiset**, *Reflexions spirituelles.*)

[Combattre ce vice.] — Apprenons à nous contenter de la part qu'il plaît à Dieu de nous faire de ses grâces, sans murmurer de celles que reçoivent les autres, et à ne point nous élever pour les talents que nous croyons posséder ; à ne point mépriser ceux d'autrui comme moins utiles ou moins nécessaires, puisque nous n'en pénétrons pas toujours le fond et la valeur. Méditons les vérités éternelles et nous étudions nous-mêmes, et, nous verrons à quoi nous sommes propres et à quoi nous sommes appelés, sans nous mettre si fort en peine des voies des autres. Regardons cette diversité d'états, d'humeurs, de talents, de professions, qui se rencontrent parmi les hommes : et, bien loin d'envier le sort d'autrui, nous admirerons la divine Providence, qui les a liés et attachés entre eux, par toutes les différences et ces contradictions apparentes qui sont entre eux. Alors, sachant qu'elle ne fait rien en vain, nous pourrons facilement comprendre que son dessein a été qu'ils eussent tous besoin les uns des autres et fussent par ce moyen excités au travail et à l'acquisition des vertus ponr le bien de la vie civile, et pour mériter la vie éternelle par leurs travaux, et par cette admirable harmonie qui fait l'avantage particulier de chacun et le bien général du monde. (*Discours de l'Académie. Année* 1675.)

[C'est le vice des âmes basses.] — L'expérience nous fait voir que les âmes basses et mal faites sont les plus susceptibles d'envie, et que l'ingratitude, la lâcheté, la perfidie, la dureté, et les autres défauts ordinaires aux mauvais cœurs, sont presque toujours joints à l'envie, qui en est le principe. En effet, il n'est rien de plus lâche et de plus indigne que de s'affliger du bien d'autrui, de se faire un sujet de tristesse de ce qui est pour notre prochain un sujet de joie, et de convertir en poison et en chagrin ses prospérités et ses avantages. Prenons garde cependant de ne pas confondre l'envie avec cette noble indignation que sentent les belles âmes à la vue de la prospérité des méchants, des récompenses dues au mérite et à la vertu livrées en proie à des concurrents indignes. Distinguons-la aussi de cette noble émulation que le désir de la gloire forme entre deux rivaux illustres, et qui bien loin d'enfanter, comme fait l'envie, des vices monstrueux pour nuire à un compétiteur, est au contraire le principe des actions vertueuses et des efforts héroïques pour surpasser ses égaux en vertu. L'envie, bien éloignée de ces nobles sentiments, s'afflige du bien d'autrui, parce qu'elle regarde ce bien étranger comme son mal propre. Loin de faire de nobles efforts, pour surpasser les autres en mérite, elle

ne pense qu'à les obscurcir et à leur nuire. Au lieu de travailler à les devancer dans la carrière de la vertu elle tâche seulement de les traverser dans leur course. C'est une tristesse sombre et noire, qui n'enferme que l'aversion et la haine.

De l'envie naît cette disposition secrète dans tous les impies, de traiter d'imposteurs les gens de bien. Ne pouvant leur ôter la vertu qu'ils leur envient, ils s'efforcent de leur en ôter la réputation et le fruit. Ils leur envient ce genre de vie chrétienne, réglée et exemplaire, qui les rend respectables. Irrités par cet hommage forcé que le monde, tout corrompu qu'il est, rend à la vertu reconnue, ils soulagent leur orgueil et leur envie en se persuadant qu'il n'y a que des dehors et de l'apparence dans cette piété qui les blesse. Ne pouvant se cacher à eux-mêmes les crimes dont les remords et la honte les poursuivent partout, ils s'en feignent d'imaginaires dans ceux qui les condamnent par leurs exemples ; et, pour se venger de leurs censeurs, ils s'efforcent d'en faire leurs complices. **(Du Jarry.)**

Passion cruelle, qui ne se nourrit qne des malheurs d'autrui, et qui change en mal, pour celui qui s'en laisse posséder, tout le bien qu'il voit arriver aux objets de son envie, qui l'accroît même, ce bien, aux yeux de l'envieux afin de le tourmenter davantage. Passion trompeuse, qui fascine les yeux de l'envieux, et qui lui fait voir tout le contraire de ce que la saine raison découvre aux autres ; qui ne lui montre que des défauts où tout le monde ne voit, et où lui-même n'a vu que de la vertu, avant que la passion l'eût aveuglé ! Passion criminelle, qui réunit presque tous les vices pour les faire servir à ses desseins, qui, pour abaisser, pour perdre un rival, n'épargne ni l'artifice ni la violence : passion que la vertu même afflige. Ce n'est que par votre secours, ô mon Dieu, que je me préserverai du poison de l'envie. Faites-moi donc bien comprendre les tristes effets qu'elle peut produire en moi : que, par votre grâce, j'en étouffe dans mon cœur les moindres mouvements dès leur naissance. (**Le P. Ségneri,** *Méditations.*)

ETUDE, SCIENCE, ERUDITION

BON USAGE QU'ON EN DOIT FAIRE

Fin qu'on doit s'y proposer

AVERTISSEMENT.

Je ne doute point qu'il ne vienne d'abord à la pensée que ce sujet n'est nullement propre à la chaire, qui est faite pour instruire, pour exhorter à bien vivre, et non pour apprendre à devenir savant; outre que le bon usage qu'on peut faire de la science ne regarde qu'un très-petit nombre de ceux qui écoutent. Ce sujet néanmoins peut être très-utile dans une assemblée d'ecclésiastiques, dans une conférence de prêtres, dans une exhortation particulière à des gens d'étude, à ceux qui sont chargés d'instruire et d'enseigner, et à tous ceux qui, par leur état et par leur ministère, sont obligés d'être savants.

La fin et le but qu'on se proposera sera de bien faire sentir que la science, quelque indifférente qu'elle soit pour le salut, est cependant d'un très-grand secours pour se sanctifier soi-même et pour travailler à la sanctification des autres, et un instrument dont la vertu, la dévotion, le zèle et la charité, peuvent faire un excellent usage. Il faut seulement remarquer que, quoique nous parlions ici de la Science *en général, sans en spécifier aucune en particulier, on doit toujours entendre celle qui convient à l'état qu'on a embrassé, qui est utile au public, qui peut servir à devenir plus vertueux, et qui consiste proprement à être parfaitement instruit de tout ce qui est nécessaire pour remplir les devoirs de sa profession et de son emploi. C'est pourquoi on exclut toutes celles qui n'ont pour fin qu'une vaine curiosité, et qui n'ont nul rapport au salut ni au bien public ou particulier de ceux qui s'y adonnent.*

Comme nous parlons en même temps de l'Etude, qui est le moyen de devenir savant, nous ne prétendons pas tracer une méthode d'étudier, mais seulement apporter les motifs qui excitent au travail inséparable de cet exercice, et à ne se point rebuter pour les difficultés qui s'y rencontrent : en telle sorte néanmoins qu'on ne se relâche point dans la pratique de la vertu, unique écueil à craindre, mais qu'on regarde toujours l'étude et la science comme un moyen pour acquérir la sainteté.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Sur l'étude et la science, par rapport à ceux qui doivent s'employer au salut du prochain, tels que sont ceux qui sont pour être un jour pasteurs, directeurs, prédicateurs, etc., on peut montrer: — 1°. Que, sans une bonne et sainte attention dans leurs études, jamais ils ne se rendront capables ni n'acquerront la science nécessaire pour ces grands et saints emplois ; — 2°. Que, quand même ils se rendraient capables, et que par un travail assidu ils acquerraient toute la science nécessaire, ils n'en feront jamais un bon et saint usage, ni pour leur salut ni pour celui du prochain : — ce sont les deux parties de ce discours.

Pour la première: — Je dis que, sans une bonne intention dans les études, tel que le désir de se rendre capable de travailler un jour à la gloire de Dieu, de se rendre utile au public, et de se sauver en aidant à sauver les autres, jamais on ne se rendra capable de ces emplois, ni on n'acquerra la science nécessaire pour cela. — 1°. Parce que, sans le secours du ciel, tout le travail sera inutile. Il est de foi que nous avons besoin de ce secours pour toutes choses, et que sans cela il est impossible de réussir, et particulièrement dans les sciences, où nous avons plus besoin qu'il nous éclaire l'esprit. Dans la profession des armes, on implore le secours du Ciel avant de livrer combat, persuadé que c'est Dieu qui donne la victoire, et c'est pour cela qu'on l'appelle le Dieu des armées. Or, il n'est pas moins le Dieu *des sciences : Scientiarum Dominus est.* Dieu donnera-t-il ce secours si nécessaire à qui n'a pas l'intention de s'en servir pour sa gloire ? Donnera-t-il des armes pour combattre contre lui ? Favorisera-t-il des desseins qui sont directement contre son service ? etc. — 2°. Il est

de l'intérêt de Dieu, et de celui qui ne se porte à l'étude que par des motifs humains, d'empêcher le progrès qu'on y pourrait faire, puisque la mauvaise fin qu'on s'y propose tourne à notre perte et à abuser d'un don de Dieu pour l'offenser : et ainsi, autant il est jaloux de sa gloire et a de passion pour notre salut, qu'il regarde comme son propre bien, autant est-il intéressé à s'opposer au succès que nous prétendons, ayant mille moyens pour cela, que nous attribuerons à toute autre cause. Vous pensez acquérir de l'honneur et de la gloire, vous faire une belle réputation par le moyen de votre science, vous élever aux charges et aux dignités de l'Eglise, être considéré sur le pied d'un grand théologien, d'un orateur éloquent, d'un directeur éclairé, d'un homme consommé en toute sorte de sciences : et il n'a qu'à vous envoyer une longue maladie ou une infirmité habituelle, voilà vos études arrêtées et tous vos desseins renversés. — 3°. Parce qu'il n'y a qu'une bonne et sainte intention, qui nous puisse faire appliquer à l'étude des sciences nécessaires aux emplois que demande le ministère auquel nous nous destinons, tous les autres motifs n'étant pas assez puissants pour nous faire vaincre les obstacles et dévorer les difficultés qui se trouvent dans certains genres d'études. L'ambition, par exemple, nous fera employer tout notre temps à des études profanes ; à apprendre des langues nouvelles, au lieu d'étudier à fond celles qui sont nécessaires pour confondre les hérétiques et défendre l'Eglise. Si c'est la curiosité qui est la fin et le motif de notre application à l'étude, elle nous portera à apprendre l'histoire de nos jours, les plus beaux traits des anciens, pour briller dans la conversation, au lieu de lire les Pères, d'étudier les conciles, de posséder l'histoire ecclésiastique. L'intérêt, à la vérité, peut avoir plus d'empire sur nous pour nous appliquer aux sciences qui plus facilement nous donneront entrée aux bénéfices et aux dignités de l'Eglise, mais, comme on ne cherche pas à en remplir les devoirs, et qu'on a un tout autre dessein, on se contente de savoir les moyens d'y parvenir, et de s'y maintenir avec une science superficielle, puisqu'on n'a pas dessein d'en faire un grand usage.

Seconde partie. — Je dis, en second lieu, que, quand même avec une mauvaise intention on pourrait par un travail constant et assidu, se rendre capable du ministère où l'on aspire, et acquérir toute la science nécessaire pour remplir les obligations qui y sont attachées : — 1°. Cette science sera inutile au salut du prochain. Pourquoi ? Parce que, quoique dans l'ordre de la grâce, aussi bien que dans celui de la nature, Dieu se serve quelquefois des choses les plus opposées aux effets qu'il veut produire, néanmoins, dans les voies ordinaires de sa providence, il ne se sert point des personnes entêtées de leur propre gloire pour procurer la sienne, ni des pécheurs pour convertir d'autres pécheurs. Or, changera-t-il l'ordre de sa providence pour exécuter ses desseins, qui sont le salut des âmes, et de se faire connaître et honorer, pour favoriser l'intérêt et l'ambition de ceux qui en ont de tout contraires, qui se sont ingérés dans un ministère

où il ne les appelle pas? — 2°. Le bon exemple et la sainteté des mœurs contribue plus à la sanctification des autres que la science. Des gens qui se sont ingérés dans de saints emplois avec des intentions mauvaises, et qui n'en ont pas de meilleures en les exerçant, sont-ils des instruments propres à faire un grand fruit et de grandes conversions? — 3°. La science acquise et débitée avec des vues si criminelles, au lieu de profiter au prochain, tournera au malheur de celui qui en abuse, en la faisant servir à son ambition, parce qu'elle le rend coupable et inexcusable au jugement de Dieu pour ne pas pratiquer lui-même ce qu'il enseigne aux autres.

—

II. — On peut prendre pour dessein d'un discours *l'heureux accord de la science avec la vertu et la sainteté*, en faisant voir — 1°. Ce que la sainteté de vie a d'heureux pour devenir savant; — 2°. Le grand secours qu'on tire de la science pour devenir saint.

Première partie. — Je sais que c'est un reproche que l'on fait assez ordinairement aux savants, d'apporter plus de soin à cultiver leur esprit par de belles connaissances que leur bonté par de solides vertus, qui seules méritent d'être considérées devant Dieu. Je veux croire que ce reproche n'est pas sans fondement, puisque l'expérience même l'autorise, et qu'on en donne plusieurs raisons. Mais quelque plausibles qu'elles soient, je soutiens que, bien loin que la science et la sainteté soient incompatibles, ou qu'il y ait opposition entre ces deux belles qualités, au contraire elles se prêtent la main, et se sont mutuellement d'un puissant secours pour parvenir à la perfection de chacun en particulier. Je dis donc — 1°. Que la sainteté est la disposition la plus favorable pour obtenir de Dieu la science, puisque c'est un don qu'il accorde à la prière, comme le témoigne le Sage par son propre exemple: *Optavi, et datus est mihi sensus; invocavi, et datus est mihi spiritus sapientiæ* (Sap. VII.) Or, qui peut douter que la sainteté des mœurs, l'innocence de la vie, la fidélité au service de Dieu ne soit la meilleure disposition pour obtenir ce riche présent, et que Dieu ne l'accorde pas plus volontiers à ses amis qu'aux pécheurs, qui n'en abusent que trop souvent? — 2°. La sainteté perfectionne la science en corrigeant les défauts qui semblent lui être naturels: l'orgueil, l'ambition, la jalousie, les contentions, le mépris des autres, et l'attachement à son propre sens. — 3°. Elle élève la science en la rendant sainte elle-même, d'indifférente qu'elle est de sa nature, parce qu'elle la fait servir à la gloire de Dieu, et sanctifier par le bon usage qu'elle en fait faire.

Seconde partie. — La science contribue réciproquement à la sainteté. Quoique ces deux choses soient d'un ordre bien différent, et qu'on ne puisse pas dire que la science soit absolument nécessaire pour être saint, c'est pourtant une vérité constante que, quand elle fait alliance avec la vertu, elle est d'un merveilleux avantage et d'un puissant secours à la sainteté:

— 1°. Parce qu'elle l'empêche de tomber dans l'erreur, et de donner dans l'illusion : ce qu'il est difficile d'éviter sans être savant, ou sans suivre la décision et le conseil des savants. De manière que le premier service que la science rend à la sainteté, c'est de la conduire sûrement et d'empêcher qu'on ne s'égare dans la voie de la justice : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum* Dei. — 2°. La science rend la sainteté féconde, de stérile qu'elle était : c'est-à-dire qu'un saint qui n'est pas savant n'est saint que pour lui-même ; mais, quand la sainteté est jointe avec la science, elle se répand sur le prochain, et est capable de convertir et de sanctifier des villes et des peuples entiers. — 3°. La science sert à donner le crédit et l'autorité nécessaire à la sainteté, afin de réussir dans toutes ses entreprises pour la gloire de Dieu et pour le service de l'Eglise.

Pour fruit de ce discours, il faut conclure que ce n'est pas assez d'avoir les lumières de la science si l'on n'a l'ardeur de la charité, que la science sans la sainteté ne sert qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu : au lieu que, jointe à la vertu et à la sainteté en cette vie, elle nous fera briller dans la gloire comme des astres durant toute l'éternité.

—

III. — L'étude est un emploi et une occupation pour quelques-uns, un divertissement et un plaisir pour les autres, et pour d'autres un rude travail et une espèce de supplice. Sur quoi il faut montrer :

1°. A ceux qui n'étudient que pour s'occuper et pour passer le temps, que ce n'est pas assez d'éviter l'oisiveté par l'étude ; mais que, pour étudier chrétiennement, il faut se proposer une bonne fin, qui doit être de se rendre capable de remplir les devoirs de son état.

2°. A ceux qui n'étudient que par divertissement, et qui se font un plaisir de l'étude, qu'afin que ce plaisir soit permis et ce divertissement digne d'un chrétien, ils ne doivent pas s'appliquer uniquement à des choses curieuses, inutiles, dangereuses, qu'il serait plus avantageux d'ignorer.

3°. A ceux qui regardent l'étude comme un rude travail qu'ils sont obligés d'entreprendre par nécessité, il faut leur montrer que c'est un exercice d'un mérite d'autant plus grand qu'ils y ont plus de répugnance, et qu'ils y trouvent plus de difficulté, et ensuite un moyen de se sanctifier, pourvu qu'ils ne se rebutent point d'un travail pénible, qui peut être appelé une vie laborieuse et pénitente.

—

IV. — L'étude peut être considérée par rapport à Dieu, par rapport au prochain, et par rapport à nous-mêmes :

1°. Par rapport à Dieu. Afin qu'elle lui soit agréable, elle doit être

entreprise par le saint motif de se rendre capable de le servir et de travailler pour sa gloire, etc.

2°. Par rapport au prochain. Il faut apprendre les sciences propres à faire du fruit, à l'instruire de ses obligations et à lui enseigner à bien vivre.

3°. Par rapport à nous-mêmes. L'etude doit être accompagnée de piété et de dévotion, afin de nous rendre meilleurs et plus vertueux.

—

V. — 1°. L'étude et la science qui a les conditions qu'on demande dans un chrétien peut nous rendre saints devant Dieu, par le bon usage qu'on en fait.

2°. Elle peut servir à nous rendre plus honnêtes gens dans le monde, parce que nous nous acquitterons plus parfaitement de nos devoirs, tant publics que particuliers.

3°. Elle peut nous rendre utiles à l'Eglise et à la religion en plusieurs manières.

—

VI. — Sur ces paroles du Sage : *Vani sunt homines in quibus non subest scientia* Dei (Sap. XIII.)

1°. La science est vaine, inutile, et souvent dangereuse, si elle n'a Dieu pour objet, si on n'a en vue de s'en servir pour sa gloire, ou si l'on ne s'en sert pour s'attacher plus fortement à Dieu. C'est pourquoi elle rend les hommes vains, orgueilleux, pleins d'estime pour eux-mêmes et de mépris pour les autres.

2°. Mais aussi la science en vue de Dieu, qui a pour objet ses perfections et les vérités qu'il nous a révélées, est le moyen de lui rendre de plus importants services et de nous porter à l'aimer plus ardemment.

—

VII. — Sur ces paroles de l'Ecclésiastique, ch. 1 : *Fili, concupiscens sapientiam, conserva justitiam, et* Deus *præbebit illam tibi.* Que la justice, c'est-à-dire la vertu et la probité, est le meilleur et le plus efficace moyen d'acquérir la science.

1°. Parce que Dieu se communique volontiers à ses amis et à ceux qui le servent, comme témoigne l'Ecriture : c'est pourquoi il leur fait part de ses lumières : *Accedite ad eum, et illuminamini.*

2°. Parce que Dieu bénit leur travail, et fait qu'ils profitent plus dans les sciences et y réussissent mieux en peu de temps que ceux qui étudient davantage.

3°. Parce que le Seigneur, qui est le Dieu des sciences, comme l'ap-

pelle l'Ecriture, les donne pour récompense à ceux qui le servent et qui en font un bon usage, comme il a fait à tant de saints.

—

VIII. — 1°. La science est un des plus excellents moyens de nous sanctifier et de sanctifier les autres par le bon usage qu'on en peut faire : comme de méditer les vérités célestes, de s'élever à DIEU par la connaissance des créatures, d'instruire le prochain, d'avoir occasion d'exercer son zèle et de défendre l'Eglise.

2°. C'est l'instrument de la perte des savants orgueilleux qui en abusent : comme le premier des anges, les anciens philosophes dont parle S. Paul, et comme les hérétiques de tous les temps, qui s'en sont servis pour séduire les autres.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Augustin,** IV *Confess.*, déplore amèrement le mauvais usage qu'il avait fait de son esprit et de sa science. — V *Ibid.* 4, il montre que la seule connaissance de DIEU nous peut rendre heureux. — Dans le prologue du 4e livre de la *Trinité*, il montre que la connaissance de soi-même est préférable à toutes les autres sciences. — *Serm.* 53 *de verbis Domini :* en quoi et de quelle manière la science peut être utile. — XII et XIII *de Trinitate:* différence qu'il y a entre la sagesse et la science.

S. Ambroise, II *de Abraham,* 10, sous le nom de la sagesse, parle de l'étendue et de l'utilité de la science.

S. Grégoire, I *Dialog.* I : marques pour connaître si quelqu'un a la science du SAINT-ESPRIT. — Homil. 18 *in Ezechielem,* il explique ces paroles aux Corinthiens; *Alii datur per Spiritum sermo sapientiæ, alii sermo scientiæ ;* et il montre quels sont ceux qui ont reçu du SAINT-ESPRIT la parole de la sagesse et la parole de la science. — Sur ces paroles de Job, *Seram, et alius comedet :* les docteurs et les savants dont les mœurs ne répondent pas à leur doctrine sèment pour les autres, et non pour eux-mêmes. — Sur ces paroles de Job, *Qui aufert stillas pluviæ et ostendit imbres ad instar gurgitum :* il y a trois sortes de savants : les premiers, qui ont

de la probité et de la sainteté, mais qui n'enseignent point: les seconds, qui vivent bien et qui enseignent les autres à bien vivre ; les troisièmes, qui vivent mal, et qui cependant instruisent et enseignent les autres.

S. Bernard, *serm.* 36 *super Cant.* est celui de tous les Pères qui parle le plus amplement de notre sujet. Il montre que la science est utile, quoiqu'il lui préfère la charité; les services que les docteurs rendent à l'Eglise; les vices qu'il y a à craindre dans la science; il explique enfin quelle doit être la science d'un chrétien, et en quel ordre il la faut acquérir.

Hugo, v, *Didasc.,* rend raison pourquoi, de tant de personnes qui s'appliquent à l'étude, il y en a si peu qui deviennent des savants.

Blosius, *Epist.* 76, blâme un ecclésiastique qui dans sa vieillesse s'amusait à des sciences profanes, inutiles et indignes d'un homme de sa profession.

S. Eucher, *Epist. parœn. ad Valerianum,* exhorte Valentin à s'appliquer plutôt à l'étude de la morale chrétienne qu'à celle des préceptes de la Philosophie païenne, et lui fait sentir combien l'une est plus utile et plus avantageuse que l'autre pour devenir vertueux.

[Livres spirituels et autres.] — **Grenade,** Traité de l'Oraison. chap. 4, §. 10, parle du désir excessif de la science et de l'étude, qu'il met entre les obstacles à l'esprit d'oraison.

Le P. Haineuve, *Réponses aux demandes de la vie spirituelle,* traité 18, de la tempérance, parle de la vertu de *studiosité.*

Dans les *Essais de morale*, il y a un traité de la manière d'étudier chrétiennement.

Le P. Chahu, *De la science du salut,* traité de la Poursuite du bien, art. 4, parle de l'excellence de la doctrine du Sauveur au-dessus de toutes les autres.

Hieronymus Platus, III *De bono statûs religiosi,* II : de la joie et du plaisir que l'on trouve dans la connaissance et dans l'étude des lettres.

Le P. Senault, *Usage des Passions*, lorsqu'il traite du mauvais usage du plaisir, montre que, quelque avantage qu'ait la science sur les autres biens naturels, elle ne peut faire la félicité de l'homme.

Le même, dans le livre intitulé *L'homme criminel,* 9e discours, montre que la science tire son incertitude et son obscurité du péché originel.

Guillelmus Baldesanus, livre intitulé *Stimuli virtutum,* livre 3, chap, 25, montre que celui qui s'applique à l'étude doit joindre la science des choses saintes avec les autres sciences.

Le P. Théophile Renaud, *De virtutibus et vitiis,* lib. 6, sect. 2, chap. 3, traite à fond de la vertu de *studiosité*, de la science, des moyens de l'acquérir et des motifs qui peuvent y exciter.

Raynerius de Pisis, titulo *Studium*, traite en deux chapitres tout ce qui regarde cette matière.

Antonius Possevinus, *Bibliotheca selecta*. — **Ludovicus Vivès**, etc.

Recueil des Pièces présentées à l'Académie Française, année 1673.

[Prédicateurs.] — **Osorius**. *Concio ad scholasticos*, De ratione et ordine studendi.

Stapletonus, *Dominic*. 12, *post Pentecosten*, textu 2: qu'il faut nécessairement joindre la vertu à la science et à la doctrine.

Lambert, Discours sur la vie ecclésiastique, en a deux sur la science.

Le P. Duneau, Sermons sur les Evangiles de l'année, Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie, où il montre qu'il faut faire un bon usage de la doctrine et des sciences, et se donner de garde des abus.

La Font, *Entretiens ecclésiastiques*, 6e Dimanche après Pâques: de l'ignorance des choses qu'on est obligé de savoir.

Essais de Panégyriques, les Panégyriques de S. Augustin et de S. Thomas : beaucoup de choses sur le bon usage de la science.

Sermons sur les sujets de la morale chrétienne, tome 3 des sujets particuliers : du saint usage qu'on doit faire de la science. — Panégyrique de S. Thomas : que la sainteté contribue à rendre savant, et, réciproquement, de quel avantage est la science pour devenir saint.

[Recueils.] — **Grenade** *Lieux communs*, titulo *Scientia*.

Busée *Panarius*, tit. *Sapientia*.

Spanner, *Polyanthea sacra*, tit. *Scientia*.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Docete me, et ego tacebo; et si quid fortè ignoravi, instruite me. Jobi. VI, 24.

Enseignez-moi, et je me tairai; et si j'ai ignoré quelque chose, instruisez-moi.

Sapientiam atque doctrinam stulti despiciunt. Proverb. I, 7.

Les insensés méprisent la sagesse et la doctrine.

Ubi non est scientia animæ non est bonum. Prov. XIX, 2.

Où la science de l'âme n'est point, il n'y a nul bien.

Disciplinam et scientiam doce me. Psalm. 118.

Donnez-moi un bon sens, et enseignez-moi ce que je dois savoir, Seigneur.

Deus *scientiarum Dominus est.* I Reg. II, 3.
Le Seigneur est le Dieu des sciences.

Sapientes abscondunt scientiam. Proverb. x, 14.
Les sages cachent leur science.

Imprudentes adibunt scientiam. Proverb. I, 22.
Les imprudents haïront la science.

Labia sapientium disseminabunt scientiam. Proverb. xv, 7.
Les lèvres du sage répandront la science comme une semence.

Vas pretiosum labia scientiæ. Proverb. xx, 15.
Les lèvres savantes sont un vase précieux.

Cor recum inquirit scientiam. Proverb. xxvii, 21.
Le cœur droit cherche la science.

Impius ignorat scientiam. Proverb. xxix, 7.
Le méchant et l'impie veut tout ignorer.

Cor sapientis quærit doctrinam. Proverb. xv, 14.
Le cœur du sage recherche la science.

Qui evitat discere incidet in mala. Prov. xvii, 16.
Celui qui évite d'apprendre ne pourra éviter bien des maux.

Quid necesse est homini majora se quærere, cum ignoret quid conducat sibi in vitâ suâ? Eccl. vii, 1.
Qu'est-il nécessaire à l'homme de chercher ce qui est au-dessus de lui, lorsqu'il ignore ce qui lui est avantageux en sa vie?

Cuncta tentavi in sapientiâ. Dixi : Sapiens efficiar : et ipsa longiùs recessit à me multò magìs quàm erat; est alta profunditas, quis inveniet eam? Eccl. vii, 24.
J'ai tenté tout pour devenir sage; j'ai dit en moi-même : Je deviendrai sage, et la sagesse s'est retirée loin de moi beaucoup plus qu'elle n'était auparavant. Sa profondeur est grande : qui la trouvera?

Proposui in animo meo quærere et investigare sapienter de omnibus quæ fiunt sub sole. Hanc occupationem pessimam dedit Deus *filiis hominum, ut occuparentur in eâ.* Eccl. I, 13.
J'ai résolu en moi-même de rechercher et d'examiner avec sagesse ce qui se passe sous le soleil. Dieu a donné aux hommes cette fâcheuse occupation, qui les exerce pendant leur vie.

Qui addit scientiam addit et laborem. Ibid. 18.
Plus on a de science, plus on a de peine.

Intellexi quòd omnium operum Dei *nullam possit homo invenire rationem eorum quæ fiunt sub sole, et quantò plùs laboraverit ad quærendum, tantò minùs inveniat.* Eccl. viii, 17.
J'ai reconnu que l'homme ne peut trouver la raison des œuvres de Dieu qui se font sous le ciel; et que, plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouve.

Quid mihi prodest quòd majorem sapientiæ dedi operam? Animadverti quòd hoc quoque esset vanitas. Eccl. II, 15.
Que me sert-il de m'être appliqué davantage à la sagesse? J'ai reconnu qu'il y a en cela même de la vanité.

Difficilè æstimamus quæ in terrâ sunt, et quæ in prospectu sunt invenimus cum labore; quæ autem sunt in cœlis quis investigabit? Sapient. IX, 16.
Nous ne comprenons que difficilement ce qui se passe sur la terre, et nous ne discernons qu'avec peine ce qui est devant nos yeux : donc qui pourra découvrir ce qui se passe dans le ciel?

Esto mansuetus ad audiendum verbum ut intelligas, et cum sapientiâ proferas responsum verum. Eccli. v, 13.
Ecoutez avec douceur ce qu'on vous dit, afin d'acquérir l'intelligence, et de rendre avec sagesse une réponse qui soit véritable.

Vani sunt homines in quibus non subest scientia Dei. Sapient. xiii, 1.
Tous les hommes qui n'ont point la connaissance de Dieu ne sont que vanité.

Ornamentum aureum prudenti doctrina. Eccli. xxi, 24.
La science est à un homme prudent un ornement d'or.

Divitiæ salutis sapientia et scientia. Isaiæ xxxiii, 6.
La sagesse et la science sont les richesses du salut.

Scientiam eorum stultam facit. Isaiæ xliv, 25.
Dieu convainc de folie la vaine science des sages du monde.

Ego Dominus Deus *tuus docens te utilia.* Isaiæ xlviii, 17.
Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous enseigne ce qui vous est utile.

Non est scientia Dei *in terrâ.* Osée iv, 1.
La connaissance de Dieu n'est point sur la terre.

Quia tu repulisti scientiam repellam te ne sacerdotio fungaris mihi. Ibid.

Vous avez rejeté la science, je vous rejetterai aussi, et je ne souffrirai point que vous exerciez les fonctions de mon sacerdoce.

Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates. Daniel. XII, 3.

Ceux qui auront été savants brilleront comme les feux du firmament, et ceux qui auront instruit plusieurs dans les voies de la justice luiront comme des étoiles dans toute l'éternité.

Ad dandam scientiam salutis plebi ejus. Luc. I.

Pour donner à son peuple la connaissance du salut.

Testimonium perhibeo illis quòd æmulationem DEI *habent, sed non secundùm scientiam.* Roman. X, 2.

Je puis leur rendre ce témoignage, qu'ils ont du zèle pour DIEU; mais ce zèle n'est point selon la science.

Scientia inflat, charitas verò ædificat. I Corinth. VIII, 1.

La science enfle le cœur, mais la charité édifie.

Si habuero omnem scientiam; charitatem autem non habuero, nihil sum. I Corinth. XIII, 2.

Quand j'aurais toute la science possible, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. Colossens. II, 3.

JÉSUS-CHRIST, dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science.

Ut non circumferamur omni vento doctrinæ. Ephes. IV, 14.

Ne nous laissons point emporter à tous les vents des opinions humaines.

Hoc oro, ut charitas vestra magìs ac magìs abundet in scientiâ. Philipp. I, 9.

Ce que je demande à DIEU, c'est que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en science.

Semper discentes, et nunquàm ad scientiam veritatis pervenientes. II Timoth. III, 7.

Ils apprennent toujours, et ils n'arrivent jamais à la connaissance de la vérité.

Scienti bonum facere et non facienti, peccatum est illi. Jacobi IV, 17.

Celui-là est coupable de péché qui sachant le bien qu'il doit faire, ne le fait pas.

Scientia sanctorum prudentia. Proverb. IX, 10.

La science des saints est la vraie prudence.

Si quis vestrûm indiget sapientiâ, postulet à DEO. Jacobi I.

Si quelqu'un manque de la sagesse, qu'il la demande à DIEU.

Requiescet super eum spiritus scientiæ et pietatis. Isaiæ, XI, 3.

L'esprit de science et de piété reposera sur lui.

Quàm magnus qui invenit sapientiam et scientiam. Eccli. XXV, 13.

Que celui-là est grand qui a acquis la sagesse et la science !

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi JESUM-CHRISTUM, *et hunc crucifixum.* I Cor. II, 2.

Je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous que JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST crucifié.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Quàm magnus qui invenit sapientiam et scientiam ! (Eccli. XXV.) Que celui-là est grand qui a acquis la sagesse et la science ! Ces paroles ont du rapport à celles que dit le Sauveur dans S. Matthieu, chap. 4e. Que celui qui aura bien fait et enseigné les autres à bien faire sera grand dans le royaume des cieux; parce que la sagesse est particulièrement pour agir et pour mener une vie sainte et vertueuse, au lieu que la science s'arrête dans la connaissance des vérités qu'on a conçues. Or, l'union de ces deux

choses rend un homme grand devant Dieu, sur la terre par les grands services qu'il lui rend, et dans le ciel par un degré de gloire tout particulier, puisque l'Ecriture nous assure que ceux qui auront instruit les autres dans les voies de la justice brilleront comme des astres pendant toute l'éternité. Mais il faut être bien persuadé que la sagesse, qui est prise ici pour l'étude de la vertu, pour la vertu même, doit toujours tenir le premier rang, et que sans elle la science peut bien nous rendre grands devant les hommes et nous faire distinguer de la foule, mais non pas devant Dieu, qui l'a toujours réprouvée, et qui se plaît à confondre les savants orgueilleux, et que celui-là peut véritablement être appelé grand devant Dieu et devant les hommes, qui a acquis la sagesse et la science, et qui s'en sert pour la gloire de celui dont il a reçu l'une et l'autre, parce que ce sont les deux plus nobles participations de la Divinité.

Accedite ad Deum, *et illuminamini :* Allez à Dieu, et adressez-vous à lui, si vous voulez être instruits et éclairés (Psalm. xxxiii.) Ces paroles ont aussi du rapport à celles de l'Apôtre S. Jacques : *Si quis vestrûm indiget sapientiâ*, *postulet à* Deo ; et l'on peut dire, dans le sentiment du roi-prophète et de cet Apôtre, qu'il n'y a guère d'action où l'on ait plus besoin des lumières du ciel que pour l'étude et pour acquérir les sciences qui nous sont nécessaires. C'est pourquoi c'est un grand défaut que de commencer aucune étude sans élever son cœur à Dieu et sans le supplier de la bénir : car, si la science des choses qui nous sont nécessaires ou utiles pour nous acquitter de nos devoirs est un don de Dieu, il faut donc s'adresser à Dieu pour l'obtenir, et il ne faut espérer y faire aucun progrès sans son secours. C'est une erreur de croire que le seul moyen de devenir savant soit de feuilleter les livres ou de se rendre disciple assidu d'un savant maître ; on avancera plus en s'adressant au Père des lumières, par une ardente prière ; et, avec son secours, joint à l'application raisonnable qu'on y apporte, on ne manquera pas d'y réussir mieux que si l'on n'apportait que son travail.

Me dereliquerunt, fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas (Jerem. ii.) C'est ce que Dieu reprochait autrefois à son peuple, de l'avoir quitté, lui la source d'eau vive ; et d'avoir creusé des citernes crevassées qui ne sauraient contenir l'eau. Ne peut-on pas faire aujourd'hui le même reproche à ces gens qui emploient du temps, des soins et de l'étude à des sciences vaines, curieuses et inutiles, qui ne sont que des eaux boueuses, incapables d'étancher l'ardeur de leur soif, et cependant qu'ils préfèrent aux eaux salutaires des vérités éternelles, qu'ils pourraient puiser dans leur propre source avec moins de peine et de travail. Nous voyons, en effet, des personnes que la passion d'apprendre et de savoir possède, ou plutôt domine avec empire, et qui, dans l'ardente soif qu'elles ont de la science, au lieu d'aller à la source, qui est Dieu même

et les vérités qu'il nous enseigne, puisqu'il est appelé dans l'Ecriture le Dieu des sciences « *scientiarum Dominus est* », laissent, pour ainsi dire, le ciel pour la terre, et aveuglées de cette passion dominante, ferment la porte aux eaux fécondes de la grâce pour donner entrée à quelque faible ruisseau de la sagesse du siècle ou de quelque science profane, qui n'est pas suffisant pour les désaltérer. C'est un aveuglement qu'on ne peut assez déplorer.

Qui addit scientiam addit et laborem (Eccles. I.) On ne peut mieux exprimer la nature et le génie de la passion qu'on a pour la science, que par ces paroles du plus sage et du plus savant de tous les hommes. Car enfin, rien de plus vrai que ce que signifient ces paroles, que la science est le supplice des savants. Elle a moins de bornes que l'ambition ; tous ses désirs sont déréglés ; plus elle possède de biens, plus elle en souhaite ; plus elle est riche, plus elle s'estime pauvre, et formant toujours de nouveaux desseins, elle donne lieu de dire au même Sage qu'elle est une fâcheuse occupation, que Dieu n'a donnée aux hommes que pour les punir ; que celui qui ajoute de nouvelles lumières aux anciennes connaissances, ajoute de nouvelles peines aux anciens travaux, et que celui qui essaie de se rendre plus savant ne travaille qu'à se rendre plus misérable : ce qui se doit entendre des sciences naturelles : car pour les vérités célestes et divines, elles coûtent moins de travail et nous rendent plus heureux.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

[Adam.] — Le premier péché de l'homme a été un désir ambitieux et déréglé de savoir, et de se rendre semblable à Dieu par la science, suivant le conseil du démon : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* C'est pourquoi, une des principales punitions de ce premier péché fut l'ignorance, dont fut frappé l'entendement de ce premier homme, qui fut savant tant qu'il fut innocent : car Dieu, qui l'avait créé à sa ressemblance et qui avait fait de lui le chef-d'œuvre de ses mains, avait orné son esprit de toutes les connaissances naturelles et surnaturelles capables de le rendre heureux sur la terre et de l'élever à la contemplation des perfections divines ; mais l'ignorance, punition de son péché, a passé avec son péché même dans tous ses descendants, et la science qui, sans ce péché, eût été un apanage de notre nature, ne s'acquiert plus qu'avec une longue étude et un pénible travail.

[Les prophètes.] — Comme l'ignorance, qui est une des peines du péché du premier homme, est encore la cause de plusieurs autres péchés, et même des plus grands désordres qui sont arrivés dans le monde, et entre autres de l'idolâtrie, DIEU, qui a donné un remède aux hommes pour effacer le péché originel, les a aussi pourvus d'un moyen de chasser l'ignorance, qui est la science, soit *infuse*, comme dans les premiers patriarches et dans les prophètes de l'ancienne Loi, afin qu'ils pussent instruire le reste des hommes de leurs obligations et de leurs devoirs ; soit *acquise,* par une vivacité d'esprit extraordinaire, comme David témoigne qu'il était devenu plus savant que ses maîtres par une faveur spéciale de DIEU : *Super omnes docentes me intellexi.* Ainsi, les autres prophètes ont reçu le don de science pour instruire les peuples : et DIEU avait tellement à cœur que ses ministres se rendissent savants, qu'il rejette, par un de ses prophètes (Osée IV), celui qui a négligé la science nécessaire pour s'acquitter des fonctions sacerdotales : *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi.*

[Salomon.] — C'est sans doute une marque que la science est un bien considérable et de grand prix, de voir que, DIEU ayant laissé à Salomon le choix de lui demander ce qu'il souhaitait avec le plus d'ardeur, et promis de lui accorder, ce génie si éclairé, qui par le seul choix et la seule demande qu'il fit eût mérité le nom de Sage, ne demande ni richesses, ni pouvoir et autorité, ni gloire ni plaisirs, dont ceux de son âge et de son rang sont si passionnés, mais uniquement la sagesse, c'est-à-dire la science et la capacité pour gouverner un grand Etat, et pour s'acquitter dignement des devoirs attachés à cette suprême grandeur où sa providence l'avait élevé. On sait combien cette demande fut agréable à DIEU, qui lui accorda ce qu'il demandait, et y ajouta ce qu'il ne demandait pas, comme une récompense d'avoir fait un choix si sage. Il obtint donc de la libéralité de DIEU cette sagesse et cette science, qui est la plus noble participation de la Divinité. Mais en quel degré, et quelle en fut l'excellence ? Il surpassa en sagesse, dit l'Ecriture, tous ceux qui l'avaient précédé, et aucun de ceux qui l'ont suivi n'est parvenu à l'égaler. Heureux s'il eût toujours eu devant les yeux la crainte du Seigneur, qu'il appelle lui-même le fondement et le principe de la sagesse ! Pour ce qui est de sa science, qui est proprement la connaissance des choses naturelles, il ne faut que lire ce que l'Ecriture en rapporte pour juger de son étendue, puisque outre trois mille paraboles qu'il composa, et ses ouvrages de poésie, au nombre de mille, il discourut de toutes les plantes, depuis les plus hauts cèdres du Liban jusqu'à l'hyssope, et à la moindre des plantes, de tous les animaux selon la différence de leurs espèces. Lui-même avoue, au livre de la Sagesse, que DIEU lui avait donné la connaissance de l'ordre et de la disposition de l'univers, des vertus et des propriétés des éléments, du commencement et de la durée

des siècles, des changements et des vicissitudes des temps, du cours de l'année, des mouvements et des influences des astres, de la nature des animaux, de la fierté des bêtes farouches, des différentes pensées des hommes, des différences des simples, des vertus des racines, et de tout ce qui est caché dans les entrailles de la terre, comme sont les minéraux. Il n'y a jamais eu parmi les hommes, si l'on en exempte le Sauveur des hommes, une science plus ample ni une étendue d'esprit plus vaste. Il faut croire que Salomon s'en est servi quelque temps pour s'élever à la contemplation du Créateur de tous les êtres ; du moins il a reconnu, dans les livres que nous avons de lui, que toutes ces connaissances, sans la piété et la crainte de Dieu, sont inutiles pour le salut ; mais aussi l'on ne peut douter qu'elles ne soient infiniment utiles pour nous porter à Dieu, pour nous faire connaître nos obligations et nos devoirs ; et, quand la science a une fois fait alliance avec la vertu, rien ne contribue davantage à notre sanctification et à procurer la gloire de Dieu.

[Notre-Seigneur.] — Il n'est pas nécessaire de parler de la science de Jésus-Christ en tant que Dieu et comme Verbe éternel, puisque la foi et la théologie nous apprennent qu'il est la sagesse incréée, le terme substantiel de la connaissance que le Père éternel a de lui-même et de tous les êtres créés et possibles, et que, par conséquent, il ne peut rien ignorer. Mais il s'agit de la science qu'il avait en tant que Verbe incarné ; et, sans traiter ici une question de théologie, il suffit de savoir que cette science était aussi grande qu'elle était due à un Homme-Dieu : ce qui a fait dire à l'Apôtre que tous les trésors de la sagesse et de la science étaient renfermés en lui : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi.* Et cela dès le premier moment que ce Verbe éternel se fit chair pour notre amour. Que si l'évangéliste S. Luc assure qu'à mesure qu'il croissait en âge il croissait aussi en sagesse et en science, cela se doit entendre d'une science expérimentale, qui s'augmente et devient plus parfaite avec l'âge dans tous les hommes. Ce qui est à remarquer sur ce sujet, c'est que celui qui savait toutes les choses passées, présentes et à venir, et qui même pénétrait le fond des cœurs, et à plus forte raison qui connaissait tous les secrets de la nature, ce qu'il y a de vrai dans toutes les sciences et d'utile dans tous les arts ; celui-là, dis-je, n'a pas fait un seul discours qui puisse appliquer l'esprit aux choses du monde : il s'est contenté d'enseigner aux hommes la science du salut, qui était la fin de sa mission, en leur laissant le soin d'apprendre par leur travail les sciences naturelles, autant qu'elles leur seraient utiles pour cette science uniquement nécessaire qui est celle de leur salut.

[Les Apôtres.] — Après l'ascension du Fils de Dieu, le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres pour leur enseigner toute vérité, comme le Sauveur le leur avait prédit et promis : *Cùm venerit Spiritus ille veritatis, docebit*

vos omnem veritatem. Mais ce divin Esprit ne leur enseigna pas la philosophie profane, qu'on appelle la recherche de la vérité et l'étude de la sagesse, quoiqu'il les ait rendus capables de confondre les sages et les philosophes païens, de désabuser les savants de leurs faux préjugés. La science qu'il leur apprit était une science incomparablement plus noble et plus certaine, à laquelle toute la science des sages du siècle n'a pu résister. Ce qui ne veut pas dire que les sciences humaines, qu'on acquiert par l'étude et par le travail soient inutiles : car, comme la grâce agit ordinairement sur le fond de la nature, la science des choses humaines et des vérités naturelles est une disposition avantageuse pour bien concevoir les vérités divines, et n'est pas d'un petit secours pour bien faire concevoir aux autres celles qui sont nécessaires au salut.

Quoique le Sauveur du monde ait appelé à sa suite des gens grossiers et ignorants, tels qu'étaient les apôtres dont il s'est servi pour publier sa nouvelle loi, et porter par tout le monde la lumière de la foi et de l'Evangile, on ne peut pas dire qu'il ait exclu tout-à-fait de ce glorieux ministère tous ceux qui avaient quelque teinture des sciences, puisqu'il est constant que S. Paul était versé dans la loi de Moïse ; et nous voyons dans ses Epîtres qu'il n'était pas ignorant des sciences humaines, dont il a fait paraître des traits fort à propos. S. Luc, qui avait été médecin de sa profession, étant appelé aux fonctions d'apôtre, n'avait pas oublié une science qui en suppose beaucoup d'autres. Quelques auteurs rapportent que l'apôtre S. Philippe avait fréquenté les écoles, et était celui de tous ceux qui étaient de la suite du Fils de Dieu, qui était le plus savant, les autres n'ayant aucune teinture des lettres ; et parmi les disciples on en compte plusieurs qui avaient cultivé les sciences. Il est pourtant vrai que, pour l'établissement de la foi, Dieu ne s'est pas servi de la science des philosophes ni de l'éloquence des orateurs, afin qu'on ne pût attribuer un si miraculeux effet à une autre cause qu'à la puissance d'un Dieu. Mais, maintenant que la foi est établie et répandue par tout le monde, Dieu semble changer de conduite : car, pour conserver la foi, défendre l'Eglise, combattre les hérétiques, maintenir la sainte doctrine, affermir les esprits chancelants que l'erreur et la nouveauté pourrait séduire, il emploie les savants, les docteurs et les personnes les plus éclairées. Aussi voyons-nous que les docteurs de l'Eglise grecque et latine, ses plus zélés pasteurs et ceux qui lui ont rendu plus de service, ont été les plus savants, et qu'actuellement on n'admet personne aux ordres sacrés qui n'ait de la capacité. Rien dans les siècles précédents, n'a plus introduit le relâchement dans la piété, que l'ignorance des ecclésiastiques et des ministres de la parole de Dieu.

§ IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

Hæc tota scientia hominis est, scire quia ipse nihil est per se, et quoniam quidquid est ex Deo *est, et propter Deum est.* Augustinus in ps. 70.

Toute la science de l'homme consiste à savoir qu'il n'est rien par lui-même, et que tout ce qu'il est n'a d'autre principe ni d'autre fin que Dieu même.

Qui se dicit scire quod nescit, temerarius est; qui se negat scire quod scit, ingratus est. Id. serm. de Ascens.

Celui qui se vante de savoir ce qu'il ignore est un téméraire, et celui qui fait semblant d'ignorer ce qu'il sait est un ingrat.

Hæc est sapientiæ et scientiæ recta distinctio, ut ad sapientiam pertineat rerum æternarum cognitio intellectualis, ad scientiam verò temporalium rerum cognitio rationalis. August. de Trinit.

La vraie différence entre la sagesse et la science, c'est que la sagesse connaît par des idées claires les choses éternelles, et la science connaît les choses temporelles par la voie du raisonnement.

Infelix homo qui scit omnia, te autem Domine nescit. Id. V Confess. 9.

Malheureux l'homme, qui, sans vous connaître, Seigneur, possède la connaissance de toutes les autres choses !

Quid est hoc? surgunt indocti et cœlum rapiùnt : et nos, cum nostris doctrinis, demergimur in profundum. August. VIII Confess. 8.

Qu'est-ce que cela ? les ignorants se lèvent et ravissent le ciel, tandis qu'avec tout notre savoir nous roulons dans l'abîme.

Id quod scire dicimus nihil aliud est quàm ratione habere perceptum. Id. De lib. arbitr. 4.

Ce que nous prétendons savoir n'est autre chose que ce que la raison nous fait comprendre.

Scientia est cùm res aliqua firmâ ratione percepta et cognita est. August. De qualit. animæ 26.

La science consiste à concevoir et à connaître sûrement une chose par les lumières de la raison.

Tantò magìs poteris, Deo *adjuvante, proficere quantò studiosiùs cœperis sanctorum Patrum dicta requirere. et inventa frequentiùs atque attentiùs recensere.* August. Epist. ad Donat. tribun.

Vous pourrez, avec le secours de Dieu, avancer d'autant plus que vous apporterez plus d'application à rechercher les pensées des SS. Pères, et plus d'assiduité et d'attention à les méditer quand vous les aurez découvertes.

Cum aliquid scire volumus, absit pervicacia contendendi, adsit diligentia requirendi, humilitas petendi, perseverantia pulsandi. Id. IV de Genesi.

Lorsque nous voulons savoir quelque chose, évitons l'esprit de dispute, appliquons-nous à rechercher la vérité; ayons l'humilité de nous faire instruire, et ne nous lassons point de consulter.

Non parva scientia est scienti conjungi : ille habet oculos cognitionis, tu habeto credulitatis. August. in ps. 36, serm. 2.

Ce n'est pas une petite science que de savoir s'attacher à un savant : il a les yeux du savoir, ayez ceux de la docilité.

Non est erubescendum homini confiteri se nescire quod nescit, ne, dùm se scire mentitur, nunquàm scire mereatur. Id. Epist. 157 ad Optatum.

Il ne faut pas rougir d'avouer qu'on ne sait pas ce qu'on ignore en effet : celui qui se vante de savoir ce qu'il ignore mérite de demeurer toujours dans l'ignorance.

Scientiam cœlestium terrenarumque rerum magni existimura solet genus humanum : in quo profectò meliores sunt qui huic scientiæ præponunt nôsse semetipsos. August. Prolog. IV de Trinit.

Les hommes estiment beaucoup ceux qui se sont appliqués à connaître le mouvement des cieux et les productions de la terre; mais ceux qui préfèrent à cette science la connaissance d'eux-mêmes sont certainement bien plus estimables.

Sic adhibeatur scientia tanquàm machina quædam, per quam structura charitatis assurgat, quæ maneat in æternum, etiam cùm scientia destructur. Id. Epist. 119.

On doit se servir de la science comme d'une machine pour élever l'édifice de la charité, lequel doit subsister toujours, alors même que la science sera détruite par la contemplation (dans le ciel).

Ipsa scientia punitur conscientiâ: sic ergò discite ut faciatis. August. Serm. 45 de Resurrect. Domini.

Les reproches de la conscience punissent les savants de leur passion pour les vaines connaissances : étudiez donc de telle sorte que votre étude vous mène à la pratique.

Amate scientiam, sed anteponite charitatem Id., serm. 53 de verb. Domini.

Aimez la science, mais préférez-lui la charité.

Scientia, si sola sit, inflat. Id. ibid.

La science seule ne produit qu'orgueil et enflure.

Non est vera scientia boni nisi ad hoc comprehendatur ut agatur. August. De variâ innoc. 24.

On ne comprend pas véritablement le bien, si cette intelligence ne conduit à le faire.

Inutiliter meditatur legem Dei *qui laborat ut memoriâ teneat quod actione non implet.* Id. ibid.

C'est en vain que l'on étudie la loi de Dieu, si l'on ne s'attache qu'à apprendre ce qu'elle prescrit, sans se mettre en peine de la pratiquer.

Qui didicerunt à Domino esse humiles corde, plùs cogitando et orando proficiunt quàm legendo et audiendo. August. Epist. ad Paulinum.

Ceux qui ont appris de Notre-Seigneur à être humbles de cœur font plus de progrès par le moyen de la méditation et de la prière qu'avec le secours des lectures et des discours.

Primus discendi ardor nobilitas magistri. Ambros. II de Virg.

Le mérite du maître est ce qui fait naître dans le cœur du disciple le désir d'apprendre.

Tunc scientia magna est si charitate humilietur, ut ampliùs crescat : temperatur enim à dilectione, ut non satìs mera sit, ut inebriet scientem et se extollat. Id. in I Corinth. 8.

La science est très-estimable quand elle s'humilie par la charité : en effet, la charité tempère tellement la science qu'elle n'a plus la force d'enivrer ni d'entêter.

Scientiarum ardor nullâ prorsùs ætate extinguitur, imò ipsâ magìs ætate inflammatur. Hieronym. Epist. ad Demetriad.

L'ardeur d'apprendre, loin de s'éteindre avec l'âge, s'allume de plus en plus par l'âge même.

Quidam non quærunt in lectione eâ undè ad virtutem erudiantur, sed ea undè singulariter eruditi videantur : atque ità immoderatis ausibus scientiam quò plùs appetunt, plùs amittunt. Gregor. XX Moral. 8.

Il y en a qui ne cherchent point dans leurs lectures ce qui peut les former à la vertu, mais ce qui peut leur donner la réputation de savants : il arrive de ce dérèglement que, plus ils acquièrent d'une part, plus ils perdent de l'autre.

Perfecta scientia est scire omnia, et tamen se esse scientem nescire. Id. in 37 Jobi.

La perfection de la science est de savoir tout, et d'ignorer qu'on est savant.

Qui se putat aliquid scire, nondùm cognovit qualiter oporteat eum scire. Id. XXVII Moral.

Celui qui se croit savant en quelque chose ne sait pas encore comment il faut être savant.

Non est vera scientia boni, nisi ad hoc cognoscatur ut agatur. Prosper in ps. 118.

On ne connaît pas véritablement le bien, si la connaissance qu'on en a ne porte à le pratiquer.

Plerique acceptâ scientiâ litterarum, non ad Dei *gloriam, sed ad suam laudem utuntur, dùm de ipsâ extolluntur, et ibì peccant ubi peccata emendare debuerunt.* Isidorus III De summo bono.

La plupart se servent du don de la science, non pour la gloire de Dieu, mais pour la leur propre, parce qu'elle leur enfle le cœur; au lieu de détruire en eux le péché, elle le produit.

Ad majoris culpæ cumulum pertinet scire quemquam quod sequi debeat, et sequi nolle quod sciat. Id. ibid.

Le comble du désordre est de savoir ce qu'on doit faire, et de ne vouloir pas faire ce qu'on sait.

Quantò majora sunt litteraturæ studia, tantò animus arrogantiæ fastu et inflatu majore intumescit jactantiæ. Isidor. ibid.

Plus on a d'érudition, plus on a d'orgueil, d'enflure de cœur et de vanité.

Scientia est Deum *noscere et virtutem colere : in illo sapientia, in hoc justitia continetur.* Lactantius, vi, 5.

La vraie science consiste à connaître Dieu, et à pratiquer la vertu; la sagesse dépend de l'un, et la justice de l'autre.

Quis scire contentus est, non expectans aliquem fructum scientiæ? Id. III Divin. instit.

Quel est l'homme qui, content de savoir, n'attend aucun fruit de la science?

Illud quidem inter omnes sanæ mentis homines constare arbitror, eruditionem inter mundana bona primum locum tenere. Greg. Nazianz. Orat. 31. in laud. Basilii.

Je crois que c'est une vérité reçue parmi tous les hommes de bon sens, qu'entre les biens de ce monde l'érudition tient le premier rang.

Utile est multa scire et rectè vivere. Quod si utrumque non valemus, melius est benè vivendi studium quàm multa sciendi sequamur. Isidorus sentent. l. II, c. i.

Il est bon de savoir beaucoup et de bien vivre; mais, si nous ne pouvons joindre la science à la vertu, mieux vaut tâcher de bien vivre que de savoir beaucoup.

Qui seipsum non docuit, alium docere non potest. Origenes Homil. 38 in Levit.

Celui qui ne s'est pas formé lui-même n'est pas en état de former les autres.

Præcedit scientia virtutis cultum, quia nemo potest appetere quod ignorat, et malum, nisi cognitum sit, non timetur. Chrysologus.

Il faut connaître avant de pratiquer la vertu : personne ne peut désirer ce qu'il ne connaît pas; on ne redoute le mal qu'autant qu'on sait où il est.

Docere et non facere non solùm lucri nihil sed damni plurimùm confert : grandis enim condemnatio est componenti quidem sermonem suum, vitam verò suam atque operam negligenti. Chrysostom. De compunct. cord.

Il est non-seulement inutile mais encore préjudiciable de donner des préceptes sans donner l'exemple; et quiconque s'applique à composer des discours, tandis qu'il néglige de régler ses mœurs, trouve sa condamnation dans sa propre conduite.

Totius prudentiæ compendium in litteris continetur, si respublica regenda est, si prælia committenda sunt, etc. Libri hæc omnia erudiunt ad perfectum. Salviani Epist.

On trouve dans les livres l'abrégé de toute science, pour gouverner une république, livrer des batailles, etc. Les livres apprennent tout cela en perfection.

In litteris prudens invenit undè sapientior fiat. Ibì bellator reperit undè animi virtute roboretur; nec aliqua in mundo potest esse fortuna quam litterarum non augeat gloriosa notitia. Id. ibid.

Le sage trouve dans les livres de quoi devenir plus sage. Le guerrier y trouve de quoi affermir son courage : et il n'est point au monde de condition ou de fortune que la connaissance des belles-lettres ne rende meilleure.

Nihil aliud scientia nostra quàm culpa, qui ad hoc tantummodò legem novimus ut majore offensione peccemus, quia quod lectione et corde novimus libidine et despectione calcamus. Salvianus.

Notre science ne sert qu'à nous rendre coupables, lorsque nous ne savons ce que prescrit la loi que pour commettre de plus grands crimes, et que la passion nous fait fouler aux pieds ce que nous apprenons par la lecture et sentons être de notre devoir.

Noster hic peculiariter reatus est, qui legem divinam legimus et semper violamus, qui Deum *nôsse nos dicimus, et justa illius et præscripta calcamus.* Id.

Nous sommes coupables d'un péché particulier en ce que, lisant la loi de Dieu et nous vantant de le connaître, nous la violons et méprisons ses commandements.

O quàm velox est sermo sapientiæ, et ubi Deus *magister est citò discitur quod docetur?* Leonis serm. 5 Pentec.

Oh ! que la sagesse instruit promptement, et qu'on apprend en peu de temps lorsque Dieu se fait notre maître !

Qui se sibi magistrum constituit, stulto se discipulum subdit. Id. Epist. 87.

Celui qui n'a d'autre maître que lui-même se fait disciple d'un fou.

Curiositas est studium perscrutandi ea quæ scire nulla est utilitas. Anselm. Simil. 26.

La curiosité est le désir de pénétrer ce qu'il est inutile de savoir.

Frustrà in nobis divinæ cognitionis abundantia crescit, nisi in nobis divinæ dilectionis flammam augescat. Hugo De vanit. mundi.

En vain la connaissance de Dieu augmente-t-elle en nous, si elle n'augmente l'ardeur de notre amour pour lui.

Scientia jucundam valdè reddit vitam, et maximam in tribulatione præstat consolationem. Id.

La science rend la vie agréable; elle est une source de consolations dans l'adversité.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définitions.] — Nous ne prenons pas ici le nom de *science*, dans le sens des philosophes, pour une connaissance certaine et évidente des effets naturels par leurs causes, ou des causes par leurs effets ; mais nous entendons la connaissance des choses qu'un chrétien est obligé de savoir et de pratiquer pour remplir les devoirs de son état et de sa religion, et pour parvenir à sa fin, qui est son bonheur éternel. Or, cette connaissance s'appelle *sagesse* quand elle regarde les vérités que nous tenons des causes premières et souveraines ; on la nomme *science* quand on l'acquiert en raisonnant sur les causes secondes et naturelles ; et l'amas de ces sortes de connaissances qu'on a acquises par l'étude ou par l'expérience est proprement ce qui rend un homme *savant*. Enfin elle s'appelle *prudence* quand elle nous conduit dans nos actions, et qu'on s'en sert pour régler sa vie et ses mœurs. Nous renfermons tout cela sous le nom de science, quoique ce ne soit que dans ce troisième sens qu'on la doive entendre dans un discours chrétien.

L'étude, qui est le moyen nécessaire et ordinaire pour acquérir la science (car nous ne parlons point ici de celle que Dieu a accordée à quelques saints par une voie extraordinaire), est une application forte, constante et attentive à remplir son esprit des connaissances qui peuvent former un homme et le rendre capable de s'acquitter des devoirs de sa profession. Cette application doit naître non-seulement du désir naturel que tout homme a de savoir, mais d'un désir libre, louable, honnête, de s'instruire de tout ce qui est nécessaire pour être homme de bien dans son état et s'acquitter fidèlement de son emploi. Mais, comme ce désir peut être excessif et déréglé, et l'application qu'on apporte à l'étude trop continue ou trop violente, et même nous détourner de nos autres devoirs, la morale distingue une vertu qu'elle appelle *studiosité*, que S. Thomas rapporte à la tempérance, soit parce qu'elle bannit la curiosité de savoir les choses inutiles, soit parce qu'elle modère l'appétit trop violent d'apprendre et de savoir. (2 - 2, qu. 166, art. 2). Il est pourtant à propos de remarquer que, bien que l'effet propre de cette vertu semble être plutôt d'exciter et de porter à l'étude que d'en modérer le désir, ou de régler l'application qu'on y doit apporter, vu qu'il y a plus de personnes qui n'étudient pas assez qu'il n'y en a qui étudient trop, on peut dire cependant que l'un et l'autre

effet regarde cette vertu ; mais que, comme on sait mieux que c'est un vice de ne pas étudier quand on y est obligé, que d'étudier trop, la vertu de studiosité doit autant régler l'homme raisonnable et chrétien pour une extrémité que pour l'autre.

[Étude excessive.] — On peut demander d'où vient le danger qu'il y a dans l'excès de l'étude, vu la peine et le travail qui l'accompagne d'ordinaire. On répondra que c'est parce que le désir de savoir est violent et fait dévorer toutes les difficultés qui se trouvent à la science, alors particulièrement qu'on espère en recevoir de l'honneur ou du plaisir, ou quelque utilité considérable. D'où l'on voit qu'afin que la *studiosité* corrige l'excès de l'étude, elle doit être instruite de ce qu'il peut y avoir de mal dans la fin qu'on se propose dans l'étude.

[La fin de l'étude.] — Pour étudier chrétiennement, il ne faut pas regarder l'étude comme une occupation indifférente, mais comme une action importante dans notre vie, et qui, bien ou mal faite, peut beaucoup contribuer à notre salut ou à notre perte. C'est pourquoi, la première chose à observer en ce point est de se proposer une bonne fin dans ses études. Les fins particulières qu'on peut avoir dans cet exercice, qui occupe la meilleure partie de notre vie, sont différentes selon les vues de chaque personne. Comme les unes sont bonnes et les autres mauvaises, elles rendent aussi l'étude ou sainte ou criminelle. Voici, en général, les bonnes, auxquelles toutes les particulières se doivent rapporter pour être louables. — 1° La gloire de Dieu : car, quoique ce motif doive être commun à toutes nos actions, on ne peut douter que la science ne soit un moyen tout particulier de procurer la gloire divine. — 2°. Le fruit que nous pouvons retirer de la science pour la vertu, par la haute connaissance que nous acquérons, par son moyen, de la grandeur de Dieu, du néant des créatures, et de ce qui est nécessaire pour vivre chrétiennement. — 3°. L'utilité du prochain, que nous pouvons par ce moyen instruire de ses devoirs, aider de nos conseils, exciter et porter au bien. — Pour ce qui est des fins particulières que chacun peut avoir, si elles ne se rapportent à celles-là, le travail qu'on emploie à l'étude n'est d'aucun mérite devant Dieu, et, si elles sont mauvaises, elles rendent et l'étude et la science même pernicieuses.

Pour avoir un bon motif dans l'étude, il faut que ce soit pour Dieu que nous étudiions, que le désir de le servir soit le motif qui nous porte à étudier, et que ce soit sa volonté qui règle nos études : en sorte que, si notre travail n'a pour principe que la curiosité ou la vanité, ou quelque autre intérêt, il ne peut être agréable à Dieu, ni contribuer à nous rendre plus vertueux. C'est pourquoi, pour être assuré d'avoir le service de Dieu comme motif et comme fin, il faut choisir les études qui nous peuvent être d'usage pour nous acquitter de nos devoirs : car, si nous nous appliquons à apprendre des choses inutiles, il est clair que la volonté de Dieu et le

désir de lui plaire n'est pas ce qui nous porte à l'étude. Il ne faut pas pourtant porter cette règle si avant que l'on ait du scrupule de toutes les études qui ne se rapportent pas directement à notre profession et au service de Dieu dans l'état où il nous appelle. Pourvu que nous y employions le temps nécessaire pour nous y rendre habiles, on a quelque liberté pour le reste, à condition que l'on n'en abuse pas, et le moyen de n'en pas abuser est de les rapporter à quelque chose d'utile en soi et qui nous puisse servir, comme à savoir l'histoire, à écrire, à bien parler, parce que ce sont des professions générales, qui ne sont pas incompatibles avec notre profession particulière.

[Plaisir dans l'étude.] — Il ne faut pas s'imaginer que ce soit un mal de prendre plaisir à l'étude, ni d'en faire même où l'on recherche quelque divertissement de l'esprit : car, si ces études qui nous divertissent sont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'est un soulagement que Dieu accorde à notre faiblesse ; et nous devons nous servir de ce moyen pour y avancer davantage, les études que l'on fait avec plaisir entrant bien plus avant dans la mémoire que celles que l'on fait avec chagrin et dégoût. Pour celles de pur divertissement, elles peuvent être légitimes dans la manière dont les divertissements sont légitimes; c'est-à-dire pour remettre notre esprit lorsqu'il est fatigué et abattu par des études sérieuses, pour le renouveler et l'occuper lorsqu'il n'est pas capable d'autre chose. Il n'est pas même toujours mauvais de s'accorder quelque relâchement, puisqu'il est certain que, dans les études, on avance quelquefois davantage en reculant un peu, et en ne poussant pas son esprit à bout par la trop longue continuation du travail.

[Matière de l'étude.] — Nos études doivent être réglées selon nos emplois ; et, si nous n'avons point d'autre emploi que l'étude, il faut qu'elle tende toute à la fin que nous nous serons proposée comme nous étant la plus proportionnée. Mais il faut considérer que nous avons deux sortes d'emplois, et que nous devons ainsi nous proposer deux sortes de fins : l'une particulière, qui dépend de plusieurs circonstances, et qui peut être ainsi différente selon les personnes qui s'appliquent à l'étude ; l'autre générale et commune à tous, qui est de donner à son âme la nourriture qui lui est nécessaire pour subsister dans la voie de Dieu.

Toutes les autres sciences ont leur temps, et il est permis de les quitter quand on a appris autant qu'il était nécessaire : mais l'étude de la morale chrétienne, que l'on doit faire dans l'Ecriture et dans les livres saints, ne se doit jamais quitter ; elle doit durer autant que la vie, sans qu'on puisse jamais dire qu'on est assez instruit et assez savant : car il ne suffit pas de savoir ces vérités d'une manière spéculative, il faut qu'elles soient vives et présentes à notre esprit, et qu'elles soient là lorsqu'il est question de les mettre en pratique.

[Règles.] — La science et la connaissance de la vérité est bonne en elle-même ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse en abuser par la dépravation de l'appétit : car il n'y a rien de si saint, dont la volonté dépravée ne puisse faire un abus criminel. Ainsi, l'étude de la philosophie est une chose bonne et louable en elle-même ; mais, parce que quelques-uns en abusent pour combattre la foi, l'Apôtre nous avertit de prendre garde que quelqu'un ne nous séduise par de nouvelles doctrines et par les fausses subtilités de la philosophie. Or, S. Thomas (2-2, quest. 167, art. 1) enseigne qu'on peut abuser de la science et des connaissances en six manières : 1°. Lorsqu'on ne les recherche que pour en tirer de la gloire et en devenir plus superbe ; 2°. Lorsqu'on s'en sert pour commettre quelque péché ; 3°. Lorsqu'on veut apprendre du démon et par les voies criminelles de la magie ; 4°. Lorsqu'on abandonne l'étude et la connaissance des choses nécessaires ou utiles, pour s'appliquer à des choses de nulle utilité ; 5°. Lorsqu'on ne rapporte pas à la dernière fin la connaissance des vérités qu'on a apprises ; 6°. Lorsqu'on recherche et qu'on s'efforce de savoir des choses qui sont au-dessus de la portée de notre entendement.

Le moyen de réprimer l'esprit de curiosité, auquel il est si dangereux de se laisser aller en matière de science, c'est : 1°. De ne vouloir point savoir ce qui est au-dessus de nous et dont Dieu n'a pas voulu que nous eussions la connaissance, mais de nous renfermer dans les choses dont il a voulu ou permis que nous soyons instruits. 2°. De ne point se laisser posséder et dominer par un désir immodéré de savoir, qui fait souvent négliger tout le reste. 3°. C'est de s'appliquer à l'étude par rapport à Dieu et pour obéir à ses ordres. 4°. De suivre exactement ces ordres, soit pour le temps que nous devons donner à l'étude, soit pour les connaissances que nous devons tâcher d'acquérir, soit pour l'usage que nous en devons faire.

[Choix à faire.] — Comme il est impossible de tout savoir, et que d'ailleurs il y a des choses dont la connaissance est fort inutile, et d'autres qu'il vaut mieux ignorer que de les connaître, la prudence veut qu'on préfère les nécessaires à celles qui ne le sont pas ; les plus utiles à celles qui le sont le moins, et qu'on s'abstienne entièrement de celles qui peuvent causer plus de dommage que de profit. C'est l'ordre qu'il faut observer dans le choix à faire. Mais c'est un grand dérèglement et la source de bien des désordres, que plusieurs font tout le contraire ; ils ont plus égard à contenter leur curiosité qu'à leur propre utilité. Certes, si on ne prend point indifféremment toutes sortes d'aliments, et si on évite avec soin tous ceux qui peuvent nuire, si on ne sème pas dans ses terres toutes sortes de semences, mais seulement celles qui sont utiles, combien doit-on apporter plus de discernement à la nourriture de l'esprit et à ce qui doit être la semence de nos pensées ? Car ce que nous apprenons aujourd'hui avec indifférence se réveillera dans les occasions, et nous fournira,

sans que nous nous en apercevions, des pensées qui seront une source de notre salut ou de notre perte.

[Ignorance des choses qu'on est obligé de savoir.] — Il faut remarquer, avec la théologie, qu'il y a deux sortes d'ignorance : l'une *invincible*, qui excuse le péché parce qu'elle vient plutôt de la faiblesse de notre esprit que de la malice de notre volonté ; l'autre *coupable* et criminelle, qui est encore de trois sortes : crasse, affectée, malicieuse. L'ignorance crasse est celle de ceux, dit S. Bernard, qui s'amusent à apprendre des choses inutiles, et qui négligent la connaissance de celles qui leur sont absolument nécessaires pour s'acquitter de leurs devoirs ; *Multi scienda nesciunt, aut sciendi incuriâ, aut discendi desidiâ, aut verecundiâ inquirendi*. Cette ignorance est volontaire indirectement, en tant que l'homme ne veut pas s'appliquer ni vaincre la difficulté qu'il trouve à acquérir la connaissance des choses nécessaires pour satisfaire à ses obligations ; ou en tant qu'il ne veut pas quitter l'application qu'il donne aux choses vaines et inutiles, ce qui est autant que vouloir ignorer les obligations du chrétien. Cette sorte d'ignorance porte le caractère de réprobation, puisque Dieu proteste, par la bouche du prophète Osée, que celui qui rejette la science sera rejeté de Dieu : *Quia repulisti scientiam, repellam te ;* et, par celle de S. Paul, que l'ignorant sera ignoré : *Si quis autem ignorat, ignorabitur*. C'est l'état de la plupart des chrétiens, qui n'étudient presque jamais ce qu'ils doivent savoir.

[Orgueil de la science.] — C'est un salutaire avis que tous les maîtres de la vie spirituelle donnent à ceux qui travaillent à acquérir la science dont ils ont besoin pour remplir leurs devoirs ou leur ministère, de se précautionner contre le poison subtil de l'orgueil, dont les savants ont tant de peine à se garantir, et que les Pères comparent à un ver intérieur qui gâte les plus beaux fruits. Les plus éclatants emplois, infectés de ce venin caché, ne sont qu'abomination devant Dieu ; et Jésus-Christ regarde les ministres savants, mais vains et superbes, comme des gens semblables à ce démon qui rendait malgré lui témoignage à sa divinité, et auquel il commanda de se taire.

[La prière.] — C'est le sentiment de tous les saints, que la prière peut beaucoup pour acquérir les sciences qui nous sont nécessaires ; et S. Augustin, qui donne ces deux moyens de parvenir à la science, l'étude et la prière, ne fait point difficulté d'assurer que la prière y contribue davantage et a plus de force que l'étude. Mais il ne faut pas s'imaginer que la prière suffise toute seule ; on doit joindre ensemble étude et prière, et il est nécessaire de bien concevoir cette vérité pour se garantir de deux extrémités dangereuses. Il y en a qui font trop de fond sur l'étude, et qui négligent la prière, et d'autres qui abandonnent entièrement l'étude.

Les premiers doivent être appelés des savants orgueilleux, et les seconds des spirituels outrés, qui, sous prétexte que Dieu a fait cette faveur à quelques saints privilégiés, dont il s'est voulu servir pour sa gloire, de les rendre savants sans étude, comme les Apôtres et quelques autres, espèrent que Dieu leur fera la même grâce : sans faire réflexion que c'est tenter Dieu que de négliger les moyens naturels et ordinaires, pour s'attendre à des moyens surnaturels et à des miracles, sans nécessité. Ce que Dieu exige donc de nous pour nous rendre capables de lui rendre service dans notre état, dans notre emploi, c'est d'implorer souvent son secours, mais avec cela faire de son côté tous ses efforts en s'appliquant sérieusement au travail.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Désir de savoir.] — Tous les hommes, dit Aristote, ont un désir naturel de savoir, et je crois que cette inclination vient de deux principes contraires : qu'elle est l'effet d'un certain mélange de lumière et de ténèbres que nous avons dans nos esprits. Comme, d'un côté, nos entendements ont été formés par les mains de Dieu, et qu'il leur a communiqué un rayon de son intelligence comme le premier caractère de son image, il leur reste toujours quelque semence et quelque sentiment de ces premières lumières, qui, à travers la boue et le limon dont ils sont comme voilés, sollicite notre raison d'user de ce flambeau naturel, d'en accroître et d'en augmenter l'éclat par de nouvelles connaissances, pour nous rendre plus semblables à notre principe. Mais d'ailleurs, parce que nous avons été tirés des ténèbres du néant dans l'ordre de la nature, et que nous y avons ajouté le néant moral du péché, nous naissons tous dans les ténèbres de l'ignorance, que nous portons comme un reste de notre néant, et que nous souffrons comme une peine de nos crimes. C'est pourquoi nos esprits font de secrets efforts pour suppléer à ce défaut, pour ôter peu à peu cet aveuglement et pour dissiper ces ténèbres.

Bien que nos esprits ressemblent à nos yeux, qui se portent sur tout ce qu'on leur présente, nous expérimentons néanmoins qu'ils s'appliquent

particulièrement à connaître les objets qui leur paraissent plus excellents, et qui ont quelque perfection en eux-mêmes extraordinaire. Nous les étudions par curiosité, pour découvrir les secrets qu'ils cachent, et que nous estimons dignes de nos soins et de nos études. Mais le plus souvent nous y recherchons notre gloire, parce que nous connaissons que la perfection de nos esprits consiste dans la perfection et l'excellence de nos connaissances, et que, plus les choses sont nobles, élevées et excellentes, plus elles ornent, et relèvent cette partie de nous-mêmes qui nous distingue du reste des créatures. C'est pour cela que nous ressentons plus de plaisir dans l'étude des sciences qui ont un objet plus noble, comme le mouvement des cieux, les choses divines, l'ordre de la nature, et autres semblables, et nous avons plus de curiosité d'en connaître les causes et les effets. (**Biroat**, *Avent.*)

[Même sujet.] — Le désir de savoir est né avec l'homme, et, s'il ne fait pas sa différence essentielle, il est une de ses principales propriétés. Les bêtes ont d'autres passions qui leur sont communes avec nous; quelques-unes sont piquées d'ambition et de gloire, les autres d'envie, de jalousie, de vengeance, et toutes du désir de la vie, qu'elles s'efforcent de conserver et de défendre tant qu'elles peuvent; mais le désir est particulier aux hommes, et il n'y a rien qu'ils ne tentent pour contenter leur curiosité. Ils ouvrent les entrailles de la terre pour en connaître les secrets; ils fondent les métaux pour en découvrir les essences; ils descendent dans les abîmes de la mer pour en apprendre les merveilles, et, ne pouvant monter jusques aux cieux, ils y vont en esprit pour mesurer la distance des astres, leurs mouvements, et pour savoir leur situation, leurs influences, tout ce qui se passe dans ces pays inconnus et inaccessibles. Cette passion s'est beaucoup accrue par l'estime qu'elle s'est acquise dans le monde : car il n'y a rien de plus honoré que la science; les plus grands honneurs ont presque toujours été déférés aux plus savants hommes; jusqu'à bâtir des temples et consacrer des autels à la mémoire de ceux qui ont les premiers inventé les arts et perfectionné les sciences. De manière que la promesse, quoique fausse, que le démon fit au premier homme pour le séduire, que la science le ferait Dieu, se trouve en quelque façon accomplie par la simplicité des peuples qui ont adoré les hommes savants. Il ne faut donc pas s'étonner si l'ambition et le désir de l'honneur, se joignant à la curiosité naturelle, rendent le désir de savoir si ardent.

Quoique le désir de savoir réveille notre curiosité, et que l'ignorance même en laquelle nous sommes plongés nous oblige à chercher notre satisfaction dans la connaissance des choses de ce monde, et notre divertissement à rechercher les secrets de la nature, néanmoins les difficultés qui accompagnent les sciences nous en font perdre l'envie, et le désespoir d'y parvenir détourne la plus grande partie des hommes d'entreprendre

une si laborieuse carrière. C'est pourquoi ils aiment mieux demeurer dans leur ignorance que de s'en garantir par l'étude constante et assidue qu'il y faut apporter durant un long espace de temps. Ils ne peuvent se résoudre à la conquête d'un bien où la peine surpasse la gloire, et où la récompense n'est pas égale au travail. (**Le P. Senault**, *l'homme criminel*, 8e *et* 9e *disc.*).

[La science est un bien solide.] — La science est un bien qui ne nous peut être ravi; les tyrans qui nous ôtent la vie ne peuvent nous ôter la science, et la calomnie qui peut ternir notre réputation ne peut obscurcir nos connaissances : nous sommes savants en dépit de nos ennemis. Ces précieuses richesses nous accompagnent dans la captivité, nous suivent dans l'exil, et ne nous quittent pas même à la mort. Nous les portons partout où nous allons, et la fortune, qui ravit l'honneur aux conquérants et prive les voluptueux de leurs plaisirs, ne peut ôter la science aux savants. Mais, quelque avantage qu'elle ait sur tous les autres biens, elle ne saurait faire la félicité de l'homme, ni même lui donner un véritable contentement, parce qu'elle est toujours mêlée d'ignorance, que ses lumières sont confuses, qu'elle a plus de doutes que de certitude, et plus d'erreurs que de vérités, et, outre cela, qu'elle nous est souvent très-inutile, et même ordinairement criminelle : car, si elle n'est accompagnée d'humilité, ce qui est assez rare, elle nous enfle le cœur, nous remplit de suffisance; et d'ailleurs, coûtant beaucoup à acquérir, il faut avouer, avec le Sage, que c'est une fâcheuse occupation que Dieu a donnée aux hommes pour les punir. (**Senault**, *Usage des passions, 2e disc.*)

[Excellence de la science.] — Le désir de savoir, qui nous est si naturel, se fortifie par la dignité de cet exercice, et par la douceur qui s'y rencontre. En effet, on a peine à s'imaginer qu'il y ait occupation plus digne de l'homme que de s'employer tout entier à perfectionner la plus noble partie qui soit en lui, c'est-à-dire la raison, qui s'accroît tous les jours et reçoit de nouvelles lumières par les connaissances que lui donnent les sciences. Et quant aux plaisirs qu'on y goûte, ils sont si grands et si solides et si constants, qu'ils ont fait dire à un philosophe qu'il ne pouvait comprendre que sans l'étude il pût y avoir rien de doux ni d'agréable dans la vie. Cette inclination, assez puissante d'elle-même, acquiert encore de nouvelles forces par l'amour de notre propre excellence, qui a sur nous un merveilleux pouvoir. Il est certain que la science est un des moyens les plus efficaces et les plus assurés pour s'élever à quelque rang considérable; et, comme l'amour qu'ont presque tous les hommes pour les dignités est comme enraciné au fond de leur cœur, ils courent presque tous avec avidité à ce moyen, par lequel ils espèrent contenter leur ambition. Mais surtout ils se couvrent du prétexte de la piété, de l'utilité du prochain, et des fruits que le prochain peut recevoir de leurs travaux et de leurs études, puisque c'est

un bien général qui mérite d'être recherché par tous les hommes. Il arrive de-là que souvent, sous prétexte du bien public, nous favorisons nos inclinations particulières, nous persuadant même que nous faisons purement pour DIEU ce que nous ne faisons que pour nous, ou par des intérêts bas et indignes de ce que nous sommes. (**Grenade**, *Traité de l'Oraison et de la Méditation.*)

[Motifs de l'étude.] — Il y a plusieurs motifs, dit S. Bernard, qui portent les hommes à acquérir de la science. Les uns veulent savoir dans le seul dessein d'être savants. et c'est une curiosité blâmable ; d'autres veulent savoir afin d'être en réputation, c'est une sotte vanité ; d'autres veulent savoir afin de vendre leur science et d'acquérir par-là des biens et des honneurs, et c'est un commerce honteux. Il y en a d'autres, au contraire, qui veulent savoir afin d'édifier le prochain, et c'est charité ; et d'autres enfin qui veulent savoir pour avancer dans la piété et dans les autres vertus, et c'est la véritable prudence. Tous ceux qui veulent devenir savants peuvent avoir l'une de ces fins ; mais c'est en quoi souvent nous nous trompons nous-mêmes, ne discernant pas clairement quel est le véritable motif qui nous y porte. Or, de tous ceux qui s'appliquent ainsi à l'étude et à l'acquisition des sciences, il n'y a que les deux derniers qui n'abusent point des connaissances qu'ils acquièrent, puisqu'ils ne les acquièrent que pour le service de DIEU.

Si le désir excessif d'étudier est blâmable, il faut aussi avouer que, quand il est modéré et réglé par la raison, et de plus soumis à l'obéissance de ceux qui nous conduisent et qui ont autorité sur nous, loin d'être un vice ou une tentation, c'est plutôt une vertu et un exercice louable et utile à toutes sortes de personnes, surtout aux jeunes gens, parce que par-là ils emploient leur temps à des choses sérieuses, évitent l'oisiveté, qui est la source de tous les vices et le plus dangereux écueil de la jeunesse. Ils se délivrent de mille autres désirs, et se préparent un fond de capacité par laquelle ils peuvent profiter aux autres et à eux-mêmes.

C'est le plus salutaire avis que l'on puisse donner à ceux qui se portent avec ardeur à l'étude pour les obliger à s'appliquer de telle sorte à la recherche des sciences, en considération de l'utilité du prochain, que jamais ils ne détournent les yeux de dessus leur propre avancement, quand il en devrait revenir un moindre avantage au prochain : car la loi de la charité ne nous oblige pas de nous porter si fort pour les intérêts des autres que nous abandonnions les nôtres. Je passe plus avant, et je pourrais prouver aisément que, si l'on suit ce conseil, tant s'en faut que le prochain y souffre quelque perte, qu'au contraire il y trouvera de grands avantages, puisque l'unique et véritable moyen de faire avancer les autres dans la voie de la perfection c'est de travailler avant toutes choses à son propre avancement. Oui, pour gagner les âmes et les convertir à DIEU, la bonne vie de ceux qui instruisent et qui enseignent a plus de force que

toute la science et que tous les plus éloquents discours qu'on leur peut faire. (*Le même.*)

[La science nécessaire à chacun.] — Ce n'est pas toujours une excuse légitime devant DIEU d'alléguer l'ignorance où l'on a été en manquant à ce qu'on a dû faire : au contraire, cette ignorance grossière où nous sommes sur une infinité d'obligations essentielles de notre état ne sert qu'à nous rendre plus coupables : car, outre les connaissances générales que le titre de chrétien exige de nous, n'y a-t-il pas certaines professions, dans la vie civile, qui demandent des lumières sans lesquelles il est impossible de faire son salut? Vous êtes le dispensateur des trésors de l'Eglise, vous ouvrez et vous fermez quand il vous plaît ces canaux sacrés qui renferment le prix de la rédemption des hommes : vous n'avez pas la science nécessaire pour une dispensation si périlleuse ; vous versez sans discernement le sang de JÉSUS-CHRIST sur les vrais et sur les faux pénitents : rendez-vous habile dans votre état, ou renoncez à un emploi formidable aux anges mêmes. Vous êtes le dépositaire de l'autorité du prince et l'arbitre de la destinée des peuples; les moindres paroles qui vous échappent, sur ces tribunaux redoutables où vous décidez des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, ont des conséquences irréparables quand vous avez une fois parlé : si vous êtes entré dans ces emplois sans avoir acquis la science qui leur doit être indispensablement attachée, si vous croyez que ce bon sens prétendu dont vous vous flattez vous doit tenir lieu de cette parfaite intelligence des lois qui vous est nécessaire, il n'est point de prétexte qui puisse assurer votre conscience, dans un état où il est moralement impossible que vous ne soyez quelquefois injuste sans le vouloir et sans le connaître, puisqu'enfin la science n'est pas moins nécessaire que la vertu pour s'acquitter dignement des emplois de la société aussi bien que de ceux de la religion. (*Essais de Panégyrique.*)

[Ignorance des chrétiens.] — C'est une ignorance aussi criminelle qu'elle est ordinaire à la plupart des chrétiens, qui n'étudient presque jamais, et qui ne savent que superficiellement ce qui est nécessaire pour faire leur salut, ou pour se bien acquitter de leurs devoirs. Que leur sert-il d'être dans l'école de la sagesse de DIEU, s'ils n'écoutent point ses leçons, et s'ils ne s'appliquent point, par une sérieuse étude, à entendre sa doctrine? Nous pouvons bien dire avec douleur ce que disait autrefois S. Grégoire de Nysse, que, de tous les métiers du monde, il n'en est point qui soit moins étudié, et par conséquent moins connu, que l'art de bien vivre. Et ne pourrait-on pas faire, à plusieurs de ceux qui se piquent de science et ont la réputation d'être savants, le reproche de S. Paulin à un bel esprit, poli et savant, mais fort ignorant des vérités qui regardent le salut : « Vous avez cueilli toutes les fleurs des ouvrages des poëtes : *Floribus poëtarum spiras;* vous êtes rempli de l'éloquence de tous les orateurs : *Fontibus oratorum*

mundas; vous êtes fort habile dans la science des philosophes, et vous avez pris beaucoup de peine pour acquérir les sciences humaines; mais vous avez négligé celles qui vous sont les plus nécessaires pour votre salut? » (**Le P. Texier,** *Avent.*)

[Science nécessaire. Les ecclésiastiques.] — Il y a des choses que Dieu veut que nous connaissions, et ce sont souvent celles que nous affectons d'ignorer; il y en a d'autres dont Dieu a voulu nous cacher la connaissance, et ce sont celles-là que nous voulons pénétrer. Le Sage nous apprend cette vérité, quand il dit : *Ne vous appliquez pas avec empressement à la recherche des choses non nécessaires, et n'examinez point avec curiosité les ouvrages de* Dieu. Voilà une excellente règle pour distinguer les choses que nous devons apprendre, et celles dont nous ne devons point chercher la connaissance. C'est donc à nous à examiner les choses dont la connaissance nous est nécessaire, selon notre état. C'est là ce que Dieu veut que nous sachions, et c'est là que nous pouvons avec fruit exercer notre curiosité : car, continue le Sage, *Dieu nous a découvert beaucoup de choses qui étaient au-dessus de l'esprit de l'homme.* Tel, qui ne connaît pas les premiers éléments de sa religion, passe vainement son temps dans la recherche de choses dont il est très-indifférent d'être instruit. Quelquefois même ce seront des imaginations trompeuses, des conjectures incertaines, des raisonnements fabriqués dans l'école du père de mensonge, qui rempliront l'esprit de l'homme. Et c'est-là ce que l'Ecclésiastique déplore quand il ajoute que *plusieurs se sont laissé séduire à leurs vaines opinions ;* que *l'illusion de leur esprit les a retenus dans la vanité et dans le mensonge.* Quel est le moyen de réprimer cet esprit de curiosité, auquel il est si dangereux de se laisser séduire? C'est de ne point vouloir savoir ce qui est au-dessus de nous; c'est de se renfermer dans la connaissance des choses dont Dieu veut que nous soyons instruits; c'est de n'être point possédé du désir de tout savoir; c'est de s'appliquer à l'étude par rapport à Dieu ; c'est de suivre exactement l'ordre de Dieu, soit pour le temps que nous devons donner à l'étude, soit pour les connaissances que nous devons tâcher d'acquérir, soit enfin pour l'usage que nous devons faire de notre science.

Autre chose est d'étudier afin d'être en état de remplir les devoirs des dignités ecclésiastiques lorsque nous y serons légitimement appelés, autre chose d'étudier dans la vue de s'élever à ces dignités. Le premier est dans l'ordre de Dieu. On connaît le poids des dignités ecclésiastiques, on les craint, on les redoute, on les fuit même; mais seulement on se tient prêt pour obéir à Dieu, dès le moment qu'il nous fera connaître ses ordres. Ce n'est point l'éclat des dignités ecclésiastiques qui nous éblouit; on recherche le travail, et non point l'élévation. L'autre, au contraire, est plein de l'esprit d'orgueil : on vient pour servir Jésus-Christ, avec un esprit entièrement contraire à celui de Jésus-Chrst ; on veut être grand, et Jésus-Christ déclare que les petits et les humbles sont ceux qu'il aime,

qu'il considère, et qui sont grands dans le ciel. On se réjouit d'être élevé, et Jésus-Christ veut que l'on cherche l'abaissement. On court après ce que les saints ont fui ; on n'est point effrayé de ce qui a paru à tous les saints un fardeau au-dessus des forces de l'homme. Peut-on concevoir une témérité plus condamnable ?

Ce que plusieurs font pour s'élever et pour parvenir aux dignités, d'autres le font pour acquérir de la gloire et pour établir leur réputation. On veut être distingué dans le monde, y être estimé, y paraître avec éclat : voilà pourquoi l'on se donne beaucoup de peine pour avancer dans les sciences, parce qu'on sait que les habiles gens y sont plus estimés que les autres. Vouloir être estimé dans le monde, c'est un désir blâmable dans un chrétien, plus condamnable encore dans un ecclésiastique, qui par son caractère est plus obligé d'entrer dans l'esprit de Jésus-Christ ; mais le désir d'être estimé des hommes peut-il s'accorder avec la morale du Fils de Dieu ? (*Le même.*)

Vous voyez des personnes qui se destinent à l'Eglise, mais qui, dévorées par le désir de savoir, veulent toujours apprendre, sans faire part à personne de ce qu'elles savent. Elles ont de vraies connaissances ; mais elles ne les communiquent point. Avares de ce qu'elles ont, elles conservent pour elles-mêmes tout le bien qu'elles possèdent, et ne font aucune part aux autres des richesses qu'elles ont acquises. Gens très-habiles, si vous voulez, mais très-inutiles à l'Eglise : car, avec un grand nombre de savants dans cette disposition, l'Eglise sera attaquée et ne sera point défendue. Les enfants demanderont du pain, et personne ne leur en rompra. (**Lambert,** *Discours sur la vie ecclésiastique* II.)

[L'Etude dans un prêtre.] — Comme, d'un côté, notre faiblesse ne permet pas qu'on passe tout son temps en oraison et à l'exercice de la prière, et que d'ailleurs on n'aime pas l'étude et on ne s'est pas rendu capable de profiter au prochain par la science et les connaissances qu'on n'a point apprises, à quoi voulez-vous qu'un homme de ce caractère emploie son temps ? Son état ne souffre pas qu'il se fasse artisan, et si le travail des mains ne lui est pas défendu, il n'y a guère d'apparence qu'il s'y applique entièrement pour fuir l'oisiveté. Aussi voyons-nous qu'un ecclésiastique sans étude et sans science est un homme qui mène une vie peu conforme à son état, qui rend et qui reçoit des visites inutiles, qui se trouve aux assemblées de jeu et de divertissements, qui fréquente les compagnies mondaines, qui forme des intrigues, qui entre dans les négociations, qui débite des nouvelles. Je veux qu'il ne soit pas dans le désordre et qu'il ne mène pas une vie scandaleuse : est-ce là l'emploi d'un ministre du Seigneur, d'un homme que l'Eglise entretient afin d'en être secourue dans ses pressantes nécessités ? (*Le même.*)

[L'étude coûte.] — Il ne faut pas s'imaginer que la vie de l'étude soit une

vie facile ; ceux qui en feront une épreuve sérieuse trouveront, au contraire, que la vie d'une étude toute pure est la plus pénible de toutes les vies, et que les autres ne le sont presque qu'à proportion qu'elles approchent davantage de celle-là. La raison est qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité et le repos, parce que rien ne nous donne plus de lieu d'être avec nous-même. Le changement et les occupations extérieures nous emportent hors de nous et nous divertissent, en faisant que nous nous oublions nous-mêmes. De plus, ce langage des morts est toujours un peu mort, et n'a rien qui pique vivement notre amour-propre et qui réveille fortement nos passions. Il est destitué d'action et de mouvement ; il ne porte dans notre esprit que des idées assez languissantes des choses dont il nous parle, parce qu'il n'est pas aidé du ton, du geste, du visage, et de toutes les autres choses qui contribuent à rendre vives les images qui entrent en nous par la conversation des hommes. C'est ce qui fait qu'on souffrira plus facilement une vie agissante et tumultueuse qu'une vie sédentaire et une étude solitaire dans une chambre. Il est facile et plus agréable à la nature d'être soldat, marchand, d'aller sur mer, de hasarder sa vie, que de vivre dans le repos d'une solitude réglée. Lors donc qu'on a choisi ce genre de vie, il faut se résoudre en même temps à combattre la langueur et la paresse : car l'amour-propre, qui veut avoir son compte, tâche de regagner d'un côté ce qu'il perd de l'autre : ainsi, ne pouvant jouir de l'agitation qui le satisferait le plus, il veut au moins jouir de l'exemption du travail. (*Essais de morale.*)

[Le prêtre doit prêcher.] — C'est peu, pour un ecclésiastique qui s'est consacré au service de Dieu, d'être docte et laborieux s'il ne produit sa science au-dehors, et s'il n'en fait un bon usage : car si autrefois les lèvres des prêtres gardaient la science comme un dépôt que le Seigneur leur avait confié, il faut aujourd'hui qu'elles la versent et la répandent comme un bien qu'ils doivent à tous les peuples. Alors la vérité, ce semble, n'avait qu'un petit coin de la terre qui lui appartînt ; le commandement n'était pas encore donné de la publier à tout le monde ; et ainsi ces confidents des secrets du Ciel n'avaient pas tant besoin du don du discours et de la parole pour l'annoncer. Mais, aujourd'hui que toute la terre lui appartient et que les ministres du Très-Haut sont chargés d'instruire et d'éclairer ceux que Dieu a commis à leur conduite, ils n'ont que la moitié de ce qui leur est nécessaire s'ils n'ont que la science et la connaissance sans la parole ; ils ne sont pas capables de servir l'Eglise parfaitement, ni de succéder à la dignité et au ministère des Apôtres, s'ils ne reçoivent les dons de Dieu tels que les Apôtres les ont reçus, et si le Saint-Esprit, qui descend sur eux pour leur enseigner toute vérité, ne leur donne en même temps le don des langues pour l'enseigner aux autres. (*Vie du cardinal de Berulle*, livre 3e, ch. 12.)

[Ignorance coupable.] — Il y a des personnes qui ne veulent point savoir ce

qu'elles sont obligés de faire, s'imaginant d'être moins punies si elles ignorent le bien qu'elles auraient dû pratiquer : mais c'est abus et une grossière illusion : car il y a une grande différence entre ceux qui ignorent simplement leurs obligations et ceux qui ne veulent pas les savoir. Celui qui tâche de connaître ses devoirs, et qui ne le peut, en a une simple ignorance ; mais celui qui rejette les occasions et les moyens de s'en instruire, qui craint d'en avoir connaissance, qui détourne ses oreilles de la voix de la vérité, témoigne un mépris plus injurieux de la volonté de son maître et une indifférence plus criminelle pour son salut, se souciant si peu de savoir si la voie qu'il suit l'en détourne, ou si elle est propre à l'y conduire. Ainsi, cette mauvaise disposition, qui fait fermer à ces aveugles volontaires les yeux à la lumière de la vérité, bien loin d'excuser les chutes qu'ils font dans les ténèbres où ils marchent, rend au contraire leurs fautes plus énormes et plus indignes de pardon. Ils ont beau se flatter d'être exempts de crimes et de n'avoir aucun compte à rendre des devoirs qu'ils ont manqué de pratiquer, quand ils ne les ont point connus; ils seront jugés et traités de même que s'ils en avaient eu une parfaite connaissance, parce que leur ignorance est volontaire et l'effet de la corruption de leur cœur. Il est vrai que l'ignorance des obligations attachées à son état, par négligence et par paresse de s'en instruire, est moins criminelle que cette ignorance affectée; mais elle ne laisse pas pourtant de rendre coupables aux yeux de Dieu ceux qui omettent de remplir quelque devoir de leur état faute d'apporter le soin et la diligence qu'ils auraient dû pour s'en instruire, ou d'apprendre la science nécessaire pour s'en bien acquitter : Car leur ignorance est indirectement volontaire, et ils sont justement censés avoir bien voulu ignorer ce qu'ils ont négligé d'apprendre. Si Dieu, dit S. Augustin, ne vous impute pas à péché ce que vous ne savez pas par une ignorance invincible et faute d'avoir eu moyen de vous instruire, il ne vous fait point de tort de vous imputer ce que vous ignorez par négligence de l'apprendre : *Non tibi imputatur ad culpam quòd invitus ignoras, sed quòd negligis quærere quod ignoras.*

De ce principe voyez combien suivent de conséquences, qui découvrent à une infinité de gens l'illusion grossière où ils sont de se croire fort innocents et exempts de blâme quand ils manquent par ignorance, ou faute de science suffisante, à leurs devoirs. Ainsi, médecins, ne vous flattez point, qui ordonnez par ignorance un remède pernicieux à vos malades, et qui avancez leur mort, quoique vous ne le leur ayez donné qu'en vue de les guérir. Vous deviez avoir étudié et savoir la qualité de ce remède avant de vous en servir; votre ignorance vous rend coupables de leur mort. Juges, ne comptez point trop sur la droiture de votre cœur et sur l'attachement inviolable que vous avez à la justice lorsqu'elle vous est connue : si vous prononcez un arrêt injuste en ce procès, faute de l'avoir bien examiné, quoique vous ayez prétendu faire justice, vous êtes coupables et obligés de réparer le tort qu'en a reçu celui que vous avez con-

damné injustement, par ignorance du droit ou du fait : pour n'avoir pas la science suffisante, et pour ne vous être pas fait assez instruire. Confesseurs, directeurs, prédicateurs, qui êtes appelés à la direction et à la conduite des âmes, ne vous fiez point tellement à la pureté de vos intentions ni au zèle que vous ressentez de gagner des âmes : toutes les fautes que vous commettez, dans l'exercice de ces ministères si excellents, par ignorance des règles qu'il y faut garder, vous sont imputées ; il ne fallait point vous y engager sans avoir la capacité nécessaire pour en remplir tous les devoirs ; vous êtes coupables de tous les mauvais conseils que vous donnez à vos pénitents, et responsables de leurs suites. Pourquoi êtes-vous entrés dans ces emplois sans avoir la science et la capacité requise pour les exercer sans s'exposer au danger de s'y perdre? **La Font,** *Entretiens ecclésiast.*, 6e dim. ap. Pâques.

[Réflexions chrétiennes sur l'étude.] — Il y a des gens qui étudient seulement pour étudier, sans se proposer une autre fin que d'ajouter de nouvelles connaissances aux anciennes. C'est une espèce d'avarice spirituelle : car, comme l'avarice consiste à accumuler richesses sur richesses sans les communiquer aux autres, ainsi le propre de cette avidité est d'amasser science sur science, seulement pour sa propre satisfaction. Cette sorte d'étude peut être excusable quand on ne la prend que par divertissement ; mais, quand elle est d'emploi et de devoir parce que l'emploi a rapport aux autres, elle est aussi déraisonnable que si la bouche ne prétendait manger que pour elle-même, et non pas pour tous les autres membres. Il y en a d'autres qui étudient par vanité, pour faire paraître leur esprit et leur science : cette étude ressemble à de certaines viandes qui enflent plus qu'elles ne nourrissent, et qui n'envoient que des fumées au cerveau. La science qui ne s'acquiert que par vanité, ne se communique que par vanité, et, en se communiquant de la sorte, elle ne nourrira ni l'esprit de celui qui la communique ni l'esprit de celui qui la reçoit. Nous en voyons aussi qui étudient des choses qui n'ont point de rapport à l'état où ils sont. C'est employer du temps pour apprendre à le perdre ; c'est prendre de la peine pour rendre son étude inutile si on ne s'en sert pas, ou ridicule si l'on s'en sert.

Vous cultivez votre esprit par l'étude des sciences ; mais de quoi vous servira de le remplir de connaissances et de lumières, si vous laissez votre âme dans l'obscurité et dans l'erreur ? Vous tâchez de vous rendre habile homme ; mais à quoi bon la science des choses naturelles, si vous n'entendez rien dans la science du salut ? Vous vous plaisez avec les anciens auteurs, et à entendre le sens de leurs paroles : que n'écoutez-vous donc aussi la voix de toutes les créatures qui vous parlent de Dieu ? Vous avez appris beaucoup si vous avez appris à vous vaincre vous-même : mais qu'avez-vous appris si vous n'avez pas appris à souffrir comme il faut ? qu'avez-vous appris dans la considération des cieux, des éléments, des

mixtes, des plantes et des animaux, si vous ne pouvez comprendre les qualités de votre cœur? Vous avez appris à débrouiller des questions difficiles; mais avez-vous appris à débrouiller votre conscience et les comptes que vous avez à rendre à Dieu? Vous avez appris beaucoup de choses de la Divinité: mais avez-vous appris à l'adorer en esprit et en vérité? Quelque temps que vous ayez mis à l'étude, la mort viendra, qui vous en apprendra plus en un moment que toute votre vie ne vous en a pu apprendre: car ce dernier moment fait les savants, aussi bien que les bienheureux et les malheureux.

Se rendre savants, c'est faire beaucoup; mais se servir bien de la science, c'est faire encore plus. Il y a toujours quelque curiosité à chercher la science, et il y a du travail à l'acquérir; mais il y a de la sagesse à s'en servir; et tel a pu trouver le moyen d'acquérir de la science, qui ne trouvera jamais le moyen de s'en servir bien à propos. Il est plus difficile de bien appliquer les lumières de son esprit que de les acquérir. Les lumières naturelles, les lumières acquises et les lumières infuses font les savants; mais le bon usage de ces lumières fait le sage. Or, le sage se sert de sa science ou pour s'entretenir lui-même, ou pour converser, ou pour enseigner, Si c'est pour s'entretenir lui-même qui est l'action d'un esprit indépendant qui se prend lui-même pour le maître et le compagnon de ses études, il faut qu'il fasse si bien, qu'en s'entretenant des secrets de la nature il n'oublie pas aussi de s'entretenir des secrets de sa conscience et de son cœur. A quoi bon aller toujours errant parmi les étrangers, et ne demeurer jamais chez soi? c'est-à-dire, à quoi bon s'appliquer toujours à considérer les éléments, les plantes, et ne s'appliquer jamais à se considérer soi-même? Pourquoi prêter incessamment l'oreille pour entendre ce qui se dit au-dehors, et ne la prêter jamais pour entendre ce qui se dit en notre âme? Si c'est pour converser, qu'il évite la vanité d'un esprit qui cherche à paraître et à briller dans les compagnies. Si c'est enfin pour enseigner, il faut qu'il ait l'esprit dégagé de toute opinion fausse: car il serait à craindre qu'il ne rendît ceux qui l'écoutent susceptibles de son erreur plutôt que de la vérité; et, comme la curiosité de l'homme est telle qu'il prendra plutôt garde à une comète éclatante et de mauvais augure qu'à tant d'étoiles qui éclairent durant la nuit, sa misère aussi est si grande qu'il s'arrêtera plutôt à une erreur qui brille dans la bouche de celui qui enseigne, qu'à tant de vérités qui éclatent dans les livres des sages. (*La conduite du sage.*)

[La science est utile pour devenir vertueux.] — Il y a des vérités naturelles, des vérités morales et des vérités chrétiennes. Or, c'est un ordre établi de Dieu, qui porte que les premières vérités disposent notre esprit aux secondes, et les secondes le disposent aux troisièmes, qui, étant de la dernière conséquence, demandent plus de disposition et dans celui qui les enseigne et dans celui qui les apprend. Ainsi, la connaissance des choses

naturelles, l'art de raisonner, les sciences humaines, ne doivent point être regardées comme des choses inutiles, puisque en cultivant l'esprit elles l'éclairent, et, l'esprit étant plus éclairé, la volonté est plus facile à être échauffée à la poursuite du bien et à la pratique de la vertu, qui est si conforme à la raison. Enfin, la connaissance des vérités morales est une favorable disposition à recevoir et à goûter les vérités chrétiennes, dont on connaît mieux le prix et dont on conçoit mieux l'importance. C'est pourquoi, l'étude des sciences naturelles n'est pas seulement une occupation honnête, elle est de plus une disposition à la vertu, et qui nous ouvre l'esprit pour mieux comprendre les vérités nécessaires. (**Anonyme.**)

[De ce qui est utile.] — A quoi servent la plupart des choses que nous apprenons, à un homme qui est fait pour l'éternité ? qu'est-ce que les sciences humaines nous apprennent, si l'on s'en tient aux connaissances qu'elles nous donnent ? Des mots, des dates, des faits qui ne nous regardent plus, et qui ne servent qu'à montrer que nous les savons ; des questions vaines et souvent ridicules ou dangereuses ; des spéculations sans fin, une infinité de fictions et de mensonges, et presque rien qui nous soit utile et dont notre âme se puisse nourrir. Comment est-ce d'ailleurs que la plupart des hommes connaissent les choses ? D'une manière si trouble et si confuse, que ces prétendues connaissances ne servent qu'à les jeter dans l'égarement. Il ne faut qu'avoir des idées confuses des choses et beaucoup de vanité pour être perpétuellement dans l'erreur, et il est certain que l'érudition ordinaire donne l'un et l'autre. Ceux-là même qui savent le mieux ce qu'ils savent, et qui sont accoutumés à épurer, par l'exactitude d'une méditation appliquée, les connaissances qui embrouillent les autres par leur confusion, ne remportent pas, au fond, un plus grand fruit de leurs études que de connaître combien les connaissances de l'homme sont bornées. Ils se trouvent environnés partout d'abîmes impénétrables ; ils ne sauraient faire un pas sans trouver une difficulté ; le nombre de leurs connaissances distinctes est petit ; encore ces connaissances sont-elles ensevelies dans un nombre presque infini de préjugés et d'erreurs, dont il faut les séparer ; et, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, si ces connaissances éclairent l'esprit plus que les autres, on ne voit point qu'elles servent davantage à la satisfaction du cœur. (**Abadie**, *L'art de se connaître soi-même.*)

[Mauvais usage de la science.] — On doit condamner l'usage que les savants du siècle ont coutume de faire de leur science. Ils ne pensent qu'à satisfaire l'esprit par un amas inutile de connaissances purement humaines. Leurs études ne sont que des amusements profanes, ils vivent plus en philosophes qu'en chrétiens ; ils n'ont de l'estime que pour les vertus morales. La bonne foi chez eux, la gratitude et les autres principes d'honneur sont

inviolablement gardés ; ils se bornent là, sans passer aux vertus chrétiennes ; ils accommodent leur religion à leurs lumières, au lieu d'accommoder leurs lumières à leur religion, et ils croient que la vie et la mort d'un honnête et d'un habile homme est la vie et la mort d'un prédestiné. **(Anonyme.)**

[S. Augustin modèle.] — Au lieu de cette sècheresse rebutante, si ordinaire aux hommes, S. Augustin a su joindre une onction touchante à une érudition profonde, les sentiments les plus tendres de la dévotion aux principes les plus solides de la religion. On remarque, dans tout ce qui est sorti de sa plume, une doctrine réduite en pratique et qui passe de l'esprit au cœur, une raison que la grâce éclaire, les veilles et l'étude fortifiées par la méditation et la prière ; en un mot ce caractère singulier qui distingue si bien la science de Dieu d'avec celle de l'homme. Il sème des traits embrasés de l'amour de Dieu avec les raisonnements les plus forts de la théologie. De la même main dont il terrasse l'hérésie, il établit les fondements de la foi. Il passe des mouvements aux maximes, des réflexions aux preuves. Surtout, on y connaît une éloquence des choses qui se nourrit des sujets qu'elle traite, qui, sans s'assujettir à ces règles où les génies bornés se renferment, puise toutes les richesses dans le fond d'un esprit sublime et d'une piété éminente. **(Du Jarry,** *Panégyrique de S. Augustin.*)

[Eloge de la science.] — S. François de Sales, dans son admirable livre *De l'amour de* Dieu, nous enseigne que la science n'est point de soi-même opposée à la dévotion, mais au contraire très-utile ; et, si elles sont jointes ensemble, elles s'entr'aident admirablement, quoiqu'il arrive fort souvent que, par notre misère, la science empêche la naissance de la dévotion, parce que la science enfle et enorgueillit, et l'orgueil, qui est contraire à toute vertu, est la ruine totale de la dévotion. Hélas ! ce malheur n'est que trop commun, et dans toutes les sciences on a vu de ces esprits éminents faire des chutes funestes. S. Paul nous en fait une peinture au naturel, en parlant des philosophes dont Dieu voulut châtier l'orgueil : *Qui, cùm cognovissent* Deum, *non sicut* Deum *glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis : propter quod tradidit illos* Deus *in desideria cordis eorum.* Mais n'attribuons point cette punition à des causes inconnues, c'est un effet naturel de la science ; et, sans l'esprit de Dieu, il est impossible de voir un homme qui surpasse les autres en connaissances et qui soit humble en même temps. **(Anonyme.)**

[Science nécessaire au prêtre.] — Si les prêtres sont les interprètes du Dieu vivant, si c'est par leur bouche qu'il explique, qu'il rend ses oracles, il est aisé de comprendre combien leur insuffisance peut apporter de trouble et de confusion dans la famille du Seigneur. En vain le Seigneur

vous appellera, et du faîte des montagnes et du milieu des grands chemins, comme parle le plus sage de tous les Rois ; en vain il sèmera sa parole et ses divins enseignements dans le monde : son langage tout mystérieux est un langage presque inconnu parmi les hommes. Il n'y a, Messieurs, que la lumière des sciences qui puisse percer ces ombres, ces obscurités, ces énigmes adorables qui renferment tout le secret de l'heureuse économie de notre salut. Ce n'est donc pas sans raison que les prophètes et les Apôtres, que les Pères et les Conciles, que l'Eglise et la Synagogue éloignent les ignorants du ministère des autels. Cependant il est étrange que les hommes de savoir soient si peu considérés : est-ce donc que tout Israël est maintenant devenu prophète, comme Moïse le souhaitait dans le désert ? est-ce que le monde n'a plus besoin d'instruction, n'a plus besoin du flambeau de la doctrine ? (**Patru**, *Plaidoyers*, IV.)

[Pensées diverses.] — Si l'Apôtre traite les sages de l'antiquité de fous et d'insensés ; s'il parle avec une véhémence foudroyante contre ceux qui ne pouvaient connaître Dieu autrement que par ses ouvrages et par les seules lumières de la raison ; s'il dit qu'ils sont inexcusables et qu'ils se sont amassé un trésor de colère et de peines éternelles par leur ingratitude et par leur aveuglement volontaire, de quels termes se servirait-il contre des chrétiens qui font plus d'estime des connaissances vaines et mauvaises que de la science du salut, qui préfèrent la lecture des livres profanes à celle des livres sacrés, et qui se croient plus honorés d'être les disciples et les imitateurs de ces sages que d'être les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ !

Toutes sciences ont deux choses qui les font estimer : l'utilité que l'on en retire et la gloire que l'on en reçoit. Elles nous sont utiles et glorieuses, ou parce qu'elles nous servent à nous connaître nous-mêmes, ou parce qu'elles nous apprennent des choses qui nous peuvent conduire à la connaissance de Dieu et de nous-mêmes. Toutes les connaissances qui non-seulement ne produisent ni l'un ni l'autre de ces deux effets, mais en produisent même de tout opposés, ne méritent pas le nom de sciences, et ceux qui les possèdent n'ont pas droit de prétendre à celui de savants. Ainsi, comme on ne peut jamais tirer d'utilité ni de gloire d'une connaissance vaine et mauvaise et d'une curiosité blâmable et défendue, et comme ces connaissances ne peuvent jamais avoir ni Dieu ni l'homme pour objet, et que même elles sont opposées à la science du salut, qui consiste à connaître Dieu et à se connaître soi-même, n'est-il pas évident que ceux qui font toute leur étude de ces sortes de connaissances ne sont pas des savants ?

Il est permis à un chrétien d'être orateur, d'être poëte, d'être mathématicien, d'être philosophe ; mais il ne doit point passer toute sa vie sur le tour d'un sonnet ou d'une période, sur une figure de géométie, et sur

des formes substantielles, comme si l'homme n'était au monde que pour faire des vers, que pour bien parler, que pour tirer des lignes. Il faut faire un essai des forces et de la beauté de son esprit sur toutes ces connaissances ; mais elles n'en doivent pas faire l'emploi. La seule science du salut le demande tout entier, parce que c'est par elle seule qu'il peut être heureux, et que toutes les autres connaissances lui sont inutiles sans cela.

Depuis le péché originel, tout ce que l'homme a su n'a été que confusion, qu'erreurs et que ténèbres. L'orgueil, qui fit sa chute, a toujours été la cause de son aveuglement et de son ignorance. Il fait beaucoup de bruit pour acquérir une haute estime à ses connaissances ; mais on découvre tous les jours que, encore que l'appareil des sciences soit grand, le fond en est peu solide. Ces grandes bibliothèques qu'on assemble de tous côtés sont les preuves de la faiblesse et de la vanité de l'homme : ceux qui examinent ces ouvrages sans passion et de bonne foi, qu'y trouvent-ils, qu'un amas de redites et d'erreurs ? L'ordre des matières est souvent changé ; mais c'est toujours la même chose qui paraît sous d'autres titres ; quoique la parure soit nouvelle, l'invention en est très-ancienne. On cherche la vérité dans un labyrinthe de faux principes ; on établit des maximes qui se détruisent par d'autres ; on trouve partout le chemin ouvert à l'erreur, et presque pas une route qui tende directement à la vérité. De manière qu'après l'étude d'une longue vie c'est beaucoup, pour ceux que l'on appelle les savants du monde, si leur orgueil leur permet d'avouer de bonne foi qu'ils ne savent rien.

Le désir de savoir est si naturel à l'homme, qu'il veut être savant aussitôt qu'il a l'usage de sa volonté, et il le veut aussi longtemps qu'il est homme. La raison, qui le distingue des bêtes, le mène de connaissance en connaissance, donne de perpétuels objets à sa curiosité, lui fait mettre en œuvre toutes les dispositions qu'il a aux recherches qui peuvent l'instruire et lui apprendre ce qu'il ne sait point : de sorte que, n'étant homme que par la raison et ne raisonnant que pour savoir, il semble qu'il ne soit homme que pour être savant.

La science du salut n'est autre chose que la connaissance des vérités fondamentales de la religion et du culte que nous devons à Dieu. C'est le guide de la raison, qu'elle conduit, dans ce labyrinthe affreux où nos erreurs la jettent à toute heure. On peut dire que c'est une ligne de communication entre le ciel et la terre, un canal par lequel les notions divines coulent dans le cœur de l'homme, une échelle par laquelle Dieu descend sur la terre, et l'homme monte dans le ciel. En un mot, la science du salut, c'est la foi chrétienne. Qui croira sera sauvé : voilà la doctrine de l'auteur du salut.

Il ne serait pas difficile de faire voir que les bonnes choses se changent souvent en mauvaises, et que l'usage a pu quelquefois corrompre ce qu'il y avait de plus louable dans leur origine. Ainsi l'homme se sert souvent

de ses propres lumières pour offusquer sa raison ; il emploie les connaissances dont il a rempli son esprit à des choses indignes de l'excellence de sa nature. L'un travaille à devenir savant pour satisfaire sa curiosité, l'autre pour acquérir de la réputation; celui-ci pour entrer dans les charges, celui-là pour amasser des richesses ; enfin, presque tous pour contenter leur vanité, leur avarice ou leur ambition ; et, lorsqu'ils ont acquis la science, à combien de mauvais usages ne la font-ils point servir ? Ainsi, comme les eaux les plus salutaires dans leur source se trouvent quelquefois empoisonnées par les canaux où elles passent, de même ces connaissances, qui sont bonnes si nous les considérons en elles-mêmes, deviennent mauvaises par le moyen de ceux qui les possèdent, lorsqu'ils ne devraient s'en servir que pour s'élever plus facilement à la connaissance de DIEU, pour contempler les adorables vérités de la religion, pour exciter les hommes à la vertu, pour se connaître soi-même, pour s'instruire de ses devoirs, et pour mieux s'acquitter de l'emploi que nous avons embrassé et de l'état auquel DIEU nous a appelés. (*Pièces présentées à l'Académie Française*, en 1673.)

[Vouloir tout savoir.] — Voici comment l'Ecclésiaste parle de lui-même : « J'ai été roi en Jérusalem, et je me suis mis dans l'esprit de faire une recherche exacte de tout ce qui est sous le soleil. Cette occupation est fâcheuse, et, quoique j'aie précédé en sagesse tous ceux qui ont été devant moi, et que j'aie appris et contemplé bien des choses, j'ai reconnu qu'il y a là du travail et de l'affliction d'esprit, parce que plus on sait, plus on conçoit d'indignation de voir qu'on ignore plus qu'on ne sait, et plus on travaille, quoique pour l'ordinaire assez inutilement, à apprendre ce qu'on ne sait pas. » C'est donc une grande témérité de penser qu'on puisse tout savoir, et de prétendre à l'imaginaire encyclopédie des Grecs, qui n'est autre chose que l'universalité des sciences enchaînées les unes avec les autres comme dans un cercle. Nous en voyons, dans le monde, qui veulent passer pour universels, et qui ne savent presque rien, et, pour vouloir trop savoir, ils demeurent toujours ignorants, n'ayant qu'une fort légère teinture de ce qu'ils ont plutôt effleuré que pénétré. *Semper discentes, et nunquàm ad scientiam pervenientes,* comme dit l'Apôtre S. Paul (II Tim. IV). **(Le P. Duneau.)**

[La science de Dieu.] — De toutes les sciences, celle que l'Ecriture appelle science de DIEU et science du salut est la plus nécessaire, ou, pour mieux dire, l'unique qui soit nécessaire. C'est elle que le Sauveur est venu enseigner aux hommes, dans la loi de grâce, bien mieux que n'avaient fait les prophètes dans l'ancienne loi, et les patriarches dans la loi de nature. Il a voulu que S. Jean-Baptiste, son précurseur, commençât les leçons de cette science dans le désert et sur le Jourdain, selon la prédiction de son père Zacharie : *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus.* Il les

continua ensuite durant tout le temps de sa prédication. Il envoya son SAINT-ESPRIT à ses Apôtres après son ascension, pour leur enseigner, comme il le leur avait prédit, toute vérité : *Cùm venerit Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*. Le SAINT-ESPRIT n'enseigna pas aux Apôtres les vérités de la philosophie profane; mais seulement les vérités du ciel et du salut éternel. Cette même science est appelée, dans l'Ecriture, la science des saints que DIEU inspira au patriarche Jacob, duquel il est dit au livre de la Sagesse : *Dedit illi scientiam sanctorum ;* parce qu'elle sanctifie ceux qui l'apprennent et qui s'en servent. Il est du devoir de tout chrétien d'avoir cette science sur toutes les autres, puisqu'elle est la plus nécessaire, la plus noble et la plus excellente. Mais n'est-ce pas un malheur déplorable de voir, dans le monde, des hommes de grand esprit, d'un génie élevé et d'une conduite admirable dans toutes les affaires du siècle, être si grossiers et si ignorants en celle de leur salut? On en voit qui sont capables de gouverner des mondes entiers, qui ont une politique raffinée, qui pénètrent jusqu'au fond les intrigues les plus embrouillées, qui n'entreprennent rien dont ils ne viennent à bout, et qui, néanmoins, vivent dans des ténèbres aussi épaisses que celles d'Egypte en ce qui regarde leur salut et les biens ou les maux de l'éternité. On peut dire la même chose, par proportion, des savants du monde, qui s'occupent incessamment à l'étude des sciences et à la considération de tout ce que le ciel enferme dans son enceinte, mais qui ignorent la science du salut, qui est celle des saints : ils sont instruits de bien des choses du monde, mais ils ignorent les voies de la sainteté et de la justice, qui sont les voies de DIEU. Il est encore plus étrange d'en voir qui s'adonnent à la recherche des perfections divines et à l'étude de la théologie, et qui veulent savoir les voies de DIEU, en se contentant d'une simple et stérile spéculation, sans se mettre en peine d'apprendre comment il faut se conduire dans le chemin du salut. Ils sont du nombre de ceux dont DIEU se plaignait autrefois par le prophète Isaïe : *Me de die in diem quœrunt, et scire vias volunt.* Il forment de jour en jour des questions touchant les décrets et la providence de DIEU; ils veulent savoir comment il se conduit au gouvernement du monde et à l'égard des prédestinés et des réprouvés; ils font profession d'enseigner les sciences les plus sacrées, sans avoir peut-être jamais appris à bien vivre et à mettre en pratique ce qu'ils enseignent.

Avez-vous jamais vu un de ces savants orgueilleux ? C'est le fardeau le plus pesant que la terre porte. Ils sont tout pleins d'eux-mêmes; ils se flattent, ils s'applaudissent en tout ; au lieu qu'un véritable savant, j'entends de cette science du salut, s'abaisse dans sa propre connaissance. Il n'a jamais que des sentiments modestes de ce qu'il sait; le torrent de l'estime publique , qui entraîne les autres, ne l'ébranle pas seulement. Il a compris que l'unique science est celle du salut, que tout le reste n'est qu'un vain amusement, que ces lumières ne sont, au plus, semblables qu'à ces feux qu'on voit briller pendant la nuit, qui, au lieu de nous

découvrir le précipice, nous y font tomber si nous nous laissons conduire à leurs fausses lueurs. Pourquoi tirer tant de vanité de quelques légères connaissances que nous n'avons acquises qu'à force de travail, et que nous ne cultivons qu'avec bien du soin, puisqu'elles ne sont pas à nous? et pourquoi faire comme ces laboureurs ingrats qui n'attribuent l'abondance de leurs moissons qu'à la force de leurs bras, sans regarder le ciel qui en couronne leurs champs? Il faut porter sa vue plus loin, et aller reconnaître ces sciences dans leur source, c'est-à-dire dans Dieu même, qui les a tirées des trésors inépuisables de sa sagesse pour nous les donner, non pas certes afin que nous les employions à des usages si profanes. Ce ne sera pour nous qu'un plus grand sujet de crainte, si nous nous perdons avec tant de lumières. (*Le même, Discours* 7e.)

[Etudier dans la jeunesse.] — Il est nécessaire de faire concevoir aux jeunes gens une grande idée de leurs études, et, pour les obliger à s'y appliquer fortement, leur faire entendre que c'est pour les rendre capables des emplois auxquels leur naissance les appelle, ou qu'ils peuvent obtenir un jour par leur bien ou par leur mérite. On doit leur faire comprendre que la fonction de ces charges qui les attendent demande un esprit cultivé par les sciences, et qu'il n'est pas possible d'y faire son devoir avec honneur et avec distinction par le secours des seules lumières naturelles; qu'il ne suffit pas d'être honnête homme et d'avoir de la religion pour s'en acquitter dignement, mais qu'il faut encore être éclairé, et que, sans cette condition, on y fait une infinité de fautes qui font un tort considérable au public, et qui exposent celui qui les fait au mépris des gens de bien; enfin, qu'à quelque condition qu'ils soient destinés, les sciences leur sont absolument nécessaires, et qu'ils ne sauraient presque être capables de rien s'ils n'ont étudié. (*De l'éducation des enfants, par* **J. Pic.**)

EXEMPLE

LA FORCE DE L'EXEMPLE EN GÉNÉRAL

Bon Exemple ; — Édification

AVERTISSEMENT.

*Mon premier dessein, en pensant à traiter de la force et du pouvoir de l'*Exemple, *était de joindre dans un même titre le bon et le mauvais, comme, en plusieurs autres matières, j'ai réuni les deux contraires comme appartenant au même sujet. Mais ce projet m'a ensuite paru d'une trop vaste étendue dans l'exécution. Ainsi, nous remettrons à parler du* Mauvais exemple *quand nous parlerons du* Scandale : *là on pourra voir ce que nous en dirons, si on aime mieux joindre l'un et l'autre dans un même corps de discours, comme font plusieurs prédicateurs.*

Pour ce qui regarde le Bon Exemple, *nous n'en pourrons parler qu'en général, sans l'attacher à aucune vertu particulière, parce que chacune nous porte à la pratiquer et à imiter ceux qui s'y sont rendus recommandables. Tellement que ce sujet ne tend qu'à exciter tous les chrétiens à travailler à l'édification du prochain par une vie exemplaire, exempte de reproche, et qui, par une exacte observation de tous les devoirs d'état, porte ceux qui seront témoins de leurs actions à s'en rendre les imitateurs, à quoi S. Paul exhortait souvent les premiers chrétiens.*

Ce sujet, du reste, quoiqu'il paraisse un peu vague, peut être très-utile, renferme tous les devoirs de la vie chrétienne, et a toujours été regardé comme le premier devoir de la charité envers le prochain, le moyen le plus propre et

le plus efficace pour contribuer à son salut, et enfin, comme une obligation indispensable à un chretien, qui, n'étant pas seulement pour lui seul, mais encore pour les autres, trouve dans le Bon Exemple *le moyen universel de satisfaire à cette pressante obligation.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Le premier dessein et le plus naturel qui se présente sur ce sujet est de faire voir : — 1°. L'obligation que tout chrétien a de donner bon exemple ; — 2°. Le grand bien et le fruit que le bon exemple a coutume de produire, quand un chrétien s'acquitte de ce devoir en se rendant un modèle et un exemple de vertu à tous ceux avec qui il est obligé de vivre, dans l'état et dans la condition où la Providence l'a placé.

Première partie. — Après avoir supposé que l'homme ne vit pas seulement pour lui-même, mais encore pour ceux avec qui il vit, et compose une société, un chrétien, qui est membre de l'Eglise et lié avec le reste des hommes par les nœuds les plus saints et les plus étroits de la charité, est obligé non-seulement de travailler à son propre salut, mais encore de procurer celui des autres, autant qu'il est en son pouvoir : et je dis que c'est de-là que naît l'obligation que le Fils de Dieu lui impose, de donner bon exemple : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est :* (Matth., v) c'est-à-dire qu'il n'est pas seulement obligé de ne rien faire paraître aux yeux des hommes qui les puisse scandaliser; mais, de plus, de pratiquer les vertus qui aillent à les édifier et qui sont propres à son état. Or, il y est obligé — 1°. Pour l'*intérêt de l'Eglise*, dont il est membre en qualité de chrétien. C'est un honneur et une gloire incomparable d'être enfant de l'Eglise : il ne doit donc pas se contenter de ne la point déshonorer par une vie déréglée et scandaleuse ; mais il doit s'efforcer de lui faire honneur et de contribuer à sa gloire, par une vie exemplaire et édifiante : car comment cette Eglise sera-t-elle toute sainte et sans tache, si ses membres et ses enfants ne sont saints et irréprochables dans leur vie ? et comment connaîtra-t-on qu'ils sont tels, si leurs actions ne le font voir ? J'entends celles qui doivent être exposées aux yeux des hommes. Autant donc les chrétiens indignes du nom qu'ils portent font outrage à l'Eglise

en décréditant ses maximes et en combattant même les vérités qu'elle enseigne par des actions qui leur sont opposées, autant un fidèle chrétien lui fait d'honneur par le bon exemple qu'il donne à tout le monde, et qui fait juger que les vérités qu'elle enseigne sont praticables et qu'il est glorieux de les suivre, puisque des personnes du premier rang et d'une naissance distinguée font gloire de les embrasser, etc. — 2°. Un chrétien est obligé au bon exemple pour l'*intérêt de ses frères*, et par la charité qu'il doit au prochain, qui l'engage à lui procurer, autant qu'il lui est possible, le plus grand de tous les biens, son salut éternel. Or, le bon exemple est le moyen le plus efficace, et le plus ordinairement le seul, qu'on a de l'aider à parvenir à cette fin. En effet, la charité qui nous ordonne de secourir le prochain dans ses besoins a ses exceptions, ses dispenses et ses réserves : il se peut faire que nous en ayons nous-mêmes plus de besoin que lui ; nous n'avons pas toujours la liberté de l'aller visiter en prison ; souvent nous ignorons la nécessité où il est, et nous ne pouvons pas la connaître. De même, nous ne sommes pas toujours obligés de lui faire des réprimandes sur sa mauvaise vie et sur le dérèglement de sa conduite, parce que nous n'avons pas juridiction sur toutes sortes de personnes. Mais nous pouvons toujours lui donner lebon exemple. Aussi est-ce le premier, le plus général et le plus indispensable des devoirs de la charité : *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (Eccles. XVII.) — 3°. Le chrétien est obligé de donner le bon exemple pour *son propre intérêt,* puisqu'en portant les autres à pratiquer la vertu il la pratique lui-même; il fait avantageusement son salut en procurant celui des autres ; il participe au bien que font ceux à qui il a donné l'exemple, et aux mérites qu'ils acquièrent.

Deuxième partie : — Le fruit qu'on fait, et le service qu'on rend à Dieu, à l'Eglise et au prochain, en donnant bon exemple. — 1°. On glorifie Dieu d'une excellente manière, en portant tout le monde à l'aimer et à le servir. — 2°. On s'oppose au désordre et aux ravages que cause le scandale partout. — 3°. On confond le vice, qui n'ose paraître en notre présence : *Vitia ex occursu meo suffundo*, comme disait Tertullien. — 4°. On autorise la vertu et on lui donne du crédit, on excite et on encourage les faibles et les lâches ; un homme de bien, dans une ville, fait souvent plus de fruit que les prédicateurs. Quelle consolation d'avoir contribué au salut d'une âme ! C'est par où il faut conclure.

—

II. — 1°. L'exemple des gens de bien nous découvre et nous fait voir la beauté de la vertu, et par ce moyen nous porte à l'aimer et à la suivre.

2°. Il nous fait voir que la pratique n'en est pas impossible, mais au contraire qu'elle est plus aisée que nous ne nous étions imaginé.

3°. Il nous persuade de l'obligation que nous avons de nous soumettre aux lois et aux commandements de Dieu, puisque nous ne sommes pas plus privilégiés que ceux qui nous en donnent l'exemple.

III. — La vie d'un homme de bien et d'une vertu exemplaire nous enseigne à fuir le mal et à faire le bien, de la manière la plus facile, la plus efficace et la mieux reçue.

1°. Elle détourne du vice, puisque le bon exemple est une répréhension tacite, qui confond ceux qui y sont engagés ; un reproche qu'on leur fait, sans qu'ils aient droit de s'en plaindre ou de s'en offenser : *Vitia ex occursu meo suffundo,* dit Tertullien ; au lieu que les autres moyens de reprendre, de corriger ou de réformer les déréglements des autres, si l'on n'y ajoute le bon exemple, ne servent qu'à attirer des railleries et des censures de leur part.

2°. Le bon exemple porte au bien : de la manière du monde la plus forte et la plus efficace, en nous le faisant voir en pratique, et par-là nous ôtant toute excuse et tout prétexte, du côté de la difficulté des préceptes, de notre faiblesse, de notre naturel, de la coutume, etc.

—

IV. — 1°. Il n'y a point de chrétien qui n'ait moyen de profiter des bons exemples que lui donne le prochain. Les bons exemples qu'on a devant les yeux excitent et animent les faibles, donnent de la consolation aux plus fervents, les mettent à couvert de la censure des méchants et du reproche de singularité, les font toujours avancer par une sainte émulation, et ôtent à tout le monde la crainte et la honte de se déclarer pour la vertu : ce qu'on appelle le respect humain.

2°. Il n'y a point de chrétien qui ne doive réciproquement donner bon exemple aux autres. Il y est obligé 1°. par le commandement exprès du Fils de Dieu : *Sic luceat lux vestra coràm hominibus,* etc.; 2°. Par le précepte de la charité chrétienne ; 3°. Par l'intérêt de son propre salut.

—

V. — Toute action, quand elle est exemplaire et faite à la vue des hommes, a deux grands avantages sur celle qui est faite en secret.

1°. Elle contribue davantage à la gloire de Dieu, au progrès du christianisme et au salut du prochain. Les preuves en sont claires et faciles.

2°. Toute bonne action, quand elle est exemplaire, augmente le mérite de celui qui la fait et sa couronne dans le ciel, au sens où S. Paul appelle ceux qu'il a convertis, et au salut desquels il a contribué, « sa joie et sa couronne : *Gaudium meum et corona mea.* » (Philip. IV.)

—

VI. — Le bon exemple porte au bien et à la vertu en trois manières.

1°. Il attire et sollicite ceux qui en sont les plus éloignés, par un attrait

et un charme inévitable : car, si on dit qu'il n'y a personne qui ne fût charmé de sa beauté si on la pouvait voir des yeux du corps, c'est l'exemple qu'on en donne qui la rend visible et sensible. Comme S. Augustin nous assure que rien ne l'enflammait davantage dans l'amour de la pureté que de se représenter la continence par une troupe de vierges qui l'invitaient à embrasser cette vertu, dont elles lui faisaient voir l'éclat et le mérite.

2°. Rien n'est plus capable de nous exciter et de nous animer à entreprendre quelque chose de grand, quelque difficile qu'il nous paraisse, que l'exemple de ceux qui marchent devant nous, qui nous aplanissent le chemin : car alors nous nous sentons piqués d'une généreuse émulation, qui nous donne des forces et du courage que nous n'aurions pas de nous-mêmes.

3°. Il nous conduit comme par la main, nous apprend comment il faut faire, et nous fait voir que la chose n'est pas aussi difficile que nous nous étions imaginé.

—

VII. — 1°. Pour persuader la vertu, il faut la faire connaître et en montrer l'utilité et les avantages.

2°. Il faut en montrer l'utilité et faire voir qu'elle n'est point au-dessus de nos forces.

3°. Il faut la faire aimer et faire naître le désir de l'acquérir. C'est ce que fait le bon exemple, d'une manière qui lui est propre et qui est efficace.

—

VIII. — 1°. La vie sainte et exemplaire que mènent les gens de bien est une preuve évidente qu'ils croient les vérités de la foi et qu'ils sont fortement persuadés des vérités de notre religion.

2°. Ce bon exemple qu'ils donnent, et cette vie sainte qu'ils mènent, est la preuve la plus forte et la plus convaincante de cette même religion, puisqu'elle a eu plus de force que toutes les raisons, et que les miracles mêmes, pour la faire embrasser.

3°. C'est encore le bon exemple qui soutient aujourd'hui le christianisme, qui le défend contre le dérèglement des mœurs des mauvais chrétiens, et sans cela, il y a longtemps qu'il serait détruit.

—

IX. — Puisque le Fils de Dieu lui-même compare le bon exemple à la lumière, on ne peut prendre un dessein plus juste que de justifier la vérité de cette comparaison en faisant voir que l'exemple d'une vie sainte et vertueuse fait, à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance ou dans les

ténèbres du vice, ce que fait la lumière, dont les deux effets propres et connus de tout le monde sont *d'éclairer* et *d'échauffer* tout à la fois.

1°. Ainsi, le bon exemple nous éclaire, nous fait connaître le bien et le mal, et nous enseigne mieux et en moins de temps que les meilleurs maîtres par toutes les lecons qu'ils nous peuvent donner, et par tous les préceptes qu'ils nous peuvent faire.

2°. Comme la lumière nous échauffe, rien ne nous anime davantage et ne nous inspire plus d'ardeur et d'émulation que l'exemple : et, par conséquent, il est plus puissant et plus efficace, pour nous porter au bien, que les exhortations les plus vives et tous les motifs qu'on nous pourrait alléguer.

—

X. — Les personnes d'exemple font éminemment dans l'Eglise — 1°. L'office de *docteurs* qui l'éclairent par la lumière de leurs vertus, qui l'instruisent et qui enseignent aux autres les voies du salut.

2°. Ils font l'office de *pasteurs*, sans autre autorité que celle que leur donne leur vertu; ils défendent et soutiennent l'Eglise contre les méchants chrétiens qui la persécutent, par leurs scandales, plus cruellement que n'ont fait autrefois les tyrans par les supplices.

3°. Ils font l'office des *apôtres*, en étendant l'empire et le royaume de Jésus-Christ, et en attirant les hommes à son service.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Augustin**, Exposit. du ps. 39, expliquant ces paroles, *Videbunt justi et timebunt, et sperabunt in eum,* fait voir comment les saints qui ont précédé ont servi d'exemple à ceux qui les ont suivis, et ceux-ci le doivent donner aux autres. — Sur le ps. 56 : la même chose ; chacun doit l'exemple aux autres. — *Serm.* 2 *de Catechismo:* tout le monde trouve de quoi imiter la vie de ceux qui ont saintement vécu. — VIII *Confess.* 6 : combien il fut touché du récit que lui fit un certain Pothinien de la vie de S. Antoine et de la conversion de trois courtisans qui, ayant

lu par hasard la vie du même saint, furent embrasés du désir de l'imiter, et se consacrèrent au service de Dieu.

S. Grégoire, XXIV *Moral.:* Comment nous nous pouvons connaître par les vertus dont les autres nous donnent l'exemple. — XXV *Moral.* 7 : que le propre du bon exemple est de nous exciter au bien et de nous en faire naître le désir. — Sur le chap. 10 de Job, *Instauras testes tuos contrà me*, il montre que les témoins qui nous accuseront un jour sont des personnes qui nous auront donné un exemple que nous n'aurons pas suivi. — V *Moral.* 5: qu'il faut chercher des trésors dans les sépulcres des saints, et que ces trésors sont les exemples de leurs vertus. — II *in Reges*, il montre par un long discours que les prédicateurs et ceux qui instruisent les autres doivent les premiers donner l'exemple. — Préface sur le livre de Job : que les exemples des gens de bien nous doivent instruire, quand nous avons négligé de suivre la loi naturelle et les préceptes de la loi divine.

S. Jérôme, *Epist.* 50, où il rapporte la vie de S. Paul ermite, représente combien S. Antoine, qui l'était allé visiter, fut confus en voyant ce modèle des solitaires et tout ensemble animé par l'exemple de ses vertus.

S. Chrysostôme, *Homil.* 46 sur S. Matthieu chap. 13, montre que ce ne sont point les miracles mais les vertus et les bonnes mœurs qui rendent les hommes recommandables. — Homél. 21, ibid. : que les chrétiens imparfaits doivent s'encourager par l'exemple des autres. — *Homil.* 7 *in Genes.* : grand bien que produit le bon exemple. — Homél. 65 sur S. Matthieu, exhorte ceux qui veulent être gens de bien à jeter les yeux sur les exemples de ceux qui ont excellé en quelque vertu. — *Homil.* 2 *in Timoth.:* qu'il n'y aurait bientôt plus de païens si tous les chrétiens vivaient comme ils doivent, parce que tout le monde voudrait les imiter.

S. Basile, Homél. 9 sur S. Gordien, montre, par les exemples des anciens patriarches, la force du bon exemple pour animer les hommes à la vertu. — *Epist.* I *ad Gregorium theologum :* combien le bon exemple est puissant sur notre esprit. — *Epist.* 79 *ad Eustach. Episcop. Sebast. :* combien il a été lui-même animé par l'exemple des solitaires et des saints religieux qu'il a vus en Egypte et en divers autres endroits.

Cassien, V, 4, parle du fruit que l'on peut recueillir du bon exemple, et rapporte la maxime de S. Antoine, qui imitait en chacun de ses frères la vertu dans laquelle il excellait.

S. Bernard, *serm.* 54, *in Cantic.:* que, dans une société, on peut imiter et se rendre propres les vertus de chaque particulier.

[Livres spirituels et autres.] — **Rodriguez,** Traité 1er chap. 13, fait voir que le meilleur moyen de profiter et d'avancer dans la vertu est de se proposer l'exemple des personnes les plus saintes et les plus ferventes.

Jacobus Alvarez de Paz, V, part. 2, *De vitâ spirituali*, 29.

Hieronymus Platus, I *De bono statùs religiosi*, 26, fait voir le secours que l'on tire des bons exemples dans la vie religieuse.

Le P. Suffren, *Année chrétienne*, de la conversation, §. 2.

Georgius Stengelius, dans le livre entier intitulé *Vis et virtus exemplorum*.

Nicolaus Lancicius, *Opusc.* 13, *cap.* 4.

Theophilus Renaud, *Moral., (de incentivis ad virtutem.)*

Dandinus, *Ethica sacra*. 29 *et* 30. Dans l'un il montre, en cinq chapitres, qu'il faut donner bon exemple; dans l'autre, il prouve, en autant de chapitres, qu'il faut suivre et imiter le bon exemple.

Le P. Caussin, traité 1er, 2e raison, parle du pouvoir du bon exemple.

[Les Prédicateurs.] — **Matthias Faber**, *In festo S. Matthæi, conc. 6.*

Eusebius Nierimbergius, *Homil.* 57, *de sanctorum exemplis.*

Thomas Stapletonus, *Domin.* 15 *post Pentec. Domin.* 6 *Epiphaniæ.*

Biroat. *Avent*, disc. 12. *Carême*, 2e serm. pour le 5e dim.

Joly, 6e dimanche après la Pentecôte.

Lambert, Discours sur la vie ecclésiastique. 13e discours.

Le P. Texier, Dominicale. Le sermon pour le dimanche de la Septuagésime est tout entier sur le bon exemple.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Carême.

[Recueils.] — **Louis de Grenade**
Labatha.
Lohner, *Biblioth. manualis.*
Theatrum vitæ humanæ.
Cresolius. *Mystagogus*, 43

(toutes ces entrées :) Titulo *Exemplum*.

§ III.

Passages, Exemples et Applications de l'Écriture.

Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est. Exod. xxv, 40.	Considérez, et faites selon le modèle que je vous ai montré sur la montagne.
Imitantur illum qui sunt ex parte illius. Sapient. II, 25.	Ceux qui se rangent à son parti deviennent ses imitateurs.
Exemplo didici disciplinam. Prov. xxiv, 32.	Je me suis instruit par l'exemple.
Adolescentibus exemplum fortè relinquam. II Machab. VI, 28.	Je laisserai peut-être aux jeunes gens un exemple de fermeté.

Vos estis lux mundi. Matth. v, 14.
Vous êtes la lumière du monde.

Non potest civitas abscondi suprà montem posita, neque accendunt lucernam et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Ibid.
On n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.

Sic luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. Ibid.
Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.

Sint lucernæ ardentes in manibus vestris. Lucæ XII, 35.
Ayez toujours dans vos mains des lampes ardentes.

Qui facit veritatem venit ad lucem ut manifestentur opera ejus, quia in DEO *facta sunt.* Joan. III, 21.
Celui qui fait ce que la vérité lui prescrit vient à la lumière afin que ses œuvres soient découvertes, parce qu'elles ont été faites en DIEU.

Exemplum dedi vobis, ut, quemadmodùm ego feci, et vos faciatis. Joan. XIII, 15.
Je vous ai donné l'exemple, afin que, pensant à ce que je vous ai fait, vous fassiez de même.

Instauras testes tuos contrà me. Jobi X, 17.
Vous établissez contre moi vos témoins.

Providentes bona non tantùm coràm DEO, *sed etiam coràm hominibus.* Roman. XII, 17.
Ayez soin de faire le bien non-seulement devant DIEU, mais aussi devant les hommes.

Unusquisque vestrùm proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem. Roman. XV, 2.
Que chacun de vous tâche de satisfaire son prochain dans ce qui est bon, et dans ce qui le peut édifier.

Omnia ad ædificationem fiant. I Corinth. XIV, 26.
Que tout se fasse pour l'édification.

Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum DEI*; quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* Hebr. XIII, 7.
Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont prêché la parole de DIEU ; et, considérant quelle a été la fin de leur sainte vie, imitez leur foi.

Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum. II Cor. VI, 3.
Prenons garde de donner en quoi que ce soit aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point déshonoré.

Vestra æmulatio provocavit plurimos. II Cor. IX, 2.
Votre zèle a excité dans plusieurs le désir de vous imiter.

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. I Corinth. IV, 16.
Soyez mes imitateurs, comme moi-même je suis imitateur de JÉSUS-CHRIST.

CHRISTI *bonus odor sumus* DEO, *in eis qui salvi fiunt.* II Corinth. II, 15.
Nous sommes devant DIEU la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST, à l'égard de ceux qui se sauvent.

Sitis sine querelâ, sine reprehensione, in medio nationis pravæ. Philipp. II, 15.
Soyez irrépréhensibles et sans tache au milieu d'une nation corrompue.

Inter quos lucetis sicut luminaria in mundo. Ibid.
Vous brillez parmi eux comme des astres dans le monde.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. Ibid. IV, 5.
Que votre modestie soit un spectacle pour tous les hommes.

Non quasi non habuerimus potestatem, sed ut nosmetipsos formam daremus vobis ad imitandum nos. II Thessal. III, 9.
Ce n'est pas que nous n'eussions le pouvoir d'en user autrement ; mais nous avons voulu nous donner nous-même pour modèle, afin que vous nous imitiez.

Ab omni specie malâ abstinete vos. I Thessal. V, 22.
Abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal.

Exemplum esto fidelium, in verbo et conversatione..., ut profectus tuus manifestus sit omnibus. I Tim. IV, 12, 15.
Rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles, dans les entretiens et dans la manière d'agir avec le prochain..., afin que votre avancement soit connu de tous.

In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum. Tit. II, 7.
Rendez-vous un modèle de bonnes œuvres en toutes choses.

Consideremus invicem in provocationem charitatis et bonorum operum. Hebr. X, 24.
Veillons les uns sur les autres, afin de nous exciter à la charité et aux bonnes œuvres.

Pascite qui in vobis est gregem Dei, *providentes non coactè sed spontaneè, neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo.* I Petri v, 3.

Paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite non par une nécessité forcée, mais par une affection toute volontaire, non en dominant sur le clergé, mais en vous rendant le modèle du troupeau en toute sincérité.

Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis tanquàm de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum. I Petri ii, 12.

Conduisez-vous parmi les gentils d'une manière pure et sainte, afin que, au lieu de vous traiter de méchants, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu.

Sic est voluntas Dei, *ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* Ibid. 15.

Dieu veut que, par votre bonne vie, vous fermiez la bouche à ces hommes ignorants et insensés.

Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamìni vestigia ejus. Ibid. 21.

Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant l'exemple afin que vous marchiez sur ses pas.

Quis sapiens et disciplinatus inter vos? Ostendat ex bonà conversatione operationem suam. Jacobi iii, 13.

Y a-t-il quelqu'un qui passe pour sage et pour savant parmi vous? Qu'il fasse paraître ses œuvres dans la suite d'une bonne vie.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[David.] — Nous lisons, au 1er livre des Rois, que Saül fut convaincu de la fidélité de David et de l'attachement de ce fidèle sujet à son service par un exemple dont ce prince fut lui-même le témoin, ce que toutes les raisons de son fils Jonathas n'avaient jamais pu lui persuader. Ce fidèle ami de David avait cent fois représenté à ce prince jaloux et soupçonneux qu'il avait tort de se défier d'un homme dont tout le monde connaissait le mérite, qu'il lui répondait de son bon cœur et de la droiture de ses intentions; qu'il y avait de l'injustice à persécuter, sur des soupçons mal fondés, celui qui avait rendu de si importants services à l'Etat, et qui pouvait encore en rendre de plus grands, dans l'occasion; que le besoin qu'il avait, dans les conjonctures présentes, d'un homme dont la probité n'était pas moins reconnue que le courage et la valeur, devait l'obliger à le retenir auprès de lui et à se l'attacher par de nouveaux bienfaits et par des emplois considérables, plutôt que de chercher à s'en défaire. Jonathas ne gagna rien par toutes ses raisons sur l'esprit de son père, prévenu et animé depuis longtemps contre David. Mais quand David lui eut montré lui-même le morceau de sa robe qu'il lui avait coupé, pour marquer qu'il pouvait lui ôter la vie impunément, et par sa mort s'assurer à lui-même la couronne, alors Saül, surpris d'une telle modération, fut persuadé que David était le plus fidèle de ses sujets, et ne put s'empêcher de s'écrier : *Filî mî Davîd, justior tu es quàm ego, et tu indicâsti hodiè!*

[L'exemple plus fort que les miracles] — Au 4e livre des Rois, Naaman, général

des armées du roi de Syrie vient trouver le prophète Elisée pour être guéri de sa lèpre, et il le fut en effet après avoir exécuté l'ordre que le prophète lui avait prescrit, de se baigner sept fois dans le Jourdain, Le miracle tout évident d'une guérison si entière et si inespérée fit que Naaman se récria aussitôt : *Verè scio quòd non sit alius Deus nisi in Israel.* Mais il ne quitta pas pour cela son idolâtrie. Qu'est-ce qui eut la force de lui persuader d'y renoncer entièrement, et d'en prendre sur l'heure même la résolution ? Ce fut l'exemple du mépris généreux, que fit Elisée de l'or, de l'argent et de tous les riches présents que ce prince lui offrit. Un tel désintéressement, qu'il ne put s'empêcher d'admirer, n'en ayant jamais vu de semblable, lui fit juger que le Dieu d'Israël était grand et qu'il méritait d'être adoré de tout le monde, puisqu'il était reconnu par un homme d'une si haute vertu, qui ne le servait pas en vue des richesses ou d'aucune récompense temporelle, mais uniquement pour sa souveraine grandeur : de manière que, frappé de cet exemple, il se récria : « C'est maintenant que je renonce au culte des faux dieux que j'ai adorés jusqu'à présent, et que je promets de n'en reconnaître jamais d'autre que celui qui inspire ou qui ordonne à ses prophètes un si parfait désintéressement: *Non faciet ampliùs servus tuus holocaustum diis alienis.*

[Mathathias.] — Mathathias, cet illustre chef des Machabées, conserva ses enfants dans le culte de la vraie religion par l'exemple de leurs ancêtres, qui s'étaient signalés par leur zèle à la défendre. Ce grand homme, pénétré d'une sensible douleur à la vue des malheurs de sa patrie et de la persécution d'Antiochus, qui voulait abolir le culte du vrai Dieu et la loi des Juifs, ne se contenta pas de mépriser courageusement les promesses et les menaces que lui firent les envoyés de ce prince, qui le sollicitaient, comme le plus considérable de sa nation, à donner l'exemple de sa soumission aux ordres du roi; mais il fut le premier à déclarer qu'il donnerait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de sa loi et de la religion de ses pères; de sorte que, voyant la lâche désertion de la plupart de ceux de sa nation, il ramassa le plus de gens qu'il put pour s'opposer à la fureur d'Antiochus, et, après avoir signalé sa valeur et son zèle à détruire les idoles et les autres marques d'idolâtrie, étant près de la mort, il ne trouva rien de plus puissant pour animer ses enfants à suivre son exemple que d'y ajouter celui de tous les grands hommes qui avaient suivi, soutenu et défendu la même loi au péril de leur vie. « Représentez-vous, leur dit-il, l'exemple de ces Israélites fidèles à la loi de Dieu dont vous descendez : le zèle d'un Elie, la fidélité d'un Abraham, la douceur d'un David, l'obéissance d'un Isaac, la pureté d'un Joseph, » ce qui inspira tant de courage aux dignes enfants d'un si généreux père, qu'ils devinrent les uns après les autres le soutien de leur patrie, et témoignèrent le même courage à défendre leur loi et leur religion.

[Onias.] — L'Ecriture représente le règne des Machabées comme un siècle d'or pour le peuple de Dieu. Elle marque la tranquillité parfaite dont il jouisssait, et l'entière liberté qu'il avait dans le temple de Jérusalem, toutes les cérémonies et les solennités de la religion, qui y étaient devenues vénérables, même aux peuples étrangers. Mais tous ces avantages sont attribués à la vertu du grand-prêtre Onias qui régnait alors : *Propter Oniæ Pontificis pietatem* (II Mach. III.) C'est nous indiquer assez sensiblement quelle source de bien apporte toujours à l'Eglise le bon exemple de ceux qui en sont les chefs.

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Notre-Seigneur.] — Dieu, en créant l'homme à son image, a imprimé dans le fond de sa substance une obligation et une inclination naturelle à l'imiter et à perfectionner, par les actions de sa vie, la ressemblance avec Dieu, laquelle n'avait été qu'ébauchée dans la création. Dieu s'est fait homme, dit S Chrysostôme, afin que l'homme devînt en quelque manière Dieu par la ressemblance ; il s'est fait semblable à nous, pour nous obliger de devenir semblables à lui : car il ne s'est pas seulement incarné pour être notre Sauveur, mais encore pour être notre modèle ; ou plutôt il n'a pu être notre Sauveur qu'en devenant notre modèle. En effet, Jésus-Christ n'a pas fait une action qui, dans son intention et dans celle de son Père, n'ait été non-seulement pour mériter notre salut, mais encore pour nous servir d'exemple : et nous devons nous persuader que le Père éternel dit à chaque chrétien ce qu'il dit à Moïse : *Inspice, et fac secundum exemplar :* Regardez mon fils comme votre modèle, et tâchez de l'imiter : il ne sera point votre Sauveur s'il n'est votre modèle, et vous ne le suivrez point dans sa gloire, si vous ne le suivez dans sa vie.

Le Sauveur des hommes, qui savait que le meilleur moyen de les attirer à son service était de leur donner l'exemple des vertus qu'il voulait qu'ils pratiquassent, a aussi voulu que ses apôtres se servissent du même moyen pour gagner les hommes et pour les convertir. Aussi fut-ce la commission qu'il leur donna en les établissant ses ministres et ses substituts pour achever le grand ouvrage qu'il avait commencé, en leur commandant de faire voir, en pratique et dans leurs actions, les vérités et les vertus qu'ils prêchaient par leurs discours. Que la lumière de vos vertus, leur disait-il, brille aux yeux du monde, afin que les hommes, voyant vos bonnes œuvres, soient attirés par cet éclat à vous imiter, et glorifient par ce moyen votre Père céleste qui est dans les cieux : car, quand on vous verra modestes, patients, dégagés de toutes les choses de la terre, zélés pour l'honneur de votre maître, cela donnera de hauts sentiments

de Dieu, et on conclura qu'il faut qu'il soit grand puisqu'on le sert de la sorte.

[Jean-Baptiste.] — Le glorieux précurseur du Fils de Dieu, le grand S. Jean-Baptiste, cet homme canonisé par la bouche de la vérité même, et déclaré le plus grand de tous les hommes, ce grand saint, en un mot, n'a jamais fait aucun miracle; du moins les historiens sacrés n'en parlent point; mais le bruit de sa sainteté était si grand, sa conversation si édifiante, la lumière de ses vertus jetait tant d'éclat, que le monde accourait en foule à son désert : de sorte que sa vie innocente et pénitente tout à la fois, l'austérité de son vivre et de son vêtement, son zèle à prêcher hautement la pénitence, en un mot, l'exemple de sa sainteté faisait une telle impression sur les cœurs, que des personnes de toutes conditions accouraient de partout pour s'instruire de leurs devoirs. C'est le fruit et l'effet ordinaire du bon exemple, qui attire, persuade, convainc, et à quoi rien ne peut résister.

[Les premiers chrétiens.] — Tertullien appelait autrefois les chrétiens *Compendium Evangelii*, l'abrégé de l'Evangile. Il voulait dire que, pour comprendre l'Evangile et voir la sainteté de ses maximes, on pouvait prendre un chemin fort court, qui était d'examiner la vie et les actions de ceux qui les embrassaient. En effet, il n'était pas nécessaire, dit-il, qu'on s'instruisît des qualités de la foi qu'ils professaient; leur vie était comme une école ouverte et une académie de vertu, qui relevait la gloire du Dieu qu'ils adoraient, et où dans le silence on apprenait ce qu'enseignait l'Evangile. C'était là ce qui gagnait les idolâtres, ce qui leur faisait dire qu'il y avait quelque chose de grand et de divin dans une religion dont les enfants étaient si sages dans leur conduite, si patients dans leurs maux, si désintéressés dans leurs affaires, si humbles, si sobres, si charitables, et si portés à faire du bien jusqu'à leurs plus grands ennemis.

[Les Saints en général.] — Elie, dit l'Ecriture, était un homme sujet aux mêmes faiblesses que nous : *Elias homo erat similis nobis.* Si les saints ont eu des faiblesses, ils ont su s'élever au-dessus par leur courage et par leur vertu; s'ils ont eu des passions, ils les ont combattues, et les ont vaincues; s'ils ont eu des défauts, ils s'en sont corrigés, et c'est par-là qu'ils sont devenus saints. Leur exemple nous doit animer à devenir saints comme eux, puisque nous ne pouvons participer à leur gloire qu'en imitant leur sainteté. Mais ne nous imaginons pas que leur sainteté soit un effet de leur bonheur : il leur en a coûté pour être saints; ils ont eu les mêmes obstacles à vaincre que nous; nous avons les mêmes moyens qu'eux : il ne tient donc plus qu'à nous de suivre leur exemple et de marcher sur leurs pas.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Vox Domini in virtute (Psal. XXVIII.) Nous nous plaignons souvent de ce que les vérités évangéliques font si peu d'impression sur les esprits, lorsque cette parole de DIEU, dans la bouche d'un S. Paul, était si vive et si efficace, plus pénétrante, disait-il, que le glaive le plus tranchant : *Sermo* DEI *vivus et efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti.* Cette parole, qui allait porter la terreur jusqu'au fond des cœurs et les détacher de tous les liens charnels, *Pertingens usquè ad divisionem animæ*, meurt maintenant sur nos lèvres, ou du moins dans l'oreille du pécheur. C'est que, parlant comme les saints, nous ne vivons pas comme les saints. « Donnez, dit S. Bernard, donnez à votre voix non pas la force de l'éloquence mais la force de la vertu : *Da voci tuæ vocem virtutis ;* soutenez vos enseignements par vos exemples : *Consonet vita verbis*, par-là vous fortifierez cette parole de DIEU ; vous lui rendrez l'efficace qu'elle perd dans l'imperfection des mœurs, et vous la verrez aussi puissante sur les esprits qu'elle l'était dans les premiers siècles : *Da voci tuæ vocem virtutis : tunc fiet in ore tuo vivus et efficax sermo* DEI.

Pastor, cum proprias oves miserit, ante eas vadit (Joan. X.) Quand le pasteur a fait sortir ses brebis de la bergerie, il marche devant elles. Si nous faisons réflexion à ces mots, *Ante eas*, devant elles, nous trouverons qu'ils ne sont pas sans mystère. Un pasteur peut mener son troupeau en ne marchant qu'après lui ; mais alors ce n'est pas tant le conduire que l'obliger par force à marcher : ce qui est le caractère d'un pasteur sévère et rigoureux ; mais, quand il va devant son troupeau, il l'attire après lui aisément et avec douceur : ce qui est le caractère d'un pasteur plein de tendresse : et c'est ce que JÉSUS-CHRIST demande dans les pasteurs de son Eglise. Ainsi, quoique vous puissiez quelquefois obliger vos ouailles de suivre le bon chemin à force de reproches et de manières dures, DIEU n'en use pas ainsi à votre égard : vous n'en devez pas plus user à l'égard des autres. Il vous défend même d'agir avec hauteur et avec empire dans votre gouvernement : *Pascite qui in vobis est gregem* DEI, *non coactè sed spontaneè, neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo.* Ce n'est pas qu'on ait moins d'autorité sur le troupeau ; mais c'est que le bon exemple doit se faire plus sentir que l'autorité : c'est le sentiment et la pratique de S. Paul.

Vos estis sal terræ, vos estis lux mundi. (Matth. V). Pourquoi le sel de la terre ? Parce qu'il était de leur ministère d'arrêter le cours de la conta-

gion des vices qui infectait le monde, et des désordres que causait le mauvais exemple. Pourquoi la lumière du monde! Parce qu'il était de leur ministère d'éclairer les hommes par la pureté de leur doctrine et par la sainteté de leurs mœurs. Le Fils de Dieu, voulant marquer encore plus expressément à ses Apôtres qu'ils n'étaient pas moins obligés d'édifier leurs frères par la pureté de leur vie que de les éclairer par la lumière de leur doctrine, leur dit : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. » Le bon exemple des Apôtres, l'odeur de leurs vertus, qui s'est répandue dans le monde, a plus contribué à la conversion du monde que la force de leur parole et de leurs prédications.

Simile est regnum cœlorum fermento (Lucæ XIII.) Les Pères expliquent également cette parole du bon et du mauvais levain, par ce que le levain est pris de l'une et de l'autre manière dans l'Ecriture. Mais, comme le Fils de Dieu dit dans l'Evangile que le royaume de Dieu lui ressemble, *Simile est regnum cœlorum fermento,* j'aime mieux le prendre dans ce premier sens, et vous faire remarquer que, comme le levain a la force d'enfler la pâte où il est mis, de l'échauffer et de lui donner du goût, le bon exemple a de semblables effets, et à l'égard du prochain et à l'égard de nous-mêmes. A l'égard du prochain, s'il y a quelque chose qui échauffe une âme, qui lui ôte l'insipidité qu'elle a, et qui lui donne pour la piété et la vertu le goût qu'elle n'a pas, c'est le bon exemple; et, pour ce qui est de nous-mêmes, les gens de bien qui mènent une vie sainte et exemplaire non-seulement reçoivent le mérite de leurs bonnes œuvres, mais participent encore à toutes celles des autres auxquels ils ont donné de bons exemples.

Quod me facere videritis, hoc facite. (Judic. VII). Faites ce que vous me verrez faire, dit Gédéon à l'élite de ses troupes en se mettant à leur tête. Et ces généreux soldats, comme remarque l'Ecriture, ne manquèrent pas de lui obéir exactement. Jésus-Christ dit à ses disciples à peu près la même chose : *Exemplum dedi vobis.* Quelle chose en effet peut inspirer plus de courage à un soldat que de voir son prince marcher devant lui là où le péril est plus grand ? Un chrétien ne doit-il pas dire au Fils de Dieu ces paroles de Jérémie : *Ego non sum turbatus te pastorem sequens?*

Carbones succensi sunt ab eo (Psal. XVII). *Hoc est sancti viri à* Deo, dit S. Isidore de Damiette. Tous les hommes étaient comme des charbons éteints par leurs péchés et par la froideur ou par la tiédeur qui en étaient comme les restes. Que fait Jésus-Christ ? Il prend quelques saints, il leur communique sa sainteté, il les allume du feu de sa charité, et puis, les mêlant avec les autres chrétiens qui vivent avec eux, et animant leur exemple du feu du Saint-Esprit, il fait passer ce feu des uns aux autres. Il sollicite ainsi les hommes à pratiquer la vertu.

§ IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

Qui in occulto benè vivit, sed alieno profectui minimè proficit, carbo est; qui verò, in imitatione sanctitatis positus, lumen rectitudinis ex se multis demonstrat, lampas est, quia et sibi ardet et aliis lucet. Greg. Homil. 6 in Ezechiel.

Celui qui en particulier mène une vie sainte, sans travailler que pour lui-même et pour sa propre perfection, est comme un charbon ardent; mais celui dont la sainteté est exposée en vue pour porter les autres à l'imiter est en même temps un flambeau ardent en lui-même et qui éclaire les autres.

Sic sit opus in publico, quatenùs intentio maneat in occulto; ut et de bono opere proximis præbeamus exemplum, et tamen per intentionem, quâ soli Deo placere quærimus, semper optemus secretum. Id. Homil. II ibid.

Il faut que la bonne œuvre paraisse tellement en public que l'intention qu'on a en la faisant demeure secrète, afin que par-là nous donnions bon exemple au prochain, et que cependant, par une pure et droite intention, nous ne cherchions qu'à plaire à Dieu dans le bien que nous faisons.

Nullum ego consilium melius arbitror quàm si exemplo tuo fratrem docere studeas quæ oportet fieri, provocans eum ad meliora, et consulere ei neque verbo neque linguâ, sed opere et veritate. Gregor. X Moral.

Je ne sache point de meilleur et de plus utile conseil à vous donner, que d'instruire votre frère par votre exemple de ce qu'il doit faire, et de l'exciter par ce moyen à pratiquer ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait, en procurant ainsi son bien non de parole et par de stériles discours, mais par des effets et en vérité.

Illa vox libentiùs auditorum corda penetrat quam dicentis vita commendat, quia quod loquendo imperat, ostendendo adjuvat ut fiat. Greg. II Pass. 3.

La voix de celui qui enseigne le bien entre plus facilement dans le cœur de celui qui l'écoute, quand elle est soutenue de la vie sainte et exemplaire de celui qui parle; en même temps il aide à faire ce qu'il conseille et ce qu'il prescrit.

Qui præceptis non accendimur, exemplis saltem provocemur, et in appetitu rectitudinis nihil sibi mens difficilè æstimet quod ab aliis peragi perfectè videt. Id. in Job. 10.

Si nous ne sommes pas vivement persuadés par les préceptes de la vertu, du moins soyons animés par les exemples qui frappent nos yeux; et, dans le désir que nous avons de faire le bien, que l'esprit ne trouve rien de trop difficile, lorsqu'il le voit pratiqué par d'autres.

Antiquorum nos exempla confortant, et ex eorum comparatione facilè nos posse præsumimus quod ex nostrâ infirmitate formidamus. Gregor. XXV Moral. 7.

Les exemples des anciens nous animent et nous inspirent du courage; et, par la comparaison que nous faisons d'eux avec nous, nous jugeons que nous pouvons faire ce que nous n'oserions présumer de notre peu de forces.

Dùm peccator justum considerat, seipsum arguit et condemnat. Id. ibid. 9.

Un pécheur qui vit dans le désordre, en voyant un homme juste et d'une vie régulière, s'accuse et se condamne lui-même.

Coràm Domino magni sunt qui, per exem-

Ceux-là sont grands devant Dieu qui, par

pla piæ conversationis, proximorum corda ad omnipotentis Dei *servitium convertunt.* Gregor. II in Reg.

l'exemple d'une pieuse et sainte conversation, excitent le prochain au service du Seigneur.

Ad amorem Dei *et proximi plerumque corda audientium plus exempla quàm verba excitant.* Id. Homil. 39 in Evangel.

Les exemples sont ordinairement plus puissants sur le cœur et font plus d'impression sur l'esprit que toutes les paroles et tous les beaux discours.

Domus episcopi et conversatio quasi in speculo posita magistra est publicæ disciplinæ; quidquid fecerit, id sibi omnes faciendum putant. Hieron. Epist. ad Heliodor.

La maison bien réglée et la manière de vie d'un évêque et d'une personne constituée en dignité, présentée comme un miroir, est un maître public, qui enseigne efficacement, et un précepte que chacun se croit obligé d'observer.

Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione istâ, et condemnabunt eam non sententiæ potestate, sed comparationis exemplo. Id. in Matth. 12.

Les Ninivites paraîtront au jugement avec cette nation; et ils la condamneront, non par l'autorité d'une sentence portée contre elle, mais par un jugement de comparaison, lui ayant donné l'exemple.

Agnoscamus sanctos non fuisse naturæ præstantioris, sed observantioris. Ambrosius.

Reconnaissons que les saints n'étaient pas d'une nature plus excellente que nous, mais qu'ils étaient plus exacts à observer la loi de Dieu.

Ampliùs proficitur exemplo quàm præcepto : quoniam nec difficile quod jàm factum est existimatur, et utile quod probatum est. Id. II Virgin.

On tire plus de profit du bon exemple que des leçons et des préceptes, parce qu'on ne croit pas difficile de faire ce qui a déjà été fait par d'autres, et on croit utile ce qui a été éprouvé.

Efficacius est vitæ quàm linguæ testimonium. Cyprianus.

Le témoignage d'une bonne vie a plus de force sur nous que celui de la parole.

Dicta, factis deficientibus, erubescunt. Tertull. De patientiâ.

Les paroles ont honte de paraître quand les effets manquent.

Vitia ex occursu meo suffundo. Id. de Pallio.

Je rends le vice confus par ma présence.

Non aliundè noscuntur christiani quàm si vita criminis vacua sit. Id. Apologet.

On ne reconnaît point le chrétien à une autre marque qu'à l'innocence de la vie.

Elingui philosophiâ vita nostra contenta est. Tertull. ibid.

Nous nous contentons, nous autres chrétiens, d'une philosophie muette (celle de nos actions).

Verbo virtutem doceto, opere declara. Nilus abbas.

Enseignez la vertu de paroles, mais faites-la voir dans vos actions.

In plerisque justi aspectus admonitio correctionis est, perfectioribus lætitia est. Ambros. in p. 118.

A l'égard des bien de gens, la seule vue d'un homme de bien tient lieu d'avertissement; elle est un sujet de joie aux plus parfaits.

Idcircò, credendum est præstantissimorum vitas exquisititissimè descriptas ut vita nostra mitatione ad virtutem rectiùs deducatur. Gregor. Nys. Enarrat. Vitæ Mosis.

Il faut être persuadé que la raison pour laquelle on a mis par écrit les vies des hommes illustres en sainteté, c'est afin qu'elles nous formassent à la vertu et à la sainteté.

Quantis exemplum veræ humilitatis et perfectæ charitatis ostenderis, cum tantis et pro tantis æterna præmia possidebis. Cæsarius Admonit.

Vous aurez autant de riches récompenses dans le ciel qu'il y aura de personnes à qui vous aurez montré l'exemple d'une véritable humilité et d'une charité parfaite, et vous jouirez éternellement avec elles de cette récompense.

Validiora sunt exempla quàm verba, et pleniùs opere docetur quàm voce. Leo Serm. de Jejun.

Les exemples ont plus de poids que les paroles, et on enseigne beaucoup mieux par les œuvres que par les discours.

Tonitru erat ejus oratio, quia vita erat fulgur; unius nempè splendor alterius in-

La parole de ce grand saint était un tonnerre, parce que sa vie était un éclair péné-

cendium est. Greg. Nazian. (de s. Basilio.)

trant, et le bruit de l'un était suivi du feu et de l'embrasement qu'allumait l'autre.

Qui profitentur se Christi esse, non modò ex iis quæ dicunt sed ex iis quæ faciunt cognoscantur : ex fructu enim arbor dignoscitur. Ignat. Epist. 14 ad Ephes.

Ceux qui font profession d'être à Jésus-Christ se font reconnaître non-seulement par leurs discours, mais encore mieux par leurs actions, comme on connaît un arbre par la bonté du fruit qu'il produit.

Citò sedet animis quod docetur exemplis. S. Valerius Episc. Homil. 7.

Ce qu'on enseigne par l'exemple demeure bientôt et fortement imprimé dans l'esprit.

Validior operis quàm oris vox est : fac ut loqueris. Laurent. Justinian. De confl. inter.

La voix de l'action est plus forte que celle de la bouche ; faites comme vous parlez (si vous voulez persuader.)

Exemplis veterum hominum beatorumque sensus nostros (Deus) *in sublime evexit, neque permisit nos in humum esse dejectos.* Hambros. Hexamer.

Dieu a voulu élever nos pensées par les exemples des grands saints qui nous ont précédés ; il n'a pas permis que nous rampassions toujours sur la terre.

Sancti tanquàm simulacra quædam animata proposita vitæ. Basil. Epist. I.

Les saints sont des modèles, des portraits vivants et animés, sur lesquels nous devons former notre vie.

Convincunt magìs opera virtutis quàm miracula. Chrysost. Paneg. S. Babilæ.

Les actions d'une éclatante vertu, persuadent et convainquent mieux que les miracles.

Multò fidelior et certior est doctrina operum quàm sermonum : nàm qui talis est, etiam silens et cùm non videtur, docere potest. Id. homil. 22 ad popul. Antioch.

La science de l'exemple est plus certaine et plus sûre que celle des discours : un homme qui enseigne par l'action instruit même en ne disant rien et lorsqu'on ne le voit pas.

Nemo se circumveniat : nullus homo sibi solummodò vivit. Augustin. serm. 163.

Que personne ne se fasse illusion en ce point : personne ne vit seulement pour soi-même (chacun doit travailler à l'édification des autres.)

Non tantùm curemus bonam conscientiam ; sed, quantùm potest nostra infirmitas, quantùm vigilantia fragilitatis humanæ, curemus nihil etiam facere quod veniat in suspicionem infirmo fratri. Id. de Oril.

Ne nous contentons pas du témoignage de notre conscience : tant que notre faiblesse peut le permettre, et avec toute la vigilance dont la fragilité humaine est capable, ayons soin que notre frère n'ait aucun sujet de mauvais soupçon sur nous.

Ubi Simplicianus de Victorino ista narravit exarsi ad imitandum. August. VIII Confess. 2 et 5.

Lorsque Simplicien nous fit le récit de ce qui était arrivé à Victorin, je fus embrasé d'un ardent désir de l'imiter.

Tu non poteris quod isti et istæ? Id. 11.

Quoi ! vous ne pourrez faire ce que ceux-ci et celles-là ont eu le courage d'entreprendre ?

A tot judicibus convincor quot mihi præbuerunt virtutis exemplum. Idem.

Je suis convaincu par autant de juges et de témoins qu'il y a eu de personnes qui m'ont donné l'exemple.

Si solus Christus fecisset, fortè nemo nostrûm auderet imitari : ità enim homo ille erat ut Deus *esset ; sed, in eo quod homo erat, imitati sunt servi Dominum, discipuli magistrum.* August. in p. 56.

S'il n'y avait que Jésus-Christ qui eût saintement vécu, peut-être personne de nous n'oserait-il entreprendre de l'imiter : car enfin, il était tellement homme, qu'il était aussi véritablement Dieu ; mais en tant qu'il était homme, ses sujets ont suivi leur Seigneur, et les disciples leur maître.

Ità conversetur (*christianus*) *ut præbeat aliis exemplum, et sit ei quasi copia dicendi forma vivendi.* P. IV de Doctr. christ.

Un chrétien doit vivre et se comporter de telle sorte, qu'il soit d'un bon exemple aux autres, et que sa manière de vivre lui donne le droit et l'autorité de parler.

Pulcherrimus ordo est et saluberrimus, ut onus quod portandum imponis tu portes

C'est un bel ordre, et utilement établi, que vous portiez vous-même le fardeau

prior, et ex te discas qualiter oporteat aliis moderari. Bernard. Epist. 72.

dont vous chargez les autres, et c'est de vous-même que vous devez apprendre à les régler.

Monstruosa res, et gradus summus et animus imus, sedes prima et vita infirma, lingua magniloqua et manus otiosa, sermo multus et fructus nullus, vultus gravis et actus levis. Idem. II de Considerat.

C'est chose monstrueuse de voir une âme basse dans un rang élevé, une vie rampante dans une éminente dignité, une langue éloquente et une main oisive, de longs discours sans aucun fruit, un visage grave et sérieux et des actes qui ne marquent que légèreté.

Sermo vivus et efficax exemplum boni operis est, plurimùm suasibile faciens quod suadetur. Id. (de s. Benedicto.)

C'est une parole vive et efficace que l'exemple d'une bonne œuvre, et celui-là est bien persuasif, qui fait lui-même ce qu'il veut engager les autres à faire.

Illum vidisse erudiri est : est enim in illo loquax taciturnitas, et eruditi forma silentii. Ennodius (de quodam. Episc.).

Voir seulement un homme de bien et d'exemple, c'est être instruit de ce qu'on doit faire : et son silence même est éloquent.

Philosophus dùm videtur auditur. Tertull. de Pallio.

C'est assez de voir un homme sage : c'est l'entendre que de le voir.

Intuere sanctorum Patrum vivida exempla, in quibus vera perfectio refulsit et religio : et videbis quàm modicum sit et penè nihil quod nos agimus. De Imitat. Christi. 1, 18.

Considérez les grands et illustres exemples que les saints nous ont laissés, en qui la véritable piété, la religion et la perfection chrétienne ont éclaté : et vous verrez combien est peu de chose tout ce que nous faisons.

[*Verba* Dei *sunt opera sapientis : quod enim* Deus *loquitur, sapiens operatur.* Philo Judæus, de migratione Abraham.

[Les actions d'un homme sage sont en quelque manière les paroles de Dieu : car ce que Dieu a dit, c'est ce que le Sage fait.

Est aliquid quod ex magno viro vel tacente proficias. Seneca.

Il y a toujours à apprendre d'un homme sage et à profiter, lors même qu'il ne dit rien.

Longum iter per præcepta, breve per exempla. Idem.

Le chemin est long par les préceptes ; il est court par l'exemple.

Quod exemplo fit, id etiam jure fieri putant homines. Cicero Epist. ad Servium Sulpicium.]

Ce que l'on fait quand on est autorisé de l'exemple, les hommes se persuadent aisément qu'on a droit de le faire.]

§ V.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie.

[Notion et définition.] — Il n'est pas besoin d'un grand raisonnement ou d'une longue spéculation pour trouver une définition exacte du bon exemple, puisque la première idée qui s'en présente à l'esprit est que c'est une action louable qu'on nous propose à imiter, laquelle doit, par conséquent, non-seulement être bonne et vertueuse mais encore publique et exposée aux yeux des hommes, parce que, si elle est faite en secret et sans témoins, ou bien si elle passe les forces ordinaires de la nature, ou que la faiblesse humaine ne puisse parvenir jusqu'à l'imiter, elle attirera bien notre admiration, mais, ne nous excitant point à en faire de semblables, elle ne pourra servir de modèle, ni ne sera plus un exemple.

La différence du bon et du mauvais exemple s'entend assez, sans autre explication, et nous ferons voir la nature et la malignité du mauvais lorsque nous parlerons du scandale. Il faut seulement remarquer qu'on peut donner bon exemple ou par ses discours ou par ses actions, et qu'à cet égard les actions ont infiniment plus de poids et de force que les paroles, lesquelles, quand elles sont seules, ont peu d'effet, et, si elles sont démenties par nos actions, sont plus propres à attirer les censures et les satires que l'imitation de ceux qui les voient et qui nous connaissent.

[Le Fils de Dieu.] — Il y avait une liaison nécessaire entre l'office de rédempteur et la qualité de modèle et d'exemple qui devait être le moyen de notre rédemption. C'est pourquoi le Fils de Dieu a exercé l'un et l'autre emploi sur la terre. « L'homme seul, dit S. Augustin, ne pouvait pas nous servir d'exemple. » Il est vrai que nous le pouvions voir, parce qu'il est corporel et sensible ; mais nous ne devions pas le suivre, parce qu'il est sujet à l'ignorance et au péché, et par conséquent incapable de nous conduire. Dieu, pareillement, demeurant dans l'état de sa gloire, ne pouvait pas être la cause exemplaire de notre vertu. Il est vrai que nous devions le suivre, parce qu'il est essentiellement saint ; mais nous ne pouvions pas le voir, parce qu'il est invisible. Qu'a fait la sagesse de Dieu ? Afin de proposer à l'homme un original qu'il pût suivre, le Fils de Dieu s'est fait homme, réunissant dans son incarnation ces deux conditions, nécessaires pour faire un exemple : *Homo sequendus non erat, qui videri poterat.* Deus *sequendus erat, qui videri non poterat. Ut ergò exhiberetur*

homini et qui ab homine videretur et quem homo sequeretur, Deus *factus est homo.* Mais, comme la lumière produit une autre lumière, et comme un flambeau allume un autre flambeau, ce n'est pas assez au Sauveur de donner des exemples de sa sainteté, il veut, par ce même moyen, exciter les chrétiens à donner de bons exemples eux-mêmes, afin qu'ils imitent ce caractère particulier de ses vertus en rendant les leurs exemplaires.

Ce même Fils de Dieu ayant pris un corps humain pour être la cause exemplaire de la sanctification des hommes, et n'ayant pu étendre immédiatement par lui-même les exemples de sa sainteté ni dans tous les lieux du monde ni dans tous les temps, il a substitué à sa place les chrétiens, afin qu'ils continuent et qu'ils achèvent, par l'éclat de leurs actions, ce qu'il a commencé par la lumière de ses exemples : *Sic luceat lux vestra coràm hominibus.* C'est pourquoi, comme il a pouvu à ce que, dans son Eglise, il y eût une succession perpétuelle de pasteurs qui nous portent la parole, ainsi il a eu soin qu'il y eût pareillement une suite éternelle de gens de bien qui nous représentent ses exemples, dans lesquels nous puissions les voir comme dans des miroirs. Et de-là vient encore qu'il n'y a point d'états ni de conditions où il n'y en ait quelques-uns qui soient reconnus pour saints, afin que chacun, dans son état et dans sa condition, ait toujours de quoi imiter en ses semblables.

[Tout chrétien doit donner bon exemple.] — Tout chrétien doit à sa foi le tribut du bon exemple. Il n'est pas appelé au christianisme pour lui seul ; il y est aussi pour les autres : de sorte que, s'il ne leur peut faire d'autre bien, du moins il doit les édifier. Mais voici deux écueils qui pourraient se trouver dans la pratique, et qu'on ne saurait trop prévenir. Le premier serait de se persuader que, pour donner bon exemple, il suffit de n'en point donner de mauvais. Le second serait encore incomparablement plus funeste : et ce serait de croire qu'il suffit, pour le bon exemple, qu'on ne nous voie pas pécher, quoiqu'on le fasse en effet. Car, premièrement, il est évident que ce n'est pas édifier que de ne point détruire ; ce n'est pas cultiver un champ que de ne point le ravager. Un troisième écueil, qui serait pire, serait de s'imaginer qu'il suffit de cacher ses dérèglements : chose assez difficile. On cache le feu, mais non la fumée qui le découvre. Mais peut-on se cacher? Vouloir paraître homme de bien et ne l'être pas, ce n'est pas diminuer le mal, c'est plutôt l'augmenter ; c'est s'attirer une double condamnation, au lieu de satisfaire à son devoir.

[Sur quoi est fondée l'obligation du bon exemple.] — L'obligation du bon exemple est fondée sur le commandement exprès qu'en a fait le Fils de Dieu dans l'Evangile : *Sic luceat lux vestra coràm hominibus.* Or, ce commandement n'est pas seulement négatif, c'est-à-dire qu'on ne nous défend pas seulement de porter au mal notre prochain par des actions scandaleuses; c'est un commandement positif, par lequel nous sommes obligés d'édifier ceux

avec qui nous vivons : non pas afin de mériter leur approbation et de nous attirer leurs louanges, mais afin de les exciter par-là à nous imiter et à être gens de bien. Car c'est le motif qui distingue le bon exemple de la vaine gloire et de l'ostentation, qui ravit tout le mérite de nos bonnes actions. — Secondement, cette obligation est fondée sur le précepte de la charité, qui consiste à faire tout le bien que nous pouvons au prochain, et en particulier à lui procurer, autant qu'il est en notre pouvoir, le salut éternel. Or, le moyen de le faire le plus ordinaire, le plus général et le plus efficace, est le bon exemple, qu'il est toujours en notre pouvoir de donner. C'est donc le devoir le plus indispensable, et même qui comprend éminemment les devoirs les plus essentiels de la charité envers le prochain ; puisque c'est par ce moyen qu'on lui montre le chemin du ciel, qu'on le ramène de ses égarements, qu'on le reprend et qu'on le corrige de ses défauts, etc. Quoique ce précepte, considéré comme positif, n'oblige pas en tout lieu et à tout moment, il oblige pourtant dans toutes les occasions où nous devons nous acquitter des devoirs de notre état et de notre religion.

[Utile au propre salut.] — En travaillant au salut des autres, nous procurons en même temps le nôtre, parce que la charité chrétienne rend nos intérêts communs, et que nous ne faisons tous qu'un même corps. C'est une vérité que S. Paul nous répète souvent, et d'où il s'ensuit que, comme dans un corps naturel chaque membre, en travaillant pour le bien de tous, travaille pour le sien en particulier, de même un chrétien, qui est membre du corps mystique du Sauveur, en donnant bon exemple aux autres et contribuant par ce moyen au salut de ses frères, procure le sien plus avantageusement, que s'il ne pensait qu'à lui-même, en sorte que personne ne tirât profit de l'exemple de ses vertus. Et s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que les scandaleux sont coupables des péchés qu'ils commettent, et encore de ceux que commettent les autres auxquels ils ont été des sujets de chute et de scandale, il faut aussi que les gens de bien qui mènent une vie sainte et irréprochable, non-seulement reçoivent la récompense de leurs bonnes œuvres, mais participent encore à toutes celles des autres auxquels ils ont donné de bons exemples.

[Grâces attachées.] — On peut dire du bon exemple ce que S. Augustin dit de la correction fraternelle. Ce saint, répondant à ceux qui, abusant de la puissance du Sauveur touchant l'efficace de la grâce, lui faisaient cette objection : Si la grâce efficace convertit infailliblement le pécheur, qu'est-il besoin de la correction pour le ramener à son devoir ? ce moyen n'est-il pas impuissant et inutile ? « Vous vous trompez, répondit ce saint, quand Dieu veut donner la grâce au pécheur, il prend occasion de la donner par la correction que vous lui faites : c'est un moyen excellent qu'il attend pour faire son coup et rendre sa grâce efficace. C'est ce qu'on peut

dire du bon exemple : il est fort, puissant et efficace pour convertir les pécheurs, parce que Dieu y attache ses grâces les plus fortes. Dieu veut convertir cet enfant, et employer ses grâces pour ce dessein ; mais il attend les exemples de ce père ou de cet ami, afin que, joignant ses grâces intérieures aux exemples extérieurs, il le touche plus efficacement.

On pourrait demander d'où vient que les exemples ont tant de force et de pouvoir sur les cœurs. C'est que la résistance que notre volonté témoigne à embrasser le bien que l'entendement lui fait connaître provient de ce que nous regardons ce bien ou comme impossible ou comme extrêmement difficile. Or, la vue d'un bon exemple ôte tout cela, parce qu'elle montre que ce bien, c'est-à-dire cette vertu, a été pratiqué par des hommes de même nature et de même condition que nous, et qu'ils n'y ont point trouvé toutes ces difficultés que nous nous y imaginons.

Les imparfaits ne doivent pas croire que la perfection soit impossible, ni les pécheurs que les commandements de Dieu soient au-dessus de leurs forces. Car l'exemple de tant de gens de bien, qui s'avancent de jour en jour dans la vertu, et qui accomplissent avec une fidélité inviolable tous les commandements, montrent que les pécheurs et les chrétiens imparfaits ne cherchent que des prétextes à leur lâcheté. Elie croyait être seul, lorsque Dieu lui dit : « Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. » Cet exemple nous convaincra qu'il y a encore aujourdhui des gens de bien et des personnes qui imitent les premiers chrétiens : et c'est sur ceux-là qu'il faut jeter les yeux afin de les imiter, et non sur la multitude des pécheurs, dont l'exemple est toujours contagieux.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Tout le monde peut donner bon exemple.] — La gloire de Dieu et de la vraie religion étant le principal objet du zèle de tous les chrétiens, le Fils de Dieu a voulu marquer un moyen aisé, sûr, général, et qui leur convînt à tous, en quelque état qu'ils se rencontrassent, afin qu'ils ne pussent, sous aucun prétexte, s'exempter de ce devoir : et ce moyen a été une vie édifiante et

exemplaire : *Sic luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* Tout le monde n'est pas docteur; tout le monde n'est pas apôtre ; tout le monde n'a ni la science ni les talents nécessaires pour défendre la cause de Dieu et soutenir la vérité de sa religion : mais tout le monde peut bien vivre, tout le monde peut faire de bonnes actions à la vue de ses frères : et par cette voie tout le monde peut honorer Dieu et la religion qu'il professe.

La volonté de Dieu, dit S. Pierre, est que vous meniez une vie sainte, afin que les insensés et les ignorants qui vous observent se taisent malgré eux, et que vous leur fermiez la bouche. La volonté de Dieu est que vous vengiez le christianisme de l'injure qu'on lui fait en lui attribuant les désordres des chrétiens, que vous fassiez connaître qu'il est plus saint qu'on ne pense ; que, s'il y a des impudiques, il y a des personnes chastes ; que, s'il y a des vindicatifs, il y en a de patients et de doux ; que, si les impies fléchissent les genoux devant Baal, les vrais dévots adorent le Dieu d'Abraham et de Jacob. La volonté de Dieu est que vous corrigiez et que vous confondiez l'impiété des libertins par votre dévotion, la violence des emportés par votre douceur, les concussions des voleurs par votre intégrité, le luxe des prodigues par votre modestie, la duplicité des hypocrites par votre sincérité, la malignité des envieux et des médisants par votre charité, la folie des orgueilleux par votre humilité ; en un mot, tous les vices par votre bon exemple.

Il y a des gens qui ne se conduisent que par les choses qui frappent les sens ; « Ils ne vont, dit S. Bernard, que comme on les mène. » Le bon exemple marche devant eux ou comme une lumière qui les éclaire ou comme une odeur qui les attire. Combien voyons-nous par ce moyen de personnes grossières qui embrassent peu-à-peu la vertu, et qui ont aversion du péché ! Comme les Juifs étaient de ce caractère, et que, comme parle l'Ecriture, ils avaient la tête dure, *Populus duræ cervicis,* on ne les réduisait presque à leurs devoirs que par les bons exemples qu'on leur montrait ; et comme aujourd'hui le christianisme est encore plein de ces sortes de personnes, ce ne sera que par votre bonne vie que vous pourrez leur faire embrasser la vertu. (**Joly,** 6e *dim. après la Pentecôte.*)

[Vertu du bon exemple.] — Vous qui êtes si zélés pour le salut de vos frères et pour votre propre perfection, voilà la consolation que vous pouvez donner aux gens de bien, et celle que vous pouvez en recevoir. Cette modestie que vous faites paraître par le retranchement de tout ce qui ressent la vanité et le luxe ; cette assiduité à l'église et aux prédications, pendant que les autres vont aux festins et au bal ; cette précaution à ne parler jamais mal de votre prochain ; cette aversion du jeu et de la galanterie ; cette application aux besoins de votre famille ; ces exemples de modestie, de charité, de patience, de mortification, de piété, que vous donnez : voilà ce qui établit le règne de la vertu dans les âmes ; voilà ce

qui encourage les timides, ce qui rassure les chancelants, ce qui réjouit les gens de bien, et ce qui vous fera faire à vous-mêmes de grands progrès dans la vertu.

Toute l'occupation de JÉSUS-CHRIST sur la terre a été de sauver les âmes et de les gagner à son Père ; et, vous si vous vivez comme vous devez vivre, si vos bonnes œuvres paraissent aux yeux des hommes, vous les gagnerez et contribuerez à leur salut. Or, qu'est-ce que gagner une âme ? C'est plus gagner que si on avait conquis un million de mondes ; c'est faire les plus grands miracles : c'est ressusciter un mort, c'est éclairer un aveugle, c'est rendre le mouvement à un paralytique ; c'est exercer toutes les œuvres de miséricorde et spirituelles et corporelles ; c'est se mettre sur la tête autant de nouvelles couronnes qu'on fait d'actions édifiantes.

Qu'est-ce qui détermina enfin S. Augustin à se rendre aux attraits de la grâce, qui le pressait et le sollicitait depuis si longtemps ? Ce fut l'exemple que lui apporta Simplicien, son véritable ami, en lui racontant avec quel courage Victorin, orateur et pécheur comme lui, avait quitté tous ses engagements criminels, pour se réduire à la continence, à l'humilité et aux mortifications de la vie chrétienne. Cet exemple, dit S. Augustin lui-même, fit tant d'impression sur moi, qu'il me détermina enfin à me rendre. De quelque côté que je me tournasse, un grand nombre de personnes considérables par leur mérite et par leur naissance, qui s'étaient converties, se présentaient à mes yeux ; et alors je me disais en moi-même : « Est-ce que tu ne peux faire ce que tant d'autres ont fait ? Je m'imaginais même voir la chasteté, qui, avec un air grave mais affable, étendait ses pieuses mains, pleines de bons exemples. *Extendens ad me suscipiendum et amplectendum pias manus, plenas gregibus bonorum exemplorum.* Il n'en fallut pas davantage pour fixer mes irrésolutions, et dissiper mes craintes. Suivons, dis-je aussitôt, suivons de si bons exemples, et faisons, avec la grâce du Seigneur, ce que tant de personnes ont fait. » (*Le même.*)

Laissez aux apôtres le soin d'établir la foi, aux docteurs celui de la soutenir, aux prédicateurs celui de l'annoncer, aux martyrs celui de la sceller de leur sang : vous pouvez, en quelque état que vous soyez, exercer une espèce d'apostolat domestique : pères et mères dans votre famille, maîtres et maîtresses dans votre maison ; vous-mêmes qui menez une vie privée, dans votre voisinage : car c'est à vous tous, sans distinction, que S. Paul s'adresse quand il dit : *Unusquisque vestrûm proximo suo placeat in bonum ad ædificationem.* (Rom. xv). Que chacun de vous tâche de se rendre agréable et utile au prochain, non pas par de lâches et criminelles complaisances, comme il n'arrive que trop souvent, mais par une vie régulière et exempte de tout reproche ; non pas pour le porter au mal ou pour l'y souffrir, mais pour le porter au bien et lui adoucir les difficultés qu'il y trouve ; non pour louer ses défauts et ses vices, mais pour lui rendre le

plus grand de tous les services, en l'édifiant et lui donnant des leçons de vertu. (*Le même.*)

[Le prêtre.] — Ministres des autels, vous à qui Jésus-Christ a confié le soin d'annoncer au peuple la vérité de sa loi sachez que, pour vous acquitter dignement de cet auguste emploi et pour procurer autant de respect à vos personnes que de créance à vos paroles, votre conduite doit être si régulière, vos mœurs si saintes, votre vie si pure, que vous soyez en état de dire à vos auditeurs : *Qui d'entre vous me convaincra de péché? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?* Il est vrai qu'il en est de la parole de Dieu comme de l'eau, qui ne change point de nature et qui demeure toujours la même, soit qu'elle passe par un canal d'or ou de plomb. Ainsi, soit que la loi du Seigneur nous soit annoncée par un ministre saint ou corrompu, elle n'en est pas moins pure, et toujours capable de convertir les âmes : *Lex Domini immaculata, convertens animas.* Mais telle est la faiblesse de l'homme, d'être bien plus porté à imiter un exemple conforme à son penchant que d'obéir à des paroles qui ne commandent que des choses contraires à son inclination corrompue. De-là vient que, quand les pasteurs sont déréglés, on les suit dans leurs dérèglements, sans s'arrêter à leurs instructions. On ne croit point la vérité qu'ils annoncent, parce qu'ils ne la pratiquent pas ; et, comme leurs actions démentent leurs paroles, tout ce qu'ils disent n'est que comme un airain sonnant, ou une cymbale retentissante, qui peut bien émouvoir l'air et frapper les oreilles, mais qui ne peut jamais toucher le cœur. Au contraire, on ne peut douter que la vie exemplaire dans un prédicateur évangélique ne donne tout le poids nécessaire à ses discours pour les faire valoir. (**Monmorel,** *Homélie pour le dim. de la Passion.*)

[Distinction.] — Si le Sauveur blâme les pharisiens de faire leurs actions en public, ce n'est pas à dire que nous ne devions point en faire de publiques, puisqu'il veut que notre lumière luise devant les hommes afin qu'ils voient nos bonnes œuvres et qu'ils glorifient le Père qui est dans le ciel. Distinguons bien ces deux choses : faire de bonnes œuvres pour être vu des hommes, ou en faire qui soient vues des hommes. Dans le premier cas, c'est agir par vaine gloire ; dans le second, c'est ne se proposer que Dieu et l'édification du prochain pour la fin de nos actions. Il n'est jamais permis d'agir de la première manière, puisqu'alors ce n'est chercher dans ses actions que la vaine estime des hommes ; mais c'est un devoir essentiel, principalement aux grands du monde, de faire en public des œuvres saintes et édifiantes, qui puissent servir d'exemple et de modèle aux petits et aux inférieurs. Je ne sais, dit S. Augustin écrivant à un saint homme, si vous pouvez exercer une plus grande charité envers le prochain qu'en prenant autant de soin de faire connaître ce que vous êtes que vous en avez eu de le devenir. (*Le même, ad Paulinum,* 23e *dim. apr. la Pentec.*)

[L'exemple a plus de force que la parole.] — Le bon exemple est une éloquence muette et une parole d'action qui, s'insinuant insensiblement dans l'âme, gagne peu-à-peu le cœur, et, par une douce et agréable persuasion, se rend absolument maîtresse de la volonté. Nous sommes naturellement portés à l'imitation. On fait ordinairement ce que l'on voit faire aux autres, et les hommes suivent l'exemple des hommes. Les anciens philosophes ont eu beau exhorter leurs disciples à marcher dans le chemin de la vertu, et leur prouver, par des raisons sublimes et des raisonnements forts et par des pensées fines et délicates, qu'il n'y avait rien de plus utile, de plus beau et de plus aimable : ils ont toujours trouvé plus de partisans de leurs actions qu'ils n'ont rencontré de sectateurs de leur doctrine ; et quelques efforts qu'ils aient faits pour les convaincre sur ce sujet, ils n'ont jamais pu persuader aux autres, par la pureté de leurs discours, de suivre la voie et le chemin dont ils s'éloignaient eux-mêmes par la corruption de leurs mœurs : de sorte que, après bien des peines inutilement prises, ils ont tous été obligés de tomber d'accord de cette vérité incontestable, rapportée par S. Cyprien, qui dit que la voix est plus faible que l'action, que la vie parle mieux que la langue, et que l'exemple persuade plus fortement que toutes les paroles. (**Fénélon**, *De l'éducation des filles.*)

La voix de l'exemple est une voix éclatante et forte, et il n'est pas aisé d'exprimer jusqu'à quel point les serviteurs de Dieu, même dans leur silence, condamnent la licence des méchants. On verrait bien plus d'hommes déréglés, si l'exemple des justes n'était comme une puissante digue pour les arrêter. Que de pécheurs périraient dans l'endurcissement d'un cœur inflexible, s'ils n'étaient pas frappés de l'éclat des vertus des saints ! C'est donc un trait de la sage bonté de Dieu, que tous les âges aient des modèles de pureté et de justice à nous proposer. Remontez de siècle en siècle jusqu'à l'origine du monde, et vous ne trouverez aucun temps qui n'ait préparé, dans des personnages incorruptibles et saints, de rares exemples à la postérité. Cette grâce est si grande et si capable de faire de vives impressions dans l'âme, qu'il est étonnant que les hommes en soient si peu touchés. Voulez-vous savoir combien de bienfaits sont enveloppés dans cette circonstance seule de la conduite de Dieu? Autant il y a de vertus auxquelles les libertins sont excités à la vue de la sagesse et de la modestie de ceux qui craignent le Seigneur, autant il y a de scandales où ils ne tombent point par le moyen des saints exemples, qui les jettent dans une salutaire confusion. Dieu pouvait se contenter des exemples que nous ont tracés nos pères dans les premiers âges : il a fait davantage; et c'est par son ordre que chaque siècle nourrit de saints personnages, afin que, leurs grandes actions étant plus à portée, elles fassent aussi de plus profondes impressions sur nous. Que ne puis-je, ô Dieu tout-puissant, pratiquer moi seul toutes les vertus auxquelles je pourrais m'exercer à l'imitation des saints ! Je voudrais empêcher tous les crimes

où tombent, par leur corruption, ceux qui se laissent emporter aux exemples des ennemis de votre sainte loi. Grâces éternelles vous soient rendues pour tant de modèles achevés qui me portent d'une manière si puissante à l'amour de la vertu. Je suis pénétré de douleur de n'avoir pas accompli tout le bien auquel vous m'invitiez sans cesse, à l'exemple de ceux qui vous sont fidèles. (*Livre intitulé* De la Reconnaissance chrétienne, *Motif* 62e).

Quoique les paroles, dans la pensée d'un ancien, soient autant de flèches qui vont frapper, par les oreilles, le cœur et l'esprit de ceux qui les écoutent, on peut dire qu'elles n'émeuvent jamais si efficacement que les exemples, et que ceux-ci rendent le chemin de la vertu bien plus court que celui par lequel nous conduisent les préceptes : *Longum iter per præcepta, breve per exempla* (Sénèque). La vertu peut persuader sans la parole ; mais la parole ne peut rien, ou du moins très-peu, sans l'exemple. Elle rougit, dit un Père, elle a honte de se montrer quand elle n'est pas accompagnée des bonnes actions : *Deficientibus factis, verba erubescunt.* S. Pierre n'a point prêché en docteur consommé dans l'étude des sciences humaines, mais, comme dit S. Augustin, par la bonté de ses mœurs et par sa conversation : *Non docentis imperio, sed conversationis exemplo.* La voix est un instrument qui ne frappe que de loin, et qui ne touche bien souvent que les oreilles ; la fragilité humaine trouve souvent de quoi répondre aux arguments qui ne sont animés que de l'éloquence des orateurs ; mais, tout ingénieuse qu'elle soit à se flatter, elle n'a point de raison à opposer au bon exemple, parce qu'il n'y a que notre malice qui nous empêche de pratiquer ce que nous voyons faire généreusement à des hommes qui nous ressemblent. (*Discours chrétiens.*)

[Tirer profit des mauvais exemples.] — Sans avoir recours aux exemples que l'histoire nous fournit, pour être portés à nos devoirs nous n'avons qu'à regarder tout ce qui se passe à nos yeux, et à en faire bon usage. Si nous n'avons pas des modèles de vertu autant que nous en devrions avoir, du moins nous ne manquerons point de mauvais exemples pour prendre le contrepied de ce qu'ils présenteront. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes que la vie d'un homme vicieux, si nous la considérions avec une bonne intention, et si nous voulions de bonne foi affaiblir en nous les passions qui nous conduisent aux mêmes crimes. D'ailleurs, quelque stérile que soit le siècle en gens vertueux, on voit néanmoins éclater de temps en temps des exemples de sagesse et de vertu capables de nous remettre dans les bonnes voies, si nous y étions plus sensibles, et si nous ne les regardions pas seulement pour leur donner une simple approbation, et pour nous louer nous-mêmes, en quelque sorte, en les louant avec excès, mais pour les faire venir à notre usage, en les comparant à notre inclination, et en détruisant la répugnance que nous pourrions trouver à les imiter. Si chacun examinait

avec cet esprit tout ce qui se passe devant ses yeux, on s'apercevrait sans doute que les mauvais exemples auraient leur utilité comme les meilleurs. Mais, loin de prendre la chose de ce sens-là, nous usons tout autrement des actions d'autrui; nous admirons les bons exemples, plutôt par affectation et par vanité que parce que nous en sommes vivement touchés, et les mauvais ne nous servent que pour nous autoriser dans nos défauts. (*Livre intitulé* Les devoirs de la vie civile)

[Les Apôtres et la conversion du monde.] — Le bon exemple des Apôtres, l'odeur de leurs vertus, qui s'est répandue dans le monde, a plus contribué à la conversion du monde, que la force de leur parole et de leurs prédications. Combien ce zèle sans intérêt, ces travaux sans récompenses, ces souffrances sans ressentiment; combien cette ardeur qui leur faisait tout entreprendre pour le salut de leurs frères, cette patience au-dessus de toutes les épreuves, ces soins qu'ils avaient de n'être à charge à personne, ont-ils gagné d'âmes à Jésus-Christ? C'était cette vie édifiante des Apôtres qui charmait les cœurs, qui les faisait aimer de tous ceux à qui ils annonçaient l'Evangile. Jugez vous-même de la tendresse que les Galates avaient pour S. Paul. « Je puis vous rendre témoignage, dit cet apôtre, que vous étiez prêts, s'il eût été nécessaire ou possible, de vous arracher les yeux pour me les donner. »

Les Apôtres ont bien reconnu la force du bon exemple : voilà pourquoi ils ont recommandé aux fidèles d'édifier les hommes, prétendant que c'était un excellent moyen pour les engager à embrasser la religion chrétienne. Tantôt ils font voir aux chrétiens qu'ils doivent prendre garde qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui éloigne les infidèles de la religion ; tantôt ils les exhortent à faire leurs efforts pour gagner les infidèles par la sainteté de leurs mœurs. S. Paul veut que les serviteurs qui ont embrassé la religion soient plus circonspects que jamais à rendre à leurs maîtres toutes sortes de devoirs, de peur que le nom et la doctrine du Seigneur ne soient exposés à la médisance des hommes : c'est-à-dire « de peur que vos maîtres n'aient de l'éloignement pour la religion que vous professez. »

Les Apôtres voulaient que la conduite des premiers chrétiens fût irréprochable, et qu'ils prissent garde à ne pas donner aux hommes le moindre dégoût de notre religion; ils leur faisaient un crime de faire même des choses légitimes et permises, quand elles causaient quelque scandale aux faibles; mais ils voulaient surtout que les bonnes œuvres des fidèles inspirassent à tous les hommes un saint respect pour une religion dont la morale était si pure. S. Pierre prétendait que les femmes chrétiennes pouvaient, en cette manière, annoncer l'Evangile. Il leur disait que, par leur bonne vie et la pureté de leurs mœurs, elles pouvaient, sans le secours de la parole, gagner ceux qui ne croient pas à la parole. La bonne vie, la sainteté de leurs mœurs, est donc une parole animée,

qui souvent a plus de force pour toucher les cœurs que les discours les plus éloquents.

S. Paul, dit S. Chrysostôme, veut que Timothée soit un modèle sur lequel tous les autres puissent se régler; il veut qu'il soit une image accomplie où chacun puisse remarquer les vertus qu'il doit pratiquer. Il veut qu'il soit une loi animée, une loi vivante; et, afin qu'on ne dise pas que S. Paul ne parlait qu'à Timothée, S. Chrysostôme ajoute : « C'est ainsi que doit faire tout homme qui est chargé d'instruire les autres. » Le même S. Paul, écrivant à Tite, lui dit : « Rendez-vous un modèle de bonnes œuvres en toutes choses, dans la pureté de votre doctrine, dans l'intégrité de votre vie, dans la gravité de votre conduite. » Voyez comme un ministre des autels doit être l'exemple et le modèle non-seulement dans une vertu, mais dans toutes les vertus. Il ne suffit pas que sa doctrine soit pure, il faut que sa vie soit irréprochable, que toutes ses actions soient accompagnées d'un poids, d'une gravité qui imprime du respect et de la vénération.

Ceux-là rendent un grand service à l'Eglise qui édifient les fidèles par une vie sainte. De-là vient que les Pères ont si souvent exhorté leurs peuples à visiter les saints monastères, ces tombeaux sacrés où les anciens solitaires s'étaient ensevelis tout vivants. Ils prétendaient que l'éclat de leur exemple, que ces clartés si vives et si brillantes qu'ils jetaient du fond de leur retraite, étaient seules capables de dissiper les obscurités épaisses qui aveuglent les pécheurs. (**Lambert**, *Disc. ecclésiast.*)

[L'exemple est persuasif.] — Il ne faut qu'ouvrir les yeux et voir la vertu d'un homme de bien pour devenir bientôt savant; le silence de sa bouche, joint à l'éloquence de ses mains, nous fait comprendre facilement tout ce qu'il veut dire. *Illum vidisse eruditi est : est enim in illo loquax taciturnitas et eruditi forma silentii*, dit Ennodius. Toutes les nations, quoique barbares et de différents idiômes, entendent ce langage des bons exemples; et je ne m'étonne pas si Tertullien dit que la confiance et la patience invincible des premiers martyrs a été le premier commentaire et l'interprétation la plus claire de l'Evangile. Ce fut de cette philosophie muette, mais éloquente, que se servit la primitive Eglise pour éclaircir l'obscurité des mystères de notre foi. Cette piété qui paraissait sur le visage des premiers chrétiens, cette égalité d'esprit qu'ils témoignaient au milieu des tourments, et surtout leur confiance inébranlable parmi ces supplices, était ce qui persuadait plus fortement les païens. La seule modestie des vêtements de ces premiers fidèles est une censure publique de tous les vices des idolâtres. *De occursu meo vitia suffundo ; ipse habitus sonat; auditur philosophus dùm videtur.* (Tertull. *De pallio.*) Disons plutôt que tous les premiers chrétiens étaient des prédicateurs efficaces.

Lorsque les grands orateurs ont voulu exciter des mouvements extraordinaires dans les cœurs des juges et des auditeurs, ils se sont tus bien sou-

vent, pour avoir recours à l'action : ils ont connu par expérience que la vue d'un corps couvert de plaies, d'une casaque teinte de sang, d'une troupe de petits orphelins vêtus de deuil, d'une veuve ensevelie dans son crêpe et noyée dans ses larmes, avait incomparablement plus de force pour émouvoir les cœurs que toutes les figures et tous les mouvements les plus pathétiques de l'éloquence; tant il est vrai que les actions qui nous frappent les yeux triomphent incomparablement mieux de la résistance de nos cœurs que les paroles qui frappent nos oreilles. N'est-il pas vrai qu'un général d'armée qui harangue seulement ses soldats n'échauffe point leur courage à l'égal de celui qui marche le premier à la tête des escadrons, et qui se fait voir dans la mêlée tout couvert de sang et de poussière ?

Lorsque le pécheur considère le juste, qui est un homme comme lui, et sujet naturellement aux mêmes faiblesses, dans l'exercice des vertus qui lui paraissent si rudes et si difficiles, il s'accuse lui-même et condamne sa lâcheté et sa malice. *Dùm peccator justum considerat, seipsum arguit atque condemnat,* dit S. Grégoire. Lorsque, par exemple, nos gentilshommes chrétiens, qui vivent en athées et qui se persuadent qu'ils seraient sans honneur s'ils formaient leurs mœurs sur les principes de l'Evangile, voient les S. Louis, les Elzéar et les Amédée, d'une plus illustre maison qu'eux, aussi vaillants et aussi courageux qu'eux, vivant dans une exacte pratique de la loi de Dieu et de la morale de l'Evangile, ils sont contraints d'avouer qu'ils se trompent quand ils croient que la vertu est impossible ou qu'elle est messéante à leur état. Lorsque ce juge, ce marchand, cet homme d'affaires considère un David, qui, tout chargé qu'il est du gouvernement d'un Etat, se retire sept fois le jour pour prier Dieu, et emploie plusieurs heures pour méditer l'éternité ; lorsque cette dame délicate, qui soutient que l'odeur d'un pauvre lui est insupportable, voit les Elisabeth de Thuringe ou de Portugal, et tant d'autres princesses qui visitent régulièrement tous les jours les hôpitaux et n'ont point de plus douces heures que celles qu'elles emploient à secourir les malades, à panser leurs plaies, à faire leurs lits, et à leur rendre toutes sortes de services ; en un mot, lorsque les lâches ou mauvais chrétiens se mettent devant les yeux la vie fervente des saints, ils sont obligés d'avouer que c'est leur peu de courage et la faiblesse de leur foi qui les arrête, et non pas la difficulté de la vertu. En vérité, dit S. Grégoire le Grand, lorsque Dieu leur met en tête ces témoins irréprochables dont parle Job, ils n'ont point de réponse ni d'excuse, mais ils sont contraints de reconnaître qu'ils sont coupables. *Instaura testes tuos contra me.* (Job x.)

Je sais bien que nous n'avons pas tous la capacité de composer des livres pour la défense de la foi ; mais nous pouvons être des lettres vivantes et animées écrites par le Saint-Esprit, qui est le doigt de Dieu où l'on verra ses expressions parfaites de toutes les vertus, ainsi que

parle S. Paul. Nous n'avons pas tous l'autorité de monter en chaire pour nous élever contre le vice; mais nous pouvons prêcher à la manière de S. François, c'est-à-dire par le langage de nos œuvres, qui est bien plus persuasif que celui des paroles. Nous ne sommes pas tous des juges pour faire le procès aux méchants; mais nous pouvons, sans dire mot, par l'intégrité de nos mœurs et par une manière de vie opposée à celle du monde, prononcer des arrêts et les punir, par la confusion que nous leur donnerons. Que croyez-vous que ce soit qu'une dame de qualité qui, obligée de paraître dans le grand monde, se fait voir modeste dans ses habits, retenue dans ses paroles, respirant partout un air de piété et de sainteté chrétienne? C'est une censure de toutes ces mondaines qui, nonobstant leur baptême, suivent le luxe et la corruption du siècle. Nous ne sommes pas tous riches pour faire des aumônes; mais nous pouvons, si nous voulons, pratiquer la charité envers le prochain, d'une manière encore plus excellente, en l'instruisant et le portant à la vertu par les exemples d'une sainte vie. Voilà ce que nous pouvons tous faire si nous voulons. (**Le P. Texier**, *Dominicale.*)

[Les bons exemples éclairent.] — Les Pères comparent les exemples des saints aux phares qu'on met sur le haut des rochers qui sont dans la mer, pour avertir les nautonniers pendant l'obscurité de la nuit, et leur marquer par ces favorables lumières les écueils à éviter et la route qu'il doivent prendre. Mais ajoutons à cette pensée que, comme les saints sont des phares vivants, ils ne se contentent pas de faire voir leur lumière pour conduire les autres, ils en expliquent en quelque façon les usages; ils nous disent tacitement, mais avec des voix assez intelligibles, ce que S. Jérôme écrivait à un de ses amis. « Je veux, lui dit-il, me comporter envers vous comme fait un pilote bien expert, devenu savant par l'expérience de ses naufrages, envers un autre plus jeune qu'il instruit. Je vous marquerai sur quel rivage l'innocence d'un chrétien est en danger de se perdre; en quels endroits de la mer sont cachés les rochers de l'avarice et des autres péchés; quel chemin vous avez à tenir, et comment vous devez conduire votre navire pour arriver heureusement au port.

C'est le bonheur des hommes d'avoir des exemples devant eux qui les excitent à les suivre. C'était par cette considération que S. Augustin s'excitait à la vertu : *Considera quot millia Martyrum tritam tibi fecerunt viam : transierunt pueri et puellæ, et adhuc times?* Jette, dit-il, les yeux sur tant de martyrs qui t'ont frayé le chemin ; envisage tant de jeunes enfants et de jeunes filles, faibles d'âge et de sexe, qui ont surmonté les difficultés que tu crains; regarde tant d'hommes tourmentés par les mêmes passions, et qui cependant y ont renoncé généreusement : peux-tu craindre, après cela, ou que la grâce te manque si tu la demandes, ou que tu n'aies pas assez de force si tu veux travailler? Ah ! qui doute que la même considération n'excite notre lâcheté, et que les actions des saints ne soient

des motifs très-puissants pour nous persuader de les suivre et pour animer notre courage ?

Jonathas est condamné à la mort pour avoir goûté un peu de miel, contre les défenses qui avaient été faites : tout le peuple s'intéresse pour lui avec ces belles paroles : *Ergòne Jonathas morietur, qui fecit salutem hanc magnam in Israel ?* Sera-t-il dit, Saül, que Jonathas, qui a sauvé la gloire du peuple, meure pour une faute si légère ? Non, il vivra, et sera absous, parce qu'il a sauvé les autres. En effet, il le délivre. Voilà ce que diront ceux qui ont été convertis par un homme de bon exemple, qui les a retirés par ce moyen des désordres de leur vie. Ils adresseront leurs prières à la miséricorde de Dieu. *Ergòne morietur Jonathas ?* (**Biroat**, 5e *dim. de Carême.*)

[L'Ecriture Sainte appuyée par l'exemple.] — Les livres saints ont cela de consolant que les exemples y marchent toujours à côté des lois, et, que quelques vertus qu'ils nous proposent, ils ne manquent jamais d'y faire entrer un modèle. La morale des païens était toute semée de beaux préceptes, et, les exemples ne s'y rencontrant point, elle établissait de grands principes à suivre, et n'exposait point de traits à imiter ; les idées de sagesse étaient partout inspirées, et les exemples ne s'en trouvaient nulle part. Mais nos saintes lois ne sont point sans modèles ; il n'est point de vertu chrétienne qui ne trouve son héros dans le livre qui l'enseigne, et, si nous lisons les auteurs sacrés, nous y trouverons autant d'exemples d'hommes extraordinaires à imiter que de devoirs à remplir et de règles à suivre : la foi dans un Abraham, la sagesse dans un Salomon, la chasteté dans un Joseph, la retraite dans un Moïse, la patience dans un Job, la pénitence dans un David. **(Anonyme.)**

[Le démon et le mauvais exemple.] — L'un des plus grands artifices du démon, pour engager les hommes dans le vice et dans le désordre, est d'attacher aux vertus certains noms qui les rendent méprisables, et d'imprimer dans les âmes faibles des craintes frivoles de passer pour scrupuleuses si elles les veulent pratiquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il a introduit dans le monde l'immodestie des habits, et qu'il a fait recevoir par des femmes très-honnêtes des modes qui n'ont été inventées que par des personnes déréglées. Ces personnes faibles ont donc besoin d'être soutenues contre cette dangereuse tentation, et rien ne le peut mieux faire que l'exemple des personnes de grande condition, qui les met à couvert de ce reproche de singularité. Ainsi, il est du devoir des grands de croire qu'ils sont établis de Dieu pour s'opposer à cet artifice du démon, pour soutenir par cet artifice la faiblesse de leurs frères, par une profession publique d'une vie toute chrétienne, et, quand ils ne rendraient que ce service à Dieu, ils ne doivent pas estimer leur vie mal employée. (Livre intitulé *L'Education d'un prince.*)

[Le chrétien est une lumière.] — L'honneur que nous fait le Fils de Dieu de nous appeler la lumière du monde est pour nous un engagement non-seulement à l'éclairer par la doctrine, mais encore plus par la vertu : *Sic luceat lux vestra coràm hominibus*, *ut videant opera vestra bona.* Et S. Paul exige de son disciple Timothée une exacte vigilance non-seulement sur la doctrine, mais encore plus sur les mœurs, afin qu'en se sanctifiant il pût sanctifier les autres : *Attende tibi et doctrinæ : hoc enim faciens, et teipsum salvum facies et eos qui te audiunt ;* où vous voyez que S. Paul fait passer le soin des mœurs avant le soin de la doctrine : *Attende tibi et doctrinæ;* sur l'exemple du Fils de Dieu, qui commença l'exercice de son ministère par pratiquer ce qu'il voulait enseigner : *Cœpit* Jesus *facere et docere.* Croyons-nous qu'étant appelés au ministère de Timothée, de S. Paul et du Fils de Dieu même, nous soyons moins obligés au bon exemple? Appelés à l'instruction des peuples et à la publication de l'Evangile, nous rendons l'instruction sans effet, nous démentons les maximes de l'Evangile nous les ruinons, si nous ne les appuyons pas de l'exemple de notre vie, parce que, sans cela, nous faisons douter premièrement de leur vérité, secondement de la possibilité de leur pratique. Nous les faisons passer pour fausses ou pour impossibles, et, par l'une ou l'autre de ces deux persuasions, l'Evangile est anéanti. (**Anonyme.**)

[Conduite du démon.] — Cette vie exemplaire est un moyen si puissant pour entraîner les esprits, que, Dieu l'ayant employé pour persuader aux hommes la vérité, le démon n'a rien eu de plus fort pour persuader même le mensonge, dans tous les siècles. Quand il a voulu semer l'hérésie dans l'univers, n'a-ce pas toujours été par des gens d'une probité du moins apparente? La conduite édifiante et réglée de ceux qui paraissent à la tête des partis n'était-elle pas regardée comme une conviction favorable à leur doctrine, et les maximes les plus contraires à l'Evangile, et au bon sens ne sont-elles pas devenues croyables par les mœurs encore plus que par les écrits de ceux qui les publiaient? Eh! que ne fera donc le bon exemple pour convaincre les hommes de la vérité, puisqu'il est assez puissant pour persuader l'erreur? Et comment ne triomphera-t-il point dans une bonne cause, puisqu'il est assez fort pour en défendre une mauvaise?

Spectaculum facti sumus, dit S. Paul, *mundo et angelis et hominibus :* Nous sommes exposés en spectacle aux anges et aux hommes : et j'ajoute avec S. Grégoire de Nazianze : *Omnibus improbis, in foris et in conviviis;* à tout ce qu'il y a de scélérats dans le monde, au milieu de leurs festins et de leurs plaisirs. Non pas que nous soyons mêlés avec eux, à Dieu ne plaise! mais parce qu'eux-mêmes, dans leurs désordres, jettent les yeux sur nous afin de trouver dans nos mœurs de quoi justifier leur conduite, et de se faire de nos imperfections et de nos péchés un bouclier contre les reproches de Dieu, un prétexte d'impossibilité favorable à leur malice,

C'est pour cela que S. Pierre nous avertit que le jugement de Dieu commencera par la maison de Dieu. (*Le même*)

[Les Martyrs.] — Nous ne voyons aucun sermon ni aucune espèce d'homélie dans les écrits des anciens martyrs et des docteurs qui ont vécu durant les persécutions; nous y trouvons seulement des lettres et quelques discours assez succincts pour exhorter les fidèles à la patience. C'est que ces hommes courageux n'avaient pas besoin de beaucoup de paroles pour être excités à la vertu, et l'exemple de ceux qui répandaient leur sang pour Jésus-Christ parlait assez efficacement, sans qu'il fût besoin de longues exhortations pour les porter à bien faire. Après que la paix de l'Eglise a fait succéder à cette constance la lâcheté, et que par cette voie les vices des païens ont débordé sur les fidèles, les pasteurs évangéliques n'ont pu s'opposer à ce désordre que par la prédication et la censure des vices. L'Eglise n'a guère d'autre peine pour les crimes que l'invective qu'elle fait contre eux; l'épée et le châtiment est réservé aux lois et aux magistrats. (**Ogier**, *Panégyr. de S. Nicolas.*)

[Puissance de l'exemple.] Le bon exemple a infiniment plus de force pour persuader que la plus vive éloquence et les raisonnements les plus subtils de la philosophie. C'est un charme qui enchante tous ceux qui le voient et qui s'en approchent. Tel aura entendu trente ou quarante prédicateurs sans changer de vie, qui, voyant ou entendant les belles actions d'une âme sainte, sera touché d'un sentiment de componction et se reprochera sa lâcheté. Hé Dieu ! qu'il faut de temps et de discours pour corriger une volonté dépravée ! qu'il faut de sermons pathétiques pour remettre un pécheur qui a vieilli dans le crime dans le chemin de la vertu ! Mais souvent un bon exemple, une seule action de vertu, l'emporte et le gagne tout d'un coup à Dieu. (**Cheminais**, *Nativité.*)

L'exemple n'est pas seulement une lumière qui nous éclaire: il est encore une loi qui nous commande, en quelque manière, de faire ce que nous voyons faire aux autres. Il soutient notre faiblesse, il nous aide à marcher dans les voies de Dieu. C'est pour cela que Jésus-Christ commença à faire avant que d'enseigner: *Cœpit facere et docere.* Il dit dans l'Evangile qu'il est la voie, la vérité et la vie. *Ego sum via, veritas, et vita.* « Je vous suivrai donc, dit S. Augustin, et je m'attacherai inviolablement à vous, ô mon Dieu, puisque vous êtes la voie par l'exemple qui me guide: la vérité dans vos promesses, que vous accomplissez fidèlement; la vie par la gloire que vous me donnerez pour récompense. » Jésus-Christ était homme, mais aussi il était Dieu; et S. Augustin dit que, si lui seul avait pratiqué les vertus de l'Evangile, nous ne serions pas obligés de l'imiter; mais il a communiqué sa grâce à une infinité de saints qui l'ont imité, et nous sommes inexcusables si, avec le même secours, nous ne faisons pas ce qu'ils ont fait. C'est pour cela que S. Paul disait aux pre-

miers chrétiens : « Imitez-moi, comme j'ai imité Jésus-Christ : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (*Essais de Sermons pour l'Avent.*)

[Exhortation.] — Ame chrétienne qui voulez vous sanctifier, l'élévation de la sainteté vous effraie, son éclat vous éblouit, sa rigueur vous décourage. Ne la considérez point en elle-même, considérez-la dans les personnes qui l'ont pratiquée avant vous, et qui la pratiquent à vos yeux : vous trouverez dans les saints ce même fond d'imperfections qui vous fait de la peine : ils sont naturellement faibles, légers, timides, comme vous; ils ont à vaincre les difficultés qui vous arrêtent; ils ont à régler les passions qui vous fatiguent; ils ont à forcer la délicatesse qui ralentit votre ardeur; ils ont à prendre la plupart des peines qui vous rebutent; peut-être en trouverez-vous, parmi eux, qui ont eu à se reprocher des fautes que vous ne commîtes jamais, qui sont malheureusement tombés là où vous vous êtes heureusement soutenu, qui ont eu à punir des dérèglements qui n'ont pas flétri votre innocence. S'ils vous ressemblent par vos infirmités, si vous ne leur ressemblez point par leurs chutes, pourquoi ne pas espérer de les imiter dans leurs vertus. La sainteté n'a rien que de noble et de grand; mais les saints partagent avec vous toutes les misères de l'humanité. A quoi tient-il donc que vous ne partagiez avec eux leurs sentiments et leurs actions? (Remarques sur divers sujets de *religion et de morale.*)

[Le mondain.] — Le mondain se prive d'une des grâces les plus touchantes, et dans l'ordre de la prédestination les plus efficaces, qui est le bon exemple, puisque, autant qu'il dépend de lui, il anéantit à son égard cette grâce du bon exemple. Ces conversions dont il est témoin, et qu'on lui propose pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet sur lui que de lui faire former mille raisonnements, mille jugements téméraires et mal fondés ; que de lui faire profaner ce qu'il y a de plus saint par les railleries les plus piquantes, et souvent même par les discours les plus impies. Dieu le permet pour punir en lui cet esprit d'orgueil qui le porte à s'ériger en censeur des actions les plus saintes : d'où il arrive que, bien loin de tirer aucun fruit des exemples qu'il a devant les yeux, il s'endurcit le cœur, et il se durcit dans ses désordres, il demeure dans son impénitence ; il s'obstine et se rend encore plus incorrigible au lieu que les âmes marchant avec simplicité dans les voies de Dieu, s'édifient des vertus qu'elles voient. **(Bourdaloue,** 2e *Avent. la Sainteté*).)

[Consolation.] — Persuadés, comme vous devez l'être, du pouvoir du bon exemple, consolez-vous, vous qui manquez de talent et de moyens pour procurer la gloire de Dieu autrement que par une vie régulière. Oh, que ce talent est précieux ! que ce moyen est efficace ! Oh, qu'un homme de qualité, irréprochable dans ses mœurs, qu'une dame distinguée par sa noblesse et par ses autres qualités, vivant dans le monde selon les maxi-

mes de la morale chrétienne, seraient de belles leçons pour les mondains, et de puissants motifs pour les ramener de leurs égarements! Oh! qu'une personne religieuse, considérable dans son ordre, peut contribuer par ses bons exemples à maintenir la régularité, à rallumer la ferveur, et à inspirer à une communauté entière le désir de la perfection! **(Anonyme.)**

[L'exemple est un levain.] — C'est une espèce de petit miracle, dans la nature, qu'un peu de levain, qu'une femme prend et qu'elle met dans trois mesures de farine, l'enfle, l'anime, la vivifie, lui donne une telle vertu, s'insinue, se mêle tellement dans toutes ses parties, qu'elle en reçoit une nouvelle forme, par le mouvement qu'il lui imprime; mais n'est-ce pas un autre prodige, dans la morale, que le bon exemple, figuré par le levain dont parle Jésus-Christ, agisse si efficacement partout où il se montre, qu'il puisse d'un monde corrompu faire un monde chrétien, en changer les mauvaises mœurs, en réformer les pernicieuses maximes, et lui inspirer un vrai désir d'acquérir la sainteté? Oui, la force du bon exemple est quelque chose de si merveilleux, que le Sauveur, à qui seul il appartient de donner les justes idées que l'on doit avoir sur ce qui concerne notre salut, le propose toujours comme un principe fécond et agissant, qui corrige tout; qui donne le mouvement à tout, qui fait l'esprit et la conduite de ceux qui se présentent à nous comme des modèles que nous jugeons devoir imiter. De sorte que, dans les vues du Fils de Dieu, nous devons considérer le bon exemple comme une cause universelle qui s'étend à tout, qui, par une vertu secrète, nous fait une douce et une aimable violence pour nous déterminer à devenir semblables à ceux en qui nous le voyons. C'est un levain, suivant l'expression de Jésus-Christ, qui se glisse et s'insinue par les yeux dans le cœur; qui le remue, qui l'anime, qui en change les inclinations, qui lui donne d'autres idées, qui lui fait connaître la laideur du vice, qui lui découvre la beauté de la vertu, qui lui inspire de l'horreur pour l'un et de l'estime pour l'autre. **(Anonyme.)**

[L'exemple à la guerre.] — Comment, et par quel mouvement, tant de lâches dans les armées vont-ils affronter les dangers les plus évidents, monter à une brèche parmi le feu continuel et effroyable de ceux qui s'y opposent; comment vont-ils enfoncer un escadron, et le mettre en désordre, malgré toute la résistance qu'on leur fait et malgré la crainte que jette dans l'âme la vue de tant de braves qui tombent morts à droite et à gauche? N'est-ce pas l'exemple des officiers qui leur inspire cette ardeur, et qui leur fait faire ce qui sans cela leur paraîtrait impossible? Pourquoi l'exemple ne ferait-il pas la même impression pour nous exciter à faire le bien? Pourquoi ne nous animerait-il pas à la pratique des vertus? Pourquoi ne diminuerait-il pas la peine que nous croyons y trouver? et pourquoi ne nous ferait-il pas paraître comme des choses que nous pouvons imiter ce que nous voyons faire aux autres? *Sumus inter exempla: quarè deficimus?*

disait autrefois S. Augustin, pour porter les chrétiens de son temps à l'amour de la vertu. Vivant au milieu de tant de bons exemples, pouvez-vous encore n'être pas gens de bien ? ne pas réprimer vos passions en voyant les autres qui en sont les maîtres? ne pas prendre le parti de Dieu, en vivant parmi ceux qui en portent si haut les intérêts? ne pas, en un mot, vous acquitter de vos devoirs avec cet empressement à les remplir que nous voyons dans les autres ? *Sumus inter exempla, quarè deficimus.* **(Anonyme.)**

[Profiter de tous les exemples.] — Ne regardez pas les bons exemples pour leur donner seulement votre approbation, et pour vous faire valoir vous-même en les louant avec exagération, mais pour les mettre à profit en les comparant à votre conduite et à votre inclination, et en détruisant dans votre cœur l'opposition que vous avez peut-être à lès suivre. Si vous êtes remplis de bonnes intentions, vous pouvez profiter, dans le monde, des mauvais exemples comme des bons, en prenant des sentiments contraires à ceux qu'ils enseignent. Qu'y aurait-il de plus propre à vous faire rentrer en vous-même, que la vie et les actions d'un méchant homme, et le mépris que l'on en fait, si vous vouliez affaiblir en vous les passions qui vous pourraient conduire au même désordre où il est tombé, et vous éloigner de toutes les occasions et de tous les commerces qui en sont le chemin ? Il ne faut pas douter que le monde ne fût plus rempli de personnes vertueuses, si chacun examinait avec esprit tout ce qui se passe à ses yeux, et ramenait à son utilité le bien et le mal qui s'y fait : un homme qui voudrait profiter de tout ne trouverait rien d'inutile, et les plus mauvais exemples auraient pour lui leur usage comme les meilleurs.

Les hommes ne vivent en société que pour s'entr'aider dans leurs besoins, et pour se corriger de leurs défauts. Ce sont les deux principales obligations qui les engagent les uns aux autres. Quand ceux avec qui nous vivons ne veulent pas contribuer à nous arracher nos imperfections par le bon exemple qu'ils sont obligés de nous donner, nous sommes si fort obligés d'aller à notre bien, qu'il faut que nous mettions à profit jusqu'à leurs défauts et jusqu'à leurs vices, à la place des bonnes qualités et des vertus qu'ils nous devraient montrer. Mais au lieu de prendre les choses de ce sens-là, nous usons tout autrement des actions d'autrui : nous admirons les bons exemples plutôt par affectation et par vanité, et pour nous faire valoir en quelque sorte en leur donnant notre approbation, que parce que nous en sommes touchés, et les mauvais ne nous servent que pour nous confirmer dans nos défauts et pour en faire encore contracter de nouveaux. (*Le même.*)

[Obligation du bon exemple.] — Il semble que Dieu, en unissant tous les hommes par les liens de la société, ait voulu que tout y fût commun, jusqu'aux vertus. Et s'il en laisse à chacun la propriété et le mérite, il veut

du moins qu'elles puissent être utiles aux autres. Le précepte de la charité, qui nous oblige à Dieu et aux hommes tout à la fois, demande que nous donnions tellement à Dieu ce que nous sommes, que notre prochain puisse tirer du fruit de ce que nous faisons. Or, je dis que cette obligation est une suite du précepte de la charité, puisque cet amour consiste à vouloir au prochain le plus grand de tous les biens, qui est son salut éternel : car ce doit être une charité chrétienne, qui ait une fin surnaturelle, et qui doit la lui procurer de la manière la plus efficace qui puisse être, puisqu'elle s'y doit employer comme les membres d'un même corps s'emploient les uns pour les autres, c'est-à-dire de tout leur pouvoir et de toute leur inclination. Or, ce moyen le plus puissant et le plus facile est le bon exemple : d'où il suit que c'est le plus général de tous les devoirs qui nous obligent envers le prochain. Les autres ont leurs bornes et leurs circonstances qui les déterminent : pour le bon exemple, c'est un devoir dont tout le monde peut et doit s'acquitter. Tous les temps y sont propres, tous les lieux y sont commodes, toutes les occasions y sont favorables. Cette obligation est donc indispensable ; elle regarde le pauvre aussi bien que le riche, le serviteur aussi bien que le maître, chacun dans sa condition, dans son état et dans son emploi. Elle est fondée sur ce raisonnement, auquel je ne vois point de réplique : — La charité chrétienne et l'amour du prochain nous obligent de procurer son bien spirituel quand nous le pouvons et lorsqu'il en a besoin : cela est hors de doute, et c'est un des premiers principes du christianisme. Or est-il que nous le pouvons toujours faire par le bon exemple ; et d'ailleurs il en a toujours besoin : car, quelque bonne opinion que nous soyons obligés d'avoir de lui, nous devons toujours présumer qu'il est faible et susceptible de mal aussi bien que nous : nous sommes donc obligés, et toujours et en toutes rencontres, de lui donner bon exemple, c'est-à-dire de ne jamais rien faire devant nos frères qu'ils ne puissent imiter sans crime ; et, de plus, de nous comporter avec édification, lorsque le devoir de notre charge et de notre emploi nous obligent de faire le bien ; obligation étroite, et dont on ne peut se dispenser sans violer ce premier et cet important précepte de la charité, dans lequel le Fils de Dieu a renfermé tout l'Evangile. (*Sermons sur tous les sujets*, etc.)

[Les grands.] — Quoique l'obligation de donner bon exemple soit commune à tous les chrétiens en qualité de membres d'un même corps, elle regarde néanmoins particulièrement ceux qui en sont, pour ainsi dire, les yeux et la tête, c'est-à-dire qui conduisent et qui gouvernent les autres, lesquels ne font que suivre aveuglément, sans presque examiner où l'on va et où on les conduit. Les actions des grands, disait un ancien, sont comme ces flambeaux qu'on découvrait de loin, parce qu'ils étaient posés sur la pointe des obélisques pour avertir les passants. Ainsi, ces personnes étant vues de loin, tout ce qu'elles font porte coup, et comme chacun les regarde,

chacun les imite ; de sorte qu'elles commandent en quelque manière tout ce qu'elles font, et défendent tout ce qu'elles ne font pas ; leur exemple a une force dominante qui entraîne les autres. Qu'est-ce qu'un prince ? demandait un ancien orateur. Et je puis faire la même question : Qu'est-ce qu'une personne de qualité, un magistrat, un homme considéré pour sa charge, pour sa naissance, ou pour quoi que ce soit ? *Lex loquens.* C'est une loi qui parle, mais une loi puissante et efficace, que tout le monde suit, à laquelle chacun se conforme ; et lorsque ces personnes sont les premières à pratiquer la vertu, cet exemple parle, persuade, et attire tout le monde après elles. La raison en est que le commun des hommes n'a pas assez de lumières pour faire distinction de leurs qualités afin de révérer celles qui méritent de l'estime, et de mépriser celles qui sont dignes de blâme. Il arrive donc ainsi que l'honneur qui est attaché à la condition des grands fait honorer leurs vices s'ils sont vicieux, et rend leurs vertus respectables.

Les personnes de considération étant indispensablement obligées de donner bon exemple, on peut dire, quand elles s'acquittent de ce devoir, ce qu'on a dit autrefois d'un généreux Romain : qu'il fut d'une vertu si forte et si constante, que, voyant la chute de la République, il fit un rempart de son corps pour l'arrêter sur son penchant ; et l'eût arrêté effectivement, s'il eût été suivi et secondé. C'est là ce que doivent faire ceux qui sont au-dessus des autres, par quelque titre que ce soit : ils doivent se persuader fortement qu'ils sont établis de Dieu pour soutenir, par l'exemple de leur vie, le christianisme penchant à sa ruine par la corruption des mœurs, pour l'arrêter par le poids de leur autorité, pour montrer à tout le monde qu'il est glorieux d'obéir à Dieu et de maintenir son parti, par la profession d'une vie toute chrétienne, dût-on être tout seul de son sentiment ; et, quand on devrait être abandonné de tout le monde, il faut dire avec le prophète : *Singulariter sum ego, donec pertranseam.*

Quand tous les autres de même qualité que moi vivraient dans la splendeur et dans le luxe, doit se dire à lui-même un homme distingué ; quand ils se rendraient tout singuliers en magnificence par la somptuosité de leur table et de leur train, je me raidirai contre ce torrent, et je me contenterai de ce qui est nécessaire pour un entretien honnête, afin d'avoir de quoi faire des charités du reste. *Singulariter sum ego.* C'est ce que doit dire cette dame chrétienne, pendant que les autres iront à la comédie, au bal, aux assemblées : « Je me tiendrai dans la retraite, et je vivrai dans la modestie et dans la retenue, quoi que le monde en puisse dire. » Ainsi, quand les autres railleront des choses saintes ou déchireront la réputation du prochain, je témoignerai hautement que cela n'est digne ni d'un chrétien, ni même d'un homme d'honneur. C'est ainsi que doivent parler, c'est ainsi que doivent se conduire les personnes élevées en quelque dignité que ce soit ; c'est là ce que Dieu attend de tous ceux qui sont supérieurs aux autres, puisqu'ils ne sont pas seulement obligés de donner bon exemple, par le droit commun à tous les chrétiens, mais encore par un devoir particulier,

qui naît de leur état et de leur condition. (*Sermons sur tous les sujets.*)

[Consolation.] — Que cela est consolant pour une personne de vertu, qui s'imagine quelquefois être inutile dans le monde, incapable de rien faire pour Dieu, et qui ressent cependant de puissants mouvements de porter tout le monde à l'aimer, et à le servir, lorsqu'elle voit l'ardeur de son zèle arrêté par les infirmités ; ou bien qui se plaint de sa condition, laquelle la met presque dans l'impossibilité de rien faire de signalé pour la gloire de Dieu ! Non, Chrétiens, vous n'avez pas grand sujet d'envier ni aux prédicateurs leurs chaires et leurs puissants discours, ni aux personnes apostoliques leurs travaux et leurs courses : votre exemple et votre retenue, parmi la licence et le libertinage des autres, prêche plus fortement, et fera plus de bien en un an, qu'un prédicateur peut-être en toute sa vie. Votre modestie, votre piété, votre retenue, peut prêcher tous les jours. La patience que vous témoignerez à souffrir cette disgrâce et cette persécution aura pour témoin toute une ville, qui en sera infiniment édifiée. « Allons prêcher », dit un jour le grand S. François à l'un de ses frères, à qui il fit faire un tour par les rues et par les places publiques de la ville. Et comme il reprenait le chemin de la maison sans avoir dit mot, celui-ci, prenant ce silence pour oubli d'une personne tout occupée de Dieu, et absorbée dans une profonde contemplation, le voulant faire souvenir du dessein qu'il avait pris d'aller prêcher : « C'est fait, répondit ce grand saint : on nous a vu marcher ; nous nous sommes montrés : on nous a regardés : c'est le sermon que j'avais à faire. » Tant est vrai ce qu'a dit Tertullien d'un homme de bien : *Dùm videtur, auditur;* c'est assez de le voir pour l'entendre. **(Anonyme).**

[La société des justes.] — Il n'est plus question de nous séparer des idolâtres, parce que nous sommes dans le sein de l'Eglise, et qu'il ne paraît au milieu de nous aucune trace d'idolâtrie ; elle a fait place au culte du vrai Dieu. Mais, si nous ne sommes pas environnés de païens, nous le sommes de faux chrétiens. Une idolâtrie spirituelle a pris la place d'une idolâtrie visible. Les hommes n'offrent plus d'encens à des dieux de métal, de bois et de marbre ; mais ils adorent en secret les divinités de la volupté, de l'ambition et des richesses. La croix a été plantée sur les débris des idoles ; mais combien d'apostats de Jésus-Christ plantent les idoles sur la croix ! Combien renouvellent encore le sacrilége de ce prince impie qui fit élever la statue d'une impudique Vénus sur l'endroit où était ensevelie la croix du Dieu de la pureté, pour en effacer à jamais la mémoire ! C'est donc à nous de paraître séparés, par la pureté de notre vie, de ceux qui combattent la religion par leurs mœurs, et d'opposer une conformité de créance et de conduite à cette union scandaleuse de Baal et de Jésus-Christ, du christianisme et de l'impiété de Dagon et de l'Arche d'alliance, si ordinaire dans le monde. Mais, puisqu'il se touve si peu de véritables

chrétiens qu'à peine paraît-il aucun trait de l'Eglise défigurée par les vices de ses enfants, il faut que nous apportions autant de soin à la faire voir dans notre vie que les autres s'efforcent de l'effacer par la leur. Plus il y a de transgresseurs de la loi, plus nous devons travailler pour en paraître de parfaits observateurs. Il faut opposer, autant qu'il nous sera possible, au torrent du libertinage la digue de notre bon exemple, reprendre le préservatif d'une vie sans reproche parmi la contagion du scandale, et tenir le parti de Jésus-Christ contre la foule des pécheurs qui le trahissent. **(Du Jarry).**

[Exemple et humilité.] — Il y a, généralement parlant, deux sortes de bonnes œuvres. Les unes sont ordinaires et communes à tous les états, comme d'assister chaque jour au saint sacrifice de la Messe, de participer souvent aux sacrements de l'Eglise, de faire de fréquentes lectures de piété. Les autres sont plus singulières, et par cette raison les saints conseillent de les faire en particulier, pour ne nous point attirer, par leur singularité, les applaudissements des hommes. Au regard des bonnes œuvres qui sont communes à tous, il faut que tout le monde soit témoin que vous êtes fidèle à les pratiquer : car, ou vous êtes homme public ou bien vous êtes simple particulier. Si vous êtes homme public, prélat, prince, supérieur, ce n'est plus seulement un conseil pour vous de ne pas dérober la connaissance de vos bonnes œuvres, c'est une obligation très-étroite. Car votre conduite est le modèle sur lequel les autres ont coutume de se régler : *In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum.* Si vous êtes un simple particulier, l'intérêt du prochain, qui peut retirer de grands fruits de vos exemples, ainsi que nous l'avons dit, et votre intérêt même, vous engagent à ne pas cacher le bien que vous faites. Car pourquoi ne vous déclareriez-vous pas pour ce que vous êtes en effet ? craindriez-vous qu'une profession ouverte de vertu ne vous permît plus de paraître avec bienséance dans les assemblées et dans les fêtes profanes des mondains ? C'est par cet endroit-là même que vous avez intérêt à ne rien ménager, et à prendre hautement le parti de la piété. Cette démarche une fois faite, vous voudrez la soutenir, et par-là vous serez éloigné de mille occasions de chute où le commerce du monde vous engagerait. A la vérité, le Sauveur vous dit : *Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite, quand vous donnez l'aumône ; Retirez-vous dans votre chambre pour prier ; Qu'il ne paraisse pas aux hommes que vous jeûnez ;* mais il ne prétend pas, pour cela, que ces sortes de bonnes œuvres ne soient point publiques : ses exemples contrediraient en ce point ses paroles. Ce que le Sauveur prétend, c'est que votre intention soit droite et sincère, comme celle d'un homme qui fait l'aumône en secret, qui prie sans être vu de qui que ce soit, qui se lave et qui se parfume afin de ne paraître pas jeûner. Et c'est là ce que veulent dire ces paroles : *Le bien que vous faites, gardez-vous de le faire devant les hommes afin d'être vu d'eux.* **(Le P. Ségneri,** *Méditations.*)

EXTÉRIEUR MODESTE

ET BIEN RÉGLÉ

Modestie et Immodestie, etc.

AVERTISSEMENT.

*Par l'*Extérieur bien réglé *nous n'entendons autre chose que la* Modestie. *Mais, comme ce nom de* modestie *convient à plusieurs sujets dont nous avons déjà parlé ou dont nous parlerons dans la suite, il est nécessaire d'avertir d'abord à quoi nous l'appliquons ici et à quoi nous nous bornons : savoir, à la* Modestie extérieure, *en tant qu'elle naît d'un intérieur bien réglé comme de son principe; sans quoi elle ne peut être une vertu ni morale ni chrétienne, mais ou une hypocrisie ou un pur effet du tempérament naturel. Nous avons parlé de la modestie et de l'immodestie des habits, et de la vertu qui règle le train et le trop grand appareil, quand on est élevé à un rang distingué; ce qui s'appelle pareillement modestie. Nous avons parlé de la modestie* intérieure, *en tant qu'on la confond avec l'*humilité, *qui ne tire point vanité des avantages de la naissance ou de la fortune. Il reste donc à traiter ici de la Modestie* extérieure, *qui consiste à régler les gestes et tous les mouvements du corps, les paroles et les actions.*

Il est vrai que ce sujet est plus propre à traiter devant des personnes religieuses, ou dans une assemblée de personnes de piété, que dans un grand auditoire ; c'est pourquoi peu de prédicateurs en ont fait un discours exprès. Mais, comme cette vertu doit se pratiquer différemment selon l'état, le rang, l'âge, le sexe et la condition de chacun, et que d'ailleurs c'est celle qui frappe d'abord les yeux et qui est plus capable de toucher le cœur des pécheurs, un discours

sur cette matière, en certains lieux et en certaines occasions, peut sans doute contribuer beaucoup à la piété des fidèles, outre que l'immodestie, qui est le vice opposé, étant capable de les scandaliser, on ne doit point séparer l'un de l'autre. De cette manière, le sujet, tout restreint et limité qu'il est, ne sera point si stérile qu'il paraît à ceux qui n'en ont pas assez considéré l'étendue et l'importance.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Après avoir montré en quoi consiste la Modestie que l'Apôtre exige des chrétiens, sur ce texte : *Gaudete in Domino semper ; iterùm dico, gaudete ; modestia vestra nota sit omnibus hominibus ;* on peut prendre pour sujet et pour partage d'un discours ces deux motifs qui nous engagent à pratiquer cette vertu, et que ce même Apôtre nous suggère. — 1° L'obligation qu'a tout chrétien de glorifier Dieu : et la modestie en est un des plus excellents moyens; — 2°. L'obligation d'édifier le prochain et de le porter au bien : à quoi la modestie sert infiniment.

Premier motif : — Honorer et glorifier Dieu. *Glorificate et portate* Deum *in corpore vestro.* (I Cor. vi). Dieu ayant fait toutes les créatures pour sa gloire, l'homme entre toutes les autres est obligé de satisfaire à ce devoir, comme celui qui a été le plus comblé de ses bienfaits. Aussi est-ce ce qu'il exige de lui, d'une manière tout autre que pour le reste qui est dans l'univers. — 1°. Parce que, bien qu'il considère et qu'il demande principalement le cœur de l'homme et un culte intérieur, il veut pourtant que les véritables chrétiens vivent dans la retenue, et gardent une modestie extérieure qui réponde au nom d'enfants de Dieu et de serviteurs de ce souverain Maître, lesquels ont renoncé à toutes les pompes, à toutes les vanités et à toutes les fausses joies du monde : ce qui ne se peut faire sans observer une modestie exacte dans leurs habits, leur train, leurs paroles, et dans tout ce qui regarde l'extérieur. La raison en est que nous sommes entièrement à lui, et que nous lui appartenons tout entiers, notre corps aussi bien que notre âme, tout notre extérieur aussi bien que notre intérieur, et par conséquent l'un et l'autre doit être réglé selon ses ordres. De-là vient que, comme s'il n'y avait dans l'homme que le dehors qui fût réglé et qu'une retenue et une modestie extérieure, sans qu'elle vînt de la

modération intérieure qui en doit être le principe, ce serait une pure hypocrisie, abominable aux yeux de Dieu ; de même un extérieur immodeste, déréglé, dans la conduite de notre vie et dans notre manière d'agir, marque un esprit ou superbe ou fier, ou déréglé, sans piété, indigne du nom de chrétien ; à peu près comme, dans la religion, si l'on se contentait d'un culte intérieur et qu'on refusât de le rendre extérieur quand on y est obligé, on donnerait sujet de croire qu'on a renoncé à sa foi. On peut dire, de même, qu'on a renoncé à la qualité de chrétien, dont on a fait profession au Baptême, quand on ne garde nulle modération dans ce qui regarde les devoirs extérieurs et les manières d'agir d'un chrétien, à cause de la liaison qu'il y a entre l'intérieur et l'extérieur, qui fait juger de l'un par l'autre. — 2°. La modestie est un des moyens de glorifier Dieu, parce que c'est se rendre semblable au Verbe incarné, qui est, comme l'appelle S. Paul, l'éclat de sa gloire, et qui n'a eu autre but dans toutes les actions de sa vie que de glorifier son Père éternel. Or, la modestie nous rend semblables à ce Sauveur du monde pour l'extérieur et la manière d'agir, puisque c'était ce qui le faisait le plus admirer, ce qui le faisait suivre, ce qui lui attirait l'estime et la confiance de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, et en un mot ce qui éclatait le plus en lui, et qui même, selon S. Jérôme, était une preuve de la divinité de sa personne. Or, c'est en cela qu'un chrétien peut plus facilement imiter Jésus-Christ, qu'il doit prendre pour modèle en toutes choses ; parce que toutes les autres vertus, l'humilité, la charité, la patience, ne sont visibles que par la modestie qui est exposée aux yeux de tout le monde. — 3°. Notre modestie est un excellent moyen d'honorer et de glorifier Dieu, parce que, comme l'assure encore le même S. Paul, nous sommes les membres de Jésus-Christ : il veut dire les membres de son corps mystique, qui doivent par conséquent représenter son corps naturel par la modestie, qui consiste dans le règlement de tous nos sens, de toutes nos puissances et de tous les mouvements de nos corps : en sorte que nos regards soient modestes comme les siens ; nos paroles, nos gestes, toutes nos manières modérées et réglées sur le modèle de Jésus-Christ, et que chacun puisse dire avec S. Paul : *Vivo ego, jàm non ego, vivit vero in me Christus.* Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; c'est son esprit qui m'anime, et qui est comme l'âme de mon corps. De cette sorte, il n'y aura rien en nous qui ne glorifie Dieu.

Deuxième Partie. — Le second motif qui nous engage à pratiquer la modestie est l'édification du prochain, afin que, par la vue de notre extérieur bien réglé, il soit lui-même excité à glorifier Dieu et attiré à son service. C'est pour cela que l'Apôtre veut que cette modestie paraisse au-dehors et soit connue de tout le monde. — 1°. C'est par-là que le prochain concevra une opinion avantageuse de nous, en jugeant de l'intérieur par cet extérieur modeste et composé ; par-là qu'il aura créance en nous, et qu'il profitera de nos avertissements et de nos exemples. — 2°. C'est le

moyen le plus efficace de le gagner à Dieu, en lui mettant devant les yeux la beauté de la vertu, qui se rend en quelque manière visible en notre personne. — 3°. Au contraire, rien n'est plus capable de le scandaliser que notre immodestie : car il n'y a point de vice plus contagieux et qui se communique plus facilement.

—

II. — On peut tourner ce discours d'une autre manière ; en prenant encore pour dessein trois motifs qui nous engagent à pratiquer la modestie.

Le premier est la propre excellence de cette vertu. Car, quoique son emploi, qui est de régler l'extérieur, semble le moins considérable, elle est cependant la marque la plus certaine du bon règlement de l'intérieur, puisqu'elle naît de la mortification de toutes les passions, qu'elle suppose qu'on a acquis toutes les vertus, auxquelles elle donne même du lustre et du relief ; c'est la vertu qui frappe davantage les yeux et l'esprit, et qui rend en quelque manière toutes les autres visibles.

Le second, c'est l'intérêt du prochain, à qui nous devons donner bon exemple. Or, rien n'est plus capable de le bien édifier, de le gagner à Dieu et de lui inspirer l'amour de la vertu et du service de Dieu.

Le troisième est notre intérêt propre. Elle nous rend agréables à Dieu et aux hommes. — A Dieu, qui fait tout avec poids et mesure, qui règle tout avec une souveraine sagesse, et qui garde la bienséance en toutes choses ; de plus, elle nous rend parfaitement semblables au Sauveur du monde, qui est le modèle sur lequel tous les hommes se doivent former et en qui rien n'a paru plus admirable que la modestie. Aux hommes, qui n'ont que du respect et de la vénération pour ceux en qui cette modestie se fait remarquer.

—

III. — Combien la modestie est importante pour mener une vie chrétienne.

1°. Elle empêche de faire le mal, par la bienséance qu'elle nous oblige d'observer dans toutes nos actions, afin de ne rien faire qui puisse donner mauvaise opinion de nous. Elle éloigne toutes les occasions du péché, par la vigilance continuelle qu'elle nous oblige d'apporter à la garde de tous nos sens, et par la circonspection dans toutes nos actions, afin que rien n'y paraisse déréglé. Elle est la gardienne de la pureté du cœur et du corps, empêchant que rien ne souille ni l'un ni l'autre, par la bienséance en toutes choses et en toutes les rencontres, et en faisant que l'extérieur soit une véritable image de l'intérieur.

2°. Le second devoir de la vie chrétienne, est de pratiquer le bien : et c'est ce que fait la modestie, d'une manière qui lui est propre et particu-

lière. Elle est une continuelle leçon de vertu, une prédication muette, mais puissante et efficace, qui persuade le bien seulement en se faisant voir. C'est une correction tacite aux personnes vicieuses, sans leur faire perdre le respect et sans qu'elles s'en puissent choquer, et qui souvent les couvre de confusion. Comme elle a une étroite liaison avec toutes les vertus, c'est le moyen de les pratiquer toutes que d'observer une exacte modestie en toutes ses actions ; en sorte que l'intérieur et l'extérieur de l'homme soient parfaitement réglés, et dans l'état où ils doivent être.

—

IV. — Comme, dans les premiers siècles de l'Eglise, la modestie était la marque et comme le caractère qui distinguait un chrétien d'avec un païen et un idolâtre, cette même modestie est maintenant la marque d'un parfait chrétien :

1°. Parce qu'elle est l'effet, et la cause tout ensemble, de la sainteté qui fait la perfection du christianisme, c'est-à-dire la marque la plus certaine qu'on l'a acquise et le moyen le plus efficace pour l'acquérir. — 2°. Parce que rien n'est plus puissant pour l'inspirer aux autres, c'est-à-dire pour arrêter leurs désordres et pour les attirer au service de Dieu.

—

V. — 1°. L'estime qu'on doit faire de cette vertu, d'où dépend toute l'estime que Dieu et les hommes font de nous. Car, pour ce qui est de Dieu, peut-il ne pas avoir une considération toute particulière pour celui qui, par cette modestie extérieure, fait une profession publique qu'il est tout à lui, qui fait gloire d'être à son service, qui en porte les marques jusque sur son corps, comme parle l'Apôtre : *Glorificate et portate* Deum *in corpore vestro.* (I Cor. vi). Dieu ne regarde-t-il pas d'un œil de complaisance celui qui marche toujours en sa présence, qui fait tout pour lui plaire, et qui a une telle crainte de l'offenser, qu'il ne fait pas le moindre mouvement qui ne soit réglé. Pour ce qui est de l'estime des hommes, cela est tout évident, puisqu'ils ne jugent de notre mérite et de notre vertu que par ce qui paraît à l'extérieur ; et, comme ils ont une secrète estime pour la vertu, ils ne peuvent s'empêcher d'en avoir pour ceux en qui elle éclate par cet extérieur modeste.

2°. Le fruit qu'on en retire est si considérable, que la négliger et en faire peu de cas c'est négliger ses plus chers intérêts. Elle nous engage à soutenir, par une vie réglée et un extérieur toujours composé, la bonne opinion qu'on a conçue de nous. Elle nous fait éviter les désordres qui arrivent de la liberté qu'on donne à ses sens. Elle arrête la licence des personnes vicieuses, et les oblige de se tenir dans le respect et dans le

devoir en notre présence. Elle nous donne le moyen de glorifier DIEU, et d'attirer le monde à son service.

—

VI. — 1°. La nécessité de pratiquer la modestie pour vivre en véritable chrétien.

2°. Comment il la faut pratiquer. en quel temps, en quel lieu, en quelles rencontres plus particulièrement.

3°. Les moyens de l'acquérir et de l'observer selon notre état et notre profession.

—

VII. — 1°. La modestie est une vertu propre à toutes sortes de personnes, de tout âge, de tout sexe et de toute condition; elle est l'ornement de leur état aussi bien que des personnes.

2°. C'est le moyen de maintenir les villes, les familles et les communautés dans le bon ordre, et d'empêcher que la corruption des mœurs ne s'y glisse.

3°. C'est par-là que l'on a coutume de juger de la vertu et du mérite de chaque personne en particulier.

—

VIII. — Sur l'immodestie, en quelque genre que ce soit.

1°. L'immodestie est de tous les vices celui qui choque le plus les honnêtes gens et les personnes de probité, parce qu'il est également contre la bienséance et contre les bonnes mœurs.

2°. C'est le plus scandaleux, parce qu'il se communique le plus facilement, et qu'il est d'un plus dangereux exemple.

3°. C'est le vice contre lequel on est le moins en garde, parce qu'on s'imagine que c'est un défaut léger et de nulle importance.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Ambroise**, I, 18 de ses *Offices*, donne d'excellentes règles de modestie, particulièrement aux jeunes gens.

S. Jérôme en parle dans l'Epître 45.

S. Grégoire de Nazianze, *Orat. de moderat. in disput. servandâ,* prescrit des règles de modestie qu'il faut observer dans ces occasions. — *Orat. in Julianum,* il dépeint l'immodestie qu'il remarqua dans ce jeune prince lorsqu'il étudiait à Athènes, et les mauvais augures qu'il en conçut dès-lors. — *Orat. de infantibus maturè abreptis,* il parle encore de cette vertu.

S. Basile, *Epist. ad Canon.,* montre combien cette vertu est rare, et comment on la doit observer. — Serm. *de Ascesi.*— *Regul. fusiùs disput.* : en quoi consiste la modestie des personnes qui font profession de piété. — *Epist.* I *ad Greg. Theolog.*, il lui enseigne quelle gravité il doit avoir dans son marcher, dans son geste et dans son maintien.

S. Prosper, III, 19 *De vitâ contempl.*, montre en quoi proprement il faut observer la modestie.

S. Chrysostôme, dans un traité qui a pour titre *Quòd fœminæ viris cohabitare non debent*, fait une ample peinture de la modestie d'une vierge.

S. Bernard, *Vie de S. Malachie,* s'étend sur l'admirable modestie de ce grand saint, qu'il représente comme un modèle de cette vertu. — *Epist.* 113, il recommande particulièrement cette même vertu. — *De ordine vitæ et morum constit.* : excellentes règles de modestie.

S. Isidore de Péluse, II *Epist.* I, montre que la modestie est une instruction et une puissante exhortation à la vertu pour ceux qui la voient.

S. Laurent Justinien, *De discip. monast.*: que la modestie des chrétiens doit être semblable à celle qu'on garde en présence des princes de la terre.

S. Anselme, *In med.* chap. 5, montre que, nos membres étant les membres de Jésus-Christ, nous devons les régler en sorte qu'ils ne le déshonorent point.

S. Thomas, dans les livres qu'il a composés sur *l'Education des princes*, emploie le cinquième entier à les instruire sur le chapitre de la modestie et sur tout ce qui regarde l'extérieur.

S. Vincent Ferrier, *De vitâ spirit.* 5, montre que ceux qui veulent véritablement servir Dieu doivent composer tous leurs gestes et régler toutes leurs actions.

[Les Livres spirituels et autres.] — **Grenade,** *Guide des pécheurs,* chap. 5, §. 1.

Alphonse Rodriguez, part. 2, Traité second.

Le P. S.-Jure. *De la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ,* III, 38.

Nicolaus Lancicius, *Opusc.* 2.

Julius Fatius *De mortific.* 20.

Bernardinus Rossignolus, IV *de Discipl.* 38.

Joannes Pelecius. III *de Offic. Relig.* 16, et à cap. 20 ad 39, traite de tout ce qui regarde cette matière.

Le P. Haineuve, *Pratique de l'ordre de la vie et des mœurs,* discours 39, traite ce sujet fort au long.

Le P. Suffren, l'*Année chrétienne*, a un traité particulier sur la modestie.

Le P. Lemoine en a composé un livre entier, où il traite de toutes les espèces de cette vertu, et de tous les sujets où on la peut pratiquer.

Jacobus Alvarez, III, partie 2, chap. 9, §. 14.

Dandinus, *Ethica sacra*, lib. 31.

Le P. Gaudier. *De naturâ et statibus perfect.* 18.

Leonardus Lessius. *De justitiâ et jure.* IV, 4.

Le P. Théophile Renaud. *De virtutibus et vitiis,* VI, 12.

Gobinet, *Instruction de la jeunesse*, IV.

Il y a aussi plusieurs Auteurs profanes qui ont parlé de la modestie, et qui en ont donné des règles fort utiles, comme **Sénèque, Plutarque, Théophrastre, Cicéron,** etc.

[Les Prédicateurs.] — Peu de prédicateurs ont parlé de ce sujet, et je n'en ai trouvé que deux qui en aient fait un discours exprès.

Pean, *Entretiens spirituels*, 11e entretien.

L'auteur des *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*, dans les sujets particuliers.

[Recueils.] — **Grenade,** dans ses *Lieux communs, Modestia.*

Busée *in Panario*, Immodestia.

Drexellius, *Rosæ.*

Peraldus, *De Virtutib.*, Modestia.

Lohner, *Biblioth. Manual.*, Modestia.

§ III.

Passages, Exemples et Applications de l'Écriture.

Homo apostata, vir inutilis, graditur ore perverso, annuit oculis, terit pede, digito loquitur; pravo corde machinatur malum, et omni tempore jurgia seminat. Proverb. VI, 12.

L'homme infidèle porte sa malice sur son visage; il n'est bon à rien; il fait des signes des yeux; il frappe du pied, il parle avec les doigts; il médite le mal dans la corruption de son cœur, et il sème des querelles en tout temps.

Vidisti hominem velocem ad loquendum?

Avez-vous vu un homme prompt à par-

stultitia magìs speranda est quàm illius correctio. Proverb. XXIX, 20.

ler? attendez plutôt de lui des folies que de le voir se corriger.

Finis modestiæ timor Domini, divitiæ et gloria et vita. Proverb. XXII, 4.

Le fruit de la modestie est la crainte de DIEU, la richesse, l'honneur et la vraie vie.

In facie prudentis lucet sapientia. Proverb. XVII, 24.

La sagesse reluit sur le visage de l'homme prudent.

Sapientia hominis lucet in vultu ejus. Eccl. VIII, 1.

La sagesse de l'homme reluit sur son visage.

Cor hominis immutat faciem illius sive in bona sive in mala. Eccli XIII, 32.

Le cœur de l'homme change le visage soit qu'il se porte au bien, soit qu'il se porte au mal.

Ex visu cognoscitur vir, et ab occursu faciei cognoscitur sensatus. Eccli. XIX, 26.

On connaît une personne à la vue; on discerne à l'air du visage l'homme de bon sens.

Amictus corporis et risus dentium et ingressus hominis annuntiant de illo. Ibid. 27.

Le vêtement, le rire de la bouche, la démarche de l'homme, font connaître quel il est.

Fatuus in risu exaltat vocem suam, vir autem sapiens vix tacitè ridebit. Eccli. XXI, 23.

L'insensé, en riant, élève la voix : l'homme sage rira à peine tout bas.

Pro eo quòd elevatæ sunt filiæ Sion, et ambulaverunt extento collo, et nutibus oculorum ibant et plaudebant, ambulabant pedibus suis, et composito gradu incedebant, decalvabit Dominus verticem filiarum Sion. Isaïæ III, 16.

Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas, étudié toutes leurs démarches, le Seigneur fera tomber la chevelure de leur front.

Sic luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. Matth. V, 16.

Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.

Glorificate et portate DEUM *in corpore vestro.* I. Corinth. VI, 20.

Glorifiez et portez DIEU dans votre corps.

Omnia honestè et secundùm ordinem fiant in vobis. I Corinth. XIV, 40.

Que tout se fasse dans la bienséance et avec ordre.

Spectaculum facti sumus mundo et Angelis et hominibus. I. Corinth. IV, 9.

Nous servons de spectacle au monde, aux anges et aux hommes.

Rogamus vos, fratres..., ut quieti sitis..., et honestè ambuletis ad eos qui foris sunt. I. Thessalon. IV, 10, 11.

Nous vous prions, mes frères, de vous étudier à n'être point turbulents, et à vous comporter honnêtement envers ceux qui sont hors de l'Eglise.

Induite vos, sicut electi DEI, *humilitatem, modestiam, patientiam.* Colossens. III, 12.

Revêtez-vous, comme des élus de DIEU, d'humilité, de modestie, de patience.

Obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi. II Corinth. X, 1.

Je vous conjure par la douceur et la modestie de JÉSUS-CHRIST.

Gaudete in Domino semper; iterùm dico, gaudete; modestia vestra nota sit omnibus hominibus. Philip. IV, 4.

Réjouissez-vous sans cesse en Notre-Seigneur; je le dis encore une fois, réjouissez-vous; que votre modestie soit connue de chacun.

Quæ desursùm est sapientia, pacifica est, modesta, suadibilis, bonis consentiens. Jacobi. III, 17.

La sagesse qui vient d'en-haut aime la paix ; elle est modeste, docile, modérée.

Cum modestiâ et timore, conscientiam habentes bonam, ut in eo quod detrahunt vobis confundantur qui calumniantur vestram bonam in Christo conversationem. I Petri. III, 16.

Agissez en toutes choses avec modestie et crainte, conservant une conscience pure, afin que ceux qui décrient la vie sainte que vous menez en JÉSUS-CHRIST rougissent de vous traiter ainsi.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Job.] — Que voulait dire le saint homme Job quand, pour justifier son innocence contre ceux qui ne pouvaient s'imaginer qu'il ne fût coupable en le voyant si affligé, il déclare hautement que tous ses regards avaient été modestes, et qu'il avait passé un accord avec ses yeux, de ne se porter jamais sur aucun objet qui pût souiller son cœur? Ne devait-il pas plutôt, ce semble, faire cet accord avec son cœur, qui est la cause immédiate des pensées impures et criminelles, comme dit le Fils de Dieu dans l'Evangile: *De corde exeunt cogitationes malæ*? Mais S. Grégoire nous assure que ce saint homme nous apprend par-là combien la garde de nos yeux, à laquelle la modestie doit particulièrement s'appliquer, est absolument nécessaire pour conserver l'innocence du cœur, puisque ce sont les yeux qui corrompent les affections, et qui excitent les passions honteuses par la vue des objets dangereux : de manière que, pour régler les mouvements de l'âme, il faut commencer par régler les sens extérieurs, et particulièrement les yeux, qui sont les premiers à débaucher le cœur. Aussi est-ce le premier devoir de la modestie, son principal emploi, et la première leçon que les saints nous en font, comme la plus nécessaire et la plus importante.

[Joseph.] — Si l'Ecriture ne dit rien de particulier de la modestie du patriarche Joseph, c'est, observe S. Ambroise, que toutes les actions de sa vie, toutes ses paroles et tout ce qui paraissait en lui, était une continuelleleçon de modestie. Ce fut ce qui dès son enfance lui gagna l'affection et la tendresse si particulière de son père Jacob. Ce fut ce qui lui attira la haine de ses frères, tant il détesta le crime infâme qu'il leur avait vu commettre, et qu'il se crut obligé de déférer à son père. La manière dont il se comporta dans la maison de Putiphar est encore une preuve combien il avait à cœur cette vertu. Mais ce fut cette modestie, accompagnée d'une prudence toute singulière, qui lui gagna tellement le cœur de Pharaon, qu'il eut en lui toute confiance, et se reposa entièrement sur ses soins du gouvernement de son état.

[Judith.] — Judith, si recommandable par la modestie dans laquelle elle avait vécu depuis son veuvage, n'en viola point les règles ni les lois en se parant de ses habits de joie et en employant tous les ornements capables de relever sa beauté naturelle et de lui donner un nouvel éclat, parce que l'intention qu'elle avait et le dessein que le Seigneur lui avait

inspiré justifiait tout cela, qui eût passé pour immodestie et pour une vanité assez ordinaire à son sexe sans la pureté de cette intention laquelle, au témoignage de l'Ecriture donna tout l'agrément nécessaire à son port, à son maintien, à son visage, et à l'avantage de ses habits, pour se faire admirer de l'armée d'Holopherne, et pour lui donner moyen de faire ce grand coup qui défit l'armée infidèle.

[Dina.] — C'est un des déréglements dont on s'est plaint dans tous les siècles, que les jeunes personnes du sexe, dont la modestie fait le plus bel ornement, sont si libres, si volontaires, si émancipées, si curieuses ; et en un mot si peu modestes, qu'elles courent le même risque, ou du moins s'exposent au même danger, que l'immodeste et évaporée Dina, fille du saint patriarche Jacob, laquelle, à l'âge de quinze ans, étant sortie de la maison de son père toute seule, sans compagnie et sans permission, poussée par la curiosité de voir les danses et les fêtes des filles de Sichem, et pour se faire voir elle-même, il lui en prit mal : car elle fut aussitôt enlevée et ravie par force, et il y eut tout un peuple égorgé pour son sujet. Cette histoire si tragique et cette funeste aventure devrait bien rendre les jeunes personnes de ce sexe plus modestes, plus retenues, plus circonspectes, et leur apprendre à ne se point donner des airs si libres, à être toujours sur la réserve, et à ne se point accoutumer à ces manières enjouées, si contraires à la modestie qui leur sied.

[Les filles de Sion.] — Le prophète Isaïe, déclamant contre l'immodestie des filles de Sion, semble faire le portrait de la plupart des filles et des femmes chrétiennes de ce temps. On les voit, dit-il, passer dans les rues, magnifiquement vêtues, la tête levée avec une démarche fière et orgueilleuse, jetant des regards de tous côtés, les jupes traînantes, et avec un maintien et des airs tout-à-fait immodestes ; et, ce qui est encore plus contraire à la modestie, avec des nudités qui vont jusqu'au scandale. Apprenez, dit ce prophète, ce que Dieu pense de ces créatures sans modestie et sans pudeur, et comment il les traitera un jour : sa justice les ayant dépouillées de toute cette magnificence extérieure et de tout cet attirail de vanité, ces cheveux empruntés seront jetés au feu, et ceux qui leur sont naturels seront arrachés jusqu'à la racine. Les perles, les atours, les ornements, qui ne servent qu'à faire paraître leur orgueil et leur immodestie, leur seront enlevés ; et, pour ces odeurs et ces parfums, elles seront environnées d'une horrible puanteur. C'est ainsi que ce prophète représente ces filles et ces femmes immodestes, qui devraient trembler de crainte et de frayeur, dans l'attente d'un jugement si sévère,

EXEMPLES TIRÉS DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Notre-Seigneur.] — Comme les chrétiens doivent être de parfaits imitateurs de Jésus-Christ, ils doivent s'efforcer de lui ressembler en toutes choses. Or, s'il y a une vertu que le Fils de Dieu ait pratiquée constamment et dans toutes les rencontres, c'est la modestie, qui charmait tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher ; jusque-là que S. Paul conjurait les chrétiens de Corinthe par la modestie de Jésus-Christ, dont le souvenir était encore récent : ce qui avait frappé davantage les yeux, et était le plus capable de faire impression sur les esprits. C'était, en effet, un ravissant spectacle de le voir, à l'âge de douze ans, enseigner les docteurs de la loi, les interroger et leur répondre, avec une modestie incomparable. Ceux qui assistaient à ses discours lorsqu'il prêchait au peuple n'admiraient-ils pas autant la grâce avec laquelle il les prononçait que les vérités célestes qu'il annonçait? Ceux qui avaient le bonheur de jouir de sa conversation ne s'en retournaient-ils pas charmés et ravis de sa douceur et de sa modestie? et, quelque part qu'il se trouvât, soit qu'il fût convié à quelque festin, soit qu'il visitât quelque personne, qu'il consolât quelque affligé, soit qu'il voulût gagner quelque pécheur, qu'il guérît quelque malade ou qu'il opérât quelque miracle, sa modestie, parmi toutes ses actions différentes, était toujours ravissante et toute divine.

[La Sainte-Vierge.] — Cette vertu, par-dessus toutes les autres, a rendu recommandable la glorieuse Mère de Dieu. Voici comment S. Ambroise en parle, au chap. 18 du 2e livre de ses *Offices*. — « Elle était seule dans sa chambre lorsque l'ange la salua. La nouveauté de cette visite la déconcerta; sa pudeur et sa modestie fut alarmée en voyant la figure d'un homme, et elle demeura quelque temps interdite : car, quoiqu'elle fût d'une profonde humilité, elle ne salua point l'ange et ne lui parla point, jusqu'à ce qu'il lui eût appris que Dieu l'avait choisie pour être la Mère du Sauveur du monde. Pour s'éclaircir à fond de ce mystère, elle proposa modestement ses doutes, et se soumit avec une égale modestie à la volonté de Dieu. » Dans un autre endroit, ce même saint docteur la propose à toutes les vierges comme un modèle achevé de modestie. «Apprenez, leur dit-il, par ses mœurs et par la modestie qui éclatait en sa personne et dans toute sa conduite, comment vous devez vous comporter. Admirez encore sa grande pudeur : car c'est le propre des vierges de trembler, dès qu'elles voient des hommes. Que toutes les femmes aient donc soin de se conformer à l'exemple de sa retenue et de sa modestie. Elle était seule

dans sa chambre : l'ange l'y trouva dans la solitude : elle n'y avait point de compagne ni de témoins, elle était en prières, et, si elle parla, ce fut seulement à un ange.

[Les Apôtres.] — Les apôtres et les disciples du Sauveur, qui avaient vu le Verbe incarné, qui avaient conversé avec lui, et qui avaient été témoins de la modestie qui accompagnait toutes ses paroles et toutes ses actions, se formèrent sur ce divin modèle, et apprirent aux premiers chrétiens à se comporter de même dans leur conversation, afin d'édifier par-là le prochain. Ce qui a fait dire à Tertullien, deux cents ans après, que l'on distinguait un chrétien entre cent idolâtres, seulement à le voir, par certains traits auxquels on ne pouvait se tromper : et Minutius Félix, plus ancien que Tertullien, se crut obligé de désabuser les païens, qui s'imaginaient que ces signes et ces marques étaient imprimés sur leur corps, et de déclarer que c'était par la modestie qui paraissait sur leur visage, dans leurs gestes, dans leur maintien grave et sérieux et dans toutes leurs manières : *Non notaculo corporis,* dit-il, *sed innocentiæ ac modestiæ signo dignoscimur.*

[S. Paul.] — S. Paul ne s'est pas contenté de recommander souvent cette vertu : il prenait à tâche de la faire paraître dans toutes ses actions, quoiqu'il fût d'un naturel ardent, qui, par conséquent, avait plus de difficulté à se contenir dans les termes d'une modestie exacte. Ce qui n'empêche pas qu'il ne dise en parlant de lui-même : « Ce n'est pas moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi : » c'est-à-dire qu'il parlait, qu'il agissait, qu'il conversait comme s'il eût été Jésus-Christ même, et que ce divin Sauveur eût été le principe de toutes ses actions et de tous les mouvements de son corps, aussi bien que de ceux de son âme. C'est même l'exhortation qu'il faisait à ceux qu'il instruisait : *Induite vos, sicut electi* Dei, *benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam.* «Au nom de Dieu, leur disait-il, vivez de telle sorte qu'on puisse vous prendre pour autant de Jésus-Christs par des manières toutes semblables aux siennes, et que vous le fassiez revivre par votre vie ; que son esprit anime le vôtre ; mais que sa modestie éclate sur votre corps ; revêtez-vous d'elle comme du plus bel ornement que vous puissiez porter. Qu'il ne sorte point d'autres paroles de votre bouche que les paroles de Jésus-Christ ; ne faites jamais d'actions qu'il n'eût point faites ; mais surtout, que votre modestie rende témoignage qne vous êtes ses disciples et que vous êtes sortis de son école.»

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Induimini Dominum JESUM. (Roman. XIII.) — Cette expression de l'Apôtre, par laquelle il nous ordonne de nous revêtir de JÉSUS-CHRIST, nous oblige plus particulièrement à la modestie qu'à toutes les autres vertus, parce que, de toutes les autres vertus de JÉSUS-CHRIST, la modestie était la plus exposée aux yeux des hommes ; d'ailleurs encore, parce que cette modestie se remarquait en toutes ses paroles et en toutes ses actions, en tous ses mouvements et en tous ses gestes. Elle régnait sur son visage et dans ses yeux, et il n'y avait rien en lui où elle ne parût avec éclat; on eût pu dire qu'il était tout modestie. Apparemment, S. Paul, ayant cela en vue, a cru pouvoir user de figure, prendre le sujet pour la forme, et le vertueux pour la vertu : de sorte que, voulant nous exhorter à nous revêtir de la modestie, il a pensé qu'il le ferait avec plus de force et d'emphase s'il nous recommandait de nous revêtir de JÉSUS-CHRIST, qui a été l'idée de la modestie dans toutes ses règles.

Glorificate et portate DEUM *in corpore vestro* (*II Corinth.*, VI.) — C'est encore une expression de l'Apôtre, de porter et de faire connaître DIEU, et par-là de porter les autres à le servir. Ce qui s'appelle glorifier DIEU, c'est ce qui se fait d'une manière efficace et toute particulière par le moyen de la modestie ; c'est par-là qu'on attire les autres au service de DIEU ; par-là qu'on acquiert de l'autorité, qu'on gagne leur confiance, et par-là enfin qu'on les porte à la vertu et à la sainteté : ce que l'Apôtre exprime, par *porter* DIEU *en son propre corps*, c'est-à-dire par un air modeste, qui inspire la vertu et la sainteté : car, comme c'est ce qui frappe d'abord les yeux, c'est aussi ce qui le fait mieux connaître, ce qui donne une plus haute idée de la vertu, et ce qui même est plus persuasif et plus efficace que tout le reste. « Ainsi, s'écrie l'Apôtre, glorifiez DIEU et le faites connaître dans tous les lieux où vous vous trouverez ; et, pour le faire sûrement, il faut le porter en quelque manière dans votre propre corps, par votre modestie : *Glorificate et portate* DEUM *in corpore vestro.* »

Gaudete in Domino semper; iterùm dico, gaudete; modestia vestra nota sit omnibus hominibus. (Philipp., IV.) — Il semble qu'il y ait quelque contradiction, ou du moins quelque mystère, dans le conseil de l'Apôtre, qui nous exhorte à la modestie, en même temps qu'il nous invite à faire éclater notre joie, dont les mouvements subits et imprévus nous emportent le plus souvent, où les plus retenus s'échappent et ont bien de la peine à se tenir dans les bornes de la bienséance. N'est-ce point, dira quelqu'un,

qu'il veut nous apprendre que, les autres vertus ayant leur temps et leur lieu propre, la modestie est de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les rencontres, et doit paraître jusque dans la joie même, qui semble lui être plus opposée? Ne voudrait-il point plutôt nous marquer par-là qu'il y a cette différence, entre la joie qui vient de DIEU et celle que nous cherchons dans les choses de ce monde, que la première est douce, modeste, tranquille, au lieu que l'autre s'épanche au-dehors et se répand sans retenue et sans modération. Je crois plutôt, avec S. Chrysostôme, que le dessein de l'Apôtre a été de nous donner une marque extérieure et visible à laquelle on pût reconnaître un véritable chrétien, et que cette marque est la modestie, qui naît de la joie intérieure, de la tranquillité de l'âme, du calme des passions et de la paix de la conscience : joie, paix, tranquillité, qui se répand sur le corps même par la sérénité du visage, par le règlement de tous les gestes, par la retenue de tous les sens, et par la composition de tout l'homme extérieur.

Finis modestiæ timor Domini. (Prov. XXII.) — C'est le SAINT-ESPRIT même qui nous assure que le but et la fin de la modestie doit être la crainte de DIEU, parce qu'en effet nous devons toujours être sur la réserve et dans la retenue, par le respect de la divine majesté, en présence de laquelle nous vivons, nous agissons. Nous ne faisons pas le moindre mouvement dont DIEU ne soit témoin; et, comme il se plaît à nous voir saints et parfaits, nos défauts, nos indiscrétions, nos moindres dérèglements, soit intérieurs soit extérieurs, lui déplaisent davantage que ne font à un peintre les mauvaits traits qu'il remarque sur un tableau sorti de ses mains, et auquel il applique tous ses soins et toute son industrie; outre que, si la crainte d'un prince ou d'un homme d'autorité fait qu'on se tient dans le respect en sa présence, et qu'on se garde bien de le choquer par quelque indécence, dans quelle modestie ne devons-nous point nous tenir en présence de cette redoutable Majesté qui se trouve partout?

Sic luceat lux vestra coràm hominibus. (Matth. V.) *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.* (Philipp. IV.) Il en est de la modestie tout au contraire que des autres vertus, que l'Evangile nous oblige de cacher pour n'être connues que de DIEU seul, du moins que nous ne devons point chercher à faire paraître au-dehors, de crainte qu'il n'y entre de la vanité et de l'ostentation qui en corrompe le mérite. S. Paul veut que nous fassions connaître notre modestie, s'il est possible, à tout le monde. D'où vient, je vous prie, cette différence? C'est, au sentiment des saints, qu'il n'y a rien de plus puissant pour attirer les autres au service de DIEU, pour toucher le cœur et inspirer l'amour de la vertu. *Glorificent Patrem vestrum.*

§ IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

In omnibus moribus nostris, nihil fiat quod cujusquam offendat aspectum, sed quod doceat sanctitatem. Augustinus in Regulâ.

Qu'il n'y ait rien, dans toute notre conduite, qui soit capable de choquer qui que ce soit ; mais que tout se ressente de la sainteté dont nous faisons profession.

Sicut molliculum et infractum aut vocis sonum aut gestum corporis non probo, itâ neque agrestem neque rusticum imitemur : effigies enim forma disciplinæ, forma honestatis est. Ambrosius I Offic. 18.

Comme je n'approuve pas cette mollesse et cette nonchalance que quelques-uns affectent dans leurs gestes et dans leur manière de parler, aussi ne veux-je point que l'on soit rustique et sauvage ; il faut un extérieur composé, qui fasse voir qu'on est dans la règle, et qui ne sorte point des bornes de l'honnêteté.

Motum natura informet ; si quid in naturâ vitii est, industria emendet. Id. ibid.

Soyons naturels dans nos manières ; corrigeons ce que la nature nous a donné de défauts.

In modestiâ maximè tranquillitas animi, studium mansuetudinis, moderationis, gratiæ, honestatis cura spectatur et quæritur. Ambros. ibid.

Ce qui rend surtout la modestie recommandable, c'est la tranquillité de l'âme, la douceur, la modération, l'honnêteté, dont elle est toujours accompagnée.

Studium desit atque affectatio, sed motus sit tibi purus ac simplex. Id. ibid.

Qu'il ne paraisse en vous rien de trop recherché, rien d'affecté, mais que tout votre extérieur soit simple et naturel.

Forma honestatis et ornatus ad omnem actionem accommodatus. Ambros. ibid.

Que votre visage respire un air d'honnêteté ; quoi que vous fassiez, qu'il n'y ait rien que de bienséant dans votre parure.

Ne modum progrediaris loquendi, ne quid indecorum sermo resonet tuus : speculum enim mentis plerùmque in verbis refulget. Id. ibid. 19.

Gardez, en parlant, toute la modération possible ; qu'il ne sorte jamais de votre bouche aucune parole déshonnête ; souvent on découvre en parlant ce que l'on a dans l'âme.

Pulchra est virtus verecundia, et suavis gratia, quæ non solùm in factis, sed etiam in ipsis spectatur sermonibus. Id. ibid.

C'est une belle vertu que la pudeur ; elle répand beaucoup de grâces non-seulement sur toutes nos actions, mais encore dans tous nos discours.

Ipsum vocis sonum libret modestia, ne cujusquam offendat aurem. Ambros. Ibid.

Que la modestie règle jusqu'au son de la voix, et corrige ce qu'il pourrait avoir de choquant.

Verecundia cùm fit omnibus ætatibus, personis, temporibus et locis apta, tamen adolescentes juvenesque maximè decet. Ibid.

La pudeur sied bien à tous les âges, à toutes les conditions, dans tous les temps ; mais on peut dire que c'est proprement pour les jeunes gens une vertu de bienséance.

Non sit affectatus decor corporis, sed naturalis, simplex, neglectus magis quàm expeditus. Ibid.

Qu'il ne paraisse en vous aucune affectation ; que tout soit naturel, que votre parure soit plutôt négligée que recherchée.

Speculum mentis facies, et taciti oculi fatentur arcana. Hieronymus Epist. ad Tur.

Le visage est le miroir de l'âme, et les yeux, tout muets qu'ils sont, découvrent jusqu'aux plus secrètes pensées.

Quorum habitus, vultus, incessus, doctrina virtutum est. Id. Epist. ad Rustic.

Tout en eux enseigne la vertu : leur extérieur, leur démarche, leur visage.

Ad custodiendam cordis munditiam, exteriorum quoque sensuum disciplina servanda est. Gregor. II Moral. I.

Pour conserver la pureté du cœur, il faut tenir aussi les sens extérieurs dans la règle.

Intùs est custodia quæ servat exteriùs membra, qui ergò flatum mentis perdidit, foris in inconstantiâ motionis fluit; atque exteriori mobilitate indicat quòd nullâ interiùs radice subsistat. Gregor. Pastor. 24.

C'est la loi intérieure qui veille à la garde des sens; quiconque l'a perdue de vue n'a plus rien qui fixe sa conduite extérieure; l'inconstance et la légèreté de ses démarches fait voir qu'il n'y plus de quoi entretenir en lui la vie de l'âme.

Studeamus modestiæ: nàm studiis et exercitiis assimilatur anima, et qualia facit, talis formatur et figuratur. Basilius Serm. de Humilit.

Etudions-nous à la modestie : il en est de cette vertu comme de toutes les autres habitudes : à force d'application et d'exercice, elle se naturalise en nous.

Ubi Christus, modestia quoquè est. Greg. Nazianz. Epist. 183.

Là où est Jésus-Christ, on ne peut manquer de trouver la modestie.

Habitus mentis in corporis motu cernitur; animi vox est corporis motus. Ambrosius. I Offic. 18.

On connaît l'intérieur d'un homme à son extérieur; le mouvement du corps est comme la voix de l'âme.

Bona domùs in ipso vestibulo debet agnosci. Id. ibid.

On connaît, dès l'entrée d'une maison, si elle est bien réglée.

Vitia ex occursu meo suffundo. Tertull. de Pallio.

Je n'ai qu'à paraître, je couvre le vice de honte et de confusion.

Præcones quidam animi compositi motus corporis. Gregor. Nazianz. Epist. 131.

Un extérieur bien réglé fait l'éloge de l'intérieur.

Sanctorum non tantùm verba sed etiam ipse vultus spirituali gratiâ pleni sunt. Chrysostomus Homil. ad popul.

Il y a une certaine onction spirituelle répandue non-seulement dans les discours des saints, mais même sur leur visage.

Exterioris hominis motu interioris status agnoscitur. Cassianus XII Instit. 29.

A la démarche d'un homme on connaît l'état de son âme.

Hilari omnes capiuntur vultu, tristem et truculentum refugiunt. Climac. Grad. 29.

Un visage épanoui gagne tout le monde, un air sombre et farouche rebute.

Hæc est modestia et grata compositio, primùm non circumferre hùc et illùc oculos, sed quæ antè te sunt intueri; neque vana et otiosa loqui, sed tantùm necessaria. Dorotheus. Serm. 24.

La modestie consiste principalement en deux choses : premièrement, ne regarder que ce qui est devant soi, sans laisser errer ses yeux de tout côté; en second lieu, ne point parler en l'air, mais dire précisément ce qui est utile.

Risus est vox confusa lætitiæ, insultationem immoderatâ hilaritate denuntians. Cassiod. in Psal.

Le rire est comme une parole confuse qui exprime la joie; il vient d'un excès de gaieté qui a quelque chose d'insultant.

Nebulosa corporis compositio et facies tenebris obscurata tristitiæ devotionem ab animo recessisse significant. Bernard. De virt. obedient.

Un air sombre, un extérieur négligé, un visage où la tristesse est peinte, tout cela marque qu'il n'y a plus de dévotion dans le cœur.

Quàm pulchra, quàm splendida gemma est verecundia in vitâ et vultu adolescentis! quàm vera et minimè dubia bonæ spei nuntia, bonæ indolis index! Id. Serm. 86 in Cant.

Que c'est une belle, une éclatante perle que la pudeur, quand elle brille sur le visage et qu'elle reluit dans toutes les démarches d'un jeune homme! qu'elle marque un beau naturel, et qu'elle donne de grandes espérances pour l'avenir!

Modestia virtutis amantes decet, et reliquas animi dotes exornat et illustrat. Isidorus Pelusiota.

Rien ne sied mieux à ceux qui font profession de vertu que la modestie : elle donne de l'éclat aux bonnes qualités de l'âme.

Viri summâ virtute præditi etiamsi nullum verbum emittant, silentio tamen, quâvis voce clariore, discipulos suos erudiunt. Id. I Epist. I.

Un homme parvenu à une éminente sainteté n'a pas besoin de parler pour instruire ceux qui sont sous sa conduite; son silence se fait mieux entendre que la voix la plus perçante.

Sit in gestu tuo gravitas, in motu simplicitas, in incessu honestas. Isidor. Pelus. II Soliloq.

Que votre geste soit grave, que la simplicité paraisse dans toutes vos actions, que votre démarche respire l'honnêteté.

Temperanda est etiam facies, et modificanda in gestu suo, ut nec protervè exasperetur, nec molliter dissolvatur, sed semper habeat et rigidam dulcedinem et dulcem rigorem. Hugo Vict. De Discipl. monast.

Il faut tellement composer son extérieur, régler son visage et son geste, qu'il n'y paraisse jamais rien de rude ni d'efféminé, mais qu'on y remarque un juste tempérament de douceur et de sévérité.

Non notaculo corporis, ut putatis, sed innocentiæ ac modestiæ signo christiani dignoscimur. Minutius Felix, Octavius.

Ce n'est pas, comme vous vous l'imaginez, par des marques extérieures qu'on distingue les chrétiens, c'est par l'innocence et la modestie.

Conversemur quasi Dei *templa, et* Deum *in nobis constet habitare.* Cyprianus de Orat. Domin.

Vivons comme des temples de Dieu, et faisons connaître que Dieu habite en nous.

Plerisque justi aspectus admonitio correctionis est. Ambros. in ps. 118.

La vue d'un homme de bien suffit souvent pour porter un pécheur à changer de vie.

Teneamus eam, quæ totius vitæ ornatum attollit, modestiam. Id. I Offic. 45.

Conservons-nous dans la modestie : elle répand sur toutes nos actions je ne sais quelle grâce qui en rehausse le prix.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition.] — La modestie, au sens où nous la prenons ici, est une vertu soumise à la tempérance, dont elle fait même partie. Son office est de régler l'extérieur de l'homme, c'est-à-dire de modérer les excès, de corriger les défauts qui se rencontrent dans les gestes, le maintien et tous les mouvements du corps ; en sorte que tout notre extérieur soit tellement composé, qu'il n'y ait rien qui puisse blesser les yeux de personne, et que tout ce qui paraît au-dehors soit conforme à la bienséance de notre état et de notre profession. C'est la notion que nous en donnent les théologiens.

[La modestie est une vertu.] — C'est un axiôme généralement reçu, que partout où il y a des mesures à prendre et des règles à garder, il est nécessaire qu'il y ait une vertu directrice qui ramène les extrémités à leur milieu, qui retranche ce qui déborde et allonge ce qui est court ; qui donne à chaque forme sa juste étendue, et une proportion convenable à son sujet. Or, tout le monde tombe d'accord que le geste, la parole, la contenance, l'action, l'habillement et la parure, sont du nombre de ces

choses où il y a des extrémités vicieuses à éviter, un milieu à choisir et des mesures à garder : il est donc nécessaire qu'il y ait une vertu qui règle tout cela, c'est-à-dire qui ait pour matière la posture, le marcher, le parler, les regards et les mouvements du corps, et que la forme qu'elle y mette soit l'ordre la justesse et la bienséance, par rapport à la personne, aux affaires, au lieu, au temps et aux autres circonstances où l'on se trouve. D'où il suit : — 1°. Qu'elle a des règles différentes selon la différence des états, des âges, des conditions et de la profession de chacun ; — 2°. Que, partout où la modestie ne se trouve point, il peut bien y avoir de l'art et de la discipline, même de la politesse et de la science, mais ce ne sera qu'un art de luxe et une discipline de profusion. Il n'y aura qu'excès, et non-seulement il n'y aura point de vertu, mais même il n'y aura point de bienséance, et rien ne se fera de bonne grâce.

La modestie peut être considérée ou comme une vertu purement morale, qui n'a point d'autre fin ni d'autre exercice que de régler l'extérieur, et de ne rien faire contre la bienséance ; ou bien comme une vertu en même temps chrétienne, qui a pour fin et pour motif la gloire de Dieu, honoré par ce moyen, l'édification du prochain et notre propre sanctification. C'est toujours en cette vue que nous la considérons, et que tout chrétien la doit pratiquer. A cela nous rapporterons tout ce que nous avons à dire de cette vertu, qui semble à plusieurs de peu de conséquence, mais que l'on ne saurait jamais assez estimer, comme celle qui donne du relief à toutes les autres, et qui fait que toutes nos actions sont agréables à Dieu et aux hommes.

[L'intérieur.] — Quoique nous ne parlions ici que de la modestie extérieure, il faut pourtant supposer qu'elle ne doit jamais être séparée de l'intérieure, sans laquelle elle ne peut être une vertu, mais une pure hypocrisie, un respect humain, une contrainte servile, ou un déguisement de désordres secrets qu'on tâche de dérober à la vue des hommes par un extérieur composé. De manière que c'est proprement la modestie intérieure, laquelle consiste dans le règlement des passions, qui est le principe de la modestie extérieure, et d'où elle tire tout son mérite, parce que les passions, étant soumises à la raison et à la loi de Dieu, ne font point d'impressions sur le corps qui ne soient réglées.

Il est constant que la sainteté et la perfection d'un chrétien ne consiste pas dans un extérieur modeste et bien composé, mais dans la pureté du cœur, dans la charité et dans l'amour de Dieu ; mais aussi on ne peut nier que la modestie et la retenue ne contribue beaucoup à nous faire acquérir cette perfection et à nous faire devenir véritablement saints et vertueux. Il y a une liaison si étroite entre le corps et l'esprit, entre l'homme extérieur et l'homme intérieur, que tout ce qui est dans l'un se communique aussitôt à l'autre. Quand les mouvements de l'esprit sont bien réglés, ceux du corps le sont aussi naturellement : comme au con-

traire, quand il y a du trouble dans ceux du corps, il y en a pareillement dans ceux de l'esprit. C'est pourquoi la modestie extérieure est toujours un grand indice et une preuve du recueillement intérieur, de même que l'aiguille d'une montre est une marque infaillible de la justesse du mouvement des roues. C'est la raison pour laquelle les hommes estiment, respectent, admirent la retenue et la modestie qui paraît au-dehors, parce qu'ils en tirent toujours une preuve et une induction pour les bonnes qualités du dedans.

[La modestie est nécessaire à tous.] — C'est une erreur de croire que la modestie ne soit propre et ne convienne qu'aux personnes qui entrent dans la carrière de la vertu et du service de Dieu ; lesquelles en effet commencent par réformer l'habit, le geste et les entretiens, et font connaître par-là qu'ils mènent une vie toute nouvelle, et qu'ils se déclarent hautement pour la vertu. Les saints en font un tout autre jugement, et conviennent que la modestie constante, en tout ce qui regarde l'extérieur, est l'effet aussi bien que la marque d'une vertu consommée, qui de l'abondance et de la plénitude du dedans se répand au-dehors sur tous les mouvements du corps, sur tous les sens, sur toutes les actions, en sorte qu'elle ne laisse rien dans l'homme qui n'ait sa propre perfection. C'est ce que justifie l'exemple de tant de saints, en qui une admirable modestie a fait connaître la grandeur de leur vertu et de leur sainteté.

Encore que la modestie et la retenue ne semble pas à plusieurs de si grande importance, il faut pourtant être bien persuadé que non-seulement elle sert d'ornement à la vertu, mais que de plus elle est nécessaire pour sa conservation et sa défense. La raison qu'en apporte S. Bonaventure est que, comme la nature ne produit point d'arbre sans ses feuilles et son écorce, dont les unes sont son ornement et l'autre sa défense, et qu'elle n'a rien formé qu'elle ne l'ait accompagné en même temps de quelque chose pour son ornement et sa conservation, de même la grâce, qui agit conformément à la nature, mais beaucoup plus parfaitement, ne forme point la vertu intérieure dans un cœur sans l'accompagner de l'extérieur dont nous parlons. La modestie et le recueillement extérieur est le dehors qui conserve l'intérieur ; c'est la garde et la défense de la pureté du cœur, de la piété et de l'innocence. Otez ce dehors, et, pour ainsi dire, cette écorce, tout le reste se corrompra en peu de temps.

[Le recueillement.] — Ce qui fait voir encore plus clairement combien la modestie et la retenue extérieure est nécessaire, c'est qu'elle sert infiniment à produire le recueillement intérieur, comme le recueillement intérieur produit infailliblement l'extérieur, et l'on peut dire que l'un est réciproquement la cause de l'autre : c'est-à-dire que lorsqu'il y a une solide vertu au-dedans, il y a aussi de la gravité, de la modestie et de la

retenue dans tous les mouvements du dehors, et cette modestie, qui naît de la paix et de l'humilité intérieure, produit aussi ou du moins conserve cette vertu, cette piété et cette humilité d'un cœur recueilli et mortifié. Ce qui fait que tous les saints l'ont toujours jugée nécessaire pour acquérir et pour conserver sa sainteté.

[Occasions toujours présentes.] — Quand il s'agit de l'acquisition des vertus chrétiennes, il ne faut pas regarder celles qui sont les plus éclatantes, mais bien celles dont les objets se présentent plus ordinairement, et dont l'usage nous est journalier. Il faut avouer que la force, la magnanimité et la magnificence sont de belles vertus, et donnent de l'admiration à ceux qui les voient; mais les occasions d'exercer ces vertus ne se rencontrent pas toujours. Au contraire, la modestie est de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les conditions, et propre à toutes sortes de personnes; partout donc la modestie doit régner, et on peut dire qu'il n'y a point de vertu dont l'usage soit plus universel. Et ce qui montre combien il est important de ne la pas négliger, c'est que, réglant tous nos sens, elle nous ôte les occasions du péché, et par une suite nécessaire nous conserve dans l'innocence.

[Ce que c'est que la bienséance.] — Pour savoir en quoi consiste cette bienséance que la modestie regarde en toutes choses, il faut se souvenir que, dans tous les objets qui tombent sous nos sens, il y a je ne sais quel agrément et quelle grâce qui fait qu'ils nous plaisent, sans quoi ils nous choquent, et nous avons de la peine à les souffrir. Or, cet agrément et cette grâce n'est autre chose que la proportion que ces objets ont avec l'idée que nous concevons de leur perfection, comme un tableau bien fait, un bâtiment où la symétrie est bien gardée, plaisent et sont agréables aux connaisseurs parce qu'ils ont les justes proportions que demandent ces sortes d'ouvrages. Ainsi la bienséance de notre maintien, de notre marcher, de nos gestes et de tous les mouvements de notre corps n'est rien qu'une certaine bonne grâce qui plaît à tous ceux qui nous voient, parce qu'elle est conforme à l'idée que tous les gens de bon sens se sont formée de la manière dont il faut agir et se comporter dans toutes les rencontres, et qui s'accorde avec notre état, notre sexe, notre profession et notre âge, au lieu où nous nous trouvons, aux actions que nous faisons, aux affaires que nous manions et aux personnes avec qui nous traitons : si bien qu'il n'y a rien dans tout notre extérieur qui ne revienne à l'idée qu'on doit avoir de la modestie de chacun selon son état.

[Le chrétien modeste.] — Un chrétien ne doit pas seulement se contenter d'être modeste devant les yeux des hommes, il le doit être aussi en son particulier. C'est une règle que donnent les pères spirituels sur cette matière. La raison qu'ils en apportent, c'est que d'être seulement modeste

quand on nous voit et que nous avons sujet de craindre que nos actions ne soient observées ou remarquées, c'est ou hypocrisie ou un pur respect humain; on n'est circonspect et retenu qu'autant qu'on a les yeux sur nous; on craint de perdre sa réputation, d'être accusé de légèreté, d'étourderie et de peu de retenue. Mais être modeste dans son particulier, où l'on n'a que DIEU pour témoin, c'est une grande marque qu'on ne cherche qu'à lui plaire, et que c'est uniquement sa présence qu'on a en vue et qui retient.

[Immodestie et impudence.] — Il est certain qu'il n'y a point de vice qui se communique plus tôt et qui se répande plus vite que l'immodestie : soit que, n'étant pas si décriée, si difforme ni si honteuse que beaucoup d'autres, on s'en défend plus mollement et avec moins de rigueur; soit parce que, la plupart des immodesties passant pour des gentillesses et pour des marques d'une humeur libre et enjouée, ou pour des libertés que le monde autorise et qu'il croit permises à l'égard de certaines gens, tous ces mauvais exemples portent coup, et leur infection est toujours contagieuse.

S'il y avait au monde un plus grand mal que le péché, on pourrait dire que ce serait l'impudence, qui, outre qu'elle est la plus criminelle immodestie, communique aux autres péchés une malignité plus détestable que le péché même. Quand il n'y aurait que cette malheureuse insensibilité qui fait perdre aux hommes la crainte et la honte, et qui leur donne l'effronterie de faire des actions infâmes contre leur conscience et leur honneur, qu'ils perdent tout à la fois, cela suffirait à montrer que l'impudence dans le vice est pire que le vice même. Ainsi, la nature et le propre de l'impudence c'est d'être une hardiesse effrontée de faire des actions vicieuses, sans crainte et sans pudeur, comme on voit en de certains pécheurs, qui, par leurs dérèglements et l'ostentation de leurs crimes, sont le scandale des villes et des provinces. Quand ils n'ont plus de conscience ni de vertu qui les retienne dans leur devoir, ils sont, comme dit S. Augustin, si remplis d'impudence, que ni l'honneur ni la modestie ne les peut plus retenir : *Non frœnat illos verecundia, quia pleni sunt impudentiâ.* De sorte que l'impudence n'est pas seulement un vice infâme dans son espèce particulière; mais, pour la distinguer par sa propre malignité, elle communique son effronterie à tous les vices : car, s'il n'y avait point d'impudence, pas un vice n'oserait paraître, parce que tous les vices sont naturellement infâmes, et qu'ils sentent presque tous leur infâmie : ce qui les rend si timides, qu'ils n'osent se montrer avec la laideur et la difformité qu'ils portent, sans l'impudence, qui leur donne sa hardiesse et son audacieuse effronterie.

[Différence entre la modestie et la pudeur.] — *La pudeur* a pour objet l'éloignement de toutes les choses extérieures qui sont contraires à la chasteté, et elle ne les peut souffrir dans soi ni dans les autres. La *modestie* retranche tout

ce qui est déréglé dans l'extérieur, comme les regards, les paroles, les gestes, les habits, dont le déréglement est un signe et un effet d'un esprit déréglé. Ces deux vertus cependant sont si semblables, que souvent on les confond, ou bien on les joint ensemble comme ayant les mêmes effets; mais, pour parler exactement, il faut dire que la modestie a une signification plus étendue, ou que la pudeur fait seulement partie de la modestie ; en sorte que tout ce qui blesse la pudeur blesse nécessairement la modestie, mais non pas ce qui est contraire à la modestie blesse nécessairement la pudeur. Ce qui paraît manifestement par l'objet de l'une et de l'autre vertu. Car, si la pudeur éloigne toutes les choses extérieures qui peuvent faire naître des désirs et des sentiments contraires à la pureté, telles que sont les paroles déshonnêtes, les regards lascifs, et toutes les libertés qui peuvent tant soit peu blesser la pureté, on ne peut douter qu'il ne soit de la modestie de s'en abstenir et de les éviter. Mais la pudeur n'est pas toujours offensée par l'immodestie du marcher, par des gestes trop vastes, par des paroles trop brusques, ou par un ton de voix trop élevé, et d'autres semblables défauts qui ne sont que contre la civilité et la bienséance qu'on doit garder en toutes choses. Ainsi, comme la modestie est une partie de la tempérance, la pudeur, de même, est une partie de la modestie.

Les choses que la modestie doit régler ou modérer se réduisent, selon S. Thomas et les autres théologiens, à quatre, qui sont aussi quatre vertus différentes. *La première,* ce sont les mouvements de l'esprit qui tendent à l'excellence, comme l'orgueil, la vaine gloire et l'ambition, lesquels mouvements sont réprimés, réglés et modérés par la vertu d'humilité, qui porte quelquefois le nom de modestie ; les païens ne l'ont connue que sous ce nom. *La seconde* regarde les désirs des sciences et des connaissances, qui sont souvent trop ardents et ont besoin de modération, et ces désirs sont modérés par une affection ou par une étude honnête, opposée à la curiosité. *La troisième* regarde les actions extérieures dans le jeu et les divertissements, afin que toutes choses se fassent avec l'honnêteté et la décence requises, aussi bien que dans les choses sérieuses, et il y a une vertu particulière qui a cet emploi. *La quatrième* enfin regarde les mouvements extérieurs du corps, à quoi proprement s'occupe la modestie en tant que vertu particulière : car, quand on l'applique à modérer les autres choses, c'est alors un terme générique et qui est pris pour la tempérance. Or, quoiqu'à proprement parler, elle ne tienne que le dernier rang dans les parties de la tempérance, elle ne laisse pas d'être une vertu excellente, nécessaire, et qu'on ne saurait assez estimer.

[Éviter les extrêmes.] — Comme les philosophes font consister toutes les vertus dans un certain milieu également éloigné des extrémités vicieuses, la modestie a pour règle de se tenir dans ce milieu : en sorte que, pour être modeste, il ne faut être ni trop léger ni trop grave dans sa contenance et dans son maintien, ni trop libre ni trop réservé dans la conversation, ni

trop ennemi ni trop passionné des divertissements, ni trop négligé ni trop affecté dans ses gestes et ses paroles. C'est pourquoi S. Paul, recommandant la modestie aux premiers chrétiens, leur donne pour règle de faire toutes choses dans l'ordre : *Omnia honestè et secundum ordinem fiant.* Et S. Augustin, faisant venir le mot de *modestie* de celui de *modération*, ajoute que, pour la bien observer, il faut qu'il n'y ait rien de trop ni de trop peu: *Modestia utiquè dicta est à* modo *: ubi autem modus, nec est plùs quicquam nec minùs.*

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[L'estime qu'il faut faire de la modestie.] — Il faut bien se donner de garde de mépriser ou de négliger cette vertu, ou de ne se former qu'une basse idée de son mérite, sous prétexte que l'extérieur, auquel elle s'applique pour le régler, n'est pas ce qu'il y a d'essentiel dans chaque vertu. Car, comme elle est l'effet et la marque la plus certaine que l'intérieur est bien composé et dans l'ordre qui est nécessaire, elle est en même temps respectée des hommes, et rend celui en qui elle est véritable et sincère agréable aux yeux de DIEU. Elle est dans l'esprit comme toutes les autres vertus, dit l'Apôtre S. Pierre, quoiqu'elle éclate dans notre maintien comme le bon teint et le bon visage procède du bon tempérament. Aussi une contenance modeste et un extérieur dans toute la bienséance que demande son état vient d'une âme bien réglée, qui fait rejaillir sur le corps les marques de la parfaite santé dont elle jouit. C'est cette vertu qui peint sur nos visages les traits de toutes les autres vertus, qui les rend toutes visibles, quelque spirituelles qu'elles soient, qui les fait estimer et rechercher des personnes même qui sont le plus éloignées de les pratiquer, et qui contraint les plus vicieux d'avouer qu'elle a des charmes dont ils ne sauraient se défendre. (**Le P. Haineuve,** *Discours* 39, qui est tout entier sur la modestie.)

[Combien rare dans le monde.] — Il n'y a qu'à entendre prononcer le mot de modestie, qui tire son nom de la modération, comme dit S. Augustin, pour juger combien cette vertu est aimable ; mais il ne faut que faire réflexion

sur la manière dont les hommes vivent et se comportent dans le commerce du monde, pour reconnaître qu'il n'y en a pas une plus négligée et dont la pratique soit plus rare. Car qui est-ce qui en observe toutes les règles, et même celles auxquelles la bienséance oblige plus indispensablement, eu égard aux lieux où l'on se trouve et aux personnes qui nous considèrent, et qui peut-être nous examinent ? Vous en verrez qui ne peuvent jamais se contraindre dans leur maintien, et qui ne prennent jamais d'autre posture que celles que le hasard ou le caprice leur donne ; d'autres dont la contenance est déconcertée, le port nonchalant, les gestes déréglés, la mine chagrine ou méprisante, et d'une humeur à se choquer de tout, et à brusquer tout le monde ; d'autres enfin qui, pour paraître d'une humeur enjouée, se donnent des airs trop libres, se permettent des choses messéantes, disent des paroles équivoques, et qui ne sauraient se divertir sans choquer la pudeur et la modestie. C'est ce qui se voit presque dans tous les entretiens et les conversations des gens du monde : de sorte que la modestie, qui distinguait autrefois un chrétien d'un idolâtre et d'un païen, semble n'être plus d'usage que dans les cloîtres, bannie qu'elle est du commerce du monde.

Quoique la modestie rende recommandable toute sorte de personnes, qu'elle soit recommandée singulièrement par l'Apôtre à tous les chrétiens, et que cette modestie ne soit autre chose qu'un extérieur réglé selon la raison et l'idée que les sages se sont formée de la bienséance, il ne faut pourtant jamais oublier qu'elle doit être différente selon la différence du sexe, de l'âge, de l'état et de la profession des personnes, et même des lieux, des affaires, des temps, de ceux avec qui on traite ou l'on converse, et des autres circonstances ; autrement la bienséance est elle-même violée. Car enfin, il ferait beau voir un magistrat et un homme de robe marcher, parler et agir comme un cavalier, ou bien un cavalier aussi sérieux qu'un homme de robe ; un ecclésiastique ou un religieux se donner les airs d'un courtisan et d'un homme du monde ; un jeune homme affecter la gravité d'un vieillard, et un homme déjà sur l'âge agir et se comporter en jeune homme. Une dame passerait pour immodeste si elle n'avait point d'autre retenue que celle qui convient à un homme. Il faut donc que cette vertu revienne à notre personne, à notre âge, et à notre profession. Il faut, de plus, avoir égard à l'action que l'on fait : car qui ne sait qu'on peut paraître plus libre dans le jeu que dans la conversation ordinaire, puisqu'on ne joue que pour se relâcher l'esprit de ses sérieuses occupations ? Qui doute qu'on ne doive prendre un autre air et un autre visage en traitant d'affaires qu'en s'entretenant avec ses amis ; qu'on doit se montrer plus réservé avec les étrangers qu'avec ses domestiques ; qu'on doit entretenir les grands d'un autre air que les gens du commun ; en un mot, que la modestie et la bienséance, tant chrétienne que civile, a ses règles, propres aux lieux, aux temps, aux personnes et aux affaires, qui demandent différentes manières d'agir ? (*Le même.*)

[Sentiment de S. Ambroise.] — La modestie, dit cet illustre docteur de l'Eglise, donne un grand relief à nos actions et à nos paroles; elle nous empêche de faire bien des fautes, ou de dire des choses qui peuvent choquer ceux qui les écoutent. Souvent une parole inconsidérée nous trahit, et fait connaître nos plus secrètes pensées. Il faut que la modestie règle jusqu'au son de la voix, qu'elle en modère les trop grands éclats, et qu'on ne sorte jamais des règles qu'elle prescrit. Le silence, qui tient toutes nos vertus à couvert, est encore très-propre pour conserver la modestie, et fait beaucoup d'honneur quand on le garde à propos, et non par dédain ou par une fierté méprisante. Il faut encore que tout l'extérieur, la démarche, le mouvement, les gestes, se ressentent de la modestie. Les dehors et les apparences font connaître la situation de notre esprit; quoique les passions soient cachées, elles se produisent par des signes extérieurs; on connaît si un homme est inconstant, brouillon, fier, orgueilleux, ou s'il est sage, patient et réservé; le mouvement du corps est comme une espèce de voix, qui relève tout ce qui est dans l'âme.

On voit des gens qui marchent comme s'ils étaient sur le théâtre, qui vont à pas comptés, ou qui ne se remuent que par ressorts, comme des mannequins. Je crois qu'il ne sied point à un homme bien élevé de courir et de marcher avec précipitation, si la nécessité ou la crainte de quelque danger ne l'y oblige : il ne faut ni trop de lenteur ni trop de précipitation; il ne faut point non plus se tenir raide comme des statues; il y a un milieu à garder dans tout cela. Un homme de bon lieu doit avoir, en marchant, une certaine bienséance et une gravité sans affectation et sans faste; que cette gravité soit naturelle, et qu'elle ne sente point l'artifice et la contrainte. Tout ce qui est fardé et contrefait ne saurait plaire.

La modestie convient à toutes sortes d'âge, de temps, de lieux, de personnes : elle convient surtout à la jeunesse, et c'est proprement le partage des jeunes personnes. Dans quelque état qu'on se trouve, il faut toujours avoir soin de garder les bienséances en tout ce qu'on fait, et de bien arranger l'ordre de sa vie; et un ancien ajoute qu'il faut même garder de l'ordre jusque dans la bienséance, qui est un certain assaisonnement, ou plutôt un certain je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer, qui donne de l'agrément à tout ce que l'on fait. Il ne faut pas cependant que cet agrément paraisse affecté : car il n'y a que les choses naturelles qui plaisent aux personnes de goût. Il faut avoir égard à la nécessité et à la bienséance, mais éviter tout ce qui sent le faste. Que le ton de la voix soit ferme, et non languissant ou efféminé : il en est qui déguisent leurs paroles par l'affectation d'une fausse gravité, qui n'ont rien de mâle ni qui ressente la force d'un homme. Il faut, de plus, examiner ce qui convient à chaque personne, parce que ce qui sied à un sexe serait souvent ridicule dans un autre. On ne peut plaire qu'en faisant bien tout ce que l'on fait. Que rien donc ne soit affecté ni efféminé dans toutes nos manières; mais qu'on ne voie rien non plus de rude, de grossier ou d'impoli. Suivons en

cela ce que la nature nous inspire : si nous pouvons l'imiter, nous garderons plus aisément toutes les bienséances. (**S. Ambroise,** *Offices*, I, 18, 19.)

[Eloge de la modestie.] — Il est constant que rien n'édifie et ne gagne davantage le prochain qu'un extérieur sage et modeste, parce que les hommes ne peuvent voir que le dehors, et c'est cet extérieur qui les touche et qui les prêche plus que le bruit et le tonnerre des paroles. En effet, un extérieur humble et mortifié porte le peuple à la piété et au mépris du monde, et l'excite à la componction de ses péchés et à élever son cœur et ses désirs aux choses du ciel. C'est une prédication muette, qui fait souvent plus d'effet que les sermons les plus éloquents et les plus sublimes. Et la raison pourquoi les hommes sont si édifiés de la modestie et de la retenue extérieure, et qu'ils en font tant d'estime, c'est qu'ils en tirent toujours une induction pour les bonnes qualités du dedans. « Le visage, dit S. Jérôme, est le miroir de l'âme, et les yeux, tout muets qu'ils sont, en découvrent les secrets les plus cachés ; il n'y a point de miroir qui représente mieux les objets que l'extérieur représente l'intérieur. » *On reconnaît l'homme au visage*, dit l'Ecclésiastique. *La manière dont un homme s'habille, dont il vit, dont il marche, découvre ce qu'il est.* (Eccli. XIX.) Et le SAINT-ESPRIT, parlant par la bouche du Sage : *L'enfant de Bélial*, dit-il, *est un homme vain et inquiet* ; *il marche d'un air farouche, il tourne les yeux de côté et d'autre, il remue sans cesse les pieds, il gesticule des mains.* (Prov. VI.) Or, de même que le dérèglement du dehors est un signe du dérèglement du dedans, de même la modestie extérieure est une marque d'un intérieur bien composé : et c'est pour cela que les hommes en sont d'ordinaire si édifiés et si touchés.

S. Grégoire de Nazianze, dans son premier discours contre Julien l'Apostat, rapporte qu'ayant étudié avec lui à Athènes, dans sa jeunesse, il avait dehors de lui l'opinion qu'il serait un très-méchant empereur, en voyant son immodestie et le dérèglement de tous les mouvements de son corps. Il portait, dit-il, la tête au vent, remuait sans cesse les épaules, tournait les yeux de côté et d'autre à tout moment, avait le regard farouche, ne pouvait tenir ses pieds en place, enflait ou retirait ses narines à toute heure en signe de colère et de mépris, s'exerçait à dire de bons mots et des bouffonneries froides, riait à gorge déployée, accordait et refusait légèrement une même chose d'un moment à l'autre, parlait sans ordre et sans jugement, faisait des interrogations importunes et des réponses hors de propos. Je le connus dès-lors par-là, avant de le connaître par ses actions, lesquelles n'ont fait que confirmer mon premier jugement. Après avoir attentivement considéré toutes ses manières, je m'écriai, en présence de plusieurs de mes amis : « Oh ! quel monstre la ville de Rome nourrit ! » (**Rodriguez,** *Traité de la Modestie.*)

[Peintures immodestes.] — Si les femmes d'aujourd'hui avaient autant de

modestie et de pudeur que la reine Esther, qui avait pour mari un roi païen et idolâtre, elles n'auraient point tant de passion pour se voir et pour se montrer avec ces airs immodestes, avec ce fard et ces couleurs qui ne servent qu'à mettre au jour l'orgueil et la vanité dont leur esprit est rempli, et surtout de se faire peindre, comme c'est la coutume aujourd'hui, d'une manière si contraire à la modestie et à la pudeur, qu'il semble que l'âme se dépeint elle-même et fait voir ce qu'il en est de leurs pensées et de leurs affections. Car si, selon la pensée de S. Basile, l'âme prend la forme de l'extérieur du corps, on peut dire ici que le plus souvent l'extérieur ne fait que montrer au-dehors les traits et les caractères de l'âme. Quand même celles que l'on représente avec ces immodesties ne seraient pas encore au-dedans ce que leurs portraits en expriment, elles y deviennent bientôt semblables, et, par un renversement d'ordre assez étrange, au lieu que le tableau se tire sur le modèle qu'il doit représenter, souvent le modèle se forme sur son tableau. Ce n'est pas l'image qui est formée sur la réalité qui est son image ; c'est encore l'effet que ces mêmes peintures font sur les personnes qui les voient; ce sont des originaux qui produisent une infinité de copies; et surtout les jeunes personnes, dont l'esprit est encore peu sérieux, peignent malheureusement leur âme et leur extérieur sur ces sortes de modèles, et en prennent tous les traits les plus mauvais. Ajoutez que la peinture, corrigeant les défauts naturels des personnes et donnant des grâces artificielles, est encore plus dangereuse que tout ce qu'il y a d'immodeste dans l'original. **(Anonyme.)**

[L'immodestie est le plus contagieux de tous les vices.] — L'immodestie étant le plus exposé aux yeux et le plus connu de tous les vices, il n'en est point qui soit plus scandaleux et de plus dangereux exemple. Bien davantage tous les vices contagieux, tous les péchés qui scandalisent, commencent ordinairement leur contagion et leur scandale par l'immodestie. Sans elle, le superbe ne paraîtrait point ce qu'il est, son enflure ne passerait point son cœur, et ses vanités seraient toutes renfermées dans sa tête, avec ses fantômes de grandeur et ses chimères de gloire ; sans elle, l'infection de l'impudique ne se répandrait point au-dehors; et, généralement, toutes les voies par lesquelles les vices ont coutume de sortir étant fermées, le public serait au moins en assurance de ce côté-là, et personne n'aurait à craindre la contagion du mauvais exemple ni l'atteinte du scandale : c'est donc l'immodestie dans les paroles, dans les gestes, dans les actions, qui les tire des ténèbres, où ils devraient être ensevelis, et qui les font connaître par l'extérieur déréglé. (**Le P. Lemoine,** *Traité de la Modestie.*)

[Avis de S. Jérôme.] — S. Jérôme persuadé combien la modestie est nécessaire aux jeunes personnes pour conserver leur innocence, disait à la vierge Démétriade, dont il prenait la conduite : « Fuyez la conversation

des femmes du monde et des filles trop libres et trop enjouées ; n'ayez pour compagnes que celles qui sont sérieuses et modestes, dont la conversation soit honnête, les discours sages et la modestie éprouvée. Fuyez la société de celles qui vivent dans la mollesse, qui ne pensent qu'à orner leur tête et à friser leurs cheveux, qui usent de parfums et qui sont tout occupées du soin de leur corps. Que celles-là passent dans votre esprit pour dignes d'être aimées, qui ne font nulle attention à leur propre beauté, qui négligent leur extérieur, et qui ont soin de se voiler lorsqu'elles sont obligées de paraître en public. » La doctrine de ce Père est très-importante pour la conduite des vierges chrétiennes, et leur apprend qu'il dépend d'elles de se délivrer des discours trop libres et des sollicitations importunes des libertins, qui, par leurs vaines louanges, leurs flatteries et leurs protestations de services, n'ont point d'autre but que de s'insinuer dans leurs bonnes grâces, gagner leur affection, pour les corrompre s'ils peuvent. Car, si le Sage nous assure que le visage triste que l'on témoigne à celui qui médit le charge de confusion et l'empêche de continuer ses médisances, il est aussi vrai que la contenance sérieuse, grave et modeste d'une femme d'honneur et de probité imprime du respect dans l'esprit de ceux qui la voient, et empêche qu'on ne dise et qu'on ne fasse rien contre la bienséance et qui puisse la choquer, comme, au contraire, lorsqu'elle paraît trop libre, qu'elle se rend complaisante, qu'elle sourit aux discours peu sérieux, qu'elle prend plaisir aux contes de galanterie, elle donne lieu de s'émanciper à son égard, et de lui tenir des discours licencieux. **(Anonyme.)**

[Humilité et modestie.] — L'humilité sans la modestie est comme une âme sans corps, comme la modestie sans l'humilité est un corps sans âme. Comme donc l'humilité est une vertu générale et universelle, la modestie doit s'étendre de même dans toutes nos actions. Un homme modeste qui n'est pas humble est faussement modeste, ou du moins imparfaitement humble. La modestie sans l'humilité est cette modestie qui se trouve dans les gens du monde, dont la civilité et la modération n'est pour l'ordinaire que le déguisement d'un cœur superbe, qui se couvre d'un éclat extérieur et d'une apparence d'humilité pour paraître estimable aux yeux des hommes. Si nous voulons donc avoir cette modestie dont parle S. Paul, soyons modestes véritablement et dans le fond du cœur, et que notre modestie soit une marque de notre humilité, qui, se répandant au-dehors, doit rendre toutes nos actions pleines d'une sagesse et d'une modération qui nous fait aimer de Dieu et des hommes. Cette modestie donc doit naître du fond du cœur : car, si elle n'était qu'extérieure, elle ne serait pas vertu. Or, l'âme ne peut être modeste en cette manière et réglée dans toutes ses actions, à moins qu'elle ne soit toujours attentive à Dieu, et qu'elle ne se conduise par son esprit ; mais aussi S. Paul veut que notre modestie paraisse, et qu'elle soit connue de ceux avec lesquels nous vivons,

pour nous montrer qu'il ne suffit pas d'être humble dans le fond du cœur et d'avoir des sentiments bas de soi-même, mais qu'il faut le témoigner au-dehors, ce qui se fait par la modestie. (*Livre intitulé* Instructions chrétiennes.)

[Modestie extérieure dans les actions et à l'église.] — Etudiez-vous, autant que vous pourrez, à faire qu'il ne paraisse rien d'immodeste et de volage dans votre regard, votre démarche, votre geste ; ayez un visage sérieux, doux et affable, la vue retenue, un port modeste, une contenance honnête, qui ressente un esprit sage et bien né, et tâchez d'être tel, en quelque lieu et avec quelques personnes que vous soyez : avec vos supérieurs, à cause du respect que vous leur devez ; avec vos égaux ou vos inférieurs, à cause que vous leur devez l'édification et le bon exemple ; même quand vous êtes seul, parce que vous êtes toujours devant DIEU. Un esprit sage et bien réglé est toujours modeste partout où il est, parce qu'il n'est pas modeste pour plaire aux hommes, ce qui serait une pure vanité, mais pour plaire à DIEU qui le regarde. *Que votre modestie,* dit l'Apôtre, *soit connue aux hommes, parce que* DIEU *est proche.*

On doit surtout avoir une grande modestie dans l'église. C'est la maison de DIEU et le lieu destiné pour le prier et pour l'adorer. Il faut y entrer avec un grand respect. *Prenez garde à vous,* dit le Sage, *quand vous entrez dans la maison de* DIEU. Il faut y demeurer avec une grande modestie, et y être en une posture humble, dévote, convenable à la sainteté du lieu. Y entrer donc comme dans une maison profane, sans respect et sans retenue, y demeurer sans modestie, regardant de côté et d'autre, parlant sans nécessité, riant avec les uns et les autres, et y être en une posture indécente, appuyé indécemment, un genou en terre et l'autre en l'air, et autres semblables irrévérences, sont des péchés qui offensent DIEU beaucoup plus que le vulgaire ne croit. Jugez de-là ce qu'il faut dire de ceux qui commettent des insolences dans l'Eglige, des actions indécentes, des regards impudiques, n'ayant pas de honte de porter leurs crimes jusqu'au milieu du sanctuaire, et d'offenser DIEU dans le lieu qui est consacré pour l'adorer. C'est un crime que DIEU déteste par ses prophètes, et S. Augustin, en ses *Confessions,* entre les péchés de sa vie, regrette celui-ci, comme un des plus grands pour lequel même il avoue avoir été puni de DIEU, quoique non selon son mérite. (**Gobinet,** *Instruction de la jeunesse.*)

[Modestie dans les paroles.] — La modestie consiste dans les paroles aussi bien que dans les actions. C'est une grande vertu de savoir parler sagement ; et, comme dit le Sage, on connaît la sagesse d'un homme par la parole. Or, parler sagement consiste en deux choses : 1°. A ne rien dire de mauvais ou d'impertinent ; 2°. A dire les choses bonnes à propos, c'est-à-dire quand il faut. Ainsi, fuyez comme la peste les entretiens déshonnêtes, qui

sont véritablement la corruption des bonnes mœurs, et qui causent une infinité de péchés dans ceux qui les tiennent et dans ceux qui les écoutent; fuyez toutes les paroles équivoques et à double sens, qui donnent occasion à des pensées déshonnêtes ; et enfin évitez toutes les paroles ou injures sales que les hommes ont si souvent en la bouche, qui ne sont pas supportables dans les personnes les plus débauchées ; combien moins le seraient-elles dans un honnête homme qui sait garder la bienséance partout et en toutes choses ! (*Le même.*)

[**Modestie dans les femmes.**] — Voici comme parle S. Pierre : « Que les femmes aient de la pudeur et de la modestie; que leur ornement ne soit point celui du dehors, qui consiste en frisures de cheveux ou enrichissements d'or, ou beauté d'habits; mais que ce soit celui du dedans de l'âme, qui consiste en une beauté invisible et intérieure cachée dans le cœur, et en pureté d'un esprit doux et paisible, qui est un ornement riche et magnifique aux yeux de Dieu, dont les saintes femmes des patriarches se paraient autrefois. » (I Petri III). Si vous vous ajustez d'une manière si recherchée et avec tant d'afféterie, et si, outre cela, vous affectez des airs et des manières immodestes, en sorte que les yeux et les passions de ceux qui vous voient en souffrent des atteintes mortelles, en ce cas, dit S. Cyprien, vous ne serez pas innocentes devant Dieu ; et sachez qu'après avoir fait perdre la pureté aux autres, vous serez traitées comme si vous l'aviez perdue vous-mêmes. (**Fénélon,** *de l'éducation des filles.*)

Il ne suffit pas aux vierges chrétiennes de fuir le luxe et la vanité du siècle, de ne point porter d'ornements mondains, et de ne rien faire paraître à l'extérieur qui puisse engager les hommes à leur marquer de l'estime ou de l'affection ; ce n'est là que la première partie de la justice chrétienne, qui consiste à s'éloigner du mal : mais elles sont obligées d'avoir un extérieur sérieux, modeste, et propre à édifier tous ceux qui les considèrent. Il y eut, dès les premiers siècles de l'Eglise, des filles et des femmes qui, lorsqu'on les pressait de quitter leurs ajustements mondains et de faire paraître à l'extérieur la modestie qui convient si bien à leur sexe, répondaient qu'elles ne se souciaient pas du jugement des hommes, qu'elles ne recherchaient ni leur affection ni leur estime, et qu'elles se contentaient de plaire à Dieu, qui connaissait la disposition de leur cœur, et qui voyait qu'elles n'aimaient point la vanité, mais qu'elles aimaient leur liberté, qui ne pouvait souffrir cette contrainte. Tertullien s'éleva avec beaucoup de zèle contre ces femmes, qui prétendaient vivre d'une manière si peu convenable à leur état. Il combattit les vaines excuses qu'elles alléguaient, et leur montra qu'elles ne pouvaient se dispenser de garder dans leur extérieur les règles de la piété et de la modestie chrétienne, parce que nous devons avoir soin de faire le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes, et que le Sauveur veut que notre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant

nos bonnes œuvres, ils glorifient le Père céleste. Il leur déclare que ce n'était pas assez qu'elles eussent le cœur pur, mais qu'il fallait que leur pureté parût dans leurs habits, dans leur maintien, dans leurs gestes, dans leurs actions, et qu'à moins qu'elles ne fussent graves, sérieuses et modestes, il leur serait impossible d'éviter les sollicitations de la part des hommes; et qu'au contraire, quand on les verrait posées, sérieuses, et dans une grande régularité, on les respecterait, et que personne n'aurait la hardiesse de leur rien proposer contre leur devoir.

On lit dans S. Basile une belle peinture de la modestie qui convient aux épouses de Jésus-Christ. Il dit qu'elles ne doivent sortir que rarement, et que, lorsqu'elles ne peuvent s'en dispenser, il faut que leur démarche, leurs vêtements, tout leur maintien extérieur, soit si honnête et si conforme à la piété, que tous ceux qui les rencontrent admirent une telle modestie, et les honorent comme des images vivantes de la divinité, que par respect ils baissent les yeux et qu'ils se sentent fortement attirés à la vertu. A quoi S. Chrysostôme ajoute, dans la même pensée, que, lorsqu'une vierge paraît en public, il faut qu'elle soit comme une image vivante de tout ce qu'on peut désirer de piété et de modestie chrétienne, et que tout le monde la regarde avec admiration, comme si c'était un Ange qui descendît du ciel. **(Anonyme.)**

[Relâchement.] — On peut dire sans crainte qu'à mesure qu'on se relâche dans la modestie la dévotion diminue. C'est de quoi l'on s'aperçoit d'abord. Cette personne, dit-on, s'est bien démentie de sa première ferveur; elle n'est plus dans la même disposition à l'égard du service de Dieu, et, en un mot, elle est bien déchue de l'état où on l'a vue autrefois. Comment le voyez-vous? et par quel signe jugez-vous de ce changement? Vous n'avez, me répond-on, qu'à la comparer elle-même avec elle-même : où est cette retenue qu'elle avait au commencement qu'elle s'est donnée à Dieu, et qui marquait le recueillement de son esprit et l'application qu'elle apportait à bien faire toutes ses actions? Maintenant, voyez comme elle s'émancipe; comme elle est légère et curieuse, avec quelle liberté elle parle, avec quelle précipitation elle agit, avec quel épanchement elle rit. Qu'est devenu cet esprit de componction, et cette présence de Dieu qui auparavant l'occupait entièrement? Tout cela s'est perdu avec la modestie, parce qu'il en était inséparable, et présentement, au lieu de cette retenue qui attirait les yeux de tout le monde, son visage, ses gestes, ses paroles, tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait, ne marque-t-il pas le dérèglement de son âme, la dissipation de son esprit, le libertinage de son cœur, qui bientôt fera succéder l'impudence à la modestie, et l'obligera à lever le masque. D'où vient cela, je vous prie? C'est que la piété, la dévotion, la sainteté, ne sont jamais sans modestie; on acquiert l'une avec l'autre, et l'une par l'autre; elles se prêtent la main mutuellement, et enfin elles courent le même risque et le même sort.

Il en est de la modestie tout au contraire des autres vertus, que l'Evangile nous oblige de cacher tant que nous pouvons, pour n'être connues que de Dieu seul ; du moins nous ne devons point chercher à les faire paraître au-dehors, de crainte qu'il n'y entre de la vanité qui en corrompe le mérite : mais S. Paul veut que nous fassions connaître notre modestie, s'il est possible, à tout le monde : *Modestia vestra nota sit omnibns hominibus.* Et nous voyons que les saints les plus humbles, et qui ont apporté plus de soin à tenir leurs bonnes actions secrètes, aussi bien que les grâces qu'ils recevaient de Dieu, semblent avoir pris à tâche d'étaler, pour ainsi dire, leur modestie, comme le grand S. François, qui marchait par les rues à dessein de se faire voir et de prêcher le peuple en se montrant seulement. Or, d'où vient, je vous prie, cette différence? C'est, dit S. Bernard, qui pratiquait lui-même cette maxime, qu'il n'y a rien de plus puissant pour attirer les autres au service de Dieu, pour leur toucher le cœur et pour leur inspirer le désir de la sainteté, qu'un extérieur modeste et composé, qui a des charmes inévitables. (**Houdry**).

[Bon exemple.] — La modestie qui paraît en nous gagne d'abord créance dans l'esprit de ceux qui la voient, lesquels se forment là-dessus une haute idée de notre vertu, et reçoivent ensuite toutes nos paroles comme des oracles, et les écoutent comme si elles étaient venues du ciel ; jusque-là que, sans le secours même de la parole, la modestie est un prédicateur muet, et cependant éloquent, qui plaît, qui convainc, qui émeut et qui touche : car combien de fois est-il arrivé que des saints ont converti les plus grands pécheurs par leur maintien modeste et recueilli ! combien de personnes mondaines ont été attirées à l'état religieux, charmées de la modestie de ceux qui avaient embrassé cet état ! Les livres ne sont-ils pas remplis des conquêtes et des victoires de cette vertu, qui, sans armes et sans violence, s'empare du cœur et de la volonté de tous ceux qui la voient ; parce que, comme cette vertu est aimable par elle-même, en sorte que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher d'en avoir une secrète estime, et d'ailleurs que les hommes ne peuvent pénétrer l'intérieur d'où elle part, le moindre éclat qu'elle fait paraître au-dehors attire les regards de tout le monde, et fait sur le cœur une merveilleuse impression. De manière que l'on peut dire que c'est par ce moyen que les maisons religieuses se peuplent, par-là que le bon ordre et la discipline s'y maintiennent, par-là que les religieux répandent la bonne odeur de leur sainteté, et par ce moyen enfin que leur bon exemple édifie tous ceux qui les pratiquent.

Il faut aussi conclure de là que, sans la modestie, on travaille inutilement à porter les autres à la vertu. C'est bâtir d'une main et détruire de l'autre, et, quelque bien que nous fassions, la manière dont nous le ferons gâtera tout. Il n'y aura nulle mesure de bienséance ni d'honnêteté dans nos conversations et dans nos entretiens, qui ne serviront qu'à rebuter le

monde par nos airs immodestes et trop libres, qui marquent un esprit peu touché lui-même de ce qu'il veut inspirer aux autres. Car, quoique l'immodestie, au sens où nous la prenons ici, soit toujours messéante en toutes sortes de personnes, jamais cependant elle ne rebute tant et ne choque davantage que dans ceux qui prétendent retirer les autres du vice et les porter à la vertu. C'est un défaut qu'on remarque d'abord, et qu'on ne leur pardonne point, comme étant le plus opposé à leur emploi et le plus contraire à leur profession.

Si la modestie a tant de force pour gagner à Dieu les plus grands pécheurs, il faut ajouter qu'elle n'a pas moins de pouvoir pour réprimer et arrêter le vice, qui, tout effronté qu'il est, n'oserait paraître ni se montrer en sa présence. *Vitia ex occursu meo suffundo,* disait Tertullien en parlant seulement de l'habit de philosophe qu'il portait, et qui était la marque d'une vertu plus austère et plus régulière que d'ordinaire. Ce dehors sérieux, ce visage sévère, ce maintien grave est capable de confondre le vice et de le désarmer. En effet, si les plus insolents se retiennent en présence d'une personne d'âge et d'autorité à qui l'on porte du respect, que ne sera point la modestie d'un ecclésiastique ou d'un religieux, ou d'une personne d'une piété reconnue, soutenue et autorisée d'une profession toute sainte, et qui d'elle-même mérite déjà du respect? Osera-t-on en sa présence, s'émanciper à des paroles ou à des actions trop libres? osera-t-on se comporter devant eux avec indépendance et avec immodestie ; et s'il se trouvait par hasard quelques libertins dans l'assemblée, ne diraient-ils pas, comme les compagnons de S. Bernardin de Sienne quand ils voyaient venir ce saint jeune homme. « Taisons-nous, changeons de discours : il ne pourrait souffrir la liberté que nous prenons. (*Le même*).

F.

FERVEUR AU SERVICE DE DIEU

TIÉDEUR, — NÉGLIGENCE, — RELACHEMENT

Langueur, — Inconstance

AVERTISSEMENT.

Encore que la Ferveur *et la* Dévotion *semblent deux termes synonymes et dont les docteurs donnent la même définition, les prédicateurs néanmoins ont coutume de les distinguer. Ils parlent de la* dévotion *comme d'un état ou d'une profession publique d'être attaché au culte du Seigneur et aux exercices de la piété, et regardent la* ferveur *comme une prompte et ardente affection avec laquelle on se porte et on s'applique à tout ce qui est du service de* Dieu. *C'est en ce sens que nous traiterons ici de la* ferveur.

A cette ferveur, prise en ce sens, nous joindrons les vices contraires, qui sont la Tiédeur, *la* Négligence, *le* Relâchement *et la* Langueur *dans les exercices de piété et dans l'accomplissement de nos devoirs : Vices si ordinaires dans le monde, que l'on peut dire que c'est la source de tous les désordres qui y règnent. Ainsi, soit qu'on excite les auditeurs à faire revivre la ferveur des premiers chrétiens, soit qu'on leur fasse appréhender les suites de la tiédeur et de la négligence, on ne peut manquer de faire un sermon fort utile, en ce temps où l'on voit un si grand relâchement dans la piété et dans les mœurs, que la religion semble méconnaissable de ce qu'elle était dans les premiers siècles.*

Cependant, comme la ferveur *est une vertu générale, qui s'étend à tout ce qui regarde le service de* Dieu *et à toutes les actions d'un chrétien, il y a deux précautions à prendre pour traiter utilement ce sujet. La première est de ne pas confondre la ferveur avec le zèle du salut du prochain, ni la tiédeur ou la négligence avec l'oisiveté, qui sont des matières toutes différentes. La seconde, de ne point tellement animer les auditeurs à tout entreprendre et à tout souffrir par une généreuse ferveur, qu'on ne les fasse souvenir de la discrétion sans laquelle la ferveur peut porter à des excès capables de tout perdre et de tout gâter. C'est au prédicateur de régler lui-même son zèle et sa ferveur dans les discours qu'il fera sur cette matière.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Comme les choses ne paraissent jamais davantage que lorsqu'elles sont en face de leurs contraires, je ne puis mieux faire connaître le bonheur et les avantages de la ferveur au service de Dieu qu'en vous représentant le malheur auquel nous expose la tiédeur et la négligence avec laquelle nous nous acquittons des devoirs de la piété. Ainsi, je vous aurai fait voir combien la ferveur est agréable à Dieu, avantageuse à nous-mêmes et utile au prochain, si je puis vous persuader que l'état d'un chrétien tiède et négligent dans ses devoirs est — Injurieux à Dieu, — Dangereux à lui-même, à cause du péril évident où il s'expose de passer de la tiédeur à la perte entière de la charité; et enfin, — Pernicieux au prochain, par l'exemple qu'on lui donne de se relâcher de ses obligations et de mener une vie languissante comme la nôtre. C'est le partage de ce discours.

Première partie, — Cet état est *injurieux à* Dieu, qui ne peut souffrir de lâches à son service. Comme la grandeur du maître que l'on sert fait la gloire de ceux qui ont l'honneur d'être de sa suite, la manière lâche et négligente dont on le sert le déshonore, et marque ou qu'on ne le craint point ou qu'on ne l'estime pas assez. Dieu même s'est ouvertement déclaré là-dessus par les prophètes. Il rebute les victimes languissantes, qui, selon S. Grégoire, sont la figure des chrétiens dont la piété et la dévotion est le sacrifice de la loi nouvelle : il marque par-là que rien ne l'offense plus outrageusement qu'une âme languissante; et selon la remarque de

quelques SS. Pères, c'est la raison pour laquelle il détourna les yeux du sacrifice de Caïn, qui ne lui offrait que ce qu'il y avait de pire dans ses troupeaux, et encore à regret; au lieu que les présents d'Abel lui furent agréables, parce qu'il destinait aux sacrifices qu'il offrait au Seigneur tout ce qu'il avait de meilleur. De même, quand Dieu voulut faire entendre aux sacrificateurs d'Israël pourquoi il était choqué de leur conduite, et qu'au lieu d'être honoré par les victimes qu'ils lui offraient il s'en tenait méprisé et déshonoré : « Ce que vous m'offrez en sacrifice, leur disait-il, est la langueur même, et vous prétendez que je l'accepte comme quelque chose d'exquis, qui répond à l'estime que vous faites de moi et au zèle que vous avez pour ma gloire? J'en juge par l'effet, puisque rien ne marque davantage votre mépris : *Intulistis de rapinis, claudum et languidum : numquid suscipiam istud de manu vestrâ?* (Malach. I.)

Seconde partie. — L'état de la langueur et de la tiédeur est un état *dangereux pour nous*, puisque la tiédeur est une disposition au froid. La langueur de la maladie nous conduit à la mort, et du relâchement de la ferveur on vient aisément à perdre la charité : — 1°. Parce que, étant faibles et languissants, nous avons moins de forces pour résister aux ennemis de notre salut, et nous en sommes plutôt et plus facilement vaincus. — 2° Dieu se retire de nous à mesure que nous nous éloignons de lui : de sorte que la tiédeur fait que Dieu n'a que du dégoût pour nous, retire ses grâces et son secours, nous rebute entièrement, non-seulement comme des serviteurs inutiles, mais encore qui lui sont à charge; et, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, il nous rejette hors de son cœur et de sa bouche, comme un mets qu'il ne peut plus retenir. — 3°. Parce que de cette langueur au service de Dieu nous passons aisément à l'assoupissement et à l'insensibilité, et nous tombons enfin dans une léthargie mortelle, demeurant sans action, sans aucun mouvement vers Dieu : de manière qu'il n'y a rien de plus dangereux que d'en venir à cet état de tiédeur, et que nous devons faire les derniers efforts pour en sortir au plus tôt.

Troisième partie. — Cet état est encore *pernicieux au prochain*, à qui nous persuadons fortement, par notre exemple, qu'il n'est point nécessaire d'être si régulier dans ses mœurs, si exact à s'acquitter de ses obligations, si attaché au service de Dieu; qu'on peut se dispenser de mille petits devoirs qui entretiennent la ferveur, qu'on peut se faire aux coutumes du temps, se conformer à l'exemple de tant d'honnêtes gens qui vivent dans le monde, et sont sur le pied de gens de bien et de vertu, quoiqu'ils ne s'assujettissent pas comme des esclaves à tant de pratiques et d'observances qui gênent et contraignent notre liberté; que Dieu n'exige de nous autre chose que de ne point violer ses commandements, et qu'enfin on sert Dieu quand on n'est point dans le désordre et dans le dérèglement, sans prendre garde que c'est la tiédeur qui y conduit, et qu'on y vient bientôt quand on se relâche de sa première ferveur; que

n'être à Dieu qu'à demi, c'est être en danger de n'y être bientôt plus du tout, puisqu'on ne peut servir deux maîtres en même temps. Aussi voit-on, dans les communautés, qu'il ne faut qu'une seule personne relâchée pour introduire le relâchement, parce que la corruption de notre nature, qui a de la peine à s'assujettir, est bien aise de s'autoriser de l'exemple d'un autre qui nous fraie le chemin.

—

II. — 1°. C'est la ferveur au service de Dieu qui nous fait goûter les maximes de l'Evangile et les choses célestes.

2°. C'est elle qui nous rend insipides les joies du monde et les plaisirs des sens.

3°. C'est la ferveur qui nous rend faciles et agréables les plus rudes travaux et les fatigues, que les personnes lâches et languissantes trouvent insupportables.

—

III. — 1°. La ferveur au service de Dieu est la marque la plus certaine que nous puissions avoir en cette vie, que nous sommes en état de grâce et que nous avons la charité, puisque c'est cette charité *qui nous presse*, comme parle S. Paul, et qui nous inspire l'ardeur et le courage de passer par-dessus toutes les difficultés.

2° La tiédeur, au contraire, et la négligence avec laquelle nous nous portons au service de Dieu donne un juste sujet de douter si nous sommes en grâce et si nous avons la charité, et ensuite nous doit faire craindre de la perdre bientôt.

—

IV. — 1°. La tiédeur nous rend le joug du Fils de Dieu insupportable, comme à ces lâches ouvriers dont il est parlé dans l'Evangile, lesquels se répandent en plaintes et en murmures : *Portavimus pondus diei et æstûs ;* et elle fait enfin secouer ce joug tout-à-fait.

2°. Elle fait retourner les personnes lâches à leurs premiers désordres, avec cette différence, qu'ils deviennent plus déréglés, plus insensibles aux touches de Dieu et plus abandonnés, depuis que Dieu les a rejetés de son cœur, comme il les en menace.

—

V. — 1°. La grandeur du Maître que nous avons l'honneur de servir demande que nous le servions avec toute la ferveur imaginable : *Ut ambuletis dignè* Deo, comme parle l'Apôtre. (Coloss. I.)

2°. La grandeur de la récompense que nous espérons et que nous atten-

dons de nos services mérite que nous nous y employions de corps et d'esprit, que nous lui sacrifiions tout, et que nous n'épargnions rien pour ce sujet.

3°. Les avantages que la ferveur nous donne pour le service de ce souverain Maître nous doivent porter à l'acquérir avec tous les soins dont nous sommes capables.

—

VI. — Sur les avantages de la ferveur.

1°. Elle nous aplanit le chemin du ciel, et de la vertu qui y conduit, qu'on a coutume de nous représenter si rude et si difficile.

2°. Elle nous fait plus avancer, en peu de temps, dans la voie de la perfection que nous n'aurions fait en des années entières en menant une vie commune et ordinaire.

3°. Elle nous fait persévérer dans le service de Dieu, et fournir heureusement la carrière jusqu'au bout.

—

VII. — Sur le malheureux état de la tiédeur.

1°. La tiédeur est la maladie de l'âme qui la rend languissante, et qui lui ôte toute la force d'agir et de faire quelque chose de considérable pour le service de Dieu.

2°. C'est une langueur qui la conduit insensiblement à la mort du péché.

3°. C'est une maladie presque incurable, qui a besoin des plus puissants et des plus souverains remèdes.

—

VIII. — 1°. Point de vertu plus nécessaire que la ferveur, puisque sans elle nous ne pouvons nous acquitter de tous les devoirs du christianisme et de notre état; car, combien y a-t-il de choses rudes et difficiles pour lesquelles on a besoin d'une force et d'un courage extraordinaire !

2°. Il n'y a point de vertu qui ait plus besoin d'être réglée, puisqu'elle emporte souvent au-delà des bornes de la raison et du bon sens, si elle n'est conduite par la discrétion.

—

IX. — 1°. Une personne qui ne sert pas Dieu avec ferveur ne goûtera jamais les choses de Dieu.

2°. Elle ne demeurera pas longtemps partagée entre Dieu et le monde, ne pouvant servir deux Maîtres tout à la fois ; mais elle se tournera tout-à-fait du côté du monde.

3°. Elle est en danger de ne retourner jamais à Dieu par une parfaite et sincère conversion. C'est le sort d'une âme tiède au service de Dieu.

—

X. — 1°. La tiédeur et le relâchement dans nos devoirs de piété nous éloigne peu à peu de Dieu, nous donne du dégoût pour son service, nous rend lâches et négligents à exécuter ses ordres, et enfin nous dispose à une entière séparation par des chutes grièves et par la perte de la charité et de la grâce qui nous unit à lui.

2°. Elle éloigne réciproquement Dieu de nous : car elle l'oblige à retirer ses grâces particulières, et à ne nous en donner plus que de communes. Elle fait ensuite qu'il n'a plus pour nous que de l'indifférence et de la froideur, et enfin qu'il nous abandonne tout-à-fait.

—

XI. — 1°. La ferveur au service de Dieu est le moyen sûr et unique de se préserver des désordres du siècle, et de conserver l'innocence, parce que, sitôt qu'on vient à se relâcher, le monde nous entraîne par ses charmes et par l'exemple de ceux qui sont dans le dérèglement.

2°. La ferveur continuelle dans le service de Dieu est le seul et le véritable moyen de tendre et d'arriver à la perfection et à la sainteté à laquelle tout chrétien doit aspirer.

—

XII. — 1°. La tiédeur donne du dégoût pour la vertu et les choses de Dieu. et de-là viennent la négligence, la froideur et l'insensibilité pour le ciel.

2°. Elle donne de l'indifférence pour le vice et pour le péché : ce qui fait qu'on en perd la crainte et l'horreur, et qu'on le commet ensuite sans scrupule et sans remords de conscience : ce qui suffit pour nous faire concevoir combien cet état est dangereux et funeste.

—

XIII. — La tiédeur étant un milieu entre le chaud et le froid, elle a aussi les propriétés qui sont propres à tout ce qui tient le milieu entre deux extrémités.

1°. Elle est un milieu entre la vie et la mort de l'âme. On n'est pas encore mort, on n'a pas entièrement perdu la grâce et la charité ; mais cette charité n'est plus vive et animée; elle n'a presque plus de mouvement et d'action.

2°. Elle est comme tout ce qui tient le milieu entre deux extrêmes. Elle est une voie et un passage pour aller de l'un à l'autre; mais il est rare qu'on passe de la tiédeur à une vie fervente. Ordinairement on descend jusqu'à une entière froideur, c'est-à-dire jusqu'au péché.

3°. Elle est un obstacle aux grâces et aux communications de Dieu, comme tout milieu empêche que les deux termes ne se touchent.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Grégoire,** *Pastoral.* III, 35, rapporte les maux et les inconvénients de la tiédeur.

S. Chrysostôme, *Homél.* 28 *sur la Genèse,* compare la ferveur à un courrier qui va à toute bride sans s'arrêter, et qui fait beaucoup de chemin en peu de temps.

Théodoret, *Orat. de Charit.,* compare cette même ferveur au feu, qui devient plus ardent à proportion de la matière qu'on lui donne pour l'entretenir.

Cassien, *Coll.* 1, 2, 3, 4, a ramassé tout ce qui regarde cette matière. — *Coll.* 6, chap. 17, il parle fort au long de la tiédeur; et aussi dans la conférence 4.

S. Bernard est celui de tous les SS. Pères qui a le plus souvent parlé de la ferveur et de la tiédeur au service de Dieu. Dans le livre des *Sentences,* il assigne différents ordres de ceux qui le servent, où il parle des fervents, des modérés, des froids et des tièdes. — *Serm. de Ascens.:* portrait d'un religieux fervent; — et dans le Sermon 6 sur l'Ascension, il fait voir le malheureux état des tièdes. — *Epist.* 253 *ad Garinum:* avantages de la ferveur et maux que cause la tiédeur.

[Livres spirituels et autres.] — **Rodriguez,** I Part., Traité I, chap. 2, 3, 4, et chap. 12 et 13.

Le P. Croiset, *Réflexions chrétiennes,* parle des religieux fervents et des religieux imparfaits.

S. François de Sales, livre 1, chap. 2, de l'*Introduction à la vie dévote,* montre que la ferveur de la dévotion change en douceur tous les exercices de la mortification.

Bernardinus Rossignolus, *De disciplinæ perfectione*, rapporte en détail toutes les marques de la tiédeur, et en compte jusqu'à vingt.

Le Pédagogue chrétien, part, 2, chap. 24, §. 8.

Claudius Aquaviva, *De renovat. spiritûs.*

Lancicius, *Opusc.* 6, chap. 7. — Idem. *Opusc.* 5, chap. 9.

Le P. Surin, *Dialogues spirituels,* chap. 5 et 6 : causes de la tiédeur et de la lâcheté naturelle.

[Prédicateurs.] — **Le P. Texier**, dans sa *Dominicale,* 1er dim. ap. Noël : de la ferveur, moyen de faire croître la charité.

Le P. Cheminais a un sermon sur ce sujet.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Avent.

Stapleton, *Domin. Palm.*, Text. 4, et *Domin. Pasch.* Text. 3.

[Recueils.] — **Grenade**, *Loci communes.*

Busée, Titulo *Tepiditas.*

Labatha, Tit. *Fervor.*

Lohner, Tit. *Fervor.*

Marchantius, *Tract.* 7, *lect.* 9, De fervore et diligentiâ spirituali.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Viam mandatorum tuorum cucurri, cùm dilatâsti cor meum. Ps. 118.	J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez élargi mon cœur.
Qui fingis laborem in præcepto. Psalm. 93.	Pourquoi vous imaginer que mes commandements sont pénibles ?
Dormitavit anima mea præ tædio. Psalm. 118.	Mon âme s'est assoupie d'ennui.
Dixi : Nunc cœpi; hæc mutatio dexteræ Excelsi. Psalm. 76.	J'ai dit : « C'est maintenant que je commence » ; ce changement est l'ouvrage de la droite du Très-Haut.
Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usquè ad perfectam diem. Prov. IV, 18.	Le sentier des justes est comme une lumière brillante, qui s'avance et qui croît jusqu'à la perfection.
Pigredo immittit soporem. Prov. XIX, 15.	La paresse produit l'assoupissement.
Usquequò, piger, dormies? quandò consurges è somno tuo? Prov. VI, 9.	Jusques à quand dormirez-vous, paresseux ? Quand vous réveillerez-vous de votre torpeur ?
In omnibus operibus tuis præcellens esto. Eccl. XXXIII, 23.	Soyez parfait dans toutes vos œuvres.

In omnibus operibus tuis esto velox. Eccli. xxxi, 27.	Soyez prompt dans toutes vos actions.
Vidisti virum velocem in opere suo? coràm regibus stabit. Prov. xxii, 29.	Avez-vous vu un homme prompt à faire son œuvre? il est digne de paraître devant les princes.
Factus est in corde meo quasi ignis excæstuans, claususque in ossibus meis. Jerem. xx, 9.	Il s'est allumé au fond de mon cœur un feu brûlant qui s'est renfermé dans mes os.
Maledictus qui facit opus Dei *negligenter* (vel *fraudulenter*) Id. xlviii, 10.	Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu, avec négligence (*ou* avec déguisement).
Maledictus dolosus... qui immolat debile Domino : quia Rex magnus ego. Malach. i, 14.	Malheur à l'homme trompeur qui offre en sacrifice au Seigneur ce qu'il a de languissant et de faible! car je suis le grand Roi.
Computrescet jugum à facie olei. Isaïæ x, 27.	Ce joug sera comme dissous et décomposé par l'abondance de l'huile.
Consummatus in brevi, explevit tempora multa. Sapient. iv, 13.	Dans sa courte vie, il a rempli une longue course.
Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam! Matth. v, 6.	Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice!
Refrigescet charitas multorum. Matth. xxiv, 12.	La charité de plusieurs se refroidira.
Qui in umbrâ mortis sedent. Luc. i, 79.	Ils sont assis dans l'ombre de la mort.
Hora est jàm nos de somno surgere. Roman. xiii, 11.	L'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement.
Charitas Christi urget nos. II Cor. v, 14.	La charité de Jésus-Christ nous presse.
Charitas vestra magìs ac magìs abundet. Philip. i, 9.	Que votre charité croisse toujours de plus en plus.
Sollicitudine non pigri, spiritu ferventes, Domino servientes. Roman. xii, 11.	Ne soyez point lâches dans votre devoir; conservez-vous dans la ferveur de l'esprit; c'est le Seigneur que vous servez.
Æmulamini charismata meliora, et adhùc excellentiorem viam vobis demonstro. I Corinth. xii, 31.	Entre tous les dons, désirez les plus excellents, et je vous montrerai encore une voie beaucoup plus élevée que tout cela.
Quæ retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor bravium supernæ vocationis, Philipp. III, 13.	Oubliant ce qui est derrière, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière, pour remporter le prix auquel Dieu m'appelle.
Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Ephes. v, 16.	Rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais.
Bonum facientes, non deficiamus. Galat. vi, 9.	Ne nous lassons point de faire le bien.
Habeo adversùm te quòd charitatem tuam primam reliquisti. Apocal. ii, 4.	J'ai un reproche à vous faire : c'est que vous vous êtes relâché de votre première charité.
Utinàm frigidus esses aut calidus! sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo. Ibid. iii, 16.	Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud! mais parce que vous êtes tiède, je suis prêt à vous vomir de ma bouche.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Abraham.] — Nous avons, dit Origène, une expression bien naïve de cette ferveur et de cet empressement dans la personne d'Abraham. Il est dit dans la Genèse que ce saint patriarche était tellement pressé par les

ardeurs de son amour, qu'il ne pouvait demeurer en repos dans sa maison : il sortait même, dit l'Ecriture, en plein midi, dans la plus grande chaleur du jour, *In ipso fervore diei,* pour chercher quelque occasion de pratiquer la charité, et pour dresser de charitables embûches à tous les pauvres qui passaient. Un jour qu'il était comme aux aguets, il aperçut trois pèlerins, qui étaient des anges déguisés sous cet habit; il ne put se donner le loisir de les attendre, il courut au-devant d'eux: *Cucurrit in occursum eorum.* Et, après les avoir engagés à prendre chez lui leur repas, il court encore à sa maison : *Festinavit in tabernaculum suum.* Et, comme il savait bien que sa femme Sara était pressée de la même charité que lui, au lieu de s'adresser à un grand nombre de serviteurs qui composaient sa famille, il lui dit: *Accelera et fac subcinericios panes.* Nous avons rencontré ce que nous désirions: voici trois pèlerins qui nous viennent visiter : recevons-les bien, mais usez, s'il vous plaît, de diligence.» Après avoir donné cet ordre à sa femme, il court une troisième fois à son troupeau ; il y prend ce qu'il y trouve de meilleur, et il le donne à son serviteur, avec ordre de se hâter de l'accommoder. En vérité, dit Origène sur ce passage, ceci est merveilleux ; on ne parle ici que de courir: *Abraham currit*, *uxor accelerat*, *puer festinat ; omnia prœurgentur*. Abraham, tout vieux qu'il est, court d'un côté, Sara de l'autre ; les serviteurs s'empressent ! Il y a du mystère : c'est que le SAINT-ESPRIT veut nous apprendre que, dans une maison où règne la charité, il n'y a point de tièdes ni de négligents : *Nemo piger est in domo charitatis.* Lorsqu'une fois un cœur est possédé par cet amour fervent, il ne peut jamais demeurer en repos. (*Tiré du* **P. Texier,** *Dominicale.*)

[Les Israélites.] — Lorsqu'on voulut faire avancer les Israélites vers la Terre Promise, on depêcha des espions pour en faire la découverte, afin de savoir au vrai la disposition du pays et les mœurs de ses habitants. Ces espions, de retour, en dirent des merveilles : que c'était une terre fertile, que les fruits qui y croissaient étaient d'une excessive grosseur; mais ils ajoutèrent que les habitants étaient plutôt des géants que des hommes ordinaires; qu'ils demeuraient dans des villes fortes et bien gardées, et qu'enfin l'air y était si vif *qu'il dévorait ses habitants.* Ainsi parlent, ainsi pensent une infinité de chrétiens relâchés. Rien, d'un côté, n'est plus admirable, disent-ils, que le christianisme, mais d'un autre côté rien n'est plus rebutant ni plus austère. Beau dans la spéculation, il est inaccessible dans la pratique; fécond en grâces et en récompenses, il demande des exercices pénibles et accablants ; il faut être géant, avoir des vertus non communes, pour en remplir les différents devoirs.

[Le feu caché.] — Il est écrit, au 2e livre des Machabées, que le feu que les Juifs avaient caché dans un puits avant de partir pour Babylone, fut trouvé, au retour de la captivité, couvert d'une mousse, qui parut aux

enfants de Néhémie comme une boue sèche qui ne renfermait point de feu ; mais, comme il n'y avait que la surface de ce feu qui était couverte, à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, à peine le ciel eut-il lancé quelques traits de sa lumière sur cette mousse, que le spectacle d'un grand incendie qui en sortit fit l'admiration de tout le monde. Voilà l'image d'une âme véritablement juste ; et ce qui devrait nous animer c'est que, si nos fautes légères ne font que ralentir notre charité sans l'éteindre, un rayon seul la peut rallumer. Lorsque vous approchez des sacrements, que vous repassez en secret toutes vos fautes dans l'amertume de votre cœur, lorsque Jésus-Christ lance sur vous quelques traits de ses grâces, votre cœur s'attendrit, votre faiblesse se fortifie, la mousse grossière de la terre et de la chair fait place à la lumière qui vous éclaire, et votre cœur devient tout de feu, en sorte que tous ceux qui vous connaissent sont surpris d'un tel changement.

[Renouvellement de la ferveur.] Lorsque le peuple de Dieu fut retourné à Jérusalem après la longue captivité de Balylone, et qu'on eut rebâti le temple, les plus jeunes, qui n'avaient rien vu du premier temple, étaient transportés de joie en voyant la fondation de ce nouvel édifice ; mais les plus vieux d'entre les prêtres, et les plus anciens du peuple, qui se souvenaient encore de ce qu'ils avaient vu autrefois et de la beauté incomparablement plus grande du temple qui avait été ruiné, pleuraient autant que les autres se réjouissaient. O joie ! ô larmes prophétiques ! Que ceux qui ont du zèle pour l'Eglise, et qui prennent part à ses intérêts, se réjouissent, s'ils le veulent, du rétablissement de la discipline qu'ils y peuvent voir ; qu'ils soient édifiés de quelques réglements qu'on apporte aux désordres introduits dans les mœurs de ses enfants ; leur joie est bonne et sainte, elle est juste dans ces rencontres : mais il y aura toujours des personnes qui, rappelant dans leur esprit le temps d'autrefois, et qui, ne perdant point de vue cette sainteté admirable des premiers chrétiens, verseront des larmes ; et, comparant ces premiers temps avec ceux où ils se trouvent, ils auront toujours l'idée de ce premier temple d'une beauté si majestueuse. L'Eglise leur reviendra toujours dans l'esprit accompagnée de tout son éclat ; ils se la représenteront ornée de toutes ses vertus ; mais, la voyant réduite à l'état où elle est, ils compteront plus ce qu'elle a été que ce qu'elle est, et ils ne croiront pas l'offenser si, lorsque les autres se rejouissent du peu de biens qui commence à y refleurir, ils regrettent sa première beauté.

[Jacob.] — L'exemple de Jacob est une figure et un modèle de la ferveur que nous devons témoigner au service de Dieu, dans la constance et la longueur des services que ce saint patriarche rendit à Laban, dans l'espérance d'obtenir de lui sa fille Rachel ; l'assiduité, les soins, les veilles, les travaux durant quatorze ans ne furent point capables de le rebuter, et

jamais il ne se relâcha, soutenu et animé par cette espérance. *Videbantur pauci dies præ magnitudine amoris,* dit l'Ecriture à ce sujet. Avec quelle ardeur un chrétien ne doit-il point se porter au service d'un maître infiniment plus magnifique dans ses récompenses et plus fidèle dans ses promesses ?

[David.] — Nous voyons dans l'Ecriture l'ardeur que David témoigna pour le culte du Seigneur dans les préparatifs qu'il fit pour la construction du Temple, et par la prodigieuse dépense qu'il fit pour cela. Lui-même le témoigna assez par ces paroles, qui sont rapportées au 1er livre des Paralipomènes, chap. 29 : *Ego autem totis viribus præparavi impensas domûs* DEI *mei.* Il n'épargna rien ; et c'est particulièrement par-là qu'on peut juger de la ferveur, du zèle et de l'affection qu'on a pour la gloire et le service de DIEU.

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[S. Pierre.] — La ferveur de S. Pierre est marquée en tant d'endroits de l'Evangile, qu'on peut dire que c'est le caractère qui distingue ce grand apôtre. Le Fils de DIEU même le considéra toujours comme le plus fervent de ses disciples, le plus attaché à son service, et celui qui a donné des preuves plus visibles de son attachement et de son ardente charité. Il la témoigna en se jetant dans la mer pour suivre le Fils de DIEU qui marchait sur les eaux ; quand il voulut le défendre dans le jardin des Oliviers contre une troupe de soldats armés qui étaient venus se saisir de sa personne ; et en cent autres rencontres. On voit partout qu'il est le plus fervent, et celui qui s'intéresse le plus pour la gloire et le service de son maître.

[Madeleine.] — L'ardente charité de Madeleine n'est pas moins connue, et l'Eglise même, pour nous en donner une juste idée, se sert des paroles et des expressions de l'Epouse des Cantiques. Il fallait qu'elle fût poussée d'une violente charité pour venir trouver le Fils de DIEU lorsqu'il était chez Simon le lépreux, qui l'avait invité à un festin, et se jeter à ses pieds sans avoir égard ni à son sexe ni à sa qualité, ni à la présence des conviés, et sans pouvoir être détournée par aucune considération. Ce qui lui attira l'éloge que le Sauveur fit de sa charité ardente en lui accordant le pardon de ses péchés : *Remittuntur ei peccata multa, quoniàm dilexit multùm.* Elle soutint ensuite le même caractère dans toutes les occasions : elle suivit son Sauveur sur le calvaire ; elle demeura au pied de sa croix pendant qu'il y fut attaché ; elle alla pour l'oindre dans le tombeau dès la pointe du jour, et, ne l'ayant point trouvé, croyant qu'on

l'avait caché, elle était résolue de l'enlever, comme si elle eût eu assez de force pour cela, et ensuite elle ne s'est jamais démentie de sa première ferveur.

[Zachée.] — Zachée est encore célèbre dans l'Evangile par sa ferveur. Poussé d'un ardent désir de voir le Sauveur, dont il avait entendu dire des merveilles, et ne pouvant en approcher à cause de la foule du monde qui l'entourait, il monta sur un arbre pour le voir à son aise quand il passerait par-là. Mais lorsque le Sauveur lui eut ordonné de descendre parce qu'il voulait l'aller trouver en sa maison, Zachée fut comblé de joie, courut pour disposer tout afin de le recevoir, s'offrit sur le champ à donner la moitié de son bien aux pauvres, et à restituer au quadruple celui qu'il se trouverait avoir mal acquis, et donna toutes les marques d'une sincère et d'une fervente conversion.

[S. Paul.] — On ne peut omettre l'exemple de S. Paul quand on parle d'un zèle fervent. Son ardent naturel, qui allait jusqu'à l'emportement avant sa conversion, donna à sa charité le même caractère après sa vocation à l'apostolat, à laquelle il répondit en s'offrant à tout ce que le Seigneur voudrait faire de lui : *Domine, quid me vis facere?* Le Fils de Dieu même compta tellement sur son courage et sur sa fidélité à la grâce qu'il lui faisait, qu'il lui fit voir tout ce qu'il aurait à souffrir pour son service, et la peinture que cet apôtre fait lui-même de ses voyages, de ses travaux et de ses persécutions, montre assez que l'Eglise est redevable de ses progrès à son courage et à la ferveur de son zèle et de sa charité.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Videte quomodò cautè ambuletis; non quasi insipientes, sed ut sapientes; redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. (Ephes. v.) — Prenez garde, mes frères, avec quelle circonspection vous devez marcher dans la voie de Dieu en vous y conduisant, non pas comme des gens sans prudence, mais comme des sages qui travaillent à racheter le temps, parce que les jours sont mauvais. Qui est-ce qui peut mieux porter le nom de ces mauvais jours que les relâchements et cette décadence presque universelle que l'on voit aujourd'hui dans le monde, et même dans quelques ordres religieux; que le renversement de la piété et de la discipline, qui fait que ces lieux saints, qui devraient être des ports et des asiles pour ceux qui s'y sont retirés, deviennent quelquefois des mers orageuses et des lieux de tempêtes et de naufrage

pour ceux qui y demeurent? Ne sont-ce pas là des temps et des jours auxquels on peut donner le nom de *mauvais* et de *malheureux : quoniam dies mali sunt*? Or, comment les racheter? C'est, dit S. Grégoire, que nous rachetons le temps quand, par nos larmes, par les travaux de la pénitence et par la ferveur de notre charité, nous réparons celui que nous avons perdu dans les plaisirs et dans les divertissements d'une vie mondaine et relâchée.

Ignis in conspectu meo semper ardebit (Levit. VI). C'est, selon la pensée de S. Grégoire, ce que représentait le feu sacré, qui, dans l'ancienne loi, devait brûler jour et nuit, par les ordres de DIEU, sur les autels. DIEU ne se contente pas d'avoir allumé le feu de la charité dans nos âmes : il veut que nous ayons soin d'exciter ses ardeurs, de nourrir et d'augmenter sa flamme. Lorsque nous cessons de mettre du bois au feu, il s'éteint, dit le SAINT-ESPRIT : *Cùm defecerint ligna, ignis extinguetur*. (Prov. XXVI). Quel est donc ce bois et cette matière qui doit entretenir et qui peut augmenter le feu du saint amour ? C'est la méditation des vérités chrétiennes, la parole de DIEU, les fréquentes prières, les bonnes œuvres. Si vous êtes lâches et languissants dans la pratique de la vertu, immanquablement le feu de votre charité s'éteindra.

Et lucernæ ardentes in manibus vestris. (Luc. XII). C'est l'avis que nous donne le Fils de DIEU, de crainte que notre charité ne vienne à se ralentir au milieu même des flammes et des ardeurs célestes de la grâce. Efforçons-nous plutôt d'entretenir toujours cette ardeur, et si, par le malheur de notre fragilité et de quelque accident, elle vient à se refroidir, n'oublions pas d'avoir toujours recours à cette source de lumières et d'ardeurs, pour être saintement embrasés de ce feu divin qui avait commencé à nous échauffer. C'est le discours que fait S. Cyprien. (*de Elem*) : *Idem jubet lucernæ nostræ sint semper ardentes, ut, scilicet, superno igne succensus animus non tepescat, sed studeat semper ardere, ac si vigorem ejus aliqua turbavit adversitas, ut undè cœpit inflammari, indè poscat igniri.*

Intulistis de rapinis claudum et languidum : numquid suscipiam illud de manu vestrâ? (Malach. XIII). Ce que vous m'offrez de vos troupeaux, dit DIEU aux sacrificateurs d'Israël, c'est ce qu'il y a de plus languissant et vous prétendez me faire un présent agréable. Offrez, offrez ces sortes de victimes au maître qui vous gouverne, pour voir si elles lui plairont : *Offer illud duci tuo si placuerit ei*. C'est-à-dire, comme l'interprète S. Jérôme : Vous avez pour tout le reste de la vivacité; il n'y a que pour moi que vous ayez de la tiédeur ; s'il s'agit d'un intérêt du monde, d'une négociation du monde, rien de plus appliqué que vous ; et quand il faut me prier, m'obéir, me servir, vous êtes la lâcheté même. Mais allez

chercher un autre maître et un autre DIEU que moi, et souvenez-vous qu'une conduite telle que la vôtre est un objet d'indignation à mes yeux.

Ut ambuletis digne DEO (Coloss. I). N'est-il pas juste que, DIEU étant ce qu'il est, et nous étant ce que nous sommes, nous le servions de toutes nos forces? Passe qu'on serve les hommes avec négligence, encore ne le peuvent-ils souffrir ; mais DIEU, qui est si grand et si élevé au-dessus de nous, que, quand toutes les créatures se consumeraient à son service, elles ne seraient qu'une partie de ce qui lui est dû! Ce qui fait dire à l'Apôtre : *Ut ambuletis dignè* DEO : il faut servir DIEU comme il le mérite. Mais comment cela, puisque sa grandeur est sans bornes. Cela est vrai ; mais ce que nous devons faire pour satisfaire à cette obligation, c'est de nous y employer de toutes nos forces, et après cela avouer que nous sommes des serviteurs inutiles, trop heureux que DIEU daigne accepter les petits services qu'il exige de nous, et que nous sommes capables de lui rendre.

Maledictus qui facit opus DEI *fraudulenter.* (Jerem. XX). Malheur à celui qui agit frauduleusement en faisant l'œuvre de DIEU. Ces paroles ne peuvent être plus justement appliquées qu'aux religieux lâches et qui s'acquittent avec peu de ferveur et d'exactitude de leurs observances. Malheur à celui qui agit frauduleusement avec DIEU ! Et quel est cet ouvrage? Mais quel autre peut porter à plus juste titre ce nom que les exercices de la vie religieuse, puisque c'est ce que DIEU attend de ceux qui sont appelés à cet état? Et qui est ce fourbe ou cet homme de mauvaise foi, sinon celui qui manque de s'en acquitter exactement et avec ferveur ; qui fait profession d'un état sans en remplir les devoirs? *Maledictus qui facit opus* DEI *fraudulenter!* Ne trompe-t-il pas la religion, qui comptait sur lui comme sur un bon sujet qui s'acquitterait de ses obligations et attirerait par-là les bénédictions du Ciel? Ne rend-il pas inutiles les hauts desseins que DIEU avait sur lui, par l'infidélité qu'il apporte à son service? Mais ne se trompe-t-il pas lui-même en portant le nom de religieux et s'acquittant si lâchement des devoirs attachés à sa vocation? *Maledictus qui facit opus* DEI *fraudulenter.*

Qui Spiritu DEI *aguntur, ii sunt filii* DEI (Rom. VIII). La ferveur naît de la parfaite docilité aux mouvements et aux inspirations du SAINT-ESPRIT. Lorsqu'une âme est libre des affections corrompues et animée du feu de la charité, du moment que le SAINT-ESPRIT lui parle, elle se porte avec promptitude à tout ce qu'il désire ; et comme c'est le SAINT-ESPRIT qui, en s'unissant à nos âmes pour en prendre la conduite, nous fait enfants de DIEU, du moment que les puissances sont aussi dociles à ses inspirations que les organes et les membres du coprs sont souples

aux volontés de l'âme, nous sommes véritablement animés de son esprit, et ensuite les parfaits enfants de DIEU. *Qui spiritu* DEI *aguntur, ii sunt Filii* DEI.

§ IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

Non satis est rectè facere, nisi etiam maturare adjicias. Ambros. I de Abrahamo 5.

Ce n'est pas assez de faire bien ce que l'on fait, si vous n'ajoutez qu'il faut se hâter de le faire.

Nescit tarda molimina Spiritûs Sancti gratia. Id.

La grâce du SAINT-ESPRIT ne sait ce que c'est que ces lents efforts et ces longs retardements.

Quantumcumquè hìc vixerimus, quantumcumquè hìc profecerimus, nemo dicat : sufficit mihi, justus sum. *Ubì dixerit* sufficit, *ibì hæsit.* August. in ps. 69.

Quelque long qu'ait été le temps de la vie, quelque progrès qu'on ait fait dans la vertu, que personne ne dise : *C'est assez; je suis juste comme cela :* car là où on dit : *C'est assez,* là on commence à déchoir et à tomber.

Solus amor est, qui difficultatis nomen erubescit. August.

Le véritable amour a honte d'entendre parler de difficulté.

Memento quia regnum cœlorum non tepidi, non desides, sed violenti rapiunt. Id.

Souvenez-vous que ce ne sont pas les âmes tièdes ni les lâches qui ravissent le royaume des cieux, mais celles qui se font violence.

Cordis d latatio, justitiæ est delectatio. August.

La dilatation du cœur est la délectation de la justice.

Promptitudine nobis opus est, ardore multo, animo ad mortem exposito, alioquì non licet cruci confixum regem assequi. Chrysost. Homil. 31 ad popul.

On a besoin de diligence, d'ardeur, et d'un courage prêt à souffrir la mort; il n'est pas permis, autrement, d'être à la suite d'un Roi crucifié.

Qui ampliùs quisque vitæ cœlestis dulcedinem degustat, eò ampliùs fastidit omnia quæ placebant infimis. Beda Homil. de Transfigurat.

Plus une personne goûte les douceurs et les délices de la vie céleste, plus elle a de dégoût des fades plaisirs qu'elle recherchait auparavant dans les choses d'ici-bas.

Fervorem esse existimo cupiditatem vehementem, stabilem, constantem, placendi DEO *in omnibus.* Basil. in Regul. minorib.

J'estime que la ferveur n'est autre chose qu'un désir violent, constant, empressé et ardent de plaire à DIEU en toutes choses.

Magna operatur amor; si renuit operari, amor non est. Gregorius.

L'amour, quand il est véritable, entreprend et exécute de grandes choses; s'il refuse d'agir, ce n'est plus l'amour.

Non numero et laborum magnitudini DEUS *mercedem reddit, sed alacri proposito atque ferventissimæ voluntati.* Joan. Climac. Præfat. in Scal.

Ce n'est ni la multitude ni la grandeur des travaux que DIEU récompense, mais la généreuse ardeur d'une volonté fervente, qui se porte avec empressement à tout faire pour son service.

Anima quæ amat ardentiùs, currit velociùs, et citiùs pervenit; perveniens, non dico repulsionem, sed nec cunctationem patitur. Bernard. Serm. 3 in Cantic.

L'âme qui aime plus ardemment marche plus vite dans la voie de la perfection; elle y arrive plus tôt; et, pour y parvenir, elle ne peut souffrir le moindre obstacle ni le moindre retardement.

Multò faciliùs reperias multos seculares converti ad bonum, quàm unum quempiam de religiosis transire ad melius. Id. Epist. 96 ad Richard. Fontan. Abbat.

Il est plus aisé de trouver dans le siècle plusieurs personnes qui se convertissent tout de bon, qu'un religieux qui, de lâche et de négligent dans ses devoirs, devienne plus régulier et plus fervent.

Rarissima avis est qui de gradu quem semel attigerit vel parùm ascendat. Bernard.

C'est une chose assez rare, qu'une personne qui est parvenue à quelque degré de vertu, s'élève à une plus haute perfection.

Ignis et tepiditas non in uno domicilio commorantur, præsertim cum tepiditas ipsi Domino soleat vomitum provocare. Id. Serm. 3 de Ascens. Domini.

L'ardeur du feu sacré ne peut subsister avec la tiédeur dans un même lieu : car la tiédeur excite en Dieu ce qu'il appelle lui-même un vomissement.

Amor exæstuat, seipsum non capit, immensitatem Dei *æmulatur, dùm metam nescit ponere affectui.* Gilbertus abbas, Serm. 19 in Cant.

L'amour cause une bouillante ardeur qui ne souffre plus de bornes, qui s'étend et participe à l'immensité de Dieu : elle ne met ni fin ni terme à ses désirs.

Abjiciamus perniciosam tepiditatem, quia Deo *vomitum provocare solet.* Bernard.

Quittons cette pernicieuse tiédeur, qui cause à Dieu du dégoût (et lui fait rejeter une âme comme un mets dont on a de l'horreur).

« Explevit tempora multa, » *non quidem annorum numero, sed mentis devotione inextinguibili proficiendi.* Id.

Il a rempli une longue vie, non par le nombre des années, mais par la ferveur d'un désir insatiable de toujours croître et avancer dans la vertu.

Quantùm nos apposuerimus ad diligentiam, tantùm Deus *addet ad gloriam.* Cæsarius Homil. 3 ad monach.

Plus nous grandirons en diligence et en ferveur, plus Dieu augmentera notre gloire et notre récompense.

Fidelis est servus qui fervorem suum servat inextinguibilem, et in dies, usquè ad finem vitæ suæ, ignem igni adjicere, fervorem fervori, desiderium desiderio, et studium studio nunquàm desiit. Joan. Climac. Grad. I.

Celui-là est un serviteur fidèle, qui conserve sa ferveur au service de Dieu sans affaiblissement, mais qui au contraire l'augmente jusqu'à la fin de sa vie, qui ne cesse d'ajouter ferveur sur ferveur, un nouveau feu au premier, et un nouveau désir de sa perfection.

Si dederis te ad fervorem, invenies magnam pacem, et senties leviorem laborem. De Imitat. II, 20.

Si vous vous appliquez à la ferveur dans le service de Dieu, vous jouirez d'une grande paix intérieure, et vous rendrez votre travail plus supportable et plus doux.

Dominus dormit tepidis, vigilat perfectis. Ambrosius.

Le Seigneur s'endort pour les tièdes; mais il veille sur ceux qui sont parfaits (ou qui tendent avec ferveur à la perfection).

Quid fingis laborem in præcepto? *Annon fictus in præcepto labor, onus leve, suave jugum, crux inuncta?* Bernard. Declamat.

Pourquoi voyez-vous un travail insupportable dans l'accomplissement de la loi? N'est-ce pas là un travail imaginaire, un fardeau léger, un joug doux, une croix allégée?

Et invenietis requiem animabus vestris. *Mira novitas! tollens jugum invenit requiem.* Idem.

Portez ce joug, et votre âme jouira du repos qu'elle souhaite. Quelle agréable surprise! celui qui prend ce joug trouve du repos.

Dormientibus nobis et pigrè agentibus dormire dicitur Deus. Basil. in ps. 29.

Lorsque nous sommes lâches et comme assoupis par une négligence criminelle, Dieu semble aussi s'endormir à notre égard.

Oblata Deo non pretio sed affectu placent. Salvian. De Eccl. Cathol. I, 9.

Ce que nous offrons à Dieu ne lui est pas agréable par le prix de la chose, mais par l'affection avec laquelle nous l'offrons.

Fervor et profectus noster quotidiè debet crescere; sed nunc pro magno habetur si quis primi fervoris partem possit retinere. De Imitat. I, 2.

Notre ferveur et notre progrès dans la vertu devrait croître chaque jour; mais, maintenant, on compte pour beaucoup qu'une âme conserve une partie de la ferveur avec laquelle elle servait Dieu au commencement.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition.] — La *ferveur* est proprement un désir ardent et efficace d'accomplir en toutes choses la volonté de Dieu; ou bien une prompte volonté qui nous porte au bien et à remplir les devoirs de notre vocation. S. Thomas et d'autres théologiens la confondent avec la *dévotion*, comme nous l'avons déjà remarqué, et en ce sens ils disent que la dévotion est une ferveur surnaturelle, qui vient de la charité divine, et qui fait que ceux qui en sont touchés se portent avec joie et avec promptitude à exécuter les volontés de Dieu. De sorte qu'elle est opposée au vice de la paresse, qui est une tristesse spirituelle rendant le chrétien pesant, endormi, avec ennui et dégoût du service de Dieu.

[Le nom même.] — Le mot de *ferveur* est une métaphore prise de l'eau lorsqu'on l'a mise sur le feu. Avant que cette eau soit échauffée par la chaleur, elle ne remue point, elle demeure sans agitation; mais, à mesure qu'elle subit l'action du feu, elle bout, remue, s'agite, et, si on ne l'empêche, elle sortira hors du vase et se répandra. Il en est de même d'une âme échauffée par le feu d'une sainte et ardente charité; elle ne demeure plus dans l'inaction et dans l'oisiveté où elle était auparavant; il faut qu'elle s'occupe, qu'elle agisse, qu'elle sorte hors de soi-même par la pratique des vertus. Ainsi, la ferveur n'est autre chose que la charité même et l'amour de Dieu, mais qui est plus ardent qu'il n'est dans le commun des hommes, et qui se fait connaître par ses actions et par le mouvement qu'il se donne pour exécuter ce que Dieu demande de nous.

[En quoi consiste la ferveur.] — Cette ferveur ne consiste pas dans les consolations sensibles ni dans les goûts intérieurs qu'on ressent en commen-

çant à servir Dieu ; ce n'est pas même une facilité de pratiquer le bien sans résistance ou sans contradiction du côté de la chair : car on peut conserver la ferveur en souffrant des aridités, des désolations et des difficultés extrêmes. « Elle consiste, dit S. Basile, dans un désir véhément, constant, qui n'est ni lâche ni inutile : *Fervorem esse existimo cupiditatem vehementem*, *stabilem*, *constantem, placendi* Deo *in omnibus.* » De là on distingue deux sortes de ferveur : l'une de ceux qui commencent à se donner à Dieu, et qui, dans les premières ferveurs de leur conversion, se montrent quelquefois plus ardents que ceux qui sont d'une vertu consommée, et se portent avec impétuosité aux choses même les plus difficiles ; mais cette ferveur n'est pas de longue durée ; c'est un feu qui s'évapore, et puis s'éteint en peu de temps. L'autre sorte est celle des personnes plus avancées, plus constante ; elle naît d'une vertu solide et d'une charité à l'épreuve de tout.

[Les effets de la ferveur.] — On ne peut mieux représenter et expliquer les effets de la ferveur, que par la ressemblance qu'elle a avec le feu, d'où elle tire son nom et dont elle semble emprunter les qualités. Car — 1°. le feu luit et éclaire ; et un chrétien fervent donne le bon exemple à tout le monde, et répand partout la lumière de sa vertu. — 2°. Comme le feu est extrêmement actif et ne peut demeurer en repos, de même un homme fervent ne peut demeurer oisif et ne se lasse jamais de travailler pour Dieu ; il ne dit jamais *C'est assez*, mais souhaite toujours de faire davantage. — 3°. Le feu croît toujours, à mesure qu'il trouve de la nourriture et qu'on lui fournit de la matière ; ainsi un homme fervent avance toujours et va de vertus en vertus. — 4°. Le feu échauffe tout et communique sa chaleur à tout ce qui l'approche : et un homme fervent inspire son activité et communique son ardeur à tous ceux avec qui il a commerce.

[Les motifs.] — Les motifs les plus capables d'exciter et d'entretenir cette ferveur sont — 1°. La grandeur du Maître que nous avons l'honneur de servir, qui est Dieu même, lequel ne peut souffrir les lâches à son service, non plus que les autres maîtres. — 2°. La pensée de la présence de Dieu, qui voit tout ce que nous faisons pour lui, comme la présence d'un souverain et d'un général d'armée inspire du courage aux soldats qui combattent pour leurs intérêts. — 3°. L'espérance de la récompense que nous attendons de nos services, puisque c'est un bonheur éternel que nous espérons de lui. — 4°. Sans la ferveur, nous ne pouvons longtemps demeurer fidèles au service de Dieu, parmi tant de dangers, d'ennemis de notre salut et de tentations qui nous viennent de tous les côtés.

[De la tiédeur.] — Pour bien comprendre ce que c'est que la *tiédeur*, qui est un état si dangereux, dont le Fils de Dieu même témoigne avoir de l'horreur, il faut remarquer que, dans le christianisme, il y a trois sortes de

chrétiens. Les premiers donnent tout au monde et à ses maximes; les seconds, au contraire, donnent tout à Dieu et aux maximes de l'Evangile. Les uns et les autres ne se partagent point à deux maîtres, et ne le peuvent ni ne le veulent faire. Mais il y en a d'autres qui, faisant profession de vertu, prétendent accommoder Dieu et le monde, et se partager à tous les deux, suivant les maximes de l'un et de l'autre, en goûtant les douceurs et ce qu'ils ont de commode : ce sont ceux-là qu'on appelle *tièdes* au service de Dieu. Ainsi, la tiédeur est un certain relâchement dans la piété, une volonté languissante pour le bien et la racine ou le commencement du vice de la paresse, qui est compté entre les péchés capitaux. Cet état n'est pas tout-à-fait opposé à la charité, laquelle subsiste encore dans un cœur languissant, qui n'est pas tout-à-fait froid dans l'amour de Dieu ni mort à la grâce, mais entre deux, comme une eau s'appelle tiède qui n'est ni chaude ni froide, mais qui tient de l'un et de l'autre.

C'est un grand sujet de crainte et d'humiliation, de ne pouvoir s'assurer d'être en état de grâce et d'avoir sujet d'en douter. Un chrétien fervent craint de n'y être pas; mais il espère beaucoup plus qu'il ne craint, parce qu'il a bien des raisons de croire qu'il y est : et ainsi sa crainte ne le décourage point. Mais un homme lâche a de grandes raisons d'en douter : et ainsi il a beaucoup plus à craindre qu'à espérer. La raison est que la grâce est à notre âme ce que l'âme est au corps. L'âme, dans notre corps, est un principe continuel d'actions de la vie naturelle ; la grâce ou la charité (car on ne distingue point ici ces deux choses) doit être un principe continuel d'actions d'une vie surnaturelle. Quand on ne voit plus dans un corps aucun mouvement d'une vie naturelle, on a raison de juger que l'âme n'y est plus : quand on ne voit plus dans une âme aucun mouvement de cette vie divine et surnaturelle, on a aussi raison de juger que la grâce n'y est plus et que cette âme est morte. Or, quelles actions divines et surnaturelles fait une âme tiède et lâche ? Peut-elle répondre qu'elle en fait une seule? La nature, l'humeur, la passion, la vanité, l'intérêt, le respect humain, ne sont-ils pas le principe de toutes ses actions ?

[Causes de la tiédeur.] — Il y a plusieurs principes d'un mal si dangereux. — *Le premier* est un défaut de foi à l'égard des vérités éternelles. Ainsi, la langueur de notre vie vient d'ordinaire de la langueur de notre foi, et le remède à ce mal est de ranimer la foi par la considération de ses grandes vérités. — *Le second* vient de ce que nous nous laissons trop occuper ou de nos affaires ou de nos plaisirs. L'esprit partagé et dissipé par l'embarras des affaires se relâche aisément dans les devoirs de piété. Le remède est de faire sa principale affaire des devoirs de sa Religion. — *Le troisième* est l'exemple des autres. Il est peu de gens, même des plus réguliers, qui ne se relâchent en quelque chose ; on s'autorise de leur exemple, dans ses petits relâchements, pour s'en permettre de plus grands. Le remède est de

regarder les vertus des autres pour les imiter, et non point leurs fautes, si ce n'est pour les éviter. — Enfin, *le quatrième* principe vient de notre lâcheté, jointe à la difficulté de la vertu. Le remède est de se souvenir que le Fils de Dieu nous assure que son joug est doux et l'expérience nous en convainc quand on le porte avec ferveur.

[Marques de la tiédeur.] — Il y a plusieurs marques pour connaître si on est tiède et dans le relâchement. En voici les principales. — *La première* est une grande facilité à omettre ses exercices de piété, pour le moindre sujet et à la moindre occasion. — *La seconde* est la négligence avec laquelle on s'acquitte de ces mêmes devoirs, en déshonorant Dieu par les actions mêmes par lesquelles on prétend l'honorer. — *La troisième* est la dissipation continuelle dans laquelle vivent les âmes tièdes, l'étrange libertinage de cœur et d'esprit qui fait qu'on se répand indifféremment sur toutes sortes d'objets vains et frivoles, sans se faire violence pour arrêter les égarements des sens. — *La quatrième*, une habitude de faire la plupart de ses actions sans réflexion et sans intention, agitant presque toujours par humeur ou par passion. — *La cinquième* est la négligence à acquérir les vertus chrétiennes et à combattre les passions qui leur sont contraires. — *La sixième* est la négligence des petites choses, des petites pratiques, des petites fautes.

Les SS. Pères ont beaucoup parlé de ce vice et surtout Cassien dans ses *Conférences*, où il dit que les anciens solitaires, dont il rapporte les sentiments, le croyaient très-dangereux, et un de ceux dont on a plus de peine à se corriger. Or, on n'entend point, par cette tiédeur ou lâcheté, la paresse dans le sens qu'on la prend communément, oisiveté ou fainéantise qui aime le repos : nous entendons une lâcheté opposée à la vigilance et à la ferveur des âmes vertueuses, continuellement attentives à leurs devoirs. La vigilance que Notre-Seigneur recommande tant leur donne de la vigueur et de la fermeté pour correspondre à Dieu fidèlement, et s'acquitter pleinement du devoir de serviteurs zélés qui veulent contenter en toutes choses leur maître. Or, ce vice de la tiédeur et de la lâcheté est difficile à reconnaître, et n'est aperçu que par les âmes ferventes, qui apportent du soin, de la diligence et de l'exactitude au service de Dieu. C'est ce que le Sauveur voulait dire par ces paroles : *Heureux les serviteurs, que le maître à son arrivée trouvera veillant!* Car les serviteurs vigilants ne sont pas seulement ceux qui se gardent d'outrager leur maître et qui ne lui font point de tort, ce sont ceux qui sont jour et nuit attentifs à lui plaire, à procurer le succès de ses affaires, à ménager et à faire profiter son bien. Ainsi, quand une personne voudra reconnaître si elle est dans cette lâcheté ou si elle en est exempte, elle doit regarder si, outre le soin de rouler dans les actions ordinaires de son état, elle apporte au service de Dieu une continuelle application à se recueillir et à tendre sans relâche à une plus haute perfection.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Relâchement du jour.] — La pureté de la religion, tout incorruptible qu'elle est, ne laisse pas de se flétrir et de s'altérer, dans le déclin des temps, parmi les fidèles : soit que tout ce qui passe par l'esprit de l'homme contracte l'impureté et qu'il se glisse de l'imperfection en tout ce qu'il fait même dans les choses les plus saintes ; soit que naturellement on se lasse dans l'exercice de la vertu, par l'opposition qu'elle a aux inclinations naturelles ; soit enfin que la grâce ait attaché de la ferveur à l'esprit nouveau du christianisme dans les premiers siècles de l'Eglise, qui s'est refroidi dans les derniers. Il est évident que le relâchement de nos mœurs est un effet de la vieillesse : car combien avons-nous vu d'ordres, saints dans leur origine, fervents dans leurs commencements, admirables dans leurs progrès et parvenus à une haute perfection, avoir enfin dégénéré, dans la suite, en une dissolution si effroyable, qu'on n'y reconnaissait aucun vestige de leur premier état, parce que l'inconstance est une des faiblesses les plus ordinaires à l'homme. Combien l'Eglise même, qui est immuable dans ses maximes, par la fermeté de son fondement qui est Jésus-Christ même, a-t-elle senti d'altération dans ses membres ?

Où voit-on aujourd'hui des traces de cette foi vive et ardente qui animait autrefois les premiers chrétiens ? Que sont devenus ces miracles de constance, de fermeté, de désintéressement, de renoncement à soi-même, et de tant d'autres vertus, qui ont été les premiers fruits de la foi à sa naissance ? Où est le temps où l'on comptait les souffrances et les humiliations parmi les prospérités de la vie ? Dans la vie qu'on mène aujourd'hui, qui est-ce qui pense comme il faut à la fin pour laquelle il a été créé ? Qui est-ce qui se considère en cette vie comme un voyageur banni de son pays et qui gémit de s'en voir éloigné ? Enfin, où trouve-t-on aujourd'hui de la religion, de la manière dont on vit dans le monde, où toutes les véritables marques de la piété sont presque détruites dans les mœurs des chrétiens ?

L'esprit nouveau des premiers siècles donnait une ferveur aux fidèles de ce temps-là qu'on ne connaît plus dans le déclin des derniers siècles. Cette ferveur était une plus grande fidélité aux grâces, un plus grand attachement aux intérêts de la gloire de Dieu, un soin plus exact à

observer l'Evangile dans sa pureté, une haine du péché plus déclarée, une ardeur à la prière plus constante, une attention plus grande à son salut, et plus de vigilance dans ses devoirs. Mais cet esprit s'est tellement affaibli dans la vieillesse du monde, que les traces en sont presque toutes effacées. (**Le P. Rapin**, livre *De la foi des premiers siècles.*)

[La grandeur du Maître que nous servons.] — L'apôtre S. Paul, exhortant les fidèles à ne jamais se relâcher dans la pratique de leurs devoirs, ne crut pas pouvoir employer des motifs plus propres à ranimer cette ferveur toujours nouvelle que de les faire souvenir que c'était le Seigneur tout-puissant qu'ils servaient : *Spiritu ferventes Domino servientes.* D'où je conclus que, selon la pensée de l'Apôtre, la mesure de la grandeur du Maître que nous servons doit être la mesure de notre ferveur. Or, quelle est la mesure de la grandeur de Dieu ! N'est-ce pas de n'en avoir aucune, et de ne pouvoir être bornée ni par le temps ni par les lieux ? et par conséquent le service qui lui est dû ne doit-il pas au moins tenir quelque chose de son éternité et de son étendue ? Le véritable chrétien ne doit jamais mettre de bornes à sa ferveur et au zèle de sa perfection. Pourquoi? parce que, quelques progrès qu'il puisse faire dans l'état de perfection, il lui reste toujours bien du chemin à faire avant que d'être arrivé au but que le Fils de Dieu lui a marqué. (**Anonyme.**)

[Le chrétien fervent.] — C'est un homme attaché à son devoir, au milieu même de la corruption du monde. Toujours attentif à ses obligations les plus indispensables, il ne se contente pas d'éviter les vices de son état, il s'efforce encore d'en acquérir toutes les vertus, persuadé que la tiédeur conduit au relâchement, et le relâchement au désordre. Un travail assidu lui fait vaincre tous les obstacles qu'il trouve à sa perfection, et, comme les périls de se corrompre et de se pervertir sont continuels, sa précaution est toujours agissante pour en triompher. (*Pièce présentée à l'Académie en* 1703.)

[Relâchement.] — L'âme, tout immortelle qu'elle est de sa nature, a cependant, par rapport à ses vertus, certaines faiblesses et certaines défaillances qui marquent de la caducité, aussi bien que le corps. Il y a toujours quelque chose en nous qui se perd de notre première vigueur : un âge est le tombeau d'un autre âge, et insensiblement la nature s'épuise et vient à manquer. Combien d'âmes ferventes ne voit-on pas, dans les maisons religieuses, se relâcher peu-à-peu, et tomber dans une criminelle nonchalance, jusqu'à ne pouvoir presque plus s'élever vers Dieu, ni porter leur vue vers les biens célestes ? De-là cette pesanteur du corps, et encore plus d'esprit et de cœur ; de-là ces prétextes d'infirmités, ces faiblesses prétendues, ces ennuis des austérités, cette aversion des pratiques humiliantes et pénibles. Tout vieillit presque en elles : l'esprit

de la religion s'y affaiblit peu-à-peu, et quelquefois sans qu'elles s'en aperçoivent, (*Pris d'un sermon attribué au* **P. de la Rue.**)

[La tiédeur dans le service de Dieu.] — Entre ces deux extrémités du froid et du chaud, il y a un milieu qui participe de l'un et de l'autre : c'est le tiède, que le Sauveur abhorre dans ceux qui veulent être à son service, et qu'il menace de ses plus sévères vengeances. Ce qui néanmoins paraît avoir quelque difficulté : car qu'est-ce que la tiédeur, sinon une chaleur qui commence à s'introduire? Or, Dieu condamne-t-il dans les hommes les commencements du feu céleste de son divin Esprit? Qu'est-ce que la grâce même, sinon un commencement de chaleur, puisque nous ne sommes jamais assez ardents au service de Dieu, et qu'il y a toujours des imperfections et des défauts qui refroidissent notre piété? Le Père des miséricordes, qui est la bonté et l'indulgence même, bien loin de rejeter avec rigueur ceux qui ont quelque commencement de sanctification, ne les supporte-t-il pas, au contraire, charitablement dans leur faiblesse? Ce ne sont donc pas les infirmes et les imparfaits, que le Fils de Dieu veut marquer ici par la qualité de tièdes. Pour comprendre ceci, il faut remarquer que, par la tiédeur, on n'entend pas un progrès du froid au chaud : car, à parler proprement, un progrès n'est pas un état; au contraire, c'est un passage d'un état à un autre, un mouvement qui pousse une chose et qui la fait changer d'état et de situation à chaque moment, pour lui en donner une différente. Or, telle est la nature de la piété des fidèles : c'est un progrès qui avance leur sainteté tous les jours. Ce n'est qu'une chaleur en partie; mais cette chaleur augmente et s'enflamme de plus en plus par un heureux accroissement. Par la tiédeur donc, il ne faut pas entendre un progrès, mais un état, lorsque l'eau, à demi échauffée seulement, en demeure là et ne reçoit point d'autre chaleur : ce qui se fait en deux manières : ou quand l'eau, qui est naturellement froide, vient à s'échauffer un peu, sans s'embraser davantage ou lorsque l'eau qui était bouillante vient à se refroidir et à perdre une partie de sa chaleur, sans se rétablir dans son degré précédent. C'est de la sorte qu'il faut concevoir cette tiédeur que le Sauveur déteste : car il veut signifier par-là l'être de ceux qui en demeureront à une dévotion faible et languissante. Les tièdes donc, précisément, sont ceux qui demeurent à un milieu blamâble entre le bien et le mal; qui ne veulent être ni tout-à-fait à Jésus-Christ ni tout-à-fait au monde, mais se partager entre l'un et l'autre, tâchant de s'accommoder et de s'entretenir entre les deux. **(Anonyme.)**

Grand Dieu! est-ce ainsi que l'on vous sert? où est-ce ainsi que l'on sert le monde? L'homme n'est-il vif et sensible que pour le crime? et croit-il donc se dégrader en vous aimant? Son cœur si grand, si magnanime, n'est plus qu'un cœur abattu dans la piété. S'il sert le monde, rien ne lui coûte : il court, il vole à l'impossible; il se dévoue, il brûle et se consume aux pieds de ses idoles : et devant vous, Seigneur, sa force

l'abandonne ; tout son feu s'éteint, et il semble qu'il lui suffise de vous aimer pour montrer toute sa faiblesse ! (**Mongin**, *Discours qui a remporté le prix à l'Académie*).

[Danger où est l'âme tiède.] — Si l'âme négligente n'est pas encore tombée dans le péché, attendez un peu, et vous verrez sa chute. Elle ne tient plus qu'à un filet de vie que le moindre mouvement peut rompre ; qu'à une étincelle de charité que le moindre souffle peut éteindre : C'est la lampe qui fume et qui ne rend plus qu'une clarté mourante ; c'est Lazare languissant : il mourra bientôt... *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo.* Si vous étiez de ces cœurs froids et insensibles, votre insensibilité même pourrait m'attendrir ; des misérables qui se perdent sont plus dignes de ma pitié que de mes vengeances ; mais je connais vos œuvres : vous n'êtes ni de ceux qui m'aiment ni de ceux qui me haïssent ; vous ne m'intéressez ni du côté de ma compassion ni du côté de mon amour ; vous voudriez seulement ménager tout à la fois votre salut et vos plaisirs, et unir ainsi la sécurité et l'insolence.

Cet homme tiède et négligent au service de Dieu sera puni de sa négligence. L'indifférence a été sa faute, l'indifférence sera sa peine ; le Seigneur lui est à charge, il est à son tour à charge au Seigneur. Cette âme, qui n'est ni assez loin de Dieu pour être frappée d'un froid mortel, ni assez près pour être émue de ses saintes ardeurs, n'éprouve ni les utiles reproches du péché ni les témoignages consolants de la vertu. Dans cet état de défaillance et de langueur, on ne la connaît plus ; elle ne se connaît plus elle même. Est-elle en grâce, ou n'y est-elle pas ? Tombera-t-elle dans le désordre, ou n'y serait-elle point déjà tombée ? Qu'on est prêt de perdre Dieu quand on a tant de raison de douter si on l'a perdu ! (**Anonyme**.)

[Commencement de perversion. Danger.] — Nous commençons déjà à nous pervertir quand nous devenons languissants dans la voie de Dieu : c'est le premier pas qui nous conduit à la mort. Languissants, dit S. Bernard, non pas de cette langueur de charité, semblable à celle de l'Epouse des Cantiques ; non, dit le même, d'une simple langueur d'aridité telle qu'était celle de David quand Dieu lui retirait ses consolations et semblait l'abandonner à lui-même, ce qui lui faisait dire : *Languerunt oculi mei præ inopiâ ;* mais d'une langueur d'infirmité, qui est criminelle et volontaire ; d'une langueur que nous ne pouvons imputer qu'à nous-mêmes, et qui, par un principe de lâcheté, fait que nous secouons le joug de l'exactitude chrétienne, que nous négligeons les exercices de piété, que nous quittons l'usage de la prière, que la pénitence nous fait horreur, que nous nous éloignons des sacrements, que nous ne pratiquons plus de bonnes œuvres, que ce qu'il y a dans la religion nous semble pesant, que nous ne servons plus Dieu en esprit et en vérité. C'est ainsi que S. Bernard dépeint cette lan-

gueur spirituelle : et DIEU veuille que vos expériences ne vous fassent sentir plus que ce qu'il voulait vous apprendre.

Cette langueur est un état pernicieux à l'homme, parce qu'elle est une de ces maladies de l'âme pour qui les remèdes les plus forts ne sont pas trop souverains, et que cet état est une opposition directe à la grâce de la pénitence, qui au lieu de ces saintes frayeurs qu'il devrait exciter en nous, n'y substitue que de vaines craintes qui ne produisent rien. Il faut donc prévenir cette langueur par les plus saintes réflexions du christianisme ; se munir contre elle par les prières et par la vigilance. Dans ces langueurs même involontaires, qui ne sont pas criminelles, bien loin de nous rebuter de la piété, nous devons, au contraire, nous exciter à une ferveur et à une régularité plus grande qu'auparavant. Agir de la sorte, c'est préférer le solide de la dévotion au sensible, c'est avoir les sentiments les plus généreux, parce que souvent celui qui sert DIEU avec moins de goût, le sert avec plus de mérite et de perfection.

On ne vient pas tout d'un coup en cet état de langueur. On va, comme les vierges folles dont il est parlé dans l'Evangile, d'un assoupissement léger à un profond sommeil : *Dormitaverunt omnes et dormierunt.* Une indifférence pour le salut, un mépris de certains petits devoirs, un relâchement dans le bien, une complaisance dans le mal, tout cela endort l'âme jusqu'à la réduire à l'état de Jonas, qui dormait au plus fort de la tempête, pendant que tous ceux qui étaient dans le vaisseau étaient en alarme ; et il demeurait seul saisi d'un sommeil comme léthargique. Un confesseur a beau conseiller, un prédicateur a beau crier, cet assoupissement où l'on est venu par cette négligence empêche qu'on ne se réveille à ce bruit.

Voilà un juste et fidèle portrait de tant de gens qui ajoutent à leur langueur le sommeil d'une négligence affectée, qui ne veulent pas tomber dans le désordre, mais qui se soucient peu d'avancer dans la vertu ; qui se relèvent de leurs péchés passés, mais qui s'endorment dans une nonchalance criminelle de leurs obligations présentes ; qui ne combattent pas les vérités de l'Evangile, mais qui ne les écoutent qu'en passant ; qui, sous prétexte qu'ils ne sont pas aussi vicieux que plusieurs autres, ne se reprochent pas qu'il y en a beaucoup qui sont plus ardents qu'eux, et qui, pour me servir des termes du SAINT-ESPRIT, tombent dans la malédiction de celui qui fait négligemment l'œuvre du Seigneur : *Maledictus qui facit opus* DEI *negligenter.*

Il est souvent plus aisé de sortir d'un péché de fragilité que de revenir de je ne sais quelle stupidité et nonchalance par laquelle on s'endort dans ses devoirs. Souvent, pour être tombé par fragilité, on devient plus humble et plus attentif à soi-même, et, par la raison même qu'on est autrefois tombé, on prend de plus salutaires précautions. Mais, par cette tiédeur habituelle, on néglige ses devoirs ; on n'a plus cette attention sur soi-même ni cette vigilance chrétienne que tous les Pères ont toujours

regardée comme la gardienne de l'innocence et l'asile de toutes les vertus. On ne se soucie presque de rien et, quelque tempête qui s'élève, on dort dans le vaisseau de son cœur aussi profondément que faisait autrefois Jonas dans celui qui le conduisait à Tarse : *Dormiebat Jonas sopore gravi.* Ni la crainte d'un danger présent, ni la violence de l'orage, ni la proximité d'une mort certaine, ni la frayeur et les cris de ceux qui étaient dans le vaisseau, ne purent l'éveiller. Je veux dire que souvent le Ciel permet que des orages d'afflictions s'élèvent, et que des tempêtes de disgrâces agitent le vaisseau de notre cœur pour le faire revenir. Mais, quand on est une fois endormi de ce sommeil léthargique, on ne se laisse toucher et émouvoir de quoi que ce soit. Réduit à un fatal état de stupidité, on ne se défie de rien, on ne s'observe et on ne se met en garde contre aucun danger. (**Bourdaloue,** *passion.*)

[Même sujet.] — Pour s'étourdir sur cet état si dangereux, tout le monde regarde comme innocentes les infidélités journalières que le poids seul de la corruption rend inévitables à la piété. On vit tranquillement dans ces langueurs de l'âme, sans vouloir prendre nulle précaution contre le malheur où elles nous conduisent, et cette négligence, cette indolence, cette tiédeur dans les voies du salut, c'est ce qui a damné tant de personnes, nées d'ailleurs avec des sentiments de vertu, des inclinations pour la piété et de saints désirs pour le ciel. Cependant, être fidèle dans les moindres devoirs, ne se rien pardonner sur les plus légères infidélités, c'est la disposition la plus essentielle à la piété chrétienne. Elle seule fait les justes, comme elle seule les fait persévérer dans leur justice. Il n'est point de véritable piété sans cette exactitude à remplir les plus petites choses comme les plus grandes.

Quand cet état de tiédeur n'aurait nulle part à la corruption du cœur, c'est un état fort douteux, qui ne laisse aucune sûreté, et qui est plus voisin du crime que de la vertu. En effet, Chrétiens, qui pourrait vous assurer que, dans cette mollesse des mondains, que dans cette attention continuelle à chercher tout ce qui vous flatte, à combattre tout ce qui vous déplaît, à éloigner de vous tout ce qui vous gêne, qui pourrait vous assurer si l'amour de vous-mêmes n'y est point entré pour en bannir la charité ?

Si rien ne vous anime dans votre lâcheté, si les sacrements dont vous approchez vous laissent encore dans la même tiédeur ; si les mêmes vérités saintes tombent sur votre cœur comme sur une terre aride ; si vos infidélités ne trouvent jamais de fin dans la révolution de vos misères ; si vous gardez partout la même indolence, la même froideur, la même indifférence pour le Dieu que vous servez ; si vous sortez du pied de l'autel comme vous y êtes venus, sans plus de ferveur, sans plus de force et de résolution qu'auparavant ; si ce que vous étiez hier vous l'êtes encore aujourd'hui, même faiblesse, même tiédeur ; si vous n'avez pas avancé

d'un seul degré dans le bien ; si tout le feu du ciel ne saurait réveiller cette prétendue charité que vous croyez avoir toujours conservée : ah ! que je crains que le Ciel, irrité de votre assoupissement, ne vous abandonne aux châtiments que vous méritez !

On s'abuse, dans cet état, sur ce que la conscience ne reproche rien, et c'est cette sécurité qui en fait le danger. On se croit un saint parce qu'on ne se porte pas à des excès honteux, qu'on ne commet pas des crimes éclatants ; on se croit debout parce qu'on n'est pas tombé de bien haut, et l'on ne prend pas garde que, dès-là qu'on ne peut marcher, c'est déjà être tombé. Votre état est peut-être plus dangereux que celui des pécheurs les plus déclarés, parce que vous ne sentez pas votre mal, et que vous ne voulez pas comprendre qu'il conduise à la mort.

Cet état aboutit toujours au crime, parce que Dieu, lassé de cette lâcheté, se retire de l'âme du juste et lui refuse ses secours. En effet, si le Seigneur cessait de veiller sur les justes un seul moment, s'il les livrait à leurs propres faiblesses, bientôt ils seraient la proie du démon. La fidélité du juste est donc le fruit de la grâce de Dieu ; mais elle en est aussi, en quelque manière, le principe. C'est la grâce qui opère la fidélité du juste, cela est constant; mais il n'est pas moins véritable que c'est la fidélité qui attire la grâce dans son âme. Si vous cessez d'être fidèle, la grâce s'arrête ; si vous ne prenez soin de remplir ce vaisseau, l'huile vous manque ; si vous négligez de cultiver l'arbre, il sèche, et on le maudit ; si vous vous refroidissez dans le service de Dieu, Dieu se refroidit envers vous : si vous bornez la piété que vous lui devez à certains devoirs généraux, il se borne à votre égard à certains secours généraux; et votre fidélité, pour le dire en un mot, est la règle de sa conduite envers vous. Et certes, devez-vous vous plaindre de ce procédé ? Entrez en jugement avec votre Dieu, et voyez si sa conduite est injuste: plus vous êtes attentifs à lui plaire, et plus il est attentif à vous protéger ; vous négligez toutes les occasions de service et de ferveur où vous pouvez lui donner des marques de votre fidélité, il vous refuse à son tour les anciennes marques de son amour et de sa bienveillance ; vous supputez avec lui tout ce que vous lui devez, toute votre attention est de mettre des bornes aux desseins qu'il a sur vous, et vous lui dites comme ce serviteur inutile : « Prenez ce qui vous appartient » ; et, si le Fils de Dieu en use de la même manière à votre égard, trouvez-vous étrange qu'un souverain qui tient votre sort entre ses mains vous traite comme vous le traitez ? (**Massillon**, *sermon sur la Tiédeur*.)

[Les tièdes rarement convertis.] — Nous voyons de grands pécheurs devenir de grands pénitents, et passer d'une froideur extrême à une extrême ferveur. Mais l'expérience montre qu'une âme dévote et fervente, après qu'elle est devenue tiède et languissante, bien loin de rallumer son zèle et de reprendre sa première vigueur, s'affaiblit et se refroidit de jour en

jour. On n'arrive pas d'abord à l'impiété, et une dévotion ardente ne s'éteint pas dans un instant. Elle perd peu-à-peu quelque degré de chaleur, et, dans la suite du temps, elle se glace tellement, qu'elle tombe dans une extrême dureté, et qu'enfin elle devient insensible à toutes les atteintes de la grâce, à tous les attraits de la gloire, à tous les motifs de piété.

Les SS. Pères parlent avec beaucoup de force et de zèle contre la langueur de la vie spirituelle, parce qu'il faut beaucoup de vigueur pour aller toujours en haut, malgré le mauvais penchant de la nature corrompue qui va toujours en bas. Une âme languissante dans la vertu devient extrêmement vigoureuse pour le vice, et dès qu'elle cesse de faire le bien elle est disposée à commettre le mal dont elle est capable. De-là vient que le serviteur inutile est réprouvé dans l'Evangile : car, encore qu'il ne soit coupable d'aucun crime ; on commence néanmoins déjà de prononcer l'arrêt de sa condamnation, parce que, dès-là qu'il perd le courage de faire le bien, il prendra bientôt la hardiesse de faire le mal.

En faut-il davantage pour réveiller votre courage et pour rallumer votre ferveur ? Quoi ! faut-il que les enfants de ténèbres soient plus éclairés dans leur conduite temporelle que les enfants de la lumière dans leur conduite spirituelle ? Faut-il que les hommes du siècle soient plus ardents pour des intérêts frivoles que les disciples de Jésus-Christ pour leurs solides avantages ? Faut-il enfin que la fausse prudence l'emporte sur la véritable sagesse, et qu'on emploie plus de moyens pour établir une grande fortune dans le temps que pour se procurer une grande gloire dans l'éternité ?

Quand une âme est fervente, la vertu qu'elle avait toujours cru farouche, lui paraît désormais avec un visage charmant ; tout lui devient facile ; son corps a peine à suivre son cœur dans les saints mouvements qui l'emportent, et enfin la grâce la remplit de tant de douceurs, de satisfactions et de joie, que l'état où elle se trouve, quoiqu'elle ne fasse que commencer, semble égaler et quelquefois même surpasser celui des plus parfaits... Le monde, qui ne juge des choses que par leurs apparences, n'aperçoit que nos croix et nos mortifications, qui sont visibles et extérieures ; mais il ne voit pas nos consolations qui sont intérieures et invisibles. **(La Volpillière.)**

[Réprobation des tièdes.] — S. Jean, qui dans son Apocalypse semble faire le dénombrement des réprouvés, les partage en divers ordres ; mais par qui croyez-vous qu'il commence ? quelle sorte de pécheurs pensez-vous qu'il mette à la tête des autres ? Vous croyez peut-être qu'il commence par les athées, par les hérétiques, par les empoisonneurs ? Nullement. Ne sera-ce point par les infidèles et les incrédules ? Ils ne tiennent que le second rang dans la liste qu'il en fait. Et qui donc ? Il met à la tête de tous les autres les lâches et les timides : *Timidis et incredulis, et veneficis, pars*

eorum erit in stagno ardenti. (Apoc. XVIII) pour nous apprendre que le véritable caractère d'un réprouvé, c'est cette lâcheté de cœur qui nous fait trouver difficile tout ce qu'on désire de nous pour le service de DIEU. **(Le P. Texier**, *Carême.*)

[Pleins de feu pour le monde.] — Ne m'avouerez-vous pas que vous êtes lâches pour tout ce qui regarde le service de DIEU, et que son intérêt ne trouve chez vous que l'indifférence, pendant que celui du monde y trouve tout le zèle et tout l'empressement possible? Ces détours et ces artifices, ces explications et ces adoucissements de la loi de DIEU, et cette disposition où vous êtes de quitter tout ce qui regarde sa gloire dès qu'il s'agit du moindre intérêt temporel, n'est pas assez pour vous convaincre que vous êtes des politiques aussi artificieux que déterminés contre DIEU ? et enfin pour vous faire voir qu'on pourrait vous faire le même reproche que Tertullien faisait aux politiques du paganisme, qu'ils avaient plus d'égard pour ce qu'ordonnait César que pour ce qu'ordonnaient leurs dieux. *Majori formidine Cæsarem observant quàm Jovem de cœlo.* (**Bourdaloue.**)

[Du relâchement.] — Origène remarque, dans son homélie 14, que Jacob, pour exagérer le péché de Ruben, fait un dénombrement de toutes ses prérogatives : *Ruben primogenitus meus : tu fortitudo mea, et principium doloris mei, prior in donis, major in imperio.* Voilà le reproche que le Sauveur aura lieu de faire aux chrétiens, aux ecclésiastiques, aux religieux et aux personnes dévotes, quand elles se relâchent, et qu'elles mènent une vie indigne de leur caractère et de leur profession. Je vous ai faits mes chers enfants, les premiers-nés de ma croix, vous préférant à tant d'autres sur qui vous n'aviez aucun avantage : *Primogenitus meus.* Il n'y a point de dons et de prérogatives qu'on puisse comparer aux grâces que je vous ai faites : *prior in donis, major in imperio.* Et néanmoins, méprisant tous ces avantages, vous vous laissez lâchement emporter aux torrents de la nature corrompue, qui vous entraînent à des excès qui font honte à l'esprit et à la grâce dont je vous avais gratifiés. (**Maimbourg**, 3e *lundi de Carême.*)

Les vertus et les vices, comme parle S. Jérôme, font les jours heureux ou malheureux; et, au lieu de nous plaindre que les premiers temps étaient meilleurs que les nôtres, plaignons-nous nous-mêmes de ce que nous ne sommes pas aussi bons que dans les premiers temps. Ce n'est pas que je prétende ici justifier notre siècle : il n'est que trop vrai que nous n'avons presque plus rien des premiers Chrétiens que le nom. Nous sommes les successeurs de leur foi, mais nous sommes, pour ainsi dire, les déserteurs de leur discipline. La vertu gémit sous le poids de l'iniquité et du relâchement des siècles. Seize cents ans écoulés depuis JÉSUS-CHRIST sont comme autant de degrés par lesquels nous descendons pour nous

éloigner de le perfection. (**Fléchier**; *Panégyrique de S. François de Sales.*)

[La ferveur.] — L'âme étant pleinement possédée de DIEU, quoi qu'elle fasse pour son service, elle n'est jamais contente, elle désire toujours faire et toujours souffrir davantage, et ne mettre point de bornes à ses désirs. Elle se perd dans leur immensité, voyant qu'il y a encore une infinité d'autres choses, qui pourraient se faire pour DIEU, mais qu'elle ne peut faire elle-même. Ainsi, quoi qu'il fît et qu'il souffrît pour la gloire de son Père, le Sauveur du monde n'estimait tout cela que peu, ou rien, auprès de ce que DIEU mérite ; et les martyrs, pleins de l'estime et de l'admiration de la majesté divine, ne pouvaient contenter leur désir de glorifier un DIEU si grand et si aimable. C'était aussi la disposition où se trouvaient ces saints héros qui étaient insatiables de travaux et de souffrances. (**Anonyme.**)

[Pourquoi se relâcher?] — Pourquoi vous relâcher dans le service de DIEU? pourquoi le servir avec moins de ferveur aujourd'hui que vous ne faisiez hier? DIEU est-il moins grand, moins bon, moins aimable, aujourd'hui qu'hier? Est-il moins votre créateur, votre premier principe, votre fin dernière? JÉSUS-CHRIST est-il moins votre rédempteur et votre sauveur ? n'avez-vous pas les mêmes rapports avec lui, la même dépendance de lui, les mêmes obligations d'être entièrement à lui ? N'avez-vous pas les mêmes récompenses à espérer si vous le servez avec la même ferveur? N'avez-vous pas les mêmes peines à craindre si vous ne le faites pas? Vous menace-t-il moins de sa malédiction si vous le servez négligemment ? Puisque DIEU ne change point, puisqu'il est le même à votre égard, pourquoi changerez-vous? Ce ne peut être, Seigneur, que l'effet de ma faiblesse et de mon inconstance naturelle. Qui peut fortifier ma faiblesse, qui peut fixer mon inconstance, sinon vous !

Pourquoi vous relâcher dans la ferveur? Plus vous avancez en âge, plus vous approchez de la mort; plus vous avez vécu, moins vous avez à vivre. Obligé d'avancer continuellement vers votre terme, qui est l'éternité, vous vous êtes arrêté en chemin ; il vous reste désormais peu de jours, et beaucoup de chemin à faire : et comment ne vous hâtez-vous pas? N'est-ce pas vous exposer à être surpris par la nuit, pendant laquelle on ne peut plus marcher que pour s'égarer et pour se perdre? Plus les corps approchent de leur centre et de leur terme, plus ils redoublent leurs mouvements. Vous voilà bientôt près de la mort, vous voilà bientôt arrivé à votre terme : et vous vous relâchez, et vous vous arrêtez! (**Nepveu,** *Réflexions chrétiennes.*)

[Soyons fervents.] — Soyez ferventst, dit l'Apôtre : car c'est le Seigneur que vous servez. Quelques efforts que vous fassiez, dit le Sage, pour servir et

glorifier Dieu, ils seront toujours au-dessous de ce qu'il mérite. » Si la grandeur de la ferveur se doit mesurer sur la grandeur du maître que nous servons, avec quelle ferveur ne devons-nous pas servir Dieu? Il est grand dans lui-même, grand par rapport à nous; grand dans sa nature, grand dans son pouvoir, grand dans ses ouvrages; il est grand en tout, et il n'y a rien de grand que lui : *Tu solus altissimus.* Nous devons donc servir Dieu avec une grandeur proportionnée, non pas à sa grandeur et à son mérite, car cela ne se peut, mais au moins à notre pouvoir. Hélas! que pouvons-nous? Quand nous aurons fait tous nos efforts, Seigneur, nous pourrons dire avec vérité et avec confusion que nous sommes des serviteurs inutiles. On s'attache aux grands avec empressement, on se fait honneur d'être à eux; on les sert avec ardeur; on ne craint rien tant que de leur déplaire; on étudie leurs inclinations pour les prévenir; on exécute avec une promptitude et une exactitude surprenante toutes leurs volontés; on a une complaisance universelle pour tous leurs sentiments; on admire et on loue jusqu'à leurs défauts; on leur sacrifie tout, biens, repos, santé, plaisirs: et, après tout, que sont ces grands, comparés à Dieu? Cependant on les sert avec une ferveur admirable, et on ne fait rien pour Dieu. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui méritez d'être servi avec ardeur, et il n'y a presque que vous dont le service soit négligé! (*Le même.*)

[La faiblesse humaine.] — Telle est la faiblesse de l'homme, de ne pouvoir subsister longtemps dans le même état, et de rétrograder s'il n'avance toujours. Cependant rien n'est plus ordinaire, dans les lieux même où l'on se retire du commerce du monde pour tendre à la perfection, que de voir les novices plus fervents et souvent plus parfaits que les anciens, et ceux qui, dans les commencements, marchaient à grands pas dans le chemin de la vertu en venir à une indifférence qui les fait tomber peu à peu dans les plus grands désordres. D'où il est aisé de conclure qu'on ne peut point se servir d'un plus sûr moyen pour persévérer dans l'amour de Dieu que de vivre toujours dans la ferveur. Ferveur qui nous doit porter à nourrir par nos bonnes œuvres cette charité que le Saint-Esprit a répandue dans nos cœurs, et à nous perfectionner toujours de plus en plus dans notre état : car le parfait amour ne s'arrête point dans sa course, et ne donne point de repos à celui qui est une fois percé de ses traits. (**Monmorel.** 17e *dim. après la Pentecôte.*)

[De la ferveur indiscrète.] — Avez-vous bien considéré où va d'ordinaire la ferveur indiscrète de ces personnes sans direction et sans conduite? Elle va à précipiter toutes choses, et à vouloir donner leur maturité avant le temps. Ce grand empressement qu'elles ont pour tout ce qui paraît vertueux fait qu'elles volent aussitôt par l'ardeur de leurs désirs, et veulent les choses aussitôt faites qu'elles les ont conçues et entreprises : ce qui fait

que l'action en est toujours précipitée, et que tout ce qu'elles font n'est qu'un fruit avorté. De-là vient qu'elles sont toujours inquiètes, et se donnent mille mouvements, le plus souvent inutiles; du moins elles ne font rien avec exactitude. N'est-ce pas là un désordre de cette ferveur, qui gâte tout par ses empressements, et qui pense aller plus vite que Dieu ne veut? Qu'on regarde de près ces esprits fervents : on trouvera qu'ils font souvent des choses fort inconsidérées, souvent contre le bon sens, jusqu'à causer quelquefois du scandale. Si bien que l'on peut dire que de commettre une œuvre de piété à ces sortes d'esprits c'est la perdre, et s'exposer à gâter tout. Ainsi, la ferveur indiscrète qui veut tout faire fait ordinairement peu, et le fait encore bien mal.

N'est-ce pas ainsi qu'on affecte des singularités, qui parfois ne sont pas moins scandaleuses à faire plus que les autres qu'à se donner des dispenses? Car c'est où tend assez ordinairement la ferveur indiscrète. Elle ne se contente pas de suivre une voie commune, il lui faut toujours quelque chose qui relève la personne et qui la fasse considérer. Or, si toute singularité est un scandale public et un véritable poison dans les communautés, peut-on, après cela, approuver ces ferveurs qui portent toujours à en faire plus que les autres dans tous les exercices de piété? Voulez-vous savoir celle qui n'est pas moins louable qu'elle est sûre? C'est celle qui, sans se démentir, suit constamment l'ordre établi dans une communauté : car il faut assurément une ferveur qui n'est pas commune pour ne rien diminuer de son feu, en faisant si longtemps et toujours d'une même manière les choses ordinaires, sans se relâcher; et c'est proprement dans cette uniformité constante que paraît la plus généreuse ferveur, et non pas à se faire regarder par quelque chose de singulier. **(Le P. Guilloré.)**

[La vraie ferveur.] — Lorsqu'un homme ne se dément point dans les exercices de la religion; lorsqu'une vive foi et une piété bien soutenue ne font point entrevoir dans sa conduite ces alternatives honteuses de dévotion et de libertinage; lorsqu'il est tel en particulier, et avec ses plus intimes amis, qu'il paraît aux yeux du public; lorsque rien ne le fait changer ni de conduite ni de langage, pas même ses propres intérêts, et qu'il sert Dieu non-seulement lorsque la piété le conduit à ses fins, mais encore lorsqu'elle semble l'en éloigner et qu'elle dérange ses affaires, prononcez alors, dites hardiment : Cet homme craint le Seigneur; sa piété est fervente, puisqu'elle subsiste dans les rencontres où l'iniquité a coutume de se démentir. **(Anonyme.)**

[Les vierges folles.] — Nous voyons dans l'Evangile, que des vierges respectables par leur état, s'étant engagées à la suite de l'Agneau, sont méconnues et réprouvées du céleste époux et appelées folles. Pourquoi? Elles n'ont pas eu soin de faire provision d'huile. On ne les accuse point

d'avoir été infidèles ou adultères ; on remarque seulement qu'elles n'avaient pas d'huile dans leurs lampes ; c'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères, qu'elles n'avaient pas dans le cœur cette ferveur de charité qui entretient le feu sacré qui doit toujours brûler sur l'autel du Dieu vivant, et ce n'en est que trop pour lui déplaire. On ne leur reproche pas d'avoir été médisantes, envieuses, emportées, superbes : on remarque seulement qu'elles étaient endormies, c'est-à-dire tièdes et languissantes dans le service de Dieu : il n'en faut pas davantage pour attirer son mépris. (*Livre intitulé* Les actions chrétiennes.)

[A la mort.] — Le souvenir d'une vie passée dans la tiédeur au service de Dieu peut-il inspirer des sentiments d'une tendre confiance à l'article de la mort? De quel œil envisage-t-on ce moment décisif, quand on considère sérieusement et de sang-froid, comme on le fait alors, que la moindre des grâces qu'on a méprisées aurait pu convertir un païen, et que toutes ensemble n'ont pu faire un fervent chrétien, ni un parfait fidèle? Quel nombre prodigieux de fautes, qu'on n'avait pas aperçues ou que la passion et la tiédeur vous faisaient passer pour légères, et qui alors nous paraissent des péchés griefs ! Quel motif de consolation peut avoir alors un religieux imparfait? Sera-ce dans la pensée de ses règles, qu'il a si mal gardées? sera-ce auprès des saints de son ordre, qu'il a déshonorés par sa conduite peu régulière? Sera-ce du côté de Dieu même, qu'il a si mal servi, après en avoir reçu de si grands bienfaits? (**Le P. Croiset**, *Retraite spirituelle.*)

[Consolations.] — Les empressements, le zèle, les désirs de Madeleine obligèrent le Sauveur de la consoler : elle le reconnut à sa voix. O mon Dieu ! quels furent, à cet heureux moment, les transports d'amour et les sentiments de respect et de reconnaissance de cette sainte âme ! On n'expérimente rien de semblable quand on est lâche au service de Dieu, parce qu'on l'aime peu, et qu'on ne saurait même assurer véritablement qu'on l'aime. On voudrait être tout à Dieu : c'est-à-dire qu'on ne le veut pas, mais qu'on le voudrait si Dieu voulait se contenter d'un cœur partagé, si Dieu voulait être servi à notre gré, et non pas selon qu'il le demande ; on voudrait arriver à la perfection, mais par la voie qu'il nous plaît ; on veut que la prudence humaine serve de guide, et, comme si l'on n'avait à compter que sur ses propres forces, on perd courage à la moindre difficulté. Stériles désirs, frivoles projets de servir Dieu, qui ne servent qu'à endormir une âme dans sa tiédeur !... « J'ai voulu, Seigneur, cent fois me mettre en chemin pour vous suivre, et cent fois je suis revenu sur mes pas, effrayé par des difficultés imaginaires, par de vains obstacles : ma lâcheté et mon peu de foi ont augmenté ma faiblesse ! » (*Le même.*)

[Retour sur soi-même.] — Que sont devenus tant de beaux sentiments que

j'ai eus autrefois? J'avais fait de si beaux projets de régularité dans mes devoirs, et de mener une vie plus chrétienne et plus sainte ! j'étais si détrompé, si dégoûté des vanités du monde ! Qu'est devenue cette piété tendre? où est cette ferveur des premières années de ma conversion? Je goûtais Dieu ; le moindre péché me faisait horreur; j'étais sensiblement touché des vérités terribles de notre religion. A présent, rien ne me touche. Mais ces grandes vérités sont-elles aujourd'hui moins terribles? le péché est-il un moindre mal ? ce Dieu qui nous comble chaque jour de nouveaux bienfaits en est-il moins aimable ? mérite-t-il moins d'être servi ? Où est cette paix, ce plaisir intérieur, que je goûtais dans mes exercices de piété? Quel effet de taut de bons propos? Où est le fruit de mes promesses? Hélas! peut-être ne me reste-t-il plus de tout cela qu'un souvenir, qui ne sert qu'à me faire voir combien je suis éloigné de l'état où je devrais être : et quel compte terrible ai-je à rendre à Dieu de tant de grâces dont j'ai abusé, de tant de talents que j'ai rendus inutiles, de tant de temps que j'ai perdu ! Mais ce qui nous doit faire encore plus gémir, c'est qu'après avoir marché des dix et des vingt années dans la voie du service de Dieu, peut-être aurions-nous sujet de regretter la piété de nos premières années et de nous estimer bien heureux si nous étions aussi avancés à présent que nous l'étions lorsque nous ne faisions que de commencer notre course. (**Le P. Croiset**, *Retraite spirituelle.*)

[Ranimer sa ferveur.] — Qu'une âme fervente marche vite à la perfection! Il n'y a que l'amour des créatures qui nous fatigue, qui nous appesantit, qui nous arrête. On languit, on rampe toute sa vie dans la voie de la perfection : et faut-il s'étonner si l'on arrive toujonrs trop tard, si l'on sent tous les jours de nouvelles peines? On se plaint éternellement qu'on n'avance point : et quels efforts, bon Dieu ! fait-on pour avancer? Quels sont nos empressements? quelles preuves de notre courage? Cent imaginaires difficultés nous arrêtent; mille vains fantômes nous découragent. On veut, pour ainsi dire, qu'il y ait toujours quelque ennemi terrible à vaincre, quelque pesant fardeau à porter, quelque nouvel obstacle à surmonter; plusieurs n'osent même pas se mettre en chemin, crainte de revenir un jour sur ses pas. Voyez dans Madeleine la vraie image d'une âme généreuse et fervente, d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu. Quelle sainte impatience ne lui inspire point le désir de revoir Jésus-Christ après la résurrection ! Délibère-t-elle longtemps si elle se mettra en chemin pour le chercher! Croit-elle, comme la plupart des âmes lâches, qu'elle le trouvera toujours assez tôt? Il fallut toute l'autorité de la loi pour modérer son ardeur; le respect qu'elle eut pour le jour du sabbat suspendit ses empressements et son zèle ; mais ce ne fut que pour faire croître l'ardeur de ses désirs. (*Le même.*)

[Un religieux négligent.] — *Viri divitiarum nihil invenerunt in manibus suis,*

D'où vient que des personnes qui habitent une terre si abondante et si fertile en toutes sortes de fruits vivent dans l'indigence? D'où vient que ces personnes, qui paraissent si riches en mérites et en sainteté, se trouvent bien souvent à la mort les mains vides? *Dormierunt somnum suum.* On se repose sur la sainteté de son état, sans se mettre en peine d'en remplir les devoirs. On croit que tout est fait dès qu'on a contracté une nouvelle obligation de faire beaucoup; on passe presque toute la vie dans un assoupissement qu'on peut appeler sommeil, sans réflexion, sans attention, sans prévoyance; mais qu'il est triste de ne s'éveiller que quand il n'est plus temps d'agir! On entre dans la religion plein de courage et de ferveur. Quelle ponctualité, bon Dieu! durant les premiers mois! quelle délicatesse de conscience; le Dieu que l'on sert alors avec tant de fidélité mérite-t-il d'être servi avec moins d'ardeur après quelques années! (**Croiset**, *Réflexions spirituelles.*)

[A la mort.] — O mon Dieu, quel regret mortel, pour ne pas dire quel désespoir, de paraître devant le souverain Juge avec un nom, avec un titre, dont on n'aura rempli aucune obligation, dont on aura négligé tous les devoirs! Un chrétien avec des mœurs toutes païennes; un religieux avec des inclinations et des maximes toutes séculières; un docteur de la loi qui ne l'a pas gardée; un directeur des âmes dans les voies de la perfection, et qui n'a ni régularité ni dévotion lui-même! Comment les uns et les autres, à la fin de leur carrière, au moment décisif de leur éternité, ne succomberont-ils pas à une douleur si sensible? (**Croiset**, *Retraite.*)

[Guérison difficile.] — Pour sortir d'un état dangereux, il faut connaître qu'on y est et en connaître le danger : et c'est justement ce qu'une âme tiède ne connaît pas. Qu'un pécheur soit plongé dans les plus grands désordres, il n'a pas de peine à connaître le danger où il est; il y a toujours des moments heureux pendant lesquels, à la faveur de quelque rayon de la grâce, il découvre tant de difformités dans son âme qu'il est le premier à déplorer son malheur; et cette connaissance et cet aveu si salutaire rendent sa conversion moins difficile. Mais une âme tiède ne croit jamais être dans la tiédeur; on peut dire que, dès qu'on y est, on commence à n'y être plus. Ce n'est guère que dans la ferveur qu'on découvre le malheur d'une vie tiède. Et voilà ce qui rend le retour d'une âme lâche si difficile. Car par quelle voie lui persuadera-t-on qu'elle est dans cet état, puisque l'aveuglement est le premier effet de la tiédeur? (*Le même.*)

[Religieux relâché.] Parmi tant de brillantes lumières qui ont dû vous instruire, l'avez-vous oublié, dit Dieu, à une âme religieuse qui vit dans la tiédeur; l'avez-vous oublié, que j'avais bien d'autres desseins sur vous, quand, par une glorieuse distinction que j'en ai faite, je vous ai appelée

en religion ? Je comptais que, sensible à l'honneur que je vous avais fait, vous vous emploieriez à me procurer de la gloire par une sainteté exemplaire, que, vous souvenant de vos pères, animée de leur esprit, brûlant du même zèle, vous entretiendriez en vous un feu que vous répandriez ensuite sur les autres pour les embraser de mon amour. C'était ce que je m'étais promis de votre fidélité, et la vue que je m'étais proposée en vous appelant à la religion. Je croyais que vous porteriez les intérêts de ma gloire, et que, n'ayant fait choix de vous qu'afin de l'étendre, vous commenceriez par vous-même en menant une vie de ferveur que vous feriez passer sur les autres, que, semblable à ceux qui vous ont précédée et que j'avais mis à votre tête pour vous servir d'exemple, vous vous déclareriez hautement pour moi; que vous combattriez le relâchement des gens du siècle, et que vous leur inspireriez de l'ardeur pour mon service par la vôtre. Mais, dégénérant de la vertu de vos pères, que vous avez peu de ressemblance avec eux ! Est-ce là donc ce que j'avais sujet d'attendre de votre reconnaissance : *Hœccine reddis?* Est-ce le retour que vous deviez avoir pour tant de grâces que vous avez reçues de ma bonté? Cette vie relâchée que vous menez devait-elle être le fruit de tant de peines et la suite de tant de soins? Rappelez en votre mémoire ce premier temps auquel, après avoir été éclairée par ces vives lumières à la faveur desquelles vous vous dérobâtes au monde, vous renonçâtes à ses attraits trompeurs pour me suivre : *Rememoramini pristinos dies* (Hebr. x). Souvenez-vous de la résolution que vous prîtes d'avoir pour moi une éternelle fidélité; souvenez-vous de ces années de ferveur où prête à tout faire, et à tout souffrir pour moi, rien ne vous paraissait difficile ; songez à ces désirs si vifs, si allumés, d'acquérir la perfection, quoi qu'il vous en pût coûter. Que vous vous trouvez différente de vous-même, et que vous aurez de peine à accorder ce que vous êtes avec ce que vous avez été. (**Anonyme.**)

[Tableau d'une personne tiède.] — S. Bernard, dans la vive peinture qu'il nous a laissée d'une vie languissante et relâchée, fait un juste détail des désordres infinis où elle conduit toujours infailliblement. Quel étrange état est celui-ci, dit ce saint docteur, et quel affreux amas de péchés dans un seul ! Une paresse qui a besoin d'aiguillon pour faire marcher dans la voie de Dieu ; une pusillanimité qui fait perdre aussitôt courage dans la pratique des vertus ; une lâcheté qui fait trouver amer et pesant le doux et aimable joug du Seigneur ; une faiblesse volontaire qui se fatigue aussitôt, une furieuse dissipation d'esprit, un continuel épanchement de cœur ; des pensées terrestres et animales ; une conversation tiède, enjouée, badine, languissante; une obéissance sans dévotion, un entretien sans prudence et sans circonspection, des prières sans attention, des lectures sans réflexion et sans désir de s'édifier ; une secrète envie de se contenter, que la crainte de l'enfer ne retient presque plus ; une fécondité de bons

désirs toujours sans effet ; une volonté qui propose beaucoup et qui n'exécute rien ; un fort penchant pour le bien qui est toujours rendu inutile, tantôt par la vue d'une difficulté imaginaire qu'on se fait à plaisir pour avoir une espèce de droit ou de prétexte de se relâcher, tantôt par la passion qui aveugle et qui emporte, tantôt par l'inconstance qui distrait et qui dissipe, tantôt par le plaisir qui flatte, tantôt par un charme trompeur qui séduit et qui enchante, tantôt par une large complaisance qui domine et qui retient ; cet épanchement, qui ruine toute l'attention que nous devons avoir sur nous-mêmes, cet esprit qui est aussi peu attaché à Dieu, qu'il est fortement attaché aux créatures, aussi vide de Dieu qu'il est rempli de soi-même ; qui ne pense que rarement à Dieu, qui n'agit que rarement pour Dieu, qui aime le monde, qui fuit la solitude, qui néglige l'exercice de la prière ; qui ne se fait presque aucune violence ; qui ne fait que languir dans le soin empressé qu'il devrait prendre de la perfection, qui fait ses communions sans fruit, ses confessions sans amendement, ses dévotions sans esprit, ses actions sans ordre et sans règle : tout cela, et tant d'autres choses qui suivent nécessairement cet état, ne sont-ce pas autant de justes sujets qui obligent Dieu de rebuter une personne, et de l'abandonner? (**Anonyme.**)

[Les Apôtres.] — Quelle fut l'issue et le fruit de la retraite que les Apôtres firent dans le Cénacle? Ils y reçurent le Saint-Esprit, et avec le Saint-Esprit une ferveur incroyable, un zèle enflammé, une force héroïque. « Au moment où ils aperçurent sur leurs têtes ces merveilleuses langues de feu, dit S. Grégoire, ils sentirent dans leurs cœurs le feu d'un très-ardent amour de Dieu, et ce feu les embrasa de telle sorte qu'ils sortirent aussitôt pour en embraser le monde. » Ils ne pensèrent pas, ajoute S. Bernard, ni à fuir, ni à se cacher, ni à dissimuler : ils commencèrent à prêcher hautement la divinité de celui duquel peu auparavant ils n'avaient osé défendre l'innocence ; et S. Pierre, que la voix d'une faible servante avait fait trembler, parut ensuite intrépide devant les tyrans. (**Le P. Levalois,** *Lettre sur la Retraite.*)

[Retour et résolution.] — Mon Dieu ! qu'il est dangereux qu'on ne vous perde pour toujours, quand on vous quitte après vous avoir servi quelque temps. Les objets les plus effrayants font peu d'impression sur des yeux accoutumés à les regarder. Un dévot devenu libertin n'a presque plus de ressources ; il est insensible aux plus terribles vérités et aux bons exemples. En cet état, on a une aversion secrète contre tous ceux qui ont été ou les dépositaires ou les témoins de nos pieux sentiments, des grâces que nous avons reçues du Ciel et de nos obligations envers le Père des miséricordes. Leur présence ne peut que réveiller nos remords ; on ne peut souffrir qu'on nous fasse penser à ce que nous avons été, quand on n'est plus ce qu'on devait être. On cherche à s'étourdir et on aime à être dis-

trait, quand on ne peut que condamner le parti que l'on a embrassé. Mais on a beau faire : l'assoupissement n'est pas long, il est même interrompu durant la vie ? et à la mort quels seront les sentiments de celui qui aura ainsi quitté Dieu? Fera-t-on alors l'esprit fort, en soutenant le parti qu'on a pris? Auquel des deux donnera-t-on la préférence? On rendra alors hommage à la piété chrétienne : mais celui qui a quitté le service de Dieu de sang-froid trouve-t-il un grand fond de confiance dans cet hommage forcé ?

Quel rapport y a-t-il entre cette langueur et ce relâchement que nous voyons dans la plupart des chrétiens , et cette piété vive, ce zèle ardent, cette foi animée, que vous désirez, Seigneur, de ceux qui sont à votre service, sans quoi ils sont dans une impuissance absolue de vous rendre jamais aucun service qui soit digne de vous? Car de combien de devoirs ne sont point chargés ceux qui veulent vivre selon les lois de l'Evangile, et être fidèles à vos ordres? Il faut qu'ils comptent avec vous de leur cœur, de leur esprit, de leur raison, de leur imagination, de toutes les facultés de leur âme, de tous leurs sens, enfin de l'homme intérieur et extérieur tout entier. A quel soin, à quelle vigilance, à quelle sollicitude ne sont-ils point engagés, pour satisfaire à une obligation d'une si grande étendue? Mais comment s'en acquitter sans ferveur? et s'en acquitter négligemment, avec nonchalance, est-ce satisfaire à tant de devoirs attachés au service d'un si grand Maître? (**Croiset**, *Réflexions spirituelles.*)

FIDÉLITÉ

DANS LES PETITES CHOSES

Soin de s'acquitter de ses moindres devoirs et d'éviter les moindres fautes

AVERTISSEMENT.

Ce sujet a tant de rapport avec la Fuite du péché véniel, *que j'ai douté si je ne ferais point un seul titre des deux. La* Fidélité dans les petites choses *comprend le soin d'éviter les moindres fautes et les péchés qu'on appelle légers et véniels : car il est évident que toute la différence qui s'y trouve est celle qu'il y a entre le genre et l'espèce ; c'est-à-dire que le premier est plus étendu que le second. Mais cette différence m'a paru suffisante pour en faire deux sujets séparés, quoique plusieurs prédicateurs les confondent.*

Du reste, ce sujet est un de ceux qu'on peut appeler nouveaux, puisque les prédicateurs anciens ne l'ont point traité, ou n'en ont parlé qu'en passant; et je ne sache que S. Chrysostôme qui en ait fait un discours entier dans le lieu que nous avons marqué au paragraphe 2e ; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit très-important et très-utile, particulièrement aux personnes religieuses et à toutes celles qui font profession de piété. Que si l'on ne trouve pas assez de matière pour un discours entier sur la fidélité que l'on doit apporter dans les petites choses, on peut consulter ce que nous disons sur le Péché véniel *; car il est difficile qu'on ne dise bien des choses qui conviennent à l'un et à l'autre dessein.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Je trouve qu'il y a deux choses dans les voies de la vertu qui d'ordinaire en partagent tout l'exercice : les *grandes* et les *petites*. Entre les grandes, qui nous paraissent considérables, je mets les grands emplois, comme la conversion des âmes, les bonnes œuvres, le secours des misérables, faire des établissements, remuer les villes entières par son zèle; les grandes fatigues, les grandes austérités, etc. Je compte entre les petites choses l'exactitude dans ses pratiques de dévotion, remplir les devoirs de son état avec une régularité édifiante, mener une vie retirée, et ne manquer à rien de son devoir, etc. — Or, il arrive ordinairement quetoute l'estime et l'approbation se donne aux grandes choses ; pour les petites, on les croit de trop peu d'importance pour s'en occuper, et pour leur accorder tous les soins qui seraient nécessaires. C'est pourquoi ce discours regarde les personnes qui traitent d'esprits faibles ceux qui s'appliquent et qui se bornent aux devoirs de la piété et de leur état, et ceux qui n'estiment que les grandes choses, les vertus d'éclat, qui regardent comme des bagatelles tout ce qui ne paraît pas au-dehors. Sur quoi je prétends vous montrer deux choses. — *La première*, qu'il ne faut pas moins de vertu, de force et de courage, pour persévérer dans la pratique des petites choses que pour entreprendre les plus grandes, et pour s'acquitter des plus illustres emplois. — *La seconde,* que DIEU n'est pas moins glorifié par l'exactitude dans les petites choses que par les plus grandes et dont les heureux succès donnent plus d'admiration. — Ce sont les deux parties de ce discours.

Première partie. — Qu'il ne faut pas moins de vertu, de force et de courage, pour les petites choses que pour les grandes. — 1°. Parce que l'esprit humain est naturellement animé par la grandeur du dessein qu'on a en vue, ce qui diminue beaucoup de la difficulté. On espère que, si l'on en vient à bout, on jouira du fruit de ses travaux, et que la peine qu'on y trouvera sera bien compensée par la joie d'un heureux succès. Mais, dans les petites choses, rien ne nous anime, rien ne nous excite au dehors. Comme les petites actions sont ordinaires, la vanité s'y mêle plus rarement ; l'intention en est plus droite, plus pure et moins intéressée ; outre que la multitude des petites actions de vertu qui sont fré-

quentes peuvent, par leur nombre, égaler le mérite d'une plus grande action, etc. — 2°. Parce qu'il n'y a pas moins de difficulté et de travail dans la pratique ordinaire des petites choses, où la gêne et la contrainte sont continuelles, sans interruption, que dans les plus grandes, qui n'arrivent que rarement dans la vie. Il est, sans comparaison, plus aisé de faire quelque effort sur soi-même, dans les occasions qui ne se présentent qu'une fois ou deux, que d'être toujours exact, toujours régulier, toujours composé, jusque dans les moindres devoirs; puisqu'il faut pour cela se surmonter sans cesse, agir contre son inclination naturelle; et, autant l'homme est jaloux de sa liberté, autant il est ennemi de la contrainte. Il faut donc une vertu plus constante et mieux affermie pour être régulier dans les petites choses. — 3°. Les difficultés et les peines intérieures qu'il faut vaincre dans la pratique des petites choses semblent avoir besoin d'une vertu plus forte et d'un courage plus ferme, pour ne se point rebuter de la continuité d'exercices qui n'ont rien d'attrayant, pour vaincre l'ennui et le dégoût qui se trouve dans une vie uniforme; pour s'assujettir à mille choses, dont nous ne retirons pas grande gloire devant les hommes, et qui ne nous paraissent pas être d'un grand mérite devant Dieu : en quoi la plupart des hommes se trompent. — 4° Parce que, dans l'exercice des petites choses, on peut pratiquer les plus grandes et les plus nobles vertus, l'humilité, la patience, la mortification, la charité.

Seconde partie. — On ne fait pas moins pour Dieu et on ne lui procure pas moins de gloire dans les petites choses que dans les grandes. — 1°. On témoigne par-là que l'on a plus d'estime et une plus haute idée de la grandeur de Dieu, de se tenir heureux de lui rendre les plus petits services. — 2°. Elles plaisent souvent autant à Dieu, rien n'est petit devant ses yeux, quand il est fait pour son amour et pour son service. Outre qu'il en est de Dieu comme des grands de la terre, et des maîtres à l'égard de leurs serviteurs : c'est dans les petites choses qu'ils éprouvent la fidélité de ceux qui leur sont soumis, quand on a soin des moindres choses qui regardent leur service, qu'on ne néglige rien, qu'on ne les surprend point en faute. Il arrive même souvent qu'on gagne davantage l'affection des grands par les petits devoirs, les petites assiduités qu'on leur rend, que par les plus signalés services; parce qu'ils regardent ceux-ci comme un devoir d'obligation, et ceux-là comme une marque d'affection. — 3°. Dans les petites choses, il y entre moins d'amour-propre; on y cherche moins ses intérêts particuliers et par conséquent il n'y a que la gloire de Dieu, et le désir de lui plaire qui nous y puisse porter, et soutenir dans les dégoûts qui les accompagnent ordinairement.

II. — 1°. La négligence dans l'accomplissement des petits devoirs fait

injure à la *sagesse* de Dieu, qui les juge utiles et nécessaires à notre salut et à notre bonheur éternel.

2°. Elle offense son *amour*, qui demande la délicatesse du nôtre, pour ne pas lui déplaire en la moindre chose.

3°. Elle offense sa *sainteté*, devant laquelle la moindre tache est une affreuse laideur.

—

III. — Qu'il n'y a rien de petit dans le service de Dieu.

1°. Il n'y a rien de petit, dans ce qui a rapport à un Dieu si grand, de ce qui peut lui plaire ou lui déplaire.

2°. Il n'y a rien de petit de ce qui peut contribuer, ou nuire à une aussi grande affaire qu'est celle de notre salut et de notre perfection.

3°. Il n'y a rien de petit de ce qui peut nous faire mériter ou perdre une gloire éternelle. (**Le P. Nepveu,** *Réflexions chrétiennes.*)

—

IV. — Ce n'est pas peu que de faire profit des petites choses.

1°. C'est la marque d'une grande idée et d'un grand désir de la vertu.

2°. Cela ne peut être du côté de Dieu, sans une grâce particulière, et de notre côté sans une fidèle coopération.

3°. C'est par-là qu'on se dispose à faire de grands progrès, et que l'on arrive aux plus hauts degrés de la vertu.

—

V. — Négligence à l'égard des choses légères : 1°. Dans la corruption du cœur; 2°. Dans ses effets.

1°. Cette négligence vient : 1°. Du peu d'estime qu'on a des choses de Dieu; 2°. D'une grande indolence pour l'affaire du salut; 3°. D'une grande tiédeur dans le service de Dieu. — Ce sont les causes ordinaires du mépris, et du peu de soin qu'on a des petites choses.

2°. On peut considérer cette même négligence dans ses effets : — 1°. Elle ôte l'occasion et le courage de faire de grandes choses; — 2°. Elle est cause qu'on ne fait jamais rien pour Dieu : car les plus grandes occasions sont rares, et, si on néglige les petites, que fera-t-on ? — 3°. Elle fait qu'on tombe dans de grandes fautes : *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

—

VI. — 1°. La fidélité d'un serviteur de Dieu se fait mieux connaître dans les petites choses que dans les grandes.

2°. La magnificence de Dieu paraît davantage dans la récompense qu'il

donne et qu'il promet aux moindres actions de vertu, puisqu'il donne tout son royaume pour un verre d'eau, et un poids de gloire pour une légère affliction soufferte pour son amour.

—

VII. — 1°. Dieu, pour corriger l'orgueil de notre cœur, demande une obéissance entière à toutes ses lois, grandes et petites.

2°. Pour guérir l'aveuglement de notre esprit, il veut qu'en matière de religion et de conscience il n'y ait rien qui soit petit, et qu'on puisse négliger sans se mettre en danger d'être réprouvé. (*Ces deux vérités sont le partage du sermon de Bourdaloue sur ce sujet.*)

—

VIII. — On peut faire voir : — 1°. Qu'il n'est point de si petit mal qu'il ne nous soit très-important d'éviter.

2°. Qu'il n'est point de si petit bien qu'il ne nous soit très-important de pratiquer.

—

IX. — 1°. Les plus légères fautes ont de grandes suites, et conduisent insensiblement jusqu'aux extrémités les plus funestes.

2°. Par une raison opposée, les plus petites choses, en matière de sainteté, font la matière des plus hautes vertus, et nous font monter comme par degrés au comble de la perfection : d'où il suit qu'il n'y a rien à négliger dans le service de Dieu.

—

X. — La négligence dans les petites choses conduit jusqu'aux plus grands désordres.

1°. En affaiblissant la crainte de Dieu dans une âme, à force de l'offenser dans des choses légères;

2°. En ralentissant le feu de l'amour de Dieu, et entretenant dans l'âme une tiédeur et une indolence qui fait qu'on n'est point touché de ses pertes ;

3°. En diminuant l'horreur qu'on a naturellement du vice.

—

XI. — 1°. Celui qui fait peu d'état des petites choses montre qu'il n'a pas une haute idée de la religion et de la dignité de son état.

2°. Il met son salut dans un évident danger; d'où il s'ensuit qu'il n'y a

point de faute qu'on doive regarder comme légère ni d'action de vertu qui soit inutile ou de peu d'importance.

—

XII. — 1°. Le soin qu'on a des petites choses, c'est-à-dire d'éviter les moindres péchés et de s'acquitter des moindres devoirs de piété, est une marque qu'on a un véritable soin de son salut.

2°. Qu'on a une ardente charité, puisqu'on tâche de plaire à DIEU en toutes choses.

3°. Qu'on est élevé, ou qu'on s'élèvera bientôt, à une éminente vertu.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Augustin**, *Epist.* 108 *ad Seleuciam.*

S. Chrysostôme, *Homil.* 87 *in Matth.*

S. Basile, *Serm. de renuntiat. seculi.* — *Constit. monast.* 2.

Cassien, *Coll.* 6 *Abbat. Theod.*

S. Léon, *In extrem.* Epist. 86 *ad Nicætam.* — Epist. 54 *ad Marcian. August.*

S. Bernard, *De ordin. vitæ et morum institut.*

[Livres spirituels et autres.] — **Rodriguez**, *de Perfect.*, part. 1, cap. 9 et 10.

Le P. de Bary, La *solitude de Philagie,* dissert. 17 du 1er jour.

Grenade, Traité de l'Oraison. chap. 5, §. 17.

Le P. Guilloré, *Œuvres spirituelles,* vers la fin, a un traité particulier des petites choses.

L'Abbé de la Trappe, *Devoirs de la vie monastique,* chap. 6, de l'amour de DIEU, quest. 3.

Le P. d'Ozennes, *La Morale de* JÉSUS-CHRIST, au titre : De la suite des fautes légères.

Péan, *L'Ecole de* JÉSUS-CHRIST, 14, du profit spirituel.

Julius Negronus, *Tract. De curâ minimorum.*

Nicolaus Lancicius, *Opusc.*, 2, in *proœmio.* — *Opuscul.* v, 9 et 10.

Dandinus, *Ethica sac.*, libro 48, chap. 38.

Le P. Croiset, *Réflexions chrétiennes.*

Le P. Nepveu, *Réflexions chrétiennes,* 20e jour de mars.

L'Abbé de la Trappe, *Réflexions morales sur l'Evangile de S. Luc,* sur ces paroles : *Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est.*

Le P. Surin, *Dialogues spirituels*, livre 5, chap. 5.

[Les Prédicateurs.] — **Bourdaloue**, Lundi de la 3e semaine de *Carême,* ses premiers sermons.

Giroust, *Carême,* Dim. de la Passion.

L'Abbé de Saint-Martin, Sur la dévotion 4e Mercr. de Carême.

L'auteur des *Actions chrétiennes,* Panégyrique de Ste Thérèse. (1).

L'Auteur des *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne,* 6e dim. apr. l'Epiph.

Dans le *Recueil des pièces d'éloquence présentées* à l'Académie Française en 1701, il y a six discours sur le soin des petites choses.

[Recueils.] — **Lohner**, *Titulo* Minimorum cura.

Beierling, *Theatrum vitæ humanæ.*

Les auteurs qui traitent du péché véniel.

§ III.

Passages, Exemples et Applications de l'Écriture.

Pro nihilo salvos facies illos (*Id est* pro minimo opere). Ps. 55.	C'est, Seigneur, pour peu de chose qu'ils feront de leur côté, que vous les sauverez.
Qui timet DEUM *nihil negligit.* Eccl. VII, 19.	Celui qui craint DIEU ne néglige rien.
Vulnerâsti cor meum, soror mea sponsa, vulnerâsti cor meum, in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui. Cant. IV, 9.	Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux, par un des cheveux de votre cou.
In pigritiis humiliabitur contignatio. Eccl. X, 18.	La charpente du toit se ruinera par la paresse.

(1) Le nom de *Ste Thérèse* a été, depuis quelques années, défiguré parmi nous. Un traducteur inattentif ou ignorant l'écrit et le fait écrire *Térèse*. Ce nom, qui vient de la B. Thérèse, femme de S. Paulin au IVe siècle, est grec de formation et d'origine, prend le *th* grec, et s'il le perd en espagnol, où toutes les aspirations sont supprimées, il le retrouve en latin, en français, en allemand, en anglais, etc. (*Edit.*)

Qui spernit modica paulatim decidet. Eccli. XIX, 1.

Celui qui méprise les petites choses tombera peu-à-peu.

Minimum pro magno placeat tibi, et improperium peregrinationis non audies. Eccli. XXIX, 30.

Contentez-vous de peu comme de beaucoup, et vous éviterez les reproches qu'on souffre dans une maison étrangère.

Lapis qui percusserat statuam factus est mons magnus. Daniel II, 35.

La pierre qui avait frappé la statue, devint une grande montagne.

Fons parvus crevit in fluvium magnum. Esth. X, 6.

Une petite fontaine est devenue un grand fleuve.

Decet nos implere omnem justitiam. Matth. III, 15.

Il faut que nous accomplissions toute justice.

Quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantùm, in nomine discipuli, amen dico vobis, non perdet mercedem suam. Matth. X, 42.

Quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits, comme étant de mes disciples, je vous dis en vérité qu'il ne sera point privé de sa récompense.

Euge, serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam. Matth. XXV, 21.

Courage, bon et fidèle serviteur : parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup.

Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est. Luc XVI, 10.

Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes.

Et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. Ibid.

Celui qui est injuste dans les petites choses le sera aussi dans les grandes.

Id quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ; suprà modum, in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. II Corinth. IV, 17.

Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine, d'une incomparable gloire.

Ecce quantus ignis quàm magnam silvam incendit. Jacob. III, 5.

Voyez comment un petit feu peut brûler toute une forêt.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Adam et Ève.] — Dès le commencement du monde, Dieu, pour faire souvenir le premier homme de la dépendance où il était de son Créateur, lui fit, dit S. Augustin, un grand précepte, et sous les plus rigoureuses peines, dans une chose assez légère, qui était de ne point manger d'un certain fruit qu'il lui marqua. Ce procédé n'est-il pas en effet surprenant, de voir que celui que Dieu a créé pour commander à tous les animaux, qu'il a fait parfaitement libre, maître de lui-même et de sa conduite et avec un plein pouvoir de disposer de tout ce qu'il y a sur la terre, n'ait pas la permission de goûter d'un fruit qu'il a devant ses yeux et qui lui plaît, sans qu'on lui donne aucune raison de la défense qu'on lui en fait? Il est probable qu'il raisonna, sur un commandement qui intéressait sa postérité et qui limitait le pouvoir que Dieu lui avait donné. Il n'en faut point chercher d'autre raison, dit S. Augustin, sinon que Dieu était son seigneur et son souverain, et, pour lui faire mieux sentir sa dépendance de celui dont il avait reçu l'être, il lui fit un grand précepte dans une fort petite chose, pour lui apprendre que ce n'est ni la grandeur ni la petitesse

de ce qui est commandé et défendu, mais l'autorité du législateur, qui en fait l'importance et que rien n'est petit de ce qui est ordonné par DIEU et regarde son service.

[David.] — Voulez-vous savoir combien une petite satisfaction dont on se prive pour DIEU lui est agréable? Souvenez-vous du sacrifice que David fit d'un peu d'eau qu'il refusa de boire. Ce prince était dans l'ardeur d'un combat contre les Philistins, lorsque, épuisé de forces et brûlé d'une ardente soif, à peine eut-il témoigné le désir qu'il avait de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, dont la soif qu'il souffrait le fit souvenir qu'aussitôt trois des plus braves se détachent du gros de l'armée, percent les escadrons des ennemis qui leur fermaient le passage, et vont puiser de l'eau, qu'ils apportent et qu'ils présentent à David. Mais ce saint roi, faisant réflexion sur le péril qu'avaient couru ces courageux soldats, ne voulut pas acheter si cher son plaisir; et, répandant cette eau sans en goûter, en fit, dit l'Ecriture, un sacrifice à DIEU : *Libavit eam Domino.* Ce qui montre que ce n'est pas tant la chose qu'on fait pour DIEU que la manière et l'affection avec laquelle on la fait qui la lui rend agréable.

[La femme forte.] — La femme forte, dont le SAINT-ESPRIT fait l'éloge dans l'Ecriture, n'a point mérité ce titre par des actions héroïques ou par des entreprises hardies, comme une Judith et une Débora ni par des travaux soufferts avec une confiance invincible; mais par les petites actions et par les emplois propres à son sexe : *Digiti ejus apprehenderunt fusum.* Et la magnificence avec laquelle DIEU récompense dans le ciel et souvent même sur la terre, les moindres services qu'on lui rend marquent bien qu'il n'y a rien de petit ni de peu considérable, puisque lui, qui pèse tout dans de si justes balances, donne pour prix un poids éternel de gloire, qui semble n'avoir nulle proportion avec l'objet.

[Naaman.] — Naaman (au 4me livre des Rois) était un grand seigneur et un général d'armée, qui, se voyant frappé de la lèpre, partit de Syrie avec un équipage magnifique, pour aller chercher auprès du prophète Elisée une sûre et prompte guérison de son mal. Mais, comme ce prophète ne daigna presque pas descendre de sa chambre, se contentant d'envoyer son serviteur pour lui dire qu'il allât se baigner sept fois dans le Jourdain et qu'il serait guéri, un compliment de cette nature choqua si fort ce prince, qu'il négligea les choses qu'Elisée lui avait ordonnées; et il s'en serait retourné de la sorte en Syrie, si quelqu'un de ses officiers n'eût pris la liberté de lui dire : « Seigneur, si ce prophète vous avait commandé des choses difficiles, vous auriez dû les faire; mais puisqu'il ne vous en ordonne que de petites et d'aisées, quelle excuse auriez-vous si vous veniez à les négliger? » Cet avis lui parut de si bon sens, qu'il se

rendit à la raison de l'officier; il alla se laver dans le Jourdain et obtint une parfaite guérison.

(Nous voyons dans l'Ecriture plusieurs exemples qui font voir comment la fidélité des uns dans les petites choses a été récompensée par de grandes faveurs et au contraire la négligence des autres punie par de rigoureux châtiments; mais, comme ces exemples sont plus propres au *péché véniel,* nous les rapporterons à ce titre-là).

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Le Sauveur]. — L'exactitude à observer les petites choses n'a jamais paru plus grande que dans l'Auteur même de la loi évangélique. Il ne s'est pas contenté de nous prescrire et de nous recommander cette fidélité dans la pratique de nos moindres devoirs, il en a été lui-même le plus religieux observateur. De manière que c'est particulièrement en ce point qu'on peut dire de lui : *Cœpit* JESUS *facere et docere.* S'il exige des chrétiens une fidélité parfaite dans les moindres choses, ce n'est qu'après l'avoir observée lui-même le premier. Il le témoigna par la réponse qu'il fit à son précurseur S. Jean-Baptiste, quand il voulut s'abaisser jusqu'à recevoir le baptême de sa main : ce que ce grand saint refusait de faire, se jugeant indigne d'un tel honneur : *Sine modo*, lui répondit le Seigneur , *sic enim decet nos implere omnem justitiam* : il est à propos que j'accomplisse la justice dans toute sa perfection : c'est-à-dire jusqu'aux moindres devoirs qui regardent ma charge et mon emploi. Combien de fois a-t-il ensuite recommandé cette exacte fidélité ! quels éloges n'a-t-il point donnés à ceux qui s'y sont rendus recommandables ! quelle récompense ne lui a-t-il point promise. Il ne faut que réfléchir sur la parabole des talents pour en être persuadé : *Euge, serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.*

[La Sainte Vierge.] — L'exemple de la bienheureuse Mère de DIEU et de quelques autres saints du premier ordre, nous apprend qu'il ne faut pas toujours juger du mérite et de la sainteté par les grandes actions, par les glorieux emplois et par tous ces dehors éclatants qui frappent les yeux et qui attirent l'estime et l'admiration des hommes, puisqu'on peut s'élever jusqu'à la plus haute sainteté en menant une vie commune, et par des actions mêmes qui ne sont connues que de DIEU, lequel en juge par ce qu'elles ont de réel et de solide, et non par cet éclat extérieur qui nous impose souvent et qui nous éblouit. Mais c'est par la fidélité à nous acquitter de ce que DIEU demande de nous, à accomplir sa volonté et à

bien remplir les devoirs de notre état, que nous méritons la récompense qu'il nous a préparée : *Euge, serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.*

[Les paraboles.] — Nous avons dans l'Evangile des symboles pour marquer que les plus petites choses, et les plus méprisables aux yeux des hommes, soit pour le bien soit pour le mal, croissent insensiblement, ou bien ont des effets importants et considérables. Le grain de senevé, qui est la plus petite de toutes les semences, représente, au sentiment de quelques SS. Pères, l'Eglise naissante, qui, par de petits et faibles commencements, s'est étendue par toute la terre. Ou, selon les autres, ce petit grain signifie que nos plus petites actions, faites pour Dieu et dans sa grâce, sont fécondes en mérites, et produisent les fruits d'une éternité bienheureuse. — La grâce de la justification est contenue sous le symbole d'un peu d'eau dans le baptême. — Un peu de levain est capable de corrompre toute une masse de pâte avec laquelle il est mêlé. Ce qui marque assez que nulle vertu, pour petite qu'elle soit, nul défaut, pour léger qu'il puisse être, ne sont à mépriser, parce qu'un petit bien et un petit mal peuvent avoir des suites de la dernière importance pour notre bonheur ou notre malheur éternel.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Qui spernit modica paulatim decidet. (Eccli. xix.) On vous veut persuader qu'un petit défaut, un léger péché, n'est rien. Le démon en disait autant à nos premiers pères. Cependant considérez, je vous prie, quelles ont été les suites de cette désobéissance, qui, selon les apparences, était légère. Ces premiers pécheurs sont morts pour l'avoir commise, toute leur postérité est morte et meurt tous les jours, sans que personne se puisse dispenser de cette loi, portée contre tous les hommes, dont la plus grande partie, nonobstant la mort d'un Dieu, ne laissera pas de se perdre, par la funeste influence de ce premier péché cause de tous les autres.

Qui offendit in uno factus est omnium reus. (Jacobi ii.) Ces paroles, qui peuvent s'appliquer à plusieurs autres sujets, ne conviennent pas mal à celui-ci. Celui qui ne garde pas toute la loi ne la garde en rien... Les fautes qu'on estime légères ouvrent le chemin aux plus grandes et aux dernières extrémités, suivant le témoignage de Jésus-Christ, qui nous dit que celui qui est fidèle en peu l'est en beaucoup, et que celui qui est infidèle dans les petites choses l'est aussi immanquablement dans les

grandes ; soit que cela vienne de la volonté, plus disposée à faire de grands maux quand elle s'accoutume aux moindres ; ou que cela vienne de la part de Dieu, qui diminue ses grâces et qui punit les petites fautes en permettant les plus grandes.

Ingredieris in abundantiâ sepulchrum, sicut inferri solet acervus tritici in tempore suo (Jobi v). Job compare l'abondance et les richesses spirituelles d'un homme de bien, qui, après un long usage de toutes les vertus, sort enfin de ce monde dans une extrême vieillesse, à un monceau de blé qu'un homme opulent fait porter après la récolte dans ses greniers. Le monceau de blé n'est composé que de petits grains, et qu'est-ce que chaque grain pris séparément ? Ainsi la sainteté des âmes fidèles et des vrais serviteurs de Dieu ne consiste souvent qu'en de menues pratiques, qui ne semblent pas être d'un grand prix à les regarder chacune en particulier. C'est qu'ils savent souffrir avec patience certains rebuts, certaines injustices assez légères ; c'est qu'ils savent refuser à leurs sens certaines curiosités, certaines satisfactions, dont ils font à Dieu le sacrifice ; c'est qu'ils savent se contraindre et prendre sur eux, pour devenir fidèles à certaines observances. Tout cela réuni sanctifie chaque journée, et des jours sanctifiés font des années saintes.

In pigritiis humiliabitur condignatio (Eccli. x). Le Saint-Esprit, pour nous faire entendre que celui qui méprise les petites fautes tombera peu-à-peu, et qu'enfin il se perdra, explique la chose par cette comparaison : — Un édifice n'est pas tout d'un coup renversé ; mais, si vous ne prenez soin de réparer les ouvertures du toit qui le couvre, la pluie le pourrira le plancher s'affaissera, et la maison vous accablera sous ses ruines. Il n'est pas nécessaire d'étendre cette similitude, dont il est aisé de faire l'application. Mais il en faut conclure, que les plus petites négligences sont très-dangereuses et qu'elles peuvent nous conduire par degrés à notre dernier malheur.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

In minimis probandum est conflictibus quàm viriliter in majore certamine stare possimus. Ambros. v, Offic. 10.

Il faut s'éprouver dans les petits combats, pour savoir avec quelle force on se comportera dans les plus grands, et où il y a plus à craindre.

Nescio an possimus leve *aliquod peccatum dicere quod in* Dei *contemptum admittitur.* Hieronym. Epist. ad Cælant.

Je ne sais si nous pourons appeler *petit péché* ce que l'on commet au mépris de la divine Majesté.

Præcavisti magna, de minimis quid agis? An non times minuta? Projecisti molem, vide ne arenâ obruaris. August. in psal. 29.

Vous avez eu grand soin d'éviter les grands défauts, que faites-vous pour vous garantir des petits; Ne craignez-vous point les petites choses? Après avoir secoué une grosse masse, prenez garde d'être accablé sous un monceau de sable.

In minimo fidelem esse, maximum est. August. IV Doctr. Christ. I.

Etre fidèle dans les petites choses, c'est quelque chose de très-grand.

Regnum cœlorum venale est : pretium ejus calicem aquæ frigidæ Deus *esse voluit!* August. Hom. 13.

Le royaume des cieux est à vendre, et le prix auquel Dieu l'a mis est un verre d'eau!

Si curare parva negligimus, insensibiliter seducti, etiam majora audenter pertractamus. Greg. xx Moral. 9.

Si nous n'avons nul soin des petites choses, bientôt trompés et insensiblement séduits, nous nous comporterons avec la même hardiesse dans celles qui sont plus considérables.

Nihil est minutum quod Dei *causâ fiat, sed grande, et ejusmodi quod cœlum nobis et cœlestia præmia conciliet.* Basil. Const. monast. 24.

Il n'est rien de petit dans ce qui se fait pour Dieu; mais tout est de telle conséquence qu'il y va de la possession du ciel, et d'un royaume éternel, qui en doit être la récompense.

Parva petens, maxima redditurus. Chrys. Serm. 5.

Dieu exige peu, et il récompense par quelque chose de magnifique.

Mos Dei *est dare magna pro parvis. Dominus noster non quantùm detur consuevit attendere, sed voluntatis largitatem, et ob hoc etiam parva magni facit.* Id. Homil. 52 in Genes.

C'est la volonté de Dieu de donner de grandes choses pour de petites. Il ne considère pas tant ce qu'on lui donne que la bonne et libérale volonté; et c'est pour cela qu'il fait grand cas même des plus petites choses.

Deus *non postulat à nobis quod pretiosum sit aut sumptuosum, sed panem, sed tectum.* Chrysost. Homil. 44, in Genes.

Dieu ne nous demande pas des choses de grand prix, mais un morceau de pain (pour le pauvre pressé de la faim) et le couvert (pour celui qui n'a pas où se retirer).

Nemo repentè fit summus. Bernard.

Personne ne passe tout d'un coup à l'extrémité du bien ni du mal.

A minimis incipiunt, et in maxima proruunt. Id. de Ord. vit. et mort.

On commence par les petites choses, et l'on roule aux plus grandes.

Ne quis parva reputet quàmlibet parva.

Que personne ne méprise les petites fautes,

si scienter delinquere convincatur. Bern. Convers. s. Pauli.

de quelque peu de conséquence qu'elles paraissent, si c'est avec connaissance qu'il les commet.

Perfectæ et sincerissimæ sanctitatis cultores suos volens facere Salvator, jussit ab iis cautissimè etiam minima vitari : scilicet ut, quàm pura est pupilla oculi, tàm pura esse christiani hominis vita. Salvian. III de Provid.

Dieu, qui désire que ses serviteurs aspirent à une haute sainteté, a voulu qu'ils évitassent avec soin jusqu'aux plus petites fautes, afin que la vie d'un véritable chrétien fût aussi pure que la prunelle de l'œil.

Justi parvis actionibus magis Deum *placant ac flectunt, præ nonnullis qui multa faciunt. Non enim ad actionem respicit* Deus, *sed ad propensionem voluntatis, et non intuetur quod fit, sed quo studio ac propensione peragatur.* Ephrem. de Pœnit.

Les justes apaisent plus facilement Dieu par les petites soumissions qu'ils lui rendent que d'autres par de plus grandes : car Dieu n'a pas tant égard à l'importance de l'action qu'à la volonté d'où elle part, et à l'affection avec laquelle on la fait.

Sicut paulatìm homo à minimis vitiis in maxima proruit, ità à modicis virtutibus gradatìm ad ea quæ sunt excelsa contendit. Isidorus II.

Comme l'homme tombe peu-à-peu des petits péchés dans les plus grands, de même il monte par degrés des moindres vertus aux plus sublimes.

Ubì minima districtè custodientur, ibì vigor ordinis permanet; ubì verò minimi excessus negliguntur, ordo paulatìm dissipatur. Anselmi III Epist. 39.

Lorsqu'on observe avec exactitude les petites choses, l'ordre de la discipline est en vigueur; lorsqu'on néglige les moindres excès, le bon ordre se perd insensiblemsnt.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Les petites choses.] — On appelle *petites choses* celles qui, dans le sens commun des hommes, sont peu considérées ; que l'on néglige ordinairement, ou du moins dont on ne se met pas beaucoup en peine. Il y en a de deux sortes : les unes sont petites dans leur matière, mais souvent de grande importance : les autres sont en effet de peu d'importance, et par conséquent véritablement petites. Souvent un mal sera petit en soi, c'est-à-dire ne sera pas un grand péché ; un bien sera petit, c'est-à-dire ne sera pas fort difficile, ni fort louable en soi : et cependant les conséquences n'en seront pas petites. On peut réduire ces choses qu'on appelle petites, qui sont pourtant très-importantes, à trois chefs : savoir, aux *défauts,* aux actions de *vertus* qui peuvent se pratiquer dans toutes les occasions, et aux attachements. C'est en ces trois sortes de choses que les âmes ferventes témoignent à Dieu leur fidélité.

Il n'y a point de défaut, quelque léger qu'il soit, c'est-à-dire point de petit péché, qui ne soit de conséquence et qu'on ne doive s'efforcer

d'éviter, puisque c'est d'eux que le SAINT-ESPRIT a prononcé que *Celui qui méprise les petites choses viendra peu-à-peu à déchoir,* c'est-à-dire qu'il en commettra de grandes. La raison est que la facilité à commettre les petites fautes dispose insensiblement à en commettre d'autres plus grièves, et que le peu de fidélité qu'on marque à DIEU l'oblige à retirer ses grâces, sans lesquelles on devient faible, et on tombe ensuite aisément. Outre que quelquefois une faute qui paraît légère aux yeux des hommes ne l'est pas au jugement de DIEU.

Il faut en dire autant des petites occasions de pratiquer quelque acte de vertu, puisque le parfait amour n'omet rien de ce qui peut plaire à DIEU, et ne souffre rien de ce qui lui peut déplaire. Ainsi, le fervent amour de DIEU ne cherche qu'à connaître la volonté de DIEU pour l'exécuter. Il n'examine point si ce que DIEU veut est une grande ou une petite chose ; il lui suffit de savoir que DIEU veut cela, et il n'y regarde que l'ordre divin. Il n'estime rien léger en cela, tout lui paraît grand. Pour ce qui est des attachements, c'est la maxime des maîtres de la vie spirituelle que quiconque sent en soi quelque attache à quoi que ce soit, et ne la rompt pas, se prive d'un grand bien et se fait un tort considérable, parce que la moindre attache volontaire est une réserve qu'on fait d'une partie de son affection ; pour la donner à la créature au préjudice de DIEU : par conséquent, elle est un grand obstacle à la perfection.

[Mérite ou démérite.] — Ne nous y trompons pas : les petites actions de piété ne sont devant DIEU d'un petit mérite que par notre relâchement, par notre négligence, et non pas par leur petitesse véritable ou apparente. Car, à cet égard, il faut bien raisonner autrement des vertus que des péchés. Mille petits péchés, que nous nommons légers et véniels, n'en peuvent faire un mortel, parce que ces deux sortes de péchés sont d'un ordre différent et ne peuvent avoir ensemble nulle proportion. Mais il n'en est pas ainsi des vertus. Toutes les actions qui appartiennent à l'aumône, par exemple, ou à la pénitence, sont entre elles de même ordre, regardent un même objet, sont comprises dans l'étendue d'une même vertu. D'où il faut conclure que plusieurs actions, bien que petites, peuvent égaler et surpasser la valeur d'une action plus importante.

S. Chrysostôme et S. Grégoire émettent une proposition qui pourra d'abord paraître outrée, contraire aux principes de la théologie, mais qui renferme une vérité solide : savoir, qu'il y en a plusieurs pour qui les grands péchés sont en quelque sorte moins à craindre que les fautes légères. C'est que l'énormité des premiers nous en donne naturellement de l'horreur, au lieu que nous nous familiarisons avec les autres, et que, par un long usage, ils nous mènent à des dérèglements qu'on n'est plus, moralement, en pouvoir de corriger.

Les grandes occasions, qui donnent sujet aux grandes actions, ne se

rencontrent pas souvent, et ne se présentent même à plusieurs presque jamais. Se borner donc à faire de bonnes œuvres en de si rares conjonctures, n'est-ce pas renoncer absolument à l'étude des vertus, et ne les vouloir presque jamais pratiquer. Or, assure-t-on ainsi son salut? et gagne-t-on le Ciel, en ne faisant rien pour le mériter? Au contraire, les petites occasions d'exercer la douceur, la patience, l'humilité, la charité, le zèle, se trouvent presque à chaque pas sur notre route, presque à chaque moment sous notre main. Par conséquent, c'est faire de sa vie un continuel exercice de piété.

Les petites actions, c'est-à-dire les moins éclatantes, peuvent se faire et se font même plus souvent en vue de DIEU seul ; la complaisance, la vanité, l'orgueil, n'y ont nulle part. On n'y est point attiré par un certain lustre qui frappe, qui amuse, qui éblouit l'imagination, et qui par l'imagination excite et remue la volonté. DIEU seul y soutient ; et plus le motif est pur, plus il purifie l'action et la distingue aux yeux du Ciel.

Il semble même que, dans les petites actions, il y a plus de mortification que dans les grandes : 1°. Parce que rien d'humain ne nous y porte et ne nous soutient ; 2°. Comme l'occasion en est plus ordinaire, il faut veiller incessamment sur nous-mêmes, il faut se renoncer continuellement. Or, rien ne nous mortifie davantage que la gêne et une longue persévérance. C'est une guerre presque insupportable à la nature; disons mieux c'est une mort continuelle.

[Illusions.] — Comme nous sommes ordinairement aveugles dans les choses qui regardent la conscience, il s'ensuit qu'on se trompe aisément dans le jugement qu'on fait des choses grandes et des petites : non pas qu'on prenne pour grandes celles qui sont petites de leur nature ; mais on prend pour petites celles qui sont grandes. On est sujet: dit S. Bernard, à traiter de bagatelles des choses qui importent à notre salut; on prend pour un petit péché ce qui est en effet un péché grief et mortel, et il semble qu'on veut ignorer la malice des actions pour n'en pas considérer les suites.

Dans la religion, qu'avons-nous de plus saint que les sacrements ? C'est là pour ainsi dire, que DIEU a renfermé notre justification, notre force, notre salut : cependant sous quels symboles a-t-il couvert ces dons si précieux et tout divins ? A quelle matière a-t-il attaché tout ce qu'ils ont de vertu ? *Infirma mundi elegit* DEUS. A ce qu'il y a de plus commun, et même de plus vil ; à une goutte d'eau pour le Baptême, à un peu d'huile pour la Confirmation, au pain pour l'Eucharistie, et à deux ou trois paroles pour la rémission de tous les péchés. Or, c'est cette même Providence de DIEU qui, descendant du général au particulier, attache, par sa sagesse et sa miséricorde, notre sanctification à de petits soins dont notre faiblesse est capable, plutôt qu'à des actions héroïques qui pourraient nous étonner, et qui ne sont pas propres à tout le monde.

[Notre pauvreté.] — Nous ne sommes rien, ou nous sommes peu de chose : nous ne pouvons donc offrir rien de grand à Dieu, ou nous ne le pouvons que très-rarement. D'où il suit que nous lui devons au moins donner souvent de petites choses, pour nous acquitter en quelque manière auprès de lui de nos grandes obligations. Outre que, étant fragiles et faibles, nous ne devons pas souhaiter ni demander de grandes occasions, qui seraient de grandes tentations pour nous et de grands périls.

[Fidélité de détail.] — Rien n'est plus dangereux que de négliger les petits devoirs, c'est-à-dire de les violer de propos délibéré, comme par un plan de conduite. Si cela n'arrivait que quelquefois, par surprise et par faiblesse, c'est la destinée de tous les chrétiens; mais les violer dans le sens que je viens d'exposer, c'est une voie qui conduit au plus grand des dérèglements, parce que la nature de notre cœur est telle, qu'il demeure souvent au-dessous de ses devoirs, même quand il fait ses efforts pour s'élever à la perfection : que sera-ce donc quand il se contentera de la médiocrité, et de ce qu'il y a d'essentiel dans ses obligations?

C'est une illusion assez commune et infiniment dangereuse, qu'il suffit d'être fidèle à Dieu dans les grandes choses, sans se mettre en peine des petites, et des menus devoirs de religion ou d'état. Une des principales raisons qui nous en doit convaincre est que, si nous ne nous acquittons des choses ordinaires, nous sommes en danger de ne faire jamais rien pour Dieu. L'occasion de faire de grandes choses se présente rarement, et tous les jours nous avons les moyens d'en faire de petites : ainsi, les négliger c'est se mettre en danger de ne faire jamais rien. De plus, remarquez en ce point les détours de l'amour-propre. Quand il faut faire de petites choses, on apporte pour prétexte que cela n'en vaut pas la peine, et qu'on se réserve pour les grandes ; et lorsqu'il faut faire les grandes, on n'en a pas le courage, on les croit trop difficiles. Ainsi, notre orgueil s'oppose aux petites, notre lâcheté aux grandes : et ainsi on ne fait rien du tout.

[Les grands scandales.] — D'où viennent, je vous prie, ces fautes funestes qui scandalisent le public et qui déshonorent la religion, sinon d'un faible commencement, et de ce qu'on n'a pas d'abord assez craint les petites fautes? Qu'y a-t-il de plus léger, en apparence, que le péché de curiosité? et cependant ne fut-ce pas la première cause qui fit tomber David et Dina dans le désordre? Celui-là ne ravit-il pas l'honneur et la vie à son prochain, pour s'être exposé au plaisir de voir ? et celle-ci ne perdit-elle pas son propre honneur pour s'être livrée à la vanité d'être vue ? Il y a un progrès dans la tentation, qui déguise, qui cache le mal, et qui n'en montre jamais qu'une partie. On ne demande d'abord qu'à voir et qu'à entendre, et on ne s'aperçoit pas que c'est ainsi que le venin se glisse, que l'esprit s'abuse, le cœur s'engage, la conscience se corrompt, et que l'on fait enfin ce qu'on n'aurait jamais cru devoir faire.

On avance peu-à-peu vers le mal par la négligence des petites choses. On prend d'abord des détours qui font faire un long circuit, mais qui conduisent toujours à ce but funeste. On marche pas à pas dans la voie de l'iniquité, mais on se précipite enfin dans l'abîme. Et qu'importe, après tout, de quelle manière on y arrive ? Ne périt-on pas également et par les flots qui engloutissent le vaisseau tout d'un coup, et par les eaux qui le remplissent goutte à goutte ?

Comme c'est l'erreur d'un esprit austère de faire des crimes des moindres fragilités ; c'est l'illusion d'un cœur qui se flatte, de croire qu'on peut toujours s'excuser sur sa fragilité quand on néglige d'y apporter le remède qui serait facile avec un peu de soin et d'attention. Souvent la surprise, l'excès de la passion, ou celui de la misère, sont la source et en quelque sorte l'excuse de nos faiblesses ; mais une négligence affectée leur imprime son dérèglement, en avance le progrès, et les rend irrémédiables par le mépris du remède.

[Récompenses divines.] — Comme il s'agit de remplir tous ses devoirs, grands et petits, par rapport à la mesure de grâce qu'on a reçue de Dieu, pour vil et abject que paraisse ce qu'on lui offre de bon cœur, il ne laisse pas d'y attacher de grandes récompenses. D'où vient cela ? De l'union que les actions, même les plus petites et les plus communes, ont avec les mérites infinis de Jésus-Christ. Nos larmes et nos afflictions seules ne sont rien ; mais ces larmes et ces afflictions, unies à celles du Sauveur, nous procurent de grandes grâces. Elles perdent, comme les rivières, leur nom quand elles vont se rendre à la mer. Mais S. Paul dit *qu'elles produisent en nous un poids éternel de gloire*. Nos prières, nos soupirs, notre exactitude dans l'accomplissement des devoirs les plus communs, sont très-peu de chose ; mais ce peu demeure en Dieu comme une semence cachée, dont la bienheureuse éternité est le fruit : *Semen æternitatis,* dit S. Bernard.

Vous me direz peut-être que les petites choses sont petites. Il est vrai, dit S. Augustin ; mais c'est la marque d'une grande fidélité que d'être fidèle dans les plus petites choses ; et nous pouvons ajouter que la fidélité que nous devons à Dieu demande de nous cette exactitude, d'éloigner non-seulement ce qui lui peut déplaire, mais aussi tout ce qui peut ne lui plaire pas assez.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Veiller sur les petites fautes.] — Ce que je vais vous dire, Chrétiens, vous surprendra. Il semble qu'il faut moins veiller et être sur nos gardes contre les plus grands crimes que contre les fautes qui nous paraissent légères, et que nous méprisons aisément. L'horreur des premiers nous en peut défendre ; mais la petitesse des autres nous surprend, et, trouvant notre âme dans une certaine indifférence, et comme dans une sorte de mépris, cette insensibilité même fait qu'elle ne peut plus s'élever contre ces péchés pour les combattre et pour les vaincre. C'est ce qui fait qu'en très-peu de temps ils croissent par notre faute, et que, de petits qu'il étaient, ils deviennent grands. Les plus grands crimes ne se sont jamais commis que de cettesorte. Personne ne passe tout d'un coup de la vertu au comble du vice. Il y a un reste de pudeur et de retenue naturelle à l'âme, qu'elle ne peut étouffer que peu-à-peu et par un long enchaînement de désordres et de crimes. C'est ainsi que le culte des idoles s'est introduit dans le monde lorsque les hommes ont eu trop de respect et des complaisances excessives pour d'autres hommes qui étaient morts, ou pour d'autres qui étaient encore vivants. C'est ainsi qu'on s'est emporté jusqu'à adorer des images et des statues. Que personne n'ait recours à cette excuse, qui est la source ordinaire de tous les désordres ; qu'on ne dise point : « Qu'importe telle ou telle chose ? » Ce sont ces sortes de discours qui ouvrent la porte à toutes sortes de déréglements. Le démon, étant aussi artificieux qu'il l'est, emploie toutes ses adresses, et toute sa malice pour perdre les hommes : il ne commence d'abord que par des fautes fort légères et peu importantes. Mais, assurés d'ailleurs qu'un premier mal est bientôt suivi d'un autre, et qu'il croît dans l'âme par des degrès insensibles, nous ne pouvons veiller assez pour l'étouffer dans sa naissance ; et, quand le mal auquel nous sommes portés, ne devrait attirer après lui aucune autre fâcheuse suite, nous ne devrions pas laisser de le fuir de toutes nos forces. **(S. Chrysostôme,** *sur le chap.* 27e *de S. Matthieu.*)

[Suites des petites fautes.] — Quand je viens vous parler du soin des plus petites choses ; quand j'entreprends de vous persuader qu'il est très-dangereux pour le salut de négliger les moindres fautes, et qu'il est pareil-

lement très-nécessaire pour le salut de ne pas négliger les moindres actions de piété, je ne doute point que plusieurs ne se préviennent d'abord contre moi, et qu'ils ne m'accusent de leur prêcher une morale trop étroite et au-dessus de leur condition. Ce discours, diront-ils, est bon pour des religieux, qui doivent s'appliquer à l'étude de la perfection, qu'ils ont vouée, ou pour ces personnes dévotes qui vivent dans le monde sans être du monde, et qui ont renoncé à tous les plaisirs, à toutes les affaires humaines, pour vaquer uniquement à Dieu. Mais, pour le commun des chrétiens, c'est trop leur demander que de vouloir les assujettir à une exactitude qui n'est pas de leur état. Qu'on tâche de nous inspirer l'horreur du péché mortel, qu'on nous apprenne à observer les devoirs essentiels de la religion : voilà ce qui nous est propre, c'est encore beaucoup pour nous. Suspendez, Messieurs, suspendez pour quelque temps vos préjugés, et je vais vous faire voir qu'il n'est point de si petit mal qu'il ne nous soit très-important d'éviter.

Combien de désordres l'hérésie a-t-elle causés dans l'Eglise de Dieu? Ce feu infernal, allumé dans une province, s'est répandu dans les provinces voisines. On l'a vu passer d'un royaume à un autre, et tout consumer sur son passage ; on l'a vu même voler au-delà des mers, et là, quels ravages a-t-il faits. Quels ravages fait-il encore tous les jours, sans que les soins de tant d'ouvriers apostoliques, et le sang de tant de martyrs aient pu l'éteindre ! De ces vastes incendies cherchons le principe et souvent nous trouverons que ce ne fut qu'une faible étincelle, une jalousie secrète dans le cœur d'un seul homme, un sentiment d'émulation, une aigreur et un mécontentement ; une envie de dogmatiser et de paraître, que de petites occasions ont nourrie, ont fortifiée, et portée enfin aux dernières extrémités. « Ah ! mes frères, dit l'apôtre S. Jacques, voyez-vous quelle forêt un petit feu peut embraser ? *Ecce quantus ignis quàm magnam silvam incendit.* Importante leçon pour les princes et pour les supérieurs ecclésiastiques, qui leur apprend à étouffer de bonne heure certaines contentions sur la doctrine, sur les matières de religion, d'où naissent des partis également funestes à l'Eglise et à l'Etat.

Les suites fâcheuses des petites fautes sont encore plus sensibles et plus ordinaires dans les mœurs. Voilà deux familles qui se déchirent partout, qui tous les jours se font l'une à l'autre de nouvelles affaires, qui se ruinent par des procès dont on ne voit point la fin. Comment en sont-elles venues là ? Par des riens, si je puis parler de la sorte : par quelques froideurs qu'on entretenait un peu trop longtemps, par quelques paroles piquantes qui échappent un peu trop souvent, par des airs dédaigneux et fiers, par quelques boutades et quelques bizarreries d'humeur. Telle a été l'origine des divorces les plus scandaleux, des haines les plus irréconciliables, des calomnies les plus atroces, des vengeances les plus éclatantes. *Ecce quantus ignis quàm magnam silvam incendit?* Voilà une femme plongée dans les plus honteux déréglements ; sa réputation flétrie, mille

déboires, mille chagrins, vingt essais inutiles d'une pénitence commencée et abandonnée, rien ne l'a pu retirer de là. Mais comment pensez-vous qu'elle soit tombée dans cet abîme ? Remontons par degrés, et nous arriverons à un temps où elle était modeste, honnête, pleine de pudeur. Mais un mauvais livre, une curiosité l'a perdue. Ne croyez pas néanmoins, dit S. Bernard, qu'elle ait franchi sitôt la barrière, commis d'abord les plus grands crimes. On ne devient presque jamais tout d'un coup ni tout-à-fait pécheur ni tout-à-fait saint : *Nemo repentè fit summus.* C'est même un article de notre ennemi commun, de ménager une âme encore innocente, et de la faire avancer lentement, afin de ne la pas effaroucher. On se relâche sur une certaine modestie dans les habits ; on prête l'oreille à des discours flatteurs, et l'on y répond ; on en vient à quelques libertés, dont on rougit néanmoins, et qui font de la peine. Enfin, on s'enhardit : et jusqu'où va-t-on ? disons plutôt, jusqu'où ne va-t-on pas ? *A minimis incipiunt, et in maxima proruunt,* dit **S. Bernard.**

Les grandes occasions qui donnent sujet aux grandes actions ne se rencontrent pas souvent, et ne se présentent même à plusieurs presque jamais. Se renfermer donc à faire de bonnes œuvres en de si rares conjonctures, ne serait-ce pas renoncer absolument à l'étude des vertus, et ne les vouloir presque jamais pratiquer ? Or, assure-t-on ainsi son salut ? et gagne-t-on le ciel en ne faisant rien pour le mériter ? Au contraire, les petites occasions d'exercer la douceur, l'humilité, la patience, la mortification, la charité, le zèle, se trouvent presque à chaque moment sous notre main. Par conséquent, c'est faire de sa vie un continuel exercice de piété ; c'est acquérir les habitudes par des actes mille fois réitérés ; c'est entasser richesses sur richesses, et grossir chaque jour le précieux trésor de nos mérites. Quand donc on estimerait peu les petites actions de vertu pour leur qualité, c'est-à-dire parce qu'elles sont petites, on ne pourrait les estimer assez pour leur quantité, c'est-à-dire parce qu'elles sont fréquentes, et que, étant multipliées jusqu'à la mort, elles nous font entrer dans le tombeau comblés des bénédictions divines.

Loin ces fausses maximes que répandent certains esprits, et qu'ils ne suivent que trop : qu'il faut se réserver pour les bonnes occasions ; qu'une grande action en vaut mille autres ; que tout le reste n'est qu'amusement. Erreur (Chrétiens) ! erreur encore une fois ! erreur très-pernicieuse ! Les avantages que Samson remporta sur les Philistins ne venaient ni de la force de son bras ni de son habileté dans l'art militaire, ni de la valeur de ceux qui l'accompagnaient au combat, mais des cheveux de sa tête, sur laquelle, par l'ordre exprès du Seigneur ou selon l'usage des Nazaréens, le ciseau ni le rasoir n'avaient point passé. La victoire que vous devez remporter sur les ennemis de votre salut ne dépend communément ni des hautes lumières de votre esprit, ni des marques extraordinaires que vous donnerez d'un courage invincible dans des occasions qui ne se trouvent presque jamais : il est attaché, ce salut, à vos cheveux,

c'est-à-dire aux moindres exercices de votre vie, pourvu qu'ils soient pratiqués selon les règles de l'Evangile et avec un esprit chrétien. (**Le P. Giroust,** *Carême.*)

[La négligence et ses dangers.] — Dès-là que vous ne vous défiez plus de ces infidélités légères que vous rejetez sur la faiblesse de votre nature et la fragilité de votre cœur, vous vous faites un état de simple probité, c'est-à-dire de négligence. Dès-là, vous n'êtes plus troublé des chutes légères que vous faites, et vous n'arriverez jamais au but où l'esprit de Dieu ne cesse de vous appeler, qui est la perfection. Or, il vous est ordonné d'être parfaits, parce que travailler à se rendre parfait et tendre à la perfection c'est un devoir indispensable à tous les chrétiens : donc, dès-là que vous n'appelez devoir indispensable que ce qui est renfermé visiblement dans le précepte, vous ne tendez point à cette perfection : et cette disposition n'est pas conforme à la volonté de Dieu, qui veut que nous soyons tous parfaits, chacun selon son état.

C'est le propre de la charité de grossir toujours le mal, et de diminuer le bien qu'elle fait. Elle prend pour des crimes énormes des fautes qui ne sont que des faiblesses. C'est de-là que les justes se regardent toujours comme pécheurs et au-dessous de tous nos frères. Cependant, c'est sur cette prétendue charité que vous comptez ; c'est elle qui fait diminuer vos fautes à vos propres yeux, et grossir les bonnes œuvres que vous faites. C'est par-là que vous croyez que ces infidélités légères ne donnent point d'atteinte à votre innocence, ni aux grâces que vous avez reçues ; c'est pour cela que vos petites fautes vous sont si peu sensibles. Mais ne savez-vous pas que le vrai caractère de la charité est d'être toujours humble, de se défier de soi-même et de ses meilleures actions ? d'être dans ces saintes perplexités qui laissent une âme juste dans le doute si elle est en grâce, qui la font trembler à tout moment pour son salut.

Entrez en jugement avec votre Dieu, et voyez si sa conduite est injuste. Plus vous êtes attentif à lui plaire, plus il est attentif à vous protéger. Vous négligez toutes les occasions de service et de ferveur où vous pouviez lui donner des marques de votre fidélité, et il vous refuse à son tour les anciennes marques de son amour et de sa bienveillance. Vous supputez avec lui ce que vous lui devez ; toute votre attention est de mettre des bornes aux desseins différents qu'il a sur vous ; vous lui dites, comme ce serviteur inutile : « Prenez ce qui vous appartient : n'êtes-vous pas convenu avec moi de ce que je vous dois rendre ? » Et Dieu se dispense de vous accorder cette ample récompense qu'il avait promise à votre fidélité. Trouvez-vous mauvais qu'un souverain, qu'un seigneur qui tient votre sort entre ses mains, vous traite comme vous le traitez ? vous êtes son serviteur et sa créature.

Non-seulement ces infidélités légères aboutissent toujours au crime ; mais le crime s'aplanit même, dans un cœur qui se les permet, et n'y

trouve presque plus de résistance. Car, dans ces infidélités multipliées, l'on avance jusqu'à ce point fatal, que l'on franchit le pas sans presque s'apercevoir comment on l'a franchi, et que le démon n'a pas besoin d'un nouvel effort pour attirer dans ses filets un cœur disposé de si loin. Ces fautes légères avaient mis en lui des dispositions si prochaines au crime, qu'il enfante le crime à la moindre sollicitation, et sans peines, sans connaître lui-même le fruit de mort qu'il avale : et c'est ce qui rend cet état où l'on est d'autant plus terrible qu'on meurt à la grâce sans le savoir. On est dans l'usage des choses saintes, et on a perdu le secours qu'elles peuvent produire ; on veut se laver dans la pénitence, et on se salit de plus en plus par des infidélités nouvelles.

Remontez à la source de vos désordres : vous la trouverez dans des infidélités légères que vous vous permettez : une prière trop négligée a été la source presque imperceptible de plusieurs autres grands péchés. D'abord ce n'était qu'un petit nuage que vit Elie ; mais ce nuage devint assez gros pour l'enlever sans qu'il s'en aperçût ; ce ne fut qu'une petite pierre que Daniel prédit devoir tomber sur la superbe statue de Nabuchodonosor, mais elle devint assez grosse pour briser en morceaux cette statue, et paraître aussi grande que tout l'univers ; ce ne fut d'abord qu'un grain de senevé qu'on jeta dans la terre, mais il devint assez grand pour servir de retraite aux oiseaux du ciel ; d'abord ce n'était qu'un peu de levain, mais il s'en trouva assez pour corrompre toute la masse. Vous n'auriez jamais pu croire que ces légères fautes eussent produit le désordre qui règne dans votre cœur. Ce sont des démarches insensibles qui vous ont conduit si bas. Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, et ne prétendez pas appeler léger ce qui vous conduit si directement au précipice.

Pour s'étourdir sur la misère de son état, tout le monde regarde comme innocentes ces infidélités journalières que le poids seul de la corruption rend inévitables à la piété ; on se les permet sans scrupule, sans remords et sans aucun projet d'amendement. De-là cette négligence, cette indolence, cette tiédeur dans les voies du salut, qui damne tant de personnes, nées d'ailleurs avec des sentiments de vertu, des inclinations pour la piété et de saints désirs pour le ciel. Cependant, être fidèle dans vos moindres devoirs, ne vous rien pardonner sur vos plus légères infidélités, c'est la disposition la plus essentielle à la piété chrétienne. Elle seule fait les justes, comme elle seule les fait persévérer dans leur justice. Il n'est point de véritable piété sans cette exactitude à accomplir les petites choses, comme les plus grandes ; et je ne crains point de dire que cet état, où vous prétendez vous sauver en vous permettant toutes les fautes légères sans scrupule, est un état de salut chimérique, où personne n'a pu atteindre à la véritable sainteté, dont les vrais saints ne nous ont encore jusqu'ici donné aucun exemple. (**Massillon.**)

[Gravité de la moindre offense.] — DIEU étant aussi grand qu'il est, rien de ce

qu'il estime ou de ce qu'il méprise; rien de ce qu'il aime ou de ce qu'il hait, ne saurait être petit. Mais si son estime et son amour donnent, pour ainsi dire, du poids et de la grandeur aux choses, son mépris et sa haine leur en donnent encore davantage, parce que ne craindre pas de déplaire à Dieu et de l'offenser est quelque chose de plus considérable que de chercher à lui plaire et à le servir. Mais savez-vous bien que ces fautes dont vous ne faites point d'état deviennent très-importantes par le mépris même que vous en faites? Ne dites point que la grandeur de Dieu ne lui permet pas de faire état des petites choses : car elle vous permet beaucoup moins de les négliger quand il les ordonne. Croiriez-vous bien qu'il n'est pas permis de commettre une négligence de cette nature pour convertir toute la terre, et qu'un si grand bien n'égalerait pas ce que vous appelez un petit mal?

A la vérité, le bon ordre veut que l'on commence par combattre les plus grands défauts; mais il faut ensuite attaquer les plus légers; et, pour éviter le plus grand mal, il faut même aspirer au plus grand bien. Celui qui craint Dieu, dit l'Ecclésiastique, ne néglige rien; celui qui l'aime s'étudie à lui plaire en toutes choses. Cette négligence que vous apportez dans vos devoirs, que vous jugez de moindre importance, renverse souvent le dessein que Dieu avait de vous élever à une éminente perfection, parce qu'elle vous rend indigne et incapable de cette ferveur. Pouvez-vous considérer comme de petites choses ce qui en empêche de si grandes? Si c'est un mal que d'être privé d'un bien, la perte de tant de biens peut-elle être pour vous un petit mal? Mais pourquoi voulez-vous que Dieu vous fasse à toute heure de grandes grâces qu'il n'est point obligé de vous donner, si vous ne voulez lui obéir qu'en ce qui est d'obligation sous de griéves peines.

Savez-vous bien que la fidélité paraît davantage dans les petites choses que dans les grandes, et que Dieu semble affecter de paraître magnifique à les recommander, parce que sa bonté y éclate plus noblement? *Parva petens, maxima redditurus,* dit S. Chrysologue. Un bon serviteur se reconnaît moins dans les occupations essentielles à son devoir qu'en certains petits soins auxquels il n'est pas obligé; et un fils marque mieux son respect en ne faisant rien qui puisse déplaire le moins du monde à son père qu'en lui obéissant en ce qui est d'importance. Mais l'un suit de l'autre, dit Jésus-Christ, *et celui qui est fidèle dans les petites occasions le sera aussi dans les grandes;* comme, au contraire, quiconque est infidèle dans celles-là l'est pareillement en celles-ci. (**Le P. d'Ozennes,** *La morale de* J.-C.

[Exemple de Ste Thérèse.] — Ce ne fut pas pour des crimes énormes que Ste Thérèse vit sa place marquée dans les enfers; ce ne fut que pour je ne sais quels sentiments de vanité qui s'élevèrent dans son esprit, et à quoi elle ne prenait pas garde; certains désirs vagues de plaire, de voir, d'être vue;

certaines complaisances que le monde pardonne aisément aux jeunes personnes, quand elles ont de quoi soutenir leur vanité; certaines propretés affectées, sans autre dessein que celui de satisfaire son amour-propre; certaines lectures engageantes, qui amusent le cœur par un enchaînement de passions agréablement exprimées, et qui nourrissent dans l'esprit une vaine et frivole curiosité. Ce furent ces fautes sur lesquelles on ne s'examine pas même aujourd'hui, qui eussent entraîné cette sainte dans un malheur éternel : les petits péchés disposent aux plus grands.

Il en est de l'affaire du salut comme d'une chaîne. Plusieurs grâces, comme autant de boucles entrent dans son économie. La première boucle manque, les autres tombent. Si on est infidèle à la première grâce, on ne sera pas fidèle à la seconde. Mais le moyen de discerner les grâces qui ont des suites d'avec celles qui n'en ont pas ! Nos lumières sont trop courtes pour démêler ce mystère, et c'est ce qui nous engage à une continuelle vigilance. Un pauvre se présente à nos yeux: soulageons sa pauvreté, peut-être que notre salut dépend de cette aumône. Nous voyons un corps mort exposé à une porte: pensons à notre fin dernière ; peut-être que notre éternité a un rapport essentiel à cette pensée. Un livre de piété nous tombe entre les mains: lisons-le avec un esprit attentif, peut-être que notre conversion est attachée à cette lecture. S. Augustin serait-il ce qu'il est s'il se fût contenté de feuilleter les Epîtres de S. Paul au lieu de s'appliquer à les lire avec attention? Ainsi, l'affaire la plus importante que nous ayons en ce monde dépend souvent d'une chose qui nous paraît légère et à laquelle nous ne faisons pas réflexion. (*Livre intitulé* Les actions chrétiennes.)

[Qui sont les négligents.] — Ce sont certaines âmes imparfaites, qui se donnent la licence de secouer le joug des petites choses. La grâce les inquiète et leur fait de sensibles reproches; mais leur passion, que ne leur fait-elle pas souffrir? La grâce leur dit : Faut-il, pour si peu de chose, abandonner le service de DIEU et se damner? La passion leur dit : Faut-il se satisfaire à demi, et pourquoi ne se satisfaire pas tout-à-fait: Dans cette étrange inquiétude, qu'arrive-t-il ? On ne secoue pas d'abord le joug ; mais insensiblement, après avoir franchi les premiers pas, on s'accoutume au vice, et enfin on se précipite dans les derniers désordres. Ce qui fait dire à S. Bernard que la trop grande présomption et la négligence des petites choses sont la cause de tous les plus épouvantables désordres qui sont arrivés dans le christianisme. En effet, remarquez que de-là sont venus tous les scandales qui ont paru dans le monde et dans l'Eglise de DIEU ; de-là on a vu les grands attentats de l'hérésie, la décadence de l'Eglise, le relâchement des ordres religieux, et la ruine de tant d'âmes qui se sont perdues.

Les personnes qui n'ont point de religion tombent dans de pareils désordres, et arrivent aux mêmes termes par des moyens presque semblables.

Leur impiété ne se forme pas tout-à-coup ; ils n'attaquent pas directement l'Etre de Dieu ni l'immortalité de l'âme ; mais ils commencent par la raillerie qu'ils font de la pieuse crédulité du peuple. C'est peu de chose ? Oui, mais par-là ils censurent la dévotion ; ils se choquent des cérémonies qui se font dans l'église ; ils n'approuvent point la pratique des sacrements ni leur usage, ou tout au plus ils prennent la religion comme une politique propre à conduire les peuples et à les tenir dans le devoir. Après avoir ainsi attaqué la foi, ils doutent s'il y a une providence et ne savent pas même s'il y a un Dieu. D'où viennent tous ces désordres, sinon de la liberté qu'ils prennent de se licencier dans les choses qui regardent le christianisme ? D'où viennent tous ces relâchements de la discipline ecclésiastique, sinon de la négligence que l'on apporte à observer les petites choses ?

Remarquez, je vous prie, que l'on voit bien des pécheurs se convertir tout-à-coup, mais qu'on n'en voit jamais se pervertir tout-à-coup, et commettre d'abord de grands et d'énormes crimes. Et la raison de cette différence c'est parce qu'il faut qu'une personne innocente se livre beaucoup de combats avant qu'elle se pervertisse entièrement, et devienne tout-à-fait méchante. C'est par la vanité, dit S. Grégoire-le-Grand, que le démon nous conduit à l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem mens nostra ducitur.* Et cela, dit-il, arrive lorsque notre liberté commence par les petites choses et se porte aux grandes. Qu'est-ce qui commence à corrompre la vie de ce chrétien? c'est une petite vanité, et cette petite vanité est souvent la cause de sa réprobation. La braverie perd ce jeune homme, et le luxe cette jeune femme; cette vaine curiosité qu'on a de lire les livres profanes et galants gâte le cœur de ce courtisan. Cette vaine complaisance que l'on a les uns pour les autres fait commettre de grands crimes. Vous voulez, Mesdames, être bien vêtues, afin de plaire aux autres : voilà la vanité qui s'empare de votre cœur, et qui vous engage dans le désordre : *A vanitate ad iniquitatem mens vestra ducitur.* Vous voulez lire ces livres impudiques et en sucer tout le venin ; vous voulez vous remplir d'une passion ; vous cherchez l'entretien des personnes trop libres; mais le démon se mêle dans vos discours, et par ses artifices il allume en vous le feu de l'impureté : *A vanitate ad iniquitatem*, *etc.* (**Bourdaloue,** *lundi de la* 3e *sem. de Carême.*)

[Les plus légères fautes sont à craindre.] — S'il n'y avait que le crime qui conduisît au crime, l'iniquité serait moins universelle. La laideur naturelle du vice, la terreur des jugements de Dieu, la crainte de se perdre, l'amour-propre, nous en défendraient et nous feraient trouver les préservatifs ou les remèdes du mal dans le mal même. Mais les voies les plus criminelles, celles qui mènent au désordre sans détour, ne sont pas toujours les plus dangereuses : un précipice ouvert est un avertissement qui en détourne. Les maux affreux qu'on trouve dans ces voies d'iniquité

vérifient l'horreur qu'elles inspirent; les malheurs présents y annoncent un avenir terrible, et la misère en fait sentir le danger; mais les périls où jettent les fautes légères sont des périls d'autant plus inévitables qu'ils sont cachés; les chaînes qu'elles forment se fortifient d'autant plus aisément qu'elles pèsent moins à l'innocence, et les coups qu'elles portent sont d'autant plus funestes qu'ils tuent sans être sentis. C'est véritablement ici cette voie qui paraît droite, mais dont la fin mène à la mort. C'est un calme plus dangereux que l'orage; c'est une mer tranquille, mais infidèle et qui cache dans son sein les causes de bien des naufrages.

Grand Dieu ! est-ce ainsi que l'on vous sert, et est-ce ainsi que l'on sert le monde? L'homme n'est-il vif et sensible que pour le crime? et croit-il donc se dégrader en vous aimant? Son cœur, si grand, si magnanime dans la passion, n'est plus qu'un cœur lâche et abattu dans la piété. S'il sert le monde, rien ne lui coûte; il court, il vole à l'impossible; il se dévoue, il brûle de ses propres ardeurs aux pieds de ses idoles : et devant vous, Seigneur, sa force l'abandonne, tout son feu s'éteint, et il semble qu'il lui suffit de vous aimer pour montrer toute sa faiblesse. Il ne peut se gêner ni se contraindre en rien, pendant qu'il se rend esclave des volontés de ceux dont il attend quelque récompense; il promet de faire pour vous ce qu'il y a de plus rude et de plus difficile, et dans l'exécution il refuse de faire le moindre effort.

On est bien près du péché quand on se promène sur les limites. Vous demeurez tranquillement infidèles dans les petites choses : bientôt vous serez tentés de l'être dans les grandes; il n'y a pas loin de l'attention que l'on a à n'observer précisément que le précepte, au désir et à l'envie de le violer. Quand on dispute tant avec Dieu, il y a bien à craindre que l'on n'ait regret à ce qu'on lui donne; si l'on obéit encore, ce n'est plus qu'une obéissance d'esclave qui murmure du fardeau qu'il porte; si on sacrifie quelque chose, le cœur gémit du sacrifice que la main est contrainte d'offrir, l'idole brisée nous attendrit, et nous lui donnons souvent nos soupirs et nos larmes, lors même que nous lui refusons nos adorations et nos hommages.

Le trajet du vice à la vertu est immense, mais celui de la vertu au vice est presque imperceptible : on descend plus facilement qu'on ne monte, et pour tomber on n'a qu'à se laisser aller au penchant. Cependant, comme le passage le plus ordinaire aux grandes choses ce sont les petites, comme c'est le milieu qui conduit aux extrémités, et que naturellement la médiocrité précède toujours l'excès, il est naturel que les petites choses conduisent aux grandes. Ainsi, le plus hardi pécheur a été timide, l'impiété n'est pas un abîme qu'on se creuse tout d'un coup. On balance, on recule toujours quelque temps avant de franchir le pas, et rarement les plus grands crimes ont été les coups d'essai des plus méchants. Ce n'était d'abord qu'un oubli des devoirs les moins essentiels; ce n'était qu'une pesanteur et une lassitude qu'on se sentait dans les exercices de

la piété ; une occasion dangereuse qu'on n'a pas pris soin d'éviter ; un regard trop arrêté sur les plaisirs de la terre a rendu le cœur sensible ; on ne s'est pas avisé de se précautionner contre un ennemi qui n'attaquait que par ses charmes, et souvent par son innocence ; on croyait toujours que l'horreur du vice nous retiendrait dans les bornes de la vertu, on se reposait sur la foi de ses bons désirs, comme le pilote imprudent qui s'endort pendant le calme. On tombe précisément parce qu'on croyait se soutenir. (Discours couronné par l'Académie française.)

[Tactique du démon.] — Il se forme dans les gens de bien une sainte habitude de vertu et une résolution si ferme dans leurs devoirs principaux, que le démon n'ose directement leur proposer de les violer. Il est donc contraint de les attaquer de loin : il tâche de les affaiblir par de petites chutes, de diminuer leur charité, de les engager dans certaines voies dangereuses, dont ils ne connaissent pas le péril. C'est proprement dans ces petites occasions que se passe la principale partie de leur combat ; et le but du démon est d'affaiblir peu-à-peu, afin de les pouvoir ensuite précipiter dans quelque chute mortelle. Ainsi pour résister au démon dans les grandes occasions, il lui faut résister dans les moindres ; pour éviter les grandes chutes, il ne faut pas négliger les plus légères, et, si on ne peut les éviter entièrement, il faut tâcher de les réparer ; et d'en tirer de la force par l'humilité qu'elles nous doivent procurer. (*Essais de morale.*)

[Situation d'un cœur qui néglige les petites choses.] — Entrons dans le cœur d'un homme qui néglige les petites choses, soit pour le bien soit pour le mal, nous verrons qu'un reste de crainte qui le dispute au libertinage l'assujettit, au moins pour un temps, aux grandes règles de la religion, et que sa vanité en renvoie les devoirs vulgaires au peuple timide ; peu s'en faut même que, gêné de ces devoirs, il ne s'en prenne à Dieu, en accusant ou sa sagesse qui en demande l'exactitude, ou la justice qui en venge le mépris. Il se permet certaines injustices, se fait grâce sur certaines libertés qui lui paraissent indifférentes, et se donne des assurances qu'il n'ira pas plus loin ; il est pour lui des bornes de fragilité qu'il ne passera pas ; il répond de sa vertu, et en a pour garant sa présomption. On croirait que, malgré son infidélité et son ingratitude, il est sûr de Dieu même, et que les grâces de premier ordre lui sont engagées. Reconnaissez-vous ici, hommes contents de vous-mêmes, et craignez tout, jusqu'à votre sécurité. Vous avez jugé entre la loi et la loi ; vous avez méprisé les petites pratiques : la disgrâce dont vous êtes menacés vous en apprendra l'importance.

C'est en vain qu'on croit excuser ses relâchements par les emportements où l'on ne succombe pas. Quand on s'en tiendrait à négliger les petites vertus, à se dissimuler les petits défauts, n'est-ce pas assez pour redouter cet état, qu'il nous prive des plus grands avantages, qu'il nous

approche des plus grands excès? Doit-on attendre qu'on soit plongé dans un abîme affreux pour en connaître la profondeur? (*Pièce présentée à l'Académie, en* 1702.)

[Imprudence et danger.] — Cette négligence dans l'affaire du salut est une infidélité qui nous rend d'autant plus coupables devant DIEU, qu'il est rare que nous négligions les petites choses dans les affaires du siècle. Formons-nous un projet de fortune, avons-nous une vue d'intérêt ou d'ambition? alors la violence de nos désirs ne manque jamais de réveiller toute la vivacité de notre attention. Quelle vigilance à écarter ce qui peut nous faire obstacle! quelle exactitude dans les petites choses qui nous paraissent contribuer au succès! quel courage pour surmonter les difficultés qui se présentent! Les soins, les soumissions, les fatigues, l'application continuelle, rien ne nous coûte, dans l'ardeur de réussir. S'il arrive que nous parvenions à nos fins, c'est pour nous une augmentation de plaisir de ne devoir le succès qu'à nos peines; s'il arrive, au contraire, que nos espérances soient trompées, c'est toujours une consolation pour nous de n'avoir rien négligé. Il est facile de concevoir ce qui peut causer en nous tant de vigilance d'un côté et une conduite si négligente de l'autre. Nous ne nous appliquons à la poursuite d'un bien qu'à proportion que notre âme est touchée du désir de le posséder et il faut avouer, à notre confusion, que les intérêts de notre salut nous sont peu sensibles en comparaison des intérêts de fortune. De-là vient que nos moindres négligences sont aussi criminelles que dangereuses, parce qu'elles supposent en nous une indifférence, et, si je l'ose dire, une espèce de mépris de notre salut.

Quoique les hommes méprisent ordinairement les fautes qu'ils croient légères, il est constant, toutefois, qu'ils n'ont souvent jamais plus à craindre pour leur salut que lorsque, exacts à remplir les principaux devoirs de la religion, ils négligent de s'acquitter des petites choses. Cette morale ne paraîtra point étrange à ceux qui savent que l'on ne devient point mauvais tout d'un coup, que la vertu et le vice ne s'apprennent que peu-à-peu, qu'on n'y avance que par degrés et qu'il y a bien des pas à faire pour passer d'une extrémité à l'autre... Que l'état est dangereux de ces hommes imparfaits, ou, pour mieux dire, de ces cœurs à demi corrompus, qui disputent sans cesse entre la loi et la dispense, qui se partagent entre les grands et les petits commandements, qui tâchent de faire une espèce de composition avec le Seigneur, et, sous prétexte qu'ils lui obéissent dans quelques points importants, se font un titre, pour lui déplaire, dans tous les articles qui sont de moindre conséquence. Etat souvent plus désespéré que celui des plus déterminés pécheurs et où l'on se trouve enfin plus éloigné du salut que si l'on était d'abord entré dans les voies les plus criminelles. (*Même recueil.*)

[Invocation.] — Divin Sauveur, qui vous êtes toujours montré si fidèle ob-

servateur de la loi que vous nous avez donnée, nous apprenant ainsi par vos discours et par vos exemples qu'il faut que nous accomplissions toute justice, ne souffrez pas plus longtemps ce partage injuste que nous faisons de notre obéissance entre les grands et les petits commandements, où, nous contentant d'observer les uns, nous nous dispensons des autres. Dissipez plutôt ces illusions dangereuses de notre esprit, qui nous font paraître nos fautes légères, et cette tiédeur de notre cœur qui nous les rend indifférentes. Pénétrez-vous vivement de la grandeur de votre infinie Majesté, afin que tout ce qui vous regarde nous paraisse grand ; remplissez-nous de votre amour, afin que tout ce qui vous offense nous soit sensible. Faites, Seigneur, que, par le bon usage que nous ferons de vos grâces, nous en attirions toujours de nouvelles, et que, par le fidèle attachement que nous aurons pour vous dans les moindres occasions, nous nous disposions à vous marquer notre fidélité dans les occasions les plus importantes.

[Dieu aime les petites choses]. — Si ceux qui ne font que de petites choses sont dans la volonté d'en faire de grandes, et que, par leurs dispositions intérieures, ils s'élèvent et embrassent sans distinction tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu, leurs œuvres à la vérité paraissent petites en elles-mêmes, mais leurs désirs sont vastes et ils sont toujours prêts à se porter à tout ce qui se présentera, qui leur viendra de la main de Dieu. On peut ajouter à cela que ce sont souvent les actions que l'on croit peu importantes et peu considérables, et pour lesquelles le commun des chrétiens n'a ni attention ni estime, qui ont aux yeux de Dieu plus de valeur, plus d'agrément, plus de mérite. Ce n'est pas une preuve d'un grand amour que de garder les commandements principaux, de s'abstenir du meurtre, du blasphème, de ravir le bien d'autrui. Il faut être sans piété et sans religion pour se porter à de tels excès. Mais ce qui fait voir l'attachement que nous avons pour plaire à Dieu, ce qui découvre l'ardeur de notre zèle et la tendresse de la charité que nous avons pour lui, disons la vivacité sainte qui fait que nous ne le perdons jamais de vue, c'est cette application à ne rien négliger de ce qui lui est agréable. Cette âme, par exemple, qui lui est entièrement dévouée, qui ne vit que pour lui, qui ne soupire qu'après lui, se prive d'une conversation agréable, parce qu'elle sait qu'il s'y dira quelque chose qui lui pourra déplaire. Elle refuse à son appétit ce qu'elle mangerait avec plaisir; elle retranche une heure ordinaire de son sommeil ; elle souffre une parole dure sans peine et sans réplique ; elle se dérobe, quand elle le peut, aux personnes avec lesquelles elle a le plus d'habitude, pour passer quelques moments en la présence de Dieu ; elle ne perd point d'occasion de dire du bien de ceux qu'elle sait qui la maltraitent ; enfin, elle ménage tout ce qu'elle croit et tout ce qu'elle sait pouvoir plaire à Dieu. Toutes ces dispositions paraissent petites ; cependant, de s'y rendre fidèle c'est quelque chose de grand : *Quod minimum est; sed in minimo fidelem esse magnum est*, dit S. Augustin. **(Anonyme).**

FLATTERIE

CEUX QUI LA SOUFFRENT ET CEUX QUI LA FONT

Complaisance, etc.

AVERTISSEMENT.

Ce vice, si décrié de tout temps, dans la morale chrétienne et dans la morale païenne tout à la fois, est encore aussi commun aujourd'hui que jamais. C'est pourquoi il y a lieu de s'étonner que si peu de prédicateurs marquent leur zèle dans les chaires contre les Flatteurs *et les* Flatteries, *que les SS. Pères et les philosophes mêmes ont toujours regardés comme la cause d'une infinité de désordres, et même la source des plus grands malheurs du monde. On trouve en effet peu de sermons sur ce sujet, et j'avoue que je n'en ai jamais entendu. Est-ce que les Prédicateurs, qui ne rejettent pas toujours les louanges et les aplaudissements qu'on donne à leurs discours, ont épargné la flatterie, à laquelle ils ne sont pas tout-à-fait insensibles? Ou bien qu'eux-mêmes le mettent quelquefois en usage à l'égard de quelques personnes qu'ils ont intérêt de gagner? Je n'ai pas cette pensée de ceux qui sont appliqués à un si saint ministère ; je crois plutôt que cette matière leur a paru ne fournir pas assez de quoi remplir un discours entier, et qu'ils se sont contentés de blâmer ce vice quand l'occasion s'en est présentée, ou de le mépriser plutôt que de l'attaquer et de le combattre de toutes leurs forces. Je veux donc leur fournir des armes pour cela, en mettant en ordre ce que j'ai réuni sur ce sujet, après les avoir avertis.*

1°. *Que la* flatterie *et la* complaisance *ont tant de rapports, que je n'ai pas*

cru les devoir séparer, n'y ayant d'autre différence, sinon que la complaisance peut quelquefois être vertu, et qu'elle est nécessaire dans le commerce de la vie, au lieu que la flatterie, qui est une complaisance outrée, est toujours vice et se prend toujours en mauvaise part.

2° *Que la tolérance des défauts, des vices ou des désordres qu'on ne peut pas arrêter, ou qu'on dissimule pour en empêcher de plus grands, doit être bien distinguée de la complaisance et de la flatterie, mais qu'il est bon de faire remarquer cette différence à l'auditeur.*

3°. *Que la flatterie que l'on écoute et celle que l'on fait sont deux différents péchés, contre lesquels il faut suggérer différents moyens de les éviter et différents motifs pour en détourner ; mais ils peuvent entrer dans un même discours, parce que l'un ne va guère sans l'autre.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — On peut considérer la flatterie en deux manières : par rapport à ceux qui la souffrent et qui se plaisent à être flattés ; par rapport à ceux qui la font.

Dans la *Première Partie,* on fera voir cette faiblesse : — 1°. Dans la passion déréglée qu'on témoigne pour la vaine gloire et pour l'estime des hommes, qui est un bien si fragile, si inconstant et si peu digne d'un esprit solide et chrétien. On marque par-là le peu d'idée qu'on a de ce qui mérite notre estime, et qu'on s'empresse pour le rechercher. Et quoique le Sage nous avertisse de prendre un soin raisonnable de notre réputation, c'est le moyen de la perdre que de régler la conduite de sa vie sur l'approbation des flatteurs, qui louent et approuvent tout dans le dessein de nous plaire. C'est même se rendre odieux et méprisable dans l'esprit des personnes de bon sens, qui voient qu'autant nous avons de passion pour la gloire autant nous ignorons le véritable moyen d'y parvenir, et que, bien loin de là, nous prenons une voie toute contraire. — 2°. Cette faiblesse paraît dans le peu de discernement qu'on a dans le choix de ses amis, lorsqu'on préfère des flatteurs, gens peu sincères, intéressés, et qui n'aiment qu'eux-mêmes, aux fidèles et véritables amis, qui entreraient dans nos intérêts, nous donneraient de salutaires avis, et nous seraient d'un secours merveilleux pour devenir plus parfaits et plus gens de bien. — 3°. Cette faiblesse paraît encore plus visiblement en ce qu'on ne s'aperçoit pas qu'en nous flattant on nous joue, on nous séduit, qu'on se raille souvent de ceux qu'on a loués le plus hautement en leur présence,

et que notre conscience nous rend un plus fidèle témoignage de notre mérite ou de nos défauts que les discours des flatteurs, sur lesquels on ne doit point compter. — 4°. Cette faiblesse paraît enfin dans le peu de prévoyance qu'on a des dangers où l'on s'expose en se laissant séduire par les louanges et les approbations mercenaires de ces faux amis. Ces dangers sont de ne se corriger jamais des défauts les plus préjudiciables à notre réputation et à notre salut, de s'affermir dans ses mauvaises habitudes, de tomber tous les jours en de nouvelles fautes auxquelles les flatteurs applaudiront, et enfin de nous attirer la haine de Dieu, comme nous voyons en plusieurs exemples de l'Ecriture.

Seconde Partie. — La flatterie est la marque d'une grande lâcheté de cœur dans ceux qui la font. — 1°. Parce que ce sont ordinairement des âmes basses, serviles et intéressées, qui applaudissent à toutes les actions des personnes dont elles attendent quelque faveur : d'où on les trouve d'ordinaire dans les cours des princes et auprès des grands, parce que c'est là qu'ils espèrent avancer et pousser leur fortune ; et c'est en cette vue et en cette espérance qu'ils se gênent, se contraignent et se mettent en toutes sortes de postures pour leur plaire, approuvent tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent, souffrent leurs caprices et leurs travers d'esprit, et font des vertus de tous leurs vices ; et c'est beaucoup s'ils n'en viennent pas jusqu'à être ministres de leurs passions les plus injustes et les plus criminelles. comme ils en sont les approbateurs. — 2°. Parce que ce sont ou des serviteurs infidèles ou des ennemis couverts et déguisés en amis, qui trahissent ceux auxquels ils sont attachés et dont ils se sont rendus les esclaves ; car, par leurs flatteries, ils leur cachent le véritable jugement qu'on fait de leur conduite ; ils font que la vérité ne trouve jamais d'accès auprès des grands, prévenus de l'opinion de leur mérite ; et le moindre tort que leur font ces indignes flatteurs est de leur faire perdre tout le mérite de leurs bonnes actions par l'esprit de vanité et les sentiments de vaine gloire qu'ils leur inspirent. De sorte qu'on peut dire que les flatteurs sont les véritables ennemis de la vertu, par les louanges outrées qu'ils donnent, et les amis ou plutôt les partisans de tous les vices qu'ils excusent ou qu'ils approuvent, contre les lumières de leur raison et de leur conscience. — 3°. En quoi ils montrent, ces indignes flatteurs, qu'ils sont non-seulement sans honneur, mais encore sans conscience, sans religion et sans aucun sentiment de probité, en approuvant également le bien et le mal, et se rendant par-là coupables et complices de tout le mal qu'ils approuvent, de tous les vices qu'ils louent, et de tous les crimes dont ils sont la cause en flattant les passions et les désordres d'autrui.

II. — 1°. Le mal que cause la flatterie à celui qui la fait. Il pèche contre la charité. Elle le rend coupable des crimes qu'elle fait commettre

ou qu'elle entretient. Elle le rend indigne de toute créance, comme un infidèle et un traître.

2°. Le mal qu'elle cause à celui qui la souffre, qui l'aime ou qui la recherche. Elle lui fait perdre le mérite de ses bonnes actions. Elle l'empêche de se corriger. Elle le confirme et l'autorise dans ses défauts et dans ses crimes.

—

III. — 1°. Le flatteur pèche contre *la sincérité*, en imposant au prochain par de fausses louanges, ou bien par des louanges excessives et outrées : ce qui est le plus pernicieux de tous les mensonges. Et il est aisé de justifier qu'il n'y a point de personnes qui mentent plus impudemment, qui séduisent plus agréablement et qui fassent recevoir plus aisément le mal pour le bien, que le flatteur, parce que notre amour-propre lui est favorable, et dispose à le croire en ce qui nous touche.

2°. Il pèche contre *la justice*, en donnant des louanges à ceux qui ne les méritent pas, et en approuvant le vice et le crime, qui méritent des censures et des châtiments au lieu d'éloges et d'approbations : et c'est sur ces personnes que tombent les malédictions que Dieu a fulminées par la bouche d'Isaïe : *Væ qui dicitis bonum malum, et malum bonum* ; *ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras ; ponentes amarum in dulce, et dulce in amarum.*

3°. Il pèche contre *la charité,* en excitant le prochain, par ses flatteries, à continuer dans ses désordres, et l'empêchant de se corriger de ses vices et de ses défauts, qui est le plus grand mal qu'il lui puisse faire.

—

IV. — 1°. Le flatteur viole tous les droits et les règles de la société civile, à laquelle il se rend pernicieux en faisant passer le mal pour le bien, et le vice pour vertu, corrompant ainsi l'esprit et les mœurs de ceux avec qui il entre en commerce.

2°. Il viole toutes les lois de l'amitié, laquelle a pour fin de secourir son ami dans le besoin, de lui donner de salutaires conseils, de l'exciter et de l'animer à la vertu. Or, il est visible que le flatteur fait tout le contraire.

3°. Il renverse les fondements de la charité chrétienne, en procurant au prochain le plus grand de tous les maux, qui est son malheur éternel, en l'entretenant dans ses vices et en l'empêchant de s'en corriger.

—

V. — 1°. La flatterie est un vice que tout le monde blâme avec justice, et cependant que la plupart souffrent avec plaisir, parce qu'il favorise

notre amour-propre, entretient notre vanité, excuse nos défauts et nos désordres.

2°. Ce vice est le plus odieux, contre lequel tout le monde se déchaîne, et celui néanmoins que l'on recherche le plus.

3°. C'est un vice honteux, qui déshonore et qui rend méprisables les gens de ce caractère, et cependant celui qu'on affecte et qu'on pratique le plus quand on veut se mettre sur le pied d'hònnête homme.

—

VI. — Sur la *complaisance mondaine.*

1°. Il est impossible de plaire à tout le monde sans déplaire à Dieu, parce qu'il faut flatter les uns, dissimuler à l'égard des autres, imiter les personnes vicieuses et se rendre semblables à ceux à qui l'on veut plaire, ou du moins les louer et leur applaudir : ce qui est contraire aux lois de l'Evangile et de la conscience.

2°. Il n'y a pas d'esclavage plus gênant ni plus opposé à la liberté chrétienne que de s'assujettir aux humeurs, aux caprices, aux passions et aux vices d'autrui, et de se voir obligé de flatter, de dissimuler et de conniver, sans oser les avertir ni dire librement ses sentiments. D'où il suit que la complaisance qu'on doit avoir pour ses amis et même pour tous ceux avec qui l'on vit, ne doit jamais aller jusqu'à flatter ceux qui sont au-dessus de nous, à dissimuler les vices de nos égaux et à souffrir les désordres de nos inférieurs.

—

VII. — 1°. La complaisance dans les louanges que donnent les flatteurs passe ordinairement pour un péché assez léger, dans l'opinion des hommes; mais les suites et les effets font voir quelle en est la grièveté et combien il est à craindre. Il fomente et entretient l'orgueil et la vanité; il nous fait persévérer dans nos vices et dans nos défauts, et nous rend en quelque manière incorrigibles. Il nous fait commettre le crime impunément, quand il trouve des approbateurs. et qu'il ne reçoit que des éloges, au lieu des censures et des répréhensions qu'il mérite.

2°. Les précautions et les remèdes dont on doit user pour se garantir de cette vaine complaisance. — 1°. C'est de considérer nos véritables défauts, que notre conscience nous reproche. — 2°. De penser combien les jugements des hommes sont trompeurs, et le peu de fondement qu'il y a à faire sur leurs éloges et leur approbation. — 3°. Que nous sommes véritablement tels que nous sommes devant Dieu, sans nous mettre en peine de ce que les hommes disent et pensent de nous.

—

VIII. — 1°. Le flatteur est plus criminel que l'envieux, quoique la honte et l'infamie soit également attachée à l'un et à l'autre.

2°. Il est plus à craindre que le médisant et le calomniateur, parce qu'il fait plus grand tort au prochain.

3°. Il est plus dangereux que le plus implacable et le plus déclaré de nos ennemis, parce qu'il nous fait plus de mal.

—

IX. — 1°. La flatterie est le piége le plus dangereux que nous tend le démon, celui dont on se défend le moins, qui est préparé avec plus d'artifice, et contre lequel on se précautionne le moins. C'est pourquoi il est facile d'y donner et d'y être pris.

2°. Les moyens d'éviter ce piége artificieux sont : — 1°. De fermer l'oreille au chant des sirènes, de crainte qu'en étant charmé on n'en soit bientôt séduit. — 2°. De recevoir mal les flatteurs, comme le Fils de Dieu fit les scribes et les pharisiens, qui étaient venus pour le surprendre par des paroles flatteuses : *Quid me tentatis, hypocritæ?* (Matth. XXII.) — 3°. De les chasser ou de les fuir comme des séducteurs, en leur faisant sentir que le piége est découvert, et que nous ne serons pas la dupe de leurs desseins intéressés.

—

X. — 1°. Point de vice plus artificieux pour se déguiser que la flatterie : car, comme on rejette celle qui est grossière, on se sert de tours fins et subtils pour la faire entrer dans l'âme, et pour s'insinuer par-là dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

2°. Rien de plus dangereux et de plus pernicieux quand elle est une fois favorablement reçue : de manière que l'on peut appliquer aux flatteurs ces paroles du prophète : *Molliti sunt sermones ejus super oleum, ipsi autem sunt jacula.* (Ps. 54.)

—

XI. — 1°. Combien est coupable celui qui flatte pour s'insinuer dans l'amitié d'un autre, soit en exagérant le bien et les vertus que l'on y remarque, soit en louant ses défauts et ses vices, et en applaudissant aux actions dont les autres le blâment avec raison.

2°. En quel danger est celui qui aime les flatteries et qui cherche à être flatté.

—

XII. — 1°. La flatterie est une servitude honteuse;

2°. Une complaisance criminelle ;

3°. Une fausse et infidèle amitié.

—

XIII. — 1°. Les flatteurs bannissent, autant qu'ils peuvent, la vérité du monde et de la société des hommes.

2°. Ils mettent le vice à la place de la vertu.

3°. Ils ne rendent justice ni aux bons ni aux mauvais, en louant ceux qui ne le méritent pas et en élevant les autres au-dessus de leur mérite.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Cyprien,** *Serm. de jejunio et tentat. Christi,* parle de la flatterie, prenant occasion de celle que le démon fit au Sauveur.

S. Ambroise, II *Offic.* 21, montre que les complaisances excessives ne font pas des amitiés durables.

S. Jérôme, *Epist.* 14 *ad Cœlantiam*, fait voir combien ce vice est dangereux et commun. — In 27 *Proverb.* que la flatterie ne fait pas moins de tort au prochain que la médisance. — Le même, ou l'auteur de la lettre *ad Demetriadem,* parle de l'artifice des flatteurs, et de la manière dont ils s'insinuent dans l'esprit des personnes puissantes. — In *Epist. ad Galatas*, expliquant ces paroles de l'Apôtre, *Ergò inimicus factus sum vobis veritatem dicens*, il montre que c'est une dangereuse flatterie que de cacher la vérité.

S. Chrysostôme, *Homil.* 88 *in Matth.:* les flatteries rendent lâche ; les répréhensions faites à propos excitent et corrigent. — In *Ps.* 4, expliquant ces paroles du Prophète, *Labia dolosa, in corde et corde locuti sunt :* qu'il n'y a point de cœur moins sincère et plus double que celui d'un flatteur.

S. Grégoire. VIII *Moral.* 5, parle des malédictions que Dieu donne aux flatteurs, par la bouche de ses prophètes. — XVIII *Moral.* 4, sur ces mots d'Ezéchiel, *Væ qui consuunt pulvillos sub omni cubito manûs:* le mal que cause la flatterie. — XXXI *Moral.* 12 : ravage que causent les flatteurs, comparés aux sauterelles qui fourragèrent toutes les herbes d'Egypte. — IV *Moral.* 29 : ceux qui flattent les pécheurs les rendent incorrigibles.

S. Augustin, *Epist.* 135 *ad Severum Abbat. :* combien la flatterie est opposée à l'amitié. — *Contrà litteras Petiliani:* que la flatterie ne sert de rien, quand notre conscience nous reproche que nous ne sommes pas tels que les flatteurs nous représentent. — Sur le ps. 39, *Confundantur qui dicunt mihi, Euge, euge!* sentiments que nous devons avoir quand on nous loue ou qu'on nous flatte. — Sur le ps. 9 : la flatterie est un vice qui lie et attache les pécheurs à leurs crimes. — Sur le ps. 49 : celui qui en flatte

un autre dans ses crimes s'en rend le complice, et est coupable des mêmes désordres. Sur le ps. 64 : que la langue des flatteurs n'est pas moins dangereuse que celle des médisants. **Le même,** ou l'auteur des sermons *Ad fratres in eremo*, Serm. 29 : combien les flatteurs nous doivent être odieux.

S. Bernard, *Sentent.*, expliquant ces paroles du 4e livre des Cantiques, *Mel et lac sub linguâ tuâ,* montre la différence des flatteurs et de ceux qui reprennent le vice avec zèle et avec pudeur. — *Epist. ad Raynaldum* (*Fusmascensem abbatem*), que ceux qui nous flattent et qui nous louent sont nos plus grands ennemis,

[Livres spirituels et autres]. — **Le P. Suffren,** *Année chrétienne*, De la conversation, 3e point.

Le livre intitulé, *La guerre aux vices*, parle fort au long du vice de la flatterie.

Le P. Héliodore de Paris, capucin, 7e discours sur la *Conversation.*

Le P. Jacques d'Autun, capucin, *Conduite des illustres*, chap. 20.

Essais de Morale, chap. 12 : règles pour entendre le langage de la flatterie.

Drexellius, in *Phaëtonte.*

Cressolii *Mystagonus,* IV, 23 et 24.

Matthias Faber, *Domin.* 22 *post Pentec.*

[Les Prédicateurs]. — *Essais de Sermons,* Mardi de la Sem. de la Passion.

Essais de Sermons pour la Dominicale, XIe dim. après la Pentec.

Dans les *Discours moraux,* il y en a un sur la flatterie.

Le P. Giroust, *Carême.* Mardi de la Passion, parle de la complaisance mondaine.

L'auteur des *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne,* Sermons particuliers, traite à fond ce sujet ; et le même en parle encore dans son *Carême*, Sermon sur l'Amitié.

[Recueils]. — **Peraldus,** *De peccato linguæ*, 7.

Summa Prædicantium, Verbo *Adulatio.*

Theatrum vitæ humanæ.

Labatha, *Thesaurus,* a 22 propositions sur ce sujet.

Stapleton, in *Promptuario Morali, domin. 2 Adventûs.*

Busæus in *Panario,* Verbo *Adulatio.*

Lhoner, *Bibliotheca Manualis,* Verbo *Adulatio.*

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Qui dicunt impio « Justus es, » *maledicent eis populi, et detestabuntur eos tribus.* Proverb. XXVI, 24.

Ceux qui disent au méchant « Vous êtes juste » seront maudits des peuples et détestés des nations.

Simulator ore decipit amicum suum. Proverb. XI, 9.

Le faux ami séduit son ami par ses paroles.

Qui justificat impium et qui condemnat justum, uterque abominabilis apud DEUM Proverb. XVII, 15.

Celui qui justifie l'injustice et celui qui condamne le juste sont tous deux abominables devant DIEU.

Vir iniquus lactat amicum suum, et ducit eum per viam non bonam. Prov. XVI, 29.

L'homme méchant attire son ami par ses flatteries, et il le conduit par une voie qui n'est pas bonne.

Qui corripit hominem, gratiam posteà inveniet apud eum, magis quàm ille qui per linguæ blandimenta decipit. Prov. XXVIII, 23.

Celui qui reprend un homme trouvera grâce auprès de lui, plus que celui qui le trompe par des paroles flatteuses.

Homo qui blandis fictisque sermonibus loquitur amico suo, rete expandit gressibus ejus. Prov. XXIX, 5.

Celui qui tient à son ami un langage flatteur et déguisé tend un filet sous ses pieds.

Meliora sunt vulnera diligentis quàm fraudulenta oscula odientis. Prov. 27.

Les blessures que fait celui qui aime valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.

Quomodò probatur in conflatorio argentum et aurum in fornace, sic probatur homo ore laudantis. Ibid. 21.

Comme l'argent s'éprouve dans le creuset, et l'or dans le fourneau, ainsi l'homme est éprouvé par la bouche de celui qui le loue.

Melius est à sapiente corripi quàm stultorum adulatione decipi. Eccl. VII, 6.

Il vaut mieux être repris par un homme sage que séduit par les flatteries des insensés.

Laudatur peccator in desideriis animæ suæ. Psalm. 10.

On loue et on approuve le pécheur dans les mauvais désirs qu'il conçoit en son cœur.

Corripiet me justus in misericordiâ, et increpabit me; oleum autem peccatoris non impinguet caput meum. Ps. 140.

Le juste me reprendra et me corrigera avec charité ; mais l'huile du pécheur ne parfumera point ma tête.

Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, et viam gressuum tuorum dissipant. Isaiæ III, 12.

Mon peuple, ceux qui vous disent heureux vous séduisent, ils rompent le chemin par où vous devez marcher.

Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum, ponentes tenebras lucem et lucem tenebras, ponentes amarun in dulce et dulce in amarum! Isaiæ, 5, 20.

Malheur à vous, qui dites que le mal es bien, et que le bien est mal ; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres ; qui faites passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux !

Væ qui justificatis impium! Ibid. 23.

Malheur à vous qui justifiez l'impie !

Loquimini nobis placentia. Isaiæ, XXX, 10.

Dites-nous des choses qui nous agréent.

Væ qui consuunt pulvillos sub omni cubito manûs, et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis, ad capiendas animas! Ezechiel. XIII, 18.

Malheur à ceux qui préparent des coussins pour mettre sous les coudes de chacun, et qui font des oreillers afin de surprendre ainsi les âmes en appuyant la tête des personnes de tout âge.

Non solùm ea faciunt, sed etiam consentiunt facientibus. Rom. I, 32.	Non-seulement ils font ces choses, mais ils les approuvent dans ceux qui les commettent.
Unusquisque vestrùm proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem. Rom. XV, 2.	Que chacun de vous tâche de satisfaire son prochain dans ce qui est bon et le peut édifier.
Per dulces sermones et benedictiones seducunt corda innocentium. Roman. XVI, 18.	Par des paroles douces et flatteuses, ils séduisent les âmes simples.
An quæro hominibus placere? Galat. I, 10.	Ai-je pour but de plaire aux hommes?
Neque enim fuimus aliquandò in sermone adulationis, sicut scitis. I Thessalon. II, 5.	Nous n'avons usé d'aucune parole de flatterie, comme vous le savez.
Ergò inimicus vobis factus sum verum dicens vobis? Galat. IV, 16.	Suis-je donc devenu votre ennemi parce que je vous ai dit la vérité?

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Adam et Eve.] — La flatterie, soit celle que l'on fait, soit celle que l'on écoute, est aussi ancienne que le monde, puisque c'est par-là qu'a commencé la perte du genre humain. Qui ne sait la ruse dont se servit le démon pour séduire la première femme? Il connaissait le naturel du sexe, qui aime à être flatté : c'est pourquoi il la prit par son faible, en la flattant d'une immortalité chimérique et d'une connaissance parfaite du bien et du mal. La tentation était forte, et le piége caché : elle y donna; et, quoique la flatterie fût grossière, elle y fut prise et succomba. Voilà la première source de tous nos malheurs. Rien cependant n'était encore désespéré, si Adam n'eût eu une trop lâche complaisance pour sa femme; mais, pour le malheur de sa postérité, de peur de contrister celle que Dieu lui avait donnée pour compagne, il viole le commandement de son Créateur, qui n'attendait que cette soumission à ses ordres pour le rendre heureux sur la terre et dans le ciel.

[Absalon.] — Quelle flatterie n'employa point Absalon pour engager le peuple dans son parti, et pour le soulever contre David? Tout fier, tout indocile qu'il était, il se tenait à la porte du palais, et quiconque entrait, quiconque sortait, il l'appelait à lui, l'embrassait, se faisait instruire de son affaire, et par des discours séditieux, par de captieuses flatteries, par mille fausses promesses, il allumait dans les cœurs le feu de la rébellion et leur inspirait ses sentiments. On ne peut exprimer combien toutes ces caresses avaient d'empire sur l'esprit des peuples. Ils crurent qu'ils ne pouvaient mieux faire que de choisir Absalon pour leur roi. Sa conduite douce et engageante leur faisait espérer beaucoup de tranquillité et d'agrément; ils ne purent être les maîtres de leur impatience, et ne voulurent pas attendre un moment. Absalon se révolta contre son père.

[Les faux prophètes d'Achab]. — Achab, roi d'Israël, ayant dessein de faire la guerre, consulta quatre cents faux prophètes, flatteurs qu'il nourrissait et entretenait. Il souhaita savoir d'eux si la guerre qu'il allait entreprendre était juste et si l'issue en serait heureuse. « Il n'y en eut jamais de plus juste, » répondirent ces flatteurs, et ils ne manquèrent pas de l'assurer de la victoire de la part de Dieu : *Ascende, et dabit eam Dominus in manus regis.* (III Reg. xxii). Le seul Michée, prophète du vrai Dieu, ne put souffrir cette flatterie, et s'opposa, en homme inspiré de Dieu, à ce pernicieux conseil des prophètes à gages ; et plus ils s'efforçaient de persuader au roi de se mettre en campagne, plus Michée s'opiniâtrait à dire qu'il n'en devait rien faire. Qu'arriva-t-il? Michée, pour avoir dit courageusement la vérité, fut maltraité et mis en prison, et la mort funeste d'Achab fut la juste punition d'avoir prêté l'oreille à la flatterie.

[Assuérus]. — Voit-on une flatterie plus insolente que celle de Mamuchan, ministre d'Etat du roi Assuérus? Ce mauvais conseiller n'aurait dû jamais approuver le peu de respect dont ce prince usa envers la reine son épouse. Dans la chaleur du festin, lorsque le vin avait déjà banni la raison, le roi, pour faire éclater la beauté de Vasthi, commanda qu'elle fût l'objet des regards de tous ses courtisans, et peut-être de leur convoitise. Cette sage princesse s'excusa d'obéir à un commandement qui choquait également sa pudeur et la loi des Perses, laquelle défendait aux femmes de se trouver à de pareilles assemblées. Assuérus prit ce refus pour un mépris de son autorité, et, par une violence extrême et déraisonnable, répudia cette sage et vertueuse reine. Une injustice si criante trouva autant d'approbateurs dans la cour du prince que de flatteurs qui eurent le front d'en faire une maxime importante à l'Etat. Les raisons pour l'établir ne manquèrent pas à leur flatterie ; Mamuchan fut le premier qui en fit l'intérêt de tous les successeurs d'Assuérus, et la vertueuse Vasthi ne trouva pas un défenseur de son innocence.

[Salomon]. — Que ne fit point Salomon pour plaire à des femmes idolâtres dont il était épris? jusqu'où porta-t-il la complaisance, ou à quoi la complaisance ne les porta-t-elle pas? Il devint lui-même idolâtre ; il abandonne le Dieu de ses pères, pour adorer de faux dieux ; et ce roi si sage oublie toute sa sagesse pour satisfaire le fol amour qui le possède.

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Le Fils de Dieu]. — C'est une remarque assez singulière, de voir dans l'Evangile que le Fils de Dieu, qui a reçu avec douceur et avec une bonté

tout extraordinaire les plus grands pécheurs, et qui n'a jamais rebuté aucun de ceux qui se sont adressés à lui, n'a pu cependant rencontrer les flatteurs sans leur donner des marques de son indignation, et sans leur faire de sanglants reproches sur leur lâche procédé. C'est ce qu'il témoigna dans une occasion où les scribes et les pharisiens vinrent pour le surprendre. Ils l'abordèrent avec des louanges flatteuses, et par un compliment étudié : « *Magister, scimus quia verax es, et viam* DEI *in veritate doces.* Maître, nous connaissons quelle est la droiture et la sincérité de votre cœur, et que vous n'êtes nullement capable de ces égards et de ces ménagements qu'on a coutume d'avoir pour les personnes qui sont en place : dites-nous donc, avec votre franchise ordinaire, ce que vous pensez sur la question que nous vous allons faire. » Comment croyez-vous que Celui qui était en effet la vérité même reçut ce compliment flatteur? Ne croyez-vous point qu'il y va répondre par une civilité réciproque, ou qu'il va avoir pour eux la déférence qu'ils marquaient pour lui par des paroles si respectueuses en apparence ? Non : il lit dans leur cœur leur mauvaise intention, et les reprend avec l'aigreur que méritait cet indigne artifice de le flatter pour le surprendre. Ajoutez que ce même Fils de DIEU, qui n'a jamais pu souffrir qu'on le flattât, quoique ses discours, ses miracles éclatants, la sainteté de sa vie, lui attirassent les louanges et les applaudissements du peuple; ce même Fils de DIEU, dis-je, n'a pas moins été éloigné de flatter les grands et les personnes de distinction ; et, quoiqu'il ait fait l'éloge de l'incomparable S. Jean en des termes magnifiques, il ne voulut pas le faire en sa présence, pour éviter le soupçon de flatterie, d'intérêt, ou de vouloir gagner un homme d'un mérite si distingué et dans une si haute réputation de sainteté.

[Pilate]. — Il est constant que Pilate ne condamna JÉSUS-CHRIST à la mort que pour plaire aux Juifs et ne pas déplaire à César : et ce seul exemple suffit pour montrer de quels crimes on est capable quand on veut gagner l'affection de quelqu'un, ou que l'on craint d'encourir sa disgrâce. Pilate fit paraître en cette occasion une âme lâche, indigne de cette probité romaine et de cette fermeté inflexible dont il s'était piqué jusqu'alors. Car, d'un côté, il reconnaissait l'innocence de Celui qu'on avait amené à son tribunal comme un criminel d'Etat; l'Evangile remarque qu'il savait que c'était par envie que les Juifs pressaient sa mort, et lui-même avait hautement déclaré qu'il le trouvait innocent des crimes dont on le chargeait. Il avait même résisté aux instantes sollicitations qu'on lui faisait de prononcer contre lui l'arrêt de mort. Mais, ayant entendu qu'on le menaçait lui-même de la colère de César, il mollit enfin, et, par une lâche timidité, il crut qu'il devait avoir cette complaisance pour le peuple et lui accorder sa demande.

[Hérode]. — Nous lisons qu'Hérode le Tétrarque fit mourir le grand

S. Jean-Baptiste, par la complaisance qu'il eut pour Hérodias, qui lui avait demandé la tête de ce grand prophète. Quoique ce prince l'estimât, et qu'il l'écoutât volontiers quand il lui parlait du royaume de Dieu, et qu'il eût beaucoup de peine à consentir à l'injuste demande qu'on lui faisait, cependant la complaisance l'emporta sur le reproche de sa conscience. Un autre Hérode, nommé Agrippa premier, et successeur de celui-ci, après avoir fait mourir l'Apôtre S. Jacques, comme il est rapporté aux Actes des Apôtres, pour plaire aux Juifs persécuteurs de Jésus et de ses disciples, fit encore arrêter S. Pierre, le chef et le plus considérable de tous, dans le dessein de lui faire le même traitement : *Sciens quia placeret Judæis.* Et quelque temps après, le président Félix, au lieu de délivrer S. Paul, qui s'était pleinement justifié des crimes dont on l'avait accusé, laissa cet Apôtre languir dans les fers, par une semblable complaisance pour les Juifs, qui espéraient lui faire faire son procès par Festus, successeur de ce président. — Il ne faut pas passer sous silence la juste et subite punition de cet Hérode-Agrippa dont nous venons de parler. Dieu ne tira pas une vengeance exemplaire des deux horribles attentats de ce prince contre la personne de deux de ses plus grands apôtres S. Pierre et S. Jacques; mais il punit sur-le-champ la vaine complaisance qu'il prit dans la flatterie du peuple, qu'il avait harangué du haut d'un théâtre, avec un habit tout éclatant d'or et de pierreries. Il n'eut pas plus tôt fini son discours, que, voyant les applaudissements qu'on lui donnait, et entendant les cris flatteurs qui retentissaient de tous côtés, « que ce n'était pas la voix d'un homme mortel qu'on venait d'entendre, mais celle d'un dieu, » le plaisir qu'il prit à cette flatterie impie lui inspira une complaisance semblable à celle de Lucifer. Mais aussi il ne tarda guère d'en recevoir le même châtiment : car, comme dit le texte sacré, il fut frappé par l'Ange du Seigneur, et mourut peu de temps après, rongé par les vers.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Loquimini nobis placentia. (Isaiæ III). — C'est le langage que tenaient autrefois les Juifs, qui, méprisant les salutaires avertissements du prophète Isaïe leur parlant de la part de Dieu, et ne voulant écouter que ceux qui flattaient leurs desseins, disaient à leurs faux prophètes : « *Loquimini nobis placentia :* Annoncez-nous d'agréables nouvelles, et non pas les malheurs dont le Ciel nous menace. » C'est aussi le langage de ceux qui aiment les louanges, et qui se plaisent aux discours des flatteurs. Ils ne demandent pas qu'on leur dise la vérité, mais seulement ce qui flatte leur vanité, leur ambition et la passion qui les domine. S'ils vous consultent

sur quelque dessein, donnez-vous de garde de les en détourner, quelque injuste ou impraticable qu'il vous paraisse : ce serait faire mal votre cour auprès d'eux; ils cherchent des approbateurs, et non pas de sages conseillers. S'ils demandent votre avis sur la conduite qu'ils ont tenue dans une telle affaire, dont ils n'ont pas sujet de se faire honneur, ils veulent s'appuyer de votre sentiment pour se disculper quand on les blâmera. Si vous leur parlez en ami, ils vous regardent comme une personne qui n'est pas dans leurs intérêts ; ils demandent des louanges : *Loquimini nobis placentia.* Enfin, si vous ne donnez dans leur pensée, si vous n'approuvez toutes leurs manières, si vous n'avez une aveugle complaisance pour tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font, vous ne pouvez leur être agréable : *Loquimini nobis placentia.*

Labia dolosa, in corde et corde locuti sunt. (Psalm. IV). — Ces paroles ne peuvent être plus justement appliquées qu'aux flatteurs; ils ont un double cœur ; ils pensent d'une façon et parlent d'une autre ; ils semblent parler de cœur quand ils vous louent; mais ils ont un autre cœur qui dit tout le contraire, et qui vous blâme en secret. L'un de ces cœurs paraît sincère en semblant prendre part à la joie que vous ressentez de vos heureux succès ; mais l'autre cœur ne conçoit que du mépris, ne médite que des railleries et des censures : *In corde et corde locuti sunt.*

Ainsi, quand ces flatteurs sont en votre présence, ils parlent en votre faveur, ils vous approuvent, ils se répandent en louanges ; mais, en votre absence, ils ne peuvent dissimuler leurs véritables sentiments; ils éclatent en risées et en censures. Double cœur, langue semblable à un glaive à double tranchant, selon l'expression du prophète ; ami infidèle, flatteur, fourbe, toujours appliqué à séduire et à tromper. *Labia dolosa, in corde et corde locuti sunt.*

Audiunt sermones tuos, et non faciunt eos, quia in canticum oris sui vertunt illos. (Ezechiel XXXIII). — DIEU disait au prophète Ezéchiel que, quand il parlait à son peuple, il faisait une chanson, et comme un air de musique, de toutes les paroles qu'il entendait. C'est ce que l'on peut dire de tous ceux qui se plaisent à entendre les discours des flatteurs. Il n'y a point de concert plus agréable que celui de nos louanges; cette douce harmonie n'a pas plus tôt frappé nos oreilles, qu'elle passe à l'esprit, et y demeure comme imprimée. D'où il arrive que, comme ceux qui ont entendu une harmonieuse symphonie, répètent en eux-mêmes ce qu'ils en ont retenu, et ne peuvent s'empêcher d'en rouler l'air et les paroles dans leur esprit, quelquefois durant des heures entières, ou du moins cet air et ces paroles leur reviennent de temps en temps dans la pensée. De même ceux qu'on flatte par des éloges concertés sont comme enchantés par cette agréable musique; ils retiennent ces louanges, y font de fréquentes réflexions, et, dans ce doux souvenir, ils renouvellent autant de

fois la criminelle complaisance de leur mérite imaginaire, dont ils ne peuvent ensuite se désabuser.

Attendite à falsis prophetis. (Matth. VII). — Ces paroles de Jésus-Christ ne regardent pas moins ceux qui flattent les consciences que ceux qui séduisent les esprits. Rien n'égale les plaintes que Dieu fait et les malheurs qu'il annonce, dans les Ecritures, à ces guides aveugles et complaisants qui trouvent des subtilités criminelles pour accommoder Dieu avec le monde, qui laissent augmenter le nombre des péchés par une honteuse condescendance; et qui, bien loin d'éloigner les âmes du vice, les y élèvent quelquefois, pour ne pas perdre les avantages qu'ils en retirent. Malheur, dit Dieu par le prophète Ezéchiel, malheur à ces faux prophètes qui annoncent la paix aux pécheurs, et qui, mettant des coussins sous leur coude, n'exigent rien d'eux qui leur déplaise et qui les blesse. *Væ qui consuunt pulvillos sub omni cubito manûs!* (Ezech. XIII).

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Falsa laus adulatio est, falsa laus adulatoris, hoc est oleum peccatoris. Aug. in ps. 140.

La flatterie est une fausse louange, et la fausse louange que donne le flatteur c'est l'huile du pécheur.

Tales (adulatores) mendacia diligunt, veritatis destructores, odiorum inventores, Sathanæ mediatores. Id. Ps. 119.

Ces flatteurs de profession n'aiment que le mensonge, détruisent la vérité, inventent des sujets de haine, et servent de médiateurs au démon.

Beata mens quæ perfectè hoc vitium vincit, nec adulatur aliquandò nec adulatori credit; quæ nec decipit alterum, nec ipsa decipitur. August. Epist. 17 ad Demet.

Heureuse l'âme entièrement victorieuse de ce vice, qui ne flatte jamais et qui ne se laisse jamais vaincre à la flatterie : ainsi elle ne trompe personne, et personne ne la trompe.

Adulantium linguæ alligant animas in peccatis; delectat enim ea facere in quibus non solùm non metuitur reprehensor, sed etiam laudator auditur. Id. in ps. 9.

La langue des flatteurs lie et affermit dans le crime ceux qui l'écoutent : car on fait avec plaisir les choses, non-seulement quand on n'appréhende point de censeur qui les blâme, mais de plus quand il se trouve des approbateurs qui les louent.

Duo sunt genera persecutorum, scilicet vituperantium et laudantium : sed plùs persequitur lingua adulatoris quàm manus persequentis. August. in ps. 59.

Il y a deux sortes de gens qui nous persécutent : ceux qui nous blâment, et ceux qui nous louent. Mais la louange du flatteur nous fait une plus cruelle persécution que la main de celui qui est le plus appliqué à notre perte.

Adulatio est fallaci laude deceptio. Id. in Psalm.

La flatterie est une tromperie agréable.

Si laudes iniquum eo ipso quòd iniquus est, nonne et tu iniquus es? August. in ps. 134.

Si vous louez un homme de ce qu'il est méchant et injuste, n'êtes-vous pas plus injuste et plus méchant que lui?

Falsa laus adulatoris, et simulata dilectio mentem à rigore veritatis emollit. Id. in ps. 59.

La louange d'un flatteur et la feinte amitié qu'il témoigne par-là, donne à l'âme de l'aversion pour la pure et sincère vérité.

Adulatio amicitiæ inimica. Aug. Epist. 135 ad Sever. abbatem.

La flatterie est proprement l'ennemie de l'amitié.

Non facis mala; sed, si laudas malè facientem, hoc non parvum malum est. Id. in ps. 49.

Vous ne faites pas le mal; mais est-ce un petit mal que de louer et d'approuver celui qui le fait?

Laudator errans confirmat errorem, et adulans illicit in errorem. Id. Procem. de Trinit.

Celui qui loue, dans l'erreur où il est, ce qui ne le mérite pas, confirme et affermit les esprits dans la même erreur, et celui qui flatte y arrive et y fait tomber les autres.

Qui laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec corripetur damnante te, (ô Deus). August. Confess. 36.

Celui, Seigneur, qui veut être loué des hommes pendant que vous le désapprouvez, les hommes ne le défendront pas quand vous le jugerez à votre tribunal, ni ne le sauveront quand vous l'aurez condamné.

Hoc in nostrâ ætate vitium crevit et in ultimo fine stetit, nec augeri potest. Id. Epist. 14.

Le vice de la flatterie s'est infiniment accrû et étendu, dans notre siècle, et il est venu à un tel excès qu'il ne peut plus croître.

Semper insidiosa callida, blanda est adulatio. Hieronym. I contrà Pelagian.

La flatterie tend toujours des piéges; elle est souple, adroite, et s'insinue doucement dans l'esprit.

In multis, isto maximè tempore, regnat hoc vitium; quodque est gravissimum, humilitatis ac benevolentiæ loco ducitur : eò fit ut qui adulari nescit aut invidus aut superbus putetur. Id. Epist. 4 ad Cælant.

La flatterie règne en ce temps plus que jamais, parmi bien des gens; et, ce qui est le plus fâcheux, on la regarde comme une marque d'humilité, et même de bienveillance : de manière que quiconque ne sait pas la mettre en œuvre passe pour un envieux ou un superbe.

Natali ducimur malo, et adulatoribus nostris libenter favemus, et quanquàm respondeamus nos indignos, et callidus rubor ora perfundat tamen ad laudem suam anima intrinsecùs lætatur. Hieron. Ep. 121.

Nous sommes entraînés par un mal avec lequel nous sommes nés : nous savons bon gré à ceux qui nous flattent, et, quoique par notre réponse nous leur marquions que nous ne méritons pas leurs louanges, et qu'une rougeur nous monte au visage, on les reçoit néanmoins avec un plaisir secret et très-sensible.

Nihil est quod tàm facilè corrumpat mentes hominum sicut adulatio : plùs enim nocet lingua adulatoris quàm gladius persecutoris. Id. in Psalm.

Il n'y a rien qui corrompe davantage l'esprit et le cœur que la flatterie : car la langue du flatteur fait plus de mal que l'épée du persécuteur.

Adulatores corrumpunt fictis laudibus leves animas, et malè credulis mentibus blandum vulnus infigunt. Hieron. (vel auctor Epist. ad Demetriadem).

Les flatteurs séduisent et corrompent les âmes faibles par leurs feintes et fausses louanges, et font une douce plaie au cœur des personnes trop crédules qui se laissent séduire par-là.

Hæc est conditio veritatis, ut eam semper inimicitiæ sequantur, sicut per adulationem perniciosam amicitiæ comparantur : libenter enim quod delectat auditur, et offendit omne quod nolumus. Id. in Galat.

C'est le sort de la vérité, que les inimitiés en sont comme inséparables, de même qu'on corrompt les plus saintes amitiés par une pernicieuse flatterie : car on écoute volontiers ce qui plaît, et l'on s'offense de ce qui est désagréable.

Adulatio rectè definitur « blandus inimicus. » Hieron. II advers. Pelagianos.

On peut justement appeler la flatterie un agréable ennemi.

Palpantes adulatores quasi hostes fuge. Id. Epist. 13.

Fuyez les flatteurs qui vous caressent, comme des ennemis qui tâchent de vous perdre.

Sicut adulantes amici pervertunt, sic inimici litigantes plerumquè corrigunt. August. IX Confess.

Comme les amis flatteurs pervertissent ceux qu'ils caressent, de même les ennemis qui nous harcellent sans cesse, nous corrigent le plus souvent.

Magìs optabo à quolibet reprehendi quàm ab adulante laudari, nullus enim reprehensor formidandus est amatori veritatis; laudator verò errat, et confirmat errorem. Id. II contrà Petilianum.

J'aimerais mieux être repris et blâmé rudement de qui que ce soit que d'être loué d'un flatteur : car celui qui aime la vérité n'a rien à craindre d'un censeur; mais celui qui loue se trompe, et donne lieu aux autres de tomber dans l'erreur.

Justos laus sua cruciat, iniquos exaltat. Gregor. XXVI Moral. 23.

La louange est un supplice aux justes; mais c'est un sujet aux méchants de s'enorgueillir.

Quisquis malè viventibus adulatur, pulvillum sub capite jacentis ponit, ut qui corrigi ex culpâ debuerat, in eâ fulcitus laude quiescat. Id. Homil. 4 in Ezech.

Quiconque flatte les gens de mauvaise vie met un coussin sous la tête de celui qui se couche pour reposer : de manière que celui qui pouvait se corriger de ses défauts s'y tient en repos, mollement appuyé sur les éloges qu'on lui donne.

Impinguat caput oleum peccatoris, cùm demulcet mentem favor adulantis. Gregor. Homil. 12 in Evangel.

L'huile du pécheur, selon le prophète, engraisse et parfume la tête, lorsque la louange qu'on nous donne nous flatte agréablement le cœur.

Nemo adulantem, se neque adulandum cuiquam exhibeat : alterum enim calliditatis est, vanitatis alterum. Ambros.

Que personne ne passe pour flatteur, ni pour un homme qui se plaît à être flatté : car l'un est le propre d'une personne artificieuse, et l'autre d'une personne remplie de vanité.

Vectigalis amicitia. Id. Offic. 10.

La flatterie est une amitié intéressée, une amitié à gage.

Multi sunt qui pro bonis malas actiones comprobant, et vitia virtutibus vicinis honestare contendunt. Basil. in ps. 27.

Il y a des gens qui approuvent les mauvaises actions comme si elles étaient bonnes, et tout au contraire veulent honorer les vices du nom des vertus qui y ont quelque ressemblance.

Cognatum virtutibus vitium adulatio. Cyprian. De jejun. et tentat. Christi.

La flatterie est un vice qui fait alliance avec les vertus.

Amicus videri vult adulator : nihil amico inimicum magìs. Id. Ibid.

Le flatteur veut être considéré sur le pied de bon ami; mais il n'est point de plus grand et de plus dangereux ennemi que lui.

Adulatorum assentationes velut quasdam pestes animæ fuge : nihil est quod tàm facilè corrumpat mentes hominum, nihil quod tàm dulci et molli vulnere animum feriat. Paulin. ad Cælantiam.

Fuyez comme la peste les louanges des flatteurs : il n'y a rien qui corrompe davantage l'esprit et les mœurs; rien qui porte au cœur une plaie en même temps plus agréable et plus capable de lui donner la mort.

Insipiens gaudet laudari in faciem; sapiens autem, quandò laudatur in facie, flagellatur in corde. Greg. Homil. 17 in Matth.

L'insensé se réjouit de s'entendre louer en face : l'homme sage se sent blessé au cœur quand on le loue de la sorte.

Nulla gravior tentatio quàm in dolosum hominem (adulatorem) incidere : is enim est quâvis ferâ truculentior. Chrysost. in ps. 119.

Il n'y a point de tentation ni d'occasion de péché plus dangereuse que de tomber entre les mains d'un artificieux flatteur; il n'est point de bête féroce plus cruelle.

Adulatores magìs quàm contumeliosos vitemus : major enim non attendentibus ex adulatione pestis quàm ex vituperatione oriri solet. Id. Hom. 89 in Matth.

Fuyons avec plus de soin ceux qui nous flattent que ceux qui nous calomnient : car il y a plus à craindre de la flatterie, à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, que de toutes les censures qu'on peut faire de nous.

Dæmonum minister adulator, superbiæ dux, bonorum demolitor, erroneus ductor. Climac. Grad. 22.

Le flatteur est le ministre des démons, le chef de l'orgueil, le destructeur du bien, un guide qui n'enseigne que l'erreur.

Emolliri adulationibus non solùm fortitudinis non est, sed etiam ignaviæ esse videtur. Ambros. II Offic.

Se laisser gagner par la flatterie, non-seulement ce n'est pas une preuve de force, mais c'est une marque évidente de faiblesse.

Qui de amore non venit honor, non honor sed adulatio est. Bernard in Cantic.

L'honneur qu'on nous rend, et qui ne part point d'un amour sincère, n'est pas un honneur, c'est une flatterie.

Pessima vulpes occultus detractor; sed non minùs adulator blandus. Id. Serm. 63 in Cantic.

C'est un dangereux renard qu'un médisant secret, mais le flatteur qui caresse ne l'est pas moins.

Habet vera amicitia nonnunquàm objurgationem, adulationem nunquàm Bern. in Epist.

La véritable amitié permet quelquefois de blamer un ami et de lui faire des reproches, mais elle ne souffre jamais la flatterie.

Peccati nutrix adulatio. Beda I in Luc.

La flatterie est la pourvoyeuse du péché.

[*Venit ad me pro amico blandus inimicus.* Seneca Epist. 21.

[Au lieu d'un sincère ami, j'ai trouvé un ennemi flatteur et caressant.

Citò nobis placemus, si invenimus qui nos bonos viros dicant, qui prudentes, qui sanctos. Id. Epist. 60.

Nous avons bientôt de la complaisance pour nous-mêmes, quand nous trouvons des gens qui nous louent, qui nous déclarent prudents et vertueux.

Habent hoc in se naturaliter blanditiæ: cum rejiciuntur, placent. Seneca præfat. IV Natural. Quæst.

Les caresses et les louanges ont cela de particulier, qu'elles nous plaisent lors même que nous les rejetons.

Amici vitia si feras, facis tua. Id.

Si vous souffrez les vices d'un ami vous les faites vôtres.]

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — La flatterie, selon S. Augustin, est une séduction ou une tromperie par de fausses louanges. A quoi il faut ajouter : à dessein de s'insinuer dans son amitié ou de lui plaire, en le confirmant dans la bonne opinion de son mérite, ou en lui faisant croire qu'il en a.

S. Thomas en donne une autre définition, mais qui en fait naître la même idée : « C'est, dit-il (2-4, qu. 115), un désir excessif de plaire, exprimé par parole ou par action. » Mais, pour avoir une entière notion de la flatterie, on la peut considérer par rapport à celui qui la fait et par rapport à celui qui la souffre ou qui se plaît à être flatté. La première, selon S. Ambroise, est une complaisance basse, servile et indigne d'une âme noble et généreuse; et l'autre est un péché de vaine gloire, qui gâte et qui détruit tout le mérite de nos actions. D'où il suit qu'il faut raison-

ner différemment de ces deux vices et se servir de différents motifs pour les corriger,

[Complaisance permise et honnête]. — Il faut bien remarquer que la philosophie morale et la théologie chrétienne ont toujours mis au rang des vertus une certaine condescendance qui nous fait nous accommoder aux mœurs et même aux humeurs de ceux avec qui nous vivons, comme de louer et approuver dans les personnes ce qu'elles ont de recommandable, sans affectation et sans excès : et cette vertu s'appelle *affabilité*. C'est pourquoi, louer les persònnes, même en leur présence, est une action qui peut être bonne ou mauvaise selon les vues et l'intention qu'on a et selon l'occasion et la manière dont on le fait. Car, si les louanges sont prudemment ménagées et sans outrer la vérité, pour exciter une personne et pour l'animer à bien faire, on ne peut douter que ce ne soit une action de charité et de zèle. Si l'on prétend par-là approuver le bien et la vertu dont on voit des marques en cette personne, c'est lui rendre justice ; si c'est par civilité, pour témoigner qu'on prend part à ces succès, c'est un témoignage d'amitié, et un devoir que l'honnêteté demande de nous en certaines occasions. Mais quand on le fait par flatterie, par intérêt ou à dessein de nuire et de faire donner dans un piége qu'on tend, c'est toujours vice et un péché.

[La flatterie opposée à plusieurs vertus]. — La flatterie, prise dans la signification commune, est opposée à la vérité, par des louanges outrées qui donnent occasion de s'enorgueillir ; mais surtout à la justice, en deux manières, et pour deux raisons : La première, parce qu'elle corrompt la véritable louange, qui est la récompense de la seule vertu ; de sorte que, quand même un flatteur louerait avec justice un homme digne d'être loué, on se défie toujours de ces témoignages d'honneur et d'estime, parce qu'on le reconnaît pour en être prodigue en faveur de ceux qui ne les méritent pas. La seconde, parce que le flatteur donne souvent au vice le caractère de la vertu ; plus coupable en cela, dit un saint Père, que les faux monnayeurs, qui mettent sous un faux métal l'image du prince ; et qu'il offense, non pas un homme, mais Dieu même, en louant le péché qu'il hait et dont il est l'ennemi déclaré.

[Grièveté de ce péché]. — Ceux-là pèchent qui louent la vertu et les actions des autres au-delà de ce qu'elles méritent, et, comme parle S. Thomas, en les élevant au-delà du degré raisonnable dans lequel il importe de renfermer la louange et le mérite d'autrui. D'où il conclut que la flatterie par laquelle on loue le péché est elle-même un péché grief et mortel, parce qu'elle blesse la charité envers Dieu et sa justice, et ensuite la charité envers le prochain. De même, celle dont on se sert pour tromper quelqu'un et pour lui causer quelque dommage considérable, soit spirituel soit temporel. Il faut porter le même jugement de celle qui donne occasion à

quelqu'un de pécher mortellement, de la même manière qu'on peut pécher par le scandale. C'est ce qu'enseigne formellement S. Thomas. Pour ce qui est de celle qui a pour principe le seul désir de plaire, d'éviter quelque mal, ou d'obtenir quelque grâce, elle n'est pas toujours si criminelle, quoiqu'elle soit toujours péché de sa nature.

[Maux qui en découlent]. — Les maux que cause la flatterie, tant à ceux qui la font qu'à ceux qui la souffrent, sont très-grands : ce qui fait que ce vice a toujours été regardé comme la peste de la société civile et la source des plus grands malheurs. S. Thomas et plusieurs auteurs disent que c'est de là qu'est venue l'idolâtrie : car ç'a été pour flatter les souverains et les empereurs que les peuples les ont mis au nombre des dieux, par des apothéoses solennelles; et, si cette impiété n'est pas à craindre maintenant que le monde est plus éclairé, on ne peut nier qu'elle n'inspire aux grands un orgueil insupportable à Dieu et aux hommes. On les entretient, par ce moyen, dans leurs vices et dans leurs désordres : on loue les vengeances qu'ils exerçent ; on approuve leurs violences et leurs actions tyranniques ; on excuse leurs dissolutions, et souvent on donne le nom de vertu aux crimes les plus odieux, les plus abominables. Que si l'on considère le mal que ce vice cause à ceux qui en font une espèce de métier, quelques-uns soutiennent, avec S. Chrysostôme, que la flatterie est un plus grand péché que la médisance, parce qu'elle fait un tort plus considérable au prochain ; d'autres que c'est un plus grand mal de louer et d'approuver le péché d'autrui que de le commettre soi-même ; d'autres qu'on en devient le complice dès-lors qu'on s'en rend l'approbateur ; et d'autres enfin assurent que le mal que le flatteur fait au prochain, quelque grand qu'il soit, est toujours moindre que celui qu'il se fait à lui-même. Mais, comme tout cela pourrait être contesté en rigueur, disons seulement que la flatterie est un péché pernicieux à celui qui flatte et à celui qui cherche ou qui se plaît à être flatté.

[La modération qu'il faut observer]. — Comme vouloir plaire à tout le monde et ne vouloir plaire à personne sont deux vices également contraires à la société civile, il est du devoir d'un chrétien qui y est engagé, d'éviter ces deux écueils. Voici les règles que la philosophie morale et la religion donnent sur ce sujet. — 1°. De ne louer que ce que nous croyons mériter notre approbation et celle des autres, jamais le vice et ce qui a quelque apparence de mal. — 2°. Louer plus volontiers et pour ainsi dire plus libéralement, les personnes d'un mérite distingué, en leur absence, que quand elles sont présentes ; nos éloges sont alors plus sincères et moins suspects. — 3°. Si on ne peut se dispenser de donner son approbation et des louanges aux personnes présentes et particulièrement aux grands et à ceux qui sont au-dessus de nous, il faut du moins que ces éloges ne soient ni excessifs ni outrés, parce qu'alors ce seraient de véritables flatteries.

— 4°. Si nous ne pouvons pas approuver tout ce que disent ou font les personnes avec qui nous conversons, ne soyons pas non plus d'une humeur si farouche que de désapprouver tout, quand il n'y a pas manifestement un caractère de mal, ou qu'on peut expliquer les choses en bonne part. Portons alors notre complaisance jusqu'à dissimuler nos sentiments plutôt que de nous ériger en critiques et en importuns censeurs.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Différence des envieuxs et des flatteurs].— S. Basile remarque que les vices et les vertus ont des couleurs si semblables, qu'il n'est pas aisé toujours d'en faire le discernement. La prodigalité, par exemple, a quelque air de magnificence; la témérité imite, par ses saillies, les mouvements généreux et les entreprises de la valeur; l'hypocrisie a quelque chose du port et des traits extérieurs de la dévotion. Ce qui donne lieu à deux sortes de personnes d'abuser de cette ressemblance : les envieux et les flatteurs. Le flatteur prend les vices pour des vertus, et l'envieux au contraire prend les vertus pour des vices. Le flatteur, pour couvrir les vices des grands, leur donne la couleur de vertus ; et l'envieux, pour obscurcir l'éclat des vertus, leur donne la couleur des vices. Si vous êtes prodigue, le flatteur dira que vous êtes magnifique; si vous êtes libéral, l'envieux dira que vous êtes un prodigue ; si vous êtes téméraire, le flatteur dira que vous êtes brave et généreux; si vous avez du courage, l'envieux dira que vous êtes un téméraire. Que prétend le flatteur par ses fausses louanges? de s'agrandir et de bâtir sa fortune. Que prétend l'envieux? de détruire celle des autres. (**Le P. Noüet**, *Méditations*).

[On flatte les grands]. — Les grands trouveront de fidèles serviteurs qui leur annonceront les périls dont leur vie ou leur fortune est menacée, qui auront pour eux une complaisance aveugle, qui manieront leurs affaires temporelles avec une inviolable fidélité ; mais des amis assez sincères pour leur vouloir donner des avis sur leur conduite, au hasard de perdre leurs bonnes grâces, c'est un désintéressement dont on ne voit presque point d'exemple. On est sûr de plaire en dissimulant : le plus qu'on puisse espérer en disant la vérité, c'est de ne déplaire pas ; et qui est-ce qui

pourra surmonter la passion qu'on a naturellement de se rendre agréable à ceux qui peuvent nous rendre heureux? Les personnes qui sont chargées de leurs âmes croient faire beaucoup en disant précisément ce qu'elles sont obligées de dire : encore n'oublient-elles rien pour adoucir cette vérité fâcheuse. Elles n'ont garde de la proposer avec cette force qui la fait triompher des esprits les plus rebelles ; elles n'oseraient la mettre dans leur plus grand jour, elles n'oseraient montrer le vice par l'endroit qu'il est vu de tout le monde et qui le rend odieux ; et combien y en a-t-il qui leur rendent cet important service ! (**Le P. de la Colombière**, *Réflexions*).

[Les grandes âmes sont à l'épreuve de la flatterie]. — Le SAINT-ESPRIT nous apprend que les louanges sont à l'homme de bien ce que le feu est à l'or ; et que, comme la plus grande preuve de la pureté de ce métal est la résistance qu'il fait à l'activité de cet élément, qui détruit tout, de même la plus grande preuve et la marque la plus certaine d'une grande âme est la résistance qu'elle fait aux sentiments que la bouche corrompue des flatteurs veut lui inspirer, et de refuser les faveurs qu'ils veulent tirer par les louanges : car le flatteur est toujours intéressé. Il aborde en adorant, mais ses louanges ne sont que la préface d'une demande ; il prétend que le son des louanges enchante l'âme, l'endort, l'amuse, et pendant qu'emportée hors d'elle-même par ces louanges, elle ne songe qu'à se regarder avec amour-propre dans ce beau portrait que le flatteur lui fait d'elle-même, ce qu'elle serrait lui échappe des mains ; chatouillée qu'elle est, elle n'a plus la force de résister. Tout le monde se laisse enchanter à cette sirène. Nous avons un penchant à croire que tout ce que la flatterie dit de nous sort de la bouche de la vérité. On ajuste la flatterie avec tant d'art, que nous croyons que tous les portraits de sa façon nous ressemblent. Personne ne ferme pleinement la porte au flatteur ; on se contente, par une fausse modestie, de la pousser doucement et de la laisser entr'ouverte. (**Mascaron**, *Panégyriques*).

[La flatterie nous déguise à nous-mêmes]. — Si la louange nourrit la vertu, la flatterie la détruit et fortifie le vice. Cependant elles ont tant de ressemblance qu'on ne peut apporter trop de précaution pour ne les pas confondre. Entre plusieurs caractères qui les distinguent, il y en a trois principaux ; — La flatterie vous fait des vertus de vos défauts ; elle voit souvent en vous des qualités qui n'y sont pas ; elle élève trop celles qui y sont. De-là vient que le flatteur ne vous représente jamais à vous-même tel que vous êtes. Vous vous ignorez toujours ; vous croyez augmenter vos vertus, vous étendez vos vices ; plus d'efforts pour augmenter ces vertus et acquérir les qualités qui vous manquent, pendant qu'on vous persuade que vous les possédez. Plus d'inclination pour monter à un plus haut degré de gloire, pendant que vous vous croyez arrivé au comble.

A cette erreur succède de près un dégoût universel de la vérité : on ne vous la montre plus qu'inutilement. Accoutumé à régler vos idées sur celles qu'un flatteur vous a données de vous, quiconque ose vous contredire ou vous blâmer est votre ennemi ; c'est un homme injuste, ou du moins aveugle, qui ne sait pas connaître ce que vous valez. Ainsi, pour une fausse gloire dont un flatteur vous repaît, il vous livre à une véritable infamie. Il applaudit à vos vertus, et dans son cœur il se rit de votre faiblesse ; vous vous admirez, et tout le monde vous méprise. Le plus cruel effet de ce poison, c'est que les maux qu'il fait sont ordinairement incurables. Il n'y aurait de remède que dans la sincérité, et les personnes que les flatteurs ont une fois empoisonnées la détestent. (**Sacy**, *Traité de l'Amitié*).

[La flatterie est opposée à la sincérité]. — C'est une coutume assez établie de flatter les personnes que l'on respecte, et d'applaudir à tout ce qu'elles font et à tout ce qu'elles disent : mais la sincérité en souffre. Il ne faut pas toujours approuver tout, si l'on veut être sincère ; il ne faut pas non plus se donner la liberté de blâmer tout avec trop de hauteur et trop de licence. Rien n'est plus incommode qu'une sincérité grossière, qui dit tout sans ménagement et sans égard. Si vous n'avez la force de détromper une personne follement entêtée de son mérite, ou de lui dessiller les yeux, au moins ne nourrissez pas sa folie en applaudissant à ses extravagances. Vous lui dites d'un air empressé que vous êtes de ses amis ; elle le croit ; vous la louez de l'action publique qu'elle vient de faire ; elle se laisse endormir par vos louanges comme par le chant des sirènes ; vous lui inspirez, par vos flatteries, une présomption qui ajoute un nouveau lustre à son ridicule, dont elle ne guérira jamais. Voilà le mal que lui cause votre peu de sincérité. Ce qui fait que l'on trouve si peu de gens sincères, c'est que tous les hommes aiment à être flattés. La complaisance qu'on a pour eux est un bon moyen pour gagner leur amitié ; on réussit presque toujours auprès des gens, quand on fait semblant de leur applaudir, qu'on approuve leurs manières et leur méthode, qu'on les loue à propos. Les plus sévères sont touchés d'une louange bien ménagée ; on reçoit comme un tribut légitime ce qui n'est que pure flatterie, parce qu'on ne se connaît pas, et qu'on se laisse séduire par la prévention d'un mérite imaginaire.

Il faut être sincère au-delà de nos mœurs pour parler de bonne foi aux gens qui nous demandent conseil sur de certaines matières où ils veulent qu'on les flatte : car il est fort aisé de remarquer, au travers de leurs grimaces, que c'est plutôt des louanges que des avis qu'ils vous demandent. Un homme vient vous montrer son ouvrage, qu'il regarde comme le chef-d'œuvre de l'art : il proteste d'abord qu'il s'en tiendra à vos décisions, qui seront pour lui autant d'oracles ; mais il se gendarme au premier mot que vous lui critiquez ; quelque raisonnable que soit votre critique, il vous

quitte mal satisfait de vous, et va chercher ailleurs quelque homme plus facile ou plus sot, qui lui applaudira par complaisance ou par bêtise. Ce n'est point par l'envie de se corriger que de certaines gens demandent vos conseils sur leur conduite : leur résolution est prise avant de vous consulter ; mais ils veulent avoir votre suffrage et vous engager dans leurs intérêts : car, si vous leur parlez sincèrement et si vous leur faites part des bruits qui courent sur eux, l'altération de leur visage, qui se démonte, les trahit et fait connaître leurs véritables sentiments, et le dépit que leur cause votre sincérité.

Qu'on éviterait de fautes, dans le commerce du monde, si on aimait plutôt à être conseillé que flatté ! Mais une tendre délicatesse qu'on a pour soi-même nous rend le nom de censeur odieux; au lieu que ceux qui nous flattent, qui font semblant d'approuver nos sentiments, nous paraissent bien plus agréables. Voilà ce qui fait que l'on vieillit, et que l'on ne se corrige point de certaines imperfections qui empoisonnent notre mérite : soit qu'on ne les aperçoive pas, ou que les complaisances de nos amis flatteurs nous les fassent paraître plus légères, et nous empêchent de prendre les précautions nécessaires pour nous en guérir... Il ne faut pas avoir la lâche complaisance de certaines gens, qui louent en public ce qu'ils blâment en particulier; qui trahissent leurs sentiments, et qui n'ont pas la force de dire ce qu'ils pensent, de peur de chagriner les personnes qu'ils veulent ménager. Ne vaudrait-il pas mieux leur donner quelque petit chagrin par des avis sincères que de les abandonner à leur mauvais sort ?

Le défaut ordinaire des personnes qui se piquent d'avoir de la complaisance, c'est de manquer de sincérité. Elles aiment mieux applaudir à des sottises que de dire naïvement ce qu'elles pensent. Cette complaisance outrée devient fade, et ne fait guère d'honneur à ceux qui croient s'insinuer par-là dans les esprits. Ce n'est pas la raison qu'ils consultent dans leurs discours : ils disent oui ou non selon le caprice de celui qui parle, et ils n'ont pas la force de s'opposer aux choses les plus déraisonnables et les plus impertinentes. Nous vivons cependant volontiers avec des personnes commodes, qui sont toujours de notre sentiment, qui s'étudient à nous plaire, qui nous flattent et qui nous encensent à tout propos. Nous avons naturellement de l'inclination pour des gens de ce caractère ; nous leur trouvons de l'esprit et du mérite, parce qu'ils ont l'art de faire valoir le nôtre, d'excuser nos défauts, ou de les montrer sous de certains jours qui les rendent imperceptibles.

Un reste de pudeur fait que l'on n'ose recevoir de sang-froid les louanges qu'on nous donne en face; on les rejette comme si l'on s'en croyait indigne; mais ce n'est qu'une pure affectation, pour engager ceux qui nous louent à continuer un discours qui flatte notre amour-propre. De quoi sert ce manége ? A moins qu'on ne se moque de vous visiblement, il ne faut point faire tant de façons quand on vous loue pour des choses qui

méritent de véritables louanges. Notre réputation ne dépend pas du caprice des hommes, ni des louanges qu'on nous donne : elle dépend de notre mérite personnel et de ce que nous faisons de louable. Mais si ce qu'on nous dit est une pure flatterie, il est aisé de fermer la bouche à ceux qui sont prodigues d'un encens qui ne leur coûte rien : on les peut payer de semblables compliments, et leur faire sentir le peu de cas que l'on fait de ces louanges affectées. (**Bellegarde,** *Traité de la Sincérité*).

[La vraie complaisance]. — Rien ne rend un homme plus agréable ni le fait rechercher avec plus d'empressement qu'une complaisance polie et dispensée avec les ménagements nécessaires; c'est-à-dire qu'il n'y ait dans ses manières rien d'affecté ou qui sente grossièrement la flatterie. Mais un homme qui a un grand fond de complaisance naturelle s'il n'y prend garde et s'il n'a beaucoup d'attention sur soi, dégénère facilement en flatteur. On se défie même de ces personnes si complaisantes qui tâchent d'aller à leur but en ménageant servilement ceux dont ils ont besoin ; elles ont une adresse merveilleuse à relever les moindres bagatelles qu'ils font, et se récrient comme si c'étaient des choses surprenantes. Si vous avez quelques sentiments d'honneur, n'achetez point les services ou la faveur des gens par des complaisances si basses, qui ne conviennent qu'à des misérables. Il est nécessaire d'avoir presque toutes les vertus pour être complaisant. Il faut être maître de soi-même, de ses paroles, de ses gestes, de ses passions, pour ne rien laisser échapper qui puisse blesser les autres, ou leur donner des sujets légitimes de se plaindre de notre procédé. La complaisance a je ne sais quoi d'humain, d'obligeant ; son principal but est de s'accommoder à toutes sortes de génies ; mais il y a peu de personnes qui aient cette véritable complaisance.

Il n'est pas difficile d'être complaisant lorsque tout le monde vous flatte, vous applaudit, vous caresse. La difficulté est de l'être quand on vous désoblige, que l'on vous brusque ou qu'on vous joue de mauvais tours. Si l'on vous blâme mal à propos, il faut vous justifier modestement, sans témoigner de l'inquiétude, du dépit et de l'emportement; mais, si on ne vous rend pas justice, après avoir dit vos raisons, ne faites point d'éclat, pour ne pas sortir de votre caractère. Attendez patiemment qu'on se détrompe, et ne prétendez pas ramener de hauteur le monde à votre parti et à la raison.

Cette sévère sincérité qui ne pardonne rien, est assez bannie du commerce de la vie. On pèche plutôt par un excès de complaisance ; on aime mieux parler contre ses propres lumières que de dire naïvement la vérité. Il semble que l'usage de flatter soit un métier, ou plutôt un tribut que l'on donne pour être payé en même monnaie. Il est difficile de démêler quand on nous parle sincèrement ou que l'on se moque de nous ; la prévention de notre mérite personnel nous fait croire que les louanges de pure complaisance nous sont dues. Pour nous détromper, persuadons-

nous que l'on joue la comédie à notre égard, comme nous la jouons à l'égard des autres, à qui nous prodiguons nos encens par pure flatterie et contre nos propres sentiments. Nous voulons, par ces louanges, nous attirer des compliments qu'on nous fait par pure faveur, et sans que nous les méritions. N'en ayez pas meilleure opinion de vous pour les louanges qu'on vous jette à la tête. On n'est nullement persuadé de ce qu'on vous dit ; la politique des gens qui vous louent n'a d'autre vue que de se faire louer à leur tour; et ils demeurent déconcertés quand on leur refuse l'encens qu'ils goûtent d'une manière si basse. (**Bellegarde**, *Traité de la flatterie.*)

[Se connaître soi-même]. — Rien n'est plus sûr, pour se défendre des fausses louanges et des flatteries, que de leur opposer la connaissacce de nous-mêmes et de nos propres indignités devant Dieu. Le Roi-prophète en usait de la sorte au milieu de tous les flatteurs de sa cour. « Je reconnais, mon Dieu ! s'écrait-il, mon iniquité, et les crimes dont je suis coupable devant vous se sont si fort élevés contre moi, que, bien loin de mériter vos louanges, je ne respire qu'après vos miséricordes : *Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contrà me est semper.* Nous ne pouvons avoir un meilleur juge que notre conscience : c'est elle qui nous fait démêler la vérité d'avec le mensonge, et qui nous apprend, avec une certitude infaillible, que nous sommes criminels, parmi toutes les acclamations publiques. (*Essais de Sermons pour le Carême.)*

[La flatterie est une dangereuse tentation]. — Il faut avouer que c'est là une des plus dangereuses embûches que le démon dresse aux âmes justes. Cette fumée si agréable des louanges entête d'abord ceux qui la reçoivent, et les expose à des chutes et à des égarements déplorables. Après que le tentateur a fait d'inutiles efforts pour traverser leurs bons desseins, sa dernière ressource est de leur inspirer de vaines complaisances quand ils réussissent, et d'employer la gloire qui leur revient de leurs vertus pour leur en faire perdre tout le mérite. Ce qui a fait dire à S. Augustin que la bouche des flatteurs est comme une fournaise où l'or de la vertu se purifie, et qu'il n'y a point d'épreuve plus assurée de la solide piété que celle des louanges: *Probatur homo ore laudantium.* (Proverb. xxvii). Et il ne craint point d'ajouter qu'elles sont une espèce de persécution, d'autant plus dangereuse qu'elle est agréable, et qu'il n'est pas moins difficile de résister aux caresses des flatteurs qu'aux menaces des tyrans. Y pensez-vous, vous qui êtes si prodigues de louanges? Savez-vous bien que, si vous ne les rapportez à Dieu, vous commettez une espèce d'idolâtrie, et qu'il n'es guère moins criminel de donner de l'encens aux hommes que d'en offrir aux idoles? Le monde même ne semble-t-il pas convenir de cette vérité, lorsque dans son langage ordinaire, louer et donner de l'encens c'est la même chose : comme si toutes les personnes que l'on flatte étaient autant

de divinités que l'on encense. Cependant on ne fait point de scrupule de louer et de flatter; sous ombre que le plus souvent il n'y a aucune sincérité dans nos louanges, nous croyons qu'elles sont reçues comme elles sont données; mais le poison pénètre insensiblement jusqu'au fond de l'âme. Quelque connaissance qu'on ait de la vanité des louanges en général, on trouve toujours de quoi les justifier pour soi-même ; on répète au fond du cœur ce que les autres ne disent que des lèvres, et l'on ajoute à leurs paroles la sincérité qui leur manque. Au lieu de trouver qu'ils en disent trop, nous enchérissons souvent sur leur témoignage. Cette contagion subtile s'étend même souvent jusqu'au pied du sanctuaire : elle infecte les emplois les plus sacrés, aussi bien que les plus profanes, et l'on ne rougit point d'offrir aux ministres du Seigneur les mêmes récompenses qu'aux ouvriers de l'iniquité. (*Essais de Panégyriques.*)

[Caractère des flatteurs]. — Ce sont des esprits adroits, insinuants, commodes, civils, honnêtes, qui se font à toutes les humeurs d'autrui, qui louent ce que ceux auxquels ils veulent plaire approuvent, qui blâment et détestent ce qu'ils condamnent, qui sont servilement attachés à toutes leurs passions, chagrins avec les mélancoliques, gais avec les enjoués, mais toujours déterminés à ne point paraître ce qu'ils sont en effet, et par conséquent n'ayant ni sincérité ni justice. Ils vous applaudissent dans toutes vos entreprises, justes ou injustes; ils s'intéressent dans vos amitiés et dans vos haines ; ils vous mettent, pour me servir des termes de l'Ecriture, des coussins sous les bras: *Væ qui consuunt pulvillos sub omni cubito manûs* (Ezech. XIII.) Mais ne reconnaissez-vous pas leur impiété et leur fourberie ? Ce n'est pas vous qu'ils aiment ; ce sont vos richesses; ils s'aiment eux-mêmes. (*Essais de Sermons*).

[La flatterie est un vice séduisant]. — Les péchés qui nous flattent sont toujours les plus dangereux, parce qu'ils plaisent extrêmement à l'amour-propre, et qu'ils favorisent l'humeur et l'inclination des pécheurs. C'est pour cela qu'il y a peu de personnes qui s'en défient, et encore moins qui s'en défendent. On a bien de la peine à reconnaître pour ennemi un vice qui sait si bien flatter les passions déréglées et les inclinations de la nature corrompue : *Semper blanda et insidiosa est adulatio* (S. Jérôme). Ce qui montre qu'en effet la flatterie est le plus complaisant de tous les vices. Ce qui paraît en ce qu'elle entre agréablement dans tous les sentiments et les inclinations des hommes, bonnes ou mauvaises, justes ou injustes, seulement pour leur complaire dans le mal qu'ils font. Elle fait tout le contraire de ce que faisait l'Apôtre : elle se fait toute à tous, pour corrompre et pour séduire ceux qui se fient à elle ; et non-seulement elle entre dans les inclinations des pécheurs, mais elle leur conseille toujours de suivre les mouvements déréglés de leurs passions et de leurs intérêts, pour leur com-

plaire. Elle loue avec des applaudissements affectés les actions vicieuses et criminelles des grands et des riches. Mais la malignité de ces pernicieuses complaisances passe encore plus avant, lorsqu'elle aime mieux condamner le juste, et blâmer sa vertu que de ne pas justifier l'impie et louer son impiété, nonobstant la malédiction de Dieu qu'elle attire sur soi : *Væ qui justificat impium et qui condemnat justum!* (Prov. XXIV).

Si vous voulez savoir las maux et les désordres que cause la flatterie, on ne peut en faire le détail en particulier. Mais on peut dire, en général, que par cette pernicieuse complaisance on trahit la vérité, on séduit les esprits, on corrompt les cœurs les plus droits et les plus portés au bien, on inspire du mépris pour la vertu, et de l'estime pour le vice ; on empêche les pécheurs de se convertir, et on les affermit dans les habitudes du péché ; et, pour achever leur perte, on leur fait trouver du plaisir dans les actions vicieuses qu'ils entendent louer. *Delectat ea facere,* dit S. Augustin, *quæ videmus laudari.* Ce sont autant de pernicieux effets que produisent les damnables complaisances de la flatterie.

De tous les hommes intéressés, celui qui a le plus à cœur ses intérêts, c'est le flatteur : car, quoique ses complaisances, ses louanges et ses applaudissements ne lui coûtent rien, il ne les donne pas pour rien : c'est un bien de peu de valeur qu'il met à profit, et dont il tire de gros intérêts. Car, s'il approuve les vices d'autrui, c'est afin qu'on ne condamne pas les siens ; s'il fait passer le mal pour un bien, et le bien pour un mal, il a grand intérêt qu'on en use de la même manière à son égard. S'il a des complaisances et de grands ménagements pour les grands et pour les personnes riches, c'est dans le dessein d'avoir part à leurs faveurs ou de s'appuyer de leur autorité ; s'il donne des louanges et de l'encens à toutes sortes de personnes, il espère bien en recevoir à son tour, et être ainsi bien payé de ses peines. Aussi voyons-nous qu'il n'est libéral de ses louanges et de ses complaisances qu'à ceux qu'il espère qui lui rendront la pareille avec usure, ou quelque chose de meilleur qu'il a en vue.

Il n'y a jamais eu de personnes assez simples pour se persuader que ceux qui les trompent et qui les séduisent, quand elles les reconnaissent pour tels, puissent être leurs véritables amis, parce que la fourberie est toujours une espèce de trahison, qui ne peut venir que d'un ennemi couvert, déguisé, travesti en ami. C'est ainsi que les flatteurs nous trompent et nous séduisent, puisque leurs complaisances flatteuses vont à nous faire prendre l'erreur pour la vérité ; ils nous poussent dans le précipice au lieu de nous en retirer ; ils approuvent nos vices au lieu de nous en détourner par de sages conseils ou par une salutaire répréhension. Ils applaudissent à nos désordres au lieu de nous aider à nous en corriger, et ils nous font accroire que nous sommes heureux lorsque nous sommes dans l'état le plus misérable et le plus dangereux qui puisse être : *Popule meus, qui te beatum dicunt ipsi te decipiunt* (Isaiæ III.) Peut-on trahir les gens d'une

manière plus perfide, plus flatteuse, plus criminelle, qu'en approuvant leurs vices, et en les flattant dans leurs péchés pour les empêcher d'en sortir et les obliger d'y périr ?

Ceux-là sont encore du nombre des flatteurs, qui donnent des louanges affectées à toutes sortes de gens sans les connaître, qui confondent les gens de bien avec les impies, qui applaudissent également au bien et au mal. Ainsi, on en voit qui admirent les extravagances, les vanités, les divertissements, le luxe et les sottises du monde comme des choses admirables, qui adorent bassement les grands et les riches mondains qui ont un beau train, qui bâtissent de superbes maisons, font grande dépense, soit à leurs dépens soit aux dépens d'autrui. Ce qui fait qu'on ne distingue plus dans le monde le bien d'avec le mal, les justes d'avec les impies ; que le vice est honoré et la vertu méprisée, qu'on récompense souvent les méchants, et que l'on maltraite les gens de bien. Voilà comment les flatteurs gâtent tout, et séduisent le monde. (*Livre intitulé* Guerre aux vices).

[Eviter une autre extrémité]. — Pour se défendre d'un vice, il faut se donner de garde de tomber dans un autre, et ne pas se rendre un critique insupportable de peur de passer pour un flatteur intéressé. Les saints qui se sont donné des louanges respectueuses les uns aux autres n'étaient pas des flatteurs. Ils nous ont appris que nous devons estimer, louer et aimer la vertu et les personnes vertueuses : *Bonæ vitæ et virtutis et solet et debet esse laudatio*, dit S. Augustin. La plupart des gens de bien, étant humbles et timides, ont besoin d'être excités et animés à continuer à bien faire par les justes louanges et l'approbation que mérite leur vertu, et il faut être bien persuadé qu'il n'y a pas moins d'injustice à refuser les louanges que méritent les gens de bien qu'à en donner par flatterie à ceux que leur mauvaise conduite en rend indignes.

Ce juste tempérament consiste particulièrement en trois choses. — *La première* est de ne jamais louer les personnes vicieuses, ni approuver leur mauvaise conduite, mais de nous taire plutôt que d'en parler. Que si nous sommes pressés d'en dire notre sentiment, il faut déclarer précisément, sans exagération, en quoi nous croyons que telle action ne peut être approuvée. — *La seconde*, de ne jamais louer personne que pour des choses qui méritent véritablement des louanges, et le faire avec sincérité. — *La troisième* est de louer peu les gens de bien en leur présence, mais de les honorer et de les louer beaucoup en leur absence, dans les occasions où nous le pouvons faire sans affectation et sans paraître les avoir recherchées. Ainsi nous détruirons la flatterie et le mensonge, et nous nous acquitterons en même temps des devoirs de la justice et de la charité. (*Ibid*).

[Combien vaine l'approbation des hommes]. — Les hommes sont quelquefois forcés

de nous approuver intérieurement, et malgré eux ils nous rendent justice dans leur cœur; mais s'ensuit-il qu'ils veuillent nous la rendre, et dans leur cœur en s'intéressant pour nous, et dans leurs paroles en nous donnant les éloges qu'ils reconnaissent nous être dus, et dans leurs actions en nous servant, en nous avançant, en nous récompensant? Souvent c'est un crime devant les hommes, et un crime impardonnable, que de faire des miracles dans sa condition et dans son emploi. Vos bonnes qualités excitent l'envie, et, bien loin de les exalter, on voudrait les obscurcir. Combien de gens ne louent rien parce qu'ils regardent, pour ainsi dire, la louange comme de l'argent? Ils croient perdre pour eux tout ce qu'ils donnent aux autres. Combien de gens mieux disposés tombent dans un autre excès! Ils louent tout, vos vices comme vos vertus, et ils louent tout le monde, ceux qui ne le méritent pas comme ceux qui le méritent. Tellement que vous vous trouvez confondu parmi la multitude, et sans nulle distinction. Que s'ils dispensent leurs éloges avec plus de discernement, si leur estime paraît plus solide, qu'est-ce, après tout, que cette estime, cette approbation, pour se mettre en peine de l'acquérir par une servile complaisance? Est-ce donc là ce que vous devez acheter si cher? est-ce pour cela qu'il faut se gêner et se contraindre, tant dissimuler, n'oser dire ce que l'on pense, n'oser faire ce que l'on veut? Est-ce à ce prix qu'il faut vendre sa liberté, en se mettant en tant de postures différentes pour se rendre complaisant à tout le monde. **(Le P. Giroust,** *Sermon sur la Complaisance mondaine*).

[La flatterie nous instruit si nous le voulons]. — Il y a bien des choses à remarquer dans ceux qui flattent en donnant de fausses louanges. — *La première* est qu'ordinairement ils croient tout le contraire de ce qu'ils disent, et méprisent autant dans leur cœur ceux à qui ils les donnent qu'ils témoignent au-dehors d'estime pour eux. — *La seconde* se tire de la nature des louanges qu'ils choisissent : car ils en prennent d'ordinaire la matière de choses vraiment louables, qu'ils attribuent faussement à ceux qu'ils veulent flatter. Ainsi, ceux à qui l'on donne ces louanges n'en doivent conclure ni qu'ils ont effectivement ces qualités qu'on leur attribue, ni qu'il y ait des gens qui les croient, mais seulement que ces qualités sont louables, qu'il serait à souhaiter qu'ils les eussent; c'est-à-dire qu'ils peuvent apprendre par-là, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils doivent être. — *La troisième* chose enfin que la flatterie nous apprend, c'est que non-seulement le flatteur ne croit pas ce qu'il dit, mais qu'il suppose de plus, que celui qui flatte est assez dupe pour se laisser tromper par ces flatteries, et pour les prendre pour des louanges sincères; et, comme on ne saurait approuver des fausses louanges qu'en se flattant soi-même, tout flatteur condamne dans soi-même d'illusion et de vanité celui qu'il flatte. Enfin, comme c'est par intérêt, et non par inclination, que l'on se porte à la flatterie, et que l'on s'en sert seulement comme d'un moyen pour obtenir

ce qu'on prétend, il faut que les flatteurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fausses louanges sont assez amateurs d'eux-mêmes pour se laisser gagner par cette tromperie grossière. (*Essais de Morale*).

[Cause des excès des grands]. — La flatterie, particulièrement à l'égard des grands, est ordinairement la cause de tous les crimes qu'ils commettent : *Hæc est causa omnium malorum, hoc est quod virtutem maximè evellit.* Et si l'on bannissait des cours des souverains tous les flatteurs qui, par de lâches complaisances, semblent gagés pour approuver tout ce qu'ils font, on en aurait bientôt banni tous les vices. Que ne font point, en effet, ces lâches flatteurs pour leur plaire? Les voient-ils animés contre quelqu'un? ils ne manquent pas d'attiser le feu de leur colère ; ou, s'ils se sont vengés, d'approuver leur vengeance comme un acte de justice, en leur disant qu'on s'étonne qu'ils aient souffert si longtemps l'insolence de cette personne, qu'elle s'est attiré ce châtiment par sa témérité, etc. Si quelque grand opprime ses vassaux ou les personnes qui lui sont soumises, par des violences et des vexations les plus injustes, ne se trouve-t-il pas des flatteurs qui leur persuadent qu'ils sont les maîtres absolus de leurs biens? Ne leur font-ils pas souvent accroire que ce qui serait une injustice dans un autre est à leur égard un droit, dont la naissance et leur dignité les met en possession? S'ils se laissent dominer par une passion honteuse et criminelle, ne leur disent-ils pas ce qu'un flatteur dit autrefois à un empereur, qui craignait qu'un commerce de cette nature ne flétrît sa réputation : Que c'était à lui à faire des lois, et que son exemple effacerait la honte et l'opprobre qu'il croyait attachés à de semblables actions : *Desinunt probri esse, loco, purpurata flagitia.* C'est ce que S. Cyprien rapporte de son temps. De manière que, comme il n'y a ni vice ni crimes ni passions que les flatteurs ne trouvent le moyen de déguiser ou de justifier, ceux qui les écoutent, qui les souffrent ou qui ne sont point en garde contre leurs louanges fausses et empoisonnées, sont dans un continuel danger de commettre mille injustices et de se laisser entraîner dans toutes sortes de désordres.

La flatterie non-seulement corrompt le jugement et le sens le plus droit, mais encore pervertit la volonté, en faisant passer le vice pour vertu; et par ce moyen, au lieu d'en inspirer de l'horreur, y pousse ceux qui y ont déjà une assez forte inclination. Ainsi, le luxe, la prodigalité et les folles dépenses sont, si l'on en croit ces flatteurs, des marques d'un cœur grand, libéral, magnifique; les débauches les plus honteuses sont des amusements, ou tout au plus des péchés pardonnables, et une avarice sordide une sage épargne pour l'avenir, ou pour mettre en meilleur état les affaires présentes. Ainsi la flatterie sait donner à tous les autres vices des noms honorables, qui en couvrent la honte et qu'elle déguise, en sorte qu'un homme ne se connaît jamais, lors même qu'il se fait davantage connaître par ses crimes ou par ses défauts. Voilà à quoi sont sujets les

grands, qui ont toujours grand nombre de flatteurs, mais pas un seul véritable ami : ce qui fait que la vérité ne vient jamais jusqu'à leurs oreilles, parce qu'elle n'est jamais dans la bouche de ces lâches flatteurs. (**Anonyme.**)

[Il y a des flatteries fines et délicates]. — Il y a des flatteries moins grossières, mais qui, plus spirituelles, viennent aussi d'un raffinement de complaisance par lequel, sans paraître se contraindre, on condescend adroitement à toutes les passions d'autrui ; on ne dit rien qu'après y avoir bien pensé, on ne fait rien à contre-temps, on n'entreprend rien mal à propos. Tantôt on hasarde des paroles équivoques, dans la résolution de n'en plus dire si elles déplaisent, mais de les pousser plus loin si on les reçoit en bonne part. Tantôt on tâche de faire lire dans ses yeux et dans son geste ce que l'on a dans l'âme, et par un modeste silence, que l'on compose finement, on ne parle et on n'en dit que trop, l'occupation des flatteurs n'étant que d'étudier le génie d'un homme, à qui ils veulent plaire, afin que, dès qu'ils auront connu ce qu'il aime ou ce qu'il a en aversion, ils lui jettent finement, comme un appât, ce qu'il trouvera de plus agréable.

« Nous aimons presque tous à être flattés, dit S. Jérôme, et volontiers nous écoutons ceux qui nous flattent : *Naturali ducimur malo, et adulatoribus nostris libenter favemus.* » Quelque modestie que nous fassions paraître à rejeter les louanges qu'on nous donne, nous les recueillons intérieurement avec plus de plaisir. Nous rougissons de les entendre, et, à nous voir, on croirait que nous n'en sommes pas satisfaits ; mais notre cœur dément ces dehors trompeurs, et il n'est que trop vrai de dire que ces favorables témoignages qu'on nous rend de nos prétendus mérites nous réjouissent. En vain témoignons-nous de ne les pas mériter, nous nous faisons une espèce de mérite de notre modestie : en vain les recevons-nous froidement, nous sommes ravis de n'être pas seuls de notre opinion et de ce que nous pensons de nous-mêmes ce que les autres en pensent. Peut-être ne parle-t-on pas avantageusement de soi, ce serait une trop sotte vanité ; mais on est bien aise qu'on en parle. Peut-être dit-on de soi un peu de mal, mais c'est afin que d'autres en disent beaucoup de bien : tant on est bouffi d'orgueil, entêté de ses mérites et avide de louanges.

Un homme qui aime la flatterie et les louanges s'en remplit si fort l'esprit et s'en empoisonne tellement le cœur, que, quelque vicieux qu'il soit, il ne peut plus ni connaître son péché ni s'en corriger. Les langues des flatteurs, dit S. Augustin, sont comme des liens qui attachent ceux qu'elles flattent aux péchés qu'ils ont commis ; nul moyen, presque, de s'en débarrasser. Ils ne peuvent s'imaginer qu'ils soient autres eux-mêmes que ce qu'ils sont dans la pensée d'autrui ; ils se flattent les premiers, et, réfléchissant sur ce qu'on leur dit, l'opinion de leur mérite s'accorde naturellement avec ces témoignages étrangers. Et alors quelle apparence ou quelle espérance qu'ils se corrigent, puisqu'ils ferment toutes les avenues

de la grâce, en méprisant les salutaires avis qu'on pourrait leur donner d'ailleurs, et s'occupant uniquement de la fausse idée qu'on leur fait concevoir de leur personne ! (*Discours moraux*).

[On se rend méprisable en souffrant les flatteurs]. — Vous qu'une fortune précipitée et un coup de hasard a rendu riche et puissant, vous avez autour de vous des flatteurs qui relèvent par de magnifiques louanges vos prétendus mérites, qui s'épuisent pour vous en respects, en services, en éloges ; mais en êtes-vous plus estimé ? L'attachement que vous paraissez avoir à ces âmes vénales fait que l'on vous observe de plus près, qu'on remonte jusqu'à vos ancêtres, qu'on dit de qui vous êtes descendu, ce qu'était votre père, ce que vous avez fait de bassesses pour monter avec tant de rapidité au faîte de la grandeur. Vos flatteurs mêmes vous en estiment-ils davantage ? Oui devant vous ; et vous êtes leur dupe en secret ; oui, quand vous avez de quoi les récompenser ; oui, quand ils attendent de nouvelles faveurs : mais vous arrive-t-il quelque disgrâce ? leurs louanges tombent avec votre fortune. Ils ne vous louaient que par dissimulation et ils vous blâment par sincérité ; ils n'étaient attachés à votre personne que par intérêt, ils vous abandonneront par lâcheté ; ils étaient à vos gages tandis que vous étiez heureux, dès que vous ne l'êtes plus ils se moquent de vous.

Vous qu'une fragile beauté rend l'idole de tant de gens, vous vous voyez environnée d'une troupe d'esclaves, qui ne cherchent qu'à obéir à vos passions ou à les irriter ; vous écoutez avec une secrète joie les fades compliments qu'ils vous font ; vous recevez d'un air moitié sérieux moitié complaisant leurs soumissions et leurs louanges. Ils vous disent que vous êtes heureuse d'avoir tant d'avantages, et vous regardent comme leur divinité. Mais, croyez-moi, ils se moquent de vous : *Qui te beatam dicunt, ipsi te decipiunt* (Is. III). Ils connaissent votre faible, ils remarquent vos défauts, ils s'en divertissent en votre absence ; et, si vous n'êtes pas la victime de leurs railleries, vous donnez à rire à une infinité d'autres qui ont plus de raison et de bon sens.

Vous, qui que vous soyez, qui donnez aveuglément dans ce piége des flatteries humaines, sachez que ceux qui vous louent vous trompent : *Qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt*. Pourquoi ? parce qu'ils vous disent, non ce que vous êtes, mais ce que vous devriez être. Ils vous appellent prudents et sages, lorsque vous avez moins de prudence et de sagesse ; libéraux quand vous dépensez votre bien ; zélés quand vous êtes cruels ; humbles et honnêtes quand vous faites des bassesses ; vigilants quand vous êtes précipités et étourdis ; portés à servir vos amis quand vous commettez des injustices ; sévères à reprendre le vice quand vous éclatez en injures : désintéressés et généreux quand vous êtes prodigues. C'est à l'ombre de vous-mêmes qu'ils rendent ces avantageux témoignages, ils se moquent de vous quand ils vous applaudissent.

Vous reconnaîtrez bientôt la différence infinie qu'il y a entre un véritable ami et un flatteur. Celui-là vous reprend dans un esprit de charité, celui-ci vous flatte par un principe d'intérêt. Celui-là veut vous guérir, celui-ci cache ce qui devrait être guéri ; celui-là aime votre personne, celui-ci votre fortune ; celui-là cherche votre avantage, celui-ci les siens ; celui-là vous parle de bonne foi, celui-ci vous amuse et vous trompe... Dans une affaire qui regarde non-seulement votre réputation, mais, qui plus est, votre salut, fuyez ces flatteurs comme vous fuiriez le plus dangereux de vos ennemis ; et faites à Dieu la même prière que lui faisait David. « Faites, Seigneur, que ceux qui me flattent et qui me disent *courage, courage* ! tombent dans la confusion qu'ils veulent m'attirer par leurs fausses louanges. » (*Discours moraux*).

[Servitude honteuse du flatteur]. — Un flatteur, par une servitude honteuse, approuve tout ce que l'on fait, et son moindre crime est de dissimuler les mauvaises actions qu'il voit faire à l'auteur de sa fortune, pour ne lui pas déplaire. Il est muet pour les fautes qui le peuvent choquer, et par un consentement secret s'en rend complice, de peur d'offenser la personne qui peut lui être favorable. Mais, comme les grands sont idolâtres d'eux-mêmes, ce n'est pas assez à leur vanité de voir dissimuler leurs désordres ; qui ne les approuve pas les blâme ; qui ne les flatte pas ouvertement les offense, et qui leur refuse ses adorations les méprise. La langue n'est pas le seul instrument de la complaisance des flatteurs ; la flatterie a inventé de nouveaux artifices pour tromper. On dit que tout sert à l'amour pour exprimer sa passion et le flatteur met tout en œuvre pour se rendre agréable à ceux dont il veut gagner l'affection. L'ombre ne forme pas mieux les figures d'un corps solide que ce flatteur fait les postures qu'il voit faire, et quelquefois il s'impose une servitude si honteuse que la nature en rougit. Il multiplie les manquements dans sa personne, pour les excuser dans ceux à qui il s'efforce d'agréer ; il essaie de les contrefaire, s'il espère par cette difformité de faire sa fortune ; il semble corriger les imperfections naturelles des autres, lorsqu'il se les rend communes et qu'il fait gloire de les imiter. Il est vrai que la flatterie de la parole a plus d'adresse que celle des gestes, des postures, parce qu'elle fait approuver non-seulement les défauts de la nature, mais encore ceux de la morale ; et, par une espèce de magie, elle entreprend de faire du bien dans les sujets où il n'y en a point, ou de l'accroître, s'il y en a, par l'artifice de son éloquence. (**Le P. Jacques d'Autun**, *Conduite des illustres*, 2e partie).

[Remède contre le poison de la flatterie]. — La connaissance de notre propre misère nous devrait rendre insensibles aux discours des flatteurs. Celui qui sait se connaître soi-même et le fond de sa conscience n'est jamais séduit par des louanges extérieures, et ne mendie point une approbation étrangère. Un païen même donnait autrefois ce conseil à ses amis : Regar-

dez-vous, disait Sénèque (ép. 17e), au-dedans de vous-mêmes ; et, pour connaître qui vous êtes, ne vous en rapportez pas au sentiment d'autrui. Nul ne peut juger plus sainement de nos actions que nous-mêmes, et nous ne pouvons sans crime souffrir les fautes de ceux qui nous louent injustement pour couvrir les nôtres. C'est dans ce sentiment que S. Jérôme, écrivant à une personne d'une grande vertu, marque le chagrin qu'il a de ce que ses amis l'estimaient, et le croyaient tout autre qu'il n'était ; il se plaint de ce qu'ils ne l'aimaient pas, mais un autre sous son nom. Qui pratiquerait cette adresse ne se laisserait pas surprendre aux artifices de la flatterie. (*Le même.*)

[Condescendance chrétienne]. — On compte parmi les vertus une certaine condescendance qui nous fait accommoder aux mœurs et aux manières de ceux avec qui nous vivons ; et cette vertu, qui est ordonnée par la loi de Dieu, est une complaisance ou une inclination obligeante qui nous engage à céder aux autres, à les prévenir, comme parle l'Apôtre, par des témoignages de respect, d'honneur, et de déférence : *Honora invicem prævenientes* ; à entrer dans leurs sentiments, à approuver leurs desseins quand ils ne sont point opposés à notre devoir. S. Chrysostôme fait valoir sur ce sujet l'exemple de S. Paul, qui s'étudiait à se rendre commode et à plaire, autant que sa conscience lui pouvait permettre, à toutes sortes de personnes et en toute sorte de rencontres, pour les gagner tous à Jésus-Christ : *Per omnia omnibus placeo. Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* Mais il ne faut pas que cette complaisance ou condescendance dégénère en flatterie. Et ce grand Apôtre, qui se propose lui-même pour modèle d'une vertu si nécessaire pour gagner tout le monde et ne choquer personne, n'a jamais pu souffrir qu'on le soupçonnât d'être flatteur : *Neque enim fuimus aliquandò in sermone adulationis, sicut scitis.* (**Giroust**, *Carême*).

[Flatteur et flatté]. — Il est difficile de dire lequel des deux fait paraître plus de faiblesse, ou de celui qui ne rougit point de répandre la flatterie, ou de celui qui n'a pas honte de la recevoir. L'un montre peu de sincérité, peu de désintéressement, peu de noblesse dans ses sentiments ; l'autre ne saurait excuser la vanité et la petitesse de son génie. Le flatteur dément ses paroles par ses paroles mêmes ; il loue avec excès, et sa louange outrée est une preuve qu'il estime peu la personne à qui il la donne. S'il avait pour elle une véritable considération, il craindrait de lui déplaire en exagérant ses belles qualités ; il ne la croit pas sage, modeste, raisonnable, puisqu'il espère la gagner en blessant la sagesse, la modestie et la raison. Celui qui écoute volontiers la flatterie dément le mérite qui en est le sujet. Un vrai mérite hait les ornements étudiés dont on le pare : il se soutient par lui-même ; un éclat affecté le gâte, l'obscurcit, l'efface. C'est une preuve qu'on se sent indigne d'une juste louange quand on se plaît à

entendre une louange excessive. On devient méprisable en flattant, parce que l'on s'abaisse ; on rampe pour rendre un hommage qu'on ne doit point ; et c'est une audace qui tient de l'impudence, d'offrir, à une personne que l'on prétend honorer, un encens qui l'a déshonorée. La flatterie donnée et reçue augmente notre indignité ; notre vanité s'enfle, parce qu'on se moque de nous, et nous n'apercevons ni le mépris qu'on nous témoigne ni le mépris que nous méritons. (*Remarques sur divers sujets de religion et de morale*).

[Vains compliments]. — Je n'ai jamais su ce que c'était que de faire des compliments, et je n'ai jamais voulu le savoir : il m'a toujours paru qu'il y avait autant de lâcheté à en faire que de faiblesse à en être touché, et qu'il était plus chrétien et plus d'un honnête homme d'avertir sérieusement son ami de ce qu'il est et de ce qu'il doit craindre, que de le flatter de ce qu'il n'a point et de ce qu'il ne peut espérer. Vous recevrez d'ailleurs assez de civilités. Toutes les personnes que vous connaissez, et une infinité d'autres que vous ne connaissez point, commencent déjà à vous accabler de visites et de lettres ; tous s'efforcent de vous faire croire qu'ils prennent part à votre douleur; mais il y a de la flatterie et peu de sincérité dans les compliments. (**Le P. le Valois,** 8e *lettre sur la Retraite*).

[Jugement de Dieu]. — « Malheur à vous, dit l'Evangile, lorsque les hommes diront du bien de vous ! C'est ce que les Juifs faisaient à l'égard des faux prophètes. » (Luc. VI.) Nous pouvons assurer que cette malédiction ne tombe pas absolument sur ceux à qui l'on donne des louanges, mais sur ceux qui les recherchent, qui les désirent, qui se les attribuent, qui y mettent leur complaisance, et qui s'en font une gloire, au lieu de la rendre à DIEU, puisqu'il n'y a point de bien dont il ne soit la cause. Ainsi, DIEU ne frappe pas de sa malédiction ceux qui reçoivent des louanges, mais ceux qui les recherchent, qui se laissent séduire par la flatterie, qui s'élèvent, qui se rehaussent, qui se prévalent, et qui tirent de faux avantages de l'opinion qu'on leur témoigne qu'on a d'eux ; au lieu d'en prendre sujet de s'humilier, de se rabaisser, dans la vue des défauts, des imperfections, des faiblesses secrètes qu'ils renferment au-dedans d'eux-mêmes, et qui les couvriraient de honte et de confusion si elles étaient connues. (**L'Abbé de la Trappe,** *Réflexions sur l'Evangile de S. Luc*).

FOI

VERTU THÉOLOGALE,

Sa Certitude, — Ses Prérogatives, etc.

AVERTISSEMENT.

Il y a peu de sujets qu'on traite plus souvent dans les chaires, et dont les SS. Pères, les livres spirituels et les théologiens aient plus amplement parlé. Aussi, la Foi *est-elle la première entrée du christianisme, le fondement du salut, la première des vertus théologales et le principe de toute la morale chrétienne. C'est pourquoi, dans un sujet si étendu, il faut se prescrire des bornes. La meilleure manière et la plus utile d'en traiter est d'en parler par rapport aux mœurs.*

Nous avons déjà vu les motifs de crédibilité qui doivent nous affermir dans cette foi, lorsque nous avons parlé de l'établissement du Christianisme, et montré qu'elle a banni l'idolâtrie du monde, en même temps que la fausseté de toutes les autres religions. Nous avons aussi montré, dans un titre séparé, l'étrange aveuglement où sont les incrédules, les athées et les libertins. Nous n'en dirons rien ici davantage, et tous les matériaux que nous fournirons rouleront sur la certitude et la nécessité de la foi, sur la pratique et l'usage que nous devons faire de cette excellente vertu, sur le zèle à la défendre ; combien elle est rare aujourd'hui, comme affaiblie, presque éteinte dans la plupart des chrétiens. Mais il faut que tout cela soit traité moralement, c'est-à-dire par rapport aux mœurs et au règlement de notre vie.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *La nécessité* de la foi, et *les avantages* que nous en retirons feront les deux parties de ce Discours, lequel rassemblera ce qu'il y a de plus moral et de plus utile à ce sujet.

Première partie. — La nécessité de la foi. S. Paul l'a marquée particulièrement pour trois choses qui se réduisent à une seule, à notre salut : car c'est l'unique nécessaire, à quoi tout le reste doit aboutir. — 1°. Elle est nécessaire pour connaître et aimer Dieu comme il faut : *Accedentem ad* Deum, dit cet apôtre, *oportet credere quia est*, *et inquirentibus se remunerator sit* (Hebr. i). Or, ce n'est que par la foi qu'on le connaît, qu'on se forme une juste idée de sa grandeur et de ses perfections; que nous savons qu'il est notre dernière fin et qu'il doit faire notre souverain bonheur. Pour prouver cette vérité, il ne faut que faire réflexion sur le peu de connaissance que les plus sublimes esprits et les plus grands génies de la nature ont eu de ce souverain Etre, sans parler de ces erreurs populaires où sont tombées les personnes du commun, dans l'antiquité païenne. Quand les hommes se sont conduits par la lumière de leur raison quel aveuglement déplorable a régné sur toute la terre, durant tant de siècles! Comment eussent-ils pu aimer Dieu, qu'ils ne connaissaient point ou dont ils avaient une connaissance si imparfaite? Comment auraient-ils pu le trouver ou aller à lui, ne sachant pas les voies qui y conduisent? Il a fallu qu'un Dieu soit venu sur la terre pour nous les montrer, et pour nous instruire des vérités nécessaires pour le posséder un jour, et pour le connaître et l'aimer en ce monde : et c'est la foi qui nous les fait connaître, par la révélation que Dieu a daigné nous en faire, sans laquelle nous fussions éternellement demeurés dans ces épaisses ténèbres et dans cette affreuse ignorance des choses de notre salut. — 2°. La foi est nécessaire pour plaire à Dieu, dit le même apôtre : *Sine fide impossibile est placere* Deo. Or, c'est par la foi que nous devenons enfants de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, par la foi que nous lui appartenons, qu'il nous reconnaît pour son peuple fidèle, et que nous sommes marqués de son sceau dans le Baptême. Nous sommes le commencement d'une créature qui est à lui, qu'il a choisie parmi tant de milliers d'autres : *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus.* (Jacobi i). C'est, en un mot, une qualité sans laquelle il est impossible de lui plaire et de le posséder jamais. Il n'y a rien de plus constant que cette vérité, ni de plus facile à démontrer,

— 3°. La foi est absolument nécessaire pour vivre en chrétien et pour être vertueux ; jusque-là qu'il n'y a point de véritable vertu ni d'action qui mérite le ciel sans la foi, fondement et principe de toutes les vertus, et particulièrement de la charité, qui en est comme la forme. Ce qui a fait dire à l'Apôtre : *Fides quæ per charitatem operatur.* (Galat. v) : que c'est la foi qui met en action la charité, et conséquemment toutes les autres vertus. Et ainsi, si nous voulons plaire à Dieu, aller à Dieu, agir pour Dieu, et mériter de le voir et de le posséder éternellement, il ne faut pas nous contenter d'avoir la foi infuse reçue au Baptême, il faut encore l'avoir actuelle et vivre de la foi, comme parle encore le même apôtre.

Seconde partie. — Les avantages de la foi. — 1°. Elle élève nos esprits à un ordre surnaturel, qui nous dispose au bonheur du ciel ; et comme elle nous fait connaître Dieu sur la terre, elle lui fait rendre les souverains hommages. On peut s'étendre sur les admirables connaissances qu'elle nous donne, et que nulle créature ne pourrait jamais acquérir par les efforts de son esprit. — 2°. Elle sanctifie ceux qui sont vivement persuadés des vérités qu'elle enseigne. Car, comme elle est toute pure et toute céleste, elle ne peut subsister avec les vices, qui sont les impuretés de la terre et des semences de l'enfer. Je ne dis pas qu'on la perde par toutes sortes de péchés ni qu'elle nous justifie par elle-même, mais que, nous étant donnée non-seulement comme une science pour nous instruire, mais comme une sagesse de pratique pour la conduite de notre vie, ceux qui s'en servent ne peuvent manquer de parvenir à la sainteté, et ceux qui pèchent contre le témoignage qu'elle leur rend de leur devoir en sont privés par un effet du péché et de la justice de Dieu. — 3°. Elle nous fait résister à toutes les tentations de l'ennemi, et nous rend inébranlables contre toutes les puissances de l'enfer.

—

II. — La foi d'un chrétien doit avoir trois qualités, dont on peut faire trois parties :

La première est *la soumission* parfaite à ce que Dieu a révélé et aux décisions de l'Eglise.

La seconde, la fermeté, qui consiste à croire inébranlablement tout ce qui nous a été révélé, à le défendre, et à ne se point laisser aller aux opinions nouvelles et dangereuses.

La troisième, l'étendue, qui consiste à croire universellement tout, et à ne point partager sa foi, comme font les hérétiques, qui reçoivent avec nous quelques articles de cette foi et qui rejettent les autres. (*Tiré de Biroat dans son* Carême).

—

III. — 1°. La certitude de la foi. — Il ne peut y en avoir de plus

grande, parce qu'elle est fondée sur l'autorité de Dieu qui nous l'a révélée. Prophéties, que nous voyons si ponctuellement accomplies. Miracles incontestables, qui appuient notre foi, et qui ne nous permettent pas de douter.

2°. La force que nous inspire cette foi pour agir et pour entreprendre les choses les plus difficiles, et la constance qu'elle nous inspire pour souffrir, en vue de la gloire qu'elle nous fait espérer et dont elle est le fondement : *Sperandarum substantia rerum.* (Hebr. II).

—

IV. — La foi doit produire trois effets dans les véritables fidèles.

Le premier est de leur faire croire avec fermeté, et sans restriction, toutes les vérités que Dieu a révélées.

Le second de leur faire pratiquer toutes les lois qu'il nous a prescrites : car cette foi nous porte à la pratique de toutes les vérités chrétiennes, et ne s'en tient pas à la seule spéculation.

La troisième est de leur faire réprimer toutes les passions vicieuses et leurs mauvaises inclinations.

—

V. — La véritable foi consiste en trois choses;

1°. A croire *de cœur*, par une foi intérieure, ferme, inébranlable, tout ce que Dieu a révélé.

2°. A professer *de bouche* ce que l'on croit, avec une force, et un courage digne d'un chrétien.

3°. A témoigner par *ses actions* que l'on croit.

—

VI. — La foi des chrétiens de ce temps a particulièrement trois défauts, qu'on peut combattre dans les trois points de ce discours.

1°. Les uns ont une foi *curieuse*. Ils veulent savoir comment ce que Dieu a révélé se peut faire; ils demandent raison de tout, et sont du nombre de ceux dont parle S. Paul : *Languent circa quæstiones.* (I Tim. v).

2°. Les seconds ont une foi *lâche*, qui n'ose se déclarer, ni témoigner ce qu'ils sont, en public, par crainte des jugements des hommes.

3°. Les troisièmes ont une foi *mourante* et presque éteinte, sans mouvement et sans action : on ne les voit jamais agir en chrétiens, s'acquitter des devoirs de leur religion.

—

VII. — Il faut se donner de garde de trois défauts, qui se commettent ordinairement contre la foi.

1°. Il ne faut pas rechercher trop curieusement ce que Dieu a voulu qui nous fût caché : *Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ.*

2°. Il ne faut pas nier opiniâtrement ce qu'il a révélé, et qu'il a voulu être connu de nous. C'est ce qui fait les hérétiques.

3°. Il ne faut pas tenir captives les vérités qui nous sont connues, en ne vivant pas conformément à notre foi. C'est ce que font les mauvais catholiques.

—

VIII. — Deux sortes de personnes combattent leur foi et en sont les véritables ennemis.

1°. Ceux qui se font les arbitres de leur croyance, ne croyant que ce qui leur plaît et se faisant une religion à leur mode.

2°, Ceux qui croient que c'est assez d'avoir la foi pour être sauvé, sans pratiquer les bonnes œuvres.

—

IX. — La foi, pour être telle que Dieu la demande dans un chrétien, doit avoir particulièrement deux conditions :

1°. Elle doit être humble, soumise et docile, captivant son entendement sous le joug, comme parle S. Paul.

2°. Ce doit être une foi vive et agissante, qui nous fasse pratiquer les vérités que nous croyons.

—

X. — Il ne suffit pas d'avoir la foi ; il faut la faire entrer dans nos résolutions, dans nos actions et dans nos affections.

1°. Il faut employer les lumières de la foi dans tous nos conseils et dans toutes nos entreprises, pour ne rien faire contre la conscience, ou qui mette le salut en danger.

2°. Il faut qu'elle entre dans nos actions, pour nous inspirer la force et le courage de faire de grandes choses pour Dieu, et pour ne rien faire qui soit indigne d'un chrétien.

3°. Il faut qu'elle soit notre consolation dans nos souffrances, persuadés que nous devons être qu'un moment de souffrances pour Dieu en cette vie produira un poids de gloire dans l'éternité.

—

XI. — Sur la Parabole des Vierges sages et des Vierges folles.

1°. La véritable sagesse d'un chrétien est de se conduire par les lumières de la foi : c'est ce que font les véritables chrétiens, qui seuls méritent le nom de sages.

2°. C'est la plus téméraire de toutes les folies de se conduire par son propre sens, en matière de croyance et de religion.

—

XII. — On peut apporter deux causes du peu de foi qu'il y a aujourd'hui dans le monde.

La première est qu'on examine trop les vérités de la religion. On veut voir clairement ce qu'il faut croire simplement et avec soumission : de-là les doutes, les hérésies, les infidélités, les disputes éternelles sur les articles décidés.

La seconde est qu'on ne les examine pas assez, c'est-à-dire qu'on n'en conçoit pas assez l'importance ; qu'on n'y fait pas assez de réflexion : et de-là vient qu'on vit comme si l'on n'avait point de foi, et qu'on ne jouit point des avantages que nous pourrions en recevoir.

—

XIII. — Un Chrétien qui ne vit pas conformément à sa foi fait voir dans sa conduite.

1°. Qu'il n'a point de foi, j'entends celle qui est nécessaire pour être sauvé.

2°. Qu'il désavoue la foi dont il a fait profession au Baptème : *Verbis confitentur se nosse* Deum, *factis autem negant.* (Tit. I).

3°. Qu'il persécute la foi plus cruellement que ne font les tyrans et les hérétiques.

—

XIV. — Contre les mauvais chrétiens, dont la vie n'est pas conforme à leur foi.

1°. La mauvaise vie des chrétiens donne un juste sujet de douter s'ils ont la foi.

2°. Elle fait douter même si la foi est véritable, lorsqu'on voit qu'ils ne font pas ce qu'ils croient.

—

XV. — Trois choses nous engagent à avoir une foi vive ; le devoir, la nécessité, l'intérêt.

1°. *Le devoir*, C'est une soumission juste de soumettre sa raison à l'autorité d'un Dieu qui parle, et qui nous révèle une vérité ou un mystère que nous ne pouvons comprendre.

2°. C'est une soumission *nécessaire*, puisque, sans la foi, on ne peut plaire à Dieu ni être sauvé.

3°. *L'intérêt* nous y engage parce que c'est une soumission très-méri-

toire, puisque c'est le plus grand sacrifice que nous puissions faire à Dieu, et le plus grand hommage que nous lui puissions rendre. (*Tiré du P. Giroust, Carême*.)

—

XVI. — 1°. La foi ne nous humilie que pour nous élever.

2°. Elle ne nous aveugle que pour nous éclairer, puisquelle nous apprend des vérités que nous ne pourrions jamais connaître par les faibles lumières de notre raison.

3°. Elle ne nous donne une espèce de mort, en nous empêchant d'agir conformément à notre nature, que pour nous procurer une vie plus noble et plus sainte.

—

XVII. — 1°. Quoique la foi seule ne suffise pas pour nous sauver, et que ce soient nos bonnes œuvres qui, unies aux mérites de Jésus-Christ nous donnent droit au ciel, c'est cependant une proposition véritable, et qui peut avoir un sens très-catholique, que la foi nous sauve et nous justifie.

2°. Cette même foi qui nous sauve nous condamne, et est souvent le sujet de notre perte. — La preuve de ces deux vérités fera voir qu'elles ne se détruisent point, quoiqu'il y paraisse de la contradiction; et l'on peut prendre ces deux vérités pour partage d'un discours. — 1°. La foi nous sauve et nous justifie devant Dieu; — 2°. Cette même foi nous accuse et nous condamne. La foi est un principe de salut pour les âmes saintes; la foi est un sujet de condamnation pour les âmes endurcies. (*Bourdaloue*).

—

XVIII. — On peut distinguer trois sortes de foi, qui toutes trois sont nécessaires à un chrétien pour être sauvé.

La première est une foi qu'on peut appeler *de spéculation*, qui consiste à croire fermement toutes les vérités qui nous sont révélées et que l'Eglise nous propose.

La seconde est une foi *de pratique*, qui consiste à conformer sa vie et ses actions aux vérités de la foi, et à suivre ses maximes.

La troisième est une foi *d'exemple*, qui consiste à professer hautement et publiquement cette foi, en s'acquittant des devoirs auxquels elle nous engage. (*Tiré du Carême de Biroat*).

—

XIX. — Rien de plus humiliant que la foi, et rien n'est plus noble ni plus grand. De-là on infère ces vérités, qui en font connaître la nature et les effets.

La première, que la foi nous abaisse en nous faisant connaître la grandeur de DIEU et la bassesse de notre néant ; notre faiblesse, en nous apprenant que nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; et enfin la misère où le péché nous a réduits. Tout cela est bien capable de rabaisser notre orgueil.

La seconde : la foi nous élève, par les hautes vérités qu'elle nous enseigne, par la connaissance des choses divines, par l'état où elle nous met, par les grâces qu'elle nous attire, par la force et le pouvoir qu'elle nous donne.

—

XX. — 1°. Quoique la foi soit obscure, c'est elle qui nous éclaire en nous aveuglant ; puisqu'elle nous découvre les choses divines, que ni les philosophes ni les plus grands génies du monde n'avaient pu découvrir.

2°. Elle captive notre entendement et le réduit à la servitude, comme parle l'Apôtre ; mais c'est pour nous délivrer de l'esclavage de l'opinion et des faux jugements des hommes touchant les biens et les maux de cette vie.

3°. Quoique, pour l'ordinaire, elle soit morte dans l'esprit des hommes, elle est pourtant le principe d'une vie surnaturelle et toute divine : *Justus ex fide vivit.* (Rom. II).

—

XXI. — 1°. Il faut *croire* les vérités révélées, parce qu'elles viennent de DIEU.

2°. Il faut les *méditer*, réfléchir sur ces vérités, pour qu'elles fassent impression sur nos esprits.

3°. Il faut les *mettre en pratique* ; autrement elles ne serviront qu'à notre condamnation.

—

XXII. — Ces deux propositions peuvent faire le partage d'un discours.

La première : Ce qui fait voir la grandeur et le pouvoir de notre foi, c'est de soumettre l'esprit des hommes : — 1°. Parce que c'est la plus grande victoire qu'elle puisse remporter ; — 2° Parce que c'est ce que l'esprit trouve de plus difficile, à cause de l'orgueil qui lui est naturel, et qui fait qu'il ne se rend qu'à ce qui lui paraît évident ; 3°. Parce que c'est ce qui fait le plus éclater la souveraine autorité de DIEU.

La seconde : C'est en quoi consiste la grandeur de l'esprit humain, d'être soumis aux vérités de la foi. — 1°. C'est ce qui lui donne cette étendue de connaissances qu'il n'aurait jamais pu acquérir par son étude et ses spéculations. — 2°. C'est ce qui l'élève au-dessus de ses forces et de sa capacité naturelles. — 3°. C'est ce qui arrête tous ses doutes et ses incertitudes.

XXIII. — Quoique la foi soit bien différente de la lumière de gloire, elle a cependant trois effets qui lui sont communs avec cette admirable qualité.

La première est qu'elle nous découvre la grandeur, les perfections et les mystères de Dieu ; d'une autre manière à la vérité, mais qui n'est pas moins certaine : *Videmus nunc per speculum et in ænigmate.*

La seconde : Elle nous élève dans un état tout autre que celui de la nature; comme fait la lumière de gloire, en nous rendant capables de connaître Dieu, etc.

La troisième : Elle nous rend en quelque manière impeccables. Car, si on se conduisait par les lumières et les maximes de la foi on ne pécherait jamais.

—

XXIV. — Les conditions que doit avoir la foi d'un véritable chrétien, et les motifs qui nous obligent à croire ce que la foi nous propose.

Les conditions sont : — 1°. La foi doit être universelle et s'étendre sur tout ce que Dieu a révélé. — 2°. Elle doit être ferme et inébranlable, quelque contradiction apparente qui se présente à notre esprit. — 3°. Elle doit être héroïque, en sorte qu'on soit prêt à donner sa vie et à verser son sang pour la défendre.

Les motifs sont : — 1°. L'autorité d'un Dieu ; — 2°. L'amour que nous lui devons, qui ne peut subsister sans la foi ; — 3°. Notre propre intérêt, puisque sans la foi on ne peut arriver au bonheur éternel.

—

XXV. — S. Augustin dit que tout le mal de l'homme est l'erreur et la faiblesse : or, la foi remédie à ces deux maux.

1°. Elle dissipe l'erreur de l'esprit et lui fait connaître la vérité.

2°. Elle soutient la faiblesse de la volonté, par l'espérance des biens éternels qu'elle découvre et qu'elle fait acquérir à l'homme.

—

XXVI. — Voici deux réflexions ou deux vérités bien capables de nous faire rentrer en nous-mêmes.

La première : Il y a une infinité de personnes qui ont grand sujet de craindre qu'elles n'aient perdu la foi : — 1°. Quand on considère la manière de vie de tant de personnes qui rendent à Dieu un culte purement extérieur, et qui marquent par leurs actions qu'elles ne croient point; — 2°. En considérant leurs doutes, leurs discours, l'indifférence qu'elles ont sur tout ce qui regarde la religion ; — 3°. Le peu de bonnes œuvres qu'elles font.

La seconde : Il y a une infinité de personnes qui ont tout sujet de craindre de la perdre : — 1°. Parce que Dieu la retire de ceux qui en font un mauvais usage. — 2°. Parce qu'elle se perd, faute de la mettre en pratique. — 3°. Parce qu'on ne cultive point ce don précieux et qu'on n'en fait pas assez d'estime. Combien de royaumes l'ont perdue et ont donné accès à l'erreur et à l'hérésie !

—

XXVII. — 1°. Le libertinage et la corruption des mœurs rendent la foi inutile pour le salut.

2°. La foi rend la mauvaise vie d'un chrétien infiniment plus criminelle devant Dieu, et par conséquent plus digne de châtiment dans l'autre vie.

Premier Point. — Nous considérerons, dans la 1re Partie, ce qui rend la foi victorieuse et invincible, savoir : — 1°. La conviction des vérités qu'elle nous enseigne : car alors il n'y a rien qu'on n'entreprenne ; comme au contraire rien ne rend plus lâche dans le devoir que quand on ne croit qu'à demi. — 2°. La fréquente méditation des vérités et des maximes de cette foi : sans cela, elle languit.

Second Point. — Ce qui affaiblit la foi ce sont : — 1°. Les vices et les passions ; — 2°. L'attachement aux biens sensibles ; — 3°. Les difficultés qui se rencontrent dans la pratique des vérités chrétiennes.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin** a un livre, *De fide et operibus,* où il fait voir particulièrement que la foi sans les bonnes œuvres ne peut nous sauver. — I *Doctrina Christi,* il montre que, quand la foi vient à se perdre, elle entraîne nécessairement la perte de la charité. — *Enchyridium;* illusion de ceux qui croient qu'avec la foi seule, sans une sainte vie, on peut être sauvé. — *Contrà Manichœos*, 17 : que les bonnes œuvres sont la véritable marque qu'on a la foi. — Lib. 83 *Quœstionum :* que la foi sans les bonnes œuvres ne suffit pas pour être sauvé. — V *Contrà Faustum*, il enseigne la même chose, et aussi sur le ps. 127.

Le même, *Contrà Epistolam fundamenti*, montre admirablement la vérité de notre foi. — *Serm.* 195 *de tempore* : excellence de cette vertu. — *Tract.* 68 *in Joannem :* que la foi consiste à croire ce qu'on ne peut voir. —

Le même, ou l'Auteur du livre intitulé *De vitâ christianâ,* prouve par un long discours qu'il faut, avec la foi, faire de bonnes œuvres.

S. Jérôme, *Dialog. adversùs Luciferianos,* expliquant ces paroles, *Putas, cùm venerit Filius Hominis, fidem inveniet in terrâ?* montre que cela doit s'entendre de la foi parfaite, qui est accompagnée de bonnes œuvres. — II in cap. 3 *Habacuc,* sur ces paroles, *Ficus enim non florebit et non erit germen in vineis*, les applique à ceux qui disent qu'ils ont la foi et qu'ils sont dans l'Eglise, sans faire des œuvres de justice.

S. Ambroise, *De vocat. gentium,* 3, montre, par plusieurs passages et témoignages de l'Ecriture, que la foi est un pur don de DIEU. — Serm. 1er et 2e. *De grano sinapis :* force et efficace de la foi sur les fidèles.— *Ad Gratianum et contrà Arianos*, il parle amplement de la foi.

S. Grégoire, IV *Moral., in cap.* 14 *Jobi,* prouve la nécessité des bonnes œuvres avec la foi. — XXIX *Moral.* sur le chap. 15 : de l'abandon des Juifs et de la vocation des gentils à la foi.

S. Chrysostôme a un sermon *De fide, spe et charitate.* — Serm. 24 *ad Ephes.* in hæc verba, *Sumentes scutum fidei*, il montre que la foi est véritablement un bouclier qui nous défend contre tous les traits de nos ennemis. — *Homil.* 7 *in Hebr.* : que la foi sans les bonnes œuvres ne suffit pas pour être sauvé.

Origène, *Homil.* 16 *in* 21 *Matth.,* sur ce que le Fils de DIEU maudit le figuier où il ne trouva que des feuilles sans fruits : que les bonnes œuvres doivent toujours accompagner la foi.

S. Basile, *Homil.* 4 *et* 15.

S. Grégoire, de Nazianze, *Orat* 49.

S. Fulgence, *ad Petrum et Donatum.*

S. Ephrem, tom. I.

S. Athanase, tom. I.

Yvo Carnotensis, *Decret.* part. I, 17.

S. Bernard. *Serm.* 2 *in fest. Pasch.*, compare la foi sans la charité à un corps sans vie et sans mouvement.

Guillelmus Parisiensis.
Dionysius Carthusianus. } ont traité ce sujet.

[Livres spirituels et autres]. — **Louis de Grenade,** *Catéchisme*, Symbole de la foi.

Cambolas, livre intitulé *Le modèle de la vie chrétienne,* traite amplement de la conformité de la vie du chrétien avec la foi, où il parle de tout ce qui regarde la morale de ce sujet.

Le P. Caussin. *Cour sainte,* livre 3 chap. 4.

Louis du Pont, *perfection*, Traité I, chap. 7, 8, 9.

Petrus Sanchez, *De regno* DEI, part. IV, 23.

Le Pédagogue chrétien, part. II, 23.

Petrus Canisius, *Opus Catechist. majus.* 1.

Bernardinus Rossignolus, *De Disciplinâ christianâ* III, 4.

La Morale chrétienne, 1er Traité préliminaire, sect. 2, art. 1.

Le P. Crasset, *La foi victorieuse.*

Le P. Rapin a aussi fait un livre sur *La foi des premiers siècles.*

Le P. Saint-Jure en a fait un intitulé *Les trois filles de Job*, où il traite de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

Le P. Bonal, *Le chrétien du temps,* III, 3.

Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte, Traité 6, chap. 1.

Conradus Clingius, *Catech.* I,, et in *Locis communib.* II.

Joannes Cocleus, *Apologia contrà Melancthonem.*

Toletus, *Instruct. Sacerdotum* IV.

Lipomanus, *Contrà Lutherum.*

Joannes-Franciscus Picus.

Dandinus, in *Ethicis Sacris,* a fait un ample traité de la foi.

[Les Prédicateurs]. — **Le P. de Lingendes** a trois Sermons de suite sur la foi.

Biroat, 1er Sermon de l'*Avent.* — 1er jeudi de *Carême.*

Maimbourg, *Carême* : des qualités essentielles de la foi.

Le P. Texier, *Avent*, a deux Sermons de suite sur la foi. — *Dominicale,* 18e dim. apr. la Pentec. : de la foi actuelle.

La Font. Serm. pour le 20e dim. apr. la Pentecôte.

Le P. Masson de l'Oratoire, *Avent.*

Le P. Duneau, *Dominicale*, 1er dim. apr. Pâques.

Le P. de la Colombière, *Réflexions Morales.*

Le P. Giroust, *Carême.*

Dans les *Sermons Moraux*, il y en a un sur la Foi.

Dans les *Discours chrétiens,* 23e dim. apr. la Pentecôte.

De la Volpillière, parmi ses Discours.

Fromentières.

Le P. Cheminais.

Houdry, Sermon pour le 1er jeudi de Carême. — *Sermons particuliers*, il y en a un sur l'incrédulité et l'infidélité.

Essais de Sermons: 20e dimanche après la Pentecôte. — 3e dim. de l'*Avent;* — 1er dessein pour le jour de l'Epiphanie. — 3e dimanche apr. l'Epiph. — Quinquagésime. — Pour le 3e dessein de l'*Avent,* trois sermons de suite.

Les mêmes. Pour le Dimanche de la Quinquagésime.

[Recueils]. — **Louis de Grenade,** in *Locis communibus*, Titulo *Fides.*

Busæus, in *Viridario,* Titulo *Fides.*

Labatha, titulo *Fides.*

Berchorius.
Drexellius, I *Rosæ selectæ*, 4.
Peraldus, I part. titulo *Fides*.

§ III.

Passages, Exemples et Applications de l'Écriture.

Non fecit taliter omni nationi, neque judicia sua manifestavit eis. Ps. 147.

DIEU n'a point traité de la sorte les autres nations; et il ne leur a point manifesté ses lois et ses préceptes.

Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ. Proverb. XXV, 27.

Celui qui veut sonder la majesté divine sera accablé de sa gloire.

Qui credit DEO *attendit mandatis.* Eccli. XXXII, 28.

Celui qui croit en DIEU est attentif à ce que DIEU donne.

Si non credideritis, non intelligetis. Isaiæ VII, 9.

Si vous n'avez une ferme foi, vous n'aurez point l'intelligence.

Justus in fide suâ vivet. Habacuc. II, 4.

Le juste vivra de sa foi.

Qui incredulus est, non erit recta anima ejus in semetipso. Ibid. II, 4.

Celui qui est incrédule n'a point l'âme droite.

Vade, et sicut credidisti fiat tibi. Matth. VIII, 13.

Allez, et qu'il vous soit fait dans la mesure de votre foi.

Si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic Transi hìnc illùc, *et transibit; et nihil impossibile erit vobis.* Matth. XVII, 19.

Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne *Transporte-toi* d'ici là, et elle s'y transporterait; rien ne vous est impossible.

Qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit; qui verò non crediderit condemnabitur. Marci XVI, 16.

Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira point sera condamné.

Credo, Domine : adjuva incredulitatem meam. Marci IX, 23.

Seigneur, je crois : aidez-moi dans mon incrédulité.

Filius Hominis veniens, putas, inveniet fidem in terrâ? Luc. XVIII, 8.

Lorsque le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ?

Dedit eis potestatem filios DEI *fieri, his qui credunt in nomine ejus.* Joan. I, 12.

Il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de DIEU à ceux qui croient en son nom.

Qui verbum meum audit et credit ei qui misit me habet vitam æternam. Joann. V, 24.

Celui qui entend ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle.

Multi ex principibus crediderunt in eum, sed non confitebantur : dilexerunt enim magìs gloriam hominum quàm gloriam DEI. Joan. XII, 42.

Quelques-uns des principaux d'entre les Juifs crurent en lui, mais ils n'osaient le connaître, car ils ont plus aimé la gloire des hommes que la gloire de DIEU.

Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti. Marci IX, 22.

Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit.

Qui non credit jàm judicatus est. Joan. III, 18.

Celui qui ne croit pas est déjà jugé.

Qui incredulus est non videbit vitam, sed ira DEI *manet super eum.* Ibid. 36.

Celui qui ne croit pas ne verra point la vie éternelle ; la colère de DIEU demeure sur lui.

Numquid incredulitas illorum fidem Dei *evacuabit?* Roman. III, 3.

Si quelques-uns d'entre eux n'ont pas cru, est-ce que leur incrédulité anéantira la fidélité de Dieu?

Credidit Abraham Deo, *et reputatum est illi ad justitiam.* Roman. IV, 3.

Abraham crut ce que Dieu lui avait dit, et sa foi lui fut imputée à justice.

Justus autem ex fide vivit. Roman, I, 17.

Le juste vit de la foi.

Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. Roman. X, 10.

On croit de cœur pour être justifié, et on confesse de bouche pour être sauvé.

Qui veritatem Dei *in injustitiâ detinent.* Roman. I, 18.

Ils retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice.

Si habuero omnem fidem, ità ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. I Corinth. XIII, 2.

Quand j'aurais toute la foi possible, une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien.

In captivitatem redigentes omnem intellectum, in obsequium Christi. II Corinth. X, 5.

Nous réduisons en servitude tous les esprits, pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ.

Vosmetipsos tentate si estis in fide; ipsi vos probate. II Corinth. XIII, 5.

Examinez-vous vous-mêmes pour reconnaître si vous avez la foi; éprouvez-vous vous-mêmes.

Gratiâ estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis; Dei *enim donum est, non ex operibus.* Ephes. II, 8.

C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi : et cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu.

In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela iniquissimi ignea extinguere. Ephes. VI, 16.

Servez-vous, en toutes les rencontres, du bouclier de la foi, afin de pouvoir éteindre tous les traits enflammés du malin esprit.

Unus Dominus, una fides, unum baptisma. Ephes. IV, 5.

Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême.

State in fide. I Corinth. XVI, 13.

Demeurez fermes dans la foi.

Christum *habitare per fidem in cordibus vestris.* Ephes. III, 17.

Que Jésus-Christ habite par la foi dans vos cœurs.

Fide stas; noli altum sapere, sed time. Roman. XI, 20.

Vous êtes ferme dans la foi : prenez garde de vous élever, tenez-vous plutôt dans la crainte.

Fides quæ per charitatem operatur. Galat. V, 6.

La foi qui agit par la charité.

O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati? Galat. III, 1.

O Galates insensés, qui vous a fascinés pour vous rendre ainsi rebelles à la vérité?

Quam quidam repellentes (conscientiam), circà fidem naufragaverunt. I Timoth. I, 19.

Quelques-uns, ayant renoncé à leur conscience, ont fait naufrage dans la foi.

Credere oportet accedentem ad Deum *quia est et inquirentibus se remunerator sit.* Hebr. XI, 6.

Pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il y a un Dieu, et qu'il récompense ceux qui le cherchent.

Arbitramur justificari hominem per fidem, sine operibus legis. Roman. III, 28.

Nous croyons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi (mosaïque).

Sine fide impossibile est placere Deo. Hebr. XI, 6.

Il est impossible de plaire à Dieu sans la foi.

Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Hebr. XI, 1.

La foi est le fondement des choses que l'on espère, une preuve certaine de ce qui ne se voit point.

Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, etc. Hebr. XI, 33.

C'est par la foi que les saints ont conquis les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice, ont reçu les promesses, etc.

Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci. Ibid. XIII, 9.

Ne vous laissez point emporter à la diversité des opinions et des doctrines étrangères.

Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ità et fides sine operibus mortua est. Jacobi II, 26.

Comme le corps est mort lorsqu'il est sans âme, ainsi la loi est morte lorsqu'elle est sans œuvres.

Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? Numquid poterit fides salvare eum? Ibid. 14.	Mes frères, que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? La foi le pourra-t-elle sauver?
Fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsâ. Ibid. 17.	La foi qui n'a point les œuvres est morte en elle-même.
Videtis quoniam ex operibus justificatur homo, et non ex fide tantùm. Ibid. 24.	Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres, non pas seulement par la foi.
Omnia quæcumque petieritis in oratione, credentes, accipietis. Matth. XXI, 22.	Quoi que ce soit que vous demandiez par la prière, vous l'obtiendrez si vous le demandez avec foi.
Quia vidisti me, Thoma, credidisti: beati qui non viderunt et crediderunt. Joan. XX, 29.	Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : heureux ceux qui croient sans avoir vu.
Confitentur se nôsse DEUM, *factis autem negant.* Tit. I, 16.	Ils font profession de connaître DIEU, mais ils le renoncent par leurs œuvres.
Ostende mihi fidem tuam sine operibus, et ego ostendam tibi ex operibus fidem meam. Jacobi II, 18.	Montrez-moi votre foi sans les œuvres, et moi je vous montrerai ma foi par mes œuvres.
Habemus firmiorem propheticum sermonem; cui benè facitis attendentes quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco. II Petri I, 19.	Nous avons les oracles des prophètes, dont la certitude est plus affermie, auxquels vous faites bien de vous arrêter comme à une lampe luisant dans un lieu obscur.
De tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. I Petri II, 9.	Dieu vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Abraham.] — La foi d'Abraham est louée par l'Apôtre principalement en trois choses: — La première, pour être sorti de son pays par l'ordre du Seigneur, afin d'aller dans une terre étrangère, sans savoir où il allait : *Exiit nesciens quò iret.* Et quand il fut arrivé, il n'y trouva pas d'abord un établissement à sa fortune; au contraire, il fut obligé de voyager en Egypte, pour éviter la famine qui était en la terre de Chanaan, où DIEU l'avait mené ; et pendant plusieurs années il n'eut point d'autre habitation que sous des tentes, à la campagne. Néanmoins, parce que DIEU lui avait promis de lui donner en possession cette terre et à sa postérité, il demeura ferme dans sa foi : *Expectabat enim fundamenta habentem civitatem cujus artifex* DEUS (Hebr. XI.) La seconde chose est expliquée dans l'Epître aux Romains. DIEU lui avait promis qu'il serait père de plusieurs nations, et que de lui sortiraient des rois et des peuples qui égaleraient en nombre les étoiles du ciel. Cependant, quoiqu'il fût déjà âgé de cent ans et que Sara sa femme fût stérile, il crut que DIEU ne manquerait pas à sa promesse, et il ne chancela point en sa foi qui est le fondement de l'espérance : et quoiqu'il ne fût plus en état d'espérer ce bonheur selon toutes les raisons humaines, il fortifia son espérance par sa foi : *Contrà spem in spem credidit, ut fieret pater multarum gentium* (Rom. IV). — La troisième fut lorsqu'il reçut le commandement de sacrifier son fils unique,

C'était ce fils duquel Dieu lui avait dit: *In Isaac vocabitur semen tibi.* Comment s'accorderait le commandement d'offrir ce fils en sacrifice avec la promesse de multiplier par lui sa postérité ? Il ne s'arrêta point à examiner ce commandement, dans la croyance ferme et inébranlable que Dieu, qui avait promis et commandé, trouverait le moyen d'accorder sa promesse avec l'exécution du commandement, en ressuscitant celui qui aurait été sacrifié : *Fide obtulit Abraham Isaac, arbitrans quia et à mortuis suscitare potens est* Deus.

[Moïse]. — La foi de Moïse est aussi fort recommandée par l'Apôtre, en ce que, pouvant être reconnu pour le fils de la fille de Pharaon, qui l'avait adopté, il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir des délices et des richesses des Egyptiens. ayant en vue l'ignominie de la croix de Jésus-Christ : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi* (Ibidem). Il fallait que sa foi fût bien vive et bien grande, puisqu'elle s'étendait jusqu'au mystère de la Croix tant de siècles auparavant.

[Noé]. — L'Apôtre, parlant de la foi des anciens patriarches, remarque particulièrement qu'ils ont cru des choses qu'ils ne voyaient point et qui semblaient éloignées de toute apparence : pour nous faire entendre par-là que la foi est d'autant plus recommandable qu'elle se porte à des objets moins visibles. Ainsi, Noé commença à bâtir l'arche cent ans avant le déluge, croyant fermement qu'il arriverait, quoiqu'il en fût fort éloigné : *Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhùc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ, et justitiæ quæ per fidem est hæres est institutus.* (Hebr. xi). Noé donc, plein de foi, devint alors le prédicateur de toute la terre, et fit par ses œuvres ce que Jonas fit ensuite dans Ninive par ses paroles, criant, en quelque sorte, par la construction de cette Arche : *Encore un peu de temps, et le monde sera détruit.* Il semble qu'il n'y avait rien de si puissant pour faire rentrer les hommes en eux-mêmes que de voir construire devant leurs yeux ce bâtiment qui devait sauver Noé du naufrage dont Dieu les menaçait. Cependant ces personnes manquèrent de foi, et, par un endurcissement qui fut le premier châtiment de leurs crimes, ils virent bâtir cette arche avec des yeux indifférents. Ils se rirent même, sans doute, des menaces dont on les voulait épouvanter, et se moquèrent apparemment de Noé, de ses avertissements et de ses précautions : et ceux-même qui bâtissaient l'arche, ce qui est effroyable, n'en tirèrent aucun secours, parce qu'ils n'ajoutèrent aucune foi à ce que Noé leur disait.

[Les autres SS. patriarches]. — Que dirons-nous de ce long dénombrement de tant de patriarches de la loi de nature et de la loi écrite ? d'Abel, d'Enoch de Joseph, de Josué, et des autres dont il est parlé dans l'Epître aux

Hébreux? Il n'est point nécessaire de faire l'éloge de chacun en particulier. Contentons-nous de dire, en général, avec l'Apôtre, que par la foi ils ont conquis des royaumes, ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu, reçu l'effet des promesses, arrêté la violence du feu, évité le tranchant de l'épée, ont été guéris de leurs maladies, remplis de force et de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées étrangères, etc. Que si tous ces saints de l'Ancien-Testament sont morts dans la foi, eux à qui il semble qu'on n'ait demandé que l'accomplissement de la loi, n'y sommes-nous pas bien plus engagés, nous qui avons présents à nos yeux l'auteur et le consommateur de la foi.

EXEMPLES TIRÉS DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[La foi des Mages]. — La foi de ces rois Mages, au sentiment de S. Chrysostôme et de tous les Pères qui en ont parlé, n'a pas été l'ouvrage de l'étoile qui leur apparut, mais de Dieu même qui agit dans leurs âmes. La vertu de ces princes fut sans doute admirable, non-seulement parce qu'à la vue de ce nouvel astre qui leur annonçait la naissance du Messie ils se mirent en chemin et vinrent de si loin pour l'adorer, mais encore parce qu'ils agirent avec tant d'assurance et de liberté avec Hérode. Ils ne craignirent ni la colère du peuple ni la tyrannie de ce roi : ce qui donne sujet de croire que ces mages devinrent ensuite dans leurs pays les prédicateurs de la vérité. Car, après avoir parlé si hardiment à un peuple étranger, il y a apparence qu'ils l'ont fait encore plus dans leur propre pays, principalement ayant été instruits depuis par la parole d'un ange et par le témoignage des prophètes. C'est ce qu'en dit S. Chrysostôme. (*Serm.* 6 *sur S. Matthieu*, chap. 2).

[La Ste Vierge]. — Quelle a dû être la grandeur de la foi de la Sainte Vierge, pour croire les choses qui se sont accomplies en elle? C'est ce qui fit le sujet de l'admiration de sa cousine Elisabeth, quand elle la reçut dans sa maison : *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi à Domino.* Bienheureuse votre foi ! bienheureuse votre âme, qui a pu avoir une foi assez ferme pour croire tant de choses qui paraissent impossibles à l'esprit humain ! Croire que vous seriez mère en demeurant vierge ; croire que vous seriez mère de Dieu, qui est votre père ; croire qu'une créature pourrait donner l'être à un Dieu éternel ; croire que vous renfermeriez dans l'espace étroit de votre sein le Dieu immense que toute la vaste étendue des cieux ne saurait comprendre ; croire que vous concevrez un fils par l'opération du Saint-Esprit, et que par sa vertu divine vous seriez Mère d'un Fils dont le Père éternel est le père? O Dieu !

quelle a dû être la grandeur de votre foi, pour croire fermement tous ces prodiges !

[S. Pierre]. — Pour croire, il faut une humble soumission de la volonté : et c'est en quoi la foi des fidèles est différente de celle des démons, qui y sont forcés par l'évidence. En effet, je vois que S. Pierre en disant « Vous êtes le Christ et le fils du Dieu vivant », ne fait point de confession de foi que celle que les démons ont faite. Et d'où vient donc que les démons ne participent point aux avantages de S. Pierre, et que leur foi ne les fait point déclarer bienheureux, comme il arrive au prince des Apôtres ? Voici tout le mystère. C'est que les démons ne croient qu'y étant forcés et comme par dépit contre Dieu, et non en s'assujettissant à Dieu, ni par soumission à l'infaillible vérité de ses paroles ; ils ne disent et ne reconnaissent la vérité que par crainte, forcés par son évidence ; mais S. Pierre en fait protestation et la confesse en toute liberté, par amour et par esprit de soumission.

[S. Thomas]. — Quel fut le péché de S. Thomas, lorsqu'il douta de la résurrection du Fils de Dieu, que lui annonçaient les autres Apôtres ? Je ne prétends pas faire de vains efforts pour l'excuser, et dire avec quelques docteurs que ce ne fut pas tant une infidélité qu'une curiosité qu'il croyait nécessaire pour autoriser davantage l'Evangile, persuadé que les peuples ne pourraient résister à son témoignage, s'il pouvait leur dire avec S. Jean : « Ce que je vous annonce du Verbe de vie est si incontestable, que je l'ai entendu de mes oreilles, que je l'ai vu de mes yeux, et que je l'ai touché de mes mains. » Non, Chrétiens : S. Thomas fut infidèle ; il douta de la résurrection de son Maître, et par conséquent de sa divinité ; il jure qu'il ne croira pas s'il ne voit dans les mains de Jésus-Christ la marque des clous qui les ont percées. Sous prétexte d'un grand attachement à son service, il demande, par une curiosité cruelle, dit S. Pierre-Chrysologue, de rouvrir les plaies que lui ont faites les bourreaux, et il persévère huit jours dans son obstination. Qui eût pensé que le Fils de Dieu fût allé chercher cet Apôtre dans son infidélité ? qui eût cru qu'après ces paroles opiniâtres, *Non credam*, la grâce eût pris soin d'éclairer son esprit rebelle ? C'est pourtant dans cet égarement qu'elle lui présente la lumière qui dissipe les ténèbres de son infidélité : de sorte qu'il ne se contente pas de l'avouer pour son Dieu et pour son Seigneur, il porta ensuite les lumières de cette foi jusqu'aux extrémités de la terre.

[Le Centenier]. — Le Sauveur a tellement loué et admiré la foi du Centenier, qu'il a assuré n'en avoir pas trouvé de si grande en Israël. Aussi fut-il le premier des gentils qui crut en Jésus-Christ, touché des prodiges que le Fils de Dieu opérait, et de la maladie de son serviteur qui lui était cher, et qui était près de mourir. S. Luc rapporte qu'il n'osa

pas aller trouver en personne le Sauveur, parce qu'il ne se jugea pas digne de se présenter devant lui. Imitons la foi et l'humilité de ce païen, de cet homme de guerre, qui devait avoir tant d'opposition à ces deux vertus. Sa foi est si grande, qu'il croit en Jésus-Christ par le seul récit qu'on en fait; ou, pour mieux dire, par l'effet d'une grâce toute divine, et son humilité est telle, qu'il se croit indigne de le recevoir dans sa maison; *Domine, non sum dignus.*

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Dominus præcedebat eos ad ostendendam viam, per diem in columnâ nubis, et per noctem in columnâ ignis. (Exodi XIII). — Cette nuée, qui conduisait les Israélites dans le désert, n'eût pas été propre pour la fin à laquelle Dieu la destinait, si elle eût été toute lumineuse. Il fallait qu'elle fût aussi en partie ténébreuse, pour obscurcir le camp des Egyptiens, en même temps qu'elle éclairait celui des Israélites. Ainsi les vérités de la foi, dont elle était la figure, ne seraient pas assez proportionnées aux conseils de Dieu sur les hommes et à l'état où il veut qu'ils soient en cette vie pour humilier leur esprit, si on y voyait une lumière toute pure, sans mélange de ténèbres et d'obscurités. « Il faut reconnaître, dit Origène, que l'esprit de Dieu, qui a parlé par les prophètes et la parole de Jésus-Christ qui était dans les Apôtres, ont eu pour but de cacher et de ne découvrir pas clairement la doctrine de la vérité » ; et cette obscurité, dit S. Basile dont l'Ecriture couvre l'intelligence de ses dogmes, est une espèce de silence que Dieu a voulu encore garder, lors même qu'il nous parle par son Ecriture.

Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium (Hebr. XI). — C'est ainsi que S. Paul exprime la fermeté de la foi. C'est la substance des choses que nous espérons, un argument ou une conviction des choses que nous ne voyons pas. C'est-à-dire que la foi est comme la substance, parce que la substance est le fondement inébranlable en lui-même, qui soutient tout le reste de l'édifice. Ou bien, elle est un argument de conviction, qui nous fait croire les choses que nous ne voyons pas, avec autant de fermeté et d'assurance que si nous les voyions de nos yeux et qu'elles tombassent sous nos sens ; et encore d'une manière plus assurée, puisque nos sens se peuvent tromper. Mais Jésus-Christ, étant le principe véritable et le fondement inébranlable de notre foi, ne peut pas nous tromper dans l'argument; il ne peut pas nous tromper dans la parole qu'il a lui-même prêchée aux hommes. Admirable avantage de notre foi, et qui

nous oblige de lui donner dans nos esprits une fermeté inébranlable, comme elle serait en elle-même, et d'appliquer à nos esprits la soumission de nos cœurs et de nos volontés, pour vaincre tous les doutes qui s'y pourraient opposer.

Nox illuminatio mea in deliciis meis (Ps. 138). — Dans l'ordre de la nature, le soleil visible, venant à nous éclairer de ses lumières, ne nous découvre que les objets de la terre et des beautés communes, des fleurs, des arbres, des campagnes, des palais ; mais, quand il se retire et fait place aux ténèbres, nous voyons d'autres objets, des beautés célestes, les astres, les constellations, la lune et les planètes, qui sont bien plus considérables que tout ce qui est sur la terre. De même, quand notre entendement, qui est comme le soleil, nous éclaire de ses propres lumières, nous ne voyons que des choses communes, des objets qui frappent nos sens, ou du moins qui ne sont point hors de sa portée; quand il se retire et qu'il fait place aux sombres lueurs de la foi, nous voyons des choses divines, des beautés surprenantes, des beautés qui, comme dit S. Augustin, ne se diminuent ni ne se flétrissent jamais par la longueur des années. Si bien que nous profitons du sacrifice que nous faisons à Dieu de notre esprit, de nos ténèbres nous tirons de véritables lumières : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.*

Omnia possibilia sunt credenti (Marc. ix). Tout est possible à celui qui croit, dit le Fils de Dieu. Aussi je remarque qu'il n'a presque jamais voulu opérer de miracles en faveur de ceux qui avaient recours à lui qu'auparavant il n'ait exigé d'eux un acte de foi. Voyez ce qu'il dit au prince de la synagogue dont la fille était morte : « Ne craignez rien, croyez seulement et elle sera guérie. » Est-il question de rendre la vue à deux aveugles, ne leur dit-il pas auparavant : « Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez ? » Et ils lui répondirent : « Oui, Seigneur. » Alors il leur toucha les yeux, en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi » : et aussitôt leurs yeux, dit l'Evangéliste S. Luc, furent ouverts.

Nec tibi nec mihi, sed dividatur (III Reg. iii). On sait que la foi est comme cette mère qui ne voulut point que son enfant fût coupé en deux, mais qu'il demeurât entier. Le jugement que rendit Salomon sur le différend de deux mères, fut que l'enfant serait coupé en deux parts, et ce fut ce qui fit connaître la véritable mère. Ces deux mères, dit S. Augustin, représentaient l'erreur et la foi. L'idolâtrie ou l'erreur, comme une fausse mère, consent assez à diviser la vérité, à la partager, à la couper en deux, en lui donnant quelque place dans leurs sentiments ; mais la foi comme la mère véritable, toute remplie d'amour pour la vérité, qui est l'enfant qu'elle produit, ne peut souffrir et ne consent jamais qu'on la partage ni qu'on en retranche la moindre partie.

In captivitatem redigentes omnem intellectum (II Corinth. x). Un savant interprète, expliquant ces paroles de S. Paul, dit que la captivité emporte deux choses : un lieu obscur et ténébreux, où le captif est renfermé, et l'impuissance d'aller où il veut. Ainsi par la foi l'esprit humain se trouve, pour ainsi dire, investi de la profonde obscurité de nos mystères. Le flambeau de la foi qui l'éclaire dans ce lieu obscur, dit S. Pierre, est assez sûr pour le conduire, mais il n'est pas assez lumineux pour dissiper ces saintes et adorables ténèbres. En second lieu, ce même esprit humain perd la liberté de raisonner, qui est l'action propre de l'esprit, dit S. Thomas, et qui nous est marquée par le mot de discours, *Discursus*, parce que l'esprit, en raisonnant, passe d'une proposition à une autre ; et voilà ce qui révolte l'orgueil de l'homme, qui veut jouir de sa liberté, et qui ne saurait souffrir cette captivité.

Arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ. C'est le nom que l'apôtre S. Jude, dans son Epître canonique, donne aux incrédules et à ceux qui ont perdu la foi ; ce sont des arbres d'automne, qui ne portent point de fruit, qui sont déracinés et deux fois morts. On conçoit assez, par le terme *d'infructueux*, que ces personnes ne font aucune bonne œuvre, qu'elles sont des arbres déracinés, parce que la foi qu'elles ont perdue est comme la racine qui les nourrit et qui leur donne la vie. Mais pourquoi les appelle-t-il *doublement morts ?* c'est, je m'assure, parce que non-seulement ils ont perdu la charité, qui est la vie de l'âme, mais encore la foi, qui est comme la première vie, ou la source de la vie spirituelle : *Justus autem ex fide vivit.*

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Fidei simplicitas omnibus argumentis antecellit. Ambros. in I Exam. 6.

La simple foi est préférable à toutes les preuves et à toutes les plus fortes convictions qu'on peut avoir d'ailleurs d'une vérité.

Fides virtutum omnium stabile fundamentum est. Id. in ps. 40.

La foi est le fondement et le ferme appui de toutes les vertus.

Fides principium christiani est, plenitudo autem christiani justitia. Id. in ps. 118.

La foi est ce qui fait le commencement d'un chrétien ; mais ce qui l'achève, ce qui en fait la perfection, c'est la justice.

Citò fides inexercitata languescit. Ambros. in psalm. *Beati immaculati.*

La foi est bientôt languissante quand on la laisse sans exercice.

Christianus ante omnia fidem custodit : hâc enim salvâ, facilè reliquas virtutes custodiet aut reparabit. Id. Orig. 4.

Le chrétien, sur toutes choses, doit conserver la foi : si elle subsiste, elle pourra aisément conserver ou réparer toutes les autres vertus.

Increduli audaciâ verborum, terrenis armis, contrà cœlestia dimicant, et carnalibus adversùs spiritualia, et prudentes se dicere non erubescunt, quasi humana sapientia Dei *sapientiam superavit.* Ambros. in Rom. 5.

Les incrédules opiniâtres, par la hardiesse de parler fièrement, combattent les vérités célestes, avec des armes terrestres, les choses spirituelles avec des armes de chair, et n'ont point honte d'agir de la sorte, comme si la sagesse humaine était victorieuse de la sagesse de Dieu.

Quid est fides, nisi credere quod non vides. Augustin.

Qu'est-ce que la foi, sinon de croire ce qu'on ne voit point ?

Turbam non intelligendi vivacitas, sed credendi simplicitas tutissimam facit. Id.

Ce n'est point la force de l'esprit ni la vivacité de la pénétration qui met en assurance le commun du peuple, mais la simplicité de la foi.

Fides quidem sine charitate potest esse, sed non prodesse. August. xv de Trinitate.

La foi peut bien subsister sans la charité, mais sans la charité elle ne saurait servir à rien.

Nullæ sunt majores divitiæ, nulli thesauri, nulli honores, nullà mundi hujus major substantia, quàm est fides catholica. Id. Serm. I.

Il n'y a ni richesses, ni trésors, ni honneurs, ni dignités, ni rien de tout ce dont le monde fait le fondement de son bonheur en cette vie, qui soit comparable au bonheur d'avoir la foi catholique.

Adjungite fidei rectæ vitam rectam, ut Christum confiteamini, et verbis vera dicendo, et factis benè vivendo. August. Serm. 31 de Verb. Apost.

Joignez une vie saine à une foi saine et orthodoxe, afin de confesser Jésus-Christ, et par paroles en disant la vérité, et par vos actions en menant une sainte vie.

Fac quod dicis, et fides est. Id. Serm. 137 de Tempore.

Faites ce que vous dites, que vos actions répondent à vos paroles : et vous aurez une véritable foi.

Fides est origo justitiæ, sanctitatis caput, undè omnis justitia sumit initium. August.

La foi est la source de la justice, le principe de la sainteté, et c'est par où commence tout ce qui est juste et saint.

Christiani nominis non facit sola dignitas christianum, nilque prodest quòd christianus vocetur in nomine, si hoc non ostendit in opere. Id. Serm. 38 de temp.

Ce qui fait le véritable chrétien, ce n'est pas la dignité attachée à cet auguste nom ; car qu'importe qu'on en ait le nom, si on ne fait pas voir par ses actions qu'on est véritablement chrétien ?

Divina operatio, si ratione comprehenditur, non est admirabilis, nec fides habet meritum, cui humana ratio præbet experimentum. Id. Homil 26 in Evang.

Si la raison peut comprendre ce que la puissance divine exécute, celle-ci n'est plus merveilleuse. Il n'y a pas grand mérite à croire ce que l'expérience nous fait connaître.

Cum dilectione fides christiani ; sine dilectione, fides dæmonis. August. x Civit.

La foi avec la charité est la foi propre d'un chrétien ; la foi sans la charité est la foi d'un démon.

Quisquis adhùc prodigia quærit ut credat, magnum est ipse prodigium qui mundo credente non credit. Id. De utili credenti.

Si quelqu'un demande encore des prodiges pour croire, s'il est lui-même un grand prodige, de ne se pas rendre à des preuves qui ont été capables de convaincre l'univers.

Difficile est ut malè vivat qui benè credit. August. Serm. 237 tempore.

Il est difficile que celui-là vive mal qui croit comme il faut.

Si vides, non est fides ; credenti colligitur meritum, videnti redditur præmium, Id. 68 in Joann.

Si vous voyez (c'est-à-dire si vous concevez par la force de votre raison), ce n'est plus foi, le mérite est dû à celui qui croit, et la vue est la récompense d'avoir cru.

Non sunt bona quæ per fidem et dilectio-

Ce qui ne se fait pas avec la foi et la cha-

nem non fiunt, quia alterum sine altero nullius virtutis fructum parit. August. De verâ innoc. 224.

rité n'est pas un bien surnaturel, parce que l'un sans l'autre ne peut produire le fruit d'une vertu.

Inseparabilis est à bonâ vitâ fides, quæ per dilectionem operatur. Id. De fide et operibus.

La foi qui donne le mouvement à la charité est inséparable de la bonne et sainte vie.

Antequam videas quod videre non potes, crede quod nondùm vides; ambula per fidem, ut pervenias ad speciem. August. Serm. 18 de Verb. Domini.

Avant de voir clairement ce qu'on ne peut voir en cette vie, croyez ce que vous ne voyez point encore; marchez par la voie obscure de la foi, et vous parviendrez à l'objet de cette foi.

Noli intelligere ut credas, sed crede ut intelligas; intellectus merus fructus fidei est. Id. in Joan.

N'attendez pas à concevoir les mystères pour les croire, mais croyez afin d'en avoir l'intelligence, qui est le fruit de la foi.

In homine carnali, tota ratio intelligendi est consuetudo cernendi. August. Serm. 151 De tempore.

Toute la règle de l'homme charnel, c'est de se conduire par les sens et de ne croire que ce qu'il voit.

Res est audax, fides perveniens quò non pertingit intelligentia. Id.

La foi est pleine de hardiesse : elle s'élève et parvient là où l'intelligence ne peut atteindre.

Non capiunt fidei magnitudinem angusta impiorum pectora. Ambros. III de Spiritu sancto. 18.

Le cœur étroit de l'impie n'est pas capable de contenir la grandeur de la foi.

Quod mens humana rationis investigatione non potest comprehendere, fidei plenitudo complectitur. Id. in Luc. 5.

Ce que l'esprit humain ne peut comprendre par la force de sa raison et par toutes ses recherches, la foi, dont la capacité est immense, l'embrasse et le renferme.

Fides est argumentum non apparentium: quæ enim apparent jàm fidem non habent, sed agnitionem. Gregor. Homil. 26 in Evangel.

La foi est la preuve des choses dont nous n'avons point l'évidence, car les choses que l'on voit n'enfantent pas la foi, mais une simple connaissance.

Vera fides est quæ in hoc quod verbis dicit moribus non contradicit; ille verè credit, qui exercet operando quod credit. Id. Ibid.

La véritable foi est celle qui ne contredit point par les actions ce qu'elle confesse de bouche; celui-là croit véritablement, qui fait voir dans les œuvres ce qu'il croit.

Domus DEI *credendo fundatur, sperando erigitur, diligendo perficitur.* Augustin. IX de Verb. Apost.

La maison du Seigneur (qui est son Eglise) est fondée sur la foi, s'élève par l'espérance, s'achève et trouve sa perfection dans la charité.

Laudo fructum boni operis, sed in fide agnosco radicem. Id. Præfat. in psalm. 32.

Je loue le fruit d'une œuvre sainte, mais dans la foi j'en découvre la racine.

Fides magna credit, et majestate DEI *digna.* Id.

La foi a pour objet de grandes choses, dignes de la majesté de DIEU.

Divino sæpè judicio contingit ut, per hoc quidem quod nequiter vivunt, perdant quod salubriter credunt, et per hoc exinaniuntur usquè ad fundamentum. August.

Souvent, par un juste jugement de DIEU, les impies, en punition de leur mauvaise vie, perdent ce qu'ils croient : et ainsi tout le fondement de leur salut est ruiné.

Sicut planta absque radice fructum non profert, ità absque fidei fundamento non provenit sermo doctrinæ. Chrysost. in *Habentes eumdem spiritum fidei.*

Comme une plante sans racine ne peut produire de fruit, de même, sans le fondement de la foi, la parole de DIEU ne peut avoir d'effet sur le cœur.

Fides excludit dubia, tenet certa, promissa consignat, hanc qui tenet felix est, qui deseruerit miser. Id. De fide, spe et charitate.

La foi exclut le doute : ce qu'elle enseigne est certain, ce qu'elle promet est assuré, scellé de son sceau. Heureux qui l'embrasse, malheureux qui l'abandonne !

Fides est religionis fundamentum. Chrysost. Ibid.

La foi est le fondement de la religion.

Sicut in mari, nisi anchora figatur, navis ventorum ludibrio exposita hinc indè jactatur, ità, nisi intellectus noster per fidem

Comme, dans la mer, si l'ancre n'est bien affermie, le vaisseau flotte au gré des vents dont il est le jouet, de même, si notre

firmetur, ab opinionum variarum fluctibus semper circumfertur instabilis. Id. Homil. 11 in Hebr.

entendement n'est affermi par la foi, il sera agité de différentes opinions comme d'autant de vagues; inconstant, emporté de tous côtés.

Dignus est perdere inutilem fidem qui non exercuit charitatem. Prosper.

Celui-là mérite bien de perdre la foi qui lui est devenue inutile, lequel n'a point pratiqué la charité.

Habet non tàm veniam quàm præmium, ignorare quod credas. Hilarius VII de Trinit.

Non-seulement on doit pardonner à celui qui ignore les raisons des vérités que la foi enseigne, mais il mérite même la récompense.

Fides catholica contrà omnes morbos animi medelam affert. Id. II.

La foi catholique apporte un remède à toutes les maladies de l'âme.

Nihil fide nostrâ iniquius fingi posset, si in eruditos tantùm caderet. Gregor. Nazianzenus.

On ne pourrait rien imaginer de plus injuste que la foi, s'il n'y avait que les savants et les grands esprits qui en fussent capables.

Est fides eorum quæ dicta sunt assentiens approbatio, sine hæsitatione. Basilius De verâ ac piâ fide.

La foi est un consentement et une approbation, sans douter ni hésiter, à l'égard de tout ce qui a été révélé.

Huic unitati fidei inconcussis mentibus inhærere. Leo Serm. de Nativit.

Il faut s'en tenir à l'unité de la foi, et y demeurer fortement attaché.

Magnum præsidium est fides integra, fides vera, in quâ nec augeri ab ullo quicquam nec minui potest, quia, nisi una est, fides non est. Id.

C'est d'un grand secours et d'une grande défense qu'une foi entière, véritable, à laquelle personne ne peut rien ajouter ni retrancher : si elle n'est pas une, elle n'est plus la foi.

Fides est fundamentum salutis æternæ. Euseb. Emissen. Homil. 2.

La foi est le fondement du salut éternel.

Per fidem potest DEUS *ignotus requiri, quæsitus credi, creditus inveniri.* Id. Ibid.

On peut, par le moyen de la foi, chercher DIEU que nous ne connaissons pas, le croire après l'avoir cherché, et enfin le trouver après l'avoir cru.

Regula quidem fidei una omninò est, sola immobilis et irreformabilis. Tertull. De veland. Virg.

Il n'y a dans la foi qu'une seule règle, qui est toujours la même, qu'on ne peut ni redresser ni réformer.

Censores Divinitatis (hæretici). Id. II contrà Marcionem.

Les hérétiques s'érigent en censeurs de la Divinité.

Fides est virgo integerrima, talisque nobis à Christo tradita. Quam, ut constuprare conantur hæretici sic cacholicis eam omninò incorruptam castè tueri necesse est. Id. de Præscript.

La foi est une vierge très-pure. JÉSUS-CHRIST nous l'a laissée telle. Or, les hérétiques s'efforcent de la corrompre, il faut que les catholiques la conservent pure, dans toute son intégrité.

Magnarum hic vigor est mentium et valdè fidelium, hoc lumen est animorum, incunctanter credere quæ corporeo non videntur intuitu. Leo de Ascens.

C'est en quoi paraît la force des génies fidèles au Seigneur, à quoi l'on reconnaît les esprits éclairés : croire d'abord et sans hésiter ce qu'on ne peut voir des yeux du corps.

Fides et bona opera indissolubili vinculo connectuntur, ità ut ubi alterum desit, alterum penitùs non stet. Eucherius.

La foi et les bonnes œuvres sont étroitement liées ensemble, en sorte que là où l'une vient à manquer, les autres ne peuvent longtemps subsister.

Nihil egentius, nihil stultius illâ mente quæ de DEO *extrà* DEUM *philosophatur.* Diadocus Episc.

Il n'y a ni pauvreté ni folie pareille à celle d'un esprit égaré qui veut philosopher sur les choses de DIEU, sans la lumière de DIEU.

Mater martyrii fides est. Ambros. de SS. Nazario et Celso.

La foi est la mère qui enfante le martyre (après en avoir conçu le désir).

Fides æquè necessaria ac, ei qui in hoc mundo vivit, ad vivendum respiratio. Clement. Alex. in proph. Habacuch.

La foi est de la même nécessité pour vivre en chrétien, que la respiration l'est pour vivre de la vie naturelle.

Principium vitæ est fides finis verò ejus

La foi est le premier principe de la vie

dilectio, ambæ enim simul junctæ hominem Dei *perficiunt.* Ignat. ad Philipp.

surnaturelle : la charité en est la fin et la perfection : car ce sont ces deux choses ensemble qui rendent un homme de Dieu parfait et accompli.

Cùm inciderit hujusmodi necessitas, ut discedere à Deo *atque ad ritus gentium transire cogamur, nullus nos metus, nullus nos terror inflectat quominùs traditam nobis fidem custodiamus.* Lanctantius Divin. instit.

Lorsque par violence on voudra nous contraindre de renoncer au culte de Dieu, pour embrasser les cérémonies païennes, on doit être si ferme en la foi, que nulle crainte, nulle menace, ne puisse faire plier, et nous empêche de conserver cette foi que nous avons reçue.

Christiani mori sciunt, disputare nesciunt. Pacian. Episc. Barcin.

Le chrétien sait mourir, il ne sait pas disputer.

Non licet in fide putare vel disputare pro libitu; non hàc illàcque vagari per inania opinionum, per devia errorum, substantiæ nomina : aliquid tibi certum fixumque præfigitur, certis clauderis finibus, limitibus coarctaris. Bernard. contrà Abailard.

Il n'est pas permis de juger comme il nous plaît, ou de disputer sur notre créance, de courir çà et là, de donner dans de vaines opinions, dans des erreurs et des égarements, par le nom de *substance* (que l'Apôtre donne à la foi) on établit quelque chose de fixe et de certain et vous êtes ainsi renfermé dans des bornes qu'il ne vous est pas permis de franchir.

Absit ut in fide nostrâ aliquid dubiâ æstimatione pendulum, et non magìs tutum quod in eâ est, ac solidâ veritate subnixum, oraculis et miraculis divinitùs persuasum. Id. Epist. ad Innocent. Papam.

A Dieu ne plaise que, dans notre foi, il y ait quelque chose sur quoi on puisse suspendre son jugement; ou plutôt qui ne soit très-sûr, appuyé sur la vérité constante, confirmé par les divins oracles et par les miracles les plus authentiques, et enfin reçu des plus grands esprits.

Fides attingit inaccessa, deprehendit ignota, comprehendit immensa, ipsam deniquè æternitatem suo illo vastissimo sinu quodammodò circumcludit. Bernard. Serm. 76 in Cantic.

La foi atteint les choses les plus inaccessibles, aperçoit et découvre les plus cachées renferme ce qui est immense, et enfin contient et comprend dans son vaste sein l'éternité même.

Hæc est quæ, velut quoddam æternitatis exemplar, præterita simul et præsentia ac futura sinu quodam vastissimo comprehendit. Id. Serm. 6 vigil. Nativ.

Elle est comme une image de l'éternité, qui comprend et renferme tout à la fois les choses passées, les choses présentes et celles qui sont à venir.

Quid est fides quæ non operatur, nisi cadaver exanime? Bern. 24 in Cantic.

Qu'est-ce que la foi qui n'opère point, sinon un cadavre sans mouvement ?

Verbum ejus (nempe Dei*) summa mihi ratio est.* Cassianus.

La parole de Dieu me tient lieu de toute démonstration.

Fides est generositas, est fortitudo nostri intellectùs. Guill. Parisiensis.

La foi c'est la force, c'est la grandeur de notre entendement.

Fides est crepusculum gloriæ. Id.

La foi c'est le crépuscule de la gloire que nous espérons.

Qui fidem integram non servaverit, procul dubio in æternum peribit. Symbol. Athanasii.

Celui qui n'observera pas entièrement les articles de cette foi périra infailliblement.

Domine, si error est, à te decepti sumus : nàm ista in nobis tantis signis et prodigiis confirmata sunt et talibus, quæ nonnisi per te fieri possunt. Richard. à S. Victore, Sent. I de Trinit. 2.

Seigneur, s'il y a de l'erreur dans ce que nous croyons, c'est vous-même qui nous avez trompés : car les choses que nous croyons sont attestées et autorisées par des signes et des prodiges qu'un autre que vous ne peut avoir opérés.

Fides à te exigitur et sincera vita, non altitudo intellectùs neque profunditas mysteriorum Dei. Imitat. IV, 4.

On exige de vous la foi et une vie pure et non pas une grande élévation d'esprit, ni une pénétration profonde des mystères divins.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — La foi, selon le langage de l'Ecole, est un acte de notre entendement, par lequel il croit fermement et sans hésiter tout ce que DIEU nous a révélé, quoique d'une manière obscure : et cela uniquement parce que DIEU l'a révélé, DIEU qu'il sait être la première vérité, incapable d'être trompé et de faire tomber les autres dans l'erreur. De sorte que ce témoignage est à son égard un motif assez puissant pour le captiver et pour faire naître en lui cette certitude qui en est comme la base et le fondement. Mais comme la foi n'est pas donnée à l'homme pour en demeurer à cette connaissance, et qu'elle tend principalement à le faire agir, je crois qu'on ne doit point séparer ces deux choses. Cette définition, qui est trop étendue, peut être comprise en moins de termes, en disant que la foi est « une vertu surnaturelle, infuse dans nos âmes, par laquelle notre entendement, aidé de la grâce et éclairé de la révélation divine, acquiesce volontairement aux vérités qui lui sont proposées de la part de DIEU. »

[La foi est un don de Dieu]. — La foi est un don de DIEU, que nous ne pouvons avoir que par un effet de sa bonté et de sa libéralité. Nous pourrions bien, de nous-mêmes, croire faiblement et sans certitude ; mais ce ne serait qu'une foi humaine, et non divine, telle que doit être celle d'un chrétien, laquelle n'est ni douteuse ni chancelante, parce qu'elle adhère à son objet, comme parlent les Théologiens, plus fermement que notre entendement ne fait à toutes les vérités les plus évidentes. Et c'est ce que DIEU opère en nous, avec nous, lorsqu'il nous justifie et nous sauve par la foi, comme l'enseigne l'Apôtre : *Gratiâ estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis,* DEI *enim donum est.* (Ephes. II).

Il est au pouvoir de l'homme de croire ou de ne pas croire, de même qu'il est au pouvoir de l'homme d'aimer DIEU ou de ne le pas aimer, quoique la charité soit un don de DIEU que le SAINT-ESPRIT répand dans nos cœurs. S. Augustin propose cette question au livre *De spiritu et litterâ :* « Si la foi, qui est le principe de notre salut, est en notre pouvoir. » Et il répond que chacun a en son pouvoir ce qu'il fait, s'il le veut, et ce qu'il ne fait pas, s'il ne le veut pas. *Hoc quisque in potestate habere dicitur quòd, si vult, facit, si non vult non facit.* Or, il est certain que chacun croit s'il veut, et qu'il ne croit pas s'il ne veut pas. Car qu'est-ce que croire, sinon consentir ce qui dépend de la volonté ? Il demande ensuite

si cette volonté est un don de DIEU ou bien un pur effet du franc arbitre; et il répond que c'est un don. *Quia est a* DEO *vocante; consentientibus nobis.* Il nous enseigne, par cette réponse, qu'il y a des dons de DIEU qui dépendent de notre consentement, et que la foi est un de ces dons. Ce qu'il ne faut pas trouver étrange, parce que, l'homme étant libre, il peut accepter ou refuser, non pas toutes sortes de dons, mais ceux par lesquels on mérite la vie éternelle, comme, la Foi, l'Espérance, la Charité, et les actes des autres vertus.

[Ce qu'en dit S. Paul]. — La foi est appelée par l'Apôtre *Sperandarum substantia rerum*, *argumentum non apparentium,* la substance ou le fondement de ce qu'on doit espérer, l'argument ou la preuve certaine des choses qui ne nous paraissent point. S. Thomas, qui explique cette définition, dit qu'en tant que la foi est une preuve certaine ou une conviction, elle se distingue du soupçon, du doute, de l'opinion et de la foi humaine, qui n'ont point de certitude et, en tant qu'elle est des choses qui ne paraissent point, elle se distingue de la science et de l'intelligence, dont la connaissance est claire et apparente; et, en tant qu'elle est appelée la substance des choses qu'on doit espérer, elle enveloppe une certaine relation de la volonté et de l'entendement à l'objet de la foi.

[Objet de la foi]. — On appelle objet ou matière de foi divine tout ce qui se croit sur le témoignage de DIEU qui l'a révélé. Quoique l'on doive croire avec la même certitude et la même soumission d'esprit tout ce que DIEU aura révélé, de quelque manière qu'on sache qu'il l'a révélé; nous prétendons ne parler ici que de la foi de l'Eglise catholique. De sorte que si, par des révélations particulières, DIEU a fait connaître certaines choses, cela ne nous regarde point, et n'appartient point du tout à l'objet de la foi dont nous parlons ici. Il me semble qu'on ne peut marquer ni plus nettement ni plus précisément à quoi se réduit toute la matière de notre foi, que Tertullien l'a fait en peu de mots, au chap. 21 de son livre des *Prescriptions.* « C'est, dit-il, ce que les Eglises ont reçu des Apôtres, ce que les Apôtres avaient reçu de JÉSUS-CHRIST, et ce que JÉSUS-CHRIST avait reçu de son Père. » Voilà proprement la foi catholique, JÉSUS-CHRIST n'a enseigné que ce qu'il avait appris de son Père, d'où vient que sa doctrine n'était pas sa doctrine, mais celle de son Père qui l'avait envoyé, comme il le déclare dans l'Evangile. Les Apôtres n'ont rien prêché, n'ont rien laissé en dépôt aux Eglises qu'ils ont fondées, que ce qu'ils tenaient de JÉSUS-CHRIST, leur unique Maître; et ce fidèle dépôt, que les Eglises ont conservé comme il leur avait été confié, est tout ce que nous croyons et ce que nous devons croire de foi divine.

[Les révélations]. — Il faut être bien assuré du fait de la révélation : autrement il est impossible de croire. Car, tout autant que l'on aura sujet de

douter si c'est Dieu qui a parlé, on doutera s'il faut croire, puisqu'il ne faut point croire si ce n'est Dieu parlant à l'homme. Mais, parce qu'on s'assure de la vérité par la voie de l'évidence ou par celle de la foi, il faut déterminer par laquelle de ces deux voies nous pouvons nous assurer du fait de la révélation. La comparaison de la foi humaine fait voir d'abord que ce n'est point la foi divine qui nous doit assurer de la révélation, parce que la foi suppose nécessairement cette assurance. Comme on ne croit pas que c'est un homme qui a dit une chose, mais on le sait immédiatement quand on l'a entendue de sa bouche, ou que l'on s'en est informé par quelque autre voie que ce soit; et, supposé que l'on sache qu'un tel a dit la chose, on la croit sur sa parole, ainsi, pour croire une chose de foi divine, il faut être assuré que Dieu l'a révélée,

[L'Eglise]. — Cette vérité s'infère des paroles de S. Paul, qui dit que *l'Eglise est la colonne et la base de la vérité*. Cet apôtre ne veut pas dire que l'Eglise est la base et la colonne de la vérité pour soutenir la vérité, laquelle, étant éternelle comme Dieu même, n'a pas besoin d'appui; elle subsiste par elle-même, indépendamment de tout ce qu'il y a de créatures ou puissances, au ciel et sur la terre : il faut donc qu'il ait voulu nous faire entendre que l'Eglise est la base et la colonne de la vérité parce que la connaissance que nous aurions de la vérité devait être appuyée sur le témoignage infaillible de l'Eglise. C'est la base immobile et la colonne inébranlable qui doit soutenir notre croyance jusqu'à la fin des siècles. Nous sommes assurés de la vérité tout autant que nous la trouvons dans l'Eglise, à qui Dieu l'a confiée et qui la conserve, en étant la fidèle dépositaire. C'est cette colonne qui doit soutenir l'édifice de notre foi; c'est sur cette base, comme sur un fondement solide, qu'on peut bâtir en toute sûreté; partout ailleurs, on ne bâtit que sur le sable, qui n'a ni fermeté ni consistance.

[Objet formel de la foi]. — La vérité première est l'objet formel de la foi: car l'objet formel de la foi n'est autre que la raison pour laquelle nous acquiesçons aux choses de la foi. Et comme celui qui croit et qui acquiesce aux vérités de la foi ne les croit qu'autant qu'elles sont révélées par la première vérité, qui est Dieu, lequel ne peut être trompé et ne peut tromper personne, la vérité première, sur laquelle notre foi s'appuie, s'appelle *l'objet formel de la foi*. C'est ce qu'enseigne S. Thomas en termes exprès, et dont nul théologien ne disconvient.

Si l'on considère les articles de notre foi selon leur substance, ils ne sont point accrus ni augmentés par la suite des temps : car toutes les choses qui ont été crues dans la loi nouvelle étaient contenues virtuellement et enveloppées dans la foi des anciens patriarches et des prophètes. Ils se sont seulement accrus à raison de leur explication, dit le même S. Thomas : c'est-à-dire que les choses de la foi ont été connues d'une

manière plus distincte et plus développée dans la loi de l'Evangile que dans celle des prophètes. D'autant plus que les anciens Pères ont touché de plus près à la venue du Messie, soit avant soit immédiatement après ; autant aussi ont-ils eu une connaissance plus distincte des mystères de la foi : de même que ceux qui sont proches d'une lumière en sont plus éclairés que les autres qui en sont éloignés.

[Ce qu'il est nécessaire de croire]. — Il est nécessaire au salut de croire quelque chose distinctement : savoir, les choses qui par elles-mêmes appartiennent à l'objet de la foi, tels que sont les articles de notre croyance : car l'acte d'une vertu, lequel nous est commandé par le précepte, est de même nécessité que la vertu elle-même ; et, comme croire les articles de notre foi c'est déterminer l'acte de notre foi à son propre objet et aux choses qui lui conviennent par elles-mêmes, il est nécessaire de croire ces articles distinctement, et non pas confusément. C'est la doctrine de S. Thomas; à quoi il ajoute qu'il n'est pas nécessaire, à l'égard de tous les hommes, de croire distinctement les autres choses qui ne conviennent point par elles-mêmes à l'objet de la foi, et qui ne lui sont qu'accessoires, mais qu'il suffit qu'elles soient crues confusément, par notre soumission à toutes les choses révélées. Car il faut bien remarquer que, entre les choses qui nous sont proposées et que nous sommes obligés de croire, il y en a quelques-unes qui appartiennent proprement et par elles-mêmes à l'objet de la foi, telles que toutes celles qui doivent faire dans le ciel l'objet de notre béatitude : comme l'unité de la nature divine, la trinité des personnes, le mystère de l'Incarnation; il y en a d'autres qui ne sont qu'accessoires, comme les histoires qui sont contenues dans l'Ecriture. Ce même saint docteur conclut ensuite que tous les hommes ne sont pas tenus d'avoir également une foi distincte des choses révélées, mais que les docteurs et les prélats, qui enseignent les autres, sont obligés d'en être mieux instruits et de les connaître plus distinctement.

Voici la doctrine de ce saint docteur. — 1°. Il est nécessaire au salut, à l'égard de tous les adultes, de croire distinctement le mystère de l'Incarnation, soit parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être sauvé ni délivré de la mort du péché que par Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes, selon S. Augustin : soit parce que ce qui appartient essentiellement à l'objet de la foi et qui doit être la voie pour arriver à la béatitude, doit être cru de nécessité de salut ; et, comme le mystère de l'Incarnation est de cette nature, en tant qu'il est la seule voie par laquelle nous parvenons à la béatitude, la foi distincte à ce mystère est de nécessité de salut à l'égard de tous les adultes, quoique les personnes simples, et même les personnes du commun, ne soient pas obligées d'avoir les plus subtiles connaissances qui regardent ce même mystère.

Pour ce qui regarde le mystère de la TRINITÉ, dont la connaissance est aussi nécessaire au salut, voici ce que ce saint docteur en dit : « Avant la naissance de JÉSUS-CHRIST, les docteurs et les simples étaient obligés de croire ce mystère ; ceux-là distinctement, et ceux-ci confusément : soit parce que, dans l'ancienne loi, nous en trouvons les lumières, soit parce que le mystère de l'Incarnation, dont ils avaient la révélation, ne peut être connu sans la connaissance du mystère de la TRINITÉ. Depuis la promulgation de l'Evangile, tous les fidèles sont obligés de croire distinctement ce mystère, en tant qu'ils sont régénérés en JÉSUS-CHRIST par le Baptême, sous l'invocation de la très-sainte TRINITÉ, Père, Fils, et Saint-Esprit. Avant JÉSUS-CHRIST, la foi de la TRINITÉ, à l'égard des simples et des gens du commun, était cachée et confuse dans la foi de leurs prophètes et de leurs docteurs ; mais, depuis JÉSUS-CHRIST, la connaissance de ce mystère a été rendue manifeste à tous par le Baptême ; d'où vient que tous sont obligés de le croire distinctement.

[Comment l'acte de foi est méritoire]. — L'acte de foi est une action méritoire, puisque, selon l'Apôtre, les saints, par la foi, ont acquis la récompense de la vie éternelle : ce qui ne peut être sans que l'acte de foi soit méritoire. La raison en est que l'acte de foi est soumis à notre libre arbitre, et référé à DIEU par le mouvement de la grâce. Car le mérite d'une action dépend de deux choses : l'une de la grâce et de la promesse de DIEU, l'autre du concours de notre volonté, ou de la coopération qu'elle donne à l'impuissance de la grâce. A quoi il faut ajouter que la foi ne peut mériter la vie éternelle sans la charité, qui est la forme de la foi et de toute autre action méritoire.

S. Thomas (article 10) propose lui-même cette question : Si la raison qui nous porte à croire les choses de la foi en diminue le mérite, et il fait cette distinction, savoir, que, quand la raison humaine précède notre foi, ou bien si elle est le motif de la foi que nous donnons à une chose révélée la raison diminue le mérite de la foi, et peut même le détruire entièrement, supposé qu'on ne croie la chose qu'en conséquence de la raison humaine : car la foi qui consiste à croire ce qu'on ne voit pas, est d'autant plus méritoire que son objet nous paraît obscur et caché. Que si la raison vient au secours de la foi déjà établie en nous, elle augmente le mérite de la foi, tant s'en faut qu'elle le diminue. Car, de même que dans les vertus morales la passion qui vient au secours de l'acte d'une vertu le fortifie davantage, et marque une volonté plus souple et mieux disposée, ainsi la raison qui s'emploie à fortifier la foi et à la confirmer en augmente le mérite.

[Confession extérieure de la foi]. — La confession extérieure de la foi tombe sous un précepte affirmatif, d'où il suit qu'elle n'est pas de nécessité en tout temps et en tout lieu, mais en quelques rencontres seulement, lors-

que la charité le requiert ou qu'il y va de la gloire de Dieu ou du salut du prochain : car alors le silence serait criminel. Dans un temps où la foi est en péril, menacée de ruine, toute personne est obligée de confesser et de déclarer publiquement sa foi, soit pour confirmer soit pour instruire le prochain, soit pour réprimer l'attaque des infidèles et des hérétiques.

[La charité est la forme de la foi]. — La charité est la forme de la foi, en tant qu'elle perfectionne l'acte de foi parce que, dans les actes moraux ou volontaires, la fin passe pour la forme de ces actes ; et, comme l'acte de foi est volontaire, et que Dieu, qui est l'objet de la charité est la forme de la foi, en tant que celle-là est la perfection et l'accomplissement de celle-ci, et que sans la charité la foi est informe, sans mérite, inutile au salut. Ce qui n'empêche pas que la foi ne puisse subsister dans une âme en état de péché, et que le péché, de quelque nature qu'il soit, à moins qu'il ne soit contre la foi même, ne puisse compatir avec la foi, quoique, quand il demeure longtemps et habituellement dans une âme, il la dispose insensiblement à la perdre. C'est ce qui fait que cette foi est appelée à juste raison le fondement de l'édifice spirituel.

[La foi est la première des vertus]. — La foi est la première des vertus surnaturelles : — soit parce qu'elle est la substance, c'est-à-dire le principe et la base des choses qui sont à espérer par le moyen des vertus chrétiennes ; et, comme le principe dit toujours quelque excellence et quelque primauté sur les choses qu'il appuie, la foi en ce sens est la première des vertus ; — soit parce que la foi, considérée en elle-même et en sa nature, est une habitude par laquelle nous connaissons notre dernière fin comme l'objet de notre béatitude; et, comme nous devons connaître cette fin avant que nous la puissions aimer ou espérer, la foi doit précéder non-seulement l'espérance et la charité, mais encore toutes les autres vertus : car les vertus théologales, qui ont la dernière fin pour objet doivent précéder toutes les autres, en tant que la fin est dans les choses morales ce que le principe, qui devance les conclusions, est dans les choses spéculatives et naturelles. La foi donc est la première en ordre, et non en excellence: ce qui appartient à la charité.

Celui qui ne croit pas un des articles de la foi ne peut plus avoir l'habitude de la foi, soit formée soit même informe, à l'égard des autres articles, parce que le refus opiniâtre qu'il fait de croire un seul article est à l'égard de la foi ce que le péché mortel est à l'égard de la charité ; et, comme la charité se perd par un seul péché mortel, ainsi la foi divine se perd par la négation d'un seul article. Ce qui fait dire à tous les théologiens que la foi est indivisible à raison de son motif, qui est la vérité première et l'autorité d'un Dieu, qui n'est pas moins infaillible dans une chose qu'il a révélée que dans une autre. Dans les sciences, on peut savoir quelques conclusions, quoique l'on ignore les autres, en tant qu'elles

s'appuient sur des moyens ou des raisons différentes : il n'en va pas ainsi des choses de la foi : car elles n'ont qu'un seul moyen sur lequel elles s'appuient, et ce moyen n'est autre que la vérité première, qui est également infaillible en tout; outre que celui qui suit la doctrine de l'Eglise comme une règle infaillible croit toutes les choses qu'elle enseigne. Que si quelqu'un veut en recevoir une partie et rejeter l'autre avec opiniâtreté, il suit alors son propre sens, et non la doctrine de l'Eglise : d'où vient que l'hérétique opiniâtre n'a pas l'habitude de la foi mais seulement une foi humaine, ou une opinion sur quelques vérités de l'Eglise auxquelles il semble acquiescer.

[La foi doit être pratique]. — L'emploi de la foi n'est pas seulement d'éclairer l'entendement, mais d'agir sur la volonté et de répandre son action sur les vertus particulières qui s'exercent dans la vie du chrétien : telle est la nature de la foi. C'est-à-dire que, considérée selon toute son étendue, elle ne se borne pas à la spéculation, mais nous porte à la pratique, parce qu'elle est le principe de toutes les actions chrétiennes ; et on peut dire qu'elle se réduit à l'opération et à la sainteté : en sorte que là où l'on ne voit nulle action chrétienne, il y a sujet de croire qu'il n'y a point de foi : non que ce que l'on croit de nos mystères ne soit véritable et qu'on ne le croie parce que Dieu l'a dit, mais la nature de la foi n'est pas de s'en tenir là, elle fait agir conformément à ce qui est cru.

[En quel sens la foi nous justifie]. — Quand S. Paul dit que nous sommes justifiés par la foi, il ne veut pas dire que la foi nous justifie précisément par elle-même, sans les bonnes œuvres : S. Jacques leur attribue notre justification. Voici comment la théologie accorde ces deux apôtres. Nous sommes ustifiés *immédiatement* par les bonnes œuvres et par les actions de charité, le pénitence, etc.; mais nous sommes justifiés *médiatement* par la foi, parce que c'est elle qui produit en nous les bonnes œuvres, les œuvres de pénitence, de continence et de charité, qu'elle a comme une influence générale sur toutes les vertus et qu'elle dispose la volonté à les pratiquer.

[Pourquoi Dieu conduit les hommes par la foi]. — Quand Dieu a résolu d'opérer notre salut par la foi, il a voulu donner un moyen qui fût propre à tout le monde. En effet, tous les hommes ne sont pas capables de faire de grands raisonnements, ni de disputer des choses sublimes et relevées ; mais tous les hommes sont capables de croire, avec le secours de la grâce, qui ne leur est point refusée. C'est pourquoi Dieu, en donnant la foi, l'a donnée comme un moyen de faire son salut qui est au pouvoir des grands et des petits, des savants et des ignorants, des personnes d'esprit et des hommes les plus grossiers.

Pour croire, disent les théologiens, il faut un mouvement pieux de la volonté, qui incline l'entendement. C'est pourquoi toutes les infidélités ne

sont pas seulement dans l'esprit, elles sont encore dans la volonté ; et l'on peut dire que la raison pour laquelle on ne croit pas c'est qu'on ne veut pas croire, et on ne le veut pas parce que l'orgueil, le libertinage, ou quelque passion dont on ne veut pas se défaire, y met un puissant obstacle.

[En quel sens la foi mérite le ciel]. — Il ne faut pas s'imaginer que, quand on dit que la foi aura pour récompense la claire vision de Dieu, ou qu'elle mérite le ciel et la béatitude éternelle, on entende parler de la foi séparée de la charité, qui est sa forme et sa perfection, comme nous l'avons déjà remarqué : car, puisque l'Apôtre nous dit que, quand nous aurions une foi assez vive pour transporter les montagnes, si nous n'avons la charité nous ne sommes rien devant lui, c'est en vain qu'on se flatterait d'être chrétien et catholique si on manquait de charité envers Dieu et le prochain, c'est-à-dire si, par faute d'observer les commandements de Dieu, on était en péché mortel, et par conséquent privé de la grâce sanctifiante et de la charité, sans laquelle il n'y a point de mérite pour la vie éternelle. La foi est nécessaire au salut, mais elle n'est pas suffisante ; elle commence la justification, mais elle ne l'achève pas ; elle nous enseigne ce que nous devons faire, mais elle ne le fait pas elle-même : c'est par la charité comme dit l'Apôtre : *Fides quæ per charitatem operatur* (Galat. v).

[Propriétés essentielles de la foi]. — L'Apôtre, par ces paroles qu'il dit de Moïse, *Invisibilem tanquàm videns sustinuit*, marque ces deux admirables propriétés de la foi divine, obscure mais certaine, qu'on ne peut jamais trouver ni accorder dans la foi humaine, parce que par-là nous concevons que la foi divine s'attache aussi fermement à ce qu'elle croit, en ne le voyant pas, que si elle le voyait. Dieu est invisible ; mais celui qui croit en Dieu s'en tient aussi assuré que s'il le voyait. Il en est de même de tous les mystères de notre foi. Nous les croyons aussi fermement que si nous les voyions devant nos yeux, et même davantage, parce que nos yeux nous peuvent tromper, mais non pas notre foi.

Le concile de Trente donne à la foi trois qualités bien remarquables : *Fides est humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis.* La foi est le commencement, le fondement et la racine de notre salut. Ces trois choses sont bien différentes, quoiqu'il y paraisse quelque rapport : car le commencement ne signifie pas tant que le fondement, et la racine signifie quelque chose de plus que l'un et l'autre. Le fondement soutient ce qui est commencé, et la racine, outre qu'elle est le soutien et le commencement de l'arbre, lui fait encore produire des fleurs et des fruits. La foi est véritablement, en ce sens, le commencement, le fondement et la racine de notre salut, la première de toutes les vertus, qui les soutient toutes et qui leur fait produire des fruits, c'est-à-dire les bonnes œuvres.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Nous pouvons acquérir la foi]. — Il y a une erreur parmi quelques chrétiens, qui est que la foi est tellement un don de DIEU qu'il n'est point en leur pouvoir de l'acquérir ou de la fortifier; jusque-là qu'ils conviennent aisément qu'ils en ont peu, et prétendent même s'excuser sur ce défaut de foi de tous les autres désordres de leur vie. De-là vient que, quoiqu'on leur reproche souvent leur peu de foi, ils n'en sont pas plus touchés que si on leur disait qu'ils n'ont pas le don des miracles. Ils admirent cette vertu dans les saints, comme une grâce purement gratuite ; ils se persuadent qu'en vain on s'efforce d'augmenter la foi, qu'il faut attendre dans l'oisiveté que DIEU leur accorde cette faveur : qu'en vain on ferait des efforts pour croire, et qu'il n'est point de moyen d'en venir à bout. Je sens bien, disent-ils, que la foi est faible en moi, mais j'ai beau m'efforcer pour en avoir une plus vive, je sens que cela n'est pas en mon pouvoir. Je souhaiterais les lumières de ces saints qui se sont détachés sans peine de tout ce qui n'est pas DIEU ; mais que me sert-il de les désirer, si DIEU n'a pas résolu de me les donner? Il faut nous désabuser, et voir à quoi il tient que nous ne croyions pas; que c'est à nous-mêmes; que, quoi que nous nous puissions dire, nous ne croyons pas parce que nous ne voulons pas croire.

La foi était libre dans les prisons des premiers chrétiens : elle est enchaînée et captive depuis qu'ils sont libres. Il y a de la foi dans vous ; vous avez beau faire l'athée et l'incrédule. Il est vrai qu'elle y est captive ; mais les efforts qu'elle fait pour se délivrer, les frayeurs que vous donne de temps en temps votre conscience, ces doutes que vous vous proposez à tout moment, sont le sujet de la croyance commune, font voir que vous êtes bien loin de ce calme et de cette tranquillité qui a coutume de produire une persuasion entière et parfaite : on dirait que vous cherchez la résolution de vos doutes quoique dans la vérité vous ne cherchiez qu'à vous confirmer dans votre erreur, par le sentiment des personnes judicieuses que vous croyez devoir entrer dans vos sentiments : vous cherchez ce que vous souhaitez ne pas trouver. (**La Colombière**, *Réflexions chrétiennes*).

[Certitude des vérités de la foi]. — Tenez pour maxime infaillible qu'il n'y a

rien de plus certain et de plus inébranlable que la foi chrétienne et catholique : cette foi, si relevée en ses mystères, si pure et si sainte en ses maximes; appuyée sur l'autorité divine, prédite par les prophètes, confirmée par tant de miracles, cimentée par le sang des martyrs, défendue par tant de doctes et saints personnages, embrassée par tant de peuples, continuée durant tant de siècles ; qui n'a jamais pu être ébranlée, ni par la persécution des païens, ni par les erreurs des hérétiques, ni par la mauvaise vie des catholiques. Le libertinage des mauvais catholiques, leur faisant chercher les moyens d'entretenir et de flatter leurs vices, leur fait prendre la liberté d'examiner les vérités divines, et d'en juger par le raisonnement humain, qui se trompe dans les moindres choses ; par cette liberté les fait tomber dans le doute, et du doute en de mauvais sentiments et en des erreurs secrètes et cachées, qui les conduisent à la perdition. (**Gobinet**, *l'Instruction de la jeunesse,* 5e partie).

[La foi demande qu'on captive son entendement]. — La curiosité détruit cette simplicité de la foi qui ne demande qu'à se soumettre à l'autorité, et à captiver son esprit et sa volonté sous le poids de la parole divine ; sans vouloir pénétrer le fond des mystères, et sans entrer dans des discussions vaines et curieuses. Cette simplicité est fondée sur le respect qu'on a pour Dieu, et sur la déférence qu'on doit avoir pour sa parole. On sait que l'esprit doit être soumis à tout ce que le Seigneur dit, comme la volonté doit être sujette à tout ce qu'il commande ; et que, comme on doit réprimer ses inclinations pour obéir à la loi de Dieu, on doit combattre ses sentiments et ses répugnances pour acquiescer à ses vérités. Ce n'est pas que la foi n'ait son raisonnement et sa prudence, et qu'encore qu'elle s'élève au-dessus de la raison, elle ne doive, comme remarque S. Bernard, avoir sa raison elle-même, sur laquelle elle fonde la vérité de la doctrine qu'elle a reçue. Je n'établis pas ma foi sur la pénétration de mon esprit, mais sur l'autorité de Dieu, qui ne peut ni tromper ni être trompé. La vérité que je ne découvre pas est enveloppée dans son principe. Bien loin de la chercher hors de Dieu, par les efforts impuissants de mon esprit, je l'adore dans le sein de Dieu, où elle subsiste, quoiqu'elle y soit invisible et cachée aux yeux des hommes.

On entend souvent des gens du monde qui disent : « Il ne faudrait qu'un miracle, et je serais converti pour toute ma vie. » Ils se trompent. Leur imagination serait frappée de ce spectacle ; mais cette légère impression ne passerait pas jusqu'au cœur. Ils admireraient la puissance de Dieu, mais ils n'avanceraient pas davantage dans la charité ; ils seraient plus convaincus, mais ils ne seraient pas plus convertis ; et, puisque ni l'autorité des Ecritures, ni les sentiments intérieurs de la conscience, ni la prédication de l'Evangile, ni les inspirations du ciel, ne les réduisent pas à croire, l'impression d'un miracle serait bientôt effacée. Il faudrait le renouveler à chaque action qu'ils feraient ; et le désir d'en voir est un

prétexte ou un soulagement qu'ils cherchent à leur dureté, et non pas un remède et un secours qu'ils désirent pour la perfection de leur foi.

La foi est cette colonne de nuée dont parle l'Ecriture, qui s'obscurcit le jour et qui éclaire la nuit. C'est ce mélange sacré de ténèbres et de lumières, de vérités infaillibles, et de preuves peu sensibles; c'est cette énigme dont parle S. Paul, qui enveloppe des sens que l'esprit humain ne saurait résoudre. C'est, enfin, cette vérité qui, étant révélée, fait la joie et la félicité des saints dans le ciel, et qui, étant encore sous les voiles, fait l'espérance et le bonheur des saints sur la terre. C'est par cette raison que Jésus-Christ fait ce reproche à un de ses apôtres. Vous avez vu, vous avez touché pour croire. Vous devez à vos yeux et à vos mains ce que vous avez pu devoir à ma seule parole. Vous avez acquiescé à une vérité visible et palpable. C'est une curiosité, ce n'est pas une dévotion. Jouissez de la grâce que j'ai bien voulu vous faire ; mais laissez les récompenses à ceux qui ont cru ce qu'ils n'ont pas vu, et qui, déférant à la force de ma parole, malgré la contradiction de leur raison et de leurs sens, font profession publique d'une vérité qui n'est pas certainement inconnue, et qui est pourtant incompréhensible. (**Fléchier**, *Panégyrique de S. Thomas*).

[Eloge de la foi]. — Je ne prétends point ici étaler tous les éloges magnifiques, qu'ont faits les Pères, de la foi pour découvrir ses excellences. Je ne m'arrête point à vous faire voir qu'elle est, selon le grand Apôtre, comme la base et le fondement de l'édifice spirituel des vertus, et que c'est par elle que l'homme commence à s'approcher de Dieu. Je ne vous dirai point, avec S. Chrysostôme et S. Augustin, que c'est un don purement gratuit de Dieu, qui n'est précédé par aucun mérite, mais dont tous nos mérites prennent naissance, et qui est la source et le commencement de toute la justice des hommes : *Origo justitiæ, sanctitatis caput, undè omnis justitia sumit initium.* Je ne vous dirai point, avec S. Bernardin de Sienne, que c'est l'hommage le plus excellent que l'homme puisse rendre à Dieu, en assujettissant son esprit, qui est la plus orgueilleuse et la plus fière de ses puissances, par une aveugle déférence à toutes les vérités qu'il a révélées, quoiqu'on ne les puisse comprendre. Je ne m'arrêterai point à vous faire voir que c'est à la foi que tous ces grands hommes dont S. Paul fait l'éloge sont redevables de tant de victoires si glorieuses remportées sur les tyrans et sur les démons, et par lesquelles ils ont renversé toutes les lois de la nature et assujetti des peuples entiers à l'empire de Jésus-Christ. Enfin je ne veux point m'arrêter à vous montrer que la foi nous élève à une si haute et si sublime connaissance des grandeurs et des perfections de l'Etre divin, qui sont impénétrables aux lumières de la raison, qu'elle surpasse de beaucoup la connaissance naturelle qu'en ont les anges, et qu'elle a cet avantage commun avec la lumière de gloire, qu'elle regarde Dieu tel qu'il est en soi, et embrasse ce divin objet dans sa plé-

nitude et dans toute l'étendue de ses grandeurs, ne différant qu'en clarté de cette lumière, et en ce qu'elle ne voit qu'obscurément et au travers d'un voile et d'un nuage ce que la lumière de gloire découvre aux saints avec évidence et en plein jour. (**La Font**, *Entretien pour le* 20[e] *dim. après la Pentec.*).

[Le juste vit de la foi]. — Le vrai juste vit de la foi, comme dit l'Apôtre dans l'Epitre aux Romains. C'est-à-dire qu'il règle par elle ses sentiments, ses affections, ses poursuites, ses désirs ; c'est elle seule qu'il consulte, soit qu'il s'agisse d'embrasser un certain genre de vie plutôt qu'un autre, ou de s'engager en certain emploi; de sorte que la foi, pour être parfaite, doit consacrer et immoler à Dieu l'homme tout entier, et faire un parfait holocauste de son esprit, de sa volonté, de son corps. De son esprit, par une aveugle soumission à toutes les vérités qu'elle propose, quoiqu'elles soient impénétrables à la raison, pour rendre hommage à l'autorité souveraine de la parole de Dieu ; de sa volonté, par une humble et exacte obéissance à toutes les lois qu'elle impose, quoiqu'elles choquent ses plus vives et ses plus fortes obligations ; de son corps, par une mortification générale de ses sens et de ses désirs.

Les fidèles savent que nos mystères n'auraient plus rien de merveilleux si la raison les pouvait comprendre, ni rien de singulier si on en trouvait des exemples dans la nature ; ils savent que la révélation divine est appelée *témoignage* dans l'Ecriture, pour montrer qu'elle n'a point besoin d'autre témoignage pour être digne de croyance : ainsi, ils n'en demandent point de preuves ni de raison, disant que sa parole est toute la preuve qu'ils exigent de ce qu'il dit : *Verbum ejus summa mihi ratio est.* Autrement, quelle sorte de déférence serait-ce rendre à Dieu, de ne croire ce qu'il a dit que lorsque la lumière de la raison en montre la vérité avec évidence? N'ajoute-t-on pas une telle croyance aux hommes, quelque suspecte que soit leur foi ? Si ce serait faire injure à un honnête homme d'exiger de lui des preuves de ce qu'il avance pour être cru, quel tort ne serait-ce pas faire à Dieu de lui demander des preuves de ce qu'il révèle pour y ajouter croyance ? La foi qui serait injurieuse à un honnête homme peut-elle être digne de Dieu ? (*Le même*).

[L'autorité divine]. — S. Augustin, répondant à des infidèles qui combattaient quelques mystères de la foi faute de comprendre de quelle manière ils avaient pu être accomplis dit que toute la raison que l'on peut rendre de ces choses est la toute-puissance infinie de celui qui en est l'auteur : *In hujusmodi rebus, tota ratio facti est potestas facientis.* Disons de même que, dans les matières de foi, qui ne tombent pas sous l'expérience des sens et qui surpassent la portée de la raison, l'unique motif qui doit nous les persuader, c'est l'autorité souveraine de celui qui a daigné nous les révéler : *In hujusmodi rebus, tota ratio est auctoritas dicentis.* Nous voyons tous les

jours que plus une personne a d'autorité sur nous, et que nous la croyons plus habile en quelque art et en quelque science, elle nous persuade plus aisément ce qu'elle dit sans avoir besoin d'employer beaucoup de discours pour gagner cette croyance sur nos esprits : cependant ces gens, avec leur habileté et leur grand savoir, peuvent se tromper ou vouloir tromper : au lieu que Dieu est également incapable de se tromper en sa connaissance, puisque rien ne peut échapper à sa vue, et de tromper en ce qu'il révèle, puisqu'il est la vérité essentielle. Faut-il donc trouver rude de soumettre notre raison aux vérités qu'il a révélées, bien qu'on ne puisse les concevoir? Nous doit-il sembler trop fâcheux de déférer à la parole de Dieu, ce qu'on ne refuse pas à celle des hommes? (*Le même*).

[La foi accompagnée des bonnes œuvres]. — La foi doit être accompagnée de bonnes œuvres. Car, comme dit S. Jacques, de quoi sert-elle si l'on n'y joint la pratique de ce qu'elle prescrit? Il ne sert de rien d'assujettir son esprit à la croyance des vérités que la foi propose, si on n'y conforme les mouvements et les affections de son cœur, toutes les actions de sa vie. C'est une foi morte, dit cet Apôtre, une foi vaine, infructueuse et inutile; une foi qui mérite aussi peu de porter le nom de cette vertu, qu'un homme mort la qualité d'homme. S. Jean dit que celui qui se vante de croire en Dieu, et qui n'observe pas sa loi, est un fourbe et un imposteur : *Qui dicit se nosse* Deum, *et mandata ejus non custodit*, *mendax est*. Il est convaincu, par le témoignage visible de ses œuvres, de croire en vain; ses actions démentent le nom de fidèle qu'il porte et la profession qu'il fait de la foi; il est du nombre de ceux dont parle S. Paul, qui confessent de bouche un Dieu, et qui le renoncent par les œuvres : *Verbis confitentur se nôsse* Deum, *factis autem negant*.

[Continuation de la même vérité]. — *Justus autem ex fide vivit.* Que veut dire S. Paul par cette expression, sinon que le juste conforme sa vie à sa foi, qu'on voit en ce qu'il pratique une fidèle image de ce qu'il croit, qu'il ne règle ses mœurs, sa conduite, ses actions, que par l'esprit de la foi, aussi bien que ses sentiments? Il veut dire que les vrais fidèles ne se bornent point à la foi spéculative des vérités révélées, car les démons les croient et en sont plus convaincus que nous; mais qu'ils doivent ajouter la pratique des maximes de l'Evangile à la croyance, l'assujettissement de la volonté à la soumission de l'esprit, et faire une expression sensible, dans leur vie, des sentiments qu'ils ont des choses de Dieu, de la grandeur de leur espérance et de la pureté de mœurs qu'exige la profession du christianisme : *Ostende ex operibus fidem tuam* (Jacob. III). Hélas! avouons avec confusion qu'il y a peu de vrais fidèles, si on en juge par cette marque. Car quelle différence voit-on entre la vie de la plupart des chrétiens et celle des infidèles qui ne sont point éclairés des lumières de la foi et qui s'abandonnent aveuglément à toutes les passions et à tous les désirs de la nature

corrompue? Sont-ils moins ardents en la poursuite des biens du monde, moins jaloux du faux point d'honneur, moins esclaves de leurs passions, moins attachés à la recherche de leurs aises, moins sensibles aux moindres injures, moins emportés dans la vengeance qu'ils en tirent? Voit-on moins d'ambition, moins d'envie, moins de dissimulation, moins d'irréligion parmi les grands? (**Lafont**).

[Plaintes en faveur de la raison]. — Avez-vous jamais déploré le sort de votre nature, de vous avoir réduit à n'apprendre et à ne savoir les choses que sur le rapport d'un homme comme vous? Non sans doute, et vous seriez le premier à blâmer celui qui mettrait pour premier principe de ne rien croire que ce qu'il découvrirait par les lumières de sa raison. Vos plaintes et vos murmures ne regarderont donc que Dieu; il est le seul dont la sincérité vous est suspecte? Outre sa parole, vous voudriez, pour plus grande sûreté, connaître les choses par vous-même. Ah! vous n'oseriez le dire, et vous détestez ces conséquences comme autant de blasphèmes! Voilà cependant où vous conduit naturellement cet examen curieux des raisons que Dieu a eues de captiver notre entendement et de nous conduire par les routes de la foi. Mais les lumières de la raison nous doivent faire concevoir que rien n'est plus sûr que les connaissances que nous acquérons par cette voie, puisque les principes en sont infaillibles; rien ne nous est plus avantageux, puisque Dieu se fait lui-même notre guide et notre conducteur; rien n'est plus glorieux à Dieu, puisque notre dépendance en est plus grande. Et ces pensées devraient suffire pour vous empêcher de faire tant de réflexions. (**Houdry**).

[Perte de la foi si elle n'est accompagnée des œuvres]. — Aujourd'hui on omet une bonne action, demain une autre; on quitte peu à peu les exercices de piété; on perd l'estime qu'on en avait; le cœur fuit l'esprit. L'estime perdue, on en perd bientôt l'affection; l'affection perdue, on en vient au dégoût, du dégoût au mépris, du mépris à la raillerie, de la raillerie au libertinage déclaré et du libertinage déclaré à la perte de la foi, que Dieu ravit justement, dit S. Prosper, à celui qui s'en est rendu indigne par sa négligence à pratiquer les œuvres de charité : *Dignus est perdere inutilem fidem qui non exercuit charitatem. (Discours chrétiens)*.

[Les mystères]. — J'avoue, Chrétiens, que je me sens animé d'une sainte indignation, quand je vois dans le monde de ces gens qui se piquent de raisonner sur nos mystères, et qui n'en ont quelquefois nulle teinture; qui, de plein droit et sans autre titre qu'une certaine hardiesse avec laquelle ils débitent leurs dogmes impies, s'érigent en juges des plus importantes matières, donnent des décisions à leur gré, et font hautement le procès à tout ce qu'il y a eu dans l'Eglise de Jésus-Christ, et parmi les docteurs qui l'ont défendue, de plus saint, de plus sage, de plus con-

sommé. Je leur demanderais volontiers où ils ont pris cette profonde érudition qu'ils étalent avec tant de faste : si c'est dans les cercles, dans les spectacles, dans les jeux ; si c'est dans la débauche et dans les parties de plaisir : car voilà à quoi se passe leur vie. Ce qui m'étonne davantage, c'est que de jeunes libertins, sur qui on ne voudrait pas se reposer de la moindre affaire, s'expliquent néanmoins sur les plus grandes et les plus épineuses questions, du ton le plus ferme et de l'air le plus imposant. Que faire alors? Ne rien répondre, c'est leur céder, et ils s'en prévalent; entreprendre de les convaincre, nous ne le pouvons: non pas que ce que nous avons à leur dire ne soit convaincant, mais parce qu'ils ne le comprennent pas, et que, dans une ignorance entêtée et orgueilleuse, ils ne veulent et ne peuvent nous entendre.

En matière de religion, la raison n'est pas une matière fixe ni assurée. Pourquoi? Parce que tous n'ont pas les mêmes idées ; que celui-là pense d'une telle manière, et celui-ci d'une autre. De-là tant de systèmes différents, tant d'écoles opposées. Recueillez les voix, consultez les maîtres, allez à ces académies autrefois si fameuses : ici l'on vous dira d'une façon, là d'une autre. Au milieu de toutes ces contradictions, à quoi s'en tenir, et qui croire ? la raison suffira-t-elle pour concilier tous les esprits dans un même sentiment? pour les amener tous à un même point, et les y réunir, lorsque c'est elle-même qui les divise? Quelles guerres, quelles disputes a-t-elle fait naître? et jamais a-t-elle pu les terminer? Chacun est adorateur de ses propres inventions ; dès qu'on a ou que l'on croit avoir sur le commun des hommes quelque supériorité d'esprit, on se flatte de voir plus loin que les autres ; on aurait honte de suivre leurs traces, et l'on veut s'ouvrir des routes nouvelles ; on se laisse préoccuper de ses préjugés, on s'en remplit, et on se fait une gloire prétendue de s'y maintenir. Si donc la raison se trouve subordonnée à elle-même ; s'il n'y a point d'autre juge pour prononcer, point d'autre lieu pour rassembler dans un même corps toute la religion, ce seront des schismes perpétuels, ce seront des questions sans fin : nulle résolution définitive, nulle certitude.

Dieu a bien voulu abandonner aux recherches des savants la connaissance de certains effets de la nature. Il leur est libre de les expliquer comme il leur plaît, et d'exercer leur esprit à imaginer divers systèmes touchant la construction du monde, la subordination de tant d'êtres et l'assemblage de tant de parties toutes contraires: *Mundum tradidit disputationi eorum.* Mais, en cela même et en tout le reste, dès que la foi se trouve intéressée, dès qu'elle s'énonce, il faut que les savants, comme les autres, dépouillent leurs sentiments particuliers ; qu'ils accommodent non pas leur foi à leur doctrine, mais leur doctrine à leur foi ; qu'ils l'amènent là, qu'ils viennent là s'humilier, et, si elle est incrédule, obstinée, curieuse, la réprouver. Point de distinction, d'interprétations ; point d'examens, de questions; et par-là même, unité parfaite ; nulle dif-

férence, nulle variété, nulle nouveauté dans la religion, (**Le P. Giroust**, *Carême*).

[Combien la foi doit être ferme et inébranlable]. — La foi me fait croire, pour ainsi parler, contre toute croyance; elle me fait espérer contre toute espérance : *Contrà spem in spem*. Or, l'effort qu'il en coûte aux fidèles est d'un tel prix, que les Pères le comparent au sacrifice d'Abraham. Abraham n'avait qu'un Isaac, et notre unique c'est notre esprit; Abraham aimait tendrement son fils, et notre esprit n'est-il pas de tous les biens naturels celui dont nous sommes plus jaloux? n'est-ce pas le sujet ordinaire de nos complaisances? Cependant Dieu commande au saint patriarche de lui sacrifier ce fils si cher, et le saint patriarche, malgré toute sa tendresse, se met en devoir d'obéir. Mais allons encore plus loin. Nous ne conduisons pas seulement la victime à l'autel, comme Abraham; nous ne prenons pas seulement le glaive comme lui, nous ne levons pas seulement comme lui le bras; mais nous frappons le coup: cet esprit si indépendant, nous l'assujettissons; cet esprit si fier, nous l'abaissons; cet esprit, la plus noble portion de nous-même, nous l'immolons. Ce sacrifice donc ne peut manquer d'être agréable à Dieu. (*Le même*).

[Eloge et avantages de la foi]. — Je ne suis pas surpris que Dieu ait attaché de si grands avantages à la foi. C'est par elle qu'il nous marque de son sceau et qu'il nous honore du caractère de ses enfants; c'est elle qui nous ouvre le chemin du salut et la porte du royaume éternel. Elle est, disent les théologiens, le commencement de toute justice, la racine, le fondement de notre justification. Sans la foi, point de bonnes œuvres, point de vertus surnaturelles. Veillez, jeûnez, mortifiez votre corps; faites des aumônes; soyez chaste, sobre, patient, laborieux, charitable : vous n'êtes rien, vous ne faites rien, si ce n'est par la foi que vous le faites ou que vous l'êtes. Au contraire, ayez la foi, mais une foi accompagnée de la charité: alors, pas une pensée, pas un désir, pas une action dans tout le cours de votre vie, qui ne puisse être consacrée et sanctifiée. Ayez la foi, mais une foi vive, une foi animée: alors point d'exercices si pénibles, point de pratiques si contraires à la nature, point d'entreprises pour Dieu si héroïques, qui vous arrêtent, et même qui vous coûtent. Ayez la foi, mais une foi soutenue d'une humble et d'une sainte confiance: alors point de miracles, si je l'ose dire, qui soient au-dessus de vos forces. (**Le P. Giroust**, *Carême*).

[La foi lumière de la vie]. — Ah! Chrétiens. si vous saviez vous servir de la foi, qu'elle ferait bientôt évanouir tous ces fantômes de biens périssables dont la présence vous éblouit et vous charme? Je voudrais que, vous dérobant pour un temps au monde, et fermant la porte sur vous, selon le conseil de l'Evangile, vous voulussiez vous faire rendre compte à vous-

même de l'état de votre foi. *Vosmetipsos tentate si estis in fide; ipsi vos probate.* Sondez votre cœur devant Dieu. Ai-je perdu la foi? je suis dans le désordre; je vis en païen, je le sais, je l'avoue : mais je veux voir à quoi il faut m'en tenir. Encore une fois n'y a-t-il plus de religion pour moi? Cette religion qui m'a été si chère tandis que j'ai bien vécu! Mais croire et vivre de la sorte, être persuadé qu'il y a une éternité de peines pour les pécheurs et de gloire pour les gens de bien, savoir que je touche de près à ce terme fatal; et vivre tranquillement entre ces deux éternités! Quoi! je puis, entre ces deux bornes fatales, où il faut que la vie la plus heureuse aille aboutir un jour, m'amuser à des bagatelles, me nourrir d'espérances chimériques, me bâtir une fortune sur le sable mouvant, me laisser enivrer de l'amour de ce siècle, qui m'échappe à toute heure malgré moi! Quoi! je crois que je suis à la veille de tomber dans le plus terrible des maux, ou de recueillir le plus grand de tous les biens, et je puis vivre dans cette indolence stupide, sans craindre l'un et sans désirer l'autre : Est-ce folie ou fureur? M'auriez-vous livré, ô mon Dieu, à l'endurcissement de cœur dont vous menacez les impies?

Il ne suffit pas, pour avoir une foi vive et agissante, de faire de bonnes œuvres; il faut encore les faire par un principe de foi, et non par des motifs humains et des raisons temporelles. Or, c'est à quoi les gens du monde font fort peu d'attention : ceux qui sont réguliers dans leurs devoirs se contentent de l'être, sans se mettre en peine d'examiner pourquoi ils le sont; et comme nous avons le bonheur de vivre dans un siècle où le libertinage est contraint de se cacher et où la vertu règne avec empire, rien n'est plus ordinaire que de voir de ces fantômes de chrétiens que la gloire soutient, que les ressorts de l'intérêt font marcher, qui ont tous les dehors de la piété, et qui au fond n'ont pas la première teinture du christianisme, parce qu'ils n'agissent pas par les principes de la foi. (**Le P. Cheminais**, *Sermon sur la foi*).

[Action de la foi sur le monde]. — Il ne faudrait qu'une vive foi pour réformer toute la terre, pour bannir tous les vices de l'Eglise, pour détourner tous les hommes des voies qui aboutissent à la perdition, quelque avantageuses qu'elles paraissent pour les commodités de cette vie. Car enfin, serait-il possible que des gens pénétrés, par exemple, de l'horreur de l'enfer et d'un malheur éternel, qui savent que cette usure qu'ils pratiquent, que ce désir de vengeance qu'ils entretiennent, que ce commerce honteux où ils vivent, que ces fourberies dont ils usent dans le négoce pour s'enrichir, que ces chicanes dont ils se servent pour éterniser les procès, sont des voies qui conduisent à la perdition éternelle, eussent néanmoins tant de peine à quitter ce mauvais commerce, à s'abstenir de ces fourberies et de cette usure, à renoncer à cette haine et à ces chicanes? Est-ce ainsi qu'on en use dans le monde à l'égard des choses qui peuvent attirer la disgrâce du prince ou causer un renversement de fortune? Si l'on avait les vérités

de la foi bien imprimées dans l'esprit, on réglerait d'une autre sorte sa conduite et ses actions ; on ne regarderait tous les états et tous les emplois de la vie que par les lumières qu'elles fournissent. Ainsi, loin de regarder les grandeurs du monde, les richesses et les délices de la vie comme des choses souhaitables, on les craindrait comme des choses dangereuses. Au lieu de faire tant d'efforts pour se tirer de l'état de pauvreté et d'abjection où DIEU nous a mis, on l'accepterait avec joie, comme un moyen avantageux pour faire son salut. (**La Font,** 3e *dim. après l'Epiphanie*).

[La foi doit assujettir les puissances de l'homme]. — Comme l'on distingue deux facultés dans notre âme, l'entendement et la volonté, la foi exige deux choses : que l'entendement reçoive avec soumission les lumières de DIEU. qu'il prête son consentement aux vérités que DIEU a révélées. La foi exige, de plus, que le cœur embrasse avec amour les lois que DIEU veut qu'on suive, qu'il s'y soumette en les aimant, et que cet amour se manifeste par les œuvres. L'homme orgueilleux et rebelle se révolte contre ces deux devoirs. Il ne voudrait suivre que ses idées, n'accorder et ne croire que ce qu'il voit et comprend facilement, que ce qui lui paraît évident ; il se plaint qu'on lui impose un joug insupportable en lui ordonnant de captiver son entendement pour le faire obéir à la foi ; ou, s'il se résout enfin à sacrifier ses lumières et à croire les vérités que DIEU propose, le cœur refuse de se rendre quand il faut tirer de ces vérités quelque conséquence qui ne s'accommode pas avec ses inclinations. Tant qu'on demeure dans la spéculation, le cœur ne murmure guère, ou du moins il ne fait pas grand bruit; il n'éclate pas en plaintes ; mais, dès qu'il faut venir à la pratique, qu'il faut embrasser quelque maxime qui tend à le mortifier, oh ! alors il ne peut plus souffrir cette violence. Cependant ces deux choses sont inséparables : il faut que la foi soit en tout l'homme, si cela se peut dire : il faut qu'elle soit dans son esprit, qu'elle soit dans son cœur ; il faut qu'elle soit dans ses mains : c'est-à-dire qu'il faut qu'il croie les vérités que DIEU lui propose, qu'il aime les maximes qu'il prescrit, et qu'il fasse paraître la foi dans ses œuvres. (**Le P. Masson,** de l'Oratoire, 3e *Serm. de l'Avent.*)

[La foi est toute-puissante]. — *Omnia possibilia sunt credenti.* Tout est possible à celui qui croit, dit le Fils de DIEU. Aussi je remarque qu'il n'a presque jamais voulu opérer de miracles en faveur de ceux qui le sollicitaient d'en faire qu'auparavant il n'ait exigé d'eux un acte de foi. Voyez ce qu'il dit au prince de la synagogue dont la fille était morte : « Ne craignez rien, croyez seulement et elle sera guérie. » Est-il question de rendre la vue à deux aveugles ? Ne leur dit-il pas auparavant : « Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez ? » et ils lui répondirent : « Oui, Seigneur. » Alors il leur toucha les yeux, en disant : « Qu'il vous soit fait

selon votre foi ! » Aussitôt, dit S. Luc, leurs yeux furent ouverts. D'où vient donc, me direz-vous, que notre foi ne sait pas obtenir à présent de pareils miracles, et que nous n'obtenons pas même, souvent après beaucoup de prières réitérées, la moindre chose de ce que nous désirons ? Est-ce que notre DIEU a moins de bonté pour nous, moins de providence, moins de soin de nous? est-ce qu'il est moins sensible à nos misères? Non; mais c'est que notre foi est moins parfaite et que le plus souvent même nous n'en avons point.

Vivre de la foi, c'est agir par les principes et par les mouvements de la foi. Il arrive quelquefois qu'on fait marcher une statue, qu'on lui fait remuer la tête, les bras, les pieds, et par ces mouvements elle semble être en vie. Néanmoins ce n'est qu'une vie trompeuse, une vie apparente ; elle ne procède pas d'un principe intérieur et vivant; ce sont des ressorts étrangers qui lui causent ces mouvements. De même, vous voyez une personne qui a quelque mouvement apparent de piété et de religion : elle va à l'église, elle entend la parole de DIEU, elle fait même quelques prières ; vous prendriez cette personne pour une personne vivant dans la piété : néanmoins ce n'est qu'une vie apparente ; ce ne sont que des ressorts extérieurs qui la remuent ; ce n'est qu'un respect humain qui la fait agir. Elle est morte, parce que la foi ne vit point; ce n'est pas par les vérités de la foi qu'elle se conduit. (*Le même*).

[La plupart des chrétiens]. — Que conclure de la manière de vie de la plupart des chrétiens, sinon qu'il faut qu'ils soient des imposteurs dans leur religion, ou qu'il faut que le DIEU qu'ils adorent soit faible ou injuste de les souffrir en de tels désordres ? En sorte, dit Salvien, que JÉSUS-CHRIST est deshonoré et la religion qu'il a établie décriée : *In nobis patiatur Christus opprobrium, lex Christiana maledictum.* Car de notre méchante vie les païens peuvent inférer que notre DIEU est impuissant, que notre foi est fausse et chimérique. En effet, si un chrétien était persuadé de sa religion, s'il croyait un enfer, il le craindrait : *Si crederet, timeret*, dit S. Cyprien ; et, s'il le craignait, il s'en donnerait de garde ; il y penserait souvent pour l'éviter. *Si timeret, evaderet.* Mais, ne faisant rien pour cela, ne faisant aucun effort pour combattre et surmonter ses inclinations corrompues, peut-on dire qu'il a de la foi ? ou s'il a de la foi, c'est une foi semblable à celle des démons. (*Le même*).

Nous confessons que le Fils de DIEU s'est fait homme, qu'il a vécu pauvre, abaissé, calomnié, persécuté, qu'il a subi la mort du monde la plus cruelle et la plus ignominieuse, pour nous marquer, par ses humiliations et par ses souffrances, et par les traces de son propre sang, le chemin qui conduit au ciel. En un mot, nous faisons profession de croire l'Evangile, et d'être tout prêts à mourir pour la défense de ses vérités et de ses maximes. Que s'ensuit-il ? O DIEU ! quel prodige est celui-ci, qui se voit pourtant tous les jours ! Non-seulement on ne fait pas les actions

conformes à ces grands principes ; mais, par un étrange combat de nous-mêmes contre nous-mêmes, par une bizarre contrariété de nos pensées et de nos actions, de ce que nous faisons et de tout ce dont nous sommes persuadés, nous n'aimons que les biens, les plaisirs et les grandeurs de la terre ; nous avons horreur des souffrances et des humiliations ; nous négligeons l'âme, nous cultivons le corps ; nous nous attachons au présent, nous méprisons l'avenir ; nous fuyons la pénitence et nous offensons DIEU en cent manières tous les jours, comme si nous croyions absolument tout le contraire. (**Maimbourg,** *Serm. pour le* 1er *Lundi de Carême*).

[Croire sans hésiter]. — Il faut dire, avec les chrétiens dont Tertullien explique les sentiments par ces paroles : *Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium :* pour toutes les autres choses qu'on nous propose, nous avons de la curiosité ; nous nous réservons le droit d'examiner les raisons avant de nous résoudre à les croire ; mais, depuis que le Fils de DIEU a paru comme principe de notre foi et qu'il nous a apporté l'Evangile, silence, humaine raison ! taisez-vous, esprit d'enquête et d'incertitude ! Je dois croire avec soumission et avec fermeté.

Nous ne pouvons empêcher tous les doutes involontaires qui se trouvent dans notre raison, et l'obscurité des nuages qui se forment contre notre croyance ; mais la grandeur de notre foi consiste à combattre ces doutes, pour imiter la fermeté des premiers chrétiens, desquels un saint évêque disait autrefois : *Mori sciunt, disputare nesciunt.* (**Pacien,** év. de Barcelone). Ils savent mourir pour la foi et ne savent pas disputer contre elle ni pour elle. Ils sont si assurés de la vérité, qu'ils ne font pas difficulté de perdre la vie pour la soutenir ; ils ne la sauraient prouver par paroles ; ils ne savent pas disputer de ses mystères ; mais la foi leur fait confirmer par leur sang ce qu'ils ne peuvent prouver par leurs discours. (**Biroat,** 1er *Jeudi de Carême*).

[La mauvaise vie des chrétiens combat leur foi]. — Que fait la mauvaise vie des chrétiens ? Elle rend deux faux témoignages : elle fait que l'on peut douter s'ils ont véritablement la foi et si la foi qu'ils ont est véritable : puisqu'ils ne font aucune action qui marque véritablement leur foi, et qu'au contraire ils en font de tout opposées. Ce qui fait qu'on peut dire avec S. Paul que, s'ils la confessent par leurs paroles, ils la nient par leurs actions. On méprise dans le cœur les maximes de la foi et on les reçoit sur la langue. La vie des mauvais chrétiens est un opprobre et une confusion perpétuelle pour la foi. Ils croient un DIEU, mais ils l'offensent ; ils savent qu'il est mort pour eux, mais ils se moquent de ses souffrances. Que peuvent dire les hérétiques, que peuvent dire les païens, quand ils voient que nos actions sont opposées aux maximes de notre Evangile ? Que notre foi est différente de celle des premiers chrétiens, et qu'il y a peu de vrais fidèles dans le monde. En effet, puisque nos actions ne sont que des suites de nos

sentiments, n'est-il pas vrai que, si notre vie ne suit pas les règles de la foi, nous pouvons dire que nous n'avons point de foi? (*Le même*).

[La pratique des vertus chrétiennes dépend d'une vive foi]. — Toute la peine semble ne consister que dans l'exercice de la foi. « Croyez, dit le fils de Dieu, et toutes choses vous deviendront possibles : *Omnia possibilia sunt credenti.* » Croyez, et vous pratiquerez aisément l'humilité, la patience, la mortification. Car quelle peine trouvez-vous à aimer le souverain bien, quand la foi vous le dépeint! quelle difficulté sentez-vous à espérer la souveraine félicité, quand la foi vous l'a promise, et qu'elle vous en donne des assurances infaillibles?... Si nous avions une étincelle de cette vive foi que le Saint-Esprit allume dans l'âme de tous les grands hommes, si nous étions vivement persuadés de ces grandes vérités que la religion nous propose : qu'il y a un œil invisible qui voit tout ce que nous faisons, un juge redoutable devant qui nous devons répondre de toutes nos actions, une éternité de biens et de maux après cette vie; si nous étions bien pénétrés de toutes ces vérités, que ne ferions-nous pas et que n'entreprendrions-nous pas pour la gloire de Dieu? Quel progrès ne ferions-nous pas dans la voie de la perfection? Que nous trouverions douces toutes les rigueurs de l'Evangile et toutes les observations de la loi! Que nous aurions de mépris pour tout ce qui passe et d'estime pour un bien qui ne finit jamais!

Chrétiens, vous avez reçu la foi de vos ancêtres, et c'est l'héritage le plus précieux qu'ils vous aient laissé. Cependant cette foi, qu'ils ont immédiatement reçue de Jésus-Christ et qu'ils ont transmise jusqu'à vous, pour la perpétuer dans le monde, cette foi qui est née avec vous et que vous avez sucée avec le lait, cette foi que tant de savants hommes ont signée et que tant de fortes têtes ont soutenue, que tant de nobles courages ont confessée à la face des tyrans qui s'efforçaient de l'arracher de leur cœur et de l'éteindre dans leur sang, vous l'abandonnez à la première occasion? (*Discours moraux*).

[Evidence de la foi. Sécurité]. — Prenez garde que votre foi n'est pas indépendante, inconstante ni aveugle, puisqu'elle est fondée sur des motifs qui ont persuadé les plus délicats et les plus pointilleux, et qui ont converti les plus grands hommes du monde, lesquels n'ont pu résister à sa force, puisqu'à l'obscurité des choses qu'elle a révélées elle joint une évidence certaine de la révélation de Dieu; qu'elle ne nous jette dans les ténèbres que pour nous faire entrer dans le grand jour de la vérité, et que, pendant que les philosophes et les esprits forts heurtent contre les écueils qui font périr les lumières naturelles, elle nous conduit heureusement au port, où la véritable science se trouve... Quand je me sépare de ma foi, ou quand je veux disputer contre ma foi, j'abandonne mon entendement à une infinité d'inquiétudes et de troubles. Il faut que je ne connaisse pas Dieu; il faut que je nie que Jésus-Christ son Fils soit venu au monde; il faut que

je donne le démenti à tous les oracles des prophètes qui l'ont promis; il faut que je m'inscrive en faux contre toute l'Ecriture ; il faut que je fasse passer les Evangélistes pour des imposteurs ; il faut que je combatte tous les miracles que le Sauveur du monde a opérés ; il faut que je détruise tout ce que les historiens, non-seulement les saints mais les profanes, ont dit : et tout cela sans autre raison sinon parce que ces choses paraissent incroyables et que je ne les ai pas vues !

Je dirais à un libertin qui ne veut rien croire : — Dans cette opposition de sentiments, qui de nous deux s'expose davantage, ou vous qui ne croyez rien de ce que la religion vous dit, ou moi qui m'y assujettis ? ou vous qui ne voulez rien croire pour vivre dans le libertinage, ou moi qui veux bien croire pour conformer ma vie à ma croyance ? Au pis aller, en croyant ce que je crois, je passerai pour un homme simple, qui ajoute foi à tout, et, me conformant à ma croyance, je me priverai de quelque plaisir défendu par la raison ? voilà le risque que je cours. Mais vous, si ce que vous ne croyez pas ne laisse pas d'être vrai, vous vous mettez dans un danger infaillible de damnation. Votre réprobation est inévitable ; vous vivant d'une façon, et moi d'une autre, qui est le plus en repos ? qui vit le plus en assurance ? (**Bourdaloue**).

[La foi est nécessaire contre les tentations]. — N'est-ce pas une chose admirable que, quand on parle du secours nécessaire pour résister aux suggestions du démon et de l'enfer, on ne nous parle que de la foi: *Cui resistite fortes in fide :* comme si on nous voulait dire par-là que nous sommes assez forts envers tous, si nous sommes assistés de ses armes, et que nous combattions sous ses enseignes. Qu'est-ce, je vous prie, dans les idées de S. Paul, atteindre la vie éternelle : *Apprehende vitam æternam ?* C'est la prendre, et atteindre, non pas de la main mais de la pointe de l'esprit, les couronnes du ciel et le prix de la gloire ? Qu'est-ce que combattre un bon combat de la foi, sinon se rendre invincible aux tentations dans la vue de notre attente, et par la considération des biens que la foi nous représente, et qui font les plus agréables objets de nos espérances ?

Occupons un peu notre loisir à méditer quelque maxime de la foi, et que cette foi fasse entrer dans nos esprits, par exemple, cette pensée du grand Apôtre, que toutes les souffrances de cette vie ne sont rien au prix de la récompense qui leur est préparée, et ne sauraient payer la gloire qui nous attend ; qu'une peine de si courte durée, qu'une légère affliction qui passe en un moment, produit en nous la semence d'une joie éternelle : qui n'entreprendra avec courage tous les travaux ? qui n'aura de l'amour pour les souffrances ? qui ne triomphera de joie dans toutes les misères dont il sera accablé ! D'ailleurs, qui ne méprisera les vaines grandeurs de la terre ? (Livre intitulé *De l'exercice de la foi*).

[Influence de la foi vive]. — Moins une âme a de foi, moins elle pense et elle

médite ; plus elle a de foi, plus aussi elle s'applique et elle réfléchit. C'est que, à proportion que la foi de cette âme est grande, elle trouve de quoi méditer dans les vérités qui lui sont révélées : et c'est alors que, surprise, elle repasse mille et mille fois sur une même vérité ; c'est alors qu'elle conçoit ce que la raison ne saurait connaître, ce que l'esprit et les sens ne sauraient lui dire, ce que la philosophie et les plus belles lumières ne sauraient lui découvrir. C'est alors enfin que, voyant toutes les vérités presque dans un même point de vue, elle s'abîme dans l'éternité de Dieu, dont elle se fait ici un certain modèle, en comprenant dans son vaste sein non-seulement le passé, mais encore le présent et l'avenir. Cette foi sera grande aux yeux de Dieu, si elle vous fait rentrer de temps en temps en vous-même, si elle vous rappelle de vos dissipations et de vos égarements ; mais, si vous vous contentez de croire superficiellement ce qu'on vous dit et d'acquiescer froidement aux articles de votre croyance, sans en tirer des conséquences qui vous fassent connaître l'infinie bonté de Dieu qui vous a appelé à son admirable lumière, et l'obligation que vous avez d'y répondre, hélas ! que j'appréhende que ce ne soit une foi inutile, et qu'elle ne soit pas d'un plus grand secours à votre justification que le serait un miroir à un homme qui se retirerait dès qu'il se serait regardé, sans essuyer seulement les taches qui sont sur son visage.

Un infidèle ne craint rien, dit Arnobe, parce qu'il ne croit ni paradis ni enfer. Un chrétien qui ne réfléchit pas sur de si terribles vérités ne craint presque pas, parce qu'il ne croit que faiblement qu'il y a un paradis et un enfer. Mais celui qui fait agir sa foi, qui vit de sa foi, comme parle l'Apôtre, appréhende ces vérités. Dieu s'est incarné pour moi, se dit-il à lui-même ; mais qu'ai-je jamais fait pour lui ? Dieu m'a donné beaucoup de grâces ; mais l'abus que j'en ai fait n'augmentera-t-il point ma damnation ? Dieu m'a ouvert son paradis ; mais ne me précipiterai-je point dans l'enfer ? Voilà ce qui fait craindre un pécheur, voilà ce qui l'humilie. (*Discours moraux*).

[Affaiblissement présent de la foi].— Nous devons appréhender que ce ne soit particulièrement de notre siècle que Jésus-Christ a dit que, quand il viendrait, il ne trouverait point de foi. La nôtre n'est souvent qu'une foi extérieure, une foi de cérémonie et d'apparence. Nous allons à l'église parce que c'est la coutume ; nous fréquentons les sacrements parce que la dévotion le veut ainsi ; nous récitons des prières, nous croyons des vérités, parce que telle a été la conduite de nos pères, qui nous ont élevés de la sorte et qui nous en ont donné l'exemple : mais est-ce là une véritable foi ? Il en est de ces demi-chrétiens, qui ont une foi de cette nature, comme de ceux qui pratiquent les vertus morales sans aucun motif de vertu. La pensée la plus favorable que nous puissions concevoir d'un homme qui fait l'aumône, sans aucun motif surnaturel, c'est qu'il ne mérite ni blâme ni louanges, ni punition, ni récompense. C'est ainsi que nous devons juger de tant de

gens qui croient sans réflexion et sans un vrai motif de foi : ils n'ont nul mérite devant Dieu, et, s'ils ne s'attirent point de châtiment, il est certain qu'ils ne méritent aucune récompense. Jugez quelle opinion nous devons avoir de ces chrétiens de coutume qui croient sans réflexion et sans un vrai motif de foi ; de ces chrétiens qui, comme dit S. Hilaire, n'ont qu'une foi par rapport au temps, et non pas une foi qui se règle par l'Evangile : *Fides temporum, non Evangeliorum ;* une foi par laquelle ils croient grossièrement ce qu'on leur dit, et non pas une foi par laquelle ils s'assujettissent par un sacrifice de leurs lumières.

Est-ce avoir une vraie foi que d'avoir du dégoût pour les choses de son salut, et une entière insensibilité pour Dieu ? est-ce avoir une vraie foi que de la rendre esclave de ses affaires, de son ambition, de ses intérêts, et de vivre en païen ? Ah ! qu'il y a d'idolâtres et d'apostats au milieu du christianisme même ? **(Fromentières).**

Quels monstres vois-je dans le christianisme disait autrefois S. Jérôme. Je vois des gens qui croient en fidèles, et qui vivent en idolâtres. Si nous écoutons leurs paroles, nous y trouverons la foi, et si nous regardons leurs mœurs, nous y verrons l'infidélité. Rien de plus saint que leur morale, et rien de plus déréglé que leur conduite ; tous les trésors de la sagesse sont renfermés dans leur doctrine, et toutes les dissolutions du libertinage se rencontrent dans leur vie. Qui voyons-nous dans le monde qui règle sa conduite conformément à sa croyance ? qui se gouverne par la lumière de l'Evangile, par le motif de la religion et par les vues de l'éternité ? N'est-on pas aussi attaché à la vie présente que si la foi n'en découvrait pas une autre plus heureuse ? Ne pèche-t-on pas avec autant d'assurance que si l'on ne croyait point d'enfer ? et ne courons-nous pas après les biens périssables avec autant d'ardeur que s'il n'y avait point de biens éternels ?... Les païens et les infidèles qui ont mieux vécu que nous nous couvriront de honte, et pour leur répondre nous n'aurons à la bouche que ces tristes paroles : *Ergò erravimus à viâ veritatis !* Malheureux ! nous étions dans la voie, et nous l'avons abandonnée ; nous avions le flambeau à la main pour nous conduire, et nous nous sommes égarés, les yeux ouverts, nous nous sommes précipités dans ces abîmes ! (**De la Volpillière**).

[Les gens du monde]. — En vérité, dira quelqu'un, nous n'avons point de foi. Vous n'avez point de foi ! voilà une confession fort ingénue. Comment ? Avez-vous renoncé aux principes du christianisme ? avez-vous découvert quelque religion qui vous paraisse plus recevable que celle dans laquelle vous êtes né ? avez-vous quelque raisonnement puissant pour détruire tous les arguments qui prouvent que nous devons croire toutes les vérités de la foi ? Ce n'est pas cela, me direz-vous : je ne doute point de ma religion. Que voulez-vous donc dire ? que vous n'avez pas une foi vive ? Eh ! qui en est la cause ? Demandez vous à Dieu, par de ferventes prières, qu'il augmente votre foi : *Domine adauge nobis fidem* ? Tâchez vous de ranimer votre

foi par l'exercice des bonnes œuvres ? Au contraire, vous étouffez par vos vices les clartés de votre foi. (**Le P. Texier**, *Sermon sur l'aveugle-né*).

[La foi met en action toutes les vertus]. — Non-seulement S. Paul veut que la foi soit une cause mouvante qui excite les autres vertus, mais qu'elle soit elle-même la forme des vertus, en sorte que ces vertus ne soient que les instruments de la foi, et que ce ne soit pas tant elles qui agissent avec la foi que la foi qui agisse par elles : maxime qu'il explique admirablement bien dans son Epître aux Galates : *In Christo* Jesu, *neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed fides quæ per dilectionem operatur.* Ce n'est ni la religion ni la circoncision qui opère, ce n'est que la foi. La charité même, qui est la plus noble des vertus, semble n'avoir aucune action qui lui soit propre : ce n'est que l'instrument de cette foi, puisque ce n'est que par elle qu'elle opère. De là vient qu'il lui applique tout ce qui a jamais été fait de grand, de noble, d'héroïque. « C'est par elle, dit-il, qu'Abraham prit la résolution de sacrifier Isaac, etc. » (**Bourdaloue**).

[La foi est rare]. — D'où vient que, la foi étant maintenant si répandue dans le monde, il y a pourtant si peu de foi ? C'est une objection que les Pères de l'Eglise se sont faite il y a longtemps, et à laquelle j'avoue que je n'ai rien à répondre, qu'en niant le principe. Détrompons-nous, Messieurs, de cette erreur. Nous prenons la prédication de l'Evangile pour notre foi, et nous confondons l'un avec l'autre. La prédication de l'Evangile est à la vérité répandue partout ; mais la foi ne l'est pas, et il y a bien de la différence entre ces deux choses. La prédication de l'Evangile n'est qu'extérieure, et la foi est une vertu intérieure et un don de Dieu ; l'une est commune et l'autre est rare, et la vie des chrétiens est une démonstration convaincante.

C'est la foi qui nous condamnera un jour, au jugement de Dieu : *Testimonium perhibente conscientiâ et inter se invicem cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus.* Ces pensées, dit S. Chrysostôme, dont parle l'Apôtre, sont celles de la foi et de la conscience. La foi dira à un réprouvé : Tu as cru cela. La conscience lui dira : Tu as fait cela. Ces deux pensées, quoique opposées, feront une action juridique ; la foi se déclarera contre la conscience criminelle, et la conscience lâche tâchera de se défendre ; mais cette foi enfin l'emportera, et opprimera cette conscience criminelle sous le poids de ses accusations. C'est la paraphrase de S. Chrysostôme. Pensée terrible ! c'est la foi qui me jugera. Grande parole, si on en pouvait pénétrer le secret ! C'est la foi qui me jugera : cette foi si pure, si sainte, si innocente dans ses maximes, si opposée à mes passions, si contraire à mon amour-propre, si irréconciliable avec mes vices ; cette foi aussi sévère et aussi inflexible dans ses décisions que Dieu même, ce sera elle qui me jugera, et je ne serai plus en droit d'appeler de ses jugements, ni de demander ma justification sur d'autres

principes que sur les siens, parce que, quoi que je dise, DIEU me renverra à elle, et n'aura rien à réformer dans son arrêt. (*Le même*).

[Examen indiscret]. — La grandeur de la foi demande que vous obéissiez sans restriction, que vous vous soumettiez sans réserve, que vous baissiez les yeux devant les augustes ténèbres que vous ne sauriez percer. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur : un seul mot, un seul regard, une seule pensée, l'altère, la déshonore, l'affaiblit. Une seule liberté de raisonner ou de penser, un seul point de la foi trop témérairement examiné, un seul acte de religion méprisé, est capable de la faire perdre tout-à-fait. C'est par-là d'ordinaire qu'on arrive à l'impiété. Cependant, quelle licence ne se donne-t-on pas sur les points les plus vénérables et les plus saints ? On s'en fait une matière de conversations mondaines, et de nos plus saints mystères les libertins font le sujet le plus ordinaire de leurs railleries ; des cercles impies deviennent des conférences de dévotion, ou plutôt d'impiété. On décide de tout, on veut approfondir ce qui passe les faibles lumières de la raison. Là on raille tout ce qu'on doit révérer, on tourne en ridicule nos plus saintes maximes ; on tient des assemblées où des hommes qui se croient d'un caractère supérieur n'apportent pour plus grande lumière que plus de témérité que les autres, et ne font paraître pour toute science que quelques doutes vulgaires qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés ; des hommes qui, dans une vie toute dissipée et toute mondaine, n'ont jamais donné une heure d'attention aux vérités de la foi, et qui osent cependant prononcer sur des points qu'une vie entière de prières, de piété et de recueillement pourrait à peine assurer. (*Attribué à* **Massillon**, *sermon sur la Religion*).

[Nécessité et prix de la foi]. — La raison est faible sans le secours de la foi ; nous ne savons ce que nous sommes, ni au-dehors ni au-dedans ; nous ne savons comment nos corps sont formés, comment chaques parties sont unies ensemble ; nous ignorons quels sont les ressorts infinis et les divers contrepoids qui font mouvoir la machine. Ce n'est pas nous qui avons présidé au merveilleux concert de tous nos membres, ni à cette juste proportion qui éclate dans nos corps. « Je ne sais, disait autrefois l'illustre mère des Machabées à ses enfants, comment je vous ai formés dans mon sein ; ce n'est pas moi qui vous ai donné la vie que vous avez reçue. » Expliquez-nous les différentes vertus des planètes et leurs divers aspects, leur nature et leurs propriétés ; ce qui fait agir avec tant d'adresse des animaux sans raison ; quelle est la nature des métaux, comment l'or se forme dans les entrailles de la terre ; développez-nous l'art ingénieux et la matière qui entre dans la formation des insectes, enfin, tournez-vous de tous côtés, au-dessus et au-dessous, et au milieu de vous : vous n'y trouverez que des énigmes. Le ciel et la terre, les éléments et la nature, tout cela ne vous offre que des ténèbres ; les moindres choses sont pour

vous des abîmes impénétrables. O hommes, quelle est votre témérité ! Vous ne connaissez point les objets qui sont autour de vous, vous ignorez les choses que vous avez tous les jours sous vos yeux, et vous voulez connaître ce qui est au-dessus de vous ! La nature est pour vous un mystère obscur, et vous voulez approfondir une religion dont le plus grand mérite est d'être impénétrable ! Vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, et vous voulez connaître des vérités qui sont si fort au-dessus de vous !

O foi précieuse ! ô flambeau divin, destiné à éclairer les nations, que vous êtes donc nécessaire à la raison de l'homme, qui est faible, pour lui servir de secours ! O règle infaillible qui êtes destinée à corriger nos mœurs, qui demeurez toujours la même, et toujours indépendante des temps et des lieux, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein à la raison, qui change et qui s'égare ! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse tout ensemble, qu'il est donc important que vous conduisiez toujours le peuple du Seigneur, pour l'empêcher de se perdre, et le faire passer sain et sauf à travers tant de dangers, comme vous fîtes le peuple d'Israël ! (*Le même*).

Le malheur du grand Augustin en est un exemple, que DIEU semble n'avoir permis que pour faire admirer la force toute-puissante de la vérité. Pendant qu'une intempérance de raisonnement, une curiosité inquiète, un désir de savoir, une avidité de gloire, dominèrent dans ce grand génie, il fut un misérable jouet des erreurs et des passions humaines ; celui que la Providence avait choisi pour être l'oracle de l'Eglise et le fléau de de toutes les hérésies demeura longtemps engagé dans la plus extravagante de toutes. Les erreurs des manichéens dont les chimères révoltent tout esprit raisonnable, fascinèrent tout le sien ; les lumières de ce bel esprit ne pouvant s'éclipser entièrement sous ce nuage épais que la volupté forme dans l'esprit, elles s'étaient changées en de fausses lueurs qui le traînaient de précipice en précipice ; comme il marchait hors de la voie, la rapidité de sa course ne faisait que l'égarer davantage. (**L'abbé du Jarry**).

La foi se cache aux esprits élevés et sublimes, pour se découvrir aux petits et aux humbles. Elle propose aux hommes une religion pleine d'obscurités et des mystères propres à aveugler les esprits superbes, pendant que, en humiliant les orgueilleux sous des ténèbres salutaires, elle instruit les humbles qui cherchent DIEU avec un cœur simple et sincère. Et ce qui est le plus surprenant, c'est qu'elle ôte ses lumières à ceux qui les avaient, pour les donner à ceux qui ne les avaient pas. La raison la plus éclairée, qui ne consulte que ses lumières, ne voit goutte dans une conduite si étonnante et si sublime ; les plus pénétrants n'y connaissent rien, et plus on l'approfondit plus on y trouve d'obscurités. D'un autre côté, c'est par la foi que se forme en nous cette nouvelle créature qui est l'ouvrage de la grâce. Notre naissance charnelle est l'opération de l'homme, mais notre renaissance spirituelle est l'opération de DIEU ; c'est

lui qui produit en nous cette foi d'où se forme ce caractère d'adoption par lequel nous devenons les enfants de DIEU et les héritiers de son royaume. C'est par ce même don de la foi que nous nous dépouillons de cet esprit de crainte et de servitude qui a régné dans l'ancien Testament, pour recevoir l'esprit d'amour de la nouvelle loi ; c'est par elle que nous sommes revêtus d'une force toute céleste pour faire profession de notre religion au prix de notre sang et de notre vie. C'est elle qui assujettit l'homme à DIEU, le rendant docile et soumis à sa parole. C'est elle enfin qui, sous le poids de l'autorité divine, rend esclave la plus fière et la plus orgueilleuse de toutes les facultés de l'âme, qui est l'entendement, pour le captiver sous le joug de l'obéissance.

La foi fait encore davantage dans le cœur du fidèle : elle lui fait soutenir des combats où l'engage la défense des intérêts de DIEU, entreprendre de grands desseins que lui inspire le zèle de sa gloire, exécuter les choses importantes que lui conseille ce zèle pour abolir les abus, réformer les mœurs, combattre l'injustice, désarmer l'erreur et appuyer la religion, en s'opposant au torrent de l'iniquité et de la corruption ; rien n'est plus capable d'inspirer aux chrétiens ces grands sentiments de courage, ces maximes d'une perfection sublime, et les principes de cette force héroïque qui met sa grandeur à s'anéantir devant DIEU. (**Rapin**, *La foi des premiers siècles*, ch. 1).

[Croyance humble et sainte]. — N'ayez jamais le moindre soupçon qui vous fasse dire en vous-même : Comment cela se peut-il faire? est-ce DIEU qui l'a dit? quand et pourquoi l'a-t-il dit? quel moyen de croire des choses si opposées au sens! Car on ne finit jamais sur ces raisonnements-là, dès qu'on les écoute ; la raison ne pouvant se contenter que de la raison, elle ne veut rien savoir sans l'approfondir, ni rien approfondir sans le comprendre. Mais le propre de la foi est de renoncer à toutes les lumières de l'esprit humain, d'en étouffer toutes les vues, de n'écouter rien que la voix de DIEU, pour lui obéir dès qu'il a parlé. Sans cela, l'homme est sujet à toutes les misères de son esprit, dont le doute est l'une des plus grandes. C'est pour la foi que DIEU humilie l'orgueil de la raison humaine, qui est sujette à s'égarer dans les fausses vues de sa suffisance. Dès qu'on veut trop voir dans la foi, et qu'on cherche trop à se convaincre, on n'y voit d'ordinaire rien, parce qu'on n'est jamais convaincu. Dans une religion aussi soumise que la nôtre, rien n'est moins raisonnable que la foi raisonnée. Raison, sagesse, suffisance du siècle, vous êtes trop faibles : car vous prenez souvent les ténèbres pour la lumière, et l'apparence pour la vérité. Ce sont les égarements ordinaires de l'esprit humain. En quoi la conduite de DIEU est admirable, qui n'a pas voulu gouverner l'homme par les lumières de son esprit, mais par les lumières de la foi ; c'est-à-dire par la soumission, et non par la pénétration parce que tous les esprits peuvent se soumettre, grands et petits, et que le

peuple eût été exclu de la foi s'il eût fallu comprendre pour être chrétien. (*Le même,* chap. 9).

[Choix inconsidéré]. — Prenez-y garde, et vous découvririez une hypocrisie cachée, qui nous fait appliquer les sentiments que la foi nous inspire, non pas à quoi il faudrait les appliquer, mais à ce qui nous est indifférent. Parlez à cet avare du péché de vengeance; dites-lui qu'il n'est rien de plus odieux, qu'il n'est rien de plus répété dans les saintes Ecritures que la condamnation de ce péché, il en tombera d'accord, il dira des merveilles sur ce chapitre. Mais dites-lui que cette même foi et cette même religion, qui condamne la vengeance, condamne aussi l'avarice, qu'elle condamne toutes ces voies injustes dont on se sert pour s'enrichir : avec toute sa foi jamais il n'en conviendra, parce qu'il ne se peut résoudre à entendre condamner ni à condamner ce qu'il aime véritablement. Parlez à un impudique de la douceur, de l'honnêteté, de la complaisance que le christianisme nous inspire : il enchérira lui-même sur les éloges de la foi; mais dites-lui que cette même foi condamne les engagements les plus légers lorsqu'ils deviennent criminels; faites-lui connaître que, sous quelque prétexte que ce soit, il n'y a rien dans cette matière qui ne soit grief et considérable; qu'il faut retrancher ces entrevues, fuir ces tête-à-tête, éviter ces compagnies dangereuses : Ah! dira-t-il, que cette foi m'est onéreuse! Mais pourquoi plutôt à vous qu'à un autre? c'est parce qu'elle va contre cette passion que vous favorisez.

Ce sera par votre croyance que vous serez un jour condamné, méchant serviteur : *De ore tuo te judico.* Vous avez cru que le chemin du ciel était un chemin étroit et difficile, et vous avez cependant toujours marché dans la voie large des plaisirs et des délices de la terre. Vous avez cru qu'un chrétien ne pouvait trouver son salut que dans les croix, dans les mortifications, dans la piété : et cependant, au lieu de tout cela, vous avez passé votre vie à courir de spectacle en spectacle, d'intrigues en intrigues; à chercher dans la bonne chère, dans le jeu, dans toutes sortes de divertissements, de quoi contenter votre sensualité et vos passions. Oh! la belle alliance, la belle conformité de vos actions avec votre foi, de votre conduite avec l'Evangile! Et vous vous êtes imaginé qu'à l'ombre d'une dévotion passagère, d'une régularité de grimace, votre salut était assuré! Et qu'attendre de cette foi morte, sinon que Dieu vous dise : *Ex ore tuo te judico?* Voilà ce que vous avez cru, et voilà comment vous avez cru : quel accord entre votre foi et votre vie? (**Massillon,** *Mardi de la* 4[e] *sem. de Carême*).

[Sans la foi, nos bonnes actions sont inutiles]. — Quelque état, quelque mérite qu'aient nos actions, elles ne servent de rien pour le salut. Il en est, dit S. Chrysostôme, comme des pièces de monnaie : si ces pièces ne sont marquées d'une certaine manière, elles ne sont d'aucun prix; c'est de

l'argent, c'est de l'or, je le sais ; c'est quelque chose de fort précieux ; mais enfin je n'y vois point la marque du prince ; tout cela n'est pas reçu. Cette comparaison est fort juste. Si nos actions ne portent le caractère de la foi, elles ne sont d'aucune valeur. Cette pénitence, cette charité, cette patience, cette modestie, tout cela est louable ; mais enfin, si la foi n'y est pas, ces vertus cessent d'être vertus à l'égard du salut éternel : le martyre même, de quelque mérite qu'il soit devant Dieu, ne servirait de rien si la foi ne le faisait souffrir.

La foi est à l'égard des justes ce que le premier mobile est à l'égard des causes naturelles. Si ce premier mobile s'arrête, tout cesse ; et, s'il agit, tout est dans un continuel mouvement. Il en est ainsi de la foi : c'est une espèce de premier mobile dans les justes ; c'est elle qui fait agir toutes les vertus et qui leur donne le mouvement ; elle est la règle et la mesure, pour ainsi dire, des vertus. Si j'ai beaucoup de foi, j'ai beaucoup de patience, beaucoup d'humilité, beaucoup de charité ; si j'ai peu de foi, je fais peu de chose pour Dieu. S. Paul dit plus : il assure que les autres vertus ne sont que les instruments de la foi : *Fides quæ per charitatem operatur* (Galat. v) : C'est la foi qui opère par la charité : comme si la charité était l'ouvrage de la foi. **(Bourdaloue).**

[Eloge de la foi]. — La foi n'est autre chose que la raison divine, substituée en la place de la raison humaine. Il faut que celle-ci soit parfaitement soumise à la première. La raison humaine, dit le savant Evêque de Paris, avait été affaiblie par le péché ; elle ne pouvait plus rien comprendre : Dieu a donné la foi à l'homme pour réparer cette raison presque éteinte. Il faut donc que la foi lui tienne dorénavant lieu de raison, et qu'il ne suive pas ses lumières. La foi des chrétiens de notre siècle malheureux n'est pas moins lâche et timide que curieuse : dès qu'il y a la moindre peine à souffrir et le moindre danger à courir, on ne se souvient plus qu'on est chrétien. La foi nous oblige nécessairement à être tout prêts à souffrir le martyre si l'occasion s'en présentait, et s'il s'agissait de soutenir la vérité de notre religion. La foi, dit Tertullien, a une liaison particulière avec le martyre : *Debitricem martyrii fidem*. Qui ne peut souffrir la mort ne mérite pas même le nom de Chrétien : *Christiani nomen non meretur qui mortem timet.* (Essais de sermons).

[Foi humble]. — On s'aveugle en portant une vue trop fixe et trop hardie sur les mystères ; mais on aperçoit la lumière de Dieu lorsqu'on baisse les yeux. On est savant lorsqu'on ne veut rien savoir que ce que Dieu nous révèle, et l'on ne sait rien lorsqu'on veut tout savoir. Partout ailleurs, le degré de connaissance fait le degré d'habileté ; mais ici c'est le degré de soumission, et c'est plus par l'humilité du cœur que par les lumières de l'esprit qu'on s'instruit dans la science du salut. Dieu a répandu une sainte obscurité sur les mystères de la religion, et a même

permis que les hommes y joignissent leurs propres ténèbres. Mais ce qui est également admirable et consolant, ce ne sont point les habiles, mais ceux qui renoncent à leur habileté, qui voient clair dans la religion. C'est la pensée du Fils de Dieu même : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus, et revelâsti ea parvulis.*

Il y a une infinité de choses dont nous connaissons l'existence, et il n'y en a pas une seule, pour petite qu'elle soit, dont nous comprenions la manière, sans qu'il soit tombé dans l'esprit d'un homme qui a le sens commun de les révoquer en doute pour cela. Pourquoi donc, étant si raisonnables sur la nature, le sommes-nous si peu sur la religion ? C'est que, dans la nature, notre esprit agit naturellement, et que dans la religion il est trompé par ses passions, qui ne cherchent que matière de doute. La prédestination, la grâce, la doctrine du péché originel, sont des abîmes qui épouvantent d'abord l'esprit de celui qui entreprend de les accorder avec la lumière naturelle. Et tous les docteurs se récrient contre la curiosité humaine, et nous avertissent que nous ne devons pas nous hasarder à sonder la profondeur de ces mystères, qui nous confondent à mesure qu'on les considère avec plus d'attention. Mais qu'il me soit permis de dire que ces matières paraîtraient moins difficiles si on avait plus de simplicité, et si on pensait que Dieu a fait bien d'autres choses que l'esprit humain ne peut comprendre. (**Anonyme.**)

[Justice de Dieu]. — On demande s'il y aura encore de la foi dans le monde quand le Fils de Dieu viendra pour le juger. Oui, il y en aura autant qu'il en sera nécessaire pour nous condamner ; car il fera ressusciter avec nous notre foi, et son soin sera de la ranimer en même temps qu'il fera sortir nos corps du tombeau. Or, cette foi, ainsi ressuscitée, ainsi animée par la présence du Fils de Dieu, demandera justice : et contre qui ? Non pas contre les tyrans qui l'auront persécutée, mais contre les mauvais chrétiens qui l'auront profanée ; justice de ce qu'ils l'auront laissée oisive, sans la faire agir, justice de ce qu'ils l'auront scandalisée devant les hommes. Quelle raison pourra alors apporter un chrétien? Dira-t-il que cette foi ne lui a pas paru convaincante? Ah ! il serait bien étrange que ce qui a suffi pour convertir tout le monde, que cette foi à laquelle les plus grands du siècle se sont soumis, contre laquelle un Augustin avec tout son esprit n'a pu se défendre ; il serait étrange, dis-je, que tout cela n'eût pas été capable de le satisfaire. Dieu lui dira qu'avant que de faire un pas aussi hardi que celui de passer pour un infidèle par une infidélité affectée, il fallait peser mûrement toutes choses, agir avec docilité et avec le seul désir de chercher la vérité ; la raison dira à ce libertin que, dans les choses de Dieu, il devait recourir à une raison supérieure ; que, quelque éclairé qu'il fût, il avait été convaincu en une infinité de choses de la faiblesse et de la petitesse de son esprit ; et que, par conséquent, il ne devait pas prendre cette liberté présomptueuse de juger de la foi, et de

faire une religion à sa mode ; que, s'il avait eu une cause tant soit peu douteuse, on l'aurait accusé de folie de s'en rapporter à son propre jugement, sans consulter les plus habiles ; et que cependant, dans la plus importante et la plus embarrassée de toutes les affaires, il s'est moqué de prendre ces précautions (**Bourdaloue,** *sermon sur la foi*).

[De la foi et des bonnes œuvres]. — Sans la foi point de bonnes œuvres; sans les bonnes œuvres point de foi ; sans les bonnes œuvres et sans la foi, point de salut. C'est par un défaut de foi que tant de belles actions que nous lisons dans les faux sages du paganisme ont été infructueuses; c'est par le défaut des bonnes œuvres que la foi de tant de chrétiens est ou éteinte ou inutile, et c'est par le défaut de bonnes œuvres et de la foi qu'on ne peut plaire à Dieu. « Les bonnes œuvres sont comme les cautions, les témoins, les garants et les correspondants de notre foi, » dit Salvien. Bonnes œuvres dont Dieu en ces derniers temps a substitué le témoignage aux miracles, au martyre, et à l'innocence des premiers siècles. « *Actus boni christianæ fidei testes sunt :* les bonnes œvres sont les témoignages de la vraie foi, » dit le même auteur. Si un chrétien n'en fait aucune, il ne peut pas prouver sa foi, et, ne la pouvant prouver, il n'est plus chrétien qu'en idée. (*Discours moraux*).

[L'incrédulité vient des mœurs]. — On s'étonne que tant de personnes qui ne manquent pas d'esprit croupissent opiniâtrement dans des erreurs grossières en matière de religion, jusqu'à les défendre comme des dogmes. Qu'on développe les mystères du cœur, qu'on en guérisse les illusions, et la conversion de l'esprit suivra bientôt celle du cœur. Les brouillards se forment en l'air, mais ils viennent tous de la terre. L'hérésie tient son siége dans l'esprit, mais elle doit toujours sa naissance et son progrès à la matière du cœur. On commence à douter dès qu'on commence à vivre peu chrétiennement : la foi suit toujours la qualité des mœurs ; elle ne persévère guère dans sa pureté dès que celles-ci se corrompent. On ne veut plus que ce qui nous incommode soit vrai, quand on ne suit qu'une voie aisée et commode; un cœur esclave de la passion débauche bientôt l'esprit. Du doute on passe aisément à l'erreur, quand l'orgueil, l'impureté, l'avarice et la vengeance sont devenus le vice dominant. L'esprit alors ne s'étudie plus à combattre ses illusions, mais à les défendre et à les suivre.

Dans ces déplorables dispositions, on regarde les plus terribles vérités de la religion comme des préjugés de la naissance; l'esprit, gâté par la malignité du cœur, s'établit juge souverain de la foi, et ne veut d'autres suffrages que ceux de ses sens. Mais, si l'esprit défère tant aux inclinations du cœur, le cœur aussi ne défère pas moins aux lumières naturelles quelque bornées, quelque défectueuses qu'elles puissent être. Tout ce qu'il ne comprend pas est condamné ; tout est soumis à ses idées ; l'esprit et

le cœur se rendent mutuellement service : et l'on s'étonne après cela de voir naître, dans tous les temps, tant de sortes d'erreurs, tant de sectes si monstrueuses! Qu'on remonte jusqu'à leur origine, elle n'est pas difficile à trouver : on verra que toutes les hérésies n'ont point d'autre principe. On peut même ajouter que c'est la diversité des passions qui a fait la diversité de leurs dogmes. Les ouvriers de ces schismes ont imprimé le caractère de leur esprit et de leur cœur à la secte qu'ils enfantaient. La révolte contre l'Eglise, la fureur contre les vérités de la foi, ont été l'effet de leur orgueil ; les nouveaux systèmes de religion, celui de leur cupidité et le libertinage, la base et le fond de leur morale.

Si l'erreur n'était que dans l'esprit, il ne serait pas difficile de faire voir à bien des gens leurs égarements, et les conversions ne seraient plus des fruits si rares ; mais le cœur est toujours le premier à se révolter, et le dernier à se rendre. L'incontinence et la débauche l'ont perverti : l'esprit ne s'occupe plus qu'à trouver des raisons pour condamner le célibat ; ses faux raisonnements sont tous des sophismes de cœur. La régularité des mœurs gêne-t-elle l'amour-propre? l'esprit, pour se délivrer de cette sujétion, réprouve d'abord les sacrements. Le jeûne et l'abstinence n'accommodent pas un homme charnel ; l'esprit, devenu l'interprète du cœur, condamne, abroge les lois rigoureuses de la pénitence. Le cœur, pour ainsi dire, est toujours le premier hérétique ; les erreurs de l'esprit ne subsistent presque que pour autoriser et défendre les illusions du cœur : les passions crient plus haut que la raison. Et quand le libertinage du cœur et celui de l'esprit sont d'accord, la foi en est toujours la victime. En vain s'efforce-t-on de se déguiser à soi-même les illusions de son propre cœur, en fatiguant l'esprit par de vaines subtilités : nul hérétique qui ne trouve dans son cœur l'idole et le seul oracle de la nouvelle religion. Qu'il brise cette idole, et son faux orale se taira ; qu'il guérisse son cœur de ses illusions, et il retournera bientôt à l'Eglise; toutes ses préventions, ses difficultés, ses dégoûts, se dissiperont avec ses prestiges. (**Croiset** *Réflexions spirit.*).

[De l'unité de Doctrine]. — Sans la soumission de l'esprit de l'homme aux vérités de la foi, l'unité de doctrine, si nécessaire, et que nous admirons avec tant de raison dans la religion chrétienne, ne s'y trouverait point. Car qui ne sait les effets ordinaires de l'orgueil? Quelque expérience qu'on ait du peu de fond que l'on doit faire sur ses propres lumières, ce n'est cependant que sur elles que l'on veut se régler. A-t-on sur les autres, ou croit-on avoir quelque supériorité de génie, et qui est-ce qui en cette matière ne croit pas l'emporter sur bien d'autres? c'en est assez : on veut se distinguer, on veut s'ouvrir un chemin nouveau, et se conduire par une route toute autre que le commun des hommes. Le savant ne veut pas être confondu avec l'ignorant, le sage avec les esprits simples, le grand avec le petit. On abonde dans son sens; on se persuade qu'on voit beau-

coup plus loin et plus clair que les autres; on raisonne, on examine, on pense, on réfléchit, on invente; adorateur de ses propres sentiments, on se les justifie à soi-même, on tâche de les justifier aux autres et de les leur persuader; on les soutient, on les défend avec chaleur. C'est ce que nous voyons arriver tous les jours à l'égard des sciences, qui sont soumises à nos lumières. De-là toutes ces doctrines différentes sur un même sujet, ces sentiments opposés, ces systèmes divers qui partagent les écoles des savants en autant de sectes. Or, ce qui arrive à l'égard des sciences arriverait encore à l'égard de la religion, si, comme elles, elle était soumise à nos lumières. Nous y verrions cette diversité de doctrines, cette opposition de sentiments ; et, comme on ne voudrait reconnaître personne au-dessus de soi qui pût accorder tous les partis, approuvant l'un, condamnant l'autre, chacun demeurerait ferme dans le sien, l'étendrait le plus qu'il pourrait, s'attirerait grand nombre de partisans, et se ferait honneur de rester inébranlable. Cela étant, pourrait-on reconnaître quelque unité de doctrine, caractère si essentiel de la religion ? Ah ! plutôt, quelle confusion ne serait-ce pas ! quel trouble, quel renversement ! Serait-ce une religion, ou une académie ? serait-ce une communauté de fidèles, ou une assemblée d'opiniâtres ? Serait-ce, ô mon DIEU ! votre honneur, et votre gloire, ou plutôt sa propre gloire, que l'homme chercherait. **(Anonyme).**

[Faiblesse de la raison]. Si, dans la recherche des choses humaines et naturelles, nous nous trompons si aisément et si souvent, comment, sans la foi, ne nous tromperions-nous pas dans la recherche des choses divines et surnaturelles? Si nous ignorons cela, comment prétendrions-nous connaître ceci ? Je vous en prends à témoins, vous savants tant de l'antiquité que de nos jours; vous qui étiez les plus beaux ornements de votre siècle, vous qui étiez révérés comme des oracles ; vous enfin qui, en faisant la gloire de l'esprit humain, avez bien montré quelles étaient ses faiblesses et ses bornes : je vous le demande, à quoi ont abouti toutes vos recherches? quel a été le fruit de ces veilles, de ces travaux que vous avez consacrés à méditer les secrets de la nature ? Vous avez suivi vos opinions et vos caprices, vous n'avez pas découvert la vérité; vous avez inventé, mais vous n'avez rien laissé de certain. La nature était pour vous un abîme profond, dans lequel vous ne pouviez pénétrer. Votre esprit ne trouvait partout que des voiles épais, que de profondes ténèbres : investi de cette affreuse obscurité, il ne pouvait rien découvrir, ou, s'il découvrait quelque chose, ses découvertes ne servaient qu'à le jeter dans des ténèbres encore plus insurmontables. C'est ce que vous avez avoué vous-mêmes plusieurs fois, dans l'épanchement de votre cœur ; et, sans un tel aveu, c'est ce que nous font connaître ces inventions chimériques dont vous avez voulu couvrir en quelque façon la honte de votre peu de pénétration. Ah ! Messieurs, ces lumières si bornées, que pouvaient-elles en matière

de religion? Ces savants ne pouvaient pénétrer au milieu d'eux-mêmes pour se connaître : comment auraient-ils pu porter leurs faibles regards jusqu'au trône de la Divinité pour en connaître les perfections ? La nature était pour eux remplie de profondes obscurités : qu'aurait-ce donc été de nos mystères ?

Il en est, dit S. Grégoire, de la majesté de DIEU comme du soleil : si nous voulons le regarder trop fixement, non-seulement nous ne voyons rien, mais nous en perdons même les yeux. De même, si nous voulons trop approfondir la majesté de DIEU, si nous la considérons trop attentivement, non-seulement nous ne pouvons rien découvrir en elle, mais elle nous aveugle sur toutes les autres choses ; ne pouvant être renfermée dans les bornes de notre esprit, elle en rompt tous les efforts ; de notre vaine sagesse elle fait une véritable folie. N'en êtes-vous pas un bel exemple, vous, rares génies de l'antiquité? N'est-ce pas là le fruit que vous avez tiré de votre témérité ? Quels dieux n'avez-vous pas adorés ? Le soleil et les astres n'ont-ils pas été vos divinités ? Est-il une créature, quelque vile qu'elle soit, à laquelle vous n'ayez prostitué votre encens, devant laquelle vous n'ayez fléchi les genoux? O foi de mon DIEU, foi précieuse, flambeau divin, qui éclairez toujours sans jamais vous consumer ! qu'il est donc nécessaire que vous éclairiez nos esprits pour nous empêcher de tomber dans des égarements honteux ! Règle infaillible qui êtes toujours la même, et qui pouvez convenir à toutes sortes de personnes, qu'il est donc nécessaire que vous dirigiez nos pas pour arriver à la connaissance de la vérité ! Colonne sacrée, qui avec vos ténèbres joignez tant de clarté, qu'il est donc nécessaire que vous conduisiez le peuple du Seigneur parmi les déserts de l'Egypte, pour le mettre à couvert de l'armée de l'impie Pharaon ! Oh ! que celui qui par une curiosité téméraire veut pénétrer nos plus saints mystères a sujet de craindre d'être opprimé du poids de la gloire du Seigneur ! (*Le même*).

[Les choses divines]. — Il en est à peu près des yeux de l'âme comme des yeux du corps : à peine pouvons-nous apercevoir les objets éloignés de nous, et nous les démêlons plus ou moins selon leur éloignement. La faiblesse de notre vue ne saurait percer un espace considérable ; l'air qui est entre deux répand des couleurs trompeuses sur ce qui occupe de loin nos regards, et l'œil se distrait aisément quand il a à traverser un grand intervalle. Les choses surnaturelles sont par elles-mêmes dans un éloignement immense à notre égard : à moins que, par la réflexion, nous ne les approchions en quelque manière de nous, pourrons-nous espérer de les jamais démêler? Et si nous nous amusons à une infinité d'objets qui les rendent toujours plus obscures et moins perceptibles, comment serait-il possible que nous nous en formassions quelque image? Combien d'obstacles des chrétiens attachés à la terre n'opposent-ils pas eux-mêmes à la connaissance de la vérité! (*Remarques sur divers sujets*).

[Vaine curiosité en matière de foi]. — DIEU nous fait une double grâce lorsqu'il nous donne la foi, et qu'en même temps il nous défend de pénétrer trop avant dans ses mystères. Une curiosité téméraire nous exposerait à perdre la foi. En nous faisant un don si inestimable, il nous met en état de le conserver par une humble docilité. DIEU serait offensé de la criminelle présomption qui nous porterait à vouloir développer les grandeurs inconcevables de son essence et les secrets impénétrables de sa sagesse : appartient-il à des créatures faibles, aveugles, méprisables, de porter jusque-là leurs regards ? Ne serait-ce pas attenter sur son infinie majesté que de prétendre le renfermer dans notre pensée ? Irrité justement contre nous, à quel châtiment pourrait-il nous condamner qui fût plus conforme à notre témérité, que de perdre cette foi même qui serait l'occasion de notre attentat ? Nous-mêmes, nous éteindrions peu-à-peu cette lumière divine, si nous prenions la liberté de mesurer les objets adorables qu'elle nous présente par la petitesse de notre esprit. Plus nous avancerions dans cet océan immense de perfections, plus nous trouverions incroyables les vérités qu'il renferme. Nous y découvririons toujours des choses nouvelles, et toujours plus éloignées de la portée de notre entendement ; le vraisemblable disparaîtrait à nos yeux insensiblement, et le vrai s'évanouirait enfin tout-à-fait. Notre vanité s'applaudirait sur ses découvertes, et en même temps s'irriterait de la difficulté insurmontable de les comprendre : et rien de plus opposé à la foi que l'orgueil. L'orgueil s'en fie à ses propres réflexions, et la foi nous ordonne de n'en croire qu'à son auteur, et à l'Eglise, interprète des révélations de son auteur : de sorte qu'à force de creuser dans les mystères nous les perdrions de vue. (*Le même ouvrage*).

[La foi donne une véritable grandeur d'âme]. — Un cœur rempli de foi, et qui se livre aux impressions de la foi, peut seul faire éclater une grandeur véritable et toujours égale. Au-dessus de toutes les créatures, il ne se renferme point dans les bornes étroites de la terre ; il méprise tout ce qui n'est pas au-dessus de lui. Il entreprend tout sans présomption ; parce que la confiance est sans incertitude ; il s'expose à tout souffrir, parce qu'il attend du Ciel toute sa force ; il ne balance point dans ses vues, parce qu'il ne consulte que la vérité ; l'avenir ne l'inquiète point, parce qu'il n'a qu'à marcher à la lueur de la lumière qui l'éclaire ; les dangers, les peines, ne l'arrêtent point, parce qu'il n'a rien à ménager. Pourvu que DIEU soit glorifié, la fatigue et le repos, l'honneur et l'ignominie, la vie et la mort, tout lui est indifférent.

La foi fait la principale gloire des fidèles de tous les états. Elle peut éclater également dans toutes sortes de personnes, au-dessus des avantages du sang, des qualités naturelles, des biens de la terre ; elle triomphe de tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les conjonctures ; elle ne demande que de la soumission et de la docilité pour exercer son empire,

et toutes les âmes qui ont eu le bonheur de la recevoir sont capables de se captiver sous son joug. Elle inspire les mêmes sentiments à des cœurs que la nature et l'éducation n'ont point formés avec les mêmes soins. Tout homme qui croit vivement, et qui agit selon sa croyance, n'a rien à envier de ce qui peut rendre grand devant DIEU. Pensons, comme nous devons, de la foi, et nous craindrons de déshonorer le caractère auguste de chrétien. (*Le même ouvrage*).

[Affaiblissement de la foi aujourd'hui]. — Il n'y eut peut-être jamais moins de foi et de religion que dans ce siècle, parce que jamais on ne se donna plus de liberté de soumettre ces vérités au raisonnement humain. On n'entend parler que de plans et de systèmes nouveaux. La curiosité peut les imaginer touchant les sciences qui sont livrées à la dispute ; mais l'impiété prétend assujettir les mystères de la foi à ses découvertes et à ses imaginations insensées. Elle est assez téméraire pour donner, selon son caprice, des bornes aux miséricordes et aux mérites de JÉSUS-CHRIST, pour prescrire à DIEU les règles qu'il a dû observer dans les ordres de sa Providence pour démêler au gré de son aveuglement, ce qui convient et ce qui ne convient pas à la docilité et au culte des fidèles. Elle déterre avec une étude chagrine toutes les remarques qui peuvent exposer au doute ce que la tradition la plus authentique autorise ; elle trouve des messéances, des inutilités et des contrariétés dans le fond et dans la pratique des sacrements. Elle fouille dans une obscure antiquité pour étaler les écrits des SS. Pères. Elle repasse sur les vestiges des anciens hérétiques, pour trouver dans leurs démarches de quoi se récrier sur leur condamnation ; elle examine les voies de DIEU pour y découvrir des illusions et des faussetés propres à éteindre la plus juste confiance dans les âmes les plus pures et les plus droites. Enfin, il n'est presque rien de sacré à quoi elle n'ait l'audace de toucher pour le profaner par ses décisions et par ses arguments. (*Le même*).

[Examen de conscience]. — Si nous vivions comme des chrétiens qui ont reçu la foi, nous vivrions sans doute autrement que les infidèles. Comparons donc leurs désirs, leurs affections, leurs vues avec les nôtres ; leur vie, leur conduite, leurs mœurs avec les nôtres : eh bien, quelle différence y trouverez-vous? Prévenus des sentiments que nous donne la foi sur le peu de cas que nous devons faire de tout ce qui n'est point DIEU, sommes-nous plus détachés des choses de la terre que les idolâtres ? sommes-nous moins esclaves de nos passions, moins enivrés de l'amour du plaisir, moins idolâtres de notre corps, moins sensibles à un affront, moins vifs, moins ardents, moins prompts, moins emportés, moins charitables, moins intéressés, moins sensuels ? Désirons-nous d'autres biens que les infidèles ? poursuivons-nous nos injures avec moins de fureur? l'ambition nous maîtrise-t-elle moins qu'eux? préférons-nous moins les richesses passagères

de la terre aux solides et constantes richesses du ciel? quand nous faisons ces sérieuses réflexions, que nous nous trouvons éloignés du terme où conduit la foi !

Que nous servira-t-il d'avoir porté le glorieux nom de chrétien, si nous vivons comme des gentils? de croire, si nous détruisons par nos actions ce que nous croyons? JÉSUS-CHRST nous a dit que celui qui ne croit pas en lui est déjà jugé par avance : *Qui in me non credit jàm judicatus est;* mais ne puis-je pas ajouter que celui qui croit est déjà condamné par la foi. Faut-il donc que ce qui doit être le principe de notre salut, dans les desseins de DIEU, devienne, par le mauvais usage que nous en faisons, la cause la plus prochaine de notre réprobation? Faut-il que nous changions ce remède en poison, et que, par notre aveugle et païenne conduite, la foi qui, en nous approchant de DIEU, devait assurer notre bonheur, se déclare contre nous, qu'elle soit le témoin le plus irréprochable, l'accusateur le plus animé, le juge le plus terrible et le plus inflexible que nous puissions avoir pour nous perdre ?

Foi de mon DIEU, qui avez fait tant de merveilles dans les premiers siècles de l'Eglise ; qui avez aboli les abus, réformé les mœurs, désarmé l'erreur, appuyé la religion, en vous opposant au torrent de l'iniquité; qui avez fait retentir la voix des Apôtres aux extrémités de la terre, qui les avez fait paraître avec tant d'intrépidité devant les tribunaux, qui avez donné assez de courage aux martyrs pour aller affronter les tyrans et les bourreaux : soutenez-nous, changez-nous; donnez-nous cette fermeté d'âme que vous inspirâtes à ces héros chrétiens; attachez-nous comme eux, à l'observation de ce que vous nous proposez, faites-nous aimer, désirer, estimer les mêmes choses; réglez notre vie sur vos maximes ; animez de votre esprit toutes nos actions. Sans cela, on aura sujet de dire que nous vivons comme si nous n'avions pas la foi, ou au moins comme si nous doutions des vérités que nous propose la foi. **(Anonyme).**

[Consolations que nous tirons de la foi]. — Soit que nous pleurions nos péchés passés, soit que nous déplorions nos faiblesses présentes, soit que nous nous affligions des misères de cette vie, qui est un exil et une tentation continuelle, c'est dans la parole de DIEU, c'est dans l'Ecriture que son ESPRIT-SAINT nous a dictée, c'est dans la foi, que nous devons chercher ces adoucissements à nos amertumes, et cette joie qui n'est point troublée par le mélange des consolations humaines et sensuelles. L'âme qui s'engraisse de cette divine nourriture rejette ensuite avec mépris et dégoût ces consolations basses, qu'elle regarde comme étrangères, parce qu'elle sait par la foi qu'on ne doit jamais allier la chair avec l'esprit, ni la terre avec le ciel; et elle éprouve dans le secret de son cœur avec combien de vérité S. Paul a appelé DIEU, *le Dieu de toute consolation.* (*Instructions chrétiennes*).

[Les mondains]. — Certainement, toute notre raison se révolte quand on pense que ces gens qui ne se repaissent que de vains projets de fortune, que de frivoles idées de grandeur, qui laissent aux gens de bien et à ce qu'ils appellent peuple le soin de remplir les devoirs de chrétien ; gens dont l'oisiveté épuise tout loisir, et qui ne rougissent que de l'Evangile ; que ces personnes, dis-je, croient sincèrement les vérités les plus terribles de notre religion, et tout ce que le Sauveur dit de l'indispensable obligation de vivre selon ses maximes : il paraît bien plus vraisemblable que ces sortes de gens ne croient point ces grandes vérités. On croit que l'Evangile est la seule règle des mœurs ; que tout autre système est faux ; qu'il n'est pas possible de trouver dans les voies du Seigneur une autre règle : et c'est ce jeune libertin, cette femme mondaine, ces gens du grand monde, qui le croient. Voudrions-nous être garants de cette foi ? Mais que devons-nous penser de mœurs si contraires à cette croyance ?

Violence continuelle, mortification sans relâche, à chaque pas quelque nouvelle croix, et nulle croix sans quelque nouvelle victoire : telle doit être la vie du chrétien. Outre cela, quelle piété humble et persévérante ! quelle modestie exemplaire ! quelle plus inaltérable charité que celle que l'Evangile exige de tous les chrétiens ! quelle pureté, qui défend tout commerce avec les sens, qui interdit même jusqu'à la pensée du mal ? quelle équité, qui vous oblige de vous déclarer contre votre sang plutôt que de commettre la moindre injustice ! Voilà une partie de la loi chrétienne : mais ces gens qui se trouvent dans les assemblées de plaisirs tous les jours ; cette foule que l'intérêt ou la passion fait agir tous les jours ; tous ces gens-là font profession de suivre cette loi, et croient que la moindre infraction de cette loi est un plus grand mal que de perdre les biens et la vie. Le monde, selon l'Evangile, est l'ennemi irréconciliable de Jésus-Christ ; et des gens qui n'ont pour lui que l'Evangile de Jésus-Christ se font une loi indispensable de vivre selon les maximes du monde ! On sent l'iniquité de ces monstrueuses contradictions, le long usage nous accoutume à en avoir moins d'horreur. Mais pense-t-on qu'un si injurieux mépris de la loi puisse jamais prescrire ? On a la foi, mais pense-t-on que la foi nous puisse sauver sans les œuvres. (**Croiset,** *Réflex. spirit.*).

S. Chrysostôme, parlant aux tyrans qui voulaient brûler l'Evangile pour éteindre la foi, disait que leur dessein était inutile, parce que les chrétiens qui le croient et qui le pratiquent sont des évangiles vivants. Mais aujourd'hui il ne serait pas mal aisé d'exécuter cette entreprise. La foi n'est presque plus que dans nos livres, elle ne vit plus dans nos cœurs. Nous avons la science des premiers chrétiens, mais nous n'en avons pas la conscience ; les premiers chrétiens avaient l'esprit et les œuvres de la foi, mais nous n'en avons pas les œuvres, parce que nous n'en avons plus l'esprit. (**De Saint-Martin,** *Carême*).

A voir la foi inutile et sans fruit dans la plupart des chrétiens, ne

dirait-on pas, avec S. Bernard, qu'ils n'ont qu'un cadavre de foi, sans âme, sans action, sans mouvement, comme il arrive quelquefois qu'on fait marcher un corps mort, qu'on lui fait remuer la tête et les bras, et qu'on lui donne ainsi quelques signes extérieurs de vie? ce ne sont néanmoins que des apparences, et ces actions ne peuvent être vitales, puisqu'elles ne partent pas d'un principe intérieur et vivant. (**Fromentières**).

[Bonnes œuvres sans la foi]. — S. Hilaire assure que l'empereur Constance faisait bâtir des églises et distribuer de grandes richesses aux pauvres, pendant qu'il tenait en prison les évêques catholiques , et qu'il fomentait l'arianisme dans son empire. Tant il est vrai que les œuvres les plus saintes, sans la foi et la soumission à l'Eglise, sont des assurances mal fondées pour le salut. Les sacrifices même les plus sanglants de la chair et du corps ne sont que des illusions, s'ils ne sont accompagnés du sacrifice de l'esprit et de la volonté. C'est aussi un égarement de cœur de croire la doctrine de JÉSUS-CHRIST sans croire sa morale ; se laisser persuader des mystères, et ne pas se laisser convaincre des maximes. On ne doute pas de l'incarnation du Fils de DIEU, mais on se révolte contre l'obligation qu'on a d'en imiter l'abaissement. (**Le P. Rapin**, *De l'importance du salut*).

[La foi est la plus noble des connaissances]. — Il y a une subordination dans nos connaissances : elles sont réglées et ennoblies selon la différence et la noblesse de leur objet. La connaissance des sens est la moins parfaite, parce qu'elle ne regarde que des objets sensibles ; la connaissance de la raison est plus noble, parce qu'elle regarde des objets intelligibles, ou du moins elle les spiritualise par ses raisonnements, la connaissance de la foi est encore plus parfaite, parce qu'elle ne regarde purement que DIEU. Il n'y a que la connaissance de la gloire qui la surpasse ; encore en approche-t-elle de telle sorte, que le savant Evêque de Paris l'appelle *Crepusculum gloriæ,* le crépuscule de la gloire. La gloire fait voir DIEU à découvert et comme dans un beau jour ; mais la foi ne nous le fait voir qu'à demi. Le jour n'est pas encore tout-à-fait formé, ni la nuit n'est pas encore tout obscure : il y a du jour et de la nuit, il y a de la clarté et des ténèbres ; et c'est ainsi que DIEU voulut déjà autrefois conduire son peuple. Quand il le conduisait de jour, c'était par le moyen d'une nue sombre et couverte ; quand il le conduisait de nuit, c'était par le moyen d'une colonne de feu, mêlant toujours l'obscurité avec la clarté, et la clarté avec l'obscurité. Aussi les SS. Pères comparent-ils la foi avec cette colonne. (**Le P. Masson**, *Avent*).

[Le juste vit de la foi]. — Qu'est-ce que vivre selon la foi? C'est penser comme la foi nous l'ordonne ; c'est juger des choses, grandes ou petites,

utiles ou inutiles, justes ou injustes, non selon nos caprices, nos désirs et nos inclinations humaines et corrompues, mais selon les règles de la parole de Dieu et selon les lois de l'Evangile. C'est régler nos craintes, nos espérances, nos joies, nos tristesses, nos amitiés, nos haines, non selon le goût dépravé de notre cœur corrompu, mais selon les lumières de Dieu et de sa vérité, qui doit éclairer toutes nos pensées, former tous nos desseins, animer tous nos désirs et conduire toutes nos entreprises. Vous voulez guérir votre infidélité : commencez par dompter les passions qui la causent; commencez à croire par le cœur, et vous croirez bientôt par l'esprit. Je renoncerai à tous mes plaisirs, dites-vous, si Dieu me donne la foi : et moi, je vous dis que vous aurez bientôt la foi, si vous renoncez à vos plaisirs. (**Fléchier,** *Sermon sur S. Thomas apôtre*).

[Examiner si nos œuvres répondent à notre foi]. — Ces personnes qui font profession d'une foi et d'une morale sévère doivent examiner si cette huile d'Aaron a découlé depuis la tête jusqu'au bas du vêtement je veux dire si cette connaissance porte ses influences sur tous les devoirs de la vie, pour les rendre de bonne odeur devant Dieu; si la pratique répond à la lumière, si l'amour de Dieu en est le principe, si la gloire en est la fin, si l'on ne nourrit point les mêmes péchés qu'on blâme dans les autres. Car il est ordinaire de se répandre sur les actions d'autrui pendant qu'on s'épargne, et de faire de belles leçons aux autres, dont ils nous font eux-mêmes l'application. (**Anonyme**).

Ne vous étonnez pas si la foi de Jésus-Christ se trouve dans si peu de personnes. Tous à la vérité, croient Jésus-Christ, dit S. Augustin : mais, hélas ! bien peu croient *en* Jésus-Christ : et c'est ce qu'on peut appeler une foi contredite. Il y a une grande différence entre ces deux choses, croire Jésus-Christ et croire *en* Jésus-Christ : *Multùm interest quis credat esse Christum, et credat in Christo.* Croire Jésus-Christ, c'est un article commun à tous les hommes, une croyance commune aux réprouvés et aux prédestinés, aux bons et aux méchants : *Dæmones credunt et contremiscunt.* Mais croire en Jésus-Christ, c'est suivre son Evangile, aimer ses maximes, se soumettre à ses lois : et c'est ce que le monde n'ayant peut-être pas encore bien compris, contredit tous les jours par une conduite tout opposée. En effet, chrétiens qui m'écoutez, seriez-vous prêts de faire ce que Jésus-Christ vous ordonne ? Et si je vous demandais si vous croyez en Jésus-Christ, seriez-vous prêts à me répondre que oui ; et au lieu de renouveler la profession de votre foi, n'y renonceriez-vous pas aussitôt ? Si vous me répondiez chacun selon son sentiment, peut-être au lieu d'une profession de foi, n'en feriez-vous qu'une funeste et triste abjuration. Oui, sans doute, on en fait une abjuration, puisque, au lieu de suivre les lois et les maximes de Jésus-Christ, on les méprise et on les contredit. On ne trouve qu'accablement dans la pauvreté, que murmure dans l'affliction, que dégoût dans l'humilité et que chagrin dans la péni-

tence. N'est-ce pas là désavouer la religion de JÉSUS-CHRIST, contredire ses maximes et se révolter contre l'Evangile ? N'est-ce donc pas démentir la foi que vous dites que vous avez en JÉSUS-CHRIST. (**Massillon**).

[La foi éclaire tout]. — En toutes circonstances, en toute fortune, dans la retraite du cabinet, dans l'embarras des affaires, dans le tumulte même du grand monde, partout notre foi s'oppose au torrent de nos passions. Vivez-vous dans la prospérité et dans l'abondance ? elle vous éclaire de ses lumières pour vous faire voir les biens de la terre, tantôt comme des présents, tantôt comme des châtiments du Ciel, tantôt comme des piéges tendus à votre vertu, tantôt comme la matière terrible du compte que tôt ou tard vous avez à rendre à un juge qui exigera plus de qui il a plus reçu. Passez-vous vos jours dans l'adversité et dans l'affliction ? elle vous fait entendre que DIEU vous frappe pour vous ouvrir les yeux sur votre langueur et sur vos désordres ; qu'il vous prépare d'autres récompenses que celles que vous pourrez attendre de sa bonté en ce monde. Si les hommes vous honorent ou vous méprisent, la foi ne vous force-t-elle pas de réfléchir sur l'injustice, sur l'inconstance, sur la fausseté de leurs jugements, et sur la sagesse et l'équité des jugements de DIEU, devant qui seul vous paraissez ce que vous êtes ? Dans les emplois qui demandent beaucoup de temps et d'application, vous laisse-t-elle douter que votre salut ne doive faire votre occupation principale, et que là doivent tendre tous vos mouvements ? Dans la solitude, elle vous fait goûter le bonheur d'une personne qui, désabusée des folies du monde, a la liberté de s'attacher à DIEU seul. Au milieu du monde, dans le bruit le plus agréable des spectacles et des assemblées, ne vous rappelle-t-elle pas à vous-même, par des dépits secrets, par des espérances trompées, par des retours amers, par mille inquiétudes fatigantes ? Si vous vivez dans une habitude de péché, elle arme contre vous une conscience qui crie, l'incertitude d'une prochaine mort, les terreurs d'un avenir inévitable, les dangers affreux d'une pénitence différée.

Ah ! Messieurs, cette foi précieuse dont il a plu à la miséricorde divine de nous éclairer ne servira-t-elle qu'à nous rendre plus criminels ? Plutôt que d'entrer dans le chemin qu'elle nous montre, fermerons-nous les yeux à un guide si infaillible ? David fuyait devant son fils Absalon : le grand-prêtre Sadoc et les lévites portèrent l'Arche d'alliance après lui pour le consoler dans sa douleur. Ils crurent avec raison que ce gage si sûr de la protection du Seigneur sur son peuple bannirait du cœur de ce prince toute tristesse et toute crainte. Mais David, dit un savant écrivain, ne put souffrir la vue de l'Arche et commanda qu'on la reportât à Jérusalem. Pourquoi ? de peur, au contraire, qu'elle n'aigrît son chagrin, en renouvelant le souvenir de ses péchés. N'est-ce point quelque motif semblable, mes chers auditeurs, qui vous porte à éloigner les lumières de la foi? Cette foi vous reproche vivement vos déréglements, que vous êtes résolus de

continuer : car que gagnerait-elle sur vous en vous représentant combien ces excès, que le monde voudrait justifier, sont incompatibles avec le christianisme que vous professez ? Oh ! dites-vous, ôtez-nous cette Arche de devant les yeux ! Quel moyen d'être libres avec tous les tristes objets dont la foi nous frappe ? La pensée seule de l'éternité et du salut nous priverait de tout ce qu'il y a de plus piquant et de plus agréable dans nos divertissements. (**Le P. de la Pesse,** *sermons*).

[La foi sans les œuvres]. — C'était une espèce de défi, mais bien pressant, que l'apôtre S. Jacques faisait autrefois à un lâche chrétien, lorsque, raisonnant avec lui, il lui parlait en ces termes : « Que vous servira-t-il, mon frère, de dire que vous avez la foi, si vous n'en avez pas les œuvres? Votre foi seule vous pourra-t-elle sauver ? Vous vous glorifiez de cette foi : et moi, dans l'esprit d'une humble confiance, je m'attache à la pratique des œuvres. Montrez-moi votre prétendue foi qui est sans œuvres, et moi par mes œuvres je vous prouverai ma foi : *Ostende mihi fidem tuam sine operibus. et ego ex operibus ostendam tibi fidem meam.* » Ce défi, chrétiens, ne souffrait point de réplique, et réfutait dès-lors la foi chimérique et imaginaire, c'est-à-dire la foi justifiante indépendamment des œuvres, que l'hérésie du dernier siècle a bien osé renouveler : rien n'étant plus conforme au bon sens et à la raison que de reconnaître, entre les œuvres et la foi, cette alliance mutuelle qui fait que, comme il ne peut y avoir de bonnes œuvres sans la foi, aussi ne peut-il y avoir une foi ni suffisante pour le salut ni même capable de se maintenir, au moins dans sa perfection et dans sa pureté, sans les bonnes œuvres.

La foi, dit S. Jacques, doit être en nous quelque chose de vivant et d'animé ; ce n'est point une habitude morte, et elle ne peut l'être sans que nous soyons coupables de l'avoir éteinte en lui ôtant la vie qu'elle avait reçue de Dieu. Or, en quoi consiste cette vie de la foi ? quelle est l'âme qui entretient et qui fait subsister le corps de la foi ? Ce sont les bonnes œuvres. Voilà par où la foi se soutient ; voilà ce qui lui donne le mouvement et l'accroissement; voilà ce qui la rendrait immortelle, si nous étions constants dans la pratique de nos devoirs. Comme donc il arrive qu'un corps, dès qu'il cesse d'exercer les fonctions de la vie, commence à se détruire et à se corrompre, aussi la foi, par l'interruption des bonnes œuvres, s'affaiblit peu-à-peu, devient languissante, mourante ; et si j'ose user de ces termes, expire enfin et meurt : *Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ità fides sine operibus mortua est.* (**Bourdaloue**).

[Il dépend de nous de croire]. — Il ne dépend pas de moi de croire ou de ne pas croire, disent les âmes mondaines et infidèles. Il n'en dépend pas, Chrétiens ? Et pourquoi donc le Sauveur du monde aurait-il reproché à ses disciples que leurs cœurs étaient lents et tardifs à croire ? Pourquoi se serait-il offensé de leur incrédulité, lorsqu'il leur disait avec indignation :

« Jusques à quand vous souffrirai-je ? » Pourquoi aurait-il repris S. Pierre d'être un homme de peu de foi ? Car, si cette foi n'est point en notre pouvoir, toutes ces propositions de Jésus-Christ étaient sans fondement. Il devait supporter ses apôtres tout incrédules qu'ils étaient, il ne devait point les condamner de ce que leur foi était imparfaite ; il devait remédier à l'impuissance où ils étaient de croire à sa parole, et non pas leur en faire des reproches. Or, de dire que Jésus-Christ leur ait fait ces reproches sans sujet, c'est ce que nous n'oserions lui imputer ; il dépend donc absolument de vous d'avoir la foi, et de persévérer dans la foi. On ne vous dit pas que vous la puissiez avoir de vous-mêmes et sans le secours de la grâce ; on convient que la grâce nous est nécessaire pour assujettir notre raison à l'obéissance de la foi ; mais, supposé cette grâce que Dieu nous promet, et que vous pouvez ensuite vous promettre infailliblement à vous-mêmes, parce que la parole d'un Dieu ne peut manquer, on dit qu'il est en votre pouvoir de pratiquer cette obéissance, de vous en imposer le joug, de le porter constamment et volontairement ; en un mot, de croire et d'être fidèles. (**Bourdaloue**, *Dominicale*).

[La foi est le fondement de la religion]. — La véritable religion, la religion divine, ne peut être fondée que sur la foi. L'esprit de l'homme est trop borné, pour comprendre les mystères divins. Les principes et l'essence de la véritable religion sont au-dessus des lumières humaines. Cet esprit si limité, si resserré, qui ne peut pas seulement comprendre ce qu'il y a de plus naturel, qui ne se comprend pas lui-même : comment pourrait-il comprendre l'Etre éternel et souverain ; et, s'il le comprenait, serait-ce d'un Dieu qu'il aurait une parfaite connaissance ? Et ce qu'il pourrait comprendre serait-il Dieu ? Il est évident que Dieu, cet Etre infini, nécessairement incompréhensible à tout autre qu'à lui-même, voulant se faire connaître aux hommes, voulant régler leur culte par la religion, voulant établir dans le monde une religion toute divine dans sa fin, dans sa morale, et dans ses dogmes ; ce Dieu, dis-je, ne l'a dû faire que par la foi. Aussi voyons-nous que, dès la création du monde, c'est la foi qui a fait le mérite des élus. Examinons avec attention quelle est notre foi : Fait-elle notre caractère ? Avons-nous une foi humble, une foi vive, une foi constante et généreuse ? Faisons-nous un peu de réflexion sur nos mœurs, sur notre conduite ? Sommes-nous bien persuadés des vérités que nous faisons profession de croire, et notre conduite est-elle une évidente preuve que nous les croyons ? Désabusons-nous : la liaison doit être étroite entre notre croyance et nos mœurs ; nos actions doivent dire de quelle religion nous sommes. On a peu d'égard à la voix de Jacob, les mains seules méritent les grâces et les bénédictions. La foi est donc absolument nécessaire pour être sauvé ; tous ces dehors imposants ne sont que des mines et des postures de comédien. C'est par la foi que l'Apôtre, aupa-

ravant infidèle, fut par le Sauveur estimé bienheureux. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Comment la foi s'affaiblit et s'éteint]. — J'avoue que la foi, qui est une vertu surnaturelle, ne se détruit pas dans nous comme les vertus morales ; je veux dire par une simple omission des actes qui lui sont propres. J'avoue même que, toute surnaturelle qu'elle est, elle peut subsister avec le péché, et avec le péché mortel, de quelque nature et de quelque gravité qu'il puisse être, à l'exception de l'infidélité seule, puisque selon le concile de Trente, il n'y a que le péché d'infidèlité qui nous fasse perdre directement l'habitude de la foi. Mais je prétends qu'en cessant de faire de bonnes œuvres on en vient insensiblement, non pas à une infidélité déclarée, que la bienséance même des mœurs ne souffrirait pas, mais à une infidélité secrète qui est aujourd'hui le grand péché du monde. Comment cela ? Le voici. C'est qu'en matière même d'infidélité on ne se pervertit pas tout-à-coup ; il y a certains degrés par où le démon nous conduit, et qui nous mènent à ce malheureux terme. Je m'explique. Nous ne perdons pas d'abord la vertu de la foi ; le caractère que nous portons l'a imprimée trop avant dans nous pour la pouvoir sitôt effacer ; mais nous en perdons premièrement l'usage et l'exercice, en négligeant les devoirs de la religion auxquels cette foi nous engage ; à force d'en perdre l'exercice, nous en perdons peu à peu l'affection et le goût : car le moyen de goûter ce que l'on ne pratique pas ! et le moyen de s'affectionner à une foi que l'on se représente toujours comme fâcheuse et importune ! Après avoir perdu l'affection et le goût de la foi, nous venons bientôt à perdre la soumission et la docilité qu'elle demande. Car il est difficile, dit S. Bernard, que nous nous soumettions sincèrement et parfaitement à ce qui n'est pas selon notre cœur, et que nous ne prenions pas plaisir à contredire ce qui nous blesse et nous déplaît. Perdant cette soumission de la foi, il est infaillible que nous corrompons la substance de notre foi, puisque la soumission de l'esprit est aussi essentielle à la foi que la foi l'est à elle-même. La substance de la foi étant corrompue, il ne nous reste plus qu'un fantôme de cette vertu, pire devant Dieu que l'infidélité païenne; puisque c'est une infidélité élevée, pour ainsi dire, sur les débris de la foi. (**Bourdaloue**, *Dominicale*).

[Egarements de la raison seule]. — A quel excès d'extravagance et d'égarement d'esprit l'homme ne s'est-il pas emporté, dans la connaissance et la recherche du vrai Dieu, lorsque la curiosité et l'orgueil ont été ses guides ! Quelle multitude innombrable de superstitions ridicules, de divinités bizarres, de religions insensées n'a pas enfantées ce rayon de la Divinité qui brille au-dedans de nous, altéré et obscurci par la corruption de notre nature ! Qui ne s'étonne de voir les sages de l'antiquité si admirables dans leurs écrits et si aveugles dans leur Religion, de voir, dis-je, d'un côté

les chefs-d'œuvre de la raison humaine dans son plus haut degré d'excellence, et de l'autre ses égarements les plus déplorables dans un culte impie et sacrilége ? Rappelez-vous la peinture affreuse que l'apôtre S. Paul en fait, dans son Epître aux Romains, où il nous représente ces génies tout divins, d'ailleurs livrés à un sens réprouvé, sacrifiant à des serpents et à des monstres, et abandonnés à des passions détestables où la nature n'est pas moins offensée. Or, quelle fut la cause de leur aveuglement, au milieu de tant de connaissance, si ce n'est l'orgueil de l'esprit? Cette lumière de la raison humaine, qui devait les conduire à Dieu et à son véritable culte, fut comme un flambeau entre les mains d'un insensé et d'un furieux, qui, au lieu d'éclairer l'homme orgueilleux, achève de le perdre. Cet astre, qui luisait encore du haut du ciel dans la nuit de l'ignorance humaine, devint par l'orgueil un de ces feux errants qui mènent à la mort ceux qui les suivent. Le guide que Dieu avait donné aux hommes pour les conduire fut entraîné dans l'égarement et dans le précipice dont il devait les détourner. Cette impression de l'existence de l'Etre souverain, qui naît avec nous, fut la source d'une infinité d'erreurs et de chimères. Une théologie monstrueuse, quelque rayon à demi éteint de la vérité enveloppée sous un amas de fables, qui firent la religion des peuples, furent l'ouvrage de l'esprit et de l'orgueil, égarés l'un par l'autre : Dieu nous ayant voulu faire connaître que celui qui le cherche s'en éloigne, s'il ne vit dans une entière dépendance de sa divine majesté, et s'il ne s'humilie sous le poids de sa grandeur, pour n'être pas opprimé par l'éclat de sa gloire ; que, sans cette humilité qui doit servir de contrepoids à l'homme dans l'essor de ses plus hautes élévations, il ne monte que pour se briser en tombant de plus haut. (**Du Jarry**).

[Preuves suffisantes dans la foi]. — Eh quoi ! la religion chrétienne n'est-elle pas assez solidement établie pour satisfaire notre esprit ? A quoi notre raison se rendra-t-elle, si elle ne se rend pas aux preuves de la foi ? Qu'est-ce que l'homme raisonnable peut demander à Dieu pour l'obliger à croire ce que Dieu a fait pour persuader l'homme ? A la vérité, Dieu a voulu nous sauver par la voie du mérite, et, après une infinité de preuves de notre foi, nous laisser la liberté de résister ou de nous rendre : mais, voulant condamner les incrédules, il a rendu ses témoignages si incontestables, que tout esprit qui leur résiste sera sans excuse au jour de ses jugements. C'est alors que le voile tombera des yeux des impies, et que toute iniquité aura la bouche close : *Omnis iniquitas oppilabit os suum*. Alors seront confondus tous ces aveugles de cœur dont l'esprit de libertinage, les passions déréglées, le désir de jouir d'une fausse paix dans le crime, une indocilité superbe, ennemie du joug, auront formé le nuage de l'incrédulité qui les couvre. Alors on entendra ces voix lamentables : *Nos insensati, vitam eorum reputabamus insaniam!* Ah ! n'étions-nous pas insensés de ne pas croire à la parole de Dieu, appuyée de tant de preuves? Quoi ! la créance

d'un Dieu fait homme, qui a triomphé des démons et des tyrans, et changé le monde idolâtre en un monde chrétien, ne pourra triompher d'un incrédule qui ne lui oppose que sa malice ! Ah ! les Jérôme, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostôme et les Grégoire, et tant d'autres grands docteurs n'ont-ils pas assez examiné notre religion pour nous? Marchons en assurance sous de si sûrs guides. Perdons-nous sagement, s'il faut ainsi dire, avec de si bons garants de notre croyance, sans tant raisonner ni disputer; persuadés que, plus nous aurons de soumission, plus nous aurons de foi, et que cette foi sera d'autant plus divine qu'elle sera moins appuyée sur la raison humaine.

Voilà, Chrétiens, l'effet admirable de la foi, de cette étoile qui brille dans la nuit de l'ignorance humaine. Cette lumière confuse et obscure de Jésus-Christ, qui nous découvre, au travers des ombres et des nuages, ce grand objet de notre religion, nous conduit à lui et nous rend dignes de le voir face à face : c'est un flambeau qui luit dans ce lieu obscur et ténébreux. Cependant si nous suivons fidèlement cette trace lumineuse qui nous montre le Roi du ciel, nous ne ferons aucune fausse démarche. Cette foi était figurée, dans l'ancienne loi, par la colonne de feu qui guidait les enfants d'Israël pendant la nuit, pour nous apprendre que les plus vives lumières de la foi sont toujours accompagnées de quelque obscurité, mais que les ténèbres les plus épaisses sont toujours aussi mêlées de quelque clarté divine, afin que l'entendement humain voie assez clair dans les choses de Dieu pour ne pas s'égarer, et qu'en même temps, il n'y trouve pas une évidence si manifeste qu'elle l'empêche de se captiver sous l'autorité de la parole divine. Ainsi, la foi est ténébreuse du côté de la terre, mais elle est toute lumineuse du côté du ciel. Quand on consulte la nature et la raison, on est aveuglé: quand on consulte la révélation, on devient éclairé. **(Du Jarry)**.

[Quand Dieu parle, soumettons-nous]. Supposé que vous croyiez que Dieu a parlé; est-il difficulté, obscurité, contradiction même apparente, qui doive vous arrêter? Pouvez-vous, sans un orgueil inconcevable, soumettre à vos faibles lumières les mystères que Dieu nous a révélés? Se trompe-t-il? Ignore-t-il ce qu'il est, et le croyez-vous capable de vouloir vous tromper et de jouer votre crédulité? Dieu a parlé : que tout esprit donc, au ciel, sur la terre et dans les enfers, s'humilie; qu'il s'aveugle même, s'il le faut; Dieu a parlé, et par conséquent tout ce qui s'oppose à la divine parole n'est qu'erreur et mensonge. Dieu a parlé, et c'est de lui-même, de sa nature, de ses voies et de ses desseins sur nous qu'il a parlé : pouvons-nous trouver étrange que ce qu'il nous dit passe la portée de nos esprits, nous dont les lumières sont si bornées que nous ignorons la plupart des choses qui sont autour de nous, et que nous nous perdons quand nous voulons les comprendre ? C'est la raison dont le Sauveur se servait pour engager à la soumission due à sa parole le pharisien qui l'était venu

trouver : « Si vous ne me croyez pas, lui dit-il, quand je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du Ciel ? *Si terrena dixi vobis, et non creditis, quomodò si dixero vobis cœlestia, credetis ?* (Joan. III). Dieu a parlé, et c'est pour nous instruire de nos devoirs : disputerons-nous avec notre Dieu ? faudra-t-il qu'il nous justifie sa conduite ? N'est-il pas le Seigneur ? Sa volonté ne doit-elle pas être notre souveraine règle ? N'est-il pas le maître de nous marquer par quel chemin il veut que nous allions à lui ? Enfin, Dieu a parlé, et il veut être cru : c'est l'insulter et lui faire outrage que de ne le pas croire ; il ne manquera pas de se venger de cet outrage. (**Le P. de la Mothe**, *Sermon sur la foi*).

[La raison soumise]. — Pour croire que Dieu est l'auteur de la religion chrétienne, il y a tant de preuves, que l'on ne saurait révoquer en doute cette vérité sans une extrême folie ; mais bornez-vous à croire seulement. On ne vous dit pas de ne penser point à ces preuves de la religion : pensez-y souvent, repassez-les, méditez-les, pour estimer votre bonheur et plaindre le malheur de ceux qui ne croient point. Que ces gens-là sont dignes de compassion ! ils ont la cité du salut devant les yeux, elle est située sur la montagne, *Supra montem posita*, et ils ne la voient pas, et ils ne rougissent point de demander où elle est : *Quis ostendet nobis bona ?*

Raison humaine, guide infidèle, vous ne pourriez que m'égarer et me rendre malheureux, si je suivais vos lumières. Qu'il est malheureux, en effet, cet incrédule qui soumet sa foi à sa raison ! Il vit sans consolation dans ses peines, sans espérance des biens de l'autre vie ; mais il ne peut vivre sans crainte des maux dont il est menacé. Vous l'avez justement ordonné, Seigneur : l'homme ne trouve son repos et son bonheur que dans une humble foi. Je crois, il est vrai, ce que je ne comprends pas ; mais je le crois sur votre parole. J'espère des biens que je ne vois pas ; mais l'espérance que me donne ma foi, me les fait déjà goûter par avance.

Beati qui non viderunt et crediderunt. Entrons ici dans le sens de ces paroles. A qui le Sauveur parle-t-il de la sorte ? à un Disciple incrédule. Ce sont deux choses bien différentes, de chercher des raisons pour croire, ou de chercher, lorsque l'on croit, de quoi justifier sa croyance. Jésus-Christ reprit S. Thomas, qui ne croyait pas, et qui cherchait des raisons pour croire : *Nisi videro, non credam.* Mais les Chrétiens qui ont véritablement de la foi n'en usent pas ainsi. Ils cherchent des raisons pour confirmer les vérités qu'ils croient déjà, pour les expliquer, pour les rendre plus sensibles ; et ils le font, non par un esprit d'incrédulité, mais par l'attache qu'il ont à leur foi. Comportons-nous ainsi, chacun selon notre état. Demandons au Seigneur, dans l'oraison, qu'il daigne nous communiquer un seul rayon de la vraie lumière qui l'environne. Regardez, mon Dieu, d'un œil favorable votre serviteur, et instruisez-moi de

plus en plus de vos ordonnances. Bien loin que la foi ainsi éclairée ne soit pas à désirer, c'est même un don du SAINT-ESPRIT; c'est le don d'Intelligence, par lequel l'homme fidèle conçoit plus parfaitement combien ce qu'il croit est digne de sa croyance. **(Le P. Ségneri,** *Méditations*).

[Les lumières des Saints servent à augmenter leur foi]. — Les lumières d'un S. Grégoire, d'un S. Ambroise, d'un S. Augustin, et de tant d'autres saints docteurs, diminuèrent-elles le mérite de leur foi ? Au contraire elles servirent à l'augmenter. Car plus on comprend ce que l'on croit, plus on est porté à l'aimer. Si donc alors la foi avait moins de mérite d'une part, elle en aurait plus aussi d'un autre côté. On croit alors, il est vrai, avec plus de facilité, mais on aime davantage : et qui doute que la foi ne soit plus méritoire lorsque la charité, qui en est l'âme pour ainsi dire, est plus grande? N'abusons donc pas de ces paroles, *Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru,* pour condamner les chrétiens qui, non contents de croire, s'appliquent encore à pénétrer les vérités de la foi. JÉSUS-CHRIST ne condamne ici que ceux qui ne veulent rien croire qu'ils ne comprennent. *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez.* C'est en effet un grand bonheur de la terre, que de ressembler en quelque chose aux Bienheureux qui voient toutes choses clairement dans le ciel. (*Le même*).

[Marques d'une foi faible et languissante.] — J'appelle une *foi faible* la disposition où sont la plupart des gens qui font profession de croire, mais qui, n'adhérant pas assez fortement aux vérités qu'ils croient, mènent une vie lâche et peu conforme à la sainteté de leur religion. La foi, par exemple, nous enseigne qu'il n'est rien d'important que ce qui regarde l'éternité ; ou du moins que tout ce qui passe et périt, au prix de l'éternité, ne doit être regardé que comme de très-petite importance ; que du moment de la mort dépend l'état éternel de chacun de nous, pour l'enfer ou pour le Ciel; que, ce moment passé, il n'y aura plus de retour; qu'au tribunal de DIEU, qu'on ne peut ni tromper ni fléchir, nous n'aurons de peine ou de consolation que d'avoir bien ou mal vécu ; craintes, espérances, biens et maux temporels, que tout aura disparu alors, pour ne retourner jamais. Ce sont là autant de vérités de foi incontestables. Ceux qui ont le cœur rempli de ces grands principes, et qui les suivent en pratique, sont fermes en la foi. Mais la nature et le sens humain opposé à la foi, enseigne à vivre suivant les usages du monde ; à aimer les plaisirs ; à briguer les postes éclatants et honorables ; à se faire de grands établissements sur la terre. Voilà le charme et l'illusion. S'ils ont plus de poids sur l'esprit et sur le cœur que la solidité des vérités révélées, on est faible dans la foi. **(Le P. Surin,** *Dialogues spirituels*).

[La vraie foi]. — C'est un grand avantage pour nous de croire en JÉSUS-CHRIST, puisque la vie éternelle doit être le prix de notre foi. C'est un

grand crime de ne pas croire en lui, puisque c'est démentir le témoignage que le Père éternel a rendu de lui par ces paroles : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui : ipsum audite ;* et c'est un grand malheur d'être coupable de ce crime, puisqu'il mérite la colère de Dieu, et qu'il exclut de la vie éternelle. Mais ne sommes-nous point, sans y penser, coupables de cette malheureuse infidélité ? Ne combattons-nous point par nos œuvres le témoignage que nous faisons profession de recevoir par nos paroles ? Notre foi est-elle cette foi victorieuse du monde que doivent avoir tous ceux qui sont nés de Dieu ? Nous n'oserions plus assurer, Seigneur, que nous croyons en Jésus-Christ, depuis que votre Apôtre nous assure que celui qui croit en lui a vaincu le monde. Ce n'est pas croire en votre Fils que d'aimer ce qu'il nous ordonne de haïr, de craindre ce qu'il nous commande de mépriser, et de suivre toute autre voie que celle qu'il nous a montrée. Possédés de l'amour du monde, esclaves de toutes les passions qui nous y attachent, insensibles pour toutes les choses du ciel, comment pouvons-nous dire que nous sommes encore vos enfants, et que nous avons la foi que vous exigez de nous ? Dieu nous l'a donnée au Baptême, cette foi qui doit triompher du monde ; mais nous l'avons affaiblie par le commerce que nous avons eu avec son ennemi. Nous n'avons qu'un peu de foi, nous n'avons qu'une foi languissante. Nous croyons que Jésus-Christ est le Fils de Dieu : mais croyons-le avec cette foi qui a fait les martyrs ; demandons-lui le courage de mourir dans la confession de cette foi, si nous nous trouvons obligés de la confirmer par notre sang. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Pensées diverses]. — Combien voit-on de personnes qui, contentes de se sentir un cœur assez droit, assez éloigné de l'injustice, regardent comme inutiles et comme indifférents les mystères de la foi, qui n'ont, disent-elles, aucun rapport à la société civile ni aucune influence sur les mœurs ! Combien de gens exempts des reproches de leur conscience, qui les laisse dans un dangereux repos, et qui peut-être même leur donne de funestes applaudissements, réduisent toute l'essence de la religion à une morale vague, qui leur coûte peu, et préfèrent quelques vertus qu'ils tiennent de la nature aux célestes vérités que nous tenons de Dieu ! Ils ne s'élèvent pas jusqu'à ces vertus qui appartiennent aux disciples de Jésus-Christ, et dont l'idée trop parfaite et trop sublime échappait à la philosophie : ils se renferment dans celles que la raison naturelle et l'intérêt commun de la société exigent de tous les hommes. Ils se bornent à être les imitateurs de Socrate et de Caton ; et ces chrétiens, fiers de ressembler à des païens, oublient que Dieu même est leur modèle, et qu'en suivant tout autre exemple ils s'avilissent et se dégradent.

Il n'y a que trop de gens, dans le monde chrétien, qui, se flattant qu'un extème attachement aux vérités de la foi les met en droit de s'attacher moins à la morale, marchent avec autant de confiance dans cette

route que s'ils étaient dans la voie du salut la plus certaine. Ils donnent à Dieu plus d'indulgence pour les faiblesses du cœur que pour les erreurs de l'esprit. Des dogmes de spéculation qui ne les gênent point leur paraissent plus essentiels à la religion que des vertus qui leur causent la moindre contrainte, et quelquefois même ils se persuadent qu'il leur est permis de soutenir ces dogmes aux dépens de ces vertus. Les uns se plaisent à se faire des voies écartées, et, regardant avec mépris celles qui peuvent conduire aux ciel des âmes vulgaires, ils se font une espèce de christianisme à leur mode, qui ne leur est point commun avec la multitude. Peu satisfaits des idées de perfection que l'Esprit-Saint nous révèle lui-même, ils aspirent à une perfection plus élevée, et sacrifient souvent aux devoirs imaginaires qu'ils se sont faits les devoirs indispensables que Dieu leur impose. Les autres ont trop de confiance à la route commune, qui quelquefois a aussi ses dangers. Enfin, les abus et les relâchements semblent être justifiés dès qu'ils sont ordinaires.

Si nous nous persuadons qu'une équité assez exacte suffit pour nous justifier devant Dieu, et que nous pouvons impunément ou révoquer en doute ou regarder avec indifférence les vérités révélées à l'Eglise, ce ne sont pas les passions du cœur qui ont fait cette décision, mais celles de l'esprit. C'est sa folle curiosité qui l'a jeté dans des recherches dont il était incapable ; c'est sa présomption qui lui rend suspect ce qu'il ne comprend pas, c'est son orgueil naturel qui le révolte contre tout ce qui est au-dessus de lui. Si, au contraire, par une assez grande soumission aux vérités de la foi, on espère rendre excusables et presque innocents les dérèglements des mœurs, n'est-il pas trop visible que ce jugement n'est parti que d'un cœur corrompu et séduit par les faux attraits des plaisirs ? Quel indigne usage de la foi ! On la suit avec l'attachement qu'on lui doit, mais c'est pour mettre mille faiblesses à l'abri de cette vertu. En matière de foi, il se trouve aussi des abus jusque dans les conduites singulières et qui promettent une perfection inconnue au reste des chrétiens. Elles plaisent à notre vanité, qui cherche toujours des distinctions, même dans les austérités et dans les souffrances. Et quand nous avons une aveugle confiance aux abus et aux relâchements communs, les intérêts du monde nous l'inspirent, et notre mollesse la fortifie.

Si l'erreur pouvait rendre juste l'homme coupable, ou l'excuser sur son injustice, l'erreur serait en quelque manière plus souhaitable que la vérité, et on ne devrait pas, ce semble, craindre beaucoup de s'égarer si par cet égarement on pouvait aboutir au même terme où arrivent ceux qui suivent la vérité. Mais il n'en est pas ainsi : on ne va à la vérité que par la vérité : toute autre voie conduit à l'abîme ; tout autre guide est un guide ou infidèle ou aveugle. Et quand le Fils de Dieu nous déclare lui-même qu'il est la vérité et la voie, c'est non-seulement se tromper, c'est encore se rendre inexcusable dans son erreur, que de marcher par tout autre chemin ; car, après un tel oracle, soit qu'on ne veuille pas connaî-

tre la vérité, soit qu'effectivement on ne la connaisse point, on est également coupable, soit qu'on l'élude par artifice, ou qu'on s'en écarte par une ignorance affectée.

Puisqu'il est si difficile de sortir de l'erreur, et si terrible d'y demeurer, quels moyens devons-nous prendre pour l'éviter? C'est, répond le Sage, de ne point trop se fier sur sa propre prudence, *Prudentiæ tuæ ne innitaris*, et de ne vouloir pas être soi-même son propre guide. C'est de ne point donner dans des nouveautés dangereuses, ni dans toutes les manières nouvelles de se sauver. C'est de demander à Dieu l'esprit d'intelligence et de sagesse pour connaître la vérité, l'esprit de douceur pour l'écouter, l'esprit de force pour la suivre, l'esprit de zèle pour la faire régner dans les lieux d'où elle est bannie. C'est ainsi que non-seulement nous connaîtrons la vérité, mais encore que nous la suivrons avec ardeur. Ainsi, marchant dans la lumière de la foi, les ténèbres de l'erreur ne pourront jeter aucune ombre sur nos voies, ni nous détourner tant soit peu de la route qu'ont tenue nos pères pour arriver à cette heureuse demeure, qui est le séjour des croyants, et où nous n'aurons plus rien à craindre des ennemis de notre salut. (Discours Académiques, en 1695).

G.

GLOIRE

VAINE GLOIRE, — VANITÉ

Ostentation, — Louanges, — Applaudissements, etc.

AVERTISSEMENT.

On a déjà averti que la Vaine Gloire *étant une espèce ou un effet de l'orgueil, dont nous parlons au sujet de l'Humilité; c'est aussi là proprement le lieu de mettre ce que nous en avons recueilli, mais que nous avons jugé plus à propos d'en faire un sujet particulier, parce qu'il fournit assez de quoi remplir plusieurs discours de morale, et que d'ailleurs c'eût été embrasser trop de matières de le confondre avec l'autre, qui est déjà assez ample et abondant de lui-même.*

Nous donnerons donc ici ce que nous avons ramassé sur la vaine gloire, vice si ordinaire, même aux gens de bien et qui passent pour vertueux, et c'est pour cela même qu'il est plus dangereux que cet orgueil outré, qui rend les superbes odieux à Dieu *et aux hommes. Du moins il est plus difficile de s'en défendre, à cause qu'il se glisse dans les meilleures actions, qu'il corrompt et dont il fait perdre le mérite. Nous y ajouterons ce qui a coutume de causer*

cette vanité, savoir, les louanges *et les* applaudissements; *les choses dont on tire vanité, et les signes qu'on en donne par les paroles et par les actions, et, en un mot, tout ce qui a rapport à ce sujet.*

Or, quoique nous ayons entièrement distingué la vaine gloire *de l'*orgueil, *on voit cependant assez qu'il est difficile de parler de l'un sans retomber quelquefois dans l'autre, ou du moins sans dire quelque chose qui soit commun à ces deux vices; de même qu'on ne peut exhorter à la fuite de la vanité, ou de la vaine gloire, sans porter à l'humilité. Ces deux sujets ont trop de liaison pour n'avoir rien de commun.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Il n'est rien de plus *injuste* que la vaine gloire; il n'est rien de plus *injurieux* à Dieu; rien de plus *funeste* et de plus pernicieux à l'homme.

1er *Point.* — Il n'est rien de plus *injuste.* — Si je cherche à m'attirer l'estime et les louanges des hommes, ou c'est pour des qualités que je crois avoir, et c'est une vanité frivole; pour me glorifier, dit S. Paul, d'un bien que je n'ai pas de moi-même, et que je ne possède que par emprunt? Ou c'est pour de bonnes actions et pour des vertus, et c'est une vanité dangereuse et injuste. Car, ou ces vertus ne sont qu'apparentes ou elles sont vraies : si elles ne sont qu'apparentes, c'est un sujet de confusion pour moi, et non pas de gloire; si elles sont vraies, Dieu en est le principal auteur par sa grâce, et je n'y ai que très-peu de part. Si je fais ces bonnes actions pour m'attirer la gloire des hommes, mes vertus deviennent des vices, mes bonnes œuvres des péchés. Si je cherche à plaire tout ensemble à Dieu et aux hommes, peut-être ne plairai-je point aux hommes; sûrement je déplairai à Dieu, et n'aurai nul mérite devant lui. Si, sans avoir cherché les louanges des hommes, je m'y plais quand ils me les donnent, si je n'en perds pas tout le mérite, au moins je le diminue beaucoup.

2e *Point.* — La vaine gloire est *injurieuse à* Dieu. — Il n'y a que Dieu à qui la gloire appartienne : *Soli* Deo *honor et gloria.* C'est un bien inaliénable, qu'il s'est réservé à lui seul. Il veut bien nous communiquer tous ses autres biens; il veut bien se donner lui-même à nous; mais, pour sa gloire, il n'en veut faire part à personne; la vouloir partager,

c'est la lui vouloir enlever; il regarde comme un sacrilége usurpateur quiconque s'en veut attirer la moindre partie. Ce n'est pas connaître DIEU que de juger qu'il y a quelque autre que lui qui mérite de la gloire ; c'est le mépriser que de ne mépriser pas l'estime des hommes pour mériter celle de DIEU, qu'on n'a qu'à ce prix; mais c'est l'outrager que de préférer l'estime des hommes à l'estime de DIEU : car, dès là que j'agis pour avoir l'estime des hommes, je perds celle de DIEU ; c'est-à-dire que je hasarde une estime qui est la règle du vrai mérite, pour acquérir une estime vaine, frivole, aveugle, qui ne me rend ni meilleur ni plus heureux; qui me rend, dès-lors que je la cherche, plus mauvais, et par conséquent plus malheureux : digne récompense d'une préférence si injuste et si indigne.

3e *Point.* — La vaine gloire est *funeste à l'homme*, parce qu'elle lui fait prendre beaucoup de peine sans fruit. La grâce ne fait pas pratiquer plus d'austérités aux plus austères pénitents, n'inspire pas plus d'exactitude aux plus fervents religieux, n'engage point les hommes apostoliques à de plus grands travaux. Mais la vaine gloire, qui engage un homme à toutes les peines, le prive du fruit qu'il en pourrait attendre ; comme il n'a semé que du vent, selon le langage de l'Ecriture, il ne moissonne que du vent. Mais non-seulement elle le prive du fruit de ses peines et lui fait perdre tous les mérites qu'il pouvait acquérir : elle change le bien en mal, et d'un sujet de mérite elle fait un sujet de condamnation. La vaine gloire trouve le secret de mener un homme en enfer par un chemin qui pouvait le conduire au ciel. Peut-on concevoir rien de plus funeste, et puis-je avoir trop d'horreur d'un vice qui a de si fâcheuses suites?

—

II. — Le péché de vaine gloire a trois choses qui nous le doivent rendre odieux, et nous obliger à nous en défendre.

1°. C'est un péché qu'on peut appeler *inutile*, dont il ne nous revient aucun profit ni aucun fruit : car cette vaine estime et cette réputation qui nous enfle le cœur n'est que du vent, et le plus souvent imaginaire ; elle ne nous apporte aucun fruit; nous n'en sommes ni plus grands ni plus parfaits ; c'est seulement une vaine complaisance d'un bien qui n'est qu'en idée et qui ne nous donne rien.

2°. C'est un vice *servile* : car personne n'est plus esclave que celui qui l'est de la vaine gloire. Il nous tient dans une rude servitude, nous fait faire mille bassesses, nous oblige même à de pénibles travaux, et à entreprendre des choses fâcheuses pour soutenir une réputation douteuse, fragile et inconstante.

3°. C'est un vice très-préjudiciable : car il nous fait perdre le fruit et la récompense de nos bonnes actions; souvent même il nous attire le mépris des hommes, quand ils s'aperçoivent de notre vanité ; et enfin il

est la cause de plusieurs grands péchés qui causent notre perte et notre damnation.

—

III. — Nous pouvons considérer ce péché de la vaine gloire :

1°. Par rapport à Dieu qu'elle prive de l'honneur qui lui est dû, c'est un larcin qu'on lui fait, et qu'il est résolu de ne souffrir en qui que ce soit : *Gloriam meam alteri non dabo.* (Is. XLII).

2°. Par rapport à nous-mêmes, qui usurpons cette gloire, qui la recherchons ou qui nous l'attribuons. Mais, au lieu de nous procurer un avantage que nous regardons comme le plus précieux de tous les biens naturels, nous nous privons par-là de la récompense de nos vertus, en perdant tout le mérite de nos bonnes actions.

3°. Par rapport au bien même que nous prétendons acquérir ou avoir acquis, qui est les louanges et l'estime des hommes : bien fragile, inconstant, et le plus souvent imaginaire.

—

IV. — On peut aussi s'arrêter au seul dommage que la vaine gloire nous cause.

1°. Elle nous fait travailler en vain, et sans espérance d'aucune récompense pour le Ciel.

2°. Non-seulement elle nous fait perdre le mérite de nos actions et de nos vertus, mais elle change ces vertus mêmes en autant de vices.

3°. Elle nous attire les châtiments de Dieu, souvent dès cette vie, par la confusion où il permet que nous tombions pour punir notre vanité.

—

V. — 1°. La vanité, ou le désir de la gloire mondaine, est un vice qui naît avec nous, ou plutôt que nous apportons avec nous en naissant ; nous l'avons hérité de nos premiers pères, et nous pouvons comprendre les désordres auxquels il nous porte, le mal qu'il nous cause.

2°. C'est le dernier vice dont on se défait, un ennemi qui attaque les plus grands saints, jusqu'à la mort, et qui nous abat souvent par la victoire même que nous avons remportée sur lui.

3°. C'est celui qui fait la plus grande occupation de notre vie, parce que la plus grande partie des hommes travaillent pour la vanité : les uns afin d'acquérir ou de s'attirer une vaine gloire, les autres pour entretenir la vanité d'autrui, comme les artisans et les autres ne subsistent que par la vanité des hommes qui leur donnent de l'emploi.

VI. — 1°. C'est la grande sagesse d'un chrétien de fuir la gloire, et de s'efforcer de la mériter par ses vertus et par ses bonnes actions.

2°. C'est la folie des gens du monde de la rechercher, et de ne se point mettre en peine de la mériter.

—

VII. — Nous pouvons considérer trois choses dans la gloire que nous attendons des hommes, ou que nous recherchons avec tant d'ardeur :

1°. Elle est *vaine*. Elle porte ce nom : c'est-à-dire qu'elle est vide, qu'elle n'a rien de solide, et que nous n'en devons espérer nulle utilité et nul fruit.

2°. Elle est *fausse* : c'est-à-dire qu'elle n'a rien de réel, puisqu'elle ne subsiste que dans l'imagination des hommes, qui se figurent ce qui n'est pas en effet, ou tout autrement qu'il n'est.

3°. Son *instabilité*, et son peu de durée : car souvent les hommes passent d'une extrémité à l'autre le même jour; des applaudissements aux imprécations.

—

VIII. — 1°. Nous ne devons jamais faire nos actions, ni en pratiquer aucune, par vaine gloire, c'est-à-dire pour être loué et applaudi des hommes. Le mal qui arrive de-là est grand, et infiniment à craindre.

2°. Nous ne devons non plus nous désister de faire le bien de crainte de succomber à la tentation de la vaine gloire, ni nous en excuser sous ce prétexte. — Voilà deux illusions, dont il faut se désabuser, qui feront le partage de ce discours.

—

IX. — Combien la vanité est dangereuse dans les ecclésiastiques.

1°. Elle les rend incapables d'annoncer la vérité. Car leur mauvais exemple détruira l'effet de leurs paroles, quand on s'apercevra que c'est la vanité qui les fait parler.

2°. Elle les fait abuser de leur ministère, lorsqu'ils ne recherchent que les louanges et les applaudissements des hommes dans leurs plus saintes fonctions.

3°. Elle les rend injustes et intéressés dans les exercices de la charité, par l'acception qu'ils font des personnes et le ménagement qu'ils ont pour les uns plutôt que pour les autres.

—

X. — On peut concevoir de la vanité pour trois sortes de biens, qui en sont comme l'objet et la cause.

1°. Pour les biens et les avantages de la nature : tels que l'esprit, la

force, la beauté : et alors la vanité est *injuste. Quid habes quod non accepisti?* (II Cor. IV).

2°. Pour les avantages extérieurs et hors de nous, comme les richesses, les amis, les emplois : et cette vanité est *ridicule.*

3°. Pour les vertus et les biens surnaturels : et elle est *impie.*

—

XI. — 1°. Ceux qui désirent et qui poursuivent la gloire font voir qu'ils ne la connaissent pas : il faut leur faire concevoir ce que c'est, combien elle est vaine et fragile.

2°. Ceux qui en sont les plus dignes sont ceux qui la méprisent davantage et qui la recherchent le moins.

—

XII. — On peut prendre pour dessein et pour partage d'un discours ce passage de S. Augustin sur le ps. 7 : *Inanis gloriæ hujus sæculi fallax est suavitas, infructuosus labor et perpetuus timor.*

1°. La gloire est une chose agréable, qui nous flatte doucement; mais elle nous trompe et nous abuse. Faire voir comment et pourquoi.

2°. *Infructuosus.* C'est un travail infructueux, qui ne nous produit aucun fruit solide ni aucune utilité.

3°. *Perpetuus timor.* Elle nous tient dans une crainte perpétuelle de la perdre, nous donne de l'inquiétude pour la conserver, et pour ne pas déchoir en crédit et en réputation.

—

XIII. — Il y a comme trois degrés par lesquels l'esprit d'orgueil fait monter ceux qu'il voit portés à la vanité et avides de la gloire.

Le premier est de leur persuader qu'ils sont quelque chose : d'où ils conçoivent une vaine complaisance des avantages qu'ils possèdent : et, pour rabattre cette vanité, il faut faire voir le peu de sujet que nous avons de nous estimer.

Le second est de leur faire croire qu'ils sont plus que les autres : et il faut montrer qu'il y a une infinité de personnes qui les surpassent dans les choses mêmes pour lesquelles ils se préfèrent aux autres, et que ceux-là même à qui ils se préfèrent les surpassent en d'autres choses, peut-être plus considérables.

Le troisième est de les porter jusqu'à croire qu'il n'y a rien au-dessus d'eux, ce qui est le plus insupportable orgueil. — Ainsi le démon au premier pas les aveugle, au second les rend injustes, au troisième les rend impies.

XIV. — S. Chrysostôme reconnaît trois sources, ou, comme il parle, trois *racines* de la vaine gloire, dont on peut faire un discours, pour en inspirer le mépris.

La première est la folie : car c'est une grande folie de courir après une chose qui fuit, d'embrasser une ombre qui nous échappe, et de s'attacher à une chose si fragile et si inconstante.

La seconde c'est une bassesse de cœur et d'âme, quoiqu'on s'imagine qu'il n'y ait que les grandes âmes qui y soient sensibles.

La troisième est l'ignorance de Dieu et des choses éternelles, ce qui nous fait estimer un bien qui est si peu de chose.

—

XV. — 1°. On peut faire voir le tort et l'injure que ce péché fait à Dieu, en lui ravissant sa gloire, qui est son bien, dont il est si jaloux.

2°. Le tort et le dommage qu'il nous fait à nous-mêmes, en nous privant du fruit et du mérite de nos bonnes actions.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Augustin,** v *Civit. Dei*, 13 et 14, montre combien ce vice de la vaine gloire est dangereux, comme il faut le vaincre. Après avoir fait voir au chap. 12, ce qu'il a fait aux Romains, au chap. 19 il donne la différence entre le désir de dominer et la passion d'acquérir de la gloire.

Le même, *De beatâ vitâ*, considère la vaine gloire comme un écueil contre lequel vont échouer ceux qui dans la mer de ce monde tendent à l'èternité. — Sur le ps. 48 : que ceux qui aiment la vaine gloire en ce monde seront méprisés dans l'autre. — *De corrept. et grat.* : combien il est injuste de nous glorifier de nos mérites, puisque tout nous vient de la grâce de Dieu. — Sur le ps. 102, expliquant ces paroles, *Homo sicut fœnum dies illius :* il n'y a rien en ce monde qui mérite notre estime et de quoi nous puissions nous glorifier. — *Serm. de verbis Apostoli*, sur ces paroles, *Qui gloriatur, in Domino glorietur :* que toute gloire appartient à Dieu, et que l'homme ne s'en doit rien attribuer. — *Serm.*, 2 *de verbis*

Domini : qu'il faut se donner de garde de faire ses actions par un motif de vaine gloire. Il enseigne la même chose *De ovibus* 9. — Sur le ps. 147 : imprudence et folie de ceux qui cherchent de la gloire dans leurs bonnes actions. — **Le même**, ou celui qui est l'auteur des *Soliloques ;* que tout ce que nous faisons de bien vient de DIEU. — *De conflictu virt. et vit. :* qu'il faut tellement faire nos bonnes actions devant les hommes, que ce ne soit pas pour en être vu.

S. Grégoire, IV *Past. :* la vaine gloire est une fornication spirituelle. — XXXI *Moral. :* en quoi consiste ce péché de la vaine gloire. — II *Moral :* que les personnes même les plus saintes et les plus parfaites tombent souvent dans ce péché. Et au liv. 4, ch. 21, il fait voir que DIEU leur laisse souvent des imperfections pour les guérir de ce vice. — **Le même**, au liv. 16, ch. 5, expliquant ces paroles de Job, *Et fluvius subvertit fundamentum illorum,* montre l'aveuglement de ceux qui aiment une gloire fragile et de peu de durée au préjudice de la gloire éternelle. — Au liv. 17, ch. 15 : fragilité de la gloire mondaine. — Liv. 6, ch. 5, expliquant ces paroles, *Vidi stultum firmâ radice :* le peu de fondement qu'il y a à faire sur la gloire de ce monde.

S. Jérôme, *Vie de S. Hilarion,* dit bien des choses sur le mépris qu'on doit faire de la vaine gloire. — Sur le 4e ch. de Zacharie : Il y a très-peu de personnes qui méprisent la vaine gloire. — *Epist. ad Pammachium :* combien un saint doit mépriser la gloire de ce monde. — Dans l'Epître à un ami qu'il instruit dans la science de la loi divine, il montre, par l'exemple des saints, combien on doit mépriser cette vaine gloire. — Sur le ch. 10 de l'Ecclésiaste : combien l'honneur et la gloire sont injustement distribués dans ce monde.

S. Ambroise, liv. 4 sur S. Luc, expliquant ces paroles, *ostendit illi omnia regna mundi,* fait voir que l'honneur et la gloire qu'on reçoit en cette vie est de peu de durée.

S. Chrysostôme, Homél. 3 sur S. Matth. : qu'il faut mettre en oubli nos œuvres, de crainte d'en concevoir de la vanité. — Liv. 1er sur le 3e ch. d'Ezéchiel : différence entre la gloire de DIEU et la vaine gloire du monde. — Homél. 3 *De Verbis Isaiæ,* il compare la vaine gloire à un pirate qui attaque un vaisseau chargé de précieuses marchandises. — L. *De Compunct. cord. :* en quoi nous devons plus particulièrement craindre la vaine gloire. — Homélie entière sur ce sujet.

Le même, Homél. 24 sur le 11e ch. de la 2e aux Corinth., expliquant ces paroles, *Quoniam multi gloriantur secundùm carnem,* montre que c'est une sotte vanité de se glorifier des biens et des avantages extérieurs. — Homél. 7 *in* III *Col. :* vanité de l'honneur et de la gloire du monde. — Homél. 17 sur l'Epître aux Romains : folie de ceux qui cherchent les louanges des hommes. — Homél. 47 *ad popul. Antioch.*, il compare le désir de la gloire du monde à une tempête furieuse qui agite la mer. — Homél. 15 sur S. Matth., il regarde la vaine gloire comme un vice par-

ticulier. — Serm. 58 sur le même S. Matthieu : vanité de ceux qui tirent gloire de leur noblesse.

S. Basile, *Constit. monast.* 16, dépeint le tort et le mal que ce vice nous cause. — *Regulæ breviores,* 282, il montre que ceux qui font leurs actions pour la gloire sont des ouvriers d'iniquité. — Discours 17.

Cassien, VII *Institut.,* en parle aussi amplement.

S. Cyprien, *De jejunio et tentationibus,* montre fort au long qu'il faut faire les bonnes actions en secret, de peur de la vaine gloire.

Origène, Homél. 5 *in psalm.* 36, expliquant ces paroles, *Vidi impium superexaltatum, etc.*, montre qu'il est de la justice de DIEU d'abaisser ceux qui veulent s'élever par le désir de la vaine gloire. — III sur le 3[e] ch. de l'Epître aux Romains : que nous n'avons nul sujet de nous glorifier de quoi que ce soit.

S. Bernard, *Serm. de Nativ. Joan.-Baptistæ,* compare les personnes qui courent après la vaine gloire à la lune qui est inconstante dans sa figure. — *Serm.* 14 *in ps.* 90, il compare la vaine gloire au basilic, qui tue en regardant.

[Livres spirituels et autres]. — **Louis de Grenade,** *Guide des pécheurs,* liv. 2, ch. 4.

S. François de Sales, *Introduct. à la vie dévote,* 3[e] part., ch. 4.

Alphonse Rodriguez, part. 1, traité 3, ch. 2, et les suivants.

Jacobus Alvarez, *De extinct. vitiorum,* liv. 1, ch. 15 et 16.

Drexellius, *Amussis* 4 et 5.

Eusebius Nierembergius, *Adorat. in spir. et verit.* II, 21.

Le P. Suffren, l'*Année chrétienne,* traité de la Conversation, sect. 7, où il montre qu'il faut retrancher les discours de vanité et d'ostentation.

Joannes Lopez, *Epit. Sanct.* lib. 18, cap. 5.

Dandinus, *Ethica sacra,* a un long traité de la vaine gloire, contenant 21 chapitres.

Bernardinus Rossignolus, II *de Discipl.* 24.

Didacus de la Vega, *De virtutibus et vitiis*; titulo *Superbia.*

Le P. Haineuve. de l'Ordre, 4[e] part., disc. 42.

Livre intitulé *Guerre aux vices,* Traité de la vaine gloire.

[Les Prédicateurs]. — **Louis de Grenade,** *Domin.* X *post Pentecost.*

Matthias Faber, *Conc.* 3 *in feriam cinerum, et in domin.* 3 *post. Epiph.*

Le P. Grizel, *Carême,* a un sermon particulier sur ce sujet.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne.

Le P. Duneau, 15[e] dimanche après la Pentecôte, parle de la vanité des humeurs du monde et du danger qu'il y a d'en abuser.

Le P. de la Colombière, *Réflexions chrétiennes,* en fait une sur la vaine gloire qui peut passer pour un discours entier sur ce sujet.

Les *Réflexions* du **P. Nepveu** sur cette matière sont aussi des sermons abrégés.

[Recueils]. — **Busée**, in *Panario*. } Titulo *Vana Gloria*.
Labatha, *Thesaurus*. }

Raynerius de Pisis, *Pantolog.*, a ramassé tout ce qu'enseigne la théologie là-dessus.

Hortus Pastorum, *Tuba Sacerdotalis*, Tract. 1, lect. 5.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Nolite declinare post vana. I Reg. XII, 21.

Ne vous détournez point du Seigneur pour suivre la vanité.

Nolite multiplicare loqui sublimia, gloriantes. Ibid. II, 3.

Cessez de vous glorifier avec des paroles insolentes.

Hoc scio à principio ex quo positus est homo super terram, quòd laus impiorum brevis sit, et gaudium hypocritæ ad instar puncti. Jobi XX, 5, 6.

Je sais, et cela a toujours été vrai depuis que l'homme est sur la terre, que la gloire des impies passe bien vite, et que la joie de l'hypocrite n'est que d'un moment.

Superbiam nunquàm in tuo sensu aut in tuo verbo dominari permittas. Tob. IV, 14.

Ne souffrez jamais que l'orgueil domine ou dans vos pensées ou dans vos paroles.

Vir vanus in superbiam erigitur. Job. XI, 12.

L'homme vain devient superbe, et s'élève par son orgueil.

Ipse (DEUS) *novit hominum vanitatem.* Ibid. XI, 11.

DIEU connaît la vanité des hommes.

Universa vanitas, omnis homo vivens. Psalm. 38.

Tout homme qui vit, tout ce qui est dans l'homme n'est que vanité.

Homo vanitati similis factus est. Psalm. 143.

L'homme est devenu semblable au néant même.

Qui hominibus placent confusi sunt, quoniam DEUS *sprevit illos.* Psalm. 52.

Ceux qui tâchent de plaire aux hommes sont tombés dans la confusion, parce que DIEU les a méprisés.

Qui in multitudine divitiarum suarum gloriantur. Psalm. 48.

Ceux qui se glorifient dans la multitude de leurs richesses.

Quid gloriaris in malitiâ, qui potens es in iniquitate? Psalm. 52.

Pourquoi vous glorifier dans votre malice, vous qui n'êtes puissant que pour commettre l'iniquité ?

Mox ut honorificati fuerunt et exaltati, quemadmodùm fumus deficient. Psalm. 36.

Les pécheurs n'auront pas plutôt été honorés et élevés dans le monde, qu'ils tomberont, et s'évanouiront comme la fumée.

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium? Psalm. 4.

Enfants des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge ?

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. Psalm. 113.

Ne nous en donnez point, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire, mais donnez-la à votre nom.

Laudet te alienus, et non os tuum; extraneus, et non labia tua. Prov. xxvii, 2.

Qu'un autre vous loue, et non votre bouche; que ce soit un étranger, et non pas vos lèvres.

Noli extollere te in faciendo opere tuo. Eccli. x, 29.

Ne vous élevez point en faisant votre œuvre.

Cuncta subjacent vanitati. Eccl. iii, 19.

Tout est soumis à la vanité, en ce monde.

In vestitu ne glorieris unquàm, nec in die honoris extollaris. Eccli. xi. 3.

Ne vous glorifiez point dans votre vêtement, et ne vous élevez point au jour où vous serez en honneur.

Vanitate seducti sumus. Esdræ. i, 7.

Nous avons été séduits par la vanité et le mensonge.

Gloriam meam alteri non dabo. Isaiæ xlii, 8.

Je ne céderai point ma gloire à un autre.

Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus quasi flos fœni. Isaiæ. xl, 6.

Toute chair n'est que du foin, et toute sa gloire n'est que comme la fleur des champs.

Da gloriam Domino Deo *Israël.* Josue. vii, 19.

Donnez gloire au Seigneur, au Dieu d'Israël.

Ambulaverunt post vanitatem, et vani facti sunt. Jerem. ii, 5.

Ils ont suivi la vanité, et ils sont devenus vains eux-mêmes.

Vana sunt opera eorum et risu digna. Id. li, 18.

Leurs ouvrages sont vains et dignes de risée.

Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei. Sapient. xiii, 1.

Tous les hommes qui n'ont point la science de Dieu ne sont que vanité.

Quasi qui apprehendit umbram et persequitur ventum, sic et qui attendit ad visa mendacia. Eccli. xxxiv, 2.

Celui qui s'attache à de fausses visions, est comme celui qui embrasse l'ombre et poursuit le vent.

Non glorietur sapiens in sapientiâ suâ, et non glorietur fortis in fortitudine suâ, et non glorietur dives in divitiis suis; sed in hoc glorietur qui gloriatur; scire et nôsse me. Jerem. ix, 24.

Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse, le fort dans sa force, le riche dans ses richesses; mais que celui qui se glorifie mette sa gloire à me connaître et à savoir que je suis le Seigneur.

Ponite corda vestra super vias vestras; seminâstis multùm, et intulistis parùm. Aggæi. i, 7.

Appliquez vos cœurs à considérer vos voies : vous avez semé beaucoup, et vous avez peu recueilli.

Ventum seminabunt, et turbinem metent. Oseæ. viii, 7.

Ils ont semé du vent, et ils moissonneront des tempêtes.

A verbis viri peccatoris ne timueritis, quia gloria ejus stercus et vermis; hodiè extollitur, et cràs non invenietur. I Machab. ii, 62.

Ne craignez point les paroles de l'homme pécheur; parce que toute sa gloire n'est que de l'ordure, la pâture des vers: aujourd'hui il triomphe, demain il n'est plus.

Attendite ne justitiam vestram faciatis coràm hominibus ut videamini ab eis; alioquin, mercedem non habebitis apud Patrem vestrum qui in cœlis est. Matth. vi, 1.

Prenez bien garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardé; autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père qui est dans le Ciel.

Cùm facis eleemosynam, noli tubâ canere ante te, sicut hypocritæ faciunt. Amen dico vobis, receperunt mercedem suam. Idem Matth. vi, 2.

Lorsque vous donnerez l'aumône, ne sonnez point la trompette devant vous, comme font les hypocrites. Je vous dis en vérité qu'ils ont déjà reçu leur récompense.

Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à Deo *est non quæritis?* Joan. v, 44.

Comment pourriez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns les autres, et qui ne cherchez point la gloire de Dieu seul?

Qui à semetipso loquitur, gloriam propriam quærit. Joan. vii, 18.

Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est. Joan. viii, 54.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.

Dilexerunt gloriam hominum magìs quàm gloriam Dei. Joan. xii, 43.

Ils ont aimé la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.

Evanuerunt in cogitationibus suis..; dicen-

Ils se sont égarés dans leurs vains raison-

tes se esse sapientes, stulti facti sunt. Rom. I, 21.

nements, et, voulant passer pour sages, ils sont devenus fous et insensés.

Non qui seipsum commendat, ille probatus est, sed quem DEUS *commendat.* II Corinth. X, 18.

Ce n'est pas celui qui se rend témoignage à soi-même, qui est vraiment estimable ; mais c'est celui à qui DIEU rend témoignage.

Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? I Corinth. IV, 7.

Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu ?

Mihi pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die. Ibid. IV, 3.

Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit.

Sufficientia nostra ex DEO *est.* II Corinth. III, 5.

Toute notre capacité vient de DIEU.

Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ. II Corinth. I, 12.

Le sujet de notre gloire c'est le témoignage que nous rend notre conscience.

Non est bona gloriatio vestra. I Corinth. V, 6.

Vous n'avez pas sujet d'être si vains et si glorieux.

Si gloriari oportet, quæ infirmitatis meæ sunt gloriabor. II Corinth. XI, 30.

S'il faut se glorifier de quelque chose, je me glorifierai de mes peines et de mes souffrances.

Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, in vicem provocantes. Galat. V, 26.

Ne nous laissons point aller à la vaine gloire, nous piquant les uns les autres (envieux les uns des autres).

Qui gloriatur, in Domino glorietur. I. Corinth. I, 31.

Que celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur.

Quorum gloria in confusione ipsorum. Philipp. III, 19.

Des gens qui mettent leur gloire dans leur propre honte.

Nolite gloriari; et mendaces esse adversùs veritatem. Jacob. III, 14.

Ne vous glorifiez point, et ne mentez point contre la vérité.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Saül]. — Rien n'est plus capable de corrompre un cœur, et de lui inspirer des sentiments de vaine gloire, que de se voir honoré et élevé à une haute dignité : car l'expérience fait voir qu'on prend alors un tout autre air, et qu'on méprise avec fierté ceux qu'on regardait auparavant comme ses égaux. Nous le voyons dans l'exemple de Saül, qui, avant d'être élevé à la dignité royale, avait de grandes vertus, menait une vie innocente, et surtout était humble et modeste, comme il le fit bien voir lorsque Samuel lui déclara que DIEU l'avait choisi pour être roi d'Israël, et lui dit que tout ce qu'il y avait de meilleur devait être pour lui. Il répondit humblement, qu'il n'ignorait pas la bassesse de son extraction, que sa famille était la dernière de la tribu de Benjamin, la plus petite de toutes. Il témoigna ensuite combien il avait imprimé bien avant dans le cœur ce bas sentiment de lui-même, lorsque, le prophète ayant assemblé le peuple pour l'élection d'un roi, le sort tomba sur lui : il s'était tellement caché pour fuir cette dignité, qu'on eut bien de la peine à le trouver. Mais, ô

Dieu ! qu'il changea de conduite quand il fut élevé à la royauté, puisqu'il fut si jaloux de sa gloire qu'il ne put souffrir les louanges qu'on donnait à David pour avoir tué un géant formidable à toute l'armée d'Israël ! Il en devint si furieux, qu'il ne put jamais voir de bon œil celui qui lui avait rendu un service si considérable.

[David]. — On trouve dans l'Ecriture beaucoup d'exemples de ceux qui, bien loin de s'attribuer la gloire des heureux succès de leurs entreprises, l'ont renvoyée au Seigneur avec de solennelles actions de grâces, et lui en ont marqué leur reconnaissance. Ainsi fit David après avoir vaincu Goliath. Longtemps après cette généreuse action, lorsqu'il eut fait la dépense et les préparatifs nécessaires pour bâtir le temple, le peuple en témoigna sa joie, et ne manqua pas de louer la prévoyance et la piété du roi. Mais David ne prit nulle part à ces applaudissements, et attribua toute la gloire à Dieu, par ce beau cantique qui est rapporté au chap. 29e du liv. 1. des Paralipomènes, où l'on ne peut voir de plus humbles actions de grâces, et plus dignes d'un prince qui reconnaît tenir toute sa grandeur de Dieu.

[Joab]. — Au second livre des Rois, l'historien sacré rapporte comme une action d'une grande générosité la déférence de Joab, général des armées de David. Il assiégeait la ville de Tobat, capitale des Ammonites ; les affaires étaient en si bons termes, qu'on était près de donner l'assaut et d'emporter la ville de vive force. Joab dépêcha un courrier à David pour lui apprendre l'état où était le siége, et le presser de s'y rendre au plus tôt, afin d'avoir l'honneur d'avoir pris la ville et d'y entrer triomphant, « et afin, dit-il, qu'on ne m'attribue pas la gloire d'une action si éclatante. » C'est la conduite que nous devons garder dans tous nos ministères : vouloir que Dieu ait seul la gloire des bons succès dans ce que nous entreprenons par son ordre et par son secours : *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

[Punitions]. — Quoique ce péché de vaine gloire nous semble un des plus légers, et dont on se reconnaît le plus aisément coupable, il ne laisse pas de déplaire extrêmement à Dieu ; jusque-là qu'il l'a souvent puni en cette vie par de plus rigoureux supplices que les crimes les plus atroces. Il ne faut que lire dans l'Ecriture comment il l'a puni en la personne de David, quoiqu'il fût l'homme selon son cœur, pour avoir voulu savoir les forces de son état et combien d'hommes il en pouvait tirer pour lever une puissante armée. Il en coûta à David la perte de plusieurs milliers d'hommes. Ezéchias, quoiqu'un des plus saints rois d'Israël, auquel Dieu prolongea la vie en faveur de sa piété, pour avoir montré ses trésors avec ostentation aux ambassadeurs du roi des Assyriens, fut averti par un prophète qu'ils seraient un jour enlevés avec ses enfants et transportés à Babylone.

Sans parler de la punition de Nabuchodonosor, de Sennachérib, d'Antiochus, d'Hérode-Agrippa, et d'autres qui ont poussé la vanité jusqu'au dernier excès de l'orgueil.

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[L'exemple du Fils de Dieu]. — Les exemples et les préceptes du Fils de Dieu sur le mépris des louanges et de la vaine gloire sont en grand nombre dans l'Evangile. Tantôt il proteste qu'il ne cherche point sa propre gloire, mais qu'il a uniquement en vue celle de son Père : *Ego non quæro gloriam meam, sed gloriam ejus qui misit me.* Tantôt il se retire de la foule du peuple pour éviter les applaudissements que lui attiraient ses miracles. Il s'enfuit même une fois après le miracle de la multiplication des pains, sachant le dessein que cette multitude de peuple, qui en avait été rassasiée, avait pris de le choisir pour roi. Tantôt il attribue et renvoie à son Père toute la gloire de ses actions. Assez souvent, lorsqu'il avait fait les miracles les plus éclatants, il défendait à ceux en faveur de qui il les faisait de les publier. Il ordonna aux trois disciples qui avaient été témoins de sa transfiguration de n'en parler qu'après sa résurrection. Il imposa même silence au démon lorsque, forcé par la grandeur des miracles du Sauveur, il publiait qu'il était le Fils de Dieu. Il ne s'est pas contenté de donner cet exemple : il a voulu faire une leçon à ses Apôtres de cette importante maxime. Il les reprit de leur vaine complaisance à la vue des miracles qu'ils faisaient en son nom, et leur rapporta la chute du premier des anges, causée par une vaine complaisance dans ses perfections. *Videbam Sathanam tanquam fulgur cadentem de cœlo.* (Luc x). Il les avertit que, quand ils auraient fait quelque bien par le secours de sa grâce, loin de s'en élever et d'en tirer de la gloire, ils ne devaient se regarder que comme des serviteurs inutiles ; et enfin, il leur a ordonné de ne point faire leurs bonnes actions pour être vus des hommes, c'est-à-dire pour s'attirer leurs louanges et leur approbation. C'est aussi pour réprimer cette vaine complaisance qu'il leur défendit d'affecter le vain titre de maître, et de rechercher, en quoi que ce soit, des marques de distinction.

[La Sainte Vierge]. — L'exemple de la Sainte Vierge est aussi remarquable sur ce sujet. Car nous voyons comme elle reçut les louanges que lui donna l'ange qui la saluait comme la Mère de son Dieu ; comment elle tint ensuite cette faveur secrète. Elle en attribua toute la gloire à Dieu lorsque Ste Elisabeth lui en fit des conjouissances. Pendant la vie du Sauveur, nous ne voyons point qu'elle ait eu part aux applaudissements qu'on don-

nait à son Fils, ni qu'elle ait fait gloire d'en être la mère, au lieu qu'elle en a voulu prendre à sa croix et à ses humiliations.

[S. Jean-Baptiste]. — Le digne précurseur de l'humanité aussi bien que de la divinité du Messie est aussi remarquable par cet endroit. Non-seulement il ne peut souffrir qu'on lui donne la qualité de Christ, qu'il ne méritait point, mais il cache même celle de prophète, dont le Seigneur l'avait orné. Il eût pu dire qu'il avait l'esprit et la vertu d'Elie, puisque l'ange qui prédit sa naissance avait dit qu'il marcherait devant le Messie avec l'esprit et la vertu d'Elie; il eût pu répondre qu'il était prophète, puisque, selon le témoignage de Jésus-Christ même, il était plus que prophète: et cependant il assure qu'il n'est rien de tout cela. Pressé enfin de dire qui il était et quel sentiment il avait de lui-même, tout autre que lui eût fait valoir les avantages de sa naissance, l'honneur d'être proche parent du Désiré des nations; tout autre, occupé et enivré de sa propre estime et de ses mérites personnels, aurait représenté la réputation qu'il s'était acquise, le nombre et la qualité des disciples qui l'avaient suivi; mais, loin d'avoir ces retours flatteurs, malgré cette célèbre ambassade dont on l'honore, il répond qu'il n'est qu'une voix.

[S. Paul]. — Que pouvait dire S. Paul de lui-même qui ne fût vrai, quand il disait : « Si les autres sont Israélites, je le suis aussi; s'ils sont disciples et apôtres, je le suis comme eux : *In quo quis audet, audeo et ego.* S'ils ont souffert dans l'exercice de leur ministère, je n'ai pas moins souffert qu'eux : à combien de dangers ai-je été exposé sur terre et sur mer ! combien de fois ai-je fait naufrage ! combien de plaies ai-je reçues ! Mais à peine a-t-il fait ce détail, que, rentrant incontinent en lui-même, il avoue qu'il n'est pas plus sage pour cela de le dire : *Ut minùs sapiens dico* (II Cor. XII) jusqu'à prier ses frères de lui pardonner s'il a parlé trop avantageusement de lui-même, de l'excuser et de le supporter dans sa faiblesse : *Sed et supportate me;* jusqu'à leur dire qu'ils lui ont comme arraché, malgré lui, ce témoignage qu'il a rendu de lui-même, et que ces paroles lui sont échappées : *Factus sum insipiens, vos me coegistis.*

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Non est bona gloriatio vestra (I Corinth. v). — C'est un problème, qui n'est pas moins curieux qu'agréable, et c'est S. Thomas qui le propose, savoir si c'est un vice ou une vertu d'aimer la gloire, d'y aspirer et d'y prétendre. Problème en effet plus difficile qu'il ne paraît d'abord. Car, si c'est un bien et une vertu, que deviendra l'humilité chrétienne, qui con-

siste à la mépriser, et à la rejeter? et que devons-nous penser de la doctrine du souverain Maître, qui nous a enseigné de parole et d'exemple à fuir l'éclat, à aimer l'obscurité et l'oubli? Si c'est un mal et un vice, comment la gloire sera-t-elle le prix de la vertu, et comment Dieu la promet-il pour récompense de la vertu? *Nimìs honorati sunt amici tui, Deus.* Ce problème peut s'expliquer et se résoudre par la distinction qu'il faut faire de la gloire qui est vaine et de celle qui est solide et véritable, dont nous avons déjà parlé et que nous allons encore expliquer plus clairement.

Non efficiamini inanis gloriæ cupidi. (Galat. v). — L'Apôtre ne défend pas, par ces paroles, tout désir de la gloire ou de l'honneur, parce que ce désir est naturel à l'homme et comme enté sur le fond de son être. L'homme est une créature noble, né pour la gloire, à laquelle il se porte par un penchant incroyable; outre que, Dieu ayant voulu qu'il menât une vie sainte et vertueuse, il lui a proposé la gloire, qui en est la récompense. D'où vient que S. Paul nous assure que la gloire et l'honneur sont pour celui qui fait le bien : *Gloria et honor omni operanti bonum.* (Rom. ii). Ce que l'Apôtre défend donc de la part de son Maître, c'est la vaine gloire, et non la véritable et celle qui est solide : c'est-à-dire, non celle qui dépend de l'opinion des hommes et qui n'est fondée que sur leur jugement, qui naît d'une vaine ostentation de vertu, de richesses, de grandeur, de talents naturels; car c'est ce qu'on entend par ce nom de *vaine gloire :* au lieu que la solide vient du jugement que Dieu fait de nous. Car, quoiqu'il nous soit inconnu, ce jugement, nous savons que le bien, la vertu et les bonnes œuvres sont agréables à Dieu ; et, quand nous faisons ce que nous pouvons, alors, comme dit le même apôtre, le témoignage de notre conscience fait notre gloire : *Hæc est gloria nostra, testimonium conscientiæ nostræ.*

Quasi qui apprehendit umbram, sic qui attendit ad visa mendacia (Eccli. xxxiv). On n'a jamais mieux exprimé la fragilité et le peu de confiance de la vaine gloire qu'en la comparant à l'ombre, non-seulement parce que, comme on dit ordinairement, la gloire fuit celui qui la poursuit, ainsi que l'ombre fuit celui qui veut l'attraper; mais encore parce qu'elle ne représente que confusément et imparfaitement le corps qui la fait naître. Car quelque beauté qu'il ait et de quelque ornement qu'il soit paré, elle le représente tout noir, difforme, sans couleur et sans les traits particuliers qui le distinguent : de sorte que par cette figure grossière, on ne peut bien le reconnaître. De même, la gloire et les louanges mondaines, de quelque côté qu'elles viennent, ne représentent et ne font jamais connaître la personne telle qu'elle est. Outre que l'ombre, dépendant de la lumière du soleil qui la produit par l'opposition de quelque corps opaque, est tantôt plus grande, tantôt plus petite, tantôt d'un côté et tan-

tôt d'un autre. Ainsi la gloire qui dépend de l'opinion et du caprice des hommes, ne reste pas longtemps la même.

Populus meus mutavit gloriam suam in idolum (Jerem. II). C'est une chose qui a donné de l'étonnement au prophète, ou plutôt à Dieu même, de voir que son peuple, qui pouvait véritablement être appelé glorieux après tant de merveilles que le Ciel avait faites en sa faveur, a changé sa gloire en une idole. On demande l'explication de ces paroles. Voici celles d'un savant interprète. C'est que ce peuple de Dieu, en possession d'une gloire véritable et solide, puisqu'elle venait de Dieu même, l'a changée en une idole qui n'est rien, selon l'Apôtre ; c'est-à-dire qu'il a recherché une vaine gloire, fausse, et qui, étant dépendante de l'opinion des hommes, ne subsiste aussi que dans leur imagination. Et ce qui est plus déplorable c'est que les hommes font une idole de cette fausse gloire, à laquelle ils sacrifient souvent leur vie, leur salut et tout le reste.

Stultus ut luna mutatur (Eccli. XXVII). S. Bernard nous assure que la vaine gloire nous fait recevoir le même traitement des hommes dont elle dépend que la lune reçoit du soleil, selon qu'elle lui est opposée. Nous voyons que la lumière de la lune, parce qu'elle ne l'a pas de soi-même, mais qu'elle l'emprunte du soleil, n'est jamais dans le même état : *Crescit, decrescit, extenuatur, annihilatur, et penitùs non comparet* : elle croît, elle décroît, elle devient petite, elle est anéantie et ne paraît plus. Ainsi ceux qui attendent que les hommes les louent, pour les bonnes actions qu'ils font, tantôt sont grands, tantôt petits, quelquefois ils ne sont rien, selon que les louanges des flatteurs en disposeront, et qu'ils s'aviseront de les louer ou de les blâmer : *Modò magni, modò parvi sunt, modo nulli, secundum quod adulantium linguis vel vituperare placuerit vel laudare.*

Succidite arborem et præcidite ramos ejus (Daniel. IV). La vaine gloire est semblable à cet arbre que Nabuchodonosor vit en songe, qui lui paraissait élevé jusqu'au ciel, et qui couvrait toute la terre dans son étendue, dont les branches portaient tous les oiseaux, dont l'ombrage couvrait tous les animaux, les fruits nourrissaient tout ce qui a vie ; en un mot, qui était élevé, solide, étendu, beau à merveille et abondant en fruits. Mais, comme ce prince était ravi d'en contempler la beauté, voici qu'une voix forte se fit entendre du ciel : « Mettez la cognée à la racine de cet arbre ; coupez ses rameaux ; arrachez ses feuilles, faites fuir les bêtes qui reposent à la faveur de son ombre ! » Si bien que cet arbre fut aussi malheureux en sa fin qu'il paraissait glorieux en ses commencements. C'est une naïve peinture de la gloire du monde, et l'issue de ceux qui s'élèvent au-dessus des autres par une ridicule vanité ; ils tombent enfin dans le mépris.

Telas araneæ texuerunt (Isaiæ. LIX). Il n'est personne à qui ces paroles

du prophète conviennent mieux qu'à ceux qui font leurs actions par un motif de vaine gloire, puisqu'ils ont toute la peine de la vertu et qu'ils n'en ont ni le mérite ni le fruit : semblables en ce point aux araignées qui travaillent et qui consument leur substance à faire des toiles, subtiles et délicates à la vérité, et que l'art ne saurait imiter, mais que le vent dissipe, et qui ne servent qu'à prendre des mouches. De même, ceux qui ne travaillent que par vanité, pour s'attirer des louanges et de vains applaudissements, peinent et travaillent souvent avec plus d'assiduité et d'empressement que les autres, pour ne gagner que des louanges fades, dont ils se repaissent; encore ne les attrapent-ils que des personnes qui se laissent prendre aux apparences et qui donnent dans ce piége.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Inanis gloria hujus sæculi fallax est servitus, et infructuosus labor, et perpetuus timor, et periculosa sublimitas. August. in ps. 7.

La vaine gloire du siècle est une servitude sous l'apparence de liberté, un travail infructueux, une crainte continuelle, une élévation pleine de danger.

Laudamus mendaciter, delectamur inaniter; et vani sunt qui laudantur, et mendaces qui laudant. Id. Epist.

Nous donnons de fausses louanges, et nous sommes bien aises d'en recevoir : ainsi, ceux qu'on loue sont des gens pleins de vanité, et ceux qui les louent ne disent que des mensonges.

Alia quæcumque iniquitas in malis operibus exercetur ut fiant; superbia verò et vana gloria bonis operibus insidiatur ut pereant. August. Epist. 109 ad Monachos.

Tous les autres péchés consistent à faire de mauvaises actions ; la vaine gloire tend des piéges aux bonnes, afin qu'on en perde le mérite.

Qui benè didicit vel expertus est victorum superandorum gradus, intelligit hoc vitium inanis gloriæ vel solùm vel maximè cavendum perfectis. Id. ps. 7.

Celui qui a appris par sa propre expérience par quels degrés on obtient enfin une entière victoire sur ses vices reconnaît que la vaine gloire est le seul peut-être qu'ont à craindre même les plus parfaits.

Homo de ipso vanæ gloriæ contemptu vaniùs gloriatur. August. x Confess. 38.

Les hommes sont si portés à la vanité, qu'ils n'en font jamais paraître davantage que dans leur mépris pour la vaine gloire.

Qui de vanitate gloriantur, hæc non est gloria, sed vera miseria. Id. Soliloq.

Ceux qui se glorifient des vains avantages qu'ils ont n'acquièrent pas la gloire par ce moyen, mais plutôt ils font voir leur indigence et leur misère.

Non ferè quisquam est qui non humanam appetat gloriam. Id. in ps. I.

Il n'y a presque personne qui ne soit piqué du désir de la vaine gloire.

Quid sunt seculi honores nisi perversæ vanitates? August.

Que sont les honneurs du siècle, sinon de criminelles vanités?

Nonnè falsa gloria quandò putatur id bo-

N'est-ce pas une fausse gloire que d'esti-

num esse quod malum est, et vitium virtus esse creditur et laudatur? Id. in Joan.

mer un mal comme si c'était un bien, et de louer le vice comme si c'était une vertu?

Attende quo fine agis: si ut glorificeris, hoc prohibuit (Christus); si ut glorificetur DEUS, *hoc jussit.* August. in Ps. 95.

Prenez garde à quelle fin tendent vos actions: car si c'est pour vous attirer l'estime des hommes, JÉSUS-CHRIST le défend; si c'est afin que DIEU en soit glorifié, c'est ce qu'il commande.

Sibi placentes multùm tibi displicent, non tantùm de non bonis quasi bonis, verùm etiam de bonis tuis quasi suis. Id. x Confess. 39.

Ceux-là vous déplaisent, ô mon DIEU! qui s'applaudissent non-seulement des choses qui leur semblent bonnes, et qui ne le sont pas, mais encore de vos biens comme s'ils leur étaient propres.

In quantis sis minor tibi cogitandum est, non in quantis sis major: si enim cogitas quantùm præcessisti alterum, time tumorem; si verò cogitas quantùm tibi deest adhuc, non inflaberis. August. Serm. 52.

Vous devez considérer en combien de choses vous êtes inférieur aux autres, et non pas en quoi et de combien vous les surpassez: car, si vous pensez à ce que vous avez au-dessus d'eux, craignez l'orgueil; si vous considérez ce qui vous manque, vous ne vous enflerez point.

Fugiendo gloriam, gloriam Paula merebatur, quæ virtutem quasi umbra sequitur, et appetitores sui fugiens, sequitur contemptores. Hieronym. Vita B. Paulæ.

La vertueuse Paule, en fuyant la vaine gloire, mérita la véritable, qui suit la vertu comme l'ombre suit le corps. Elle fuit, cette gloire, ceux qui la cherchent; et elle suit ceux qui la méprisent.

Onusta incedis auro, bonis scilicet operibus: latro tibi vitandus est, hoc est vana et inanis apud homines gloria. Id. Ep. 2, ad Eustoch.

Vous marchez chargés d'or, je veux dire de bonnes œuvres: vous avez un rusé voleur à craindre et à éviter: c'est la vaine gloire et l'estime des hommes.

Martyrium si ideò fiat ut admirationi et laudi habeamur à fratribus, frustrà sanguis effusus est. Hieron. in 5 Galat.

Si l'on souffre le martyre pour mériter la louange et l'admiration de ses frères, c'est sans fruit sans mérite devant DIEU qu'on a répandu son sang.

Nihil tàm periculosum est quam gloriæ cupiditas, et animus conscientiâ virtutum tumens. Id. ad Fabiolam de 42 mansion.

Rien ne nous expose à un plus grand danger qu'un ardent désir de la gloire, qu'un esprit enflé du mérite qu'il croit avoir.

Tuba est omnis actus vel sermo per quem ipsa operis jactantia designatur; tubâ ergò canere est pompam vanæ laudis appetere. Chrysost. in Matth.

Tout discours ou toute action pour faire savoir une bonne œuvre de nous est une trompette qui la publie; et ce que l'Evangile appelle sonner de la trompette c'est chercher l'éclat dans les bonnes œuvres.

Non potest gloriæ servus homo non omnium servus esse, et ipsis servilior mancipiis Id. Homil. 43 ad popul. Antioch.

Il ne se peut faire qu'une personne esclave de la vaine gloire ne soit en même temps esclave de tout le monde, et plus dépendante et asservie que les plus vils esclaves.

Nullus est in nobis appetitus tàm tyrannicus atque dominans ubiquè, et qui etiam facilè possit sapientùm oculos perstringere, nisi temperetur. Id. Homil. 43 ad popul. Antioch.

Il n'y a point de passion qui exerce en nous et partout ailleurs une plus cruelle tyrannie que le désir de la gloire, ni qui soit plus capable de séduire les plus sages, si on ne s'efforce de la modérer.

Fieri non potest ut qui gloriæ dulcedine capitur, magnum aliquid et egregium sapiat; sed ignominiâ illicò ipsum notari necesse est, et animi abjecti, infamis, atque exigui æstimari. Chrysost. Homil. 2, in Joann.

Il ne se peut que celui qui est charmé du plaisir de se voir dans l'honneur et dans l'éclat fasse jamais quelque chose de grand, ou conçoive quelque noble dessein (pour la gloire de DIEU); il faut, au contraire, que dès-là il soit flétri de quelque marque d'ignominie, qui le fasse connaître pour un homme d'un petit esprit, pour un infâme, et qui mérite le mépris.

Ut tinea et vermes corrompunt, ità et

La vaine gloire est comme la teigne et les

inanis gloria. Id. Homil. 42, in Genes.

vers, qui corrompent tout ce qui est sain.

Perfice opus, ne, dùm vis cogitationi vanæ resistere, perdas opus bonum. Id. Imperfect. op. in Matth.

Achevez ce que vous avez commencé, nonobstant la vaine gloire qui s'élève en votre cœur, de peur qu'en voulant la repousser vous ne perdiez votre ouvrage.

Intolerabilis quædam mentis ebrietas est inanis gloria quæ pestiferâ tabe inficit animam. Chrysost. Homil. 2, in Joan.

La vaine gloire est une ivresse insupportable de l'âme, et un poison mortel qui l'infecte.

Ille maximè seipsum novit qui se nihil esse existimat. Homil. 26, in Matth.

Celui-là se connaît parfaitement, qui n'a nulle estime de lui-même.

Thesaurum qui non abscondit, prodit. Chrysol. Serm. 7.

Celui qui ne cache pas son trésor s'expose à se le voir enlever.

Virtutes comitatur gloria, inhæret vitiis cognata confusio. Id. Serm. 31.

La gloire accompagne la pratique des vertus, au lieu que la honte et la confusion est attachée aux vices comme leur parenté.

Quæ utilitas homini si ipsum totus orbis admiratur et laudat; conditor, autem omnium et Judex, qui decipi nequit, in die illo terribili condemnaturus sit? Chrysost. Homil. 23, in Genes.

Quel bien revient à un homme d'être loué et admiré de tout le monde, si le Créateur et le Juge de tous les hommes, qui ne peut être trompé, le doit condamner au jour terrible du dernier jugement?

O insipiens! quid tibi prodest hominum memoria, si ubi es, torqueris, et ubi non es, laudaris? Id. in Matth.

Insensé! de quoi vous sert d'être dans le souvenir des hommes, si vous êtes tourmenté là où vous êtes, et loué là où vous n'êtes pas?

Inanis gloria est dulcis spiritualium operum exspoliatrix, jucundus animarum nostrarum hostis, blandisssima bonorum nostrorum deprædatrix. Basil. Const. monial. 10.

La vaine gloire est un voleur qui nous ravit doucement le mérite de nos bonnes œuvres; l'agréable ennemi de nos âmes, et qui, en nous caressant, nous dépouille de nos véritables biens.

Scopulus sub aquis latens est inanis gloria; huic allisus, virtutis merces amisisti. S. Nilus.

Cette vaine gloire est un dangereux écueil caché sous les eaux, contre lequel si vous venez à heurter, vous faites naufrage des riches marchandises (de vos vertus et de vos mérites).

Vicinum rectis actionibus superbiæ malum; et de proximo semper virtutibus insidiatur elatio; quia difficile est ut laudabiliter viventem laus non capiat humana. Léon. Serm. 4 de Quadrag.

L'orgueil est un mal voisin des vertus, et par cette proximité il leur dresse sans cesse des embûches: car il est bien difficile que celui qui mène une vie louable et sainte soit insensible aux louanges des hommes.

Sæpè bono operi dùm laus humana obviat, mentem operantis immutat, quæ, quamvis quæsita non fuerit, tamen oblata delectat. Gregor. Moral.

Lorsque la louange et l'approbation des hommes se trouve dans une bonne œuvre, elle change souvent les vues et les desseins de celui qui l'entreprend, et, quoiqu'on ne l'ait pas recherchée, elle nous plaît quand on nous l'offre.

Qui pro virtute quam agit humanos favores desiderat, rem magni meriti vili pretio venalem portat: undè cœli regnum mereri potuit, indè nummum transitorii sermonis quærit. Id. 8. Moral. 28.

Celui qui, dans la pratique de la vertu, recherche la gloire et les jugements favorables des hommes, expose en vente à vil prix une chose d'une valeur inestimable; avec le même prix dont il pouvait acheter le ciel, il achète la légère monnaie d'une réputation passagère.

Inventus thesaurus absconditur ut servetur, quia studium cœlestis desiderii à malignis spiritibus custodire non sufficit qui hoc ab humanis laudibus non abscondit. Gregor. Homil. 11, in Evang.

Quand on a trouvé ce trésor, on le cache soigneusement. Il ne suffit pas de défendre ses bonnes intentions des piéges des malins esprits, si on ne les met à couvert de la louange des hommes, où est le piége que la vaine gloire leur tend.

Deprædari desiderat qui thesaurum publicè portat in viâ. Id. Ibid.

Celui-là consent à être volé, qui porte son trésor en public et sur le grand chemin.

Qui inchoatæ virtutis ab humano honore laudem receperit, quasi ligni plantati fructus ante tempus comedit. Id. 8, Moral.

Quiconque écoute volontiers la louange d'une bonne action est comme celui qui mange avant le temps les fruits d'un arbre qu'il a planté.

Sub hoste quem prosternit moritur qui de culpâ quam superat elevatur. Gregor. 20 Moral.

S'élever et se glorifier d'avoir triomphé d'un vice, c'est ressembler à un homme qui succombe sous l'effort de l'ennemi même qu'il a vaincu.

Laus sua justos cruciat, iniquos exaltat. Idem.

La louange contriste le juste, elle ravit de joie le méchant.

Inanis gloria cùm mentem vani hominis impleverit, in illâ arrogantiam, hypocrisim, impietatem gignit. Ambrosius.

Quand une fois un homme est entêté de la vaine gloire, elle produit en lui l'orgueil, l'hypocrisie et l'impiété.

Plerique in suis lapsibus gloriantur, et putant laudis esse quæ criminis sunt. Greg. Nazianz. Orat. 1.

La plupart se vantent de leurs chutes, et se font honneur de ce qui est même un véritable crime.

Omnia vitia marcescunt, et devicta per singulos dies infirmiora redduntur : hoc verò, dejectum, acriùs resurgit ad luctam, et, cùm putatur extinctum, suâ morte vivaciùs convalescit. Cassianus, 11 Institut. 7.

Tous les vices perdent leur force, et, vaincus tous les jours, deviennent plus faibles : celui-ci se relève après avoir été renversé, et retourne au combat avec de nouvelles forces ; lorsqu'on le croit éteint, il renaît, et par sa défaite il se rend plus redoutable qu'auparavant.

Hæc est subtilis inimici versutia, ut militem Christi *propriis faciat telis occumbere, quem hostilibus armis non potuit superare.* Id. Ibid.

C'est une subtile ruse du démon, quand il n'a pu vaincre un soldat de Jésus-Christ par les armes ennemies, de le faire périr par les siennes propres.

Dæmon quod non potest vincere vitiis suis vincit virtutibus alienis. Armis quibus eliditur surgit, et virtute quâ dejicitur dejicit, Fulgentius Epist. ad Probam. 15.

Ceux que le démon ne peut vaincre par les vices qu'il leur suggère, il le fait souvent par leurs vertus. Ainsi il se relève par les armes mêmes qui l'ont atterré ; par la même force qu'il a été abattu, il renverse et surmonte son vainqueur.

Si opera virtutum foràs exierint, rarus est qui hominum judicia conspuat, et laudes humanas contemnat. Cyprian.

Lorsque les bonnes œuvres paraissent au dehors avec éclat, il y a peu de personnes qui soient insensibles aux jugements des hommes et qui rejettent leurs louanges.

Quisquis ex deteriore jàm melior esse cœpit, caveat de acceptis extolli virtutibus, ne graviùs per vanam gloriam corruat quàm priùs per lapsum vitiorum jacebat. Isidorus, 8 De summo bono,

Celui qui a changé de vie et qui est devenu meilleur, qu'il prenne garde de s'enorgueillir des dons de Dieu, de peur que la vaine gloire ne lui fasse faire une plus dangereuse chute que celle que ses vices lui avaient causée.

Quas vires nocendi habeat humanæ gloriæ amor non sentit nisi qui bellum ei indixerit; quia, etsi cuique facile est laudem non cupere cùm negatur, difficile tamen est in eâ non delectari cùm offertur. Anselmus, Comment. in Thessalon.

Personne ne reconnaît combien la passion de la vaine gloire est pernicieuse, et quel mal elle peut causer, que celui qui lui a déclaré la guerre : parce que, s'il est aisé de mépriser la gloire lorsqu'on nous la refuse, il est difficile de n'y prendre aucun plaiser lorsqu'elle nous est offerte et qu'elle vient, pour ainsi dire, uous trouver.

Time sagittam : leviter volat, leviter penetrat, sed, dico tibi, non leve infligit vulnus; citò interficit : nimirùm sagitta hæc vana gloria est. Bernard. serm.

Craignez une flèche qui va d'une grande vitesse et d'une égale légèreté, qui perce et qui pénètre de même ; je vous avertis qu'elle ne fait pas une légère plaie, elle donne bientôt la mort : cette flèche est la vaine gloire.

Nemo vestrùm velit laudari in vitâ istâ, quia quidquid hìc favoris captas quod ad

Que personne de vous ne cherche en cette vie à être loué, parce que tout ce que vous

DEUM *non retuleris, ipsi furaris.* Id. serm. 13, in Cantic.

y recevez d'applaudissements et que vous ne référez point à DIEU, c'est un larcin que vous lui faites.

Nec propter te cœpi, nec propter te desinam. Bernard.

Ce n'est pas pour toi que j'ai commencé, et je ne me désisterai pas pour toi (devons-nous dire quand nous sommes tentés par la vanité).

Fraus in opere DEI *timenda est: fraudem autem facimus* DEO *quandò non* DEUM *sed nos ipsos de bono opere nostro laudamus.* Id.

Il faut se donner de garde, dans l'œuvre de DIEU, d'user de fraude; or, nous agissons frauduleusement avec DIEU quand, au lieu de lui donner toute la louange d'une bonne action, nous nous l'attribuons à nous-mêmes.

Sæpè sibi de se mens ipsa mentitur, et fingit se de bono opere amare quod non amat, de gloriâ autem mundi non amare quod amat. Gregor. I, Past. 91.

Souvent l'esprit se trompe lui-même et s'impose : il s'imagine aimer ce qu'effectivement il n'aime pas en faisant une bonne action, et au contraire de ne pas aimer ce qu'il aime véritablement (la gloire mondaine qui l'accompagne).

Si martyrium subierimus ut nostras velimus ab omnibus reliquias venerari, et si, opinionem vulgi sectantes, intrepidi sanguinem fuderimus, huic operi non tàm præmium quàm pœna debetur, et perfidiæ magìs tormenta sunt quàm corona victoriæ. Hieronym. in Galat.

Affronter le martyre afin que nos reliques soient honorées de tout le monde; répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour nous attirer la réputation de sainteté et la vénération du peuple, ce serait mériter le châtiment plutôt que la récompense, des tourments plutôt que la couronne.

Subtile est malum, secretum virus, venenum latens, virtutum fucus, tinea sanctitatis. S. Chrysolog.

La vaine gloire est un mal subtil, un poison secret, un fard qui déguise les vertus, un ver et une teigne qui ronge et gâte ce qu'il y a de saint dans une action.

Omnis gloria humana, omnis honor temporalis, omnis altitudo mundana, cœlesti gloriæ comparata, vanitas est et stultitia. De Imitat. Christi. II, 6.

Toute la gloire humaine, l'honneur et l'élévation qu'on peut avoir en ce monde, tout cela comparé à la gloire céleste, n'est que vanité, et pure folie.

Brevis gloria quæ ab homine datur et accipitur. Id. II, 6.

La gloire qui nous vient de la part des hommes, et que nous recevons d'eux, est peu de chose et de peu de durée.

Vanitas morbus est quo seipsos homines seducunt, et videntur se esse aliquid cùm nihil sint. August. in ps. 121.

La vanité est une maladie par laquelle les hommes se séduisent eux-mêmes, et croient être quelque chose lorsqu'ils ne sont rien.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce que c'est que vanité et vaine gloire]. — La *vanité* est proprement un désir déréglé de la vaine gloire. Mais, pour entendre cette définition, il faut savoir que la gloire, en général, n'est autre chose, selon S. Ambroise, que la

connaissance claire et évidente des vertus et des mérites de quelqu'un : *Clara cum laude notitia ;* connaissance qui doit être accompagnée de louange. Ou, comme disent les autres, c'est l'estime et la bonne opinion qu'on a de nous, fondée sur notre mérite. En sorte que, si cette estime et cette opinion avantageuse demeure renfermée dans la seule pensée de ceux qui l'ont conçue, c'est ce qu'on appelle *réputation* ou *renommée.* Si elle éclate au-dehors par paroles, on l'appelle *louange* ou *éloge.* Si on la rend publique par d'autres signes extérieurs, on lui donne alors le nom d'*honneur.* De-là il est aisé de comprendre que la *vaine gloire,* que l'on confond avec la vanité, est comme l'explique S. François de Sales, un désir immodéré et une recherche empressée de l'estime, des louanges, et de l'honneur des hommes, soit pour les choses qui ne sont point en nous, soit pour celles qui, étant en nous, ne sont pas proprement à nous, soit pour beaucoup d'autres qui, étant en nous et à nous, ne méritent pas que nous nous en fassions honneur.

La vanité se distingue de l'orgueil en ce qu'elle recherche plutôt l'opinion des autres que la nôtre propre, et que, ne se souciant pas beaucoup de ce que nous pensons de nous-mêmes, elle nous fait rechercher l'estime de tous ceux qui nous peuvent connaître ou qui entendent parler de nous. Il est vrai qu'elle n'est pas si insolente que l'orgueil; mais elle n'est pas moins ridicule et extravagante; car tantôt elle veut qu'on nous estime plus que nous ne nous estimons nous-même ; tantôt qu'on fasse état de nous pour des avantages que notre conscience sait bien que nous ne possédons pas ; tantôt elle va mendier de la réputation auprès de ceux qui ne sont pas capables de nous la donner. Or, quoique la vanité consiste à rechercher de l'estime au-dehors, on ne laisse pas d'appeler vain un homme qui en conçoit plus de lui-même qu'il n'en mérite des autres, qui croit avoir un mérite qu'il n'a pas, et qui le fait paraître par ses paroles ou par ses actions.

[Grièveté du vice]. — La vaine gloire, pour n'être pas si criminelle ni si odieuse que l'orgueil, qui est insupportable à Dieu et aux hommes, ne laisse pas d'être un vice, et communément elle ne diffère de l'orgueil que du plus ou moins. Sa grièveté consiste à préférer l'honneur à la vertu, la réputation des hommes au témoignage de la conscience et à l'honneur de Dieu, le mensonge à la vérité, et à faire faire souvent des bassesses et des lâchetés pour s'attirer une vaine louange. Que si nous entendons par le mot de *vanité* ou de *vaine gloire* une complaisance vaine de nos talents, de nos perfections, de nos vertus, c'est une espèce d'orgueil qui n'en vient pas jusqu'à s'imaginer qu'on n'est redevable de ce qu'on a de bien qu'à soi-même, ou à refuser d'en rendre la gloire à Dieu : ce qui fut l'orgueil de l'Ange rebelle : mais seulement on veut en tirer de la gloire; on est bien aise qu'on le sache, on s'efforce de le faire connaître, et on en a de la complaisance en soi-même, ce qui est véritablement péché. Non que la

vertu d'humilité nous oblige à être aveugle sur notre propre mérite, mais seulement à ne point nous en faire accroire pour cela, à ne point rechercher d'en être loué ou applaudi, et, si on l'est, à ne point y prendre plaisir et à n'en avoir point une secrète joie dont il est assez difficile de se défendre.

[Les païens]. — Les philosophes païens ont distingué deux sortes de gloire : l'une fausse et vaine, et l'autre véritable et solide. Ils ont appelé fausse celle qui vient des louanges et des applaudissements d'une populace aveugle et ignorante qui prodigue ses louanges le plus souvent à ceux qui ont le moins de mérite ; et ils nommé véritable celle qui naît de l'estime des personnes vertueuses à qui le mérite d'un homme est parfaitement connu. La religion chrétienne est différente dans ses sentiments sur ce point ; car elle ne reconnaît pour véritable gloire que celle qui est telle au jugement de Dieu, auquel on s'efforce uniquement de plaire par des actions vertueuses et dont notre conscience nous rend un fidèle témoignage. Elle ne veut pas qu'on néglige ou qu'on méprise l'approbation des gens de bien, auxquels nous sommes obligés de donner bonne édification : *Curam habe de bono nomine.* (Eccli. XLI) ; mais aussi elle ne souffre pas qu'on la regarde comme l'unique récompense de la vertu, ni qu'on fasse ses actions seulement en vue de l'acquérir. Pour ce qui est des louanges populaires et de l'estime des hommes, nous ne devons nullement la rechercher, sinon autant qu'elle est nécessaire pour nous autoriser dans notre emploi, pour donner du poids à nos paroles, et pour nous rendre capables de faire plus de bien.

[Ce qui est permis]. — L'honneur, en soi, n'est pas mauvais, non plus que tous les autres biens. C'est une juste récompense de la vertu, laquelle mérite d'être honorée de tout le monde, et la morale admet une vertu dont l'office consiste à se bien servir de l'honneur et à n'en pas abuser. Aristote en parle au 4e livre de sa Morale, et ne lui donne point de nom : mais il la met entre deux extrémités vicieuses : l'une qui est de rechercher les honneurs avec excès et avec empressement, et que nous appelons *ambition* ; l'autre de négliger, par bassesse d'esprit, les actions honorables. La vertu qui est entre ces deux extrémités porte le nom de *modestie* ; car la morale, qui laisse à la théologie à parler de l'humilité, appelle modeste celui qui n'affecte pas les honneurs par un désir immodéré, et qui ne s'en orgueillit pas lorsqu'il les possède : *Modestus dicitur, quasi modum in honoribus tenens.* Mais il arrive souvent qu'un homme qui était vertueux, et qui ne cherchait nullement l'honneur du monde, se voyant honoré ou pour sa vertu ou pour les hautes charges auxquelles il est élevé, se perd et s'évanouit dans ses pensées, cessant d'être ce qu'il était auparavant.

[La vaine gloire nous surprend en deux manières]. — Pour découvrir le secret de cette passion de la vaine gloire, il faut remarquer, avec S. Bernard; qu'elle surprend les hommes en deux manières : ou en les portant à se glorifier des avantages qu'ils possèdent, ou en faisant qu'ils se glorifient de ceux qu'ils n'ont pas en effet. Les premiers sont ceux qui croient que les biens, soit de la grâce soit de la nature, qu'ils possèdent, leur sont propres et naturels, ou du moins sans faire presque jamais réflexion qu'ils les ont reçus de Dieu, et sans lui en rapporter la gloire : ce qui est une espèce d'orgueil qui attire la colère et la vengeance de Dieu. Les seconds sont des gens enflés et entêtés de l'estime d'eux-mêmes, semblables à un pauvre réduit à la dernière mendicité, lequel cependant s'imaginerait posséder de grandes richesses. Cet état est un aveuglement dangereux et funeste : car *si quelqu'un*, dit l'Apôtre, *s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien.*

[Remèdes]. — S. Chrysostôme enseigne deux belles vérités sur ce sujet. — La première, que comme dans les couleurs il y en a de véritables et il y en a d'apparentes, et comme parmi les pierres précieuses, il y en a de fines et de contrefaites que l'œil ne saurait souvent distinguer, de même, dans les autres choses, on confond souvent la vérité et le mensonge : et ainsi quel état doit-on faire des louanges des hommes, puisqu'on ne peut discerner si elles sont véritables ou fausses, sincères ou de pure flatterie? — La seconde est que l'opinion des hommes ne peut changer la nature ni altérer la substance des choses ; Le cuivre ne deviendra jamais or, alors même que plusieurs viendraient à se l'imaginer. Ainsi, quoique les vicieux n'estiment pas la vertu, elle ne laisse pas d'être extrêmement précieuse. C'est pourquoi on ne doit point se mettre en peine du jugement et de l'opinion des hommes, ne point s'élever pour leur estime et leur approbation, ne point se décourager pour leurs mépris ; mais faire ce qu'on doit et ne chercher d'autre témoin que Dieu et notre conscience.

Quoique ce vice soit à craindre dans toutes les actions de vertu, nous voyons cependant, dans l'Evangile, que le Fils de Dieu nous avertit de nous en donner de garde particulièrement dans le jeûne, dans l'aumône et dans la prière : non qu'il faille se désister pour cela de les pratiquer, ou les quitter quand on s'aperçoit de quelque sentiment de vanité ; mais afin que nous ne corrompions point des actions si saintes et si agréables à Dieu par un venin si subtil.

Il ne faut point goûter ce que nous entendons dire à notre avantage, persuadés, comme nous le devons être, que la louange, à proprement parler, est un poison qui donne souvent la mort sans qu'on s'en aperçoive : *Amor laudis periculosissima tentatio.* Il y a deux manières de s'en défendre : l'une de s'abaisser lorsqu'on nous élève, de confesser son indignité devant ceux qui disent de nous des choses capables de nous attirer de la recommandation et de l'estime ; l'autre de demeurer dans le silence,

comme si nous étions sans oreilles, ou que nous n'eussions aucune part au bien que les hommes disent de nous, et changer de discours, afin de se retirer le plus promptement que l'on peut d'une occasion où l'on ne saurait s'arrêter sans danger. La première est la moins assurée, parce que nous donnons matière à ceux qui nous louent d'enchérir sur ce qu'ils ont dit, à mesure et à proportion que nous voulons nous humilier; et il peut aisément arriver que, si on s'est défendu des premières attaques, on n'évite pas les secondes. Il y a beaucoup plus de certitude dans l'autre, parce que la pensée de celui qui louait tombe tout d'un coup; le changement du sujet lui fait perdre ses premières vues et ses premières intentions.

Il faut remarquer que, quelque décriée que soit la vaine gloire, la louange qui la fait naître le plus ordinairement, par elle-même n'a rien de mauvais. Les saints se sont attiré l'estime des hommes; ils se sont fait respecter, et l'autorité qu'ils se sont acquise par leur mérite les a rendus plus capables de contribuer à la gloire du Seigneur, de parler avec bénédiction et avec succès, et d'annoncer aux peuples ses ordres et ses volontés. Il est néanmoins si rare d'être assez détaché de ses propres intérêts, de sa propre gloire, et en un mot de soi-même, pour faire de la louange un véritable usage, qu'on peut dire que celui-là est heureux qui a vécu dans l'obscurité, dans le silence, dans la retraite, qui a servi Dieu dans le secret, et qui n'a point été exposé à faire de ces actions qui sont toujours suivies de l'approbation de ceux dont elles sont connues : *Benè vixit qui latuit.* Et, si on avait le choix entre les louanges et les injures, il faudrait désirer celles-ci avec ardeur, et renoncer aux autres.

[Passion difficile à combattre]. — Il faut demeurer d'accord que la plus violente de toutes les passions c'est l'amour de la gloire. Un avare partage ses biens, un impudique change l'objet de ses plaisirs, un homme de bonne chère se lasse de donner à ses sens ce qu'ils demandent: un vindicatif se laisse toucher du malheur de son ennemi quand il est grand. Il n'en est pas de même du désir de la gloire et de la réputation : on n'en a jamais assez: c'est une cupidité qui ne fait que croître. C'est un feu qui s'embrase plus il va en avant; et vous seul, Seigneur, êtes capable d'en arrêter le cours et de l'éteindre. De plus, cet amour de la gloire est une injustice, un dérèglement qui a plus de malignité et qui attaque Dieu plus directement que les autres. Car vouloir de la gloire c'est, à proprement parler, ôter à Dieu ce qui lui appartient : *Gloriam meam alteri non dabo ;* c'est se revêtir et se parer, par une usurpation sacrilége, de ce qui est à Dieu, contre la protestation que nous faisons tous les jours, que c'est à Dieu que l'on doit rapporter l'honneur et la gloire dans tous les siècles des siècles. *Soli* Deo *honor et gloria*, *in sæcula sæculorum.* (I Tim. I.).

C'est une maxime constante, parmi les maîtres de la vie spirituelle, que les louanges sont beaucoup plus dangereuses que les calomnies, et qu'il faut bien moins de vertu pour s'empêcher de ressentir le mauvais effet d'une injure que l'impression maligne d'un éloge. Ceux qui nous approuvent et qui nous louent pour l'ordinaire nous font du mal, à moins que nous ne soyons extrêmement sur nos gardes et assez défaits de nous-mêmes pour n'y prendre aucun plaisir. Il n'en est pas de même de ceux qui nous condamnent : car pour peu que nous nous considérions de près, il sera malaisé que nous n'y apercevions quelque chose qui nous persuade qu'ils nous rendent justice, et que c'est avec raison qu'ils pensent de nous ce qu'ils en pensent.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Vanité des grandeurs de la terre]. — L'expérience nous apprend que la terre n'a pas plus tôt couvert un mort que le monde en perd incontinent le souvenir. Que reste-t-il de ces princes et de ces conquérants qui ont fait autrefois tant de bruit dans le monde? Quelque ambition qu'ils aient eue de s'immortaliser par leurs batailles et par leurs victoires, quelques villes superbes qu'ils aient désolées pour s'acquérir de la gloire, quelque soin même qu'ils aient pris de se faire élever des mausolées, que leur en reste-t-il? *Periit memoria eorum cum sonitu.* Leur mémoire s'est évanouie avec leur pompe funèbre; le temps a renversé ces monuments superbes, que la vanité avait élevés ; il les a accablés eux-mêmes sous les ruines de ces grands bâtiments ; il nous a dérobé jusqu'à la connaissance de leurs cendres et du lieu où ils ont été ensevelis.

Un homme entêté de vaine gloire est toujours dans l'action et dans la peine, soit pour se défendre d'une confusion, soit pour se venger d'un mépris, soit pour se purger d'une calomnie, soit pour attirer à lui l'honneur qu'on rend à un autre, soit pour se défaire d'un autre qui donne de l'ombrage à sa vanité, soit pour être préféré aux autres dans la distribution des emplois, soit pour remporter un prix dans la concurrence de plusieurs autres qui le lui disputent, soit enfin pour monter à quelque dignité à laquelle il ne peut parvenir que par mille soins, mille brigues,

mille fâcheuses assiduités, mille adresses étudiées, mille secrets efforts et mille différents artifices. (**La Volpilière**, *Sermon sur S. Benoît*).

[De la vanité des femmes]. — Jamais la pensée ne vous est-elle venue, (Mesdames), quand vous voyez remuer tant de mains autour de votre tête, autant occupées à faire des idoles de vos personnes que les femmes Israélites autrefois à faire les courtines et les pavillons du tabernacle et de l'arche de DIEU : « Hélas ! pour qui toute cette peine ? à qui tout cet honneur ? Ai-je jamais rendu tant d'honneur à DIEU que je désire qu'on m'en rende ? Faut-il tant d'ornements et tant de façons ? Une pécheresse, laquelle, si DIEU la traitait à la rigueur, il condamnerait à des peines et à des confusions éternelles ? » Ne vous souvient-il point quelquefois des opprobres et des ignominies de JÉSUS-CHRIST? N'y voulez-vous prendre aucune part, puisque vous prétendez à la gloire ? et ne craignez-vous point qu'il ne vous humilie lui-même, puisque vous refusez de le faire ? (**Le P. Catillon**, *Avent*).

[Le désir de la gloire obstacle à la foi]. — Le Sauveur du monde le disait autrefois aux Juifs : « Comment pourriez-vous croire les vérités que je vous prêche, vous qui n'avez que la vanité en tête, et qui ne cherchez que la gloire et de vous mettre en estime dans l'esprit les uns des autres ? Ce n'en est pas là le moyen, parce que ma doctrine n'enseigne que le mépris de la gloire du monde, et que la première disposition pour l'apprendre est d'avoir un bas sentiment de soi-même, de renoncer à ses propres lumières, et de devenir en quelque manière un enfant docile. » Qui le croirait, Messieurs, que, pour découvrir les mystères les plus obscurs, il fallût émousser toute la pointe et la vigueur de notre esprit? Qui croirait que l'unique voie pour arriver à la souveraine sagesse fût de demeurer dans les termes d'une sainte ignorance ? C'est ce que ces sages du monde et ces philosophes orgueilleux, pleins d'eux-mêmes et enflés de vaine gloire, n'ont pu comprendre ; c'est ce qui a révolté leur esprit contre l'Evangile, et qui a fait qu'ils s'en sont moqués comme d'une folie. Quand la vérité s'est présentée à eux pour leur communiquer ses lumières, ils l'ont regardée avec un œil dédaigneux, comme n'étant propre qu'aux âmes basses, qui ne sont point piquées du désir de la gloire qui distingue les grands génies des personnes du commun. (**Anonyme**).

[Vaine gloire chez les païens]. — Comme la vanité possédait les anciens Romains, ils tâchaient de pratiquer la vertu pour acquérir de la gloire, et ne s'étudiaient à faire de belles actions que pour recevoir des louanges ; mais toutes les vertus qu'ils exerçaient par ce principe n'avaient qu'une apparence trompeuse. La vanité était l'âme de tous leurs desseins. S'ils défendaient leur patrie, s'ils conduisaient leurs sujets, s'ils combattaient leurs ennemis, c'était plutôt par amour de la gloire que par zèle de la jus-

tice. Quelque soin qu'ils prissent de cacher leur intention, elle éclatait toujours dans leurs actions ou dans leurs paroles, et, pendant qu'ils avaient le nom de justice en la bouche, on remarquait qu'ils n'avaient que la vanité dans le cœur.

C'est le crime dont étaient coupables les anciens philosophes ; c'est la vanité qui aveuglait les Socrate et les Caton, et c'est cette tentation délicate qui perdit tout ce qu'il y avait de plus excellents esprits, dans la république de Rome et dans celle d'Athènes. Les autres qui n'étaient pas si raffinés, se contentaient de l'applaudissement des peuples, et ne demandaient point d'autre récompense de leurs vertus que les triomphes, les trophées et les victoires. Et certes ceux-là ne se peuvent pas plaindre de la justice de Dieu, puisqu'elle accomplit leurs désirs, et que, proportionnant leurs récompenses à leurs actions, elle couronna leurs fausses vertus d'un vain honneur ; qu'elle paya leurs travaux de tant de conquêtes, et qu'elle soumit tous les peuples du monde à des esprits ambitieux, avides de gloire et de commandement. C'est S. Augustin qui en parle de la sorte : *Non est quòd de summi et veri Dei justitiâ conquerantur ; receperunt mercedem.* **(Le P. Senault).**

[Le juste]. — Dieu, qui n'a créé le monde que pour sa gloire, parce qu'il ne peut avoir une fin plus noble de ses actions, a mis l'homme sur la terre pour lui porter les louanges de toutes les autres créatures. Pour cette raison, il n'y a rien qui lui déplaise davantage que de voir que celui qu'il en a fait le dépositaire en devienne l'usurpateur. Un homme vertueux est comme Moïse : quand il descendit de la montagne, où il avait eu l'honneur de conférer avec Dieu, tout le monde, ébloui de l'éclat de son visage, lui applaudissait; lui seul ne savait rien de cet éclat. La vertu pousse de même ses rayons partout, et elle ne sait pas qu'elle les pousse ; ou, si elle le sait, elle en rougit ; elle résiste au respect qu'on lui rend, elle le désavoue. Ainsi, plus on l'élève, plus elle s'abaisse ; plus on l'honore, plus elle s'anéantit. **(Anonyme.)**

[L'honneur]. — Il n'y a rien de plus délicieux que de s'attirer de l'honneur. En effet, il n'y a point de vie, pour rigoureuse qu'elle soit, que nous n'embrassions quand nous savons que le monde parlera avantageusement de nous ; il ne faut point de grâce pour l'embrasser, la nature nous en donne les forces, et c'est pour cela, dit S. Bernard, que nous avons moins de peine à faire ce à quoi nous ne sommes pas obligés, et qu'une des plus dangereuses erreurs est de laisser ce qui est de notre devoir pour faire des œuvres de surérogation. Pourquoi ? Parce qu'il y a une certaine gloire qui nous rend tout aisé ; au lieu que, ne faisant que ce que nous devons, nous n'avons que la louange d'être des serviteurs inutiles. **(Bourdaloue,** *Sermon sur la Dévotion*).

[La gloire n'est due qu'à Dieu]. — On sait qu'il n'appartient qu'à Dieu d'exiger des louanges et d'être loué par ses créatures, qui ont ressenti et ressentent encore tous les jours ses bienfaits. C'est là le fruit de la reconnaissance qu'il a droit d'attendre d'elles ; c'est là cette gloire dont il est jaloux quand il dit lui-même qu'il ne la partagera avec personne : *Gloriam meam alteri non dabo*. Toujours prêt à prodiguer sur nous tous les autres biens, il ne nous abandonne pas cependant cette gloire, qui appartient à lui seul parce que c'est le premier ordre de sa justice, le but et le fruit de tous ses ouvrages ; comme il ne peut cesser de combler ses créatures de bienfaits, il ne peut aussi cesser d'en tirer de la gloire. Or, le superbe voulant occuper la place de Dieu même dans l'esprit des autres, il veut par-là usurper une partie de la gloire de Dieu, en s'estimant soi-même et se faisant estimer des autres ; il veut occuper, dans son cœur et dans le cœur des autres, une place que Dieu s'est réservée à lui seul ; et, comme le cœur de l'homme est le trône où Dieu veut régner sur la terre, le superbe semble par-là vouloir se rendre égal à Dieu.

La vaine gloire ne se glisse-t-elle pas dans les plus vertueux ? et si elle n'est pas si criminelle que l'orgueil, ne détruit-elle pas au moins toutes les vertus qu'elle y trouve ? Car il suffit d'en rechercher les louanges et les éloges pour en perdre tout le mérite et tout le fruit. Or, qui d'entre les plus vertueux ne sent ce retour secret de la vanité ? Cet amour délicat d'être loué et applaudi ne vient-il pas enlever le fruit des plus belles actions ? Entre ceux qui agissent de meilleure foi et dans la plus grande simplicité, n'est-ce pas le vice le plus naturel ? Dès que dans eux ils aperçoivent quelque sentiment de vertu, ne commencent-ils pas à se regarder eux-mêmes avec plus de complaisance, et les autres avec plus de mépris ? Aussitôt ils oublient leurs devoirs, pour ne plus se souvenir que de la riante idée de leur imaginaire perfection ; s'ils font en secret quelque chose de louable et de grand, ne sont-ils pas impatients de le mettre en plein jour ? et, s'ils n'osent le dire eux-mêmes, ne laissent-ils pas aux autres le soin d'en exagérer la grandeur et le mérite ? Voilà de quelle manière le désir de la vaine gloire gâte et infecte le cœur et l'esprit de la plupart des chrétiens : ils ont beau avoir chassé de leur cœur les autres vices, il ne faut qu'avoir donné entrée à celui-là pour les perdre ; ils ont beau avoir amassé un trésor de vertus, ce vice seul en peut ruiner tout le mérite. (**Massillon**).

[Mépriser l'approbation des hommes]. — Dans les actions de piété et de vertu, il faut se contenter de l'œil de Dieu, sans mendier ni rechercher celui des hommes ; et le témoignage de notre propre conscience est un assez grand fruit des peines qu'on prend à cultiver la piété, sans souhaiter l'approbation des hommes, de qui la vue et l'estime ne servent de rien pour faire croître le prix d'une bonne action. Pourquoi se mettre en peine de l'attirer ? c'est à Dieu seul que nous devons nous efforcer de plaire : *Cui vivendo*

operam damus, huic nos approbemus, disait un païen, qui sur ce point avait des sentiments plus nobles que bien des chrétiens. De quoi nous sert que les hommes nous croient vertueux, si Dieu sait le contraire ? et que nous importe que les hommes ne le croient pas, si Dieu nous juge tels? C'est pour cela que le prophète Isaïe nous assure que le jugement de Dieu se fera particulièrement sentir à ceux qui se contentent des dehors et des apparences : *Dies Domini super omne quod visu pulchrum est.* Comme ce n'est pas des hommes que nous devons attendre notre récompense, ce n'est pas non plus à leurs yeux et à leurs sentiments que nous devons mesurer le mérite et la vérité de nos vertus, mais seulement à ceux de Dieu, qui en peut être le juge et le rémunérateur.

Le Fils de Dieu ne défend pas absolument que nos bonnes œuvres soient vues des hommes : *Sic luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona.* Comme ce sont des œuvres de lumière, le jour est fait pour elles, et non pas la nuit. C'est-à-dire, nous ne sommes pas toujours obligés de chercher le secret et les lieux retirés pour les faire. Mais ce qui nous est défendu, c'est de les faire pour être vu des hommes ; comme les faisaient ces hypocrites de l'Evangile : *Omnia sua opera faciunt ut videantur ab hominibus:* et c'est ce que le Sauveur défend expressément : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coràm hominibus, ut videamini ab eis.* Il n'a pas dit simplement qu'on ne les fît pas devant les hommes, mais bien pour en être vus, et s'attirer par-là leurs louanges et leurs applaudissements ; car c'est un bien qui appartient à Dieu, qu'on emploie à ces usages criminels. Il ne faut pas borner une bonne œuvre à l'homme qui la fait, mais à Dieu qui donne la force de la faire. C'est pour cela que ce même Fils de Dieu veut que les hommes voient le bien que nous faisons : *Ut videant opera vestra bona.* Non pour s'arrêter à cette vue, mais pour la porter plus haut ; et où ? à la gloire de Dieu : *Ut glorificent Patrem vestrum.* Qu'ils voient le bien que vous faites, non pour vous louer, mais pour de-là s'élever à Dieu et prendre sujet de le glorifier.

Si nous considérons de quelle nature est la gloire dont la vanité paie ici-bas les actions que nous faisons, le nom de vaine qu'elle lui fait porter montre assez ce que nous en devons croire. Elle est si fragile et si caduque, qu'elle n'a point de durée ; elle est si mince qu'elle n'a point de corps : et c'est pour cela que les SS. Pères ont recours à tout ce qu'il y a de plus fragile et de plus inconstant pour en représenter la brièveté, et à tout ce qu'il y a de plus vide pour en exprimer la vanité. C'est tout dire, qu'elle dépend de l'opinion et de la bouche des hommes ; qu'elle n'a pas plus de corps et de solidité que leurs paroles, de durée que les temps qu'ils emploient à parler. Ce qui a fait dire à S. Augustin que celui qui établit sa joie sur un vain applaudissement que les hommes lui rendent bâtit sur un fondement merveilleusement ruineux : car la langue de l'homme n'a point de consistance.

Pensez premièrement à la brièveté de l'honneur, qui ne dure qu'autant

que dure l'ardeur d'un peuple ému, et qui change d'opinion à tout moment. Secondement : n'avez-vous jamais éprouvé vous-même la vanité et la ruine de cet honneur, qui n'a ni fond ni solidité ? Un peu de vent, et puis c'est tout ; un vain éclat qui n'a ni consistance ni appui ; un son qui frappe l'oreille, et puis s'évanouit ; une acclamation tumultueuse qui fait plus de bruit qu'elle n'apporte de profit ! De plus, pensez à l'ignorance du monde, qui se trompe si souvent dans la distribution de la gloire : il la donne à qui ne la mérite pas, et la refuse à qui la mérite. De plus, que d'inconstance dans son procédé ! combien d'exemples voyons-nous de gens que le peuple adorait, et que peu de jours après il a mis en pièces, et traînés par les rues !

La honte que la gloire a précédée semble croître d'autant plus que l'honneur a été plus grand qui l'a devancée. Certes, si la gloire a je ne sais quoi de doux après la confusion, et si un homme retiré de l'obscurité pour être mis en place reçoit les rayons du jour avec un plus grand sentiment de joie que si cet abaissement n'avait point précédé, à plus forte raison faut-il dire que l'esprit qui est plus sensible aux maux de la vie qu'à ses biens sera plus vivement touché de l'ignominie après avoir été comblé d'honneurs, que si la disgrâce lui arrivait sans avoir été auparavant honoré. La raison de ceci est que l'esprit humain étant, comme il est, beaucoup plus ingénieux à se tourmenter qu'à adoucir ses peines, se voyant tombé dans la confusion après avoir été dans l'éclat, ne peut s'empêcher de faire comparaison de son état présent avec le passé ; et, bien que le passé ne soit plus chez lui qu'en idée, qu'il n'y ait que le souvenir qui le lui rende présent, cela n'empêche pas qu'il n'augmente sa confusion ; et, comme si l'éclat du passé durait encore, il s'imagine qu'il est pour accroître sa honte en la rendant plus visible. (**Le P. Grizel**, *Sermons*).

[Vanité de la gloire]. — Quel avantage retirerez-vous d'être ainsi vu et regardé des hommes ? Vous n'avez point de bien que vous en puissiez attendre, et vous en devez attendre un très-grand mal. Ces personnes mêmes que vous voulez rendre témoins du bien que vous faites deviennent les larrons qui dérobent ce trésor que vous deviez vous assurer dans le ciel ; ou plutôt, ce ne sont pas eux qui le volent, c'est vous-mêmes qui vous volez et ravissez ce dépôt que vous aviez entre les mains de Dieu même. O nouvelle espèce de larcin ! ce que ni rouille ne peut corrompre, ni les voleurs enlever, est corrompu et ravi en un moment par la vaine gloire ! elle est le ver qui gâte les choses incorruptibles, elle est le voleur qui étend la violence jusque dans le ciel, qui vous prend votre trésor, qui vous ravit un royaume, et qui vous dépouille de ses richesses éternelles. Car, comme le démon sait que le trésor que nous amassons dans le ciel est à couvert de sa violence, et que ni la rouille ni les voleurs ni tous ses artifices n'y peuvent atteindre, il se sert, pour le ravir, de la vaine gloire, et fait par elle ce qu'il n'aurait pu faire par lui-même.

Nous voyons tous les jours que le peu de traits qui nous restent des actions éclatantes de ces héros, et des empereurs des siècles passés s'évanouissent de jour en jour qu'ils s'effacent de notre mémoire et s'ensevelissent dans le silence. Nous voyons que la plupart de ceux qui ont bâti des villes, qui ònt gagné de grandes victoires, et qui se sont assujetti des peuples entiers, qui se sont fait dresser des trophées et des statues, qui ont porté la terreur de leurs armes par toute la terre, sont tombés peu-à-peu dans l'oubli des hommes, et que, bien loin d'être maintenant en honneur, on ne connaît pas même presque leurs noms.

Le désir de la gloire est une passion étrange. Elle se diversifie en cent manières : les uns pour être honorés, désirent d'être souverains, les autres riches, les autres forts et robustes. Cette passion tyrannique, passant encore plus avant, fait que les uns cherchent la gloire par leurs aumônes, les autres par leurs jeûnes, les autres par leurs prières, les autres par leur science ; tant ce monstre a de têtes et de faces différentes. On ne doit pas beaucoup s'étonner que les hommes cherchent de la gloire dans les grandeurs et les magnificences du monde, mais ce qui est surprenant et ce qu'on ne peut assez blâmer, c'est qu'on veut tirer de la vanité de ses bonnes actions, de ses jeûnes, de ses prières, de ses aumônes. Je vous avoue que je suis percé jusqu'au cœur lorsque je vois corrompre des actions si saintes par le poison de cette vanité secrète; je suis frappé de ce malheur, comme je verrais avec douleur une illustre princesse qu'on n'élèverait et qu'on ne parerait que pour l'abandonner aux dérèglements et aux désordres.

Les hommes ne trouvent point de personnes plus importunes que ces gens qui, passionnés de l'amour de la gloire, se louent, se donnent de l'encens et se repaissent de fumée. On se rit de leur vanité, et plus on voit qu'ils s'élèvent, plus on s'efforce de les rabaisser. En effet, plus nous courons après le monde pour en tirer de la gloire, plus il s'éloigne et se rit de nous. Ainsi, il nous arrive tout le contraire de ce que nous souhaitons : nous désirons que le monde nous admire et qu'il s'écrie en nous voyant. « Que cet homme est vertueux ! qu'il est charitable ! » et il dira au contraire. « Que cet homme est vain ! qu'il est aisé de voir qu'il pense plus à plaire aux hommes qu'à Dieu ! Si au contraire vous cachez le bien que vous faites, c'est alors qu'il le louera. » Dieu même ne souffrira pas que des actions si saintes soient longtemps cachées. Vous avez soin de les étouffer, il les publiera lui-même, et il les rendra plus connues que vous ne l'auriez pu faire. Vous voyez donc qu'il n'y a rien de plus opposé à la gloire que nous recherchons que de faire nos actions pour être vu et applaudi des hommes : c'est le moyen de faire tout le contraire de ce que nous prétendons, puisque au lieu de signaler notre vertu, nous serons cause que notre vanité sera connue des hommes et punie de Dieu.

Ce vice éteint de telle sorte toutes les lumières de la raison, qu'il semble que ceux qu'il domine aient perdu le sens. Nous regarderions

comme un fou celui qui, n'étant haut que de trois coudées, se croirait aussi grand qu'une montagne, qui en serait très-persuadé, et qui lèverait même sa tête en haut, s'imaginant que les plus hautes montagnes seraient au-dessous de lui. Après cette extravagante pensée, nous ne demanderions point d'autres preuves de sa folie. Ainsi, lorsque vous voyez un homme qui s'estime plus que tous les autres, et qui se croit offensé d'être obligé de vivre avec le commun des hommes, ne cherchez point d'autre marque de sa folie. Il est plus ridicule que ceux qui ont perdu l'usage de la raison : car il se réduit volontairement lui-même à cette folie et à cette extravagance. (**S. Chrysostôme,** *58 sur S. Matthieu*).

[L'homme vertueux]. — Les acclamations populaires touchent peu un homme sûr de sa probité, et il mérite d'autant plus de gloire qu'il semble la négliger davantage. Ceux qui recherchent avec trop d'empressement l'estime du monde reçoivent dès cette vie la récompense de leurs bonnes œuvres, et ne méritent rien pour l'éternité. Cette maxime est tirée de l'Evangile. Je vous dis en vérité que toutes ces aumônes qui se font avec tant de bruit et tant d'éclat ne sont point méritoires : ceux qui sonnent de la trompette pour avertir le monde du bien qu'ils font en ont déjà reçu la récompense; de même, ceux qui font parade de leurs jeûnes et de leur mortification en perdent tout le fruit par cette vaine ostentation. Le Fils de Dieu nous apprend à faire en secret nos bonnes œuvres et à les cacher. C'est à Dieu seul, et non aux hommes, que nous devons nous étudier à plaire; la récompense que les hommes nous peuvent donner est frivole et passagère. Dieu nous réserve une récompense éternelle et infinie. (**S. Ambroise,** *Office,* 50).

[La singularité inspire la vanité]. — Rien n'est si capable d'inspirer la vanité aux gens de bien que la singularité, dit S. Bernard. On aime à se voir distingué des autres, à être le premier de sa profession et de son ordre, et le chef de quelque sainte entreprise. Il y a, dans la domination et la supériorité, une complaisance naturelle, que le christianisme même a beaucoup de peine à régler. On se plaît à se faire un nom et un rang qu'on puisse disputer à d'autres; et, quand la dévotion n'est pas solide, on ne voit guère sur ce point deux dévots s'accorder ensemble. On dresse autel contre autel ; on oppose vertus à vertus, on se divise en partis, on a des disciples à part ; l'un est Apollo, et l'autre Céphas, chacun veut être le saint primitif et original. Quelquefois même on se décrie mutuellement. On se fait un devoir de conscience de ce défaut de charité, et, au lieu de s'exciter par une émulation de charité on s'aigrit par des jalousies de réputation et de gloire. (**Fléchier,** *Panégyrique de S. Antoine*).

[Travail de la vanité]. — On fait beaucoup plus pour la vaine gloire que pour son salut, et je ne sais si la plupart de ceux-même qui vivent chrétien-

nement ne jugeraient point le salut entièrement impossible s'il fallait s'assujettir à tout ce qu'ordonne la vanité. Je ne parle point ici des scribes et des pharisiens ; tout le monde sait que ces faux dévots se consumaient de pénitences et qu'ils donnaient aux pauvres la dîme de tous leurs biens : je parle de quantité de personnes de piété qui perdent tout le fruit de leurs travaux pour n'avoir point eu d'autre vue que d'attirer des spectateurs qui les payassent sur-le-champ de leurs peines par un peu d'encens et de vains applaudissements. Voilà qui est bien triste, que des personnes d'ailleurs sages, régulières, réservées, qui dans toutes les apparences devraient être chargées de richesses spirituelles, se trouvent à la mort les mains vides de bonnes œuvres, l'amour de la gloire ayant tout enlevé ou tout corrompu. Mais quelle sera leur confusion au jour du jugement, lorsque Dieu découvrira leur honte et leur folie à toute la terre !

Si l'on prend garde à vos actions, qui est ce que vous prétendez, n'y a-t-il pas aussi danger qu'on ne s'aperçoive du motif qui vous fait agir ? En effet, il est bien difficile de couvrir longtemps un grand désir de plaire; on n'est pas toujours sur ses gardes; la passion a mille issues secrètes par lesquelles elle se produit malgré nous, et lorsque nous y pensons le moins. Or, vous savez bien le mépris qu'on a pour tous ceux qui cherchent à être loués, et qui n'ont point d'autres vues que celle-là. Il est étrange, mais il est vrai toutefois, que, pour ne déplaire pas au monde, il faut lui cacher le dessein qu'on a de lui plaire ; il ne considère que ceux qui ne font rien à sa considération. Vous avez beau travailler pour lui : s'il reconnaît que c'est pour lui que vous travaillez, il se tient quitte de tout ce qu'il pourrait vous devoir pour vos services.

Vous me direz peut-être que vous avez sujet d'être content du fruit de vos peines, puisqu'on vous loue activement et qu'on vous donne toutes les marques d'une estime extraordinaire ; mais, mon Dieu ! pourquoi prenez-vous plaisir à vous séduire ainsi vous-même? Faites un peu réflexion à ce qui se passe dans la vie, et vous trouverez que ces grandes marques d'estime ne marquent point autant d'estime que vous l'avez imaginé; vous trouverez que ces louanges extraordinaires sont celles-là mêmes qu'on a données cent fois, que vous donnez tous les jours à des personnes dont vous faites très-peu de cas. Qui est-ce qu'on ne loue point aujourd'hui, soit pour s'attirer des louanges réciproques, soit pour s'insinuer dans les esprits, que l'on sait être presque tous susceptibles de flatterie ? Avez-vous vu louer beaucoup de personnes en leur présence, de qui on n'ait pas dit cent choses désavantageuses quand on a eu la liberté de dire ce qu'on pensait? Ne suis-je pas le plus insensé de tous les hommes si je crois être le seul qu'on loue de bonne foi, et en faveur de qui on dise sincèrement ce que l'on ne dit aux autres que par raillerie, ou tout au plus pour s'acquitter d'un devoir de civilité que la coutume a presque rendu nécessaire?

Le démon tâche de corrompre par la vaine gloire les bonnes œuvres

qu'il n'a pu empêcher, comme Pharaon, ne pouvant rendre stériles les femmes juives, faisait étouffer leurs enfants à leur naissance, ou du moins lorsqu'ils venaient à paraître. La mauvaise intention est comme ces accoucheuses qui étouffaient les enfants en même temps qu'elles les tiraient du sein de leurs mères, et la vaine gloire est comme ces satellites qui noyaient ceux qui avaient échappé aux sages femmes égyptiennes. Voilà pourquoi il les faut cacher, comme la mère de Moïse : *Quæ concepit et peperit filium, et videns eum esse elegantem, abscondit eum.*

Nos victoires sont des armes dont le démon se sert pour nous vaincre, prenant de-là occasion de nous inspirer de la vaine gloire. On travaille beaucoup ; on ne gagne rien, on perd tout; on devient esclave du monde; un esclave travaille sans relâche tout le fruit de son travail est à son maître. On court après de la fumée qu'on n'attrape pas; on abandonne des trésors qu'on peut avoir entre ses mains; on s'empresse pour plaire aux hommes et à DIEU : on ne plaît pourtant pas à ceux-là, et on déplaît à celui-ci. (**Le P. de la Colombière,** *Reflex. chrét.*).

[Vanité dans la vertu]. — Il arrive souvent que la vertu cause de la vanité aux personnes qui ne sont pas solidement vertueuses, au lieu que celles qui sont bien affermies dans la vertu s'humilient, dans la croyance qu'elles n'en ont point : et cette heureuse ignorance du bien qu'elles possèdent fait que le démon ne peut leur ravir ce qu'elles croient elles-mêmes ne posséder pas; ou bien qu'elles considèrent les faveurs de DIEU comme autant de dettes dont elles ne sauraient jamais s'acquitter. Mais, outre cela, elles sont bien averties que, plus les saints ont amassé de mérites, plus ils doivent craindre les attaques du démon : comme un vaisseau chargé de richesses est plutôt attaqué par les pirates. DIEU, en un mot, nous ferme souvent les yeux pour nous cacher les vertus que nous possédons, et le démon au contraire nous fait paraître des vertus que nous n'avons pas. Notre mal est que nous aimons mieux ouvrir les yeux et les arrêter sur ce qui flatte notre vanité que sur ce qui nous en donne de la confusion. Ainsi notre amour-propre trace dans notre imagination un portrait dont il retranche les véritables défauts qui sont en nous, mettant en leur place de fausses vertus sous des couleurs apparentes. Mais, quand nous aurions effectivement ces vertus dont la flatterie nous loue faussement, les louanges des hommes, en nous les faisant considérer, les feraient bientôt évanouir; au lieu qu'elles se conservent lorsqu'elles nous sont invisibles.

Il faut une sainteté sublime pour ne se point offenser des injures, et pour les recevoir avec joie; mais il faut une sainteté encore plus éminente pour n'être point entamé par les louanges et pour ne les écouter qu'avec peine. La vertu est ordinairement comme l'aurore, qui se perd dans le grand jour, et qui n'est jamais plus près de sa fin que quand elle brille davantage. Si la sainteté doit quelquefois paraître aux yeux des

hommes, elle ne veut point paraître à ses propres yeux. Gardez-vous donc bien de parler vous-mêmes de vos vertus, sous le prétexte spécieux qu'elles serviront aux personnes qui les entendront : rien ne peut tant édifier votre prochain que l'humilité de votre conduite.

D'où vient que nous avons un désir insatiable d'être loués, quoique nous ne le méritions pas, et une répugnance extrême de louer les autres, que nous reconnaissons dignes de louanges? En vérité, le Prophète-Roi a bien raison de dire que les enfants des hommes sont vains et menteurs dans leurs jugements : car affecter pour soi la louange sans mérite, et ne pouvoir souffrir dans les autres le mérite avec la louange, n'est-ce pas commettre tout à la fois une grande vanité et une grande injustice? Celui-là seul est équitable qui veut qu'on juge des choses comme elles sont en effet, ou comme on les croit de bonne foi; mais il est bon d'être plus crédule en faveur d'autrui que de soi-même, quoiqu'il arrive souvent qu'on est trompé des deux côtés. Après tout, en matière de louanges, il n'est point sûr de s'en rapporter aux jugements humains. DIEU seul est celui qui nous doit juger.

Un bon serviteur de DIEU, lorsque la gloire de son maître passe par lui, ne souffre point qu'il en demeure rien dans ses mains; il ne se glorifie pas même de l'honneur qu'il a d'être l'instrument de la puissance divine : c'est dans ce sentiment que S. Bernard disait : « Que ceux qui me louent soient couverts de confusion, et que je leur paraisse si méprisable qu'ils aient honte de m'avoir donné tant de si beaux éloges! Fasse le Ciel que je sois autant humilié devant les hommes, pour les véritables défauts qui sont en moi dignes de mépris, que je suis loué pour de fausses vertus indignes de toute estime. » **(Le P. Dozennes,** *Morale de* J.-C.).

[Danger des louanges]. — Combien de fois, avides de louanges qui ne vous sont pas dues, vous en laissez-vous entêter? On sème sous vos pas des fleurs que vous devriez fouler aux pieds; mais ne vous en faites-vous pas des couronnes? Eussiez-vous cent fois plus de vertus que vous n'en avez, sachez qu'elles iront toutes en fumée si vous ne vous élevez au-dessus de ces tentations; que vos flatteurs en voulant vous faire passer pour tout autre que vous n'êtes, vous feront perdre ce que vous avez de plus solide et de plus réel, comme ces chimistes qui n'exposent dans le commerce qu'une substance altérée et un faux métal, après avoir calciné et consumé la véritable. Que diront à cela tant de gens qui, enflés d'une sorte de vanité, non-seulement demandent des louanges, mais n'en veulent que de grandes et d'outrées? qui, inquiets de savoir ce qu'on pense d'eux, entretiennent des âmes vénales pour prévenir le public en leur faveur? qui, pour un petit bien qu'ils auront fait, pour une aumône qu'ils auront donnée, pour un service qu'ils auront rendu à un homme obéré, sont ravis, comme le pharisien, qu'on sonne devant eux la trompette, et éblouissent le monde par une trompeuse ostentation de leurs vertus? Que

diront à cela tant de gens qu'on flatte sur des qualités qu'ils n'ont pas et qu'ils seraient obligés d'avoir? qui se rendent autant ridicules par la sotte complaisance qu'ils ont pour ceux qui les flattent qu'ils sont criminels devant Dieu de s'approprier un bien qui ne leur appartient pas? Le vrai et le faux, l'apparent et le réel, le naturel et l'outré, ce qui n'est que chimérique aussi bien que ce qui est effectif et solide, tout leur sert quand il peut faire naître d'avantageuses idées de leurs prétendus mérites.

Ces gens-là, ravis de ce qu'on leur fait trouver plus d'esprit, plus d'érudition, plus de bon goût, plus d'intelligence dans les affaires, plus de fidélité envers leurs amis, qu'ils n'en ont, donnent bonnement dans le piége, et, s'ils n'osent dire eux-mêmes qu'on leur fait injustice en les laissant dans le poste où ils sont, ils se flattent d'être aussi dignes d'occuper les premières places que ceux qui les remplissent; cette femme s'imagine avoir de la beauté, parce qu'elle a la faiblesse de croire ceux qui lui en font compliment, et, lorsqu'on se raille de sa sotte crédulité, elle s'applaudit. Cette autre, à cause qu'elle a du bien, s'imagine devoir aller de pair avec les femmes de la première qualité. On aime à être loué, et on prend volontiers pour son compte des éloges sur lesquels on se persuade avoir d'autant plus de droit qu'on a eu la générosité de les payer.

Ne se point réjouir de se voir loué et honoré des hommes, retrancher tout cet appareil extérieur par lequel on s'attire ordinairement du respect, et n'en conserver qu'autant qu'il en faut pour gouverner ou édifier son prochain, c'est le vrai caractère de la modestie. Mais, comme quelquefois Dieu se plaît à rendre respectable dès ce moment la vertu que les saints veulent cacher, que doivent-ils faire? Réformer, autant qu'ils peuvent, le jugement de ceux qui les louent, soit qu'ils croient voir en eux ce qui n'y est pas, soit qu'ils estiment ce qui y est effectivement; et quand, malgré leur timide modestie on ne laisse pas d'avoir pour eux un fond de vénération, le grand secret de leur humilité est de renvoyer cette gloire à son vrai principe, en s'écriant avec le Roi-Prophète: *Non nobis, Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam.*

Voici comment parle S. Grégoire, au livre 22ᵉ de ses *Morales*, ch. 5ᵉ. Dieu sème d'abord sa grâce dans le cœur des hommes; grâce qui, comme une semence pleine de vie, paraît dans les bonnes œuvres qu'ils font, et qui ensuite arrive à sa perfection et à sa juste grandeur par une sainteté consommée. Mais, quand il arrive que les hommes s'abandonnent aux mouvements de leur vanité, cet arbre qui eût pu croître meurt et se pourrit dans sa semence. Quand, après avoir fait quelques bonnes œuvres, ils se corrompent par la peste mortelle de leur vanité, c'est comme un arbre qui languit et qui sèche après avoir poussé. Mais, quand même ils ne se perdraient ni par de flatteurs retours sur leurs vertus ni par des marques extérieures de vanité, c'est assez pour les corrompre que d'écouter avec plaisir les louanges qu'on leur donne. Cette complaisance ruine en eux tout le mérite de leurs bonnes œuvres. Ce sont

des arbres qui, violemment agités par des vents impétueux, sont enfin renversés et arrachés jusqu'aux racines par cette dangereuse tempête, malgré la force que leur avait donnée un long et heureux accroissement. Je dis dangereuse ; car, comme plus un arbre est élevé plus il est exposé à la violence des vents, aussi, à mesure que l'on monte à un plus haut degré de vertu, on est plus fortement battu du vent par les flatteries et les louanges. (*Dictionnaire moral*).

[Vanité qu'on tire des avantages naturels]. — Je mets dans ce rang, des vanités subtiles celles qui regardent particulièrement l'esprit. Telle est la vanité de ceux qui veulent passer pour grands esprits dans le monde, qui se flattent de quelques avantages que la nature leur a donnés ou qu'ils ont acquis par l'étude, et qu'ils agrandissent eux-mêmes par la bonne opinion qu'ils conçoivent de leur capacité. Ce qui fait qu'ils établissent dans leurs idées et dans leurs sentiments une espèce de souveraineté imaginaire, où ils croient mériter beaucoup, et pouvoir mépriser insolemment tout le reste des hommes. Et plût à Dieu que cette vanité s'arrêtât à ces avantages humains ! elle passe souvent jusqu'aux choses de piété. Vous verrez des personnes, dans le monde, qui font profession de vertu, et qui, couvrant leur vanité secrète d'un faux prétexte de zèle, s'érigent en maîtres, en juges, en censeurs de la dévotion. Elles dressent un petit tribunal en elles-mêmes, où elles examinent, où elles jugent toutes les actions des autres, et où elles condamnent universellement ce qui n'est pas conforme à leur sentiment, c'est-à-dire à leur humeur ou à leur caprice, comme si elles étaient les seuls dévots et les seuls qui pratiquent véritablement la morale de l'Evangile.

Telles sont ordinairement les dames du monde. Il y a de la folie et de la faiblesse dans le fondement de leurs vanités, puisqu'elles en prennent pour des sujets si légers, pour l'ombre d'une beauté fragile qu'elles croient avoir, pour quelque peu de bien qu'elles possèdent, et qui est souvent l'effet du crime et de la damnation de leurs pères. Il y a de la sottise et de la faiblesse d'esprit dans les effets de cette vanité, puisqu'elle se produit par la pompe des habits, comme si elle pouvait étouffer la bassesse de leur naissance ou les défauts de leur esprit sous l'éclat de l'or et des pierreries. Si je voulais ajouter les paroles, les actions, les gestes, qui servent à exprimer ces vanités, il y aurait de quoi les faire passer pour ridicules ; mais elles méritent une plus sévère condamnation, parce que le principe de leur vanité est souvent plus criminel. (**Biroat**, 4e *dimanche de l'Avent*).

[Remèdes]. — Si vous souhaitez des moyens pour empêcher que les louanges, les applaudissements, les vaines complaisances, fassent aucune impression sur vous, témoignez qu'on vous oblige davantage quand on vous fait connaître vos défauts que lorsqu'on vous donne des louanges.

Soyez bien persuadés que les louanges ne sont pas une preuve du mérite, qu'on les distribue indifféremment à ceux qui en sont dignes et à ceux qui ne les méritent pas ; soyez de plus persuadés que les louanges sont un poison d'autant plus dangereux que ce poison nous plaît et qu'il flatte notre amour-propre. C'est ainsi que S. Augustin s'en explique dans un de ses sermons. « Que les louanges, dit ce saint docteur, ne soient point la récompense de mon travail. Pourquoi faut-il que, quand je répands une semence divine, des paroles de flatterie soient le fruit de cette semence? Vos louanges sont un poids dont je crains d'être accablé ; tous ces vains applaudissements m'exposent au péril de tomber; nous ne les souffrons qu'en tremblant; vos louanges ne sont que des feuilles, et je cherche des fruits.» S. Augustin, tout humble qu'il était, craint que les louanges ne soient la cause de sa chute : avez-vous plus de force que ce grand saint ? n'appréhendez-vous point que ces louanges recherchées ne vous enflent ? Cet homme qui vous loue n'est-il point plutôt un ennemi qui vous blesse qu'un ami qui vous oblige.

Que faire donc pour résister aux funestes effets de ce poison mortel. Ecoutez un second moyen, que je vous propose afin que votre humilité ne souffre aucune atteinte des louanges que vous ne pouvez éviter. Au moment où on vous élève, anéantissez-vous en la présence de Dieu. Si on relève l'éclat de votre naissance, votre esprit, vos inclinations généreuses, et d'autres qualités dont la nature vous a fait un partage avantageux, reconnaissez en tremblant que toutes ces qualités sont autant de talents que vous avez reçus du Ciel, et qui sont en vous peut-être pour votre condamnation, parce que vous en faites un mauvais usage. Si on loue votre piété, votre vertu, votre zèle, protestez à Dieu que le seul titre qui vous convienne justement c'est celui de pécheur. Servez-vous de ces paroles du prophète : *O mon* Dieu, *je reconnais mon iniquité, et mon péché est toujours présent à ma mémoire.* Dites, comme Tertullien : *Ego præstantiam in delictis agnosco.* Vous m'appelez un grand homme, un homme de vertu ; mais le poids de mes péchés me fait bien sentir que je suis un grand pécheur. (**Lambert,** 3e *dimanche de l'Avent*).

[Folie de la vanité]. — C'est assez de chercher à plaire aux hommes, dans le bien que je fais, pour déplaire à Dieu. Mais quelle folie? Vous préférez un honneur vain et passager à une gloire éternelle. Vous faites comme ce malheureux prince qui donna son royaume pour un verre d'eau. Il était plus à plaindre qu'à blâmer, il mourait de soif; sûr de perdre son royaume avec la vie, il prit le parti de conserver au moins sa vie. Quoi de plus sage ? Mais quoi de plus insensé, que de renoncer à une récompense éternelle et infinie que nous pouvons mériter par nos bonnes œuvres, pour acquérir une récompense aussi vaine et aussi frivole que l'est l'estime des hommes? Se donner beaucoup de peine sans profit, souffrir beaucoup de mal sans mérite, faire beaucoup de bien sans fruit, d'une

matière de récompense faire une matière de punition, c'est ce que fait la vaine gloire : quoi de plus pernicieux? (**Le P. Nepveu**, *Réflex. chrét.*)

Le mot de *vanité* nous apprend que c'est tout ce que nous avons à prétendre de la nôtre, que toutes nos lumières, que toutes nos adresses, que tous nos soins, nos peines, nos dépenses, ne nous produiront que la confusion de nous voir déchus de toutes nos espérances, et frustrés de tout le succès que nous nous étions promis. Dieu par-là veut nous guérir de cette enflure criminelle, en nous faisant expérimenter que nous ne sommes pas ce que nous nous étions imaginé, en nous contraignant de reconnaître le peu d'assurance que nous devions fonder sur des lumières qui nous égarent, le peu de confiance que nous devions avoir en un courage et en des forces qui nous manquent au milieu des affaires. (**Anonyme**).

[La gloire n'appartient qu'à Dieu]. — La gloire est un bien dont la propriété n'appartient qu'à Dieu, dont il déclare qu'il ne veut entrer en aucun partage avec les hommes, se la réservant tout entière, comme un tribut de son empire souverain et comme un encens destiné à ne brûler que sur ses autels. De là vient, dit S. Chrysostôme, que l'homme, quelque avide de louange qu'il soit, ne peut s'entendre louer sans rougir. Il sent une espèce de trouble, qui passe du cœur sur le visage. L'âme ne sait si elle doit se recueillir en elle-même ou se répandre au dehors. Il se fait une émotion subite, et comme une révolution de tout le sang : la Providence de Dieu ayant laissé dans le fond même de la nature corrompue un instinct secret et un mouvement presque involontaire, par lequel il témoigne visiblement que l'honneur appartient à Dieu seul, et qu'il y a de la honte à s'appliquer à soi-même et à retenir par ingratitude ce qu'on tient de sa pure libéralité. (**Fléchier**, *Sermon sur la Cène*).

[Hasard de la gloire]. — De peur que la gloire, qui n'a que trop d'attraits pour nous gagner et qui n'a que trop de charmes pour nous séduire, ne soit la fin de nos travaux et le motif de nos entreprises, Dieu permet, par une sage providence, qu'elle soit injustement distribuée dans le monde, et qu'elle se donne aveuglément à ceux qui ne la méritent pas comme à ceux qui la méritent. Car il ne faut point se persuader qu'elle soit le prix des belles actions, ni la récompense des beaux ouvrages. L'ambition et l'artifice y ont ordinairement plus de part que l'industrie et la vertu ; l'apparence l'emporte sur la vérité, et la faveur sur le mérite ; en un mot, bien qu'il y ait quelques personnes irréprochables qui la dispensent avec équité, l'univers est rempli d'injustes arbitres qui la dispensent avec injustice.

Comme la gloire est originaire du ciel et qu'elle est étrangère sur la terre, je ne m'étonne pas si elle ne discerne personne ici-bas, si elle y confond le vice avec la vertu, et si elle n'y fait nulle distinction du véritable mérite d'avec l'apparent. Elle se comporte, dans ce monde, de la

même manière qu'un étranger qui entre dans ces grandes maisons où les domestiques sont quelquefois plus magnifiquement vêtus que leurs maîtres : comme il ne juge de leur qualité que par leurs vêtements, il est dans un manifeste danger de se méprendre, et de rendre aux serviteurs des hommages qui ne sont dus qu'à ceux qu'ils servent. Ainsi la gloire, qui est étrangère sur la terre, comme parle S. Jérôme, n'y distingue personne ; elle s'y méprend tous les jours, et, pourvu que le vice prenne l'habit de la vertu, elle l'honore ; pourvu que le mensonge porte l'apparence de la vérité, elle l'autorise, et pourvu qu'une action soit éclatante, quelque criminelle qu'elle soit, elle la loue.

La louange ne saurait être bien distribuée, puisque nous la dispensons ordinairement, non par l'estime véritable que nous avons des autres, mais par l'amour excessif que nous avons de nous-mêmes. L'intérêt, plutôt que le mérite, est la règle de tous nos éloges. Les hommes ne louent que ceux qui sont utiles, et l'on dit communément dans le monde que la négociation n'est pas mauvaise, ni le commerce désavantageux, quand, pour avoir de l'or, on donne du vent et de la fumée.

Ceux qui ont beaucoup de lumière et de vertu connaissent trop la vanité de la gloire, ils en éprouvent trop l'inconstance, pour la regarder comme la fin de leurs travaux ou comme le prix de leurs veilles ; ils savent qu'elle ruine le mérite plutôt qu'elle ne l'honore, et que les trophées qu'elle érige à la vertu sont des écueils où bien souvent on fait naufrage ; ils savent que la louange est une trompeuse sirène, qui séduit notre esprit en flattant notre oreille, et qui, par le charme de sa voix et par la douceur de son harmonie, nous attire dans ses rets, nous engage dans les périls et nous abandonne à la fureur des orages ; ou plutôt que c'est une infidèle Dalila, qui nous trahit en nous cajolant, et qui, par de faux appas et de flatteuses impostures, nous fait tomber dans les piéges et nous réduit sous la puissance de nos ennemis.

L'honneur est le plus dangereux adversaire que les saints aient jamais eu dans le monde : il a renversé les plus fermes colonnes de l'Eglise ; il a vaincu les plus invincibles héros du christianisme, et ceux que les plaisirs n'avaient pu gagner, que les richesses n'avaient pu corrompre, n'ont pu se défendre de l'honneur, et n'ont pu se résoudre à rejeter son encens, ni s'empêcher d'être suffoqués par sa fumée. Si la véritable vertu exige une récompense éternelle, et non une récompense passagère, elle attend une solide gloire qui ne s'efface jamais, et non un vain applaudissement qui se dissipe comme une vapeur et s'évanouit comme un éclair. Si une personne a quelque mérite, elle cherche le témoignage de DIEU, et non celui du monde ; elle demande l'approbation des anges, et non celle des hommes : car elle n'ignore pas que la véritable louange dépend de celui qui lit dans le fond des cœurs, et non de ceux qui ne jugent que par les apparences ; qu'il n'y a que lui qui en soit le fidèle dispensateur, et que, si les

hommes sont assez déraisonnables pour la lui refuser, il est toujours assez juste pour la lui rendre. (**La Volpilière**).

[Cause de la médisance]. —J'ose avancer que ce désir de la gloire est la source la plus ordinaire de la médisance. On ne cherche à rabaisser les autres que pour s'élever au-dessus d'eux. Il semble que le mal qu'on dit d'autrui se change en louange à l'avantage de ceux qui médisent ; et c'est autant par cette fausse gloire que par la malignité que la médisance est si générale. Cependant ce même désir excessif de gloire, qui fait la médisance d'un côté, produit en nous de l'autre l'amour de la flatterie ; et on a la faiblesse d'avoir une crédulité pleine d'orgueil, qui fait accepter les louanges les plus éloignées de la vérité, sans nul sentiment de modestie morale ni d'humilité chrétienne : au lieu que les plus justes éloges doivent donner une modeste confusion à ceux qui les méritent le mieux. (*Le même*).

[Injustice de la vaine gloire]. — Faut-il que, pour avoir reçu de Dieu de plus grands avantages que les autres, nous en devenions plus insolents et plus ingrats ? Faut-il que nous n'ayons des yeux que pour considérer nos mérites, et des paroles que pour nous donner des louanges ? N'est-il pas juste que nos esprits, qui sont des expressions de la Divinité, s'élèvent vers leur principe pour confesser ingénûment que, s'ils ont quelques lumières, ce ne sont que des rayons qui sortent de ce soleil éternel, et que, s'ils ont quelques perfections, ce ne sont que des ruisseaux qui coulent de cette immortelle source ? Quiconque fait le dénombrement de ses avantages ne fait que le dénombrement de vos bienfaits, dit S. Augustin parlant à Dieu ; mais, quelque louange qu'il en retire des hommes, il ne recevra de vous que du blâme, parce qu'il abuse de vos dons, et qu'au lieu d'en faire le sujet de sa reconnaissance, il en fait la matière de son orgueil. Or, il est constant, poursuit ce grand docteur, que, quelqne flatteur qui le loue, si vous le blâmez, son éloge ne sera point reçu ; quelque ami qui le justifie, si vous l'accusez, son apologie ne sera point approuvée ; quelque grand qui le soutienne, si vous le condamnez, son crédit ne sera point considéré.

Cette vaine gloire est redoutable même à ceux qui en sont victorieux ; et je ne sais si, tandis que nous lui déclarons publiquement la guerre, nous n'avons point fait secrètement la paix avec elle ; je ne sais si nous ne sommes point ses partisans tandis que nous nous publions ses adversaires, et si nos cœurs n'ont point de secrètes intelligences avec elle tandis que nous élevons nos voix pour la décrier. Je ne sais, si, pendant que nous travaillons à soutenir la gloire de Dieu, nous ne pensons point à soutenir la nôtre, et si, par les mêmes moyens que nous prenons pour la lui maintenir contre l'usurpation des hommes, nous ne voulons point en devenir nous-mêmes les usurpateurs. Bien souvent on cherche l'honneur par la

fuite de l'honneur ; on prétend acquérir de la gloire en la rejetant, et on combat l'orgueil par un autre orgueil. (**La Volpilière**).

[La gloire qui vient de Dieu]. — La gloire que Dieu nous donne n'est pas vaine comme celle du siècle ; mais, participant à celle de son principe, elle est solide, elle est permanente, et ne peut s'effacer ni par la durée du temps, ni par l'injure de l'envie, ni par le changement de la fortune. Ainsi. comme c'est de lui que nous devons tout attendre, c'est pour lui que nous devons tout opérer ; et, comme il doit être lui-même la récompense de nos travaux, il doit en être aussi la fin. Puisque nous ne sommes pas de ce monde, que nous importe d'y établir de la réputation, de chercher des emplois illustres où nous n'avons point de demeure constante ? Puisque nous faisons ici-bas un si petit séjour, pourquoi nous avisons-nous d'y éterniser notre nom, et de chercher l'immortalité dans la région de la mort? Quelle difficulté trouvons-nous de vivre inconnus dans une terre étrangère ? Si l'injustice nous refuse l'honneur qui nous est dù, si l'envie nous le dispute, si l'artifice nous le dérobe, si la médisance nous l'enlève, nous ne devons point nous en étonner, puisque c'est ainsi que la vertu a toujours été traitée dans ce monde criminel et ingrat.

Quoi, dit S. Bernard, si ces beaux ouvrages qui partent de nos sculpteurs et de nos peintres étaient capables d'intelligence, seraient-ils capables de vanité, pour se vanter de leurs perfections et pour n'en point rendre la gloire à leur ouvrier ? Nous dépendons de Dieu bien plus étroitement, dit ce Père, que la statue du sculpteur qui l'a travaillée, et le tableau du peintre qui l'a formé : car ces ouvrages subsistent indépendamment de leurs ouvriers, et nous dépendons tellement de Dieu, que sa puissance n'est pas moins nécessaire à notre conservation qu'à notre production. (*Le même*).

[Combien la vanité est ridicule]. — Non-seulement la vanité a quelque chose de ridicule, mais elle est ridicule elle-même en toutes choses. Ridicule dans ses idées, également fausses et injustes, lorsqu'elle s'imagine qu'il ne faut que s'estimer beaucoup soi-même pour se rendre fort estimable, ou que tout le monde nous doit autant estimer que nous nous estimons nous-mêmes : une imagination aussi sotte qu'injuste. Ridicule dans ses desseins, parce qu'elle ne cherche à paraître que pour se faire estimer et admirer des hommes. Ridicule dans ses prétentions, lorsqu'elle veut avoir l'estime des hommes sans aucun fond de mérite ; et ce qui est encore plus extravagant, c'est lorsqu'elle veut être estimée pour des vices ou pour des folies méprisables. Ridicule pour les efforts qu'elle fait faire afin de s'élever dans l'esprit des autres ; car, pour une fumée d'honneur et de réputation, on n'épargne ni les travaux ni les dangers, ni sa vie même. Ridicule enfin et abominable, lorsqu'elle s'attribue l'honneur et la gloire qui n'est due qu'à Dieu seul.

Il n'est pas difficile de reconnaître d'abord ceux qui sont entêtés de cette vaine gloire ; ceux qui, pour se mettre sur le pied de gens considérables et distingués, parlent sans cesse de leurs ancêtres et de leur maison ; ceux qui regardent leur réputation comme le but de leurs soins, de leurs travaux et de toutes leurs entreprises. C'est une divinité qu'ils adorent, qu'ils voudraient faire adorer de tout le monde. Ceux qui délicats et si sensibles sur le point d'honneur, qu'ils ne peuvent rien souffrir qui les choque, et qui exercent même de cruelles vengeances sur ceux qu'ils croient les avoir offensés en ce point. Ceux qui ne pensent ni à servir ni à honorer DIEU, mais seulement à se faire honorer eux-mêmes par la vaine estime des hommes. Ceux qui font de cet honneur chimérique l'unique motif de toutes leurs actions. Ceux qui, par une ostentation ridicule, se glorifient de leurs richesses, de leurs charges, de leurs emplois. Ceux qui, ayant reçu quelque avantage de la nature, ne pensent qu'à le faire valoir, et à le faire connaître à tout le monde et en toutes occasions. Les femmes mondaines, qui ne pensent qu'à se parer et à conserver une fragile beauté qui les fait regarder et adorer comme des idoles. Tous ces esprits vains, qui ne feraient pas pour DIEU et pour sa gloire la centième partie de ce qu'ils font pour un faux honneur, et qui mettent tout en œuvre pour se faire valoir. (*Livre intitulé* Guerre aux vices).

[Néant de l'homme]. — Comme nous n'avons rien en nous qui ne soit étranger et qui ne soit emprunté, il n'y a, pour ainsi parler, que le néant qui nous soit propre et dont nous ayons lieu de nous vanter. Nous en sortons au moment de notre conception, nous y retournons au moment de notre mort, qui est une destruction de notre être et comme un anéantissement de nous-mêmes; ou, pour mieux dire, nous avons une si étroite liaison avec le néant, que nous ne le quittons presque jamais, puisque, dans le même moment que nous en sortons par la puissance de notre Créateur, nous y rentrons par le néant du péché, qui nous est héréditaire, et qui nous prive de l'être surnaturel dans le même instant que nous recevons l'être naturel. C'est pourquoi nous pouvons nous faire ce juste reproche : *Quid superbit terra et cinis?* (Eccli. x, 9). Néant animé, cendre vivante, n'as-tu pas plus de sujet d'entrer en des sentiments humbles et modestes, que de concevoir des pensées hautaines et présomptueuses ? Nous portons l'humiliation au-dedans de nous-mêmes, dit le prophète, et, si nous voulons bien nous connaître, nous trouverons que nous sommes plus dignes de confusion que d'éloges. **(La Volpilière).**

[Vanité d'écrivains]. — Un des premiers effets de l'amour-propre est d'occuper les personnes mondaines à se regarder elles-mêmes avec complaisance, pour se nourrir de la satisfaction qu'elles trouvent dans la vue et dans le goût de leurs perfections, et des qualités qu'elles jugent les rendre recommandables. Ensuite elles prennent la liberté de produire au-de-

hors leurs pensées et leurs sentiments sur l'objet de leur faux amour. On en est venu dans ce siècle jusqu'à ce point de vaine gloire, qu'on voit des gens qui ne font point de difficulté de faire leur portrait, non avec le pinceau, mais avec la plume, se dépeignant eux-mêmes exactement sur le papier, et marquant en particulier tous les avantages qu'ils possèdent, les traits de leur visage, la couleur de leurs cheveux, le tour de leur tête, leur taille, leurs manières, leur complexion, leurs inclinations, avec des réflexions sur tout cela, qui devraient leur faire honte, étant non-seulement contraires à l'humilité chrétienne, mais encore à la modestie, que la seule raison inspire même aux infidèles, parmi lesquels on ne trouve guère d'exemples d'une telle vanité. (**Surin,** *Lettres spirituelles*). (1).

[Vaine gloire dans la vertu même]. — Quels ravages la vaine gloire ne fait-elle pas dans le monde même le plus chrétien? L'hypocrisie n'est pas son seul ouvrage ; que de motifs peu épurés qui gâtent les meilleures actions! Qu de retours n'a-t-on pas, de temps en temps, sur sa propre vertu! que de secrètes complaisances en son propre mérite ? C'est ainsi que cette artificieuse passion tâche de s'apprivoiser insensiblement avec la dévotion. L'orgueil le plus subtil et le plus fin sait se glisser adroitement sous les vieux haillons, pour ainsi dire, de l'humilité. Il contrefait l'air et le ton de cette vertu ; il se prévaut et se nourrit même de ses priviléges. Rien ne fait tant de personnages que cette passion ; il est peu de vertus qui ne doivent s'en défier ; c'est pourtant celle dont on se défie le moins, ce semble. On est dévot avec plaisir tant qu'on l'est avec succès, on a beau dire qu'on ne cherche que la gloire de Dieu, nous ne perdons guère de vue notre propre gloire. Les œuvres de charité qui nous font le plus d'honneur, quelque pénibles qu'elles soient, nous paraissent toujours les plus aisées; rien ne coûte dans la pratique de la vertu, tant que la vertu est applaudie. On ne sent le poids et la dureté que de ce qui est obscur et secret. On veut pratiquer le christianisme dans sa sévérité, mais on en veut avoir l'honneur. On ne veut rien faire par ostentation, mais on n'est pas fâché qu'on s'en aperçoive ; on cache, dit-on, le peu de bien qu'on fait, mais on pardonne aisément à ceux qui le publient. La vaine gloire nous suit jusque dans la victoire qu'on remporte de l'orgueil même, tout lui sert d'aliment et de nourriture, jusqu'à l'humilité. (**Le P. Croiset,** *Réflexions spirituelles.*)

[Elle est la marque d'un petit esprit]. — Un homme a beaucoup d'esprit : si cela est, il a donc peu de vanité. La vaine gloire n'est que rarement le vice des

(1) Que dirait aujourd'hui le P. Surin? Combien d'écrivains, dans notre siècle, ont dépensé et dépensent encore tout leur talent, talent réel souvent, à se raconter eux-mêmes dans des odes, des mémoires, des souvenirs, etc. ! A mesure que la foi s'affaiblit, la personnalité humaine, que l'Evangile tend à soumettre par l'humilité, se redresse et envahit tout. (*Edit.*)

grands génies. Une vertu extraordinaire, un mérite accompli, une personne qui a de grandes qualités, a toujours une grande modestie. Ceux qui méritent le plus d'être estimés des autres s'estiment le moins eux-mêmes, et il n'y a guère que des esprits fort bornés, il n'y a que des âmes basses, qui soient sujettes à cette enflure de cœur par laquelle l'homme se grossit lui-même et rehausse son idée. Certainement on doit être bien faible quand on ne se nourrit que de fumée et de vent : *Gloriantes ad quid valebimus?* (Eccli. XLIII). Ceux qui se vantent le plus ne sont d'ordinaire bons à rien. Le mépris qu'on fait d'autrui prouve toujours qu'on manque de lumière et de sagesse : *Non glorietur sapiens in sapientiâ suâ* (Jerem. IX). Avez-vous de l'esprit, de l'habileté, de la prudence? Gardez-vous bien d'en tirer de la vanité. Un homme sage cesse de l'être dès qu'il se vante d'être tel. Etes-vous célèbre dans le monde par vos belles actions? avez-vous du cœur, de la bravoure? *Non glorietur fortis in fortitudine suâ :* gardez-vous bien d'en faire parade ; la modestie fut toujours la vertu des héros.

Ne vous glorifiez point de vos biens si vous vivez dans l'abondance : *Non glorietur dives in divitiis suis.* Quel sujet de vanité plus frivole et plus étrange! on estime l'argent plus que la personne, on n'a même que du mépris pour une personne qui a plus de vertu et de mérite que d'argent. Voulez-vous un sujet de gloire digne d'un esprit raisonnable et d'un cœur chrétien? Mettez toute votre ambition à connaître DIEU et à lui plaire : *In hoc glorietur qui gloriatur, scire et nôsse me.* (Jerem. IX). Voilà tout ce qui fait le mérite et la gloire de l'homme.

Vraiment, c'est une récompense abondante et bien réelle, qu'un nom, qu'une réputation de quelques jours, qu'une place honorable dans l'histoire! Que reste-til de tant de héros des siècles passés? *Periit memoria eorum cum sonitu.* La mémoire d'une infinité de grands hommes a été ensevelie avec eux. Eh! que servent à un réprouvé les éloges les plus flatteurs, les plus superbes monuments dressés à sa mémoire? *Neque descendet cum eo gloria ejus.* Dignités, distinctions, grandeurs mondaines, tout nous quitte au tombeau. Fouillez parmi ces restes d'ossements calcinés ; fouillez dans cette poignée de cendres : c'est tout ce qui reste de ces fameux guerriers qui ont acheté si cher l'honneur de mourir dans la mêlée. (*Le même*).

[Trois effets de la vaine gloire]. — La vanité a trois principaux effets, qui sont comme trois branches : 1°. La complaisance en soi-même ; 2°. La joie qui vient de la louange des hommes, quand elle ne se rapporte point à DIEU ; 3°. L'envie qu'on a de parler de soi, quand on est plein de soi-même. Le premier vient d'une certaine pente naturelle que nous avons à nous chercher nous-mêmes et à nous arrêter en nous : de sorte que, trouvant en nous quelque avantage ou quelque perfection, nous nous y plaisons et nous en voulons jouir, non par zèle pour la gloire de DIEU, mais par amour

pour notre propre grandeur. Or, rapporter tout à soi et se prendre soi-même pour fin, c'est être vain et se terminer au néant. Lucifer avait reçu de Dieu d'admirables perfections. Il s'arrêta à les considérer, au lieu de les référer à Dieu. Il en eut une vaine complaisance : pour s'admirer lui-même, il quitta la vue de Dieu; il se rendit abominable aux yeux de Dieu, et devint le plus affreux des démons. Ainsi l'homme vain, se voyant orné de quelques dons de Dieu, les regarde, y pense sans cesse, se mire en eux pour en tirer sa propre satisfaction. — Le second effet de la vanité est l'amour et le désir des louanges. Quand un homme est occupé de lui-même, et que ses propres perfections sont l'entretien ordinaire de son esprit, il désire que ses perfections soient connues et louées. La complaisance qu'il a en lui-même ne manque point de produire ce désir, et, quand on le loue, il se repaît de cette fumée. L'ambition du monde, les applaudissements, les louanges, sont pour lui un breuvage délicieux qui l'enivre de l'amour de lui-même. Il est toujours à écouter les jugements qu'on fait de lui, et, quand il a fait quelque action publique, il est toujours en ardeur de savoir ce qu'on en dit. Si l'on n'en parle avantageusement, il en sent une vive douleur, qui vient de sa vanité. Si l'on en juge favorablement, il se fera dire et redire sans cesse ce qui le flatte, pour se repaître de ce vent. Il se blâme pour s'attribuer des louanges, afin qu'en le contredisant on lui verse plus abondamment de cette liqueur dont il s'enivre avec tant de plaisir. — Enfin, le troisième effet de la vanité, c'est l'envie que nous avons de parler de nous-mêmes. L'homme rempli de soi-même est tout occupé de son mérite, et ne parle d'autre chose. Il voudrait même que tous les autres hommes en fussent occupés aussi bien que lui. Ce désordre vient du fond d'orgueil qui nous est naturel, et que nous ne nous mettons guère en peine de connaître ni de corriger. Il y a des gens si importuns à parler d'eux-mêmes, qu'ils font pitié. Les uns vous parleront sans cesse de leur maison, de leurs ancêtres, de leurs grandes alliances; d'autres savent faire le détail de tous les beaux endroits d'une pièce qu'ils auront prononcée en public; d'autres vous raconteront leurs entreprises et leurs succès, exagérant ce qui marque la sagesse de leur conduite; etc. (*Dialogues spirituels* **du P. Surin**).

[La vaine gloire n'a rien de solide]. — L'esprit de vaine gloire est un mauvais esprit. Il nous remplit de vains désirs, en nous faisant courir avec ardeur après un objet qui n'est ni *solide*, ni *vrai* ni *utile*, qui est *vain* par conséquent. La gloire qui nous vient des hommes n'a rien de solide : elle passera aussi vite que les fleurs des champs : *Omnis gloria ejus quasi flos agri.* Cette gloire n'est pas véritable : car la vraie gloire consiste dans le bien qui est en nous et qui nous perfectionne : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ.* Elle ne consiste point dans la bonne opinion que les hommes ont de nous. Quand tous s'accorderaient à nous mettre au-dessus d'eux, cette opinion n'est qu'un fantôme et une vaine idole : *Populus verò*

meus mutavit gloriam suam in idolum (Jerem. II). Cette gloire enfin n'est pas utile, parce qu'elle ne nous conduit point à notre dernière fin, qui est la gloire du ciel : au contraire, elle y est un obstacle, et nous tient lieu, quand nous la recherchons, de la récompense éternelle qui nous était destinée : *Receperunt mercedem suam.* Remarquez cependant que S. Paul ne nous défend point d'être estimés des hommes, mais de rechercher leur estime : *Non efficiamur inanis gloriæ cupidi* (Galat. V). La gloire s'attache nécessairement à ceux qui la fuient, et il leur suffit alors de protester à Dieu qu'ils n'ont pas commencé pour elle à faire le bien, et qu'ils ne veulent pas non plus pour elle cesser de le faire. (**Le P. Ségneri**, *Méditations*).

[Approbation du ciel]. — Le Seigneur ne saurait nous approuver qu'en même temps les anges du Ciel, que tous les bienheureux ne nous louent : *Super hoc laudabit te populus fortis* (Is. XXV). Toutes ces intelligences célestes, tous ces esprits bienheureux qui habitent le ciel, sont un peuple éclairé, sage, judicieux, qui règle tous ses jugements sur les jugements de Dieu même. C'est un peuple dont tous les membres sont assis sur le trône, comme autant de monarques. Ayant pour nous de tels suffrages, compterions-nous pour quelque chose qu'un petit nombre d'insensés trouvât à redire à notre conduite ? Que sont donc ces vers de terre en comparaison de Dieu ! *Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient point.* (Is. XL). Voilà donc, mon Dieu, pourquoi il y a si peu de foi dans le monde ! C'est que la plupart des chrétiens même sont esclaves de l'estime des hommes ; c'est que la grandeur mondaine est l'idole à laquelle ils ne peuvent se résoudre de refuser leur encens. (**Le P. Ségneri**, *Méditations*).

[Vanité du roi Ezéchias]. — Ezéchias fut ravi de montrer ses trésors aux ambassadeurs du roi des Babyloniens ; mais voici ce qu'un prophète lui dit de la part de Dieu : « Un temps viendra où tout ce qui est dans votre maison et tout ce que vos pères y ont amassé sera transporté à Babylone, sans qu'il en demeure rien. Vos enfants mêmes, que vous avez engendrés, seront pris pour être eunuques dans le palais du roi. » Etrange prophétie, qu'on vit dans la suite exécutée à la lettre, quoique d'ailleurs Ezéchias fût, comme parle le texte sacré, l'un des plus saints rois de Juda. Il venait de recevoir deux grandes grâces de Dieu : l'une d'avoir été protégé miraculeusement contre le cruel Sennachérib, qui avait déjà pris toutes les plus fortes villes de son royaume ; l'autre, d'avoir été tiré des portes de la mort dans un mal apparemment incurable. Ces deux grâces devaient le rendre plus reconnaissant et plus humble : cependant sa vanité l'emporta sur son devoir. Il eut, dit l'Ecriture, une grande joie de l'arrivée de ces ambassadeurs : il leur montra ses parfums, son or, son argent, ses vases précieux, ses huiles de senteur ; et il n'y eut rien dans tout son palais

qu'il ne leur fît voir. La conduite de ce prince nous fait connaître quelle est souvent celle des plus gens de bien. Ils résistent à toutes les autres tentations ; les plaisirs font peu d'effet sur leur esprit ; ils ont en horreur cette honteuse faiblesse qui entraîne les âmes basses à entasser l'un sur l'autre des trésors et à passer leur temps à les considérer : mais cette douce passion de vaine gloire, ce poison si subtil et si aimable, s'insinue avec une telle douceur dans leurs âmes, qu'ils ont le malheur d'y succomber. DIEU les a protégés contre leurs ennemis invisibles, il les a mis à couvert des traits imperceptibles de ce démon du Midi ; il les a comme tirés des portes de la mort, lorsqu'elle était près de les engloutir. Tout ce qu'ils ont de vertu et de grâces vient de la main de sa libérale magnificence ; mais ils sont ravis d'en pouvoir faire une pompeuse montre : et c'en est assez ; il n'en faut pas davantage pour perdre tout le fruit de leurs bonnes œuvres, et voir leurs enfants, je veux dire leurs vertus, réduits à un vil ministère, à un esclavage honteux. Qu'ils amassent de grands trésors, mais qu'ils les cachent ; c'est assez qu'ils soient riches aux yeux de DIEU : dès qu'ils veulent le paraître à ceux du monde, tout ce bien se dissipe, et est exposé en proie à leurs ennemis. (**L'abbé Boileau**, *Pensées choisies*).

[Fondement ruineux]. — Dès que je veux plaire à DIEU, je lui plais infailliblement : en voulant plaire aux hommes, je ne leur plais pas toujours. C'est le plus souvent assez qu'ils croient que j'agis pour avoir leur estime et leurs louanges, pour me les refuser. Ils me méprisent dès que je fais paraître que je souhaite fort qu'ils m'estiment. Au contraire, quand je ne désire et ne recherche que l'estime et l'approbation de DIEU, je l'obtiens toujours. Mais, après tout, quand j'attirerais les louanges des hommes ; pourrais-je m'en prévaloir sans prendre plaisir à me tromper moi-même, sachant combien elles sont peu sincères ? Combien ai-je loué de gens contre mes véritables sentiments ! combien ai-je paru en approuver par mes paroles, que je condamnais dans mon cœur ? Faisons-nous justice, et croyons que les autres nous trompent pour nous flatter, comme nous les avons trompés. C'est sur ces officieux mensonges que roule tout le commerce du monde. On s'occupe à se moquer les uns des autres : ceux qui le font le plus adroitement passent pour les plus honnêtes gens. Mais enfin, quand les louanges des hommes seraient les plus sincères et qu'elles partiraient d'une véritable estime, en devrait-on faire beaucoup de cas ? Si quelques-uns m'estiment, et que les autres me méprisent, je ne suis pas content : et qui peut plaire à tous ? Le seul Mardochée, qui méprise Aman pendant que tout le monde l'adore, le met au désespoir. Quand la multitude m'estimerait, qu'est-ce que la multitude, sinon un amas de gens ou ignorants ou aveugles ou bizarres ou inconstants ? Leur estime me rend-elle ou plus heureux ou meilleur ? Au contraire, elle me rend pire, si elle me plaît trop. Que me servira que les

autres m'estiment, si, malgré moi, je suis obligé de me condamner dans le tribunal de ma conscience? Et quand je prononcerais en ma faveur, que me servira cela, si Dieu me condamne et me réprouve? La seule passion de mériter l'approbation des hommes est capable de m'attirer la réprobation de Dieu : quel malheur! et quel aveuglement, si je ne le crains et ne le préviens! C'est assez de chercher à plaire aux hommes dans le bien que je fais, pour déplaire à Dieu. « Prenez garde, dit le Sauveur, de faire vos bonnes œuvres pour vous attirer l'estime et les louanges des hommes : car, dès-là que vous vous contentez de cette récompense, vous perdez entièrement celle que vous deviez attendre de Dieu. (**Nepveu**, *Réflex. chrét.*).

[Orgueil humain dans les tombeaux]. — Quelque ingénieux que soit l'orgueil de l'homme pour lui cacher sa misère, tous ses efforts sont inutiles. Il a cherché des ressources contre l'écueil même où toute sa vaine grandeur se brise, et il a voulu s'étendre au-delà du tombeau qui en est le terme : mais ces monuments pompeux, où il a voulu ramasser les débris de sa chute et arracher pour ainsi dire, une portion de vie à l'empire de la mort, disent plus hautement à tous les siècles que les rois d'Egypte ne sont plus, qu'ils ne leur apprennent autre chose. Homme superbe, vain jouet des passions et de la mort, tu t'efforces de survivre à toi-même ; un instinct secret qui te guide, un sentiment de la première excellence, t'a fait chercher l'immortalité dans les égarements de ton orgueil, qui te l'a fait perdre dans les ténèbres de l'ignorance. Tu tâches de trouver la véritable grandeur que tu as perdue, et dans la nuit de ton péché tu prends pour cette grandeur solide et réelle les ombres trompeuses et les brillantes images que l'orgueil t'en présente : mais tu n'embrasses que l'ombre au lieu de la vérité. Tous ces fantômes de la vanité t'échappent. Rien de ferme ni de durable sur la terre. (**Du Jarry**).

[Vice difficile à déraciner]. — Le penchant que tout le monde sent en soi-même pour cette subtile passion de vaine gloire et de vanité la fait regarder de tous comme le vice le plus pardonnable, et comme un de nos défauts les plus légers. D'où vient, dit S. Bernard, qu'il est le premier qui se présente au combat, et le dernier qui y demeure, comme le plus hardi et le plus opiniâtre. C'est un vice qui nous assiége de tous côtés, qui nous prend par tous les endroits, et qui rencontre partout notre faible. Il va trouver le solitaire dans le désert, l'homme dévot à l'oraison, et le prédicateur dans la chaire, lorsqu'il s'élève même le plus fortement contre lui. C'est un péché qui naît de la destruction de tous les autres péchés, qui se nourrit de la plus rigoureuse pénitence, et qui conserve toute sa force parmi les plus dures mortifications ; un péché qui est en quelque manière produit par la vertu même, comme un ver qui naît du meilleur fruit, qu'il ronge, et qui fait mourir la vertu même à laquelle il s'atta-

che. C'est un péché dont le démon se sert pour détruire la sainteté même. C'est enfin une zizanie qui étouffe ou corrompt toutes les semences des vertus. On peut voir par ces traits de quelle conséquence il nous est de nous donner de garde de ce monstre, d'autant plus dangereux que plus difficilement on le peut discerner. (**Houdry**).

[Ce n'est pas un péché si léger]. — Avons-nous raison, je vous prie, d'appeler péché léger celui que commit le premier ange, qui, de la plus parfaite de toutes les créatures, est devenu la plus abominable de toutes, par la seule complaisance en ses propres perfections, et pour avoir refusé d'en rendre la gloire au Créateur ! En effet, comme c'est s'attribuer un bien qui appartient uniquement à DIEU, S. Bernard ne craint point de le traiter de sacrilége : *Non ero sacrilegus invasor gloriæ tuæ :* parce qu'un homme qui cherche sa propre gloire ravit un bien qui est consacré à DIEU. C'est le vol dans l'holocauste qu'on offre à ce souverain Seigneur de l'Univers : *Odio habeo rapinam in holocaustis* (Isaïæ LXI) ; et où, selon la notion que nous avons du nom de rapine dont l'Ecriture se sert, on entend un vol qui se fait du bien d'autrui, à la vue et en présence de celui à qui il appartient, et malgré la résistance et les efforts qu'il fait pour le défendre et pour l'empêcher. De-là vient la haine et l'inimitié que DIEU a conçue contre les superbes ; la résistance qu'il leur fait, et la guerre qu'il leur déclare, comme à des usurpateurs de son bien, comme à des personnes qui entreprennent sur ses droits, comme à des rebelles qui lui refusent le tribut et l'hommage qui lui sont dus, et qu'il a résolu de ne céder à personne : *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Le même*).

[Jugement de Notre-Seigneur]. Vous ne serez point surpris, si vous faites attention aux pernicieuses qualités de ce vice que le Fils de DIEU l'ait compté comme le premier des obstacles qu'il trouvait à l'établissement de sa doctrine, et celui qui y forme le plus d'opposition : *Quomodò potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis?* si vous faites réflexion que tout le Christianisme n'est, pour ainsi dire, fondé que sur l'humilité, qui est une vertu dont les païens ont même ignoré le nom. Vous n'ignorez pas que l'Evangile a pour fin de réparer la gloire que le péché avait ravie à DIEU ; que ses premières maximes sont l'humiliation, le mépris de soi-même, le désir d'être inconnu : de sorte que, comme la vaine gloire ne se nourrit que des louanges et des applaudissements des hommes, qu'elle a pour principe l'amour-propre, pour fin la réputation et l'éclat, et d'ailleurs que cette passion est née avec nous, c'est aussi la dernière chose à laquelle nous renonçons, et souvent même on y succombe après avoir vaincu tout le reste. En faut-il davantage pour justifier l'oracle du Sauveur, que d'aimer et rechercher cette vaine gloire ; ce n'est pas être propre pour son école, puisqu'on n'y vient que pour apprendre à la fuir et à la combattre ! (*Le même*).

[Soin d'éviter la vaine gloire]. — La vaine gloire porte presque toujours la corruption dans nos meilleures actions; elle les gâte ordinairement toutes ; elle nous en ravit le mérite, et nous en fait perdre la récompense. C'est la part que Dieu nous y avait laissée, dans le partage qu'il fait avec nous de la bonne action que nous faisons par la grâce et le secours qu'il nous donne. Mais, lorsque nous voulons nous payer par avance et par nos mains, recherchant la gloire et l'applaudissement des hommes, nous perdons tout, et nous n'avons plus rien à prétendre : *Amen, dico vobis, receperunt mercedem suam*, dit le Fils de Dieu. Quel soin ne devons-nous donc point apporter pour nous défendre des surprises de cet ennemi qui nous fait un tort si considérable ? Certes, au lieu que S. Paul nous assure que, quand la racine de l'arbre est sainte, toutes les branches et tous les fruits que cet arbre produit s'en ressentent, *Si radix sancta, et rami,* au contraire, de cette racine malheureuse et empoisonnée de la vaine gloire il ne peut naître que des fruits gâtés et corrompus au-dedans, sous la plus belle apparence du monde. Actions de précepte et d'obligation ; actions de charité, de conseil et de surérogation ; vertus, desseins, entreprises saintes : tout cela n'est plus d'aucun mérite ni d'aucune considération devant Dieu. Car n'est-ce pas ce que le Sauveur reproche si souvent, dans l'Evangile, aux pharisiens, qui faisaient de bonnes œuvres, puisque le jeûne, l'aumône, la prière, étaient les vertus qui les mettaient en crédit et qui leur attiraient l'estime des hommes? Mais, parce que le principe de tout cela était la vanité et le désir d'être estimés, qu'ils regardaient comme le but et la fin de leurs bonnes actions, ils n'en acquéraient aucun mérite : *Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.*

Quoique la vue des hommes et la gloire qui suit nos bonnes actions n'en détruise pas le mérite quand elle n'en est pas le principe, et qu'il ne faille pas désister de faire le bien pour cela, il est toujours plus sûr de les cacher tant qu'il nous sera possible. Elles en auront mille fois plus d'éclat aux yeux de Dieu ; et l'on pourra dire alors, avec le Sauveur : *Ego gloriam meam non quæro : est qui quærat.* Non, mon Dieu ! ce n'est point cette vaine réputation que je cherche, mais uniquement la gloire de votre saint Nom ; et, si je fais quelque bien devant les hommes, c'est selon le précepte de votre Fils, afin qu'ils vous en glorifient et qu'ils vous en réfèrent tout l'honneur. Je sais combien vous en êtes jaloux : quand il sera question de l'usurper, je dirai ce que dit le saint patriarche Joseph dans une autre occasion : « Dieu, qui est le Souverain Maître, m'a mis tout son bien entre les mains, et il m'en laisse tout le fruit : il n'y a que cela seul qu'il s'est réservé, comme son unique bien : pourrais-je lui être infidèle et ingrat, jusqu'à ce point que de le lui ravir? *Quomodò ergò possum hoc malum facere et peccare in dominum meum?* Au reste, nous ne perdrons rien en étant ainsi fidèles à Dieu, puisqu'en lui sacrifiant notre gloire, si cependant nous en pouvons prétendre quelqu'une légitimement, bien loin

d'en recevoir du dommage, il s'est engagé à étendre la nôtre et à la faire éclater, à mesure que nous mépriserons de la part des hommes les louanges et l'encens qui n'est dû qu'à son infinie majesté. (*Sermons sur tous les sujets*, par **Houdry**).

[Illusions de l'amour-propre]. — Vous ne penseriez point et vous ne parleriez point de vous comme vous faites, si vous saviez comment les autres en pensent et en parlent, et vous devez juger des sentiments que les autres ont de vous par les sentiments que vous avez d'eux. Nous avons presque toujours une grande pénétration lorsqu'il s'agit de démêler ce qui peut nous donner sur eux quelque avantage. Nous déterrons les imperfections qu'ils couvrent avec le plus de soin ; bien loin de leur pardonner les défauts qui nous sautent aux yeux, notre maligne jalousie leur en attribue assez souvent qu'ils n'ont pas. Si nous avons sujet de croire qu'ils se trompent sur leur chapitre, qu'ils ignorent leurs mauvaises qualités et que c'est sans fondement qu'ils font grand cas d'eux-mêmes, rien n'étouffe plus aisément l'estime que nous en pourrions faire d'ailleurs que cette injuste et aveugle prévention que nous avons de les précéder toujours en mérite. Nous devons être persuadés que les autres en usent de la même manière envers nous : qu'ils nous considèrent peu s'ils connaissent nos faiblesses; qu'ils nous considèrent encore moins si nous ne les connaissons pas. Ainsi, cette même vanité qui nous amuse si agréablement, à notre avantage, nous paraît ridicule et insupportable dans le prochain. (**Le P. de la Pesse**).

[Vaine ambition]. — A-t-on quelque industrie, quelque habileté dans les affaires ; a-t-on acquis par ces moyens de grands fonds? la première chose à quoi l'on pense, c'est de sortir de la poussière, c'est de bâtir de magnifiques maisons, c'est de s'élever au-dessus des autres par des airs de fierté et par un train somptueux. Le dessein de Dieu était cependant que vous profitassiez de vos talents pour le bien public, pour le soulagement du prochain, pour l'établissement et le progrès de la religion chrétienne. Néanmoins il ne s'est point opposé à votre élévation, à l'avancement de votre famille : il vous a laissé suivre ce plan de fortune que vous vous êtes fait ; il vous a laissé, pour ainsi dire, vous endormir sur l'affaire de votre salut. Mais craignez que, pour punir votre vanité, il ne permette, par une juste punition, que tous vos grands desseins périssent, et ne tournent ainsi à votre confusion ; craignez qu'un jour, qui n'est peut-être pas si loin que vous le pensez, vous ne deveniez incapable, non-seulement de penser à votre fortune, mais même à votre gloire. La suite ordinaire de l'orgueil et de la vanité, c'est la confusion et l'ignominie. (*Le même*).

[La vanité pousse aux excès]. — La gloire est la passion de tous les hommes,

Ils ont pour elle un prodigieux empressement, et toutes leurs actions semblent ne tendre qu'à cet unique but. Mais de combien d'embarras n'est-elle point suivie! Combien trouve-t-on de difficultés lorsqu'on prétend l'acquérir? Combien d'accidents imprévus faut-il essuyer en la cherchant! Tous ces embarras cependant, toutes ces difficultés, seraient de peu de conséquence, si le cœur de ceux qui la suivent pouvait être exempt de ces passions vicieuses et criminelles qui s'y rencontrent. Toutes ces peines animeraient un grand courage, et il serait encore doux de parvenir à la gloire après les avoir surmontées. Mais il est presque impossible, en suivant cette route, de ne pas se laisser entraîner dans des précipices dont il est difficile de sortir. L'envie, la colère, l'orgueil, sont les compagnes inséparables de cette fausse gloire que les gens du monde recherchent avec tant d'avidité. On ne peut voir d'autres personnes chercher la gloire, et y parvenir par un chemin plus court et plus aisé, sans se laisser emporter aux mouvements de la jalousie. Leur félicité et leur bonheur attirent notre haine et notre colère : il n'y a point alors de lois assez fortes pour nous retenir; il n'y a rien de si sacré et de si religieux que l'on ne viole aisément, quand il est question de se venger de ceux qui semblent mettre obstacle au dessein que l'on a formé pour la gloire. 4e *Discours à l'Académie, en* 1711).

[Mépriser les louanges]. — On ne doit songer qu'à plaire à Dieu; les applaudissements sont des récompenses trop vides. Si on vous loue, recevez les louanges; si on ne vous loue point, ne vous en affligez nullement. Vous serez bien récompensé de vrtre travail, si votre conscience vous rend ce témoignage que vous n'avez travaillé que pour Dieu. Car, si vous ne vous donnez tant de peine que pour amuser votre vanité et contenter votre ambition, vous ne ferez aucun fruit, avec tous vos talents, et vous abandonnerez tout si les jugements du peuple ne vous sont pas favorables. Il faut donc s'accoutumer d'abord à mépriser les louanges, si on veut persévérer dans l'emploi que l'on embrasse. Quand on y regarde de près, les personnes d'un génie médiocre ne doivent non plus rechercher les applaudissements que les plus habiles. Car, comme leur médiocrité les empêche d'atteindre à la perfection des autres, ils leur dressent des embûches; ils tâchent d'effacer leur gloire, par de fines médisances, et emploient mille moyens illégitimes pour les faire descendre de ce haut rang où ils se sont élevés par leur mérite. (*Opuscules de* **S. Chrysostôme**).

GRACE SANCTIFIANTE

AMITIÉ DE DIEU

Adoption divine, etc.

AVERTISSEMENT.

Il est surprenant que, parmi un assez grand nombre d'auteurs qui traitent de la Grâce, *il n'y ait guère que les théologiens scholastiques qui aient parlé juste sur ce sujet. En effet, les uns semblent confondre la grâce qui nous rend agréables à* Dieu *avec celle qui éclaire notre esprit et qui émeut notre volonté, comme si c'était la même chose, ou que ces deux choses si différentes n'eussent qu'un même effet. Les autres, qui distinguent ces deux sortes de grâces, usent de manières de parler si différentes et font naître des idées si diverses et si multipliées de la grâce habituelle et sanctifiante, que l'esprit ne sait à quoi s'arrêter.*

C'est pourquoi, le premier soin du prédicateur qui entreprend de traiter cette matière doit être de bien démêler ce qui est propre à l'une et à l'autre grâce, de peur que l'auditeur, qui n'est pas théologien, ne s'y méprenne, et ne s'imagine que recouvrer ou conserver la grâce de Dieu *soit consentir à une bonne inspiration, qui n'est que le moyen de devenir juste ou de se maintenir en cet état. Ainsi, je conseillerais de ne pas traiter ces deux sujets, si différents, dans un même discours, ou du moins d'en faire deux points séparés.*

Pour ce qui regarde la Grâce habituelle *et* sanctifiante *qui nous rend justes et amis de* Dieu, *quoique nous en ayons dit quelque chose en parlant du nom de chrétien, et de la dignité où cette illustre qualité nous élève, nous tâcherons de n'user de redites que le moins possible, et nous renvoyons à ce titre ceux qui auront besoin de plus de matière pour remplir le dessein qu'ils auront choisi.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — S. Thomas nous enseigne qu'il y a trois choses à considérer dans un objet, afin de s'en former une juste idée : sa nature, ou ce qu'il est en lui-même ; sa vertu, ou son pouvoir ; et enfin son opération, ou les effets qu'il produit. C'est par rapport à ces trois choses que je veux m'efforcer de vous inspirer une haute estime de la *Grâce sanctifiante*, dans les trois parties de ce discours.

Première partie. — Pour ce qui est de la nature de cette grâce qui nous rend justes et agréables aux yeux de Dieu, c'est, comme nous l'apprenons du concile de Trente, quelque chose d'inhérent, d'attaché et de permanent dans l'âme du juste ; savoir, une qualité infuse et surnaturelle, qui l'élève jusqu'à la participation de la nature divine, comme parle le prince des Apôtres, un lien qui nous attache le Saint-Esprit, et qui nous unit si intimement à Dieu, qu'on le possède déjà en quelque manière, et que réciproquement nous sommes à lui et nous lui appartenons de toute une autre façon que le reste des créatures. La seule explication de ceci fera concevoir l'excellence de cette grâce. — 1°. Comme elle est une qualité surnaturelle, elle est d'un ordre plus élevé que tout ce qui est compris, et même que tout ce qui est possible, dans la nature : de sorte que tout ce qui n'est pas Dieu, à quelque degré d'excellence qu'il puisse monter, ne peut jamais égaler sa perfection. Tous les talents, tous les avantages naturels, et toutes les belles qualités qui peuvent rendre une personne considérable, ne peuvent pas seulement entrer en comparaison avec le moindre degré de grâce, qui nous rend plus grands devant Dieu et plus parfaits que les plus hautes et les plus nobles intelligences dénuées de cette grâce et considérées dans leurs seules perfections naturelles. — 2°. C'est une participation de la nature divine. Car, comme Dieu communique quelques-unes de ses perfections à ses créatures par quelque écoulement et quelque épanchement qu'il en a fait sur elles, sa majesté, sa puissance, sa justice et d'autres semblables, il communique aussi sa nature en quelque manière, quoiqu'elle soit incommunicable à d'autre qu'au Verbe éternel, qui est son propre Fils. Il la communique pourtant aux justes d'une manière à la vérité ineffable, mais réelle et véritable, par la grâce, qui nous fait ses enfants par adoption, et qui nous donne avec lui une ressemblance de nature, telle qu'elle est entre les enfants et ceux qui leur ont donné la vie. Jugez donc de-là quelle est la dignité où elle

nous élève et quelle est ensuite son excellence : *Si scires donum Dei* etc. (Joan. IV). — 3°. C'est le sentiment de quelques SS. Pères et de plusieurs grands théologiens, qui assurent que ce n'est pas seulement cette qualité, que nous appelons grâce sanctifiante, qui nous rend saints et justes, et qui est le principe de notre adoption, mais la propre personne du SAINT-ESPRIT, qui s'unit à l'âme du juste, avec quelque proportion, comme la personne du Verbe est unie à l'humanité sainte du Sauveur. Car c'est pour cela, disent-ils, que cet Esprit-Saint s'appelle *don*, parce qu'il nous est véritablement donné et envoyé pour nous sanctifier; qu'il demeure et qu'il habite en nous, que nous sommes son temple ; que nous le possédons et qu'il nous possède. Ce sont autant de termes et d'expressions du SAINT-ESPRIT même, qui nous font concevoir ce que c'est que d'être en grâce. Que si cette opinion, qui explique notre justification d'une manière si avantageuse, n'est pas la plus commune, disons du moins, sans crainte d'en dire trop, que la grâce dont nous parlons est le sceau et le caractère de notre adoption, une qualité précieuse, ineffable, inestimable, qui nous unit à DIEU d'une facon si particulière; et la conclusion que nous en devons tirer est l'estime d'une qualité si noble, si précieuse, qui nous élève si haut; c'est d'exciter en nous un ardent désir de l'acquérir, si notre conscience nous reproche que nous l'avons perdue par quelque péché mortel; le soin de la conserver si nous la possédons ; etc.

Seconde Partie. — Vertu et pouvoir de cette grâce; les effets qu'elle produit en nous sitôt que nous l'avons reçue. — Le premier est d'effacer dans un pécheur tous les péchés, quelque énormes qu'ils soient et en quelque nombre qu'ils puissent être. Quand ce pécheur serait souillé de tous les crimes imaginables, et qu'il serait plus abominable devant DIEU que tous les démons ensemble, le moindre degré de grâce est capable de l'élever parfaitement, de le réconcilier avec la divine Majesté qu'il a si outrageusement offensée, et de rendre à une âme tout l'éclat et toute la beauté que le péché lui avait ravie. — Le second est d'attirer dans l'âme les vertus infuses, les dons du SAINT-ESPRIT, et tout ce qui l'accompagne, et qui est, pour ainsi dire, de sa suite ; de lui faire recouvrer tous les droits dont il était déchu : savoir, à la gloire et à l'héritage du ciel; en lui rendant les titres glorieux que le péché lui avait fait perdre, d'ami, d'enfant de DIEU, de membre du Fils de DIEU, et toutes les prérogatives dont un homme entre en possession en même temps qu'il rentre en grâce avec son DIEU. D'où l'on peut tirer de bonnes moralités.

Troisième Partie. — La troisième chose que l'on doit considérer dans quelque être que ce soit, pour s'en former une juste idée, c'est l'opération ou la manière d'opérer qui lui est propre. En effet, la grâce sanctifiante étant en nous comme un principe de vie pour nous faire agir en saints et surnaturellement, elle élève nos actions, les rend agréables à DIEU, et fait qu'elles sont reçues favorablement, quand elles sont faites par un bon motif et par l'inspiration d'une grâce actuelle : de sorte que nos moindres

actions deviennent par son moyen d'un prix infini, méritent une récompense éternelle, élevées qu'elles sont par cette grâce, sans laquelle les plus grandes, et les plus pénibles, sont comptées pour rien dans l'éternité, et n'augmenteront pas notre gloire d'un seul degré. La conséquence qu'il faut tirer de-là est que, si l'opération suit la nature de l'être et doit être conforme à son excellence, nous devons soutenir par nos actions la dignité d'enfants de Dieu, à laquelle nous sommes élevés par la grâce, ne point dégénérer de la noblesse de notre extraction en nous abaissant à des actions indignes de ce haut rang, etc.

1°. La grâce sanctifiante est une régénération spirituelle : ce qu'elle ne peut faire sans donner la mort au péché, qui nous a d'abord fait naître enfants de colère, et depuis peut-être causé une mort plus funeste à notre âme que n'est au corps la mort naturelle qui n'est entrée dans le monde que par le péché. Il faut montrer en quoi consiste cette mort de l'âme, et le malheureux état où l'âme est réduite par le péché, et ensuite comment la grâce lui rend sa première beauté, son premier éclat, sa première ressemblance avec Dieu en lui rendant la vie ; et par-là faire voir combien le péché est détestable, et combien nous devons craindre de perdre la grâce.

2°. La grâce nous fait vivre d'une vie surnaturelle et divine, dont il faut montrer l'excellence par la dignité où elle nous élève d'enfants de Dieu, de frères et de membres de Jésus-Christ ; montrer comment Dieu vit en nous par son moyen, et que nous ne devons vivre que pour Dieu.

3°. Elle nous donne droit à la vie de la gloire, dont elle est une semence ; et ce n'est que par son moyen que nous posséderons un jour cette vie bienheureuse et éternelle.

III. — Nous pouvons considérer dans la grâce particulièrement trois choses, qui nous en doivent faire naître une estime incomparable, et un désir de la recouvrer si nous l'avons perdue.

1°. La valeur et le prix de cette grâce, des travaux, du sang et de la mort d'un Dieu.

2°. La dignité et le rang où elle nous élève, d'amis, d'épouses et d'enfants de Dieu, en nous donnant une naissance toute divine.

3°. Le droit qu'elle nous donne sur le royaume du ciel et sur tous les biens de Dieu, en qualité de ses héritiers.

IV. — Nous pouvons dire de la grâce sanctifiante ce que le Sage a dit de la sagesse, que tous les biens lui sont venus avec elle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.* (Sap. VII).

1°. Tout le bien *utile;* la foi, l'espérance, la charité, et les dons du Saint-Esprit, les lumières du ciel, les inspirations divines, la protection spéciale de Dieu, son amitié, et tant de faveurs qui sont des suites de ce premier bienfait, lequel porte en conséquence tous les autres.

2°. Le bien *honnête* et honorable : *Et innumerabilis honestas,* ajoute le Sage. Elle nous élève à la qualité d'amis et d'enfants de Dieu, et fait de nous autant de rois, qui ont des droits incontestables sur le royaume de Dieu même.

3°. Le bien *délectable :* Qui pourrait exprimer la joie que ressent une âme, par le témoignage que lui rend sa conscience, qu'elle est bien avec Dieu, qui l'honore de son amitié. Nous pouvons juger de cette joie et de ce plaisir indicible, par son contraire, savoir la crainte et les alarmes que donnent à une âme les péchés qu'elle a commis, etc.

—

V. — 1°. Les alliances que la grâce nous donne avec la Divinité. — Nous devenons, par son moyen, enfants adoptifs de Dieu; nos âmes deviennent les épouses du Saint-Esprit; nos corps sont son temple; nous sommes frères et membres de Jésus-Christ, enfants du même Père. Rien dans ce monde n'est plus capable de nous approcher de lui, et de nous donner une alliance plus étroite avec notre souverain bien.

2°. Les avantages incomparables que nous recevons de cette divine alliance. — 1°. Elle fait que nous lui appartenons par un titre spécial. 2°. Elle nous donne droit à tous ses biens. 3°. Elle nous attire les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. 4°. Elle élève toutes nos actions et les rend dignes d'une récompense éternelle.

—

VI. — 1°. L'incertitude dans laquelle Dieu a voulu que nous vécussions (si nous sommes en état de grâce ou non) nous doit tenir dans une humilité et une crainte continuelle.

2°. L'assurance morale que nous pouvons en avoir, par le témoignage que nous en rend notre conscience, nous doit animer à bien vivre, et nous donner une vive espérance de posséder un jour celui qui en est l'objet.

—

VII. — 1°. Sans la grâce sanctifiante, nous ne méritons rien pour le ciel et pour l'éternité bienheureuse, quelque grandes et belles actions que nous puissions faire.

2°. Avec la grâce, nous méritons beaucoup, quoique nous fassions fort peu de chose, parce que c'est particulièrement ce qui donne le prix et la valeur à toutes nos actions.

VIII. — 1°. L'excellence incomparable du don que DIEU nous fait en nous donnant la grâce, dont il faut juger par le degré d'honneur où elle nous élève, par les biens et les faveurs qu'elle nous attire, et par l'espérance qu'elle nous donne d'un bonheur éternel,

2°. Ce que nous devons faire pour en témoigner à DIEU notre reconnaissance et l'estime que nous en faisons : grand soin de la conserver, vigilance et précaution pour ne la point perdre, regret de l'avoir peut-être perdue plusieurs fois.

—

IX. — 1°. Il n'y a rien que les pécheurs ne doivent faire pour recouvrer la vie de la grâce s'ils l'ont perdue : et pour cela il leur en faut faire connaître le prix, le mérite et la valeur.

2°. Il n'y a rien que les justes ne doivent souffrir pour la conserver et pour l'augmenter.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Augustin,** 19 *in Joannem,* montre que DIEU est la vie de l'âme, comme l'âme est la vie de nos corps, puisqu'il lui donne l'action, le mouvement, la beauté, etc. — *Serm.* I *de Tempore :* que non-seulement DIEU visite l'âme par sa grâce, mais qu'il demeure en elle, y repose et y prend ses délices. — 10 , *de Genesi ad litteram* , les paroles du prophète royal, *Emitte spiritum tuum et creabuntur*, se doivent entendre de la grâce qui nous renouvelle intérieurement. — *In ps.* 67, il explique ces paroles : *Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ ;* et il les entend de la grâce sanctifiante. — 19 *in Joannem*, il parle de cette même grâce sous le nom et le symbole de cette eau vive dont le Fils de DIEU parlait à la femme Samaritaine.

S. Basile, *in Isaiam* 8, montre que rien ne peut égaler le prix de cette grâce. — Homél. 5 *in ps.* 28 : avantages d'une âme qui est lavée de ses péchés, et qui est en état de grâce. — Homél. 11 *in ps.* 45, il applique à l'âme en grâce ces paroles du Prophète : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.*

S. Grégoire, 9, *Moral.* 34, montre ce qui arrive à l'âme qui perd DIEU en perdant la grâce. — II, 3 *in* II, I *Regum :* ce que fait la grâce dans

l'âme dont le SAINT-ESPRIT prend possession. — Sur le ch. 10 du même livre : changement que cette grâce fait dans une âme.

S. Athanase, *Orat.* 2 *in fer.,* explique ce que c'est qu'être fils adoptif de DIEU par la grâce.

S. Ephrem, *de Beatitudinibus* : excellence de cette grâce : les biens et les richesses dont elle remplit l'âme.

S. Prosper, *Contrà collatorem :* ce que fait en nous la grâce habituelle.

Origène, Homél. 2 *in ps.* 38, à ces paroles, *Advena ego sum apud te,* etc.: bonheur d'être uni à DIEU par la grâce; malheur d'en être séparé. — Homél. 2 *in Hieremiam,* à l'occasion de Caïn : trouble et confusion de l'âme qui a perdu DIEU en perdant la grâce. — Homél. 6 *in* 6 *Isaiæ,* il prouve, par l'exemple du prophète Isaiæ, qu'ayant reçu le don précieux de la grâce, nous ne devons pas la laisser oisive.

S. Jérôme, XV *in* 55 *Isaiæ,* expliquant ces paroles, *Quærite Dominum dùm inveniri potest,* montre que chercher DIEU c'est s'efforcer de recouvrer la grâce qu'on a perdue. — *In* 2 *Sophoniæ,* combien une âme qui a perdu la grâce est différente d'elle-même. — *Epist.* 4 *ad Damas.,* parlant de l'enfant prodigue, *Proferte stolam primam ;* il faut entendre par cette robe la grâce qui nous fait recouvrer notre première innocence. — XIV *in* 51 *Isaiæ,* il excite le pécheur à recouvrer la grâce qu'il a perdue, — et sur le ch. 52, il fait voir la beauté, la force et les autres avantages dont l'âme jouira par ce recouvrement. — XI *in Ezechiel* 36, il fait encore sentir à une âme les mêmes avantages. — Il explique le ps. 86ᵉ tout entier de l'âme qui est en grâce.

S. Chrysostôme, Homél. 21, *ad popul. Ant.,* montre que la grâce est dans le chrétien ce que la lumière est dans le monde. — Homél. 46 *in Genes.,* expliquant ces paroles que l'Ecriture dit d'Ismaël *Et erat* DEUS *cum puero,* il montre que, si nous sommes dans la grâce de DIEU, rien ne nous peut nuire. — Homél. 24, *in Joannem*, il explique ces paroles de l'Ecriture, *Factus est homo in animam viventem,* et les applique à la grâce, qui donne la vie à l'âme — Homél. 31, *in eumdem,* il explique dans le même sens ce que le Fils de DIEU dit à la femme Samaritaine : *Qui biberit ex aquâ quam ego dabo, non sitiet in æternum.* — Homél. 50 *in eumdem* : aussi de la grâce ces paroles : *Qui credit in me, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ.*

S. Bernard, *serm.* 56 *in Cantic* : Comment DIEU est présent et uni à l'âme par la grâce. — Il traite encore ce sujet au Sermon 74 sur les Cantiques. — *Serm.* 2, *Pasch.*: signes qui font connaître qu'une personne vit de la grâce. — *Serm.* 2, *in octav. Pasch.*: témoignages que l'âme peut avoir qu'elle possède la grâce.

[Livres spirituels, et autres]. — **Le P. Louis de Grenade,** *Guide des pécheurs*, chap. 13ᵉ.

Thomas à Kempis. II *Imitat.* 54 *et* 55.

Eusebius Nierembergius, 1 *De adorat. in spiritu*, 1.

Henricus Lamparter, *De Præstantiâ gratiæ* Dei.

Le Chrétien inconnu de M. Boudon, ch. 6, 7, 8, 9, 10.

Le P. Nepveu, *Réflexions chrétiennes.*

Le P. Antoine de S. Martin de la Porte, *Conduites de la grâce*, a fait un traité des excellences et de l'essence de la grâce sanctifiante.

Le P. le Bossu, *De l'usage de la grâce.*

Le P. Guillemot, ch. 4. de la *Sagesse chrétienne,* montre ce que nous devons croire et juger de cette grâce habituelle.

Marandé, *Le Théologien français*, traité 5.

[Les Prédicateurs]. — **Matthias Faber,** *In Pentec., Conc.* 3 *et* 4.

Le P. Duneau en a fait un sermon entier dans son *Avent*.

Le P. Texier, Vendredi de la 1re semaine de Carême. — Pentecôte.

Le P. Cheminais, Sermon sur l'Immaculée Conception.

Le P. le Jeune, de l'Oratoire, Sermon sur l'adoption divine qui se fait par la grâce.

[Recueils]. — **Le P. Louis de Grenade,** *in locis communibus*, Titul. *Gratia.*

Busée, *De statibus hominum;* de statu divinæ gratiæ.

Lohner.
Summa Prædicantium.
Labatha.
} Titulo *Gratia.*

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Qui bonus est hauriet gratiam à Domino. Proverb. XII. 2.

Celui qui est bon puisera la grâce du Seigneur.

Gratiam et gloriam dabit Dominus. Psalm. 83.

Le Seigneur donnera la grâce et la gloire.

Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit. Eccl. IX, 1.

L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.

Placens Deo *factus est dilectus, placita enim erat* Deo *anima ejus.* Sapient. IV, 10.

Comme le juste a plu à Dieu, il en a été aimé ; car son âme était agréable à Dieu.

Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? nonne tu qui solus es ? Jobi XIV, 4.

Qui peut rendre pur celui qui est né d'un sang impur ? N'est-ce pas vous seul, Seigneur, qui le pouvez ?

Lavamini, mundi estote ; auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis ; si

Lavez-vous, purifiez-vous ; ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées ;

fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur. Isaiæ I, 16.

quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils seront blancs comme la neige.

Amice, quomodò hùc intrâsti, non habens vestem nuptialem? Matth. XXII, 12.

Mon ami, comment êtes-vous entré en ce lieu, n'ayant pas la robe nuptiale ?

Citò proferte stolam primam, et induite illum. Luc. XV, 22.

Apportez sa première robe et l'en revêtez.

Si quis diligit me, sermonem meum servabit : et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. Joan. XIV, 23.

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.

Ubi autem abundavit delictum superabundavit gratia; ut, sicut regnavit peccatum in mortem, ità et gratia regnet per justitiam in vitam æternam. Roman. V, 20.

Où il y a l'abondance du péché, DIEU a répandu l'abondance de la grâce; afin que, comme le péché avait régné en donnant la mort, la grâce, de même, règne par la justice, en donnant la vie éternelle.

Stipendia peccati mors, gratia autem DEI *vita æterna.* Rom. VI, 23.

La mort est la solde et le paiement du péché, mais la grâce donne la vie éternelle.

Ipse Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quòd sumus filii DEI. Rom. VIII, 16.

L'esprit de DIEU rend lui-même témoignage, à notre esprit, que nous sommes enfants de DIEU.

Si autem filii, et hæredes, hæredes quidem DEI, *cohæredes autem Christi.* Ibid. 17.

Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers de DIEU, et cohéritiers de JÉSUS-CHRIST.

Justificati gratìs per gratiam ipsius, per redemptionem quæ est in Christo JESU. Roman. III, 24.

Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui nous a été acquise par JÉSUS-CHRIST.

Gratia et veritas per JESUM-CHRISTUM, *facta est.* Joan. I, 17.

La grâce et la vérité a été apportée par JÉSUS-CHRIST.

Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus; Abba (Pater). Rom. VIII, 15.

Vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants de DIEU, par lequel nous crions : mon Père, mon Père.

Charitas DEI *diffusa est in cordibus nostris, per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* Rom. V, 5.

La charité de DIEU a été répandue dans nos cœurs par le SAINT-ESPRIT qui nous a été donné.

Nisi quis renatus fuerit ex aquâ et Spiritu-Sancto, non potest introire in regnum DEI. Joan. III, 5.

Nul ne peut entrer au royaume de DIEU, s'il ne renaît de l'eau et de l'ESPRIT-SAINT.

Nescitis quia templum DEI *estis, et Spiritus* DEI *habitat in vobis?* I Corint. II, 16.

Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de DIEU, et que l'Esprit de DIEU habite en vous ?

An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritûs Sancti, qui in vobis est, quem habetis à DEO. I Corint. VI, 19.

Ne savez-vous pa que les membres de votre corps sont le temple du SAINT-ESPRIT, qui réside en vous, et qui vous a été donné de DIEU ?

Qui adhæret Domino unus spiritus est. Ibid. 17.

Celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui.

Si habuero omnem fidem, ità ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. I Corinth. XIII, 2.

Quand j'aurais toute la foi possible, une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien.

Qui unxit nos DEUS, *qui et signavit nos, et dedit pignus Spiritus in cordibus nostris.* II Corinth. I, 21.

Celui qui nous a oints de son onction, c'est DIEU même, et c'est lui aussi qui nous a marqués de son sceau, et qui, pour arrhes de ce qu'il nous a promis, nous a donné le SAINT-ESPRIT dans nos cœurs.

Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus. II Corinth. IV, 7.

Nous portons ce précieux trésor dans des vases de terre.

Gratiâ estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis, DEI *enim donum est.* Ephes. II, 8.

C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est un don de DIEU.

Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum-Christum. Ephes. i, 5.

Dieu nous a prédestinés pour nous rendre ses enfants adoptifs par Jésus-Christ.

Filioli, quos iterùm parturiò donec formetur Christus in vobis. Galat. iv.

Mes chers enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

Secundùm suam misericordiam salvos nos fecit, per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritûs-Sancti, quem effudit in nos abundè per Jesum-Christum, *ut, justificati gratiâ ipsius, hæredes simus secundùm spem vitæ æternæ.* Tit. iii, 7.

Il nous a sauvés, à cause de sa miséricorde par l'eau de la renaissance, et par le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec une riche effusion, par Jésus-Christ ; afin que, justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers de la vie éternelle, selon l'espérance que nous en avons.

Voluntariè genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus. Jacobi i, 18.

C'est lui qui nous a engendrés par le mouvement de sa pure volonté, afin que nous fussions comme des prémices de ses créatures.

Deus *omnis gratiæ, qui vocavit nos in æternam suam gloriam, in Christo* Jesu. I Petri v, 10.

C'est le Dieu de toute grâce qui nous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire.

Deus *superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Ibid. 5.

Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.

Maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. II Petri i, 4.

Dieu nous a communiqué les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, afin de nous rendre, par ces mêmes grâces, participants de la nature divine.

Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei *nominemur et simus.* I Joan. iii, 9.

Considérez quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu.

Omnis qui natus est ex Deo, *peccatum non facit, quoniam semen ipsius in eo manet.* Ibid. 9.

Quiconque est né de Dieu ne commet point le péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui.

Qui servat mandata ejus in illo manet, et ipse in eo. I Joan, iii, 24.

Celui qui garde les commandements de Dieu demeure en Dieu, et Dieu en lui.

Deus *charitas est, et qui manet in charitate, in* Deo *manet, et* Deus *in eo.* Ibid. iv, 16.

Dieu est charité : et ainsi, celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.

Ego sitienti dabo de fonte aquæ vitæ gratìs. Apocal. xxi, 6.

Je donnerai gratuitement à boire de la source d'eau vive à celui qui a soif.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Adam]. — Le premier homme ayant été créé dans la justice originelle, a été aussi le premier des justes, et le premier qui reçut, avec la vie du corps, la vie de l'âme, qui est la grâce, par laquelle Dieu lui imprima des traits de sa ressemblance si bien marqués, qu'un Père de l'Eglise l'a appelé *Limum in* Deum *solidatum*, un limon de terre devenu un Dieu, par la ressemblance qu'il reçut avec son Créateur, au moment où il fut formé de ses mains. C'est, au sentiment des SS. Pères, ce qui est signifié par ces pa-

roles : *Fecit* DEUS *hominem ad imaginem et similitudinem suam.* Ils trouvent même du mystère dans ces paroles, en disant qu'il fut fait à l'image de DIEU par les puissances et les facultés de son âme, et à sa ressemblance par la grâce et les dons surnaturels. Mais, hélas ! la source de tous nos malheurs est venue de ce que ce premier homme perdit bientôt ce don précieux de la grâce ; ce qui eût causé la perte entière de sa postérité, si un DIEU-Homme ne fût venu au monde pour réparer cette ressemblance, et ne fût mort pour nous rendre et pour nous mériter cette grâce, qui est la vie de l'âme.

[Abraham]. — Quoique dans l'ancienne loi, le SAINT-ESPRIT ne fût pas encore donné aux hommes avec cette effusion et cette abondance qu'il le fut depuis, il ne laisse pas d'avoir été communiqué à un grand nombre de justes, et les mérites du Sauveur, qui ont remonté dans tous les siècles, ont été appliqués aux saints patriarches, aux prophètes et à plusieurs, qui ont reçu et conservé la grâce, par laquelle ils ont été justifiés. Il s'en est même trouvé quelques-uns plus chéris de DIEU, et qu'il a qualifiés du titre glorieux de ses amis. Tel a été le saint patriarche Abraham, le père des fidèles, et distingué entre les justes de l'ancienne loi. Ce qui fait que S. Chrysostôme, tout surpris que DIEU ait daigné appeler ce saint homme son ami, dit qu'un homme qui a été sur ce pied-là est parvenu au comble de toutes les grandeurs où l'ambition humaine peut prétendre ; qu'il est supérieur à toutes les louanges qu'on lui peut donner, et que dès-là il peut mériter le nom de grand, d'illustre et d'heureux, parce que ce seul titre comprend tout ce qui se peut imaginer de souhaitable sur la terre et dans le ciel. Or, c'est ce nom d'amis de DIEU dont le Fils de DIEU honore tous les justes qui sont en grâce, comme lui-même l'a déclaré à ses Apôtres : *Jàm non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.*

[Salomon]. — Il est rapporté, au 2e livre des Rois, chap. 12, que DIEU aima Salomon lorsqu'il commença à régner, et qu'il lui donna le nom d'aimable ; ensuite de quoi il remplit son esprit de sagesse, et sa volonté de justice et de droiture et de tous les dons qui accompagnent la grâce, qui est le terme et l'objet de l'amour que DIEU porte aux hommes : *Dominus dilexit eum, et vocavit nomen ejus* Amabilis Domino, *eo quòd diligeret eum Dominus.* Ainsi, DIEU honorant un homme juste de son amour, il lui donne quelque qualité intérieure, qui, d'odieux qu'il était, le rend aimable et agréable à ses yeux, et qui ne peut être que la grâce et les vertus qui l'accompagnent, parce que c'est cela seul qui nous rend dignes de l'amitié de DIEU. Heureux Salomon, s'il eût conservé cette grâce, et s'il fût toujours demeuré fidèle à Dieu.

[Autres justes de l'ancienne loi]. — Il n'est point nécessaire de faire ici un dénombrement de tous les justes qui ont été chéris de DIEU dans l'ancienne

loi : L'Ecriture n'aurait jamais fait des éloges si avantageux de quelques-uns, s'ils n'avaient possédé la grâce, qui seule était capable de les rendre considérables aux yeux de DIEU. Je me contente du témoignage que S. Paul rend à ceux qui ont été persécutés pour la justice : savoir que le monde ne méritait pas de les posséder. *Quibus dignus non erat mundus.* C'est qu'en effet il n'y a rien dans tout le monde qui soit comparable à la grâce, qui nous rend justes et grands devant DIEU.

[Esaü figure de ceux qui perdent la grâce]. Si les justes qui conservent la grâce ont droit à l'héritage du ciel, on peut dire aussi que ceux qui la perdent et qui négligent de la recouvrer renoncent à cet héritage céleste, et font comme le malheureux Esaü, qui céda son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et qui, après l'avoir ainsi perdu, ne se mit guère en peine de cette perte, qui lui coûta ensuite tant de larmes et de soupirs : *Abiit parvi pendens quòd primogenita vendidisset.* Hélas! que souvent nous estimons peu la grâce, qui est notre droit d'aînesse, et qui nous aurait assuré la possession de l'héritage du ciel! Nous la cédons pour un petit bien de fortune, pour un plaisir d'un moment, pour une fumée d'honneur, sans faire réflexion que c'est le prix du sang et des mérites d'un DIEU, le sceau de notre adoption, et qui nous donnerait un jour la possession du royaume du ciel. Ce qui est encore plus déplorable, c'est qu'après avoir vendu notre âme et perdu le trésor de la grâce, nous comptons souvent pour rien ou pour peu de chose ce bien que nous ne recouvrerons peut-être jamais : *Abiit parvi pendens quod primogenita vendidisset.*

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

Le Verbe Incarné, JÉSUS-CHRIST, DIEU et Homme, l'auteur de notre justification, comme l'appelle l'Apôtre, et qui nous a mérité la grâce qui nous réconcilie avec DIEU en effaçant nos péchés, n'est pas tant, en ce point, un modèle que nous puissions imiter que celui à qui nous devons nous adresser pour la demander et l'obtenir. Il est la grâce increée en qualité de Verbe divin, et en qualité de DIEU-Homme il nous l'a méritée par ses souffrances et par sa mort ; c'est son divin Esprit qui la répand dans nos cœurs, avec la charité, qui en est inséparable ; et enfin il a laissé à son Eglise les sacrements, qui sont autant de vives sources qui contiennent cette grâce, et des moyens de la recouvrer quand nous l'avons perdue.

[La Ste Vierge]. — Quoique la Sainte Vierge ait reçu la grâce sanctifiante

dès le premier moment qu'elle a reçu l'être et la vie, et cela par un privilége spécial et singulier, elle peut cependant servir aux hommes d'exemple et de modèle pour leur apprendre à la conserver et à la faire croître à tout moment, et à nous attirer sans cesse de nouvelles faveurs par ce moyen. Ce fut cette grâce, dont elle était remplie, qui attira sur elle les regards du Verbe éternel qui la choisit pour sa Mère, puisque l'ange qui lui annonça cette heureuse nouvelle l'appela pleine de grâce, comme s'il lui eût témoigné que c'était pour cela que Dieu était avec elle, et qu'elle allait concevoir le Verbe divin dans son sein. Cette Vierge sainte nous apprend de plus l'estime que nous devons faire de la grâce, puisqu'elle eût mieux aimé être privée de la qualité de Mère de Dieu, et de tous les avantages qui accompagnent cette incomparable dignité, que de perdre un seul degré de cette grâce qui faisait toute sa gloire et son bonheur. Nous pouvons ensuite admirer et imiter dans cette Mère de grâce, comme l'appelle l'Eglise, le soin qu'elle a pris de conserver ce précieux trésor, soin qui n'a pas été moins vigilant que si elle eût été sujette aux mêmes infirmités qui obligent le reste des hommes à prendre toutes les précautions imaginables pour ne le pas perdre. Mais ce qui nous doit inspirer une haute idée de cette grâce, dont nous faisons souvent si peu d'état, c'est que, au sentiment de S. Augustin, l'incomparable dignité de Mère de Dieu, si elle était séparée de la grâce qui l'accompagne et qui l'assortit, ne l'aurait pas rendue si considérable devant Dieu, que la grâce seule sans cette dignité : *Materna propinquitas parùm Mariæ profuisset, nisi prìùs* Deum *corde quàm carne gestâsset.*

[S. Jean-Baptiste]. — Entre les enfants des femmes, dit le Sauveur du monde (qui a voulu rendre justice au mérite de son saint précurseur), il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. Mais qu'est-ce qui l'a élevé à ce haut point de grandeur ? En quoi consistait ce mérite ? Qui l'a mis en telle considération devant celui qui ne peut se tromper dans le jugement qu'il fait des hommes ? Vous m'avouerez que ce ne peut être que la grâce, dont il portait un pronostic dans son nom, par laquelle il fut justifié étant encore renfermé dans le sein de sa Mère. Ce fut sur lui que le Sauveur, avant même de naître, fit le premier épanchement de la grâce qu'il était venu répandre sur les hommes ; et, comme il la versa abondamment sur celui qui devait être son Précurseur, et qu'ensuite ce saint homme l'avait augmentée par une vie si austère et si sainte, c'est cette grâce qui l'a rendu grand devant Dieu ; au lieu que les autres dons ou talents, les avantages et prérogatives, rendent seulement grand devant les hommes.

[Mot de S. Paul]. — Qui avait, ce semble, plus de sujet de s'assurer de l'état de grâce que S. Paul ? Ces ravissements jusqu'au troisième ciel, ce zèle de la gloire de Dieu, ce qu'il avait fait et souffert pour la procurer,

cet amour ardent qu'il sentait pour JÉSUS-CHRIST, ne devaient-ils pas lui répondre sûrement de cet état de grâce? Que dit-il pourtant? *Il est vrai que ma conscience ne me reproche rien ; mais je n'ai garde cependant de me croire innocent parce que je ne me trouve pas coupable.* (I Cor. IV). Mais quel est le sujet d'une crainte qui paraît si peu fondée ! C'est, ajoute-t-il, que celui qui me doit juger est un DIEU, qui a bien d'autres lumières et d'autres pensées que n'ont les hommes : *Qui me judicat Dominus est.* Et c'est ce qui nous doit faire trembler et nous doit continuellement tenir dans l'humiliation.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Si scires donum DEI (Joan. IV). — C'est de la grâce sanctifiante, aussi bien que de la grâce actuelle, que l'on doit dire ces paroles, puisqu'il n'y a rien qui nous soit donné plus gratuitement, point de faveur qui nous élève si haut et qui nous soit plus nécessaire, parce que de-là dépend tout notre bonheur. *Si scires donum* DEI : âme chrétienne, si tu connaissais le prix et la valeur de ce don, quelles actions de grâce ne rendrais-tu point à DIEU pour un si singulier bienfait. *Si scires* ! si tu le connaissais, quel soin ne prendrais-tu point de conserver un si précieux trésor ? Quelle précaution n'apporterais-tu pas pour ne le pas laisser perdre ? *O si scires donum* DEI ! Oh ! si tu pouvais savoir combien est charmante la beauté d'une âme unie à DIEU par la grâce et par la charité, de quels yeux il la regarde, quelle complaisance il a pour elle, quelles joies il lui promet, quelle place il lui prépare dans son royaume, souffrirais-tu jamais qu'une si grande beauté fût souillée en aucune sorte? ou, s'il arrivait qu'elle fût flétrie le moins du monde, pourrais-tu avoir du repos qu'à force de larmes et de pénitence tu ne lui eusses rendu son premier éclat?

Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis (Galat. III). — Qui que vous soyez qui avez reçu la grâce du Baptême, vous êtes revêtus de JÉSUS-CHRIST. C'est-à-dire que, selon le sentiment de S. Paul, pour bien définir un homme qui est en possession de la grâce sanctifiante, et pour en bien concevoir l'excellence et la dignité, il faut concevoir un homme qui est tout rempli et revêtu de JÉSUS-CHRIST, tout couvert et enrichi des biens et des mérites d'un DIEU souffrant. C'est pourquoi cet apôtre pousse encore ce sentiment plus loin, et dit hardiment que nous ne sommes qu'un même esprit et que nous n'avons qu'une même vie avec JÉSUS-CHRIST : *Qui adhæret Domino unus spiritus est. — Vivo ego, jàm non ego, vivit verò in me Christus.*

Oportet te nasci denuò (Joan. III). — C'est le langage ordinaire du disciple bien-aimé, et de l'apôtre S. Paul, qu'il faut renaître, recevoir une nouvelle naissance par la grâce, afin de mener une nouvelle vie. En effet, un homme né et régénéré de cette manière devient tout autre qu'il n'était. Dans la première naissance, c'était un enfant de colère, et dans la seconde c'est un objet de la complaisance et de l'amour de son Créateur. Dans la première, ce n'est qu'un amas de corruption, de péché et de misère : dans la seconde, c'est un homme lavé de ses souillures, orné de vertus et de saintes habitudes qui le portent au bien et à de saintes actions. C'est une nouvelle créature, qui a entièrement changé de mœurs, de qualités, d'extraction, puisqu'elle n'est plus née de la volonté de la chair ni de la volonté d'un homme, comme dit l'Evangéliste S. Jean, mais qui, étant née de Dieu même, prend des inclinations toutes divines, et de tous autres sentiments que ceux qu'elle avait auparavant? c'est, en un mot, un homme tout nouveau : *O miracula divinæ regenerationis!* s'écrie le saint et savant André, patriarche de Jérusalem.

In quo signati estis. (Ephes. I.) C'est une chose remarquable de voir qu'après avoir reçu la grâce, l'Ecriture parle de nous, qui ne sommes que ses enfants adoptifs, comme elle parle de celui qui est son Fils unique par nature. Car S. Jean dit du Verbe incarné que Dieu l'a marqué, c'est-à-dire qu'il a imprimé et exprimé en lui la figure de sa substance, qu'il lui a communiqué sa nature propre et tous les caractères de ses grandeurs. C'est pourquoi il l'aime infiniment, et ne peut s'empêcher de l'aimer. Le texte sacré ne dit-il pas quelque chose de semblable de nous, et presque dans les mêmes termes, après l'infusion de la grâce : *In quo signati estis?* Il vous a marqués du sceau de sa grâce , qui vous donne avec lui une ressemblance de nature, qui fait qu'il vous regarde comme ses enfants bien-aimés, l'objet de ses complaisances.

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ (Sap. VII). C'est ce que le plus sage des hommes a dit du don de sagesse qu'il avait reçu de Dieu, et qui fut à son égard une source de toutes sortes de biens, parce que tous les autres étaient comme des suites et des apanages de celui-là, qui emportait avec lui tous les autres biens. Je crois qu'on ne peut faire une application plus juste de ces paroles qu'en disant que la grâce dont nous parlons est un bien qui porte en conséquence tous les autres biens, la foi, l'espérance, la charité, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit ; car ce sont les véritables biens, et qui, outre cela, nous mettra un jour en possession de tous les biens du ciel, et de Dieu même, qui est le bien par essence. De sorte qu'on peut dire d'elle en vérité : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.*

Opera quæ ego facio, ipsa testimonium perhibent de me. (Joan x). « Les

œuvres que vous me voyez faire rendent témoignage de moi, et font voir qui je suis », disait le Sauveur du monde aux juifs. Un chrétien devrait le dire après avoir reçu la grâce et avoir été élevé à la dignité d'enfant de Dieu. Car si, selon les règles de la philosophie, l'opération doit être conforme à l'être et à la qualité de la personne, comment faire connaître que nous sommes des hommes tout divins, élevés à la dignité d'enfants de Dieu, que par des actions conformes à cette divine naissance? *Genus electum et regium regenerationis suæ respondeat origini,* dit un savant auteur. C'était une adresse des héros de l'antiquité, au rapport de S. Augustin, pour s'animer à de hautes entreprises, de publier et même de se persuader qu'ils étaient descendus de la race des dieux. Mais il n'est pas besoin de se tromper soi-même, ni d'user de fiction. Nous avons reçu de Dieu même une divine naissance, par le moyen de la grâce : il faut donc que nos actions en rendent un fidèle témoignage, que nous ayons des sentiments dignes de la dignité à laquelle nous sommes élevés par cette adoption, et que nous puissions dire : *Opera quæ ego facio , ipsa testimonium perhibent de me.*

Vivo ego, jàm non ego, vivit verò in me Christus (Galat. II). Quand nous avons reçu la grâce, nous pouvons dire non-seulement que Jésus-Christ nous fait vivre d'une nouvelle vie, mais que Jésus-Christ même vit en nous : *Vivit verò in me Christus.* On peut même ajouter que Jésus-Christ, qui est formé en nous par la grâce, selon le langage du même S. Paul, s'accommode et se conforme à l'état de cette grâce, et en souffre les altérations et les vicissitudes. Car il est languissant en nous quand cette grâce est languissante : *Christus infirmatur in vobis ;* et par-là même il est fort et vigoureux, quand nous y sommes bien affermis ; il est en danger de perdre cette vie qu'il a dans nous, quand cette grâce court risque de se perdre, et enfin il meurt quand le péché, qui est la mort de l'âme, a tout à fait éteint la grâce qui lui donnait une vie particulière en nous.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Dei *gratia non solùm omnia sidera et omnes cælos, verùm etiam omnes angelos supergreditur.* August. II ad Bonifac. 6.

La grâce de Dieu surpasse en dignité et en excellence non-seulement les astres et les cieux, mais même les esprits célestes.

Divinam poscamus gratiam : nàm quidquid aliud petitur, nihil petitur ; non quia nulla omninò res est, sed quia, tantæ rei compa-

Demandons à Dieu sa grâce : car, quelque autre chose qu'on lui demande, c'est ne lui rien demander ; non que ce soit rien en effet,

ratione, quidquid aliud concupiscitur nihil est. Id. in Joan. 102.

mais parce que quoi qu'on puisse lui demander, en comparaison d'une chose si excellente, doit être regardé comme rien.

Gratia DEI *donum* DEI *est; donum autem maximum ipse Spiritus-Sanctus est, et ideò gratia* DEI *dicitur.* Id. Serm. 61 De verbis Domini.

La grâce de DIEU est un don qui vient uniquement de DIEU; or, le plus grand de tous les dons est le SAINT-ESPRIT, lequel pour cette raison est appelé grâce de DIEU.

Sicut anima carnis, sic DEUS *vita est animæ.* August. Serm. 10. De verbis Apost.

Comme l'âme est la vie du corps, de même DIEU est la vie de l'âme.

Non sunt in te charitatis viscera, si luges corpus à quo recessit anima, et non luges animam à quâ recessit DEUS. Id. Serm. 125.

Vous n'avez point la tendresse de la charité, si vous pleurez sur un corps que l'âme a quitté, et restez insensible au malheur de l'âme dont DIEU s'est retiré.

Opus gratiæ est ut moriamur peccato. August. in Rom.

C'est le propre de la grâce de nous faire mourir au péché (et de faire mourir le péché en nous).

Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi feliciùs Christum corde quàm carne gestâsset. Id.

La proximité du sang que donne la qualité de mère n'eût servi de rien à Marie, si elle n'eût plus heureusement porté JÉSUS-CHRIST dans son cœur que dans son sein.

Sicut primus homo conditus est ad imaginem et similitudinem DEI, *ità, in secundâ generatione, quicumque Spiritum-Sanctum fuerit consecutus, obsignatur ab eo et figuram conditoris accipit.* Hieronym.

De même que le premier homme fut d'abord créé et formé à la ressemblance de DIEU, ainsi, dans la régénération de l'homme, qui se fait par la grâce, quiconque a reçu le SAINT-ESPRIT est marqué de son sceau et reçoit la ressemblance de son Créateur.

O mira divinæ bonitatis dignatio! servi non sumus digni nominari, et amici nominamur! Gregorius.

O l'admirable condescendance de la bonté divine! nous ne méritons pas le nom de serviteurs, et DIEU daigne bien nous appeler ses amis!

Maxima securitas et inexpugnabilis murus est gratia DEI. Chrysost. Homil. 46 in Genes.

La grâce du Seigneur est une défense sûre, un mur inexpugnable.

Omnia dona excedit hoc donum, ut DEUS *hominem vocet filium, et homo* DEUM *nominet Patrem.* Leo, de Nativit.

C'est un don au-dessus de tous les dons, que DIEU veuille bien donner à l'homme la qualité d'enfant, et que l'homme appelle DIEU son père.

Agnosce, ô Christiane, dignitatem tuam! et, divinæ consors factus naturæ, noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire. Id. Ibid.

Reconnais, Chrétien, la haute dignité à laquelle tu as été élevé: et après avoir été fait participant de la nature divine, ne retourne point à ton ancienne condition par une manière de vie qui dégénère de ta noblesse.

In veritate didici nihil æquè efficax esse ad gratiam promerendam, retinendam, recuperandam, quàm si omni tempore inveniaris non altum sapere. Bernard. 55 in Cantic.

J'ai reconnu en vérité qu'il n'y a rien de plus puissant pour mériter et conserver la grâce, et pour la recouvrer quand on l'a perdue, que d'être humble et de ne jamais s'en faire accroire.

Pretiosa est gratia mea; non patitur se misceri extraneis rebus, nec consolationibus terrenis. Imitat. Christi, III, 53.

Ma grâce est précieuse: elle ne peut souffrir de commerce avec les intrigues du monde et avec les consolations de la terre.

Magnam gratiam homines apud DEUM *haberent, si medietatem eorum quæ pro gratiâ mundi expendunt pro gratiâ* DEI *expenderent.* S. Thomas, Opuscul. 38.

Les hommes se rendraient extrêmement agréables à DIEU, s'ils employaient pour mériter son amour la moitié de ce qu'ils font pour plaire au monde.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — La grâce habituelle et sanctifiante est un accident spirituel et une qualité surnaturelle et infuse que Dieu verse dans l'âme, pour la laver, la justifier et la rendre agréable à ses yeux, et par laquelle il l'élève à la qualité d'enfant de Dieu, lui donne droit à l'héritage du ciel et à la possession de Dieu même. C'est la définition que les théologiens en donnent. Elle s'appelle *habituelle*, parce que c'est une habitude infuse, que nous ne pouvons acquérir ni mériter de nous-mêmes, et que Dieu seul peut répandre dans l'âme. C'est pourquoi elle est surnaturelle, et plus noble que tout ce qui est dans l'ordre naturel. Elle est aussi appelée *justifiante* et *sanctifiante,* parce qu'en effet elle rend l'âme juste et sainte, la perfectionne, l'embellit et la rend agréable aux yeux de Dieu, qui ne peut ensuite s'empêcher de l'aimer. Elle est, de plus, une habitude, parce qu'elle demeure dans l'âme d'une manière stable et permanente, après que les grâces actuelles et les actes passagers de foi, d'espérance et de charité, lui ont servi de disposition, et lui ont, pour ainsi dire, frayé le chemin. Et comme toute habitude n'est pas pour demeurer oisive et inutile, elle est aussi un principe divin qui nous fait agir surnaturellement, et sans lequel nous ne pourrions jamais faire aucune action qui méritât le ciel et une récompense éternelle.

[Différences]. — Il y a plusieurs différences entre la grâce actuelle, et la grâce habituelle. En voici les principales. La première est passagère, et ne dure qu'autant que durent les actes dans lesquels elle consiste ; mais la seconde est d'une durée perpétuelle, de sa nature, et il n'y a que le péché qui la fasse cesser d'être. La première est absolument nécessaire pour bien opérer; la seconde est seulement nécessaire pour agir avec mérite, et non simplement pour bien agir, parce qu'un homme quoiqu'il soit en péché mortel, peut faire des actes intérieurs de vertu, aidé de la grâce actuelle, et par ces actes se disposer à recevoir la grâce habituelle. La première dépend de Dieu seul, nullement de notre liberté ; parce qu'il n'est pas en notre pouvoir que Dieu nous donne telle et telle pensée, tel et tel mouvement dans notre volonté : la seconde ne se donne jamais que selon notre liberté, parce que nul n'est justifié qu'il ne le veuille, excepté les enfants qui n'ont pas l'usage de la raison, et qui sont justifiés par le baptême. Enfin, la première est dans les puissances de l'âme,

dans l'entendement et dans la volonté, comme dans son sujet: la seconde réside dans le fond et la substance de l'âme, de sorte qu'elle est comme l'âme de notre âme même, et la fait vivre d'une vie surnaturelle et divine.

La grâce sanctifiante, selon que le concile de Trente ordonne de le croire sous peine d'anathème, ne consiste pas seulement dans la rémission des péchés: c'est quelque chose d'inhérent, comme il parle, et une qualité divine imprimée dans l'âme, et comme un rayon de lumière qui efface toutes les taches de l'âme et qui en augmente la beauté, qui rend formellement juste celui qui la possède, et non pas par la seule imputation de la justice de Jésus-Christ, ainsi que disent les hérétiques. C'est ce que l'Ecriture nous marque clairement, lorsqu'elle assure, que la grâce est répandue dans nos cœurs, et qu'elle l'appelle ordinairement les arrhes et les gages du Saint-Esprit.

Cette grâce justifiante et habituelle nous unit encore à Jésus-Christ, comme des membres à leur chef: de sorte que, de même que tous les membres du corps humain reçoivent de la tête la force et le mouvement qui leur est nécessaire pour s'acquitter de leurs propres fonctions, c'est aussi de la plénitude de Jésus-Christ que la grâce qui nous rend capables de toutes les actions chrétiennes se répand sur tous ceux qui sont purifiés par le Baptême ou par les autres sacrements.

[Autres principes]. — Cette grâce a une telle opposition avec le péché mortel, que, comme elle les efface tous, quelque énormes qu'ils soient et à quelque nombre qu'ils puissent monter, lorsqu'elle est répandue dans l'âme, de même la volonté n'a pas plus tôt consenti à un seul, de quelque espèce qu'il puisse être, que nous perdons toute la grâce sanctifiante que nous avions, et par laquelle Dieu demeurait en nous comme dans son temple et dans son palais. Il nous fait perdre entièrement ce don si précieux qui nous rendait justes, qui nous mettait au nombre de ses amis, qui nous élevait à la dignité de ses enfants adoptifs, et en vertu duquel nous pouvions nous promettre le royaume du ciel et toutes sortes de faveurs et d'assistances en ce monde.

L'alliance et l'étroite union qui est entre la grâce et la charité fait qu'on a de la peine à en bien remarquer la différence. C'est une question plus propre à l'Ecole qu'à la chaire. Mais, qu'elles soient réellement distinguées, ou non (ce qu'il faut laisser décider aux théologiens), il n'est pas hors de propos d'avertir qu'elles ne sont jamais l'une sans l'autre, que tous les avantages et tous les effets particuliers de la grâce sont attribués à la charité, et que, réciproquement, tous les priviléges et les prérogatives que l'Ecriture donne à la charité, comme à la reine des vertus, appartiennent, par un pareil droit, à la grâce. Et par conséquent, qui dira que la charité fait l'office de la grâce, et la grâce celui de la charité, ne se méprendra pas beaucoup, puisque les théologiens sont partagés sur

cette question, et ne pourra se tromper en disant que ces deux choses sont si étroitement unies, qu'on peut expliquer la nature de l'une en expliquant celle de l'autre, et que, quoique l'une nous fasse aimer DIEU et l'autre être aimé de DIEU, il est toujours vrai qu'elles se tiennent de si près qu'elles sont inséparables.

[Excellence de la grâce sanctifiante]. — S. Pierre dit que DIEU non-seulement nous a promis des dons grands et précieux, mais qu'il a tenu ses promesses ! *Maxima et pretiosa nobis promissa donavit.* Et ces dons ne sont autres que la grâce sanctifiante, avec les vertus infuses qui en dépendent, et les dons du SAINT-ESPRIT, n'y ayant rien en nous de plus grand ni de plus précieux. Or, la grâce tient le premier rang parmi ces dons, parce qu'ils dépendent d'elle. Car, comme notre âme opère, par ses puissances, les opérations naturelles, de même la grâce opère, par les vertus infuses et par les dons, les opérations surnaturelles. Le juste vit et opère par la foi, par l'espérance, par la charité, et par les autres vertus, comme l'âme connaît par l'entendement, se ressouvient par la mémoire, et veut par la volonté. Ainsi, comme l'âme est le principe de la vie naturelle, la grâce l'est de la vie surnaturelle; l'âme n'est jamais sans ses puissances, ni la grâce sans les vertus et les dons qui en sont inséparables.

Figurez-vous, d'un côté, les plus hautes et les plus sublimes intelligences, et tout ce qu'il y a de plus grand dans l'ordre naturel, et de l'autre côté un seul degré de grâce : les théologiens vous diront que ces esprits si nobles ne sont que le sujet capable de recevoir cette divine forme de la grâce; ils ne sont que ce qu'est l'air à l'égard de la lumière, laquelle de ténébreux le rend éclatant ; encore y a-t-il moins de proportion entre ces esprits sublimes et cette divine splendeur, qu'entre l'air et la lumière corporelle. Mais la grâce est d'un ordre plus élevé que tout ce qui est compris, et même que tout ce qui est possible dans la nature ; et, quand DIEU créerait à tous les moments des anges qui se surpasseraient toujours par de nouveaux degrés de perfection, la grâce serait toujours au-dessus d'eux, et jamais leur nature ne l'égalerait en perfection. C'est pour cela que S. Thomas dit que la grâce est en quelque façon infinie, non absolument, mais par une infinité relative, qui consiste en ce qu'il n'y a rien, dans tous les ordres inférieurs, qui lui soit comparable. Ajoutez que, si toute la grandeur et la noblesse des êtres créés se prend du rapport qu'ils ont avec DIEU, qui, comme dit S. Denys, est la mesure de toutes choses, en sorte que chaque nature est autant excellente qu'elle approche plus de la sienne, la grâce élève l'homme incomparablement plus haut devant DIEU, et l'approche plus de lui, que toutes les autres qualités imaginables dans l'ordre de la nature.

[Qualité ou accident]. — C'est une opinion de plusieurs SS. Pères, et que quelques grands théologiens ont adoptée, que la communication de la

grâce et de la charité est une communication même substantielle du SAINT-ESPRIT, et ensuite de la Divinité, puisque la personne du SAINT-ESPRIT ne nous a pas moins été donnée et envoyée que celle du Fils. De sorte que, dans cette opinion, comme il se fait une union substantielle et personnelle entre le Verbe Divin et l'humanité sainte du Sauveur, de même, par le moyen de la grâce sanctifiante, il se fera une union, non à la vérité hypostatique et personnelle, mais pourtant réelle et véritable, entre le SAINT-ESPRIT et l'âme fidèle, à qui il est donné et communiqué : *Per* SPIRITUM-SANCTUM *qui datus est nobis.* Or, quoique cette opinion ne soit pas la plus commune, bien loin d'être contraire à la foi, elle est appuyée d'un grand nombre de passages et d'expressions de l'Ecriture, et de l'autorité de presque tous les Pères grecs, et sert merveilleusement à relever l'excellence de la grâce et la dignité des chrétiens qui possèdent ce précieux trésor.

Les dons de la grâce, dit un célèbre théologien, Suarez, ont cela de propre, qu'ils exigent, par un droit qui leur est connaturel, une présence réelle des personnes divines dans l'âme sanctifiée par ces dons : de sorte que si, par une supposition absolument impossible, DIEU n'était point en tout lieu par son immensité, encore voudrait-il être dans cette âme par une présence personnelle, et y demeurerait tant que la grâce y subsisterait. D'où il est évident que ceux en qui DIEU est de la sorte le possèdent en quelque façon : car enfin, qu'y a-t-il de plus à nous qu'un être qui, nous étant très-intimement présent, et plus présent, pour ainsi dire, que nous-mêmes, nous est encore tellement lié par amour qu'il voudrait avoir en nous une présence réelle, s'il n'y était point par une nécessité de nature ? Que si celui qui est aimé possède la personne qui l'aime, par la force et l'empire de cet amour, celui qui est aimé jusqu'à ce point où tout l'amour des créatures ne peut aller ne possède-t-il pas d'une excellente manière DIEU même, puisque la hauteur infinie de sa majesté n'empêche pas qu'il ne l'aime de la sorte ?

Si cette grandeur immense à laquelle les justes sont élevés par cette union de la divinité avec leurs âmes vous semble incroyable, que répondrez-vous à l'autorité des saintes lettres, qui nous assurent que nous sommes des dieux ; *Ego dixi : Dii estis ;* et qu'il se fait en l'âme de ceux qui sont en grâce une réelle communication de la Divinité ? que répondrez-vous à S. Paul, qui dit (Epître aux Romains) que la charité de DIEU s'est répandue dans nos cœurs par le SAINT-ESPRIT qui nous a été donné ; et ailleurs : « Vous devenez le sanctuaire où DIEU habite par le SAINT-ESPRIT. » N'est-ce pas la promesse que le Fils de DIEU a faite par S. Jean à ceux qui observeraient ses commandements : Que lui et son Père viendraient en eux et y établiraient leur demeure ? Rien peut-il mieux expliquer comment nous sommes enfants de DIEU, et faire comprendre cette adoption divine, que de dire que ce n'est pas seulement l'infusion et le caractère de la grâce, mais que c'est cette présence particulière et cette com-

munication très-intime de la divinité qui a cet effet. Mais, comme c'est par le moyen de la grâce que se fait cette communication, nous pouvons dire sans crainte qu'après l'union hypostatique il n'est rien de comparable à cette union que la grâce fait entre Dieu et nous ; ce qui a même fait dire à quelques théologiens que l'infusion de cette grâce était comme une extension ou du moins une imitation de l'Incarnation : avec cette différence néanmoins, que l'union hypostatique fait une unité de suppôt et de personne, ce que ne fait pas la grâce : celle-là fait un Homme-Dieu et un Fils de Dieu par nature, et celle-ci des enfants par adoption. On peut donc justement dire, avec S. Pierre, d'un homme qui est en grâce, qu'il participe de la nature de Dieu.

[Principe surnaturel en nous]. — Quand nous voyons l'air tout rempli d'épaisses ténèbres, et puis tout éclatant et pénétré de lumière, il est facile de juger qu'il n'a pas lui-même cette clarté, mais qu'elle vient d'un principe plus haut, qui est le soleil : car, si la lumière provenait de la nature de l'air, elle y serait permanente, sans vicissitude. Ainsi, quand nous remarquons en notre nature des effets si différents, quand nous considérons qu'en suivant ses inclinations elle va dans le débordement des vices, et que, même en suivant la conduite de la raison sans autre lumière, elle demeure dans les termes d'une vertu qui n'a rien de sublime, que dans les saints elle s'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, ne faut-il pas dire que cette sainteté si éminente vient d'un principe supérieur à leur capacité, que cette différence ne se peut rencontrer dans les seules forces de la nature, et qu'ainsi elle consiste en quelque qualité ou habitude qui leur est communiquée de plus haut, et que nous appelons la grâce sanctifiante, qui doit même être encore aidée par une grâce actuelle qui nous excite !

[Deux effets de la grâce habituelle]. — On reçoit la grâce habituelle ou par le Baptême ou par la Pénitence. Si on la reçoit par la Pénitence, on y est disposé par les grâces actuelles, qui mettent l'âme en état de recevoir cette qualité surnaturelle qui fait les hommes enfants de Dieu ; de quelque manière qu'elle soit infuse dans l'âme, soit par le Baptême, soit par la Pénitence elle y opère toujours ce premier effet. Son second effet c'est d'être le principe de la vie chrétienne et surnaturelle, obligeant Dieu à donner à l'âme les secours nécessaires pour pratiquer la vertu, savoir des lumières pour éclairer l'esprit, des inspirations pour toucher le cœur, un frein pour réprimer la concupiscence, une vigueur pour surmonter la faiblesse et la lâcheté naturelle. Outre cela, elle sert encore de fond pour mériter la gloire éternelle et son augmentation à elle-même.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Nature et excellence de la grâce habituelle]. — S. Thomas, parlant de la grâce, dit qu'elle est la plus noble de toutes les qualités, et la plus excellente de toutes les formes ; qu'elle est même plus noble et plus excellente que la vertu de charité, que la lumière de gloire qui élève l'âme et la rend capable de soutenir les éclairs de la Divinité ; et enfin plus noble que la vision béatifique, c'est-à-dire que la claire vue de Dieu même. La raison qu'il en apporte est que, quoique toutes ces qualités soient surnaturelles, divines et infiniment élevées, elles ne sont que des propriétés, des apanages et des suites de cette grâce, qui par elle-même nous rend agréables à Dieu, et attire comme à sa suite tout le reste : au lieu que la grâce est une participation formelle et comme le caractère et le sceau de la nature divine, qui est sainte essentiellement. De manière que la grâce dont nous parlons est proprement le prix du sang du Fils de Dieu, la forme surnaturelle qui donne un être divin et un état surnaturel à l'âme, le terme de notre régénération, l'effet de notre adoption, la cause de notre glorification et de notre bonheur éternel. Cet éloge, quoique exprimé en termes de l'Ecole, n'est point au-dessus de l'intelligence du commun des chrétiens ; et je ne sais ce qui pourrait nous donner une plus haute idée de la grâce, qui est le don précieux par lequel Dieu a voulu élever la nature de l'homme au-dessus de tout ce qui est purement dans l'ordre naturel. (*Livre intitulé* De l'innocence et de la grâce).

[La grâce nous unit à Dieu]. — Dieu, s'étant fait homme, non-seulement a pris le dessein de rétablir l'homme dans la perfection où il avait d'abord été créé, mais il a voulu encore se l'unir d'une manière surprenante par la grâce, qui est le nœud de l'amitié qu'il a voulu contracter avec lui. Il ne lui suffit pas de lui faire l'honneur de le souffrir à son service, honneur préférable à tous les sceptres et à tous les empires ; il lui donne de plus la qualité d'ami, en changeant celle de serviteur : *Non dixi vos servos, sed amicos.* Quoi ! l'homme, ce rien, et moins que rien par le péché, au lieu des supplices infinis que ses crimes méritaient, est élevé à la qualité glorieuse d'ami de Dieu ! On ne se peut assez étonner d'apprendre, dans l'Ecriture, qu'Abraham, avec tout le mérite de sa personne, ait été appelé

l'ami de DIEU, et de ce que, dans l'Exode, DIEU parlait à Moïse comme un homme a coutume de parler à son ami. C'étaient alors des faveurs fort rares, et qui ne s'accordaient qu'à des personnes d'un mérite distingué. Mais, dans la loi de grâce où nous vivons, cette qualité glorieuse est offerte et accordée à tous les chrétiens ; DIEU même recherche leur amitié ; il les sollicite et les presse d'accepter cette faveur, qu'ils devraient acheter au prix de tous les biens imaginables : car c'est à eux que ces paroles s'adressent : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais je vous appellerai mes amis* (Joan. v). Heureux le chrétien s'il sait faire un digne usage de ce bienfait ; si, étant aimé d'un DIEU, il correspond à son amour, et s'il sait l'aimer en vérité ! « O DIEU, que vos amis me paraissent élevés en gloire, et que leur principauté me semble puissamment affermie ! » s'écriait le Prophète-Royal, dans la pensée du bonheur dont jouissent les saints dans le ciel. Mais ne devrions-nous pas tenir le même langage à l'égard des saints qui sont sur la terre, puisque, possédant la grâce et l'amitié de DIEU, qui leur donne droit à la gloire et à son royaume, ils sont tirés du rang de serviteurs et élevés à celui d'amis, qui est autant que de commencer à régner avec lui, et établir leur pouvoir auprès de lui : *Nimìs honorati sunt amici tui*, *Deus ; nimìs confortatus est principatus eorum.* (Tiré en partie de **Boudon**, *Le Chrétien inconnu*).

[La grâce nous fait enfants adoptifs de Dieu]. — Lorsque la plénitude du temps est venue, dit l'Apôtre, DIEU a envoyé son Fils, qui a été fait d'une femme. Il a été soumis à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, et que l'adoption des enfants fût accomplie en nous. Mais cette adoption est toute autre que celle qui se fait parmi les hommes. L'adoption humaine ne peut transmettre ni le mérite ni l'esprit de l'adoption dans le fils adoptif pour être le principe de sa vie, l'esprit de son esprit, l'exemple de sa conduite, et le modèle de toutes ses actions : ce que fait l'adoption divine. C'est pourquoi l'Apôtre dit encore : « Parce que vous êtes les enfants de DIEU, il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : *Abba*, mon Père. » Après cela, l'Apôtre conclut que nous ne sommes plus serviteurs, mais enfants de DIEU. Quel honneur ! quelle gloire ! quel avantage d'avoir un même Père avec JÉSUS-CHRIST ! Ainsi, le Sauveur ordonne à Madeleine de dire à ses frères, qui sont ses disciples ; *Je vais monter à mon Père et à votre Père*. Et, dans la prière qu'il leur enseigne, il veut qu'ils le qualifient de ce même nom. N'est-ce pas là une faveur qui passe toutes les faveurs imaginables, qu'un DIEU appelle l'homme son fils, et que l'homme appelle DIEU son père, et que DIEU appelle l'homme son enfant, et qu'il le soit véritablement : *Videte qualem charitatem dedit nobis* DEUS, *ut filii* DEI *nominemur et simus. (Le même)*.

[Principe d'une vie nouvelle]. — Le Verbe divin s'est incarné et est venu au monde non-seulement pour nous donner sa grâce et nous réconcilier avec

son Père, mais encore pour être le principe d'une nouvelle vie et d'un nouvel esprit en nous, et pour nous mettre dans des dispositions conformes à cet état : c'est-à-dire que ce n'est pas assez à un chrétien de recevoir une nouvelle naissance par le moyen de la grâce, il doit de plus vivre de la vie qui la suit, et entrer dans les fonctions et les opérations qui la doivent accompagner. Car, comme la vie n'est que pour agir, jusque-là que nous disons qu'une personne est privée de la vie naturelle lorsqu'elle n'en donne aucun signe par aucun mouvement, par aucune action, de même la grâce, qui est en nous le principe d'une nouvelle vie toute surnaturelle et toute divine, ne nous est pas donnée pour demeurer oisive, mais pour produire des actions saintes, des pensées saintes, des désirs saints, des actions en un mot qui, ayant DIEU pour principe, le doivent aussi avoir pour fin et pour objet ; autrement, on peut dire de nous ce que le disciple bien-aimé dit dans l'Apocalypse à un évêque qui avait perdu la grâce : *Nomen habes quòd vivas, et mortuus es.* Vous avez le nom, l'apparence et les dehors d'un chrétien; vous vous acquittez même de quelques devoirs extérieurs attachés à ce beau nom ; mais, comme cela ne part pas d'un principe intérieur, qui est la charité et la grâce habituelle, vous n'avez que le nom de la vie et d'un homme vivant ; vous êtes comme ces machines qui se remuent par ressorts, et qui, n'ayant pas le mouvement ni l'action en elles-mêmes, ne peuvent aussi être appelées vivantes. Or, vous connaîtrez par-là si vous vivez de la vie de la grâce, de cette vie sainte et divine dont nous parlons, en comparant la vie que vous menez maintenant avec celle que vous meniez lorsque vous viviez dans le déréglement et dans la disgrâce de DIEU. La première vie n'avait de mouvement que pour les plaisirs, les honneurs et les biens de la terre : voyez si la seconde n'en a plus que pour DIEU et pour les biens célestes. La première ne vous rendait sensibles qu'à vos commodités, à vos avantages et à vos intérêts : examinez si maintenant vous n'êtes touché que de ce qui peut plaire à DIEU, que de ce qui peut procurer sa gloire, et vous faire entrer plus avant dans son amitié. La première vous attachait au monde et aux biens périssables : la seconde ne doit avoir en vue que les biens éternels. C'est à ces marques que vous connaîtrez si vous êtes vivants de cette vie divine et surnaturelle, qui fait de nous de nouvelles créatures, comme parle S. Paul. **(Anonyme)**.

[Elle nous rend grands devant Dieu]. — Ce qui doit nous faire concevoir une haute idée du bonheur inestimable que nous possédons en possédant la grâce, c'est qu'elle est la seule chose que DIEU même estime, et qui nous rend considérables à ses yeux. De manière que, quand nous aurions toutes les autres perfections d'esprit et de corps, tous les dons et tous les talents imaginables, la puissance, la beauté, la sagesse, la pénétration, et tout ce qui peut attirer l'admiration et les applaudissements des hommes, si nous sommes privés de ce don précieux de la grâce, nous ne sommes rien devant

Dieu, dont le jugement et l'estime est la règle de tout ce qui est véritablement grand et estimable ; et nous pouvons toujours dire, avec l'Apôtre, que, sans la charité, qui est ou la même chose que la grâce, ou qui en est inséparable, nous ne sommes rien : *Charitatem autem non habuero, nihil sum.* Jugeons-en, chrétiens, par son contraire. Qu'est-ce qui rend le démon si vil, si méprisable, et la plus malheureuse de toutes les créatures, de la plus noble, la plus parfaite, et la plus excellente qu'il était, puisque à la réserve de la grâce, qu'il a perdue par sa faute et par sa malice, il possède encore tous les mêmes biens et les mêmes avantages naturels qu'il possédait avant sa rébellion ? Car, en effet, le moindre des démons est plus éclairé que le plus grand génie qui ait jamais été sur la terre, et peut-être que tous les hommes ensemble ; toutes les richesses de la nature sont en sa disposition, et il semble que Dieu les lui ait abandonnées. Il a la connaissance des plus rares secrets, la clef de toutes les sciences, l'intelligence de tout ce qui s'est passé dans le monde. Et néanmoins, avec tant de science, de richesses et de pouvoir, avec tant de talents et de perfections naturelles, parce que le démon a perdu la grâce, il est infiniment malheureux, et tant d'avantages qui lui restent du débris de sa fortune ne sont pas seulement en ligne de compte ; un seul dégré de grâce qui lui manque le rendra éternellement malheureux, sans que le domaine de tout ce monde, que le Fils de Dieu semble lui attribuer, puisse le dédommager de cette perte. N'est-ce pas, chrétiens, ce que je dis : qu'il n'y a rien qui nous puisse rendre considérables devant Dieu que la grâce, qui s'appelle vie, non-seulement parce qu'elle nous donne un nouvel être, mais encore parce que, comme la vie est le fondement de tous les autres biens, de même la grâce nous donne droit à tous les autres biens célestes et surnaturels, qui sont les véritables biens ?

Ajoutez que, en suite de l'adoption divine qui se fait par la grâce, nous avons un droit acquis et une juste prétention sur le royaume du ciel et sur tous les biens de Dieu. Car, comme dit l'Apôtre, si nous sommes les enfants de Dieu, nous sommes, par une conséquence nécessaire, déclarés ses héritiers : *Si filii, et hæredes.* De sorte que, quand il répand la grâce dans nos âmes pour être le sceau et le caractère de notre adoption, il nous donne, pour ainsi dire, l'investiture de son royaume ; il nous fait les héritiers de tous ses biens en qualité de ses enfants ; et, comme cette grâce qu'il nous donne pour nous élever à cette qualité est en nous un principe de vie, elle fait que toutes nos actions peuvent être aussi des actions de vie, qui ont rapport à la vie éternelle et une valeur égale à tout le paradis. Ah Dieu ! quel excès de bonheur, de mériter le ciel par chaque action vivifiée par la grâce ; de prétendre à juste titre au royaume céleste et à tous les biens de Dieu même ! cela par un mérite de condignité, comme parlent les théologiens : jusque-là, que, quelque récompense qu'il nous puisse donner, à moins qu'il ne se donne lui-même, tout son royaume, tous ses biens, ne peuvent être que les gages ou le salaire d'un

serviteur, mais non pas l'héritage et la succession due aux légitimes enfants. (*Le même*).

[Estime que Dieu fait de la grâce]. — Sur qui pensez-vous que Dieu jette les yeux et des regards favorables pour les combler de biens, de richesses spirituelles? Ne pensez pas que ce soit sur les grands de la terre, ou sur ces gens remplis de l'estime d'eux-mêmes, entêtés de leur propre mérite? Non : c'est, dit Dieu lui-même par Isaïe, c'est sur le juste pauvre des biens de ce monde, sur celui qui est rempli de ma crainte, et contrit d'une véritable douleur de m'avoir offensé, et qui dès-là, possédant le précieux trésor de ma grâce, est fidèle à écouter mes paroles et à l'observation de ma loi qui sont les moyens de la conserver : *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu, et trementem sermones meos*? (Is. LXVI). Voilà ce qui attire l'estime de Dieu, et ce qui fait l'objet de ses complaisances. De là vient qu'il ne demande pas au démon s'il a vu et considéré les monarques de la terre, les gens distingués par leur esprit, par leur capacité, par leur réputation, et par le bruit que leur nom et leurs grandes actions ont fait dans le monde; mais s'il a considéré son serviteur Job, cet homme juste, ce cœur droit et fidèle à l'observation de ses commandements. Grande instruction pour nous, chrétiens! apprenons aujourd'hui qu'une âme en grâce, incapable de tout excepté d'aimer Dieu, mais qui l'aime de tout son cœur, a plus de vrai mérite que tous ces grands hommes sur qui le monde a les yeux attachés, si, pendant que leur esprit est rempli de grands desseins, leur âme est dénuée de la grâce. Réformons nos jugements trompeurs sur celui de Dieu, qui est la vérité même, et accoutumons-nous à n'estimer que ce que Dieu estime. Méprisons la vogue et la réputation que donne le monde, pour ne nous appliquer qu'à paraître grands aux yeux de celui qui ne peut se tromper quand il portera un jugement avantageux de nous. Apprenons du Sauveur même que nous ne devons pas nous réjouir d'avoir peut-être quelque avantage du côté de la naissance ou du côté de l'esprit; mais de ce que nos noms sont écrits dans le ciel, si nous conservons la grâce qui nous y donne droit; soyons bien persuadés, qu'il ne faut pas mesurer la bienveillance et la protection de Dieu sur le partage qu'il fait des biens de la fortune, mais sur celui qu'il fait de la grâce, qui est l'unique règle sur laquelle un chrétien doive mesurer les biens et les maux de cette vie. (*Le même*).

[La grâce, don excellent]. L'Apôtre fait un dénombrement des grâces et des dons que Dieu communiquait aux premiers chrétiens, au commencement de l'Eglise; dons qui servaient merveilleusement à établir la foi et à attirer les gentils, qui, surpris de ces merveilles éclatantes, embrassaient en foule notre religion. Quelques-uns des disciples parlaient toutes sortes de langues, les autres prophétisaient les choses à venir ou découvraient les secrets des cœurs; ceux-ci guérissaient toutes sortes de maladies, ren-

daient la vue aux aveugles et ressuscitaient les morts, et ceux-là faisaient descendre visiblement le SAINT-ESPRIT sur ceux à qui ils imposaient les mains. Ces effets surprenants et le pouvoir de les opérer étaient des dons et des grâces qu'on appelle gratuites, plus utiles aux peuples en faveur desquels elles étaient données qu'à ceux qui étaient gratifiés de ces dons. Mais, pour éclatantes que ces grâces paraissent aux yeux des hommes, qui admirent tout ce qui les surprend, elles sont bien peu de chose à ceux de DIEU, puisque quelquefois il ne les dénie pas même à ses ennemis. Balaam et Caïphe n'ont-ils pas prophétisé ? Judas n'a-t-il pas fait des miracles ? S. Paul avait donc bien raison de dire aux Corinthiens que, au lieu de ces grâces extérieures qui donnaient à plusieurs beaucoup de vanité, ils devaient souhaiter et chercher des grâces plus excellentes : *Æmulamini autem charismata meliora.* (I Cor. XII). Il entend par-là les grâces intérieures qui nous sanctifient nous-mêmes, et qui sont non-seulement des dons du SAINT-ESPRIT, mais encore qui l'attirent en nous, ou qui sont des marques infaillibles de sa présence, telles que sont la grâce habituelle, et la charité, et les vertus qui sont de sa suite.

Ah ! Messieurs, qui pourrait comprendre le mérite de ce don céleste, et en faire une juste estimation ? C'est trop peu de dire, après Salomon, que l'or, l'argent, les pierreries, tout ce qu'il y a de richesses et de trésors ne sont que de la boue en comparaison ; c'est trop peu de dire que tous les sceptres et toutes les couronnes du monde, que tout ce qui pourrait rassasier la convoitise la plus avide et l'ambition la plus démesurée, est moins que rien au prix de ce don incomparable. Elevez vos pensées tant qu'il vous plaira, donnez tant de liberté et d'étendue que vous voudrez à vos désirs, vous n'atteindrez jamais jusque-là. Car enfin, pour vastes que soient vos désirs et vos pensées, elles ne sauraient trouver dans ce monde visible que ce qui y est, et il ne s'y trouve que des biens finis et des perfections limitées ; et quand vous pourriez réunir et fondre ensemble tout ce qu'il y a, tout ce qu'il y a jamais eu, tout ce qu'il y aura jamais et tout ce qu'il peut y avoir au monde de bonté, de mérite et d'excellence, cela ne serait pas digne d'être seulement mis en balance avec ce don divin ; il faudrait, pour savoir au vrai ce qu'il vaut, peser une chose qui est d'un poids infini, mesurer ce qui est immense et estimer ce qui est inestimable. (*Le même*).

[Insensibilité des âmes]. — Nous n'avons pas plus tôt reçu la grâce dans les sacrements, que les péchés s'effacent, la créature se renouvelle ; ce qui était un vase de colère, devient un vase de miséricorde, ce qui servait de demeure au démon devient le temple du SAINT-ESPRIT ; et la chair de péché, chose étrange ! se change en un sens, dit S. Prosper, au corps de JÉSUS-CHRIST : *In corpus Christi convertitur caro peccati.* Mais quelle estime faisons-nous de cette grâce, de cet incomparable bienfait? Nous la regardons avec indifférence, pendant que nous poursuivons les autres avantages avec fureur ; on se ruine en procès pour un bien temporel ; les

familles se divisent pour de légers intérêts ; on dispute avec ardeur une ridicule préséance ; on cherche à venger par de cruelles satires et par des inimitiés irréconciliables un affront prétendu ; mais, pour ce qui est de la qualité d'enfants de Dieu, on l'abandonne volontiers à celui qui s'en veut faire honneur. Etre riche, devenir puissant, se rendre considérable dans une ville ou dans une province, voilà ce qu'on cherche, ce qu'on fait valoir dans ces titres. Il n'y a que la grâce et l'adoption divine qu'on méprise ou du moins qu'on néglige, et dont les hommes se mettent peu en peine de soutenir les avantages et de remplir les devoirs. (*Panégyrique de Ste Apolline*).

[La grâce est la vie de l'âme]. — Quoique l'ame étant dans le corps, y soit tellement cachée qu'on ne la voit point, et qu'à peine s'aperçoit-on qu'elle y est, et que, lors même qu'elle s'en sépare, le corps conserve toujours sa figure et semble n'avoir rien perdu, c'est elle pourtant qui lui donne tout ce qu'il a de meilleur, le sentiment, la parole, le mouvement, la fermeté, la force et la beauté. Car qu'est-ce qui fait que, tant qu'un homme est vivant, il se soutient, voit, entend, parle, a de la grâce et de la vigueur et d'autres qualités qui le font considérer ; au lieu que, dès qu'il est mort, il tombe, ne voit plus, ne parle plus, devient difforme, hideux, inutile à tout ? C'est qu'auparavant il avait une âme et qu'il n'en a plus. Ainsi, ô mon âme, tandis que tu es unie à Dieu par la grâce et par la charité, qui est le lien de la perfection, il te fait voir les vérités de la foi ; il te fait entendre son divin Esprit, qui te parle au fond du cœur ; il te fait marcher avec assurance dans la voie du ciel ; il t'apprend comment il faut parler, soit à lui-même dans l'oraison, soit au prochain dans de saints discours et des entretiens de piété ; il te donne de la confiance dans les bonnes œuvres, de la force pour vaincre tes ennemis invisibles, une beauté charmante pour plaire à ses yeux et pour te faire aimer : mais prends garde que, si tu viens une fois à perdre la grâce, qui est le principe de la vie intérieure, tu ne tombes dans les malheurs que le péché traîne toujours après soi, et que cette première mort ne te mène à la seconde, qui est la mort éternelle. (**Bellarmin**, *Opuscules*, I).

[Beauté d'une âme en grâce]. — Quelques SS. Pères, parlant de l'image et de la ressemblance de Dieu à laquelle l'homme fut créé ; *Creavit* Deus *ad imaginem et similitudinem suam,* disent que l'homme a deux sortes de ressemblances avec Dieu : — la première signifiée par le nom d'image, qui consiste en ce que l'homme, par sa nature, est doué d'un entendement et d'une volonté comme Dieu, capable de le connaître et de l'aimer ; la seconde exprimée par le nom de similitude, laquelle consiste en ce que l'homme fut créé en la grâce de Dieu, qui lui donna une plus parfaite ressemblance avec son Créateur qu'il n'avait par son être naturel. D'où il suit que, puisque Dieu est la beauté essentielle et primitive, et que la

grâce sanctifiante est la plus noble et la plus parfaite participation de cette beauté, l'âme qui en est ornée est infiniment agréable aux yeux de Dieu, jusque-là qu'une grande sainte, et à qui il en avait fait voir l'admirable beauté, avait coutume de dire qu'elle ne s'étonnait plus qu'un Dieu eût voulu répandre tout son sang pour la laver, et pour lui faire recouvrer tous les traits que le péché avait entièrement effacés. Mais, mon cher auditeur, si Dieu même, qui ne se peut tromper, est charmé de la beauté d'une âme qui est en sa grâce, comment sommes-nous si peu soigneux d'embellir et d'enrichir la nôtre par l'exercice de toutes les vertus qui lui donnent autant de traits de perfection ? N'est-ce pas une chose déplorable, que nous aimions mieux plaire à une vile créature par notre laideur que de nous rendre agréables à la divine Majesté par la véritable beauté qu'il ne tient qu'à nous de nous procurer? Nous voyons tous les jours les soins que prennent les personnes du monde de se parer et de s'orner pour plaire les unes aux autres ; on recherche même souvent les ornements extérieurs pour couvrir les défauts intérieurs : nous sommes soigneux d'orner le corps qui doit être la pâture des vers, et nous négligeons le plus bel ornement de notre âme, qui est la grâce de Dieu. **(Le P. Duneau,** 3e *jeudi de l'Avent*).

[Amitié entre Dieu et l'homme]. — On a douté autrefois s'il pouvait y avoir de l'amitié entre Dieu et les hommes et la philosophie profane a jugé que cela était impossible, parce que l'amitié suppose de l'égalité entre les personnes qui s'entr'aiment, ou elle l'y met; or, l'homme ne peut jamais être égal à Dieu. De plus, l'amitié demande une communication de biens entre les amis ; mais les biens de Dieu sont incommunicables, parce qu'ils sont infinis, et l'homme ne peut communiquer les siens à Dieu, parce qu'il les tient de lui, et que Dieu n'en a nul besoin. Enfin, ce qui entretient l'amitié, c'est le plaisir qu'on a de s'aimer et de converser familièrement ensemble : or Dieu, disaient ces païens, étant invisible, et n'ayant nul entretien avec les hommes. les hommes réciproquement n'en peuvent avoir avec lui. Ce sont les raisonnements des anciens philosophes, qui n'étaient pas éclairés des lumières de l'Evangile, lequel nous apprend le contraire, puisque le Sauveur y dit à ses Apôtres qu'ils seraient ses amis s'ils obéissaient à ses commandements ; et, dans un autre endroit, il leur dit clairement, qu'il ne les appellera plus ses serviteurs, mais ses amis. C'est pourquoi, il ne faut nullement douter que les hommes ne puissent être amis de Dieu, Or, le nœud de cette amitié, c'est la grâce dont nous parlons ; sans elle, il n'y en a point ; avec elle, nous l'avons entière. Quiconque est dans la grâce de Dieu est son ami, celui qui n'y est pas est son ennemi. Elle ne met pas, cette grâce, une amitié parfaite entre Dieu et l'homme, cela n'est pas nécessaire ; mais, nous rendant semblables à lui par une participation de sa nature, qui élève la nôtre à un être divin, elle nous met dans un ordre surnaturel qui nous rend capables de l'honneur

de son amitié et de la communication de ses biens ; et, quoiqu'il n'ait pas besoin des nôtres, il ne laisse pas d'agréer nos services et la gloire que nous lui procurons, en le connaissant, en l'aimant, en le servant, et en portant les autres à l'aimer et à le servir. Et, pour ce qui est de la conversation de DIEU avec les hommes, l'Ecriture en est pleine de témoignages ; et tous les jours ne traitons-nous pas avec lui, quand nous voulons, dans l'oraison, qui s'appelle communément un entretien familier avec DIEU ? (*Le même*).

[Négligence dans l'homme]. — Puisque c'est une vérité incontestable que nous sommes honorés de l'amitié de DIEU par la grâce, d'où vient que nous sommes si insensibles à cet incomparable bonheur, et même que nous sommes si négligents à cultiver son amitié ? On ne voit personne qui ne souhaite avec passion d'être ami des grands, et surtout de son souverain. C'est où vise toute l'ambition de ceux qui aspirent à une haute fortune, et qui prétendent faire quelque établissement considérable en cette vie ; car ils savent que la voie la plus courte et la plus sûre pour parvenir là, c'est l'amitié du prince ; que si lui-même leur offrait la sienne, ils croiraient être parvenus au comble de leurs désirs, et celui qui la refuserait passerait pour le plus insensé de tous les hommes. Quel aveuglement donc est le nôtre ! Il ne tient qu'à nous d'être amis de DIEU, il nous offre sa grâce, et nous la refusons ; nous lui préférons un plaisir d'un moment, une satisfaction passagère, un gain temporel, une fumée d'honneur. Voilà ce qui cause de l'étonnement au Ciel et à tous les bienheureux, qui connaissent le prix de cette amitié de DIEU et le bonheur qu'elle leur a procuré : *Obstupescite, cœli, super hoc.* (Jerem. II). Cet aveuglement inconcevable ne se remarque pas seulement dans ces pécheurs endurcis que des crimes réitérés et multipliés ont rendus ses ennemis presque irréconciliables, mais souvent même dans ceux, qui étant du nombre de ses amis par le moyen de la grâce, négligent de cultiver cette amitié, d'y faire de nouveaux progrès, de s'y affermir toujours par l'accroissement de cette grâce, comme parle S. Paul : *Optimum est gratiâ stabilire cor.* (Hebr. XIII). Dirai-je même qu'il s'en trouve qui négligent de la conserver, qui s'exposent sans crainte aux occasions de la perdre, et qui, inconsolables d'avoir perdu un petit bien de fortune, à peine se mettent-ils en peine du plus grand et du plus précieux de tous les biens, dont la perte entraîne celle d'un bonheur éternel. (*Le même*, en partie).

[Pardon des péchés]. — Que ne ferait point un criminel de lèse-majesté pour avoir sa grâce et pour éviter le supplice qui est dû à son crime ? Si on l'assurait qu'il est en son pouvoir d'obtenir son pardon, et non-seulement de l'obtenir, mais encore de se rétablir avec avantage dans tous les biens et dignités dont il a jamais joui..., il ne balancerait pas le moins du monde sur une telle proposition, s'il la croyait véritable. Hélas ! nous

sommes criminels de lèse-majesté divine, par autant de crimes que nous avons commis de péchés mortels que nous n'avons pas expiés par la pénitence. Il n'y a qu'un seul moyen d'en obtenir le pardon, et d'éviter le supplice éternel que nous avons autant de fois mérité, c'est la grâce qui les efface, et qu'on nous offre à des conditions qu'il est en notre pouvoir d'accomplir ; elle a la vertu de les effacer, quelque énormes, quelque infinis en nombre qu'ils puissent être. Considérez bien, je vous prie, ce pouvoir et cette vertu. Qu'un homme soit coupable lui seul de tous les péchés qui ont été commis par tous les hommes, qui ont été, qui sont et qui seront jusqu'à la fin des siècles : un seul degré de grâce les effacerait tous, sans qu'il en restât un seul ; elle le réconcilierait parfaitement avec un Dieu si outrageusement offensé, et lui remettrait la peine éternelle qu'il aurait méritée par un si énorme amas de crimes. Jugez de-là quel doit être le prix de cette grâce, que nous négligeons d'obtenir et de demander, et si, pour l'obtenir, il y a peine ou travail que nous devions épargner.

Pour concevoir encore mieux ceci, représentez-vous un homme doué d'autant de degrés de grâce qu'il y en a dans tous les anges et dans tous les bienheureux qui sont dans le ciel, sans en excepter même la plus sainte de toutes les pures créatures, qui est la Mère d'un Dieu, et que cet homme vienne à tomber malheureusement dans un seul péché mortel : ce seul péché entraînerait la perte de tous ces degrés de grâce, à quelque comble qu'ils pussent monter : d'où nous devons juger de la malice du péché mortel, et de l'horreur que nous en devons concevoir. Mais ce que nous devons bien remarquer sur ce point, c'est que la grâce a néanmoins plus de pouvoir pour réparer nos pertes que le péché n'en a eu pour nous les causer. Car la grâce nous rétablit avec avantage dans tous les biens que nous avons perdus, et le péché ne nous replonge pas dans tous les maux dont nous avions été délivrés. Lorsqu'un homme qui a commis un péché est assez heureux pour recouvrer la grâce, il recouvre toute celle qu'il a jamais eue depuis le Baptême, et de plus il acquiert celle qui lui est conférée de nouveau : de sorte qu'il se relève de sa chute plus ami de Dieu qu'il n'était avant de tomber. Ce qui nous fait dire que la miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs est beaucoup plus admirable que sa justice, et que ce Dieu de bonté est plus miséricordieux que sévère. **(Le P. Duneau).**

[La grâce est une nouvelle création]. — Nous voyons que l'Apôtre, parlant du fidèle chrétien, l'appelle une nouvelle créature, parce que ce nouveau cœur, ce nouvel esprit, cette nouvelle vie qu'on remarque en lui viennent d'une seconde création, qui le met dans cet état de sanctification et de grâce. Le nouvel homme n'est pas l'effet de la génération ordinaire ; il n'est pas né du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, comme parle le disciple bien-aimé : il est né purement de Dieu, qui le forme, comme le premier Adam , de ses propres mains, et qui lui

inspire un souffle de vie, en lui donnant sa grâce. D'où vient que nous sommes appelés l'ouvrage et les créatures de Dieu. Quelque grand et magnifique qu'ait été le miracle de la création, j'ose dire que notre renouvellement spirituel est encore plus admirable, et que la force du bras de Dieu s'y déploie beaucoup davantage. Il est bien vrai que, pour faire quelque chose de rien, il faut nécessairement une puissance infinie, parce que de rien à quelque chose, du néant à l'être, il y a une infinie distance, qui par conséquent ne saurait être comblée que par un pouvoir de même nature, absolument infini ; mais, si le néant n'a point de disposition à l'être, du moins on ne peut pas dire qu'il y ait de répugnance et qu'il résiste à l'action du Créateur : au lieu que, dans notre régénération, Dieu trouve en nous des âmes rebelles et obstinées, qui résistent fortement à l'opération de sa grâce et aux mouvements de son esprit. Aussi voyons-nous que, pour créer le monde, Dieu n'y employa que six jours ; mais il y a près de six mille ans qu'il travaille à la sanctification de son Eglise, et on ne sait encore quand il achèvera son ouvrage. De plus, pour produire les créatures il ne se servit que de sa parole ; il dit, et tout fut fait. Mais, pour régénérer les pécheurs par la grâce, il a fallu bien d'autres travaux. Il a fallu qu'il fendît les cieux, qu'il en fît descendre son Fils sur la terre, qu'il le livrât à la plus cruelle de toutes les morts, et que, par des douleurs qui firent trembler la terre et éclipser le soleil, il méritât pour nous cet Esprit sanctifiant qui fait les justes et les saints par l'infusion de sa grâce.

On peut dire encore que cette nouvelle créature qui se fait par la grâce n'est pas parfaite tout d'un coup, mais seulement par degrés, s'avançant peu-à-peu, comme le remarque S. Paul : car il n'en est pas comme d'Adam, que Dieu créa d'abord tout parfait, lui donnant en son corps toute sa grandeur, toute sa force, toute sa beauté ; en son âme, toutes les lumières, les connaissances et les vertus qui convenaient à l'homme dans sa première innocence. Dieu ne produit pas la nouvelle créature de cette manière. Il agit à peu près comme dans la formation ordinaire et naturelle de l'homme. Nous voyons, dans celle-ci, que l'homme au commencement n'est qu'une petite et infirme créature, dont les sens sont débiles, la langue bégayante, les démarches mal assurées, les actions très-imparfaites. Telle est la nouvelle formation spirituelle. Mais Dieu, par la vertu de son Esprit, la développe avec le temps des faiblesses de l'enfance, augmente sa foi, affermit son espérance, enflamme sa charité, lui ajoute vertus sur vertus, et la fait même passer par divers degrés de la grâce habituelle et justifiante, qui peut toujours croître à l'infini. Ainsi il y a toujours de nouveaux progrès à faire dans cet état spirituel. **(Anonyme).**

[Incertitude si nous sommes en état de grâce]. — Rien n'est plus humiliant pour nous que l'incertitude où nous sommes de l'état de grâce. *Nul ne sait*, dit le

Saint-Esprit, *s'il est digne d'amour ou de haine.* Ah ! le grand sujet de crainte ! ah ! le grand motif d'humilité ! Je n'y pense jamais, disait S. Bernard, sans frayeur. Si un S. Bernard tremble, où trouvons-nous de quoi nous rassurer ? Tout le monde a part à cette terrible incertitude, les justes aussi bien que les pécheurs ; mais ce n'est pas de la même manière : les pécheurs, parce qu'ils doivent croire qu'ils ne sont pas dans la grâce ; les justes, parce qu'ils doivent toujours craindre de n'y être pas. Et, quoiqu'ils puissent croire, s'appuyant sur la miséricorde de Dieu et la vertu des sacrements, qu'ils sont en grâce, cependant, comme ils n'en peuvent avoir une certitude parfaite, ils ont toujours de quoi craindre et de quoi s'humilier. Car sur quoi pourraient-ils fonder cette certitude ? Sur l'évidence ? cela ne se peut : car la grâce, soit qu'on la regarde ou dans son principe ou dans elle-même ou dans ses effets, n'étant point sensible, elle ne peut être évidemment connue de nous, qui dépendons si fort des sens dans nos connaissances. Fonderons-nous cette certitude sur la foi ? elle nous apprend que nous ne pouvons être assurés de l'état de grâce sans révélation. Il est vrai qu'il est de certaines marques qui nous doivent faire juger que nous sommes en grâce ; mais, après tout, elles ne sont pas infaillibles, et ainsi elles nous laissent toujours de quoi craindre et de quoi nous humilier. Que cette incertitude est terrible, Seigneur ! et qu'elle serait accablante, si vous ne me souteniez ! Mais, puisqu'elle est nécessaire pour abattre mon orgueil et m'entretenir dans l'humilité, je m'y soumets volontiers. (**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

S. Paul, qui châtiait son corps et qui le réduisait sans cesse en servitude ; Paul, cet homme descendu du troisième ciel, où il avait été élevé et où il avait appris tant d'admirables secrets, ne sait encore s'il est digne d'amour ou de haine, s'il a conservé la grâce de Dieu ou s'il l'a perdue : et vous, qui vous permettez mille infidélités, qui donnez mille licences à vos sens, vous vous rassurez dans un doute si injurieux à Dieu ! Sur quoi le fondez-vous donc, ce doute, vous qui n'apportez aucun soin de conserver la grâce que vous avez reçue, et qui vivez au milieu d'un monde plein de dangers où il est impossible de ne pas la perdre ; vous qui comptez pour des mouvements de la grâce ces folles saillies de votre cœur ; vous qui flottez éternellement entre les simples fautes et les grands crimes, et qui, bien loin de vous trouver toujours très-coupables devant Dieu, croyez toujours que vos péchés ne vont point jusqu'à la mort de votre âme ; vous qui, malgré tant de justes sujets de crainte, vous calmez sur mille infidélités insensibles et journalières par une prétendue marque de fidélité que vous avez cent fois démentie, et par une confiance téméraire qui vous fait porter un mauvais jugement et de votre corruption et de la miséricorde de Dieu ? (*Sermon attribué à* **Massillon**).

Je ne suis pas étonné que Dieu nous ait voulu laisser dans l'ignorance d'un si grand bonheur, et dans l'incertitude si nous possédons véritablement la grâce, ou si nous en sommes privés : *Nescit homo utrùm amore an*

odio dignus sit. O DIEU ! si une âme se voyait dans la possession assurée de la grâce sanctifiante, et qu'elle en connût bien la valeur, pourrait-elle vivre un moment sur la terre, et ne mourrait-elle pas à l'instant de joie, quand elle verrait qu'elle est plus riche, par ce précieux trésor, que si elle possédait elle seule tous les empires de la terre et tous les mondes que DIEU pourrait tirer du fond du néant ? Pourrait-elle jamais se résoudre à regarder aucune des choses de ce bas monde? Non : tout lui paraîtrait méprisable en comparaison du riche trésor qu'elle posséderait en possédant la grâce de son DIEU. Mais pourrait-elle bien se résoudre à perdre ce riche trésor, pour une fumée d'honneur imaginaire, ou pour un plaisir passager et honteux? Et, supposé qu'elle eût misérablement perdu cette grâce pour si peu de chose et qu'elle comprît bien la perte qu'elle aurait faite, n'en serait-elle pas au désespoir? Pourrait-elle jamais s'en consoler! O DIEU de bonté, que votre miséricorde est grande, de nous avoir caché ainsi et l'excès de notre bonheur de peur que nous ne mourions de joie, et l'excès de notre malheur de peur que nous ne mourions de tristesse ! (**Le P. d'Argentan,** *capucin*, *Conférence* 12 *sur les grandeurs de la Ste Vierge*).

[Malheur de la disgrâce de Dieu]. — Ah ! si tu savais, pécheur, ce que tu perds quand tu détruis en toi par un péché cet être surnaturel, et que tu chasses DIEU de ton cœur, où il habitait par la grâce ! C'est alors qu'on peut bien t'adresser ces paroles du prophète Isaïe : *Quomodò cecidisti, lucifer, qui manè oriebaris?* Comment es-tu tombé du ciel, toi qui étais brillant comme l'étoile du matin ? Tu étais tout éclatant des lumières de la Divinité, dont tu étais comme le trône : et te voilà maintenant changé en un charbon éteint, sans nul éclat et sans nulle ardeur! Tu étais comme un temple sacré que DIEU remplissait et sanctifiait par soi-même : et maintenan ton âme est une place occupée par le démon ! Tu étais aimé de DIEU, et tu lui étais cher comme la prunelle de ses yeux : et maintenant tu es es l'objet de sa haine et l'exécration de son cœur ! Ne devons-nous pas extrêmement craindre de tomber dans un tel abîme de malheurs, et tâcher de conserver en nous ce divin être de la grâce, puisqu'il ne tient qu'à nous, et que rien ne nous le peut ravir malgré nous ? (**Le P. d'Argentan**).

[On s'expose à perdre la grâce]. — Le commerce du monde est le grand écueil de la grâce : c'est pourquoi, le moyen de la conserver, c'est de ne s'y engager que le moins que l'on peut, de fuir le grand monde, de ne se point embarrasser de tant d'affaires, d'éviter les compagnies dangereuses, et de ne jamais perdre la crainte de DIEU. Mais la plupart des chrétiens, bien loin de fuir le monde, le recherchent, s'y attachent de cœur et d'affection, s'y engagent, s'y intriguent. Faut-il s'étonner que si peu conservent la grâce, s'ils la perdent sitôt et si facilement? Car, le moyen de la

conserver parmi la corruption du monde? Qu'y voit-on qui ne semble fait exprès pour détruire la grâce? La grâce se conserve-t-elle dans les conversations où la charité est blessée par tant d'endroits? se conserve-t-elle dans les intrigues où la justice est sacrifiée à l'ambition? se conserve-t-elle parmi les vains désirs de plaire à qui l'on sait bien que jamais on ne plaît innocemment? La grâce se conserve-t-elle dans ces spectacles préparés exprès pour fortifier les passions contre la raison et la vertu? Est-ce un moyen de conserver la grâce que d'être toujours dans l'occasion du péché, et d'en avoir continuellement des exemples devant les yeux? (**Le P. d'Orléans**, *Sermon sur la Conception*).

[Vie communiquée par la grâce]. — Nous ignorerions l'opération merveilleuse de la grâce, si nous doutions qu'elle nous communique cette vie divine, et si nous ignorions que la vie d'un chrétien est celle de Jésus-Christ même. L'Apôtre nous fait comprendre cette vérité d'une manière admirable dans l'Epitre aux Galates : *Vivo ego, jàm non ego, vivit verò in me Christus :* je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Quand donc il dit que le chrétien vit par sa grâce, de peur qu'on ne crût qu'elle ne communique qu'une vie humaine et imparfaite, telle qu'on la voit dans les païens et dans les pécheurs, il veut que ce soit Jésus-Christ qui vive en nous, afin que nous sachions que la vie chrétienne est toute divine et d'une manière admirable, puisque c'est celle de Jésus-Christ même. Mais peut-être est-on en peine de savoir quelle est cette vie divine. S. Chrysostôme nous l'apprend en la montrant dans cet apôtre qui s'était abandonné à Jésus-Christ et à sa croix, dit ce saint docteur, et qui avait renoncé à toutes ses volontés pour ne faire que celle de son Maître. Par ce discours, ce grand homme nous apprend que Jésus-Christ ne peut vivre en nous par la vie de la grâce, que notre vie ne soit divine, mais il nous apprend, de plus, que cette vie n'est point divine si l'on ne renonce à toutes choses pour suivre Jésus-Christ, et si on ne s'abandonne si entièrement à ses volontés, que l'on n'ait pas une autre âme, un autre esprit et une autre volonté que lui. (**Sarazin**, *Avent*).

[Fidélité à la grâce]. — La grâce est la voix de Dieu qui nous appelle : avec quelle affection et avec quelle docilité ne devons-nous pas l'écouter! C'est une visite qu'il nous rend : avec quel respect et quelle humilité ne devons-nous pas la recevoir! C'est une recherche : avec quels sentiments de reconnaissance ne devons-nous pas y correspondre! quel mépris en ferions-nous, si nous ne daignions pas l'écouter quand il nous parle? Si nous ne voulions pas recevoir ses visites, si nous rebutions ses recherches, quelle serait notre ingratitude et notre irréligion! C'est pourtant ce que nous faisons autant de fois que nous sommes infidèles à la grâce. Comment Dieu se vengera-t-il de ce mépris, si nous ne voulons pas

l'écouter ! Il se taira : retraite plus funeste pour nous que toutes les marques de sa colère. Si nous le rebutons, il nous abandonnera : abandon plus horrible que tous les châtiments.

Etre infidèle à la grâce et lui résister, c'est, selon le langage de l'Apôtre, fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ : quelle profanation, bon Dieu ! Mais n'y ai-je point de part ? n'en suis-je point coupable ? Et puis-je m'en sentir coupable sans horreur ? Etre infidèle à la grâce, c'est anéantir la vertu de sa croix : quelle impiété ! quelle noire ingratitude ! Ce sang foulé aux pieds ne criera-t-il point plus haut que le sang d'Abel, non pas pour demander miséricorde, comme il eût fait si nous l'eussions respecté ; mais vengeance contre ses profanateurs ? Si je suis de ce nombre, à quoi dois-je m'attendre ? Si le principe de notre salut et le fondement de notre espérance deviennent l'occasion de notre condamnation et l'instrument de notre perte, où sera désormais notre ressource ! (**Croiset**, *Année chrétienne*).

[Nécessité de la grâce]. — Jamais décision de la foi n'a été ni plus authentique ni reçue dans le monde chrétien avec plus de soumission et plus de respect, que celle où l'Eglise, foudroyant autrefois le pélagianisme, établit, disons mieux, déclara la nécessité de la grâce intérieure de Jésus-Christ pour toutes les œuvres du salut. Sans la grâce du Rédempteur, quelque fonds de vertu naturelle que je puisse avoir, et quelque bon usage que je fasse de ma raison et de ma liberté, je suis dans une impuissance absolue de parvenir au terme du salut. C'est ce que le grand S. Augustin soutint avec tant de zèle, et ce qui fut enfin solennellement conclu contre l'hérésiarque Pélage. Sans le secours de la grâce, non-seulement je ne puis parvenir à ce bienheureux terme du salut, mais je ne puis pas même m'y disposer ; je ne puis pas même commencer à y travailler ; je ne puis pas même le désirer, je ne puis pas même y penser : c'est ce qu'ont depuis défini tant de conciles et tant de papes pour exterminer le sémi-pélagianisme, rejeton pernicieux de l'erreur, que S. Augustin, cet illustre défenseur de la grâce, avait si glorieusement combattue. (**Bourdaloue**, *Dominicale*).

[Punition]. — Rappelez avec attention les menaces lancées par le Fils de Dieu sur les villes de Judée obstinées dans leur péché. Malheur à vous, Bethsaïde et Corozaïm ! Malheur à vous, Capharnaüm ! Vous élevez la tête jusqu'au ciel : vous serez humiliée jusqu'aux enfers. Pourquoi ? C'est que, si les œuvres que j'ai faites pour vous toucher avaient été faites aux yeux de Sodome, aux yeux de Tyr et de Sidon ; si ces villes idolâtres avaient vu ce que vous voyez, avaient entendu ce que je vous prêche, elles auraient fait pénitence, non pas en paroles ni en soupirs, mais sous le sac et la cendre. Et de-là quelle conclusion ! Qu'au jour du jugement Sodome, Tyr et Sidon, seront plus doucement traitées, et les villes de

Judée plus sévèrement, plus durement. Pourquoi plus durement? Pourquoi sur les villes de Judée cet excès de sévérité, sinon pour l'excès des bienfaits dont DIEU les avait comblées, et dont elles ont abusé. Car, à comparer les péchés avec les péchés, sans doute ceux des idolâtres l'emportaient sur ceux des Juifs; et par cette comparaison c'eût été vers les Juifs qu'aurait dû pencher la douceur; mais, à comparer les bienfaits avec les bienfaits, les grâces avec les grâces, combien les Juifs en auraient-ils reçu par-dessus les idolâtres! Et combien par conséquent doivent-ils être au-dessus d'eux, dans les enfers, par l'abus qu'ils ont fait de cette abondance de grâces! La profusion était pour eux : la rigueur sera donc pour eux. La profusion n'a donc servi qu'à augmenter leurs crimes et leurs supplices.

A cet arrêt de JÉSUS-CHRIST joignez cette instance de S. Paul, si vive et si pénétrante. « Est-ce ainsi, dit-il, au pécheur, que vous méprisez les richesses de la bonté et de la longanimité de DIEU? Ignorez-vous que c'est sa bénignité qui vous sollicite à la pénitence? Mais ignorez-vous qu'en opposant à sa bonté l'impénitence et la dureté du cœur, vous vous amassez pour le dernier jour un trésor de colère et de vengeance? Ah! vous méprisez les grâces de votre DIEU : ce sont les richesses de sa bonté, les talents qu'il vous distribue pour travailler à sa gloire, et pour opérer votre salut; à l'un dix, à l'autre cinq, à l'autre un. Ces grâces et ces talents ne peuvent être sans effet; ils retourneront nécessairement à sa gloire; et s'il ne tire pas sa gloire de votre sanctification, il la tirera malgré vous de votre condamnation. Vous n'avez pas voulu placer ces grâces, utilement et heureusement pour vous, dans le trésor de sa miséricorde, en les faisant servir à votre salut : vous les placerez par votre abus dans le trésor de sa colère, à votre perte et à votre confusion. Plus, par conséquent, vous aurez reçu de grâces, et plus vous aurez rempli le trésor de sa fureur, qui vous accablera de son poids au jour de la dernière sentence. (**Le P. de la Rue**, *Carême*).

[Craindre que Dieu ne retire sa grâce]. — La grâce est un dépôt que l'on doit ménager avec fidélité; c'est un talent que l'on doit faire profiter avec usure et c'est une semence dont on attend des fruits au centuple. Le fermier dissipateur sera chassé de sa ferme, dit l'Evangile; le serviteur qui a enfermé dans son mouchoir le marc d'argent de son maître sera sévèrement puni, et l'arbre stérile sera jeté au feu. Mais le bon serviteur, qui a été fidèle, quoiqu'en peu de chose, sera établi sur beaucoup : et l'âme féconde en bonnes œuvres, avec les premières impressions de la grâce, recevra de nouveaux secours du ciel pour porter de bons fruits avec plus d'abondance. On voit cependant, malgré ces promesses et ces menaces, que les enfants du siècle, selon le témoignage du Sauveur même, sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière, et ils estiment plus les biens du monde que les biens du ciel; ils les reçoivent avec

plus de reconnaissance, et ils ont plus de soin de leur conservation. Il n'est point de soin que l'on ne prenne pour conserver les biens de fortune ; rien qu'on ne fasse pour accroître ses revenus ; rien que l'on ne mette en œuvre pour augmenter ses fonds et acquérir de nouvelles terres ; mais il n'est rien dont on se mette si peu en peine que de ménager le trésor de la grâce, et de faire valoir le céleste talent que le Seigneur n'a confié à nos soins qu'à cette intention. **(Anonyme).**

[Correspondre à la grâce]. — Si DIEU recherche le pécheur, il est bien juste que le pécheur y corresponde, et que sa correspondance ait du rapport à la recherche. La recherche que DIEU fait de l'âme infidèle est prévenante : il faut que notre correspondance soit prompte. Il serait bien raisonnable que nous prévinssions les recherches de la grâce ; mais cela ne se peut, la grâce cesserait d'être grâce si elle n'était prévenante. Il faut que, si nous ne pouvons pas la prévenir, nous la suivions au moins de près, par une correspondance prompte. La dignité de celui qui nous recherche, notre indignité et notre propre intérêt nous y engagent. Différer quelquefois un seul moment, c'est ou tout hasarder ou tout perdre. Une âme prévenue de la grâce ne doit pas différer un moment : sitôt qu'elle sent la touche de la grâce, elle court, elle vole, dans l'impatience qu'elle a de se jeter aux pieds de son Sauveur. Les moments lui paraissent des années : ni créatures, ni attaches, ni respect humain, ni censures, ni railleries, rien ne l'arrête : uniquement attentive à la grâce qui l'appelle, elle n'écoute point tout le reste. Si la recherche que DIEU fait de l'âme infidèle est accompagnée d'empressement, il faut que sa correspondance soit fervente. Le SAINT-ESPRIT, qui est l'auteur de cette recherche, est un esprit d'ardeur; il ne s'accommode point d'une âme froide ou lâche. La grâce est ce feu que le Fils de DIEU est venu apporter au monde : si ce feu tombe dans un cœur froid, dans un cœur de glace, aussitôt il s'éteint. C'est cette ferveur qui paraît dans une âme véritablement touchée de la grâce : à quel excès de ferveur ne monte-t-elle point ? Elle sacrifie tout à son DIEU : honneurs, plaisirs, richesses, l'univers entier, tout cela ne lui est plus rien ; DIEU lui est tout. Elle fait servir à sa pénitence tout ce qui a servi à son péché. Quelle agilité à courir dans la voie des commandements ! Quelle attention à pratiquer tous les conseils évangéliques ! Que nous sommes éloignés d'une telle ardeur ! Une pénitence aussi lâche que la nôtre mérite-t-elle le nom de pénitence ? ou plutôt, n'est-elle pas la matière d'une nouvelle pénitence ? **(Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Malheur d'une âme qui résiste à la grâce]. — Faites surtout bien attention à la manière terrible dont S. Paul s'explique au sujet de cette terre ingrate, c'est à-dire de cette âme à laquelle tant de grâces n'ont pu faire porter de bons fruits. — Dieu, de toute éternité, l'a réprouvée : *Reproba est.* (Hebr. VI). En effet, la marque la plus certaine qu'un homme peut avoir de sa répro-

bation, c'est l'abus continuel qu'il fait de la grâce, c'est de recevoir sans cesse des secours pour faire le bien, et de n'en profiter pas. Elle est près cette âme, d'être maudite de DIEU, et de recevoir l'arrêt de sa condamnation : *Maledicto proxima* ; parce que DIEU n'a pas coutume de souffrir si longtemps une telle infidélité, et que sa justice demande qu'il s'en venge au plus tôt. Cette âme aboutira enfin aux feux éternels de l'enfer : car c'est ainsi qu'on en use au regard des terres qui ne produisent que de mauvaises herbes : on y fait passer le feu : *Cujus consummatio in combustionem.* (**Ségneri,** *Méditations*).

[La grâce de la prière ne manque à personne]. — Oui, quoiqu'en rigueur de justice DIEU ne doive plus rien aux pécheurs, il se fait librement une loi de miséricorde de ne les pas abandonner à eux-mêmes, et de se les tenir encore attachés par quelque lien. Il ne leur donne pas d'abord ces grâces délicieuses dont il remplissait le cœur de Marie, ni ces grâces impérieuses dont il se servit pour dompter la fierté de Paul, ni ces grâces persuasives dont il usa pour fixer l'irrésolution d'Augustin, ni ces grâces menaçantes qu'il employa pour convertir les Ninivites. Vous ne sentez encore, mon cher auditeur, ni la grâce du remords, ni celle de la componction, ni celle du dégoût du monde, ni celle de l'adversité ; vos passions ont encore pour vous tous les attraits. Au moins, dans votre captivité, n'avez-vous pas le pouvoir de prier DIEU, de lui représenter l'excès de votre misère, et d'implorer sa pitié? Vous l'avez sans doute, vous l'avez, cette ressource de grâce, et fussiez-vous, dit S. Augustin, sous l'empire du péché, vaincu, captif, esclave du Démon, prévaricateur de toutes les lois, soumis jusqu'à présent à la privation de toutes les autres grâces : *Homini victo, captivo, damnato, prævaricatori, etc.,* (c'est S. Augustin qui parle ainsi) ; dès-là que vous vivez encore, il est en votre liberté (et c'est, dit-il, en cet état la dernière grâce qui vous reste) : *Hoc restat libero arbitrio ;* il est en votre liberté de vous tourner vers DIEU par la prière, et d'obtenir par-là ce que vous ne pourriez pas sans cela ; c'est-à-dire vous convertir et accomplir la loi divine : *Ut se supplici pietate ad eum convertat cujus dono id possit implere.* (**Le P. de la Rue,** *Avent*).

Il est vrai que DIEU ne fait pas toujours d'aussi grandes grâces aux uns qu'aux autres ; mais enfin il leur donne des grâces, et des grâces qui les rendront inexcusables quand il les jugera, ou plutôt quand ils se jugeront eux-mêmes, et que la vérité imprimée dans leur cœur prononcera leur condamnation. Il est vrai qu'il aurait pu faire davantage pour eux ; il est vrai qu'il ne l'a pas voulu : mais il a voulu tout ce qu'il fallait pour n'être point chargé de leur perte ; il l'a permise, il ne l'a point faite. S'ils ont été méchants, ce n'est pas qu'il ne leur eût donné de quoi être bons ; ils ne l'ont pas voulu. Il les a laissés dans leur liberté ; qui peut se plaindre de ce qu'il ne leur a pas donné une surabondance de grâce? Le maître qui offre à tous ses serviteurs la juste récompense de tous leurs travaux,

n'est-il pas en droit de faire à quelques-uns un excès de libéralité ? Ce qu'il donne à ceux-là par-dessus la mesure donne-t-il aux autres le moindre fondement de se plaindre de lui ? **(Fénelon,** *Œuvres spirituelles*).

[Mesure des grâces que Dieu nous a destinées]. — Combien est grande cette mesure de grâces que Dieu a résolu de nous donner ? combien cette mesure de péchés qu'il a résolu de souffrir de nous ? C'est un secret caché aux hommes ; personne ne le peut assurément savoir. Nous pouvons seulement savoir, en général, qu'il est grand pour quelques-uns, et petit pour d'autres. Comme il y a des voleurs qui, au premier vol qu'ils font, tombent entre les mains de la justice et perdent la vie sur un échafaud, et d'autres qui blanchissent dans les bois et parmi les brigandages et ne sont punis que bien tard, ainsi Dieu établit le point de la réprobation, pour quelques-uns, au premier péché mortel ; pour d'autres, il n'arrivera qu'au dixième, et possible au centième. Cela dépend de sa volonté, et est caché dans le profond abîme de ses jugements.

Si vous voulez croupir dans vos vices, vous avez grand sujet de craindre que ce ne soit peut-être le dernier de vos crimes, et que votre mesure ne soit pleine. Oh ! quel coup de tonnerre, et bien autre que celui qui se forme dans la nature par l'opposition du chaud et du froid, lequel, comme disait un ancien, en effraie plusieurs et en blesse bien peu. Mais celui-ci en foudroie et en écrase plusieurs : et cependant si peu l'appréhendent et sont soigneux de l'éviter. Ils vivent toujours dans une continuation et multiplication de leurs crimes, qui les rend de plus en plus insupportables à Dieu, et indignes de ses favorables regards, et les met dans un état si déplorable qu'ils n'ouvrent les yeux que dans les enfers, et les réduit à un point qu'ils ne sont plus sensibles aux touches de la grâce. Les sacrements et tous les moyens de salut qu'il y a dans l'Eglise de Dieu, au lieu de les en approcher, semblent au contraire les en éloigner davantage. Rien ne peut désormais servir à leur conversion. O mon Dieu ! s'écriait le prophète, ne me reprenez point dans votre fureur, et ne me châtiez point dans votre colère ! **(Le P. Antoine de S. Martin).**

[Abus de la grâce]. — Rien n'est plus étonnant que les menaces que le Fils de Dieu fait à ceux de Capharnaüm, qu'ils seront traités avec plus de dureté, au jour du jugement, que Sodome et que Gomorrhe ; c'est-à-dire que deux villes souillées par les plus abominables crimes. Car le seul fondement de ces menaces est qu'elles n'avaient pas bien usé des grâces que le Sauveur leur avait faites en opérant tant de miracles en leur présence, et en leur donnant tant d'instructions. On ne voit pas d'ailleurs qu'elles fussent plus déréglées ni plus ennemies de Jésus-Christ que les autres Or, qui est-ce qui n'a pas sujet de craindre que le Fils de Dieu ne lui fasse le même reproche ? N'avons-nous pas reçu de lui infiniment plus de

grâces que les Capharnaïtes? Cependant où est l'usage que nous en faisons? Où sont les vertus que nous avons acquises avec ces talents que Dieu nous avait mis entre les mains? Nous avons cru, à la vérité; mais où sont les œuvres de notre foi? Où est l'usure qu'il nous redemandera de ses bienfaits? Il faut être bien dur pour n'être pas touché et effrayé de cette pensée, qu'il se trouvera des personnes dans lesquelles on n'aura vu aucun déréglement extraordinaire, qui ne laisseront pas d'être jugées par la vérité même plus coupables que ceux de Sodome, pour le seul abus des grâces. (*Essais de morale*).

La soustraction des grâces est le châtiment le plus ordinaire et le plus terrible dont Dieu se sert pour punir l'abus de ces mêmes grâces. Quand nous y avons été infidèles, il donne à d'autres celles qu'il nous avait destinées, à ceux qu'il prévoit en devoir faire un meilleur usage, comme il nous le déclare dans l'Evangile : *Auferetur à vobis regnum* Dei, *et dabitur genti facienti fructum ejus* (Matth. xxi). Non pas que je veuille dire que nous n'ayons plus absolument de grâces, puisque nous en avons toujours, avec lesquelles nous pourrions nous sauver; mais nous n'aurons pas ces grâces spéciales avec lesquelles nous nous serions sauvés, et sans lesquelles nous ne nous sauverons jamais. Et c'est le sens de cette menace que Dieu nous fait par un de ses prophètes, qu'après un certain nombre de péchés nous ne nous convertirons jamais : *Et non convertam eum.* (Amos. ii). Cet état est d'autant plus déplorable, que, dans cette malheureuse situation où se trouve une âme pécheresse, elle ne sent point son mal. On se croit en assurance lorsqu'on a le plus à craindre, et cette fatale sécurité, qui rend une âme comme insensible vient de ce que Dieu, lassé de tant de rebuts et de tant de refus que l'on a fait de l'entendre quand il nous a parlé, se retire, nous laissant dans d'épaisses ténèbres et nous abandonnant à nous-mêmes. C'est ce qui faisait que l'Apôtre des nations exhortait avec tant d'ardeur les fidèles de son temps à ne pas recevoir la grâce en vain : *Exhortamur ne in vacuum gratiam* Dei *recipiatis*, (Considérations chrétiennes).

[**Conduite de Dieu dans la distribution de ses grâces**]. — Dieu, en formant l'homme, lui a donné une volonté libre, en sorte pourtant que, sans le contraindre ni blesser sa liberté, il le régit par sa puissance, l'épouvante par ses menaces, le gagne par ses bienfaits. Il a un désir sincère du salut de tous; mais il veut qu'ils y consentent, qu'ils y contribuent : et c'est pour cela qu'il les prévient, qu'il les excite, qu'il les conduit d'une manière admirable, jusqu'à ce qu'ils parviennent, avec son secours, à la gloire qu'il leur destine. Et ce sont là les inventions de sa sagesse qu'Isaïe dit qu'il faut annoncer aux peuples. (Isaïe xii). Pour ce qui est des impies, tantôt il les avertit avec douceur; tantôt il les encourage avec bonté, et tantôt il les corrige avec amour et en père, selon la disposition où ils sont et selon qu'ils en ont besoin. Cette aimable conduite est un excès visible de la cha-

rité de notre Dieu, non-seulement envers les bons, mais même envers les méchants, afin qu'ils se convertissent et qu'ils deviennent bons. Tout ce qui contribue à notre justification est un effet de la grâce : c'est elle qui conduit ce grand ouvrage, qui nous instruit par les exhortations, qui nous anime par les exemples, qui nous effraie par les châtiments, qui nous touche et nous émeut par les miracles, qui nous ouvre l'esprit, qui nous fait prendre de salutaires conseils; qui éclaire notre entendement, et qui nous inspire des sentiments conformes à la foi que nous professons. Ainsi, notre volonté est soumise à la grâce, et n'agit que conjointement avec elle ; de sorte que tous ces secours que Dieu nous donne, c'est pour nous aider à coopérer à l'œuvre de Dieu, et à commencer d'exécuter les bons desseins que nous avons conçus par l'inspiration divine. Que si nous tombons en quelque désordre, nous ne devons imputer notre chute qu'à notre faiblesse; et si nous avançons dans la vertu, nous ne devons attribuer notre avancement qu'à la grâce. Or, les secours de la grâce se donnent à tous en mille manières, soit secrètes soit manifestes ; et si plusieurs les rejettent, c'est toujours leur faute ; si quelques-uns en profitent, c'est l'effet commun de la grâce divine et de la volonté humaine. (**Bellarmin**, *Opuscules*).

Peut-être Dieu n'attend-il que l'usage que vous ferez des grâces qu'il vous présente aujourd'hui pour mettre le sceau à votre réprobation en retirant de vous ses divines lumières, auxquelles vous avez été rebelle jusqu'à présent, sans que vous ayez aucun sujet de vous plaindre. Car qu'est-ce que Dieu a pu faire qu'il n'ait pas fait? De combien de faveurs nous a-t-il prévenus pour nous préserver du péché! Combien de saintes inspirations a-t-il employées pour nous en retirer après que nous y sommes tombés! Combien de pressantes sollicitations pour nous engager à nous réconcilier avec lui, sans qu'il ait pu rien obtenir? Après tant d'infidélités, que devons-nous attendre, que la soustraction des grâces que nous avons rendues inutiles? Terrible vengeance que Dieu exerce en secret, et qui, pour être moins éclatante, n'en est pas moins funeste! L'unique moyen d'éviter un tel châtiment est de vivre continuellement dans une sainte appréhension de perdre la grâce. Craignons lorsque nous la possédons; craignons encore plus lorsqu'elle se retire; et ne cessons pas de craindre, même quand nous l'aurons recouvrée : *Time cùm arriseris gratiæ; time cùm abierit; time cùm revertitur*, dit **S. Bernard.** (*Considérations chrétiennes*).

[Bonheur de ceux qui répondent à la grâce]. — Heureux ceux qui savent profiter des dons divins, qui sont une source d'action et de vie! Heureux ceux qui coopèrent à la grâce, qui répondent aux desseins de miséricorde que le ciel favorable a formés sur eux! Quelle augmentation de justice, quels accroissements de vertu leur sont assurés! Fidèles en peu de chose, ils seront établis sur beaucoup. S'ils étaient riches, ils se verraient encore

plus opulents. Des lumières plus pures, des ardeurs plus vives, seraient la juste récompense d'une si sage dispensation. Que faisons-nous, oisifs dépositaires des grâces de Dieu ? Ces grâces, qui devaient être agissantes et fécondes selon le conseil de la sagesse, nous les rendons stériles. Malheur à nous, qui possédons notre âme en vain ! Une honteuse pauvreté punit notre paresse : nous ne recueillons de ce fond, qui pouvait être fertile, que le désespoir de l'avoir négligé ; car de-là vient que le feu sacré, faute d'une main attentive à l'entretenir, a plus de fumée que de lumière. (4[e] *Discours à l'Académie*, *année* 1701).

[La grâce n'agit pas sans nous]. — Quelque puissant que soit le secours de Dieu, quelque forte que soit sa grâce, n'espérons point qu'elle agisse toute seule, qu'elle nous force, et que nous n'ayons rien à faire de notre côté. Il faut que notre volonté réponde à la grâce, et qu'elle concoure tellement avec elle, que l'action qui s'ensuivra puisse nous être attribuée en vertu de notre coopération libre au secours que nous avons reçu du Seigneur. *Le Seigneur m'a accompagné et m'a donné de la force pour que j'achève de prêcher* (II Tim. IV). S. Paul pouvait-il s'expliquer plus clairement? Ainsi, ce que l'Apôtre se promettait de surmonter avec le secours de celui qui le fortifiait, c'était la pauvreté, la tribulation, les mépris, les persécutions, les dangers ; en un mot, tous les obstacles invincibles à la nature. *Je puis tout :* soutenu de la grâce, S. Paul n'appréhendait rien de tout cela : non qu'il se flattât que ces maux ne dussent plus se faire sentir à lui, mais parce qu'il espérait les souffrir constamment avec un tel secours. (**Ségneri,** *Méditations*).

[Notre liberté nous reste]. — La grâce ne nécessite point les justes, quoique S. Paul dise que l'Esprit de Dieu les fait agir; leur liberté n'est diminuée en rien pour cela ; autrement, ils agiraient en esclaves, et non comme les enfants du Père céleste. Les paroles de l'Apôtre, *L'esprit de* Dieu *les fait agir*, ne signifient donc autre chose, sinon que l'Esprit de Dieu les excite, les porte, les pousse à agir : Jesus *fut poussé par l'Esprit dans le désert.* La grâce donc, comme une pente douce qui rend le chemin plus aisé au voyageur, facilite aux enfants de Dieu la pratique pénible du bien, mais sans les y entraîner et les forcer malgré eux. En effet, lorsque Dieu concourt avec les causes secondes, il est certain qu'il le fait toujours d'une manière proportionnée à leur nature. Ainsi, à l'égard des causes nécessaires, telles que sont les astres, les plantes, les animaux, il concourt à les faire agir nécessairement; mais, à l'égard des causes libres, telles que sont les hommes, il concourt à les faire agir librement : *Tanquàm filiis vobis offert se* Deus. Aussi S. Augustin, sur ces paroles de l'Apôtre, *l'Esprit de* Dieu *les fait agir,* dit que les justes sont poussés par le Saint-Esprit, mais afin qu'ils agissent : *Aguntur ut agant.* La grâce leur donne le mouvement, et, s'ils le veulent, ils le suivent.

Elle les remue, mais ne les violente pas; elle leur éclaire l'esprit, mais elle ne les nécessite pas à se conduire par ses lumières; elle excite en notre cœur de saints désirs, mais elle ne nous force ni à les entretenir ni à les exécuter. *O Seigneur, que votre Esprit est bon, et qu'il est doux dans toute sa conduite !* (Sap. XII). L'Esprit du Seigneur est bon parce qu'il ne nous nécessite point à le faire. Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes si l'Esprit de DIEU ne nous fait pas agir. Il agit assez de son côté; mais nous n'agissons pas du nôtre. *Pour travailler avec lui*, disait l'Apôtre aux Corinthiens, *nous vous exhortons à ne recevoir pas en vain la grâce de* DIEU. Et ne disons point que l'Esprit de DIEU ne souffle pas pour nous faire agir : ce serait encore notre faute si cela était. Prions-le, invoquons-le de tout notre cœur, comme il nous en donne toujours le pouvoir, et nous éprouverons bientôt de plus vives impressions : *Invocavi et venit in me spiritus sapientiæ.* (*Le même*).

[Bien et mal en nous]. — Gravons profondément dans notre esprit ces deux vérités : que tout le bien que nous faisons vient de DIEU, qui nous donne la grâce pour vouloir le bien et pour le faire, et que tout le mal que nous faisons ne vient que de nous, qui résistons à la grâce par le mouvement de notre liberté : *Vous vous êtes portés par votre choix à tout ce que je ne voulais point.* (Is. LXIII). Ainsi, entre deux écueils opposés nous tiendrons le milieu, qui est l'unique voie pour éviter le naufrage. Ceux qui nient la grâce sont des superbes, qui prétendent s'attribuer le bien qu'ils font; ceux qui nient la liberté sont des impies, qui veulent tacitement imputer à DIEU le mal dont ils sont coupables. Fuyons l'un et l'autre écueil ; reconnaissons que tout bien vient de DIEU par la grâce, et ne cessons pas de le lui demander avec instance. *C'est moi qui vous ferai porter votre fruit.* (Osée XIV). Reconnaissons encore que DIEU ne prétend point opérer en nous sans nous, et qu'il faut que nous correspondions à sa grâce en la faisant triompher de nos inclinations. *Agissez en homme de cœur : prenez une forte résolution, et accomplissez l'ouvrage de* DIEU. (Paralip. XXVIII). Je vous dois, Seigneur, cet aveu de ma dépendance : et comment pourrais-je vous le refuser? Oui, je dépens encore plus de vous que le sarment ne dépend du cep d'où il tire son suc et sa vie ; je n'ai de vie, d'action, de force, qu'en vous et par vous. (**Ségneri**, *Méditations*).

[Diverses manières de rejeter la grâce]. — L'homme peut rejeter la grâce en deux manières : — 1°. Par une volonté formelle et expresse, disant à DIEU : Je n'en veux rien faire; comme ce misérable et obstiné Pharaon : *Nescio Dominum, et Israël non dimittam.* — La seconde façon d'y résister n'est point si incivile; elle n'est pas formelle, mais négative, et elle se fait en toute manière : — 1°. Par une simple omission. La grâce me dit : Restitue le bien d'autrui; je ne dis pas : Je n'en veux rien faire; mais je continue dans mon péché, et la grâce, qui est passagère, se perd et ne

nous inspire plus. — 2°. Lorsque j'ai une bonne pensée, je porte mon esprit à un autre objet, duquel m'occupant, la grâce s'en va. — 3°. Quand je prends une condition incompatible avec la grâce : j'ai fait vœu de me rendre religieux, et je me marie. (**Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte**).

[La grâce nous poursuit]. — Dieu nous presse depuis tant d'années de nous convertir, et nous différons toujours, ou nous ne faisons pas semblant de l'écouter. Combien d'avertissements salutaires négligés! Combien de moments décisifs de notre éternité perdus? La grâce nous poursuit de tous côtés, quoi que nous fassions pour nous dérober à ses inspirations et nous rendre sourds à ses reproches. Elle se présente à toute heure sur notre passage, pour nous arrêter dans l'égarement de nos passions. Tantôt elle nous parle dans cette disgrâce imprévue qui renverse toutes nos espérances; tantôt dans cette maladie qui nous conduit jusqu'aux portes du tombeau; quelquefois dans le funeste dénouement de cette passion malheureuse, qui, de douce qu'elle était d'abord, nous devient à la fin plus amère que le fiel et l'absinthe; d'autres fois dans la flétrissure de notre réputation, qui punit par l'opprobre du scandale l'impiété de l'hypocrisie. Là, c'est un souffle divin et imperceptible qui s'insinue par des issues secrètes jusqu'au fond de notre âme, dans quelques moments de retraite et de silence; ici la voix se fait entendre à nous dans le bruit du monde et les intrigues du siècle; tantôt c'est le son de la trompette évangélique qui vient frapper nos oreilles et nous réveiller de notre assoupissement; un prédicateur apostolique qui vient nous dire, comme S. Jean-Baptiste : *Non licet*, il ne vous est pas permis de porter le nom de chrétien, et de vivre en païen; d'adorer un Dieu, et de ne sacrifier qu'aux idoles de l'ambition.

Nous devons reconnaître dans cette conduite de Dieu sur nous sa sagesse et sa bonté, qui a bien voulu nous donner quelque part à l'heureuse destinée qu'il nous prépare, afin de nous la faire acquérir avec plus de gloire et posséder avec plus de joie, et que, sans rien perdre de la reconnaissance que nous devons à notre divin Rédempteur, nous ayons la consolation d'être en quelque sorte redevables à nous-mêmes, puisque si Dieu couronne ses dons en nous couronnant, il couronne en même temps nos bonnes œuvres, qui sont un fruit de ses dons, et que la juste récompense que nous attendons du Juge équitable, à la fin de notre course, est tout ensemble une rétribution de sa justice et une gratification de sa miséricorde (**Du Jarry**).

[Correspondre de la manière que Dieu veut]. — Quand Dieu fait tant de faveur à une âme infidèle que de la prévenir par sa grâce, ce n'est pas assez d'y correspondre, il faut y correspondre de la manière que cette même grâce nous l'inspire; ce n'est pas assez de vouloir être à Dieu, il faut y vouloir

être comme il le veut et de la manière qu'il le veut. Une âme qui veut se ménager, qui veut écouter les raisonnements humains, qui veut attendre pour prendre le temps qu'elle croît lui être le plus commode et le lieu qui est le plus selon son goût, se met en danger de perdre la grâce. Une âme qui veut régler le commerce qu'elle peut avoir avec le monde sans le rompre, suivre Jésus-Christ sans renoncer aux amusements du siècle, se met en danger de se perdre par tous ces tempéraments, par tous ces ménagements. Le Fils de Dieu n'a-t-il pas dit qu'on ne pouvait servir deux maîtres en même temps : il n'y a point à craindre que la vérité même doive se rétracter; ce qu'a dit le Sauveur, il l'a dit une fois pour toutes, et nous sommes obligés et de le croire et de le suivre, si nous voulons avoir part avec lui. Il veut que cette âme, qui ne s'est point ménagée quand elle a voulu contenter ses passions et suivre le penchant de son cœur, ne se ménage pas non plus quand il s'agit de le suivre et de contenter son Dieu. Il veut qu'une âme se haïsse autant, et même plus, qu'elle ne s'est aimée; qu'elle aime plus son Dieu qu'elle n'avait aimé le monde, son ennemi déclaré.

Il est des grâces importantes, des grâces décisives : rien n'est plus à craindre que d'en abuser. Il est des crises dans la grâce aussi bien que dans la nature, et les propriétés des unes nous expriment heureusement les propriétés des autres. La crise de la nature est un effort qu'elle fait pour se délivrer d'un grand mal qui est près de l'accabler : la crise, dans l'ordre surnaturel, est un effort de la grâce pour délivrer une âme d'un état dangereux où elle est près de périr. Telle fut celle qui opéra la conversion du grand Augustin, et de plusieurs autres. La crise naturelle a des jours déterminés, auxquels il faut être attentif : la crise surnaturelle a ses temps, ses bons moments, qu'il ne faut pas laisser échapper, et ses conjonctures heureuses qu'il faut ménager. Comme dans la nature, il n'est point au pouvoir des malades ni des médecins de procurer les crises quand ils veulent, ces grâces critiques, ces fortes grâces qui opèrent la conversion des grands pécheurs ne sont pas dans notre pouvoir; et, si on les a laissé échapper, on ne les rappelle pas quand on veut. Esaü demanda cette grâce de conversion, il la demanda avec larmes, et il ne l'obtint pas. Si S. Augustin n'eût été docile à cette voix qu'il entendit dans le jardin, fidèle à la grâce qui accompagna cette voix, peut-être était-il perdu. (**Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Les larmes de Notre-Seigneur]. — La désolation de Jérusalem et d'un peuple si chéri de Dieu, accompagnée de tout ce qui la pouvait rendre plus touchante, ne fut pas cependant ce qui toucha le plus Jésus-Christ, ni ce qui le fit pleurer sur cette malheureuse ville. Il voyait sous cette punition visible et sous la destruction de ce peuple grossier, une autre punition invisible, qui excitait d'autant plus sa compassion que ceux qui y avaient intérêt n'y faisaient nulle attention. L'abus de tant de grâces que

Dieu avait faites à ce peuple préférablement à tout autre, comme David le reconnaît, *Non fecit taliter omni nationi,* et particulièrement de la plus grande de toutes, qui était attachée à sa visite, l'aveuglement prodigieux qui les empêcha de connaître le temps favorable auquel il avait daigné les visiter de sa propre personne, et qui devait être une source de salut pour eux s'ils en eussent bien usé, l'endurcissement effroyable qui les rendait insensibles à tous les miracles qu'il faisait en leur présence, et qui bouchait leurs oreilles à toutes ses instructions; leur prochain changement et l'ingratitude avec laquelle ils devaient crucifier l'auteur de leur salut, fut l'accomplissement de leur réprobation, qui fit verser des larmes au Fils de Dieu, et l'abus qu'ils firent d'une multitude infinie de si grandes grâces la leur attira. (**Le Tourneux,** *Année chrétienne*).

[Mort de l'âme]. — Voulons-nous comprendre ce que c'est que l'âme sans la vie de la grâce? regardons ce que c'est que le corps sans l'âme! Le corps séparé de l'âme n'a plus de mouvement, de couleur, de beauté, de force, de consistance ; il se corrompt aussitôt, et par son infection il écarte de lui ceux qui le chérissaient davantage. L'état de l'âme que le péché sépare de Dieu devient encore mille fois plus affreux. D'ailleurs, un cadavre ne connaît point son triste état, au lieu que l'âme connaît le sien, et par conséquent ce qu'elle a perdu ; ou bien, si elle ne sent pas à présent la perte qu'elle a faite de son Dieu, elle la sentira vivement au sortir du sommeil léthargique dans lequel elle est encore plongée. Alors elle comprendra ce que c'était pour elle que mourir, que c'était perdre la grâce, perdre la gloire. Elle comprendra ce que c'est que d'être immortelle uniquement pour être en proie à la tristesse, à la fureur, au désespoir. (**Le P. Ségneri,** *Méditations*).

[Prix de la grâce]. — L'esprit divin, porté sur les eaux du Baptême, transforme, pour ainsi dire, en autant de dieux tous ceux qui sont régénérés en esprit dans ce premier des sacrements. Cet enfant, qui naît au monde, reçoit, avec la vie naturelle, l'image et la ressemblance de la Divinité ; mais, en renaissant par la grâce, il en reçoit l'esprit. Marqué du caractère ineffable d'enfant de Dieu, il devient le frère de Jésus-Christ et le cohéritier de sa gloire. Il entre, par cette seconde naissance, dans un ordre surnaturel, infiniment au-dessus de ce qu'il était par la première. Il devient une créature nouvelle et d'une excellence tout admirable. Il cesse d'être renfermé dans les limites du monde corporel et visible. De-là ces expressions figurées de l'apôtre S. Paul, si fréquentes dans ses Epîtres: *Etre la bonne odeur de* Jésus-Christ ; *Nous revêtir de* Jésus-Christ ; *Manifester en nous la vie de* Jésus-Christ ; *Porter les Stigmates de* Jésus-Christ ; *Ne vivre plus que de la vie de* Jésus-Christ : parce qu'en effet c'est à ces opérations ineffables de la grâce en nous que se réduit toute la religion ; que le Verbe divin, qui est un pur Esprit, s'est fait

chair; afin que l'homme de chair devînt un pur esprit par son union avec Dieu : *Qui adhæret* Deo *unus spiritus est* (I Cor. v). **Du Jarry**, *Annonciation*).

[Travailler à accroître en nous la grâce]. — Ce n'est pas assez de combattre pour nous maintenir dans la possession de la grâce ; il faut encore combattre pour l'augmenter toujours en nous. Il n'y a point de nouveau degré de grâce dont l'acquisition ne soit digne de tous nos efforts : *Pro justitiâ agonizare... Usquè ad mortem certa.* Ainsi, quand même nous pourrions nous sauver dans le monde, la seule assurance de vivre plus saintement dans la retraite ne serait-elle pas un motif pressant pour nous y engager ? Le sacrifice que nous y ferions à Dieu de tous les plaisirs du siècle pourrait-il manquer de lui être infiniment agréable ? Une vie retirée et pénitente abrégerait peut-être le nombre de nos années ; mais qu'importe que notre vie fût plus courte, si elle était plus sainte ? Le gain que nous ferions pour le ciel ne vaut-il pas mieux que l'or et que l'argent? Cependant, on voit tous les jours le mondain se ruiner la santé et hâter sa mort pour s'enrichir. Mais, soit que notre état nous fixe dans le siècle, soit que la vue de notre salut nous le fasse quitter, ne ménageons point la délicatesse de notre corps, lorsqu'en l'affaiblissant nous pouvons faire croître en nous la grâce. N'écoutons point la vaine appréhension des infirmités dont la chair nous menace lorsque nous la réduisons en servitude, et répondons alors à ses plaintes et à ses frémissements : Je ne crains point tout cela, et je n'estime point ma vie plus précieuse que je ne le suis moi-même. (**Ségneri**, *Méditations*).

[Incertitude de notre état]. — *Nemo scit utrùm odio an amore dignus sit.* (Eccle. ix). — Tout justes que nous pouvons être en effet, nous ignorons néanmoins si nous sommes tels, et par conséquent si nous sommes dignes d'amour ou de haine. Car, d'un côté, nous ne connaissons point assez le fond de notre cœur pour nous assurer de l'innocence de nos désirs, et d'un autre côté, la grâce sanctifiante ne tombant point sous les sens, notre âme ne saurait apercevoir quand elle en est ornée. Nous sommes sûrs, à la vérité, que le Seigneur nous rend son amour quand nous y apportons les dispositions nécessaires ; mais sommes-nous jamais sûrs de les avoir, ces dispositions? sommes-nous sûrs de haïr sincèrement le péché? *Si vous cherchez le Seigneur votre* Dieu, *vous le trouverez.* (Deuter. iv), mais à quelle condition ? C'est si vous le cherchez de tout votre cœur, et de toute l'amertume et l'affliction de votre âme. Or, cherchons-nous ainsi notre Dieu ? c'est de quoi nous ne saurions vous répondre. *L'homme ne sait donc s'il est digne d'amour ou de haine; mais tout se réserve pour l'avenir.* Ces paroles donc, *l'homme ne sait s'il est digne de haine*, doivent s'entendre de la double haine que Dieu conçoit pour le pécheur. Dieu voit un homme dans le péché, et par cet endroit il le hait, quoiqu'il sache que ce pécheur doit un jour bien user de la grâce pour se convertir : ce n'est encore là

qu'une haine d'indignation. Mais, si Dieu se voit forcé de permettre que l'homme meure impénitent par son opiniâtre persévérance dans le crime, il hait alors ce pécheur d'une haine de réprobation, pour m'exprimer de la sorte. Je ne sais si je ne suis pas digne tout à la fois de ces deux haines, et cette affreuse incertitude ne me fait pas frémir de crainte ! *Je crains*, disait le Prophète-Roi, *je tremble*, *je suis comme enseveli dans de malignes ténèbres, qui ne me laissent voir que le danger où je suis.* Craignez donc, chrétien, qui que vous soyez ; craignez pour votre état présent, craignez pour votre état à venir.

Il semble d'abord que Dieu nous traite bien durement, de nous laisser toute la vie dans la plus terrible des incertitudes, lui qui pourrait si aisément nous en tirer. Cependant c'est pour notre intérêt même qu'il tient cette conduite à notre égard. En effet, si nous étions sûrs d'être actuellement en grâce, d'être dignes d'amour, qu'il serait à craindre que nous ne nous enorgueillissions, et que nous ne vinssions à déchoir par-là de notre état ! Si d'ailleurs nous étions sûrs de mourir dans la grâce, qu'il serait dangereux que nous ne négligeassions d'y vivre, et qu'assurés de l'avenir nous n'abusassions du présent ! Dieu pourrait, dans cette supposition, nous donner une telle abondance de grâces que nous fussions à l'épreuve de toutes risques ? Dieu le pourrait, sans doute ; mais, puisqu'il ne le fait point, c'est une conviction pour nous qu'il a de grandes raisons de ne le pas faire. Est-ce aux malades à prescrire au médecin la manière de les gouverner ?

Quels fruits les saints n'ont-ils pas retirés de la fâcheuse mais nécessaire incertitude dont nous parlons ? Que dis-je ? c'est cette incertitude qui a donné à l'Eglise les plus grands saints ! Elle les retenait dans un parfait anéantissement aux yeux de Dieu, dont ils savaient que leur sort dépendait absolument, et dans une profonde humilité aux yeux des hommes, dont ils pouvaient croire avec fondement que chacun en particulier était peut-être plus agréable qu'eux au Seigneur. Mais vous, ne vous mettez-vous point au-dessus de tant d'autres qui sont au jugement de Dieu dans un plus haut degré de sainteté, et qui seront un jour plus élevés que vous dans la gloire ? Ce serait une grande présomption. *J'ai vu des impies ensevelis qui, lorsqu'ils vivaient*, *étaient dans le lieu saint*, *et qui étaient loués dans la cité*, *comme si leurs œuvres eussent été justes.* (Eccl. VIII). Qui sait si l'on ne pourra point dire de vous la même chose ? Tenez-vous donc dans une humilité continuelle, puisque *tout se réserve pour l'avenir, et demeure ici incertain.* — Si je n'ai point votre grâce, ô mon Dieu, est-il un homme plus méprisable que moi ? et, dans cette incertitude, puis-je mépriser personne ? Puis-je consentir à commettre le péché, dans l'incertitude où je suis si la mort ne m'y surprendra pas ? Précieuse incertitude, qui m'entretient dans l'humilité et dans la vigilance. Non, Seigneur, je ne veux point d'autre assurance sur mon salut que celle que m'inspire ma confiance en vous. (**Ségneri**, *Méditations*).

GRACE ACTUELLE

SA FORCE, SA DOUCEUR

Refus et mépris des grâces, — soustraction et substitution des grâces de DIEU

AVERTISSEMENT.

Je ne vois point de sujet plus propre à l'Evangile de la Samaritaine que de parler de la Grâce. *Aussi la plupart des prédicateurs ont-ils coutume de s'y arrêter. En effet, la force, la douceur et toute la conduite de la grâce à l'égard des pécheurs que* Dieu *veut convertir, se trouvent représentées et dépeintes dans l'exemple de la Samaritaine, dont ce long évangile ne contient que l'histoire. Mais, comme ce sujet peut être traité en plusieurs autres occasions, nous en parlerons ici. Pour cela il est nécessaire d'avertir :*

1° *Que nous ne parlons point des grâces de* Dieu *dans toute l'étendue que comprend ce nom de grâce, sous lequel sont compris tous les dons, les faveurs et tous les biens, soit naturels soit surnaturels, que nous recevons de la divine bonté, mais seulement des lumières et des saintes inspirations qui nous viennent du Ciel pour nous porter au bien, et que nous appelons* grâces actuelles, *qui nous préviennent et qui nous excitent.*

2°. *Que le prédicateur doit éviter, en cette matière, les contestations odieuses qui ont fait tant de bruit, et qui ne servent de rien pour l'édification des auditeurs, mais supposer seulement les opinions orthodoxes. Il doit encore prendre garde de traiter ce sujet en théologien scholastique ; mais il doit tirer des conclusions morales des vérités de foi, décidées contre les pélagiens et les autres*

hérétiques, sans entrer dans les difficultés qui partagent les sentiments des catholiques. Aussi n'en parlerons-nous point ; nous nous contenterons de marquer ce qui est capable de nous exciter à nous rendre fidèles à suivre les mouvements de la grâce.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — On peut considérer la grâce par rapport à DIEU qui la donne, et par rapport à l'homme qui la reçoit. Par rapport à DIEU, on ne peut assez admirer la sagesse et la bonté du Pére des miséricordes dans l'ingénieux artifice dont il se sert pour faire recevoir des hommes la grâce qu'il leur présente, quoiqu'ils ne la méritent point, et que souvent ils s'en soient rendus indignes. Par rapport à l'homme qui la reçoit, on ne peut assez s'étonner des artifices malheureux qu'il emploie pour l'éluder et pour se dispenser de lui obéir.

Première partie. — Cet artifice de la sagesse et de la bonté de DIEU paraît. — 1°. En la multitude des grâces qu'il nous donne dans le désir sincère qu'il a de notre salut, puisque ce sont autant de moyens avantageux qu'il nous fournit pour nous conduire à l'heureuse fin à laquelle il nous a destinés, et par conséquent qui demandent de nous une reconnaissance éternelle. Car, sans parler des grâces extérieures (comme de la bonne éducation, des bons exemples, de la vocation à tel emploi et à tel état de vie) dont il se sert pour exécuter les grands desseins qu'il a eus sur nous de toute éternité, combien de lumières dont il éclaire tous les jours notre esprit ! combien de saints mouvements et de saintes ardeurs dont il échauffe notre volonté ! Combien avons-nous reçu de ces sortes de grâces ! Combien en recevons-nous encore tous les jours ! Il nous sollicite et nous presse en mille rencontres, lorsque nous y pensons le moins : il nous vient trouver, souvent lorsque nous sommes le plus éloignés de lui, et n'abandonne jamais tellement personne, pour criminel qu'il puisse être, qu'il ne lui donne toujours les moyens suffisants pour revenir de l'abîme des crimes où il s'est précipité. — 2°. Cet artifice paraît en ce que la grâce prend différentes formes, comme parle l'Apôtre : *Multiformis gratia* DEI. Car tantôt elle invite, tantôt elle menace ; tantôt elle nous attire en nous charmant, et tantôt elle nous épouvante et nous effraie ; tantôt elle nous console par l'espérance qu'elle nous donne de la miséricorde de DIEU,

et tantôt elle nous intimide par la crainte d'un juge sévère et rigoureux. Il n'y a point d'artifice dont la grâce n'use, de moyen qu'elle n'emploie pour nous gagner le cœur. — 3°. Cet artifice paraît encore plus particulièrement dans la condescendance de la grâce, qui s'accommode à notre humeur, à nos inclinations, à notre naturel, à nos passions même, en leur faisant changer d'objet sans en détruire le fond, comme on voit dans Ste Madeleine, dans S. Paul et dans S. Augustin. Elle se proportionne à l'état et à la condition des personnes; elle exige plus des uns et moins des autres, mais jamais rien au-dessus de nos forces. — Les sentiments que ces considérations doivent exciter sont la reconnaissance, la confiance en la divine bonté, l'appréhension de lasser sa patience, et la résolution de nous rendre à l'avenir plus fidèles aux grâces de Dieu.

Seconde partie. — Après avoir admiré l'artifice ingénieux de la miséricorde divine dans la distribution de ses grâces et dans la conduite dont elle use pour gagner le cœur de l'homme, nous avons grand sujet de déplorer les malheureux artifices qu'emploie la malice des hommes pour éluder les poursuites de la grâce, puisqu'ils ne sont jamais plus ingénieux que pour leur propre malheur. — 1°. On peut compter pour le premier de ces artifices de fermer les yeux aux lumières de la grâce, par une résistance formelle, et, comme parle Job, par une rébellion ouverte et déclarée: *Ipsi fuerunt rebelles lumini.* (Job. XXIV). Car, comme la grâce, quelque forte et puissante qu'elle soit, n'agit pas par violence, mais laisse l'homme dans une pleine et entière liberté d'y consentir ou de la rejeter, il y a des pécheurs qui, pour commettre leurs crimes impunément et vivre en repos dans leurs désordres, rebutent les grâces du Ciel, et demeurent aveuglés par une trop grande abondance de lumières, et endurcis par la multitude des touches intérieures auxquelles ils résistent opiniâtrément. — 2°. Le second artifice est de ceux qui, n'ayant pas encore perdu tout sentiment de piété, ne veulent pas rompre les attachements qui les empêchent d'être à Dieu; et, pour ne pas être obligés de se rendre aux lumières et aux attraits de la grâce, en détournent leur esprit, s'occupent de mille autres affaires pour ne pas s'y rendre attentifs, cherchent les compagnies agréables, et tous les autres divertissements qui font évanouir toutes ces saintes pensées. — 3°. Le troisième artifice enfin est de ceux qui, ne pouvant se cacher ni se soustraire aux lumières de la grâce, ni éviter entièrement ses poursuites, tâchent au moins de différer à se rendre, comme faisait S. Augustin: *Modò et modò, et illud modò non habebat modum.* — 4°. D'autres enfin veulent, par un autre artifice, ou plutôt par un ménagement indigne, ne se donner à Dieu qu'à demi, en accordant Dieu et le monde, et n'obéir à la grâce qu'en certaines choses: ce qui l'oblige de se retirer tout-à-fait.

—

II. — 1°. Il n'y a point de bonne action, pour petite qu'elle soit, que

nous puissions faire sans la grâce : *Sine me nihil potestis facere*, dit le Fils de Dieu. (Joan. xxv).

2°. Il n'y a point de bonne action, quelque grande qu'elle soit, dont nous ne soyons capables avec la grâce.

3°. Il n'y a point d'action, pour grande et éclatante qu'elle paraisse aux yeux des hommes, qui soit reçue de Dieu et comptée pour l'éternité, sans la grâce.

—

III. — Nous pouvons considérer trois choses dans la grâce :

1°. *Sa nécessité*, puisque sans la grâce nous ne pouvons rien faire qui mérite le ciel.

2°. *Sa gratuité* ou son indépendance, puisque, n'étant due à personne, Dieu la donne quand il veut et à qui il veut, et la refuse ou la retire quand il lui plaît ; c'est pourquoi il faut la demander avec instance.

3e. *Sa rapidité :* elle passe bien vite : c'est pourquoi il faut y être attentif, et profiter de ce moment favorable, qui peut-être ne reviendra plus si nous le laissons échapper.

—

IV. — 1°. Elle nous attire avec tant de charmes, qu'il suffit qu'elle nous présente le bien pour nous le faire embrasser ; nous prend en telles circonstances, que le cœur s'y rend, et s'y soumet avec joie et avec plaisir. C'est ce qui s'appelle l'attrait de la grâce.

2°. Elle fixe et affermit la volonté de l'homme dans le bien, sans lui faire rien perdre de son indifférence et de sa liberté ; au contraire, elle le rend plus maître de lui-même qu'il n'était auparavant, puisqu'il était esclave du péché.

3°. Elle couronne enfin si glorieusement ses bonnes œuvres, qu'au lieu des chagrins et des difficultés qu'il appréhendait, il ne trouve que de la joie dans l'exercice de la vertu.

—

V. — On peut faire voir dans les deux parties d'un discours — 1°. La douceur de la grâce, dans la manière dont elle agit sur l'esprit et sur le cœur de l'homme, comme elle s'accommode à son naturel et à ses inclinations, etc.

2°. La force qu'elle tire de sa douceur même, qui la rend si puissante, qu'elle triomphe des cœurs les plus rebelles et les plus opiniâtres. (*C'est le dessein de Bourdaloue dans le Sermon sur la Samaritaine*).

—

VI. — 1°. Il n'y a rien de plus nécessaire que la grâce, puisque c'est

le premier principe de notre salut, et que sans elle nous ne pouvons le mériter : et cependant il n'y a rien que l'on néglige davantage.

2°. Il n'y a rien de plus précieux que la grâce : et rien n'est plus méprisé. (*Tiré des* Réflexions Chrétiennes *du P. Nepveu*).

—

VII. — Sur la mesure des grâces que Dieu a destinées à chaque homme en particulier.

1°. Dieu a destiné à chacun de nous une certaine mesure de grâces qui sont comptées et déterminées. En quel sens on le doit entendre. Ce sont des grâces fortes et choisies : car il ne refuse à personne ce qui est absolument nécessaire pour faire son salut.

2°. Cette mesure est inconnue de nous, et personne ne peut savoir si la grâce qu'il refuse ne sera point la dernière que Dieu a résolu de lui donner, après laquelle il n'y en aura plus pour lui que de communes.

3°. Cette mesure n'est pas égale pour tout le monde. Il y en a que Dieu a abandonnés après la première qu'ils ont refusée, et d'autres envers lesquels il n'a usé de cette rigueur qu'après le refus de la centième. Ce qui paraît de plus certain est que Dieu ne met d'ordinaire le comble à cette mesure qu'après une grâce signalée, qu'on peut appeler critique, à laquelle on a manqué de répondre.

—

VIII. — 1°. Nous ne pouvons rien faire sans la grâce : c'est ce qui doit réprimer les sentiments d'orgueil et d'estime de nous-mêmes, dans les bonnes œuvres que nous pratiquons.

2°. La grâce ne peut rien sans nous ; c'est ce qui condamne notre lâcheté, puisque, la grâce nous excitant sans cesse à pratiquer le bien, nous en faisons si peu ; notre infidélité à correspondre à la grâce est cause qu'elle est sans effet.

3°. Nous pouvons tout avec la grâce, qui ne nous manquera jamais ; c'est ce qui nous doit exciter et animer aux plus grandes entreprises pour la gloire de Dieu.

—

IX. — 1°. Les démarches que fait la grâce pour convertir le pécheur. Elle le prévient, et le vient trouver lorsqu'il y pense le moins, étudie le temps et l'occasion favorable, éclaire son esprit et y répand des lumières qui lui font voir les vérités éternelles dans un tout autre jour qu'il ne les avait encore aperçues jusques alors ; elle lui touche le cœur, et lui fait naître le désir de se donner à Dieu et de quitter ses désordres.

2°. Les démarches que le pécheur doit faire de son côté pour se rendre

fidèle à la grâce. Il doit se rendre attentif aux mouvements de la grâce ; y correspondre promptement, de peur qu'elle passe et ne revienne plus : *Nescit tarda molimina Spiritûs-Sancti gratia.* Il doit, enfin, apporter une fidélité constante à exécuter ce que la grâce demande de lui.

—

X. — Sur le refus des grâces de Dieu.

1°. La grâce refusée de la part du pécheur attire réciproquement le refus que Dieu lui en fait à son tour, par une punition juste, puisque la moindre chose que mérite celui qui refuse un bien, c'est d'en être privé.

2°. La grâce refusée de la part de Dieu est la source du malheur et de la réprobation du pécheur, car c'est ce qui cause son aveuglement et son endurcissement dans le crime.

—

XI. — 1°. La grâce attend le pécheur avec patience. Elle le presse et le sollicite souvent des années entières, nonobstant les mépris et les rebuts que le pécheur en fait.

2°. Elle le gagne enfin en ménageant le temps et les occasions favorables.

3°. Elle le détrompe de la fausse idée qu'il avait des biens de ce monde par les salutaires dégoûts qu'elle lui en donne.

—

XII. — Nous pouvons considérer la grâce. — 1°. En tant qu'*offerte ;* et alors il faut examiner son prix, ce qu'elle coûte au Fils de Dieu, la fin pour laquelle il nous l'offre, et à quoi elle nous est nécessaire. Ce qui nous la fera demander avec instance et l'attendre avec soumission.

2°. On la peut considérer comme *reçue :* et alors elle demande de notre part la fidélité, de la reconnaissance pour un si grand bienfait, de la promptitude à lui obéir.

—

XIII. — Douceur et force de la grâce.

1°. *Sa douceur* paraît à adoucir et à rendre plus léger le joug du service de Dieu, à nous faire aimer ce qu'il y a de plus rebutant et de plus contraire à la nature corrompue, à nous remplir le cœur de joie et de consolation dans les plus grandes traverses.

2°. *Sa force* paraît à nous faire vaincre nos passions les plus violentes et les plus intraitables, à nous faire triompher des plus insurmontables obstacles; à nous soutenir dans les plus dangereuses occasions, dans les tentations les plus fortes ; et enfin à nous faire venir à bout des plus difficiles entreprises.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin,** dans les *Soliloques*, dépeint l'aveuglement dans lequel il vivait avant sa conversion, et de quelle manière la grâce l'a éclairé. — *De naturâ et gratiâ* (*contrà Pelagianos*) il montre comment la grâce nous rend la santé de l'âme, et de quelle manière elle nous fait ensuite agir et marcher dans le service de DIEU. — II *Contrà duas epistolas Pelagianorum* : que nous ne pouvons nous préparer à recevoir la grâce sans la grâce même. — *De gratiâ et libero arbitrio* : qu'il ne faut pas tant donner au libre arbitre que nous ne mettions notre première et principale confiance en la grâce, sans laquelle nous ne pouvons faire aucun bien ni acquérir aucun mérite pour le ciel. — II *De peccatorum meritis* (*contrà Pelagianos*) : que sans la grâce nous ne pouvons accomplir les préceptes ; de quelle manière la grâce nous les fait accomplir et nous excite à faire le bien.

Le même, exposition du ps. 5 à ces mots *Domine ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronâsti nos*: la bonne volonté de DIEU précède toujours la nôtre. — II *De bono perseverantiæ* : personne n'a droit de se plaindre de DIEU, de ce qu'il donne des grâces à l'un, qu'il les refuse à l'autre. — *In ps.* 67 : la grâce se donne gratuitement. — *De gratia Christi* (*contrà Pelagium*), il réfute fortement l'hérétique Pélage, qui soutenait que l'homme, par les seules forces de son libre arbitre, pouvait faire le bien, sans le secours de la grâce intérieure et actuelle. — *In ps.* 188 *Quoniam mandatis tuis credidi* : nous ne pouvons accomplir les préceptes sans le secours de la grâce. — Sur le ps. 142 il compare l'âme à une terre sèche et stérile, qui a besoin des pluies du ciel.

S. Grégoire, XVI *Moral.* 10 prouve que nous pouvons consentir à la grâce ou la rejeter, et que le libre arbitre a part dans toutes nos bonnes œuvres. — Au liv. 33 expliquant ces paroles du chap. 4 de Job. *Quis ante dedit mihi, ut reddam ei ?* nous ne pouvons mériter la grâce, et particulièrement la première. — Homél. 9 *in Ezechielem* : que nous sommes redevables à la grâce de tout le bien que nous faisons, et que c'est uniquement notre faute si nous ne le faisons pas. — I *in* I *Reg.* : sans la grâce toutes nos actions ne méritent rien pour le ciel. — X *Moral.*, sur le 12e ch. de Job : la grâce n'abandonne personne entièrement dans les tentations. — *Ibid.* XXII : injustice et ingratitude de ceux qui attribuent le mérite de leurs actions à leurs propres forces. — XXVIII sur le ch. 32 : que DIEU

est le souverain maître et l'arbitre de ses grâces, qu'il les donne et les refuse quand il lui plaît.

S. Jérôme, sur le ps. 107 montre que nous devons coopérer à la grâce, et comment elle agit avec nous. — XIV *in* 51 *Isaiæ* : grandes actions que l'on peut faire par le secours de la grâce, elle est absolument nécessaire pour faire le bien.

S. Chrysostôme, Homél. 46 *in Genesim,* parle de la force et du courage que la grâce nous inspire. — Homél. *de Adamo et Evâ* : que Dieu, par la grâce qu'il donne aux hommes, est l'auteur de toutes leurs vertus, de toutes leurs bonnes actions et de tous leurs mérites. — Homél. 21 *ad popul. Antioch.* : force de la grâce, ses effets.

S. Bernard, Serm. 21 sur les *Cantiques*, *Trahe me post te ; in odorem unguentorum tuorum curremus*) : que nous avons une entière liberté de suivre celui qui nous appelle et nous attire par sa grâce. — Il explique la même vérité dans le livre qu'il a fait exprès, *De gratiâ et libero arbitrio,* et dans les Sermons 67 et 84 sur les *Cantiques.*

[Livres spirituels et autres.] — **Grenade,** Guide des pécheurs, chap. 14.

Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte a fait un gros volume des *Conduites de la Grâce* : dans la 3e partie, il traite amplement de la grâce actuelle, en scholastique et en prédicateur.

Le P. Bonal, Le *Chrétien du temps*, parle de la grâce en plusieurs endroits, et particulièrement dans la 2e partie, où il traite de la vocation de tous au salut.

Le P. Chalu, *Secret de la prédestination*, Traité 2, art. 4, ch. 2 parle du refus des grâces, etc.

Le P. Simon le Bossu a fait trois tomes *De l'usage de la grâce*, où il n'a rien omis de ce que l'on peut dire sur ce sujet.

Le P. Nepveu, dans ses *Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année,* a parlé de l'abus des grâces, le 5 de Février ; — de la fidélité à la grâce, le 4 de Mars ; — de la nécessité de la grâce, le 5 d'Avril ; — de la mesure des grâces, le 2 de Juin ; du compte que nous aurons à rendre à Dieu des grâces que nous avons reçues, le 8 de Décembre ; — de la lumière de la grâce, le 19 du même mois.

Le P. Haineufve, *de l'Ordre*, sur le renouvellement d'esprit, parle du refus des grâces.

[Prédicateurs.] — **Le P. de Lingendes,** dans son *Carême*, a deux Sermons sur la grâce : l'un pour le vendredi de la 3e semaine, l'autre pour le lundi de la 5e, dans lesquels il a ramassé ce qu'il y a de plus considérable sur cette matière.

Le P. Reina, Sermon sur l'évangile de la Samaritaine, a beaucoup de choses qui regardent ce sujet.

Le P. Ségneri en a un Sermon dans son *Carême*

Bourdaloue, Sermon sur la Samaritaine, parle de la force et de la douceur de la grâce.

Le P. Giroust, *Carême*, Sermon sur le même Evangile : conduite et économie de la grâce. — 1er Jeudi de Carême : de la soustraction des grâces.

Monmorel, Homél. sur l'Evangile du 4e dim. apr. la Pentec.

Le P. Texier, *Dominicale*, 5e dim. après la Pentec., parle de la résistance à la grâce.

Massillon, Sermon sur la Samaritaine.

La Font, Prône pour le 4e dim. apr. Pâques.

L'auteur des *Discours chrétiens*, 12e dim. apr. la Pentec.

Le P. de la Pesse, *Sermons*, en a un sur la grâce.

Dictionnaire moral : il a deux sermons sur la grâce, avec plusieurs réflexions.

Houdry, 2e Sermon sur l'Epiphanie : conduite et force de la grâce. — *Dominicale*, 18e dim. apr. la Pentec.

[Recueils].— **Busée**, *De statibus hominum* (*de gratiæ divinæ statu*).
Le P. Louis de Grenade, dans ses *Lieux communs* (Titulo *Gratia*).
Raynerius de Pisis, Titulo *Gratia*.
Labatha, id.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Vocavi, et renuistis ; extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret. Prov. I, 24.	Je vous ai appelés, et vous n'avez pas voulu m'écouter ; j'ai tendu la main, et il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé.
Despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis : ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos. Ibid. 25, 26.	Vous avez méprisé tous mes conseils, et vous avez négligé mes réprimandes ; et moi je rirai aussi à votre mort et je vous insulterai.
Hodiè si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Ps. 94.	Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous d'endurcir vos cœurs.
Vocabis me, et ego respondebo tibi. Jobi. XIV, 15.	Vous m'appellerez, et je vous répondrai.
Ipsi fuerunt rebelles lumini. Jobi. XXIV, 13.	Ils ont été rebelles à la lumière.
Anima mea sicut terra sine aquâ tibi. Ps. 142.	Mon âme est en votre présence comme une terre sans eau.
Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Isaiæ XII, 3.	Vous puiserez avec joie les eaux des fontaines du Sauveur.
Omnes sitientes, venite ad aquas. Isaiæ LV, 1.	Vous tous qui avez soif, venez aux eaux.

Expectat Dominus ut misereatur vestri. Isaiæ xxx, 18.
Le Seigneur vous attend afin de vous faire miséricorde.

Quid est quod debui ultrà facere vineæ meæ? Isaiæ v, 4.
Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne ?

Vocavi, et non erat qui audiret. Isaiæ, L, 2.
J'ai appelé, et il ne s'est trouvé personne pour me répondre.

Locutus sum ad vos, manè consurgens et loquens, et non audistis me ; et vocavi vos, et non respondistis. Jerem. VII, 13.
Je vous ai parlé avec application, sans que vous m'ayez entendu ; je vous ai appelés sans que vous m'ayez répondu.

Si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent. Matth. XI, 21.
Si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon il y a longtemps qu'elles eussent fait pénitence dans le sac et dans la cendre.

Quotiès volui congregare filios tuos, quemadmodùm gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti! Matth. XXIII, 35.
Combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses aîles, et vous ne l'avez pas voulu !

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Matth. XI, 28.
Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

Si cognovisses et tu, et quidem in hâc die tuâ, quæ ad pacem tibi ! Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. Luc. XIX, 42.
Ah ! si tu avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui pouvait t'apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux.

Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. Joannis I, 9.
Il était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde.

Non potest homo accipere à se quidquam, nisi fuerit ei datum de cælo. Joan. III, 37.
L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du Ciel.

Sine me nihil potestis facere. Joann. XV, 5
Sans moi vous ne pouvez rien faire.

Nemo potest venire ad me, nisi Pater qui misit me traxerit eum. Joan. VI, 44.
Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire à lui.

Nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum à Patre meo. Ibid. 66.
Personne ne peut venir à moi, si cette grâce ne lui est donnée par mon Père.

Omnes peccaverunt et egent gloriâ DEI, Roman. III, 23.
Tous ont péché et ont besoin de la gloire de DIEU.

Non volentis neque currentis, sed miserentis est DEI. Roman, IX, 16.
Cela ne dépend point ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de DIEU qui fait miséricorde.

An divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis contemnis ? Ignoras quoniam benignitas DEI *ad pœnitentiam te adducit?* Roman. II, 4.
Est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de la bonté divine, de la tolérance et de la longue patience de DIEU ? ignorez-vous que sa bonté vous invite à la pénitence ?

Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia. Roman. V, 20.
Où il y a eu abondance du péché, DIEU a répandu une surabondance de grâce.

Quicumque Spiritu DEI *aguntur, ii sunt filii* DEI. Roman. VIII, 14.
Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de DIEU, voilà les vrais enfants de DIEU.

Cujus vult miseretur (DEUS), *et quem vult indurat.* Roman. IX, 18.
DIEU fait miséricorde à qui il lui plaît, et il endurcit qui il lui plaît.

Non ego, sed gratia DEI *mecum.* I Cor. XV, 10.
Ce n'est pas moi qui agis, mais la grâce de DIEU avec moi.

Nemo potest dicere Dominus Jesus, *nisi in Spiritu-Sancto.* I Cor. XII, 3.
Personne ne peut prononcer le nom de JÉSUS, si ce n'est par le SAINT-ESPRIT.

Non quòd sufficientes simus cogitare aliquid à nobis quasi à nobis ; sed sufficientia nostra ex DEO *est.* II Cor. III, 5,
Non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée ; mais c'est DIEU qui nous en rend capables.

Sufficit tibi gratia mea : nàm virtus in infirmitate perficitur. Id. XII, 9.
Ma grâce vous suffit : car la vertu se perfectionne dans la faiblesse.

Gratia DEI *sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.* I Cor. XV, 10.
C'est par la grâce de DIEU que je suis ce que je suis ; et la grâce qui m'a été donnée n'est point demeurée stérile en moi.

Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei *recipiatis*. II Cor. vi, 1.

Nous vous exhortons à ne recevoir point en vain la grâce de Dieu.

Si autem gratia, jàm non operibus, alioquin gratia jàm non est gratia. Rom. xi, 6.

Si c'est par grâce, ce n'est donc plus par les œuvres ; autrement la grâce ne serait plus grâce.

Omnia possum in eo qui me confortat. Philip. iv, 13.

Je puis tout en celui qui me fortifie.

Deus *est qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bonâ voluntate.* Philip. ii, 13.

C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît.

Unicuique nostrùm data est gratia secundùm mensuram donationis Christi. Ephes. iv, 7.

La grâce a été donnée à chacun de nous selon la mesure du don de Jésus-Christ.

Non secundùm opera nostra, sed secundùm propositum suum, et gratiam quæ data est nobis in Christo Jesu. II Timoth. i, 9.

Dieu nous a appelés par sa vocation sainte, non selon nos œuvres, mais selon le décret de sa volonté, et la grâce qui nous a été donnée en Jésus-Christ.

(Deus) *omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire.* I Timoth. ii, 4.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité.

Adeamus cum fiduciâ ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. Hebr. iv, 16.

Allons nous présenter avec confiance devant le trône de sa grâce, afin d'y recevoir miséricorde, et d'y trouver grâce pour être secourus dans nos besoins.

Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei. Ibid. xii, 15.

Prenez garde que quelqu'un manque à la grâce de Dieu.

Multiformis gratiæ Dei. i Petri iv, 10.

La grâce de Dieu agit de mille manières.

Deus *superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Ibid. v, 5.

Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.

Vos semper Spiritui-Sancto resistitis. Act. vii, 51.

Vous résistez toujours au Saint-Esprit.

Ego sto ad ostium et pulso : si quis audierit vocem meam et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum. Apocal. iii, 20.

Je suis à la porte, et je heurte ; si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, etc.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Abraham]. —Pourquoi Dieu fit-il tant de promesses à Abraham, et pourquoi le combla-t-il de tant de grâces ? Reconnaissez-en le principe : *Quia obedisti voci meæ*, parce que vous avez obéi à ma voix. Si ce saint patriarche eût négligé cette première grâce, s'il n'eût agi en cette rencontre comme un homme élevé au-dessus des hommes, si, donnant la liberté à ses pensées, il se fût dit à lui-même : « Est-il possible que Dieu soit opposé à Dieu, et qu'il me fasse un commandement si contraire aux promesses qu'il m'a faites ? Il m'a donné un fils par un miracle, et il m'ordonne maintenant de le lui rendre par une espèce de parricide ! C'est par ce fils qu'il m'a assuré qu'il me donnerait une grande postérité, et c'est à ce même fils qu'il veut maintenant que j'ôte la vie, comme pour étouffer, pour éteindre dans sa personne cette postérité si nombreuse qu'il m'a fait espérer. » Encore une fois, s'il eût manqué à cette première grâce, les

autres n'auraient pas suivi, et les malédictions auraient pris la place des bénédictions peut-être,

[Saül]. — DIEU attache souvent notre salut à de certaines grâces qu'on peut appeler *critiques* ; et selon la fidélité que nous y apportons il nous prédestine ou nous réprouve. Par exemple, le salut et le bonheur de Saül était attaché à l'obéissance au commandement que DIEU lui avait intimé par le prophète Samuël de ne point offrir le sacrifice sans ordre, et de détruire les Amalécites sans se rien réserver de leurs dépouilles. Si Saül eût été fidèle à cet ordre, il aurait entièrement gagné le cœur de DIEU, qui aurait affermi son trône et fait passer son sceptre à sa postérité, comme l'en assura Samuël. DIEU, en un mot, l'eût comblé de gloire et de bénédiction. Mais Saül désobéit en cette occasion, où DIEU voulait faire l'épreuve de sa fidélité : il n'en fallut pas davantage ; à l'instant même DIEU le rejeta : *Abjecit te Dominus ne regnes super populum suum.*

[Pharaon]. — Nous n'avons point, dans toute l'Ecriture, d'exemple plus sensible d'une longue et forte résistance à la grâce que l'exemple de Pharaon. En combien de manières la grâce attaqua ce cœur rebelle ? Combien de temps dura ce combat ! avec quelle opiniâtreté cet endurci ne résista-t-il point à tous ses traits ! DIEU redoubla ses fléaux pour l'obliger à se rendre ; il se soumit quelquefois, mais ce ne fut qu'en apparence, pour faire cesser les plaies dont lui et son peuple étaient frappés, et sa volonté demeura toujours inflexible et dans la même obstination : *Nescio Dominum et Israël non dimittam.* Rien ne fait mieux voir que la volonté de l'homme peut résister aux grâces mêmes les plus fortes et les plus pressantes, et ne nous convainc davantage du pouvoir du franc arbitre à cet égard ; de manière que nous sommes uniquement la cause de notre malheur, par la résistance que nous apportons aux grâces du ciel. Mais aussi ce même exemple nous apprend quels fléaux et quels châtiments s'attirent ceux qui sont rebelles à ces grâces.

EXEMPLES TIRÉS DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[L'enfant prodigue]. — Considérons ce qui se passa dans la conversion de l'Enfant prodigue. Ses débauches l'avaient réduit à une honteuse nécessité pour gagner sa vie ; il mangeait du gland, n'ayant pas de pain. Cette pensée lui vint un jour : « Combien d'ouvriers y a-t-il aujourd'hui dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, tandis que je meurs ici de faim ? Ne ferais-je pas mieux de m'en retourner vers mon père, et de lui demander pardon ? » Une autre pensée lui pouvait venir dans l'esprit : par

exemple, de voler pour avoir de quoi vivre, de changer de pays, de chercher quelque emploi plus honorable, comme d'aller à la guerre. Dieu l'inspira mieux. Il lui était libre de suivre l'inspiration ou de la rejeter. Il la suivit, et tout réussit à son avantage, Son père le reçut à bras ouverts, et le rétablit dans ses bonnes grâces et dans son premier état. Combien de fois Dieu nous donne-t-il de semblables pensées, que nous rejetons ! Combien de fois, parmi les disgrâces qui nous arrivent dans le monde, ou par la malice des hommes ou par la mauvaise fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, par les desseins de la Providence qui l'ordonne ainsi pour nous rappeler de notre égarement ; combien de fois, dis-je, sommes-nous inspirés de retourner à Dieu, sans que notre volonté se rende à cette voix intérieure ! Il nous appelle, et nous faisons la sourde oreille. Nous entendons assez ce qu'il nous dit, mais nous ne répondons pas : de quoi il se plaint par son prophète : *Locutus sum ad vos, mane consurgens et loquens, et non audistis me* ; *vocavi vos, et non respondistis.* (Jérém. VII)

[S. Paul]. — Qui a jamais entendu parler d'un changement plus étonnant et plus subit que celui de S. Paul ? Il était dans un triple aveuglement, comme il se dépeint lui-même. Aveuglement d'ignorance, *Ignorans feci ;* aveuglement d'incrédulité, *In incredulitate ;* aveuglement qui venait d'un faux zèle. *Abundantiùs æmulator existens paternarum mearum traditionum.* A quoi nous pouvons ajouter celui d'un emportement de colère et de fureur qui le porte à blasphémer le nom du Sauveur, et à persécuter ceux qui font profession de suivre sa loi. *Qui blasphemus fui, et persecutor et contumeliosus.* Malgré tous ces obstacles, un rayon de grâce perça ces nuages épais, et pénétra si avant dans ce cœur environné de ténèbres, qu'il en fit en un instant d'un persécuteur un apôtre, d'un blasphémateur un prédicateur de l'Evangile, et d'un ennemi déclaré de Jésus-Christ l'un des plus fermes appuis de son Eglise.

[La Samaritaine]. — Quand la Samaritaine sortit de Samarie, elle ne pensait point au bonheur qui lui devait arriver ; elle en était bien éloignée ; mais le Fils de Dieu y pensait pour elle. L'heureuse rencontre qu'elle fit du Sauveur ne fut point fortuite : il l'attendait sur le bord de cette fontaine, pour faire couler sur elle, comme dit S. Ambroise, les eaux de sa miséricorde. Ainsi, quand vous vous sentez intérieurement touché par quelque objet qui se présente, ne pensez pas que ce soit un coup du hasard ; c'est un coup de Dieu. qu'il a prémédité de toute éternité. C'est Dieu qui vous inspire cette salutaire pensée, qui vous porte à la pénitence, c'est cette sagesse suprême qui vous attend comme la Samaritaine, en ce lieu, à ce moment, à cette occasion, pour vous attirer à son service. Mais admirez la douceur de la grâce à s'insinuer dans le cœur de cette femme : loin d'y entrer avec violence, de forcer sa volonté rebelle, il ne fait que lui dire : « Femme, si tu savais le don de Dieu, et si tu connaissais quel est

celui qui te demande à boire, tu comprendrais que celui qui boit de l'eau que je te présente n'a jamais soif, et qu'il se fait en lui une source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. » Cette femme, charmée de la peinture qu'on lui fait de la grâce qu'elle ne connaît pas, mais dont elle commence à sentir les douceurs, se trouve émue, et s'écrie tout d'un coup : « Seigneur, donnez-moi donc de cette eau, afin que je n'aie jamais soif, et que je n'aie plus l'embarras d'en venir chercher ici avec tant de peine. » Elle lui ouvre ensuite son cœur, et se dispose à une entière conversion, qui suivit un moment après.

[L'intendant]. — La parabole du maître qui fait rendre compte à son intendant de l'administration de ses biens nous exprime la rigueur avec laquelle Jésus-Christ nous fera rendre compte un jour des grâces qu'il nous a données, et qui sont autant de moyens de salut qu'il nous a fournis. « Je vous ai donné, nous dira-t-il, des lumières si vives et si puissantes pour vous faire connaître vos devoirs : les avez-vous suivies ? Je vous ai inspiré tant de bons sentiments pour vous détacher du péché et du monde et pour vous attacher à moi : y avez-vous correspondu ? Vous avez formé, par les mouvements de ma grâce, tant de bonnes résolutions : les avez-vous exécutées ? Vous avez entendu tant de sermons, fait tant de lectures : en avez-vous profité ? Voilà la recette, où est l'emploi ? Je croyais, mon Dieu, n'avoir à craindre que les péchés dans ce rigoureux compte que j'ai à vous rendre ; mais, hélas ! je vois que vos dons et vos grâces sont encore plus à craindre pour moi, puisque, si je n'avais rien reçu, je n'aurais point de compte à rendre.

[Résistance à la grâce]. — Nous avons, dans l'Evangile, plusieurs exemples de ceux qui ont été convertis ou appelés, les uns par une seule parole du Sauveur, comme S. Matthieu ; d'autres par un seul regard, comme Zachée et S. Pierre après avoir renié son maître : ce qui montre la forte et prompte opération de la grâce sur quelques-uns. Nous en voyons aussi d'autres, dans les actes des Apôtres, qui résistent aux plus fortes impressions de la grâce, comme les Juifs qui lapidèrent S. Etienne, et à qui ce premier martyr reprocha leur incrédulité : *Vos semper Spiritui Sancto resistitis.* De ce nombre furent ensuite Félix, président de Judée, Festus et le roi Agrippa, devant lesquels S. Paul fut obligé de comparaître et de se défendre. Et ce dernier, ayant entendu le pressant discours de S. Paul, se contenta de lui répondre qu'il le persuaderait de se faire chrétien pour bien peu de chose, quoique cet apôtre lui eût apporté de puissantes preuves de la vérité qu'il devait embrasser, et ces preuves étaient autant de fortes et de puissantes grâces auxquelles ce malheureux résista, quoiqu'il ne pût résister à la force des raisons que S. Paul alléguait.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? (Cor. IV). S. Augustin répète souvent cette parole : *In nullo gloriandum, quandò nostrum mihil est.* Il ne se faut glorifier de rien, puisque rien n'est à nous. Quoi donc, pourrait-on dire, ne puis-je pas louer un homme de ce qu'il est vertueux et homme de bien, puisque selon le sentiment de tous les sages, les bonnes actions sont dignes de louanges ! Si nous méritons la vie éternelle par nos bonnes œuvres, pourquoi ne pourrions-nous pas prétendre à quelque gloire temporelle devant le monde? Nos bonnes œuvres ne sont-elles pas nôtres? ne sont-elle pas des effets de notre liberté aussi bien que de la grâce? DIEU ne promet-il pas qu'il glorifiera ceux qui le glorifieront? l'Apôtre même ne permet-il pas qu'on se glorifie, pourvu que ce soit en DIEU? et lui-même ne s'est-il pas vanté d'avoir plus travaillé que les autres apôtres? Pour éviter l'erreur des pélagiens, que tout le bien que nous faisons vient de nous, et que nous le faisons par nos propres forces, et celle des luthériens, que nous ne contribuons en rien au bien que nous faisons, mais que la grâce fait tout, il faut confesser humblement que DIEU est l'auteur de tout le bien qui est en nous, et que c'est lui qui nous le fait faire, en nous prévenant par sa grâce. C'est un sentiment orthodoxe de dire et de croire que nous méritons par nos bonnes actions : *Qui gloriatur, in Domino glorietur.* (I Cor. I).

Quadraginta annis proximus fui generationi huic, etc. (Psalm. CIV). Ce n'est pas seulement l'espace de quarante ans que DIEU poursuit un pécheur obstiné comme il poursuivit les Israélites dans le désert; mais quelquefois des cinquante et des soixante ans; le pressant, le conjurant de se servir des lumières qu'il lui présente pour connaître son malheureux état et les égarements de son cœur : *Dixi semper : hi errant corde.* Il dit cent fois le jour : Malheureux tu te perds, tu cours à ta damnation. Lorsqu'il voit que ce pécheur n'est point touché de ces salutaires avis, il use de menaces, il lui parle de la mort, du jugement, de l'enfer; il proteste que, si ce pécheur abuse encore de sa patience, il le perdra : *Quibus juravi in ira meâ si introibunt in requiem meam.* En un mot, pour n'être pas obligé de lui faire du mal, il tâche de lui faire peur; il lui suscite souvent des ennemis qui le persécutent; il lui envoie des afflictions; il sème des épines dans toutes ses voies, pour l'obliger de retourner à lui.

Vigilate, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. (Matth. XXIV).

Il faut être attentif et observer le temps auquel Dieu vient à nous par ses grâces, parce qu'il y en a de décisives auxquelles il attache notre salut : *Vigilate* : je viendrai à vous dans le temps où vous y penserez le moins : dans ce renversement inopiné de votre fortune, dans cette maladie subite, dans ce trouble domestique, dans cette fâcheuse disgrâce. Ces conjonctures sont favorables pour vous et pour lui : vous êtes plus disposé à recevoir ses grâces, et il étudie le temps où elles seront mieux reçues. Il est vrai que vous ignorez ce moment ; mais, quand il vient, il faut le prendre ; et, pour n'y pas manquer, il faut veiller sur vous, de peur, dit Tertullien, que l'occasion ne vous échappe : *Rape occasionem inopinatæ felicitatis.* Que sert à un serviteur de veiller tout le temps de la première heure, si son maître vient à la seconde ? Que lui sert de veiller à la seconde, s'il vient à la troisième ? Il doit toujours être prêt : *Vigilate*, *quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit.*

Sicut fulgur exit ab oriente et patet usquè in occidentem, *itâ erit et adventus Filii Hominis.* (Matth. xxiv). Il faut considérer. dit S. Grégoire, les grâces que Dieu nous fait comme des éclairs. L'éclair paraît dans un instant ; souvent on ne sait d'où il vient, et il s'en va de même. Il en est ainsi de la grâce : le Saint-Esprit souffle où il lui plaît ; elle vient et elle s'en va, sans que l'on sache où elle se retire ; si vous la laissez échapper peut-être ne reviendra-t-elle jamais. Mais ce n'est point encore assez : vous savez que les éclairs sont les présages du tonnerre, et que, lorsqu'on les voit briller, c'est un signe qu'on l'entendra bientôt gronder. Les grâces que Dieu nous fait nous éclairent, nous frappent, nous font penser à nous-mêmes ; mais elles nous avertissent en même temps que, si nous manquons à y coopérer, elles se changeront en tonnerre, et produiront des foudres qui nous accableront.

Curavimus Babylonem, et non est sanata : derelinquamus eam. (Jerem. li). Vous pouvez connaître par ces paroles (et, si vous le connaissez bien, vous en frémirez de tous vos membres) que Dieu, dans sa colère, se venge des pécheurs qui ont été infidèles à ses grâces en les abandonnant. « Fais ce que tu voudras : je ne me soucie plus de toi. J'ai traité Babylone, et elle n'a pas été guérie : abandonnons-la ! » Hélas ! que fera une âme abandonnée de Dieu de la sorte ? Elle tombera de péchés en péchés, sans qu'elle s'en aperçoive ; ou, si elle s'en aperçoit, elle s'y plaira, dans l'espérance qu'elle les quittera un jour. Etrange et pernicieuse illusion, dans laquelle Dieu, qui est en colère, la laissera ! Après avoir témoigné dans Isaïe le déplaisir qu'il a de ce que la vigne qu'il avait cultivée avec tant de soin n'a pas répondu à ses espérances : « J'arracherai, dit-il, les haies ; je détruirai les murs qui l'environnent ; je la laisserai exposée à tous les ravages que les passants lui pourront faire : *Auferam sepem ejus*, *et erit in direptionem*, *diruam maceriam ejus*, *et erit in conculcationem.* Elle

sera arrachée, elle sera foulée aux pieds, et je l'abandonnerai de telle sorte, qu'elle aura la sécheresse et la stérilité d'un désert : *Ponam eam desertam* ; les ronces et les épines la couvriront, et ma colère ira jusqu'à ce point, que j'empêcherai que le ciel ne répande sur elle ses pluies et ses rosées : *Ascendent vepres et spinæ, et nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem.* »

Videns Jesus *civitatem, flevit super illam.* (Luc. xix). Les larmes que le Sauveur verse sur la ville de Jérusalem ne doivent pas moins nous épouvanter que le sang qu'il a répandu pour elle et pour nous, parce que ces larmes ne viennent que de ce qu'il voit que le sang qu'il doit répandre sera inutile. De manière que, lorsque son sang ne coule plus pour nous, attendri sur les malheurs dont nous sommes menacés, il verse des larmes pour témoigner le regret qu'il a de nous voir réduits à un si déplorable état. Car quelle autre pensée plus affligeante, Sauveur des hommes, vous peut ainsi presser le cœur à la vue de cette misérable cité ? Ne serait-ce point sa cruauté de s'être souillée du sang de tant de prophètes, ou la vue des crimes qui s'y commettent tous les jours, puisqu'il n'y a que le péché qui soit capable de vous affliger ? N'était-ce point la conspiration que les pontifes et les magistrats commençaient à faire contre lui, pour lui ôter la vie par le plus infâme de tous les supplices ? N'était-ce point, enfin, la ruine entière de cette ville autrefois si chérie de Dieu, et dont il annonce lui-même le renversement et la dernière désolation ? Ce n'est rien de tout cela en particulier, mais ce qui en est la source, le voici : *Eò quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Il pleure sur l'aveuglement de cette ville ingrate, qui ne connaît pas le temps auquel Dieu la visite, et le bonheur qu'il lui apporterait si elle voulait connaître la faveur qu'il lui fait : *Plangit eos qui nesciunt cur plangantur.*

Continuò non acquievi carni et sanguini. (Galat. i). Quand il nous appelle ou qu'il demande quelque chose de nous, il faut obéir promptement, et ne point lasser sa patience par des retardements continuels. *Continuò,* dit l'Apôtre : sitôt qu'il m'a parlé et qu'il m'a fait entendre sa voix, dans ce moment, dans cet instant même, j'ai obéi, sans excuse, sans prétexte, sans différer : *Continuò.* J'ai vaincu tout obstacle ; je n'ai écouté ni la chair ni le sang ; j'ai foulé aux pieds tous les respects humains ; nulle crainte, nulle considération, nul égard et nul ménagement n'a été capable de me retenir. Je reconnais, à cette ferveur de l'Apôtre, la première étincelle de ce feu sacré qui a embrasé le cœur de ce grand apôtre, et qui s'est répandu jusqu'aux extrémités du monde. Mais nous, chrétiens, lorsque Dieu nous éclaire, nous touche, nous inspire, quels délais avant de lui obéir ! Combien de doutes nous confondent l'esprit ! combien de considérations nous arrêtent sur le point de faire la première démarche ! Dans quel labyrinthe de pensées ne tombons-nous point ? L'Apôtre n'en fit pas de même : *Continuò non acquievi carni et sanguini.*

Dixit Deus : *Fiat lux; et facta est lux.* (Genes. I). Je sais bon gré à quelques interprètes de l'Ecriture-Sainte qui ont remarqué que, quoique le monde ait pu se passer, au moins durant trois jours, de l'usage du soleil, qui ne fut créé que le quatrième jour, il n'a pourtant pu se passer un moment de la lumière, qui se trouve aussi ancienne que le monde, et créée avec lui dès le premier jour. Dieu jugea à propos d'en user de la sorte, puisqu'aucun autre de ses ouvrages ne pouvait être visible qu'à sa faveur. C'est ce que nous pouvons remarquer dans l'ordre surnaturel de la grâce, qui commence toujours par les lumières qu'elle fait briller aux yeux de l'esprit avant de rien produire dans la volonté, dont l'opération présuppose toujours celle de l'entendement, qui est seul capable d'éclairer cette puissance aveugle.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Cui redderet coronam justus judex, si non donâsset gratiam misericors Pater? Aug. De gratiâ et libero arbitrio.

A qui le juste juge donnerait-il la récompense et la couronne, si le Père miséricordieux n'avait pas donné la grâce auparavant ?

Nolentem prævenit ut velit, volentem subsequitur ut non frustrà velit. Id. Enchirid. 32.

Dieu prévient par sa grâce celui qui ne voulait pas, afin qu'il veuille ; et, lorsqu'il veut, il le suit afin qu'il ne veuille pas inutilement et sans fruit.

Quod potest esse meritum hominis ante gratiam, cùm omne bonum, meritum bonum nostrum non in nobis faciat, nisi gratia. Aug. Epist. 107

Quel pourrait être le mérite de l'homme avant qu'il ait reçu la grâce, vu que rien ne fait être bien et ne fait le mérite, que la grâce ?

Qui nos creavit sine nobis non nos justificat sine nobis : creavit nescientem, justificat volentem. Id. De bono viduit. 17.

Celui qui nous a créés sans nous ne nous rend pas justes sans nous : il nous a créés sans que nous le sussions ; mais il nous justifie sur notre consentement.

Zachæus visus est antequàm videret, et non vidisset nisi visus fuisset. August. Serm. 8 Verb. Apost.

Zachée fut vu du Fils de Dieu, avant que Zachée l'eût vu, et il n'eût pas été en son pouvoir de le voir s'il n'en eût été vu le premier.

Si dicis « Adjutor meus », aliquid agis : nàm si nihil agis, quomodò ille adjuvat? Id. in Epist. Joan.

Si vous dites que Dieu est votre aide et votre secours, il faut que vous agissiez avec lui ; car, si vous ne faites rien, comment vous aide-t-il ?

Vita hujusmodi hominis (nempè probi) non est opus hominis, sed Dei, *imò* Dei *et hominis :* Dei *propter operantem gratiam, hominis propter cooperantem obedientiam.* August. Serm. 15 Verb. Apost.

De ce que cet homme mène une sainte vie, ce n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais de Dieu ; ou plutôt celui de Dieu et de l'homme tout ensemble : c'est l'ouvrage de Dieu, à cause de la grâce qui opère ; de l'homme qui coopère par son obéissance.

Ipsa est gratia beneficii Dei *prima, redigere nos ad confessionem infirmitatis ut quidquid boni possumus, quidquid potentes sumus, in illo simus, ut qui gloriamur, in Domino gloriemur.* Id. In ps. 38.

C'est la première grâce d'un Dieu bienfaisant, de nous obliger à confesser notre faiblesse et notre infirmité, en sorte que tout notre pouvoir vienne de lui et soit en lui, et que, si nous nous glorifions, ce soit en lui.

Liberum arbitrium ad malum sufficit, licèt ad bonum nihil sit, nisi adjuvetur ab omnipotenti bono. August. De corrept. et grat.

Le libre arbitre suffit pour faire le mal, quoiqu'à l'égard du bien il ne puisse rien de lui-même, s'il n'est aidé de celui qui est le bien même par essence, et qui est tout-puissant.

Justitiæ præcepta omni ex parte implere non possumus, nisi adjuvemur à Deo. Id. II De peccat. meritis et remiss.

Nous ne pouvons accomplir parfaitement et entièrement les préceptes de la justice, si Dieu ne nous donne le secours de sa grâce.

Quis est tàm fortis, ut nunquàm in tentationem moveatur, nisi Dominus ei adjutor assistat? August. in ps. 43.

Quel est l'homme doué d'une telle force, que jamais il ne succombe à aucune tentation, si Dieu ne l'assiste d'un secours particulier ?

Non gratia Dei *sola, nec ipse solus, sed gratia* Dei *cum illo.* Id. Grat. et liber. arbitr.

Ce n'est pas la grâce de Dieu toute seule, ni l'homme seul, mais la grâce de Dieu agissant avec l'homme.

Sive parùm sive multùm, sine illo fieri non potest sine quo nihil fieri potest. August. in Joan.

Peu ou beaucoup, il ne faut pas croire qu'on vienne à bout de rien sans le secours de celui sans lequel on ne peut rien faire.

Da quod jubes, et jube quod vis. Id.

Donnez-nous, Seigneur, le pouvoir de faire ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaira.

Nihil boni operis agere potest (homo) absque eo qui ità concessit liberum arbitrium, ut suam per singula opera gratiam non negaret. Hieronym. in Pelagian.

On ne peut faire aucune bonne œuvre sans celui qui a tellement accordé le libre arbitre à l'homme, qu'il ne lui refuse point sa grâce et son secours pour chaque bonne œuvre.

Credendi et non credendi libertas in arbitrio posita est. Cyprian. III ad Eunomium.

Il est au pouvoir du libre arbitre de croire ou de ne pas croire.

Ubiquè Domini virtus studiis cooperatur humanis, ut nemo possit ædificare sine Domino, nemo custodire sine Domino, nemo quidquam incipere sine Domino. Ambrosius, II in 12 Lucæ.

Le Seigneur donne son pouvoir et son secours à toutes les actions des hommes ; en sorte que personne, sans lui, ne peut élever un bâtiment ni le conserver, ni commencer chose quelconque.

Dei *gratia cur ad istum veniat, ad illum non veniat, occulta causa esse potest, injusta esse non potest.* August. de Bap. parvulor.

La raison pour laquelle la grâce est donnée à celui-là et refusée à celui-ci peut bien nous être inconnue, mais elle ne saurait être injuste.

Quotidiana præstat (Deus) *præsidia, quibus nisi freti confisique nitamur, nequicquàm humanos vincere poterimus errores.* Innoc. Epist. ad Concil.

Dieu nous donne ses secours ordinaires tous les jours ; et, si nous n'y mettons notre confiance, c'est en vain que nous nous efforcerons de vaincre les erreurs auxquelles l'homme est sujet.

Sicut terra non germinat nisi pluvias susceperit, nec pluvia fructificat sine terrâ, ità nec gratia sine voluntate aliquid operatur, nec voluntas aliquid potest sine gratiâ. Chrysost. 19 in Matth.

Comme la terre ne peut rien produire si elle ne reçoit les pluies du ciel, et que les pluies ne peuvent produire de fruit sans la terre, de même la grâce ne fait rien sans la volonté, ni la volonté sans la grâce.

Si Dei *gratiam nacti fuerimus, nullus nobis prævalebit, sed potentiores omnibus erimus.* Id. Homil. 46, in Genes.

Si nous sommes secourus de la grâce, rien ne pourra prévaloir contre nous ; nous serons plus forts que tous nos ennemis.

Justè instat præcepto qui præcurrit auxilio. Leo Serm. 16 de Pass.

Celui-là a droit de commander qui donne les forces et le secours nécessaire pour se faire obéir.

Rape occasionem inopinatæ felicitatis. Tertullian.

Tolle liberum arbitrium, non erit quod salvetur ; tolle gratiam , non erit undè salvetur. Bernard. De grat. et libero arbitrio.

DEUS *thesauro suo invigilat, nec sinit indignos obrepere.* Tertull. De Pœnit.

Necesse est ut quo adjuvante vincimus, eo iterùm non adjuvante vincamur. Cælestin. Papa, Epist. I, 6.

Omnes nobis causamur deesse gratiam, sed justiùs forsitàn ista queritur deesse sibi nonnullos. Bernard. De triplici custodiâ.

Illa est peccati pœna justissima, ut amittat unusquisque quo uti noluit. Augustin. III De liber. arbit. 18.

Conatus nostri cassi sunt si non adjuventur, et nulli si non excitentur. Bernard. Grat. et lib. Arbitr.

Opus est gratiâ tuâ, et magnâ gratiâ, ut vincatur natura, ad malum semper prona ab adolescentiâ suâ. Imitat. Christi , III, 55.

DEUS *nos prævenit ut velimus, et volentes subsequitur ne inaniter velimus.* Gregor. Homil. 9 in Ezechiel.

DEUS *nobis et initium sanctæ voluntatis inspirat, et virtutem atque opportunitatem quæ rectè cœpimus tribuit peragendi.* S. Prosper. Contra Collatorem.

Gratia ut velimus, sine nobis, operatur ; cùm autem volumus, et sic volumus ut faciamus, nobiscum operatur. August. De grat. et lib. arbitr. 17.

DEUS *cujus miseretur sic eum vocat quomodò scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Idem, l. I ad Simplicianum.

Servez-vous du bonheur inespéré que la miséricorde de DIEU vous présente.

Otez le libre arbitre, il n'y a rien qui reçoive le salut; ôtez la grâce, il n'y a rien qui le puisse assurer.

DIEU veille à la garde de son trésor, et ne souffre pas que ceux qui le dissipent ou qui en abusent y aient part.

Il faut de nécessité que, comme nous sommes victorieux par le secours de DIEU, nous soyons vaincus quand il ne nous assiste pas.

Nous apportons souvent pour prétexte que la grâce nous manque; mais la grâce peut bien plus justement se plaindre que quelques-uns manquent de fidélité pour elle.

C'est une juste punition du péché que celui-là soit privé du bien dont il n'a pas voulu se servir lorsqu'on le lui offrait.

Tous nos efforts pour le bien sont vains sans le secours divin, tout-à-fait nuls et inutiles si la grâce ne nous excite.

Nous avons besoin, Seigneur, de votre grâce, et même d'une forte grâce, pour vaincre notre naturel, enclin au mal dès la jeunesse.

DIEU nous prévient par sa grâce, afin de nous faire vouloir le bien, et, lorsque nous le voulons, il nous soutient, afin que nous ne le voulions pas inutilement.

C'est DIEU qui nous inspire et la bonne volonté de commencer le bien, et le pouvoir et l'occasion propice d'achever ce que nous avons heureusement commencé.

La grâce agit sans nous pour nous faire vouloir le bien ; et, lorsque nous le voulons de manière à en venir à l'exécution, elle opère ce bien avec nous.

Quand DIEU veut faire miséricorde à quelqu'un, il l'appelle de la manière qu'il sait être convenable, afin de n'avoir point à le repousser.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — Il ne s'agit ici que de la *grâce actuelle* qui nous est donnée pour faire le bien et pour éviter le mal, parce que nous avons parlé ailleurs de la grâce *habituelle* ou *justifiante*, et des autres bienfaits de Dieu, naturels ou surnaturels, qui dans l'Ecriture sont appelés du nom de *grâce*. Or, la grâce intérieure et actuelle est « un secours particulier qui nous est donné de Dieu pour bien vivre, et cela gratuitement, par les mérites de Jésus-Christ ». Elle consiste selon la doctrine des conciles, dans l'illumination de l'entendement et dans l'impulsion ou mouvement de la volonté, que le concile d'Orange appelle une suavité à consentir, *Suavitatem in consentiendo*, et le concile de Trente une touche du cœur, *Tactum cordis*. S. Augustin appelle la première « une lumière, un avertissement et une vocation », et la seconde «un attrait, un plaisir et un commencement d'amour : *Ut innotescat quod latebat, et suave fiat quòd non delectabat, gratia* Dei *est, quæ hominum adjuvat voluntates.* (De peccator. meritis, 37). » Ces grâces s'appellent *actuelles* parce que ce sont des actes qui passent : en quoi elles se distinguent des habitudes qui sont permanentes, telle qu'est la grâce habituelle, qui nous rend agréables à Dieu. Ces grâces viennent de Dieu : car nous n'en avons aucun principe en nous-mêmes. C'est pourquoi Dieu les opère en nous, sans nous, ainsi que parle le théologiens, le principe de ces actes n'est pas en nous, quoique Dieu se serve de notre entendement et de notre volonté pour les produire. Dieu les opère sans nous, parce que nous ne les produisons pas librement, et que Dieu prévient notre liberté. A quoi il faut ajouter que Dieu ne donne rien aux hommes plus gratuitement, et par conséquent il n'y a rien qui leur soit moins dû : *Alioquì gratia jam non est gratia.* (Rom. II). La grâce n'est point due par justice, puisque Dieu, absolument, ne doit rien de la sorte; elle n'est pas due aux bonnes œuvres, puisqu'elle ne tombe point sous le mérite, dont elle est le commencement ; elle n'est point due à la nature, parce qu'elle est au-dessus de la nature ; elle est encore moins due au pécheur, qui, loin d'avoir aucun titre pour l'exiger, ne mérite que d'être abandonné et puni.

La foi nous oblige à croire que Dieu répand non-seulement ses lumières dans notre entendement, mais encore une pieuse affection dans notre volonté et dans nos cœurs. S. Augustin parle souvent de ces deux grâces nécessaires, pour vouloir et pour opérer le bien ; il les appelle *Certam*

scientiam et victricem delectationem; lucem quâ aperitur quod latebat, et suavitatem quâ diligitur quod non delectabat. Une science certaine, c'est la première qui est dans l'entendement ; la délectation victorieuse est dans la volonté ; c'est une lumière qui découvre ce qui était caché, et un doux agrément qui nous fait aimer ce qui ne nous plaisait pas : à peu près comme il y a deux qualités dans le feu, la lumière et la chaleur, par lesquelles il luit et il échauffe tout ensemble. Il y a néanmoins cette différence entre la lumière et la chaleur du feu, d'une part, et la grâce de l'entendement et de la sainte pensée et de la pieuse affection d'autre part, que la lumière du feu n'est jamais sans chaleur, et la chaleur au contraire est souvent sans lumière, puisqu'elle s'insinue dans les corps les plus opaques. Il n'en est pas ainsi des grâces de Dieu : il arrive souvent que la lumière de l'entendement est sans chaleur, c'est-à-dire sans amour. D'où il suit que la grâce de la sainte pensée peut être en nous sans la grâce de la pieuse affection, du moins sans son effet ; mais la grâce de la pieuse affection ne peut pas être sans la grâce d'une sainte pensée. Il n'y a point de connexion nécessaire entre penser et vouloir, comme il y en a entre vouloir et penser. Nous ne voulons pas toujours ce que nous pensons ; mais ce que nous voulons, nous l'avons pensé.

[Divisions]. — La division la plus générale que les théologiens font des grâces actuelles est en celles qu'ils appellent *Prévenantes, concomitantes et subséquentes :* et cette division est préférable à toutes les autres, tant parce que tout le reste peut aisément s'y rapporter que parce qu'elle est fondée sur l'autorité du concile de Trente, qui parle de la grâce actuelle en ces termes : *Quæ virtus bona eorum opera semper antecedit, concomitatur et subsequitur.* — Nous entendons par la grâce *prévenante* celle qui *prévient* notre liberté : grâce qui vient sans être appelée, souvent sans que nous l'attendions, quelquefois même lorsque nous sommes le moins disposés à la recevoir : et c'est pour cela que les théologiens disent qu'elle est en nous sans nous. Non pourtant que notre entendement et notre volonté n'agissent en aucune manière, puisque étant une bonne pensée ou une pieuse affection, c'est une action vitale, qui ne peut être produite indépendamment de l'entendement et de la volonté. Mais c'est que nous n'y contribuons point librement, par voie de mérite ou par voie de coopération libre ; et cette *prévention*, pour parler ainsi, qui nous vient de la part de Dieu, de sa pure grâce et de sa bonté, s'appelle plus ordinairement *vocation, grâce excitante :* c'est, comme nous l'avons déjà dit, une lumière et une illustration dans l'entendement, ou une délectation dans la volonté, qui se sent comme préoccupée et agréablement prévenue par je ne sais quelle douceur, comme parle S. Augustin. Elle consiste en de saintes persuasions, des avertissements, des remords de conscience, des terreurs, des dégoûts des choses de ce monde, de saintes pensées dans l'entendement, et de premiers mouvements dans la volonté, que Dieu inspire dans

l'âme des pécheurs pour les exciter à la contrition et au changement de vie. Cette grâce, dit S. Thomas, s'appelle prévenante parce qu'elle prévient le mérite, la disposition et le consentement : le mérite, puisqu'elle trouve l'homme ennemi de DIEU ; la disposition, puisque c'est une grâce qui prépare et dispose la volonté; le consentement, puisque c'est un bien que DIEU fait en l'homme sans l'homme. — Nous entendons, en second lieu, par la grâce *concomitante*, cette même grâce en tant qu'elle agit avec nous, comme S. Augustin s'en explique : *Ut velimus, sine nobis operatur.* (De grat. et lib. arbit. 17). Voilà pour la grâce prévenante, qui nous met comme en état de vouloir le bien. *Cùm autem volumus, et sic volumus ut faciamus, nobiscum operatur :* voilà pour la voie concomitante ou coopérante, qui devient telle quand actuellement nous voulons et faisons le bien.— Nous entendons, en troisième lieu, par la grâce *subséquente*, cette même grâce, qui change de nom quand elle suit nos bonnes œuvres, les perfectionne, et empêche qu'on ne les corrompe par la vaine gloire, ou par quelque autre mauvaise intention qui pourrait survenir. De sorte que c'est la même grâce qui prévient en un sens, accompagne dans l'autre, et qui suit enfin dans un autre, selon les paroles du concile de Trente : *Gratia bona justorum opera antecedit, et concomitatur et subsequitur.*

[Nécessité de la grâce]. — S. Augustin (*De grat. et lib. arbitr.*) prouve la nécessité de la grâce, et que sans elle nous ne pouvons faire aucun bien, par ce passage de l'Apôtre : *Non sufficientes sumus aliquid cogitare à nobis quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex* DEO *est.* (II Cor. III), Voici son raisonnement. Il ne peut y avoir aucune bonne action qui ne soit précédée par quelque bonne pensée, parce que, l'homme étant doué de raison, il ne peut opérer le bien qu'il ne le veuille, et il ne peut le vouloir qu'il ne le connaisse, et il ne peut le connaître qu'il n'en ait la pensée. Si donc nous n'avons pas assez de suffisance de nous-mêmes pour penser au bien, comme dit l'Apôtre, nous en avons encore moins pour le vouloir, puisque c'est plus de le vouloir que de le penser, y en ayant plusieurs qui le pensent et qui ne le veulent pas. Nous aurons encore moins de pouvoir d'opérer le bien de nous-mêmes que de le vouloir et de le penser, puisque plusieurs le pensent et le veulent qui ne l'opèrent pas. Donc la grâce de DIEU nous est nécessaire pour penser, pour vouloir et pour opérer le bien.

Cette grâce était nécessaire à l'homme, même dans l'état d'innocence, parce que la créature raisonnable, quelque parfaite qu'elle soit, a toujours besoin du secours de son Créateur pour opérer le bien. Mais la nécessité en est encore plus grande maintenant, dans l'état de la nature corrompue. Si l'homme n'avait point péché, il aurait eu toute la connaissance nécessaire pour se bien conduire, et sa chair n'aurait point ces furieuses rébellions contre l'esprit. Présentement, il ne sait fort souvent ce qu'il doit, et il convoite fort souvent ce qu'il ne doit pas : car on ne

pèche jamais que ce ne soit par l'ignorance du bien ou par la convoitise du mal, qui sont les deux sources de tous les péchés du monde. Il faut donc une grâce médicinale du Sauveur, plus puissante et plus forte qu'il n'en était besoin dans l'intégrité de notre nature, l'une contre les ténèbres de l'ignorance, l'autre contre le poids de la concupiscence, pour rendre doux ce qui était amer ; l'une pour persuader, l'autre pour se laisser persuader ; l'une pour montrer la vérité, l'autre pour la suivre ; l'une pour enseigner la loi, l'autre pour la pratiquer ; l'une pour connaître les ruses du démon, l'autre pour s'en garantir. Ce qui est si véritable, que l'on doit tenir pour article de foi que nous ne pouvons de nous-mêmes, sans un secours particulier de la grâce de Dieu, avoir une seule bonne pensée ni faire une seule bonne action de piété, ni résister à une seule tentation, ni observer comme il faut un seul commandement.

[Deux hérésies contraires]. — Il faut éviter en cette matière deux écueils, et se garder de deux hérésies contraires : — l'une des pélagiens, qui soutenaient que l'homme fait le bien par ses propres forces, sans le secours d'une grâce intérieure, et qu'il acquiert la vertu uniquement par son industrie et son travail ; et, par conséquent, que la gloire de toutes les bonnes actions qu'il fait lui est due ; l'autre, que notre volonté ne fait autre chose que recevoir ce que Dieu y met, et que c'est lui seul qui opère tout le bien, sans que nous y ayons aucune part : erreur condamnée par le concile de Trente. Selon d'autres, à la vérité notre volonté concourt avec la grâce à l'action, mais elle ne mérite non plus qu'un instrument inanimé, mû par l'agent principal : cette opinion, qui nie le mérite des bonnes actions, n'est pas moins hérétique que la précédente. L'Eglise catholique, fuyant les deux extrémités, nous enseigne que ce serait une impiété de vouloir partager également avec Dieu la gloire de nos bonnes actions, mais qu'on ne peut nier, sans contredire l'Ecriture-Sainte, le mérite des bonnes œuvres que nous faisons en coopérant à la grâce.

[Nous pouvons résister]. — Il faut remarquer que la grâce prévenante, quant à son premier effet, est indépendante de notre liberté et qu'elle est en nous sans nous : c'est-à-dire que Dieu parle tellement à l'âme que l'âme entend nécessairement ; éclaire tellement l'esprit, que l'esprit voit nécessairement ; attire tellement le cœur, que le cœur sent nécessairement l'attrait : d'où l'âme, ainsi appelée, éclairée, attirée, ne peut ignorer qu'elle le soit. Mais si l'effet premier et formel de la grâce prévenante est nécessaire, il y en a un second qui est libre : l'âme, prévenue et excitée par la grâce, peut lui résister, comme dit le concile de Trente : *Potest eam abjicere*. On ne rejette que ce que l'on a ; on ne résiste que quand on est attaqué. L'âme donc peut frustrer la grâce de la fin où elle tend ; elle peut en arrêter l'effet principal, comme l'ont défini tant de conciles. Par conséquent, si la vue de l'âme est nécessaire, la persuasion

en est libre; si l'attrait est indépendant de notre libre arbitre, le consentement du cœur à cet attrait en dépend.

[Les grâces réservées à chacun]. — Les théologiens enseignent, après les SS. Pères, que DIEU, de toute éternité, a prévu par les lumières infinies de sa sagesse toutes les grâces qu'il pouvait donner aux hommes, qu'il a ensuite déterminé toutes celles qu'il leur donnerait, non-seulement quant à la substance, mais encore quant à la manière. Un parfait gouvernement demande que celui qui ordonne règle non-seulement les affaires en général, mais encore en particulier et en détail, puisque de ces particularités dépend ordinairement le bon ou le mauvais succès de ses entreprises. Ainsi, DIEU a déterminé le temps, le lieu, l'occasion, les conjonctures où il veut donner ses grâces, et il voit en même temps les occasions, les moments et la situation où est l'âme pour les recevoir, et qu'elle y consentira infailliblement : ce que les théologiens appellent congruité de la grâce, dont parle S. Augustin, et en quoi quelques-uns font consister l'efficacité de la grâce. Ce qui est constant, c'est que DIEU sait si bien ménager ses grâces et les proportionner aux dispositions de ceux à qui il les donne, que, quand il veut convertir un pécheur, il ne manque jamais son coup, et ses grâces ont infailliblement leur effet.

[Doctrine exacte]. — L'Ecriture, les SS. Pères qui en sont les interprètes, et ensuite les conciles, nous ont parfaitement instruits de ce que nous devons croire sur cette matière importante de la grâce, qui a excité tant de fâcheuses contestations. Sans y entrer trop avant, voici à quoi on s'en peut tenir, et sur quoi s'appuyer comme sur un fondement solide quand on parle de ce sujet. — 1°. Nul homme ne peut être sauvé sans la grâce de JÉSUS-CHRIST; JÉSUS-CHRIST est mort pour tous les hommes, afin de la leur mériter; il la donne à qui il lui plaît et quand il lui plaît, comme maître et arbitre souverain de ses dons; mais il ne refuse à personne, en quelque état qu'on soit en cette vie, ce qui est absolument nécessaire pour faire son salut, quoique la première et la dernière grâce ne dépendent pas de nous, mais nous viennent de la pure libéralité de DIEU. — 2°. La grâce, loin de nous ôter notre liberté, la perfectionne; plus nous lui sommes soumis, plus nous sommes libres; mais ajoutons que notre liberté corrompue et capricieuse peut résister à cette grâce, et tomber de cette sainte liberté dans un vrai libertinage. — 3°. Il est constant que notre volonté, trop forte pour nous perdre et trop faible pour nous justifier, peut toute seule faire toute sorte de mal, et que seule elle ne saurait faire le moindre bien qui mérite le ciel. Mais aussi on ne peut douter, sans erreur, que cette volonté, aidée et secourue de la grâce, contribue à notre justification, et qu'avec cette grâce, qui ne manque point, nous devons faire tous nos efforts pour travailler avec elle. — 4°. Nous n'avons nul sujet de nous plaindre que les grâces que DIEU nous donne,

pour nous convertir ou pour avancer dans la perfection, sont trop faibles ou qu'elles ne sont pas données pour avoir cet effet, puisqu'il n'y en a point qui ne soit suffisante, que c'est notre malice qui les rend inefficaces, et que, si elles sont faibles en effet, nous devons, avec ce faible secours, faire ce que nous pouvons, ce qui nous en attirerait de plus fortes, que nous pouvons toujours demander à Dieu, selon cette parole de S. Augustin : Deus *impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis, et petere quod non possis.*

[Efficacité de la grâce]. — Nul catholique ne doute qu'on ne peut aller à Dieu que par un mouvement particulier de la grâce qui nous attire ; mais de dire précisément ce qui lui donne cette force de nous attirer et ce qui la rend efficace, c'est ce que le prédicateur ne doit pas entreprendre, laissant à l'Ecole cette question, qui depuis si longtemps est agitée avec tant de chaleur. Car, soit que la grâce, du moins celle qui aura son effet, soit efficace par elle-même et par sa propre nature, ce qu'il est difficile d'accorder avec le libre arbitre qui doit toujours demeurer inviolable ; soit qu'elle prenne ce nom d'efficace par rapport au consentement de la volonté qu'elle présuppose ; soit qu'elle tire ce pouvoir efficace et victorieux du plaisir qui l'accompagne, et d'un certain attrait auquel Dieu connaît que le cœur se rendra librement, comme S. Augustin le dit en plusieurs endroits ; soit enfin que cela vienne d'une certaine congruité de cette grâce, donnée dans tel temps, telle conjoncture et telles circonstances que Dieu connaît, où elle ne manque jamais d'avoir son effet : peu importe à l'auditeur, pourvu qu'il soit bien persuadé de ces trois vérités incontestables : — La première, qu'il n'y a point de grâce si forte qui lui impose la nécessité d'y consentir ; — la seconde, qu'il n'y en a point de si faible avec laquelle il ne puisse se convertir, soit immédiatement soit médiatement, parce qu'elle lui donne le moyen d'en obtenir d'autres qui auront cet effet ; — la troisième, que l'homme ne doit imputer qu'à sa malice et à sa rébellion s'il ne se convertit point à Dieu, puisque plusieurs se sont rendus à des grâces incomparablement plus faibles, comme réciproquement d'autres ont résisté à de plus fortes et de plus puissantes : et qu'ainsi on peut dire que toute grâce est efficace, en ce sens qu'elle est capable de produire son effet si nous ne l'empêchons point, mais qu'elle ne produit qu'avec nous et dépendamment de notre volonté.

[Résistance à la grâce]. — L'homme peut rejeter la grâce en plusieurs façons. — 1°. Par une volonté formelle et expresse, en disant à Dieu : Je n'en veux rien faire, comme cet obstiné Pharaon : *Nescio Dominum, et Israel non dimittam.* — La seconde façon n'est pas si brutale ; elle n'est pas formelle, mais négative, et elle se fait en bien des manières : — 1° Par une simple omission. La grâce me dit : Il faut restituer ce bien d'autrui ; je ne dis pas : Je n'en veux rien faire ; mais je continue à le retenir, et la grâce

qui est passagère, se perd et ne m'inspire plus ; 2°. Lorsqu'il me vient une bonne et sainte pensée, au lieu de l'écouter, je l'écarte en appliquant mon esprit à autre chose, et la grâce s'en va ; 3°. En embrassant un état de vie incompatible avec la grâce. DIEU m'appelle à l'état religieux, et je m'engage dans le mariage : je mets une opposition à la grâce de cette vocation.

Je veux que le refus des inspirations qui nous sont données pour faire les actions de précepte, ou pour nous détourner de commettre quelque action défendue, ne soit pas un péché distinct de celui que nous commettons quand nous négligeons ou passons par-dessus telles inspirations, parce qu'il n'y a point de vertu particulière à laquelle ce refus soit opposé ; je veux que, bien moins encore, il y ait du péché dans le refus des inspirations qui nous excitent à de bonnes œuvres qui n'imposent pas une nécessité de précepte, mais proposent seulement l'utilité d'un bon avis : il est certain néanmoins que nous rendrons compte à DIEU de ces grâces, qu'il en fera un jugement, sinon de punition du moins de justification, par lequel il justifiera la conduite de sa Providence, en faisant voir comment il nous a touché le cœur, et qu'il n'a point tenu à lui qu'on ne se soit sauvé. Ainsi, quoique la désobéissance aux inspirations du Ciel ne soit pas une offense particulière, elle a toutefois une telle connexion avec l'ordre que DIEU a établi pour nous conduire au ciel, qu'il y en a quelques-unes dont le refus nous fait courir le risque de notre salut.

[Mesure particulière à chacun]. — C'est une vérité constante dans l'Ecriture, que les grâces de DIEU nous sont données avec nombre, poids et mesure, et que par conséquent le nombre en est déterminé. Il sait la dernière qu'il doit donner, aussi bien que le nombre des révolutions que doit faire le soleil et des gouttes d'eau qui tomberont sur la terre. D'où il suit que ces grâces, bornées et limitées à un certain nombre, s'épuisent par la multitude des péchés qu'on commet, et des refus que l'on fait de ces mêmes grâces. Il faut néanmoins apporter quelque modification et quelque adoucissement à cette proposition : elle paraît contraire à la saine théologie, laquelle enseigne que DIEU n'abandonne jamais tellement, en cette vie, même les plus grands pécheurs et les plus endurcis, qu'il ne leur donne quelque grâce de temps en temps, et même ce qui est absolument suffisant pour sortir du malheureux état où ils sont. Pour accorder donc ces deux sentiments, il faut dire que ce nombre limité et cette mesure bornée s'entend des grâces fortes et puissantes qui enlèvent le cœur, et non des grâces communes, absolument nécessaires pour ne pas laisser leur malheur sans ressource. Mais combien est grande cette mesure de grâces fortes et puissantes, et quel est ce nombre de péchés que DIEU a résolu de souffrir de nous ? c'est un secret qui nous est caché, et que personne ne peut assurément pénétrer. Nous pouvons seulement dire, en général, qu'il est grand pour quelques-uns, et petit pour les autres ; que DIEU retire ses grâces à

l'égard de quelques-uns après le premier refus et le premier péché mortel, et qu'il n'abandonne les autres de la sorte qu'après le dixième ou le centième : cela dépend de sa volonté ; ce nombre est caché dans l'abîme de ses jugements.

[Le mot grâce]. — Quoiqu'on doive appeler grâces et faveurs tout ce qui nous vient de la part de Dieu, cependant tous les bienfaits que nous recevons de lui ne s'appellent pas grâces proprement et au sens que nous les prenons ici. Mais ces lumières et ces connaissances que Dieu nous donne sans que nous les recherchions, les bonnes pensées de quitter le vice ou de pratiquer la vertu, ces saints mouvements dans la volonté pour nous faire consentir à notre conversion avant d'en venir à la grâce qui fait notre justification, ces motions divines qui ébranlent notre cœur pour l'obliger à embrasser la pénitence et à détester le péché, voilà ce qu'on appelle grâces actuelles et surnaturelles, parce que ce sont des secours donnés à notre nature, lesquels excèdent ses forces, et où elle ne peut atteindre par aucun mérite qui oblige Dieu, à titre de condignité, comme parle la théologie, ou par droit de bienséance, à les donner pour faire seulement le premier pas dans la voie du salut.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Manières dont la grâce agit]. — Les voies de la grâce, dans la conversion du pécheur, ne sont pas toujours les mêmes. Tantôt c'est un rayon vif et perçant qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte ceux sur qui il tombe ; tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a son progrès et sa succession, qui semble disputer quelque temps la victoire avec les nuages épais qu'elle veut dissiper, et ne prendre le dessus qu'après que mille attaques mille fois repoussées ont fait douter à qui demeurera l'honneur du combat. Tantôt c'est un Dieu fort, qui d'un seul coup renverse les cèdres du Liban ; tantôt c'est un Dieu patient qui lutte avec son serviteur Jacob, et le laisse quelque temps douter de sa situation, afin de le faire pourtant entrer dans la voie où il l'invite. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous agissez comme maître des cœurs.

Première démarche de la grâce : Dieu, pour vaincre une âme criminelle et rebelle qui s'oppose à sa conversion, se sert de sa passion même. Il va la troubler jusque dans ces lieux où elle avait une source de plaisir. Saul en fureur court à Damas pour persécuter l'Eglise, et sur le même chemin il se sent terrassé et devient l'Apôtre. Le centenier monte sur le Calvaire pour soutenir le barbare attentat des bourreaux de Jésus-Christ, et il aperçoit un rayon qui l'éclaire et qui lui fait avouer qu'il est vraiment le Fils de Dieu ; une âme trouve tous les jours des chagrins et des remords, là même où elle s'imaginait trouver des plaisirs et des divertissements. La grâce l'attend, pour ainsi dire, sur les avenues de ses crimes ; les dégoûts, les perfidies, les amertumes, les disgrâces, et tant d'autres éclats fâcheux, sont des coups de la miséricorde du Seigneur, et le pécheur trouve souvent des trésors de justice, où il cherchait des causes de sa perte éternelle.

La grâce triomphe, quand elle veut, des plus grands obstacles, parce que cette onction céleste change quand elle veut nos peines en consolations ; de sorte que, par le moyen de cette grâce, ce qui faisait nos délices devient de l'absinthe, et ce qui nous était un poison mortel nous devient une manne cachée qui nous nourrit et nous fortifie. L'Esprit de Dieu fait des hommes les plus faibles, quand il lui plaît, des hommes nouveaux, puissants et forts, que les occasions les plus pressantes trouvent fidèles, que les dangers les plus évidents trouvent fermes et inébranlables, que les exemples les plus engageants trouvent incorruptibles ; en un mot, c'est que la grâce, plus forte que la nature, surmonte toutes sortes d'obstacles, et attire doucement et sans violence tous les cœurs qu'elle veut convertir. (**Massillon,** *sur l'Evangile de la Samaritaine*).

[Faux prétextes des pécheurs]. — Mais la grâce nous manque, dites-vous ? Hé ! que savez-vous si elle vous manque, vous qui n'avez jamais fait un seul pas pour sortir de vos égarements, et vous rapprocher de votre Dieu ? Si après des retours sincères, vous vous étiez vu mille fois retomber sous le poids de vos infidélités, vous auriez peut-être quelque raison de dire que, dans vos efforts, Dieu ne vous a pas soutenu ; mais tandis que, tranquille dans vos dérèglements, vous ne faites pas la moindre démarche, le moindre effort, pour quitter votre malheureux état et revenir à Dieu, ah ! vous seriez bien injuste de vous plaindre que Dieu vous abandonne et que sa grâce vous manque : tant de remords cuisants qui depuis longtemps déchirent votre conscience sans que rien les puisse apaiser, ne sont-ce pas autant de grâces que Dieu vous envoie ? Ces inquiétudes, ces chagrins, ces scrupules, qui ne vous ont pas laissé un seul moment tranquille, depuis que vous avez abandonné votre Dieu, un seul de ces remords aurait suffi pour vous faire revenir à vous-même ; tous ensemble sont venus fondre sur vous comme sur un rocher insensible : et cependant vous vous plaignez encore que la grâce vous manque ! Hé ! que faites-vous, pour

obtenir cette grâce ? Priez-vous dans la sincérité de votre cœur ? la demandez-vous avec humilité et persévérance ? éloignez-vous de vous tout ce qui peut l'empêcher d'entrer dans votre âme ? Quoi donc ! croyez-vous qu'en ne faisant rien de votre côté la grâce consommera toute seule l'ouvrage de votre conversion ? Sur ce pied-là, la grâce vous manquera encore longtemps. Mais ce n'est pas là ce qui vous doit faire dire qu'elle vous manque. Il n'est point d'heure, presque point de moment, que vous ne puissiez la sentir si vous y prenez garde. (*Le même*).

[Prix de la grâce]. — Si le changement de vie vous alarme, si la dévotion vous fait trembler, si vous n'osez tenter l'entreprise, je vous répondrai ce que le Sauveur répondit à la Samaritaine : *Si scires donum* Dei ! Ah ! si vous saviez quelle onction Dieu répand sur les voies de la pénitence, si vous connaissiez quelles sont les douceurs d'une âme pénitente, vous ne diriez plus que le joug du Seigneur est triste et accablant ! La grâce qui a su faire autrefois la force des martyrs ne saurait-elle aujourd'hui faire la force des chrétiens ? Si vous connaissiez ce don de Dieu, peut-être le demanderiez-vous.

J'espère, dira quelqu'un, que le feu de mes passions s'éteindra dans la vieillesse ; que, l'âge ayant ralenti les fureurs qui me portent vers le mal, il viendra un coup favorable de la grâce de notre Dieu, qui, me détachant de tous ces amusements de la terre, me donnera du goût pour le ciel : grâce, cependant, qu'on serait bien fâché d'avoir, parce qu'elle est contraire aux plaisirs qu'on aime toujours ; grâce sur laquelle il semble qu'on a droit, et pour laquelle on ne fait rien ! Tournant tous nos efforts à ces souhaits, à ces désirs imparfaits, nous ne nous mettons pas en état de la recevoir ni d'en profiter quand même nous l'aurions obtenue. (**Massillon**).

La grâce est le don de Dieu par excellence, C'est elle qui surpasse infiniment tous les dons de la nature, qui est l'unique principe de notre gloire, sans laquelle nous ne pouvons rien, et avec laquelle nous pouvons tout ; c'est ce don qui vient d'en haut, et part immédiatement du Père des lumières ; qui nous convertit, qui nous transforme en d'autres hommes ; c'est ce don par lequel nous sommes tout ce que nous sommes, comme dit l'Apôtre, si pourtant nous sommes quelque chose devant Dieu : *Gratiâ* Dei *sum id quod sum*. Et cependant, chose étrange ! c'est ce même don que, par une ignorance grossière, nous ne connaissons pas, et que, par une ingratitude insupportable, nous recevons tous les jours en vain. Eh ! que sert-il d'en comprendre la grandeur et le mérite, si nous en abusons presque dans tous les moments de notre vie ? C'est aussi pour cela que le Sauveur, parlant à la femme Samaritaine, lui reproche son ignorance en lui disant : *Si scires donum* Dei ! Ah ! femme, si tu connaissais la nature et l'excellence du don de Dieu !

La grâce, pour triompher de nous, s'assujettit, pour ainsi dire à nous.

Ne vous choquez pas de ce terme, car il ne déroge en rien à la dignité de la grâce. Elle s'assujettit à nous jusqu'à lasser la patience de Dieu, et nous attendre des années entières, sans qu'elle ait rien emporté sur notre liberté. Elle prend le lieu, le temps et l'occasion favorables pour nous gagner ; elle est la première à nous prévenir, et, bien loin d'arracher quelque chose de nous par force et par violence, elle nous le demande avec des prières et des protestations de douceur ; elle s'accommode enfin à nos faiblesses ; elle s'ajuste à notre humeur ; et, si elle nous fait concevoir de l'estime des biens du ciel et du mépris pour ceux de la terre, ce n'est qu'après qu'elle nous a convaincus, par un million d'expériences, de la solidité des uns et de la fragilité des autres. (**Bourdaloue**, *sur la Samaritaine*).

Ce que nous pouvons admirer c'est le prix de la grâce et sa noblesse. Son prix est tel, qu'un seul degré de grâce est infiniment plus estimable que tous les biens de la nature : c'est le fruit du sang de Jésus-Christ, et un saint Père a bien eu raison de dire qu'elle vaut un Dieu, puisque c'est elle qui nous met en état d'acquérir la possession éternelle de Dieu. Le discernement qu'elle fait de nous, ou plutôt que Dieu fait par elle, n'est pas moins digne de notre admiration. De deux hommes, Dieu choisit l'un par sa grâce et laisse l'autre. De deux pécheurs, il donne à l'un une grâce de conversion, j'entends une grâce efficace, et il la refuse à l'autre. Pourquoi cette distinction? Ne prétendons pas, mes Frères, découvrir ce secret impénétrable ; nous tomberions dans l'erreur, et c'est S. Augustin qui nous en avertit : *Quem trahat noli dijudicare, si non vis errare*. La grâce est un mouvement du Saint-Esprit ; mais où? mais quand ? mais combien de fois? mais comment et par quelles règles agit-il, cet Esprit divin? Je n'en sais rien, et je puis seulement m'écrier avec l'Apôtre : O abîme ! ô profondeur ! *O altitudo !* (**Le P. Giroust**, *Sermon sur la soustraction des grâces*).

[La grâce retirée]. — Il n'y a que la grâce qui puisse rompre le fatal enchantement que le péché cause à l'âme. Car, quand elle retrace vivement dans l'esprit ces grandes idées d'un Dieu juste, d'un Dieu vengeur, d'une mort éternelle, d'un jugement sans miséricorde, d'un arrêt sans appel, d'une éternité malheureuse, le péché avec tous ses charmes ne nous peut séduire. On en découvre le poison ; on en voit les suites funestes ; on en est saisi d'horreur et effrayé ; et, dans ce saint effroi, on a recours au remède, et l'on travaille à sortir d'un état dont on connaît toute l'horreur. Mais, quand la grâce ne parle plus, quand elle n'agit plus, on ne connaît le péché que par ce qu'il a de flatteur et d'engageant ; on ne l'envisage que par-là.

Si vous étiez fidèle à la grâce, tous les trésors de ce Dieu de bonté vous seraient ouverts ; mais quand, rebelle à ses lumières, vous continuez de l'offenser ; quand, malgré tous les efforts qu'il fait pour vous retenir

auprès de lui, vous vous en séparez volontairement et de vous-même ; quand, malgré tant de démarches, tant d'avances de sa part pour vous prévenir, pour vous rappeler de vos égarements, vous y persistez avec une obstination insurmontable, fermant l'oreille à tous les avertissements qu'il vous donne ou qu'il vous fait donner, le laissant agir, parler des années entières sans lui répondre ; s'il fait taire enfin sa grâce ; s'il vous méprise après que vous l'avez tant méprisé, s'il s'endurcit contre vous après que vous vous êtes tant endurci contre lui, n'est-ce pas ainsi que vous en usez vous-même contre vos amis qui vous abandonnent ?

Ce ne sont pas seulement nos débauches et nos crimes qui engagent Dieu, et qui le doivent engager à soustraire ses grâces ; mais c'est ordinairement que nous n'en faisons pas l'usage que nous devrions. Car pourquoi Dieu vous donnerait-il des secours pour agir, lorsque vous voulez demeurer dans une inaction continuelle ? N'est-ce pas rejeter ses grâces et les profaner, que de ne les employer pas au seul usage à quoi elles sont destinées ? — Ecoutez là-dessus le prophète Isaïe ; ou plutôt, écoutez Dieu qui parle par sa bouche. « Qu'ai-je pu faire à ma vigne que je n'aie fait ? Je l'avais entourée de haies et de murailles, je la faisais cultiver avec soin, je n'y épargnais rien ; le ciel, par mon ordre, versait sur elle ses plus douces influences. Que n'en devais-je pas attendre après cela ? Mais je n'ai rien trouvé de ce que je prétendais recueillir. Ce ne sera donc plus ma vigne ; je renverserai les murailles qui la gardaient : *Diruam maceriam ejus*. Je ne la ferai plus tailler : *Non putabitur et non fodietur*. J'ordonnerai aux nuées de ne plus répandre sur elle ces pluies abondantes qui l'arrosaient : *Nubibus mandabo ne pluant super eam*. Elle sera ouverte à tous les passants et exposée au pillage : *Et erit in direptionem*. » Expressions figurées qui nous marquent la conduite de Dieu à l'égard de ceux qui abusent de ses grâces, ou qui les rendent inutiles. (*Le même*).

[De la substitution des grâces]. — Dans une famille, un aîné mourant fait la fortune d'un cadet : dans la maison du Père céleste, dans l'ordre surnaturel, la réprobation des uns fait le salut des autres. Comment cela ? Par la substitution des grâces. Esther fut substituée en la place de la reine Vasthi ; David fut mis sur le trône de Saül, et S. Matthias reçut l'apostolat après que Judas l'eut perdu. Dieu, dans cette substitution de la grâce, n'exerce pas seulement sa justice à l'égard de ceux qu'il dépouille, mais il y fait encore éclater tout à la fois et sa sagesse et sa miséricorde envers ceux qu'il enrichit de ses dons. Il exerce par-là sa justice : Juifs, nation incrédule, peuple autrefois si cher à Dieu, vous l'avez méprisé, et il vous a rejetés ; vous étiez les enfants, les héritiers de son royaume ; il n'était connu d'abord que dans la Judée et parmi vous ; il vous avait donné la manne du ciel pour vous nourrir, et vous lui aviez bâti sur la terre le premier temple pour l'honorer. Heureux si vous aviez su vous maintenir

dans sa grâce et conserver l'avantage que vous possédiez ! Mais vous avez oublié le Seigneur votre Dieu ; vous vous êtes rendus rebelles à ses grâces : il vous a abandonnés ! Où sont maintenant vos autels et votre propitiatoire ? où sont vos prêtres et vos victimes ? Hélas ! où êtes-vous vous-mêmes ? Errants, vagabonds, épars dans toutes les parties du monde, vous n'avez ni demeure sûre, ni synagogue ni temple. Il n'est presque resté d'une nation si nombreuse que le nom. Quel caractère de honte n'y est-il pas attaché, et où n'est-il pas en horreur ? Dieu en réprouvant cette nation criminelle, a suscité un peuple nouveau, qu'il a spécialement adopté et sanctifié. **(Le P. Giroust).**

[Faux prétexte des pécheurs]. — A qui tient-il que vous ne soyez à Dieu ? qui vous arrête ? J'attends la grâce, me direz-vous ; j'attends le moment heureux qui rompra ma chaîne? Quoi ! pécheurs, les vérités qu'on vous annonce tous les jours ne sont-elles pas des grâces pour vous ? Et qu'est-ce que la grâce, je vous prie ? c'est une lumière dans l'esprit, c'est une ardeur dans la volonté. Vous attendez la grâce : osez-vous dire que vous en manquez, après les sentiments que Dieu vous inspire par la bouche des prédicateurs ? osez-vous blasphémer contre la Providence, qui vous assure que c'est elle qui veut votre conversion, et que c'est vous qui ne la voulez pas : *Quotiès volui, et noluisti!* Mais vous attendez une grâce plus forte : c'est-à-dire que vous insultez à Dieu qui vous invite. Il ne vous presse pas assez ! vous ne vous rendez pas à de si faibles sollicitations. C'est peu qu'il vous recherche, ingrat ! vous voulez lui prescrire la manière dont il doit vous rechercher. Vous espérez des grâces plus fortes ; quelle voie pour les obtenir que de s'endurcir aux premières ! A combien de grâces étiez-vous autrefois sensible ! Elles ne vous touchent plus aujourd'hui. Une mort imprévue, une disgrâce dans le monde, la perfidie d'un ami, un chagrin, un exemple de pénitence, donnaient lieu à des réflexions, dans les premiers feux de la jeunesse : aujourd'hui, rien ne vous frappe, et vous attendez la grâce ? quelle illusion ! Mais encore, quelle grâce attendez-vous ? Une grâce qui seule achève l'ouvrage de votre conversion ? Quelle chimère ? Est-il une grâce, quelque forte qu'elle soit, dont l'effet ne dépende de la coopération de l'homme ? Or, tandis que vous attendez, votre volonté n'agit pas : donc, tandis que vous attendez, votre conversion est impossible. Mais vous attendez une grâce victorieuse qui vous enlève, dont l'attrait et la douceur vous tourne au bien sans peine, sans trouble, sans combat. Autre chimère : le cœur ne change pas tout-à-coup d'objet et d'inclination sans se faire violence ; ce fort armé qui est en possession de votre cœur en dispute l'entrée à la grâce ; il vend chèrement sa défaite ; il veut être combattu, vaincu par la force ; on ne passe pas aisément du vice à la vertu ; il faut qu'il en coûte ; il faut que l'orage précède le calme. La grâce adoucit, mais elle n'ôte pas le travail. (**Le P. Cheminais,** *Sermon sur Ste Madeleine*).

Confondons-nous, Chrétiens, et reprochons-nous à nous-mêmes nos retardements et nos résistances ; humilions-nous devant le Seigneur ; crions-lui miséricorde. Après l'avoir fait peut-être languir tant d'années auprès de nous, ne le renvoyons pas sans le contenter : ouvrons-lui l'oreille de notre cœur : il y va de notre salut. La parole de Dieu, son Verbe fait chair, a été le principe du salut de l'homme, et la parole intérieure de la grâce de Dieu est le moyen nécessaire pour consommer ce grand ouvrage. Donc, ne pas écouter la grâce quand elle parle, quand elle demande, c'est mettre son salut dans un danger évident, et c'est s'exposer à se perdre. Car Dieu vous traitera comme vous l'avez traité. Il prendra à votre égard la même mesure que vous avez prise ; il appelle, et vous ne lui répondez pas. Vous avez votre tour : il aura le sien ; vous l'appellerez sans qu'il vous réponde ; vous le prierez sans qu'il se laisse fléchir ; vous tendrez vers lui les bras sans qu'il daigne jeter un regard sur vous ; vous vous présenterez à lui, et il détournera son visage pour ne plus vous voir, et pour ne plus se laisser venir à vous. (**Giroust**, *Carême*).

[Dieu nous presse]. — Quand Dieu parle comme vengeur, sa voix brise les cèdres, ébranle les montagnes, secoue les fondements de la terre : *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis desertum.* Mais quand il parle comme Sauveur, sa bonté et son amour l'oblige à prendre le langage et la posture d'un suppliant : il exhorte, il sollicite, il prie, il conjure : *Ecce sto ad ostium et pulso.* En un mot, il ménage son discours, il le conduit avec douceur, et il a tant de respect pour notre liberté, qu'il ne veut point lui faire violence : *Cùm magnâ reverentiâ disponis nos.* Il demande comme un présent volontaire ce qu'il pourrait exiger comme un tribut et une dette. Et néanmoins, tous les jours cette parole intérieure, si obligeante et si douce, est écoutée avec indifférence, avec froideur et avec mépris. N'est-ce pas faire une injure à Dieu ? C'est aussi de quoi il se plaint souvent par ses prophètes. Il commande à Jérémie de faire ce reproche à son peuple : *Audi*, *popule stulte*, *qui non habes cor* ; *qui habentes oculos non videtis, et aures et non auditis.* Ecoute peuple insensé qui n'as pas de cœur ; écoutez, pécheurs, qui avez des yeux et qui ne voyez pas ; des oreilles, et n'entendez pas. Quoi donc ! lorsque je me présente à vous, que je vous parle, que je vous fais entendre mes volontés, vous ne m'obéirez pas?

Au lieu qu'on appelle votre grâce, ô mon Dieu, victorieuse, comme elle l'est en effet quand vous le voulez, oserai-je dire que le plus souvent c'est la liberté et la malice des hommes qui triomphe de votre bonté, et qui met des bornes au pouvoir de cette grâce, puisque la seule volonté de ces rebelles met obstacle aux desseins que vous avez sur eux, et que votre grâce exécuterait sans leur résistance ? En quoi il semble que la volonté de l'homme ose dire à Dieu, dans sa rébellion, ce que Dieu a dit à la mer, suivant les paroles de Job : *Hùc usquè venies, et hìc confringes tumentes*

fluctus tuos. Océan infini et impétueux de la bonté de Dieu, vous avez beau vous élever et faire une inondation de vos grâces : il faut que vous vous arrêtiez devant ce cœur rebelle, dont la liberté vous prescrit des bornes. Quel prodige ! Quand on considère d'une part la bonté de Dieu, la force et le pouvoir de sa grâce, et d'autre part la bassesse et la faiblesse du cœur humain, de voir que, dans le combat de ces deux cœurs, j'entends celui de Dieu et celui de l'homme, le faible, l'inconstant, le méprisable, l'emporte sur le fort et le tout-puissant ; que l'un rende les efforts inutiles de l'autre, et en demeure pour ainsi dire victorieux !

Dieu voit une âme plongée dans le vice, et il veut la tirer de cet état malheureux, indigne d'un chrétien : il lui envoie une bonne pensée touchant la vanité et la bassesse des biens faux et périssables qu'il poursuit, et les plaisirs criminels qu'il recherche ; il lui touche le cœur par les dégoûts qu'il lui donne ; il lui dit au fond de l'âme : « Ne vois-tu pas que ces vaines satisfactions, qui te causent dans leurs recherches tant d'inquiétudes, ne sont suivies dans leur jouissance que de honte et de repentir? Elève un peu ta pensée vers moi, qui puis tout seul remplir ton cœur... » Qu'est-ce que peut prétendre Dieu, lorsqu'il envoie ses ambassadeurs, qui sont les prédicateurs, pour le conjurer de penser à soi, de réfléchir sur sa mauvaise vie, de considérer cette malheureuse éternité qui doit être bientôt le terme funeste où aboutira la voie de son iniquité ? Que prétend Dieu, lorsque, joignant sa parole intérieure à celle du dehors, il lui parle en même temps au fond de l'âme, lui fait mille reproches, use de menaces et de promesses, et le presse par tous les motifs imaginables de quitter le péché pour recevoir sa grâce ? Que peut-il prétendre autre chose, que de faire sentir à ce pécheur les effets de sa miséricorde ? Il est donc vrai que cette résistance à la grâce est une injure accompagnée d'une noire ingratitude. (**Le P. Texier,** 5e *dimanche de Carême*).

[Châtiment réservé à l'âme rebelle].— S. Paul exprime ce châtiment par ces paroles : *Revelatur ira* Dei *de cœlo super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum qui veritatem in injustitiâ detinent.* (Rom. I.) : la colère de Dieu se révèle, c'est-à-dire se manifeste, sur l'impiété et sur l'injustice de tous ceux qui retiennent la vérité de Dieu en injustice, c'est-à-dire sur tous ceux qui reçoivent sa grâce sans en tirer aucun profit, et qui tiennent injustement captives toutes ces grandes vérités que Dieu leur fait connaître. Quelle est cette colère de Dieu qui se manifeste sur la tête de ceux qui méprisent sa grâce ? Ce n'est point, disent les Pères, que Dieu, qui est le Dieu des vengeances, doive commander au ciel de lancer ses carreaux, à la terre d'ouvrir ses abîmes, et à tous les éléments de s'armer pour venger la majesté d'un Dieu méprisé. La plupart de ces châtiments ne punissent que ce qui est de moins coupable en l'homme ; ils frappent le corps et ne touchent point l'âme. Ce n'est donc pas cela qui fait éclater la

grande colère de Dieu : *Revelatur ira* Dei *de cœlo*. Mais, comme la preuve la plus tendre de son infinie bonté envers les pécheurs était de les aller chercher dans leurs égarements et de leur parler au fond du cœur, aussi la marque la plus grande de sa justice est d'abandonner les pécheurs, de s'éloigner d'eux et de ne leur parler plus. C'est ce redoutable châtiment qu'appréhendait David, lorsqu'il disait : Deus *meus, ne sileas à me!* C'est cette punition dont il menaçait autrefois son peuple par ses prophètes : *Ego reliqui vos* (II Paral. I.). J'ai parlé, j'ai élevé ma voix pour vous conjurer et vous faire les instances les plus pressantes, et vous avez fait la sourde oreille ; je garderai à mon tour le silence et je ne dirai plus rien. (*Le même*, 3e *dim. apr. la Pentec.*).

[Correspondance immédiate à la grâce]. — Vous ressentez une forte inspiration d'aller visiter un pauvre malade, et de vous employer pour retirer une personne du vice où elle est engagée; vous vous sentez intérieurement poussé à vous retirer des compagnies du grand monde; Dieu vous offre une occasion favorable d'établir quelque bonne œuvre, de procurer l'assistance et le soulagement des pauvres, ou l'instruction des personnes grossières et des villageois. Il vous sollicite à cette aumône, à cette pratique de mortification et de pénitence, à cette réconciliation avec cette personne qui vous a offensé et contre laquelle vous conservez quelque ressentiment de vengeance. Quel avantage Dieu peut-il retirer de votre correspondance à ses grâces? Nul sans doute; ce n'est que pour votre profit et pour votre sanctification qu'il vous pousse à la pratique de ces vertus. Prenez garde de ne point rejeter ces bons mouvements : *Hodiè si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Ah ! si vous compreniez de quelle importance il est de ne point laisser échapper de si favorables occasions de vous enrichir de mérites, si vous saviez à quoi ces bons mouvements doivent aboutir, qu'ils tendent à vous procurer un éternel bonheur, vous n'auriez garde de les négliger ou de les rejeter comme vous faites, sous prétexte que les bonnes œuvres qu'ils vous inspirent ne sont pas d'une étroite obligation.

Il faut être fidèle à répondre à la voix de Dieu quand il nous appelle, n'être pas rebelles à ses lumières ni insensibles à ses grâces, mais nous mettre dans la disposition du saint homme Job quand il dit à Dieu : *Vocabis me, et ego respondebo tibi :* je me rendrai attentif à votre voix, et j'aurai soin d'y correspondre, par une prompte obéissance. Autrement, c'est encourir le reproche que le Fils de Dieu fait à la ville de Jérusalem, de n'avoir point reconnu le temps auquel le Seigneur l'avait visitée : *Eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Voyez, dit S. Bernard, avec quelle vigilance un laboureur observe le temps propre à la semence de ses terres, et ne le laisse point écouler en vain.

Comme Dieu est prêt d'accorder ses plus grandes grâces à ceux qui sont soigneux de bien ménager celles qu'il leur fait, le châtiment le plus

ordinaire qu'il tire de ceux qui les rejettent ou qui les négligent est de les punir par la soustraction de ces mêmes grâces. Dieu parle au cœur des hommes en plusieurs façons différentes ; mais aussi, souvent, quand ils refusent d'écouter sa voix divine, il les punit par son silence, et leur cache, selon la menace qu'il en fait aux Juifs, son divin visage : *Abscondam faciem meam ad eis.* La raison en est que, Dieu disposant de toutes choses comme il lui plaît, et ne suivant point d'autre règle en tout ce qu'il fait que son bon plaisir, c'est principalement dans la dispensation de ses grâces qu'il se glorifie d'avoir une souveraine indépendance, et de les donner ou les refuser comme bon lui semble, sans que personne ait droit de s'en plaindre. Or, le peu de compte que nous faisons des grâces que nous avons déjà reçues nous rend indignes d'en recevoir de nouvelles : *Indignus est accipiendis qui fuerit de acceptis ingratus,* dit S. Bernard. Notre ingratitude oblige Dieu à resserrer ses mains, à ne plus répandre ses bienfaits sur nous avec tant de profusion, et à punir notre mépris par la soustraction de ses grâces.

La sagesse de Dieu a établi un certain ordre selon lequel il dispense ses dons et ses grâces aux hommes; et, quoiqu'il ne se soit point lié les mains ni prescrit des bornes à sa puissance', il est rare qu'il se dispense de cet ordre. Ainsi, selon sa conduite ordinaire, il se lasse de faire de nouvelles grâces à ceux qui ne cessent point de s'en rendre indignes par l'abus et le mépris qu'ils en font : *Ordine suo, non nostro arbitrio,* dit S. Cyprien, *noluit nobis Sanctus-Spiritus ministrari.* Ce n'est point selon nos désirs et notre fantaisie que Dieu nous dispense ses grâces. Nous voudrions qu'il nous fût permis de les accepter ou de les rejeter comme il nous plairait, et qu'après les avoir méprisées il ne tînt qu'à nous d'en recevoir d'autres quand nous voudrions; mais il n'en est pas de la sorte, et Dieu punit ordinairement le mépris des grâces qu'il nous a offertes par la soustraction de celles qu'il nous destinait.

S. Augustin dit qu'il n'est point de peine plus convenable au mépris que l'on fait des grâces que la souctraction de ces mêmes grâces. Il est juste que ceux qui ne se sont pas convertis lorsqu'ils le pouvaient avec tant de facilité tombent dans l'impuissance de le faire quand ils le voudront : *Hæc est peccati pœna justissima, ut amittat quis quo benè uti noluit, et qui agere rectè cùm posset amittat posse cùm velit.* Chose étonnante, et qui fait trembler les plus grands saints ! cette soustraction de grâce est souvent la peine du défaut de correspondance à une sainte inspiration qui nous conviait à la pratique d'une bonne œuvre, non point d'obligation et de précepte, mais de conseil. Ce n'est qu'une faute légère, et souvent qu'une imperfection, de ne pas faire tout le bien qu'on peut; c'en est assez néanmoins pour faire que Dieu diminue ses grâces, et qu'il nous retranche les secours puissants qu'il nous destinait pour nous rendre victorieux d'une puissante tentation. (**Lafont,** 4e *dimanche après la Pentecôte.*)

[Comment Dieu nous éclaire par la grâce]. — Quelquefois la lumière de la grâce passe comme un éclair, mais elle ne laisse pas de produire de grands effets ; telle fut la lumière qui environna et convertit S. Paul : *Circumfulsit eum lux*. Quelquefois elle est plus constante : telle fut celle qui apparut aux mages et qui les conduisit à Jésus-Christ. Quelquefois Dieu produit immédiatement et tout seul cette lumière, sans se servir d'aucun objet, lors même qu'on y pense le moins : *Spiritus ubi vult spirat,* dit le Sauveur. Quelquefois elle vient à l'occasion d'un bon exemple, d'une parole entendue dans une prédication, d'un accident funeste arrivé à quelqu'un, d'une affection salutaire que Dieu nous envoie. Combien avez-vous eu souvent de ces sortes de grâces ! combien souvent les avez-vous négligées ou même méprisées ! combien y a-t-il que la lumière de la grâce vous éclaire et vous presse, et combien y a-t-il que vous résistez ! Cette lumière nous est ordinairement accordée parce que nous la demandons, et nous ne l'aurons pas si nous ne la demandons ; mais la grâce de la demander ne nous est jamais refusée. Dieu nous la donne quelquefois lorsque nous ne la cherchons pas, lors même que nous la fuyons. Car, hélas ! si cette lumière ne nous avait cherchés lorsque nous la fuyions, aurions-nous jamais pensé, mon Dieu, à retourner à vous? Cette lumière nous découvre quelquefois des vérités nouvelles : telle est celle qui convertit les grands pécheurs qui n'avaient été dans le désordre que parce qu'ils avaient vécu dans une grande ignorance des vérités de leur salut. Quelquefois enfin, elle met ces vérités dans un plus grand jour, qui fait qu'elles font une plus forte impression, et convertissent un homme qui les avait connues, mais qui ne les avait pas pénétrées.

La lumière de la grâce fait croître de certains objets dans notre esprit, et en diminue d'autres; elle fait croître tout ce qui a rapport à Dieu, les biens invisibles et éternels ; elle fait que tout cela nous paraît grand, et qu'il n'y a que cela qui nous paraisse grand ; elle fait, au contraire, décroître dans notre esprit le monde, ses biens, ses plaisirs, ses honneurs ; elle nous fait paraître tout cela petit. Ce que le monde a de plus grand n'est rien à un homme éclairé de cette lumière ; si les grandeurs du monde vous enchantent et vous éblouissent, c'est que vous n'êtes pas éclairé de cette lumière. Ce n'est pas qu'elle ne se soit présentée à vous, mais vous avez fermé les yeux de peur d'en être éclairé. (**Nepveu**, *Réflex. chrét*).

[Enchaînement des grâces]. Il en est de l'affaire du salut comme d'une chaîne. Plusieurs grâces, comme autant d'anneaux, entrent dans son économie. Si le premier anneau manque, les autres tombent : si l'on est infidèle à la première grâce, une autre qui en dépendait nous sera refusée. Mais le moyen de discerner cette grâce qui a des suites d'avec celle qui n'en a pas ? Nos lumières sont trop courtes pour démêler ce mystère, et c'est ce qui nous engage à une continuelle vigilance. Un livre de piété nous tombe

dans les mains: lisons-le avec un esprit attentif et avec le désir d'en tirer du profit; peut-être que notre conversion est attachée à cette lecture. Un pauvre se présente à nos yeux, et nous sentons une forte inspiration de soulager sa pauvreté: c'est la grâce qui nous parle, et qui nous porte à faire cette aumône, d'où peut-être dépend notre salut: *Rape occasionem inopinatæ felicitatis*, dit Tertullien. Ne laissez pas échapper cette occasion; soyez attentif à ce moment auquel Dieu vous parle; car, si vous le négligez, la grâce disparaîtra, et peut-être qu'elle ne reviendra plus. (*Actions chrétiennes*).

[Charme de la grâce]. — S. Augustin, parlant autrefois de la paix, trouvait que c'est un bien si grand et si excellent, que le nom même en est inestimable, et qu'il ne peut rien y avoir de plus agréable dans le monde. Certainement on peut dire la même chose de la grâce. Elle est si charmante et si ravissante, que son nom a je ne sais quoi de doux; on ne peut l'ouïr qu'avec plaisir, et je m'assure qu'en entendant ce mot de grâce vous vous figurez aussitôt une douceur admirable: comme, en effet, la grâce renferme en soi tout ce qu'il y a de plus doux dans la bonté, de plus tendre dans la miséricorde, de plus indulgent dans la charité, de plus obligeant et de plus communicatif dans la libéralité. Pour dire donc précisément ce que c'est que la grâce, ce terme signifie proprement *faveur*. C'est pourquoi il est si souvent parlé dans l'Ecriture de trouver grâce devant quelqu'un, pour dire gagner et obtenir sa faveur. Mais il faut bien se souvenir que la grâce signifie une faveur gratuite, non méritée, non fondée sur l'excellence et la dignité de la personne qui la reçoit, mais sur la bienveillance seule de celle qui la communique.

Mais en quoi consiste cette douceur et cette force de la grâce? le voici; écoutez-le pour votre consolation. Dans les occasions, Dieu étudie l'humeur d'un pécheur; il ménage son esprit, il s'accommode à ses inclinations, il se sert même de ses passions et de ses mauvaises habitudes; il observe les temps favorables: il prend toutes sortes de postures et de formes, permettez-moi ces expressions, afin de le gagner, et de le prendre par l'endroit qui lui fera moins de peine. Oui, mon cher Auditeur: êtes-vous sorti de la voie de votre salut, courez-vous à votre perte et à votre damnation? le Seigneur s'abaisse jusqu'à consentir de vous ramener à lui conformément à votre humeur et à votre penchant naturel. Connaît-il que vous êtes un homme intéressé, attaché aux richesses, âpre à amasser de l'or et de l'argent? Comptez que ses poursuites seront, d'un côté, de vous offrir, si vous devenez saint, ces richesses inaltérables de la céleste Jérusalem; de vous promettre ces trésors infinis qui sont hors des atteintes des voleurs et à couvert de la corruption; et de l'autre, si vous mourez dans votre péché, de vous menacer d'une pauvreté extrême, d'une privation entière et absolue de tous les biens imaginables, où se trouve un damné au moment où il est précipité dans les enfers: disons mieux,

de vous représenter l'inutilité et le néant des biens de la terre, que l'on ne possède qu'un moment, et que l'on est obligé d'abandonner au lit de la mort: *Hâc nocte animam tuam repetunt à te : quæ autem parâsti cujus erunt?* Connaît-il que vous êtes un ambitieux, aimant la gloire et les distinctions, soupirant après les louanges et les honneurs? vous ne lirez pas un bon livre, vous n'entendrez pas un sermon, que l'on ne vous parle des grandeurs et de l'élévation des prédestinés. Connaît-il que vous êtes un homme timide, sur qui la crainte peut tout? votre imagination malgré vous se trouve pleine des idées d'un enfer, d'un feu dévorant, d'un ver rongeur, de spectres affreux; en un mot, plein des images de supplices inouïs. Je serais infini si je voulais ici descendre dans le détail d'une infinité de poursuites de cette nature : c'est à vous de voir, par rapport à vous-même comment ce Dieu de bonté s'est accommodé à votre génie et à votre naturel pour vous engager à retourner à lui. (**Anonyme**).

[Le compte à rendre à Dieu]. — *Quarè non dedisti pecuniam meam ad mensam, ut et ego veniens cum usuris utiquè exegissem illam?* Ma grâce était le trésor que j'avais commis à votre vigilance : pourquoi ne l'avez-vous pas fait valoir? *Quarè?* Ne le deviez-vous pas? Jamais attentif à l'écouter, jamais fidèle à la suivre, vous l'avez méprisée, outragée ; et pensez-vous que, comme j'en suis l'auteur, je ne sois pas aussi le juste vengeur des mépris que vous en avez faits? Voilà donc comment elle vous a servi, cette grâce par laquelle j'ai opéré tant de merveilles ! En voilà les fruits ! Une vie passée où et à quoi ? Dans l'oisiveté, dans la mollesse, la dissipation, le soin de vous-mêmes, aux repas, aux spectacles, dans les cercles! (**Le P. Giroust**).

Manquiez-vous, dira Dieu un jour au pécheur réprouvé, manquiez-vous d'avertissements, de conseils, d'exhortations, de sermons, d'exemples? grâces extérieures. Manquiez-vous d'inspirations et de remords? grâces intérieures. N'aviez-vous donc pas les secours nécessaires pour votre conversion? Vous attendiez ma grâce? Ah! c'est ma grâce qui vous attendait. Combien de fois ai-je frappé à la porte de votre cœur, sans que vous me l'ayez ouverte! Combien de fois vous ai-je appelé, sans que vous m'ayez répondu ! Si un païen, un barbare, avait eu ces grâces, il se serait converti : vous pouviez donc aussi vous convertir, et vous ne l'avez pas fait! vous ne l'avez pas voulu ! C'est donc à vous uniquement que vous vous en devez prendre, si vous éprouvez les arrêts de ma justice? (**Le P. de la Rue**, *Vendredi de la 4e sem. de Carême*).

[Le temps est proche]. — Nous nous imaginons que Dieu attendra quelque temps: et peut-être a-t-on déjà mis la coignée à l'arbre: *Jam enim securis ad radicem arboris posita est.* Voici peut-être la dernière sollicitation de la grâce ; voici peut-être la dernière fois que Dieu nous pressera, que

DIEU nous donnera un moyen propre pour sortir de l'état malheureux où nous sommes. Il y a longtemps que DIEU attend, que DIEU vous avertit, que DIEU vous sollicite. Il est venu si souvent, et toujours inutilement, chercher des fruits sur un arbre qu'il cultive avec tant de soin : justement irrité d'une si longue stérilité, il va peut-être, dans peu de jours, prononcer contre nous la sentence que le Père de famille prononça contre le figuier: *Succidite ergò illam, ut quid enim terram occupat?* Qu'on coupe au plus tôt ce mauvais arbre, qu'on le jette au feu : à quoi bon souffrir plus longtemps qu'il occupe la place d'un autre qui porterait de bons fruits? C'est en suite d'une si terrible sentence que tant de personnes qui avaient si bien commencé, et qui n'ont pas été fidèles à la grâce, ont si mal fini ; que tant d'autres, qui avaient été si bien appelés, n'ont pas eu le don de la persévérance, et ont laissé, avec leur place, leur couronne à des gens qui ont su profiter de leur malheur. N'avons-nous rien à craindre de pareil, après tout ce que DIEU a fait jusqu'à présent pour nous faire changer de vie ?

Hélas, Seigneur! n'entrez point en jugement avec votre serviteur. Je suis pleinement convaincu que j'ai été jusqu'à présent un arbre non-seulement stérile et infructueux, mais encore gâté et corrompu, qui a inutilement occupé une place dans un champ très-fertile, et par conséquent n'est bon qu'à jeter au feu ; mais, Seigneur, ayez encore patience, et j'espère, avec le secours de votre grâce, profiter si bien de ce temps que votre bonté m'accordera, que je ne rendrai plus vos soins inutiles. J'ose même me persuader que vous ne m'inspireriez pas cette pensée d'implorer votre miséricorde pour suspendre le châtiment qu'a mérité mon infidélité à la grâce, si je n'avais une ferme résolution de réparer le mauvais usage que j'ai fait de tant de secours. Mais aussi, peut-être que, si je ne profite pas de cette nouvelle grâce, vous allez prononcer contre moi cette sentence effroyable, cet arrêt décisif de mon sort éternel ; j'ai tout sujet de le craindre ; mais, plein de confiance en votre miséricorde, je compte encore sur le secours tout-puissant de votre grâce, et je suis résolu d'en profiter si bien, que j'éviterai cet arrêt fatal dont vous menacez tous ceux qui en abusent. (**Croiset**, *Retraite spirituelle*).

[Grâces particulières]. — Que de saintes lectures faites, ce semble, par hasard, et cependant si à propos ! Que d'heureuses rencontres, imprévues à la vérité, mais propres au dessein que DIEU avait de nous convertir ! Que de petits miracles, pour ainsi dire, en notre faveur ! Une inspiration qu'on a eue, une réflexion qu'on a faite, un mot qu'on a entendu ont été souvent la source d'une conversion parfaite. Que si nous avons le bonheur d'avoir été consacrés au service de DIEU, rappelons dans notre esprit tout ce qui s'est passé dans notre vocation ; examinons-en un peu à loisir toutes les circonstances, et admirons avec quelle sagesse, avec quel soin, DIEU a ménagé toutes choses pour notre salut : qu'il ait fallu que nous nous

soyons trouvés en tel temps, avec telles personnes et en tel lieu ; que les plaisirs du monde n'aient eu pour nous nul attrait dans un temps où naturellement on doit y trouver plus de charmes ; qu'on ne se soit pas laissé éblouir par cent faux brillants ; que l'amour même des parents n'ait pas été un lien assez fort pour nous retenir; que le torrent du mauvais exemple ne nous ait pas entraînés; que l'austérité d'une vie qui n'avait rien que de rebutant n'ait pas été capable de nous décourager; que nous avons eu assez de générosité pour surmonter les plus grands obstacles. Mais d'où sont venus de si bons sentiments, dans un temps où nous méritions si peu d'en avoir? Pourquoi parmi tant d'autres qui auraient beaucoup mieux servi Dieu que moi ? d'où vient qu'ils n'ont pas été choisis ? d'où vient qu'ils n'ont pas persévéré ? Ajoutez à des bienfaits si singuliers tant de saintes inspirations, tant de pieux désirs, et cent autres faveurs dont il nous prévient chaque jour ; ces remords de conscience, ces secrètes inquiétudes, ces troubles intérieurs dont il se sert pour nous faire chercher, par une sainte vie, le véritable repos. Ce sont autant d'effets de sa miséricorde.

Eh ! mon Dieu ! qu'il est important d'être docile à la grâce, prompt à suivre vos inspirations ! Que de gens appelés n'entendent pas votre voix ! que d'autres sont peu exacts à vous obéir ! Le tumulte étourdit, la vie molle rend lâche ; le prétexte des affaires, des difficultés de l'âge, de l'état, de la qualité, fait différer, et ce délai fait évanouir les meilleurs désirs. Il faut être vigilant et attentif à écouter la voix du Ciel; mais il faut, de plus, s'y rendre docile, pour ne la pas rendre inutile. (**Croiset**, *Retraite*).

[Ce que la grâce a coûté au Fils de Dieu]. — Quand David pensa au danger qu'avaient couru trois de ses plus vaillants soldats, pour lui apporter de l'eau de la citerne de Bethléem dont il avait témoigné avoir envie, il n'en voulut point boire ; il en fit un sacrifice au Seigneur : *Libavit eam Domino : Numquid sanguinem istorum bibam ?* Disons, mais dans un sens différent et contraire, que, si nous faisions une réflexion sérieuse à ce qu'a coûté notre salut au Fils de Dieu, à ce qu'il a donné pour nous mériter tant de bonnes inspirations, tant de grâces pour notre sanctification, nous n'aurions garde d'en faire si peu de compte ; nous craindrions tout autrement de rendre, par le mépris et par le rebut de ses grâces, vaine l'effusion de son sang, et d'anéantir le fruit de sa croix et de sa passion : *Numquid sanguinem hominis istius bibam?* (**La Font**, 4e *dim. apr. Pâques*).

[La grâce ne détruit pas la nature]. — C'est une grande erreur de croire que la vertu consiste à ne point avoir de passions : la grâce de Jésus-Christ les règle et ne les étouffe pas ; elle les sanctifie, et ne les détruit point. Paul était d'un naturel vif et ardent : le Sauveur en le convertissant en fait-il un homme tranquille et modéré ? Point du tout : il fait changer d'objet à

sa passion vive et ardente; et cette même activité, qui le faisait aller à Damas pour persécuter la religion chrétienne et en arrêter le progrès, lui fera parcourir les extrémités de la terre pour en étendre les bornes et convertir toutes les nations. Madeleine avait un cœur tendre et passionné : Jésus-Christ lui en donne-t-il un froid et indifférent? S'il en avait usé ainsi, elle ne serait pas à tous les siècles à venir le modèle parfait de ses amantes? loin donc d'en détruire les tendres sentiments, la grâce ne fait que les fortifier; et cet amour passionné, qui avait fait tout le crime de Madeleine, fait la matière de son mérite et de sa sainteté, dès que Dieu prend dans son cœur la place que la créature y occupait auparavant, et devient l'objet et la fin de sa tendresse et de ses désirs. (**Monmorel**, 4e *dim. après l'Epiph.*).

Quand la grâce de Dieu convertit les pécheurs, elle ne détruit pas les causes et les instruments de leurs crimes, comme sont leurs passions et leurs inclinations ; mais elle s'en sert pour les faire saints par le moyen de ces mêmes passions qui les ont rendus coupables. Elle leur fait seulement changer d'objet, et, au lieu qu'elles avaient servi pour l'offenser, il les tourne à sa gloire : soit qu'il veuille en cela sauver les hommes plus doucement, en s'accommodant ainsi à leurs inclinations, soit qu'il veuille triompher plus glorieusement du pécheur, en vainquant par ses propres armes, et réparer ainsi son honneur par les mêmes moyens dont il s'était servi pour lui faire injure. Ainsi, quand il convertit Madeleine, qui avait de l'inclination à aimer, il ne détruit pas cette passion, il n'éteint pas ce feu, il ne fait seulement que détourner ses flammes en leur donnant un objet plus saint, afin qu'après elle aimât Dieu avec la même tendresse et la même ardeur qu'elle avait aimé le monde. Son crime avait été son amour, mais son amour ensuite sera sa vertu et sa gloire. Ainsi, quand il convertit S. Paul, qui était d'une humeur bouillante, il n'étouffe pas cette ardeur, il la fait comme passer dans les droits de la victoire, il fait de la fureur de ce persécuteur le zèle d'un apôtre. (**Biroat**, *Panégyrique de S. Paul*).

[Toute vertu et toute action méritoire]. — Quoiqu'il n'y ait point de vertu qu'on ne puisse appeler humaine, parce qu'elle vient de l'homme, qui l'embrasse librement, il est certain néanmoins que, pour être chrétienne et mériter la vie éternelle, elle ne doit pas venir d'un principe purement humain. La nature y a part; mais c'est une nature aidée, fortifiée, soutenue par la grâce. Nous y avons tous part; mais c'est un principe surnaturel et divin qui nous meut, qui nous excite, qui nous pousse, qui fait avec nous ce qu'il ne pourrait faire en nous sans nous, et avec lequel nous faisons ce que nous ne saurions jamais entreprendre ni penser sans lui. Tout le mérite de nos bonnes œuvres vient de cet endroit. Otez le libre arbitre, le penchant et l'inclination de la volonté, il n'y a rien qui reçoive le salut; mais aussi, ôtez la grâce, il n'y a aucun moyen d'arriver à ce salut, dit

S. Bernard : *Tolle liberum arbitrium, non erit quod salvetur; tolle gratiam, non erit undè salvetur.* Il ne subsiste que sur ces deux choses; il faut une cause qui le produise; il faut un sujet où il soit produit. Dieu est cette cause, le libre arbitre est ce sujet. C'est de la grâce que vient le salut; c'est la créature libre, agissant par ce principe de la grâce, qui reçoit ce salut. **(Joly,** 5e *dim. ap. la Pentec.*).

[Nécessité de la grâce]. — Notre dépendance n'est pas moins grande dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature. S. Paul appelle notre justification « une création. » En effet, Dieu nous justifie sans trouver de notre côté aucun fond, aucune disposition; nous ne pouvons pas faire la moindre bonne action, pas même former un bon désir, sans la grâce, que nous ne pouvons mériter. Que feraient les plus grands saints sans la grâce? Quelle différence de l'homme abandonné à lui-même, et agissant seul, et l'homme agissant avec Dieu ! David est un grand saint, agissant avec Dieu : mais David adultère et homicide, c'est David seul. Salomon, le plus sage des hommes, c'est Salomon avec Dieu : Salomon idolâtre, c'est Salomon seul. Pierre méprisant les menaces des Juifs, c'est Pierre avec Dieu : mais Pierre tremblant à la voix d'une servante et reniant son Maître c'est Pierre seul. **(Le P. Nepveu,** *Réflexions chrét.*)

[Il est dangereux de résister à la grâce]. — Rien n'est plus dangereux que de résister aux grâces de Dieu. Ce sont des grâces rapides et passagères, qui ne reviendront pas quand vous voudrez; ce sont des éclairs, qui vont se perdre dans une éternelle nuit, presque dès qu'ils paraissent. Vous vous souciez peu de profiter de ce bon exemple, de répondre à cette inspiration, de suivre ce pieux mouvement; Dieu vous fera-t-il toujours la même grâce ? Peut-être que oui, peut-être que non. Mais appréhendez l'un plutôt que l'autre. Il vous a invité une et deux fois au festin qu'il a préparé : vous y appellera-t-il une troisième ? Il vous a donné son talent, vous l'avez caché : vous en donnera-t-il un autre ? Il vous appelle à son royaume : vous y appellera-t-il toujours? Je crains fort que cet étrange oracle de Jésus-Christ ne se vérifie en votre personne ; *Auferetur à vobis regnum* Dei, *et dabitur genti facienti fructum ejus :* on vous ôtera le royaume de Dieu, et on le donnera à un peuple qui en recueillera le fruit que vous n'avez pas voulu recueillir. (*Matth.* xxi).

Ces grâces auxquelles nous sommes infidèles serviront un jour à Dieu, qui nous les aura données, de témoignages et de convictions contre nous. Il nous les a données pour se justifier, et pour ne nous pas laisser le moindre sujet de plaintes et de murmure. Je ne te les devais pas, nous dira-t-il ; j'ai voulu néanmoins te les donner, et tu les a foulées aux pieds. Je n'étais pas obligé de t'appeler à mon festin, et cependant je t'y ai invité : tu t'es moqué de moi, qu'as-tu à me répondre? Si j'avais fait les mêmes grâces aux habitants de Tyr et de Sidon, ils se seraient condamnés eux-mêmes à une rigoureuse pénitence, et tu as toujours voulu mener une vie

déréglée et libertine, nonobstant mes inspirations et mes grâces. Va, malheureux, je ne veux que ces inspirations et ces grâces pour te confondre. (**Joly**, 19e *dim. ap. la Pentec.*)

Un pécheur, en résistant à la grâce, refuse au SAINT-ESPRIT l'entrée de son cœur : *Recede à nobis, viam scientiarum tuarum nolumus.* (Jobi. XXI). Voyez par-là quel déplaisir le SAINT-ESPRIT conçoit, de voir ses désirs frustrés de la sorte : *Ergò*, dit-il, *in vacuum laboravi*, *et frustrà consumpsi fortitudimem meam.* (Is. XLIX). C'est donc en vain que j'ai frappé à la porte de ce cœur; c'est donc en vain que je me suis servi de tant de moyens et de motifs pour le gagner ! C'est en vain que j'ai épié et observé toutes ses inclinations, ses pentes, ses attachements pour le détourner de la bagatelle et de l'amour des créatures ! Ce malheureux s'est moqué de mes sollicitations, et n'a jamais voulu se laisser conduire à mes lumières. Quels reproches ne nous fera point un jour ce divin Esprit sur le mépris que nous aurons fait de ses grâces ! Qu'as-tu fait, malheureux, de tant de lumières, de saintes pensées, de saints mouvements que tu as reçus ? Que sont devenus ces puissants secours, ces exemples, ces avertissements, ces châtiments, ces réprimandes ? Qu'as-tu fait de tout cela? Tu en as fait le sujet de ton impénitence, par ta confiance criminelle ? Faut-il que tu sois méchant, parce que j'ai été bon à ton égard ? (**Anonyme**).

[Grâce d'une bonne pensée]. — Croyez-vous qu'une bonne pensée soit le premier ressort de tous les mérites des saints, la racine de toutes les vertus, le principe de toutes leurs bonnes œuvres, la source de toute leur sainteté? que, sans elle, il n'y aurait point de foi parmi les fidèles, ni de charité parmi les justes ? que c'est elle qui a rempli les déserts de pénitents, les prisons de martyrs, les cloîtres de religieux, l'Eglise de confesseurs, et le paradis de saints ? Si vous le croyez, d'où vient que vous la recevez si mal lorsque DIEU vous la présente ? que vous craignez qu'elle vous importune, que vous lui fermez la porte de votre cœur, et, si elle y entre, la retenez en injustice, et tâchez de l'étouffer sans en appréhender les mauvaises suites, sans prévoir les malheurs que vous attirez sur vous, et sans considérer que le mépris ou le refus que vous en faites vous met en danger de perdre votre souverain bien ? (**Nouet**, *Méditat. sur la Samaritaine*).

[Nous lassons la patience de Dieu]. — Chrétiens, combien y a-t-il de pécheurs dans le monde, et peut-être parmi nous, qui ont aussi bien que la femme Samaritaine, lassé la patience de DIEU : *Fatigatus ex itinere*? Combien y en a-t-il que DIEU ne souffre qu'avec peine, et qui, à force d'augmenter le poids de leurs iniquités, lui sont devenus incommodes, dit Tertullien, et à charge à sa miséricorde ? Car, si nous jugeons des sentiments de DIEU par les nôtres, ne pouvons-nous pas bien concevoir quelle est la douceur de sa grâce ? Il ne les pousse pas à bout ; il est DIEU parce qu'il les souffre,

et qu'il ne se lasse point de les attendre, tandis que ces malheureux ne se lassent point de le faire attendre. (**Bourdaloue**, *Sermon sur la Samaritaine*.

[Des grâces qu'on appelle victorieuses]. — Il y a de certaines grâces, dans les trésors de Dieu que S. Augustin appelle *Delectatio victrix*, et que Tertullien nomme des paroles triomphantes : *Triumphatorium verbum.* Ce n'est pas qu'elles entraînent nécessairement le consentement de l'homme ; mais leur puissance victorieuse consiste en ce qu'elles proviennent de certaines inspirations si puissantes et si vives, qu'après une douce violence elles obligent infailliblement la volonté de se rendre. C'est ainsi que Dieu se rend le maître absolu de nos cœurs, aussi bien que des autres choses, et qu'il exerce cette volonté toute-puissante qu'il a de les fléchir comme il veut : *Habens humanorum cordium quocumquè libuerit inclinandorum potentissimam voluntatem*, dit S. Augustin. Mais, comme ce sont des coups de sa puissance aussi bien que de sa bonté, il ne les exerce pas communément dans la conduite ordinaire de sa providence.

Dieu n'agit pas si vite dans les conversions ordinaires des pécheurs, il ne donne pas communément des grâces si agissantes et si impérieuses ; elles vont plus lentement, et disposent peu-à-peu les cœurs qu'elles veulent vaincre. Et puis, les hommes ne se rendent pas ainsi tout d'un coup. Hélas ! que de violences et de combats ! que de soupirs et de larmes avant de pouvoir dire : Je le veux, Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* S. Cyprien explique la différence de ces opérations par une excellente parole. *Non pro mora temporum, sed compendio gratiæ maturatur charitas.* Ce sont des fruits qui n'attendent pas le changement des temps, mais qui se produisent par un abrégé de grâce, qui se hâte de les mûrir. (**Biroat,** *sur S. Paul*).

[Suites de la grâce méprisée].— A quel principe devons-nous attribuer les désordres dans lesquels vivent tant de pécheurs, qui d'un abîme tombent dans un autre abîme, et cela presque sans interruption? C'est sans doute que la cupidité les domine alors. Mais cette cupidité, toute puissante qu'elle est, aurait-elle un empire si tyrannique, si la grâce ne s'était affaiblie à mesure que le péché a pris racine dans leur cœur? Et vivraient-ils dans de si épaisses ténèbres, si Dieu n'avait soustrait ses lumières, qu'ils ont si souvent éteintes? Combien de gens vivent dans un entier oubli de leur salut, sont insensibles aux fortes remontrances qu'on leur fait, ont devant les yeux les exemples les plus touchants, et n'en profitent pas; conservant sur le retour de l'âge les mêmes habitudes, dans une vieillesse avancée, et les mêmes attachements! Combien se trouvent presque aux portes de la mort, et ne rentrent pas en eux-mêmes, ne mettent point ordre à leur conscience, toujours également possédés du monde, enivrés de leur fortune, esclaves de leurs passions, et adonnés à

leurs plaisirs ! D'où vient cela? C'est que la parole du Saint-Esprit s'accomplit à leur égard : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum.* Le flambeau de la grâce ne luit point pour eux : ils sont dans une nuit épaisse, qui leur dérobe tous les objets dont ils pourraient être frappés. Partout où ils marchent, ce sont des chemins glissants, et par conséquent autant de pas qu'ils font, ce sont presque autant de chutes. La passion, plus forte que jamais parce qu'elle n'est plus combattue par la grâce, les tourne à son gré. L'inclination, le penchant, qui ne trouve plus de contre-poids pour l'arrêter, les entraîne; la tentation du premier coup les abat, et l'enfer les tient tellement asservis, qu'ils ne peuvent presque plus secouer le joug et reprendre leur liberté. (**Giroust**, *Sermon sur la soustraction des grâces*).

[La grâce nous prévient]. — Vous savez le miracle que Dieu fit en faveur des Israélites dans le désert, pour étancher leur soif. Non-seulement il fit sortir une source d'eau vive d'un rocher, mais il voulut que cette source miraculeuse suivît son peuple partout : *Bibebant de spirituali consequente eos petrâ,* dit S. Paul. De quelque côté que les Israélites se tournassent, soit qu'ils marchassent dans la plaine, soit qu'ils franchissent les montagnes, cette eau tirant son cours, non de son poids naturel, mais de l'esprit de Dieu, se présentait toujours à eux dans leurs besoins. Figure naïve de Jésus-Christ et de la grâce qu'il nous a méritée, ainsi que S. Paul l'explique lui-même : *Petra autem erat Christus.* Cette grâce, comme une source divine, nous suit partout, pendant que nous sommes voyageurs dans le désert de la terre. Elle n'attend pas que nous la cherchions ; elle nous cherche elle-même; elle court après nous, elle nous sollicite de boire ses eaux vives et salutaires. (**Fromentières**, *Sermon sur la Grâce*).

[Exhortations]. — O âme chrétienne, je te conjure, de la part de Dieu et par les intérêts de son salut, de considérer attentivement ces trois choses. Premièrement, le grand nombre des grâces ordinaires et extraordinaires que tu as déjà dissipées. Tu en as plus reçu qu'il n'en faudrait pour convertir des provinces entières et cependant on ne voit aucun changement en ta conduite. Ah ! *si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in te, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent.* Il n'en faudrait pas tant pour convertir plusieurs barbares et plusieurs infidèles. Considère, en second lieu, combien il y a de temps que Dieu t'appelle et que tu résistes. Tu entends la parole de Dieu, tu fréquentes même les sacrements; et l'on ne remarque cependant aucun amendement dans tes mœurs. Il y a sujet de craindre que tu continueras à vivre de la sorte, et que tu mourras sans être converti. Troisièmement enfin, appréhende le peu de temps qui te reste, et que Dieu a résolu de souffrir cette opiniâtre résistance : peut-être que voici la dernière grâce par laquelle Dieu a résolu de te parler fortement. (**Texier**, *Lundi de la 5e sem. de Carême*).

[La grâce nous poursuit]. — Quel excès de votre bonté, ô mon DIEU? de poursuivre même ceux qui vous fuient, de leur présenter vos grâces lorsqu'ils les rebutent! Qui ne serait charmé de cet amour, dit S. Augustin, qui n'abandonne point ceux qui vous rejettent, qui répand ses bienfaits sur ceux qui les négligent, qui tend les bras à ceux qui ne veulent pas s'y jeter : *Quantùm nos diligit qui nos ne cùm respuitur, relinquit!* Nous condamnons ces résistances ou ce mépris dans les autres; mais ne sommes-nous point plus coupables qu'eux? Car enfin, combien y a-t-il que la grâce nous presse, nous sollicite, frappe à la porte de notre cœur pour y entrer, pour nous faire résoudre à rompre cette ancienne habitude qui nous perd, à quitter cette occasion prochaine qui nous fait toujours tomber, à ne plus entretenir ce commerce qui nous fait passer pour infâmes, à mortifier cette violente passion qui sera la cause de notre damnation éternelle! Avons-nous suivi ces lumières? nous sommes-nous rendus à cette voix qui nous a parlé si souvent au cœur? Oui, peut-être y a-t-il plusieurs années que la grâce travaille à nous détacher des choses de la terre. Mais hélas! quelque effort qu'ait fait la grâce pour nous ranger à notre devoir, ne l'avons-nous point rendue inutile par notre opiniâtreté. (**Houdry**).

GRANDEUR

DIGNITÉS, — CHARGES, — HONNEURS

Comment il s'y faut comporter; — à quels devoirs ils nous obligent.

AVERTISSEMENT.

On ne voit guère de livres de morale où il n'y ait quelque trait contre les grandeurs du monde, *c'est-à-dire contre les* honneurs, *les* charges *et les* dignités *où les uns sont élevés par leur naissance, les autres par leur mérite, et les autres par la faveur ; mais on voit assez peu de sermons réguliers sur ce sujet, qui semble n'être que pour fournir de la matière à tous les autres. Il est néanmoins de la dernière importance de savoir comment on doit se comporter dans l'élévation et dans la grandeur ; la modération qu'on y doit garder ; de quelle manière elle peut s'allier et s'accorder avec l'humilité chrétienne ; comment le cœur en doit être détaché ; le mépris qu'en doivent faire ceux qui les possèdent ; et enfin, le respect qu'on doit à ceux qui sont constitués en dignité. — C'est à quoi se rapportent tous les sujets de discours que nous suggérons en cette matière. Il faut seulement remarquer que, par le nom de dignités et de grandeurs, on doit entendre les charges, l'autorité, le droit de commander, le rang que l'on tient au-dessus des autres, et toutes les marques de distinction qui rendent les personnes considérables.*

*Il faut, de plus, remarquer que ce sujet se distingue de l'*ambition, *par laquelle on brigue les honneurs et les charges, et de la* vaine gloire, *quoique ces sujets aient beaucoup de points communs.*

§ I.

Desseins et Plans.

Que les grands qui sont au-dessus des autres par leur noblesse, par leur dignité, et par quelque titre que ce soit, sont obligés d'être fidèles à Dieu et zélés pour sa gloire plus que le commun des hommes. Trois raisons bien développées feront le partage et les preuves de ce discours.

La première est la reconnaisance qu'ils doivent à Dieu, qui les a mis en place et élevés à ce rang. Dieu pouvait les faire naître dans l'obscurité et les laisser ramper dans la poussière ; mais il a voulu les favoriser de ces avantages, pour les vues et les desseins qu'il a eus sur eux de toute éternité. Ils lui en sont donc redevables ; car, quoique toute cette grandeur temporelle soit comptée pour rien devant lui, et qu'il n'ait point acception des personnes, ce sont néanmoins de grands biens à notre égard, et que nous ne préférons que trop souvent aux biens plus réels et plus solides. Les personnes qu'il en a gratifiées doivent lui en marquer leur reconnaissance, en s'appliquant avec plus d'exactitude et de fidélité à remplir les desseins qu'il a eus sur eux, à s'acquitter des devoirs attachés à leur condition, et, en un mot, à se rendre dignes du choix que Dieu a fait de leurs personnes. Ils doivent se souvenir qu'ils sont les images de Dieu non-seulement dans sa nature, comme le reste des hommes, mais dans sa grandeur, et dans sa puissance ; qu'ils tiennent sa place, et qu'ils ont reçu de lui l'autorité qu'ils exercent sur les autres ; et, par conséquent, qu'ils ne doivent en user que dans les vues et les fins de Dieu. Enfin, ayant plus de compte à rendre au jugement de ce même Dieu, ils doivent se comporter, dans l'emploi et le ministère qu'il leur a confié, selon ses ordres et selon les lois qu'il leur a prescrites, et qu'ils ne peuvent ignorer. Ce qui donne un grand champ pour s'étendre, et pour faire voir que les grands ne sont les ministres du Seigneur que pour le faire régner sur eux-mêmes d'abord, et sur tous ceux qui leur sont soumis.

La seconde raison est qu'ils ont besoin d'un plus puissant secours, et de grâces toutes particulières du Ciel pour se sauver dans l'état où ils sont, étant exposés à de plus grands dangers, à des occasions plus fréquentes d'offenser Dieu, dans les richesses, parmi les honneurs et l'éclat, et au milieu des plaisirs. Ils ont, sans comparaison, plus d'obstacles à leur salut, plus de difficultés à pratiquer le bien, de plus rudes et de plus fâcheuses tentations, et par conséquent ils doivent user de vigilance, attirer

les grâces du ciel par leurs prières, et demander à Dieu, comme faisait Salomon, la sagesse et la prudence chrétienne pour se conduire eux-mêmes et ceux que Dieu a commis à leurs soins. De plus, ayant la même obligation que tousles autres hommes de pratiquer les vertus chrétiennes, la pauvreté d'esprit, l'humilité, la tempérance, qui peut douter que ces vertus ne soient plus difficiles, dans la possession des grandes richesses, dans les honneurs qu'on leur rend, et dans la liberté de cette vie? A quoi l'on peut ajouter les passions plus vives et plus difficiles à réprimer : et pour cela ne faut-il pas une vertu au-dessus du commun ? etc.

La troisième raison est qu'ils doivent donner l'exemple à ceux qui leur sont soumis, lesquels se règlent sur eux, et qui ne manqueront pas de les imiter etde se conformer entièrement à leurs manières. Ainsi, quand Dieu élève une personne à quelque dignité, ce n'est pas seulement pour se sanctifier elle-même dans cet état, mais encore pour contribuer à la sanctification et au salut des autres, par leur exemple, pour leur en faciliter les voies et pour les animer à la pratique des vertus. Or, comment donneraient-ils cet exemple, s'ils ne sont vertueux eux-mêmes et s'ils ne mènent une vie sans reproche ? On peut tirer de terribles conséquences de cette vérité : savoir, qu'ils seront responsables de la perte de ceux que leur mauvais exemple aura pervertis. Et cette parole de S. Paul les doit bien faire trembler : *Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* Qu'ils veillent ou qu'ils doivent veiller sur ceux qui leur sont confiés, comme devant rendre compte à Dieu du salut de leurs âmes, auquel ils doivent contribuer par tous les moyens que leur charge et leur autorité leur peuvent fournir.

—

II. — 1°. Les dignités et les charges sont dangereuses *aux bons*, parce qu'ils sont en danger de s'y pervertir. Les raisons en sont claires, et connues de tout le monde. C'est pourquoi on ne les doit point accepter sans avoir consulté Dieu et sans y être appelé.

2°. Elles sont encore plus dangereuses et plus pernicieuses *aux méchants*, parce qu'elles leur fournissent plus de moyens et d'occasions de satisfaire leurs passions et de commettre de grands désordres. D'où il suit que ceux qui les méritent le mieux sont ceux qui les craignent davantage ; que ceux qui s'y poussent ou qui s'y ingèrent d'eux-mêmes, et qui se sentent incapables d'en remplir les devoirs ou sans dessein de les accomplir, sont sur le penchant d'un précipice, et que leur perte est inévitable.

—

III. — 1°. Ceux qui sont dans l'élévation, que la grandeur ou que leur dignité met dans un rang distingué, doivent reconnaître, par les hommages

et les déférences qu'on leur rend, ce qu'ils doivent rendre eux-mêmes à la grandeur de Dieu, qui les a placés en ce rang.

2°. Il doivent relever leur grandeur même, leur naissance et leur dignité, par la grandeur de leurs vertus, qui seules les rendent grands et considérables aux yeux de Dieu.

—

IV. — Le salut dans la grandeur est sans doute plus difficile et en plus grand danger que dans une condition médiocre, pour trois raisons prises de trois obligations communes à tous les chrétiens, mais que les grands ont infiniment plus de peine à remplir que le commun des hommes.

La première : Ils doivent être humbles dans leur élévation et leur grandeur. C'est ce qu'il y a de plus rare, de plus difficile et de plus héroïque dans l'humilité, selon la pensée de S. Bernard : et par conséquent s'il est impossible d'être sauvé sans devenir humbles et petits, comme dit le Fils de Dieu même, jugez s'il n'est pas plus difficile de s'abaisser et de s'humilier dans l'honneur et dans l'éclat.

La seconde : Il faut être détaché de cœur et d'affection de tous les biens de ce monde. Or, qui a plus de peine à s'en détacher que ceux qui les possèdent, et qui les croient nécessaires pour soutenir leur rang et leur dignité?

La troisième : Ils doivent être tempérants au milieu des plaisirs. La difficulté n'en est-elle pas plus grande, quand on a le pouvoir et les moyens d'en jouir?

—

V. — Les grands du monde ont deux obligations auxquelles leur état les engage, et dont ils doivent s'acquitter s'ils veulent se sauver. La première est une entière *dépendance* à l'égard de Dieu, qui est au-dessus d'eux ; la seconde, une entière *charité* pour ceux qui sont au-dessous d'eux et qui leur sont soumis. Et ces deux qualités sont ordinairement détruites par deux vices contraires, qui sont comme attachés à leur condition : — l'impiété, qui fait que, s'ils ne s'élèvent pas contre Dieu par orgueil, comme ont fait tant de rois et de souverains sacriléges et impies, du moins ils négligent de lui rendre le culte qui lui est dû, et ne s'acquittent d'aucun des devoirs de la religion ; — le mépris à l'égard de ceux qui sont au-dessous d'eux, qu'ils oppriment, ou du moins dont ils n'ont nulle compassion.

—

VI. — 1°. Les grands de la terre, c'est-à-dire ceux qui sont élevés au-dessus des autres par leur naissance ou par le rang qu'ils tiennent, doivent regarder les dangers qui se trouvent dans leur condition comme les plus

grands obstacles à leur salut, et par conséquent user de plus de vigilance et de précaution.

2°. Ils doivent être fortement persuadés que, pour se sauver dans leur état, ils ont besoin d'une plus grande vertu, et de faire de plus puissants efforts.

—

VII. — Les grands, et les autres personnes élevées à quelque haute dignité, sont obligés de veiller et de travailler sans cesse, s'ils veulent mettre leur salut en assurance :

1°. Parce qu'ils ont de plus grands et de plus rudes combats à soutenir, des occasions plus dangereuses, des passions plus vives, de plus fortes tentations, etc.

2°. Parce qu'ils ont de plus grands comptes à rendre à Dieu, de leur conduite d'abord, et puis de celle des autres dont ils sont chargés. (**Le P. de la Colombière**).

—

VIII. — S. Ambroise, dans les *Offices*, réduit tous les devoirs et toutes les obligations de ceux qui sont élevés en dignité à ces deux, qui renferment bien des conditions et de grandes vertus :

1°. De ne point faire de mal ni causer aucun dommage à personne : quelle modération, quelle équité, ne faut-il point pour cela !

2°. De faire du bien à tout le monde : quelle charité ! etc.

—

IX. — Pour se sanctifier dans les dignités et dans la condition des grands, il faut être persuadé de ces deux vérités, et les mettre en pratique, en sorte qu'elles fassent le capital de la vie :

La première, que Dieu ne les a élevés au-dessus des petits que pour les protéger, les défendre et les secourir dans leurs besoins temporels.

La seconde, qu'ils doivent, de plus, les aider à se sanctifier, par leur exemple et par tous les autres moyens que la charité chrétienne et le zèle de la gloire de Dieu peuvent suggérer.

—

X. — Les grands, les souverains et les magistrats, s'attirent la colère de Dieu et les rudes effets de sa vengeance.

1°. Lorsqu'au lieu de procurer l'honneur et le culte de Dieu, ils empêchent qu'on ne le lui rende et qu'il ne soit servi et honoré.

2°. Lorsque, au lieu de défendre la justice et de maintenir les lois, ils les violent les premiers.

3°. Lorsqu'ils emploient à corrompre les bonnes mœurs les moyens que Dieu leur a donnés pour les conserver.

—

XI. — Les grands du monde peuvent se considérer en trois états différents : dans la nature, dans la religion, dans la condition où Dieu les a mis ; mais, par quelque endroit qu'ils se regardent, ils trouveront des sujets d'*humiliation*.

1°. Dans la nature : Ils sont hommes comme les autres, et par conséquent sujets aux mêmes misères et aux mêmes faiblesses.

2°. Dans la religion : Ils sont soumis aux mêmes lois, obligés aux mêmes devoirs que le commun des chrétiens, et assez ordinairement moins considérables devant Dieu, parce qu'ils sont moins vertueux.

3°. Dans leur condition : si la main toute-puissante de Dieu ne les soutient, ils ne peuvent être que grands pécheurs et des réprouvés. (**Fléchier**, *Sermon pour le jour de la Cène*).

—

XII. — 1°. Les grands qui ont du pouvoir et de l'autorité ne doivent jamais souffrir qu'on fasse rien contre le service de Dieu.

2°. Ils doivent être zélés à ménager ses intérêts et à procurer sa gloire, autant qu'il leur est possible.

3°. Ils doivent préférer les intérêts de Dieu à leurs intérêts propres. — Voilà trois importants devoirs.

—

XIII. — Les grands du monde sont plus obligés que les autres à se soumettre à l'empire de Jésus-Christ.

1° Parce qu'ils ont plus d'obligation à Dieu, qui les a élevés à ce haut rang, et par conséquent lui en doivent marquer plus de reconnaissance, par une dépendance plus soumise.

2°. Parce qu'ils peuvent plus facilement abuser des avantages qu'ils ont reçus de Dieu, et par conséquent ont plus besoin de son secours et de ses grâces.

3°. Parce qu'ils ont plus d'obstacles à toutes les vertus les plus nécessaires à un chrétien, quoique leurs charges et leurs rangs leur imposent une plus étroite obligation de les pratiquer.

—

XIV. — Deux raisons par lesquelles on peut montrer qu'il est incompara-

blement plus difficile aux grands d'être vertueux qu'au commun des hommes.

La première est que le grand monde où ils vivent, et qui est comme leur élément, les entraîne presque malgré eux dans le dérèglement. L'air en est contagieux et les infecte bientôt ; ils se conforment à ses maximes, qui sont pour eux comme autant de lois. Il faut donc de grands secours, de puissantes grâces du côté de DIEU, de grands efforts du leur, et une grande fidélité, qui est fort rare.

La seconde est que les grands vivent ordinairement dans un luxe incompatible avec les vertus chrétiennes.

—

XV. — La grandeur a trois obstacles à la sainteté et au salut ; car les grands du mondre sont sujets

1°. *A l'impiété.* Ils ont peu de sentiments de religion, se regardent eux-mêmes comme de petites divinités ; se croient dispensés des devoirs de la piété, qu'ils ne croient imposés qu'aux personnes du commun.

2°. *A l'injustice.* Ils sont non-seulement jaloux de leurs droits, mais usurpent ceux qui ne leur appartiennent pas.

3°. *Au plaisir.* Ils y sont plus portés que les autres.

—

XVI. — Deux importants devoirs auxquels sont obligés ceux qui sont dans les charges et à qui DIEU a confié la conduite des autres.

1°. Procurer que DIEU soit servi le premier, et que les peuples s'acquittent de ce qui est dû à la souveraine Majesté.

2°. Rendre aux hommes ce qui leur appartient. — Le premier devoir est de religion, le second de justice.

—

XVII. — Comme les grands du monde sont jaloux de leur indépendance et délicats sur l'obéissance qui leur est due, ils doivent être persuadés que DIEU est encore plus jaloux de l'une et plus sensible à l'autre à l'égard des grands : c'est-à-dire

1°. Qu'il veut qu'ils dépendent entièrement de lui, et que, s'ils veulent se soustraire à cette dépendance, il a coutume de les abaisser autant qu'ils prétendent s'élever.

2°. Il n'est pas moins sensible à l'obéissance qu'ils doivent à ses lois et à ses ordres ; et, par conséquent, la règle pour leur conduite est d'être soumis et d'obéir à DIEU, du moins comme ils veulent que leurs sujets leur soient soumis et leur obéissent.

XVIII. — 1°. Les grandeurs du monde sont *vaines*, de peu de durée, et fondées sur des choses bien inconstantes.

2°. Elles sont infiniment *dangereuses* pour le salut.

3°. Elles sont *cause des plus grands malheurs ;* car que ne font point ceux qui veulent s'élever à quelque prix que ce soit ? Y a-t-il droit divin ou humain qu'ils ne violent ?

—

XIX. — La grandeur peut être envisagée sous trois rapports : Par rapport à Dieu, de qui on l'a reçue ; aux autres qui nous sont soumis ; à nous-mêmes qui la possédons.

1°. Par rapport à Dieu, les grands s'en doivent servir pour le faire honorer lui-même.

2° Par rapport à ceux au-dessus desquels ils sont élevés ; on les doit traiter avec douceur, et se servir de son autorité avec modération.

3°. Par rapport à ceux qui la possèdent, ils doivent éviter le faste et le luxe.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Jérôme,** Epître 51, où il rapporte assez au long la vie de S. Hilarion, admire sur toutes choses le mépris qu'il faisait de la gloire et de toute grandeur humaine. — III *in* 6 *Amos*, il parle de la vanité, de l'inconstance et du peu de durée de tout ce que le monde appelle grand.

Origène, Homél. 5 *in psalm.* 36, expliquant ces paroles du Prophète-Royal : *Vidi impium superexaltatum et elevatum super cedros Libani ; et transivi, et ecce non erat* ; fait voir la fragilité des grandeurs mondaines.

S. Jérôme, expliquant ces paroles de l'Ecclésiaste : *Est malum quod vidi sub sole, positum stultum in dignitate sublimi,* etc. ; le peu d'état que Dieu fait des grandeurs et des dignités, en les donnant souvent à ceux qui en sont le plus indignes.

S. Augustin, *Quæst. utriusque Testamenti,* montre que la véritable grandeur d'un chrétien est de mépriser la grandeur et le vain honneur du monde. — V *Civ.* 42 : combien le désir de la gloire et de la grandeur est opposé à la profession d'un Chrétien. Et au chap. 24, il fait un long dis-

cours sur les obligations des grands. — *Conc.* 2 *in ps.* 48 : il faut juger de la gloire et de la grandeur des mondains par ce qu'ils sont et ce qu'ils deviennent à la fin de leur vie.

S. Grégoire, VI *Moral.* 5, à ces paroles de Job : *Vidi stultum firmâ radice, et maledixi pulchritudini ejus*, fait voir que toute la grandeur humaine n'est appuyée que sur le sable; que c'est un arbre qui n'a point de racines.

S. Augustin, sur le ps. 102, *Homo sicut fœnum dies ejus :* ce que c'est que toute la gloire et la grandeur du monde.

S. Basile, Homél. 3 *in ps.* 4 : quelle doit être la force d'un chrétien pour ne point être ébloui par l'éclat des grandeurs, et ne point être détourné de son devoir par la considération des grands et de toutes les puissances du monde.

S. Chrysostôme, Homél. 41 *in Matth.*: on ne doit point porter envie aux grands ni à ceux qui sont élevés aux charges et aux dignités, car leur gloire et leur grandeur sont peu de chose. — Homél. 7 *in* III *Coloss.*, il montre le peu de fond que nous devons faire sur les honneurs, les richesses et les dignités de ce monde. — Homél. 73 *in Matth.*: quels désordres causent dans les Etats et dans l'Eglise les factions et les brigues de ceux qui aspirent aux premières dignités.

S. Grégoire, I *Epist.* 5 déplore son sort, de se voir élevé à une si haute dignité, et fait voir le danger de ceux qui sont placés dans un rang distingué et qui possèdent les premières charges.

S. Chrysostôme, *Serm. Quòd Deus est*: combien les rois et les grands doivent être soumis à Dieu.

S. Fulgence, II *De verit. Prædest.* 2 : par quels moyens les souverains et les grands du monde peuvent être saints et prédestinés.

S. Bernard, *Epist.* 272 *ad Eugen. Papam*, expose à ce souverain Pontife les dangers et les écueils qui se trouvent dans cette dignité et dans les grandeurs. — Livre de la *Considération* dédié au même Pape : obligations attachées aux grandes dignités.

Origène, Homél. 20 *in Num.*: que les souverains et les grands sont responsables à Dieu des crimes que commettent ceux qui leur sont soumis, quand ils ne les punissent pas ou qu'ils ne font pas tous leurs efforts pour les empêcher.

[Livres spirituels et autres]. — **S. Thomas,** *Opuscules*, traité *De regimine principum*, parle théologiquement des devoirs des princes et des grands.

Bellarmin a aussi fait un livre *De Officio principis christiani.*

Ribadeneira en a composé un autre sur le même sujet, pour réfuter les maximes impies de Machiavel.

Nicolaus Lancicius, *Opuscul.* VIII, *lib.* 2 *c.* 3 *num.* 52.

Le P. Caussin, *Cour sainte,* traité I, Avant-propos : obligation pour les courtisans et les personnes de qualité, de pratiquer les vertus chrétiennes, et obstacles qui s'y opposent.

Gobinet, *Instruction de la jeunesse,* 5e p., ch. 11,

Essais de Morale, 1re partie, de l'éducation d'un Prince.

Le même montre ensuite, en plusieurs sections et par plusieurs raisons, l'obligation pour les personnes de distinction d'arriver à la perfection chrétienne.

Pétrarque a un *entretien* sur le pouvoir des grands et sur l'amour des peuples.

La Bruyère, *Caractères.*

[Les Prédicateurs]. — **Reina** *Conc.* 13 *fer.* 4 *post domin.* 2 *Quadrages.* Sermon entier sur la vanité des grandeurs du monde.

Le P. de Lingendes 4e dimanche du Carême, prend occasion de ce que le Sauveur s'enfuit, quand le peuple qu'il avait nourri dans le désert voulut le faire roi, pour traiter de la vanité et de l'instabilité des honneurs de la terre.

Henricus Engelgrave, *in Domin.* 16, *Pentec.*

Sarazin, *Avent,* Sermon intitulé « JÉSUS-CHRIST *Législateur pour les rois, et pour les grands.* »

Fléchier, Sermon pour le jour de la Cène : les personnes élevées en dignité sont obligées d'être humbles, à l'exemple du Fils de DIEU, et en cette humilité consiste la véritable grandeur.

Le P. Duneau, 5e *vendredi de Carême* : les princes, les magistrats et les juges, sont obligés de maintenir la religion, la justice et les lois. — 5e *dim. après la Pentecôte* : vanité des honneurs du monde, et danger d'en abuser.

Le P. de la Colombière, *Epiphanie* : les grands du monde sont obligés de veiller et de travailler sans relâche à leur salut.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Carême, Dimanche des Rameaux : comment on doit se comporter dans les grandeurs.

[Recueils]. — **Busée,** *De statibus* : devoirs des rois, des princes, des juges et des magistrats.

Louis de Grenade, Tit. *Honor.*

Labatha, Tit. *Magnates,*

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Diligite justitiam, qui judicatis terram. Sapient. I, 1.

Aimez la justice, vous qui êtes les juges de la terre.

Judicium durissimum his qui præsunt fiet. Ibid. VI, 6.

Ceux qui commandent aux autres seront jugés avec une extrême rigueur.

Potentes potenter tormenta patientur. Sap. VI, 7.

Les plus Grands sont menacés des plus grands supplices.

Præbete aures, vos qui continetis multitudines, et placetis vobis in turbis nationum : quoniam data est potestas vobis et virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra et cogitationes scrutabitur : quoniam, cùm essetis ministri regni illius, non rectè judicâstis, nec custodistis legem justitiæ. Ibid. VI, 3, 4, 5.

Prêtez l'oreille, vous qui gouvernez les peuples et qui vous glorifiez de voir sous vous un grand nombre de nations : considérez que vous avez reçu cette puissance du Seigneur, et cette domination du Très-Haut, qui interrogera vos œuvres, et qui sondera le fond de vos pensées. Ministres de son pouvoir, vous n'avez point jugé selon la justice, vous avez repoussé la loi de l'équité.

Videte quid faciatis; non enim hominis exercetis judicium, sed Domini. II Paralip. XIX, 6.

Prenez garde à tout ce que vous ferez : ce n'est pas la justice des hommes que vous exercez, c'est celle du Seigneur.

Quantò magnus es, humilia te in omnibus, quoniam magna potentia DEI *solius, et ab humilibus honoratur.* Eccli. III, 20.

Plus vous êtes grands, plus l'humilité vous sied en toutes choses; car il n'y a que DIEU dont la puissance soit grande, et il est honoré par les humbles.

Rectorem te posuerunt? noli extolli; esto in illis quasi unus ex ipsis. Eccli. XXXII, 1.

Vous a-t-on établi pour gouverner les autres? ne vous en élevez point; soyez parmi eux comme l'un d'entre eux.

Secundùm judicem populi, sic et ministri ejus, et qualis rector est civitatis, tales et inhabitantes in eâ. Id. X, 2.

Tel est le juge du peuple, tels sont les ministres, et tel est le prince de la ville, tels sont aussi les habitants.

Dominatur Excelsus in regno hominum, et cuicumque voluerit dabit illud, et humillimum hominem constituet super illud. Daniel. IV, 14.

C'est le Très-Haut qui a la domination sur les royaumes, qui les donne à qui il lui plaît, et qui établit roi, quand il le veut, le dernier d'entre les hommes.

Egressa est iniquitas de Babylone, à senioribus judicibus qui videbantur regere populum. Id. XIII, 5.

L'iniquité est sortie de Babylone, par des vieillards qui étaient juges et qui semblaient conduire le peuple.

Ipsi regnaverunt, et non ex me; principes extiterunt, et non cognovi. Osee VIII, 4.

Ils ont régné par eux-mêmes, et non par moi, ils ont été princes, et je ne les ai point connus.

Oculi sublimes hominis humiliati sunt, et incurvabitur altitudo virorum; exaltabitur autem Dominus solus. Isaiæ II, 11.

Les yeux altiers de l'homme seront humiliés; la hauteur des grands sera abaissée; le Seigneur seul paraîtra grand.

Magnus et judex et potens est in honore: et non est major illo qui timet DEUM. Eccli. X, 27.

Les Grands, les juges et les puissants sont en honneur; mais nul n'est plus grand que celui qui craint DIEU.

Semen hominum honorabitur hoc quod timet DEUM, *semen autem hoc exhonorabitur quod præterit mandata Domini.* Ibid. X, 23.

La race de ceux qui craignent DIEU sera en honneur, et la race de ceux qui négligent les commandements du Seigneur sera déshonorée.

Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum, qui autem contemnunt me erunt ignobiles. I Regum II, 30.

Je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire ; mais ceux qui me méprisent tomberont dans le mépris.

Et nunc, Reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram, servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore. Psal. 2.

Et vous maintenant, ô Rois, ouvrez votre cœur à l'intelligence ; recevez les instructions, vous qui jugez la terre, servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement.

Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates. Eccli. VII, 6.

Ne cherchez point à devenir juge, si vous n'avez assez de force pour rompre en visière à l'iniquité.

Ità parvum audietis ut magnum, nec accipietis cujusquam personam, quia Dei *judicium est.* Deuteron. I, 17.

Vous écouterez le petit comme le grand, et vous n'aurez égard à la condition de qui que ce soit, parce que le jugement appartient à Dieu.

Elevâsti me, et, quasi super ventum ponens, elisisti me validè. Jobi XXX, 22.

Vous m'avez élevé, et, me tenant comme suspendu en l'air, vous m'avez laissé tomber et me briser.

Dixerunt omnes viri Israël ad Gedeon. « *Dominare nostri tu,* etc. » *Quibus ille ait :* « *Non dominabor vestri, sed dominabitur vobis Dominus.* » Judic. VIII, 22.

Les enfants d'Israël dirent à Gédéon : « Soyez notre prince et commandez-nous..» Gédéon répondit : « Je ne vous commanderai point ; mais ce sera le Seigneur qui sera votre prince. »

Cui multum datum est, multum quæretur ab eo. Luc. XII, 48.

On demandera beaucoup à celui à qui il a été donné beaucoup.

Omnis qui se exaltat humiliabitur. Id. XIV, 11.

Quiconque s'élève sera abaissé.

Numquid ex principibus aliquis credidit in eum, aut ex pharisæis ? Joan. VII, 48.

Les premiers de la ville, ou les pharisiens ont-ils cru en lui ?

Cùm impii sumpserint principatum, gemet populus. Proverb. XXIX, 2.

Quand les méchants prendront le gouvernement, le peuple gémira.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

[Adam]. — Le prophète, parlant du premier homme, dit que Dieu le couronna de gloire et d'honneur, et lui donna l'empire du monde : *Gloriâ et honore coronâsti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum.* Mais il abusa incontinent après de son pouvoir, en se révoltant contre son souverain ; et par-là, il mérita non-seulement d'être dégradé, mais que toutes les créatures, dont il était auparavant le maître, se soulevassent contre lui et lui refusassent la soumission que lui-même avait refusée à Dieu. Premier exemple et première instruction que Dieu a voulu donner aux hommes, que la véritable grandeur est d'être soumis à Dieu, et qu'à mesure que les grands s'efforçent de se soustraire à l'obéissance qu'ils doivent aux ordres du souverain du ciel et de la terre, ceux qui leur sont soumis perdent le respect et la soumission qu'ils leur doivent à eux-mêmes.

[Abraham]. — Abraham, qui n'a pas moins été le modèle que le père de tous les fidèles, a donné un merveilleux exemple du mépris que ceux qui sont élevés à quelque haute dignité doivent faire de leur grandeur, et par-là s'en rendre plus dignes. Dieu lui ayant plusieurs fois promis qu'il le ferait père d'une nombreuse nation, et que des rois et des souverains naîtraient de sa race, il lui en renouvela les assurances quand il fut entré dans la terre où il l'avait appelé, en lui disant que cette terre serait à lui et à sa postérité, et qu'il en serait le seigneur. Ce grand homme, bien loin de s'élever de cette promesse et de cette assurance, fit toute sa joie d'avoir obéi à Dieu, et ne pensa qu'à acquérir dans cette terre un sépulcre pour lui et pour ses enfants. Ce saint patriarche pouvait-il mieux nous apprendre que, quand Dieu nous aurait non-seulement promis mais donné l'empire de toute la terre, nous devrions, comme lui, nous contenter d'obéir à Dieu, et faire de notre élévation un moyen de le servir, et de lui procurer plus de gloire par le sacrifice de la nôtre.

[Job]. — Job peut sans doute servir de modèle aux grands et aux souverains, sur la manière dont ils doivent user de leur grandeur et se conduire à l'égard de leurs personnes et à l'égard de leurs sujets. Il était grand et puissant, et même distingué par cet endroit entre tous les princes de l'Orient, comme parle l'Ecriture : *Magnus inter Orientales.* Il ne se laissa point éblouir par cet éclat; au contraire, l'Ecriture marque en sa personne toutes les qualités que les souverains doivent avoir pour être grands devant Dieu. Car il était *simple* dans sa profonde sagesse, c'est-à-dire sans artifice et sans déguisement. *Droit*, c'est-à-dire juste dans sa puissance absolue ; *Craignant* Dieu, lorsqu'il s'attirait une crainte respectueuse de tous les hommes. *Il s'éloignait du mal ;* c'est-à-dire de toute sorte de crimes, qu'il s'efforçait de bannir des lieux où s'étendait son pouvoir. Voilà ce qui fit que l'éclat de sa vertu, sur laquelle il avait seul les yeux fermés, frappa au contraire les yeux de tous les princes d'Orient ses voisins, dont il s'attira l'admiration et les louanges.

[Joseph]. — Joseph à la cour de Pharaon, fut un sage ministre, fidèle à Dieu et au prince qui l'avait élevé à cette haute dignité. Il avait reçu une puissance absolue sur l'Egypte, jusque-là même que le roi lui donna son propre anneau pour sceller tous les ordres qu'il aurait besoin d'envoyer ; il le revêtit d'un vêtement précieux et le fit monter sur son char : Dieu lui rendant ainsi autant de gloire qu'il avait souffert d'humiliation. Comme ce fut par sa sagesse qu'il parvint à ce haut degré d'honneur, ce fut avec cette même sagesse qu'il s'y conduisit; c'est-à-dire avec une prudence et une modération qui a mérité les éloges du Saint-Esprit.

[Moïse]. — La conduite de Moïse fait voir le peu d'estime que les hommes

doivent faire des emplois et des ministères éclatants où la Providence permet qu'ils soient élevés. L'historien Josèphe rapporte que, la fille de Pharaon l'ayant adopté pour son fils lorsqu'il était encore au berceau, dès qu'il fut un peu plus grand elle le mit un jour sur les genoux de ce prince, et, détachant son diadème de sa tête, elle le mit sur la tête du jeune enfant, pour marquer qu'il devait être le successeur de la couronne, mais que cet enfant le rejeta avec indignation et le foula aux pieds : ce qui fut un pronostic du mépris qu'il témoigna depuis de toutes les grandeurs. Car S. Paul nous assure que, plus avancé en âge, il nia généreusement qu'il fût fils de la fille de Pharaon, et préféra l'affliction du peuple de Dieu, à laquelle il ne pouvait manquer d'avoir part, à la couronne et aux trésors de l'Egypte. Ce généreux mépris fut sans doute la raison pour laquelle Dieu l'éleva ensuite à la dignité de libérateur et de législateur de son peuple. Mais comment reçut-il cette dignité, et quel sentiment eut-il de la grandeur où Dieu l'élevait? Il appelle la charge et le gouvernement du peuple de Dieu une affliction, un devoir de mère, un soin de nourrice, et s'en plaint à Dieu même en ces termes : *Pourquoi, Seigneur, avez-vous affligé votre serviteur de la sorte? D'où vient que je ne trouve ni grâce ni faveur auprès de vous, et pourquoi m'avez-vous chargé du pesant fardeau de la conduite de cette multitude de peuple.*

[Josué]. — Après la mort de Moïse, Dieu, ayant résolu de donner à son peuple la terre qu'occupaient les Chananéens, se servit de Josué pour en faire la conquête et pour y introduire les Israélites. Voici les ordres qu'il lui donna et les leçons qu'il lui fit. Il lui recommanda à plusieurs reprises d'agir en homme de cœur, mais de mettre en même temps son principal appui dans la crainte du Seigneur, et de la témoigner par la fidélité avec laquelle il aurait soin de pratiquer lui-même et de faire pratiquer aux autres tout ce qui avait été commandé à Moïse. Il voulut, pour ce sujet, qu'il eût soin de lire jour et nuit tout ce qu'il avait ordonné, et que ce fidèle ministre avait laissé par écrit après sa mort. Montrant ainsi à ceux à qui Dieu confie la conduite des autres, comment ils doivent régler leurs entreprises sur la loi de Dieu, et s'y rendre obéissants eux-mêmes, afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur leurs projets.

[Saül]. — Saül, avant de parvenir à la royauté, fut doué de plusieurs grandes vertus, et mena une vie très-innocente. Le texte sacré lui rend ce témoignage, au 1er livre des Rois : *Erat Saül electus et bonus, et non erat vir de filiis Israël melior illo.* Ce n'est pas une louange commune d'être appelé bon et choisi de Dieu, parmi tant de millions d'hommes qui composaient cette nombreuse nation. Il fit voir le bas sentiment qu'il avait de lui-même lorsque Samuel, ayant assemblé le peuple pour l'élection d'un roi et le sort étant tombé sur lui, il se cacha pour fuir la dignité royale : de sorte qu'il fallut consulter l'oracle pour savoir où il était. Enfin, pour

exprimer l'innocence de ses mœurs, l'Ecriture s'est servie d'une façon de parler bien remarquable : *Filius unius anni erat Saül cùm regnare cœpisset :* Lorsqu'il commença de régner, il était comme un enfant d'un an. Mais cette simplicité et cette innocence ne dura pas longtemps ; les honneurs changèrent bientôt ses mœurs, et les corrompirent en telle sorte que durant son règne il commit de grands excès, qu'il serait trop long de raconter.

[Esther]. — L'histoire d'Esther nous fournit un exemple tout contraire à celui de Saül, puisqu'elle conserva toute sa piété et son humilité avec la qualité d'épouse du roi Assuérus, à laquelle Dieu l'avait élevée. Le discours qu'elle tint à Dieu rend témoignage de cette vérité. « Vous savez, mon Dieu, lui dit-elle, vous qui m'avez élevée à la qualité de Reine, vous qui m'avez forcée de me soumettre à cette dignité, combien j'ai en horreur toutes les marques de grandeur et de gloire que je porte en certains jours, auxquelles la dignité du rang où vous m'avez mise m'engage, par une nécessité indispensable ; vous savez que j'ai aversion de tout ce faste, comme de la chose du monde la plus abominable ! »

[Notre-Seigneur]. — Dans la nouvelle loi, il serait inutile de chercher d'autres exemples du mépris des grandeurs, après celui du Fils de Dieu même, dont la vie, la doctrine et toutes les actions, ne nous enseignent presque autre chose. Dans son incarnation, il est anéanti, comme parle S. Paul ; dans sa naissance, il s'est dépouillé de toutes les marques de sa dignité ; durant sa vie, il n'a rien recommandé plus souvent que le mépris des richesses et le détachement de cœur de tout ce que le monde estime le plus. Il a mené, durant trente ans, une vie cachée et obscure ; quand il a voulu se faire connaître, il a défendu à ses disciples de publier une partie de ses miracles : il les a repris lorsqu'ils ont disputé entre eux de la préséance ; on sait la réprimande qu'il fit à deux d'entre eux qui lui firent demander les premières places dans son royaume. Il s'est enfui quand on l'a voulu élire roi ; il est mort sur une croix, et a laissé le soin à son Père éternel de le glorifier après sa mort.

APPLICATIONS DE L'ÉCRITURE.

Audite somnium meum quod vidi. (Genes. xxxvii). C'est une chose assez singulière, et où les SS. Pères ont remarqué du mystère, de voir dans l'Ecriture que les richesses, la puissance, les honneurs, les triomphes et tout ce qui s'appelle grandeur, a été ou promis ou représenté en songe. Ce fut dans un songe que le patriarche Joseph, étant encore enfant, reçut

les premiers présages de sa future grandeur; dans un songe, dont ce même patriarche fut l'interprète, que sept années d'une extrême abondance furent représentées à Pharaon; dans un songe que Dieu fit voir à Esther l'élévation et le rang auquel il la destinait; que Gédéon vit les victoires qu'il devait remporter; que la sagesse fut promise à Salomon; que Nabuchodonosor vit les quatre célèbres monarchies qui devaient se succéder les unes aux autres; que Daniel vit les combats et les triomphes des princes de son temps, etc. Les SS. Pères ont découvert le mystère qui est caché là-dessous. « C'est, dit S. Ambroise, que toute la grandeur et la puissance du siècle n'est qu'un songe. » Et Tertullien, qui a eu la même pensée : « Tout n'est qu'illusion de notre imagination, et il n'y a rien de vrai et de solide en toute cette grandeur : *Omnia imaginaria in hoc sæculo, et nihil veri.* »

Spes impii tanquam lanugo quæ à vento tollitur. (I Sap. v). — C'est une remarque qu'ont faite quelques SS. Pères, et une pensée que plusieurs prédicateurs ont développée avec beaucoup d'éloquence, que, pour exprimer le néant et la vanité des grandeurs du monde, le Sage a ramassé ce qu'il y a de plus fragile et de plus inconstant dans le monde même, pour en être le symbole. Il les compare à ce petit duvet que le vent emporte : *Tanquàm lanugo quæ à vento tollitur;* à cette écume qui s'élève sur l'eau et qui s'amasse en petits flocons, mais que le moindre souffle dissipe : *Tanquàm spuma gracilis, quæ à procellâ dispergitur;* à la fumée qui s'élève en l'air, qui s'étend et se dissipe; et enfin au souvenir d'un hôte qui ne fait que passer, et auquel on ne pense plus au bout de quelques jours. Vous diriez que le Sage, n'ayant pu nous donner une idée assez juste de cette fragilité, s'est efforcé de nous la faire naître dans l'esprit, par tout ce qu'il y a de plus fragile et de plus inconstant dans le monde.

Sicut divisiones aquarum, ità cor regis in manu Dei. (Prov. xxi). — Cette expression est du Saint-Esprit, et veut dire que, comme autrefois Dieu n'eut qu'à ouvrir les cataractes du ciel et à laisser répandre les eaux qu'il renferme pour faire un déluge universel, il n'a de même qu'à abandonner le cœur des monarques au dérèglement de leurs passions, qui sont comme de furieux torrents auxquels rien ne peut résister, pour inonder la terre et la remplir de désastres et de malheurs. Mais aussi, comme nous voyons que les pluies et les rosées qu'il envoie sur la terre sont la cause de tous les biens qu'elle produit ou bien comme les fleuves qui arrosent les provinces et les royaumes y portent la fertilité et l'abondance par la facilité du commerce, c'est une idée et une peinture du bien que Dieu fait aux peuples en leur donnant un bon et sage roi, qui fait la félicité publique.

Produxit filium regis, et posuit super eum diadema et testimonium.

(IV Regum XI). — Quand le grand-prêtre Joiada, voulut déclarer roi Joas, qui avait échappé à la fureur d'Athalie, laquelle avait fait massacrer tous les autres enfants du sang royal, on observa une pieuse cérémonie bien remarquable. Le grand-prêtre, en déclarant le nouveau roi, mit sur sa tête le diadème et le livre de la loi, l'un pour marque de sa dignité royale, et l'autre pour lui apprendre comment il devait se comporter dans cette haute dignité. Comme s'il lui eût dit qu'il trouverait dans ce divin livre ses devoirs envers DIEU, et la justice et l'amour qu'il devait à son peuple. C'est aujourd'hui la coutume, quand on élève quelqu'un à quelque charge ou à quelque dignité, de le faire jurer, et souvent même sur les Evangiles, qu'il usera de son autorité selon les lois, et qu'il en sera lui-même le plus fidèle observateur; mais il faudrait, avec cela, qu'il consultât souvent les maximes de l'Evangile, et qu'il portât, avec les marques de sa dignité, ce livre qui l'instruit de ses devoirs.

Ibo ad optimates : et ecce magìs hi simul confregerunt jugum, ruperunt vincula. (Jerem. V). — Nous voyons par expérience que c'est ordinairement dans les personnes qui ont du pouvoir et du crédit que règne le luxe, l'ambition, la vengeance, l'injustice, et souvent l'impiété. Témoin le prophète Jérémie, lequel raconte qu'ayant fait le tour de la ville de Jérusalem et passé par les rues et les places publiques, il ne trouva partout que licence et désordres, et qu'il fut bien trompé lorsque, pensant du moins trouver des gens de bien parmi les magistrats et les plus considérables, il trouva, tout au contraire, que c'étaient ceux-là qui s'étaient les premiers soustraits aux lois divines, et qu'au lieu de réprimer les désordres c'étaient eux qui les autorisaient par leur mauvais exemple.

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium? (Psalm. IV). — Le prophète ne se contente pas de dire que les grandeurs, les richesses et les voluptés du monde sont mensongères et nous trompent, mais il ajoute qu'elles sont le mensonge même : *Quæritis mendacium.* En effet, les richesses promettent de rendre heureux ceux qui les possèdent; mais elles mentent et elles nous trompent, puisque les riches sont souvent pauvres au milieu de leurs biens. Les grandeurs disent qu'elles font la félicité de ceux qui sont élevés aux charges et aux dignités; mais elles mentent, puisque les épines sont cachées sous le dais et sous la pourpre, et que le nom même de *charge* marque la pesanteur du fardeau qui leur est attaché. Les voluptés disent qu'elles font le bonheur de ceux qui s'y plongent; mais elles mentent, puisque toute leur douceur apparente se change toujours en fiel et en amertume.

Respondebit : « Non sum medicus, et in domo meâ non est panis : nolite constituere me principem populi. » (Isaiæ III). — Voilà une réponse bien surprenante : il s'agit d'être roi, et cet homme répond qu'il n'est pas

médecin; on lui offre la possession de toutes sortes de richesses, et il répond qu'il n'a ni pain ni vêtement. C'est un mystère qui nous apprend que les princes ne peuvent légitimement commander, s'ils ne sont en quelque manière médecins pour ménager la vie de leurs sujets; et s'ils n'ont du pain, c'est-à-dire s'ils ne sont leurs pères pour les nourrir. Vouloir donc être grands sans secourir les petits, c'est renverser l'ordre établi par la Providence.

Videte vocationem vestram. (I Corinth. I). — C'est ce qu'on pourrait dire aux souverains, à tous les magistrats et à tous ceux qui commandent aux autres. Grands du monde, de quelque distinction que vous vous flattiez, votre principale qualité c'est d'être chrétiens ; votre première obligation c'est de vivre en chrétiens; vous devez réduire toutes les autres à celle-là. La nature est formée pour la grâce, et ce qui est temporel ne tend qu'au spirituel. Ainsi, vous devez penser que vous n'êtes nobles, grands, riches, puissants, que pour remplir les devoirs que le christianisme exige de vous, par rapport à ces divers états que vous devez sanctifier par les vues de la religion.

Ego confortavi brachia eorum et ipsi cogitaverunt in me malitiam. (Oseæ, VII). — C'est la plainte que DIEU fait par son prophète, que les grands abusent de leurs charges contre les lois qu'ils sont obligés de maintenir. « J'ai fortifié leurs bras, dit-il, je les ai armés de puissance ; je leur ai donné des ministres pour l'exécution de mes volontés : et ils n'ont eu que des pensées de malice contre moi. » DIEU vous a donné le pouvoir de juger les hommes, qui sont ses sujets, et par vos injustices vous prenez le parti de ses ennemis en appuyant leurs violences contre les innocents.

Data est à Domino potestas vobis et virtus ab Altissimo : qui interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur. (Sapient. VI). — Vous avez reçu du Seigneur tout ce que vous avez d'autorité et de puissanee; il pouvait vous faire naître dans la poussière et vous y laisser ; il y en a laissé d'autres qui avaient plus de mérite que vous; s'il vous a élevés au rang où vous êtes, c'est un honneur que sa bonté vous a voulu faire, et qui ne vous était point dû ; mais c'est en même temps une charge qu'il vous a donnée, et qui vous oblige à travailler. Distinguez exactement ces deux choses, et souvenez-vous que vous devez rendre tout honneur à DIEU ; que vous devez prendre toute la charge pour vous ; que vous devez travailler, et travailler selon ses intentions, c'est-à-dire pour sa gloire et pour le bien de ses peuples. Si vous ne le faites, de juges que vous êtes, vous deviendrez criminels. Il se fera votre juge ; il vous citera devant son tribunal, et vous y subirez un terrible interrogatoire.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Gloriam et honorem non debet sequi virtus, sed ipsa virtutem. August. Civit. Dei v.

La vertu ne doit pas rechercher l'honneur et la gloire, c'est plutôt la gloire et l'honneur qui doivent suivre la vertu.

Non tribuamus regni atque imperii potestatem nisi Deo *vero, qui dat felicitatem solis piis, regnum verò terrenum piis et impiis.* Id. Ibid. 21.

N'attribuons qu'au seul et véritable Dieu le pouvoir de distribuer les empires et les royaumes ; c'est lui qui donne un bonheur éternel aux bons, et les royaumes de la terre aux bons et aux méchants indifféremment.

Opus regis est vitam suam pro iis quibus regnat exponere. Id. Serm. 130 de tempore.

C'est le devoir d'un Roi et d'un Souverain, d'exposer sa vie pour les sujets qui lui sont soumis.

Per magna pericula ad majus periculum pervenitur (*de favore principum.*) August. Confess.

Par quels dangers ne parvient-on point à un plus grand danger (quand on brigue les grandeurs mondaines.)

Noli expavescere divitias et gloriam sæculi, quoniam caduca ista sunt, et citiùs abeunt quàm veniunt : somnium est iste thesaurus: evigilas, et recessit. Id. in 48.

Ne craignez ni ne souhaitez les richesses et la gloire du siècle : ce sont des biens périssables et de peu de durée, elles s'en vont plutôt qu'elles ne viennent; c'est un trésor qui n'est qu'un songe, êtes-vous éveillé, il s'est évanoui, et vous est échappé.

Reges quantò sunt in majori sublimitate terrenâ, tantò magìs humiliari Deo *debent.* August. in ps. 137.

Plus les rois sont élevés en honneur et en dignité, plus ils doivent s'humilier et être soumis à Dieu.

Quid sunt honores sæculi, nisi typhus et vanitas, et ruinæ periculum ? Id. De catechiz. rudibus.

Que sont les honneurs du siècle, sinon vanité, enflure de cœur, et danger de ruine ?

Ex conditionis honore intellige quantùm debeas conditori tuo; ut tantò eum ardentiùs amares, quantò mirabiliorem te ab eo esse conditum intelligeres. Id. (vel incertus auctor) De salutaribus documentis.

Apprenez, du rang d'honneur où vous êtes élevé, combien vous êtes redevable à votre Créateur ; c'est afin que vous l'aimiez avec une affection d'autant plus ardente qu'il vous a fait naître plus considérable dans le monde.

Qui imperant non dominandi cupiditate imperent, sed officio consulendi; nec principandi superbia, sed providendi misericordia. August. ix Civit. 14.

Que ceux qui commandent ne le fassent point par la passion de dominer, mais par le sentiment du devoir ; que ce ne soit pas l'orgueil qui veut commander, mais la miséricorde qui cherche à être utile aux autres.

Cur te jactas de generis nobilitate ? numquid non omnium nascendi una conditio est? numquid moriendi una conclusio? Id. (vel alius auctor) Serm. 48 ad fratres in eremo.

Pourquoi vous glorifiez-vous tant de votre noblesse ? tous les hommes ne naissent-ils pas de la même manière ? ne meurent-ils pas tous dans une égale condition ?

Excellentis virtutis est officium regis benè exercere. S. Thomas, de Regim. Principum.

C'est l'effet d'une haute et éminente vertu de remplir dignement les fonctions de roi.

Major est virtus non tantùm seipsum benè regere, sed plures, et quantò plures, tantò majus præmium. Id. Ibid.

C'est une grande vertu de savoir se gouverner soi-même; mais c'en est une plus grande d'en gouverner plusieurs autres; plus notre pouvoir s'étend, plus notre récompense sera grande.

Nobilitas operis major est quàm generis. Ambros. Offic.

La noblesse de nos actions est plus digne de louange que celle de notre naissance.

Ut ea agas quæ nulli officiant, prosint omnibus. Id. Offic. I.

Dans la dignité où vous êtes élevé, faites en sorte de ne nuire à personne et de vous rendre utile à tout le monde.

Lubricam videmus ad vitia potestatem, et facultatem imperandi incentivum esse peccantibus. Ambros. Apolog de David 2.

Nous voyons qu'une grande puissance donne du penchant aux vices, et que le pouvoir de commander est aux pécheurs un attrait pour commettre leurs crimes.

Ostendit diabolus (Christo) omnia regna terræ in momento temporis; benè in momento, quia diuturna esse nequeunt. Id. De Abel et Caïn, 5.

Le démon fit voir au Sauveur tous les royaumes de la terre en un moment ; c'est bien dit, *en un moment :* car ils ne peuvent être de longue durée.

Non est dignum ut indè exigas honorem undè refugis laborem. Hieronym. Epist.

Il n'est pas juste que vous exigiez de l'honneur d'une charge ou d'une dignité dont vous fuyez la peine et le travail.

Summa apud Deum *nobilitas clarum esse virtutibus.* Id. Epist. 14.

La véritable noblesse devant Dieu, c'est de se distinguer par ses vertus.

Optimus est judex qui his pessimis vitiis, irâ et cupiditate, non tenetur. Hieron. in 36 Jobi.

Celui-là est un excellent sujet qui n'est sujet à aucun de ces deux vices odieux, la colère et la cupidité.

Nulli te unquàm de generis nobilitate præponas ; nescit enim religio nostra personas nec conditiones hominum, sed animas inspicit. Id. Epist. ad Cælantiam.

Ne vous préférez jamais à personne pour la noblesse de votre naissance : la religion ne connaît point cette distinction de personnes, elle n'a nul égard à la condition des hommes, mais à la dignité de leur âme.

Honor malis exhibitus in eorum commutatur ruinam. Gregor. Moralium VII.

L'honneur que l'on rend aux méchants tourne à leur ruine et à leur confusion.

Iniquorum potentia fœni floribus comparatur, in Scripturâ, quia nimirùm carnalis gloria, dùm nitet, cadit; dùm apud se extollitur, repentino intercepta fine terminatur. Id. Ibid.

La puissance des méchants est comparée, dans l'Ecriture, à la fleur des champs, parce que cette gloire mondaine et charnelle ne luit pas plus tôt qu'elle tombe et se flétrit, et, lorsqu'elle pense être au comble de sa grandeur, elle trouve sa décadence et sa fin.

Quidquid in hoc sæculo lætum, delectabile, sublime aut prosperum cernitur, vanum est, quia difficilè habetur et citò amittitur. Id. in 2 Regum.

Tout ce que le siècle nous montre de joie, d'agrément, de grandeur, de prospérité, n'est qu'une pure vanité ; ce n'est qu'avec peine qu'on en acquiert la possession, et on en est bientôt privé.

Honores videntur esse dignitates, sed reverà non sunt, imò ministeria. Chrysost. in Matth.

Les charges et les dignités semblent être des honneurs ; ce sont de véritables servitudes.

Non operis ipsius, sed dominationis ac potentiæ desiderium pestilens esse dixi. Id. III Sacerdot.

Ce n'est pas l'effet, mais le désir de dominer et d'être puissant, que j'ai appelé pernicieux.

Qui primatum quærunt, sibi ipsis dedecori sunt, ignorantes hocce pacto infima se detrudere. Chrysost. Homil. 66 in Matth.

Ceux qui recherchent le premier rang s'attirent eux-mêmes de la confusion, ne sachant pas que c'est le moyen de descendre jusqu'à la dernière place et au plus bas rang.

Ille clarus, ille sublimis, ille nobilis, ille tunc integram nobilitatem suam putet, si dedignetur servire vitiis et ab iis non superari. Id. in Matth.

Celui-là est illustre, noble, élevé au-dessus des autres, et peut croire qu'il possède une noblesse sans tache, qui dédaigne de se laisser vaincre et d'être esclave des vices.

Præesse malumus quàm prodesse. Gregor.

Nous aimons mieux, naturellement, commander aux autres que leur rendre service.

Indè imperator undè est homo, indè illi potestas undè et spiritus. Tertul. in Apolog.

Le sujet et l'empereur ont la même origine ; celui qui lui a donné la puissance est celui-là même qui lui a donné l'esprit et la vie.

Vanus error hominis, et inanis cultus di-

C'est une illusion de se rendre considé-

gnitatis, purpurâ splendescere, mente sordescere. Minut. Félix. Oct.

rable par la pourpre, e méprisable par le manque d'esprit et de capacité.

Nobilitate generosus es? laudas parentes tuos. Pari sorte nascimur, sed virtute distinguimur. Idem, ibidem.

Vous êtes fier à cause de votre noblesse? Cet honneur regarde vos ancêtres; nous naissons les mêmes, et c'est la vertu qui met entre nous de la distinction.

Blandum nomen honos, magna servitus, exitus æger. S. Paulinus ad Polynar.

L'honneur a un nom agréable et flatteur; mais c'est une grande servitude, dont l'issue est difficile.

Omnia imaginaria in hoc sæculo, et nihil veri. Tertull. Apolog.

Tout n'est qu'imaginaire en ce monde, et il n'y a rien de réel.

Honor verus virtus animi est. Chrysost. De reparat. laps.

C'est la vertu de l'âme qui fait le véritable honneur.

Sæpè gloria ut acquiratur contemnitur, et mundus ut obtineatur relinquitur. Hugo cardinalis.

Souvent on méprise la gloire afin de l'acquérir, et on renonce au monde pour en jouir mieux.

Qui de amore non venit honor, non honor sed adulatio est. Bernard in Cant.

L'honneur qui ne procède pas du cœur et de l'affection n'est pas un honneur, c'est de la flatterie.

Virtus mater gloriæ est; sola enim est cui jure debetur et securè impenditur. Quæ autem sine virtute gloria, profectò indebitè venit, præproperè affectatur, periculosè captatur. Id. Ibid.

La vertu est la mère de la gloire; à elle seule elle est due, et peut s'attribuer à coup sûr. Car la gloire qui n'est point fondée sur la vertu est accordée injustement; elle vient à contre-temps; ce n'est pas sans danger qu'on la reçoit.

Non est quod blandiatur celsitudo, ubi sollicitudo major. Bernard. Consider. 5.

Il n'y a point à se féliciter d'une élévation qui n'est qu'une sollicitude plus grande.

Multi non tantâ fiduciâ currerent ad honores, si esse scirent et onera. Id. Epist. 42.

Bien des gens ne courraient pas si ardemment après les honneurs, s'ils savaient qu'ils sont en même temps de fâcheuses charges.

Facitis hoc quia potestis, sed utrùm et debeatis quæstio est. Bernard. Consider. 4.

Vous faites telles choses, Grands de la terre, parce que vous en avez le pouvoir: mais la question est si vous le devez faire.

Quomodò non indecens tibi voluntate pro lege uti, et, quia non est ad quem appelleris, potestatem exercere, negligere rationem? Id. Ibid.

Comment ne serait-ce pas contre toute bienséance, de vous faire une loi de votre volonté, et, parce qu'on ne peut en appeler contre vous, d'exercer votre pouvoir impunément, et de ne point écouter la raison?

Non vos felices quia præestis: sed id non prodestis, infelices putatote. Bernard. Epist. 42.

Le droit que vous avez de commander ne vous rend pas heureux; mais vous êtes malheureux, si vous ne rendez service à personne.

Si quis de populo deviat, solus perit; verùm principis error multos involvit, et tantis obest quantis præest ipse. Id. Epist. 127 ad duc. Aquitaniæ.

Si quelqu'un d'entre le peuple vient à s'égarer, il n'y a que lui à se perdre; mais la faute d'un homme en place en enveloppe plusieurs, et est préjudiciable à autant de personnes qu'il en a sous sa dépendance.

Per quem reges regnant ipse nos præfecit populis suis, à nobis tuendis, non subvertendis. Bernard. Ibid.

Celui par qui les rois règnent nous a établis pour défendre ses peuples, et non pour les accabler.

Honores pensamus, non affectamus honores. Id. Serm. 12 in Cant.

Nous regardons à qui appartient l'honneur; nous ne le briguons pas.

Considero gradum, et casum vereor; considero fastigium dignitatis, et intueor faciem abyssi jacentis deorsùm; attendo celsitudinem, et à vicino periculum reformido. Id. Epist. 272 ad Eugen. Pap.

Je considère le degré d'élévation, et j'appréhende la chute; je regarde la hauteur de la dignité, et je vois l'abîme qui est au-dessous; je contemple enfin ce sublime degré, et j'aperçois de près le péril qui l'accompagne.

Pompa mundi; et favor populi fumus est, et aura subitò evanescens; et si delectant ad modicum, productiore spatio displicebunt. Chrysol. Serm.

La pompe mondaine et la faveur du peuple n'est qu'une fumée, un souffle qui s'évanouit aussitôt ; et si cela plaît pour un peu de temps, la durée fera bien changer de sentiment.

Fallax suavitas in rebus temporalibus, infructuosus labor, vana spes, perpetuus timor, et periculosa inest jucunditas. Laurent. Justinian. De ligno vitæ.

La douceur et le plaisir qu'on goût dans les choses de ce monde nous séduisent ; c'est un travail infructueux, une espérance vaine, une continuelle crainte, et une dangereuse satisfaction.

Nomen sine actu et officio suo nihil est. Quid est aliud principatus sine meritorum sublimitate, quàm hominis titulus sine homine? Salvian. IV Provid.

Le nom seul de quelque dignitée sans effet, sans exercice et sans fonction, n'est rien ; et qu'est autre chose une dignité sans mérite, que le titre d'un homme, mais sans l'homme qui doit le porter.

Ad hoc honor à paucis emitur, ut cunctorum vastatione solvatur. Quo quid esse indigniùs, quid iniquiùs potest ? Reddunt miseri dignitatum pretia quas non emerunt; commercium nesciunt, et solutionem sciunt : ut pauci illustrentur mundus evertitur. Id. Ibid.

Les riches achètent les charges et l'honneur, afin de les payer par un ravage public. Que peut-on imaginer de plus indigne et de plus injuste ? Les peuples paient le prix des charges qu'ils n'achètent point, ils n'entrent point dans le traité, et il faut qu'ils l'exécutent ; le monde est bouleversé pour relever l'éclat et la fortune de quelques hommes.

Omnis gloria humana, omnis honor temporalis, omnis altitudo mundana, æternæ gloriæ comparata, vanitas est et stultitia. Imitat. Christi, III, 40.

Toute la gloire mondaine, l'honneur qui finit avec le temps, toute la grandeur du siècle, comparée à la gloire éternelle, n'est que vanité et pure folie.

Brevis gloria quæ ab hominibus datur et accipitur. Id. II, 6.

Courte est la gloire que les hommes peuvent donner et recevoir.

[*Nemo eorum quos divitiæ honoresque in altiori fastigio ponunt magnus est : quarè ergò magnus videtur ? Cum basi suâ illum metiris. Hoc laboramus errore, quòd neminem æstimamus ex æquo.* Senec. Epist. 85.]

[Aucun de ceux que les honneurs et les richesses élèvent aux premiers rangs n'est grand pour cela ; pourquoi donc paraît-il grand ? C'est qu'on mesure la statue avec son piédestal : voilà l'erreur où nous sommes ; nous ne nous servons pas d'une juste mesure pour apprécier.]

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

Comme un homme peut être grand à raison de plusieurs louables qualités, dont chacune peut donner le nom de grand à celui qui la possède, on ne peut en fournir une notion commune et une définition qui convienne à toutes. On peut être grand devant les hommes ou par sa vertu et son mérite, ou par sa naissance et sa dignité, par la science, par le pouvoir et l'autorité, et enfin par ses belles actions. On peut donc seulement dire, en général, qu'être grand par quelqu'une de ces belles qualités c'est la posséder avec quelque degré d'excellence qui distingue du commun des hommes. Mais, comme nous considérons la grandeur par les avantages de la naissance et de la fortune, lesquels attirent le respect, et particuliè-

rement les dignités, les charges, l'autorité et le pouvoir, voici ce que la morale et la religion nous apprennent là-dessus.

[L'honneur et la gloire]. — L'honneur n'est autre chose que le témoignage rendu à quelqu'un du mérite et de l'excellence qu'on reconnaît en lui. Comme dit S. Thomas, c'est le prix et la récompense de la vertu. A quoi ce saint docteur ajoute qu'entre tous les biens extérieurs qu'un homme peut posséder en cette vie, c'est le plus grand et le plus considérable, puisqu'il n'y a rien qu'un esprit bien fait n'entreprenne pour l'acquérir, et qu'il ne risque pour éviter l'infamie. (2-2, 129).

La gloire ne diffère guère de l'honneur. On la définit néanmoins autrement : car c'est la connaissance claire et certaine du mérite d'une personne, et l'amour qu'on lui porte ensuite de cette connaissance, dont on fait un aveu public par les louanges qu'on lui donne, et par les autres témoignages qui marquent l'estime qu'on en fait.

[Division]. — Les dignités et les grandeurs qui sont parmi les hommes sont de différentes sortes, ou plutôt on y parvient par des voies différentes. Les unes sont naturelles et établies de Dieu, telles que celles des souverains, des princes, et de tous ceux que la naissance élève au-dessus des autres. Il y en a d'autres que les hommes font eux-mêmes, par le choix de leurs magistrats et de leurs chefs, mais qui sont toujours des ouvrages de la divine Providence, quand l'élection se fait selon les lois. Les troisièmes sont celles où les particuliers parviennent par leur mérite, et les quatrièmes enfin celles que la faveur, le crédit des amis, font obtenir, sans exclure celles où d'autres parviennent par argent, par brigues et par artifice. Mais, quelle que puisse être la voie par laquelle on y est élevé, on est toujours obligé aux mêmes devoirs et d'y vivre chrétiennement.

[Charges attachées aux honneurs]. — C'est encore une vérité que, dans l'ordre de la sagesse et de la providence de Dieu, toutes les dignités sont des ministères ; elles honorent, mais elles chargent. Il est juste, dit S. Bernard, que ceux qu'on y élève trouvent dans leurs obligations un contrepoids qui les rabaisse, et que le respect qu'on leur rend soit tempéré par le travail qu'on leur ordonne. C'est encore une vérité, que les devoirs sont proportionnés aux honneurs, et que, plus on est élevé, plus on est obligé d'avoir de soin parce que l'autorité s'étend à plus de personnes.

Il n'y a point de doute que les charges ont été établies pour le bien public ; et les peuples originairement se sont remis entre les mains de quelques particuliers, dont le mérite, la vertu, le crédit leur étaient connus, afin que les droits, les intérêts et les biens de tous les particuliers fussent défendus et conservés avec plus de sûreté et de facilité, par la conduite, la vigilance et les soins de ceux qu'ils avaient choisis, et à qui ils avaient donné ce pouvoir et cette autorité. D'où il suit que, bien loin

que les charges et les dignités doivent servir de moyen pour opprimer ceux qui y sont soumis, ou pour faire tort à personne, elles sont au contraire pour soutenir leurs droits et rendre justice à tout le monde.

[Entrer dans les charges]. — Il faut entrer dans les charges, de quelque nature qu'elles puissent être, avec un esprit chrétien, dans le désir d'y servir Dieu en servant le public, et par des motifs de vertu ; et, par conséquent, avec la capacité et la probité requises, parce que, si on s'y pousse par ambition ou par intérêt, on est dans un danger évident et continuel de son salut. C'est un malheur de notre temps, que la plupart de ceux qui s'y jettent ou s'y engagent ne considèrent qu'eux-mêmes et leurs propres intérêts, presque jamais le bien public pour lequel elles sont établies.

[Devoirs des grands]. — Dans quelque élévation que soient les grands, ils sont toujours hommes, et par conséquent ils ont besoin des autres hommes; et si la grandeur les éloigne de leurs sujets, il faut que la charité les en rapproche, par la raison que, s'ils en demeuraient toujours éloignés, ils n'en pourraient tirer aucun secours. La véritable grandeur fait la même chose que la grandeur de Dieu : la grandeur de Dieu le rend le père, le maître et le juge des hommes : père pour les nourrir, maître pour les instruire, juge pour les punir. Telle est la grandeur chrétienne : elle rend père, maître et juge des sujets ; il faut que les grands aient la qualité de pères, pour veiller aux nécessités de ceux qui leur sont soumis ; il faut qu'ils aient la qualité de maîtres, pour prendre soin de leurs mœurs ; et il faut enfin qu'ils aient celle de juges pour les récompenser ou les punir.

Il n'est pas difficile de remarquer que la vraie grandeur doit toujours être accompagnée de soumission et de dépendance envers Dieu, par la raison que la grandeur légitime, selon S. Paul, n'est qu'une espèce d'émanation et d'écoulement de la grandeur de Dieu même, et par conséquent elle cesserait d'être si elle cessait d'en dépendre. La fausse grandeur a un effet tout contraire : comme elle tire son origine de l'orgueil de l'homme, elle n'inspire que des retours vers l'homme même, et elle ne veut dépendre que de lui seul. Témoin ce malheureux prince qui ne voulait point reconnaître d'autre Dieu que soi, et qui disait insolemment : « Quel est donc ce Dieu qui peut m'obliger à lui obéir : *Quis est Dominus ut audiam vocem ejus?* » (Exode v).

C'est toujours l'ouvrage de la main de Dieu et un effet de sa puissance que la sanctification des hommes, de quelque état qu'ils puissent être : mais, quand il veut s'assurer du cœur des rois et des grands du monde, et y former une sainteté sincère et constante, c'est l'ouvrage de sa main droite, comme parle l'Ecriture : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Il faut qu'il agisse de toute la force de sa grâce, qu'il surmonte cette fatale opposition entre la grandeur et la piété, qu'il retienne le poids de la cupidité qui d'elle-

même tombe sur eux, et que, renversant les obstacles qu'y met le monde, il les arrache à eux-mêmes, et les fasse changer, au moins intérieurement, de condition et de nature.

Quand on dit que les honneurs ont tant de pouvoir pour corrompre les bonnes mœurs, il faut comprendre que ce n'est pas l'honneur pris en soi précisément qui est la cause de ces désordres, mais le mauvais usage de ceux qui en abusent, de même que pour les richesses. Car, comme les richesses, à qui sait s'en bien servir, sont le moyen de faire de bonnes et de grandes actions, et au contraire, l'instrument des vices à ceux qui les emploient mal, on peut dire que l'honneur rend les vertus plus éclatantes ou les vices plus scandaleux, selon le bon ou le mauvais emploi qu'on en fait. Mais on peut ajouter que, comme il est plus facile et plus ordinaire d'abuser des richesses que de s'en servir pour la gloire de Dieu, de même pour les honneurs et les dignités, grâce à l'orgueil, à la mollesse, à l'indépendance qu'ils inspirent, et aux moyens qu'ils fournissent de satisfaire ses passions.

[Les péchés des grands]. — Il y a, dit S. Cyprien (dans sa première lettre à Donat), trois circonstances qui accompagnent le péché d'une personne élevée en dignité. Premièrement, cette personne corrompt son âme par son péché : ce qui est commun à tous les pécheurs. Secondement, elle enseigne le péché à ceux qui la voient. Troisièmement, elle commande en quelque manière ce péché, et en fait comme une espèce de loi pour les autres. Voilà ce que font tous les grands quand ils commettent des péchés publics, et voilà ce qui leur attire en même temps les plus terribles vengeances de Dieu.

Je veux que les grands ne se servent pas de leur autorité pour nuire au bien spirituel ou temporel de leur prochain ; il est difficile que, par une troisième sorte de péchés qui se commettent sous leur autorité, ils évitent entièrement l'un et l'autre. C'est ce que disait S, Augustin à un grand seigneur de son temps : *Pauca quidem per te, sed multa propter te.* Vous êtes assez innocent pour ce qui vous regarde ; vous faites fort peu de péchés par vous-même ; mais sous vous, sous votre nom, sous votre autorité, il se commet beaucoup de maux qui deviennent vos péchés, et qui vous rendent aussi coupable que si vous les aviez commis effectivement vous-même.

[Devoirs]. — C'est une vérité constante, que celui qui est en place et élevé à quelque dignité est obligé d'en remplir tous les devoirs avec exactitude, vigilance et intégrité, mais toujours avec prudence chrétienne. Qu'il ne se livre pas tellement aux affaires, qu'il oublie les devoirs et les exercices d'un chrétien, et les affaires de son salut. C'est là son premier devoir, le premier nécessaire, et plus il sera soigneux de s'acquitter de ses obligations envers Dieu, mieux il satisfera à celles de sa charge.

[Les rois].— On ne peut assez rebattre, et répéter, pour retenir les sujets dans le respect et dans la soumission, que les rois et les souverains sont les images de Dieu, et qu'il faut toujours regarder Dieu dans leur personne ; et ensuite, que ceux qui exercent leur pouvoir, et qu'on appelle grands, en portent par conséquent quelque caractère dans leur charge ; mais il faut aussi que les souverains et les grands se servent de cette pensée, qu'ils sont les images de Dieu, et que cela ne consiste pas à représenter seulement sa force et sa puissance, mais aussi sa bonté, sa charité, sa providence, et ses autres perfections qui éclatent dans le gouvernement de ce monde.

[Principes]. — Voici quelques principes qu'il est nécessaire de savoir, quand il s'agit de grandeur, de puissance, de charge et d'autorité, pour servir de conduite à ceux qui sont élevés à quelque dignité, et qui ont du pouvoir sur les autres. — 1°. Toute charge doit venir d'une autorité légitime, parce que toute charge a ses pouvoirs et ses devoirs, et il n'appartient qu'à une puissance légitime de donner des pouvoirs et d'imposer des devoirs. — 2°. Il n'y a point de puissance légitime dans le monde qui ne soit réglée, parce que toute puissance légitime vient de Dieu, et que toute puissance qui vient de Dieu est toujours réglée et toujours dans l'ordre : *Non est potestas nisi à* Deo ; *quæ autem sunt, à* Deo *ordinata sunt.* — 3°. Les pouvoirs donnés par une puissance réglée sont toujours des pouvoirs justes et raisonnables : les devoirs prescrits et imposés par une puissance réglée sont toujours des devoirs justes et raisonnables. Il n'y a point de charge, et il n'y en peut avoir, dont les devoirs ne soient imposés par une puissance réglée. Donc il n'y a point de charge, et il n'y en peut avoir, dans aucune république, dont les pouvoirs et les devoirs ne soient justes et raisonnables. — 4°. Les devoirs d'une charge ne peuvent être justes et raisonnables qu'autant qu'ils sont subordonnés au grand et au premier devoir, celui de servir Dieu et de travailler à notre salut. Du moment qu'ils ne s'accordent pas à ce devoir, qui est essentiel, indispensable, ils cessent d'être des devoirs. Ainsi, quelque charge qu'ait un homme et quelques affaires qu'elle lui attire, il ne doit jamais se donner tout entier ni à la charge ni aux affaires. Il n'est ni de la charité ni de la justice qu'il leur donne tout son temps ; il est, au contraire, de la charité et de la justice qu'il doit à Dieu, il est de la justice et de la charité qu'il se doit à lui-même, qu'il prenne le temps nécessaire pour ménager avec Dieu l'affaire de son salut.

[Des grands. — Leurs devoirs]. — Les grands du monde sont exposés à bien des dangers pour le salut, il est vrai ; mais ils ont en main de grands secours. Le vice s'insinue adroitement et avec succès dans une condition éclatante ; mais aussi la vertu n'y règne jamais qu'avec empire : les mœurs des grands sont des exemples. Heureux si leurs actions pouvaient

être des modèles ! Ce qui est sûr, c'est qu'il ne tient qu'à eux que leur condition ait moins de dangers, et même d'éviter ceux qui y sont comme attachés ; et, comme toute condition a ses avantages aussi bien que ses difficultés et ses obstacles pour le salut, c'est à ceux qui sont engagés, par leur naissance ou par leur choix, en quelque genre de vie que ce soit, de se servir des avantages qui s'y trouvent et de vaincre les difficultés.

Il y a des devoirs réciproques entre les conditions inégales ; et, si les grands ont droit d'exiger les soins et les services des autres hommes, ils sont obligés, de leur côté, de leur accorder leur assistance et de leur faire sentir leur protection. Il faut qu'il règne un esprit de justice dans la distribution de leurs grâces, afin qu'elles ne soient pas tant un effet de la faveur que de la raison, et que les uns ne s'en trouvent point accablés, tandis que les autres vivent dans l'indigence et l'obscurité.

Lorsque Dieu fait naître les princes et les grands, il n'a pas plus d'égard à leur personne qu'aux peuples qui leur seront un jour assujettis : c'est pourquoi, ils ne doivent point rapporter uniquement à eux tous les biens de leur condition, puisqu'ils sont obligés de leur en faire part. De tous les avantages dont ils jouissent, il n'y a que le plaisir d'en user équitablement en faveur des autres qui leur appartienne tout entier, et qui les puisse rendre parfaitement heureux. La manière de faire le bien doit être en eux plus agréable que le bienfait, afin que l'on puisse dire qu'ils accordent toujours plusieurs grâces avec celle qu'on leur demande, et qu'ils ne ressemblent point à ceux qui, par l'air fâcheux et mortifiant dont ils distribuent leurs faveurs, trouvent le secret de rendre les hommes malheureux en leur faisant du bien.

Il faut qu'un prince s'accoutume à juger par ses propres lumières de la juste valeur des hommes, et surtout de ceux qu'il fait dépositaires de son autorité, afin qu'on soit forcé de le respecter dans son choix et de sentir son mérite dans la conduite de ceux qu'il emploie. L'union et le repos de ses peuples, le bon ordre établi dans son royaume, la régularité de tous les corps qui le composent, les lois maintenues dans leur vigueur, la discipline et la modération des gens de guerre, la religion protégée et florissante : tout cela ne doit être autre chose que le caractère de son esprit et de ses sentiments, qui préside et qui se communique dans toutes les parties de son Etat.

S'il y a condition difficile et dangereuse dans le monde, c'est celle de ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Si donc, par votre condition ou par quelque autre cause, vous vous voyez destiné à un état de gouvernement, vous devez vous munir contre les grandes difficultés et les dangers de cet état, par les maximes salutaires et chrétiennes, dont voici les principales, auxquelles je vous conjure de faire une sérieuse attention. — 1°. Gardez-vous bien de concevoir de l'orgueil et de la présomption. Plus vous êtes élevés, plus vous avez sujet de craindre, selon la maxime de l'Ecriture : *Humiliez-vous d'autant plus que vous êtes grand : Quantò major*

es, humilia te in omnibus. On vous a donné l'autorité, ne vous en élevez point : *Rectorem posuerunt te? noli extolli; esto in illis quasi unus ex illis.*

2°. Ne considérez pas votre état comme un avantage et un bonheur, mais comme une charge pesante, ni comme une chose qui vous est donnée pour votre bien, mais pour le bien des autres. Sachez que ceux à qui vous commandez ne sont pas faits pour vous, mais vous pour eux : ils vous doivent le respect, l'obéissance et la fidélité, mais vous leur devez des choses beaucoup plus difficiles, le soin, l'assistance, la conservation, la justice. — 3°. Soyez persuadé que, quelque grande puissance que vous ayez, vous la tenez de Dieu, et que vous n'êtes que son ministre pour le gouvernement de ceux qui vous sont sujets. D'où il suit que vous devez gouverner selon sa volonté, et vous lui rendrez un compte exact de votre conduite. — 4°. Que ceux qui commandent aux autres sont obligés d'exercer premièrement leur empire sur eux-mêmes, en commandant à leurs passions; et vous devez considérer que c'est une chose honteuse de gouverner les autres, et de ne savoir pas se gouverner soi-même; commander aux hommes, et être esclave de ses passions. — 5°. Songez que votre exemple peut tout sur vos inférieurs : si vous êtes homme de bien, ils imiteront votre vertu; si vous êtes vicieux, ils se donneront toute liberté pour le vice, selon la maxime du Sage : *Tel qu'est le juge, tels sont ses officiers; les habitants d'une ville se conforment à celui qui les gouverne.* (Eccli. x).

[Vices à éviter]. — 1°. Il ne faut pas se laisser surprendre aux flatteries, qui pervertissent l'esprit des grands, dont la condition est malheureuse en ce point, qu'on ne leur dit presque jamais la vérité dans les choses qu'ils sont obligés de savoir. Chassez, grands du monde, loin de vous les flatteurs, et croyez que ce sont vos plus grands ennemis, comme ils le sont en effet. Ayez ces personnes en horreur. Au contraire, aimez ceux qui vous disent la vérité. Choisissez une ou deux personnes à qui vous donniez charge expresse de vous avertir des fautes que vous ferez, et de tout ce qu'elles jugeront à propos de vous dire. C'est ce qui manque à tous les grands, à ceux qui sont en charge. — 2°. Il faut qu'ils se donnent de garde de l'avarice, et de ce désir insatiable d'argent qui est la peste des grands; ce qui les rend odieux et leur fait commettre une infinité de crimes. Car de-là viennent les injustices, les violences, les oppressions des innocents, les exactions iniques, et mille autres désordres qui font gémir les peuples sous l'injustice et la tyrannie des grands, que Dieu déteste tant par ses prophètes. — 3°. La vengeance est encore un mal auquel les grands se laissent emporter, d'autant plus facilement qu'ils ont le pouvoir en main, et que souvent sous prétexte de justice, ils l'exercent lorsqu'elle ne procède que d'une pure passion : en quoi ils se trompent : car la justice ne regarde que le bien public ou la correction de celui qu'elle punit, au lieu que la vengeance ne cherche que sa propre satisfac-

tion. — 4°. Mais, en fuyant la vengeance et la passion, il faut qu'ils se gardent d'une autre extrémité, qui est une trop grande mollesse, qui dégénère en lâcheté. Ils doivent être exacts en ce point, principalement lorsque les crimes sont contre le bien public, et encore plus quand ils offensent la religion.

[Les magistrats]. — Outre ce que nous venons de dire, voici ce qui regarde les juges et les magistrats en particulier. — 1°. Ils doivent avoir devant les yeux ce grand avertissement que le saint roi Josaphat fit à ses juges : *Prenez garde à ce que vous faites : car ce n'est pas le jugement d'un homme que vous exercez, mais celui de* Dieu, *et tout ce que vous jugerez retombera sur vous.* Voilà l'avertissement que le Saint-Esprit donne à tous les juges par la bouche de ce saint roi. — 2°. Pour pratiquer ces avertissements, ils doivent avoir soin de se rendre savants en leur profession, et capables de bien exercer leur charge. Ils doivent se souvenir que les biens, l'honneur et souvent la vie des hommes, dépendent de leur bouche ; et par conséquent si, par leur incapacité, ils portent des arrêts injustes, ils sont responsables de tout le tort que le prochain en souffrira. — 3°. Supposé qu'ils soient capables de leur charge, ils ne doivent pas tant se fier sur leur capacité qu'ils fassent ou qu'ils prononcent jamais rien par précipitation, et sans avoir bien examiné les affaires dont ils sont les juges. J'examinais, dit le saint homme Job, diligemment une affaire que je ne connaissais pas : *Causam quam nesciebam diligentissimè investigabam.* Ils ne doivent point, non plus, s'en rapporter au jugement de leurs confrères, et encore moins à ceux qui travaillent sous eux. Qu'ils sachent que s'ils jugent mal, ou par ignorance ou par précipitation, ou en jugeant autrui, ils sont obligés à restitution de tout le tort qu'ils ont causé par leur sentence. — 4°. Ils ne doivent jamais se laisser corrompre par les présents. « Vous ne recevrez pas de présents (dit l'Ecriture, parlant aux Juges), parce qu'ils aveuglent les sages, et pervertissent les plus justes : *Non accipies personam nec munera, quia munera excæcant oculos sapientum et mutant verba justorum.* (Deuter. xxvi). Ils ne doivent rien faire, enfin, contre la justice, ni par menaces, ni par promesses, ni par les flatteries des hommes ni par aucune persuasion. Un juge doit être au-dessus de tout cela, et avoir une résolution inébranlable de ne faire jamais une injustice pour quoi que ce soit, selon ce beau précepte du sage : *Pro justitiâ agonizare quasi pro animâ tuâ, et usquè ad mortem certa pro justitiâ.* (Eccli. iv). — 5°. Qu'ils se gardent bien de l'acception des personnes. C'est un mal qui peut se glisser facilement dans l'esprit des juges et des magistrats, et qui leur fait faire beaucoup d'injustices. S'ils donnent libre accès aux riches, s'ils les écoutent favorablement, expédient leurs affaires et les favorisent en tout, et au contraire s'ils rebutent les pauvres, si leurs affaires sont négligées, tirées en des longueurs extrêmes qui les ruinent ou les incommodent notablement, ce sont des injustices que Dieu défend

étroitement : *Audite illos, et quod justum est judicate. Nulla erit distantia personarum. Nec accipietis personam cujusquam, quia* Dei *judicium est.* (Deuter. I). — 6°. Qu'ils soient fermes à résister au mal, aux injustices et aux violences qu'ils voient exercer par les méchants, et surtout par les grands. Ils sont obligés d'y employer tout ce qu'ils peuvent raisonnablement et selon Dieu. « Ne cherchez point à être juge, dit le Sage, si vous n'avez assez de fermeté pour résister fortement aux iniquités, de peur que, venant à craindre la face d'un grand, vous ne manquiez à votre devoir. » (Eccli. VII). — 7°. Qu'ils soient justes à punir les crimes, à exterminer les malfaiteurs et tous ceux qui troublent le repos ou la sûreté publique, sans acception de personnes. — 8°. Qu'ils soient les protecteurs des pauvres, des veuves, des orphelins et de tous ceux qui souffrent injustice; ils y sont obligés par leur charge : *Libera eum qui injuriam patitur de manu superbi, et non acidè feras in animâ tuâ.* (Eccli. IV). Délivrez de la main du méchant celui qui souffre injustice et ne le faites pas à regret. C'est une heureuse consolation pour un juge et un magistrat quand il peut dire en vérité, comme le saint homme Job, que la voix publique lui rend témoignage qu'il a défendu le pauvre et l'orphelin qui demandait du secours sans en trouver ; qu'il a délivré celui qui était persécuté, et consolé le cœur des veuves, qu'il a été le père des pauvres. (Job. XXIX). — 9°. Qu'ils se gardent, enfin, de commettre jamais les crimes qu'ils punissent. Car de quel front peuvent-ils punir ce dont ils sont coupables ? Autant de jugements ils rendent, autant d'arrêts contre eux-mêmes, qui serviront à leur condamnation. — 10°. Enfin, qu'ils se gardent de juger ni de gouverner les autres s'ils n'ont les quatre qualités que l'Ecriture-Sainte requiert : la sagesse, la crainte de Dieu, l'amour de la justice, la haine de l'avarice (Exode XVIII) : *Provide de omni plebe viros sapientes et timentes* Deum, *in quibus sit veritas et qui oderint avaritiam.* Ce sont les sages conseils que Jéthro donna à Moïse pour gouverner le peuple d'Israël.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[La majesté des rois]. — La majesté des rois inspire toujours du respect ; c'est une espèce de religion civile et de culte politique, qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il

daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoi qu'ils soient les pères des peuples, ils en sont les maîtres et les souverains. Quelque faiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le monarque, et quelque bonté qu'aient les rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais, lorsqu'ils joignent l'un avec l'autre, qu'on ne voit dans leurs yeux que des traits de douceur et de clémence qui tempèrent l'austérité de leur commandement, alors il se fait des impressions d'amour et de tendresse dans les cœurs de ceux qui leur sont soumis qu'il n'est pas si aisé d'exprimer. (**Fléchier**, *Oraison funèbre de Mme de Montausier*.

[Modération dans les honneurs]. — Ce n'est pas assez que d'entrer dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération quand on les possède. Ceux qui savent régler leurs désirs ne règlent pas toujours leur autorité. L'orgueil, qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant et subtil, qui se glisse insensiblement dans l'âme des grands ; et ceux mêmes qui n'étaient pas ambitieux dans une condition médiocre deviennent quelquefois insolents lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation.

Cet homme avait une grandeur d'âme et une générosité non communes, il aimait mieux employer son crédit pour les intérêts des autres que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaisir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêché de faire du bien. Fallait-il appuyer une prétention raisonnable, faire connaître un mérite caché, obtenir une grâce douteuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité devenue suspecte, faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement? il était toujours prêt à solliciter. C'est presque tout le fruit qu'il retirait de la faveur qu'il avait auprès du prince. Sa manière de faire du bien était toujours plus agréable que le bienfait. Il écoutait sans se rebuter les importuns même, et les grâces accompagnaient jusqu'à ses refus ; sa sagesse lui faisait choisir les moments favorables pour demander. (*Le même*).

[La sainteté et la grandeur ne sont pas incompatibles]. — C'est une erreur de croire que la sainteté et la gloire soient entièrement incompatibles et que Jésus-Christ, qui était tout ensemble roi et pauvre, n'ait pas sanctifié les grandeurs aussi bien que la honte et la pauvreté. Tant s'en faut que ces deux avantages ne puissent jamais se trouver ensemble, que par eux-mêmes ils ont une très-naturelle liaison, et que, tant que les choses demeurent dans le bon ordre, la gloire est comme une ombre brillante et lumineuse qui suit la sainteté partout. Toutes les deux naquirent l'une avec l'autre sur la terre ; toutes deux vivent encore ensemble dans le ciel. Notre premier père les reçut toutes deux en même temps : l'onction de la grâce qui

lui fut donnée se trouva mêlée avec la royauté, et le même état d'innocence qui l'assujettissait au Créateur le faisait régner sur toutes les créatures. Il est vrai que le péché, qui met partout la division, séparant l'homme d'avec Dieu, separa aussi la gloire d'avec la sainteté, et que, rompant la douce société qu'elles avaient parmi nous, il les réduisit à n'en avoir presque plus que parmi les bienheureux : mais Dieu se réserve toujours quelques âmes fortes, dans lesquelles, pour mieux dire, il les rassemble lui-même, comme pour conserver le droit que les justes ont à la possession des biens et des honneurs. (*Vie du cardinal de Bérulle*, II, 14).

[Orgueil chez les grands]. — Il est assez ordinaire que ceux qui sont dans la puissance et dans l'affluence des biens s'imaginent être quelque chose au-dessus du commun. Car, comme les oiseaux s'élèvent en haut par la légèreté de leurs ailes, de même les richesses, jointes à la grandeur et à l'éclat de la noblesse, inspirent à ceux qui en sont enivrés de si hauts sentiments d'eux-mêmes, qu'ils auraient honte de s'humilier en quoi que ce soit : ce qui a fait dire à S. Bernard que c'est une chose rare de voir l'humilité jointe à l'honneur du monde. Et, de même que la tempérance court grand risque dans la bonne chère et parmi les viandes délicieuses, ainsi l'humilité chrétienne est en péril dans la grandeur et dans la puissance du siècle. De sorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si la grâce se retire, et abandonne ceux dans lesquels l'orgueil établit, pour ainsi dire, son empire. Ceux, au contraire, qui sont dans une fortune basse ou médiocre ont plus de disposition à l'humilité, parce qu'ils ont toujours la bassesse de leur naissance et de leur condition, qui ne leur permet pas de s'élever. (*Homélies morales*).

[Salut difficile]. — Les personnes puissantes et les grands du monde ont mille passions criminelles d'avarice, d'ambition, de vanité, de vengeance et d'envie, qui leur rongent le cœur. Il n'y a point de violence qu'ils ne soient prêts à faire pour plaire aux princes et aux ministres, et gagner leur affection. Ils mettent le point d'honneur à se venger de leurs ennemis. Ils ont assez de courage pour exposer leur vie et répandre leur sang dans une bataille, afin d'acquérir un faux honneur : et ils en manquent lorsqu'il est question de dompter une passion pour obéir à Dieu ; s'ils faisaient et souffraient pour Dieu la moindre partie de ce qu'ils font et de qu'ils souffrent pour le monde, ils seraient de grands saints. Mais ils sont courageux lorsqu'il s'agit de servir le monde, et lâches au service de Dieu. Et néanmoins ils sont d'ailleurs hardis contre Dieu, et timides envers les hommes; ils ont du respect pour les hommes et craignent de les offenser, parce qu'ils savent qu'ils s'en vengeraient promptement. Mais, parce qu'aussi ils savent que Dieu diffère sa vengeance, et ne punit

pas toujours en ce monde les crimes des méchants, ils sont hardis à violer ses lois. Il est donc visible que, dans cet état, il est très malaisé qu'ils se sauvent. (*Morale chrétienne,* VIII, 4, 5).

Hélas ! combien y en a-t-il qui se sont perdus et damnés dans les grands emplois et dans les charges honorables, qui se fussent sauvés et qui fussent devenus de grands saints dans une occasion médiocre ! Et qui ne sait qu'on est plus sujet à tomber, et que la chute est plus dangereuse, quand on marche dans un lieu élevé que si l'on ne se promenait que sur la terre : Qu'on n'en accuse pourtant ni la charge ni la grandeur ni le monde. Il n'y a point de condition où l'on ne puisse faire son salut, et pour laquelle Dieu n'ait préparé des grâces toutes particulières. Il y a des saints dans le ciel, et il y en a encore sur la terre, de toutes les qualités, et l'Eglise en a canonisé dont les uns ont porté la couronne toute leur vie, les autres ont manié les plus grandes affaires de l'Etat, les autres ont exercé les premières charges de la justice, les autres ont eu les plus honorables emplois de l'Eglise.

Tous les SS. Pères, quand ils ont parlé de ce sujet, jamais n'ont blâmé ni les charges ni les honneurs ni les dignités, quelque grandes et éminentes qu'elles pussent être ; mais ils ont blâmé la présomption de ceux qui les désiraient trop ardemment, et qui les recherchaient avec passion. Il faut avouer, dit S. Augustin, qu'il est nécessaire que les premières places soient remplies dans le monde aussi bien que les dernières, puisque c'est à ceux qui y sont mis de donner le rang à tous les autres ; mais, quoiqu'une personne soit capable de tenir dignement ce haut rang, elle s'en rend pourtant indigne quand elle montre qu'elle s'en croit digne. **(Le P. Haineuve).**

[Les grands difficilement chrétiens]. — Ç'a été l'orgueil fortifié par la grandeur qui a rendu, au commencement du christianisme, la conversion des rois et des princes si rare et si difficile. En effet, nous voyons que les empereurs et les grands ne se sont convertis à la foi que fort tard, et plus de trois cents ans après la mort du Fils de Dieu. Encore remarque-t-on qu'ils ne se sont faits chrétiens que peu-à-peu, et que le reste des grands, qui ont embrassé la religion de Jésus-Christ ensuite, ne s'y sont résolus que lorsqu'ils ne couraient plus fortune de perdre ni leur bien ni leur grandeur ni la vie, et qu'ils se sont vus à couvert des proscriptions et du danger de déchoir de leur grandeur. D'où venait, je vous prie, cette aversion si opiniâtre des grands contre la religion, sinon qu'ils la regardaient comme ennemie de tout le faste du monde, et qui n'admettait personne, pour grand qu'il fût, sans l'obliger à mener une vie humiliée et anéantie dans la grandeur même ? C'est pour cette raison que les grands se sont rendus chrétiens si tard et après tant de combats. Comme on leur proposait pour règle de leur vie l'anéantissement de la croix de Jésus-Christ, et qu'on ne voulait point les recevoir qu'ils ne promissent d'être

petits comme lui, ils ne pouvaient se soumettre à un joug qui paraissait si contraire à leur orgueil.

Le premier artifice dont l'esprit du monde se sert est de ne montrer à tous ceux qui sont dans les grandes dignités que l'éclat qui les accompagne, et de fermer les yeux pour ne pas voir la grandeur de Dieu, qui de la poussière les y a élevés. Cet artifice réussit quasi toujours; et comme la grandeur de Dieu se cache de plus en plus aux yeux des superbes, il arrive que l'idée qu'ils ont de la leur propre grossit si fort qu'ils ne voient plus autre chose, qu'ils ne pensent plus qu'ils sont petits, que ç'a été Dieu qui les a faits grands, et que c'est par son ordre qu'ils sont montés sur le trône. Il est aisé de voir que l'esprit du monde fascine ainsi l'esprit des grands, dont quelques-uns ont porté leur orgueil jusqu'à cette extravagance de se croire des dieux, et d'oser dire qu'ils n'en reconnaissaient point de plus grand qu'eux. L'Ecriture est un fidèle témoin de cet horrible égarement : *Quis est Dominus ut audiam vocem ejus ?* (Exode v). D'où peuvent sortir ces blasphèmes si impies, que d'un aveuglement pitoyable qui a caché à ces malheureux la vérité de la grandeur de Dieu, et ne leur a montré que la leur. (**Sarazin,** *Avent*).

[Difficultés pour le salut]. — Les grands ont à se défendre, dans eux-mêmes, d'une chair nourrie dans l'oisiveté et dans la mollesse, d'un feu intérieur auquel on fournit sans cesse tous les aliments qui sont les plus propres pour l'enflammer et pour le rendre plus vif ; au dehors le monde ne montre pas seulement les objets aux yeux des grands, il les offre à leurs désirs, il les livre, pour ainsi dire, entre leurs mains, dépouillés de toutes les difficultés qui rebutent les autres. Il est peu d'hommes sans doute, qui ne conçoivent quelquefois des passions d'avarice, de vengeance, d'ambition ; ces passions aveuglent d'abord ceux qui les possèdent ; mais, avant qu'une personne qui a peu de pouvoir, peu de biens, ait trouvé le moyen de se satisfaire, le péril qu'elle court, les soins qu'il faut prendre, le temps même, lui ouvrent les yeux, calment les agitations de son cœur ; au lieu qu'un grand, un homme puissant, ayant toujours en main de quoi contenter ses désirs, n'a pas plus tôt formé un mauvais dessein qu'il l'accomplit, toutes choses se trouvant toujours prêtes pour l'exécution.

Mais quoi ! faut-il donc que ceux qui vivent dans les honneurs et dans l'abondance désespèrent de leur salut ? Non ; mais il faut qu'ils y travaillent avec crainte et avec beaucoup d'application; il faut que, par des prières ferventes et continuelles, ils tâchent d'attirer du ciel les grands secours dont ils ont besoin pour éviter les piéges qui les environnent, et que, par le fréquent usage des sacrements, ils ne cessent de se fortifier contre de si redoutables ennemis. Surtout il faut que les grands, dans la nécessité où ils sont d'être richement vêtus, de se loger superbement, de se faire servir jusqu'aux délices, de prendre part aux vains plaisirs des mondains, il faut, dis-je, que dans cette nécessité, ils prennent bien garde

de rien faire au-delà de ce qu'exige la pure nécessité, et pour satisfaire à la bienséance de leur état. Quand vous en userez de la sorte, vous pourrez dire que, si vous courez quelque hasard, c'est la Providence même qui vous y engage, et que c'est à elle à vous en tirer.

Oui, les grands du monde doivent s'attendre à une plus rigoureuse punition que les personnes du commun : *Fortioribus autem fortior instat cruciatio.* (Sap. VI, 9). Pourquoi? En premier lieu, à cause de l'ingratitude envers DIEU, qui, les ayant comblés de biens, et n'ayant fait, ce semble, que pour eux tout le reste des créatures, n'a pas trouvé en eux la reconnaissance que méritaient de si grands bienfaits; de plus, ils souffriront plus que ceux qui ont été dans la misère durant cette vie, parce que ceux-ci auront déjà expié, par les incommodités qu'ils auront souffertes, une partie de leurs péchés, au lieu que les grands qui ont toujours été dans les délices, n'ayant rien payé à la justice de DIEU, se trouveront redevables de tout. En troisième lieu, comme rien ne s'est opposé à leurs passions, qu'ils ont trouvé une extrême facilité à faire le mal, il ne se peut faire que la qualité et le nombre de leurs crimes ne surpasse beaucoup ceux qui se commettent dans une médiocre fortune. Ajoutez à cela que ce ne sera pas seulement de leurs propres désordres qu'ils auront à rendre compte, mais encore de ceux d'autrui, soit qu'ils aient négligé de veiller sur les personnes qui leur sont soumises, soit que par leur exemple, qui a coutume d'être contagieux, ils aient introduit ou autorisé le vice et la vanité.

Mais aussi quels trônes et quels triomphes DIEU ne prépare-t-il point à ces vertus héroïques qui se seront soutenues et même augmentées au milieu des cours les plus corrompues! Quels éloges ne recevra point cette humilité qui aura crû dans les honneurs, cet esprit de pauvreté qui se sera conservé au milieu des plus grands trésors, cet éloignement des plaisirs dans les personnes que tous les plaisirs semblent rechercher, une pureté inviolable dans un air si infecté, dans un monde qui lui tend des piéges de toutes parts, qui la persécute, qui la décrie, en un mot qui fait gloire de l'incontinence? (**Le P. de la Colombière**, *Epiphanie*).

[Périls]. — L'usage de l'autorité qu'on a dans le monde n'expose pas le salut à de moindres dangers que l'usage des richesses. Comme on n'entre d'ordinaire dans les charges que pour avoir un rang considérable parmi les hommes, ou pour maintenir les intérêts de sa famille, on n'use de son pouvoir que par rapport à soi-même. De-là vient que les injures commises envers DIEU sont les moins vengées, et que celles qu'on fait aux hommes se jugent avec si peu de justice et d'équité. Ce n'est pas qu'il soit si ordinaire de voir des gens constitués en dignité donner dans des injustices visibles et grossières ; mais la considération d'un parent, d'un ami, d'un homme puissant dans le monde, dont on craint de s'attirer l'indignation et quelquefois d'un homme de bien dont on se laisse prévenir, donne aux

affaires une face différente; il n'en est point de mauvaise qui n'ait quelque bon endroit; et c'est par-là que celui qui favorise se persuade le premier que c'est la pure justice qu'il rend. (**Cheminais,** *Sermon sur S. Louis*).

Il est difficile de voir tout ensemble une plénitude de puissance et une plénitude de justice; de pouvoir tout ce que l'on veut, et de ne vouloir que ce que l'on doit. La souveraine autorité laisse quelque chose dans l'esprit qui remplit tout, et, lors même qu'on se commande soi-même, si l'on se tient dans les bornes de l'équité à l'égard des autres, il est difficile qu'on ne les passe quelquefois. C'est pourquoi on ne peut assez bénir DIEU lorsqu'on se trouve sous le règne de princes qui considèrent souvent, pour donner un contre poids à leur grandeur et à leur pouvoir, que, s'ils sont au-dessus de leurs sujets, DIEU est encore au-dessus d'eux; que toute leur puissance ne serait qu'une puissance aveugle et impétueuse s'ils ne la retenaient par l'équité, et qu'ils ne pourraient par leur exemple arrêter les injustices de leurs sujets s'ils ne se rendaient eux-mêmes maîtres de leurs propres passions, (*Livre intitulé* La vie des prophètes).

[Les grands ont besoin des petits]. — Humiliez-vous, grands du monde, puisque vous ne subsistez que par le secours de ceux que vous foulez aux pieds. Examinez ce que c'est que la grandeur de tous les conquérants : à considérer leur élévation et leur état, de combien de gens n'ont-ils point besoin ? Etait-ce par leurs seuls bras qu'ils remportaient tant de victoires ? était-ce par leurs seuls yeux qu 'ils gouvernaient tant de provinces ? N'avaient-ils pas besoin de gouverneurs, de magistrats, de généraux d'armée ? De quoi se peuvent-ils glorifier, puisqu'il ne sont grands que par autrui ? Si vous considérez l'état d'un magistrat ou d'un Juge, trouverez-vous qu'ils ne soient redevables qu'à leur vigilance de tant d'affaires vidées et de tant de procès gagnés ? N'ont-ils pas besoin de secrétaires et de gens de pratique qui écrivent pour eux ? Considérez, Chrétiens, la dépendance absolue de tout ce qu'il y a de plus grand. De combien de personnes n'ont-ils pas besoin ! Sont-ils dans la délicatesse de leur santé, dans l'infirmité de la maladie, et dans l'abattement de la vieillesse ? ils ne peuvent, avec tous leurs biens, vivre contents par eux-mêmes. De-là cet enchaînement d'états et de conditions, cette subordination des arts et des sciences. A regarder les puissants dans leurs affaires, au milieu de leurs grandeurs, il semble qu'ils soient indépendants : mais considérez-les dans leurs maladies, faibles et languissants : n'appellent-ils pas à leur secours ?

Grands du monde, si le sang et la noblesse vous distinguent des petits, la mort et la pourriture vous égalera. Les âmes des petits sont aussi précieuses que les vôtres. Souvenez-vous que le souverain législateur est équitable, et n'a point d'autres lois pour les petits que pour vous. Vous avez le même Evangile et les mêmes commandements à observer; le même paradis

à espérer, le même enfer à craindre. Considérez encore que Jésus-Christ n'a pas plus répandu son sang pour les riches que pour les pauvres, et que les actions des uns ne seront pas plus récompensées que celles des autres, pourvu qu'elles soient égales en mérites. C'est de-là que Salomon, qui connaissait les égards que les grands doivent avoir pour les petits, leur dit : *Discite, Reges; audite, Judices.* Ecoutez, souverains ; écoutez juges de la terre, qui avez autorité sur les autres : sachez que votre puissance ne vous a été donnée que par Dieu : *Data est potestas à* Deo, *et ipse interrogabit? opera vestra* (Sap. vi). Vous qui rendez la justice, souvenez-vous que Dieu vous jugera vous-mêmes à votre tour : ce sera sur vos œuvres, et non pas sur le nombre des flatteurs qui vous environnent et qui vous endorment au sujet de votre devoir. Songez qu'ils vous reprochera, ministres de son royaume, que vous n'avez pas observé ses lois, vous qui étiez obligés de les faire observer aux autres : que vous n'avez pas marché dans les voies de ses commandements, vous qui n'étiez sur la terre que pour y conduire les autres ; tant s'en faut, vous les avez fait servir à vos péchés, à votre délicatesse, à vos passions et à vos intérêts, au lieu de les faire servir aux intérêts de Dieu et à la gloire de votre Maître commun. Vous, puissants, vous serez punis puissamment, continue le Sage : *Potentes potenter tormenta patientur.* Vous voulez partout être maîtres, mais vous serez hélas ! trop à votre malheur, punis en maîtres et en grands, parce que vos péchés étant plus grands que ceux des autres, vous devez attendre de plus grands et de plus sévères châtiments de la justice de Dieu. C'est Dieu qui fait le grand et le petit: *Pusillum et magnum fecit Dominus* (Ibid) : aussi punit-il les hommes selon leur état. Tremblez donc, grands, riches, puissants, etc. (**Anonyme**).

[Vie déréglée de la plupart des grands]. — Grands du monde, trouve-t-on dans votre conduite quelque ombre de religion, au milieu de votre prospérité et de vos grandeurs ? Pour l'ordinaire, il n'y a point de maison plus déréglée que les vôtres. Nulle fréquentation des sacrements, presque jamais d'actions de piété, d'humilité, de douceur, de justice. Etes-vous engagés dans la cour : quel enchaînement de malheurs pour vous !... Y a-t-il homme dans le grand monde, et principalement à la cour, qui, ou manquant d'occupation ou emporté par le plaisir, ne se jette aveuglément dans les occasions qui se présentent de divertissement et de jeu ? Ces occasions, dit-on, ne sont pas criminelles : je n'en sais rien, mais du moins elles le peuvent devenir, et le secret de ne pas faire ce qui est défendu, dit S. Grégoire, c'est de s'abtenir de ce qui est permis.

Considérez bien leur état et leur vie : rarement pensent-ils à Dieu ; nulle reconnaissance envers celui dont ils ont reçu tant de bienfaits ; nul retour sur eux-mêmes pour arrêter les impétueux mouvements de leur vanité ; point de famille plus déréglée que la leur ; point de domestiques plus blasphémateurs ni plus impudiques ; nulle fréquentation des sacre-

ments ; jamais de mortification et d'assujettissement aux indispensables lois de la pénitence. Occupent-ils les premières places d'un royaume ? quel enchaînement de malheurs ! Ont-ils l'oreille du prince? ils ne lui disent jamais la vérité, à moins qu'elle ne leur soit avantageuse, tout prêts à défendre le vice aussi bien que la vertu, si leurs intérêts l'exigent; attachés partout à la faveur, et jamais à leur conscience.

Ce qui fait davantage éclater le pouvoir de la grâce dans un saint courtisan, c'est qu'il passe à travers toute cette fortune sans se corrompre ; la terre avec tous ses biens n'attacha jamais son cœur ; jamais elle ne l'enfla par ses grandeurs, et ne le séduisit par ses plaisirs ; et, comme la lumière ne contracte jamais aucune souillure de ce qu'elle touche, ce grand homme est sorti de la plus dangereuse corruption du siècle et de la Cour, avec l'innocence des enfants de Dieu, et la grâce de son Baptême. (**Fromentières,** *sur S. François de Borgia*).

[Rapporter à Dieu l'honneur]. — Entre les devoirs des grands, celui de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend, et de le faire servir pour faire régner Dieu, est un des plus importants. Car, comme toute gloire appartient à Dieu, selon l'Ecriture, *Soli* Deo *honor et gloria*, il faut que les grands rendent à Dieu celle qu'on leur rend, et qu'ils s'en servent pour faire que Dieu soit glorifié. Or, le moyen de pratiquer ce devoir n'est pas simplement de se dépouiller devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur condition, ni de reconnaître en sa présence qu'elle lui appartient, et non pas à eux; mais c'est de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. (**Le P. Texier,** *Carême*).

[Dérèglement des grands]. — Le prophète Jérémie, affligé de voir qu'il n'y avait personne parmi le peuple de Jérusalem qui ne violât impunément la loi de Dieu, ayant trouvé que les magistrats y étaient injustes, les marchands usuriers, les pauvres même impatients et envieux, se résolut enfin de s'adresser aux grands et aux puissants de l'Etat, croyant sans doute que, plus ils avaient reçu de Dieu, plus ils seraient soumis à ses ordres : *Ibo ad optimates.* Mais hélas ! qu'il fut trompé dans son espérance ! *Et ecce hi magìs confregerunt jugum* (Jerem. v). Il trouva qu'ils avaient encore secoué le joug avec plus de liberté. Il ne faut pas vous flatter ; la plupart des grands du monde s'imaginent qu'un des priviléges de leur condition est de les mettre au-dessus de toutes les lois, et que tout ce qui les borne ou les contraint est un attentat à leur rang et à leur puissance. Le peuple qui ose peu de chose, ne se tire souvent de la règle qu'en tremblant ; mais les grands, n'yant rien qui les arrête, rompent hardiment tous les liens dont la religion voudrait retenir leurs inclinations et réduire à l'obéissance leur convoitise : *Ruperunt vincula.* (**Fromentières,** *Sermon sur la Purification*).

[Devoirs de l'autorité]. — Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de porter la chose trop loin, si j'avance qu'on ne peut s'élever, quoique par des voies légitimes, aux honneurs du monde, que dans la vue de s'employer, de s'intéresser, de se consacrer, et même de se dévouer au bien de ceux que la Providence fait dépendre de nous, qu'un homme, par exemple, revêtu d'une dignité n'est qu'un sujet destiné de Dieu et choisi pour le service d'un certain nombre de personnes à qui il doit ses soins ; qu'un particulier qui prend une charge, dès-là n'est plus à soi, mais au public ; qu'un supérieur, qu'un maître n'a l'autorité en main que parce qu'il doit être utile à toute une maison, et que sans autorité il ne le peut être, *Prœes*, disait S. Bernard écrivant à un grand du monde et lui mettant devant les yeux l'idée qu'il devait avoir de sa condition : *Prœes, non ut de subditis crescas, sed ut ipsi de te.* Vous êtes en place de commander, et il est juste qu'on vous obéisse ; mais souvenez-vous que cette obéissance ne vous est due qu'à titre onéreux, et que vous êtes prévaricateur si vous ne la faites servir tout entière au profit de ceux qui vous la doivent.

De-là je conclus que, s'il se trouve un chrétien (or, combien ne s'en trouve-t-il pas ?) qui, par le rang que lui donne ou sa fortune ou sa naissance, ayant sous soi des vassaux et des sujets, ne les considére que pour soi-même, que pour ses intérêts propres, que pour s'en glorifier et s'en faire honneur, et qui du reste les néglige, sans se mettre en peine de pourvoir à leurs avantages, et de leur procurer les biens solides qu'ils ont droit d'attendre de lui, dès lors, sans autre crime. il mérite d'être réprouvé de Dieu, qui n'a fait les grands que pour les petits, et les puissants que pour les faibles. Ainsi l'a décidé S. Augustin, raisonnant sur les principes généraux de la Providence.

Les honneurs du monde sont, dans les principes de la prédestination éternelle, autant de vocations de Dieu ; mais le scandale du christianisme est de les voir aujourd'hui traités comme les choses les plus profanes. Car, au mépris de S. Paul et de sa règle, on y entre sans vocation ; on les obtient par brigue et par artifice ; de quelque nature qu'ils soient, on les regarde comme dus à sa naissance ; on les poursuit comme des récompenses de ses services ; on en fait des établissements de famille et de maison ; on les mesure par le plus et par le moins d'intérêts, le plus ou moins de profit qui en revient ; on en fait des commerces sordides et honteux ; et tout cela sans remords et sans inquiétude, parce qu'on s'autorise d'une prescription imaginaire et d'un faux usage, comme si le dérèglement de notre conduite pouvait devenir un titre contre les droits de Dieu. Sur quoi gémirons-nous, si ce n'est sur de semblables abus ?

[Continuation du même sujet]. — On se pousse aux honneurs du siècle sans vocation ; et je n'en suis pas surpris, puisque l'erreur va jusqu'à supposer qu'il ne faut point pour ces sortes d'états de vocation. Il faut une grâce de vocation pour embrasser un état humble dans le cloître, on en convient ;

mais, pour s'élever aux premiers rangs, mais pour être assis sur les tribunaux, mais pour se charger des affaires publiques, mais pour se charger des emplois où l'on a entre les mains les intérêts de toute une ville, de toute une province, de tout un royaume ; mais pour occuper des places qui demanderaient, s'il était possible, la sainteté des anges, l'ambition d'un homme et sa cupidité suffit : c'est à lui-même d'être l'auteur de sa destinée, et il n'a qu'à s'en rapporter à son témoignage, ou plutôt à sa présomption. (**Bourdaloue,** *sur l'ambition*).

[Salut négligé]. — Est-il possible, juges et magistrats, que vous soyez les ministres du Seigneur, et que vous ne sachiez pas ses intentions? Est-il possible que vous les sachiez, et que vous les suiviez si mal? Vous ne marchez point selon sa volonté, vous ne gardez point la loi de la justice. La justice voudrait que vous fussiez tout à Dieu, que vous donnassiez tous les jours à son service un temps raisonnable, que vous ne donnassiez le reste du temps aux affaires que pour lui obéir et pour faire sa volonté ; que durant ce temps-là même vous pensassiez souvent à lui, soit pour lui offrir vos travaux, soit pour le consulter dans les choses difficiles. Mais les affaires vous absorbent, le monde a tout votre cœur, il a toutes vos pensées, il emporte tout votre temps. Est-ce là rendre à Dieu la justice que vous lui devez? La justice voudrait que vous donnassiez vos premiers soins au salut et à la sanctification de votre âme, et que vous donnassiez ensuite vos seconds soins aux affaires publiques et à l'établissement de votre famille ; comment en usez-vous? Votre âme n'a ni vos premiers ni vos derniers soins ; vous donnez tout à l'intérêt, à la gloire, au temps, au monde, aux affaires du monde, et vous abandonnez l'affaire de votre salut. N'est-ce pas vous faire à vous-même une très-grande injustice?

Vous qui êtes constitués en dignité pour faire justice à tout le monde, ne commettez-vous point d'injustice dans l'administration de votre charge? Ne faites-vous point traîner trop longtemps les procès, ou par votre négligence ou par des procédures inutiles, ou autrement? Avez-vous soin de vous en instruire par vous-mêmes quand vous êtes chargés de les rapporter? Remplissez-vous exactement ces heures si précieuses, et que vous vous faites payer si cher? Ne prononcez-vous point trop vite sur les affaires des pauvres? dans celles des riches, ne donnez-vous rien à la faveur? L'argent ne vous a-t-il jamais éblouis? Vos parents, vos amis, les personnes d'autorité, les femmes, vos propres passions, n'ont-elles jamais eu de pouvoir sur votre esprit? Vos jugements ont-ils toujours été droits? Ah ! sachez que vos injustices ne vous mèneront pas si loin que vous pensez ; que votre puissance finira bientôt, et que vous serez jugés à votre tour comme vous jugez les autres. Vous verrez dans peu, et vous verrez avec horreur, la sévérité que Dieu aura pour vous ; vous verrez la rigueur inflexible qu'il fera de tous les hommes qui auront eu de l'autorité et qui en auront abusé ; il prendra plaisir à faire grâce aux petits

et aux faibles, et à glorifier en eux sa bonté et sa miséricorde ; mais il fera éclater sa puissance et sa justice dans le châtiment des puissants et des grands. (**Le P. Le Valois**, *retraite*).

[Tout quitter pour Dieu]. —Pendant que Moïse vécut à la cour d'Egypte, honoré comme l'héritier présomptif de la couronne et regardé de tout le monde comme l'espérance de ce puissant Etat, parmi tous les plaisirs et tous les contentements que produit une fortune si éclatante, Dieu ne l'honora jamais de la moindre visite : mais, sitôt qu'il eut foulé aux pieds, comme parle l'Apôtre, le sceptre et la couronne de Pharaon pour se parer des opprobres de Jésus-Christ, dont il était la figure : *Majores divitias æstimans* (*thesauro Ægyptiorum*) *improperium Christi ;* sitôt qu'après avoir abandonné tous les trésors de l'Egypte et toutes les grandes espérances qu'il avait, il se fut allé cacher dans les solitudes de l'Arabie, ce fut alors que Dieu se découvrit à lui, qu'il lui fit voir sa grandeur par des apparitions merveilleuses, et qu'il le remplit d'assez de lumière, pour en répandre sur tout un grand peuple, et ensuite sur toutes les nations de la terre. (**Verjus**, *Panégyrique de la vie religieuse*).

[Menaces contre les grands]. — *Audite, reges, et intelligite ; discite, judices finium terræ, quoniam data est à Domino potestas vobis.* (Sap. vi). Ecoutez ceci, et comprenez-le bien, vous souverains, vous qui jugez les peuples. Considérez que vous avez reçu cette puissance du Seigneur qui interrogera vos œuvres : *Qui interrogabit opera vestra.* Nul autre témoignage, nulle autre pièce n'est reçue à ce suprême tribunal, où vos sentences et vos arrêts doivent être rigoureusement examinés. *Quoniam, cùm essetis ministri regni illius* , *non recte judicâstis ;* parce qu'étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé équitablement : *Horrendè et citò apparebit vobis :* il se fera voir à vous d'une manière effroyable, et plus tôt que vous ne pensez : *Quoniam judicium durissimum his qui præsunt fiet :* parce que ceux qui jugent les autres seront jugés avec une extrême rigueur. Dieu n'exceptera personne, et il ne respectera la grandeur de qui que ce soit : *Fortioribus fortior instat cruciatio.* Les plus distingués sur la terre, les plus grands, doivent s'attendre à de plus grands supplices : *Potentes potenter tormenta patientur.* Les personnes constituées en dignité, ceux qui occupent les premières places, s'ils manquent à leurs devoirs, s'ils ne s'acquittent pas de leurs emplois, si par négligence, par ignorance ou par intérêt, ils administrent mal la justice, seront punis dans l'autre vie avec la dernière sévérité : *Ad vos sunt hi sermones mei.* C'est à vous, grands du monde, à vous qui jugez les peuples, que s'adressent ces réflexions, continue le Sage. Rendez-vous dignes de la place que vous occupez ; acquérez la sagesse ; ne vous conduisez que selon ses lumières ; rendez-vous capables de votre emploi. *Erudimini, qui judicatis terram.* (**Croiset**, *Réflex. chrét.*)

[Orgueil des grands]. — Les grands n'aiment à juger d'eux que par ce qui les distingue et les élève, et ils ne peuvent souffrir les égalités qui confondent leur condition avec celle des autres hommes, et qui les rapprochent d'eux à mesure qu'ils s'en veulent éloigner. Ils prennent des précautions infinies pour prévenir les infirmités qui les rendent semblables aux autres; leur orgueil leur fait désavouer jusqu'au sentiment qu'ils ont pour la plupart des plaisirs qui leur sont communs, et les oblige d'y chercher toujours des raffinements pour les travestir et pour y faire trouver des différences. Tout ce qu'il y a de gens qui les environnent ne s'étudient qu'à leur faire perdre par des louanges intéressées, l'idée véritable de ce qu'ils sont, et qu'à les entretenir dans la fausse idée de ce qu'ils ne sont pas. Les soumissions et les hommages qu'on leur rend ne leur sont agréables que parce qu'ils contribuent à les cacher à eux-mêmes et à les faire vivre dans l'oubli de leur néant.

Souvent les grands, au lieu de juger d'eux par le témoignage intérieur de la nature humaine, qui leur parle en cent manières différentes, se remplissent de ténèbres durant cette vie ; ils font le mal sans en vouloir pénétrer les suites et l'étendue : comme si, par une prérogative particulière de leur condition, il leur était permis, pendant qu'il est défendu aux autres : de sorte que, après n'avoir été occupés durant un certain nombre d'années que de leurs plaisirs et d'une vaine chimère de grandeur qui les abuse et les rend méconnaissables à eux-mêmes, ils se trouvent tout d'un coup entre les bras de la mort, sans avoir ni pratiqué ni connu les moindres devoirs du christianisme. Leurs yeux s'ouvrent quand il n'est plus temps; leur grandeur s'évanouit et les abandonne, et ils se reconnaissent alors indigents et misérables comme les autres hommes. Ils s'aperçoivent trop tard qu'on les a trompés en les flattant, qu'on ne leur a donné que des louanges empoisonnées. (**Pic**, *de l'éducation des princes*).

[La loi est aussi pour les grands]. — Attendez-vous, chrétiens, qu'en considération du rang que vous occupez sur la terre Dieu vous dise, comme Assuérus à Esther, que la loi n'est pas pour vous, mais pour tout le reste du monde ? *Non pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* Ah ! vous n'attendez pas de la bouche du Seigneur cette vaine distinction ; vous vous la faites bien vous-mêmes, et de votre propre autorité. Ne renvoyez-vous pas l'austérité aux solitaires, la prière aux oisifs, la douceur aux imbéciles, la patience aux affligés ? Comprenez cependant que c'est aux hautes conditions, beaucoup plus qu'aux inférieures, que l'Evangile est adressé ; qu'il est fait principalement pour les grands et les heureux du monde. Car à qui l'Evangile ordonne-t-il principalement le jeûne et la mortification, sinon à ceux dont la vie est remplie de délicatesse ! A qui ordonne-t-il l'humilité, sinon à ceux qui sont entourés des respects et des hommages des hommes, au milieu par conséquent des piéges de la vanité ? A qui ordonne-t-il l'aumône et l'esprit de charité, sinon à ceux

qui vivent dans l'opulence? A qui ordonne-t-il le pardon, l'oubli des injures, sinon à ceux que de grands intérêts exposent à de grandes inimitiés? A qui ordonne-t-il la vigilance et la prière, sinon à ceux qui sont pressés des plus fortes tentations? (**Le P. De Larue**).

[Respect humain]. — Grands du siècle, vous qui êtes établis de Dieu pour vous faire obéir et pour vous faire imiter, comment pouvez-vous, dès votre plus tendre jeunesse, vous laisser gouverner par le respect humain? vous laisser dire à l'oreille, par vos flatteurs, que c'est par tels et tels moyens, telles et telles passions, qu'il faut vous insinuer dans les bonnes grâces du monde? Et! n'êtes-vous pas nés pour dominer sur le monde? Est-ce à vous à vous régler sur lui? C'est lui qui doit prendre de vous sa forme; il sera tel que vous le formerez par vos bons ou mauvais exemples. Dès que vous voudrez soutenir la droiture de vos sentiments naturels et la noble éducation que vous avez eue, ce monde sera trop heureux d'en passer par où vous voudrez, et de vous aimer vertueux, plus sans comparaison qu'il ne vous aimerait complaisant à ses folies. Ah! Seigneur, vous nous faites naître avec un respect si fort, une si violente et si tendre inclination pour nos princes: que ne leur faites-vous sentir toute l'étendue de leur pouvoir, ce qu'ils peuvent sur nous par l'éclat d'une belle vie, et l'empire que la vertu leur peut donner sur les cœurs! (*Le même*).

[Egalité devant Dieu]. — Dieu veut qu'en le priant nous l'appelions tous notre Père. Les plus grands ne le peuvent dire avec vérité, s'ils ne reconnaissent les plus petits pour leurs frères. Ceux qui sont d'une basse naissance ne doivent point rougir après cela, et ceux qui sont d'une naissance illustre ne doivent plus s'élever et s'enfler d'orgueil. Mais si les grands ne doivent pas s'élever au-dessus des petits, les petits non plus ne doivent pas refuser de rendre aux grands les services qu'ils leur doivent, selon le rang de leur condition. Le Fils de Dieu n'a pas prétendu détruire la subordination des états, mais la perfectionner par la sainte égalité qu'il veut faire régner dans le monde. Cette égalité n'étant fondée que sur la charité, ou, pour mieux dire, n'étant que la charité même, si elle était bien observée, quelle paix, quel calme ne produirait-elle pas dans les familles, entre les serviteurs et les maîtres, entre les supérieurs et les inférieurs, entre les enfants et leurs parents, Chaque maison, chaque ville, chaque province, chaque royaume, le monde entier, serait alors une parfaite image du ciel. (*Manière de réciter l'Oraison Dominicale*).

[Fuite des honneurs]. — Nous ne connaissons personne qui ait été véritablement éclairé de Dieu et qui n'ait fui les charges et les grands emplois du monde. Ceux qui n'ont pas la lumière droite ne voient rien de si évident que leurs talents et leur habileté pour les grandes charges qu'ils désirent avec ardeur. En cela même il est aisé de voir leur extrême aveu-

glement, causé par l'ambition qui les pousse à s'avancer dans des états sublimes, dont ils sont dès-là tout-à-fait indignes. Mais, faute de se connaître, de comprendre le danger des postes distingués, et d'entrer dans les considérations profondes des vérités du salut ; ils demeurent dans cette dangereuse illusion de leur prétendue capacité, causée par la profonde estime qu'ils ont de je ne sais quel mérite dont ils se croient pourvus, sans prendre garde aux dangers qu'ils courent de perdre leurs âmes. (**Le P. Surin**, *Dialogues spirituels*).

[Des grands fidèles à Dieu]. — Quelles actions de grâces ne doivent pas rendre au Père éternel les grands du monde qui, par sa miséricorde, se trouvent assez forts pour résister à cette corruption du cœur humain, qui ne se perdent point dans la vanité de leurs pensées ; qui, dans l'élévation de leur rang, conservent toujours envers Dieu une profonde humilité d'esprit, et qui ne s'écartent jamais de la dépendance qu'ils doivent avoir à son égard ! dépendance dans les délibérations, pour le consulter dans les entreprises, pour le suivre dans les heureux succès, pour s'humilier dans les événements fâcheux ; répétant, dans toutes les vicissitudes de la vie, ces paroles du Roi-Prophète : *Nonne* Deo *subjecta erit anima mea ?* Pourquoi mon âme ne sera-t-elle pas soumise au Seigneur, puisqu'il est le Dieu de mon salut, le principe de mon être et l'unique objet de toutes mes espérances ? (**Tiberges**).

[Origine de la royauté]. — Si les hommes étaient demeurés dans l'innocence où Dieu les avait créés, il n'y aurait point eu de rois parmi eux ; naissant tous égaux, ils auraient vécu dans l'égalité. Mais, le péché les ayant fait déchoir de cet état, chacun voulut dominer et se faire le maître des autres. En vain la voix de la nature, pour réveiller en eux les sentiments d'équité que le Créateur avait imprimés dans leur cœur, leur criait : « Ne faites tort à personne ; respectez en vos frères l'image de la Divinité : » ils n'écoutaient que l'injustice de leurs passions. L'ambition, l'intérêt, la haine, la vengeance, le meurtre, et tous les plus affreux déréglements, se répandirent sur la terre comme des torrents impétueux, et causèrent mille ravages dont le genre humain fut inondé. Pour arrêter tous ces désordres, les hommes convinrent de s'assujettir à quelques-uns d'entre eux, auxquels ils donnèrent le droit de gouverner. Ainsi les rois furent établis pour être les arbitres de la foi publique, pour maintenir les faibles contre l'oppression des plus forts, pour terminer les différends des particuliers, fixer leurs prétentions et faire rendre à chacun ce qui lui appartient. Voilà l'origine de la royauté. Mais cet établissement ne pouvait être ni légitime ni durable, si Dieu, souverain maître de la vie et de la mort, ne l'avait confirmé, en communiquant aux rois sa puissance et le droit de juger les hommes, d'imposer des peines aux crimes

et de punir ceux qui troublent l'ordre de la société civile. (*Discours à l'Académie*, *Année* 1705).

[Prière d'un grand]. — « Accordez-nous la grâce, ô mon DIEU, de connaître parfaitement et ce que vous êtes et ce que nous sommes; la Majesté infinie de votre grandeur et le néant de la nôtre : *Noverim te*, *noverim me ;* afin qu'étant pleinement convaincus que toute notre grandeur n'est qu'une participation de la vôtre, que vous nous avez communiquée pour votre gloire et pour la sanctification de ceux aux yeux desquels elle nous fait briller, nous puissions être efficacement excités à nous en servir pour édifier le prochain et pour vous glorifier, en nous dépouillant souvent devant vous de la grandeur que vous avez attachée à notre condition, en reconnaissant souvent en votre présence qu'elle vous appartient, et non pas à nous, qu'elle n'est que comme un rayon de votre gloire, et en ne nous en servant jamais que pour rendre les vertus honorables et pour engager les autres à les pratiquer. » C'est ainsi que doivent s'humilier devant DIEU les personnes élevées au-dessus des autres, parce que l'honneur attaché à la condition des grands fait qu'on se porte avec plaisir à les imiter. L'assiduité aux choses saintes, la participation fréquente aux sacrements, la modestie des habits, la fuite des divertissements dangereux, l'observation exacte des lois divines, des préceptes de l'Eglise et des maximes de l'Evangile, paraissant dans la conduite des personnes d'une condition relevée, le respect humain n'a plus rien qui puisse empêcher les âmes faibles de pratiquer toutes ces choses. (*Manière de réciter l'Oraison Dominicale*).

[Le devoir observé]. — Ce n'est pas assez, pour réussir dans les grands emplois, d'y être appelé de DIEU : il faut encore savoir s'y comporter avec sagesse et modestie, selon le conseil que le SAINT-ESPRIT donne aux gens du monde : « Plus vous êtes grands, dit-il, plus abaissez-vous, non pas de corps, mais de cœur. » C'est aussi le sentiment de S. Augustin. Il faut, dit-il, qu'une personne élevée en quelque dignité garde son rang devant le monde, mais que devant DIEU elle ne se regarde que comme la dernière de tous. Un homme, en effet, véritablement sage, doit toujours estimer les autres meilleurs que lui et plus grands que lui, parce que, à proprement parler, nul ne peut être véritablement grand que celui qui l'est devant DIEU. Or, plus on a de vertu, plus on est grand devant DIEU : car DIEU ne juge point des personnes par leurs charges, par leurs dignités, par leurs richesses, par leur crédit ni par leur réputation, mais par leurs vertus, qui font seules tout leur mérite. On n'est donc véritablement grand qu'à proportion qu'on est vertueux, et ceux-là méritent seuls d'être préférés aux autres qui les surpassent en vertu. (**Bellarmin**, *Opuscules*).

[Vanité de la grandeur]. — La vapeur, élevée en haut par la vertu du soleil,

a quelquefois d'assez belles apparences, et elle fait pour ceux qui la regardent une scène très-agréable : mais, après tout, combien dure ce faux éclat qui éblouit les yeux ? un moment. *Vapor est ad modicum parens.* La vapeur ne peut se soutenir par elle-même ; elle cède aux plus légers efforts, et tout-à-coup elle se dissipe et s'évanouit. Homme mortel, fussiez-vous assis sur le trône le plus élevé de l'univers, songez que vous allez disparaître : *Elevati sunt ad modicum, et non subsistent.* (Job. XXIV). Aujourd'hui dans la pompe et dans la splendeur, recherché, aimé, adoré des grands et du peuple, demain dans les ténèbres du tombeau, rongé, dévoré par les vers. Tant de grands capitaines, tant de puissants monarques, ont rempli la terre du bruit de leurs exploits : que reste-t-il d'eux maintenant ? le souvenir de leur nom est même effacé.

Quelle est la folie du monde, de courir, comme on fait, avec tant d'ardeur après ces honneurs misérables ! Ce qu'on appelle parmi les hommes dignité, grandeur, gloire, qu'est-ce devant DIEU ? abomination : *Quod hominibus altum est, abominatio est ante* DEUM. (Luc. XVI). Oh ! si vous vous imprimiez bien profondément dans l'esprit ces paroles de JÉSUS-CHRIST, la sagesse éternelle, vous commenceriez à juger bien autrement des choses que vous n'avez fait jusqu'ici : vous n'auriez garde de vous glorifier d'avoir humilié cet ennemi, d'avoir gagné ce procès, d'avoir obtenu cette charge, de l'avoir emporté sur ce compétiteur. Jetez les yeux sur tout ce qu'il y a de plus relevé dans le monde : commander aux autres, briller par l'éclat des emplois, avoir un train superbe, faire de magnifiques dépenses ; enfin tout ce qui flatte l'ambition des hommes et qui est grand à leurs yeux : tout cela sans exception est abomination devant DIEU.

Pour se convaincre pleinement de la vanité des choses du monde, il faudrait souvent s'interroger soi-même sur la destinée des grands de la terre. *Ubi sunt principes gentium ?* demande le prophète Baruch ; où sont maintenant les Césars, les Augustes, les Alexandres, et tant d'autres qui ont rempli l'univers du bruit de leur nom et de l'éclat de leur puissance ? Leurs couronnes, leurs conquêtes, leurs flatteurs, leurs richesses, rien de tout cela ne les a suivis. *Exterminati sunt*, répond le même prophète. Le tombeau fut tout ce qui leur resta à la mort dans ce monde visible : ces tombeaux mêmes ne subsistent plus aujourd'hui, et nous ne conservons pas seulement les cendres de ces divinités de la terre. Ainsi, toute leur grandeur est anéantie : *Exterminati sunt.* Que conclure de cette considération ? la plus importante des vérités : savoir, qu'on ne peut rechercher les biens fragiles du siècle, au mépris des biens éternels, sans faire la plus haute de toutes les folies. (**Ségneri**, *Méditations*).

[L'élévation gâte le cœur]. — Cet homme était né avec d'heureuses dispositions pour la vertu : tendre sur les misères du prochain, affable, modeste, complaisant, doux, condescendant. Tant qu'il s'est contenu dans la médio-

crité, on ne l'a jamais vu se démentir en rien. Il ennoblissait ces précieux avantages de la nature, par le bon usage qu'il faisait des dons de la grâce, parce qu'il mettait à profit toutes les faveurs qu'il recevait du Ciel. C'était un modèle que tout honnête homme et tout fervent chrétien pouvaient en sûreté se proposer d'imiter. Aujourd'hui, le hasard, la faveur, la protection de quelque personne de distinction qui connaissait son mérite, sa vertu si vous voulez, le placent dans un rang élevé : ce n'est plus le même homme. La raison est bannie de ses conseils; la fierté, la jalousie, la haine, s'emparent de son cœur : c'est un homme violent, intraitable, méprisant, vindicatif, qui ne suit plus que les mouvements d'une passion brutale ; en un mot, personne ne peut plus vivre avec lui, tant cet homme est changé. *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (Ps. 48). Par quel charme a pu s'opérer un changement si subit? Cette place d'honneur est-elle infectée d'un poison secret qui mette hors d'eux-mêmes ceux qui osent s'y élever? Non : les emplois les plus brillants ne sont point incompatibles avec la pratique des vertus chrétiennes ou civiles, et cet homme avait dans ses bonnes dispositions une ressource suffisante, s'il n'eût eu à se précautionner que contre le vain éclat de sa nouvelle fortune. Mais sa vertu n'a pas été à l'épreuve de la flatterie, et ce poison subtil a renversé toute l'économie de tant de dispositions exquises dont DIEU avait pris plaisir à l'orner. Environné d'un monde de lâches adulateurs qui ne tendaient qu'à le séduire par de vains et intéressés compliments pour en obtenir quelque faveur, il n'a plus regardé le vice que dans des miroirs trompeurs : au lieu de cette forme hideuse sous laquelle il l'envisageait autrefois, il ne l'a plus aperçu que sous le voile de bienséance d'état, de maintien d'autorité, tout au plus de faiblesse légère, attachée à la condition des grands. Pour se défendre de la séduction, il faudrait qu'un ami fidèle eût le courage de lui mettre devant les yeux le miroir de la vérité, où il pût se voir au naturel, tel qu'il est : et c'est ce que les grands du monde ne sauraient espérer. Qu'ils se considèrent donc dans le portrait que le SAINT-ESPRIT, leur présente ici : *Homo*, *cùm in honore esset*, *comparatus est* etc. (Ségneri, *Méditations*).

[L'humilité rare parmi les grands]. — L'orgueil, dit un Père de l'Eglise, se plaît dans les grandes âmes et dans le cœur des personnes élevées : *Superbia sublimes appetit mentes.* Tant de causes concourent pour inspirer ce vice aux grands, que, quand ils sont humbles, on peut regarder leur vertu comme un miracle. Tout ce qui les environne les applique à eux-mêmes comme à quelque chose de grand, et détourne ensuite leur vue de tout ce qui pourrait les rabaisser dans leur pensée. On les flatte jusque dans leurs vices : *Desinunt esse probri loco purpurata flagitia.* On grossit, pour leur plaire, les plus petits avantages qu'ils possèdent; les vérités ne viennent à eux que comme les tributs des peuples, qui diminuent notable-

ment dans toutes les mains par où ils passent. Tout dépend d'eux, tout plie sous eux : de sorte que ces impressions, jointes à l'amour-propre, qui flatte si agréablement les portraits qu'il nous fait de nous-mêm es, rendent l'humilité chrétienne si rare et si difficile dans la grandeur, qu'elle y est un prodige de la grâce.

C'est de-là que, dans les saintes Ecritures, la grandeur est battue de tant de foudres et de tant de menaces, que, si les grands y faisaient réflexion, ce serait à leurs yeux un véritable malheur d'être né grand. « Ce qui est grand aux yeux des hommes, dit le Sauveur, est abominable devant Dieu. » Un des plus tristes spectacles du jugement général, dit Isaïe, sera de voir la consternation et l'anéantissement de ceux que la grandeur humaine aura élevés dans le monde ; et, dans l'enfer, les plus rigoureux supplices seront pour les grands et les puissants de la terre. Ce n'est pas que Dieu haïsse la grandeur en elle-même ; mais c'est qu'il hait l'orgueil; et, comme la grandeur est souvent, par la corruption du cœur humain, la matière dont ce péché se forme, c'est pour ce sujet qu'elle est, selon la sagesse éternelle, en abomination devant Dieu. **(Le P. Archange Enguerrand).**

Qui ne voit combien vaines, combien courtes et combien fragiles sont ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, grands de la terre, et demeurez dans votre poussière. Si, quelques générations, que dis-je? si, quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, etc. **(Bossuet).**

[Tout vient de Dieu]. — Toute puissance vient de Dieu, et ce n'est que par lui que subsistent les royaumes et les princes qui les gouvernent : *Non est potestas nisi à* Deo. La Providence, qui veille sur les différentes conditions de la vie et sur tous les hommes en général, prend un soin particulier des monarchies et des têtes couronnées. Les rois ont besoin de plus grandes grâces pour conduire les peuples qu'il n'en faut aux peuples pour obéir aux rois. Plus on est élevé dans le monde, plus on a besoin des faveurs du Ciel pour remplir ses devoirs et pour se maintenir dans son élévation. En vain l'orgueil, inséparable des trônes et des grandeurs, tâche de persuader l'indépendance aux grands de la terre ; en vain ils se flattent d'avoir dans les règles de la politique des moyens capables de prévenir les grandes révolutions : esprit de l'homme, avec tous tes raffinements et tes subtilités; prudence humaine, avec toutes tes précautions et tes ressources; vous pouvez bien favoriser quelquefois les rois dans leurs entreprises, mais vous ne suffisez pas pour les affermir sur le trône. Si le Ciel ne répand ses bénédictions sur les souverains, tous les efforts qu'ils font pour conserver leurs Etats seront sans effet. Comme

c'est Dieu qui les leur a donnés, il n'y a que Dieu qui puisse les en dépouiller, ou empêcher que d'autres ne les usurpent. (*Discours à l'Académie, Année* 1705).

[Dangers de la grandeur]. — Dans quels malheurs et dans quels désordres ne tombent point les princes et les grands du monde, quand ils n'écoutent pas volontiers la vérité ! Livrés alors à toutes les passions, ils n'ont plus de règle certaine ni de conduite assurée. La flatterie les corrompt, la politique les trompe, le mauvais conseil les préoccupe ; leurs meilleurs amis deviennent suspects, et leurs plus dangereux ennemis entrent dans leur plus intime confidence. Ils dégradent toutes les vertus, et mettent en honneur tous les vices et les déréglements les plus honteux. L'ambition passe pour une louable ardeur, la vengeance pour un généreux ressentiment, l'artifice pour un moyen efficace de réussir. La piété n'est qu'un nom, la religion qu'un prétexte, et la franchise qu'une grossière simplicité. L'effroi s'empare alors des esprits de toutes les personnes vertueuses, et l'inquiétude de tous les cœurs, personne ne sachant plus à quoi s'en tenir pour le présent, ni à quoi s'attendre pour l'avenir. Plus de fidélité dans les promesses, plus de sûreté dans les confidences, plus d'assurance dans les traités. Tout le peuple est saisi de crainte et de frayeur, voyant l'iniquité sur le trône, d'où la justice et la piété sont entièrement bannies. Enfin, tous les crimes inondent un Etat, parce que l'impiété, régnant et marchant au-devant du peuple, leur ouvre partout un passage. (*Discours à l'Académie, année* 1705).

[Prier pour les supérieurs]. Les inférieurs ont un intérêt particulier que ceux qui les gouvernent aient les qualités nécessaires pour attirer sur eux les grâces dont ils ont besoin. Ce n'est guère un moindre avantage, dans l'ordre civil, que d'avoir de bons juges, de bons magistrats, de bons souverains. On ne peut trop demander à Dieu des uns et des autres. Ceux qui n'ont pas ce bonheur doivent beaucoup prier Dieu, afin qu'il y supplée par les voies qu'il connaît et dont il ne manque jamais. Et ceux qui ont ce bonheur doivent mettre une bonne partie de leur dévotion à attirer sur eux, par leurs prières, les bénédictions du Ciel, puisque c'est le moyen de les attirer sur soi-même. Demandons à Dieu pour les rois et les souverains qu'ils soient d'autant plus assujettis à Dieu dans le gouvernement de l'Etat qu'ils sont moins dépendants des hommes, afin que, sous leur autorité, l'Eglise puisse mener une vie paisible et tranquille dans toute sorte de piété et d'honnêteté. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Pourquoi on respecte les grands]. — C'est une question qu'on pourrait proposer ; par où les grands sont-ils dignes de respect ? Ce n'est ni par leurs richesses, ni par leurs plaisirs, ni par leur pompe. C'est par la part qu'ils ont à la royauté de Dieu, que l'on doit honorer en leur personne, selon la

mesure où ils la possèdent. C'est par l'ordre dans lequel Dieu les a placés et qu'il a disposé par sa Providence. Ainsi, cette soumission ayant pour objet une chose qui est vraiment digne de respect, elle ne doit pas seulement être extérieure et de pure cérémonie ; mais elle doit aussi être intérieure ; c'est-à-dire qu'elle doit enfermer la reconnaissance d'une supériorité et d'une grandeur réelle dans ceux qu'on honore. C'est pourquoi l'Apôtre recommande aux chrétiens d'être assujettis aux puissances, non-seulement par la crainte de la peine, mais aussi par un motif de conscience : *Non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam.* (*Essais de morale*).

[Avis de S. Bernard aux grands de la terre]. Voici en quels termes S. Bernard, au lieu de féliciter un de ses disciples qui venait d'être placé sur le premier trône de l'Eglise, lui en témoignait sa douleur. « Il est vrai, Saint-Père, j'ai participé extérieurement à la joie publique de votre exaltation ; mais j'en ai gémi et je m'en suis affligé pour vous, dans le secret de mon cœur ; car je ne puis considérer le rang que vous tenez que je n'appréhende la chute. Plus votre dignité est éminente, plus le précipice me paraît affreux. Je regarde ce que vous êtes, et je mesure par-là ce que vous avez à craindre, parce qu'il est écrit que, l'homme étant dans l'honneur, il s'est méconnu. *Homo, cùm in honore esset, non intellexit.* Bien loin donc de vous enfler de votre état, humiliez-vous, de peur que vous ne soyiez un jour obligé, mais trop tard, de dire avec David : Ah ! Seigneur, c'est par un effet de votre colère que vous m'avez élevé, et qu'en m'élevant vous m'avez brisé comme un vase fragile : *Ne fortè contingat tibi miserabilem illam emittere vocem : A facie iræ indignationis tuæ elevans allisisti me.* Car vous êtes maintenant dans la place la plus honorable, mais non pas la plus sûre. » (**Bourdaloue**, *Dominicale*).

[Soumission à Dieu]. Voici comment Tertullien parlait aux Antonins et aux Sévères, tout idolâtres qu'ils étaient. Il ne croyait pas les flatter en les mettant au-dessus de tous les hommes et même de tous les dieux. Au-dessus de tous les hommes, parce qu'ils étaient empereurs et qu'ils commandaient aux hommes. Au-dessus de tous les dieux, parce qu'ils étaient vivants, et que les dieux, disait-il, n'étaient que des hommes morts : *Ante omnes et super omnes. Quidni? cùm super omnes homines, qui utique vivunt, et mortuis antestant.* Il ne craignait pas cependant, quoiqu'à la vue des fers et des bûchers, de représenter à ces empereurs idolâtres qu'il y a un Dieu éternel, un Dieu vivant, un Dieu qu'ils connaissaient eux-mêmes pour le seul Dieu, l'auteur et le conservateur de leur puissance. Que ce Dieu était le premier puissant, eux les seconds, ou les premiers après lui : *A quo sunt secundi, post quem primi.* Qu'ils ne pouvaient ignorer cette subordination, puisque, pouvant tout sur tout le reste du monde, iis sentaient qu'ils ne pouvaient rien sur ce Dieu, duquel ils tenaient leur vie et leur pouvoir : *Adversùs quem valere non possunt, per hunc se valere cognoscunt.* Surtout,

qu'ils devaient être convaincus que cette subordination, loin de leur être honteuse, était la source de leur gloire et de leur grandeur, puiqu'en effet ils n'étaient grands que parce qu'ils étaient et se reconnaissaient plus petits que Dieu : *Ideò magnus est quia cœlo minor est.*

Si Moïse, envoyé pour apprendre aux Hébreux la loi de Dieu, se fût servi pour établir l'idolâtrie de la même puissance dont l'Eternel l'avait armé ; si Josué, choisi de Dieu pour élever Israël sur les ruines des Jébuséens et des Amalécites, se fût servi, pour étendre leur empire, des mêmes armes dont Dieu lui avait confié le commandement : quelle trahison ! quelle perfidie ! Or, voilà, grands de la terre, ce que vous faites tous les jours quand vous employez le crédit que Dieu vous a donné sur les faibles à faire valoir vos droits, au préjudice de ceux de Dieu ; quand vous comptez pour rien les désordres de vos domestiques, l'avarice de vos officiers, l'impiété de vos sujets, pourvu qu'ils soient souples sous le joug et toujours prompts à vos ordres ; quand avec une délicatesse extrême sur les injures que l'on vous fait vous joignez l'indifférence et l'insensibilité sur celles que l'on fait à Dieu. Vous êtes puissants, mais sous Dieu ; vous n'êtes donc puissants que pour servir tout à Dieu. (**Le P. de la Rue**).

[Eclat permis aux grands]. Ne croyez pas, je vous prie, Messieurs, que je prétende condamner dans ce discours cet éclat juste et réglé qui est dû à la naissance, au rang et à la dignité. Je sais que les personnes élevées au-dessus des autres peuvent soutenir leur élévation par un appareil extérieur qui ne blesse point l'Evangile ; l'ordre le demande, et la loi de Dieu ne le défend pas. La soumission pourrait languir, si elle n'était réveillée par cette pompe qui la tient dans le devoir ; l'indocilité oublierait aisément une autorité qui ne ferait point de bruit. Telle est la faiblesse humaine ; elle a besoin d'un dehors qui frappe, soit pour maintenir le commandement soit pour adoucir l'obéissance. Vivez, grands du monde, personnes élevées en dignité ; paraissez d'une manière convenable à votre état : ce n'est point ce que j'ai à vous reprocher. Sur quoi je suis obligé de vous blâmer, c'est sur ces excès qui vont au-delà de votre condition, qui choquent la modestie, qui entretiennent vos passions, et qui font triompher l'esprit du monde. (**Le P. la Pesse**, *Sermon sur le luxe*).

H.

HABITS

LUXE ET IMMODESTIE DES HABITS

Ornements, — Parures, — Modes

AVERTISSEMENT.

L'excès où le luxe *a porté la passion des* parures *et des* ajustements, *en ce siècle, oblige sans doute les prédicateurs à s'opposer à ce désordre, mais aussi il leur fournit un riche sujet d'exercer leur zèle et leur éloquence tout à la fois. Je puis même dire qu'il n'y en a point qui donne plus beau champ, et une plus ample matière à un discoars fleuri et utile en même temps, et sur lequel plusieurs SS. Pères, comme S. Cyprien, S. Chrysostôme et Tertullien, ont triomphé.*

Pour cela, j'ai cru que je devais traiter du luxe des habits *en particulier, sans le renfermer sous le titre général du luxe, qui comprend celui de la table, du train, des ameublements, etc., dont on ne peut parler qu'en passant dans d'autres discours. On ne doit pas néanmoins se borner tellement au luxe des habits qu'on ne parle aussi de l'immodestie qui l'accompagne ordinairement, dans ces modes qui choquent la pudeur et la bienséance. Mais il faut remarquer que, encore que ce luxe, en matière d'habillements, soit commun à l'un*

et à l'autre sexe, c'est pourtant dans les femmes que de tout temps il a été plus ordinaire, et est monté à de plus grands excès. C'est pourquoi on ne doit pas s'étonner si presque tout ce que nous en dirons les regarde plus particulièrement.

Le prédicateur doit seulement se donner de garde de descendre trop dans le détail des modes et des ajustements inventés depuis peu, et de prononcer certains noms de coiffures, d'habillements et d'autres bagatelles, qui sont propres à tourner en ridicule les femmes mondaines, mais qui conviennent peu à la gravité de la chaire, et qui, en faisant rire les auditeurs, ne leur inspireraient pas l'indignation qu'ils doivent concevoir contre un désordre si grand, si universel, et qui est la cause de tant de crimes.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Les deux passions que les hommes s'efforcent davantage de cacher aux yeux du monde, et auxquelles néanmoins ils se laissent le plus souvent dominer sont l'amour de la vaine gloire et l'amour déshonnête. Les plus vains et les plus avides de louanges font semblant de les refuser par une modestie affectée, et ceux dont le cœur est le plus corrompu par l'impureté ont honte de faire paraître les pensées infâmes et les désirs criminels qu'ils couvent secrètement dans eux-mêmes. Ce sont cependant ces deux passions et ces deux vices que nous ne rougissons point de découvrir publiquement, et de faire connaître à tout le monde, l'un par le luxe et la pompe, et l'autre par l'immodestie des habits. C'est le sujet et le partage de ce discours.

Première partie. — L'orgueil étant odieux à Dieu et aux hommes, et l'ostentation rendant un homme vain, méprisable aux yeux du monde, il ne faut pas s'étonner si celui qui a la vanité en tête fait ce qu'il peut pour cacher cette passion, et en dérober la connaissance à ceux qui ne concevraient que du mépris pour lui s'ils s'en apercevaient. Ce qui fait que ceux qui sont les plus passionnés pour la vaine gloire et les plus pleins de l'estime d'eux-mêmes se couvrent souvent du manteau de l'humilité pour s'attirer l'estime et l'approbation des autres, en refusant les louanges qu'on leur donne, et protestant qu'ils ne les méritent pas. Mais c'est ce même vice et cette même passion, si fortement enracinée dans le cœur, qu'ils publient et qu'ils exposent à la vue de tout le monde par le luxe de leurs habits magnifiques et somptueux : en quoi ils font paraître : —

1°. La vanité la plus injuste, la plus indigne, la plus mal fondée, puisque, les habits étant une peine et une marque du péché du premier homme, et comme une dégradation du glorieux état où Dieu l'avait créé, c'est une vanité indigne de se glorifier du sujet de son ignominie et de sa confusion. — 2°. C'est une vanité et une ostentation ridicule de tirer de la gloire, non de son mérite, de ses vertus et des ornements de l'âme, qui peuvent élever une âme au-dessus de sa naissance ou de sa condition, mais de l'emprunter ou de la mendier à des choses extérieures qui ne rendent ni plus vertueux ni plus parfait, et même qui peuvent nous être communes avec les plus méprisables des hommes. — 3°. Cette vanité est la plus déraisonnable, qui marque le plus de faiblesse d'esprit, de se parer des choses qui en elles-mêmes sont viles et abjectes, et infiniment au-dessous de lui ; savoir, de la dépouille des animaux et des excréments des vers, auxquels l'opinion des hommes a donné le prix. — De voir donc qu'un homme s'en fasse un sujet de gloire, qu'il prétende se faire valoir par-là, se donner du crédit et de l'autorité, se faire admirer et s'attirer les regards de tout le monde, c'est la dernière faiblesse d'esprit, et un entier renversement de la raison.

Seconde partie. — Comme l'impureté et l'amour déshonnête ne donnent pas moins de confusion à une personne que la vanité et l'ostentation quand on laisse entrevoir par quelque indice cette honteuse passion, et que la nature a particulièrement inspiré la pudeur aux femmes, sans laquelle on verrait un étrange dérèglement et une corruption générale, je crois que rien n'est plus capable de les détourner de la passion qu'elles ont pour les parures et pour les ajustements que de leur faire voir qu'elles découvrent par-là : la passion, qui leur est la plus honteuse, et qui peut davantage les déshonorer. Or, c'est ce que fait l'immodestie des habits. — 1°. Parce qu'elles ne s'habillent de la sorte et ne se parent que pour plaire et pour se rendre plus agréables à ceux qui jetteront les yeux sur elles. Car, quoi qu'elles disent, et quelques autres raisons qu'elles en apportent, ce ne sont que des prétextes pour couvrir ce dessein, le plus criminel comme il est le plus ordinaire. Or, une femme qui veut plaire et inspirer de l'amour montre qu'elle n'est pas éloignée d'en prendre, et n'est pas trop chaste, dès qu'elle s'expose au danger d'être séduite par les complaisances, les assiduités et les cajoleries de ceux à qui elle prétend plaire. — 2°. Parce que l'immodestie de leurs habits, ces modes scandaleuses et ces nudités qu'elles affectent, sont des marques assez évidentes de la corruption de leur cœur. — 3°. En servant de scandale aux hommes, elles sont coupables de tous les crimes qu'elles leur font commettre en cette matière. Outre que, si elles avaient bien à cœur une vertu qui est l'honneur et la gloire de leur sexe, il n'y aurait ni condition ni état ni coutume ni aucune considération, qui les pût obliger à trahir leur devoir et leur conscience. — Il faut conclure par une exhortation aux jeunes filles à suivre en cela l'exemple des plus modestes, et que, si on permet à leur

âge quelques ajustements, de fuir ces immodesties scandaleuses, et ces afféteries indécentes.

—

II. — 1°. Le luxe des habits est une vanité ridicule et cruelle, pendant que tant de pauvres n'ont pas de quoi se couvrir ni de quoi se nourrir.

2°. C'est une transgression manifeste des promesses que nous avons faites au Baptême.

3°. Une marque de peu de pudeur. — En trois mots, le luxe et l'immodestie des habits est contraire à l'humilité chrétienne, contraire à la religion chrétienne, contraire à la modestie chrétienne.

—

III. — 1°. Par le luxe et l'immodestie des habits, on va contre la volonté de Dieu, dans l'institution des vêtements qu'il fit lui-même au premier homme après son péché.

2°. On perd souvent l'âme du prochain par le scandale qu'on lui donne.

3°. On donne des marques qu'on a soi-même livré son âme au péché, et que le cœur est corrompu.

—

IV. — 1°. Le grand soin qu'on a de parer le corps est d'ordinaire une marque du peu de soin qu'on prend de son âme.

2°. C'est une marque du peu de soin que les dames chrétiennes ont de leur réputation, et du peu de cas qu'elles font d'une vertu qui leur doit être plus chère que toutes les choses du monde.

3°. C'est une marque du peu de religion qu'on a dans le cœur, puisqu'on viole publiquement et impunément les promesses qu'on a faites en embrassant le christianisme.

—

V. — On demande quel péché c'est que le luxe des habits, contre lequel les prédicateurs se déchaînent si souvent, ou quelle loi on viole en se vêtant somptueusement : et je réponds ;

1°. Que c'est un renoncement public à la religion chrétienne que l'on a embrassée, et où l'on a promis, en l'embrassant, de renoncer aux pompes et aux vanités du monde.

2°. C'est un péché d'impureté qu'on excite par-là dans soi-même et dans les autres, par l'immodestie et les modes indécentes.

3°. C'est un péché de scandale qu'on donne aux autres.

VI. — 1°. Le luxe des habits est une honteuse et ridicule vanité, puisque les vêtements que nous portons sont les marques de notre péché et de notre rébellion dans le premier homme.

2°. C'est une superfluité criminelle, puisque la dépense que nous faisons en habits doit être employée à vêtir les pauvres.

3°. C'est un scandale pernicieux pour le prochain.

—

VII. — 1°. Les habits somptueux, et les ornements mondains qu'on y ajoute, sont un grand péché à raison de la fin qu'on s'y propose, qui est de plaire et de se rendre plus agréable : ce dont il est aisé de convaincre celles qui en usent, parce qu'elles ne se parent point quand elles sont seules, ou quand elles ne doivent point paraître en public.

2°. C'est un péché à raison du prix excessif qu'on y dépense, qui ruine souvent les familles, et qui oblige à faire des dettes qu'on ne peut ensuite acquitter.

3°. A raison de l'orgueil et des autres vices qu'ils excitent en nous et dans les autres.

—

VIII. — Comme les vêtements et les ornements qui les accompagnent sont indifférents en eux-mêmes, et que la morale même a fait une vertu de la propreté et de la bienséance avec laquelle on doit paraître et converser dans les compagnies, il y a trois règles principales à observer dans les habits et dans les ajustements.

La première est qu'ils soient sans scandale, sans artifice et sans luxe.

La seconde, qu'ils soient conformes et accommodés à la condition, à l'âge, et aux coutumes qui règnent.

La troisième, qu'ils soient accompagnés d'autres ornements, qui leur donnent un second éclat et qui les sanctifient : la pudeur, la modestie, la retenue.

—

IX. — 1°. Le luxe et le soin excessif des parures est la marque d'un petit esprit qui s'amuse à ces bagatelles et qui s'en occupe tout entier. D'où vient que c'est le génie des femmes.

2°. C'est la marque d'une personne peu réglée dans ses mœurs, et qui a du penchant au vice.

—

X. — 1°. Le mal que les femmes plus particulièrement commettent par cette vanité criminelle.

2°. Les désordres qu'elles font commettre, et dont elles sont ensuite coupables devant Dieu.

XI. — 1°. Le luxe des habits est une dépense superflue et criminelle dans les misères publiques, pendant que tant de pauvres gémissent et sont dans la dernière nécessité.

2°. C'est une oisiveté laborieuse et gênante, puisqu'on voit des personnes qui passent la moitié de la journée à s'habiller et à se coiffer, et l'autre moitié à rendre des visites, et à se montrer dans toutes les compagnies, et d'autres qui tiennent en haleine tous leurs domestiques pour les vêtir et préparer leurs ajustements.

3°. C'est une politesse messéante à cause des nudités scandaleuses et indécentes qu'elles font paraître, au scandale de tous ceux qui les voient en cet état.

—

XII. — 1°. Le luxe, et particulièrement celui des habits, est la peste et la corruption des états, qui ont commencé par-là à dégénérer de leur générosité, et à mépriser les lois qui les avaient rendus florissants.

2°. C'est la ruine des maisons et des familles, par la dépense excessive qu'il faut faire pour entretenir ce luxe.

3°. Une source d'injustices pour avoir de quoi y fournir, et la cause d'une infinité d'autres crimes.

—

XIII. — On peut ramasser tout ce que nous avons dit du luxe des habits en ces trois mots.

1°. C'est une marque de vanité.

2°. C'est une marque d'irréligion.

3°. Une marque de peu de probité.

—

XIV. — 1°. Le luxe des habits, au lieu de l'estime et de l'approbation des hommes, ne mérite que leur mépris : il est facile d'en apporter les raisons.

2°. — Il attire ordinairement les châtiments de Dieu, comme nous le voyons dans l'Ecriture : Il le punit par des pertes de biens en cette vie, et par d'horribles supplices en l'autre, comme nous l'apprenons de l'exemple du mauvais riche.

—

XV. — Le luxe nous fait oublier : — 1°. Que Dieu a donné des vêtements à l'homme pour l'humilier, et l'homme en fait un sujet de vanité.

2°. Il nous fait oublier le précepte de l'Apôtre, qui est de nous revêtir de Jésus-Christ. (Il faut expliquer ce que c'est, et en quoi le luxe des habits lui est contraire).

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères.] — **S. Cyprien** a fait un beau traité, *De habitu virginum* où l'on trouvera tout ce qu'on peut dire de plus curieux et de plus sensé sur ce sujet.

S. Ambroise, I *De Virginibus*, montre que c'est une grande folie de vouloir changer l'ouvrage de Dieu en se peignant le visage et en se parant d'habits précieux. — Il traite le même sujet dans son *Hexameron*, VI, 8. — *De Nabuthe Israëlita :* que c'est une cruauté d'être richement vêtu, pendant que les pauvres meurent de faim et manquent d'habits pour se couvrir. — *Comment. in* II *Timoth. :* vanité et inutilité des parures et des ajustements. — II *de Pœnitentiâ,* il dépeint le luxe des femmes de son temps.

S. Grégoire de Nazianze, *Serm. ad mulieres ambitiosiùs se exornantes,* en fait aussi une vive peinture.

Origène, *homil.* 4, sur ces paroles de S. Matthieu, *Exterminant facies suas,* s'élève fortement contre les femmes qui se servent du fard, etc.

Tertullien a fait un livre entier *De cultu mulierum,* où il semble avoir épuisé ce sujet. On connaît assez son génie et son style. — Au livre *De velandis Virginibus*, il dit encore des choses bien fortes et a de grands traits sur ce sujet.

Clément d'Alexandrie, en plusieurs endroits, mais particulièrement au liv. III *Pœdag.* chap. 2, décrit également le naturel et l'occupation des femmes sur les parures et les ornements de tête.

S. Jérôme, *Epist. ad Furiam*, parle contre le luxe, le fard et les habits somptueux des femmes. — *Epist. ad Lœtam*, il rapporte la punition terrible de Prætextata. — V. aussi *Epist. ad Eustochium.* — *Regula monac. ad Eustochium:* vanité des ajustements. — II *in* III *Isaiœ :* punition que Dieu fera un jour de cette vanité criminelle.

S. Grégoire de Nazianze, outre l'endroit que nous avons cité, dans le discours à la louange de Ste Gorgonie, rapporte le sentiment que cette sainte avait de tous les vains ornements de son sexe. — *Exhortat. ad Virgines:* combien la modestie des habits est préférable au luxe.

S. Augustin, *Sermon. 247 de tempore* : que le luxe des habits est vicieux dans les hommes et dans les femmes. — *Epist.* 73 *ad Possid. ;* vanité des ornements et des parures. — IV *Doctr. Chisti*, il parle encore de

cette matière. — II *Serm. Domini in monte:* soin excessif qu'ont les femmes de se parer.

S. Paulin, Lettre à Célantia.

S. Chrysostôme, *Homil.* 18 *in Genesim*, rapporte la première institution des habits, et fait un assez long discours sur le luxe et la magnificence que les hommes ont inventée. — Homél. 37 et 41 sur le même livre de la Genèse, il montre l'indignité qu'il y a d'être superbement vêtu. — Homélie 50 sur Matthieu : grandeur de ce péché et désordres qu'il cause. — In I *Timoth.:* combien c'est une vanité ridicule de se glorifier de la dépouille des animaux et de l'ouvrage des vers. — Homélie 4 sur la même Epître : c'est altérer et corrompre l'ouvrage de Dieu que de peindre ou farder son visage. — Homélie 8 sur la même Epître : contre les vains ornements, et contre l'impudence des femmes qui viennent à l'église pour se faire voir dans un état indécent. — Homélie 10 sur l'Epître aux Colossiens, Homélie 28 sur l'Epître aux Hébreux ; que nous devons nous contenter de nous vêtir honnêtement. — *Homil.* 21 *ad popul. Antioch :* que les femmes se trompent quand elles veulent paraître plus agréables par leurs ajustements mondains. — *Homil.* 3 *in* II *Thessal.*: des femmes qui paraissent indécemment vêtues dans les églises. — Homélie 60 sur S. Jean : que le soin qu'elles prennent de se parer déplaît à leurs maris, et que la modestie et le soin du ménage leur est plus agréable.—*Homil.* 25 *in Acta:* que le soin qu'elles prennent de parer leur corps est une preuve que leur âme est dénuée de vertus.—Homél. 30 sur l'Epître aux Romains ; qu'une femme vertueuse néglige tous ces vains ornements. — Homél. 18 sur l'Epître aux Corinthiens : qu'il est difficile, quand les corps sont si bien parés, que l'âme soit ornée de vertus ; et Homél. 29 sur l'Epître aux Hébreux. — Homél. 17 sur S. Matthieu : grandeur du crime des femmes qui se parent pour porter les hommes au péché.

S. Bernard, *Epist.* 113 *ad Sophiam virginem:* vanité qu'il y a de se parer de l'ouvrage des vers ; et il décrit les ornements des femmes mondaines de son temps.

S. Pacianus, *Parænesis ad Pœnitentiam:* que les habits somptueux et les vains ornements doivent être retranchés dans la pénitence des chrétiens.

[Livres spirituels, et autres]. — **S. François de Sales,** *Introduction à la vie dévote,* montre ce que la modestie et la bienséance peuvent permettre sur ce sujet.

Cambolas, *Le modèle de la vie chrétienne*, traité 2, chap. 2.

Dandinus, *Ethica sacra,* liv. 16, a un traité qui comprend onze chapitres ; *De cultu mulierum.*

Le P. Cordier, La famille Sainte, chap. 8, traite du règlement des habits, en 8 paragraphes, dans lesquels il a ramassé tout ce qu'on peut souhaiter sur cette matière.

Grenaille, *Bibliothèque des Dames.*

Le P. le Moine, *La dévotion aisée,* chap. 8, 9 et 10 donne de bonnes instructions sur ce sujet. — *Traité de la modestie,* où il parle amplement des habits.

Pipet, *Instructions chrétiennes* touchant le luxe et la vanité des femmes. Traité contre le luxe des coiffures.

Instructions pour les jeunes filles, par **M. Marquos**, docteur.

Livre intitulé *Extraits des ouvrages de plusieurs SS. Pères de l'Eglise,* 4e Traité sur le Luxe.

Fénélon, *De l'éducation des filles.*

[Les Prédicateurs]. — **Matthias Faber**, *Domin.* 2 *Adventûs, Concione* 8, apporte plusieurs raisons pour lesquelles on doit fuir et détester le luxe des habits.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne.

Sermons **Du P. de La Pesse**, du luxe en général, où il y a bien des choses sur le luxe des habits.

[Recueils]. **Louis de Grenade.** } Titulo *Ornatus.*
Busée. }
Drexellius, *De cultu corporis.*
Labatha. } Titulo *Ornatus.*
Summa Prædicantium. }

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Non induetur mulier veste virili, nec vir utatur veste fœmineâ ; abominabilis enim apud Deum *est qui facit hæc.* Deuteron, XXII, 5.

Une femme ne prendra point un habit d'homme, et un homme ne prendra point un habit de femme : car celui qui le fait est abominable devant Dieu.

Super vestem meam miserunt sortem. Ps. 21.

Ils ont partagé entre eux mes habits, et ont jeté ma robe au sort.

In vestitu ne glorieris unquàm, nec in die honoris tui extollaris. Eccli. XI, 4.

Ne vous glorifiez point de vos vêtements, et ne vous élevez point au jour où vous serez en honneur.

Amictus corporis et risus dentium et ingressus hominis enuntians de illo. Eccli. XIX, 27.

Le vêtement du corps, le ris des dents, et la démarche de l'homme font connaître quel il est.

Averte oculos tuos à muliere comptâ. Eccli. IX, 8.

Détournez vos yeux d'une femme parée.

Fortitudo et decor indumentum ejus. Proverb. XXXI, 25.

Elle est revêtue de force et de beauté.

Posui vestimentum meum cilicium. Ps. 86.

J'ai pris pour mon vêtement un cilice.

Filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi. Ps. 243.

Leurs filles sont parées et ornées comme des temples.

Ecce iste coopertus est auro et argento, et omnis spiritus non est in visceribus ejus. Habacuc. II, 19.

Cet homme est couvert au dehors d'or et d'argent, et il est au-dedans sans âme et sans vie. (Le prophète dit cela d'une idole.)

Ornamentum monilium suorum in superbiam posuerunt. Ezech. VII, 20.

Ils se sont servis de l'ornement de leurs colliers pour repaître leur orgueil.

De vestimento quid sollicit estis. Matth. VI, 28.

Pourquoi vous mettez-vous en peine pour le vêtement?

Considerate lilia agri... Dico autem vobis quoniam nec Salomon in omni gloriâ suâ coopertus est sicut unum ex istis. Ibid.

Considérez les lis des champs... Je vous déclare que Salomon même dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.

Quid existis in desertum videre? Hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. Matth. XI, 8.

Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? Un homme vêtu avec luxe et mollesse? Vous savez que ceux qui s'habillent de la sorte sont dans les maisons des rois.

Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circà lumbos suos. Id. III, 4.

Jean avait un habillement de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins.

Diviserunt vestimenta ejus, sortem mittentes. Id. XXVII, 35.

Ils partagèrent entre eux ses vêtements en les jetant au sort.

Ecce qui in veste pretiosâ sunt et deliciis, in domibus regum sunt. Luc. VII, 25.

Vous savez que ceux qui sont vêtus magnifiquement sont dans les palais des rois.

Homo quidam erat dives, qui induebatur purpurâ et bysso. Luc. XVI, 19.

Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin.

Sprevit autem illum Herodes, cum exercitu suo, et illusit indutum veste albâ. Id. XXIII, 11.

Hérode, avec son armée, le méprisa et, le traitant avec moquerie, le revêtit d'une robe blanche.

Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. Galat. III, 27.

Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu Jésus-Christ.

Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus. I Tim. VI, 8.

Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents.

Volo mulieres orare in habitu ornato, cum verecundiâ et sobrietate ornantes se et non in tortis crinibus, aut auro, aut margaritis, vel veste pretiosâ. I Tim. II, 9.

Je veux que les femmes prient étant vêtues comme l'honnêteté le demande : qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et non avec des cheveux frisés, ni avec des ornements d'or, des perles, des habits somptueux.

Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis. Hebr. XI, 37.

Ils étaient vagabonds (les anciens prophètes), couverts seulement de peaux de brebis et de chèvres.

(Mulieres) quarum non sit extrinsecùs capillatura, aut circumdatio auri, aut indumenti vestimentorum cultus. I Petri III, 3.

Que les femmes ne mettent point leur ornement à se parer au-dehors, par la frisure des cheveux, par les enrichissemements d'or et par la beauté des habits.

Agite nunc, divites; plorate et ululate in miseriis vestris... Vestimenta vestra à tineis comesta sunt. Jacobi. V, 1, 2.

Riches, pleurez; poussez des soupirs et des cris à la vue de vos misères. Les vers et la teigne ont rongé les vêtements que vous aviez en réserve.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Adam et Eve]. — L'homme, s'apercevant de sa nudité dans le paradis terrestre, et entendant la voix menaçante de Dieu, qui lui reprochait sa désobéissance, se couvrit comme il put des feuilles d'un arbre sous lesquelles il se cacha ; ensuite Dieu lui fit un vêtement de la peau des bêtes. Ainsi, ce fut par nécessité que l'homme fut vêtu. Mais ensuite il s'est servi pour entretenir son luxe, son orgueil et sa délicatesse, de ces vêtements dont il avait besoin pour secourir son infirmité et sa misère. De manière que la nécessité de se vêtir est une peine, et le luxe et la somptuosité des habits un désordre du péché.

[Elie]. — Il est rapporté, au chapitre 1er du 4e livre des Rois, que le roi Ochosias connut la sainteté d'Elie à son habit digne de sa vertu, et de la grande réputation que ce prophète s'était acquise. Car, comme les gens que ce prince avait envoyés pour implorer le secours des idoles, dans le danger de mort où il se trouvait, eurent rencontré ce saint prophète, qui les obligea de retourner dire au roi qu'il en mourrait, et qu'il ne se lèverait pas du lit où il était couché, en punition de sa prévarication, Ochosias ne manqua pas de demander quelle était la figure de cet homme et de quelle manière il était vêtu. « C'est un homme, lui dirent-ils, couvert de poil, qui est ceint sur les reins d'une ceinture de peau. — Ah ! c'est Elie sans doute, repartit le roi : je n'en demande point d'autre marque. » Tant est vrai ce qu'a dit le Saint-Esprit, dans l'Ecclésiastique, 19, que le vêtement fait connaître l'homme : *Amictus hominis annuntiat de eo* ; et ce qu'a dit ensuite Tertullien, que l'habit fait connaître le philosophe, c'est-à-dire le sage : *Etsi eloquium sileat, ipse tamen habitus sonat.*

[Filles Moabites]. — Les femmes et les filles, qui ne peuvent convenir que l'immodestie de leurs habits et les ajustements dont elles se parent soient une occasion de scandale aux hommes et la cause de tant de désordres, n'ont qu'à considérer ce que firent les filles des Moabites dans le cœur des Israëlites. Le peuple de Dieu n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur ces créatures qu'on avait parées à dessein, qu'oubliant l'honneur de la patrie, l'intérêt de la religion et de son propre salut, il fut subitement saisi d'une passion violente, qui le précipita dans le crime d'une honteuse prostitution. O funestes inventions, modes scandaleuses ! exécrables ajustements, qui ont eu le pouvoir de corrompre le peuple le plus saint qui fût sur la terre, et de lui faire changer le culte de son Dieu en celui des idoles !

[La femme forte]. — Ce n'est presque qu'une même obligation aux pères de famille de pourvoir de vêtements leurs domestiques que de les pourvoir de nourriture. C'est à quoi ils ne peuvent manquer sans manquer à un des principaux de leurs devoirs. La femme forte dont parle Salomon, instruite de cet important devoir, s'est rendue remarquable à s'en acquitter, puisqu'il n'y avait personne dans sa maison qui n'eût un double vêtement, pour l'été et pour l'hiver. Plusieurs aujourd'hui ne pensent à donner des habits à leurs serviteurs que quand ils craignent qu'on ne leur reproche leur avarice ; la charité ne leur donnerait jamais assez de compassion, si la vanité ne leur persuadait qu'il y va de leur honneur. Mais il y a encore plus de personnes qui donnent dans l'autre excès, et que la vanité porte non-seulement à se vêtir magnifiquement, mais encore ceux de leur suite, à avoir un train leste et un superbe équipage, et enfin dont le luxe et l'orgueil, ne pouvant se borner à leurs propres personnes, se répand au-dehors sur tout ce qui leur appartient.

[Esther]. — Je sais bien que Dieu ne défend pas absolument la pompe des habits, et qu'il y a des jours, des cérémonies et des occasions où il est permis de soutenir l'éclat de sa dignité et de son rang ; ou bien de prendre part aux réjouissances publiques, et de témoigner la sienne particulière par un habit plus propre, ou, si vous voulez, plus magnifique et plus somptueux. Ainsi, les princes, les rois, les magistrats, ceux qui approchent de la personne des souverains, doivent se distinguer de la foule par des habits plus riches et plus éclatants ; c'est l'usage commun de tous les siècles et de toutes les nations. Il y a même des engagements qu'il n'est pas permis de rompre, qui obligent de se conformer aux lois, à la coutume et aux volontés de ceux qui ont pouvoir sur nous. Mais alors un chrétien doit toujours conserver l'humilité du cœur et imiter la reine Esther. Cette religieuse princesse, parmi la pompe d'une cour infidèle et licencieuse, loin de s'enorgueillir du magnifique appareil où elle était souvent obligée de paraître, s'humiliait intérieurement, et disait à Dieu dans l'amertume de son cœur : « Vous savez, Seigneur, l'état où je me trouve, et qu'au jour où je parais dans la magnificence, j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire. Vous savez que je déteste, comme la chose du monde la plus impure, le vain éclat qui m'environne, et que je ne le porte point dans les jours de mon silence ; et que, depuis mon arrivée à la Cour, votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul. »

[Judith]. — Comme la généreuse entreprise de Judith est plus admirable qu'imitable, ce n'est pas un exemple à proposer à celles de son sexe que de se parer pour de semblables desseins. Elles font souvent, en se parant aussi magnifiquement que fit cette héroïne, des coups aussi hardis et des conquêtes également funestes aux vaincus et aux victorieuses, parce que ce n'est pas par l'ordre de Dieu ni pour le salut de leur patrie, ni pour le

leur propre. C'est au contraire ce qu'elles doivent craindre, et éviter avec le plus de précaution. Mais en quoi elles peuvent imiter en toute sûreté cette généreuse femme, c'est dans le mépris qu'elle a fait de la vanité du siècle à la fleur de son âge, dans une ravissante beauté, dans la modestie de ses habits, dans la vie solitaire et retirée qu'elle mena durant sa viduité, dans sa piété, sa retenue, sa crainte de DIEU, et le bon exemple qu'elle donnait de toutes les vertus propres à son sexe. Ce qui la rendait célèbre et lui avait acquis l'estime de tout le monde : *Erat omnibus famosissima*, comme parle l'Ecriture.

EXEMPLES TIRÉS DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[S. Jean-Baptiste]. — N'est-il pas surprenant de voir le plus grand de tous les hommes vêtu comme le plus pauvre et le plus misérable ; le plus saint couvert d'un habit de pénitent, le précurseur du Messie et le héraut de sa gloire sans être revêtu des marques de cette qualité et d'un si glorieux ministère? A juger de son mérite par ce dehors méprisable, qui l'eût pris pour ce qu'il était? Il n'est pas moins étonnant que le Fils de DIEU lui-même, voulant faire l'éloge d'un si grand homme, au lieu de parler de l'austérité de sa vie, de son innocence, de son zèle et de tant d'autres avantages, semble ne distinguer cet homme incomparable que par ses habits, c'est-à-dire ce qu'il y a en lui de plus propre à le faire méconnaître. Les SS. Pères répondent à cela que, S. Jean étant venu pour annoncer un DIEU pauvre, et qui venait lui-même apprendre aux hommes à mépriser la pompe, l'éclat et la magnificence, ce précurseur d'un tel Messie devait porter un habit conforme à la commission et à l'emploi pour lequel il était envoyé ; et d'ailleurs, que le Messie, qui a rendu à son tour à la sainteté de son précurseur le plus glorieux témoignage qui ait jamais été rendu à aucun homme sur la terre, ne pouvait mieux faire connaître sa véritable grandeur que par ce qui le distinguait des grands du monde qu'on voit à la cour des princes et des souverains, savoir, par ses habits pauvres et méprisables, tout le reste n'étant connu que de DIEU.

[Madeleine pénitente]. — Madeleine convertie nous apprend qu'une componction de cœur sincère n'a pas plus tôt changé intérieurement un pécheur, qu'il donne à l'extérieur des marques de ce changement dans ses habits. C'est ce qui parut en Madeleine, qui, pénétrée d'une vive douleur, quitta aussitôt ses habits mondains et somptueux, et ses ajustements si recherchés, marques de son libertinage et de sa vie déréglée : ne pouvant faire une déclaration plus publique qu'elle renonçait aux pompes et aux

vanités du monde que par un habit modeste, négligé, sans ces parures et ces ornements qui l'avaient fait passer pour pécheresse, et qui lui en avaient même donné le nom. Elle ne crut pas pouvoir mieux réparer le scandale qu'elle avait donné à toute une grande ville, ni expier les crimes que le luxe et l'immodestie de ses habits avait fait commettre, qu'en se couvrant de cendres et d'un cilice. Ainsi, le changement ou la réforme des vêtements ont toujours été la marque d'une vie ou plus chrétienne ou pénitente : comme on a vu dans les anciens solitaires, et comme il se pratique encore aujourd'hui dans tous les monastères, où l'on commence à mener une vie religieuse par renoncer aux habits et aux parures qu'on étalait dans le monde, pour marquer par-là qu'on renonce à toutes ses vanités.

[Hérode-Agrippa]. — L'exemple d'Hérode-Agrippa, dont il est parlé au ch. 12 des Actes, fait voir combien un habit somptueux est capable d'inspirer d'orgueil et de vaines complaisances en soi-même. Voici comment l'historien Josèphe rapporte le fait un peu plus au long que l'historien sacré. « Agrippa, dit-il, étant venu à Césarée dans la Palestine, fit célébrer pendant plusieurs jours des jeux publics pour la santé de l'empereur, avec tout l'appareil et la magnificence dont il put s'aviser. Au second jour d'une fête et d'une réjouissance si solennelle, il voulut y paraître en personne ; et, montant sur une estrade ou sur un théâtre élevé pour haranguer le peuple, il parut avec une veste de toile d'argent tissue avec un merveilleux artifice, et qui jetait un éclat éblouissant par la réverbération du soleil. Cet habit pompeux et éclatant lui attira non-seulement la vénération qui était due à sa qualité, à quoi jamais personne n'eût trouvé à redire, mais encore l'adoration comme à une divinité : car le peuple s'écria que c'était la voix d'un dieu plutôt que celle d'un homme qu'ils avaient entendue, et que la majesté de sa taille et l'éclat de ses vêtements les confirmait dans ce sentiment. » Ce prince prit un singulier plaisir à cet applaudissement flatteur, et l'historien sacré ajoute qu'il fut sur-le-champ frappé d'une plaie mortelle, et mourut, peu de temps après, rongé tout vivant et consumé par les vers, en punition de son orgueil.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. (Genes. I). Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Sur quoi S. Cyprien, (Epître 8), parlant aux vierges et aux femmes mariées, dit qu'une créature qui est l'ouvrage de Dieu ne doit jamais se déguiser le

visage, ni user de fard et de quelque couleur que ce soit. « Faisons l'homme à notre image, » dit Dieu ; et l'homme, après cela, sera assez hardi pour changer ce que Dieu a fait ? C'est élever la main contre Dieu que de vouloir réformer ce que Dieu même a formé : car tout ce qui naît est l'ouvrage de Dieu, et tout ce qu'on y change est l'ouvrage du démon. Si, après qu'un excellent peintre a achevé quelque beau portrait, un autre, comme plus habile, entreprenait d'y mettre la main pour le corriger, vous diriez qu'il lui ferait un affront, et que le premier aurait sujet de s'en offenser : cependant vous croyez pouvoir retoucher à l'image que Dieu a formée, sans qu'il vous punisse d'une témérité si criminelle ? Tous ces fards dont vous vous servez ne vont qu'à détruire son ouvrage, et à altérer la vérité et la simplicité de la nature.

Fecit quoque Dominus Deus *Adam et uxori ejus tunicas pelliceas, et induit eos.* (Genes. III). Dieu, comme il est dit dans la Genèse, fit à Adam et à sa femme des habits de peaux de bêtes, et les vêtit de la sorte. Par-là il nous apprit que la simplicité et la modestie devaient être les ouvriers des habits du reste des hommes, et que c'est sur ce modèle que la forme et la façon en doivent être prises, pour être conformes aux ordres et aux lois que nous a données ce premier artisan. Il se contente de fournir à nos premiers pères de quoi les couvrir, et de leur inculquer en même temps le souvenir de la mort, qui était la juste punition de leur péché. En effet, pouvant avec la même facilité leur faire des habits pompeux et magnifiques, il ne leur en donna point d'autres que de simples peaux, qui suffisaient pour couvrir leur honte et les défendre des rigueurs des saisons : pour faire concevoir en quel état et avec quelle simplicité ils devaient passer les jours de leur exil.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. (Eccles. I). Ces paroles ne peuvent être mieux appliquées qu'au luxe des habits, dont la corruption est générale, étendue partout. C'est véritablement la vanité des vanités, c'est-à-dire la plus grande des vanités, et qui marque le plus de faiblesse d'esprit, n'étant fondée que sur les dehors et l'apparence, sur des vêtements riches et éclatants, qui sont toujours, quelque magnifiques qu'ils soient, les marques honteuses de notre péché, et dont les femmes paraissent seulement susceptibles, à cause de la faiblesse de leur sexe. Le désordre a passé aujourd'hui jusqu'aux hommes, qui par ce dérèglement sont devenus efféminés. Ah ! si S. Paul défend si fort les parures aux femmes de son temps, de quel péché n'aurait-il point condamné les hommes assez vains et assez faibles pour les rechercher ?

Ecce qui in veste pretiosâ sunt et deliciis in domibus regum sunt. (Luc. VII). La mollesse et le luxe qui ne devaient se trouver que chez les grands se sont répandus dans les états les plus médiocres. Pardonnez-nous, Seigneur,

si nous osons dire qu'il n'est point besoin d'aller aujourd'hui dans les palais des rois pour trouver ceux qui sont vêtus magnifiquement, et qui vivent dans les délices. Tel, que nous avons vu de nos jours dans une condition vile et abjecte, se distingue aujourd'hui par la dépense qu'il fait en habits, et tâche ainsi, par un dehors pompeux et éclatant, d'éblouir les yeux du public, et de couvrir ou de réparer la honte et la bassesse de son origine. Mais pourquoi parler en particulier d'un vice commun et général ? Tous les hommes, si nous en exceptons quelques âmes saintes, donnent dans le luxe, sans être réglés, dans ce dérèglement, par leur religion ou par leur condition, mais uniquement par leurs biens et par leurs passions.

Induimini Dominum Jesum. (Roman. xiii). C'est une expression de l'Apôtre, laquelle au sentiment de quelques-uns, signifie que nous devons nous revêtir de Jésus-Christ, en quelque manière, comme nous faisons d'un habit, et que ce n'est pas assez d'être animés intérieurement de son esprit, si nous ne le faisons connaître par un extérieur composé, modeste et réglé ; en sorte qu'on remarque que nous sommes de sa suite parce que nous en portons les livrées, qui sont la modestie, la retenue, et tout le dehors qui s'appelle l'habit. Ce qui a fait dire à Tertullien que l'on reconnaissait un chrétien à ces marques entre une foule d'idolâtres, et que son habit rendait témoignage de quelle religion il était. Sur quoi S. Cyprien assure qu'une femme ou une fille vêtue d'une manière mondaine ne saurait jamais être revêtue de Jésus-Christ, sans lequel néanmoins personne n'entrera jamais dans la gloire ; et il ajoute que le brillant, l'éclat et la beauté des ornements extérieurs font souvent périr ceux de l'âme. D'où il est aisé de conclure que, n'étant pas revêtu de Jésus-Crist au-dehors, il y a bien de l'apparence qu'on ne l'est pas au-dedans, et qu'on est semblable à un serviteur qui, au service d'un maître, refuserait de porter ses livrées et ses couleurs.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Verus ornatus christianorum mores boni sunt. August. Epist. 73.

Le véritable ornement et la parure des chrétiens, ce sont les bonnes mœurs.

Habitus impudicus corporis nuntius est adulterini cordis. Id. Serm. 247 de tempore.

Un habit qui ressent la mollesse est la marque et comme le messager d'un cœur impudique et adultère.

Plerumquè, ubi corpus sic nitet, squalet animus. Id. in ps. 44.

Il arrive le plus souvent que, lorsque le corps brille par la somptuosité des habits, l'esprit est négligé et sans aucun ornement.

Non sit notabilis habitus vester, nec affectetis vestibus placere sed moribus. August. Epist. 109.

Que votre habit ne se fasse pas trop remarquer ; n'affectez pas de plaire par vos vêtements, mais par vos bonnes mœurs.

Ignis juvenum, fomenta libidinum, impudicæ mentis indicia, vestes pretiosæ. Hieronym. Epist. ad Furiam.

Les habits précieux sont, à l'égard des jeunes gens, comme un feu qui les enflamme, un aliment qui fomente leur convoitise, le signe d'une âme portée à l'impureté.

Ad speculum pingitur, et, in contumeliam Artificis, conatur pulchrior esse quam nata. Id. adversus Helvid.

Une femme se peint le visage devant un miroir, et, au mépris du Créateur qui l'a formée, cherche à se donner plus de beauté qu'elle n'en a reçu de la nature.

Tenera res est in fœminis fama pudicitiæ. Hieron. Epist. ad Salvin. de servandâ viduitate.

C'est une chose bien délicate, dans les femmes, que la réputation d'honnêteté et de sagesse en matière de pureté.

Ornatus et sordes pari modo fugienda sunt, quia alterum delicias, alterum gloriam redolet. Id. Epist. ad Nepotianum.

L'ornement trop recherché et la malpropreté affectée sont également à éviter dans les habits, parce que l'un ressent trop la sensualité, et l'autre la vaine gloire.

Munditia corporis atque vestitus animæ est immunditia. Dictum S. Paulæ. Hieron. Epist. 27 ad Eustochium.

La trop grande netteté dans les habits qui parent le corps est une tache et une souillure dans l'âme.

Si vir vel mulier se ornaverit, et vultus hominum ad se provocaverit, et si nullum inde sequatur damnum, judicium tamen patietur, quia venenum attulit, si fuisset qui biberet. Id. Epist. ad Nepotianum.

Si un homme ou une femme se pare avec trop d'artifice, et par ce moyen attire les regards du monde ; quoi qu'il n'arrive de là aucun mal ni aucun désordre, ils seront néanmoins l'un et l'autre coupables au jugement de Dieu, parce qu'ils ont préparé et présenté le poison, s'il se fût trouvé quelqu'un pour le prendre.

Spernat bombicum telas, vestimenta paret quibus pellatur frigus, non quibus vestita corpora nudentur. Hieron. Epist. ad Lætam.

Que cette personne qui s'est donnée à Dieu méprise les habits de soie, qu'elle prenne un vêtement propre à se garantir du froid, et non pas qui, en couvrant le corps, laisse entrevoir des nudités scandaleuses.

Neglecta decoris cura plùs placet, et hoc ipsum quod nos non ornamus ornatus est. Ambros. De Virginib.

Le peu de soin qu'on témoigne d'entretenir sa beauté plaît davantage, et c'est une parure que de ne se pas mettre en peine de se parer.

Mulier ornata est domus omnium dæmonum infernalium. Id. Ibid.

Une femme parée indécemment est la retraite de tous les démons ensemble.

Quòd pro solâ inani gloria vestimentum prætiosiùs quæritur, res ipsa testatur, undè nemo velit pretiosis vestibus indui, ubi ab aliis non possit videri. Gregor. Homiliâ ultimâ in Evangel.

La chose parle de soi-même ; ce n'est que par vaine gloire qu'on affecte de porter des habits précieux ; car il n'y a personne qui veuille être ainsi vêtu quand il n'est vu de qui que ce soit.

Nemo vestimenta pretiosa nisi ad inanem gloriam quærit, ut honorabilior cæteris videatur. Id. Homil. 40 in Evang.

Personne ne cherche à se vêtir d'habits somptueux et d'une étoffe précieuse que par esprit de vanité, pour se distinguer et paraître plus digne de respect.

Sordidæ vestes candidæ mentis indicia sint, vilis tunica contemptum sæculi probet, ità duntaxat ne animus tumeat, et habitus sermoque dissentiant. Hieronym. ad Rustic. Monach.

Que les simples habits soient les signes d'une belle âme ; qu'une vile tunique marque le mépris qu'on fait du faste du siècle ; en sorte cependant que l'esprit ne s'enorgueillisse point, et que l'habit et la parole s'accordent en cela.

Eximiæ et splendidæ vestes iis demùm conveniunt quibus nullus vitæ splendor nullum virtutis decus suppeteret. Gregor. Nazianzen. in Parænesi ad Olymp.

Les beaux et somptueux habits ne conviennent qu'à ceux dont la vie et les mœurs n'ont rien de recommandable, et qui ne peuvent se faire estimer par nul autre endroit.

Quidquid in virorum gratiam comminisceris, corporis libidinem prodit. Id.

Tout ce que vous inventez de modes et de parures pour orner le corps, et par là plaire aux hommes, marque la convoitise du cœur.

Hæc artificia (*nempè mulierum ornamenta*) *non pudicitiæ sunt sed lasciviæ ac libidinis.* Gregor. Nazianz.

Tous ces ornements, et ces afféteries sont des artifices non de la pudeur et de la chasteté, mais de la convoitise et de l'impureté.

Qui amictu pretioso venustant corpora sua, ut placeant hominibus, Deo *placere non possunt.* Athanas. De Virginit.

Ceux qui parent leur corps d'un riche vêtement, afin de plaire aux hommes, ne peuvent en même temps plaire à Dieu.

Illicium diaboli (Ità Antonius mulieres comptas appellabat, ut habetur in ejus Vitâ.)

Ces parures sont l'amorce et l'attrait dont le démon se sert pour perdre les hommes.

Non illa ornamenta sed crimina sunt, lenocinia formæ, non præcepta virtutis. Ambros. III de Virginib.

Ces parures ne sont pas des ornements ; elles sont plutôt les prostitutions de la beauté que des ornements de la vertu.

Fugiant castæ virgines et mulieres pudicæ incestarum cultus, habitus impudicarum. Cyprian. De habitu Virginum.

Que les vierges et les femmes honnêtes aient horreur de ces vêtements qui ne conviennent qu'aux impudiques et aux prostituées.

Quid ex talibus expectandum qui comas aut vestes supervacuas curant, nisi ut lascivus ille ornatus fœminas prætereuntes invitet? Id.

Que doit-on attendre de ceux qui ont tant de soin de leur chevelure et des ornements inutiles, sinon qu'ils prétendent exciter, par ces habits lascifs, à l'incontinence les femmes qui les voient par les rues ?

Quis non id exsecretur et fugiat quod aliis fuerit exitio? Quis id appetat et sumat quod ad necem alterius pro gladio fuerit et telo? Cyprianus.

Qui n'aura en horreur et en exécration ce qui a été la cause de la perte de tant d'âmes ? Qui souhaitera de prendre ce qui a servi d'épée et de trait pour donner à d'autres le coup de la mort ?

Arguit te cultus impudicus quòd mente castâ non sis. Id.

Cet ornement impudique montre bien que vous n'avez pas l'esprit pur et chaste.

Sollicitudo de pulchritudine, malæ mentis indicium et deformitatis animæ signum est. Cyprian. De bono Pudicit.

Le soin inquiet de la beauté du corps est la marque de la mauvaise disposition de l'esprit, la preuve de la difformité de l'âme.

Non est pudica quæ affectat animum alterius movere, etiam salvâ corporis castitate. Id. Ibid.

Cette personne n'est pas chaste, quoiqu'elle conserve l'intégrité du corps, laquelle tâche par artifice de corrompre le cœur d'un autre et de le porter au crime.

Quod ornari te putas, quod putas comi, impugnatio est ità divini operis, prævaricatio veritatis. Cypr. De habitu Virg.

C'est improuver et contredire l'ouvrage de Dieu, de croire qu'un riche habit vous pare, aussi bien que des cheveux en bon ordre ; c'est une prévarication à la vérité naturelle de notre être.

Non de integrâ conscientiâ venit studium placendi hominibus per decorem, quem naturaliter invitatorem libidinis scimus. Tertull. De cultu mulier. 2.

Le soin et le désir de plaire par une beauté affectée, que nous savons servir d'attrait à l'incontinence ne vient pas d'une conscience bien nette et exempte de crime.

Totam in iis (*nempè ornamentis*) *circumferunt mulieritatem.* Id.

Les femmes, dans leurs habits et dans les vains ornements dont elles se parent, font paraître toute la vanité de leur naturel.

Quod nascitur opus Dei *est : ergò quod fingitur diaboli negotium est.* Id. De cultu mulier. 5.

Ce que la nature nous a donné dans notre naissance est de Dieu ; d'où il suit que ce que l'artifice y ajoute est l'ouvrage du démon.

Projiciamus ornamenta terrena, si cœlestia optamus. Id. 13.

Rejetons tous ces ornements terrestres, si nous aspirons à ceux du ciel.

Pudicitiæ christianæ satis non est esse castum, verùm et videri: tanta enim debet esse

Ce n'est pas assez pour la pureté d'un chrétien d'être chaste ; il faut le paraître. La

plenitudo ejus, ut emanet ab animo in habitum. Id. Ibid.

plénitude de cette vertu doit être si abondante, qu'elle se répande de l'esprit jusque sur l'habit.

Vestite vos serico probitatis, purpurâ pudicitiæ ; taliter pigmentati DEUM *habetis amatorem.* Tertull.

Revêtez-vous, (âmes chrétiennes) de la probité et de la vertu comme d'un habit de soie, et de pudeur comme d'une pourpre éclatante : ainsi parées, DIEU même sera épris de votre beauté.

Propter mutuum videre ac videri, omnes pompæ in publicum proferuntur, aut ut luxuria negotietur, aut gloria insolescat. Id. II.

On paraît en public avec pompe pour voir et pour être vu réciproquement : et cela se fait par un secret commerce d'impureté, ou bien afin de braver les autres par un sentiment de vaine gloire.

Apud barbaros, quia vernaculum est aurum et copiosum, auro vinctos in ergastulo habent, et divitiis malos onerant. Tertull.

Chez certains peuples barbares, où l'or est commun et abondant, on lie les criminels avec des chaînes d'or dans les prisons ; on les charge de richesses pour punition de leurs crimes.

Tegendo homini necessitas præcessit, dehinc ornando ambitio successit. Tertull. De pallio.

C'est la nécessité qui la première a inventé les habits pour se couvrir ; ensuite l'ambition s'en est servie pour se parer.

Vestium cultus aut ambitionem aut prostitutionem sapit. Id. De habitu mulier.

La parure et l'ornement des habits marque l'ambition de l'esprit ou la prostitution du corps.

Quæ rerum sæcularium curam habet, neque virgo neque honesta est. Chrysost. Homil. 19 in II Cor.

Une personne du sexe qui se pare d'une façon mondaine, et qui marque par-là qu'elle est une femme du siècle, n'est ni vierge ni honnête femme.

Difficile est, fortasse etiam impossibile, corpore in hunc modum ornato, simul ornari animam. Id. Homil. 18 in eamdem Epist.

Il est difficile, peut-être impossible, que, le corps étant ainsi paré, l'âme le soit également des vertus qui lui sont nécessaires.

In alienis animabus luditis, et ex alienis animabus voluptatem propriam constituistis. Chrysost. Serm. Quod regulares fæminæ viris cohabitent.

Vous vous jouez ainsi des âmes de vos frères, dont votre luxe et votre parure cause la ruine; vous cherchez votre volupté dans leur perte.

Eò insaniæ homines pervenêre, ut aurum vestibus intexant; imprimis autem mulieres huic mollitiei deditæ sunt. Id. Homil. 18 in Genes.

Les hommes en sont venus à cet excès de folie, de porter l'or tissu et mêlé avec leurs habits ; mais particulièrement les femmes sont sujettes à cette mollesse et à ce luxe.

Audiant opulenti, et qui luxuriant in vermium operibus et vestiuntur sericis : discant quomodò ab initio humanam naturam misericors Dominus docuerit. Chrysost. Homil. 18 In Genes.

Que les riches fassent attention à ceci ; et ceux qui se parent et se glorifient de l'ouvrage des vers, qu'ils apprennent la manière dont le Seigneur enseigna au commencement les hommes à se vêtir.

Non cogitas quòd pro magno supplicio, propter transgressionem, tegmen est excogitatum. Id. Ibid.

Vous ne faites pas réflexion que ce fut par punition d'avoir transgressé la loi du Seigneur que les habits furent inventés.

A corporis cultu innumera siunt mala ; arrogantia quæ intùs nascitur, despectus proximi, fastus spiritûs, animæ corruptio, voluptatum illicitarum comes. Chrysost. Homil. 41 in Genes.

Du soin de parer et d'orner le corps naît une infinité de maux : la fierté et l'arrogance, le mépris du prochain, le faste et l'orgueil, la corruption du cœur qui accompagne toujours les voluptés infâmes et criminelles.

Accessisti ad templum ut DEUM *pro peccatis tuis depreceris, ut cum gemitu et lacrymis veniam petas; quid teipsam ornare improbo et intempestivo studio contendis?* Id. in 2 I Timoth.

Vous êtes entrée dans l'Eglise pour prier le Seigneur, et pour demander pardon de vos péchés ; à quel dessein, dans ce lieu si saint, vous parer avec tant de soin et si à contre-temps ?

Vis ornare faciem? non margaritis orna, sed modestiâ et honestate. Chrysost. Homil. 21 ad popul. Antioch.

Vous voulez donner plus d'agrément à votre visage? parez-le, à la bonne heure, non de perles et de pierres précieuses, mais de modestie et d'honnêteté.

Quam excusationem habebis quandò te Dominus accusabit de margaritis istis, et pauperes fame perditos in medium aget? Id. Homil. 21 ad popul.

Quelle excuse et quel prétexte alléguerez-vous au Seigneur, lorsqu'il vous fera de ces vains ornements autant de chefs d'accusation, en vous montrant tant de pauvres morts de faim et de misère?

Modestiæ ornatus omnem improbam suspicionem expellit, omni autem vinculo firmius conjugium conciliat. Chrysost. Ibid.

L'ornement que donne la modestie éloigne tous les mauvais soupçons, et procure d'ordinaire une alliance et un mariage mieux affermi que par tout autre bien.

Etsi parva hæc peccata videantur, ac idèo negligentur, majorum tamen delictorum causas nobis præbent. Id. Homil. 50 in Matth.

Quoique l'attache aux vains ornements et à toutes ces bagatelles vous paraisse un assez léger péché, cependant il donne occasion aux plus grands crimes, et en est souvent la cause.

Vestium curiositas deformitatis mentium ac morum indicium est Bernard. III Considerat.

La vaine curiosité qui paraît dans les vêtements fait paraître la difformité de l'âme et le dérèglement des mœurs.

Mollia indumenta animi indicant mollitiem : non enim tanto studio curaretur corporis cultus, nisi priùs neglecta fuisset mens virtutibus exculta. Id. Apolog. ad Guill. abbat.

Ces vêtements mous et efféminés sont des indices de la mollesse et de la lâcheté de l'esprit; car enfin, on ne pare pas son corps avec tant de soin et de délicatesse, si l'on n'a déjà négligé de cultiver l'âme par les vertus les plus essentielles.

Exterior superfluitas, interioris vanitatis indicium est. Bernard. Idid.

La superfluité dans les ornements extérieurs montre la vanité qui est au-dedans.

Nullum majus scandalum occurrit quàm ille ipse virorum ac mulierum accuratior cultus. Tertull. De spectaculis 25, et De cultu mul. 2.

Il n'y a point de plus grand scandale dans le monde que le luxe des habits, et le soin empressé que les hommes et les femmes font paraître de se parer.

Serica et purpura et tincturarum fucus decorem habent, sed non præbent. Bern. Epist. 113 ad Sophiam Virginem.

Les habits de soie et de pourpre, et ces couleurs éclatantes que la teinture donne aux étoffes, ont de la beauté et de l'agrément, mais ils n'en donnent pas.

Incentiva vitiorum. Ambros. I, De Virginibus.

Ces sortes d'ornements sont les amorces du crime.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce que c'est que le luxe]. — Il est assez inutile de définir ici le luxe et l'immodestie des habits, et en quoi l'un et l'autre consistent, puisqu'on le sait assez, et qu'on ne le voit que trop. Il suffit de dire qu'on y peut pécher en plusieurs manières : — 1°. Dans l'étoffe, quand elle est trop rare et de trop grand prix, ou qu'elle passe la bienséance de notre état et de

notre condition. 2°. Dans la façon, dans les ornements et ajustements superflus, qui obligent à une grande dépense. 3°. Dans la multitude des vêtements, qu'on en a pour toutes les saisons, pour la ville et pour la campagne, et pour changer selon les lieux et les assemblées où l'on doit paraître ; cela s'appelle proprement luxe. Mais quand, avec cela, on suit des modes mondaines inventées plutôt pour faire voir des nudités scandaleuses que pour se couvrir ou pour se parer, c'est ce qui s'appelle immodestie dans les habits.

[Principe]. — S. Thomas (2-2, *Quæst.* CLXIX) enseigne que, à parler en général, la vertu et le vice peuvent se rencontrer dans les ornements extérieurs et dans la manière de se parer. Il y a de la vertu, dit-il, selon S. Ambroise, dont il rapporte l'autorité, parce qu'il y a une certaine honnêteté et une bienséance, qui est requise dans les vêtements et dans les ornements qui les accompagnent, laquelle doit être simple, naturelle et sans affectation ; et cette honnêteté appartient à la vertu ou plutôt est elle-même une vertu. Mais d'ailleurs ces ornements qui d'eux-mêmes sont indifférents, peuvent devenir vicieux par l'usage qu'on en fait, lorsqu'on va à l'excès, lorsqu'ils ne sont ni conformes à notre état ou à notre condition ni à la coutume des lieux, ou enfin lorsqu'on les recherche avec une affectation déréglée. Or, cet excès vient d'une ambition démesurée ou d'une vaine ostentation, lorsqu'on veut s'attirer de l'honneur et de l'estime par l'éclat d'un vêtement riche et précieux ; ou de sensualité, quand on recherche du plaisir, par une molle délicatesse, dans ce qui ne doit servir qu'à la nécessité ; et enfin, lorsqu'on emploie trop de soin et de temps à se parer. On peut aussi, quoique cela arrive plus rarement, pécher en cette matière par défaut, comme on pèche par excès: savoir, lorsqu'on est trop négligé dans ses vêtements, et que, par une autre espèce de vaine gloire, on affecte des habits vils et sordides, comme faisaient autrefois ces philosophes cyniques, à qui l'on reprochait qu'on voyait l'orgueil à travers les trous de leurs robes.

[Parures des femmes]. — Pour ce qui est des parures et des ornements des femmes, dont il est ici plus particulièrement question, on peut les considérer ou par rapport à la bienséance autorisée par la coutume, ou par rapport au dessein qu'elle ont en se parant et en s'ajustant de la sorte. Or, il est constant que de s'accommoder à la coutume, conformément à l'état, à la condition de chacun, ne peut être sujet à la censure, à moins qu'on ne donne dans les excès que le libertinage a introduits, et qui choquent la bienséance même. Mais aussi il est incontestable que les parures et les ornements que l'on prend à mauvaise intention sont crimininels, et de la même nature de péché qu'est l'intention, vanité ou incontinence. Le fard dont elles usent pour s'embellir, si elles en demeurent là, est un péché de vanité, mais qui est grief, selon S. Cyprien et S. Chrysostôme, parce

que c'est un déguisement de la nature pour corriger l'ouvrage de Dieu, auquel on trouve à redire, comme l'ayant fait selon son gré et non selon le nôtre. Si c'était néanmoins pour cacher quelque défaut naturel qui pourrait rebuter ceux avec qui l'on vit ou avec qui l'on traite, on ne peut le condamner.

Il n'y a point de théologien qui ne convienne que c'est un péché grief et mortel d'orner et de parer son corps à dessein d'imposer aux yeux et de corrompre le cœur de ceux qui nous voient en cet état ; parce que c'est leur tendre un piége, et leur donner occasion de scandale et de tomber dans le péché d'impureté, outre que c'est donner un pernicieux exemple à ceux qui sont de même rang et de même condition, quand même on n'aurait point un dessein si criminel, de faire au moins de semblables dépenses, au lieu de payer leurs dettes, de faire des aumônes, comme ils y sont obligés, ayant de quoi employer à des ornements superflus.

Davantage, la seule passion qu'on a pour les habits trop somptueux, eu égard à notre état et à notre condition, est selon S. Grégoire, un péché capable de causer notre damnation, puisque, dit ce grand Pape, s'il n'y avait point de péché, le Sauveur n'aurait pas rapporté comme une des causes de la damnation du mauvais riche *qu'il était vêtu de pourpre et de fin lin*, et n'aurait pas loué S. Jean de la manière grossière dont il était vêtu ; l'Apôtre n'aurait pas défendu aux femmes de porter des ornements d'or, des perles et des habits magnifiques, et les SS. Pères, dans tous les siècles, ne se seraient pas récriés contre le luxe des habits et contre les ornements superflus, si la passion de les avoir et de s'en parer n'avait été criminelle.

[Fondement de cette doctrine]. — Si l'on veut savoir sur quoi est fondée la défense du luxe et des ornements trop précieux et trop recherchés dont se parent les mondains, je vous répondrai que le précepte est pris du fond du christianisme même, lequel consiste à s'acquitter des promesses de son baptême, et par conséquent à renoncer aux pompes et aux vanités du siècle. Les SS. Pères disent que c'est un vœu, et S. Jérôme l'appelle le plus grand et le plus inviolable de tous les vœux qu'on puisse jamais faire. De sorte que, quand nous avons embrassé la religion chrétienne au baptême, nous avons solennellement renoncé au luxe des habits, qui fait la plus grande partie de la pompe, de l'éclat, de la vanité, et, comme parle S. Paul, de la brillante figure de ce monde imposteur et séduisant, l'ennemi déclaré des maximes du Sauveur. Nous nous sommes engagés à embrasser la croix du Fils de Dieu, et à vivre selon les lois et les préceptes de l'Evangile. Donc, comme le luxe des habits, les ajustements curieux et les ornements magnifiques sont entièrement opposés à l'humilité chrétienne, à la pauvreté d'esprit, à la mortification, au détachement des choses de la terre, qui sont autant de préceptes, demander où est la défense que Dieu a faite du luxe n'est-ce pas demander si l'on est chrétien, et à quoi nous avons renoncé au Baptême.

[Mauvaises instructions]. — Je demanderais volontiers aux femmes qui se parent et qui s'ajustent d'une manière si fastueuse, si elles ont toujours des desseins innocents et des intentions bien pures. De dire que ce soit pour plaire à Dieu qu'elles le font, c'est un blasphème. De dire que Dieu prenne plaisir à de semblables vanités, qui excitent son indignation, comme il le dit par son prophète, c'est encore se moquer de Dieu. C'est donc pour plaire aux hommes qu'elles se parent ; et c'est un crime dont Dieu menace de confondre éternellement celles qui en sont coupables, parce que, dans ces occasions, on ne saurait plaire sans porter au péché les personnes à qui l'on plaît. Si elles disent que c'est pour se complaire seulement et pour leur propre satisfaction, cette complaisance même est un péché qui tient de la nature de celui du premier ange, qui, s'étant arrêté aux riches ornements de grâce et de nature dont il était revêtu, y eut une vaine complaisance, prit son repos dans cette pensée, et pour cela fut banni du ciel et du paradis, où il ne rentrera jamais. Mais remarquez que Dieu avait donné tous ces ornements à l'ange superbe, et que les femmes les prennent contre la volonté de Dieu. Quand elles ont bien paré leurs corps, elles se regardent en secret avec plaisir ; elles prennent mille complaisances en elles-mêmes ; se trouvant si bien mises, elles s'en aiment davantage, et préfèrent cet amour d'elles-mêmes à l'amour de Dieu ; mais cette raison est souvent une vaine excuse et une manifeste contradiction, parce qu'elles quittent ces ajustements quand elles sont seules, et ne les prennent que quand elles doivent paraître dans les compagnies.

[Des habits]. — Chaque chose doit être réglée par la fin : c'est-là qu'elle doit prendre ses mesures, puisqu'elle en tire ses principaux avantages. C'est pourquoi les moyens n'ont de bonté qu'autant que la fin leur en donne, c'est-à-dire qu'autant qu'ils ont de rapport et qu'ils sont propres pour y parvenir. Or, rien n'a pu porter l'homme à se vêtir, que le besoin et la nécessité, parce que, comme il est ennemi de toute contrainte et de toute servitude, il ne s'assujettit que le moins qu'il peut, et jamais il ne se serait imposé une si dure et si gênante loi, si la nécessité, qui est une loi indispensable, ne l'y avait obligé. Ç'a même été une double nécessité : l'une pour la conservation de sa santé et de sa vie, en se défendant, par ce moyen, des injures de l'air et de la rigueur des saisons ; l'autre nécessité se peut appeler de bienséance, pour cacher à leurs yeux et aux yeux des autres la honte que le péché nous a fait naître de la nudité de nos corps. D'où il suit que les habits ne sont utiles qu'autant qu'ils sont conformes à ces deux fins, qui les ont, pour ainsi dire, institués. Or, n'est-il pas visible que le luxe des habits est superflu à l'égard de l'une de ces fins, et l'immodestie messéante par rapport à l'autre ; que les habits somptueux, bien loin d'être nécessaires, sont contre la fin et l'institution des habits, et par conséquent un abus criminel qu'en fait notre orgueil et notre

vanité, et que tant de modes et d'ajustements qu'on ajoute aux habits sont le plus souvent contre la bienséance et la modestie.

Il est de foi que la première institution des habits est venue du péché de nos premiers pères, qui, après s'être rendus coupables en violant le commandement de DIEU, pleins de confusion à raison du dérèglement qu'ils sentaient dans leur corps, se couvrirent de feuilles; et DIEU, qui eut de la compassion pour leur misère et pour l'état où leur désobéissance les avait réduits, leur fit des robes dont l'étoffe était de peaux de bêtes : de manière que l'habit est une marque et un témoignage du péché et en même temps de la dégradation de l'homme, qui dans l'état d'innocence n'en avait point. Dans l'état où l'homme fut créé, il était noble ; dans l'état de péché où nous naissons, les habits sont les marques de notre roture, ou plutôt de notre esclavage : d'où il suit que c'est un orgueil insupportable de tirer vanité des habits, qui, tout magnifiques et pompeux qu'ils soient, sont des marques de notre bassesse et le sujet de notre confusion.

La vertu qui rend notre corps digne de quelque honneur, c'est la pudicité ; mais la mondanité le dépouille de cet avantage, et les vains ornements le rendent infâme, en le rendant suspect d'incontinence : ce qui a fait dire à Tertullien que la chasteté ne cherche point les parures pour avoir une beauté parfaite ; elle est elle-même sa beauté, qui n'est jamais plus agréable à DIEU que quand elle déplaît aux vicieux.

[Inconséquence étonnante]. — C'est une vérité chrétienne et un sentiment conforme à l'état et à la condition où nous sommes en cette vie, que nous devons nous considérer comme des criminels, à qui l'on a prononcé l'arrêt de leur mort sitôt qu'ils ont reçu la vie, et qui doivent attendre à tout moment l'exécution de cet arrêt. Or, on ne s'avise pas de parer un criminel condamné à la mort. C'est cependant ce que font tous les jours la plupart des femmes et des filles : car elles ornent un corps qui est condamné à la mort parce que c'est un corps de péché, comme parle S. Paul, elles le flattent et l'embellissent par de riches habillements ; et cependant elles sont obligées de le mortifier, et pour parler avec le même Apôtre, de le tenir attaché à la croix : *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.*

Il y a des personnes qui prennent pour prétextes de leur luxe et de leur vanité le désir qu'elles ont d'honorer les fêtes, et de contribuer par ce moyen à la célébrité de ces saints jours. Il est permis, à la vérité, d'être vêtu ces jours-là plus proprement, et, pour parler avec l'Ecriture, de prendre ses habits de fêtes et de réjouissance ; mais c'est toujours avec la modestie et la bienséance que demande leur état et leur condition. Car ni le sacrifice auquel il y a obligation d'assister, ni la parole de DIEU, ni l'office divin, qui sont les principales cérémonies de ces jours-là, n'exigent cet appareil vain et mondain, qui ne sert qu'à troubler la fête et le saint repos pour lequel ces jours sont institués. C'est exposer dans les lieux saints

des idoles qui attirent sur elles les yeux des assistants, et par une criminelle diversion les retirent de l'autel, leur ôtent l'attention qu'ils doivent apporter à la parole de Dieu et à nos saints mystères, élevant par ce moyen autel contre autel pour y immoler les âmes au démon, par ces vains ajustements et ces afféteries, qui, comme parle S. Cyprien, sont autant de glaives qui donnent le coup de la mort aux âmes venues en ces lieux saints pour y recevoir la vie de la grâce.

[Règles qu'on doit garder]. — La meilleure règle qu'on puisse donner sur le sujet des habits se prend premièrement de notre état. Comme notre profession est de notre choix, personne ne peut légitimement se plaindre qu'on l'oblige de vivre selon la condition à laquelle il s'est attaché par sa propre volonté. C'est sur cela principalement qu'il faut prendre ses mesures ; et, comme la grandeur du corps est la règle de la grandeur de l'habit, de même, l'état, la condition et la profession de chacun doit être la règle de son prix et de sa qualité. La police humaine a dû en user de la sorte car comme la société qui est nécessaire à la vie civile demandait qu'il y eût différents métiers et différents états, pour satisfaire aux différents besoins qui s'y rencontrent, elle a eu droit de les obliger à porter les marques de leur profession. Ce qui a toujours été sagement établi, parce que, dans cette société, il est absolument nécessaire que chacun connaisse à qui il a affaire, et cette connaissance de l'état ne se pouvant tirer du visage ni de tous les autres traits de notre corps, elle a dû se prendre du vêtement, qui est le premier objet qui frappe nos yeux. Mais ce qui nous convainc davantage de l'équité de ce réglement est le désordre qui se voit aujourd'hui dans le monde, de ce que cette loi ou cette règle est si mal observée. Ce n'est pas cependant l'unique chose à quoi l'on doit avoir égard parce que, dans chaque état et dans chaque profession, il y a l'âge des personnes qu'on doit encore considérer, puisque les ornements qui conviennent à la jeunesse seraient messéants et ridicules dans un âge plus avancé, outre que la coutume a beaucoup de part à tout ceci. Un habit qui a été à la mode dans un temps paraît bizarre dans un autre. On peut donc en cela se conformer à la coutume, mais toujours dans la modestie de son état et de sa condition.

En ce qui regarde le prix des étoffes et la richesse des ajustements, tout le monde convient qu'il est permis de les proportionner au bien, à la naissance et à la condition de chacun : mais aussi il est également certain qu'il n'y a ni condition ni richesses ni qualité qui permettent le luxe c'est-à-dire une profusion superflue qui ne contribue en rien à faire remarquer notre condition, qu'on respectera plus par la modestie, par la sage conduite qu'on tiendra en cette matière. Encore moins cette qualité ou cette condition peut-elle donner la liberté ou un juste prétexte de se vêtir immodestement, et avec une indécence qui blesse la pudeur et la modestie chrétienne. Au contraire, comme leur qualité et leur condition les

obligent à servir d'exemples aux autres, qui se règlent ordinairement sur eux, elle les oblige pareillement à ne point autoriser le luxe et l'immodestie par leurs habits trop pompeux et peu modestes.

C'est encore une maxime constante, que le soin et l'amour de la pureté doit régler l'extérieur, dans les femmes et dans les filles : car, ne vous y trompez pas en vous imaginant que la chasteté consiste dans la seule intégrité du corps, et que l'obligation, qui en est indispensable à tout le monde selon son état, ne s'étend pas jusqu'à régler l'intérieur. Quiconque chérit cette aimable vertu en chérit aussi la bonne odeur, qui est la réputation, et ne peut rien souffrir, ni dans soi ni dans les autres, qui y donne la moindre atteinte ; et par conséquent il hait le vice qui lui est contraire, et n'en peut souffrir les moindres marques, telles que sont indubitablement l'immodestie des habits, ces modes qui choquent l'honnêteté et la pudeur, et en un mot tout ce qui en peut faire naître le moindre soupçon. S. Cyprien dit, en particulier, des vierges chrétiennes que, étant les membres du Fils de Dieu selon S. Paul, et faisant tous ensemble le corps de Jésus-Christ, il faut vêtir le corps à sa mode, et ne pas lui faire porter la livrée du monde, qui est son ennemi capital. Les filles chrétiennes sont encore les temples du Saint-Esprit ; et par conséquent les pères et les mères, qui en sont les gardiens, doivent prendre garde de n'en pas corrompre la sainteté, de peur que Dieu, qui y habite, n'abandonne la place.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Vanités du siècle]. — Pour ne rien dire ici des autres emplois criminels à quoi notre malice fait servir le luxe et la somptuosité des habits, on peut dire, sans user d'exagération et sans outrer la vérité, que le soin de se vêtir et de se parer est une des plus vaines occupations qui ait été de tout temps dans le monde. Quelle superfluité dans les parures et dans les ornements, particulièrement dans les femmes ! La multitude et la variété en sont si grandes, que les anciens n'ont point trouvé de terme plus propre pour l'exprimer que de l'appeler *un monde*, *mundus muliebris* : soit parce qu'on y emploie la dépouille de tous les éléments, soit parce

que tout ce qu'il y a de plus rare et de plus précieux dans tous les pays entre dans la composition de leurs habits. Quoi qu'il en soit, il est constant que tout cet attirail n'est inventé que par la vanité, et que tant de menus ouvrages tiennent en haleine la plus grande partie des artisans, qui ne travaillent que pour entretenir le luxe et la vanité. Car enfin, les dentelles, les rubans, les toiles fines, la soie, les frisures et les nouvelles modes qui paraissent tous les jours, qui ne sont que pour la pompe et pour contenter la vue, remuent plus de bras et de mains que les choses les plus importantes et les plus nécessaires à la vie de l'homme; et par conséquent qu'on peut dire que c'est la vanité la plus visible et la plus universellement reçue, et blâmée en même temps de tous les peuples et de toutes les nations. Quelque règlement qu'on ait fait et quelques lois qui aient été établies pour en arrêter le cours, l'entêtement des hommes sur ce chapitre fera qu'elle règnera toujours.

Est-il rien de plus vain que de faire gloire d'une chose qui n'est point à nous, de vouloir paraître riche sous un habit emprunté, et de vouloir relever le peu de beauté naturelle qu'on a par le fard et par l'artifice, ou à la faveur de quelques pierreries que l'on achète à prix d'argent? Rien ne nous peut faire honneur que ce qui dépend de nous, et nous devons être les ouvriers de la bonne estime que nous voulons acquérir. Plus vous avez besoin de choses pour vous orner, plus vous faites voir que vous êtes nécessiteux, puisque celui-là est le plus riche qui a le moins de besoins. On ne peut donc se glorifier de tant de petits ajustements, sans faire connaître sa pauvreté. Mais cette raison sent trop le philosophe, et ce raisonnement de Sénèque n'est pas capable de rémédier à un désordre si universel. Si néanmoins l'homme voulait écouter la raison, il avouerait que c'est une sotte et ridicule vanité de prétendre se faire estimer par cet extérieur, qui est, ou le travail d'un pauvre artisan, ou la dépouille de quelque chétif animal, ou la production de la terre, à quoi l'art a donné le lustre. Car la façon d'un habit dont il se pare et la broderie qui en relève l'étoffe n'est que l'ouvrage d'un homme qui quelquefois n'a pas de pain pour vivre. Cet or qui brille n'est qu'un peu de terre cuite au soleil, et qui a été épurée par le feu; les perles ne sont que la bave des huîtres; la soie n'est que l'écume et l'excrément des vers; les plus fines laines ne sont que la dépouille des brebis; les dentelles et les points ne sont que le travail de pauvres gens que la faim a souvent réduits à ne pouvoir vivre que dans la servitude. Tout cela s'achète, et rien n'est de notre fonds. C'est donc une pure vanité et une ridicule ostentation dans une personne qui a tant soit peu d'esprit et de raison.

Pour en parler plus chrétiennement, n'est-ce pas une vanité insupportable de vouloir être respecté pour un sujet de confusion, et de prétendre tirer son orgueil de la marque de son ignominie? Pour porter un jugement équitable du véritable honneur, il faut l'aller chercher dans son origine, et reconnaître ce qui l'a produit. Or, quelle est l'origine de ce

grand attirail d'habits que la vanité traîne après soi ? C'est le premier péché de l'homme; la nécessité de nous couvrir est comme la première punition de sa désobéissance et de sa rébellion. Tant qu'Adam demeura dans son innocence, il ne s'en para point, et c'est une marque infâme de notre prévarication. Nous sommes obligés de la porter pour témoigner à toute la nature que nous sommes les descendants de ce criminel qui fut banni du paradis terrestre pour son infidélité. Comment se peut-il faire sans une vanité criminelle, que nous nous servions des caractères de notre infamie pour nous faire estimer et considérer des gens d'honneur. **(Houdry).**

[Inconséquence]. — Pour moi, je demanderais volontiers à ces personnes, qui prennent tant de soin et qui font d'excessives dépenses pour se parer, à qui elles prétendent plaire par tout ce vain attirail, et de qui elles recherchent l'estime et l'approbation ? Est-ce des fous et des personnes sans jugement, ou bien des sages et des gens de mérite et de vertu ? Si c'est des insensés, leurs soins ne sont pas tout-à-fait inutiles, ceux qui sont entêtés de la même vanité les admireront, et s'efforceront peut-être de les imiter. Mais les personnes de bon sens, qui mesurent l'estime qu'ils font de chaque personne par son esprit, sa vertu, sa conduite, et par ses actions, quel jugement favorable peuvent-elles faire de ces mondains dont l'esprit, tout occupé du soin de leur corps, ne songe qu'à la bagatelle, à des ajustements, à de nouvelles parures ? Les personnes, dis-je, de bon sens, peuvent-elles penser autre chose sans faire un jugement téméraire, sinon que cet habit somptueux et ces ornements si recherchés sont des marques d'un esprit vain, d'une âme mondaine, d'un petit génie, incapable de s'occuper de choses plus sérieuses et plus importantes ; je ne sais même si l'on s'en tiendra là, voyant que tous les SS. Pères tirent de-là un si mauvais augure et un soupçon encore plus désavantageux pour leur conduite, leur intention, leur innocence et leur réputation. Mais demeurons-en là, et ne pénétrons pas plus avant. (*Le même*).

[Ecueil à l'innocence]. — Vous protestez que dans tous ces ajustements vous n'avez aucun mauvais dessein, aucune criminelle intention, et que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus; mais faites-vous réflexion qu'il est bien malaisé de donner de l'amour sans en recevoir ? Vous ne pouvez disconvenir que tous ces ornements qui tiennent de la galanterie ne soient pour être regardée, pour arrêter les yeux des spectateurs, et, en un mot, pour paraître plus agréable. Vous voulez donc plaire, et avec les regards vous attirer l'amour et l'affection de ceux qui vous considéreront? Vous voulez donc approcher du feu, et ne point brûler ? Et vous croyez votre conscience en sûreté ? Vous pensez être innocente en faisant des criminels? Et parce que vous ne tombez pas dans le précipice

où vous poussez les autres, vous croyez ne point faire de mal ? Apprenez que Dieu ne met guère de différence entre celui qui commet le péché et celui qui y sollicite ; que les SS. Pères nous assurent que, comme entre ces deux mots, *luxe* et *luxure*, il n'y a qu'une syllabe à ajouter, de même, de l'un à l'autre crime il n'y a qu'un pas à faire, et que celles qu apportent tant de soin à se faire aimer donnent sujet de croire qu'elles aiment beaucoup elles-mêmes.

Quel amour peuvent avoir pour Dieu des personnes qui ne sont occupées que d'elles-mêmes et du soin de leur corps ? De quelle vertu est capable une femme qui emploie les meilleures heures de la journée à se parer ? Y a-t-il quelque vertu qui paraisse plus éclatante à la faveur du fard et des mouches ? Ces personnes si sensuelles font-elles pénitence, sous un habit de velours ou brocatel ? Pour moi, je sais bien que je n'ai jamais vu de cilices tissus d'or et de soie, quoique le concile de Trente assure que la vie d'un véritable chrétien doive être une pénitence continuelle ; et il est constant que l'habit que l'Ecriture et les SS. Pères donnent à la pénitence est bien différent de celui que les femmes mondaines et les hommes efféminés par les délices portent ordinairement. Pratiquent-elles les bonnes œuvres ? Ce sont elles en partie qni font les misérables ; les plis de leurs robes, comme parle un prophète, sont pleins du sang des pauvres. Donnent-elles l'aumône ? Les plus amples revenus à peine suffisent à la dépense qu'elles font en riches étoffes et en ornements précieux. **(Houdry).**

[La coutume. — Autres prétextes]. — Le prétexte le plus ordinaire qu'on allègue pour justifier ce désordre est la coutume et l'exemple des autres. Toutes celles de même rang ou de même condition sont vêtues de cette manière, et je m'exposerais à leurs mépris et à leurs railleries si je prétendais me distinguer par un habit réformé. C'est la coutume, dites-vous. Mais peut-on tirer conséquence d'un abus pour en défendre un autre ? Les autres font mal, et, si vous faites comme elles, vous ajoutez faute sur faute : si celles dont vous suivez l'exemple étaient impeccables, leur pratique pourrait justifier la vôtre ; mais, comme elles sont dans le désordre aussi bien que vous, leur excès vous rend plus criminelles, en autorisant le luxe par cet exemple que vous vous donnez réciproquement. Une coutume criminelle ne fait qu'augmenter le mal, au lieu de le diminuer, et plus un désordre est commun, plus il est grand. Il arrive quelquefois que la multitude des criminels les sauve ou les protége contre la justice humaine ; mais il n'en est pas de même à l'égard de celle de Dieu, qui est d'autant plus sévère dans les châtiments que le nombre et la qualité des coupables est plus considérable.

Quelques-unes allèguent un prétexte qui est, à la vérité, plus recevable, mais qui n'autorise pas cependant l'excès en cette matière. Elles prétendent que la jeunesse où elles sont mérite qu'on leur accorde cette

grâce, et qu'on se relâche en sa faveur de la sévérité que l'on exige des autres. J'en suis d'accord : il doit y avoir une différence d'habits entre les âges aussi bien qu'entre les conditions ; c'est assez, pour celles qui sont déjà avancées, d'être propres ; on permet quelque chose de plus aux jeunes, c'est d'être parées ; mais avec la bienséance que demande leur condition. On ne peut donc raisonnablement refuser quelques ajustements aux filles qu'on ne doit point approuver dans les femmes mariées ; elles sont dans un état qui les dispense de cette humeur sérieuse qui se retranche dans la pure nécessité ; elles ont une affaire à traiter où la bonne grâce peut beaucoup ; mais cela n'empêche pas que les règles de la bienséance et de la modestie chrétienne ne doivent être observées jusque dans les parures mêmes, et l'on blâmera toujours la légèreté et l'immodestie de celles qui, par trop d'afféteries, deviennent méprisables, et font naître des soupçons capables de rebuter tous les partis.

D'autres disent qu'elles sont riches, et que, si elles font quelque dépense en ajustements et en parures, elles ne font tort à personne, et sont en droit de se servir de leur bien. A cela je n'ai rien à répliquer, sinon que l'excès est toujours blâmable en toute sorte de matière. Il est vrai que, les conditions étant différentes, il est raisonnable que chacun vive selon la sienne, et que la politique a particulièrement institué la différence des habits pour marquer la différence des états, des conditions et des qualités des personnes ; mais aussi les lois y ont mis des bornes, et ont toujours condamné le luxe en toutes sortes de personnes ; et si l'orgueil et la vanité n'avait point franchi ces bornes, il n'y aurait rien de plus juste ni de plus sagement établi. J'ajoute seulement que les personnes de distinction, de l'un et de l'autre sexe, sont toujours plus considérées pour leur esprit, leur vertu, leur bon naturel, qui sont comme les apanages d'une grande naissance, que pour la magnificence des habits, que le luxe et le désordre du siècle a rendue commune presque à toutes les conditions. Et pour ce qui est des personnes, elles gagneront toujours plus, en toutes les manières, par la modestie que par la pompe et le luxe, qui marque toujours plus d'ambition et de vanité que de biens de fortune. (*Le même*).

[La dépense excessive]. — Vous pensez que vous ne faites tort à personne, à cause que vous payez bien aux marchands les étoffes et aux artisans la façon de vos habits somptueux, mais croyez-vous que Dieu, que vous devez reconnaître comme la source de tous vos biens, ait été libéral à votre égard pour vous rendre prodigue? Pouvez-vous bien vous persuader qu'il vous est libre d'en faire tel usage qu'il vous plaira? S'il avait fait naître dans une de vos terres de l'encens, croyez-vous qu'il vous fût permis d'en encenser et parfumer une idole? Vous avez les richesses, vous les tenez de la bonté de Dieu et de l'épargne de vos pères, et vous êtes obligé d'en faire bon usage ; et si vous les employez à ces superfluités

criminelles, vous en rendrez compte à Dieu. Si vous êtes libéral, comme vous le pouvez être, faites-en sentir les effets aux pauvres plutôt qu'aux brodeurs; faites-le paraître plutôt par de grandes aumônes que par cette profusion inutile en habits et en de semblables vanités. (*Le même*).

[Autre retranchement]. — Jusqu'ici nous avons rapporté les excuses de quelques personnes particulières; mais le prétexte et la défense commune de toutes les femmes sur ce chapitre, c'est que l'habit ne fait rien à la vertu; que toutes les couleurs et toutes les parures lui sont indifférentes; que l'innocence et la sainteté se conservent aussi bien sous un habit de drap d'or que sous une robe de bure; que l'intérieur peut être à Dieu, quoique le corps et l'extérieur soit au monde; que le cœur peut être pur, quoique le dehors se ressente de la vanité du siècle; qu'on a vu des reines et de grandes princesses joindre l'éclat de la vertu avec celui des habits les plus magnifiques et les plus somptueux; qu'étant obligées de vivre parmi le monde elles doivent à la vérité être innocentes aux yeux de Dieu, mais que cela ne les doit pas empêcher d'avoir quelque complaisance pour les yeux des hommes. Quelque vérité qui paraisse et qui puisse être sous ce prétexte si spécieux, et que tant d'illustres exemples justifient, il ne laisse pas d'être un prétexte que l'amour-propre a inventé pour favoriser l'inclination naturelle et une secrète vanité. C'est à ces personnes à s'examiner devant Dieu sur ce point si délicat, et à ne point autoriser leur naturel ambitieux de l'exemple de celles de leur sexe qui sont demeurées fidèles à Dieu dans la nécessité où elles se trouvaient de donner au monde, quoiqu'à regret et en gémissant, les dehors pompeux dont leur naissance et les engagements qu'elles ne pouvaient rompre ne leur permettaient pas de faire un sacrifice à la divine Majesté. Mais ce que j'ai à répondre à ce prétexte si bien coloré est qu'à la vérité la vertu ne rebute personne, et qu'il faut accorder à ces personnes qu'une honnête médiocrité dans les habits vaut mieux pour celles qui vivent dans le monde qu'une trop grande négligence; comme on pèche en ce point par excès, on peut aussi pécher par défaut; en qu'en cela c'est la prudence, l'exemple des personnes d'une vertu reconnue, le conseil des gens sages et l'obéissance qu'on doit à ceux à qui on est soumis, qui doit servir de règle et mettre la conscience en repos. (*Le même*).

[Sentiments chrétiens]. — N'est-ce point des péchés de mon père et de la matière de sa damnation que je me pare? Ces perles ne sont-elles point des larmes de pauvres? Ces habits d'or et de soie sont-ils bien nets du sang de l'orphelin? N'y a-t-il rien de la sueur et de la substance du peuple en ces jupes et en ces simarres? Qui m'assurera que ce n'est point une victime destinée à la justice divine que je pare? Combien y en a-t-il maintenant dans ce feu qui ont été les idoles de leur siècle, qui ont mené

les rois et les conquérants en triomphe ! Que sais-je si je n'arriverai point à la même fin par la même route? que sais-je si de mes diamants et de mes perles il ne se fera point un jour des flammes et des charbons, si de mes toiles d'or et d'argent il ne se fera point des robes ardentes qui me brûleront éternellement? Que répondrai-je à DIEU quand il me reprochera que j'ai fait plus d'état du teint de mon visage que de sa grâce? que j'ai moins appréhendé le désordre de ma conscience que le désordre de mes cheveux? **(Anonyme)**.

[Bonne réputation]. — Une femme aurait beau se couvrir de perles et se charger de pierreries, elle aurait beau, pour user du mot d'un ancien, mettre toutes les Indes à son cou et sur sa tête, à ses doigts et à ses oreilles : elle ne serait point parée, si la bonne réputation n'était ajoutée à toutes ces richesses et à tous ces ornements. Elle aurait beau se parfumer de tout ce que fait la nature et de tout ce que l'art peut contrefaire ; si la bonne réputation lui manquait, elle serait de mauvaise odeur. (**Le P. Le Moine,** *Traité de la Modestie*).

[Ajustements indignes d'un chrétien]. — Tertullien, en parlant de ces frivoles parures, de ces immodestes ornements, de ces affectations de plaire et d'insinuer par-là le poison dans les cœurs, dit que cela est indigne du nom de chrétien. Car n'est-il pas étrange, dit-il, que des femmes chrétiennes osent porter le luxe et le faste à un point où les femmes païennes ne voudraient pas le porter, et que, bien loin de se conformer à ces modes infâmes, elles n'ont rien tant en horreur et en aversion ? Sachez ajoute-t-il, qu'elles seront autant d'accusatrices sévères contre vous, et que ce sera par-là que vous serez mises au nombre des réprouvés. En effet, Mesdames, n'est-il pas honteux que vous osiez faire ce que les femmes païennes n'osent entreprendre, quoique vous deviez marcher dans les voies de la justice? Vous agissez avec plus d'iniquité que celles qui font profession de l'idolâtrie, en vous faisant vous-mêmes des idoles. Quoi ? vous prenez des licences, dans le christiansime, que les femmes de l'Aréopage n'auraient jamais osé prendre ? Quoi ! dans l'Eglise vous osez étaler des charmes plus dangereux que ceux qu'on représente sur les théâtres pour servir de divertissement aux spectateurs! (**Bourdaloue**, *sur la fausse conscience*).

[Ils attirent le mépris]. — De qui les femmes mondaines pensent-elles attirer l'estime, avec cet artifice et tout cet équipage de vanité que leur orgueil leur inspire? Est-ce des gens de piété? Ils les regardent avec horreur, voyant qu'elles déshonorent JÉSUS-CHRIST, et qu'elles détruisent la religion. Est-ce des gens d'esprit? ils ne les regardent qu'avec indignation, voyant que par de vains artifices elles veulent surprendre leur

esprit et leur cœur. Est-ce enfin l'estime des libertins qu'elles recherchent? cette estime, sans doute, est plus à fuir qu'à rechercher. Oh! si elles savaient de quelle manière ils parlent d'elles, et avec quelles cruelles railleries ils les traitent, elles auraient autant de confusion qu'elles ont d'orgueil.

Vous paraissez en public, femmes mondaines, avec cet attirail de vanité; vous n'épargnez pas même le temple du Dieu vivant, dont la sainteté ne doit pas être violée par votre luxe : car l'église n'a pas été bâtie afin que vous y fassiez montre de vanités ; on y doit paraître riche, mais en grâce et en vertu, et non pas en or et en diamants. Cependant vous vous parez pour y venir comme si vous alliez au bal, ou comme les comédiennes qui vont paraître sur le théâtre, tant vous avez soin que tout conspire à vous regarder, ou plutôt à vous faire moquer de tous ceux qui vous voient. Quand cette sainte assemblée est finie et que chacun retourne chez soi, on ne s'entretient que de vos vanités et de vos folies; on oublie les instructions importantes que S. Paul et les prophètes nous ont données, on ne s'entretient que du prix de vos belles étoffes et de l'éclat de vos pierreries.

Dites-nous, je vous prie, quelle utilité vous pouvez tirer de ces pierreries de si grand prix et de ces habits si magnifiques. Vous me dites que l'esprit s'y satistait, et qu'il trouve du plaisir dans cette magnificence. Mais hélas! je vous demande quelle utilité vous retirez de vos vanités, et vous ne me dites que les maux qu'elle vous cause. Il n'y a rien de plus déplorable que de se plaire dans ces vains ajustements, d'y trouver de la satisfaction et d'y avoir de l'attache ; cette servitude si basse et si honteuse devient encore plus horrible lorsqu'on y sent de la joie. Comment une femme chrétienne pourra-t-elle, comme elle doit, s'appliquer aux exercices d'une piété solide, et mépriser les folies du siècle, lorsqu'elle trouve de la joie à se parer? Elle trouvera tant de dégoût dans les actions de piété, qu'elle n'en pourra même souffrir le nom... Vous me répondrez peut-être que vous vous faites ainsi admirer de tous ceux qui vous regardent. Mais n'est-ce pas encore un autre mal, que ces ornements magnifiques soient la nourriture de votre orgueil?

N'est-ce pas un mal bien considérable d'être toute plongée dans ces soins si vains et si inquiets; de négliger la beauté de son âme et l'amour de son salut; de se remplir d'orgueil, de vanité et de folies; d'être comme enivrée de l'amour du siècle ; de quitter volontairement ces ailes saintes qui vous élèvent à Dieu, sans craindre de prostituer la dignité de votre âme et de l'asservir à des choses si basses et indignes de vous?

Vous me répondrez peut-être que, lorsque vous paraissez dans les rues ou dans les assemblées, tout le monde vous regarde, et a les yeux arrêtés sur vous. C'est pour cela même que vous devriez fuir ces ornements, afin de n'être point ainsi exposée à la vue de tous les hommes, et de ne point

donner lieu à la médisance. Nul de ceux qui vous regardent ne vous estime selon que vous vous l'imaginez ; tout le monde se rit de vous, comme d'une femme vaine et ambitieuse, qui désire se faire voir, et qui est toute plongée dans l'amour et dans la vanité du siècle. (**S. Chrysostôme,** *passim*).

[Des femmes fardées]. — Ne craignez-vous point, femmes mondaines, que, lorsque le Fils de Dieu viendra juger les vivants et les morts, il ne vous chasse pour jamais de sa présence, et ne vous fasse ces terribles reproches : « Retirez-vous ! vous n'êtes point mon ouvrage, et votre visage n'a plus rien des traits de ma ressemblance : le fard, les faux cheveux, et mille vains artifices, par lesquels vous vous êtes déguisées, font que je ne vous reconnais point pour être à moi. Vous ne me verrez point avec ce visage étranger, et ces yeux que je n'ai point formés, mais que le démon a entièrement corrompus. Vous l'avez suivi ; vous avez recherché l'extérieur brillant du serpent ; c'est de votre ennemi que vous tenez tout cet ornement : vous serez éternellement avec lui ; mon royaume n'est point pour vous, et vous n'aurez jamais de part avec moi. » (**S. Cyprien,** *De habitu virginum*).

[Dans les églises]. — Malheur à vous, femmes et filles insensées, qui entrez ainsi dans la maison du Seigneur, comme dans un rendez-vous et comme dans un lieu de divertissement! dit Dieu par son prophète Amos. L'Eglise est un lieu si redoutable, que le Saint-Esprit commande à tous les fidèles de frémir en approchant de son sanctuaire : et vous y entrez en riant, en vous divertissant, en regardant de tous côtés, avec mille afféteries et des ornements mondains. Croyez-moi, n'allez pas plus avant ; mais, vous en retournant dans votre maison le cœur percé de douleur, allez comme une Madeleine pénitente et convertie, allez vous dépouiller de toutes ces vaines parures, et mettez-vous dans un état modeste, non pas en tombant dans une autre extrémité, comme les personnes de votre sexe qui viennent maintenant, les bons jours, se présenter à la communion dans un habit négligé, et en déshabillé. (*L'instruction des filles*).

[Influence de l'habit]. — L'expérience nous fait voir tous les jours que l'habit inspire des sentiments de vertu et du vice dont il est lui-même la marque et l'étendard, pour ainsi parler. Un habit simple et modeste a une force particulière pour faire naître dans le cœur la vertu de modestie et d'humilité ; un habit de religieux fait souvenir celui qui le porte de ne point démentir sa profession. Tout au contraire, un habit somptueux et superbe inspire je ne sais quels sentiments d'orgueil et d'estime de nous-mêmes, en sorte qu'on a honte de s'abaisser à des choses que nous ne jugeons pas dignes de nous. Non-seulement l'habit fait naître ces sentiments différents dans le cœur de celui qui le porte, mais encore de celui qui le

regarde. Ainsi, Tertullien, parlant du manteau que les chrétiens portaient sur le reste de leurs habits pour marquer la religion qu'ils professaient, dit qu'il étouffait les pensées même et les désirs du vice dans ceux qui les regardaient: *Grande pallii beneficium est, sub cujus recogitatu improbi mores erubescunt; vitia ex occursu meo suffundo.* De manière qu'on avait honte d'être vicieux à la vue d'un habit qui montrait la vertu et la probité de de celui qui le portait. Ainsi, un habit modeste produit, dans celui qui le regarde comme dans celui qui le porte, la modestie et l'humilité; au lieu qu'il inspire la vanité, la licence et le libertinage, quand il fait paraître de la mollesse et de l'immodestie dans celui qui en est couvert. **(Anonyme).**

Les habits, dit S. Cyprien, ont leur chasteté aussi bien que les corps, et ce n'est pas assez d'avoir la pureté de la chair, si l'on n'a en même temps celle des vêtements. La vertu chrétienne exige les deux pour rendre une personne vraiment chaste aux yeux de Dieu. Une femme chrétienne ne doit pas se contenter d'avoir le cœur pur, il faut que cette pureté rejaillisse jusque sur ses habits, et que sa modestie fasse juger de son innocence. La vertu qui rend notre corps digne de quelque honneur, c'est la pudicité : la mondanité le dépouille de cet avantage, et les vains ornements rendent infâme le corps d'une vierge chrétienne. La chasteté, dit Tertullien, ne cherche point les parures pour avoir une beauté parfaite ; elle-même est sa beauté, qui n'est jamais plus agréable à Dieu que quand elle déplaît aux vicieux. (*Instruction des filles*).

[Vaines excuses]. — Vous me répondrez sans doute, femmes mondaines, qu'en vous parant et en vous ajustant uous ne pensez à rien de mauvais; que vous n'avez aucun dessein ni aucun désir criminel ; que vous suivez l'usage commun de ceux qui savent vivre et qui voient le monde ; que les autres s'habillent maintenant de cette sorte; que vous n'avez pas fait les modes; que vous voudriez bien qu'on fît autrement, mais qu'à moins de s'enfermer dans un cloître il faut vivre ainsi, puisque l'on est dans le monde. — Je doute fort que vous ne pensiez à rien de mal. Vous vous imaginez n'y pas penser; mais peut-être que Dieu voit que vous y pensez et que très-certainement la plupart y pensent. D'ailleurs, S. Paul vous avertit de vous donner bien de garde de faire comme les autres : *Ne vous conformez pas*, dit-il, *au monde et à ses modes*. S. Jean vous assure que, si vous vous attachez au siècle, vous ne sauriez être dans les bonnes grâces de Dieu. Toute l'Ecriture est pleine des sentiments d'aversion que Dieu a contre le monde, c'est-à-dire, comme l'explique S. Augustin, contre les amateurs du monde, qui vivent selon les maximes du siècle corrompu. Oh ! le funeste sort d'être de ce monde, puisque la réprobation éternelle est déjà fulminée contre lui ! C'en est bien assez pour en faire sortir toutes les filles chrétiennes, non pas pour s'enfermer, comme l'on dit, entre quatre murailles, car ce n'est pas ce que S. Paul demande ; mais pour

vivre dans le monde comme n'y étant pas, en fuyant ses maximes, ses modes, ses manières d'agir, et toutes sortes de mondanités : ce qui n'est pas seulement un conseil, mais un précepte et une nécessité absolue.

Il y en a qui s'excusent sur ce qu'ils sont de qualité, et que c'est leur condition de s'habiller de la sorte ; qu'ils sont riches et qu'on ne saurait trouver mauvais qu'ils se servent de leur propre bien sans faire tort à celui d'autrui. Mais il y a, dit S. Cyprien, bien de l'abus en ceci. Plusieurs couvrent leur dépense excessive et superflue, dans leurs habits et dans leurs ameublements somptueux et magnifiques, du spécieux prétexte de leur condition. Votre condition c'est d'être chrétiens. Combien de personnes se flattent aujourd'hui ! combien y a-t-il qui s'en font accroire, qui le portent trop haut, et qui sortent de la condition où Dieu les a fait naître, pour s'en faire une plus grande et une plus relevée, telle que leur vanité la leur inspire ! Combien de gens de basse naissance, et médiocrement accommodés, poussés par un esprit de cupidité, font de grandes dépenses, et vivent dans le luxe et dans la superfluité ! La règle de l'Evangile, l'esprit de notre religion, consiste à prendre raisonnablement ce qui est juste, selon la bienséance de la condition où Dieu l'a appelé, et non pas celle qu'il s'est faite lui-même, en évitant toujours la mollesse, le luxe et la vanité.

Si l'on dit que l'on est riche, ce n'est pas une raison pour se justifier devant Dieu : car on se trompe lourdement si on ne sait pas que Dieu, qui nous a donné des biens, nous en a prescrit l'usage ; il faut s'en servir avec dépendance de ses divines volontés ; il faut, dit S. Augustin, en user avec la modestie d'un homme qui s'en sert, et non pas avec la passion d'un homme qui en jouit. Voyons ce que Dieu ordonne sur le sujet des vêtements. Voici, dit-il par l'organe de son apôtre saint Paul (Tim. XXIX), l'ordre que je donne pour ce qui regarde les femmes : Je désire qu'elles soient habillées modestement, et que leur manière de se vêtir et de se parer ne respire qu'honnêteté et que chasteté. Remarquez en passant, que quand on dit « C'est la mode de s'habiller de telle manière », on ne sait pas assez que la mode des chrétiens c'est la modestie, dont parle l'Apôtre ; qu'elle n'a jamais changé et qu'elle ne changera jamais.

« Que les femmes, dit S. Paul, ne portent point de cheveux frisés, ni des ornements d'or ni de perles, ni des habits somptueux ; mais qu'elles soient vêtues comme le doivent être des femmes qui font profession de piété, et qui la doivent faire paraître par leurs actions et par leurs œuvres. » Ce sont là les propres paroles de S. Paul : je n'y ajoute rien. Voici comme parle S. Pierre : — « Que les femmes aient de la pudeur et de la modestie ; que leur ornement ne soit point celui du dehors, qui consiste en frisure de cheveux ou enrichissements d'or, ou beauté d'habits ; mais que ce soit celui du dedans de l'âme, qui consiste en une beauté invisible

et intérieure cachée dans le cœur, et en la pureté d'un esprit doux et paisible, qui est un ornement riche et magnifique aux yeux de Dieu ». (I Petri III). Voilà les règles que ces grands apôtres ont données même aux femmes mariées, qui s'excusent ordinairement sur la complaisance qu'elles doivent à leurs maris. A plus forte raison une fille, qui n'est encore obligée de plaire à personne, doit garder cette modération que S. Pierre et S. Paul ont établie dans leurs épîtres. (*Le même ouvrage*).

[Enseignement des saints]. — Outre ce que nous avons rapporté des deux grands apôtres S. Pierre et S. Paul, les prophètes ne sont remplis que de menaces contre les femmes trop ornées, et jamais les SS. Pères n'ont été plus éloquents qu'à l'occasion de ce désordre. Si notre foi était aussi vive sur la terre qu'est grande la récompense que nous attendons dans le ciel, nulle de vous, Mesdames, dès le jour où vous avez connu le Dieu vivant et quelle est la condition de la femme, n'aurait voulu se parer de vains ajustements. Vous auriez plutôt affecté de vous couvrir d'habits grossiers et négligés, pour représenter en vos personnes Eve dans les pleurs et dans la pénitence, et pour mieux expier, par cet habit même de pénitence, le mal que vous avez tiré de cette première femme, c'est-à-dire l'ignominie du premier péché, et la honte d'avoir causé la perte de tous les hommes. La même faute qui vous a rendues dignes de mort a aussi causé la mort du Fils de Dieu : et vous voulez porter des habits superbes, sachant que votre première mère n'a eu que des vêtements de peaux, après un péché dont vous êtes nées coupables ! (*Essais de Sermons*).

[De la propreté et des ornements modestes]. — Je sais que la propreté du corps est la marque de la pureté de l'âme ; et les premiers chrétiens avaient coutume, les jours de fêtes, de marquer par un ornement modeste la vénération particulière qu'ils avaient dans le cœur. Ainsi en usa, dans l'ancienne loi, le saint patriarche Jacob, qui, étant près de sacrifier au Seigneur, commanda à toute sa famille de changer d'habits et de se mettre proprement : *Mundamini ac mutate vestimenta vestra*. Mais, autant un ajustement modeste marque le respect et la vénération qu'on a pour Dieu, autant le luxe et la vanité extérieure marquent un orgueil intérieur qui détruit entièrement la religion et la piété. Que les femmes chrétiennes s'ornent, je le veux ; mais qu'elles s'ornent comme des victimes qui vont se sacrifier au Seigneur, pour lui témoigner publiquement qu'elles veulent lui immoler tout ce qu'elles ont de plus précieux. Qu'elles s'ornent comme des autels, qui n'impriment que du respect et de la piété : de sorte que leur air seul confonde l'impiété et l'indévotion des libertins. (*Les mêmes*).

Comme il arrive souvent que les moindres choses sont celles auxquelles nous avons le plus d'attachement, on voit par expérience qu'il y a des femmes dans le monde qui souffriraient plutôt que leur conscience fût sale

que leurs habits; qui aimeraient mieux que l'Etat fût en confusion que leur coiffure, et qui se mettraient moins en peine de voir une tache à leur réputation que sur leur robe. Voyez comme elles passent une partie du jour à se parer, à s'ajuster, à cacher autant qu'elles peuvent tous les défauts de leur visage, pour réussir dans les conversations et pour se mettre en état de ne déplaire à personne ! comme elles emploient tous les ajustements et toutes les afféteries qu'elles peuvent, afin de rendre le corps agréable et d'arrêter et tromper les yeux! L'amour-propre fournit aussi à l'esprit des déguisements et des finesses pour cacher ce qu'il a de défectueux, et mettre en son plus beau jour ce qui le peut faire considérer. **(Anonyme)**.

[Martyre de la mondanité]. — Hélas ! il n'est que trop vrai que le monde et le démon ont leurs martyrs, et il n'est que trop évident que ces femmes mondaines souffrent ce martyre par les gênes et les contraintes que leur font souffrir tant de modes, sans craindre les rhumes et les fluxions qui sont les effets ordinaires de leurs nudités messéantes. Elles supportent constamment la rigueur de toutes les saisons, pour avoir le plaisir d'être vues et l'espérance de pouvoir plaire. Et ne pourrait-on pas leur dire, avec le grand Chancelier d'Angleterre, que Dieu leur ferait tort de leur refuser l'enfer, puisqu'elles prennent tant de peine pour le mériter ? C'est avec justice, poursuit ce grand homme, qu'on donne une si funeste récompense à des peines si déraisonnables et si criminelles ; mais aussi c'est avec une injustice extrême que ces femmes se gênent et se tourmentent pour se damner, et qu'elles ne veulent pas souffrir la moindre chose pour leur salut. **(Anonyme)**.

[Les femmes mondaines]. — *Totum hunc mulierum stuporem ædificare noverunt*, dit Tertullien. Appeler orgueil tout cet attirail de vanité, c'est mal expliquer le terme énergique de ce Père : *Mulierum stuporem*, cet entêtement, ce prodige de fantaisie, cet équipage embarrassant, qui tient une femme dans un continuel étonnement, dans une continuelle admiration d'elle-même : *Totum mulierum stuporem ædificare noverunt.* Voilà l'édifice que la nonchalance des uns, la faiblesse des autres, la profusion, l'intempérance, l'impureté d'une infinité de gens, élèvent tous les jours sur les ruines de bien des familles... Ces nudités hardies, cette beauté trop négligemment exposée, ces habits peu fidèles à la pudeur, ces voiles d'une légèreté qui ne résiste pas au moindre vent, et d'une subtilité qui ne met nul obstacle à la vue, *Quibus vestita corpora nudantur*, dit S. Jérôme ; ce nouvel attirail de lubricité presque inconnu aux siècles les plus débordés ; ces habits ouverts d'une manière à se laisser voir sans être obligée d'en rougir : tous ces piéges, dont il n'est pas question de vous apprendre les noms, mais de vous faire avouer le crime, sont absolument incompatibles avec la grâce et le salut. **(Anonyme)**.

[La coutume]. — Vous vous retranchez sur la coutume. Oh ! depuis que la loi de Jésus-Christ a effacé toutes les autres lois du monde, la profane coutume du monde a-t-elle anéanti la coutume de Jésus-Christ ? Dès que le monde introduit maintenant une coutume, nul ne se croit-il plus obligé de la contester pour les intérêts de l'Evangile et les droits de la vertu ? La peur de s'attirer la raillerie, est-ce un mal assez important pour justifier votre lâcheté ? Vain artifice d'une imagination gâtée par l'esprit du monde ! Le plus grand mal qui vous puisse arriver dans la plus grande sévérité de vos habits, c'est d'être mises au rang de celles que leurs défauts rendent modestes par contrainte, et qui se cachent par prudence autant que par dévotion. Voyez-vous que le monde les déchire ? Ne savent-elles pas, en cachant leurs défauts, se faire honneur de leur retenue ? Et pourquoi ne pourriez-vous pas, en cachant vos avantages, vous faire honneur de votre vraie modestie, du respect que vous avez pour la sainteté de la religion, du mépris que vous faites de la coutume ? (*Le même*).

[Danger pour la conscience]. — Je veux que les femmes dans leurs parures et leurs ajustements, n'aient aucun mauvais dessein, et qu'elles ne cherchent qu'à se satisfaire elles-mêmes, et à ne pas se distinguer des personnes de leur qualité et de leur sexe par une négligence affectée ou des manières particulières : je dis néanmoins que, si ces ajustements donnent occasion de pécher à ceux qui les voient, elle pèchent elles-mêmes, et sont obligées de se confesser de ce scandale, et de modérer à l'avenir le soin de se bien mettre et de se parer. Il faut qu'elles changent leurs modes et leurs manières, et qu'elles réforment leurs ajustements ordinaires ; autrement elles seront toujours en état de péché, et ne feront jamais de pénitence qui ne soit fausse. Je dis bien davantage : quand même il n'y aurait rien dans toutes ces parures qui en soi-même fût mauvais et extraordinaire, c'est assez qu'elles servent d'attrait au péché et de piége à l'innocence pour qu'on soit obligé de les quitter. Et il ne sert à rien de dire que vous n'êtes pas de pire condition que les autres, que vous avez du bien, et que vous vous servez en cela de votre droit. Car vous êtes tenues en conscience, et par l'obéissance que vous devez à Dieu et par la charité que vous devez au prochain, de retrancher tout ce qui le scandalise. Ces ornements, ces manières de s'habiller, ces nudités qui paraissent au travers de ces voiles affectés et malins, le scandalisent et peuvent le porter au péché. Vous êtes donc obligées de renoncer à ces modes.

Non conspicis impudicè, sed conspiceris. Ces paroles sont de S. Cyprien et de Tertullien. Peut-être ne jetez-vous pas des regards lascifs, mais on en jette sur vous. Vos yeux ne sont souillés d'aucun plaisir déshonnête ; mais le plaisir que vous donnez aux autres vous souille vous-même. Qui ne détesterait une chose qui a été funeste à tant d'autres ? Qui voudrait se servir de ce qui a donné la mort à ceux qui s'en sont servis ? Si quel-

qu'un mourait après avoir pris un breuvage ou un aliment, vous ne douteriez pas que ce breuvage et cet aliment ne fût un poison, et vous n'auriez garde d'en prendre. Or, ces ornements, ces parures, ces artifices, dont vous tâchez de relever votre beauté et de vous rendre plus agréables, ont tant fait périr de monde et en font périr tous les jours : et vous ne périrez pas par les mêmes choses qui en font périr tant d'autres ! Vous vous trompez. Et ne vous flattez point dans la pensée imaginaire de votre sagesse et de votre vertu, et de ce qu'au fond de l'âme vous n'avez point de sentiment qui ne soit très-honnête. *Redarguit te cultus improbus et impudicus ornatus*, répond Tertullien. Ces ornements, ces parures, ces ajustements affectés, qui vous sont communs avec les femmes mondaines, démentent ce que vous dites et vous condamnent. Ce n'est pas assez, pour être mises au rang des honnêtes femmes, de l'être au fond de l'âme si on ne paraît telle. Il faut que la vertu et l'honnêteté rejaillisse au-dehors par un air et des habits modestes ; la vertu a ses modes aussi bien que les vices.

Si les Pères ont raison de dire qu'on ne peut mettre au nombre des femmes chrétiennes celles qui se parent de telle façon qu'elles puissent plaire, ô Dieu, que le nombre des femmes chrétiennes est aujourd'hui petit. Elle diront que ce n'est pas ce qu'elles cherchent, que de plaire : je m'en rapporte à elles. Pourquoi donc consultent-elles si longtemps leurs miroirs ? Pourquoi cherchent-elles tant d'artifices pour cacher leurs défauts, et pour paraître ce qu'elles ne sont pas ? Chose étrange, dit Tertullien, Dieu défend de mentir de bouche et de parole, parce qu'il est injuste de tromper le prochain ; et ces femmes mondaines s'imaginent qu'il leur est permis de mentir et de tromper le prochain de toutes les parties de leur corps, de leurs yeux, de leurs cheveux, de leur teint, de leur taille, de leur port, en voulant faire croire que l'on est ce que l'on n'est pas, et que l'on n'est pas ce que l'on est en effet. (**Le P. Gigou**, *De l'usage des sacrements.*)

[Par où commence ce mal]. — C'est sur le théâtre que les modes les plus immodestes commencent à paraître et qu'elles brillent ; et des femmes qui veulent passer pour régulières selon le monde, ne font pas de scrupule d'imiter les modes qui ont paru dans ces spectacles. C'est de-là qu'est venue cette pernicieuse tradition ; qui passe par une espèce de succession des mères avancées en âge à leurs filles ; c'est ce qui habitue ces mères à ne pas regarder comme un mal dans leurs filles ces habits somptueux, découverts, et tout ce qu'elles se sont accoutumées à porter elles-mêmes. (**Anonyme**).

[Du luxe]. — Le commerce s'est maintenu dans tous les temps sans le secours du luxe. Les plus importantes marchandises, dont le trafic se fait au-dedans et au-dehors, ne sont point celles dont le luxe se pare : on sait

qu'il détruit les plus riches matières, qui sont l'or et l'argent. Au-dedans, il appauvrit les familles. Retranchez le luxe, vous contribuerez beaucoup à rétablir la vertu, à bannir les vices, à faire cultiver la terre si nécessaire à la vie. Les Français, nourris autrefois dans les travaux de la guerre et dans la simplicité naturelle des habits et de la table, se sont beaucoup pervertis sur le luxe. Ces perruques de si haut prix, ces habits couverts d'or et d'argent, ces broderies si magnifiques, ces dentelles fines apportées des pays étrangers, en sont des preuves trop visibles... Le désir de se parer et de se distinguer par l'éclat et la somptuosité des habits est une peste qui infecte l'esprit et le cœur ; cette passion produit la mollesse, la lâcheté, l'oisiveté, la débauche, le déréglement des mœurs. (*Ouvrage anonyme*).

[Dieu hait le luxe des habits]. — Apprenez, femmes mondaines, du prophète Isaïe, combien DIEU déteste ce luxe fastueux, et avec quelle rigueur DIEU le punira un jour. *Decalvabit Dominus verticem filiarum Sion.* Il fera tomber cette poudre et ces cheveux arrangés avec art et avec soin. Colliers précieux, tour de perles, bracelets de grand prix, vains ornements d'une beauté artificielle, vous serez arrachés : *Et torques et monilia et armillas auferet Dominus.* Il ne vous laissera ni ces riches coiffures à plusieurs étages, *et mitras ;* ni ces rubans entrelacés avec vos cheveux, *et discriminalia ;* ni ces riches étoffes et ces habits pompeux de toutes les couleurs, et pour toutes les saisons, *et mutatoria et theristra* ; ni ces écharpes magnifiques, ni tout ce qui porte un caractère de luxe et de vanité. Bagues, pendants d'oreille, poinçons de diamant, pierreries, boîtes de parfums, miroirs : *et annulos et inaures, et acus et gemmas, et olefactoriala et specula.* Vous ne servez qu'à nourrir un esprit mondain, un fond d'orgueil, une sotte gloire : vous servirez un jour à faire sentir le ridicule de celles qui se repaissent d'un si vain éclat ; et, après avoir été la matière de leur vanité et l'objet de leur complaisance, vous serez le sujet de leurs larmes, de leur confusion, et peut-être de leur désespoir. Femmes mondaines, n'attendez pas un autre sort.

Une modestie édifiante, soutenue d'une grande vertu, est un grand ornement à une dame chrétienne. Une femme vertueuse, dit le Sage, n'a pas besoin de ces faux brillants pour se faire estimer ; une magnifique parure ne donna jamais de mérite ; le trop grand éclat d'un riche habillement fait souvent tort à la personne qui le porte. Quand on est respectable par soi-même on n'a pas besoin d'un mérite étranger. Qu'on est à plaindre, et qu'on est peu plaint quand on est la victime de la vanité ! (**Croiset**, *Réflex. chrétiennes.*)

[Contraste]. — La première femme est tombée dans l'opprobre et la confusion en voulant s'élever dans les pensées de son cœur : et les autres semblent vouloir réparer cette honte en la couvrant de l'éclat des habits

et d'une beauté empruntée, afin d'attirer par-là les yeux des hommes, de devenir l'objet de leur admiration, de leur estime et de leur amour, et de se rendre comme des divinités, en ravissant à Dieu les adorations et les services qui ne sont dus qu'à lui seul. Et elles ne voient pas que, d'un côté, elles attirent sur elles toute la vengeance que Dieu a fait ressentir à l'ange rebelle, et que, de l'autre, elles tombent dans un opprobre et dans une confusion qui les fera terriblement rougir au jugement de Dieu et à la face des anges et des saints, lorsqu'elles reconnaîtront, mais trop tard, que, pensant relever leur sexe par la pompe des habits, elles se paraient des livrées du démon, selon la parole de S. Augustin, en les dépouillant de leur innocence, et que, lorsqu'elles portaient ces vains ajustements sur leur tête, qui sont les armes du prince du siècle, cet esprit de malice se jouait d'elles, en leur promettant qu'elles seraient comme de petites divinités, lors même qu'il ne les pare de ses livrées et de ces marques de son orgueil que pour les asservir honteusement à ceux à qui ces vains ornements plaisent davantage. N'est-ce donc pas un grand renversement d'esprit, que de considérer comme la gloire de son siècle ce qui en fait toute la honte et le déshonneur? (**Anonyme**).

[Les mères chrétiennes]. — Si une mère est persuadée de ses obligations indispensables envers ses enfants elles les instruira plus puissamment par son exemple que par ses paroles, et elle évitera comme une peste capable de perdre toute sa famille, ces modes et ces vanités de son sexe. Elle aura un soin tout particulier d'en inspirer le mépris et l'horreur à ses enfants de l'un et de l'autre sexe, puisque la vanité n'est pas moins criminelle dans les uns que dans les autres, tous tant les hommes que les femmes, étant obligés à la modestie et à l'humilité chrétienne. Elle aura en horreur la conduite de ces mères qui, lasses des folies et des vanités du siècle, s'en dépouillent pour en revêtir leur enfants; qui, n'osant prendre des modes que le monde même ne permet qu'à la jeunesse, veulent du moins avoir le plaisir de les porter en la personne de leurs filles, et, n'étant plus propres elles-mêmes aux plaisirs et aux divertissements, rendent, comme dit S. Jérôme, ces âmes innocentes les victimes les plus ordinaires de la volupté. On craint tant que ces petites âmes échappent au démon de la vanité et au dieu du siècle, qu'on les charge de ses livrées avant même qu'elles puissent voir ce que c'est. Elles se sont vues parées de la sorte dès qu'elles ont pu se voir, et elles ont appris de leurs parents qu'elles ne portaient ces choses que pour être vues de tout le monde. Il ne faut pas être surpris si, après cela, elles ont tant de passion de paraître, et si elles tombent ensuite dans tous les filets de la vanité et de la volupté. (**Anonyme**).

[Les jeunes gens]. — Si le luxe des habits et ce soin excessif des parures, ne saurait honorer une femme, dont la modestie et la pureté font la gloire

principale, combien déshonore-t-il un homme, qui doit montrer plus de noblesse, plus d'élévation dans ses sentiments et plus d'éloignement de la bagatelle dans ses manières? Ces jeunes gens qui passent une partie de leur temps, à s'ajuster, à se parfumer, pourrait-on s'imaginer que les lois et les armes soient jamais avec honneur dans leurs mains? Les senteurs, la cajolerie, le miroir, la parure, comment formeraient-ils un magistrat et un homme de guerre ?.. Laissons au monde à juger là-dessus. Ce qui doit nous intéresser dans la conduite de ces hommes efféminés, c'est l'horreur que de telles dispositions leur donnent de la piété. Ils ne nourrissent leur esprit que de modes, d'ajustements, de vaines curiosités; ils n'occupent leur cœur que de complaisances, que d'engagements, que d'aventures, etc. **(Le P. de la Pesse).**

HABITUDE

PÉCHÉS D'HABITUDE

Mauvaise habitude.

AVERTISSEMENT.

La liaison qu'a le péché d'habitude *avec la rechute, qui en est la cause, et avec l'aveuglement d'esprit et l'endurcissement du cœur, qui en sont les suites et les effets, ne m'a pas empêché de traiter séparément ce sujet, et d'en faire un titre particulier, parce qu'il peut fournir de lui-même assez de matière pour un discours.*

La mauvaise habitude *n'a pas moins de rapport avec la passion dominante, avec le refus des grâces et l'abandon de* Dieu *: car tout cela y peut entrer, et il est difficile de n'en dire pas quelque chose. Ce sera l'adresse du prédicateur de ne pas confondre ces sujets, et de n'en prendre que ce qui sera nécessaire pour faire voir le danger qu'il y a de contracter une habitude à quelque vice que ce soit, la difficulté de s'en défaire et le malheur où elle nous engage.*

Ce sujet, du reste, qui concourt avec tant d'autres, n'est pas extraordinaire ; et comme on n'y doit parler qu'en général de l'habitude vicieuse, et qu'il n'y a guère de personnes qui n'en aient quelqu'une, il n'y a personne aussi qui n'y puisse prendre part et en tirer beaucoup de fruit.

Pour ce qui est de la qualité du discours, il doit être fort capable d'épouvanter un pécheur endurci, et de lui faire rompre les liens qu'il s'est lui-même formés. Il faut lui représenter le plus vivement quel est peut-être le malheureux état où il s'est réduit. Mais, pour ne le pas porter au désespoir, où l'habitude dans le crime conduit d'elle-même, il faut lui suggérer les moyens de sortir de cet état, ou les préservatifs pour n'y pas tomber.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — L'Evangile de la résurrection de Lazare semble tellement fait pour représenter le péché d'habitude, que la seule paraphrase en peut servir de division et de matière à un juste et éloquent sermon. On trouvera dans cet Evangile les raisons les plus fortes et les plus naturelles, capables d'inspirer de l'horreur de cet état. Et, sans nous éloigner pour cela de l'ordre et de la forme ordinaire d'un discours de la chaire, on peut diviser ce sermon en deux parties : savoir, de faire voir, — dans la première, l'état déplorable où l'habitude de quelque vice que ce soit réduit un pécheur, dont on trouve une peinture naïve dans l'exemple de Lazare mort et enseveli depuis quatre jours et déjà corrompu; — la seconde est la difficulté étrange de sortir de cet état, tant de la part de Dieu que de la part du pécheur.

Première partie. — L'état pitoyable où le péché d'habitude réduit enfin le pécheur nous est représenté par celui dans lequel la mort avait réduit Lazare. Etat qui tira les larmes du Fils de Dieu, qui avait devant les yeux un objet plus triste et plus digne de compassion, la mort des pécheurs. Le parallèle s'en peut faire en quatre ou cinq choses, qui n'ont besoin que d'être expliquées et étendues. — 1°. *Lazarus amicus noster mortuus est.* La mort de l'âme par le péché est infiniment plus funeste que la mort qui sépare l'âme du corps. Mais ce que l'habitude ajoute au péché est — 2°. Qu'elle ensevelit le pécheur, le lie et l'attache au linceul qui le couvre; en sorte que, quand la mort ne l'aurait pas privé du mouvement, les liens dont il est serré et entouré le lui ôteraient entièrement. Un pécheur lié par une forte habitude ne peut faire aucun mouvement vers Dieu, ni aucune démarche qui y tende; outre qu'il est tellement arrêté par cette méchante habitude, qu'il ne peut se délivrer de cet esclavage ; tellement assujetti sous l'empire du péché et du démon, qu'il est comme nécessité à commettre le crime. Il faut expliquer quelle est cette nécessité, ou cette impossibilité morale. — 3°. Non-seulement Lazare était enseveli et lié dans son tombeau, mais encore couvert d'une grosse pierre qui en fermait l'entrée, et qui l'empêchait d'en sortir, quand même il eût eu la vie et le mouvement, et assez de force pour rompre ses liens. Figure de l'endurcissement où en vient enfin le pécheur d'habitude, que rien n'est plus capable d'émouvoir, ni menaces, ni remords de conscience, ni pensée des jugements de Dieu. — 4°. La corruption et la mauvaise

odeur de ce cadavre enseveli depuis quatre jours représente la mauvaise odeur, c'est-à-dire le scandale que cause partout le pécheur d'habitude, lequel commet ses désordres sans honte et sans crainte ni de DIEU ni des hommes : ce qui marque la corruption de son cœur, l'abandon de DIEU et le peu d'espérance qu'il change jamais, à moins d'un miracle. — Mais, comme ce retour et ce changement n'est pas absolument impossible, il faut examiner en particulier les difficultés et les obstacles qui s'y rencontrent.

Seconde Partie. — La difficulté de ce changement et de cette résurrection à la vie de la grâce vient de la part de DIEU et de la part du pécheur. — 1°. Le Sauveur, pour marquer cette extrême difficulté de convertir un pécheur d'habitude, se comporte tout autrement que dans les deux autres résurrections qui sont rapportées dans l'Evangile. Car il frémit, il pleura, il fit lever la pierre du tombeau, il appela le mort, il le fit délier. Pourquoi tout cela? Ne pouvait-il pas lui rendre la vie d'une seule parole, et par cette voix impérieuse qui commandait au ciel et à la terre et qui renversait toutes les lois de la nature? C'est pour faire concevoir que, pour la conversion d'un pécheur depuis longtemps dans l'habitude du péché, il emploie ses grâces les plus puissantes, et use de son souverain pouvoir. — La seconde difficulté vient du côté du pécheur, qui a besoin de se désabuser de ses préjugés, de combattre ses inclinations les plus fortes et les plus naturelles, de haïr ce qu'il a si longtemps aimé, et de pratiquer des exercices de piété et de mortification dont il a eu tant d'horreur. Quelle violence ne faut-il pas qu'il se fasse ! Il a besoin des plus puissants efforts, des plus puissantes considérations, etc. C'est ce qu'on voit dans S. Augustin, dont on peut rapporter les combats, les délais, la résistance qu'il fit à la grâce. Enfin, conclure par une forte exhortation à faire pour cela les derniers efforts, puisqu'il y va du salut et de l'éternité.

—

II. — 1°. La mauvaise habitude de quelque vice est le plus grand obstacle à notre conversion, parce que c'est une chaîne tissue de plusieurs anneaux, qu'on ne peut rompre qu'avec les derniers efforts, et par conséquent avec une extrême difficulté. C'est par-là que le démon nous tient dans la servitude du péché. On sait la peine qu'il y a de renoncer aux choses auxquelles on est attaché par une longue habitude.

2°. La mauvaise habitude est par une suite nécessaire, la marque la plus certaine, et moralement infaillible, de notre réprobation, parce que, nous mettant dans une espèce d'impossibilité de changer de conduite, elle nous conduit à une impénitence finale qui nous ôte toute ressource.

—

III. — 1°. L'habitude dans le péché est opposée à la miséricorde de

Dieu, qui retire ses grâces, et qui abandonne enfin le pécheur à sa propre conduite.

2°. Elle rejette les remèdes les plus puissants et les plus efficaces, qui sont la crainte des jugements de Dieu, les remords de la conscience, les menaces du Ciel, les avis et les remontrances les plus salutaires, et tout ce qui a coutume de faire le plus d'impression sur les autres pécheurs.

3°. Elle s'oppose à tous les efforts que la volonté affaiblie a coutume de faire pour sortir de cet état, et les rend ordinairement inutiles.

—

IV. — 1°. Les pécheurs qui ont contracté une forte habitude du péché deviennent insensibles à leur malheur, parce qu'ils ne le connaissent pas et n'en prévoient pas les suites.

2°. Elle les met dans une espèce d'impuissance de changer de vie et de se convertir sincèrement.

3°. Elle les rend opiniâtres et obstinés à leur perte, rien n'étant capable de les fléchir et de les toucher.

—

V. — 1°. Quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas quand il le voudra.

2°. S'il n'est point si aisé de s'en défaire qu'on se l'imagine quand on commence à la contracter, cela n'est point non plus si difficile qu'on le veut croire quand une fois on l'a contractée. (**La Colombière**, *serm.* 64e).

—

VI. — L'habitude, en général, consiste en deux choses : — Premièrement, dans une pente et une facilité pour agir, comme nous voyons dans tous les arts et dans les choses les plus difficiles, qui deviennent aisées avec l'exercice et avec le temps ; — Secondement, dans une difficulté extrême de s'en défaire, comme chacun expérimente soi-même que ce n'est qu'avec bien des violences que l'on quitte une chose qui tient au cœur, ou à laquelle on s'est accoutumé. C'est ce qui se trouve encore plus particulièrement dans l'habitude du péché.

1°. Elle donne, d'un côté, de la facilité à le commettre. Ce qui rend un pécheur d'habitude un objet d'horreur et d'abomination aux yeux de Dieu.

2°. Elle fait naître une difficulté étrange de s'en défaire : ce qui cause sa perte et sa réprobation, par une espèce de nécessité, et d'impossibilité morale qui fait qu'il persévère et qu'il meurt en cet état. Facilité d'un côté, et difficulté de l'autre : c'est, en deux mots, le partage d'un discours.

VII. — 1°. En contractant une forte habitude du péché, on s'y engage et on s'y enfonce toujours de plus en plus, en multipliant ses péchés à l'infini.

2°. On s'ôte tous les moyens de sortir de ce malheureux état, en résistant aux touches du Ciel et aux grâces de Dieu, qui diminuent toujours en force et en nombre à mesure que nous les repoussons.

—

VIII. — Il y a infiniment plus à craindre qu'à espérer du salut d'un homme qui est dans l'habitude du péché.

1°. Parce qu'il lui est infiniment difficile de sortir de cet état : il est plus faible et il a moins de secours.

2°. Il est plus opiniâtre et plus endurci dans le péché, et il ne veut point le quitter.

—

IX. — 1°. La mauvaise habitude impose une espèce de nécessité de commettre le mal. Il faut examiner quelle est cette nécessité, et l'expliquer par la pensée et les paroles de S. Bernard.

2°. Cette nécessité n'est pas une excuse ni un prétexte légitime devant Dieu; au contraire, elle aggrave et augmente plutôt le péché.

—

X. — Deux choses sont absolument nécessaires pour changer le cœur de l'homme et pour le convertir, la grâce qui prévient et qui sollicite le pécheur, la volonté du pécheur même qui se rend aux sollicitations de la grâce. Cela supposé :

1°. Il est moralement impossible que la grâce change et convertisse un pécheur habitué dans son péché.

2°. Il est moralement impossible que le pécheur change de volonté, et il est facile d'en apporter les raisons.

—

XI. — L'habitude étant une seconde nature entée sur la première, il s'ensuit.

1°. Que ce qui se fait naturellement se fait constamment et toujours de la même manière ; et qu'ainsi un pécheur commettra toujours le péché dont il a pris l'habitude.

2°. Que ce qui se fait naturellement se fait facilement, sans peine et à toute occasion; et qu'ainsi un pécheur d'habitude péchera à toute occasion et se souillera d'une infinité de crimes.

3°. Que ce qui se fait naturellement continue jusqu'à la fin, et ne peut

être empêché que par une extrême violence, d'où il arrive que ce pécheur mourra infailliblement dans son péché.

—

XII. — 1°. La mauvaise habitude rend un pécheur presque incapable de se convertir.

2°. Elle bannit la honte qu'on a naturellement du péché, et, cette barrière une fois rompue, on se livre à toutes sortes de crimes.

3°. Elle ôte la crainte des châtiments qui suivront le péché, et par conséquent on croit qu'on peut pécher impunément.

—

XIII. — Il y a trois illusions dont se flatte d'ordinaire un pécheur habitué dans son péché :

La première : Il s'imagine que le péché en est moindre et que l'habitude en diminue la grièveté.

La seconde : Pour en obtenir la rémission, il s'imagine qu'il suffit de faire un simple désaveu de cette habitude furieuse, sans nul effort pour la rompre et pour la vaincre.

La troisième : Il est persuadé qu'il ne tient qu'à lui de se défaire de cette habitude quand il voudra : en quoi il se trompe.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin,** VIII *Confess.* 5 dépeint la peine qu'il eut et ses combats pour vaincre la mauvaise habitude qu'il avait contractée par le libertinage de sa jeunesse. 49 *in Joann.*, parlant de la résurrection de Lazare, il fait voir par la manière dont le Fils de DIEU opéra ce grand miracle, la difficulté qu'il y a à convertir un pécheur habitué dans son péché. — *Ibid.* et VIII *Conf.*, il montre comme se forme l'habitude dans le péché. — Au livre *De Continentià:* c'est par le moyen de la mauvaise habitude que le péché règne en nous. — *In Ps.* 84, sur ces paroles, *Avertisti captivitatem Jacob*: la captivité dont nous devons souhaiter d'être délivrés c'est celle du péché et de l'habitude qui nous y porte. — 41 *in*

Joann. : combien est dure la servitude du péché, à laquelle l'habitude nous assujettit.

S. Ambroise, *in Ps.* I, fait voir qu'il est presque impossible de déraciner une mauvaise habitude.

S. Cyprien, II *Epist.* 2, parlant de lui-même, rapporte qu'il croyait qu'il fût impossible de quitter une vieille habitude, mais que sa propre expérience l'en a désabusé.

S. Jérôme, sur ces paroles de Job, *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus,* montre comment dans la vieillesse on ne se corrige guère des habitudes contractées durant les jeunes années.

S. Grégoire, XXX *Moral.*, expliquant ces paroles de Job, *Quis dimisit onagrum liberum in solitudinem, et vincula ejus quis solvit?* montre quelle est la servitude de ceux qui sont accoutumés à obéir à leurs passions.

S. Chrysostôme, *in* 4 *Actuum Apostol.:* que pour corriger une mauvaise habitude, il faut travailler à en acquérir une contraire. — III *Contrà vituperat. vitæ monas.:* difficulté de corriger une habitude vicieuse. Et il enseigne encore la même vérité dans l'Homél. 7e in I *Cor.* — Homélie X *in Rom.* moyen de se défaire d'une mauvaise habitude, qui est d'y travailler peu-à-peu.

Cassien, *Coll.* 12 *c.* 5 que le meilleur moyen de vaincre une mauvaise habitude est d'exercer souvent des actes contraires.

S. Bernard, *Serm. de* 7 *donis*, donne pour remède de consulter un homme sage et expérimenté, et de suivre son conseil. — I *in Cantic.* : comment se forme l'habitude, comment elle devient une espèce de nécessité, laquelle cependant ne nous excuse pas de péché.

[Livres spirituels et autres.] — **Rodriguez,** liv. 1er, Traité 2, chap. 7, fait voir l'importance qu'il y a de prendre d'abord de bonnes habitudes.

Le P. Chahu, liv. intitulé *Le secret de la prédestination,* traité des rechutes dans le péché, parle fort au long de l'habitude.

Le même, dans le livre intitulé *La science du salut.* chap. 4, art. 4, montre que le véritable moyen de détruire le péché est d'en détruire l'habitude.

Le P. Haineufve, livre qui a pour titre, *Le grand chemin qui perd le monde.* 1re Partie, 1er propos, sect. 3, fait voir que l'habitude qu'on a prise au mal est cause de la mort dans le péché. — Même livre, 2e Point de la Méditation pour connaître *si nous vivons par les mouvements de l'appétit*, il parle des habitudes vicieuses.

Ste Thérèse, sur la fin du 40e chap. de sa *Vie écrite par elle-même*, dépeint le pitoyable état d'une âme depuis longtemps dans le péché.

Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte, religieux Carme, dans le livre intitulé *Conduites de la grâce*, traité 4, où il parle du cours et

du progrès du péché : l'habitude dans le péché met une personne en péril de ne se convertir jamais.

Le P. le Bossu, livre *De l'usage de la grâce*, chap. 3, sect. 4, fait voir comment dans l'habitude du péché on abuse des grâces de Dieu. — Il en parle encore dans le chap. 12, sect. 3.

Recupitus, *signo* 10 *prædestinat.*, fait voir combien une mauvaise habitude donne de facilité à commettre le crime.

Le P. Nepveu, *Réflexions chrétiennes*, montre la difficulté qu'il y a de se défaire d'une mauvaise habitude.

Le P. Gegou livre intitulé *L'usage du sacrement de Pénitence.*

[Les Prédicateurs]. — **Henricus Engelgrave**, *Lux Evangelica*, Domin. 3. Quadrag., parle de l'habitude dans le péché, et particulièrement dans le § 3 il fait voir qu'elle ne diminue en rien la griéveté du péché.

Stapletonus, *Dominicâ Sexagesim.*, *textu* 2.

(*Voici ceux qui ont fait des Sermons exprès sur ce sujet :*)

Le P. de La Colombière, Sermon 64.

Biroat, 5e vendredi de Carême.

De la Volpilière.

Le P. Giroust, Jeudi de la 3e sem. de Carême.

La Font, Entretiens ecclésiastiques, 18e dim. apr. la Pentec.

Le P. Texier, 11e dimanche après la Pentecôte.

Bourdaloue, Vendredi de la 4e semaine.

[Recueils]. — **Louis de Grenade.**
Busæus, in *Panario.*
Labatha, in *Thesauro.*
Lohner, in *Biblioth.*
} Titulo *Consuetudo.*

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur. Prov. v, 22.	Le méchant se trouve pris dans son iniquité, et il est lié par les chaînes de ses péchés.
Adolescens juxtà viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ. Prov. xxii, 6.	Le jeune homme suit sa première voie ; dans sa vieillesse même, il ne la quittera point.
Iniquitates meæ supergressæ sunt caput	Mes iniquités se sont élevées au-dessus

meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me. Ps. 37.

de ma tête, elles se sont appesanties sur moi, comme un insupportable fardeau.

Funes peccatorum circumplexi sunt me. Ps. 118.

Les liens de mes péchés m'ont entouré et enveloppé.

Eripe me de luto et de profundis aquarum. Ps. 68.

Seigneur, retirez-moi de la boue où je suis enfoncé et de la profondeur des eaux.

Impius, cùm in profundum venerit peccatorum, contemnit. Prov. XVIII, 3.

Lorsque le méchant est venu au plus profond des péchés, il méprise tout.

Appone iniquitatem super iniquitatem eorum, et non intrent in justitiam tuam. Ps. 68.

Faites qu'ils ajoutent iniquité sur iniquité, et qu'ils n'entrent jamais dans votre justice.

Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient. Job. XX, 11.

Les dérèglements de sa jeunesse pénétreront jusque dans ses os, et dormiront avec lui dans la poussière.

Lapides excavant aquæ, et alluvione paulatìm terra consumitur. Job. XIV, 19.

L'eau creuse la pierre, et les flots qui battent contre la terre la ruinent peu-à-peu.

Qui bibit quasi aquam iniquitatem. Job. XII, 16.

Le pécheur boit l'iniquité comme l'eau.

Languor prolixior gravat medicum; brevem languorem præcidit medicus. Eccli. X, 11.

La maladie longue fatigue le médecin, mais le médecin coupe par la racine un mal qui dure peut.

Qui relinquunt iter rectum, et ambulant per vias tenebrosas; qui lætantur cum malè fecerint, et exultant in rebus pessimis. Prov. II, 13.

Ceux qui abandonnent le chemin droit, qui marchent par des voies ténébreuses, qui se réjouissent lorsqu'ils ont fait le mal, et qui triomphent dans les choses les plus criminelles.

Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum! Isaiæ V, 18.

Malheur à vous qui vous servez du mensonge comme de cordes pour traîner une longue suite d'iniquités, et qui tirez après vous le péché comme les traits emportent le chariot!

Væ genti peccatrici, populo gravi iniquitate! Isaiæ I, 4.

Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités!

Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt, nec absconderunt. Isaiæ III, 9.

Ils ont publié hautement leur péché comme Sodome, et ne l'ont point caché.

Solve vincula colli tui, captiva filia Sion. Isaiæ LII, 2.

Rompez les chaînes de votre cou, fille de Sion, captive depuis si longtemps.

Confusi sunt quia abominationem fecerunt; quinimmò, confusione non sunt confusi, et erubescere nescierunt. Jerem, VIII, 12.

Ils sont confus, parce qu'ils ont fait des choses abominables, ou plutôt la confusion même n'a pu les confondre, et ils n'ont su ce que c'était que de rougir.

Curavimus Babylonem, et non est sanata: derelinquamus eam. Jerem. LI, 9.

Nous avons traité Babylone, et elle n'a point été guérie : abandonnons-la.

Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas, et vos poteritis benè facere cùm didiceritis malum. Jerem. XIII, 23.

Si un Ethiopien peut changer sa peau, ou le léopard la variété de ses couleurs, vous pouvez aussi faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à faire le mal.

Sicut fuit sensus vester ut erraretis à DEO, *deciès tantùm iterùm convertentes requiretis eum.* Baruch. IV, 28.

Comme vous avez pris la résolution de vous éloigner de DIEU par un égarement volontaire, il faut, en revenant à lui, par votre conversion, que vous le recherchiez dix fois.

Venumdati sunt ut facerent malum. I Machab. I, 16.

Des gens vendus à l'iniquité pour faire le mal.

Amen amen dico vobis quia omnis qui facit peccatum servus est peccati. Joan. VIII, 34.

Je vous dis en vérité que quiconque commet le péché est esclave du péché.

Thesaurizas tibi iram in die iræ. Roman. II, 5.

Vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et de la vengeance.

Cùm servi essetis peccati, liberi fuistis justitiæ. Rom. VI, 20.

Esclaves du péché, vous êtes devenus les affranchis de la justice.

Ut destruatur corpus peccati, et ultrà non serviamus peccato. Rom. VI, 6.

Que le corps du péché soit détruit, et désormais ne soyons plus asservis au péché.

Non quod volo bonum, hoc ago; sed quod odi malum, illud facio. Rom. VII, 16.

Je ne fais pas le bien que je veux, je fais le mal que je haïs et que je ne veux pas.

Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati. Rom. VII, 23.

Je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché.

Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis. Ephes. IV.

Ayant perdu toute espérance, ils se sont abandonnés à la dissolution, pour se plonger dans toutes sortes d'impuretés.

State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri. Galat, V, 1.

Demeurez fermes dans cette liberté, et ne vous remettez point de nouveau sous le joug de la servitude.

A quo quis superatus est, hujus et servus est. II Petri II, 19.

Quiconque est vaincu est esclave de celui qui l'a vaincu.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Les Israélites]. — Il y a, entre ceux qui pèchent par fragilité et ceux qui pèchent par habitude, la même différence qu'entre les Egyptiens et les Israélites assujettis à la tyrannie de Pharaon. Les Egyptiens, accoutumés à la servitude, la souffraient avec patience et sans se plaindre ; ils ne songeaient point à rompre leurs chaînes. Les Israélites, au contraire, se ressouvenant de leur ancienne liberté, soupiraient sans cesse dans cet état; ils ne s'assujettissaient aux rudes charges que ce prince barbare leur imposait qu'avec répugnance. Marque, dit Origène, que les Egyptiens, insensibles à leurs maux, demeureraient toujours dans la servitude, et qu'au contraire les Israélites secoueraient à la première occasion le joug de la tyrannie de Pharaon, et chercheraient les moyens de rompre leurs chaînes. Voilà un fidèle portrait de la différence qu'il y a entre les deux sortes de pécheurs dont je parle. Quand je vois un fidèle qui, s'étant laissé séduire aux charmes trompeurs du péché, est bourrelé par les remords de sa conscience, sensible à la misère de son état, qui craint les jugements de Dieu, je dis qu'il y a encore en lui un reste de vie, qu'il y peut bientôt revenir en brisant ses chaînes et en se retirant du péché. Mais, quand j'en vois un invétéré dans ses péchés, qui s'y porte sans réflexion, je dis qu'il est fort à craindre qu'il ne demeure et ne meure en cet état.

[Samson]. — C'était sans doute un spectacle bien pitoyable de voir Samson sous la captivité des Philistins, ses plus mortels ennemis. Cet homme incomparable, à qui le Ciel avait donné une force si miraculeuse que lui seul défaisait des armées entières, forçait les villes, déchirait les lions ; après une infinité de prodiges, dont sa vie était toute remplie, se voit

honteusement attaché à une meule, où il sert de jouet à ceux-là même qu'il avait tant de fois surmontés. On ne peut trouver une image plus naturelle d'un pécheur attaché au crime par une forte habitude. Il pouvait d'abord rompre ses liens avec la même facilité que Samson, avant qu'on lui eût coupé les cheveux, en quoi consistait toute sa force; le moindre effort en fût venu à bout; et peut-être qu'il se flattait, comme Samson, qu'il n'aurait qu'à se secouer pour s'en débarrasser: *Egrediar sicut antè feci, et me excutiam.* Mais il ne sait pas que Dieu s'est retiré, et ne le soutient plus par une grâce puissante, comme il faisait auparavant. Et, ainsi affaibli, aveuglé et garrotté comme un autre Samson, il ne se délivrera pas avec la facilité qu'il s'était imaginé: *Nesciens quòd recessisset à se Dominus.*

[Salomon]. — On ne devient pas méchant tout d'un coup; le vice a ses degrés, par où l'on descend dans l'abîme du crime, comme la vertu a les siens par où l'on monte à la plus haute perfection. C'est pourquoi l'habitude ne se forme pas tout d'un coup, mais par des actes réitérés. Salomon, par exemple, ce miracle de sagesse, cet esprit éclairé des plus hautes lumières du Ciel, prince enfin qui avait été l'admiration de tous les peuples, comment est-il devenu idolâtre, jusqu'à tel excès que lui seul a plus fait bâtir de temples aux faux dieux que tous les rois ensemble ses successeurs? Il ne faut point douter qu'il n'eût d'abord horreur de se souiller de cette abomination, et que la crainte de Dieu, qui est le fondement de la sagesse, comme il dit lui-même, ne se présentât à son esprit pour l'en détourner; mais, depuis que, par une lâche complaisance, il eut fait bâtir un temple à l'idole d'une de ses femmes, cette barrière une fois rompue. il ne garda plus de mesure; il accorda la même grâce à toutes ses autres femmes; et du plus sage de tous les hommes il devint le plus aveuglé. Il s'accoutuma peu-à-peu à ce culte abominable, et en perdit l'horreur avec la crainte de Dieu, qui ne fit plus d'impression sur ce cœur qui s'était fait une habitude du plus abominable de tous les crimes; et l'on ne sait s'il en est jamais revenu.

[Pharaon]. — Pharaon, après son péché, avait volontairement fermé les yeux. Dieu et le péché combattaient en même temps: le péché par son habitude, et Dieu par ses miracles. Dieu lui ouvrait les yeux par les prodiges visibles qu'il opérait, et le péché faisait de ces mêmes prodiges extérieurs le sujet de ses ténèbres intérieures; en sorte, dit S. Augustin, que ce misérable prince, accablé de ses péchés, aveuglé par sa longue persévérance dans le mal, fut abandonné à lui-même, mérita que Dieu l'endurcit, et se confirma dans son obstination par les peines mêmes qui devaient servir à le ramener à son devoir: *Pharao, pro ingenti cumulo peccatorum suorum, non tanquàm filius ad emendationem suam meruit corripi, sed tanquàm hostis permissus est indurari.* Plus Dieu frappait

les yeux de son corps par des signes visibles, plus il fermait lui-même ceux de son esprit; et il était si accoutumé à mal faire, que ni les nuées d'insectes, ni les fleuves de sang, ni les ténèbres répandues sur l'Egypte, ne furent assez fortes pour le convertir.

[Les Juifs captifs]. — C'était une chose bien triste et bien digne des larmes du prophète Jérémie, de voir la ville de Jérusalem, qui était autrefois l'image du paradis, le siége de tant de puissants rois, le séjour de tant de prophètes, le sanctuaire de la religion; de voir, dis-je, cette ville dans une cruelle captivité, dépouillée de toutes ses richesses, saccagée, pillée, déshonorée, et dans une générale consternation. Mais je puis dire que ce n'est qu'une faible figure d'une âme qui se trouve dans la servitude du péché par une longue habitude. Cette âme, qui est l'ouvrage de DIEU et l'image de ses perfections, cette âme qui est le prix de tout le sang de JÉSUS-CHRIST; cette âme qui est l'épouse du SAINT-ESPRIT, est captive du péché; ce tyran l'a dépouillée de tous les ornements de la grâce, et l'a rendue le jouet des démons et le mépris de toutes les créatures. Ah! que l'on pourrait dire de cette âme, bien plus justement que de Jérusalem : *Facta est quasi vidua domina gentium; princeps provinciarum facta est sub tributo.*

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Lazare]. — Le Fils de DIEU a voulu faire paraître l'extrême difficulté de la conversion d'un pécheur d'habitude dans la résurrection de Lazare. Il pleura la misère de cet état, il s'en troubla, il en frémit. Horrible état, qui fait frémir JÉSUS-CHRIST, et qui trouble celui qui est venu apporter la paix dans le ciel et sur la terre ; comme dit S. Paul! Mais, s'il en frémit et s'en trouble, c'est pour nous apprendre à en frémir et à nous en troubler nous-mêmes. Ce que nous regardons comme un jeu, comme un plaisir, comme un divertissement, est un monstre épouvantable, et, si nous n'en sommes pas effrayés, c'est que notre esprit est obscurci par un aveuglement incompréhensible. JÉSUS-CHRIST appelle Lazare avec une voix haute, pour marquer l'éloignement extrême où ces pécheurs sont de DIEU; après l'avoir appelé, il le ressuscite tout lié, parce que des âmes ressuscitées après de grands péchés retiennent encore beaucoup d'attaches et de liens qui doivent être dénoués par les soins des ministres de l'Eglise. Le pauvre Lazare, qui est resté quatre jours dans le tombeau, n'est pas en état d'en sortir lui-même, ni de faire le moindre soupir pour appeler la miséricorde du Sauveur, qui lui pouvait rendre la vie et la liberté; il faut que le Sauveur gémisse et verse des larmes pour le faire sortir de son tombeau. Insensibilité encore plus funeste pour les pécheurs, en ce qu'ils ont demeuré longtemps dans leurs péchés; il faut que le Seigneur les pré-

vienne lui-même, leur fasse sentir leurs maux, qu'il supplée au défaut de leurs sentiments, et qu'il demande leur guérison, avec d'autant plus d'ardeur qu'ils sont plus incapables de sentir leur maux, et encore plus incapables de les regretter.

[Quelques autres figures]. — Il y a dans l'Evangile quelques autres figures d'un pécheur habitué dans son péché : — comme le paralytique, qui avait langui trente-huit ans sur le bord de la piscine sans avoir pu trouver personne qui eût la charité de le plonger dedans au moment où l'ange aurait troublé l'eau, de sorte qu'il eut besoin de l'opération toute-puissante du Fils de Dieu pour être guéri. Ainsi encore, celui qui était possédé d'un démon muet, que les Apôtres n'avaient pu chasser, comme ils avaient chassé tous les autres qui leur avaient été présentés, parce que, comme leur dit le Sauveur, cette sorte de démon ne peut être chassée que par le jeûne et par la prière. Mais ce qui marque davantage que c'est la figure d'un pécheur habitué est que, le Fils de Dieu ayant demandé au père de ce pauvre possédé depuis quel temps cet esprit le tourmentait de la sorte, il répondit : *Ab infantiâ*, depuis l'enfance. Ah ! qu'il y a de personnes qui depuis l'enfance ont pris de méchantes habitudes, les uns à jurer, les autres à mentir, les autres à médire ! Ce sont ensuite des péchés dont il est extrêmement difficile de se défaire, parce qu'on s'y est accoutumé presque dès le berceau.

Ce que nous savons de Judas qui a pu causer une chute si étrange, c'est qu'il se laissa d'abord dominer par une passion d'avarice, comme l'Ecriture le marque : *Fur erat et loculos habens*. Il employait à ses usages l'argent qu'on lui donnait en dépôt pour les nécessités des pauvres : cette passion s'accrut et s'enracina peu à peu dans son cœur, et enfin l'aveugla de telle sorte qu'il ne pensait qu'à faire sa main, aux dépens de sa conscience ; de manière que, s'étant accoutumé à dérober peu de chose d'abord, l'occasion se présenta de faire un gain plus considérable ; la tentation augmenta à la vue de l'objet, et, indigné de se voir frustré du prix des parfums que Madeleine avait répandus sur les pieds du Fils de Dieu, la passion le porta jusqu'à cet excès de fureur, qu'il forma le dessein de s'en dédommager au prix du sang et de la vie de son Maître et de son Sauveur.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE

Non absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum. (Ps. 68). — L'habitude du péché, dit S. Grégoire, est comme une embouchure qui se ferme, et qui, une fois fermée, ne laisse plus au pécheur la

liberté de sortir de cet état. C'est pourquoi David, dans ses plus ferventes oraisons, disait à Dieu : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum:* Seigneur tirez de mes péchés telle vengeance qu'il vous plaira ; mais ne permettez jamais que la tempête m'ensevelisse sous les eaux, ni que la mer m'engloutisse dans son sein, ni que le puits ferme son embouchure sur moi ; car, si cela arrivait, en quel déplorable état me verrais-je réduit?

Solve vincula colli tui, captiva filia Sion (Isaiæ LII). — Fille de Sion, âme chrétienne, romps tes chaînes et sors de ta prison. Si une bête est tombée dans un piége ou si elle est enchaînée, elle fait mille efforts pour en sortir : faut-il qu'il n'y ait que l'homme raisonnable qui se plaise dans les fers et dans les chaînes? Ame chrétienne, rien ne t'est plus aisé que de secouer le joug cruel du péché : tu n'as qu'à le vouloir, ton Dieu est tout prêt à te délivrer, il n'attend pour cela que ton consentement. Ah ! si les forçats, qui gémissent sous la pesanteur de leurs chaînes, pouvaient aussi aisément se délivrer, si leur liberté dépendait de leur propre volonté; on verrait bientôt leurs fers brisés. Eh quoi ! la liberté de votre âme ne vous est-elle pas aussi chère que celle de votre corps? Allez donc humblement vous jeter aux pieds des ministres du Fils de Dieu ; souffrez qu'ils vous délivrent et qu'ils vous mettent en état de retourner à lui : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.*

Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur. (Prov. v). — Le pécheur se trouve pris dans ses iniquités, et lié par les cordes de ses péchés. Le Saint-Esprit a voulu nous faire entendre, par cette façon de parler, que chaque péché en particulier est semblable à une corde, et que plusieurs péchés ajoutés les uns aux autres font un gros câble, composé d'un grand nombre de moindres cordes. *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur.* Sur quoi le vénérable Bède dit ces paroles : *Qui funem facit, torquendo semper et involvendo fila filis adauget: talis est fortitudo malorum operum :* comme le cordier ne cesse de tourner son fil et de le grossir, à mesure qu'il joint de nouveaux cordons à ceux qu'il a déjà fait entrer, de même les mauvaises œuvres se fortifient par la multiplication, et serrent tellement le pécheur qu'il ne peut plus s'en défaire quand il les a entassées les unes sur les autres.

Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas, et vos poteritis benè facere cùm didiceritis malum. (Jerem. XXIII). — Le Saint-Esprit a voulu dire que c'est une chose aussi extraordinaire, dans la morale, de voir une personne qui a pris une forte habitude au péché se tourner au bien par un parfait changement de vie, qu'il est rare dans la nature de voir un Ethiopien de noir devenir blanc, et un léopard changer son poil

moucheté en un autre tout d'une couleur, parce que le péché, selon le même prophète, est une noirceur qui souille l'âme, et une tache qui s'imprime sur les pécheurs, comme il dit en un autre endroit: *Maculata es in iniquitate tuâ* (Jerem. II). Tellement qu'ajouter péchés sur péchés comme fait l'habitude, c'est donner de nouvelles couches de noirceur à l'âme des pécheurs et aux taches dont ils se sont couverts par les crimes de leur vie passée. — C'est une remarque de S. Augustin, que, pendant cette vie, Dieu et le pécheur amassent chacun de son côté un trésor. Quel est le trésor de Dieu? C'est un trésor de miséricorde pour ceux qui ne l'offensent point ; c'est un fond de bonté pour ceux qui, après avoir péché, s'en repentent, et ensuite le servent fidèlement. Ames justes et pénitentes, voilà votre avantage. Mais quel est le trésor que le pécheur amasse ? C'est un trésor d'iniquité de son côté, c'est un trésor de colère de la part de Dieu, parce que chaque péché ajoute quelque chose à ce trésor; et, comme l'habitude en fait toujours commettre de nouveaux, elle grossit sans cesse ce trésor : *Thesaurizas tibi iram in die iræ.* (Rom. II).

Vidi stultum firmâ radice, et maledixi pulchritudini ejus (Job. v). — J'ai vu l'impie qui avait jeté de profondes racines en terre. Si l'Ecriture entend communément par l'homme insensé l'homme pécheur, on peut dire que ce pécheur est semblable à un arbre, et que, lorsqu'il commence à offenser Dieu, ses racines sont encore petites et tendres, et par conséquent faciles à arracher comme il arrive dans les racines d'un arbre nouvellement planté : on les peut arracher sans peine, parce qu'elles sont petites, qu'elles sont en petit nombre, et qu'elles ne sont pas bien avant dans la terre. Mais, quand la terre les a nourries peu-à-peu, qu'elles grossissent insensiblement, elles se multiplient, elles s'enfoncent plus avant, et elles s'affermissent tellement en terre, qu'il faut des orages violents pour arracher cet arbre. Voilà ce qui arrive à un pécheur. Au commencement, on pouvait le convertir aisément ; ses inclinations au mal et ses attaches au péché n'étaient pas encore si fortes ni en si grand nombre, ni si enfoncées dans la terre; mais, après quelque années de persévérance, ses affections se sont augmentées, ses inclinations se sont multipliées, et ses attaches sont devenues plus profondes ; il faut les plus fortes inspirations du Ciel pour le convertir.

In quocumque loco (arbor) ceciderit, ibì erit (Eccle. I). — L'arbre demeurera dans le lieu où il sera tombé, dit le texte sacré. Mais de quel côté a-t-il coutume de tomber, sinon du côté où il penche? C'est ce que tout pécheur a sujet de craindre. C'est un grand arbre nourri du suc de la terre, qui élève sa tête vers le ciel par son orgueil, qui étend ses branches de tous côtés, c'est-à-dire ses possessions. Cet arbre ne demeurera pas toujours sur pied ; il sera renversé par le coup de la mort, qui arrivera tôt ou tard ; mais de quel côté tombera-t-il cet arbre infructueux ? Il y a bien

de l'apparence qu'il tombera du côté où il penche ; l'habitude qu'il a prise au péché, et qui lui donne cette pente, le fera tomber de ce côté-là ; il mourra donc dans l'habitude de ce péché.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Ligatus eram, non ferro alieno, sed meâ ferreâ voluntate. August. II Confess. 5.

J'étais lié, non par une chaîne de fer, mais par ma propre volonté, plus dure que le fer.

Velle meum tenebat inimicus, et indè mihi catenam fecerat et constrinxerat me. Id. Ibid.

L'ennemi avait en son pouvoir ma volonté (par le moyen d'une forte habitude) ; il me tenait lié et garrotté avec une chaîne redoutable.

Ex voluntate perversâ facta est libido, et dùm servitur libidini facta est consuetudo, et dùm consuetudini non resistitur facta est necessitas. August. II Conf. 5.

De ma mauvaise et perverse volonté, s'était formée la cupidité ; devenue l'esclave de cette malheureuse cupidité, elle devint une habitude, et, faute de résister à cette habitude, elle devint une nécessité.

Plùs valebat in me deterius inolitum quàm melius insolitum. Id. Ibid. 12.

Ce qu'il y avait de mauvais en moi par l'habitude, avait plus de force que le bien, auquel je n'étais nullement accoutumé.

Reformidabam quasi mortem consuetudinis mutationem. August. II Conf. 7.

Je craignais comme la mort le changement de la manière de vie à laquelle j'étais accoutumé.

Lex peccati est violentia consuetudinis, quâ trahitur etiam invitus animus. Id. II Conf. 8.

La loi du péché est la force de l'habitude, par laquelle l'esprit est entraîné malgré lui.

Cogitationes quibus meditabar in te, similes erant conatibus expergisci volentium, qui tamen, superati soporis altitudine, remerguntur. Id. Ibid.

Les pensées de Dieu et de conversion qui me venaient de temps en temps ressemblaient aux faibles efforts de ceux qui veulent s'éveiller, et qui, encore assoupis, se replongent dans le sommeil.

Adhùc obligatus impedimentis omnibus, sic timebam expediri quemadmodùm impediri timendum est. August. Ibid.

Lié et arrêté que j'étais encore par tant d'obstacles, je craignais autant d'en être délivré que l'on doit craindre de s'y voir engagé.

Retardabant me nugæ cùm diceret mihi consuetudo : « Putasne sine istis vivere poteris? » Idem, Ibidem.

Tous mes bons desseins étaient arrêtés par des riens, lorsque l'habitude semblait me dire : « Penses-tu pouvoir vivre sans nous ? »

Tantò ampliùs in voluptate superandâ voluntas laborat, quantò ei majores vires consuetudo dedit. August. VI Contrà Julian. 7.

La volonté a d'autant plus de peine à vaincre le plaisir sensuel, que l'habitude et l'accoutumance lui a donné plus de force.

Vincere consuetudinem dura est pugna. Id. in ps. 30.

C'est un rude et fâcheux combat que de vaincre l'habitude.

Peccata quamvis magna et horrenda, cùm in consuetudinem venerint, aut parva esse aut nulla creduntur, usquè adeò ut non so-

Les crimes, quelque grands et énormes qu'ils soient, lorsqu'ils sont passés en habitude, paraissent ou légers ou même ne sont

lùm non occultanda, sed etiam prædicanda diffamandaque videantur. Id. Enchirid.

plus regardés comme péchés ; jusque-là que non-seulement on ne croit pas les devoir cacher, mais même qu'on les publie et qu'on s'en fait honneur.

Moles imposita sepulchro ipsa vis est consuetudinis quâ premitur anima, nec resurgere nec respirare permittitur. August. in Matth. Homil. 45.

La pierre qui ferme le sépulcre d'un mort, c'est la force de l'habitude qui presse l'âme de son poids, l'empêche de se relever, et ne lui permet pas même de respirer.

Consuetudo quasi secunda et affabricata natura. Id. VI de Music.

L'habitude qu'on s'est formée est comme une nature artificielle, ajoutée à la première.

Solet recta opinio pravam corrigere consuetudinem, et prava opinio rectam depravare naturam. August. Doct. Christi.

Un bon et salutaire sentiment corrige ordinairement une mauvaise habitude, comme un jugement dépravé corrompt un naturel porté au bien.

Difficultatem quamdam ostendit ibi, infremuit spiritu, ostendit multo clamore objurgationis opus esse ad eos qui consuetudine duruerunt. Id. de Lazaro.

Le Fils de Dieu (avant de ressusciter Lazare), fait paraître la difficulté qu'il y a dans une telle action : il frémit et se trouble, montrant par-là que, pour faire quitter une mauvaise habitude à ceux qui sont endurcis dans le crime, il faut crier bien haut, user de reproches et de menaces.

Omne peccatum consuetudine vilescit, et fit homini quasi nullum sit. August. 50 Hom. 28.

Quand on est accoutumé à quelque péché, l'habitude fait qu'on n'en tient compte, et qu'il paraît peu de chose.

Obduruit jàm animus, et dolorem perdidit. Id. Ibid.

Un cœur endurci au crime ne ressent plus la douleur que cause une mauvaise conscience.

Est mortis genus immane; mala consuetudo appellatur. August. 49 in Joan.

Il est un horrible genre de mort, qui s'appelle la mauvaise habitude.

Difficulter eraditur quod rudes animi perbiberunt. Hieron. Epist. 7.

C'est avec bien de la peine qu'on perd l'habitude qu'on a prise dans la jeunesse.

Malum non naturâ sed nimiâ consuetudine et amore peccandi firmatum, sic ut in naturam conversum videatur. Id. in Jerem. 13.

La mauvaise habitude est un mal qui ne vient pas de la nature, mais que la coutume a formé et fomenté, en sorte qu'il semble changé en nature.

Quasi quibusdam clavis suffigitur anima corporis voluptatibus: actuum enim suorum laqueis vincta, et deliciarum secularium illecebris obnoxia, jàm tenetur. Ambrosius.

L'âme est attachée aux plaisirs du corps comme avec des clous ; elle y est retenue par ses actes réitérés comme par autant de liens et de lacets ; elle y est attirée par les charmes des désirs du siècle, qui la tiennent asservie.

An ignoratis quantam vim habeat consuetudo peccandi, ut excludat naturam? Id. in ps. I.

Ignorez-vous la force de l'habitude du péché ? elle est telle qu'elle triomphe de la nature même.

Cùm culpa in usum venerit, et jàm animus etiamsi appetat, debiliùs resistit, quia quot vicibus pravæ frequentationis adstringitur, quasi tot vinculis ad mentem ligatur. Gregor. IV Moral.

Quand on fait habitude du péché, l'esprit y résiste plus faiblement, quoiqu'il le veuille, parce qu'il est serré par autant de liens qu'il y a eu d'actes mauvais.

Usitata culpa obligat mentem, ut nequaquam surgere possit ad rectitudinem; conatur, et labitur, quia ubi sponte perstitit, et ibi, cùm noluerit, coacta cedit. Id. Homil. 31 in Evang.

Le péché passé en habitude tient l'esprit tellement asservi, qu'il ne peut se tourner vers le bien ; il fait bien quelque effort pour cela, mais il retombe aussitôt, parce que, s'y étant fixé volontairement, il est contraint d'y demeurer contre son gré.

Tenent pravæ consuetudines quem semel ceperunt, atque quotidiè duriores existunt. Gregor. XV Moral.

Les mauvaises habitudes arrêtent ceux qui les ont contractées, et deviennent tous les jours plus rudes et plus difficiles à rompre.

Quænam angustia est à malâ consuetudine exurgere velle, nec posse? jàm desiderio ad superna tendere, sed adhùc actu in infimis remanere, præire corde, nec sequi opere, atque à semetipso contradictionem perpeti! Id. XXVI Moral.

Quelle peine, quelle perplexité de vouloir se défaire d'une mauvaise habitude, et de n'en pouvoir venir à bout ! Désirer de s'élever plus haut, et se voir obligé de toujours ramper ! Avoir envie d'avancer et rester toujours en arrière quand il faut agir, et souffrir ainsi dans soi-même une continuelle contradiction !

Sunt qui luxuriem corporis nec albenti erubuère canitie, et usquè ad senectutis ætatem vitam produxère maculosam. Ambros. in ps. I.

Il y a des gens qui, les cheveux blancs, ne rougissent point de se livrer au vice infâme de l'impureté, et qui prolongent jusqu'à l'extrême vieillesse une vie souillée de crimes.

Impii funibus peccatorum suorum constringuntur, cum incessabili augmento suæ pravitatis intereunt. Qui funem facit torquet semper, et involvendo fila filis adauget; talis est fortitudo malorum operum. Beda Prœm. 5.

Les impies sont liés par leurs péchés, et meurent après en avoir augmenté le nombre à l'infini. Celui qui fait une corde tourne sans cesse, ajoute et entortille filet sur filet : telle est la force de la mauvaise habitude (et c'est ce qui la rend si difficile à rompre).

Permolestum est, et vix toleratu possibile vel ipsis brutis, amoveri à consuetudine. Basilius Homil. 5.

Il est pénible et dur à tous, aux animaux mêmes, de quitter une habitude.

Consuetudo vetustate firmata naturæ vim solet nancisci. Id. Regul. fusius disput. quæst. 6.

Une coutume fortifiée par la longueur du temps a la force de la nature.

Non parvus est labor ut se aliquis à priori non bonâ consuetudine reflectat et revocet. Ibid.

Ce n'est pas sans peine et sans travail qu'on se corrige d'une mauvaise habitude et qu'on en prend une contraire.

Assidua consuetudo vitium in naturam convertit. Isidor. I Soliloq.

L'habitude invétérée change enfin le vice en nature.

Magna est consuetudinis tyrannis, adeòque magna, ut perindè cogat ac natura. Chrysost. Homil. 7 in 4 Cor. I.

La tyrannie de l'habitude est grande, et tellement grande qu'elle a le même pouvoir sur nous que la nature même.

Primò tibi videbitur aliquid impossibile; processu temporis, non judicabis adeo grave; paulò post, et leve senties. Bernard. I Considerat.

Une chose vous paraît impossible d'abord; avec le temps, elle ne paraît plus si difficile; et enfin, peu après, on la trouve même facile et légère.

Si res per consuetudinem, per incuriam venerit, vulneri vetusto et neglecto callus obducitur, et eò fit insanabile quò fit insensibile. Id. Ibid.

Si le mal se fait par habitude, ou arrive par négligence, il se fait comme un calus à une vieille plaie négligée, laquelle devient incurable par cela même qu'on ne la sent plus.

Quem ligat consuetudo, indifferenter illicitis pro licitis utitur. Bern. Ibid.

Celui qui est enchaîné par une mauvaise habitude se porte indifféremment aux choses défendues comme si elles étaient permises.

Concupiscentiâ reviviscente, sopitur ratio, ligat consuetudo, trahitur miser in profundum malorum, et traditur captivus tyrannidi vitiorum. Id. Ibid.

Quand la convoitise commence à revivre, la raison s'assoupit; l'habitude lie et serre étroitement; le malheureux pécheur est entraîné dans un abîme de maux, et livré comme un esclave à l'empire tyrannique de ses vices.

Miserabilis fragilitas! sine pruritu concupiscentiæ, sine impetu desiderii, solâ consuetudine trahitur ad illicita. Bernard. I Consider.

Malheureuse fragilité de l'homme ! sans être sollicité par la concupiscence, sans être poussé par un violent désir, il est entraîné au mal par le seul poids de l'habitude.

Ultimus gradus appellari potest consuetudo peccandi, qui Dei motus amittitur, contemptus incurritur. Id. Ibid.

On peut nommer l'habitude dans le péché le dernier degré du mal, parce qu'on y perd la crainte de Dieu, et qu'on en vient jusqu'au mépris de ses lois.

Quis magìs mortuus eo qui fovet ignem in

Quelle mort comparable à celle de

sinu, peccatum in concupiscentiâ, nec sentit, nec expavescit, nec excutit? Bernard. Sermone 2 de Resurrect.

l'homme qui porte un feu dévorant dans son sein, la source du péché dans sa concupiscence, et qui ne le sent même pas, n'en a aucune peur, ne le rejette pas ?

Nescio quo pravo et miro modo ipsa sibi voluntas, in deterius mutata, necessitatem facit, ut nec necessitas, cùm voluntaria sit, excusare valeat voluntatem, nec voluntas, cùm sit intellecta, excludere necessitatem. Id. Serm. 81 in Cantic.

Je ne sais par quel surprenant phénomène il arrive que la volonté corrompue se fait une nécessité du crime ; en sorte que ni la nécessité, parce qu'elle est contractée librement, ne peut être une légitime excuse à la volonté, ni la volonté, suffisamment éclairée par la raison, ne peut exclure la nécessité.

Sunt aliqui qui, quasi cute quâdam, sic aliquâ pravâ operti et quasi involuti consuetudine vitiorum, ut illam dediscere non tàm sit spoliari quàm excoriari. Bernard. Serm. 6 in Cantic.

Il se trouve des personnes revêtues et couvertes d'une mauvaise habitude comme d'une peau : pour s'en défaire et pour la quitter, la peine est si grande, qu'il semble que ce n'est pas tant se dépouiller qu'être entièrement écorché.

Sepulturæ aggere premitur qui, in perpetratione nequitiæ, etiam usu consuetudinis gravatus premitur. Id.

Celui-là est véritablement pressé du poids de son sépulcre, qui, dans les iniquités qu'il commet, est comme accablé sous le pesant faix de l'habitude contractée.

Grave est assueta dimittere, sed gravius est contrà propriam voluntatem ire. Lib. de Imit. I, 11.

Il est douloureux de quitter les choses auxquelles on est accoutumé, mais il est bien plus rude d'aller contre sa propre volonté.

Actus peccandi, crebrò iteratus, consuetudinem parit, consuetudo parit quasi agendi necessitatem, necessitas parit impossibilitatem, impossibilitas parit desperationem, desperatio damnationem. Bernard. I Considerat.

L'acte du péché, souvent réitéré, fait l'habitude; l'habitude engendre la nécessité; la nécessité devient l'impossibilité ; l'impossibilité fait naître le désespoir, et le désespoir achève notre damnation et y met comme le sceau.

[*Desinit remedio esse locus, ubi quæ fuerant vitia mores fiunt.* Senec. Epist. 28.

[Il n'y a plus de remède à espérer lorsque ce qu'on a toujours regardé comme vice, est devenu la règle des mœurs.

Obdurata tempore consuetudo naturâ ipsâ potentior est. Philo Judæus, Dialog.]

L'habitude, confirmée et comme endurcie par la longueur du temps, est plus forte que la nature même.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Nature et définition de l'habitude]. — L'habitude (ou l'accoutumance) peut être définie « une qualité ou quelque chose de permanent en nous, qui empêche que nous ne soyons indifférents à toutes sortes d'opérations, parce qu'il nous détermine à quelques-unes en particulier plutôt qu'à d'autres, sans néanmoins forcer notre liberté par une nécessité absolue et inévitable. » Ce

qui produit cette habitude en nous, c'est nous-mêmes, par les actions réitérées auxquelles nous nous portons. Car ces actions, qui ne sont que passagères, impriment dans l'âme une trace qui leur est proportionnée, à peu près comme le pied laisse un vestige sur le sable ou sur la terre molle.

Ce qu'il est à propos de remarquer dans cette matière est que la proportion de l'habitude avec les actions qui la produisent consiste en deux choses : l'une, que l'action qui est d'une certaine vertu imprime aussi une trace de cette nature, et non d'une autre : par exemple, l'acte de l'aumône produit une habitude de miséricorde, et non pas de patience. La seconde, que plus l'action est forte et violente, plus la trace qu'elle laisse est profonde : de même que plus un corps est pesant et presse davantage la terre, plus la trace ou la marque qu'il y imprime est profonde. D'où il suit souvent qu'une seule action produit une habitude plus forte que plusieurs ensemble faites avec moins d'application, et qu'en repassant souvent sur la même trace on l'enfonce toujours davantage et on la fait entrer plus avant. Il s'ensuit enfin, que l'habitude vicieuse est une facilité et une inclination que l'on acquiert à commettre quelque péché, de quelque nature que ce soit, à force de le commettre.

[Facilité des mauvaises habitudes]. — Comme notre nature corrompue se porte plus facilement au mal qu'au bien, et que la vertu ne s'acquiert qu'avec peine, il est constant que nous prenons plus aisément l'habitude de quelque vice, auquel nous n'avons déjà que trop de penchant, que d'une vertu, qui est difficile d'elle-même et qui demande le combat contre l'inclination naturelle qui lui est contraire. Les théologiens en apportent particulièrement trois raisons. — La première est qu'il y a deux fois plus de vices que de vertus, à cause que toutes les vertus morales sont placées entre deux extrémités vicieuses, qu'elles doivent éviter afin de se tenir dans la juste médiocrité qui leur donne le nom de vertu morale. Il est donc plus aisé, à cause du nombre, de contracter une mauvaise accoutumance qu'une bonne. — La seconde est que les objets qui excitent au péché sont plus attrayants, et agissent plus fortement sur nous que ceux qui peuvent nous porter à la vertu. — La troisième est que nous avons au-dedans de nous-mêmes la concupiscence, appelée par les docteurs le foyer du péché, laquelle concupiscence se révolte souvent contre notre raison, en obscurcit les plus belles lumières et en étouffe les plus vives flammes par la violence de son ardeur, et qui est par conséquent la cause que nous prenons plus facilement de mauvaises habitudes que de bonnes.

Si le péché, dans le style de l'Ecriture, est un si grand mal, qu'on peut dire que c'est le comble de la misère et de l'infamie, que sera-ce de la mauvaise habitude dans le péché, puisque c'est proprement ce qui nous rend pécheurs ; puisqu'une action criminelle toute seule ne nous rend pas tels, mais fait seulement que nous péchons actuellement. La mauvaise habi-

tude nous fait véritablement porter le nom de pécheurs, soit à cause de la multitude des péchés qui ont précédé et qui ont produit cette habitude, soit à cause des péchés qui suivront, parce qu'elle en produira dans la suite une infinité d'autres, par une espèce de nécessité, parce que l'un en attire un autre, et que, l'habitude étant toujours devenue plus forte par cette multiplication de crimes, nous rend pécheurs, pour ainsi dire, par profession, et abominables devant Dieu.

[Nécessité de l'habitude]. — La mauvaise habitude entreprend de telle sorte sur la raison et sur la volonté de l'homme, que, s'il n'a pas voulu s'opposer à son empire, ou plutôt à sa tyrannie, lorsqu'il le pouvait et que cette habitude n'avait pas encore jeté de profondes racines, il ne le pourra plus dans la suite, par une espèce de nécessité dont nous parlerons ailleurs, mais que nous ne pouvons mieux expliquer, pour le présent, que par la pensée de S. Augustin, qui en pouvait parler par expérience, et qui l'appelle « une seconde nature que l'homme a faite et fabriquée en lui-même, et qu'il a ajoutée à la première : *Consuetudo quasi secunda et affabricata natura?* » La première est celle que le péché originel a formée dès le commencement de notre naissance ; mais la seconde est celle que nous formons par les péchés actuels, par la persévérance dans le péché et par la mauvaise habitude. De manière que, si la première nature nous entraîne dans le péché presque malgré nous, comme parle S. Paul, la seconde y ajoute une nouvelle pente et un nouveau poids, qui fait une espèce de nécessité, comme l'exprime S. Augustin : *Ex pravâ voluntate facta est libido; dum servitur libidini, facta est consuetudo; et dùm non resistitur consuetudini, facta est necessitas.*

Quelque forte et enracinée que soit l'habitude qui s'est assujetti notre cœur, il est certain que nous péchons quand nous lui obéissons, et par conséquent que nous pouvons refuser de lui obéir, puisque tout péché est une action libre avec délibération, et qu'agir librement c'est faire une chose qu'on pourrait ne faire pas. Que si toutes les fois que je me rends à la violence d'une habitude vicieuse, je puis lui résister, je puis si souvent lui faire résistance que je perdrai la coutume que je m'étais faite de lui céder. et ainsi la détruire elle-même et l'anéantir. De sorte que, de quelques termes que se servent S. Augustin et S. Bernard pour exprimer cette nécessité, en l'appelant invincible, inévitable, plus forte que la nature, ce n'est jamais une nécessité absolue qui ôte entièrement la liberté, mais une nécessité seulement morale, que nous voulons et que nous nous imposons nous-mêmes.

[Correction difficile]. — On se retire aisément du péché quond on n'y est pas accoutumé; il a mille endroits par où il ne plaît pas à un cœur même corrompu ; mais on ne se défait presque point de l'habitude du péché. C'est une espèce de miracle dans l'ordre de la grâce, figuré par la résurrection

de Lazare, qui était déjà depuis plusieurs jours enseveli dans le tombeau. Si l'habitude est une seconde nature, on change pour tout le reste, mais on ne se défait guère de son naturel ni de l'habitude du péché; presque tous les hommes agissent selon le penchant de leur naturel, et presque tous les hommes suivent, dans leur conduite, le penchant de leurs mauvaises habitudes. Ce qu'on fait selon son inclination naturelle, on le fait avec facilité ; rien ne coûte, et on agit presque sans réflexion. D'où vient que S. Augustin appelle la mauvaise habitude un esclavage sous l'empire du péché et du démon. Nous avons dépeint ses combats pour sortir de cette dure servitude.

[Comment se forme l'habitude]. — On pourra demander comment se forme en nous cette superbe habitude, dont on ne peut se défaire qu'avec d'extrêmes efforts. Je réponds, avec S. Augustin, que d'un désir déréglé on passe à une action criminelle ; l'action souvent réitérée forme la passion ; la passion fortifiée se change en habitude, et l'habitude devient une funeste nécessité de pécher ; mais nécessité qui ne nous excuse pas, parce qu'elle n'est pas absolue, comme nous avons dit, et parce qu'elle est l'effet de l'abus que nous avons fait de notre liberté en nous abandonnant librement au péché. Funeste nécessité néanmoins, qui nous rend plus malheureux sans nous rendre moins criminels ; nécessité que nous avons pu prévenir, et dont nous ne pouvons plus guère nous exempter. Ce qui fait naître cette question en théologie : Ce qui se fait par une forte habitude diminue-t-il la grièveté du péché en diminuant la liberté nécessaire pour le commettre? On répond que non. Il en serait autrement si ce qui diminue la liberté venait d'une cause antécédente que nous n'eussions point recherchée, comme d'une passion subite qui s'exciterait en nous ou d'une forte tentation : mais, quand cet affaiblissement ou cette diminution de notre liberté vient d'une cause libre que nous avons librement soufferte, telle qu'est l'habitude, il augmente plutôt qu'il ne diminue le péché, parce qu'il part d'un principe plus corrompu et plus accommodant avec le mal.

S. Thomas (2-2, question 78e, art. 2e,) dit en termes exprès que celui qui pèche par habitude pèche toujours par une malice délibérée; parce que, en se servant de l'habitude, il fait choix de ce qui lui est convenable selon cette habitude vicieuse, qui est à son égard comme une seconde nature, par laquelle il opère avec choix, et sans aucune répugnance du mal auquel son habitude l'incline : d'où ce saint docteur conclut que celui qui pèche par habitude opère le mal par élection et pèche par une malice délibérée.

[Dangers de l'habitude]. — Le péché réitéré est réciproquement la cause et l'effet de la mauvaise habitude qu'on y contracte. Il faut un nombre considérable de péchés pour former une forte habitude ; mais cette habitude faite, elle fait commettre le péché sans nombre et sans mesure, facilement, sans crainte, sans remords de conscience, et presque sans réflexion. Nous

le voyons tous les jours, et DIEU veuille que nôtre propre expérience ne nous en ait pas encore convaincus ! Un péché commis aujourd'hui en attire demain un autre, et celui-ci un troisième, parce que l'inclination, devenue plus forte à chaque chute, nous porte à en commettre d'autres avec plus de violence, de sorte que le nombre s'en multiplie à l'infini. Presque toutes les démarches d'une âme habituée dans le péché sont autant de chutes, et ses mouvements des précipices qui ne lui laissent presque plus de retour. Il faut un miracle de grâce pour cela, et DIEU retire ses grâces à mesure qu'on commet de nouveaux péchés.

S. Thomas enseigne (2-2, quest. 156e, art. 3e) que, comme le péché consiste principalement dans la volonté, puisque c'est par la volonté que l'on pèche, il doit être d'autant plus grand que la volonté s'y porte avec plus d'ardeur, par une pente plus violente et une plus forte inclination : *Ubi major est inclinatio voluntatis ad peccatum, ibi gravius est peccatum.* C'est donc en vain que ceux qui ont contracté l'habitude de quelque vice, et qui ne font point d'efforts pour s'en affranchir, allèguent pour excuse la pente violente qui les entraîne.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[L'habitude est une seconde nature]. — Pour vous faire comprendre combien il vous sera malaisé de vous défaire d'un vice, quel qu'il puisse être, lorsque l'habitude s'en sera formée en vous, il suffit de vous dire que l'habitude est une seconde nature ; une nature ajoutée, ainsi que parle S. Augustin, et comme entée sur nos inclinations : *Secundam et quasi affabricatam naturam.* De sorte que, si vous vous accoutumez à la vanité, au luxe, à la médisance, au jeu, à la volupté, à une vie oisive et mondaine, il vous sera aussi difficile, en peu de temps, de vous réformer, qu'il est difficile d'apprivoiser une humeur farouche et d'adoucir un esprit rude et brutal. Bien davantage, je dis que l'accoutumance est encore plus forte que la nature, puisqu'elle peut la dompter, qu'elle peut la plier, pour ainsi dire, tout inflexible qu'elle est. Ainsi nous voyons que les corps les plus faibles s'endurcissent peu-à-peu aux plus grands travaux, que les plus timides apprennent à mépriser les périls à force d'y être exposés, et que quelques-uns,

en usant souvent des poisons les plus mortels, s'en sont fait enfin une nourriture.

Plût à Dieu qu'il y eût moins d'exemples de cette invincible nécessité, et qu'on n'entendît pas tous les jours ceux qui s'en sont rendus esclaves gémir vainement dans leurs chaînes, et rendre inutiles des lumières, des inspirations, des désirs de faire le bien, capables de sanctifier plusieurs âmes à qui il resterait encore quelque liberté ! Que je vous plains, pauvres esclaves ! et que je vous trouve dignes de compassion ! Au commencement que vous vous adonnâtes à la débauche, au jeu, à la médisance, à la colère, la débauche vous paraissait un vice conforme et comme bienséant à votre âge, le jeu une occupation honnête, la médisance un entretien nécessaire, la colère une passion raisonnable, vu les sujets qu'on a tous les jours de se mettre en mauvaise humeur. Mais aujourd'hui ce n'est pas la même chose ; votre raison mûrie par l'âge, votre conscience éclairée de mille lumières surnaturelles, vous représentent toutes ces choses comme des défauts, comme des vices honteux, injustes, pernicieux et néanmoins vous ne laisserez pas d'y tomber : *Vides quàm malè facies*, dit S. Augustin, *quàm detestabiliter*, *quàm infeliciter : et tamen facies !* (**Le P. de la Colombière,** *Serm*. 64[e]).

[On peut en triompher]. — Les mauvaises habitudes enchaînent de telle sorte les personnes qui les ont contractées, qu'elles ne peuvent ou du moins qu'elles ne veulent pas faire le bien ; ou plutôt, qu'elles ne peuvent et ne veulent pas en même temps : *Solutus est ad mandatum Domini qui anteà tenebatur*, *aut non valens aut non volens benè facere*, *aut utroque fortiùs vinculo alligatus*, *nec volens scilicet nec valens*, dit S. Bernard. Je ne pense pas qu'on pût dire ni plus nettement ni en moins de paroles tout ce qui regarde la matière des mauvaises habitudes. Il est vrai que, quand on les a contractées, on y croupit ordinairement, et parce qu'on ne peut pas les vaincre et parce qu'on ne veut pas les combattre. Je veux dire qu'il est comme impossible d'en sortir, et qu'il n'est pas néanmoins absolument impossible ; que la difficulté est si grande, qu'elle paraît insurmontable ; qu'elle n'est pas si grande toutefois qu'on soit digne de quelque excuse quand on ne la surmonte point.

Quoi ! âme chrétienne, vous avez déjà une si grande pente à la vanité, à la paresse, au plaisir, à la colère, à l'intempérance, à l'ambition, que vous ne pouvez, dites-vous, y résister ! Et quand toutes ces passions se seront établies et fortifiées en votre cœur par plusieurs années de dérèglements, vous espérez de les pouvoir vaincre ? Aujourd'hui que Dieu vous touche, qu'il vous presse, qu'il vous offre sa grâce, vous n'avez pas la force de lui obéir : et vous croyez que vous serez plus fort après dix ou vingt années de faiblesse ? Et moi, je crois au contraire, et c'est sur la parole de Dieu que je le crois, que, si présentement vous laissez vieillir cette habitude, on blanchira plutôt un More qu'on ne vous fera changer

de conduite : *Si potest Æthiops mutare pellem suam et pardus varietates suas, et vos poteritis benè facere cùm didiceritis malè* ? (Jerem. XIII). Vous vous promettez une vieillesse toute différente de cette jeunesse vaine, oisive, vicieuse : et moi je vous prédis que l'âge vous apportera de nouveaux vices et qu'il augmentera les anciens.

Une bonne volonté est toute-puissante, et il n'est rien dont elle ne vienne à bout. En effet, que ne fait-on pas quand on le veut comme il faut ? On plie le fer, on fond le bronze, on fait des figures de marbre aussi fines que si le marbre était mou de lui-même, et qu'il ne fît nulle résistance à la main du statuaire. « Nous en voyons tous les jours, dit S. Augustin, qui, ayant quitté de très-méchantes habitudes, vivent mieux que ceux qui s'en sont scandalisés. Nous en voyons plusieurs, dit-il, nous en connaissons plusieurs de la sorte. » Il pouvait se proposer lui-même pour exemple ; il suffirait lui seul pour établir cette doctrine et pour confondre notre lâcheté : car enfin, il amollit cette volonté de fer, comme il l'appelle, qui paraissait si dure et si inflexible. Non-seulement il gagna cela sur soi peu-à-peu, mais il l'emporta tout d'un coup. Dès qu'il eut résolu de chasser la volupté, elle fut bannie pour toujours ; il n'y eut plus de retour pour elle. Il n'était pas lié d'une seule chaîne : l'ambition, l'orgueil, le plaisir, régnaient dans son cœur aussi bien que l'inconstance : un même jour le délivra de tous ces tyrans. Mais de quelle manière fut-il affranchi, et combien parfaite fut la liberté qu'il se procura !

Que ne peut point notre volonté, lorsque, soutenue de la grâce, il lui plaît de se tourner vers un objet et de l'embrasser tout de bon ! Quels obstacles, quelles si fortes chaînes peuvent arrêter une personne qui a une véritable envie d'aller à DIEU ? Quelles difficultés n'est-elle point capable de surmonter ? Qu'y a-t-il de si grand, de si pénible dans les conseils les plus relevés ? Qu'ont fait les saints les plus illustres, les plus magnanimes, que je n'entreprenne aujourd'hui, et dont aujourd'hui je ne vienne à bout si je le veux ? Pourquoi prenons-nous plaisir à nous tromper nous-mêmes, et à couvrir de vains prétextes la faiblesse et le peu de sincérité de nos bons désirs ? Je voudrais bien me corriger, disons-nous, si je pouvais ! Je voudrais bien devenir meilleur ! Je ferai pour cela ce que je pourrai ! Et moi je vous dis que, si vous faisiez seulement la dixième partie de ce que vous pouvez en cela, la chose serait faite dès aujourd'hui. Je ne saurais me vaincre dans l'occasion ; je suis emporté malgré moi ; je fais ce que je ne voudrais pas faire. Mon DIEU ! comment osons-nous dire cela ? Si la personne du monde que vous aimez davantage vous priait de faire pour elle ce que vous ne pouvez faire pour DIEU ; si vous étiez certain qu'en vous abstenant de jurer ou de médire, ou de vous venger, vous deviendriez un grand seigneur, trouveriez-vous quelqu'une de ces choses impossibles ? (*Le même*).

[**Même sujet**]. — L'habitude est-elle donc invincible, et n'y peut-on plus

résister ? A-t-elle un empire si souverain, qu'il ne soit plus libre de s'en dégager ? Est-ce une violence qu'elle nous fait ? est-ce une nécessité qu'elle nous impose ? Ecoutez la réponse de S. Bernard ; elle n'est pas moins vraie qu'elle est ingénieuse. Il dit qu'à force de commettre le mal on s'y accoutume, de sorte qu'il devient comme nécessaire. Cette restriction, comme nécessaire, est remarquable, et nous fait entendre qu'il n'est pas absolument nécessaire, mais seulement en quelque façon nécessaire, ou, si vous voulez, presque nécessaire. De manière que l'habitude prévient alors ou affaiblit tellement l'usage de la raison, qu'elle donne à l'âme une impression si forte et si prompte tout ensemble, une inclination, un penchant si naturel, qu'on la suit d'abord, et même avec plaisir. Déplorable état ! continue ce Père. Si l'habitude ôtait à ce pécheur toute sorte de liberté, il ne pécherait plus; si l'habitude lui laissait une liberté parfaite, maître de lui-même il se corrigerait : mais, parce que l'habitude altère seulement, diminue la liberté, sans toutefois l'en priver, qu'arrive-t-il ? deux choses. Premièrement, il est toujours criminel en violant la loi de Dieu ; secondement, il devient moralement incorrigible. Il est toujours criminel, puisqu'il est toujours, après tout, en pouvoir de ne pécher pas, lorsqu'il pèche. Il est néanmoins moralement incorrigible, puisque le pouvoir qu'il a de ne pas pécher est d'ailleurs si puissamment combattu par l'impulsion de l'habitude, que l'habitude l'arrête et le suspend en effet. Ainsi, l'on peut dire, conclut S. Bernard, qu'il a sa liberté et qu'il ne l'a pas ; qu'il la perd, et qu'il ne la perd pas ; qu'il en a assez pour s'attirer toujours de la part de Dieu, dans ses chutes, une nouvelle condamnation ; qu'il n'en a pas assez pour se relever, sans une résolution extraordinaire, de ses chutes, et pour travailler efficacement à son salut. **(Le P. Giroust,** *Carême*).

[Lazare au tombeau]. — Si vous voulez que je vous représente d'une manière sensible l'affreux état où le pécheur d'habitude est réduit, représentez-vous la figure où était Lazare quand Jésus-Christ s'approcha de son tombeau. Il y était les pieds et les mains liés, le corps serré de bandes, accablé d'une pierre d'une horrible pesanteur. Or, tel est un homme du siècle, enseveli dans l'habitude du péché : mille attachements illicites, par lesquels il tient à la créature, sont autant de liens de mort qui le serrent; il est enveloppé de mille embarras de conscience, retenu par mille respects humains ; et le poids d'une longue habitude est la pierre qui l'accable et met le sceau à sa malice. Et cela étant, qu'il est difficile qu'il ressuscite et se retire du tombeau ! *Quàm difficile surgit quem moles consuetudinis premit !* Si ce n'était qu'un simple mort, c'est-à-dire un pécheur sans attachement et sans habitude, à force de soupirer et de dire : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* il pourrait espérer ce retour à la vie ; mais, quand il se voit serré par les liens du péché ; quand il est engagé dans des intrigues criminelles, embarrassé dans des affaires qui n'ont

point de fin, c'est alors que Jésus-Christ a besoin de toute la vertu de sa grâce pour le ressusciter. (**Bourdaloue,** *Vendredi de la 4e semaine de Carême*).

[Insensibilité]. — Ces pécheurs, par une longue habitude dans le péché, deviennent insensibles au mal qu'ils ont commis, à celui qui les travaille et à celui qui leur peut arriver. S. Bernard exprime cette insensibilité par la comparaison d'un malade : *Scio œgrum se non sentientem periculosiùs laborare.* Quand nous voyons un pauvre malade qui ne sent pas son mal, nous pouvons dire qu'il est désespéré, et qu'infailliblement il en mourra. Pourquoi ? Parce que, ne le sentant pas, il ne veut pas en prendre les remèdes ; outre que cette insensibilité marque la mauvaise disposition intérieure de son corps, qui, n'ayant pas assez de vigueur pour sentir les rigueurs de la maladie, n'aura pas assez de force pour supporter les remèdes qui lui seront appliqués. Tant qu'un pécheur sent son mal, il y a quelque espérance ; mais, dès qu'il perd ce sentiment, on peut dire qu'il est dangereusement malade. Quoi donc ! si un homme ne sent pas le mal de son péché, s'il y prend plaisir, s'il regarde sa maladie comme une parfaite santé, ne devons-nous pas dire, encore une fois, que son mal est devenu incurable ? (**Biroat,** 5e *vendredi de Carême*).

[Difficulté de se corriger]. — Lorsque nous commençons à offenser Dieu, le péché n'a pas encore jeté de profondes racines ; nous pouvons facilement l'arracher, comme nous voyons qu'il arrive dans un arbre nouvellement planté. Mais, quand la terre a nourri ces racines peu-à-peu, elles grossissent insensiblement ; elles se multiplient, elles enfoncent plus avant, et elles s'affermissent tellement en terre qu'il faut des orages et des tempêtes pour rompre cet arbre ou pour l'arracher. Ah ! voilà le funeste état du pécheur. Au commencement, on pouvait le convertir aisément ; ses inclinations au mal et ses attaches au péché n'étaient pas encore si fortes, ni en si grand nombre, ni si enfoncées dans la terre ; mais, après quelques années de continuation et de persévérance, ses affections se sont augmentées, ses inclinations se sont multipliées, et ses attaches sont devenues plus profondes. Il faut des coups extraordinaires de la puissance de Dieu pour le convertir.

Je ne saurais mieux expliquer cette difficulté, ou cette impossibilité morale, que par les sentiments de deux Pères de l'Eglise, qui se servent à la vérité de deux expressions apparemment contraires, mais qui vont au même dessein. Le premier est S. Augustin, qui dit que la mauvaise habitude est comme une seconde nature que l'homme a faite et fabriquée en lui-même, et qu'il a ajoutée à la première qu'il avait : *Consuetudo quasi secunda et affabricata natura.* S. Ambroise dit, au contraire, que c'est la coutume qui change et qui exclut la nature : *An ignoratis quantam vim habeat consuetudo peccandi, ut excudat naturam?* Voici comment il faut

accorder ces deux sentiments. Quand S. Ambroise dit que la mauvaise habitude exclut la nature, il entend la nature qui avait de bonnes inclinations, et qui n'était pas encore corrompue par quantité de péchés ; et quand S. Augustin dit que l'habitude est une seconde nature, il entend parler de cette nature corrompue et de l'inclination violente au mal que nous sentons après être demeurés longtemps dans le péché.

Nous avons de la difficulté à quitter notre première nature, qui est la pente au mal, et la seconde contractée par la continuation de nos crimes. C'est ce qu'enseigne S. Augustin. Ah! grand saint, que vous avez bien expérimenté ces impressions et ces mouvements déréglés, quand vous dites de vous-mêmes que vous soupiriez au milieu de vos fers : *Suspirabam ligatus non ferro alieno, sed meâ ferreâ voluntate.* Je soupirais au milieu de mes passions, non pas sous des chaînes étrangères, mais dans des liens que je m'étais forgés moi-même. Le démon tenait actuellement ma volonté enchaînée ; il avait fait de mes mauvaises habitudes une chaîne pour me lier, pour me retenir sous sa tyrannie : *Ex pravâ voluntate facta est libido.* Ma mauvaise volonté a commencé mon malheur et mon impuissance : *Dùm servitur libidini, facta est consuetudo.* En obéissant à mes passions, j'ai contracté une mauvaise coutume, et cette mauvaise coutume a passé en une seconde nature, et m'a réduit dans une funeste nécessité de commettre toujours de nouveaux crimes, et de ne pouvoir me délivrer de mes fers. (*Le même*).

[L'habitude rend insensible au mal]. — Un des plus funestes effets que la mauvaise habitude produit en ceux qui croupissent depuis longtemps dans le péché est qu'elle étouffe les remords de la conscience ; elle les rend insensibles à toutes les pertes spirituelles et temporelles que le péché leur a causées ; elle aveugle leur esprit, endurcit leur cœur, et les rend ainsi incapables, sans un secours extraordinaire du Ciel, de concevoir un vrai regret de leurs désordres. La première fois que l'on tombe en quelque vice, non-seulement on y prend garde, mais on y est extrêmement sensible : on en ressent aussitôt un vif et cuisant regret ; la conscience alarmée de cette chute, remplit l'âme de frayeur et d'inquiétude ; on rougit, on a honte de sa faiblesse. Mais, quand on y a consenti plusieurs fois, quand on a laissé former l'habitude, on n'en est plus touché ; on boit l'iniquité comme l'eau ; on s'y porte sans combat et sans résistance ; on devient insensible aux crimes même les plus énormes, et, à force de réitérer les mêmes actes du péché, on remporte ce funeste avantage, qu'on ne ressent plus de trouble ni d'inquiétude : *Omne peccatum consuetudine vilescit*, dit S. Augustin. Au commencement que ce jeune homme, qui avait un si bon fond et une éducation si avantageuse, se laissa entraîner à quelque débauche, quels orages n'excitèrent point en son cœur la pudeur, la crainte et les remords de sa conscience ? Il ne s'y porta qu'en tremblant, mais, depuis qu'ajoutant crime sur crime, et multipliant ses désordres, il

a trouvé son repos dans le vice, au lieu d'en ressentir quelque remords de conscience, il en rit, il s'y plaît, il en fait ses délices. Il faut un secours extraordinaire du Ciel et une grâce miraculeuse pour le tirer de cet état et lui faire sentir son mal ; il fait un jeu et un divertissement du péché même. (**Lafont,** *Entretiens ecclésiastiques*).

[Bonnes habitudes]. — Il en est à peu près, dit S. Bernard, d'un pécheur habitué au mal comme d'un juste adonné depuis longtemps à la pratique de toutes sortes de vertus. Ils courent avec une égale promptitude de volonté, l'un à la mort et l'autre à la vie ; et c'est avec une semblable allégresse que l'un se porte au mal et l'autre au bien. L'amour de Dieu fait que le juste ne sent ni peine ni lassitude dans tous les travaux qu'il faut endurer dans la pratique des bonnes œuvres, et l'accoutumance au mal fait que le pécheur essuie avec joie toutes les peines qu'il faut prendre pour satisfaire sa passion. Il est vrai qu'ils sont également exempts de crainte, mais d'une manière bien différente, puisque cette exception, dans les justes, est l'effet d'une parfaite charité, et dans les méchants la peine d'une iniquité consommée. De sorte que, comme les gens de bien s'élèvent et s'avancent de jour en jour dans la vertu, les méchants s'engagent tous les jours en de nouveaux désordres, et tombent d'abîme en abîme. (*Le même*).

[De péché en péché]. — Le péché a une fécondité malheureuse, qui fait qu'un homme coupable d'un péché ne saurait persévérer quelque temps en cet état qu'il ne tombe incontinent en d'autres péchés, et n'en multiplie incessamment le nombre : soit que cela vienne de la part de Dieu, qui, irrité par la témérité du pécheur, retire sa protection et sa grâce ; soit que ce malheur arrive par la corruption de la nature humaine, qui d'elle-même se porte toujours au mal. Mais il arrive qu'un homme, après avoir commis un péché, ne peut différer de recourir au remède de la pénitence sans qu'il ajoute incessamment péchés sur péchés. *Abyssus abyssum invocat* : un péché est un abîme qui appelle un autre abîme ; c'est une pierre jetée dans l'eau, qui excite incontinent un flot autour de soi ; et puis celui-ci en excite un second plus grand que le premier ; le second un troisième encore plus grand, et va toujours continuant, jusqu'à ce que tous ces flots, naissant les uns sur les autres, s'aillent briser contre quelque rocher.

J'avoue qu'on s'habitue quelquefois tellement à commettre les crimes les plus énormes, qu'on n'en fait plus de scrupule ; la honte se bannit, particulièrement quand le mal devient général, et que les mauvais exemples sont nombreux. Cette habitude, que forme l'usage fréquent des vices, suspend, si vous voulez, le jugement de la conscience et arrête les plus cuisants remords ; mais elle ne l'anéantit pas tout-à-fait. Elle en vient pourtant jusqu'à faire perdre cette pudeur qui se trouve dans les âmes

innocentes, et qui se fait sentir dans les premiers crimes qu'on commet. On ne rougit plus de ses fautes, et les reproches intérieurs du cœur et les censures des autres ne font plus d'impression sur nous. L'usage fréquent des péchés ordinaires nous y rendent sensibles; on ne s'en émeut plus, parce qu'ils sont devenus naturels. Le cœur aussi bien que les yeux s'accoutument à certains objets, et les péchés aussi bien que les monstres qu'on voit tous les jours ne nous causent plus aucune émotion fâcheuse. Malheur, dit S. Augustin, malheur à l'homme qui ne se laisse plus toucher que par des objets extraordinaires, et qui se fait un usage commun des autres péchés ! Lorsqu'on ne goûte plus les aliments ordinaires, il faut que le goût soit usé, et cette insensibilité conduit promptement au tombeau. Il faut nécessairement dire la même chose de la conscience : elle est proche de sa perte, lorsqu'elle commet les péchés sans les sentir. (**Anonyme**).

[Il y a un grand nombre de pécheurs habitués]. — Grand Dieu ! si vous passiez dans cet auditoire, comme vous passâtes autrefois dans Béthanie pour vous approcher du tombeau de Lazare, que vous ressusciteriez de pécheurs ensevelis, non pas, comme lui, depuis quatre jours, mais depuis plusieurs années, les uns dans une insatiable avarice, les autres dans un orgueil insupportable, ceux-ci dans de scandaleuses impuretés, ceux-là dans des animosités, des jalousies, de cruelles vengeances ! Voilà, Chrétiens, ce qui vous doit faire trembler; voilà ce qui vous conduit à un funeste endurcissement. D'abord c'est faiblesse et fragilité; ensuite c'est négligence et assoupissement : de-là c'est une malice pure et affectée; et enfin, c'est une habitude invétérée et criminelle. (**Bourdaloue,** *sur la résurrection de Lazare*).

[Les velléités de conversion]. — *Erat quidam languens Lazarus.* Un homme qui dans la langueur a essayé de se relever, et qui retombe souvent, prend enfin de telles racines dans le mal, qu'il ne peut plus sans de grandes peines se refaire. De sorte qu'en cet état un pécheur n'a pour le bien que des retours et des désirs très-faibles, que l'habituderend inutiles et inefficaces. De vous dire que dans ces commencements de maladie le pécheur n'ait aucun désir de se convertir, je n'ose pas l'avancer; mais ce qui est très-certain c'est que ces désirs qu'il a en cet état sont très-faibles et très-languissants, parce qu'alors il n'a pas assez de force sur lui-même pour dire : *Je veux* tout de bon quitter le péché. Il n'a point d'autre résolution que pour dire : *Je voudrais* quitter ce péché. C'est un langage qu'on entend souvent dans la bouche des pécheurs. Mais que veut dire, Messieurs, ce *je voudrais* quitter ce péché, *Je voudrais* sortir de l'état où je suis ? Voici ce que j'en ai compris moi-même. *Je voudrais* est quelquefois un terme dit en passant, qui ne signifie rien ; quelquefois une idée qui n'est attachée à rien de réel, et quelquefois un sentiment qui ne produit rien. Dans

ce terme il n'y a qu'illusion ; cette idée n'est que faiblesse, ce sentiment est toujours inutile. On dit « Je voudrais me convertir, et ne pas être engagé si avant dans mes égarements » : mensonge tout pur. Que fait ce pécheur qui parle de la sorte ? Il ne le voudrait pas en effet; il parle autrement qu'il ne pense ; et, s'il veut agir de bonne foi, il reconnaîtra qu'il ne veut rien moins que changer de vie. Mais si, par quelque dégoût que le pécheur aurait ressenti dans son péché, il dit *Je voudrais quitter ce désordre*, pendant qu'il voudrait ne rien faire pour cela, c'est encore une idée trop grossière. Le pécheur *voudrait*, dit-il ; mais il ne *veut* pas entièrement se défaire de cette passion; il voudrait quitter ce péché, mais il en aime les douceurs; il voudrait sa conversion, mais il n'aime pas la peine et le travail qu'il faudrait prendre pour cela; il voudrait bien que tout fût fait, et n'avoir pas la peine de rien faire lui-même. Est-ce là vouloir ? Mais enfin, quand je conviendrais qu'on veut tout de bon se convertir, ce n'est qu'un sentiment trop faible, et qui ne produit rien : car qu'a-t-il produit dans tous ceux qui le disent chaque jour, et qui ne le disent jamais avec une entière détermination ? Ils ne voient jamais leurs volontés accomplies. Ainsi, tant que vous direz encore *Je voudrais*, et que vous ne direz pas tout de bon *Je le veux*, vous êtes encore bien éloigné de votre conversion, et vous n'y viendrez jamais. **(Anonyme).**

[Tyrannie de la mauvaise habitude]. — Cet état est bien déplorable dont on ne peut sortir. Car on se donne beaucoup de mouvement et on n'avance pas; on se tourne de tous côtés, comme dit S. Augustin ; on se tourmente dans ces funestes chaînes, et on ne les adoucit pas ; c'est un esclave qui peut bien se tourner, mais non pas se défaire de ses liens. La comparaison est de S. Augustin lui-même, et nous devons d'autant plus l'en croire qu'il l'avait bien lui-même éprouvé. Le pécheur d'habitude, est, dit-il, comme un esclave qui, dans sa tête, peut bien rouler mille projets de liberté, et se promener dans ses chaînes, mais qui ne peut jamais en sortir : *Versabar me in vinculo meo.* Un pécheur peut bien penser à sortir de son péché ; mais il ne peut en sortir en effet. Je suppose que le pécheur n'ait pas encore tout-à-fait renoncé au dessein de la conversion : cela étant, il y aura de l'agitation dans son esprit, de la violence dans ses actions, du trouble dans son cœur. On le voit même quelquefois s'imposer la retraite, la prière, et quelque autre pratique de vertu; s'acquitter avec une scrupuleuse fidélité de ses devoirs extérieurs, quelquefois faire de bonnes œuvres; d'autrefois se mortifier comme pénitent; s'opposer au scandale comme les plus zélés : on voit tout cela en beaucoup de pécheurs. Ils changent l'extérieur, mais l'intérieur reste toujours le même ; ils changent de langage, mais sans changer de mœurs et de conduite; ils se roulent toujours dans leurs liens, sans pouvoir en sortir : *Versabar in vinculo meo.*

Pour quelques prières faites avec ferveur, pour quelques bons sentiments de pénitence, pour quelques bonnes résolutions faites dans la confession, on n'est pas pour cela converti, parce qu'on n'est pas sorti de son habitude. Si cela était, personne ne devrait craindre pour son salut dans la mauvaise habitude : car qui est-ce qui n'a pas de temps en temps de petites saillies qui entraînent vers Dieu, et quelque mouvement de conversion ? Mais ce n'est pas là se convertir. Ces faibles lueurs de piété ne sont que de fausses crises. Tant que le principe de l'habitude demeure dans le cœur, on ne peut se flatter d'une conversion sincère ni du salut. Qu'on ne se flatte pas : on ne fait que s'en éloigner davantage par ces alternatives de pénitence et de relâchement. Car, si un pécheur n'avait jamais travaillé à sa conversion, il pourrait espérer qu'avec un travail pénible et sincère il sortirait de son péché : mais quand il vient à penser au combat que son habitude a eu avec les salutaires mouvements de la grâce, et qu'elle l'a toujours emporté ; quand il vient à faire réflexion que la grâce a employé plusieurs fois les moyens qu'elle lui prescrit pour sortir de son péché, et qu'il n'en a jamais profité, et que toutes ces pratiques de dévotion et de charité qu'on a observées pendant quelque temps n'ont rien fait pour son salut, que doit-il espérer après avoir éprouvé tous les remèdes, et qu'il a trouvé que l'habitude a toujours été victorieuse ? Ne se livre-t-il pas au désespoir ? (*Le même*).

[Impénitence finale]. — La mort, dans l'Ecriture, est comparée à la chute d'un arbre : du côté qu'un arbre penche, ordinairement il tombe. Regardez votre penchant, je ne dis pas votre penchant naturel, parce qu'il y a eu de très-méchants naturels qui sont maintenant de grands saints ; mais j'entends par ce penchant votre faiblesse, le péché où vous tombez le plus souvent, entraînés par la mauvaise habitude que vous avez contractée. Mais du côté où l'arbre penchera il tombera, et du côté où il a le plus de branches, ajoute S. Bernard, parce que ce sont elles qui le font pencher. Les branches de l'âme, comme s'exprime ce saint qui la compare à un arbre, ces branches, dit-il, sont nos désirs : *Ibi est casus arboris ubi pluralitas ramorum; desideria sunt rami nostri.* Nos désirs sont les branches de cet arbre, et nos actions en sont les fruits. Sondez votre cœur, Chrétiens : où va le penchant de vos désirs et de vos affections ? De quelque côté qu'elles tournent, l'arbre tombera, et vous mourrez dans cette habitude. Vous ne vous êtes pas corrigés de ce péché pendant votre vie ; ne prétendez pas que vous vous en corrigerez à la mort. Jamais les habitudes ne sont plus fortes que dans les maladies, comme a remarqué S. Thomas ; et l'expérience fait voir que les malades, dans le fort de leur mal, n'agissent que par habitude. Et ainsi le pécheur mourra comme il a vécu, et il tombera du côté où sa pente et son penchant l'entraînent. Votre pente et votre penchant vous portaient là : ils vous porteront à la mort. (**Anonyme**).

[Progrès du mal]. — Le péché, dit S. Bernard, est un fardeau, et d'abord ce fardeau paraît insupportable : *Intolerabile videtur*. On ne veut point le prendre pour soi, ou, si l'on s'en trouve par malheur chargé, on court sans retardement aux ministres qui sont établis de Dieu pour nous en délivrer, et on le dépose à leurs pieds. Cependant, plus on avance, et plus le poids semble diminuer, parce qu'on s'y fait davantage et qu'on s'y accoutume. A force de le reprendre souvent, d'accablant qu'il était il commence à n'être plus que pesant : *Videtur deindè grave;* et si l'on continue, de pesant il devient léger, de léger presque insensible, d'insensible doux et commode : et de-là le repos fatal et le calme qu'il produit, au lieu du trouble qui le devait accompagner. D'abord on s'écrie, comme David, que nos iniquités se sont appesanties sur nous, et qu'on a peine à les soutenir; *Sicut onus grave gravatæ sunt super me*. On se remet néanmoins bientôt après, on s'affermit, on s'endurcit; le crime n'étonne plus tant. On le commet avec insolence, on reçoit de mortelles blessures sans les ressentir et sans se plaindre. Que dis-je, l'insensibilité va plus loin, et elle n'en demeure pas là ; elle se change en plaisir : *Risus illius in deliciis peccati* (Eccli. XXXVII). Ce plaisir devient familier, cette familiarité se convertit en coutume, et cette coutume en une seconde nature. C'est toujours S. Bernard qui parle, après l'Ecriture. Voilà où l'on en vient par l'habitude du péché. (**Le P. Giroust**, *Avent*).

[La mort dans le péché]. — Un dernier trait de malignité du péché d'habitude, et qui passe tous les aûtres, c'est qu'il conduit ordinairement à l'impénitence finale. Tous les péchés peuvent mener à cet écueil; mais celle-ci n'y manque guère. Pourquoi cela? C'est parce qu'on vit dans ce péché, il est naturel qu'on y meure. Comme on ne tombe dans les autres que rarement, s'ils nous sont, pour ainsi dire, étrangers, on ne contracte point d'alliance avec eux : mais, parce que le péché d'habitude est celui qui occupe l'esprit et le cœur, qu'on n'agit que par son mouvement, ces actes réitérés lui font prendre de fortes racines. Et voilà, Chrétiens, ce qui doit vous en donner le plus d'horreur. Car, si vous êtes jamais assez malheureux pour vous perdre, cette mauvaise habitude sera la cause de votre réprobation. On meurt comme on a vécu, vous le savez : vous avez vécu dans ce péché, vous y mourrez ; et, soutenant ainsi votre caractère, vous vérifierez cette menace formidable de Jésus-Christ : *In peccato vestro moriemini :* Vous mourrez dans votre péché. Il est juste que ce péché qui vous a fait tant de fois perdre la grâce, oublier Dieu, négliger votre devoir, il est juste; dis-je, si vous devez être damné, que ce péché soit la cause de votre damnation. (**Le P. Cheminais**, *Sermon sur la passion dominante*).

[Les personnes de piété]. — Pourquoi tombe-t-on si souvent, lors même qu'on est dans la voie de Dieu, je ne dis pas dans des fautes d'infirmité, mais

dans de certaines fautes qui sont comme habituelles, qui nous empêchent d'avancer, sinon parce qu'il y a en nous certaines inclinations mauvaises et secrètes que S. Paul appelle *Occulta dedecoris?* des plaies cachées et intérieures qui déshonorent la pureté de notre âme, dont nous ne guérissons jamais, parce que nous ne travaillons pas même à les reconnaître, ou que nous n'y appliquons point de remèdes véritables lorsque nous les avons reconnues? Nous nourrissons de certaines complaisances en nous-mêmes, de certaines duretés de cœur pour le prochain, qui empêchent que la grâce du Sauveur prenne racine en nous. Lorsqu'on nous représente l'obligation que tout chrétien a de retrancher de son cœur tout ce qui peut déplaire à DIEU, nous avons peine à souffrir cette grande gêne à laquelle cette grande pureté nous oblige. (*Livre intitulé* Instructions chrétiennes).

[Les vieillards]. — Quelle indignité de voir des gens qui renouvellent les péchés de leur jeunesse déréglée dans une vieillesse plus coupable, traînant la chaîne de leurs habitudes invétérées sur le bord du tombeau; s'attachant à la terre, lorsqu'ils sont près d'en sortir; formant des plans d'édifice et de fortune, lorsque la maison de boue où leur âme est logée menace ruine de toutes parts; regardant la mort dans un éloignement trompeur, lorsqu'ils en portent déjà l'image sur un front couvert de rides, lorsqu'ils ne sont plus que des fantômes d'eux-mêmes, qu'il ne reste plus qu'un léger souffle de vie qui anime leurs corps chancelants, et qu'ils n'ont pour toute attente que le sépulcre, qui semble s'ouvrir pour recevoir leurs tristes dépouilles! (**Du Jarry**. *Carême*).

HUMEUR

NATUREL, — TEMPÉRAMENT

Heureux naturel par rapport au salut, — Humeur commode et difficile

Bon et mauvais naturel, — Cultiver l'un et corriger l'autre

AVERTISSEMENT.

On aura peut-être de la peine à se persuader qu'on puisse parler de l'humeur *et du* naturel *par rapport au salut , sans confondre ce sujet avec les différentes passions dont le naturel est la source et le principe. Quelques-uns même s'imagineront que du moins le naturel et l'humeur particulière de chaque personne est sa passion dominante. Quelque rapport qu'il y ait entre ces sujets, on verra bien, par ce que nous en dirons dans la suite, que ce n'est pas tout-à-fait la même chose, et que, si dans la nature les philosophes ont su y remarquer de la différence, dans la morale les prédicateurs y trouveront assez de matière pour fournir à plusieurs discours. Il suffit d'avertir ici que notre naturel, qui nous porte au bien ou au mal, et que nous nommons pour cela bon ou mauvais, a toujours besoin d'être ou cultivé ou réglé : l'un pour servir d'instrument aux vertus chrétiennes, l'autre pour empêcher qu'il ne nous entraîne dans le vice et ne soit la cause de notre damnation.*

Du reste, quoique ce sujet paraisse d'abord peu tenir à la morale, et par conséquent peu propre à un sermon, j'espère qu'on en sera désabusé quand on aura fait réflexion sur le fruit qu'on en peut retirer, qui est tel, que si une fois on vient à bout de corriger son mauvais naturel et de cultiver le bon qui

est un riche présent du Ciel, il n'y a point de vice qu'on n'évite, ni de vertu qu'on ne pratique sans beaucoup de peine: et par ce moyen on tirera de son humeur et de son naturel, bien réglé et bien cultivé, un merveilleux avantage pour le salut.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Il n'y a rien dont on parle plus souvent, soit en bien soit en mal que de l'humeur et du naturel; mais il n'y a rien à quoi on travaille moins qu'à corriger son humeur, ou à cultiver son naturel quand il est porté au bien. On ne saurait parler d'un homme, qu'on ne loue ou qu'on ne blâme son humeur et son naturel, comme la cause et le principe de sa bonne ou de sa mauvaise conduite; et la plupart de ceux qui en parlent le regardent comme un mal auquel il n'y a point de remède, ou comme un bien sur lequel la morale n'a point de droit, comme étant uniquement un présent du Ciel. C'est cependant par où la morale chrétienne devrait commencer, par travailler à corriger et redresser le naturel s'il penche vers le mal, ou à le cultiver et à le régler s'il est porté au bien. C'est pourquoi je prends ces deux propositions, qui feront tout le sujet et le partage de ce discours. La première, qu'il n'y a point de si mauvais naturel, ni d'humeur si farouche et si opposée à la vertu, dont on ne puisse tirer un grand avantage pour son salut. La seconde, qu'il n'y a point de naturel si heureux et tellement porté au bien qui ne se gâte et ne se corrompe bientôt, s'il n'est cultivé avec soin par une sainte éducation, le bon exemple, et une fidèle correspondance aux grâces du Ciel.

Première Partie. — 1°. C'est en vain que la plupart des hommes s'efforcent de rejeter la cause de leurs vices sur le tempérament et sur le naturel qu'ils ont reçu du ciel; sur la nature du climat où ils sont nés; sur les influences des astres qui ont présidé à leur naissance; sur la nourriture et sur tout ce qui peut contribuer à leur donner ces mauvaises inclinations, cette humeur fâcheuse et difficile, ce tempérament qui leur donne un si fort penchant au plaisir. Quelle qu'en puisse être la cause, dont la première et la principale se doit attribuer au péché originel, comme Dieu, qui nous a faits tels que nous sommes, et qui fait éclater sa sagesse dans cette admirable diversité de naturels, de même que dans la multiplicité de tant de différentes créatures; comme Dieu, dis-je, nous a fourni de puissants remèdes contre ce penchant au mal, qu'il nous donne

abondamment les grâces et les moyens d'y résister, et d'ailleurs qu'il nous a donné la liberté pour apanage de notre nature : si nous suivons le penchant de notre naturel, si nous ne prenons point d'autre règle de notre conduite que notre humeur capricieuse ou emportée ; si nous nous laissons aller aux inclinations de notre nature corrompue, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, qui sommes uniquement les auteurs de notre malheur : *Perditio tua, Israel : tantùm modò in me auxilium tuum* (Osée XIII). — 2°. Bien loin de nous plaindre de la divine Providence à notre égard, ou de croire qu'elle nous ait moins favorisés que ceux qui ont reçu de sa bonté un naturel plus docile et plus heureux, ou enfin de nous persuader que notre naturel soit un obstscle invincible à notre salut, nous devons plutôt le regarder comme le moyen qu'elle nous a fourni pour arriver à notre fin, qui est le bonheur éternel. Car, comme DIEU a voulu laisser à tous les hommes cette malheureuse concupiscence qui nous porte au mal, afin qu'elle fût un continuel exercice de vertu, et que nous emportassions le ciel par violence, quand il nous a donné un naturel fâcheux, rebelle, indocile, et ce furieux penchant au mal, c'est afin qu'en le réprimant, en le corrigeant et en le domptant, nous en fissions un moyen de salut. — 3°. Notre partage en ce point est préférable à celui de beaucoup d'autres, parce que, s'ils ont moins de peine à devenir vertueux et à acquérir le ciel, et s'ils y expérimentent moins d'obstacles, nous avons réciproquement cet avantage de pratiquer de plus héroïques vertus, en surmontant de plus grandes difficultés, de pouvoir devenir de plus grands saints et mériter une couronne plus éclatante dans le ciel, comme nous voyons dans un S. Paul et dans tant d'autres. — 4°. Nous ne devons pas non plus apporter pour excuse et pour prétexte de notre lâcheté l'opposition formelle que nous avons à tout ce qui s'appelle vertu, ou qu'il faut pour la pratiquer d'autres forces que celles que nous avons : parce que DIEU, qui veut sincèrement le salut de tous les hommes, accommode ses grâces à leur naturel et à leur humeur, par un secret merveilleux de sa Providence surnaturelle sur chacun de nous en particulier. Ou, si vous voulez, il y a des vertus propres et proportionnées à chaque humeur et à chaque naturel : le secret est de donner à nos inclinations naturelles des objets qui leur soient proportionnés. Vous êtes, par exemple, porté au plaisir : cherchez les véritables plaisirs, qui ne se trouvent qu'en DIEU. Vous êtes d'un naturel ardent : faites-en la matière d'un saint zèle. Ainsi, il n'y a point de naturel qu'on ne puisse tourner au bien.

Seconde Partie. — Il faut avouer et convenir qu'un bon naturel est un présent du ciel, et, si nous en croyons les Théologiens, une grande marque de prédestination. Par ce bon naturel, il faut entendre un esprit docile, une humeur douce, des inclinations portées naturellement au bien ; et nous voyons ordinairement que ces personnes si favorisées de la nature donnent, dès l'âge le plus tendre, des marques et des présages de

ce qu'elles doivent être quelque jour, de l'emploi auquel la Providence les a destinées, ou des desseins qu'elle a sur elles. Mais je dis que, quelque avantage qu'aient ces beaux naturels, s'ils ne sont cultivés et s'ils ne sont fidèles à répondre aux inspirations de la grâce, ils sont les plus faciles à se corrompre. — 1°. Parce qu'un naturel facile et susceptible de toutes les impressions qu'on lui donne est, par cela même, plus sujet à se tourner du mauvais côté. Si le bien y entre plus facilement que dans un autre, il en sort aussi plus aisément ; c'est un miroir propre à recevoir tous les objets qu'on lui présente ; une cire molle et flexible, capable de recevoir toutes sortes de figures ; s'il rencontre mal et tombe en de mauvaises mains, il deviendra mauvais ; il sera bon s'il rencontre bien ; sa bonne ou sa mauvaise fortune dépend des compagnies où il se trouvera, des objets qui frapperont ses sens, et des occasions où il se rencontrera : et ainsi il a tout à craindre. Combien y en a-t-il qui gémissent maintenant dans les enfers, à qui un naturel facile et complaisant a frayé le chemin à ce déplorable malheur ! ils se sont enorgueillis de leurs bonnes qualités, et se sont laissés aller au vice par complaisance. — 2°. Comme ces beaux naturels ont un fonds de bonté naturelle, ils se contentent ordinairement d'une bonté purement morale qui ne leur coûte guère parce qu'ils y sont portés naturellement ; c'est-à-dire que, comme ils passent pour honnêtes gens dans le monde et qu'ils se voient éloignés des vices qui ont coutume de déshonorer davantage les hommes, ils se contentent facilement de cela, sans se mettre en peine d'acquérir les vraies et solides vertus qui font les saints et les prédestinés. Nous le voyons tous les jours : ces beaux naturels mettent tout leur soin à accorder Dieu et le monde, à servir deux maîtres ; et, au lieu de se servir des avantages de la nature pour devenir saints, ils abusent souvent de ceux de la grâce pour vivre trop naturellement. — 3°. Ces bons naturels étant d'une humeur douce et paisible, ennemie du travail et de la violence qu'il faut se faire pour se sauver, ne cherchent ordinairement qu'à mener une vie douce et commode, et par conséquent peu chrétienne ; et, comme ils se sentent éloignés des vices les plus grossiers, ils se tiennent assurés de leur salut, lorsqu'ils sont le plus en danger de se perdre par une vie sensuelle.

—

II. — On peut prendre pour dessein d'un discours, que toute la perfection du christianisme consiste dans ces deux devoirs :

Le premier : De supporter les défauts et la mauvaise humeur du prochain : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.*

Le second : De se corriger de ses défauts et de ses vices. Ce qui ne peut se faire sans nous étudier à corriger notre mauvaise humeur, qui en est la source.

1°. En quelque état, et en quelque société que nous vivions, jamais nous

n'aurons de contentement si nous ne corrigeons les défauts de notre humeur, parce qu'il arrivera mille accidents qui nous choqueront et qui troubleront notre paix et notre repos.

2°. Jamais, réciproquement, on ne sera content de nous, parce que notre mauvaise humeur choquera tout le monde.

IV. — 1°. Si nous avons un bon naturel, il faut le regarder comme une faveur particulière de Dieu, et lui en rendre grâces, le cultiver avec soin pour sa gloire ; prendre bien garde de le laisser corrompre par les mauvaises compagnies, par les mauvais exemples, etc.

2°. Quand on a un mauvais naturel, porté au mal et au vice, il faut travailler de bonne heure à le tourner du bon côté ; il faut ensuite le vaincre et le dompter par une continuelle mortification ; il faut avoir une vigilance toute particulière sur notre conduite et sur nos actions ; se défier toujours de soi-même, et implorer souvent le secours du Ciel.

V. — On peut renfermer son discours dans ces trois propositions, qui résument tout ce qu'on peut dire sur ce sujet :

1°. Qu'il est important de bien connaître son naturel, puisque cette science fait partie de la connaissance de soi-même ; pour savoir à quoi l'on est propre, et pour ne pas s'engager dans un état de vie préjudiciable au salut.

2°. Il faut commencer de bonne heure à se faire violence, afin de corriger ce qu'il a de défectueux.

3°. Il faut cultiver avec soin ce qu'il a de bon et d'avantageux.

VI. — 1°. C'est un très-mauvais prétexte que d'alléguer son humeur et son naturel, pour excuser ses défauts.

2°. C'en est un légitime et plein de charité, d'attribuer les défauts et les péchés des autres à leur humeur et à leur naturel plutôt qu'à leur mauvaise volonté.

VII. — Nous devons sérieusement nous appliquer à corriger notre mauvaise humeur, et à ne point suivre notre naturel quand il n'est pas porté à la vertu.

1°. Pour l'intérêt du prochain, puisque sans cela nous sommes sans cesse en danger de blesser la charité, et de nous rendre insupportables à tout le monde ;

2°. Pour notre propre intérêt : car, outre que c'est ce qui nous fait des ennemis, et ce qui nous attire la haine de ceux avec qui nous vivons, nous nous exposons à faire quantité de fautes, dont nous avons ensuite tout loisir de nous repentir.

3°. Pour l'intérêt de Dieu, que nous offensons par-là; puisque notre naturel et notre humeur sont la source de presque tous les péchés que nous commettons.

—

VIII. — On peut considérer son humeur par rapport à la société civile, par rapport à la religion et la vie chrétienne, et enfin par rapport à la vie privée et particulière que l'on mène dans son domestique.

1°. Par rapport à la vie civile et à la société, il faut, autant que la conscience le peut permettre, s'accommoder à l'humeur des autres, dans les choses honnêtes et indifférentes : c'est une grande sagesse et la marque d'un esprit bien fait.

2°. Par rapport à la vie chrétienne et à la religion, il faut être persuadé que la véritable et parfaite mortification chrétienne consiste à vaincre son naturel et à corriger les défauts de son humeur.

3°. Par rapport à la vie privée et particulière, il faut s'étudier à entretenir la paix et la douceur, en supportant ou en dissimulant les travers d'esprit de ceux avec qui nous avons à vivre.

—

IX. — 1°. Il y a de la peine à former un naturel à la vertu : c'est l'étude la plus utile et le travail le plus difficile.

2°. Il ne tient qu'à nous d'en venir à bout, et les moyens qu'il faut employer pour cela.

—

X. — 1°. C'est un avantage infini que d'avoir un naturel porté à la vertu. On se fait saint presque sans peine. On ne trouve presque point d'obstacles qui arrêtent ; on n'a point de fâcheuses passions à vaincre, etc.

2°. Il est cependant infiniment dangereux de suivre son naturel en matière de vertu. On n'agit que naturellement ; on est en danger de donner dans l'illusion, etc.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin,** XXII *Contrà Faustum*, montre, par l'exemple de Moïse et de S. Paul, que les grands hommes font voir, par les vices auxquels ils ont été sujets ou qu'ils ont fait paraître, qu'ils sont capables des plus grandes vertus, et que par-là on peut juger de leur naturel.

S. Ambroise, I *Offic.* 4, exhorte chacun à connaître son naturel e à quoi il est propre, afin de remplir les devoirs de son état avec plus de douceur et de facilité.

S. Prosper, II *De vocat. gentium,* fait voir que l'homme, de son naturel, incline plutôt vers le mal que vers le bien.

Origène, Homél. 2 *in Cant.*, exhorte chacun à examiner son naturel, pour voir si ses affections sont droites, afin de corriger ce qu'il y a de mauvais et de cultiver ce qu'il y a de bon.

S. Bernard, *De interiori domo,* 65, montre que l'homme doit étudier son penchant, soit vers le bien soit vers le mal, afin de régler là-dessus la conduite de sa vie.

[Livres spirituels et autres]. — **Le cardinal Bona,** *De discret.* 12, traite de la diversité des naturels, de l'inclination qu'ils ont au mal plutôt qu'au bien, et des moyens de les connaître.

Le P. Haineufve, *de l'Ordre*, Discours 20, a un long traité du naturel et de la manière dont il faut le régler. — *Exercices,* Méditations sur la cinquième vérité — Livre intitulé *Le grand chemin qui perd le monde*, 2e p., 2e propos., 2e point, il s'étend sur la considération de notre naturel et de notre humeur.

Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte, *Conduite de la Grâce*, 3e Partie, Traité I, montre qu'il n'y a point de si bon naturel qui n'ait ses avantages et ses défauts.

Le P. Louis Camaret, livre intitulé *Le pur et le parfait christianisme*, 3e obstacle pris du naturel, a traité au long tout ce qui peut se dire sur cette matière.

Le P. Guilloré, *Traité des maximes*, Maxime 5, montre qu'il faut s'efforcer d'avoir une vertu conforme à son tempérament.

Combolas, *Le modèle de la vie chrétienne*, chap. 5, § 2 : que les bonnes

et les mauvaises inclinations des enfants viennent ordinairement de l'exemple des parents.

Le P. Senault, *l'homme criminel*, discours 8, parle des dérèglements de la volonté et de ses inclinations pour le mal.

Le P. Cordier, *Sainte Famille,* la connaissance de soi-même et de son naturel est utile à un père de famille pour gouverner sa maison, ses domestiques, ses enfants.

Le P. Héliodore, capucin, 6e Discours sur la Conversation, parle des différentes humeurs qu'on y fait paraître.

Le P. Jacques d'Autun, capucin ; *Conduite des illustres*, 2e Partie, chap. 22, parle des humeurs fâcheuses, contrariantes, querelleuses, etc.

[Les Prédicateurs]. — L'auteur des *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*, dans les Sermons *particuliers*, montre l'obligation qu'a un religieux de corriger son humeur,

Le même, *Dominicale*, 3e dimanche de l'Avent ; que cette connaissance regarde particulièrement l'humeur et le naturel.

(*V. les prédicateurs dans leurs sermons sur la* passion dominante.)

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ. Genes. VIII. 21.

L'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portées au mal dès sa jeunesse.

Ipse cognovit figmentum nostrum. Ps. 202.

DIEU connaît notre fragilité, et que nous sommes faibles par la condition de notre être.

Pedes illorum ad malum currunt. Prov. I, 16.

Leurs pieds courent au mal (c'est-à-dire, ils s'y portent de leur propre inclination.)

Erudi filium tuum, ne desperes. Prov. XIX, 18.

Instruisez votre fils et ne désespérez point (de corriger son mauvais naturel.)

Ubi non est scientia animæ, non est bonum. Ibid. 2.

Où la science de l'âme et la connaissance de soi-même n'est point, il n'y a nul bien.

Deus fecit hominem rectum. Eccl. VII, 20.

DIEU a créé l'homme droit et porté au bien.

Sortitus sum animam bonam. Sapientiæ. VIII, 19.

J'étais un enfant bien né, d'un riche naturel, et j'avais reçu de DIEU une bonne âme.

Ne sequaris in fortitudine tuâ concupiscentiam cordis tui. Eccli. V, 2.

Ne vous abandonnez pas aux mauvais désirs de votre cœur, dans la force de votre jeunesse.

Filii tibi sunt? erudi illos, et curva illos à pueritiâ illorum. Eccli. VII, 25.

Avez-vous des fils? instruisez-les bien; faites-leur prendre un bon pli, et accoutumez-les au joug dès leur enfance.

Fili, in vitâ tuâ tenta animam tuam, et, si fuerit nequam, non des illi potestatem: non enim omnibus omnia expediunt, et non omni animæ omne genus placet. Eccli. XXVII, 30.

Mon fils, éprouvez votre âme pendant votre vie, et, si vous la trouvez portée au mal, ne la laissez pas s'y livrer: car tout n'est pas avantageux à tous, et tous ne se plaisent pas à la même chose.

Sadoc puer egregiæ indolis. I Paralipom. XII, 28.

Sadoc était un enfant d'un beau naturel.

Abierunt post pravitatem cordis sui mali. Jerem. IX, 14.

Ils ont suivi les égarements de leur cœur, et se sont laissés aller à leur mauvais naturel.

Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietatem suam, et vos poteritis benè facere cùm didiceritis malum. Jerem. XIII, 23.

Si un Ethiopien peut changer sa peau, et le léopard la variété de ses couleurs vous pourrez aussi faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à faire le mal.

Ponite corda vestra super vias vestras. Aggæi I, 5.

Appliquez vos cœurs à considérer vos voies.

Nescitis cujus spiritûs estis. Luc. IX, 55.

Vous ne savez pas à quel esprit vous êtes appelés.

Gentes, quæ legem non habent, naturaliter ea quæ legis sunt faciunt. Rom. II, 14.

Les gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement les choses que la loi commande, par un instinct de la nature qui les porte au bien.

Ex naturali excisus es oleastro, et contrà naturam insertus es in bonam olivam. Roman. XI, 24.

Vous qui n'étiez qu'un olivier sauvage, vous avez été enté sur l'olivier franc, contre votre nature (qui ne méritait point cette grâce).

Unusquisque tentatur, à suâ concupiscentiâ abstractus et illectus. Jacob. I, 14.

Chacun est tenté par sa propre concupiscence qui l'emporte, et qui l'attire au mal.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Les premiers patriarches]. — Rien ne fait concevoir qu'un bon naturel porté au bien est un présent de l'Auteur de la nature comme de voir que dès la naissance du monde Dieu en a gratifié quelques-uns de ses amis, et qu'il a donné par-là des preuves du choix et de la préférence qu'il a faite de leurs personnes. C'est ce qui a paru d'abord dans les deux premiers frères, Caïn et Abel. Le premier fut un méchant naturel, farouche, méconnaissant des bienfaits qu'il avait reçus de Dieu; impie et cruel, dont il ne faut point d'autre témoignage que la manière dont il en usa soit envers Dieu, à qui il n'offrait en sacrifice que ce qu'il y avait de pire dans ses troupeaux, soit envers Abel son frère unique, qu'il massacra inhumainement, par l'envie et la jalousie furieuse qu'il avait conçue contre lui. Aussi, après ce crime horrible et criant, il passa la vie comme une bête farouche, fugitif, vagabond, odieux à tout le monde, insupportable à lui-même. Dans Abel au contraire, quelle douceur de naturel! quels sentiments de piété! quelle reconnaissance envers Dieu! quelle docilité, quelle

innocence ! Mais sa vertu seconda et perfectionna un si beau naturel: en sorte qu'il a mérité d'être le premier saint et la première figure du Verbe incarné, qui a été le modèle de toute sainteté, comme Caïn est le premier des réprouvés pour avoir suivi son méchant naturel, qu'il était en son pouvoir de corriger.

[Jacob et Esaü]. — Jamais deux frères n'ont été plus dissemblables d'humeur et de naturel que l'ont été Jacob et Esaü. Leur antipathie et la contrariété de leurs inclinations parut déjà dans le sein de leur mère, où ils firent du lieu de leur formation le théâtre de leur combat. S. Augustin confond, par cet exemple, la vaine science, l'astrologie judiciaire, puisque les influences des mêmes astres qui présidèrent à la naissance de ces deux frères jumeaux ne les rendirent pas de même humeur ni d'un semblable naturel. Mais ce que nous devons conclure de cette diversité est que Dieu, qui nous a faits tels que nous sommes, nous a donné un naturel conforme aux desseins qu'il a sur nous, et des inclinations propres aux emplois auxquels il nous a destinés. C'est même en cela qu'il a souvent donné des présages de la grandeur où il a voulu élever quelques hommes. On a jugé ce qu'ils seraient un jour par leur beau naturel, et par les nobles inclinations qu'on a remarquées en eux dès leurs plus tendres années, Dieu a dessein de faire de Jacob un saint patriarche et le modèle d'une vie laborieuse et patiente; c'est pourquoi il lui donne un naturel doux et pacifique. Il n'a pas favorisé de même Esaü, parce qu'il n'a pas eu sur lui des desseins si avantageux. Et de-là est venu que ces deux frères ont tenu une conduite de vie si différente.

[Salomon]. — Quelque heureux et porté au bien que soit le naturel qu'on a reçu du Ciel, la pente et le penchant au mal que le péché originel nous a laissé gâtera bientôt ce bon naturel, s'il n'est cultivé par une sainte éducation, si la crainte de Dieu, si la pratique des vertus propres de notre état, si le soin de conserver son innocence et de travailler à son salut, et enfin une grâce et une protection particulière de Dieu, n'empêche qu'il ne se corrompe. Salomon nous a fourni une trop éclatante preuve pour la passer sous silence. Il avait reçu du Ciel en partage le plus beau naturel du monde, comme il l'a publié lui-même: *Puer eram ingeniosus, sortitus animam bonam.* (Sap. VIII). Voyez cependant dans quels désordres il est tombé, avec sa bonté naturelle et toute sa sagesse infuse ! La présomption, l'ingratitude, l'impureté, la désobéissance aux ordres de Dieu, et, ce qui est le plus surprenant, l'idolâtrie, le plus détestable de tous les crimes, trouvèrent un accès facile dans son âme par le moyen de ce naturel facile. Il bâtit plus de temples aux faux dieux, par la complaisance qu'il eut pour ses femmes, que ne firent ensuite tous les plus abandonnés princes qui lui succédèrent. L'Ecriture enfin nous a laissé dans l'incertitude du salut de ce prince si sage et d'un si heureux naturel, pour nous appren-

dre, par un exemple si funeste, que le meilleur naturel du monde se corrompt bientôt, s'il n'est cultivé par la pratique des vertus.

[Manassès]. — Il n'y a point de si mauvais naturel qui ne puisse changer; et, quelque opposition à la vertu et à la piété que l'on fasse paraître en ses premières années, on peut toujours revenir et se tourner vers Dieu. C'est ce que nous apprend l'exemple du Roi Manassès. Il était fils d'Ezéchias, auquel il succéda n'ayant que douze à treize ans, et il régna jusqu'à cinquante-cinq. Son mauvais naturel, que la bonne éducation d'un si saint père n'avait pu corriger, se découvrit aussitôt qu'il fut monté sur le trône; et durant sept ans il se porta aux derniers excès de toutes sortes de vices, qu'on ne peut lire dans l'Ecriture sans horreur. Etrange opposition d'humeur et de mœurs du père au fils! Ce prince, après avoir rempli Jérusalem de sang et du carnage de ses propres sujets innocents, abandonné de Dieu, tomba en la puissance des Assyriens, qui le chargèrent de chaînes et l'emmenèrent captif à Babylone, où il fut jeté dans une obscure prison. Ce fut en ce triste état qu'il rentra en lui-même, et, reconnaissant la justice de Dieu qui le frappait, il eut recours à sa miséricorde. Ce fut par le malheur que ce mauvais naturel fut dompté; la perte de son royaume, la prison, les fers et les chaînes, lui firent ouvrir les yeux, pour voir la rigueur de son supplice, l'énormité de ses crimes. Dans l'extrême angoisse où il fut réduit, il pria le Seigneur, dit l'Ecriture, et il le reconnut alors comme son Dieu. Il conçut un regret extrême de ses crimes; il en demanda pardon et en fit pénitence, et ne cessa de prier, jusqu'à ce qu'enfin Dieu, qui ne veut point la mort du pécheur, l'exauça, le tira de sa prison et le remit sur le trône, Aussitôt il se mit à réparer le mieux qu'il put le mal qu'il avoit fait : *Abstulit deos alienos et simulacrum de domo Domini* (II Paral. xxxiii). Il extermina les idoles qu'il avait faites, renversa les autels qu'il avait bâtis, releva celui du Seigneur qu'il avait démoli, lui offrir des sacrifices d'expiation et des holocaustes. Mais sur toutes choses, par ses exemples et par ses édits il fit revenir de l'idolâtrie le peuple qu'il avait perdu par son scandale. Il vécut encore plus de quarante ans avec la même fidélité au culte de Dieu, dans la pénitence et dans la pratique des vertus, et persévéra jusqu'à la mort. Quand il fut remis sur le trône, il n'avait pas plus de vingt et un ans. Son naturel, son tempérament, ses habitudes, ses passions, tout cela n'était pas tellement changé, qu'il ne pût revenir à ses premiers désordres: il ne le fit pas pourtant. La punition étant passée, le naturel réprimé par cette punition pouvait revenir, si rien ne l'eût arrêté; mais il faut dire que la grâce l'emporta sur la nature.

[Autres exemples]. — On ne peut ici rapporter tous les exemples que l'Ecriture nous fournit d'un bon ou d'un mauvais naturel. Il y en a autant que de personnages qui se sont rendus recommandables par quelque vertu, ou

bien dont les vices ont été plus remarquables, puisque le bon et le mauvais naturel, les bonnes et les mauvaises inclinations, ne se font connaître que par les vertus et les vices, et qu'il y a autant de naturels différents que de vertus et de vices auxquels notre naturel nous porte. Ainsi, on trouvera ces exemples dans les vertus particulières et dans les vices dont nous avons traité aux divers titres de cet ouvrage. On donnera des exemples d'un naturel doux et bienfaisant dans le saint patriarche Joseph, dans Moïse et dans David ; d'un naturel traître dans Joab ; ambitieux et cruel dans Absalon ; d'un naturel ardent et zélé dans Elie ; et enfin, de toutes les autres vertus et des autres vices.

EXEMPLES TIRÉS DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Notre-Seigneur]. — Comme le Verbe éternel, pour se faire homme, a eu le choix de se former un corps, et que ce corps a été animé de l'esprit le plus parfait qui ait jamais été, il ne faut point douter que ce Dieu fait homme n'ait eu le tempérament le plus juste, et par conséquent le naturel le plus parfait, tel qu'il le jugeait propre au grand dessein qu'il avait d'habiter parmi les hommes pour travailler à leur salut. C'est sur ce naturel heureux que nous devons nous efforcer de former le nôtre, puisqu'il est notre modèle, en imitant sa douceur, sa condescendance, sa charité et toutes ses autres vertus. Je dis seulement que, comme dans l'ancienne loi la plupart des grands hommes ont fait voir dès leur enfance ce qu'ils devaient être un jour, par des actions qui marquaient un naturel fait pour quelque chose de grand, le Fils de Dieu, outre les marques qu'il donna à sa naissance de sa grandeur, fit paraître ce qu'il devait faire un jour à l'égard de tous les hommes, pour le salut de qui il était sur la terre, en se dérobant secrètement à la compagnie de ses proches pour se retirer dans le temple, où, interrogeant les docteurs de la loi et répondant aux questions qu'ils lui faisaient, il montra qu'il était venu pour être le maître et le docteur des peuples, pour établir une nouvelle loi et pour montrer les voies du salut, que le monde ignorait alors.

Le Fils de Dieu ayant assemblé quelques disciples, pêcheurs pour la plupart, grossiers dans leurs vues, dans leurs jugements et dans leurs affections, il les supporta comme un père, les instruisit comme un maître, avec toute la patience dont ils avaient besoin alors : car leurs esprits pesants et attachés à la terre ne s'élevaient point aux choses divines. Cependant Jésus-Christ les souffrait ; il les reprenait avec bonté, et les instruisait avec autant de familiarité et de douceur que s'ils eussent été des hommes parfaits. Il les traitait comme ses égaux ; il leur rendait raison de sa conduite comme à ses compagnons ; il les défendait comme ses

enfants contre ceux qui les attaquaient; il leur découvrait ses desseins et les plus profonds mystères de son royaume comme à ses confidents, quoiqu'ils les entendissent d'une façon grossière. S'il parlait quelquefois en public avec obscurité, et s'il cachait sous ses paraboles les secrets de sa doctrine, il les leur expliquait après en particulier; il répondait à leurs questions, quelque grossières qu'elles fussent, comme si elles eussent été raisonnables et pleines de bon sens. Quoique leurs manières, leurs mœurs, leur esprit, leur humeur, fussent opposées à sa sagesse infinie, il ne témoigna jamais ni chagrin ni ennui: au contraire, il cachait leurs défauts, il dissimulait leur ignorance, il supportait leur rudesse, et il soutenait tout le poids d'une conversation qui ne pouvait lui être agréable que par l'amour qu'il avait pour nous. C'est un grand sujet de réflexion, de voir la sagesse éternelle parler, au milieu de ces hommes grossiers, de ce qu'il y a de plus sublime, et travailler si longtemps à leur faire estimer et goûter les vérités célestes qu'elle pouvait en un moment leur imprimer dans l'âme, comme elle fit depuis, en leur envoyant le SAINT-ESPRIT. Aussi les Apôtres ne pouvaient dans la suite se souvenir de JÉSUS-CHRIST sans être pénétrés d'amour et de confusion.

[Ste Madeleine]. — On ne peut rappeler dans son esprit la conversion de Madeleine, dont l'Evangile nous fait une si naïve peinture, qu'on n'avoue aussitôt que la grâce peut changer en un instant le naturel le plus mondain et le plus porté à ses plaisirs. Cette femme est appelée dans l'Evangile du nom de pécheresse, et il est marqué que le Fils de DIEU avait chassé de son âme, plutôt que de son corps, sept démons, c'est-à-dire, au sentiment des SS. Pères, les sept péchés capitaux, auxquels elle était sujette; et par conséquent elle avait un naturel porté à tous les vices et à tous les dérèglements d'une âme qui s'est livrée au libertinage, quoique la plus forte et la plus dominante de ses inclinations fût celle qui déshonore le plus ce sexe, l'amour déshonnête et sensuel. Tout contribuait à fomenter cette inclination malheureuse: l'âge, la beauté, la bonne grâce, l'adresse de son esprit, l'enjouement de son humeur, la liberté, les richesses, les visites, les conversations, les parties de divertissements: de manière que, maîtresse d'elle-même et de sa conduite, elle avait suivi son naturel, qui s'était fortifié par une assez longue habitude; elle s'était même fait le front à tous les discours et à toutes les censures qu'on faisait de ses mœurs déréglées: jusqu'à ce qu'enfin une parole du Fils de DIEU, qu'elle entendit ou par curiosité ou par hasard, changea le cœur de cette pécheresse, et d'une mondaine, possédée d'un amour criminel, elle fit une pénitente dont le cœur ne brûla plus que d'un amour saint et tout divin. Je ne dirai point de quelle manière elle vint se jeter aux pieds de JÉSUS-CHRIST, dans la maison du Pharisien, sans se mettre en peine de ce qu'on dirait d'elle, ni quel jugement on porterait de cette action en présence de tant de témoins. Je fais seulement réflexion sur le changement si subit de son

naturel, qui n'eut plus que de l'horreur pour tout ce qu'elle avait le plus ardemment aimé. Est-ce la même Madeleine, auparavant si mondaine, si idolâtre de sa beauté, si portée à ses plaisirs ? C'est la même personne ; mais c'est une autre humeur, un autre naturel. C'est la grâce d'un Dieu et l'amour divin qui a fait ce changement prodigieux.

[S. Paul]. — L'exemple de S. Paul n'est pas moins surprenant : c'est un loup changé en agneau, comme parlent quelques SS. Pères, et un persécuteur devenu un apôtre. Le texte sacré le représente d'un naturel ardent: ou plutôt emporté et furieux, qui ne respirait que le sang et le carnage , *Spirans minarum ac cædis in discipulos*. Mais, à une seule parole du Sauveur du monde, qui lui apparaît et qui lui demande pourquoi il le persécute, ce furieux est dompté ; le feu de sa colère s'éteint tout-à-coup, et, s'il conserve encore le même naturel, s'il est aussi ardent, c'est afin de témoigner autant de zèle pour la gloire de son vainqueur et de son maître qu'il avait eu de rage pour le persécuter et pour étouffer son nom dans le sang de tous ceux qui avaient embrassé sa doctrine. Voilà son naturel sanctifié en changant seulement d'objet, et le plus grand ennemi du nom chrétien devenu le plus zélé des apôtres du Fils de Dieu ; il n'a pas changé d'humeur et de naturel, il a seulement appris, à l'école d'un tel maître à en faire un plus saint usage.

[S. Matthieu et Zachée]. — Les exemples de S. Matthieu et de S. Zachée ne sont pas des preuves moins certaines que l'on peut changer en peu de temps d'humeur et de naturel, par une grâce toute particulière du Ciel. C'étaient deux personnes d'un même caractère, deux publicains de profession. Vous savez de quel naturel étaient ces gens-là, avares, attachés à leur banque, passionnés pour le gain et uniquement appliqués à amasser de l'argent. Ce que cette maudite passion a de particulier est qu'elle croît toujours et s'augmente avec l'âge, et même à proportion du bien que l'on amasse, puisque plus on en a plus on en veut avoir. Quel miracle donc de voir ces deux fameux publicains changer sitôt de naturel ! l'un quitter sa banque et renoncer à ses usures pour embrasser la pauvreté volontaire à la suite de Jésus-Christ, et l'autre devenir en un moment libéral, donner tout d'un coup la moitié de ses biens aux pauvres, et déclarer qu'il est prêt à rendre au quadruple le bien mal acquis, et ce qu'il a pris par fraude à son prochain ! Ne faut-il pas dire que la grâce nous fait en quelque manière changer de nature, ou du moins de naturel, en nous faisant changer de maître et de parti ?

[Autres exemples]. — Il ne faut point dire que ces exemples sont des miracles de grâce, et par conséquent rares ; puisqu'il y en a autant que de véritables chrétiens. Tous les grands pécheurs qui se sont faits saints n'ont-ils pas renoncé à leurs vieilles habitudes ? ne faut-il pas se dépouiller du vieil

homme et se revêtir du nouveau pour être un véritable fidèle ? Le Fils de Dieu ne déclare-t-il pas lui-même que, pour être de sa suite et son disciple, il faut renaître et mener une vie toute nouvelle ? Et que veut dire cela, sinon qu'il faut aimer ce qu'on a haï, et haïr ce qu'on a aimé, avoir d'autres inclinations, commencer de nouvelles habitudes, renaître, en un mot, et changer de naturel ? Il en coûte à la nature, je le sais bien ; mais cela est en notre pouvoir, avec le secours de la grâce, et le seul exemple de S. Augustin, qui en est venu à bout après tant de résistances et de combats, qu'il nous dépeint lui-même, justifie assez que c'est là la violence qu'il faut se faire quand on a un mauvais naturel, porté au mal et au dérèglement.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Hæc omnia operatur unus atque idem spiritus, dividens singulis prout vult. (I Cor. XII, 11). — L'Esprit de Dieu est un grand esprit, qui n'est ni stérile ni borné dans ses dons, non plus que dans ses opérations. C'est pourquoi il n'est pas déterminé à une seule manière d'agir dans la grâce non plus que dans la nature, ; mais il sait s'accommoder au tempérament et au naturel, aussi bien qu'à l'état et à la condition de chacun en particulier : et, comme il a donné différents talents d'esprit et de corps à chaque personne, sans qu'il s'en trouve deux si parfaitement semblables en toutes choses qu'on n'y puisse remarquer aucune différence, il a, de même, non-seulement partagé ses grâces et ses talents, mais il les a tellement proportionnés à l'humeur et au naturel de chacun, que tous les saints ont différentes vertus, différents mérites, et sont destinés à différents degrés de gloire. C'est pour cela que, selon la remarque d'un savant interprète, l'Esprit-Saint dans l'Evangile est comparé à l'eau, qui d'elle-même n'a point de forme qui lui soit propre, mais prend celle de tous les vases qui la reçoivent, et se conforme à toutes sortes de figures. Ainsi cet Esprit de Dieu est affectif avec les personnes d'une humeur agissante, plus tranquille avec une humeur plus modérée, ardent et tout de feu avec les personnes zélées, et fait une différence des vertus de même espèce et de même nom, selon la différence des naturels auxquels la grâce s'accommode : *Multiformis gratiæ* Dei, comme parle S. Pierre.

Similitudo quatuor animalium : unumquodque ante faciem suam gradiebatur. (Ezéchiel, I). De quelque tempérament que soient les hommes ils peuvent s'en servir pour acquérir et mériter le souverain bonheur pour lequel Dieu les a créés. A quoi je puis ajouter que ce naturel que chacun

a reçu du Ciel en partage est encore la voie que Dieu nous a marquée pour y arriver. Ce qui semble être figuré par les quatre animaux que vit Ezéchiel, dont l'un avait la forme de l'homme, l'autre du lion, le troisième de l'aigle, et le quatrième du bœuf. Quelques interprètes ont ingénieusement remarqué que dans ces quatre animaux sont représentées les quatre humeurs, qui font les différents tempéraments et les naturels qui nous sont les plus connus. Ces quatre animaux suivaient la force et la violence de l'esprit qui les attirait sans se détourner ni d'un côté ni d'un autre pour nous apprendre, par cette figure mystérieuse, que, quand nous serions d'un naturel aussi colère que le lion, aussi léger et aussi volage que l'aigle, aussi lent que le bœuf, et aussi peu constant que celui de l'homme qui change avec l'âge et sa constitution, si le souffle de l'Esprit Divin nous pousse, si sa grâce nous attire, nous irons droit au terme où nous devons tous aspirer. Vous n'êtes pas d'un naturel plus violent et plus emporté qu'un S. Paul, plus grossier que celui des Apôtres lorsque le Fils de Dieu les appela à son service, plus sensible au plaisir que celui d'une Madeleine ; plus attaché aux biens de la terre que celui d'un Zachée et d'un S. Matthieu. Qui pourra donc vous empêcher de faire servir votre naturel à votre salut, en lui donnant un saint objet, en suivant l'attrait de la grâce et la voie que Dieu nous a marquée en s'accommodant à votre humeur et à votre tempérament ?

Ex naturali excisus es oleastro, et contrà naturam insertus es in bonam olivam. (Rom. II). — Voici une admirable similitude par laquelle S. Paul nous apprend comment nous pouvons changer de naturel. Voyez, dit cet apôtre, dans un olivier sauvage ce que vous êtes par la nature que vous avez reçue d'Adam; voyez d'un autre côté, dans cet autre olivier qui est enté sur ce sauvageon, ce que vous pouvez devenir par la grâce de Jésus-Christ. Vous êtes un arbre infructueux, un naturel sauvage, qui n'a qu'aigreur, qu'amertume. On connaît l'arbre par les fruits qu'il porte ; vous pouvez assez vous connaître par vos actions. Ne dites pas, toutefois, que vous ne pouvez changer de naturel, ni vous défaire de vos mauvaises inclinations : vous avez été arraché de l'olivier sauvage, qui était votre tige naturelle : *Ex naturali excisus es oleastro, et contrà naturam insertus es in bonam olivam.* Pourquoi ne portez-vous pas de bons fruits ? Ne participez-vous pas à la sève et au suc qui sort de la racine ? *Socius radicis et pinguedinis olivæ factus es.* La grâce de Jésus-Christ sera-t-elle moins efficace en vous que la nature d'une bonne plante n'est à un tronc sauvage ? La nature est capable de changer les qualités de ce tronc : et la grâce n'aura pas la force de changer les vôtres ? Vous êtes pénétré de cette divine sève, de ce suc, qui est d'une vertu infinie et d'une force qui serait infiniment efficace si vous ne la laissiez perdre par votre faute : vous n'avez qu'à la recevoir et à lui ouvrir votre cœur. Laissez-la seulement agir, n'empêchez pas son opération ; elle s'insinuera doucement dans toutes les puissances de votre âme, et leur

communiquera ses divines qualités, qui changeront toutes les vôtres, comme l'aigreur, l'amertume naturelle et les autres malignes qualités du sauvageon se perdent par le suc et la sève de l'arbre qui est greffé sur lui.

Ut destruatur corpus peccati. (Roman. VI). Notre corps est un corps de péché ; parce que non-seulement il nous y porte et nous y entraîne par cette loi qui règne dans nos membres, comme parle l'Apôtre, mais encore parce que le dérèglement des humeurs dont il est composé, et qui en font les divers tempéraments, forme autant de sources de péchés, ou du moins de tentations par les différentes inclinations qui se produisent en nous, Or, comment détruire ce corps du péché, puisque la loi de Dieu nous défend de lui donner la mort? Il s'agit de le détruire moralement; et si vous voulez savoir de quelle manière, je vous dirai que c'est en changeant de naturel, en faisant violence à vos inclinations, qui tendent presque toutes au mal, et qui vous y entraînent quand vous vous laissez aller au penchant naturel du corps, qui pour cela est appelé un corps de péché.

[Difficulté imaginaire]. — Ceux qui sont d'une humeur fâcheuse et d'un naturel porté au vice n'osent souvent entreprendre de le dompter, et désespèrent quelquefois d'en venir à bout. Ils ressemblent aux espions envoyés pour visiter la Terre promise. De retour, ils firent leur rapport devant tout le peuple, et dirent qu'ils avaient vu à la vérité la terre la plus fertile du monde, mais qu'en même temps ils avaient trouvé des villes dont les fortifications étaient élevées jusqu'au ciel, et dont les habitants étaient des monstres en grandeur ; qu'ainsi c'était une folie de penser à conquérir jamais ce royaume. Figure de ceux qui, pour faire la conquête du ciel, n'osent attaquer les ennemis qui en ferment le passage : ce sont leurs inclinations vicieuses, leur naturel intraitable, leurs passions violentes, fortifiées par une longue habitude ; ils désespèrent d'en pouvoir jamais venir à bout ; tout leur paraît difficile, insupportable, impossible, et les moindres difficultés à vaincre sont comme autant de montres qui leur font peur.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Quidquid est peccatorum in dictis, in factis et in cogitationibus ex illâ (malâ indole) oritur. Augustin. Serm. 5 De verb. Apost.

Tout ce qu'il y a de mal et de péché dans nos paroles, dans nos actions et dans nos pensées, prend sa source dans la malignité de notre naturel.

Animæ affectus omnium sunt vitiorum et virtutum quasi quædam principia, et communis materia. August. De spiritu et animâ.

Les passions et les affections de l'âme sont comme les principes et la matière commune de toutes les vertus et de tous les vices.

Non est undè concipiat concupiscentia, nisi de te. Homil. 40 ex L.

Tout ce que la concupiscence produit et enfante vient de vous-même.

Sat est nobis non consentire malis quæ sentimus in nobis. Id. De Continent Id.

Il nous suffit de ne point consentir au mal que nous sentons en nous.

Cùm nulla scientia melior sit illâ quâ homo cognoscit seipsum, discutiamus cogitationes, locutiones atque opera nostra. August. De spiritu et animâ, 51.

Comme il n'y a point de science plus utile que celle par laquelle l'homme se connaît lui-même, examinons nos pensées, nos paroles, nos actions, toutes nos œuvres, afin de nous bien connaître.

Corrumpit quod in naturâ bonum est (mala indoles). Id. v Innoc.

Notre mauvais naturel gâte tout ce que la nature nous a donné de bon.

Timore saltem frænetur, si amore non ducitur. Id.

Que la crainte du moins retienne notre naturel, si l'amour n'est pas capable de le régler.

Quamdiù vivimus, finiri non potest, quotidiè tamen minui potest, et vinci. Idem.

Tant que vous vivons, nous ne pouvons pas entièrement détruire nos penchants ; mais nous pouvons les diminuer.

Attende tibi ipsi, in examen teipsum advoca quis ipse sis; tuam ipsius naturam fac ut noveris. Basil. Homil. 3.

Soyez attentif sur vous-même ; examinez-vous sérieusement, et tâchez de bien connaître votre naturel.

Nemo in vitio constitutus homo de seipso desperare velit, haud nescius agriculturam stirpium qualitates mutare. Id. Homil. v Hexamer.

Que personne, quelque vicieux qu'il soit, ne désespère de devenir meilleur, sachant que le soin qu'on apporte à cultiver les plantes en corrige les mauvaises qualités.

Sæpè perniciosum est quod agitur, et malum esse non creditur. Chrysost. Homil. in Matth.

Il arrive souvent que ce que nous faisons est pernicieux, et que cependant nous ne le regardons pas comme un mal.

Volo animam primò omnium scire seipsam, quòd id postulat ratio utilitatis et ordinis. Bernard. Serm. 36 in Cantic.

Je veux, avant toute chose, que l'âme se connaisse elle-même : notre avantage et le bon ordre l'exigent.

Dæmon illùc maximè nos impellit quò se per seipsos inclinari perspicit; infirmitatem nostram ad arma nequitiæ suæ convertit, et ingenit nostri morbo adversùs nos utitur. Cyrillus in Joan. XVI, 16.

Le démon nous pousse principalement du côté où notre penchant nous porte : notre faiblesse lui fournit des armes, et il se sert, pour nous perdre, de la mauvaise disposition de notre esprit.

Passione interdùm movemur, et zelum putamus. Thomas à Kempis.

C'est quelquefois la passion qui nous pousse, et nous nous imaginons que c'est un pur zèle.

Non una eademque cunctis exhortatio convenit, quia nec cunctos par animorum qualitas adstringit. Gregor. in Job 38.

Il n'est pas juste d'exciter et d'exhorter tout le monde au même bien, parce que tout le monde n'est pas de même humeur ni également disposé.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Le naturel et l'humeur. Leur définition]. — Le naturel se prend pour la complexion ou le tempérament de chaque personne. Ainsi, nous disons qu'un tel est d'un naturel bilieux ; tel autre d'une complexion sanguine, flegmatique, mélancolique, etc. En morale, on le prend pour un penchant de la volonté, et souvent pour une inclination. Que si cette inclination est naturelle, c'est la même chose que le penchant ; si elle est acquise, elle passe en habitude, et fait une vertu ou un vice, selon qu'elle nous porte au bien ou au mal. Or le naturel, au sens où nous le prenons, et en tant qu'il a besoin d'être réglé pour la conduite de notre vie, est un assemblage de tout cela. C'est proprement un penchant et une inclination naturelle ou acquise de la volonté, qui a son principe dans le tempérament des humeurs dont notre corps est composé, et qui tient beaucoup de leurs qualités. D'où vient qu'on l'appelle, en langage populaire, l'*humeur d'une personne*, parce que ce mot fait comprendre tout à la fois et la complexion naturelle et l'inclination morale de chacun. Mais, parce que les hommes suivent ordinairement, dans la conduite de leur vie, l'humeur qui prédomine dans leur complexion naturelle, nous disons d'une personne qu'elle est de bonne ou de mauvaise humeur, d'une humeur fâcheuse ou complaisante brusque, chagrine, etc.

[Naturel et passion]. — Quoique, dans le discours, on dise bien des choses qui conviennent également au naturel et à la passion, ce n'est pas cependant une même chose : ce qu'il est à propos de remarquer pour parler juste en cette matière. La passion est un mouvement de l'âme à la vue du bien ou du mal, avec altération sensible dans le corps, comme l'amour, le désir, la joie, l'espérance, la haine, etc. Or, cette passion, quelle qu'elle soit, n'est pas proprement le naturel ; mais elle en vient : car le naturel ne se produit jamais que par quelqu'une de ces passions, et à la vue de ce qu'il envisage comme un bien ou comme un mal. De sorte que le naturel est, dans l'être moral, ce que la nature est dans l'être physique. Comme la nature se prend pour le principe de toutes les actions physiques, le naturel doit aussi tenir lieu du principe de toutes les passions et de toutes les actions morales.

Une personne particulière, qui est distinguée de tout ce qui n'est pas elle, a aussi son naturel tout différent des autres, qui lui donne des incli-

nations toutes particulières : ce qui fait que les uns sont portés à une chose, et les autres à une autre ; que les uns ont les passions plus calmes, et les autres plus violentes ; que les uns ont l'esprit plus vif, plus pénétrant, plus éclairé, et les autres plus grossier, plus lent, plus stupide ; que les uns sont gais, de belle humeur, agréables à tout le monde, les autres tristes, chagrins, insupportables : selon le tempérament et l'humeur qui prédomine en eux. Et, ce qui est encore bien à remarquer, c'est que selon le différent mélange de ces humeurs qui font notre complexion, et selon qu'on a plus ou moins de l'une que de l'autre, les naturels non-seulement ont des inclinations différentes, mais sont modifiés différemment pour parler avec les philosophes : c'est-à-dire qu'une personne sujette à la même passion, ou attachée au même objet, sera attachée différemment, sujette différemment : ce qui fait qu'il y a autant de naturels que de visages, dont aucun n'est parfaitement semblable à l'autre : c'est ce que nous appelons l'air, l'esprit, le génie, l'humeur, qui distingue et caractérise chacun en particulier. De plus, comme il se fait de temps en temps quelque changement et quelque altération dans notre tempérament, il s'en fait aussi dans notre naturel : comme l'expérience nous fait voir que nous avons des inclinations dans la jeunesse que nous n'avons pas dans un âge plus avancé, et que nous sommes touchés de certaines choses, en un temps, qui ne font nulle impression sur notre esprit dans un autre. D'où nous devons conclure qu'il est infiniment important, pour régler notre vie et nos mœurs, de nous bien connaître, afin de savoir à quoi notre naturel nous porte.

[Deux sortes de naturels]. — Pour nous bien connaître et rapporter cette connaissance au réglement de notre conduite, il faut savoir que ce qu'on appelle *naturel* ou *inclination dominante*, se réduit en général à deux espèces : savoir, au bon et au mauvais naturel, à l'humeur qui nous porte au bien et à celle qui nous porte au mal. Ces deux sortes d'humeurs ou de naturels partagent tous les hommes, et font voir que la divine bonté n'a pas également traité chacun. Mais, comme il n'y a que le mauvais naturel qui soit contraire à la vertu, qui mette obstacle à notre salut, et qui, comme dit S. Augustin, corrompe tout ce qu'il y a de bon dans la nature, c'est le seul que nous avons à combattre et à dompter. Car, pour ce qui est du bon naturel, qui met en nous une bonne et louable inclination, non-seulement on ne doit pas le combattre, mais il faut le soigneusement cultiver, comme une plante capable de porter d'excellents fruits, et le faire valoir comme un bon fonds par la pratique des vertus qui le perfectionnent.

[Tout naturel a ses qualités]. — C'est une vérité constante qu'il n'y a point de naturel au monde, si parfait et si excellent, qui n'ait ses défauts ; et réciproquement, qu'il n'y en a point de si défectueux qui n'ait ses avantages, et qui, avec la grâce de Dieu, laquelle ne lui manque jamais, ne puisse non-

seulement se tourner au bien, mais qui ne soit propre à certaines vertus qui lui conviennent, et auxquelles les autres ne sont pas propres : parce que Dieu, qui a créé tous les hommes par sa puissance, et ordonné par sa sagesse qu'il y eût cette admirable diversité de naturels, a voulu par sa bonté que tous eussent des moyens de faire leur salut, et même des secours et des avantages particuliers pour cela, qui ne se trouvent pas dans les autres. Les naturels tendres et affectueux sont portés à la piété, s'enflamment facilement dans l'amour de Dieu, sont sensibles aux bienfaits qu'ils ont reçus de la divine bonté, s'attendrissent dans la considération des souffrances du Sauveur. Mais quelle peine n'ont-ils point à défendre leur cœur d'une affection criminelle, qui s'en empare aisément s'ils ne sont sur leurs gardes, et s'ils ne s'éloignent des objets qui peuvent les séduire et les corrompre ! Les naturels ardents sont propres à concevoir un grand zèle et à entreprendre de grandes choses pour la gloire de Dieu; mais n'ont-ils rien à craindre de cette humeur impétueuse? à quelle violence ne les portera-t-elle point, et quels ravages n'a-t-elle pas coutume de causer? On peut dire la même chose de tous les autres : ils ont cela de commun avec toutes les passions qui en naissent : on en peut bien ou mal user. Il faut être persuadé qu'elles ont toutes quelque chose de bon, qui peut servir aux vertus qui leur conviennent. L'amour sert à la charité, la colère au zèle, la mélancolie à la pénitence; et ainsi des autres.

[La grâce]. — Quelque mauvais naturel qu'on ait, la grâce peut non-seulement le changer, mais encore se servir des mêmes inclinations auxquelles ce naturel nous porte pour l'exercice des plus excellentes vertus : ce que quelques théologiens appellent *Ars insitionis*, l'art d'enter la grâce sur la nature, et les vertus sur les causes des vices. Vous entez un bon arbre sur un tronc sauvage : qu'arrive-t-il de ce mélange? le bon arbre corrige et change le mauvais. Cette branche entée et ce tronc, mêlant ensemble leurs vertus, font un principe commun de bons fruits, qui sortent de l'un et de l'autre. C'est ainsi que Dieu ente la grâce et les principes surnaturels des vertus sur les naturels quelquefois portés au vice, et il corrige par ce moyen leur malheureuse fécondité, et l'élève à produire des fruits dignes de la gloire, comme nous voyons dans le naturel de Madeleine pénitente et de S. Paul converti.

[Deux avis importants]. — Il n'est pas croyable combien le naturel, l'humeur et le tempérament prévalent et dominent dans la vertu. Cela vient de ce qu'on ne distingue pas assez l'humeur d'avec la vertu qui lui est conforme, et que l'on confond facilement l'un avec l'autre. Car il y a certaines vertus qui ont une ressemblance si naturelle avec le tempérament particulier de certaines personnes, que presque tout le monde est trompé par une apparence spécieuse de sainteté, et prend ainsi l'humeur et le tempé-

rament pour la vertu. C'est pourquoi, il est nécessaire de bien examiner par quel motif on fait toutes ses actions; mais aussi c'est une grande prudence, et un moyen de devenir vertueux sans beaucoup de peine, que de s'adonner à l'exercice des vertus qui sont conformes à notre naturel. Car, par ce moyen, on les pratique avec moins de difficulté, on réussit mieux dans tout ce qu'on entreprend, on persévère plus constamment dans les bonnes œuvres, on en contracte l'habitude aisément. C'est ce que les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent, et la maxime qu'ils pratiquent dans la direction des âmes.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Desseins de Dieu]. — Toute cette diversité de naturels qui se rencontrent parmi les hommes, aussi bien que cette grande variété de créatures qui remplit ce grand monde, n'ont été produites par le Créateur de l'univers que pour faire connaître par ce moyen ses perfections infinies, et pour être servi et honoré des hommes en différentes manières. En effet, qui n'admirera une si grande variété d'humeurs, d'esprits, de génies, de talents? Qui ne voit que les nations et les provinces sont plus distinguées et plus connues par les différentes complexions de leurs habitants que par leurs climats et par leur situation; que les familles ont certaines humeurs qui leur sont aussi propres et aussi affectées que leurs héritages et leurs emplois, et même que chaque personne est plus remarquable par le caractère de son naturel que par les traits de son visage. Certainement il n'y a rien de plus admirable que cette merveille; mais, si nous voulons un peu réfléchir sur le dessein particulier de cette sagesse éternelle, nous verrons que, comme elle a créé une si grande diversité d'êtres qui tous portent quelques traits de ses perfections divines, n'y en ayant aucun qui les puisse représenter toutes, de même elle a donné à tous les hommes des naturels presque tous différents, parce qu'il en veut tirer différents services, et qu'il exige que chacun l'honore et procure sa gloire selon ses forces, son talent, et les manières qui lui sont propres. Adorons en ce point la conduite de la divine Providence sur nous, de nous avoir fait naître d'une telle humeur, d'un tel naturel, et avec telles qualités et tels talents, parce qu'il a attendu tels services de nous, et qu'il veut que nous

le glorifiions de telle manière. Acquiesçons à ses ordres; acceptons de bon cœur ce naturel tel qu'il est, puisqu'il vient de sa main; protestons-lui que nous ne le voulons employer, et toutes ces inclinations, que pour sa gloire et pour son service; reconnaissons qu'il ne nous l'a pas seulement donné afin que nous fussions un tel homme sur la terre, mais que nous fussions un tel saint dans le ciel; qu'il a des grâces toutes particulières pour le perfectionner, qu'il nous réserve à nous seuls, et qu'il ne donnera jamais à d'autres; qu'il nous prépare ensuite une couronne dans le ciel qui n'est faite que pour nous ; qu'il nous destine, si nous nous servons de ce naturel selon ses vues et les desseins qu'il a sur nous, un degré de gloire qui revient si proprement à notre naturel, qu'il n'est propre qu'à notre personne.

Nous remarquons les traits de la puissance de Dieu dans ces génies élevés et ces naturels généreux qui n'aspirent qu'aux grandes choses, et qui ne sauraient faire d'actions qui ne soient d'éclat. Nous reconnaissons les traits de sa bonté dans ces naturels obligeants et libéraux qui n'ont rien plus à cœur que de faire plaisir aux autres. Nous voyons des traits de sa sagesse dans ces naturels prudents et avisés qui savent si bien conduire une bonne affaire, qu'on dirait qu'ils peuvent répondre de l'événement. Nous remarquons des traits de sa justice dans ces naturels droits et équitables, qui rendent justice à tout le monde sans pencher le moins du monde du côté de la faveur ou de l'intérêt, et qui ne sauraient se pardonner à eux-mêmes la moindre faute. Enfin, il n'y a point de naturel si peu avantagé qui ne porte toujours quelques traits de cette nature infinie, qui ne l'en a pourvu qu'afin qu'il pût porter quelque trait de ses beautés. Car, quoique ces naturels disgraciés ne portent pas les caractères les plus vifs de la divinité, ils servent du moins d'ombres pour faire davantage éclater les autres. (**Le P. Haineufve**, 21e *discours sur l'Ordre*).

[Conduite de Dieu]. — Un homme adroit, qui a dessein de gagner quelqu'un et de s'insinuer dans son amitié, s'applique particulièrement à remarquer son naturel, à découvrir quel est son penchant, son humeur et ses inclinations, afin de trouver l'entrée dans son cœur, qui s'ouvre toujours de ce côté-là, et qui est ordinairement fermé par tout autre endroit. C'est, dit-on alors, le prendre par son faible, pour le tourner ensuite comme l'on veut. Voilà l'adresse la plus ordinaire dont on se sert, comme du plus sûr moyen que la prudence humaine ait inventé d'obtenir ce qu'on souhaite et ce qu'on attend de celui qu'on veut gagner. Ce qui est si vrai, que, comme Dieu et le démon se disputent la possession de notre cœur et tâchent de l'attirer à son parti, ils usent aussi du même artifice : car l'un, qui connaît parfaitement tous les ressorts d'un cœur qu'il a lui-même formé, et par conséquent par quel moyen il le faut prendre pour triompher de sa résistance et de son obstination, ajuste et accommode ses grâces à son naturel, et attend le moment favorable auquel il voit que ce cœur sera le mieux dis-

posé à la recevoir. Le démon, qui met tout en œuvre pour surprendre ce même cœur, n'en connaît point de meilleur moyen que d'étudier son humeur, afin de lui présenter les objets qui la flattent, et, par cet artifice, le séduire et le faire tomber dans le piége qu'il lui a dressé. (**Anonyme**).

[Bon usage du naturel]. — Si nous savions bien nous servir de notre naturel, et si nous pouvions entrer dans les desseins que Dieu a comme fondés là-dessus pour la sainteté et le haut degré de vertu auquel il nous destine, que nous avancerions en peu de temps dans la perfection, et que nous parviendrions sans beaucoup de peine à un éminent degré de gloire ! Mais nous sommes ordinairement si ennemis de nous-mêmes et de notre propre bonheur, que nous nous perdons souvent par les mêmes moyens que nous devrions prendre pour ménager l'affaire de notre salut, et pour nous mettre bien avant dans la faveur du souverain Maître à qui nous devons consacrer tous nos services. Car enfin, au lieu d'employer nos inclinations naturelles à seconder les mouvements de la grâce, qui ne cherche qu'à faire alliance avec elles, et par ce moyen nous aplanir le chemin du ciel et de la vertu qui nous y conduit, nous les faisons souvent servir à combattre les desseins de Dieu sur nous, à nous opposer aux saints mouvements de la grâce, et, en un mot, à nous soulever contre les ordres de notre Créateur, qui nous a donné un naturel conforme aux vues qu'il a eues sur nous de toute éternité. En effet, c'est une vérité constante, que Dieu, qui connaît mieux notre cœur que notre cœur ne se connaît lui-même, puisque c'est lui qui l'a formé et qui lui a imprimé ces inclinations naturelles pour le conduire à la fin à laquelle il l'a destiné ; que Dieu, dis-je, qui a eu une volonté sincère de son salut, lui en a aussi fourni, par une conséquence nécessaire, les moyens les plus avantageux, qui ne sont autres que ces grâces conformes à son naturel et à son humeur ; que, si notre cœur savait aussi y répondre fidèlement, il n'y aurait aucune de ces grâces qui ne fût efficace, aucune de ces inspirations qui fût inutile et qui n'eût son effet. Or, si ce grand Dieu veut bien condescendre à nos inclinations pour y ajuster ses grâces, et par-là nous attirer à son service, n'est-il pas juste que nous accommodions nos inclinations à sa grâce, qui nous y attire ? Puisqu'il veut bien suivre en ce point notre naturel, pour trouver plus facilement l'entrée de notre cœur, n'est-il pas juste que nous suivions ses volontés, puisqu'elles s'accordent en ce point avec les nôtres ? et n'est-ce pas une admirable condescendance de la bonté divine à notre égard ? et que pouvons-nous moins faire, en reconnaissance d'un tel bienfait, que de nous servir de nos inclinations naturelles pour consentir à ses grâces, comme ses grâces et ses inspirations se servent de nos inclinations pour nous attirer et pour nous attacher à son service ? (*Le même*).

[Méchante humeur]. — Avoir une méchante humeur et un mauvais naturel,

c'est avoir affaire à un puissant et dangereux ennemi : car, encore qu'il soit vrai que tous ceux qui sont nés avec une méchante humeur ne soient pas toujours méchants eux-mêmes, il est néanmoins constant, par l'expérience de tous les hommes, qu'elle les porte continuellement au mal, et qu'elle les détourne presque toujours du bien. C'est un ennemi domestique, qui est ou même chose que la concupiscence, qui nous entraîne vers le mal, ou du moins qui en est un fruit qui prend naissance de cette malheureuse racine et qui s'en nourrit. C'est pourquoi, nous ne sommes pas moins obligés de combattre et de dompter cet ennemi que les plus grands vices du monde, parce qu'il nous y pousse, qu'il entretient intelligence avec eux, et que, quand le vice est conforme à notre humeur et à notre naturel, il y a infiniment plus de difficulté de s'en abstenir. La bonne humeur, au contraire, et un riche naturel, est sans doute un grand don de Dieu, qui met en nous une noble inclination à fuir le mal et à faire le bien. Or, non-seulement on ne doit pas combattre ce naturel, mais on le doit au contraire cultiver avec soin, comme une plante capable de produire d'excellents fruits, le sanctifier par l'exercice des plus nobles vertus, et élever les actions, qui ne sont que naturelles et morales quand on agit seulement par raison et par inclination, les élever par des motifs tout surnaturels. (*Livre intitulé* La Guerre aux vices, 45e combat).

[Se connaître soi-même]. — Il faut s'étudier et se connaître soi-même, pour s'appliquer aux choses auxquelles le naturel, le penchant et l'inclination nous portent. Pour cela, il est à propos de remarquer les bonnes et les mauvaises qualités que l'on a, car il faut se faire justice, et ne se point aveugler sur ses propres défauts. Ainsi, quand on choisit un emploi, il est de la dernière conséquence d'embrasser celui qui nous est le plus propre, et dont on peut remplir avec honneur tous les devoirs. Les uns ont un talent, et les autres un autre : c'est à quoi doivent prendre garde ceux qui distribuent les emplois. Pour ce qui est de ceux qui les embrassent, on réussit toujours quand on s'applique aux ministères auxquels la nature et notre inclination nous portent. (**S. Ambroise**, 1 Livre des *Offices*).

[Moyen de se connaître]. — Pour bien connaître votre naturel, au lieu de consulter les physionomistes ou les médecins, ou bien de raisonner vous-même sur les différentes humeurs dont votre tempérament est composé, repassez dans votre esprit les principales actions de votre vie ; souvenez-vous des péchés où vous êtes tombé le plus souvent. Considérez attentivement de quel côté le démon a coutume de vous attaquer, voyez votre faible. Mais voyez aussi votre fort : considérez à quelles vertus vos inclinations vous portent, de quels vices elles vous retirent, et à quels autres elles vous entraînent. Et de toutes ces circonstances remarquez la trempe de votre naturel, afin que, s'il est bon, vous n'en abusiez pas, et que, s'il est mauvais, vous le corrigiez de bonne heure par une nouvelle conduite. **(Haineufve).**

[Le caprice]. — Le caprice est un effet de l'humeur, qui nous fait presque toujours déplacer nos actions. C'est par lui que nous donnons sans qu'on nous demande et sans qu'on nous en sache gré, et que nous refusons brusquement ce qu'on nous demande avec justice et honnêtement. Les personnes de ce caractère sont extraordinaires en tout. Il y en a qui n'accordent que par occasion ce que les autres ne se peuvent dispenser d'accorder par équité, qui ne paient leurs dettes que par manière d'aumône. On en voit d'autres qui accablent de caresses ceux pour qui ils n'ont ni estime ni amitié, sans y être forcés par aucune raison de bienséance ni de ménagement, et qui médisent, au contraire, des personnes qu'ils estiment, et à qui ils ont les plus étroites obligations. Il faut avouer que c'est un grand malheur pour ces gens-là d'être faits de la sorte ; leurs manières les plus obligeantes ne leur font point d'honneur, et leurs bienfaits excitent rarement à une grande reconnaissance, du moins les personnes qui les savent connaître.

Ne nous étonnons pas que les actions des hommes soient si bizarres, puisqu'elles dépendent d'un principe aussi déréglé qu'est notre humeur. Délibérer sur ce qu'on entreprend, consulter le bon sens, chercher la vérité, se défaire des faux préjugés qui ôtent la liberté de raisonner juste, cela serait trop gênant et d'une application trop fatigante ; on veut toujours que l'esprit entre dans les intérêts du cœur, et qu'il s'accommode à son faible. C'est pourquoi, suivre à la légère le premier mouvement de sympathie ou d'antipathie, se déterminer dans les affaires les plus importantes sur des prétextes légers et ridicules, avoir égard à la plus inutile circonstance, quand il y a tant d'autres raisons sur lesquelles il faudrait s'appuyer pour prendre une raison contraire, renverser l'ordre de l'équité, manquer à la religion, à ses proches, à ses amis ; enfin, s'oublier entièrement soi-même pour une chose de néant dont on ne fait cas que parce qu'on est ridiculement prévenu : voilà les mœurs des hommes ; voilà une idée de la bizarrerie de leur esprit, et de leur cœur.

C'est, dit-on, le meilleur fonds du monde : pourvu que l'on veuille s'accommoder à son humeur et que l'on sache prendre son temps avec lui, on lui fait faire toutes choses. Faut-il que les personnes de ce caractère, de qui tous les hommes dépendent, et à qui ils sont souvent forcés d'avoir recours dans le désordre de leurs affaires, accordent ou refusent par humeur ce qu'on leur demande, et que la justice et la raison ne soit pas la règle qu'elles suivent dans les fonctions de leurs charges, et même dans la distribution de leurs grâces ? Ces intervalles et ces changements d'humeur marquent ordinairement une âme en désordre, et partagée par les passions. (*Les devoirs de la vie civile*).

[Faux prétexte]. — Il n'y a rien de plus ordinaire, parmi les gens du monde, que de rejeter la cause de leurs défauts sur leur tempérament : et ainsi, disent-ils, on ne doit pas espérer ni exiger d'eux qu'ils s'en corrigent,

puisqu'on ne peut pas changer de nature. Vain prétexte ! De qui cette excuse sera-t-elle reçue? Car enfin, ne peut-on pas résister au tempérament ? et croit-on que ce soit assez, pour excuser les plus grands défauts, que de dire : C'est mon humeur, cela vient de mon tempérament? Ne voyons-nous jamais de complexions faibles et délicates s'endurcir à la peine et au travail, et s'accoutumer à une nourriture grossière ? N'y a-t-il pas des personnes de l'un et de l'autre sexe qui, ayant renoncé au monde après une éducation délicate, s'accoutument, au bout de six mois de temps, aux plus grandes austérités ? N'en connaît-on point d'autres qui, nées avec un tempérament tout de feu, avec des manières rudes et emportées, deviennent douces et traitables, lorsque, désabusées du monde, elles se tournent entièrement du côté de Dieu, et embrassent un genre de vie austère et mortifié ? (*Le même ouvrage*).

[Défauts naturels]. — Il y a des choses sur lesquelles le tempérament est si fort, qu'on ne saurait étouffer ses saillies; et, quand cela ne dépend pas absolument de nous, c'est un vice de la nature auquel nous n'avons point de part. C'est pourquoi nous ne sommes pas les maîtres de nous en corriger tout-à-fait, parce qu'on n'a point encore trouvé le secret de détruire ce tempérament tout-à-fait ; la grâce même, à laquelle tout est possible, ne l'entreprend point. On peut bien lui résister, on peut même le changer en quelque façon ; mais le fond demeure toujours, quoi que l'on fasse. Il y a même des mouvements si violents, dans le temps que l'on le croit le plus tranquille, que l'esprit et la raison se trouvent surpris et entraînés, et qu'il a pris les devants avant qu'ils aient pu se reconnaître. Mais, quoiqu'il y ait alors du changement et de l'altération dans tous, quand une fois la raison s'est acquis une grande autorité sur le cœur, elle reprend bientôt le dessus, et se rend facilement à elle-même. C'est pourquoi la fougue n'est pas de longue durée, et rarement voit-on qu'elle ait des suites fâcheuses. Il me paraît au contraire que les gens en qui l'esprit est plus prompt et le tempérament plus vif sont ceux de qui l'on doit le moins désespérer, et qu'ils ont le fonds admirable. (*Le même*).

[Mauvaise humeur]. — Il est des personnes qui ont un fonds de mauvaise humeur capable d'empoisonner toutes les joies du monde ; qui sont tellement bizarres et chagrines, qu'on n'en peut approcher, et qu'on ne sait par où les prendre pour les mettre à la raison. Quand on a quelque affaire à ménager avec elles, il faut leur céder tout ce qu'elles veulent pour avoir la paix. Car elles ne se relâchent sur rien; et, après qu'on a tout sacrifié pour leur plaire, elles se plaignent encore qu'on les maltraite. Si ces gens-là pouvaient comprendre combien ils sont haïssables, peut-être tâcheraient-ils de s'humaniser, et ils ne s'érigeraient pas, comme ils font, en petits tyrans, qui se rendent redoutables aux personnes qui ont quelque chose à démêler avec eux. (**L'abbé de Bellegarde,** *traité de la Flatterie*).

Vous vous plaignez qu'on vous chagrine et qu'on affecte de vous fâcher : mais votre propre malignité ne vous attire-t-elle point ces chagrins? Vous vous plaignez qu'on vous décrie et qu'on est déchaîné contre vous : mais vos airs fiers et méprisants, un procédé désobligeant, le manque de considération et d'égards que vous avez pour tant de gens, ne vous attirent-ils point ce décri? Vous vous plaignez qu'on vous évite, qu'on fuit d'avoir commerce avec vous : mais n'êtes-vous point de ces critiques ennemis des plaisirs d'autrui, qui empoisonnent par leurs censures, par leurs discours et par leurs jugements malins, la douceur des plus innocentes et des plus sages sociétés. Vous vous plaignez que, dans une maison où l'on doit prendre vos avis, on fait tout sans vous consulter; et qu'il semble qu'on y affecte de choquer vos inclinations : mais n'êtes-vous point du nombre de ceux qui, par l'esprit de contradiction, ne sont jamais de l'avis d'autrui, ou, par attachement à leurs sens, ne se départent jamais du leur? (**Le P. d'Orléans**, *Sermon sur l'amour du prochain*).

[La mélancolie]. — La mélancolie inspire quelquefois des pensées de défiance et donne de fâcheuses atteintes à la foi. On aime la solitude, on s'entretient de pensées tristes; on ne pense qu'au jugement à venir, aux menaces que Dieu prononce contre les pécheurs, à la nécessité indispensable de les éviter, à la faiblesse des moyens qu'on a pour s'en garantir. Non-seulement on se défie de ses forces, ce qui passerait pour un sentiment d'humilité, mais encore de la grâce de Dieu, qui est une défiance criminelle. L'imagination s'échauffe, on se trouble, et tout fait peur; le moindre péché se grossit, et devient un sujet inévitable de condamnation : la conscience s'alarme, et ne trouvant point de secours, ni du côté de l'homme ni du côté de Dieu, elle penche vers le désespoir. L'âme assiégée de cette humeur noire ne trouve rien chez elle qui n'augmente sa douleur. (*Traité de la conscience*, *livre* II, *chap.* 2).

[Avantages d'un beau naturel]. — C'est sans doute un grand avantage d'être porté au bien sans nulle peine; et il me semble que c'est un fleuve tranquille, qui, suivant sa pente naturelle, coule agréablement entre des rives couvertes de fleurs. Il me semble, au contraire, que ces gens vertueux par raison, qui font quelquefois de plus belles choses que les autres, sont de ces jets d'eau où l'art fait violence à la nature, et qui, après avoir jailli jusqu'au ciel, s'arrêtent bien souvent par le moindre petit obstacle. Il y a des personnes dont toutes les inclinations sont bonnes, mais qui, faute d'avoir un certain esprit supérieur, sont dans une certaine médiocrité de vertu, qui fait qu'elles s'endorment, pour ainsi dire, sur leurs bonnes inclinations, sans chercher à s'élever au-dessus des autres. Et puis, à proprement parler, ce n'est pas mériter une grande louange que d'être entraîné par son tempérament à faire quelque chose de bon. Nous

naissons avec des inclinations telles qu'il plaît au Ciel de nous les donner, et nous n'entrons en part de la gloire et du blâme que du jour où nous commençons à agir par raison. Jusque-là, rien n'est à nous ; mais depuis cela, nous sommes responsables de tout ce que nous faisons de bien ou de mal : c'est à nous alors à voir quelles sont les inclinations que nous devons suivre, et celles que nous devons forcer ; et, après avoir connu le véritable chemin de la gloire, d'y marcher malgré toute la répugnance que nous y pouvons trouver en nous-mêmes. **(Anonyme).**

[Peine et vertu]. — Considérez la peine qu'il faut prendre pour faire d'un tronc informe et d'un marbre brut une excellente statue. Appliquez cette comparaison à notre sujet ; c'est S. Augustin qui me la suggère, et qui se donne lui-même pour exemple. J'étais, dit-il, un mauvais tronc d'arbre, qui n'était propre qu'à être jeté au feu, quand votre divine grâce, mon adorable Sauveur, m'a vu dans une forêt, et a prévu qu'elle pourrait faire de ce tronc une figure qui vous représentât. Elle a travaillé sur cette pièce informe, qui de soi n'avait rien qui méritât que vous vous appliquassiez à travailler dessus. Ce tronc stupide et ingrat, au lieu de recevoir les traits de la grâce, s'est endurci à ses coups, et a repoussé la main qui le touchait. Combien cette divine grâce a-t-elle porté de coups inutiles ! combien de temps ce mauvais sujet vous a-t-il résisté ! Un tronc de bois, une pièce de marbre, ne se défend que par sa dureté ; mais il ne se dérobe pas à la main de son ouvrier ; il ne se soulève pas contre lui ; il souffre les coups pour rudes qu'ils soient, en quelque endroit qu'on le frappe. Au lieu que je me suis souvent défendu contre votre grâce ; je l'ai repoussée ; je me suis soustrait, j'ai gauchi aux coups. Voilà à peu près comment S. Augustin déclare la peine qu'il y a à faire un bon naturel. Le bien n'y entre qu'avec peine, au lieu que le mal y trouve toujours un facile accès. **(Le P. Camaret**, *Du pur et parfait christianisme*).

[Les bons naturels]. — Le mal est que les bons naturels, prévenus du bon sentiment qu'ils ont d'eux-mêmes, et de ce favorable témoignage que leur rend leur conscience qu'ils n'ont que de bonnes inclinations, et que tous les mouvements de leur cœur sont tournés du côté de la vertu, ne se mettent point en peine de l'acquérir, parce que, par leur propre sentiment, ils sont persuadés qu'ils la possèdent. Le bon naturel, tendre et sensible aux douceurs de l'oraison, se croit facilement dévot ; le bon naturel paisible, qui jouit d'un aimable repos sans trouble, s'imagine qu'il a bien de la douceur, et cet autre, porté de tout son cœur aux bonnes œuvres, n'a-t-il pas sujet de bénir Dieu de ce qu'il l'a fait si charitable ? De manière que tous ces bons naturels se reposent sur ces bons sentiments d'eux-mêmes, ou plutôt sur cette illusion de prendre pour vertu ce qui n'est qu'humeur, et ensuite de n'agir en toutes choses que par ce principe.

Pour ce qui est de ces naturels qu'on appelle bons parce qu'ils ne sont pas mauvais de leur fond ou qu'ils le sont moins que les autres, il est sûr que le mal s'y glisse plus facilement que le bien : car on apprend bien plus facilement le vice que la vertu, quoique la vertu soit plus conforme à notre raison naturelle, et que le vice lui soit tout-à-fait contraire, parce que nous vivons plus selon nos sens que selon la raison, et que d'ailleurs nous rencontrons plus d'occasions qui nous portent au mal, sous apparence de quelque bien. Le bon naturel, comme nous avons dit ailleurs, est comme une glace de miroir qui représente tous les objets qui s'y présentent : or, les mauvais se présentent bien plus souvent que les bons ; et d'ailleurs les mauvais sont plus efficaces pour laisser imprimer les traits du mal, que ne sont les bons pour laisser l'image du bien. Ainsi, il en est des mauvais exemples et des bons, au regard de cette sorte de naturels faciles, comme des glaces de miroir, faciles à recevoir les images du bien et du mal. Le bien n'y laisse guère d'impression qui dure, le mal y laisse souvent des traits ineffaçables, comme il y a des objets qui gâtent et qui ternissent les miroirs qui les représentent. (*Le même*).

[Les enfants]. — Nul naturel si grossier et si brut qu'on ne polisse et n'adoucisse enfin, si l'on s'y prend de bonne heure ; il faut de l'habileté, il faut de la méthode ; des soins industrieux, en matière d'éducation, ne sont jamais sans succès. Les enfants sont des cires molles, auxquelles on imprime toutes les figures qu'on veut. Rien n'est plus aisé que d'inspirer à ces cœurs encore tendres les sentiments de la piété, la crainte de Dieu, l'horreur du péché, l'amour de la vertu. Que les enfants sucent, pour ainsi dire, ces principes de religion avec le lait, nul naturel qu'on ne plie. La piété apprivoise les naturels les plus sauvages ; qu'on leur fasse goûter la vertu, on leur apprendra bientôt les bienséances et les beaux-arts. On attribue d'ordinaire à l'indocilité du naturel le chagrin que cause une éducation infructueuse. On a tort. Suit-on la méthode dont nous parlons dans l'éducation des enfants ? a-t-on soin de leur inspirer la vertu, de les former à la piété ? C'est ce dont on ne se met pas en peine : et l'on s'étonne, après cela, qu'étant dans dans un âge plus avancé ils n'aient presque point de religion, qu'ils aient un naturel rebelle, indocile, ennemi de toute contrainte, porté au vice et à toute sorte de désordres ! Quel autre fruit doit-on attendre du peu de soin qu'on a de corriger leur naturel, de le tourner au bien, de leur donner de bons principes?)**Le P. Croiset,** *Réflexions chrétiennes*).

[Variété des naturels]. — Il y a des naturels ardents, qui d'abord prennent feu ; on ne les choque jamais sans qu'il n'en sorte quelque étincelle. A la vérité, elle s'éteint d'abord. La colère des jeunes gens est fougueuse, mais elle est courte : la légèreté se trouve dans leurs passions ; cependant il ne faut souvent qu'une étincelle pour causer un incendie ; un na-

turel colère et violent cause bien des repentirs. Il y a des naturels impétueux et étourdis, dont la vivacité, toujours déréglée, prévient la réflexion, et ne sert qu'à mettre en plus grand jour leur imprudence. Ces naturels sont longtemps jeunes et mûrissent tard ; plusieurs mêmes ne mûrissent jamais. Il y a des naturels faibles et timides, qui craignent, pour ainsi dire, le jour : tout les effraie; ils prennent les leçons pour des corrections, les exemples les désespèrent. Combien de grands génies cachés, enfouis sous une obscure timidité ! Il faut guérir cette faiblesse. On trouve des naturels gais et enjoués, qui ne demandent qu'à folâtrer et à rire, ennemis de toute contrainte ; la correction les attriste peu, et les corrige encore moins; tout les divertit, jusqu'à la bagatelle, et la joie paraît jusque dans leur sérieux. D'autres sont d'un caractère tout différent : sombres, rêveurs, mélancoliques, à qui rien ne fait impression, faute de lumière. Une humeur noire prédomine ; la raison dépend toujours de leur caprice. Il y a des naturels fâcheux, bourrus, opiniâtres ; on n'en peut rien tirer que par machine : on dirait qu'un de leurs plaisirs est de déplaire. La mauvaise humeur fait le bizarre, et la petitesse d'esprit fait l'opiniâtreté ; l'un et l'autre ne sont guère propres pour la vertu. Il se trouve des naturels si déclarés, et dont le penchant est si rapide pour le mal, qu'il est bien difficile qu'on les réforme ; comme il y a des tempéraments déréglés qui pervertissent et corrompent les meilleurs aliments. Enfin, il y a des cœurs si bien faits, il y a des âmes si bien nées, des naturels si riches, si heureux, qu'on peut dire que la vertu leur coûte peu, et qu'ils ne laissent presque rien à faire à l'éducation. Mais qu'ils sont rares ! Encore ont-ils besoin de culture : le plus beau naturel est peu de chose, à moins qu'on n'ait soin de le perfectionner. — Voilà les différents naturels sur lesquels il faut travailler. L'ouvrage est souvent ingrat, et il est toujours difficile, et dans cette diversité de naturels, tous déréglés, quel choix ne faut-il pas faire des remèdes? (**Croiset**, *Réflexions chrétiennes*),

[S'accommoder aux autres]. — Vous devez être persuadés que vous ne pouvez être heureux dans le commerce de la vie qu'il ne vous en coûte, et que vous ne trouviez en votre chemin mille gens qui ne vous plairont par aucun endroit, et pour qui vous ne sauriez avoir ni estime ni amitié. Il faut pourtant que vous viviez avec eux de la même manière que s'ils vous plaisaient, et que si vous les approuviez en toutes choses : il n'y a que ce moyen pour avoir du repos et jouir de la paix. Les personnes sages savent s'accommoder avec ces gens-là, sans qu'il y aille rien du leur. Ou vous devez vivre absolument séparé du reste des hommes, ou vous devez surmonter la délicatesse qui vous rend sensibles aux mauvaises humeurs des autres. (**J. Pic**, *De l'éducation des enfants*).

HUMILITÉ

HUMILIATION; — CONNAISSANCE

de soi-même; — Orgueil, etc.

AVERTISSEMENT.

*L'*Humilité *a une liaison si étroite avec l'*Orgueil, *qui est son contraire, avec la* Connaissance de soi-même, *qui est la cause qui la produit, avec l'*Humiliation *et la vie cachée et obscure, que je n'ai pas cru devoir les séparer, ni en faire des titres différents, parce que, par quelque endroit qu'on prenne ce sujet, les mêmes matériaux y doivent nécessairement entrer. En effet, ceux qui prétendent inspirer des sentiments d'humilité à leurs auditeurs prétendent leur donner de l'horreur des vices qui sont opposés à cette vertu, et ceux qui veulent rabattre l'orgueil des superbes doivent leur suggérer de puissants motifs pour s'humilier. Ainsi, les mêmes matériaux doivent être communs à la vertu d'*Humilité *et aux vices qui lui sont opposés.*

*J'avoue que, par la même raison, j'aurais pu y joindre aussi l'*Ambition *et la* Vaine gloire; *mais, comme ces sujets fournissent assez d'eux-mêmes, nous en avons parlé séparément, et chacun a sa place dans l'ordre que je me suis prescrit. Ce serait faire un discours trop vague que de s'étendre sur toutes les espèces d'orgueil, quoiqu'on les puisse indiquer en passant.*

*Ceux donc qui voudront faire quelque discours sur l'*Humilité, *sur l'*Orgueil, *sur la* Connaissance de soi-même, *sur les* Humiliations *qui nous arrivent par l'ordre de la Providence ou par notre mauvaise conduite, trouveront ici assez de quoi remplir le dessein dont ils auront fait choix.*

§ I

Desseins et Plans.

Le premier dessein est de montrer *les biens* et *les avantages* que nous procure l'humilité, dont le premier est la paix du cœur, qui est sans contredit le plus grand de tous les biens naturels que nous puissions souhaiter en ce monde. Le second est la grâce, le plus précieux des biens surnaturels et la source de tout notre bonheur. Le troisième est la gloire dans le ciel, qui sera grande et éminente à proportion de notre humilité sur la terre.

Première partie. — On ne jouira jamais d'une véritable paix sans l'humilité.

1°. L'orgueil, l'ambition et la passion de s'élever excitent mille troubles en nous, et ne nous permettent pas de jouir du repos et de la paix. On n'est jamais content que l'on ne soit parvenu au comble de l'honneur : *Superbia eorum ascendit semper.* (Ps. 75). Mais lorsque nos desseins ne réussissent pas, combien de dépits, de chagrins, d'amertumes de cœur ! Or, combien de projets déconcertés, de mesures rompues, d'intrigues découvertes et rendues inutiles ! Tout cela trouble notre paix. « Vous avez voulu, ô mon DIEU ! que toute affection déréglée fût son propre tourment, » dit S. Augustin ; et lui-même se propose pour exemple, lorsque, ayant une harangue flatteuse à faire à l'empereur, il dépeint l'inquiétude où il était du succès de cette pièce d'éloquence, d'où dépendait sa réputation. Au lieu qu'une âme humble, sans ambition, sans orgueil, est toujours paisible, tranquille et contente. — 2°. DIEU s'oppose et résiste aux desseins ambitieux des superbes : DEUS *superbis resistit.* (Jacobi IV). Un superbe ravit à DIEU la gloire qui lui est due, et DIEU ne souffre pas qu'il en jouisse lui-même. Il veut en quelque manière s'égaler à DIEU : *Conscendam, et similis ero Altissimo.* (Isaiæ, XIV). DIEU prend plaisir à l'humilier et à l'abaisser. Il veut s'élever jusqu'au trône de DIEU : et DIEU le fait descendre jusqu'aux abîmes de la confusion : *Verùmtamen ad infernum detraheris.* (Ibid.). — 3°. Si DIEU résiste aux superbes, les hommes n'y résistent pas moins, et de ce côté-là un orgueilleux n'est jamais en repos. Comme il choque tout le monde, il est aussi en butte à tout le monde ; il veut s'élever au-dessus de ses égaux, et ses égaux, ne le pouvant souffrir, s'efforcent de l'abaisser. Ceux qui sont au-dessus de lui l'humilient parce qu'il veut s'égaler à eux ; ceux qui sont au-dessous, parce qu'ils ne peuvent endurer le mauvais traitement qu'il leur fait. Il est armé contre tout le monde, tout le monde s'arme contre lui. Le moyen d'avoir la paix, c'est d'être

humble et de céder à tout le monde. L'exemple du superbe Aman vient ici fort à propos. « Qui pourra troubler mon contentement, disait cet orgueilleux, lorsque je serai élevé si haut que rien ne me pourra nuire, et que je n'aurai à craindre ni l'envie ni la puissance des hommes ? » Non, vous ne serez pas content ; un Mardochée que vous regardez comme un homme de néant, s'opposera à votre bonheur, et, tant qu'il ne daignera pas même vous saluer, vous compterez pour rien la faveur et la confidence de votre prince, les charges et les dignités que vous possédez !

Seconde Partie. — L'humilité nous attire la grâce, qui est le plus précieux de tous les dons surnaturels : DEUS *superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Ce qui se peut vérifier par plusieurs passages et exemples de l'Ecriture. — 1°. Parce que DIEU remplit de ses dons et de ses grâces un cœur vide de lui-même. — 2°. Les similitudes que les SS. Pères en apportent : DIEU, dans la nature, agit sur le néant, et en tire ses plus excellents ouvrages ; et, dans la grâce, il remplit de ses dons une âme anéantie par les sentiments d'une profonde humilité. Les autres disent que, comme les eaux coulent des montagnes et s'arrêtent dans les lieux bas, de même les grâces et toutes les faveurs du ciel viennent comme fondre dans une âme humble, et, au sentiment du Prophète, DIEU regarde de loin et s'éloigne des choses élevées, au lieu qu'il s'approche et regarde de près les lieux les plus bas. S. Augustin dit des merveilles sur ces paroles. — 3°. On peut encore s'étendre sur la manière d'agir de DIEU, qui ne s'est servi que des plus faibles instruments pour les plus grandes choses ; de même, il ne se sert que des personnes humbles pour les plus grandes et les plus nobles entreprises, de crainte que les superbes ne s'en attribuent la gloire.

Troisième partie. — L'humilité nous procure la gloire, non-seulement sur la terre à mesure qu'on la fuit, mais encore dans le ciel, où nous serons élevés à proportion de notre humilité sur la terre. Les témoignages de l'Ecriture y sont formels, et ce sont des vérités qu'on ne peut contester.

—

II. — On peut faire un discours, sur l'humilité, de ce syllogisme dont les deux propositions feront les deux parties, pour en tirer cette conclusion et cette conséquence morale : « Nous ne sommes véritablement grands qu'autant que nous sommes humbles. »

Première proposition. — Nous sommes véritablement tels que nous sommes au jugement de DIEU : les hommes ne peuvent être les juges de notre mérite qu'ils ne connaissent point, et qu'ils ne peuvent même connaître. Nous-mêmes nous sommes encore moins équitables sur notre chapitre ; notre amour-propre nous aveugle ; nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, notre orgueil nous fait croire que nous avons des qualités et des perfections qui ne furent jamais en nous. Il n'y a que DIEU qui connaisse le fond des cœurs, et le jugement qu'il porte de nous est la règle infaillible de ce que nous sommes dans la vérité, et de ce que nous valons.

Seconde proposition.— Or, nous ne sommes grands devant Dieu qu'autant que nous sommes humbles. C'est ce qui se prouve par l'oracle de la vérité même, qui rebute et méprise les superbes, et ne fait état que des humbles. Ce qu'on peut vérifier par plusieurs exemples de l'Ecriture, par le choix que le ciel a toujours fait des humbles pour les plus grandes actions, par la communication qu'il leur fait de ses vérités, de ses lumières, de ses grâces et de ses faveurs.

En tirant la *Conclusion* et la conséquence de ces deux propositions, qui est que nous ne sommes veritablement grands qu'autant que nous sommes humbles, on peut en faire une troisième vérité ; savoir, que l'humilité est la véritable voie de la gloire et de la grandeur.

—

III. — Nous pouvons nous considérer. — 1°. Par rapport à Dieu ; 2°. Par rapport aux autres hommes, 3°. Par rapport à nous-mêmes.

1°. *Par rapport à* Dieu, nous ne pouvons rien nous attribuer : nous avons tout de lui, l'être et la vie ; nous dépendons absolument de lui, nous ne pouvons rien faire sans lui ; comment nous enorgueillir et nous attribuer la gloire de la moindre chose ? Sans la grâce, nous ne savons si nous lui sommes agréables ou non, si nous ne serons point réprouvés, etc.

2°. *Par rapport aux autres :* A combien de personnes nous sommes inférieurs ! de combien peu nous surpassons ceux à qui nous nous préférons !

3°. *Par rapport à ce que nous sommes :* — A combien de misères sommes-nous sujets ! et le peu de vertu, et de bonnes qualités que nous avons.

—

IV. — Le Fils de Dieu a fait de l'humilité un précepte et un conseil. C'est ce que nous apprenons de l'exemple de S. Jean-Baptiste et des paroles de l'Evangile du 3e dimanche de l'Avent, où ce grand saint : — 1°. refuse l'honneur qui ne lui est point dû, en ne voulant pas être reconnu pour le Messie, qu'il n'était pas en effet. — 2°. Il refuse même celui qui lui est dû, en assurant qu'il n'est ni Elie ni prophète.

Premier point. — C'est un précepte confondu avec tous les autres, comme l'orgueil est mêlé avec tous les autres vices. Sans l'humilité, le moyen de s'acquitter de ce que nous devons à Dieu ? de la foi, de la soumission à sa divine Majesté, des devoirs de la religion. A l'égard du prochain, comment nous acquitter de nos obligations, obéir à nos supérieurs, honorer nos maîtres, nos souverains, si nous méprisons tout le monde, si nous nous estimons plus que les autres? comment entretenir la société civile ? L'humilité est le fondement de la religion chrétienne, et l'on ne peut douter qu'en mille occasions elle ne soit de précepte.

Second point. — Elle n'est que de conseil en d'autres occasions ; mais voici ce que l'Evangile nous conseille pour pratiquer cette vertu. 1°. Prendre toujours la dernière place. 2°. S'estimer indigne de tout bien. 3°. Souffrir les affronts avec joie et plaisir. Mais, quand on parle ici d'humilité chrétienne, on n'entend pas parler de ces compliments de bienséances et de ces déférences qui sont en usage dans le monde.

—

V. — 1°. Nous n'avons aucun sujet de nous élever : 1° Parce que nous n'avons rien de nous, et tout ce que nous avons nous le tenons de Dieu ; 2°. Nous ne pouvons non plus rien de nous-mêmes.

2°. Nous avons tous les sujets du monde de nous humilier, que nous considérions ce que nous sommes ou ce que nous avons ; nos misères, nos vices, nos mauvaises inclinations, notre penchant au mal, l'incertitude de notre salut, etc.

—

VI. — 1°. Nous devons nous humilier dans la vue des avantages et des perfections que nous avons.

2°. Et, encore beaucoup plus, dans la vue de nos imperfections et de nos péchés.

—

VII. — Trois puissants motifs nous obligent à pratiquer l'humilité.

1°. Nous trouvons notre grandeur et notre véritable gloire dans l'humilité et dans l'humiliation : 1. Parce qu'en cet état nous sommes certains que nous sommes plus semblables au Fils de Dieu ; 2. Que Dieu s'approche de nous, et que nous approchons davantage de lui ; 3. Que nous sommes plus propres à recevoir ses grâces et ses faveurs.

2°. C'est le chemin le plus court et le plus sûr pour acquérir la paix, et pour arriver au véritable bonheur. Les raisons en sont claires, et nous les avons rapportées ailleurs.

3°. Notre sainteté et notre perfection consiste en cela.

—

VIII. — 1°. Autant Dieu hait les superbes, qu'il regarde comme des ennemis qui lui déclarent la guerre, autant il chérit les humbles, qu'il appelle ses amis, qu'il comble de grâces et de faveurs.

2°. Dieu se sert des humbles pour faire éclater les plus grands effets de sa puissance. Il se confie en eux: parce qu'ils ne s'attribueront point la gloire de ces grandes actions. Au contraire, c'est envers les superbes qu'il fait paraître les plus terribles effets de sa justice : un Nabuchodonosor, un Antiochus, etc.

IX. — Contre l'orgueil et les superbes. Comme DIEU leur résiste.

1°. Les superbes veulent toujours s'élever et acquérir plus de gloire : *Superbia eorum ascendit semper*. (Ps. LXXIII) : et DIEU se plaît à les humilier et à les confondre,

2°. Ils ravissent à DIEU son bien, qui est sa gloire : et DIEU leur refuse les biens et les grâces qu'il donne libéralement aux humbles.

3°. Ils veulent dominer partout et l'emporter sur les autres : et DIEU permet qu'ils soient l'objet du mépris de tout le monde, et qu'ils soient privés des avantages qu'ils poursuivent avec tant de passion.

—

X. — 1°. L'humilité attire DIEU en nous ; car son esprit, ses dons et ses grâces ne reposent que sur les personnes humbles.

2°. Elle nous élève à DIEU, et fait que nous lui sommes agréables, que nous approchons de lui avec confiance, et que nous en obtenons tout ce que nous voulons.

—

XI. — L'humilité est opposée à l'orgueil en trois choses; l'homme orgueilleux commet trois espèces de lâchetés : il est *injuste*, il est *infidèle*, il est *ingrat*. Il s'attribue une gloire qui ne lui appartient pas, c'est une injustice ; il se révolte contre une autorité à laquelle il doit être soumis, c'est une infidélité ; il veut jouir des biens qu'il a reçus comme de biens qui lui sont propres, c'est une ingratitude. C'est une âme basse, qui cherche de l'honneur, et qui n'en a point ; qui, ne trouvant en elle-même que misère, s'agrandit comme elle peut des larcins de gloire qu'elle fait à DIEU, et qui, ne pouvant porter un peu de fortune fragile, s'élève contre son souverain, et se sert des bienfaits qu'elle en a reçus pour offenser son bienfaiteur. — L'humilité inspire des sentiments tout contraires.

1°. Elle fait que les hommes, et même les plus grands et les plus élevés, reconnaissent et adorent la grandeur de DIEU.

2°. Qu'ils obéissent à la loi de DIEU et se soumettent à ses ordres.

3°. Qu'ils reconnaissent les grâces de DIEU, en quoi consiste la gloire solide et la véritable générosité. (**Fléchier**, *Sermon sur la Cène*).

—

XII. — 1°. Nous ne connaissons pas ce que nous sommes, et c'est la cause de notre orgueil. Nous serions humbles si nous nous connaissions nous-mêmes.

2°. Nous ne connaissons pas la qualité de notre orgueil, jusqu'où il va, la grandeur de ce mal, et l'énormité de ce vice;

XIII. — 1°. Les sentiments d'humilité que nous devons avoir devant DIEU, dans la pensée de ses perfections infinies et dans la vue de nos bassesses.

2°. Les sentiments d'humilité que nous devons avoir devant les hommes.

—

XIV. — Le Fils de DIEU a voulu nous tracer, dans l'exemple du publicain et du pharisien, une vive image des effets de l'orgueil et de l'humilité.

1°. Dans le pharisien : Qu'il n'est point d'état plus dangereux ni plus à craindre qu'une fausse et présomptueuse justice.

2°. Dans le publicain : Qu'il n'est point de plus favorable disposition dans un grand pécheur qu'une humble reconnaissance de ses péchés.

—

XV. — 1°. L'humilité nous abaisse pour nous élever.

2°. L'obscurité où elle nous cache renferme quelque éclat.

3°. Nous trouvons un véritable honneur et une véritable gloire dans les mépris qui accompagnent l'humilité.

—

XVI. — 1°. Il est absolument nécessaire à un chrétien d'être humble.

2°. Il n'est rien de plus raisonnable à un chrétien que d'être humble.

—

XVII. — Pour vous inspirer l'amour d'une vertu sans laquelle toute la piété n'est qu'illusion, je me propose de vous faire considérer l'humilité : — 1°. Comme vertu féconde qui produit toutes les autres. — 2°. Comme vertu précieuse, principe de la véritable gloire.

—

XVIII. — Lorsque les docteurs de l'Eglise nous enseignent la manière de connaître DIEU ou de parler de ses grandeurs, ils disent qu'on le peut faire en deux façons: — 1°. En disant ce qu'il est ; — 2° En disant ce qu'il n'est pas. — Par une raison contraire, nous ne saurions mieux faire connaître la bassesse du chrétien et les motifs qu'il a de s'humilier qu'en disant ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. C'est ce que fait le grand S. Jean-Baptiste dans la réponse qu'il donne aux Juifs. Entrons dans ces deux grands motifs de l'humilité chrétienne : *Ce que vous êtes, Ce que vous n'êtes pas.* Ce sera le partage de ce discours.

XIX. — Selon S. Bernard, il y a deux sortes d'humilité : une humilité d'esprit et de vérité, et une humilité de cœur et d'affection.

Par la première, nous apprenons à connaître notre néant et à nous juger dignes de mépris.

Par la seconde, nous apprenons à mépriser les honneurs du monde et à rechercher tout ce qui peut nous anéantir devant lui.

XX. — Il y a comme trois degrés par lesquels l'orgueil tâche de conduire les superbes jusqu'au comble de l'orgueil. *Le premier* est de les prévenir d'une folle opinion qu'ils sont quelque chose. *Le second*, de leur faire accroire qu'ils sont plus que les autres. *Le troisième*, de leur persuader qu'il n'y rien au-dessus d'eux. — Au premier, il les *aveugle* ; au second, il les rend *injustes* ; au troisième, il les rend *impies*.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin,** Serm. 10 *de verbis Domini*, fait voir que l'humilité est la vertu que le Fils de Dieu nous a particulièrement enseignée, et qu'elle est le fondement de tout l'édifice spirituel. — Serm. 38 *de verbis domini*, que le Fils de Dieu ne nous a pas appris à faire des miracles, mais à être humbles. — Serm. 12 *de verbis Apost.*, il montre la même chose ; et que N.-S. a été notre maître non par sa puissance, mais par son humilité. Il traite encore le même sujet au livre *De sanctâ Virginitate;* 35 *;* et au chap 36 du même livre, il montre comment le Sauveur a reçu favorablement les humbles.

Le même, Traité 55 sur S. Jean : Le Fils de Dieu a été un parfait modèle d'humilité. Traité 58 : l'humilité doit paraître dans nos œuvres. — XVI *Civ. Dei* 13 : comment l'humilité nous élève et comment l'orgueil nous abaisse. — Serm. 8 sur l'Epiphanie : toute la sagesse chrétienne consiste dans l'humilité. — *Epist.* 56 *ad Dioscorum :* la première et la plus nécessaire de toutes les vertus, c'est l'humilité. — L *Homiliarum*, 50 : combien l'orgueil déplaît à Dieu, et comment il se plaît à abaisser les superbes.

Le même, ou plutôt l'auteur du livre *De salutaribus documentis,* rap-

porte assez au long les fruits de l'humilité et de l'orgueil, et les différents effets de l'un et de l'autre. — XIV et XXIV *Civit. Dei* : que le plus pernicieux et le plus détestable orgueil est celui par lequel on veut excuser ses péchés, tel que fut celui du premier homme. — XXV sur S. Jean : que le véritable remède à notre orgueil est l'exemple du Fils de DIEU. — Au livre *De spiritu et animâ* : le moyen d'être humble, c'est de considérer ce que nous sommes à l'égard du bien et du mal, et le penchant que nous avons à l'un et à l'autre. — Dans le même livre, il parle de la connaissance de soi-même, moyen d'acquérir l'humilité. — Sur le ps. 32, il parle du publicain et du pharisien de l'Evangile, et fait voir la profonde humilité de l'un et l'orgueil insupportable de l'autre. — Sur le ps. 49, *Arguam te, et statuam contrà faciem tuam,* il montre combien la vue de nos péchés nous doit humilier.

S. Grégoire, II *in Reg.*, sur ces paroles, *Magnificatus est puer Samuël in conspectu Domini*, montre que personne n'est grand devant DIEU s'il n'est humble et s'il ne devient enfant. — XXVII Sur Job, 27 : qu'il ne peut y avoir de véritable science ni de sagesse sans l'humilité. — *Homil.* 7 *in Evangel.*: que celui qui veut être grand doit avoir de bas sentiments de lui-même. — XXXVI sur Job, chap. 17 ; chacun doit préférer les autres à soi-même, et s'estimer le moindre de tous. — IV Sur les Rois : éloge de l'humilité, et que les plus grands et les plus vertueux, sont les plus humbles. — Homélie 7 sur les Evangiles : sans humilité on travaille inutilement à acquérir des vertus et à faire de bonnes œuvres. — XIX Sur Job, 13 : contre ceux qui s'enorgueillissent de leurs bonnes actions ou de la victoire sur leurs vices.

S. Chrysostôme, Serm. 3 sur le chap. 1 de S. Matthieu, montre que l'humilité doit sanctifier toutes nos bonnes actions. — Serm. 62 sur le même Evangile : exemple de Saül et de David : que l'orgueil abaisse les hommes, et que l'humilité les élève. — Serm. 65 : qu'il n'est rien de si grand qu'un homme humble, ni de si bas qu'un superbe. L'humble est toujours dans la paix, et le superbe déchiré par ses passions. — Homélie 29 sur S. Matthieu, 7 sur l'Epître aux Philippiens, et 23 sur la Genèse.

Le même, Homélie 27 sur l'Epître aux Hébreux, exhorte les chrétiens à être humbles comme le publicain de l'Evangile.

S. Jérôme, *Epist.* I *ad Demetriadem*, exhorte cette dame à bien connaître les vertus, et à distinguer la véritable humilité d'avec la fausse, par les caractères qui leur sont propres, et qu'il marque dans cette épître.

S. Basile, *Homil.* 9 *in ps.* 33, montre quelle est la véritable humilité, et combien cette vertu est rare.

L'Auteur des Sermons. *Ad fratres in eremo*, qui est parmi les Ouvrages de **S. Augustin,** dit beaucoup de belles choses sur l'orgueil et sur l'humilité.

S. Cyrille, 6e livre sur S. Jean :

Cassien aux livres 41 et 127 de ses *Instructions* traite ce sujet.

S. Ambroise, *Epist.* 41 *ad Const*,, montre que plusieurs ont l'apparence de l'humilité, mais n'en ont pas la vérité.

S. Bernard a fait un beau *Traité des degrés de l'humilité.* — Serm. 47 *Super Missus est:* de l'humilité de le sainte Vierge, et des maux que cause l'orgueil. — Serm. 16 sur les Cantiques. — Serm. 34 *De verbis Domini.* — Epître 87 *ad Ogerium.* — Serm. 34 sur les Cantiques. — Epître 42 *Ad Henricum archiepiscopum Senonensem.*

[Livres spirituels et autres]. — **S. François de Sales,** *Introduction à la vie dévote*, 3e part. chap. 4, en a fait un long et solide discours.

Louis de Grenade en dit de très-belles choses, en parlant des remèdes contre l'orgueil, des dangers et des malheurs auxquels les superbes sont exposés.

S. Bonaventure dans l'un de ses *Traités spirituels*, parle de la nécessité et des avantages de l'humilité pour la réformation des bonnes mœurs.

Richard de Saint-Victor.

Alvarez, livre 4, a ramassé ce que les SS. Pères ont dit de plus solide sur cette matière.

Le Cardinal Bona.

Theophilus Bernardinus, *De perseverantiâ religiosâ*, III et IV.

Eusebius Nierembergius, in *Doctrinis Asceticis*, III, doct. 4, et II *de adorat.* 14, 16, 17, 19 et 20.

Petrus Sanchez, *Regnum Dei.*

L'École de Jésus-Christ de **Pean**, chap. 21.

Les Fondements de la vie spirituelle, composés des plus beaux endroits du livre de l'Imitation de Jésus-Christ.

Le P. d'Ozenne, *Morale de* Jésus-Christ.

Le P. Nepveu, *L'esprit du christianisme*, et dans ses *Réflexions.*

Le P. Saint-Jure, *De la connaissance, et de l'amour de Notre-Seigneur.*

Le P. Croiset a parlé amplement de l'orgueil dans ses *Réflexions chrétiennes.*

Le P. Guilloré, *Illusions sur la vie spirituelle.*

Joannes Rusbrochius, *De præcip. virtut.*

Raynerius de Pisis, *Panthologia.*

[Les Prédicateurs]. — **Le P. Louis de Grenade,** 16e dimanche après la Pentecôte. — Premier Sermon sur la fête de S. Thomas d'Aquin.

Le P. de Lingendes a deux sermons sur ce sujet. Le premier pour le mardi, et le second pour le mercredi d'après la 2e semaine de Carême. Dans le premier, il rapporte les motifs que nous avons de nous humilier, et dans le second les différentes espèces d'humilité, les degrés et les actes de cette vertu.

Le P. Catillon, dans son *Avent.*

De la Volpilière, tome 2.

Biroat, Discours 8 de son *Avent*, où il montre l'orgueil du monde condamné par l'humilité du Fils de DIEU dans l'Incarnation.

Le *Dictionnaire moral* a deux discours sur ce sujet et plusieurs *réflexions.*

Essais de Morale, 3e dim. de l'Avent.

Le P. Texier, 16e dimanche après la Pentecôte, parle de l'honneur mondain, et montre combien le désir en est pernicieux.

Monmorel en parle en deux Homélies : l'une pour le 3e dimanche de l'Avent, et l'autre le 10e après la Pentecôte.

Le P. la Pesse, montre que l'humilité est la vertu des grandes âmes.

Joly, *Œuvres mêlées,* Discours sur l'esprit de la religion. — *Prônes,* 1er dim. après l'Epiph.

Fléchier, Sermon pour le jour de la Cène, fait voir que les personnes élevées en dignité, sont obligées d'être humbles.

Lambert, *Année évangélique,* 3e dim. de l'avent.

Fromentières, évêque d'Aire, lundi de la Semaine-Sainte.

Le P. Masson, de l'Oratoire, 11e Sermon de l'Avent.

La Font, *Entretiens ecclésiastiques,* 10e dim. apr. la Pentec.

[Recueils]. — **Louis de Grenade,** *Lieux communs..*

Busée, in *Viridario*, Titulo *Humilitas.* — in *Panario* Titulo *Superbia.*

Labatha en a fait plusieurs Chapitres.

Peraldus, Berchorius, *Summa prædicantium.*

Recupitus, *De signis prædestinationis et reprobationis*, signo 5.

Hortus Pastorum, et **Drexelius** in *Rosis* , ont aussi recueilli plusieurs choses sur ce sujet.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Quia semel cœpi, loquar ad Dominum, cùm sim pulvis et cinis. Genes. XVIII, 27.	Puisque j'ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre.
Vidit Dominus humilitatem meam. Genes. XXIX, 32.	Le Seigneur a vu mon humiliation.
Clamavimus ad Dominum DEUM *patrum*	Nous avons crié vers le Seigneur le DIEU

nostrorum : *qui exaudivit nos, et respexit humilitatem nostram.* Deuter. XXVI, 7.

de nos pères: et il nous a exaucés ; il a regardé favorablement notre affliction et l'humiliation où nous étions.

Suscitat de pulvere egenum, et de stercore elevat pauperem, ut sedeat cum principibus et solium gloriæ teneat. I Reg. II, 8.

Le Seigneur tire le pauvre de la poussière, et l'indigent du fumier, pour le faire asseoir entre les princes et lui donner un trône de gloire.

Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. Ps. 21.

Je suis un ver de terre, et non un homme ; je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.

Ludam, et vilior fiam plusquàm factus sum, et ero humilis in oculis meis. II Reg. VI, 22.

Je paraîtrai vil encore plus que je n'ai paru ; je serai humble et méprisable à mes propres yeux.

Humilium et mansuetorum tibi semper placuit deprecatio. Judith, IX, 16.

Seigneur, vous avez toujours agréé les prières de ceux qui sont humbles et doux.

Ubi est humilitas, ibi et sapientia. Prov. XI, 2.

Où est l'humilité, là est la sagesse.

Humiles spiritu salvabit. Ps. 33.

Le Seigneur sauvera les humbles d'esprit.

DEUS *noster qui in altis habitat et humilia respicit in cœlo et in terrâ, et alta à longè cognoscit.* Ps. 137 et 112.

Le Seigneur est très-élevé ; il regarde les choses basses, et il ne voit que de loin les choses hautes.

Gloriam præcedit humilitas. Prov. XV, 33.

L'humilité précède la gloire.

Humilem spiritu suscipiet gloria. Prov. XXIX, 23.

La gloire sera le partage de l'humble d'esprit.

Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis. Ps. 118.

L'explication de vos paroles éclaire les âmes, et donne de l'intelligence aux humbles.

Quia humiliati sunt, non disperdam eos, daboque eis pauxillum auxilii. II Paral. XII, 7.

Parce qu'ils se sont humiliés, je ne les exterminerai point, et je leur donnerai quelque secours.

Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei, neque ambulavi in magnis neque in mirabilibus super me. Ps. 131.

Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, et mes yeux ne se sont point élevés. Je n'ai point non plus marché d'une manière pompeuse et élevée au-dessus de moi.

Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi. Eccli. XXIII, 5.

Ne me donnez point des yeux altiers, et qui marquent de la suffisance.

Quantò magnus es, humilia te in omnibus, et coràm DEO *invenies gratiam.* Eccli. III, 20.

Plus vous êtes grand, plus vous vous humilierez en toutes choses, et vous trouverez grâce devant DIEU.

Oratio humiliantis se nubes penetrabit. . et non discedet donec Altissimus aspiciat. Eccli. XXXV, 21.

La prière de celui qui s'humilie, percera les nuées ; il ne se retirera point que le Très-Haut ne le regarde.

Magna potentia DEI *solius, et ab humilibus honoratur.* Eccli. III, 21.

La puissance de DIEU seul est grande, et il est honoré par les humbles.

Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia. Prov. XI, 2.

Là où sera l'orgueil, là sera aussi la confusion.

Superbum sequitur humilitas. Prov. XXIX, 23.

L'humiliation suit le superbe.

Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum et trementem sermones meos? Isaiæ LXVI, 2.

Sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur le pauvre, qui a le cœur brisé et humilié, et qui écoute mes paroles avec tremblement ?

Qui humiliatus fuerit, erit illi gloria, et qui inclinaverit oculos, ipse salvabitur. Jobi XXII, 29.

Celui qui aura été humilié sera dans la gloire, et celui qui aura baissé les yeux sera sauvé.

Nonne cùm parvulus esses in oculis tuis, caput in tribubus Israël factus es ? I Reg. XV, 17.

Lorsque vous étiez petit à vos yeux, n'êtes-vous pas devenu le chef des Tribus d'Israël.

Respexit in orationem humilium, et non sprevit precem eorum. Ps. 101.

Il a regardé la prière de ceux qui sont humbles, et il n'a point méprisé leur prière.

Dominus pauperem facit et ditat humiliat et sublevat. I Reg. II, 7.	C'est le Seigneur qui fait le pauvre et le riche ; c'est lui qui abaisse et qui élève.
Oculos superborum humiliabis. Ps. 17.	Vous humilierez les yeux des superbes.
Humiliata est in pulvere anima mea. Ps. 43.	Mon âme est humiliée jusqu'à la poussière.
Cor contritum et humiliatum, DEUS, *non despicies.* Ps. 50.	Vous ne mépriserez point, Seigneur, un cœur contrit et humilié.
Tu humiliâsti, sicut vulneratum, superbum. Ps. 88.	Vous avez humilié l'orgueilleux, comme un blessé qui n'a plus de force.
Prisusquàm humiliarer, ego deliqui. Psal. 118.	Avant que j'eusse été humilié, j'ai péché.
Bonum mihi quia humiliâsti me. Ibid.	Il est bon que vous m'ayez humilié.
Humiliatus sum usquequaquè. Ibid.	Je suis tombé dans la dernière humiliation.
Humiliare DEO, *et expecta manus ejus.* Eccli. XIII, 9.	Humiliez-vous devant DIEU, et attendez que sa main agisse.
Est qui nequiter humiliat se. Eccli. XIX, 23.	Tel s'humilie très-mal.
Arrogantiam fortium humiliabo. Isaiæ XIII, 11.	J'humilierai l'insolence de ceux qui se rendent redoutables.
Gloriosos terræ humiliabo. Id. XLV, 2.	J'humilierai les grands de la terre.
Humiliabitur superbia Israël. Oseæ. VII, 10.	L'orgueil d'Israël sera humilié.
Humiliabitur superbia Assur. Zachar. X, 11.	L'orgueil d'Assur sera dompté et abaissé.
Humiliatio tua in medio tui. Mich. VI, 14.	Votre humiliation est au milieu de vous-même.
Respexisti humilitatem meam. Ps. 30.	Vous avez jeté les yeux sur ma bassesse, Seigneur.
Quid superbit terra et cinis. Eccli. X, 9.	Quel sujet de s'enorgueillir peut avoir celui qui n'est que terre et que cendre ?
Abominatio est superbo humilitas. Eccli. XIII, 24.	L'humilité est en abomination au superbe.
Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper. Ps. 37.	L'orgueil de ceux qui vous haïssent monte toujours.
Initium omnis peccati est superbia. Eccli. X, 15.	Le principe de tout péché est l'orgueil.
Amen dico vobis, nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Matth. XVIII, 3.	Je vous dis en vérité que, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume du Ciel.
Quicumque ergò se humiliaverit sicut parvulus iste, hic major est in regno cœlorum. Ibid. 4.	Quiconque s'humiliera et deviendra petit comme cet enfant sera le plus grand dans le royaume du ciel.
Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Matth. XI.	Je vous rends gloire, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux humbles et aux petits.
Discite à me quia mitis sum et humilis corde. Ibid. 29.	Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
Quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister, et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus. Matth. XX, 26.	Il faut que celui qui voudra être grand parmi vous, soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier soit votre esclave.
Si quis vult primus esse, erit omnium novissimus, et omnium minister. Marci IX, 34.	Si quelqu'un veut être le premier, il faut qu'il soit le dernier de tous et leur serviteur.
Respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. Luc. I, 48.	Il a regardé la bassesse et l'humilité de sa servante, et désormais je serai appelée Bienheureuse dans la succession de tous les siècles.

Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Luc. I, 52.
Il a arraché les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits et les humbles.

Cùm invitatus fueris ad nuptias, recumbe in novissimo loco. Luc. XIV, 8.
Quand vous serez convié à des noces, mettez-vous à la dernière place.

Tanquàm purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usquè adhùc. Cor. IV, 13.
Nous sommes devenus comme les ordures du monde, comme les balayures rejetées de tous.

Ego sum minimus Apostolorum qui non sum dignus vocari apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei. Ibid, XV, 9.
Je suis le moindre des Apôtres ; je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.

Mihi omnium sanctorum minimo, data est gratia hæc. Ephes. III, 8.
J'ai reçu, moi qui suis le plus petit d'entre tous les saints, cette grâce.

Christus Jesus *venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum.* I Timoth. I, 15.
Jésus-Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier.

In humilitate, superiores sibi invicem arbitrantes. Philipp. II, 3.
Que chacun, par humilité, croie les autres au-dessus de lui.

Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. Ibid. II, 7.
Le Fils de Dieu s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un serviteur.

Noli altum sapere, sed time. Rom. XI, 20.
Prenez garde de vous élever, mais tenez-vous toujours dans la crainte.

Omnes invicem humilitatem insinuate, quia Deus *superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* I Petri V, 5.
Tâchez de vous inspirer l'humilité les uns aux autres ; car Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.

Humiliamini sub potenti manu Dei, *ut vos exaltet in tempore visitationis.* Ibid. 6.
Humiliez-vous sous la main du Dieu puissant, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu.

Humiliamini in conspectu Domini, et exaltabit vos. Jacobi IV, 10.
Humiliez-vous en la présence du Seigneur, et il vous élèvera.

Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur. Luc. XIV, 11.
Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Arrogantiam et superbiam detestor. Prov. VIII, 13.
Je déteste l'arrogance et la superbe.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Lucifer et Adam]. — Pour ce qui regarde l'orgueil, combien Dieu l'a en horreur et les châtiments terribles dont il a puni ce péché, qui est la source de tous les autres, il n'en faut point d'autres exemples que ceux du premier ange et du premier homme, qui sont assez connus, sans qu'il soit nécessaire de nous y arrêter.

[Abraham]. —Jamais homme n'a été comblé de plus de grâces et de faveurs de Dieu que le saint patriarche Abraham ; et peut-être personne n'a été plus humble, et ne s'en est moins fait accroire, pour tous les avantages qu'il avait reçus. On sait jusqu'à quel point de grandeur Dieu l'avait élevé. Il lui avait promis de le rendre père des fidèles, et d'une nation si nombreuse qu'elle égalerait le nombre des étoiles et des sables de la mer ; que le Messie naîtrait de sa race et que toutes les nations seraient bénies en son nom. Dieu avait agi avec lui comme avec son ami, et l'avait même

honoré de cette qualité. Mais ce grand homme n'avait attiré tous ces bienfaits et toutes ces faveurs que par son humilité ; et, tout grand qu'il est aux yeux de Dieu, il n'est que cendre et que poussière aux siens propres : *Loquar ad Dominum, cùm sim pulvis et cinis.* Sa soumission à tous les ordres du Seigneur, sa prompte obéissance aux commandements les plus rudes qu'il lui fit, la manière humble et charitable dont il recevait les pèlerins, toutes ses actions, portent un caractère d'humilité qui fait douter si celui qui, au sentiment de S. Ambroise, a surpassé toutes les idées que les philosophes se sont formées des plus grands hommes, a été plus grand ou plus humble.

[Moïse]. — Quand Dieu fit savoir à Moïse qu'il l'avait choisi pour l'envoyer à Pharaon afin de tirer le peuple d'Israël de l'oppression et de la dure servitude où ce prince barbare le tenait, Moïse fit paraître cette profonde humilité que S. Grégoire donne pour exemple aux pasteurs de l'Eglise, lesquels, bien loin de s'ingérer d'eux-mêmes dans la conduite des peuples, devraient, quand Dieu même les y engage, marquer de la répugnance et être frappés de crainte à la vue d'un ministère dont il leur demandera un compte si rigoureux. « Qui suis-je, moi ? répondit l'humble législateur, pour porter la parole à Pharaon et l'obliger de votre part à laisser aller votre peuple ? » Il fallut que Dieu, pour lui faire accepter cette charge, l'assurât qu'il serait avec lui et qu'il lui donnerait le moyen de réussir dans cette entreprise ; et, bien loin de s'élever du choix que Dieu faisait de lui pour une commission si importante, il cherche des prétextes pour s'en défendre ; et, quand il ne peut plus résister aux ordres de Dieu, il s'humilie, partage son autorité, veut avoir des associés en cette charge, et n'en devient ni plus fier ni plus impérieux envers ceux dont il devait être le libérateur et le maître.

[David]. — David a été un grand roi, et il est même proposé dans l'Ecriture, comme le modèle des plus grands princes ; mais il n'est pas moins l'exemple de l'humilité que tous les monarques doivent conserver jusque sur le trône. Cette humilité et la douceur étaient ses vertus favorites ; c'était par-là qu'il s'était rendu agréable aux yeux de Dieu et c'était aussi ce qu'il avait coutume de lui représenter pour apaiser sa colère lorsqu'il l'avait offensé : *Vide humilitatem meam. Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* Il se souvenait toujours de la bassesse de sa naissance et de l'emploi de pasteur d'où Dieu l'avait tiré, et on peut dire que jamais prince n'a eu de plus bas sentiments de lui-même, et qu'il y a eu cette différence entre lui et Saül, auquel il succéda, que, celui-ci ayant été élevé à la dignité royale par son humilité, en fut ensuite privé par son orgueil : au lieu que l'humilité de l'autre, après lui avoir acquis cette souveraine dignité, la lui conserva jusqu'à la fin ; pour faire voir que Dieu ne peut souffrir les superbes, et ne chérit rien tant que les humbles.

[Tobie]. — Entre les conseils que Tobie donna à son fils avant de mourir, il appuya particulièrement sur celui-ci, comme sur le plus nécessaire et le plus important. « Mon fils, ne permettez jamais que l'orgueil prenne l'empire sur vos pensées et sur vos paroles ; car c'est de là qu'est venue notre perte et le commencement de tous nos malheurs. » Les Pères qui ont examiné ce salutaire conseil disent que, par cette belle maxime, il recommandait à son fils d'éviter deux sortes d'orgueil : l'un de pensée, qui consiste à concevoir une haute estime de soi-même, de ses vertus et de son mérite ; et l'autre de paroles, qui paraît par l'ostentation de ses belles actions ou de ses belles qualités pour s'attirer de l'estime et de la réputation.

[Achab]. — Quel exemple plus convaincant du pouvoir qu'a l'humilité d'apaiser la colère de Dieu que celui d'Achab, ce prince si détestable pour ses injustices et ses impiétés ? L'arrêt de mort était déjà prononcé contre lui ; le juste Juge, irrité par tant de crimes abominables, semblait ne respirer qu'une prompte vengeance : *Ecce inducam super te malum.* Mais, parce que Dieu a vu Achab humilié devant lui, ce prince, tout criminel qu'il est, désarme sa colère et arrête le bras de sa justice : *Quia igitur humiliatus est coràm me, non inducam malum in diebus ejus.* Tel est le pouvoir de l'humilité.

[Autres exemples]. — Manassès, le plus impie et le plus cruel des rois d'Israël, s'attira la juste vengeance de la justice divine ; mais, vaincu, captif à Babylone, dans une obscure prison, chargé de fers, s'étant reconnu et humilié, il obtint miséricorde, et fut rétabli sur son trône. Nabuchodonosor, qui pour son orgueil avait été réduit à la condition des bêtes, reconnut ensuite le pouvoir souverain de celui au-dessus duquel il s'était élevé, et devint plus grand par son humilité qu'il ne l'avait été par son orgueil.

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Notre-Seigneur]. — De toutes les vertus, celle que le Sauveur a pratiquée le plus constamment, et qu'il a même voulu que nous apprissions de lui-même, a été l'humilité. Ce qui a fait dire à Tertullien : *Dominus in humilitate et ignobilitate incessit.* Il a marqué tous les pas qu'il a faits par le caractère de ses opprobres. Son incarnation dans le sein de sa Mère, sa naissance dans une étable et dans une crèche, et sa mort sur une croix, ont été des actes d'humiliation, qui n'ont pas été seulement les circonstances et les ornements, mais le fond et l'essence de ces mystères. Il s'est humilié dans l'Incarnation jusqu'à l'anéantissement, se dépouillant de

toute sa grandeur et de toute sa gloire pour se revêtir de nos faiblesses : *Exinanivit semetipsum.* Il a voulu naître d'une mère pauvre ; il a pris dans la circoncision le caractère du péché et la figure du pécheur, et par-là s'est assujetti à la plus grande des humiliations ; il a passé les trente premières années de sa vie dans la boutique d'un artisan, dans les emplois les plus abjects, dans une dépendance et une obéissance continuelles, inconnu presque à tout le monde, et méprisé de ses parents, c'est-à-dire de ceux qui devaient le mieux connaître.

[Marie]. — Après l'humilité du Fils de Dieu, y en a-t-il jamais eu une comparable à celle de la Sainte Vierge ? Elle assure elle-même que c'est par son humilité qu'elle a attiré les yeux de Dieu, et qu'elle a gagné son cœur. Elle n'a été pleine de grâce que parce qu'elle a été vide d'elle-même ; elle a été la Mère de Dieu et la plus élevée des créatures parce qu'elle en a été la plus humble ; et je ne doute point que, s'il y eût eu au monde une créature plus humble que cette vierge toute sainte, elle ne lui eût été préférée. Lorsqu'on lui annonce qu'elle est choisie pour être la Mère de son Dieu, elle ne prend point d'autre qualité que celle de sa plus humble servante. Se voyant élevée à un si haut degré d'honneur, par un artifice nouveau de son humilité elle se cache, elle ne dit mot, elle ne se découvre pas même à son époux S. Joseph.

[S. Jean-Baptiste]. — Admirons l'humilité du grand S. Jean-Baptiste, mais instruisons-nous tout ensemble. Si ses éminentes vertus nous éblouissent, que sa profonde humilité nous édifie ; si sa dignité nous le rend inimitable, que sa modestie nous serve de modèle. Plus il est grand, plus je reconnais qu'il est humble ; et plus il me paraît humble, plus je dis qu'il est grand. Ses grandeurs me donnent de favorables préjugés de son humilité, et son humilité relève dans mon esprit ses grandeurs. Qui êtes-vous ? lui demandent les députés de la Synagogue. Etes-vous le Christ ? êtes-vous Elie ? êtes-vous prophète ? — Non, je ne le suis pas, répond-il. Et quand il se voit obligé de donner une réponse précise et de dire ce qu'il pense de lui-même : « Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : *Ego vox clamantis.* » Il ne peut avoir une plus basse idée de lui-même ni s'abaisser plus bas, si nous pensons et si nous concevons ce que c'est qu'une voix, un son qui se dissipe en l'air, qui n'a nulle consistance, et qu'on peut appeler un néant et le dernier des êtres.

[S. Pierre]. — Si S. Pierre, le premier et le chef des Apôtres, a fait quelquefois paraître de la présomption en se confiant trop sur ses propres forces, il faut avouer que l'expérience de sa faiblesse le rendit bien humble dans la suite, tel enfin que devait être celui qui était choisi pour la pierre fondamentale sur laquelle le Fils de Dieu devait élever son Eglise. Il fit paraître que cette vertu avait jeté de profondes racines dans son cœur,

quand il dit au Sauveur : *Recede à me, quia homo peccator sum.* Retirez-vous de moi, Seigneur ; vous êtes un DIEU tout-puissant, et je ne suis qu'une faible créature. Vous êtes le Saint des saints, et je suis le plus grand de tous les pécheurs : *Recede à me.* Quel sentiment de sa faiblesse et de son néant ne conçut-il point dans sa pénitence, etc.

[S. Paul]. — L'humilité de S. Paul ne fut pas moins admirable. Ce vase d'élection devait être vide de lui-même avant d'être rempli de tant de grâces du Ciel ; et l'on peut dire que son humilité fut profonde à proportion de la hauteur du ministère auquel il était destiné ; ou, si vous voulez, à proportion de l'orgueil par lequel il s'était élevé contre DIEU en persécutant les premiers fidèles. En effet, le souvenir de cette persécution, toujours présent à son esprit, lui était un continuel motif d'humiliation, et servait comme de contrepoids à cette haute dignité d'Apôtre des gentils à laquelle il avait été élevé, aussi bien qu'à ses révélations admirables. Après même qu'il eut été élevé au troisième ciel, il se souvenait d'avoir été atterré par un coup de la miséricorde de DIEU, et cette pensée lui inspirait de si bas sentiments de soi-même, que tantôt il s'appelait un persécuteur, tantôt le premier et le plus grand de tous les pécheurs, tantôt le plus petit des Apôtres, indigne de ce nom si auguste et si glorieux ; et, quelque réflexion qu'il fît sur le ministère où il se voyait élevé, quelque fruit qu'il y fît, il en rapportait toute la gloire à DIEU, et attribuait à la vertu de la grâce tout ce qu'il était et tout ce qu'il faisait : *Gratiâ* DEI *sum id quod sum.*

[Autres exemples]. — Nous avons encore d'autres exemples de cette vertu dans le Nouveau-Testament. Marie-Madeleine prosternée aux pieds de JÉSUS-CHRIST, qu'elle arrose de ses larmes ; la femme Chananéenne qui souffre avec patience et humilité les rebuts des Apôtres et de JÉSUS-CHRIST même ; le centurion, qui se juge indigne que le Sauveur entre dans sa maison ; le publicain, qui se tient au bas du temple et qui n'ose lever les yeux au ciel, mais qui est déclaré justifié par la bouche de la Vérité même.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. (II Cor. XII). — Quelle est cette vertu de JÉSUS-CHRIST, demande S. Bernard. C'est, dit-il, l'humilité, parce qu'il s'est particulièrement exercé en cette vertu durant tout le temps qu'il a vécu sur la terre ; que c'est celle qu'il nous a enseignée de paroles et d'exemple, celle qu'il a

voulu que nous apprissions particulièrement de lui : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Outre que nul ne l'a pratiquée comme lui, dans le souverain degré, puisque nul, n'étant si grand, ne s'est tellement abaissé : *Qui cum in formâ* Dei *esset*, *etc.*, *exinanivit semetipsum.*

Exurge in præcepto quod mandâsti. (P. vii). — On pourrait aussi demander quel est ce précepte dont le prophète demande à Dieu qu'il nous donne l'exemple. Car c'est le sens de ces paroles : *Exurge in præcepto quod mandâsti.* On peut dire de ce commandement ce que S. Bernard a dit de l'humilité : que c'est la vertu de Jésus-Christ par excellence ; que ce précepte, de même, qui porte ce nom entre tous les autres, est de nous humilier, selon l'explication qu'en donne S. Augustin : *Qui humilitatem præcepisti, humilis appares;* comme si le prophète disait : Montrez-nous comment il faut mettre en pratique cette vertu que vous nous avez tant recommandée. Cette vertu, vous le savez, est tellement inconnue aux hommes, qu'ils en ignorent jusqu'au nom même. La pratiqueront-ils si vous ne leur apprenez, par votre exemple, comment il s'y faut prendre.

Ponens in thesauris abyssos. (Ps. xxxii). — C'est-à-dire, comme l'expliquent les interprètes, que les abîmes renferment et conservent les trésors. C'est là, en effet, que la nature les a cachés, comme l'or et les autres métaux dans le sein de la terre, et les perles dans le fond de la mer. Il en est de même, disent les SS. Pères, des trésors de la grâce : c'est dans les âmes humbles, qui s'abîment, pour ainsi dire, dans leur néant, et qui sont elles-mêmes des abîmes par la profondeur de leur humilité, c'est, disent-ils, dans ces abîmes que Dieu renferme toutes ses richesses et les trésors de ses grâces.

Humiliatio in medio tuî. (Mich. vi). — Vous portez au milieu de vous-mêmes les principes et les motifs de votre humiliation. La raison en est que, dans l'ordre de la nature, vous avez été tirés du néant ; vos corps ont été formés de la boue : dans l'ordre de la grâce, vous êtes coupables de mille péchés ; dans l'ordre de la gloire, vous portez les semences de votre réprobation : *Humiliatio in medio tuî.* Il faut donc qu'un homme sorte de lui-même pour trouver des sujets de gloire et des matières d'orgueil. Il faut, qu'il s'élève au-dessus de ce qu'il est, et que, n'ayant pas de véritables grandeurs, il s'en donne de fausses et d'imaginaires.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis et vidimus gloriam ejus. (Joan. i). — C'est une remarque de quelques SS. Pères, que l'évangéliste S. Jean, après avoir dit que le Verbe s'est fait chair par la plus grande de toutes les humiliations, ajoute aussitôt après : *Nous avons été témoins de sa gloire :* comme si cet abaissement étrange et ce dernier anéantisse-

ment avait découvert la gloire de sa divinité. C'est qu'en effet il n'y avait qu'un Dieu qui pût descendre jusque-là et s'humilier jusqu'à ce point. Ou bien, comme l'on juge de quelle hauteur doit être l'édifice par la profondeur de ses fondements, on doit aussi juger de la grandeur de Dieu par cet abaissement même, qui est aussi incompréhensible que l'élévation de sa souveraine majesté.

Zachæe, festinans descende, etc. (Luc. xix). — Zachée était monté sur un arbre pour voir à son aise le Fils de Dieu qui passait, et qui était entouré d'une foule de peuple. Quelques SS. Pères découvrent du mystère dans ces paroles, et nous disent que ce n'est point en s'élevant qu'on découvre les vérités d'un Dieu fait homme ; mais plutôt en descendant et en s'abaissant par une profonde humilité. Les superbes ne voient rien dans ces hauts mystères, et s'efforcent en vain de les comprendre par la subtilité de leur raison : *Abscondisti hæc à sapientibus :* de même que la claire vue de Dieu dans le ciel n'est point pour eux; c'est aux petits et aux humbles que la connaissance des vérités célestes est réservée : *Revelâsti ea parvulis.*

Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum? (Isaiæ lxvi). — La pensée du savant Evêque de Paris est ingénieuse ; il compare un homme humble à un pauvre : si un pauvre a de l'argent, il le cache; s'il a quelque chose de bon, il n'a garde de le faire paraître; mais, pour ce qui est de ses haillons, de sa misère et de ses ulcères, il les montre et les découvre, afin d'attirer la compassion des hommes. Voilà le caractère des véritables humbles : ils cachent leur trésor, leurs grâces, leur vertu; ils ne font montre que de leurs défauts, que de leur faiblesse, que de leurs misères.

Recumbe in novissimo loco. (Luc, xiv). — Outre le sens que l'on donne ordinairement à ces paroles de l'Evangile, il y en a un autre qui convient en général à tous les chrétiens. Ils doivent toujours prendre le dernier rang, c'est-à-dire préférer tous les autres à eux-mêmes, non-seulement par cette civilité du monde que l'on peut appeler une humilité fausse et extérieure, mais par une humilité sincère et chrétienne, que l'on peut appeler une civilité intérieure et véritable. Cette humilité se doit considérer dans le sentiment du cœur, à l'égard de nous-mêmes, lorsque nous travaillons sans cesse à étouffer en nous tout ce qui sent la présomption et l'élévation. Et ce sentiment doit être appuyé sur le mépris de nous-mêmes, que l'Apôtre nous enseigne lorsqu'il dit : *Si quelqu'un croit être quelque chose, il se trompe soi-même, parce qu'il n'est rien.*

Quid dicis de teipso? Ego vox clamantis in deserto. (Joann. i). — Tels furent les humbles sentiments de Jean-Baptiste, dans une conjoncture dont un homme entêté des grandeurs humaines aurait su tirer avantage

pour s'accréditer de plus en plus parmi tant d'admirateurs. Mais ce saint homme, loin de rien dire qui pût autoriser la haute idée que les Juifs s'étaient formée de son mérite, se tient dans les bornes les plus étroites de la modestie, refuse les hommages de tout un peuple, et se dérobe à de justes applaudissements. C'est trop peu pour un désintéressement aussi généreux, pour une humilité aussi héroïque que celle du Précurseur de Jésus-Christ, d'avouer qu'il n'est pas l'Oint du Seigneur, qu'il n'est point prophète : il déclare hautement, il proteste, qu'il n'est pas même digne de rendre au Messie les plus vils services. — Vous ne vous reconnaissez point à ces traits, sages du monde, lâches adorateurs de la fortune, esclaves de la gloire ; vous qui, avec un mérite souvent chimérique, toujours borné, portez vos vues ambitieuses jusqu'aux plus hauts rangs. Eblouis du faux éclat des honneurs, vous les recherchez avec ardeur comme un bien solide ; vous en exigez les marques avec empire, et comme un tribut légitime ; enfin, vous les recevez avec joie, comme le comble de votre félicité. Ah ! s'il ne tenait qu'à votre suffrage pour établir votre crédit et votre réputation, l'esprit du monde vous inspirerait sans doute des sentiments bien différents de ceux que l'Esprit de Dieu inspire à Jean-Baptiste.

Oculos habent, et non videbunt. (Ps. cxiii). — Il ne faut pas s'étonner si nous ne remarquons pas la poutre qui est dans notre œil : *Trabem quæ in oculo tuo est non consideras ;* quoiqu'elle soit d'une grosseur démesurée. Car le propre de l'orgueil auquel nous sommes presque toujours assujettis, est de nous ouvrir les yeux sur les défauts des autres, de les grossir et de les multiplier, et de nous les fermer sur nos propres misères : de telle sorte que l'on peut, avec beaucoup de raison, nous appliquer ces paroles : *Oculos habent, et non videbunt :* Ils ont des yeux, et ils n'en font aucun usage. Mais le moyen que nous apercevions en nous les choses qui pourraient nous inspirer des sentiments d'humilité ! Une partie des hommes ne s'appliquent qu'à remarquer les défauts des autres : les uns pour les punir, et les autres sous prétexte de leur donner des avis charitables. Ainsi, nous passons presque toute notre vie sans jeter les yeux sur nous-mêmes, sur notre conduite, sur nos défauts, sur nos imperfections. Un seul regard qui nous fasse voir tels que nous sommes, oh ! que cette vue nous donnerait de confusion ! qu'elle nous inspirerait de sentiments d'une profonde humilité ! Mais nous sommes aussi aveugles sur nos propres défauts qu'éclairés sur ceux des autres, et notre orgueil nous couvre et nous cache tout ce qui pourrait contribuer à nous humilier devant Dieu et devant les hommes.

Humiliatio tua in medio tuî. (Mich. vi). — Quelque enraciné que soit notre orgueil, il ne tient qu'à nous de trouver en nous notre humiliation, puisque cette partie de nous-mêmes dont nous sommes si occupés et

si idolâtres, ce corps, n'est au fond que le plus abject de tous les êtres, qu'un sujet de corruption, et, selon l'expression de Tertullien, un peu de boue figurée en homme : *Limus titulo hominis incisus.* Or, est-il juste que la poussière et la boue s'enfle de ce qu'elle est, et que, par la malice du péché, elle s'élève contre celui qui, l'animant de son esprit, l'a élevée par sa miséricorde au-dessus de ce qu'elle était? *Quid superbit terra et cinis?* (**Bourdaloue,** *sur la cérémonie des Cendres*).

Non est creata hominibus superbia. (Eccli. x). — C'est-à-dire que l'homme, naturellement, n'a point de sujet d'être superbe, et que c'est sans raison qu'il s'en fait accroire. N'est-ce point, en effet, le sentiment qu'il a de sa bassesse et de sa misère qui le porte à s'estimer et à exiger des autres qu'ils l'estiment, pour suppléer par-là à l'honneur qu'il ne mérite pas. Convaincu qu'il est très-petit, très-méprisable, il s'enfle, il s'efforce de se donner du relief, pour se croire et pour paraître plus grand qu'il n'est. De sorte que nous ne sommes superbes et fiers que parce que nous sentons que nous ne devrions pas l'être. Il faut nous imposer à nous-mêmes, il faut imposer aux autres pour nous faire un mérite dont nous puissions nous flatter avec arrogance.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Simulatio humilitatis major est superbiâ. August. de Virginit. 43.

L'humilité déguisée est un orgueil raffiné pire que l'orgueil même.

DEUS *humilis est: erubescat homo esse superbus.* Id. in ps. 54.

Un DIEU s'est fait humble ; que l'homme rougisse d'être superbe.

In summo honore summa sit humilitas : honoris laus est humilitatis virtus. August. Serm. 215.

Que l'humilité soit extrême dans l'extrême honneur : la gloire de l'honneur, c'est l'humilité.

Mensura humilitatis unicuique data est ex mensurâ magnitudinis. Id. de Virginit. 31.

La mesure de l'humilité que chacun doit se prescrire est celle de sa grandeur et de son élévation.

Scio quibus viribus opus sit ut persuadeatur superbis quanta sit virtus humilitatis. August. I de Civit

Je sais qu'il faudrait de fortes raisons pour persuader aux superbes l'excellence de la vertu d'humilité.

In infirmitate humilitatis perficitur virtus charitatis. Id. IV de Trinit.

C'est dans la faiblesse de l'humilité que se produit la perfection de la charité.

Tota et vera christianæ sapientiæ disciplina in verâ et voluntariâ humilitate consistit. August. Serm. 8 de Epih.

Toute la science de la sagesse chrétienne consiste dans la véritable et volontaire humilité.

Videte, fratres, magnum miraculum: altus est DEUS*; erigis te, et fugit à te: humilias te, et descendit ad te.* Id. Serm. 2 de Ascens.

Considérez, mes frères, ce surprenant prodige? DIEU est élevé au-dessus de tout : vous vous élevez, il s'éloigne de vous ; vous vous abaissez, et il descend jusqu'à vous.

Magnus esse vis ? à minimo incipe ; cogitas magnam fabricam construere celsitudinis ? de fundamento priùs cogita humilitatis ; et quantò quisque vult et disponit superimponere molem ædificii, quantò majus erit ædificium, tantò altiùs fodit fundamentum. August. Serm. 10 de Verbis Dom.

Vous voulez être grand ? commencez par ce qu'il y a de plus petit. Vous voulez élever un édifice d'une hauteur considérable ? songez à jeter le fondement d'une profonde humilité. Plus on veut élever haut un édifice, plus on a besoin d'en creuser les fondements en terre.

Deus *factus est humilis ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia.* Id. in ps. 33.

Un Dieu s'est fait humble, afin que l'orgueil du genre humain ne dédaignât pas de suivre les traces d'un Dieu humilié.

Si quæris quid primum sit in religione et disciplinâ Christi, respondebo : Primum est humilitas. Quid secundum ? humilitas. Quid tertium ? humilitas. August. Epist. 56.

Si vous me demandez quelle est la première chose dans l'école et dans la doctrine de Jésus-Christ, je répondrai que c'est l'humilité, si vous demandez la seconde, c'est l'humilité. La troisième, c'est l'humilité.

Tutam veramque ad cœlum viam molitur humilitas sursùm cor levans ad Dominum. Id. xviii de Civit. 14.

L'humilité conduit au ciel sûrement et véritablement, en nous faisant élever notre cœur à Dieu.

Potentior est ac tutior solidissima humilitas quàm ventosissima celsitudo. August. viii Trinit. 7.

Une solide et profonde humilité est plus sûre, et plus puissante qu'une élévation vaine et pleine d'ostentation.

Omnis fortitudo in humilitate, quia fragilis est omnis superbia. Id. in ps. 92.

Toute la force d'un chrétien est dans l'humilité, parce que tout orgueil n'est que faiblesse.

Quid quæris altiorem locum appetitu celsitudinis, quem potes apprehendere reformatione humilitatis ? Si extollis te, Deus *dejicit te ; si tu dejicis te,* Deus *elevat te.* August. 53 de verb. Domini.

Pourquoi cherchez-vous la première place par un désir déréglé de vous élever, puisque vous la pouvez obtenir en vous abaissant à la dernière ? Si vous vous élevez, Dieu vous abaisse, et si vous vous abaissez, Dieu vous élève.

Humilitatis passibus ad cœli culmina conscenditur, quia Deus *exaltatus, non superbiâ sed humilitate attingitur.* Id. Serm. 213 de temp.

C'est par les degrés de l'humilité que l'on monte et qu'on s'approche du Dieu suprême, et non par l'élévation d'un cœur superbe.

Priùs tibi displiceat quod es, ut possis esse quod non es. August. Serm. 2 fer. 5 Paschæ.

Il faut premièrement que vous conceviez du déplaisir et de la douleur de ce que vous êtes, afin de pouvoir devenir ce que vous n'êtes pas.

Omnes delectat celsitudo, sed humilitas gradus est. Quid tendis pedem ultrà te ? cadere vis, non adscendere. A gradu incipe, et ascendisti. Id. Epist. 58.

L'élévation est agréable à tout le monde ; mais la voie par où l'on y arrive, c'est l'humilité. Pourquoi vous élevez-vous au-dessus de vous-même ? c'est vouloir tomber, et non pas monter. Commencez par le premier degré, et vous êtes déjà monté.

Excelsa est patria, humilitas est via : ergò qui quærit patriam quid recusat viam ? August. sup. Joannem.

Notre patrie est en haut, dans le ciel, et l'humilité est la voie par où l'on y arrive : comment celui qui cherche sa patrie refuse-t-il d'en prendre le chemin ?

Magna est miseria superbus homo. Id. de catech. rudibus.

Un homme superbe, c'est une grande misère.

Cætera vitia in malefactis valent, sola superbia in rectè factis cavenda est. August. de Naturâ et Grat.

Les autres vices ont leur puissance à l'égard du mal : l'orgueil seul est à craindre dans les bonnes actions.

Verè iste immaculatus est qui etiam hoc delicto caret (nempè superbiâ), quia hoc est ultimum redeuntibus ad Deum, *quod recedentibus primum fuit.* Id. in ps. 19.

Celui-là est véritablement sans défaut qui est exempt de l'orgueil, parce que c'est le dernier vice dont ceux qui retournent à Dieu ont à se détendre, comme il a été le premier à les en séparer.

Humilitas homines sanctis angelis similes

L'humilité rend les hommes semblables

facit, et superbia ex angelis dæmones facit; et, ut evidenter ostendam, ipsa est peccatorum omnium initium et finis et causa, quia non solùm peccatum est superbia, sed etiam nullum peccatum potuit, aut potest, aut poterit esse sine superbiâ. August. Epist.

aux anges, comme l'orgueil a fait des anges des démons. Pour le prouver clairement, c'est l'orgueil qui est le commencement, la fin et la cause de tous les péchés, parce que non-seulement l'orgueil est un péché, mais il ne peut y avoir aucun péché sans l'orgueil, il n'a pu, il ne pourra jamais en être autrement.

Quod Dei *est superbæ animæ inflatio affectat.* Id. II de Civit. 1.

L'orgueil et l'enflure du cœur ambitionne insolemment ce qui n'appartient qu'à Dieu.

Quisquis superbit diabolo participat. Id. in Ps. 120.

Quiconque est superbe participe à la malice du démon.

Medicina tumoris humani humilitas est Christi. Id. Serm. 41 De verbis Domini.

Le remède souverain à l'enflure du cœur, c'est l'humilité de Jésus-Christ.

Dignare esse humilis propter te, quia Deus *dignatus est humilis esse propter te, non propter se.* August. 30 De verb. Domini.

Humiliez-vous pour votre propre intérêt, puisque Dieu s'est fait humble et s'est abaissé, non pour le sien, mais pour le vôtre.

Superbia celsitudinem imitatur. Id. II Confess. 6.

L'orgueil est une enflure qui imite la véritable grandeur.

Ipsa humilitas est accommodata recipiendæ gratiæ Christi. August. in 3 Galat.

L'humilité est toute disposée pour recevoir la grâce de Jesus-Christ.

Itàne magnum est esse parvum? ut nisi à te, qui tàm magnus es, disceremus, disci omninò non posset. Id.

Est-ce donc si grand'chose de s'abaisser et de devenir petit? Que si nous ne l'apprenions de vous, Seigneur, qui êtes la grandeur même, nous n'aurions pu l'apprendre de qui que ce soit.

Plùs Deo *placuit humilitas in malis factis, quàm superbia in bonis factis.* August. de Public. et Pharis.

L'humilité après le péché a été plus agréable à Dieu que l'orgueil après une bonne action.

Huccinè redacti sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi in te, ut hoc pro magno discamus à te quoniam mitis es et humilis corde! Id.

Est-ce là à quoi sont réduits tous les trésors de la sagesse et de la science renfermés en vous, que nous comptions pour quelque chose de grand, d'apprendre de vous que vous êtes humble de cœur.

Humilitas charitatis est meritum, charitas humilitatis est præmium. August. in Joann.

L'humilité donne du mérite à la charité, et la charité est le prix et la récompense de l'humilité.

Qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in vento pulverem portat. Gregorius, Homil. 7 in Joan.

Celui qui, sans l'humilité, fait un amas de vertus, est comme celui qui porte de la poussière au vent qui souffle.

Humilitas vera est quâ quis de se parva æstimat, et bona alterius sine invidiâ et livore commendat. Id. in Ezechiel.

La véritable humilité est celle par laquelle on s'estime peu : au contraire, elle estime et loue sans envie et sans jalousie tout le bien qui est dans les autres.

Nemo magis potest videre divina quàm qui humilitatis suæ conscius nescit extolli. Ambros. de Viduit.

Personne n'est plus capable de concevoir les choses divines que celui qui, connaissant sa propre faiblesse, ne sait ce que c'est que de s'en faire accroire.

Ille (nempè Christus) pro te suscepit quæ tu despicis. Id. Serm. 20 in ps. 118.

Le Fils de Dieu a pris pour votre amour ce que vous méprisez tant.

Instrumentum redemptionis nostræ facta est humilitas Christi. Gregor.

L'humilité de Jesus-Christ a été l'instrument du salut et de la rédemption des hommes.

Exercitatio humilitatis est in vilioribus rebus versari : sic enim gloriæ cupiditas coercetur. Basil. Hexam.

La pratique de l'humilité est de s'exercer dans les choses les plus viles : c'est ainsi qu'on réprime le désir déréglé de la vaine gloire.

Fundamentum sanctitatis semper fuit hu-

L'humilité a toujours été le fondement de

militas, nec in cœlo stare potuit superba sublimitas. Cyprian. de Nativ. Dom.

la sainteté, et l'orgueilleuse élévation n'a pu demeurer dans le ciel.

Humilitas murus firmus et inexpugnabilis est à facie inimici. S. Ephrem. Paræm. 46.

L'humilité est un mur inexpugnable qui nous met à couvert des traits de l'ennemi.

Ad summa non scandimus nisi per ima gradiamur. Hieronym. in Ephes.

Nous ne pouvons arriver à ce qu'il y a de plus sublime, si nous ne marchons par les voies les plus humbles.

Humilitas sapientiæ mater est. Chrysost. Homil. 48 in Matth.

L'humilité est la mère de la sagesse.

Quod igitur caput virtutis est? Humilitas certè. Id. Homil. 8 in Matth.

Quel est le point principal de la vertu? C'est l'humilité, sans aucun doute.

Nihil conferendum est humilitatis virtuti: ipsa enim mater est et radix, et columna et fulcimentum, et vinculum bonorum : sine illâ, abominabiles et scelesti et immundi sumus. Id. Homil. 30 in Acta.

Rien n'est comparable à la vertu d'humilité, c'est elle qui est la mère, la racine, l'appui et le fondement de tout bien, le lien de toutes les vertus; sans l'humilité nous sommes des scélérats, des gens abominables, souillés de crimes.

Qui verè magnus est nihil de se magni sentit aut loquitur, sed omnium se ultimum judicat. Chrysost. De compunct. cordis.

Celui qui est véritablement grand ne s'imagine pas qu'il y ait rien de grand en lui; il ne parle jamais de son mérite, et se croit le dernier de tous.

Si vis sublime aliquid ostendere virtutis, noli sublime sapere, noli te putare quidquam fecisse quod feceris : sic absolutissimum erit opus. Id. Homil. 3 in Matth.

Si vous voulez vous élever à une haute vertu, ne vous élevez pas par une haute estime de vous-même; croyez ne rien faire, et vous ferez tout.

Magna humilitatis virtus, cui etiam Deitatis majestas tàm facilè se inclinat. Bernard. Serm. 43 in Cant.

Grande sans doute est la vertu d'humilité; puisque la divine et souveraine Majesté n'a point fait difficulté de s'abaisser.

Nescio quo pacto familiariùs semper humilitati propinquare solet Divinitas. Id. Epist. 42.

Je ne sais comment il arrive que Dieu s'approche toujours plus familièrement des humbles.

Qui sibi vilis est Deo *carus est.* Bernard. De intern. dom. 28.

Celui qui est méprisable à ses propres yeux est chéri du Seigneur.

Semper solet esse gratiæ divinæ familiaris virtus humilitas. Id. Homil. 4 in *Missus est.*

L'humilité et la grâce de Dieu ont ensemble de la sympathie, et sont comme familières.

Virtutum bonum quoddam ac stabile fundamentum humilitas : nempè, si nutet illa, virtutum aggregatio nonnisi ruina est. Bernard. Considerat.

L'humilité est le beau et ferme fondement de toutes les vertus; ce fondement une fois ébranlé, tout ce qui est appuyé dessus tombe nécessairement en ruine.

Si non potes sublimem incedere semitam virginitatis, sequere Deum *per tutissimam viam humilitatis.* Id. Homil. I in *Missus est.*

Si vous ne pouvez aller à Dieu par la voie sublime de la virginité, suivez-le du moins par la voie très-sûre de l'humilité.

Decor animæ humilitas est. Bernard. Serm. 45 in Cant.

L'humilité fait la beauté de l'âme.

Gloriosa res humilitas, quâ ipsa quoque superbia palliare se appetit ne vilescat. Id. tract. de Grad. humil.

L'humilité est une chose glorieuse, puisque l'orgueil cherche à s'en couvrir, de peur de tomber dans le mépris.

Non magnum est esse humilem in abjectione; magna prorsùs et rara virtus humilitas honorata. Bern. Homil. 4 sup. *Missus est.*

Ce n'est pas une grande vertu d'être humble dans la bassesse et l'abjection; mais c'en est une grande et rare, de conserver l'humilité au milieu des honneurs.

Humilitas est virtus quâ homo, verissimâ suî cognitione, sibi ipsi vilescit. Id. De 12 grad. humilit.

L'humilité est une vertu par laquelle l'homme, dans la véritable connaissance qu'il a de lui-même, est vil à ses propres yeux.

Honorari appetunt multi, in scholâ humilitatis. Bern. super *Missus est.*

Bien des gens veulent être honorés et recherchent la gloire dans l'école même de l'humilité.

Humiliatio via est ad humilitatem, sicut patientia ad pacem, sicut lectio ad scientiam.

L'humiliation est la voie qui conduit à l'humilité, comme la patience conduit à la

Si ergò virtutem appetis humilitatis, viam non refugias humiliationis. Id. Ibid.

paix du cœur, la lecture à la science. Si donc vous voulez acquérir la vertu d'humilité, ne fuyez pas le chemin de l'humiliation.

Qui verè humilis est, ne putetur quod non est, semper, quantùm in se est, vult nesciri quod est. Id. Ibid.

Quiconque est véritablement humble, de crainte d'être tenu pour ce qu'il n'est pas, veut, autant qu'il lui est possible, n'être pas connu pour ce qu'il est en effet.

Cùm te humiliatum videris, habeto illud signum in bonum omninò argumentum gratiæ propinquantis. Bern. in Cant.

Lorsque vous vous verrez humilié et méprisé, prenez cela pour un signe assuré que la grâce est proche.

Fode in te fundamentum humilitatis, et pervenies ad fastigium charitatis. Id. Epist.

Creusez en vous-même le fondement d'une profonde humilité, et vous parviendrez au souverain degré de la charité.

Humilitas summa in eo consistit, si voluntas nostra per omnia divinæ voluntati subjecta fuerit. Id. Bernard. Ibid.

L'humilité parfaite consiste en ce que notre volonté soit soumise en toutes choses à la volonté divine.

Humilitas omnium virtutum est maxima, cùm tamen virtutem se esse nesciat. Guerricus abbas, sabbato 2 hebd. Quadr.

L'humilité est la plus grande de toutes les vertus, quoiqu'elle ne sache pas elle-même qu'elle est une vertu.

Tantò fit quisque pretiosior Deo *quantò propter eum fit vilior.* S. Bernardinus.

Autant quelqu'un s'abaisse pour l'amour de Dieu, autant Dieu a d'estime et d'amour pour lui.

Humilis ædificat super petram, superbus super arenam. Richard. à S.-Vict. die Paschæ.

L'humble bâtit sur la pierre ferme, le superbe sur le sable mouvant.

Instrumentum redemptionis nostræ inventa est humilitas Dei. Gregor. 34 Moral. 18.

L'humilité d'un Dieu est devenue l'instrument de notre rédemption et de notre salut.

Ostende cordis tui humilitatem, ut titulos virtutis ostendas. Ambros. in ps. 118.

Faites voir l'humilité de votre cœur, si vous voulez me donner les titres de votre vertu.

Quanta humilitatis virtus est, propter quam solùm veraciter edocendam is, qui sine æstimatione magnus est, usquè ad passionem factus est parvus! Bernard.

Quelle doit être l'excellence de l'humilité, puisque, pour nous l'apprendre, celui qui est grand au-delà de tout ce qu'on peut imaginer s'est abaissé jusqu'à souffrir la mort!

Humilitas iter ad sublimitatem. Gregor. Nazianzenus.

L'humilité est le chemin qui conduit à l'élévation.

Summa totius philosophiæ christianæ hæc est, ut ducem nostrum Jesum *per veram humilitatem consequi contendamus.* Blosius.

L'abrégé de toute la philosophie chrétienne est que nous nous efforcions de suivre J.-C. notre chef par une vraie et sincère humilité.

Ascensus ad Deum *cognitio infirmitatis suæ.* Cassiodorus in ps. 63.

Le degré qui nous élève à Dieu, c'est la connaissance de notre faiblesse.

Quantumcumquè te dejeceris, humilior Christo non eris. Hieronym. Epist. 6.

Abaissez-vous tant que vous voudrez, vous ne serez jamais si humble que l'a été Jésus-Christ.

Humilitatem si appetis, viam non fugias humiliationis. Bernard.

Si vous désirez acquérir l'humilité, ne fuyez pas l'humiliation, qui est la voie pour y arriver.

Intolerabilis impudentia est ut, ubi sese exinanivit Majestas, vermiculus infletur et intumescat. Id. Serm. de Nativ.

C'est une arrogance insupportable, lorsque la souveraine Majesté s'est humiliée et abaissée, qu'un ver de terre s'enfle d'orgueil et prétende s'élever.

Multi humilitatis umbram, veritatem pauci sectantur. Hieronym. Epist.

Plusieurs poursuivent l'ombre de l'humilité, très-peu s'efforcent d'en avoir la vérité.

Ama nesciri et pro nihilo reputari. Imitat. Christi.

Aimez à être inconnu et compté pour rien.

Omnium virtutum procreatrix. Chrysost.

L'humilité produit toutes les autres vertus.

Via humilitatis hujus aliundè non manat, à Christo venit. August. in ps. 31.

La voie de l'humilité ne vient point d'ailleurs, c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui nous l'a enseignée.

Hic est primus religionis introitus, sicut in mundum primus Christi ingressus, ut quicumque piè vult vivere, humiliter de se sentiat. Cyprian. de Nativ. Christi.

L'humilité est la première entrée de la religion, comme c'est la première que JÉSUS-CHRIST a faite dans le monde ; en sorte que celui qui veut mener une vie sainte et chrétienne doit avoir un bas sentiment de lui-même.

Humilitas tutissimus est virtutum omnium thesaurus. Basil. Constit. monast.

L'humilité est le trésor assuré de toutes les vertus.

Quid humilitate ditiùs, quid pretiosiùs invenitur, quâ nimirùm regnum cœlorum emitur et divina gratia acquiritur? Bernard. Vigil. Nativ.

Qu'y a-t-il de plus riche et de plus précieux que l'humilité, puisque c'est par elle qu'on achète le royaume des cieux, et qu'on acquiert le trésor de la grâce ?

Si quælibet bona adsint opera, nulla sunt nisi ex humilitate condiantur. Gregor. in ps. 7.

Quelques bonnes œuvres que nous fassions, elles sont comptées pour rien si elles ne sont assaisonnées de l'humilité.

Laudabilis virginitas sed magìs necessaria humilitas; illa consulitur, ista præcipitur. Sine humilitate, audeo dicere, nec virginitas Mariæ placuisset. Bernard. Homil. II in Missus est.

La virginité mérite à la vérité de grandes louanges, mais l'humilité est encore plus nécessaire; celle-là est seulement de conseil, celle-ci est de précepte ; et sans l'humilité, j'ose le dire, la virginité même de Marie n'eût pas été agréable à DIEU.

Multò deformior est illa superbia quæ sub quibusdam humilitatis signis latet. Nescio enim quomodò turpiora sunt vitia quæ virtutum specie celantur. Hieronym. Epist. 14 ad Celant.

L'orgueil le plus difforme et le plus honteux est celui qui se cache sous quelques marques d'humilité extérieure. Je ne sais comment il arrive que les vices les plus honteux sont ceux qui se couvrent du voile et de l'apparence des vertus.

Non nocet si vel omnibus te supponas; nocet autem plurimùm si vel uni te præponas. Imit. Christi, I, 7.

Il ne peut vous arriver aucun mal de vous soumettre à tout le monde ; mais il vous est infiniment préjudiciable de vous préférer à un seul.

Grata ignominia crucis ei qui Crucifixo ingratus non est. Bernard. Serm. 25 in Cantic.

L'ignominie de la croix est agréable à celui qui aime le divin Crucifié.

Sola est humilitas quæ nostras possit salvare animas. Id.

La seule humilité peut sauver nos âmes.

Notas fecisti humilitatis vias, per quas ad vitam homines redirent, undè per superbiam ceciderant. August. in ps. 15.

Vous nous avez, Seigneur, fait connaître les voies de l'humilité, par où l'homme peut retourner à la vie bienheureuse d'où il était déchu par l'orgueil.

Videte, fratres, magnum miraculum: altus est DEUS*: erigis te, et fugit à te; humilias te, et descendit ad te.* Id. Serm. 2 de Ascensione.

Voyez, mes frères, un grand miracle. DIEU est infiniment élevé : quand vous vous élevez vous-mêmes, il s'éloigne de vous; au contraire, quand vous vous humiliez, vous le trouvez près de vous.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — On donne tant de différentes définitions de l'humilité, qu'on ne sait presque à laquelle s'arrêter. Voici celle qui me semble la plus juste, et qui paraît accorder les divers sentiments des docteurs sur ce sujet. L'humilité est « une vertu qui, par la parfaite connaissance qu'elle nous donne de nous-mêmes, nous empêche de nous élever, et étouffe ou modère le désir que nous avons d'être estimés et honorés des autres.»

Il n'est pas moins difficile de dire en quoi précisément elle consiste. Ce qui vient de la notion différente qu'on en donne et de l'idée différente qu'on s'en forme. Quelques-uns disent qu'elle consiste dans la connaissance de notre néant; d'autres dans la soumission de notre esprit, de notre cœur et de tout ce que nous sommes, à la grandeur de Dieu. Il y en a qui la mettent dans la fuite de la gloire, les autres dans le désir des abaissements et des ignominies. Pour moi, je crois que l'essence de cette vertu consiste proprement dans une certaine disposition de cœur de ne chercher jamais notre gloire au préjudice de Dieu, et de ne souffrir pas que l'intérêt de l'honneur nous fasse rien faire contre le devoir, ni rien omettre de ce à quoi nous sommes obligés. C'est ce que j'appelle être véritablement humble. Toutes les autres conditions qu'on attribue à l'humilité en sont, à parler plus exactement, ou les dispositions ou les effets ou les marques.

[Deux sortes d'humilité]. — Il y a deux sortes d'humilité, selon S. Bernard : — une humilité d'esprit et de connaissance, par laquelle, après s'être considéré tel qu'on est, convaincu de sa corruption et de sa faiblesse, on s'estime indigne de tout honneur : — une humilité de cœur et de charité, par laquelle on se dépouille volontairement de ses propres avantages, et, renvoyant à Dieu la gloire de tout, bien loin de se glorifier des bonnes qualités qu'on n'a pas, on oublie et l'on cache même celles qu'on a.

[Deux sortes d'orgueil]. — On peut, de même, distinguer deux sortes d'orgueil; un orgueil de pensée ou d'esprit, et un orgueil de cœur. L'orgueil d'esprit est une estime que les hommes font d'eux-mêmes, laquelle vient de l'ignorance de ce qu'ils sont en effet. L'orgueil du cœur est une recherche étudiée de la gloire du monde, et de tout ce qui peut flatter la vanité.

Ce sont ces deux sortes d'orgueil qu'il faut arracher de l'esprit, par les deux sortes d'humilité dont nous venons de parler. Car, par la première, nous apprenons à connaître notre néant, et à nous juger dignes de mépris; et par la seconde nous apprenons à mépriser les honneurs du monde et à rechercher ce qui peut nous anéantir devant lui.

[Degrés de l'humilité]. — Cette vertu a plusieurs degrés. On les peut réduire à trois avec S. Bonaventure. Le premier consiste à croire non-seulement devant Dieu que nous ne sommes rien, que nous n'avons rien de nous-mêmes, que des faiblesses et des misères, mais encore à se plaire dans cette vue, à se mépriser intérieurement, à ne s'attribuer rien, et à ne chercher point l'estime des hommes, dont nous nous jugeons indignes. Le second consiste à souffrir patiemment le mépris. Qu'on me méprise, qu'on pense tout ce qu'on voudra de moi ; je ne suis, après tout, dans la vérité, que ce que je suis au jugement de Dieu. La troisième va jusqu'à aimer le mépris et à le rechercher, puisque c'est le moyen d'acquérir la ressemblance avec un Dieu méprisé et anéanti.

S. Thomas (2, 2, *Quæst.* 161, *art.* 5) demande si l'humilité est la plus grande et la plus excellente des vertus, et il répond qu'après les vertus théologales, les vertus intellectuelles et la justice, et principalement la justice légale, l'humilité est la plus grande et la plus excellente, parce qu'elle nous fait être soumis en toutes choses à l'ordre de la raison, au lieu que les autres vertus ne nous y soumettent qu'en une certaine manière particulière : comme la magnificence dans les grandes dépenses, et la libéralité dans l'usage ordinaire des richesses. Mais l'humilité nous y soumet généralement en tout, outre que, l'orgueil qui lui est opposé étant le plus grand de tous les vices, il faut dire que l'humilité est la plus grande des vertus.

[Elle dispose à recevoir la grâce]. — C'est un principe très-commun dans l'Ecriture et dans les Pères, que l'humilité est une disposition excellente et nécessaire pour obtenir et pour recevoir la grâce de Jésus-Christ : Deus *superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* C'est pour cette raison qu'on la compare aux vallées, qui reçoivent l'abondance et la fécondité des pluies et des rosées du ciel. S. Bernard ajoute qu'il y a une liaison et une familiarité intime entre l'humilité et la grâce, et que c'est pour cela que la Sainte Vierge répond à la proposition de l'ange par des paroles et des sentiments d'humilité : afin, dit ce Père, de préparer par ce moyen son cœur à la réception de cette grâce : *Humiliter respondet, ut sedes gratiæ præparetur.*

[Elle est nécessaire au salut]. — L'humilité est, de toutes les vertus, la plus essentiellement nécessaire au salut. Le Fils de Dieu le dit lui-même en termes exprès : « Si vous ne devenez petits comme des enfants, vous

n'entrerez point dans le royaume des cieux. » C'est — 1°. une nécessité de précepte, puisqu'il nous ordonne d'être humbles par ces paroles. — 2°. C'est une nécessité de moyen, puisque le même Sauveur a établi l'humilité comme un moyen nécessaire pour arriver à la gloire, et sans lequel il est impossible que nous soyons sauvés : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.*

[De l'Orgueil]. — Encore que le Fils de Dieu soit venu pour effacer tous les péchés, il faut néanmoins avouer, comme dit S. Augustin, qu'il s'est incarné pour guérir notre orgueil, qui est le premier et la source de tous les autres. Voici la raison qu'il en rend. C'est que l'orgueil est la cause de tous les péchés. Ce n'est pas seulement un péché particulier, mais un principe universel qui se mêle dans tous les autres. Ainsi ce souverain maître a jugé que c'était un sujet digne de ses soins et de ses remèdes, de guérir toutes les maladies des hommes dans leur source : *Ut causa omnium morborum curaretur, id est superbia, descendit et humilis factus est Filius* Dei. Il n'est pas seulement venu dans le monde, mais il y est descendu dans un état d'abaissement et d'humilité.

Dans les autres péchés, les pécheurs s'éloignent de Dieu, comme pour marquer que, s'ils l'offensent, ils ne laissent pas de le craindre : l'orgueil seul semble vouloir s'élever jusqu'à Dieu, mais pour le braver, pour lui insulter. Quelle insolence ! Dieu lui résiste, Dieu le combat, Dieu prend plaisir à le détruire : *Superbis resistit.* Quel malheur d'avoir tout le pouvoir d'un Dieu sur les bras, de l'avoir d'une manière particulière pour ennemi ! L'orgueilleux, en s'élevant et paraissant par-là s'approcher de Dieu, s'en éloigne ; l'humble, en s'abaissant et paraissant s'en éloigner, s'en approche : *Humilia respicit, et alta à longè cognoscit.*

[De l'humilité]. — Bien que la foi soit la première des vertus théologales, le commencement de la piété chrétienne, la pierre fondamentale de l'édifice spirituel et la porte par où l'on entre dans l'Eglise, néanmoins, comme le remarque S. Thomas, et après lui toute l'Ecole, elle a besoin du secours d'une autre vertu qui lui prépare le cœur de l'homme et qui lui en ouvre l'entrée. Aussi, avant que la foi subsiste dans un cœur, il faut le purger de toutes les mauvaises dispositions, et y en mettre de bonnes : de même que, quand on veut bâtir une maison, il faut ouvrir la terre avant de poser les fondements. Or, c'est l'office de l'humilité : c'est elle qui abat les montagnes, qui aplanit les collines, qui ôte tous les obstacles et tous les empêchements qui boucheraient le chemin à l'Evangile ; c'est elle qui nous apprend que, pour renaître dans les eaux vivifiantes du Baptême, il faut devenir petit. N'est-ce pas elle qui aveugle notre entendement, et éteint toutes leurs lumières naturelles, afin de les captiver sous le joug de la foi ? *In captivitatem redigens omnem intellectum.* (II Cor. x).

C'est avec raison que S. Augustin et tous les docteurs nous assurent

que l'humilité, telle que nous l'avons définie, est la vertu propre du christianisme dont les païens ont même ignoré le nom, et que nulle autre religion n'a connue ni pratiquée, quoique les philosophes aient parlé et même donné des préceptes très-utiles sur toutes les autres vertus morales. Ce n'est pas qu'ils n'aient blâmé l'ambition, le faste et l'orgueil, et qu'ils n'aient loué cette modération dans le désir de l'honneur, des louanges et de la gloire, qu'ils ont appelée du nom de modestie; mais nul d'entre eux n'a fait une vertu du mépris de soi-même, de la fuite de l'honneur, de l'amour et de la recherche du mépris; au contraire, le désir de la gloire, qu'ils avaient pour but de toutes leurs actions, a corrompu leurs autres vertus; et c'est en ce sens que S. Augustin les appelle des vices ou de fausses vertus, *inflatæ virtutes*.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Ce que c'est que s'humilier]. — S'humilier, c'est faire réflexion sur ses défauts, et l'on est tout plein de ses bonnes qualités; s'humilier, c'est fuir les grandeurs et l'estime des hommes, et on les cherche et on les poursuit; s'humilier, c'est avoir du mépris pour soi-même, et les plus méprisables croient valoir beaucoup, font tout ce qu'ils peuvent pour faire connaître leur mérite, qui souvent n'est que dans leur imagination. S'humilier, c'est se présenter devant Dieu convaincu de ses misères, pénétré de sa bassesse, accablé et gémissant sous le poids de ses iniquités. Or, dans quelle disposition les gens du monde se présentent-ils devant Dieu pour le prier? Ils ont bonne opinion d'eux-mêmes; leurs bonnes qualités leur sont présentes; ils ont grand soin de se cacher leurs défauts; quelquefois même ils poussent leur extravagance jusqu'à s'imaginer qu'ils en sont exempts. La présence de Dieu même, la majesté de ses autels ne dissipera point ces sentiments d'orgueil, tant ils ont jeté de profondes racines! Quelle disposition pour paraître devant Dieu, que d'avoir un cœur superbe! Y a-t-il beaucoup de gens dans le monde qui s'estiment les derniers de tous, qui cèdent sans peine à ceux qui leur sont préférés, qui traitent avec douceur et avec bonté ceux qui sont au-dessous d'eux, qui regardent leur élévation comme un poids, qui soient convaincus que plus on est

élevé plus on a de comptes à rendre et d'obligations à remplir; qui sachent que l'on n'est au-dessus des autres que pour les protéger et les secourir dans leurs besoins ? Il faut le confesser, quelque triste que soit cet aveu, le précepte qui nous oblige à nous humilier n'est point connu dans le monde.

Quand nous serons convaincus que le nom de chrétien est au-dessus de tous les autres, nous apercevrons bientôt l'injustice de notre orgueil, et le peu de fondement que nous avons de nous estimer plus que nos frères. Ceux à qui nous nous préférons ont aussi bien que nous la qualité de chrétien. Ce qui nous enfle est-il assez considérable pour nous donner lieu de nous placer au-dessus de ceux qui nous égalent en ce que nous avons de plus noble et de plus relevé ? Combien de fois même arrivera-t-il que ceux qui sont au dernier rang nous seront supérieurs en réalité, parce qu'ils auront plus de vertu, et qu'ils porteront à meilleur titre que nous la qualité de chrétien ? Juger du vrai mérite et de l'élévation solide par rapport à la vertu, voilà le seul moyen d'en bien juger. Qui est celui qui a le plus de vertu ? qui est le plus agréable à Dieu ? qui pratique avec plus de fidélité toutes les règles auxquelles nous sommes obligés de nous soumettre pour soutenir le nom de chrétiens ? (**Lambert,** *Homél.* 75).

[L'orgueil est partout]. — De tous les péchés qui règnent dans le monde, il n'y en a aucun (et le Saint-Esprit ne veut pas qu'on en excepte un seul), il n'y en a aucun, dis-je, qui n'ait l'orgueil pour principe : *Initium omnis peccati superbia.* De toutes les vertus, il n'y en a point (et S. Bernard ne veut pas que nous en exceptions une seule), il n'y en a point qui n'ait son fondement dans l'humilité, qui en est comme la racine : *Radix omnis virtutis humilitas.* De toutes les passions qui inspirent le péché, il n'y en a point de plus dangereuse, de plus violente, de plus universelle, que celle de s'agrandir, de s'applaudir, de vouloir dominer, être indépendant. De toutes les dispositions à une sainteté solide, il n'y en a point de plus nécessaire, de plus utile, de plus générale, que celle d'un esprit soumis et dépendant, d'un cœur solide et véritablement humble. (**Joly,** 1er *dimanche après l'Epiph*).

[L'humilité attachée au salut]. — C'est une grande obligation que nous avons à Dieu d'avoir fait dépendre notre salut de notre humilité, et non pas de notre élévation. Tout le monde ne peut pas monter ni s'élever ; mais tout le monde peut descendre et s'abaisser. Tous ne sont pas capables de faire de grandes choses pour Dieu, de former de grands desseins pour sa gloire ; mais il n'en est point qui ne puisse s'humilier. Combien en est-il qui ne peuvent pas avoir un don éminent d'oraison ? Mais qui est-ce qui ne peut s'humilier dans l'oraison, et par-là faire beaucoup, en ne faisant, ce semble, rien dans l'oraison ? Je ne puis pas toujours faire tout le bien que je veux, mais je puis m'en humilier devant Dieu, et par-là suppléer au bien que je ne fais pas ; je ne puis toujours prier, toujours jeûner ; mais je puis tou-

jours m'humilier. O humilité ! chemin court, facile, mais sûr pour arriver à peu de frais à une grande sainteté ! Et d'où vient donc que je n'y veux point entrer ? (**Nepveu**, *Réflex. chrét.*)

[Motifs et prix de l'humilité]. — Nous sommes conçus dans le péché ; mais ce qui nous doit plus humilier, ce sont les péchés que nous avons commis. J'ai péché : ah ! le grand sujet d'humiliation pour moi ! J'ai méprisé la Majesté infinie d'un Dieu : ne suis-je pas digne par-là d'un mépris infini ? J'ai péché : j'ai donc mérité l'enfer, je devrais donc être l'objet du mépris et de l'horreur de toutes les créatures, l'opprobre et le jouet des démons : et j'ose m'enorgueillir ! J'ai péché : je suis sûr que j'ai commis plusieurs péchés, et je ne suis pas sûr qu'ils me soient pardonnés ; je ne puis douter que je n'aie mérité l'enfer, mais je ne sais pas si je ne le mérite plus : quoi de plus terrible ! quoi de plus humiliant ! Quel orgueil peut tenir contre cette réflexion ? Le mien, Seigneur, si vous ne m'aidez de vos plus puissantes grâces pour le surmonter. C'est pour cela que j'ai recours à votre miséricorde infinie, qui ne méprise point le pécheur humilié et contrit.

Nous trouvons dans ce que nous sentons en nous-mêmes de grands sujets d'humiliation, de puissants motifs d'humilité. Hélas ! que sentons-nous, que trouvons-nous dans notre propre fond ? Une impuissance absolue pour tout bien, jointe à une forte répugnance et à un penchant très-violent pour tout mal. Il faut que la grâce nous arrache à nous-mêmes pour nous obliger de faire le bien. Quand nous en faisons, que nous en faisons peu ; et encore, ce peu que nous faisons, qu'il est mêlé d'imperfections ! Que de lâcheté, que d'inconstance, que de vues basses et terrestres, que de respects humains, que de retours sur nous-mêmes se glissent dans nos actions même les plus saintes, qui changent souvent le bien en mal, par la manière dont on les fait ! Si nos vertus même et nos bonnes œuvres nous doivent humilier, que sera-ce de nos péchés ?

Les mêmes vertus, sans l'humilité, peuvent bien faire d'honnêtes gens et de bons païens ; mais elles ne sauraient faire de véritables chrétiens. Sans l'humilité, point de christianisme : mais aussi, sans christianisme point d'humilité. Il n'y a qu'un véritable chrétien qui puisse être humble. Les anciens philosophes, qui ont dit de si belles choses sur les autres vertus, ont ignoré jusqu'au nom de celle-ci. C'est pour cela que Jésus-Christ nous a dit que ce n'est que de lui qu'on peut apprendre l'humilité : *Discite à me*. Apprenez de moi à être humbles de cœur. Mais aussi on n'est point véritablement chrétien, quelques autres vertus qu'on puisse avoir, quand on n'est point véritablement humble.

L'humilité est de tous les états et de toutes les conditions. Les grands n'y sont pas moins obligés que les petits. La pratique leur en est plus difficile, mais l'obligation n'en est pas moins grande. Les petits sont souvent humiliés sans être humbles, et les grands voudraient être humbles sans s'humilier. Les grands doivent s'humilier sous la main toute-puissante

de Dieu ; ils doivent reconnaître qu'ils dépendent absolument de lui, que tout leur pouvoir vient de lui, et qu'ils ne doivent l'employer que pour maintenir le sien ; ils doivent se persuader qu'ils ne peuvent que ce qu'ils doivent ; qu'ils sont infiniment plus au-dessous de Dieu que leurs sujets ne sont au-dessous d'eux ; qu'il est leur commun maître ; qu'ils sont seulement ses premiers sujets, et qui doivent être les plus soumis ; qu'il n'y a pas un autre évangile, une autre loi et des autres vérités pour eux que pour leur peuple. Ils doivent s'humilier, dans la pensée qu'il ne leur servira de rien d'être grands, s'ils ne sont grands aux yeux de Dieu, c'est-à-dire très-petits à leurs propres yeux et sincèrement humbles ; que leurs moindres sujets seront un jour plus grands qu'eux s'ils sont plus humbles. Ils doivent s'humilier dans la pensée que leur état est un état d'opposition à la vie et aux états d'un Dieu pauvre et humble, et que par conséquent leur élévation est un grand sujet d'humiliation.

L'orgueil est la source de tous les vices, comme l'humilité est le fondement de toutes les vertus. Un homme est-il orgueilleux ? il est emporté, parce qu'il croit qu'on n'a jamais assez d'égards pour lui. Il est avare : il faut avoir du bien à quelque prix que ce soit ; c'est le moyen sûr de s'élever. Il est vindicatif : il ne peut pardonner la seule apparence du mépris. Il est envieux : il regarde l'élévation d'autrui comme son abaissement. Il est injuste : il croit ne rien devoir à personne, et que tout le monde lui doit. Il est souvent impudique, parce que Dieu, qui humilie l'esprit par le corps, permet qu'il tombe dans des fautes grossières, pour le confondre. Il est insolent : il regarde tout le monde avec dédain, et avec mépris. Il est impitoyable, uniquement occupé de lui-même et de ses intérêts. Quel étrange portrait ! N'est-ce point le nôtre ? (*Le même*).

[Nécessité et avantages]. — Nous ne serons point sauvés si nous ne sommes prédestinés ; nous ne pouvons être prédestinés si nous ne sommes semblables à Jésus-Christ ; nous ne sommes point semblables à Jésus-Christ si nous ne sommes humbles ; mais nous ne pouvons être humbles sans humiliation ; car, comme dit S. Bernard, c'est en vain que vous prétendez acquérir l'humilité par une autre voie que celle de l'humiliation. D'où vient donc que je la fuis avec tant d'horreur ? Hélas ! j'ai beau la fuir, elle me suivra malgré moi ; elle est comme l'ombre, elle suit ceux qui la fuient. Il m'en viendra de la part des créatures, de la part de Dieu, de la part de moi-même. J'en ai un si grand fonds en moi ! Il faudrait me séparer de moi-même pour me garantir de l'humiliation ; puisque je ne la puis pas éviter, pourquoi ne pas tâcher au moins d'en profiter, en l'acceptant sinon avec joie, au moins avec patience ?

La paix est le partage des âmes humbles. Qu'est-ce qui fait nos chagrins et nos inquiétudes ? C'est le plus souvent notre orgueil. On nous blâme, on nous méprise ; on nous égale à l'un, on nous préfère l'autre, on ne nous donne pas ou l'estime ou le rang que nous croyons mériter : c'est

ce qui n'accommode pas notre amour-propre ; c'est ce qui choque notre orgueil ; c'est ce qui trouble notre paix ; c'est ce qui nous jette dans l'abattement et dans de mortelles inquiétudes. Mais une personne véritablement humble est à couvert de tous ces chagrins. Si on la méprise, elle croit qu'on lui rend justice, car elle se méprise elle-même ; si on lui préfère les autres, elle se les préfère à elle-même ; si on ne pense pas à elle, elle est la première à s'oublier. Ainsi, elle a toujours ce qu'elle prétend ; elle trouve toujours sa paix parce qu'elle est toujours contente.

L'humilité, par la fuite des honneurs, nous procure plus d'honneur que nous n'en pouvons désirer. Celui qui s'humiliera sera exalté, dit le Sauveur. Si vous voulez prendre la première place au festin, commencez par prendre la dernière. L'humilité est un chemin si court et si sûr pour arriver à la gloire, que les orgueilleux même semblent prendre ce chemin pour y arriver. S'ils n'ont pas l'humilité, ils la contrefont ; s'ils n'ont pas la vérité de cette vertu, ils tâchent d'en avoir les apparences, persuadés que ce n'est que par-là qu'on acquiert l'estime des hommes. S'ils ont de l'orgueil, ils le cachent, parce qu'ils savent que rien ne les rendrait plus méprisables. Dieu se sert des humbles pour ses plus grands desseins ; il leur confie volontiers le soin de sa gloire, convaincu qu'ils ne voudront ni l'usurper ni même la partager avec lui.

Jamais Jésus-Christ n'a plus glorifié son Père que quand il a été le plus humilié : c'est alors que le Père éternel a déclaré que son Fils était l'objet de sa complaisance. Sommes-nous jamais plus grands et plus glorieux que quand nous approchons de plus près du principe de la grandeur et de la véritable gloire? Sommes-nous donc jamais plus grands et plus glorieux que quand nous sommes humbles et humiliés, et que nous aimons pour l'amour de lui notre humiliation ?

Si nous voulons être parfaits, être saints, soyons humbles et souffrons volontiers l'humiliation. Notre sainteté, et notre perfection consiste dans la ressemblance avec Jésus-Christ, et dans la conformité de cœur et d'esprit avec lui : peut-on être chrétien et en douter ? Et pouvons-nous avoir cette conformité, si nous n'estimons, si nous n'aimons, si nous n'embrassons ce qu'il a estimé, ce qu'il a aimé, ce qu'il a embrassé, c'est-à-dire l'humilité, les mépris et les humiliations ? Sa vie n'a été qu'une pratique perpétuelle d'humilité, qu'une suite continuelle d'humiliations : pouvons-nous donc être semblables à lui et être parfaits, si nous les fuyons avec horreur, si nous les souffrons avec impatience ? Si l'humilité est le fondement de notre perfection, l'amour de Jésus-Christ en est le comble ; pouvons-nous mieux lui témoigner notre amour qu'en souffrant pour l'amour de lui, malgré nos répugnances, toutes les humiliations qui nous arrivent. (**Nepveu**).

[Fausse humilité]. — L'humilité des chrétiens qui s'accusent de plusieurs défauts qu'on sait bien qu'ils n'ont pas, et qu'ils ne croient pas avoir, est

une fausse humilité, puisque, comme nous l'apprend le concile de Trente, la vraie humilité n'est jamais contraire à la vérité. Elle ne consiste pas aussi seulement dans l'aveu que l'homme fait, qu'il tient son être et tous ses biens naturels et surnaturels de la pure bonté de Dieu : pour être véritablement humble, il faut qu'il confesse encore qu'il a l'esprit plein d'erreurs, que ses inclinations sont toutes dépravées, et que, n'étant par sa nature qu'un néant devant Dieu, il est devenu, par sa désobéissance, un néant opposé à Dieu et armé contre son souverain : *Nihilum armatum*, ainsi que parle S. Ambroise. (*Livre intitulé* La fausseté des vertus humaines).

[Injustice de l'orgueil]. — Qu'avez-vous, homme, demanderais-je volontiers d'abord à un orgueilleux, avec l'Apôtre, qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? *Quid habes quod non accepisti ?* Cet ange, le premier de tous les superbes, parce qu'il était le plus parfait de tous les êtres, fut-il excusé de s'en être laissé éblouir ? Ne devait-il pas, au contraire, d'autant plus s'humilier devant Dieu qu'il en avait reçu davantage ? Ainsi, fussiez-vous aussi parfait que lui, où trouveriez-vous de quoi vous glorifier, puisque, de toutes vos perfections, vous n'auriez rien que vous n'eussiez reçu ? Car, de vous-même, que seriez-vous sans lui ? Combien de siècles se sont écoulés avant que vous ayez commencé d'être ! Combien encore d'autres siècles seriez-vous resté dans le néant, non-seulement sans pouvoir vous donner l'être, mais encore sans mériter que le Créateur vous l'eût donné ? Depuis même qu'il vous a produit par un effet de sa toute-puissance, pouvez-vous vous conserver de vous-même, un seul moment, dans la moindre de vos qualités, et ne faut-il pas que la même puissance qui vous a tiré du néant vous préserve d'y retomber ?

Que devez-vous penser de vous-même, et quel sujet d'orgueil pouvez-vous tirer lorsque vous faites réflexion à ce que vous êtes ? A considérer le corps dont vous êtes composé, qu'êtes-vous dans votre origine, et que serez-vous à la fin de vos jours ? Qu'étiez-vous à votre naissance ? que serez-vous à votre mort ? que serez-vous dans le tombeau ? Sont-ce là seulement des idées qu'on puisse se rappeler sans horreur et sans honte ? Mais, sans sortir de l'état où vous êtes, vous regardant aujourd'hui comblé des plus grandes richesses, dans le plus brillant éclat de votre gloire, au plus beau jour de votre âge, au milieu des plus agréables délices, environné d'honneur et chargé de victoires, qui êtes-vous au milieu de tout cela ? Qui est-ce, quelque vigoureux et quelque puissant qu'il soit, qui ne porte dans son sein la corruption et la mort, et combien d'objets ne vous représentent pas chaque jour cette corruption ? (*Attribué à* **Massillon.**)

[Sujet de s'humilier]. — Un homme quelque aventureux qu'il soit, ne sait s'il persévérera jusqu'à la fin, et s'il ne sera pas du nombre des réprouvés ;

dont il est dit dans l'Ecriture qu'il serait bien plus avantageux pour eux de n'être jamais nés. Pensons que non-seulement il doit toujours trembler pour l'avenir, mais encore toujours craindre pour le présent ; que, lorsqu'on s'imagine avoir de la vertu, on n'est pas sûr qu'elle soit véritable, et qu'on ne sait si on est digne d'amour ou de haine ; que telle personne a beau ne montrer à ses yeux que des œuvres d'humilité et de justice, elle ne sait encore si elle est justifiée aux yeux de Dieu ; et, quoiqu'elle se trouve innocente et juste à son propre jugement, elle ne sait cependant si elle n'est point déjà condamnée au jugement de Dieu. Réunissons donc toutes ces idées des misères de l'homme : d'un côté d'être né dans le péché et avoir un penchant au péché, et de l'autre d'être régénéré par la grâce. Se fonder sur quelques mérites qu'on ne connaît pas véritablement ; ignorer si l'on persévérera jusqu'à la fin, et ne savoir comment on sera regardé de Dieu : et après cela voyez si je n'ai pas raison de vous dire que c'est assez pour faire trembler les plus justes et pour s'humilier, en quelque état que ce soit.

Quel est l'esprit de Jésus-Christ, sinon l'humilité ? Il nous l'a dit lui-même. En effet, qu'est-il venu nous apprendre par ses discours, sinon l'humilité ? *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Et que vient-il nous apprendre, demande S. Augustin. Ce n'est point comment il a créé le monde, comment il gouverne et règle l'univers ; mais qu'il s'est humilié, et qu'il faut que nous nous humiliions pour lui. C'est au Père éternel qu'il veut que nous soyons conformes, quand il parle de miséricorde et de charité : *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Quand il s'agit de science et de vérité, c'est au Saint-Esprit qu'il nous renvoie : *Spiritus-Sanctus docebit vos omnem veritatem* ; mais, quand il s'agit de l'humilité, c'est lui-même qui se propose à nous pour exemple et pour modèle. C'est le caractère propre de toute sa doctrine, c'est l'esprit dominant de toute sa vie, c'est l'âme de tous ses exercices. Car, comme il n'avait commencé sa vie que par l'humilité, il ne la continue et ne la finit que par l'humilité. (*Le même*).

[L'homme n'est rien]. — L'homme a beau se cacher et se dissimuler ce qu'il est, il sent bien qu'il n'a que le néant en partage ; et, dans l'orgueil qui le domine, il faut qu'il soit humble malgré lui. La vanité le trompe, il est vrai ; mais il a dans le fond de l'âme des principes d'équité naturelle qui le désabusent. L'amour-propre lui fait des portraits avantageux de lui-même ; mais la conscience, plus hardie et plus fidèle, le représente tel qu'il est. Il sort, du milieu des ténèbres et des nuages que forment ses passions, une lumière importune et secrète, qui lui découvre jusqu'aux plus sombres replis de son âme. Une main invisible lève tous les voiles qu'une présomption artificieuse avait tirés sur ses défauts. Enfin, il ne se connaît pas, mais il ne saurait se méconnaître, et le murmure de mensonge qui le flatte au-dehors ne saurait étouffer la voix de la

vérité qui le condamne et qui l'humilie au-dedans. Ce qui faisait dire autrefois à un prophète que l'humiliation est comme un centre où tout l'homme doit aboutir : *Humiliatio tua in medio tui.*

Il est vrai de dire, avec S. Augustin, qu'encore que l'orgueil et l'humilité soient opposés, ils ont pourtant quelque ressemblance, et que, comme il y a dans l'orgueil un certain poids qui l'abaisse vers la terre, il y a dans l'humilité je ne sais quoi de grand et de magnanime qui élève l'homme au-dessus de lui-même ; avec cette différence pourtant, que l'orgueil cache une véritable bassesse sous une grandeur imaginaire, et que l'humilité renferme une véritable grandeur sous une bassesse qui n'est qu'apparente. L'orgueilleux est une âme basse qui cherche de l'honneur, et qui n'en a point ; qui, ne trouvant en elle que misères, s'agrandit comme elle peut par des larcins de gloire qu'elle fait à Dieu, s'élève contre son souverain, et se sert des bienfaits qu'elle en a reçus pour offenser son bienfaiteur, L'humilité inspire des sentiments tout contraires ; elle fait que les grands adorent la grandeur de Dieu, qu'ils obéissent à la loi de Dieu, qu'ils reconnaissent la gloire de Dieu et les grâces qu'ils ont reçues de sa bonté : en quoi consiste la gloire solide, et la véritable générosité. (**Fléchier**, *pour le jour de la Cène*).

[Pensée de ce que nous avons été]. — Quand un homme sans qualité et sans naissance, mais élevé néanmoins à une haute fortune et comblé de biens et d'honneurs, vient à s'enorgueillir et à s'oublier, le moyen de réprimer son orgueil est de lui remettre devant les yeux l'obscurité et la bassesse de son extraction. « Ne vous enflez point, lui dit-on : on sait qui vous êtes et d'où vous êtes venu. » Cela seul est capable de le confondre et de lui inspirer des sentiments de modestie. Mais si, de plus, par une vue anticipée de l'avenir, on lui marquait ce qui lui doit bientôt arriver, si l'on pouvait lui dire, et lui dire avec assurance : « Prenez garde : quelque grand que vous soyez, vous êtes sur le point de votre ruine ; une disgrâce dont vous êtes menacé, et que vous n'éviterez pas, va vous réduire à n'être plus que ce que vous étiez dans votre première condition : » si, dis-je, on pouvait lui parler ainsi, en sorte qu'on lui fît connaître à lui-même la vérité de ce qu'on lui annonce, cette vue sans doute ferait encore sur lui une forte impression. Pénétré de cette pensée, « Il n'y a plus pour moi de ressource, et je vais périr, » il serait doux et humain ; il ne ferait plus voir dans sa conduite ni arrogance, ni fierté ; cette enflure de cœur que lui causait la prospérité et l'élévation s'abaisserait tout-à-coup. Pourquoi? Parce qu'il n'envisagerait plus sa fortune, si je puis user de cette expression, que comme la hauteur du précipice où il va tomber, et qu'au lieu de s'éblouir de ce qu'il est, il gémirait sur ce qu'il va devenir. Or, c'est justement de cette double vue, de ce que nous avons été et de ce que nous serons, que nous devons nous servir pour nous tenir devant Dieu dans l'humilité et dans la soumission. (**Bourdaloue**, *sur les Cendres*).

[Eloge de l'humilité]. — Une chose se remarque dans la grâce, dont je ne vois nulle trace dans la nature : c'est l'humilité. Si les autres vertus, toutes grandes qu'elles sont, tirent leur origine de la terre où elles ont commencé à naître, celle-ci, toute vile qu'elle paraît, est une pure fille du ciel. C'est une pure créature de Dieu, qui sort uniquement de ses mains, sans qu'elle suppose aucun sujet ni aucune matière dont il se serve pour sa production; et, comme s'il voulait que son extraction fût semblable à son effet, il semble qu'il prenne plaisir à la tirer immédiatement du néant où elle nous réduit. Que dirai-je davantage? C'est un astre nouveau, qui n'a jamais paru aux peuples qu'à la venue et à la suite de Jésus-Christ. L'esprit de l'homme n'en est point du tout coupable : il faut que Dieu le lui ôte, et qu'il donne le sien, s'il veut qu'il s'abaisse et qu'il retourne à la poussière dont il est sorti ; et, si l'Evangile nous apprend qu'il nous est impossible de nous faire plus grands que nous ne sommes et d'ajouter une coudée à notre taille, je puis dire qu'il nous est encore plus impossible par nous-mêmes de nous faire petits et de nous humilier. (*Vie du cardinal de Berulle*, III, 10).

[Nous ne sommes rien]. — C'est bien s'aveugler, dit l'Apôtre, que de se croire quelque chose : *Si quis existimat se aliquid esse, ipse se seducit.* Remarquez que l'Apôtre ne dit pas : Celui-là est dans l'erreur qui s'imagine être grand, être spirituel, être sage ; mais celui-là est dans l'erreur qui s'imagine être quelque chose. En effet, nous condamnons nous-mêmes notre aveuglement dès que nous venons à nous estimer : tout prévenus que nous sommes sur notre mérite, nous rougissons quand on le loue devant nous, parce que la louange qu'on nous donne nous découvre notre illusion ; et nous ne sommes si habiles à remarquer ce qui humilie les autres que pour empêcher les autres, s'il se peut, de remarquer ce qui nous humilie nous-mêmes. C'est pour cela que, pour être humbles et modestes, nous n'aurions qu'à regarder nos qualités du même œil dont nous regardons les qualités de notre prochain, et dont notre prochain regarde les nôtres. Vous ne penseriez point et vous ne parleriez point de vous comme vous faites, si vous saviez comment on en pense et comment on en parle, et vous devez juger des sentiments que vos frères ont de vous par les sentiments que vous avez de vos frères. (**Le P. de la Pesse**, *Sermon sur la vanité*).

[Aimer l'humiliation]. — Un disciple de Jésus-Christ ne doit-il pas franchement rejeter tout honneur, et aimer le mépris, pour se conformer à son Maître et à son Sauveur, qui a refusé l'honneur et choisi le mépris : *Sustinuit crucem, confusione contemptâ?* Nous devons tous avoir part à la croix du Fils de Dieu, et pour la satisfaction de nos péchés et pour la conduite et l'assurance de notre prédestination. Or, la croix du Fils de Dieu n'est pas seulement la douleur du corps et la peine sensible, mais encore la

confusion et le mépris. Si donc nous affligeons nos corps par des peines volontaires pour participer aux siennes, ne devons-nous pas aussi aimer et rechercher l'humiliation pour participer à ses humiliations? Mon Sauveur n'a point voulu d'honneur dans le monde, mon Sauveur a souffert tant de confusions pour moi : n'est-il pas juste que je souffre quelque chose de semblable pour lui témoigner ma reconnaissance et mon amour? *Placeo mihi in contumeliis et persecutionibus pro Christo.* (I Cor. XII). Je trouve du plaisir dans ces affronts et dans ces persécutions : *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine* JESU *contumeliam pati.* (Act. V). C'était le sentiment des premiers disciples du Sauveur, qui triomphaient de joie dans ces occasions. **(Le P. Catillon,** *Avent*).

[Nécessaire aux saints]. — Sans l'humilité, les lumières du SAINT-ESPRIT nous aveuglent au lieu de nous éclairer; l'élévation même dans la sainteté ne sert qu'à rendre nos chutes plus honteuses et plus scandaleuses; et, pour me servir de la comparaison du saint abbé Nilus, comme les vents favorables qui remplissent les voiles d'un vaisseau avancent sa perte s'il rencontre des rochers et des bancs cachés sous les flots de la mer, ainsi l'abondance des dons de DIEU et des grâces les plus choisies ne sert qu'à augmenter la perte des âmes qui cachent dans leur cœur une secrète complaisance et un orgueil dangereux, qui se nourrit et s'entretient de ses dons. **(Le P. Texier).**

De même qu'un homme qui grimpe sur une montagne s'éloigne bien du fond du précipice à mesure qu'il avance vers le sommet, mais n'en est pas pour cela moins près de retomber; tout ce qu'il gagne à cet égard, en montant, c'est d'être exposé à une chute plus funeste : ainsi, un saint, bien loin de vivre dans une plus grande sûreté qu'un homme d'une vertu médiocre, au contraire, dit S. Chrysostôme, il craindra encore davantage que celui-ci, parce que, le péril de tomber étant égal pour l'un et pour l'autre, le premier tomberait de plus haut, et se ferait des plaies plus mortelles. **(Le P. de la Colombière).**

[Nos défauts]. — L'humilité doit être, comme l'enseigne S. Augustin, toute fondée sur la vérité. Nous n'avons pas besoin de courir au mensonge pour nous humilier, ni de nous imputer des défauts et des bassesses que nous n'avons pas. On se relève facilement de ces défauts qui nous sont faussement attribués : il n'y a que la vérité qui nous puisse humilier effectivement. Et c'est pourquoi David disait à DIEU qu'il l'avait humilié par sa vérité : *Et in veritate tuâ humiliâsti me.* Pour nous humilier donc solidement, il n'y a qu'à nous demander qui nous sommes, et à nous répondre à nous-mêmes sans nous flatter et sans nous laisser séduire par les flatteries des autres. On est humble quand on n'aime ni à se tromper soi-même ni à tromper les autres, quand on ne veut point profiter de leur

illusion, et que l'on reconnaît ce que l'on est ou ce que l'on n'est pas. (*Essais de morale*).

[Exemple de Notre-Seigneur]. — L'apôtre S. Pierre, qui nous commande de nous humilier sous la puissante main de Dieu, pouvait changer en quelque manière la forme et le motif de son commandement, pour nous exhorter à nous humilier sous la faiblesse et sous les abaissements d'un Dieu humilié. C'est pourquoi S. Ambroise appelle Jésus-Christ, en cet état, *Principium humilitatis Christus :* pour dire non-seulement qu'il est venu pratiquer et enseigner cette vertu, qui était auparavant inconnue dans le monde, mais encore qu'il impose aux chrétiens de très-pressantes obligations et qu'il leur présente des motifs très-efficaces pour leur persuader la pratique de l'humilité, et pour leur faire condamner l'orgueil du monde. (**Biroat**).

[Se faire petit devant Dieu]. — Vous le savez, et vous ne le voyez tous les jours que trop par votre propre expérience : dans tous les états du monde, chacun aspire à la grandeur, et fait tous ses efforts pour s'élever toujours, et pour monter plus haut qu'il n'est, passant ainsi toute sa vie en poursuites, en désirs et en desseins de s'avancer. Voilà ce que vous savez et ce que vous voyez dans le monde. Mais faites état que le Fils de Dieu vous dit aujourd'hui par ma bouche : *Non ità erit inter vos :* il n'en ira pas ainsi parmi vous ; je vous destine à être grands de la véritable grandeur dans le ciel ; mais, pour arriver à cette hauteur, il faut descendre ; pour acquérir cette grandeur, il faut être petit. Petit devant Dieu, en lui rendant hommage de cet être que vous tenez de lui, et en vous abîmant, en présence de sa divine Majesté, dans le centre de votre néant. Petit devant les hommes, en rendant régulièrement à chacun ce que vous lui devez. Petit dans vos pensées, en concevant une fort basse estime de vous-même, en vue de vos imperfections et de vos misères. Petit dans votre cœur, en aimant et en demandant à Dieu l'humilité et le mépris de toutes les grandeurs du monde, qui ne sont qu'enflure et que vanité. Petit enfin dans l'action, en vous abaissant volontairement par les humiliations chrétiennes, visitant les pauvres, servant les malades, et descendant jusqu'au fond des cachots, pour consoler les prisonniers. (**Maimbourg**, *mercredi de Carême*).

[L'humilité dans un pénitent]. — Il n'est point de disposition plus nécessaire à un pénitent que l'humilité. Seigneur, dit le prophète, vous ne mépriserez pas un cœur humilié : *Cor humiliatum non despicies.* Ce n'est qu'en s'humiliant profondément devant cette majesté infinie et redoutable de Dieu qu'on désarme sa justice. Nous devons être prosternés contre terre, comme courbés sous le pesant fardeau de nos crimes, et n'osant lever les yeux vers le ciel, quand nous nous approchons du tribunal de la Péni-

tence ; si nos corps ne sont pas dans cette posture humiliée et abattue, que notre âme y soit intérieurement, comme celle du prophète : *Adhæsit pavimento anima mea.* Ce n'était pas son corps qui était abattu et prosterné sur le pavé du temple ; c'était son cœur, c'était son esprit. Cependant, où sont les pénitents véritablement humiliés du souvenir de leurs fautes? Combien en voit-on qui portent le luxe et la vanité jusqu'aux pieds des tribunaux où l'on ne devrait voir que les larmes et les cendres de la pénitence ! On ne s'humilie que de certaines fautes, on ne rougit que de certaines faiblesses : comme si tout ce qui est péché mortel ne devrait pas couvrir le pénitent de confusion.

L'humilité est une vertu générale, qui a part à toutes les autres vertus, et sans laquelle elles ne sont que l'ombre et le fantôme de ce qu'elles paraissent. C'est l'humilité qui captive l'entendement sous le joug de la foi, et qui l'empêche de s'égarer dans ces raisonnements vains et curieux qui conduisent ordinairement les âmes à l'infidélité. C'est elle qui tient l'âme dans ce juste équilibre d'espérance et de crainte qui lui donne une sage confiance, en l'éloignant d'une présomption téméraire. C'est elle qui, découvrant à l'homme ses infirmités et ses vices, le néant et la fragilité des grandeurs périssables, le remplit d'une sainte ambition pour s'élever au-dessus du monde et ne chercher que Dieu. C'est elle qui, bannissant de la société ces dissensions que l'orgueil excite toujours entre les superbes, entretient l'union que nous devons avoir avec nos frères, et fait que nous opérons l'ouvrage de notre salut avec crainte et tremblement.

Il semble que la puissance infinie de Dieu ne se plaise qu'à travailler sur le néant. Cet artisan merveilleux ne veut point de matière pour opérer ses plus parfaits ouvrages. Cette parole éternelle, à qui tous les êtres créés obéissent, qui se fait entendre à eux par la voix qui les produit, et qui appelle *les choses qui ne sont point comme celles qui sont*, après avoir tiré du néant toutes les créatures de l'univers, fait sortir d'un second néant, où l'humilité réduit l'homme chrétien, toutes les merveilles de la grâce. Voulez-vous attirer les regards de Dieu sur vous? Soyez en quelque sorte comme si vous n'étiez point, aux yeux des hommes et aux vôtres ; ensevelissez-vous, détruisez-vous, anéantissez-vous devant cette grandeur suprême, par les sentiments d'une humilité profonde ; considérez-vous comme un ver de terre, l'abjection du peuple et l'opprobre des hommes. C'est dans cet état d'anéantissement, de destruction et d'oubli de vous-même que Dieu jettera les yeux sur vous. J'ai reconnu par une heureuse expérience, dit S. Bernard, que, pour faire de prompts et de grands progrès dans la vertu, il fallait marcher humblement devant le Seigneur, et lui présenter sans cesse le sacrifice de justice dont parle le prophète, en nous offrant à sa divine Majesté comme des victimes anéanties et détruites par l'humilité. (*Essais de sermons pour l'Avent*).

[Ce que c'est que l'humilité]. — Qu'est-ce que l'humilité, sinon une distinction

que l'homme fait dans soi-même de ce qui est de Dieu et de ce qui n'en est pas? qu'une déclaration par laquelle il se désavoue l'auteur de sa grandeur, et ne lui donne point d'autre principe que Dieu même? qu'une justice qu'il se fait, en rendant à Dieu ce qui n'est parti que de lui seul? Peut-il perdre plus glorieusement le titre d'ouvrier de ses perfections qu'en devenant l'ouvrage de Dieu? Ce sentiment où il est de sa bassesse, et cet aveu de son impuissance, engage Dieu à faire tout pour lui. C'est cette vertu qui établit cet avantageux commerce où Dieu donne plus à l'homme à proportion que l'homme s'attribue moins; c'est par le ministère de l'humilité que Dieu tient compte aux hommes de ce qu'il a fait pour eux, qu'il reçoit les dons qu'ils tiennent de lui comme des présents qu'ils lui font. Ne nous figurons pas que toutes les autres vertus apportent à l'homme les mêmes avantages : elles lui deviennent pernicieuses, si l'humilité ne les accompagne; elles lui sont plutôt autant de piéges et d'occasions de chute que des moyens pour s'élever. C'est à cette vertu de leur donner tout leur éclat : sans cela, elles ne sont qu'une vaine superficie dont l'homme se pare, et, si elles s'attirent quelques louanges, elles les surprennent et ne les méritent pas.

L'humilité est une vertu bien délicate, et qui nous échappe aisément. Nous ne la possédons pas plus tôt, que nous sommes en danger de la perdre. Il nous coûte plus de soins pour la conserver que pour l'acquérir; et, soit que nous ne l'ayons ou que nous l'ayons pas, il faut toujours combattre pour la posséder, puisqu'il faut la posséder comme si nous ne la possédions pas. Il n'est pas moins dangereux à l'homme de savoir que l'amour-propre est détruit chez lui, que de le sentir et le nourrir dans son cœur. C'est un ennemi qui n'est jamais bien défait si nous ne nous dérobons la connaissance de sa défaite, et qui nous vaincra toujours à moins que nous ne soyons persuadés qu'il nous ait vaincus.

Comme l'humilité élève l'homme en lui cachant sa grandeur, elle l'abaisse en lui montrant son néant; elle lui découvre l'infirmité de sa nature, l'injustice de ses prétentions, la bassesse de ses mouvements, le désordre universel qui est dans toutes les parties de son âme. Il ne se flatte plus, il se regarde dans lui-même, et non pas dans les autres, qui le trompaient; il étudie ses faiblesses; il recherche, dans celles qu'il connaît, celles qu'il ignore; enfin, il trouve que la source de tous ses maux est l'homme. Cette vertu, qui donne le prix aux autres, ôte le masque à l'hypocrisie, restitue à la vertu ce qui lui est dû, rend à la fortune ce qui est à elle, dépouille ses actions de toutes ces circonstances favorables qui sont hors d'elle, et, les montrant à l'homme dans leur principe, lui en découvre toute la difformité. (*Pièce d'éloquence présentée à l'Académie Française* en 1679).

[Jésus notre modèle]. — *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur : comme si, par ces

paroles qui dans leur simplicité renferment cependant une doctrine bien élevée, il voulait nous dire : — J'ai créé le ciel et la terre; toute la nature obéit à mes lois. Vous m'avez vu délier la langue des muets, faire entendre les sourds, éclairer les aveugles; vous m'avez vu guérir des paralytiques et ressusciter des morts. Mais ce ne sont point ces miracles que je veux vous apprendre. Vous en saurez assez en pratiquant l'humilité dont je vous montre l'exemple, si vous m'imitez dans l'anéantissement où j'ai paru lorsque [je me suis chargé de vos infirmités ; vous deviendrez plus grands et plus dignes de moi, et cet abaissement volontaire sera le comble de votre élévation. Quoi donc ! Seigneur, s'écrie là-dessus S. Augustin, tous ces trésors inépuisables de la science et de la sagesse, qui sont renfermés en vous comme dans leur source et dans leur origine, se réduisent-ils à nous apprendre, comme une chose bien élevée, que vous êtes doux et humble de cœur? L'humilité n'est point si excellente et si grande, que vous n'eussiez jamais pu nous en instruire, si, étant grand comme vous êtes, vous ne vous fussiez vous-même rendu petit et humble.

C'est l'idée que nous en donne S. Ambroise, lorsque, pour exprimer la dignité de cette vertu, il dit qu'il n'est rien de plus sublime que l'humilité, qui, comme si elle était au-dessus de toutes choses, ne sait ce que c'est que s'élever. En effet, son néant est une source inépuisable de grandeur, et les saints les plus illustres ne se sont enrichis que des biens que l'humilité leur a dispensés. Un simple pêcheur devient-il le prince des Apôtres de Jésus-Christ, et la base de son Evangile ; un Jean-Baptiste mérite-t-il d'être le précurseur du Sauveur du monde, et d'élever sa main sur la tête du même Sauveur dont il ne se croit pas digne de dénouer le cordon des souliers : c'est à l'humilité qu'ils en sont redevables ; et ils seraient moins grands s'ils avaient cherché leur grandeur autrement que par son secours. On fait de vains efforts pour acquérir la gloire que l'humilité procure, quand on s'empresse de la chercher. (*Pièce présentée à l'Académie en 1677*).

[Humble en toute condition]. — Ne croyons pas que l'humilité doive toujours se faire voir où l'on voit la misère et le mépris, et ne soyons point assez injustes pour vouloir lui défendre l'entrée des palais des princes et des grands de la terre. Il est vrai que c'est rarement qu'elle paraît dans ces lieux, où l'orgueil, son ennemi, triomphe si souvent ; mais elle n'en est pas cependant tout-à-fait bannie; et, comme quelquefois le cœur de l'homme conserve sa vanité et son ambition au milieu des injures, des mépris et des opprobres, de même l'humilité peut aussi ne rien perdre de sa perfection, bien qu'elle soit couverte de pourpre et que la gloire qui l'environne la cache à notre vue. Ainsi, dans quelque état que l'on soit, ne point s'élever par la considération des avantages que l'on possède ; s'estimer toujours le moins digne et le plus imparfait ; louer les perfections que l'on voit dans les autres ; ne point mépriser leurs défauts pour se

faire de-là un sujet de vaine gloire; se croire un serviteur inutile, lors même que l'on travaille avec le plus de succès ; enfin, ne rien rapporter à sa propre force, et tout attribuer à DIEU seul ; c'est en quoi consiste cette véritable humilité dont nous parlons, et que le Sauveur nous a enseignée pendant qu'il était sur la terre.

Ce n'est ni le sac d'un pénitent qui fait l'humble, ni la pompe des habits qui fait l'orgueilleux. La vanité peut se cacher sous la bure, et l'humilité se couvrir de la pourpre : l'une et l'autre se trouvent indifféremment dans les cloîtres des religieux et dans le Louvre des rois. La vraie humilité ne serait plus une vertu si rare, si l'abaissement extérieur en était une marque assurée, et celui qui voudrait paraître le plus humble aux yeux des hommes serait toujours le plus grand aux yeux de DIEU. Ce serait avoir un esprit de pharisien que de se former une si basse idée de cette vertu. Tous les chrétiens sont obligés d'être humbles; mais tous les chrétiens ne sont pas obligés de frapper les yeux du monde par de certaines marques sensibles, où l'ignorance fait souvent consister toute l'humilité. La religion chrétienne les aime et les honore véritablement dans ceux qui les pratiquent; mais elle est bien éloignée de croire qu'elles suffisent à leur salut, ni qu'elles soient nécessaires à tous les fidèles.

La philosophie païenne était trop orgueilleuse pour donner à l'humilité le rang qu'elle méritait parmi les vertus : à peine même en connaissait-elle le nom, dont elle ne se servait que pour exprimer la bassesse et l'obscurité. Mais, depuis que la morale de JÉSUS-CHRIST a commencé d'instruire et d'éclairer le monde, cette vertu s'est fait voir dans son lustre et dans tout son éclat; et, après avoir été si longtemps inconnue ou méprisée sur la terre, elle y a enfin paru si glorieuse et si belle, que l'on a vu avec étonnement l'orgueil son ennemi se parer à nos yeux des beautés qu'il empruntait d'elle. En effet, si tant de connaissances admirables dont nous sommes encore aujourd'hui redevables aux lumières qu'ils s'étaient acquises par une étude assidue, semblaient leur permettre d'avoir quelque vanité, les bornes étroites où elles étaient renfermées, tant de choses qui leur échappaient, mille autres dont ils n'avaient pas la force de pénétrer l'obscurité et le secret, devaient sans doute les faire apercevoir de l'excès de leur faiblesse; et l'on peut dire avec justice qu'ils avaient bien moins de raison de s'enorgueillir pour ce qu'ils savaient que de sujet de s'humilier pour ce qui manquait encore à leur science. (*Même recueil*, 1679).

(Se connaître soi-même]. — Il n'est pas étonnant que l'homme, qui connaît si peu sa faiblesse, refuse de s'humilier; mais lorsque, malgré les déguisements que son amour-propre emploie pour le séduire et l'éblouir, il se considère tel qu'il est véritablement, l'humilité n'est plus une vertu pour laquelle il ait de l'aversion. Cette parfaite connaissance de la faiblesse de sa nature et de la bassesse de son origine lui fait reconnaître la nécessité

qu'il a de s'humilier, et la pratique de cette vertu lui en fait admirer l'excellence et le prix. Je ne suis que terre et que poussière, qui devient le jouet des vents, s'écriait le patriarche Abraham. Qui suis-je, disait le prophète-roi, pour avoir mérité que Dieu changeât la simplicité de ma houlette en la majesté du sceptre que je porte aujourd'hui ? Et Salomon avouait qu'il était le plus imparfait de tous les hommes, et qu'il n'avait ni la sagesse ni la science des saints. Qui aurait fait naître tant d'humilité dans le cœur de ces grands hommes, si la connaissance de leur néant n'en avait été la cause, puisqu'ils avaient d'ailleurs assez de sujets de s'enorgueillir ?

Comme celui qui est véritablement humble connaît clairement la vanité des choses, il sait que ce qu'on appelle gloire, autorité, grandeur, puissance et forme, n'est rien de tout cela ; que ce sont des noms que les hommes ont voulu donner aux choses qu'ils croient posséder ; qu'ils cherchent à se tromper eux-mêmes, et qu'ils se trompent en effet, parce qu'ils ne consultent que les sens, qui sont les premiers imposteurs du monde, puisqu'ils ne représentent jamais fidèlement les objets, qu'ils ôtent à l'âme la liberté d'en juger, et qu'ils la remplissent de toutes les fausses idées dont ils sont eux-mêmes frappés. Qu'on montre à cet homme humble tout ce que le monde a de plus pompeux et de plus magnifique ; qu'on étale devant ses yeux tout ce qu'on estime et tout ce qu'on admire dans les rois et dans les conquérants : il n'y voit rien de tout cela, parce qu'il connaît clairement que ce ne sont point des biens véritables, qu'il y a de l'orgueil, de l'ignorance et de la faiblesse à s'y attacher, et que celui qui les possède n'en est ni plus juste ni plus heureux ni plus grand que celui qui ne les a point.

Envisageons l'homme humble dans la prospérité, qui semble plus dangereuse que l'adversité même. C'est alors qu'il donne des exemples d'humilité encore plus rares et plus admirables. Car enfin, n'est-ce pas un prodige de voir un homme insensible à la douceur des louanges les plus justes, incapable de prendre aucune part aux honneurs dont il jouit, et qui, par une profonde méditation de ce qu'il est en effet, combat toutes les fausses impressions que les honneurs, les dignités et la voix de tout le monde lui peuvent donner en faveur de lui-même ? En vérité, l'on peut dire que celui qui est humble est d'un ordre supérieur à ceux du reste du monde, dont les connaissances n'ont rien d'assuré, rien de solide, rien de digne de ce qu'ils sont, et dont les désirs se bornent à des choses basses, inutiles, et mortelles comme leurs corps.

Les personnes spirituelles et éclairées savent, avec S. Jérôme, qu'il y en a beaucoup qui embrassent l'ombre de l'humilité, mais peu qui embrassent l'humilité même. Elles n'ignorent pas qu'il est aisé de marcher la tête penchée et les yeux baissés, de prendre un ton de voix humble, de soupirer de temps en temps, et de s'appeler un pécheur et un misérable. Ils ne s'arrêtent point à quelques paroles, à quelques actions en particulier. Ce

n'est ni le sac ni la cendre, ni le genre de vie le plus propre à l'humilité, qui les persuadent : ils regardent toute la conduite de la vie de l'homme ; et, quoiqu'ils sachent bien que c'est à Dieu qu'ils en doivent réserver le jugement, ils sont néanmoins persuadés que Dieu nous a laissé des règles sur lesquelles nous pouvons raisonnablement raisonner des choses. Ainsi, quand ils verront ces faux humbles préférer toujours leurs sentiments à ceux des autres, se former un préjugé de leurs opinions, sans vouloir écouter celles qu'on leur propose, quelque raisonnables qu'elles puissent être, rechercher en apparence le mépris, et ne le pouvoir souffrir quand il se présente, désirer qu'on les loue sans sujet, et témoigner de la peine des louanges les plus justes qu'on donne aux autres ; ne rien faire que pour leur propre gloire, lorsqu'ils font profession de ne travailler que pour la gloire de Dieu ; vouloir que les hommes ne s'attachent qu'à eux seuls, lorsqu'ils veulent paraître détachés entièrement des hommes : on ne manquera pas de faire réflexion que ce ne sont point là des marques d'une humilité véritable, qui ne saurait être sans la charité, laquelle ne fait jamais rien contre la justice chrétienne ni contre l'équité naturelle. (*Le même*, 1679).

[Humilité extérieure]. — Un homme véritablement humble ne se contente pas de cette humilité qui est toute renfermée au-dedans, sur laquelle se reposent tant de chrétiens abusés, qui, rougissant en secret de leurs défauts et de leurs misères, se permettent tout le luxe et tout l'éclat de la vanité : semblables à Saül, qui aurait souffert, disait-il, les reproches du prophète en particulier, pourvu qu'il l'eût honoré devant les hommes. La conduite de l'humble, son vêtement, son entretien, tout son extérieur, ne doit respirer que l'humilité et le mépris de lui-même. C'est le désir ardent de pratiquer les œuvres extérieures de l'humilité qui lui fait regarder les emplois extérieurs les plus obscurs comme les plus précieux, et qui le porte avec joie à rendre toute sorte de services les plus abjects, non-seulement aux plus considérables, mais aussi aux moindres personnes. Instruisez-vous par cette conduite, mondains superbes, qui réduisez l'obligation indispensable de renoncer aux vanités et aux pompes du siècle à d'inutiles réflexions sur le néant du monde dont votre amour-propre se repaît et s'abuse, pour n'être pas troublés dans la possession paisible de cet éclat extérieur qui vous éblouit et qui vous enchante. Car enfin, sous ombre que c'est principalement par l'esprit et par le cœur que nous devons plaire à Dieu, faire consister l'humilité chrétienne dans une conviction secrète de la vanité du monde en général, dans des sentiments humbles, qui n'éclatent aucunement au-dehors, c'est une illusion grossière. (*Ibidem*).

[De la réputation]. — Il faut avoir soin de sa réputation : l'humilité, toute modeste qu'elle est, ne le défend pas. Il est vrai qu'elle la mépriserait, si elle n'était pas nécessaire à la charité ; mais, comme elle est un

des principaux fondements de la société humaine, et que sans elle nous sommes non-seulement inutiles au public mais encore pernicieux, par le scandale qu'il en peut recevoir, la charité nous oblige de la conserver, et l'humilité permet que nous en ayons soin. Mais une trop grande délicatesse sur sa réputation, une sensibilité trop vive et une excessive crainte de la perdre, fait sentir aux autres une grande défiance que l'on a de son mérite et de sa vertu, qui en est le fondement. Ceux qui ont l'âme solidement humble méprisent ce flux de paroles dont la médisance remplit le monde. Mais ceux qui se sentent faibles s'inquiètent de tout ce qu'on leur dit. (*Dictionn. moral*).

[Fausse humilité]. — Il y en a plusieurs qui ont une apparence d'humilité, mais qui n'en ont ni la vérité ni l'esprit. Ils la produisent au-dehors, mais ils la combattent au-dedans ; ils en font une vaine ostentation, mais ils y renoncent en effet, L'humilité, pour être vraie, doit être éloignée de tout déguisement, et trouver une âme sincère. Il y a des gens qui observent avec une inquiète impatience ce que l'on dit et ce que l'on pense d'eux, qui sont souples à l'égard des personnes utiles à leurs intérêts, fiers et insupportables à l'égard des autres ; ils s'humilient devant ceux dont ils ont affaire, ils se font craindre et servir par ceux qui ont affaire d'eux ; ils cèdent à ceux au-dessous desquels ils pourraient être placés, mais ils sont jaloux de conserver leur rang avec leurs égaux. Ne vous étonnez pas si tantôt ils s'échauffent et tantôt s'apaisent.., Leur orgueil, qui est en eux une seconde nature, imite cette nature, que les philosophes regardent comme le principe du mouvement et du repos de tous les êtres. C'est cette passion cachée, mais dominante, qui excite ces tempêtes et qui les apaise, qui remue les autres passions et qui les calme.

Tels sont les prétendus dévots, gens pleins d'eux-mêmes, entêtés et enivrés de leurs mérites ; gens qui croient qu'il n'y a de bien que celui qu'ils font, de vertus que celles qu'ils pratiquent, de piété que celle à laquelle ils s'attachent ; gens honnêtes quand on ne les aigrit pas, doux et patients quand ils ne souffrent rien, modérés quand on leur cède, affables quand on les honore. Leur fait-on du mal, ils se soulèvent sans miséricorde ; les humilie-t-on, ils s'abandonnent aux plus cruelles vengeances ; leur rend-on quelque mauvais service, ils en conservent un éternel souvenir, et emportés d'un zèle amer, ils n'épargnent rien pour réussir dans leur pieuse haine ; plus attachés à leurs intérêts qu'à celui du prochain, et à leur gloire qu'à celle de Dieu, ils sacrifient leurs frères à leurs passions.

Si vous vous considérez vous-même sans déguisement, selon les règles de la vérité, je ne doute point que vous ne vous regardiez devant Dieu comme un objet digne de mépris ; mais je doute fort que vous souffriez encore tranquillement d'être méprisé des autres. Vous êtes humble dans l'esprit, mais vous ne l'êtes pas dans le cœur : car, si vous étiez dans cette

disposition, vous souhaiteriez, autant que la chose dépend de vous, que tout le monde portât de vous le même jugement que vous en portez vous-même. Je dis « autant que la chose dépend de vous », parce qu'il serait dangereux aux autres de vous mépriser, quoiqu'il vous fût utile d'aimer ce mépris. Mais si, par un raffinement d'amour-propre, vous retenez au-dedans de vous ce jugement de la vérité, sans vouloir qu'il en paraisse rien au-dehors, qui doute que vous ne vous aimiez plus que la vérité, vous qui avez tant de soin que sa lumière demeure étouffée, de peur qu'elle ne découvre quelque chose où votre réputation soit tant soit peu flétrie? (*Le même*).

[Deux sortes d'humilité]. — S. Bernard, examinant ces paroles du Sauveur, *Discite à me quia mitis sum et humilis corde*, distingue deux sortes d'humilité : une humilité de connaissance et une humilité d'affection; celle-là est dans l'entendement, et celle-ci dans la volonté. L'une consiste à nous faire approfondir notre néant par nos réflexions; l'autre nous porte à fouler aux pieds tout ce qui peut nous élever au-dessus des hommes. La première, nous pouvons aisément l'acquérir sans maître; la faiblesse même qui nous rend difficiles les autres vertus sert à nous rendre habiles en matière d'humilité. Pour devenir humbles de cette manière, nous n'avons qu'à remarquer nos infirmités, notre mortalité, notre dépendance, nos défauts, notre néant : et nous sentons tout cela malgré nous. De sorte que, bien loin de trouver de la peine à être humbles, nous devrions trouver de la peine à être superbes. Etre forcé d'envisager tant de grossières imperfections, et se laisser aller à la vanité, la chose nous paraîtrait impossible si l'expérience ne nous le persuadait. Pour la seconde, nous avions besoin d'un DIEU qui nous l'enseignât. Volontiers nous nous préférons à nos semblables, et nous aimons tout ce qui peut nous faire oublier notre bassesse : honneurs, distinctions, dignités, richesses. C'est peut-être le sentiment de ce que nous sommes qui nous fait désirer un appareil extérieur, lequel cache à nous-mêmes et aux autres les sujets que nous avons de nous mépriser. Or, JÉSUS-CHRIST s'est anéanti lui-même, selon l'expression de l'Apôtre, pour nous faire comprendre que, si nous pouvons faire peu de compte de nous, nous avons encore plus de sujet de regarder avec mépris tout ce qui est hors de nous. L'orgueil ne saurait nous empêcher d'apercevoir notre néant, et l'orgueil nous porte à nous dédommager de notre néant par des choses qui valent encore moins que nous. (Livre intitulé *Remarques sur divers sujets de religion et de morale*).

[Sottise de l'orgueil]. — L'orgueilleux est peut-être celui de tous les vicieux qui raisonne le plus mal. Il tire vanité de ses qualités naturelles, de ses possessions, de son autorité, de sa dignité. N'est-il pas vrai qu'il a pu manquer de tout cela, comme tant d'autres hommes, qui sont en effet privés de tous ces biens ? Son esprit, son fonds, son crédit, sa charge, prouvent

donc qu'il a plus reçu de Dieu ; s'il est redevable à Dieu de plus de choses, c'est qu'il était plus indigne, et il est plus dépendant de son bienfaiteur par un plus grand nombre de dettes, par des dettes plus considérables. De-là il suit qu'il doit aussi lui témoigner plus de reconnaissance, et avoir une plus grande idée de sa bonté, de sa libéralité et de sa puissance. Or, l'orgueil combat directement ces principes et ces conséquences. Le premier de ces mouvements porte l'homme à oublier Dieu, à qui il est débiteur ; et, par cet oubli, il s'engage à offenser Dieu, et à l'offenser même par ses propres bienfaits. Il y a dans ce procédé je ne sais quoi d'insensé et d'insolent, qui doit attirer l'indignation de tout esprit qui y fera quelque attention. (*Le même ouvrage.*)

[Nous avons mérité l'enfer]. — Nous sommes forcés d'avouer que nous avons échappé à l'enfer autant de fois que nous avons passé de moments en état de péché mortel ; que nous sommes à la merci de la justice divine, comme de misérables criminels qu'elle a pu condamner au feu ; que, par nous-mêmes, nous sommes incapables de sortir de l'affreux malheur où le crime nous a précipités ; qu'il n'y a rien en nous qui ne mérite l'indignation de notre juge ; qu'en péchant nous nous sommes rabaissés au-dessous des personnes du monde les plus obscures, qui ont eu le bonheur de conserver la grâce ; que nous sommes devenus de chétifs esclaves de Satan, qui nous aurait mis à la chaîne sans la protection du Seigneur même que nous avons offensé. O le triste objet pour une personne superbe ! Cependant, il faut qu'elle l'envisage tel, et qu'elle convienne de toutes ces vérités pour fléchir la divine clémence qu'elle implore. C'est à quoi peut-être on pense le moins. (*Ibid.*)

[L'orgueil source de peines]. — L'orgueil est de tous les vices, celui qui nous coûte le plus. Examinons-en les mouvements : nous trouverons qu'il est la principale source de nos peines. Il est aisé de le constater par rapport au commerce de la vie. Que de sujets de chagrins n'a-t-on pas à essuyer ? Le caprice, la passion, la légèreté, nous choquent en mille manières ; les événements ne favorisent pas nos intentions ; nos projets y sont traversés par des obstacles imprévus ; nous faisons des épreuves cruelles de l'infidélité des amis, de l'imprudence des confidents, de l'indifférence des patrons. C'est une nécessité de passer de temps en temps des heures bien tristes ; le travail nous fatigue, les affaires nous rebutent ; assez souvent nous ne pouvons pas nous souffrir nous-mêmes. Que l'on cherche la cause de cette délicatesse, qui nous rend si sensibles à tout ce qui nous peut blesser : on la trouvera dans notre vanité ; une personne qui pense chrétiennement sur son néant, qui est pénétrée de l'idée de sa dépendance et de sa misère, ne s'étonne pas des événements qui peuvent troubler son repos. Nous n'avons un sentiment si vif de tout ce qui s'oppose à notre satisfaction que parce que nous nous estimons beaucoup. Il nous semble

que les objets qui nous frappent devraient s'ajuster à nos inclinations et à la situation de notre âme.

L'on peut dire, sans se tromper, que l'orgueil est le vice des ignorants. Il faut avoir bien peu de connaissance pour trouver sa satisfaction dans un bien toujours frivole et souvent très-faux. Cette gloire, dont vous vous nourrissez est-elle fondée sur un véritable mérite ? Si elle est due, est-elle toujours distribuée avec justice ? Ceux de qui vous la recevez ont-ils pénétré jusque dans le fond de votre âme ? et vous, pourriez-vous garantir leur sagesse, leur sincérité, leur droiture ? Etes-vous sûr que l'estime que vous vous flattez qu'on fait de vous n'est point une illusion de votre imagination, toujours disposée à favoriser votre faible ? Ne faites-vous point réflexion que les autres déguisent peut-être leurs sentiments sur votre chapitre, comme vous témoignez aux autres des sentiments que vous n'avez point ? Mais comment pouvez-vous trouver tant de goût dans un honneur qui n'a en effet rien de réel ? Dites-moi ce que vous tenez lorsque vous sentez une si agréable complaisance dans la considération où vous pensez être : vous embrassez une image creuse, qui n'a rien de solide. (*Le même*).

[La vraie humilité]. — Quelle est la véritable humilité du christianisme ? Concevons-le bien, et ne l'oublions jamais : c'est d'être petit à ses yeux, c'est d'être vide de soi-même ; c'est de ne point faire tant de retours sur soi-même ; c'est d'être mort, sinon au sentiment, du moins aux désirs et à la passion de l'honneur ; c'est de recevoir de bonne grâce, et quand DIEU le veut, l'humiliation et le mépris. La vraie humilité du christianisme, c'est d'aimer à être abaissé, à vivre dans l'oubli, dans l'obscurité, et de pratiquer solidement et de bonne foi cette courte mais importante leçon de S. Bernard : *Ama nesciri*. Car voilà ce que la nature ne peut souffrir. On ne pensera plus à moi, on ne parlera plus de moi ; je n'aurai plus que DIEU pour témoin de ma conduite, et les hommes ne sauront plus ni qui je suis ni ce que je fais : et parce que l'humilité même se trouve exposée en certains genres de vie, dont toute la perfection a un air de singularité, la vraie humilité du christianisme, surtout pour les âmes vaines, est souvent de se tenir dans la voie commune, et d'y faire, sans être remarqué, tout le bien qu'on ferait dans une autre route avec plus d'éclat. (**Bourdaloue**, *second Avent*).

[Misère de l'homme]. — Qu'est-ce que l'homme, venant au monde avec cet arrêt sur le front : *Tu es poudre et tu retourneras en poudre ?* Qu'est-ce que l'homme, entrant sur la terre par une voie si humiliante, et en sortant par une porte si funeste et si inévitable? Qu'est-ce que ce limon organisé et animé d'un souffle de vie, qui le soutient, le fait agir et mouvoir pendant une suite de jours qui naissent et meurent comme lui, et qui, après être arrivé à son terme, rend à la terre la triste dépouille de son corps, qu'il a reçu d'elle ? O misérables mortels, qui que vous soyez, rois, pon-

tifes, conquérants, orateurs, philosophes, vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre ! Représentez-vous l'homme au plus haut point de la grandeur et de la gloire ; considérez-le victorieux des nations, sur un char de triomphe, et au milieu de cet appareil dont Rome couronnait ses conquérants ; écrivez ces paroles, au milieu de sa pompe : *Memento, homo, quia pulvis es* ; il vous paraîtra comme une victime couronnée de fleurs qui marche à l'autel de son sacrifice. Après cela, ne fait-il pas beau voir ce misérable ver de terre, ce vil enfant de la pourriture et de la corruption, enflé et bouffi d'orgueil sur le bord de ce tombeau où il finit? c'est le rendez-vous général de tous les enfants d'Adam, condamnés avec leur père infortuné. (**L'Abbé du Jarry,** *pour le jour des Cendres*).

[L'orgueilleux est toujours méprisé]. — Certainement rien n'est plus méprisable, ni en effet plus méprisé, qu'un orgueilleux ; peu de passions qui tiennent plus de la folie. On ne peut se repaître si fort de sa propre estime et de son prétendu mérite, sans un manque visible de vertu et sans quelque dérèglement de raison : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt*, dit l'Apôtre. Ainsi le Seigneur a voulu que l'orgueilleux trouvât son châtiment dans l'orgueil même. On veut être estimé, et par-là même on se rend méprisable ; tandis que de bas sentiments de soi-même sont une preuve d'un vrai mérite, et font honneur à celui qui les a. Nulle passion plus opposée à la fin qu'elle se propose, et au bien imaginaire même dont elle se repaît, que l'orgueil. Elle veut briller, primer, s'élever sans cesse au-dessus des autres : vains efforts, projets frivoles ! Un orgueilleux recherche partout la distinction, et tout concourt à le confondre ; en se fatiguant beaucoup pour rehausser son idée, il se rend la fable de toute une ville, et en particulier la risée des honnêtes gens. Chose étrange ! il n'y a point de vice qui ait moins de fondement dans l'homme, et il n'y en a point qui soit si fort enraciné. Pouvons-nous rentrer dans nous-mêmes sans y trouver beaucoup de quoi nous humilier ? Et c'est au milieu de tous ces sujets d'humiliation qu'on s'élève ! Il n'est personne qui n'ait de l'orgueil ; mais il en est peu qui le connaissent, et encore moins qui l'avouent. On avoue souvent ses autres défauts, on s'en vante même quelquefois ; mais personne n'avoue son orgueil ; on se le cache à soi-même, tant ce vice est humiliant et odieux. Quelle horreur ne doit pas avoir un chétien de ce vice ! Qu'un homme rougisse d'être orgueilleux, quand il pense qu'un Dieu s'est fait humble pour lui. (*Réflex. spir.*).

L'orgueil, qui est justement ce qu'il y a de plus opposé à la condition d'un chrétien, est une enflure qui ne guérit point si elle n'est piquée. Et comme la matière n'en tarit jamais entièrement, il s'y forme incessamment de nouvelles tumeurs, auxquelles, quoi que l'on puisse dire, le remède le plus assuré est celui des humiliations et des contradictions dont la vie est toute remplie. Mais ce qui fait qu'elles sont presque toujours nécessaires, c'est que le mal renaît dans tous les temps et dans tous les

âges, et que, bien loin d'épargner ni la vieillesse ni la vertu, il n'est jamais plus à craindre, que lorsqu'elle est plus parfaite. (**Croiset,** *Réflex. spirit.*)

[De nous-mêmes nous ne pouvons rien]. — Si l'homme fait quelque chose de bien, s'il pratique de bonnes œuvres, s'il s'adonne aux exercices de piété, c'est à Dieu qu'il doit en rapporter toute la gloire, puisque de sa nature il ne peut rien faire de bon, et qu'avec le secours de Dieu il est capable de tout bien. Dieu, dit le concile d'Orange, fait beaucoup de bonnes choses dans l'homme sans que l'homme y contribue ; mais l'homme n'en peut faire aucune qu'avec le secours de Dieu. Ainsi, Dieu se sert de chacun de nous pour produire plusieurs bonnes œuvres que nous ne ferions jamais sans lui, afin que, reconnaissant notre faiblesse et notre impuissance, nous rendions la gloire de tout à celui à qui nous devons tout ce que nous faisons de bien. Gardons-nous bien de nous glorifier d'aucune bonne œuvre ; ne dérobons point à Dieu, ni dans les petites choses ni dans les grandes, l'honneur qui lui appartient. Descendons jusque dans l'abîme de notre néant qui est tout ce que nous avons de nous-mêmes, et rien ne sera capable de nous inspirer de l'orgueil. Jetons les yeux sur le modèle le plus éclatant de la vraie humilité. Souvenons-nous que, cette admirable vertu étant tellement bannie du monde qu'il n'en paraissait aucune trace ni dans les écrits des plus sages philosophes ni dans les mœurs des peuples les plus réglés, le Fils unique de Dieu vint du ciel pour l'apprendre aux hommes, et qu'afin de leur en donner une idée parfaite il s'anéantit sous la forme d'un serviteur, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Ecoutons ce qu'il nous dit, et ce qu'il dit à tous les hommes : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez la paix de vos âmes : c'est-à-dire qu'en suivant l'humilité du Fils de Dieu, en étant humbles de cœur, comme lui, nous vivrons dans une parfaite tranquillité. (**Bellarmin,** *Opuscules*).

[La vraie humilité]. — Pour connaître la véritable humilité et la savoir distinguer de la fausse, il faudrait ouvrir le cœur de l'homme, qu'on ne connaît jamais par l'endroit où le jour le découvre. Ce que l'on voit de lui n'est qu'une figure; il est plus loin, il ne se montre point; il est caché dans son propre abîme : c'est dans cette nuit épaisse qu'il s'échappe à lui-même, aussi bien qu'aux autres. Nous n'avons que la voix de la vérité dans les Ecritures pour le comprendre et pour reconnaître cette véritable humilité, qu'il contrefait si heureusement et qu'il ne pratique presque jamais. Cette vertu d'humilité n'est ni la bassesse ni l'amour de la bassesse, ni le vil sentiment de soi-même ni l'amour de ce sentiment. Pour être humble il ne faudrait avoir que de justes lumières. Ce n'est pas même humilité que d'aimer ce néant où nous nous reconnaissons. L'humilité n'est point

une vertu humaine, et elle n'a été ni pratiquée ni connue avant la venue du Sauveur. Ce mépris des choses du monde, de la grandeur, des richesses, qui a paru avant l'Evangile, n'était qu'une certaine lassitude de l'ambition raffinée, ou tout au plus le sentiment d'un esprit éclairé, et revenu de l'erreur et de la grossièreté du commun des hommes. La véritable humilité a sa source et son origine dans Jésus-Christ. L'orgueil avait fait le péché de l'homme : l'humilité d'un Dieu le devait réparer. (*Discours à l'Académie*, *en* 1679).

Jésus-Christ nous invite à apprendre de lui et à nous rendre ses disciples, parce qu'il n'est pas un maître fâcheux, rude, impatient, superbe, mais qu'il est doux et humble, et que tout le monde peut l'aborder facilement. Il nous invite encore à apprendre de lui, non à créer le ciel et la terre, et à faire comme lui des miracles, mais à être doux et humbles de cœur. Il ne dit pas seulement humbles, mais humbles de cœur. Car il y a une humilité de compliment et d'extérieur, par laquelle on se méprise afin d'être loué et estimé davantage. L'humble de cœur est celui qui connaît sa misère, et qui est persuadé qu'il n'est digne que de la colère de Dieu et du mépris des hommes. Cette humilité produit la douceur : car on souffre tout sans murmure quand on se croit digne de souffrir. Celui-là est vraiment doux et humble qui, en quelque affliction qu'il se trouve, ne cesse point d'aimer Dieu, et, de quelques biens qu'il soit comblé, n'aime jamais que Dieu. Il est aisé de juger que cette disposition établit l'âme dans un repos et une tranquillité que rien ne saurait troubler. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Nous ne saurions éviter l'humiliation]. — Personne dans la vie n'est inaccessible à l'humiliation. Les grands et les petits y sont également sujets, et toute la différence qu'il y a sur ce point entre les hommes, c'est que les uns sont humiliés par leur état, et que les autres se voient humiliés malgré leur état. Il ne faut donc pas espérer qu'on puisse être à couvert des humiliations; le prétendre serait une chimère : Dieu saura toujours nous joindre et nous abattre, en quelque haut rang que nous soyons. Ainsi le saint usage de nos abaissements est le sage parti qu'il faut prendre. Soyons humbles lorsque nous sommes humiliés, et l'humiliation tournera à notre avantage : *Sapientia humiliati exaltabit caput ejus*. (Eccl. xi). L'orgueil dans l'abaissement est peut-être la disposition la plus insupportable aux yeux de Dieu. Et n'est-ce pas pour nous le faire comprendre que, se taisant sur mille crimes dont Pharaon est coupable, il lui reproche amèrement son orgueilleuse indocilité sous le poids humiliant de ses malheurs ? *Usque quò non vis subjici mihi ?* En effet, l'humiliation est souvent le seul remède à nos maux. Dieu nous l'envoie par cette raison, et nous la rejetons. Nous nous raidissons contre sa main salutaire qui nous abaisse : comment n'en serait-il pas irrité ? L'orgueil peut-il aller plus loin que de lutter contre les desseins de sa Providence ? Humilions-nous donc sous ses

coups, parce qu'il est le maître de frapper, quand il le juge à propos. Aimons-les, parce que c'est un père qui nous les porte, et qu'il le fait pour notre bien. Profitons-en, parce que la soumission d'un cœur contrit et humilié est toujours agréable au Seigneur, et qu'il se plaît à relever l'homme après l'avoir abaissé : *Sapientia humiliati exaltabit caput ejus*. **(Ségneri,** *Méditations*).

[La reine des vertus]. — Pourquoi aimons-nous la vanité? Parce qu'en effet l'humilité coûte beaucoup. Aimer, ou du moins souffrir l'abaissement, c'est étouffer tout à la fois les mouvements les plus violents et les plus ordinaires de nos passions. Si nous croyons que l'abaissement où nous sommes nous soit dû, nous ne pourrons pas nous persuader que la gloire qui nous manque nous soit due. Et ainsi, voilà l'envie et la jalousie bannies de notre cœur. Dès-là nous ne serons point non plus sujets aux emportements de la colère et de la vengeance : car on ne peut guère offenser une personne convaincue qu'elle mérite tous les mépris imaginables. S'il faut vaincre tant d'ennemis pour pratiquer l'humilité, en quel sens les gens du monde peuvent-ils dire qu'elle est la vertu des âmes petites et faites pour vivre dans l'obscurité? Quelques soins que nous prenions pour flatter notre vanité, nous ne pouvons nier ce qu'a dit le grand S. Basile, que l'étude et la pratique de l'humilité est la voie la plus sûre pour monter à la gloire : *Optimam dignitatis viam ostendit Dominus nempè humilitatem*. Pourquoi cela? Parce qu'en nous humiliant, par un sentiment sincère de notre bassesse, nous faisons ce qui passe toute la sagesse, toute la force des esprits mondains, de ces esprits qui sont d'autant plus aveugles qu'ils sont plus remplis de leur propre suffisance. (**Le P. de la Pesse**).

[L'humble est heureux]. — Quels chagrins a un ambitieux! Combien de fois un rival l'a-t-il désolé! Combien a-t-il passé de mauvais jours et de mauvaises nuits! A-t-il obtenu ce qu'il souhaite? cette courte joie l'a échauffé et enivré, pendant de petits intervalles; à peine est-elle refroidie que de nouvelles espérances lui ont attiré de nouvelles inquiétudes. Au lieu qu'une âme véritablement humble, s'élevant au-dessus de ces bizarres événements, n'a ni la lâcheté de l'envie, ni l'impétuosité de la colère, ni l'empressement de l'avarice, ni les impatiences du désir, ni le ridicule de l'orgueil. Ne prenez pas garde si cet ambitieux rit, s'il badine, s'il se divertit : ce n'est point une vraie joie; c'est une dissipation turbulente ou une hypocrisie de visage. Ne prenez pas garde, non plus, si cet homme humble tient les yeux baissés dans le silence : c'est un doux et profond recueillement. Content de soi-même, et encore plus de Dieu, il jouit de la paix comme d'un bien promis aux hommes de bonne volonté. Celui-là, dans ses belles maisons, roule ses chagrins et promène son inquiétude, celui-ci, ne fût-il que dans une masure, porte toujours avec soi une con-

science pure et tranquille ; et celui-là, en apparence content, souffre intérieurement mille peines. Celui-ci paraît triste au-dehors ; il jouit cependant d'une paix profonde.

Avoir du mérite sans bonheur, on fait pitié ; avoir du bonheur sans mérite, on fait envie : l'humilité ne fait ni envie ni pitié. Son mérite est solide, et son bonheur assuré. La grandeur d'âme est son caractère, et la tranquillité son ouvrage. Il n'est rien de plus aimable qu'elle. Elle a un mérite que les hommes ne peuvent nier, et un bonheur qu'ils ne sauraient lui ôter. Elle craint plus les caresses et les louanges que les railleries et les reproches, et elle se trouve plus en sûreté parmi les médisants que parmi les flatteurs. Tandis qu'il n'y a eu que des persécutions et des injures à essuyer, les saints sont demeurés dans le monde ; mais, quand ils ont vu qu'on les honorait, plusieurs d'entre eux sont sortis des villes pour mettre en assurance, dans des lieux écartés, leurs timides et modestes vertus. Les railleries et les mépris auraient fortifié leur humilité ; mais ils ont appréhendé que ce qui leur avait coûté tant de peines ne leur fût enlevé par de fragiles approbations, et qu'après avoir obtenu du Ciel la force de se vaincre, ils n'eussent le malheur d'être vaincus par leur propre victoire, et de voir périr leur vertu par les louanges de leur vertu même. (**L'abbé Boileau**, *Pensées choisies*).

[Combien Jésus a aimé l'humilité]. — Le Sauveur, au lieu d'embrasser l'austérité de S. Jean-Baptiste, a mené une vie commune, afin que son exemple pût être suivi de tout le monde ; mais, dans le mépris de soi-même, il ne s'est, pour ainsi dire, prescrit aucunes bornes. On l'a vu comme le dernier des hommes : *Novissimum virorum* (Isaiæ, LIII). Devant sortir d'une famille royale, il disposa tellement les choses, qu'il naquit dans une étable. A peine fut-il né, qu'il témoigna de craindre Hérode. Il avait mille moyens de se soustraire à la haine de ce prince impie : le plus honteux était de fuir pendant les ténèbres, et c'est celui qu'il choisit. De trente-trois années qu'il fut sur la terre, il en passa trente à servir un artisan dans sa boutique, et il ne balança pas à préférer l'amour qu'il avait pour le mépris à tout le bien qu'il aurait pu faire, pendant tout ce temps-là, en prêchant et en enseignant, comme il fit sur la fin de sa vie. Il choisit de toutes les morts la plus ignominieuse, qui fut de mourir attaché à la croix, entre deux voleurs : encore voulut-il que sa mort fût accompagnée de tant d'affronts, de tant d'insultes, de tant d'opprobres, qu'il pût enfin en être rassasié : *Saturabitur opprobriis* (Thren. III). Or, que signifie cette préférence si sensible que le Sauveur a donnée aux humiliations, sur les autres maux qu'il a daigné souffrir ? Il a sans doute voulu nous marquer qu'il haïssait, à la vérité, les commodités de la vie, les plaisirs, pour lesquels les hommes ont tant d'empressement, mais que, pour la gloire et la grandeur mondaine, il l'avait en abomination : *Quod altum est hominibus abominatio est ante* DEUM (**Ségneri**, *Méditations*).

[L'homme véritablement humble]. — Une personne humble arrête ses regards sur toutes les choses qui peuvent le plus l'humilier. Elle se considère par rapport à elle-même; et elle a du plaisir à trouver qu'elle n'est rien. Elle se considère par rapport à ce qu'elle n'est pas : par rapport à Dieu, ce principe suradorable de toutes perfections : et elle disparaît et s'anéantit avec joie devant cette Majesté infinie. Elle se considère par rapport à une infinité de personnes de mérite, qui la passent de beaucoup en perfection : par rapport aux anges, beaucoup plus parfaits que l'homme : et, par cette humiliante comparaison, elle découvre plus clairement et plus vivement ses défauts. Elle ne peut rassasier, ce semble, le désir qu'elle a de connaître sa misère. C'est plutôt une marque de faiblesse que de force d'esprit d'ignorer et de vouloir ignorer les sujets que nous avons de nous humilier, parce qu'il faut, en effet, de la force pour en soutenir la vue : aussi n'y a-t-il que cette rare vertu d'humilité qui puisse nous élever jusque-là. **(Le P. de la Pesse).**

[L'humilité nous cache le bien qui est en nous]. — C'est une adresse, dit S. Bernard, dont la Providence de Dieu se sert pour préserver ses serviteurs des attaques de la vanité : elle les conduit de telle sorte, qu'ils ne peuvent regarder que leurs défauts, et ne font aucunes réflexions sur leurs vertus. Plus ils avancent dans la piété, et moins ils croient y avoir fait des progrès. Le péché aveugle ceux qui le commettent, et fait souvent qu'ils font gloire des choses qui doivent faire horreur à tout le monde ; mais l'on peut dire, et c'est le sentiment de S. Grégoire, que l'humilité nous aveugle d'une manière tout opposée, par un saint et heureux aveuglement, qui fait que des personnes vertueuses s'imaginent ne faire aucun bien, quoique tous ceux qui les connaissent soient édifiés par leur exemple. En voulez-vous un bel exemple, tiré de l'Ecriture-Sainte ? Moïse descendant de la montagne après y avoir conversé quarante jours, les grâces qu'il y avait reçues étaient si abondantes, qu'elles paraissaient même à l'extérieur et rendaient son visage tout rayonnant de lumière ; mais cet éclat lui était inconnu, et ne paraissait qu'aux Israélites. Ils étaient tous en admiration de la splendeur où ils le voyaient, et il ne savait quelle était la cause de leur étonnement et de leur admiration. Il en est de même des personnes véritablement humbles : elles ont des talents merveilleux, elles sont remplies de grâces et de doctrine ; elles sont ornées de toutes sortes de vertus ; mais elles ne laissent pas de se croire très-pauvres et très-imparfaites, parce que l'humilité leur cache toutes ces belles qualités qui ravissent les autres en admiration. (**Fénelon**, *Sermons choisis*).

[Il y a des croix partout.] — Il y a des croix partout, mais l'humilité les adoucit. Il y a les croix des familles ! le vrai humble les porte avec une douce tranquillité. Les croix de la cour : il y est sans brigue. Celles du négoce : il s'y résout à tout, à la perte et au gain, aux banqueroutes et aux bons

succès. Les croix de la pénitence : il les porte sans répugnance. Celles de la Providence sans murmure. Celles de son état sans dégoût. Si l'ambitieux tâche de cacher ses chagrins, ceux qui l'approchent ne les connaissent que trop, par ses inégalités et ses mauvaises humeurs. Il ne peut même, quoi qu'il fasse, se déguiser et se contraindre longtemps. Il ne faut point de questions pour lui faire avouer la vérité ; son dépit et ses variations éclatent. Il voudrait bien n'en pas rendre un témoignage public ; mais l'aveu de son malheureux état lui échappe ; sa vanité le trahit, et il aime trop la gloire pour ne se pas donner celle de la sincérité ! (**L'abbé Boileau,** *Pensées*).

HYPOCRISIE, HYPOCRITE

AVERTISSEMENT.

*Quoique, en parlant de la vraie et de la fausse dévotion, j'aie rapporté les principales espèces de l'une et de l'autre, et ramassé tout ce que j'ai trouvé dans les auteurs sur ce sujet, j'ai jugé à propos de faire un titre particulier de l'*Hypocrisie, *parce qu'elle fournit assez de matière d'elle-même, et que, si je l'eusse jointe avec les autres espèces de la* fausse dévotion, *ce titre aurait été d'une trop longue étendue, et par conséquent disproportionné.*

Ce n'est pas que, en faisant un discours sur la dévotion, on ne puisse y faire entrer ce vice, qui lui est le plus opposé, sans qu'il soit absolument nécessaire de les séparer ; mais, qu'on les joigne ensemble ou qu'on les distingue, il faut bien se donner de garde de décrier la dévotion, de la rendre suspecte, ou d'en faire naître une idée désavantageuse dans l'esprit des auditeurs : car c'est un artifice malin, et assez ordinaire à ceux qui n'ont guère de piété, de faire passer les dévots pour des hypocrites ; de prendre plaisir à les tourner en ridicule, et enfin d'attribuer à la dévotion en général les défauts et les vices de la fausse, afin de la rendre odieuse et d'avoir un prétexte favorable à leur impiété.

Il est encore bon d'avertir que les SS. Pères se sont fort attachés à décrier l'hypocrisie, non que ce vice fût plus commun dans leur siècle que dans le nôtre, mais parce qu'on voyait alors moins de personnes qui eussent honte de se déclarer pour la piété. Je ne sais s'il y a aujourd'hui moins de gens qui s'efforcent d'en avoir la gloire et la réputation, quoiqu'ils n'en aient point la réalité. C'est pourquoi il y a bien sujet de s'élever contre ce vice, propre à ceux qui, n'ayant pas des sentiments orthodoxes, tâchent par ce moyen d'autoriser leurs erreurs.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Après avoir déclaré que, bien loin de vouloir rendre suspecte la véritable dévotion, ou de blâmer les personnes qui en font une profession publique, on prétend seulement en ôter les abus, et avertir, comme fait le Sauveur dans l'Evangile, de se donner de garde des hypocrites qui se couvrent de la peau de la brebis, mais qui au-dedans sont des loups ravisseurs, qui ne tendent qu'à perdre, à séduire et à corrompre les âmes véritablement attachées au culte et au service de Dieu, on peut montrer et étendre ces trois vérités, qui découvrent les artifices et les pernicieux effets de l'hypocrisie.

La première : — C'est un vice qui prend le masque de toutes les vertus sans en avoir aucune véritable, mais qui, au contraire, les corrompt toutes, comme l'induction le peut faire voir. Un avare hypocrite feint d'épargner son bien pour avoir de quoi secourir les pauvres ; un prodigue contrefait le libéral, lorsqu'il veut faire croire qu'il n'est point attaché aux biens de la terre. Un ambitieux est hypocrite lorsqu'il se sert de l'humilité même pour s'élever au rang où il aspire, et veut faire croire qu'il le fuit, en publiant qu'il s'en croit indigne. Un vindicatif veut paraître zélé, et persuader que l'intérêt public l'oblige à arrêter le cours du mal et la témérité d'un insolent par une punition exemplaire, et couvre de ce prétexte son animosité particulière. Ainsi l'hypocrite corrompt toutes les vertus et en fait autant de vices. Ce n'est donc pas seulement en matière de piété et de religion que l'hypocrisie paraît, quoique c'en soit peut-être l'espèce la plus odieuse et la plus criminelle : c'est dans les desseins et dans les actions d'un homme double et dissimulé, qui contrefait toutes les vertus et les détruit par leurs propres armes, comme parle S. Chrysostôme : *Crudeli arte virtutes truncat mucrone virtutum; de remediis creat morbos, sanctitatem vertit in crimen, placationem facit reatum.* D'où il suit qu'il n'y a point de vice plus trompeur, plus séduisant, plus universel, et contre lequel on doive être plus en garde, puisqu'il déguise le crime en sorte de passer pour vertu.

Seconde vérité : — L'hypocrisie se sert de toutes les vertus pour tromper les autres. On peut dire aussi, qu'elle sert à tous les vices et à toutes les passions, pour tromper l'hypocrite même. Elle devient comme l'instrument de toutes les passions et le voile qui les déguise, et qui fait croire à un homme que son envie et sa haine contre un autre sont l'effet

de sa piété et de sa vertu, et qu'il ne le haïrait pas si ce n'était pas un homme vicieux, dont le mauvais exemple est préjudiciable et pernicieux. La haine ou la jalousie le lui représente tout autre qu'il n'est, et le lui déguise pour le lui rendre odieux. Tous les vices et toutes les passions n'ont-ils pas de faux jours ou des endroits par où, quand on les considère, ils nous plaisent dans nous, quoiqu'ils nous soient insupportables dans les autres ? Ainsi, l'hypocrisie leur prête, pour ainsi dire, son voile pour se déguiser à nos yeux et nous séduire les premiers. Les passions nous paraissent agréables sous ce visage emprunté ; ou, si vous voulez, nous fardons nos vices et, trompés les premiers par nos propres déguisements et par nos artifices, il n'est pas surprenant que nous nous appliquions à tromper les autres. De-là vient que l'hypocrisie est en quelque manière l'instrument de tous les autres vices, l'habit et le vêtement dont ils se parent non pour se faire connaître, mais pour se cacher, n'osant paraître sous leur propre forme.

Troisième vérité : — L'hypocrisie, pour cela même, de tous les vices est celui que Dieu et les hommes ont le plus en horreur. Dieu, parce que c'est celui qui est le plus opposé à toutes ses perfections. — 1°. A sa sainteté, parce que, l'hypocrite n'en ayant point, il affecte pourtant d'en faire paraître une extraordinaire. — 2°. A la simplicité de son être, par la duplicité du cœur ; c'est un homme qui, comme parle l'Ecriture, a deux cœurs au-dedans, et deux visages au-dehors : ce qui fait que S. Jérôme l'appelle un monstre composé de deux natures. — 3°. A sa vérité, par un continuel déguisement de ses pensées, de ses desseins et de ses intentions. — 4°. A sa conscience et à sa vue, en tâchant de dérober ses crimes secrets à ces yeux toujours ouverts, et qui pénètrent tous les ressorts du corps humain. L'hypocrite est encore odieux aux hommes ; quand ils reconnaissent qu'ils ont été la dupe d'un imposteur, ils changent leur estime et leur admiration en mépris et en horreur. Pensons enfin que le jugement général, qui se fera à la vue de tout l'univers, sera particulièrement pour découvrir la vraie et la fausse vertu, et rendre à chacun ce qui lui appartient.

II. — L'hypocrite est injuste envers Dieu, envers le prochain, et envers lui-même.

1°. Il est injuste *envers* Dieu, dont il ravit la gloire, bien qu'il ne veut céder à personne. L'hypocrite l'usurpe manifestement en faisant toutes ses actions pour être vu des hommes, afin de s'attirer leur approbation et leurs louanges, comme le Fils de Dieu le reprochait aux pharisiens : *Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.* En suite de quoi Dieu semble prendre plaisir à l'humilier et à le confondre, en le faisant connaître pour ce qu'il est, savoir, pour un hypocrite et pour un imposteur : ce qui l'expose au mépris et à la risée de tout le monde.

2°. L'hypocrite est injuste *envers le prochain*, qu'il abuse et qu'il séduit, et, quoiqu'il soit moins pernicieux que le scandaleux qui le corrompt par son mauvais exemple, il l'entraîne souvent dans l'erreur et dans le vice, par les mauvais sentiments qu'il lui inspire et qu'il cache sous une apparence de vertu, comme le venin est souvent caché sous les fleurs; c'est l'artifice dont se sont servis tous les hérésiarques pour séduire les peuples.

3°. L'hypocrite n'est jamais plus injuste qu'*envers lui-même*, puisque, en gâtant et en corrompant toutes les bonnes œuvres qu'il fait par la mauvaise intention qu'il leur donne, il en perd tout le fruit, et se prive de la récompense qu'il en aurait eue un jour dans le ciel : de manière qu'il a toute la peine de la vertu sans en avoir le mérite, et s'attire la colère et la vengeance de Dieu, au lieu des couronnes qu'il pouvait mériter par les mêmes actions, sans y employer plus de peine, de soin et de travail. Tel est le sort de l'hypocrite.

—

III. — Il y a trois sortes de personnes à qui l'hypocrisie d'autrui peut être préjudiciable. Les uns tirent avantage de l'hypocrisie des autres ; les autres s'affligent et se troublent de l'hypocrisie d'autrui, jusqu'à se décourager dans la pratique de la vertu. Ceux qui prennent avantage de l'hypocrisie d'autrui sont les impies et les libertins ; ceux qui se troublent de l'hypocrisie d'autrui sont les justes et les serviteurs de Dieu; ceux qui se laissent surprendre à l'hypocrisie d'autrui sont les simples et les imprudents dans la voie du salut. Or, on peut détruire l'opinion de ces trois sortes de personnes.

1°. Il faut montrer aux libertins qu'ils n'ont pas droit de se prévaloir de l'hypocrisie d'autrui.

2°. Il faut montrer aux justes qu'ils n'ont pas droit de se scandaliser de l'hypocrisie d'autrui.

3°. Il faut montrer aux simples qu'ils ne sont pas excusables de s'être laissé surprendre à l'hypocrisie d'autrui. (*Pris d'un sermon de* **Bourdaloue**, *pour le Mercredi de la* 3e *semaine du Carême*).

—

IV. — Il y a particulièrement trois désordres dont le Fils de Dieu accuse les pharisiens, et trois esprits qu'il condamne en eux en les taxant d'hypocrisie.

1°. L'esprit d'*intérêt* : car ils ne persuadaient au peuple de faire des oblations à Dieu dans le temple que pour en profiter eux-mêmes. C'est une des premières marques et l'un des principaux effets de l'hypocrisie.

2°. L'esprit d'*orgueil*, parce qu'ils ne cherchaient que les louanges et

les applaudissements des hommes, les premières places dans les festin et dans les assemblées publiques; ils voulaient être honorés, respectés, considérés, comme des gens d'un mérite et d'une vertu extraordinaires.

3°. Un esprit *de dureté,* sans compassion, sans charité pour les autres, en leur imposant des fardeaux insupportables, qu'ils n'eussent pas voulu lever du bout du doigt. (*Tiré du même, Jeudi de la* 3e *sem. du Car.*).

—

V. — 1°. L'hypocrisie sert Dieu en apparence, et l'offense en effet. Ce qui fait dire à S. Augustin : *Simulata æquitas non est æquitas, sed duplex iniquitas, quia iniquitas est et simulatio.*

2°. Il veut tromper tout le monde par une vertu et une piété contrefaite : et il est le premier et le plus dangereusement trompé.

3°. Il ne travaille que pour acquérir de la gloire, et il souffrira une éternelle confusion, qui commence souvent dès cette vie, quand il est reconnu pour ce qu'il est.

—

VI. — L'hypocrisie des pharisiens consistait en trois choses, dont plusieurs chrétiens se trouvent maintenant coupables, et qui nous donne sujet de dire avec un S. Père : *Væ nobis, ad quos pharisæorum vitia transierunt!*

La première, est qu'ils bornaient toute leur vertu et leur piété à la pratique extérieure des préceptes, sans affection et sans aucun mouvement du cœur, sans faire réflexion que les actions de religion qui paraissent au-dehors doivent venir du dedans; autrement ce n'est que grimace et hypocrisie.

La seconde est qu'ils ne se mettaient nullement en peine de purifier leur cœur des mauvais désirs, des pensées et des intentions criminelles, pendant qu'ils avaient un soin exact, et qui allait jusqu'au scrupule, de se purifier des moindres souillures légales. Tels sont aujourd'hui ceux qui feraient conscience d'omettre quelques dévotions qu'ils se sont prescrites, et qui n'en font point de couver dans leur cœur des haines mortelles contre leurs frères.

La troisième, qu'ils ne se portaient à l'observation de la loi que par des motifs d'intérêt, et par les avantages temporels qu'ils en retiraient : ce que font encore plusieurs chrétiens.

—

VII. — On peut tourner le dessein précédent d'une autre manière, comme a fait Maimbourg, Sermon pour le 4e Mercr. de Carême.

1°, La plupart des chrétiens, aujourd'hui, mettent tout leur soin à l'ex-

térieur, comme les Juifs, qui s'arrêtaient aux dehors des cérémonies, ne songeant qu'à se laver extérieurement, et nullement à se purifier dans l'âme, comme la loi le prétendait et le déclarait par ces cérémonies extérieures. C'est ce que font parmi les chrétiens ceux qui ne s'arrêtent qu'aux dehors, et font tout consister en mines, en gestes, en habillements, en discours, en pompe, en appareil, en ornements, en musique, en certain nombre de prières, et en cent autres choses de cette nature, qui d'elles-mêmes sont fort bonnes, mais très-souvent sans âme, parce qu'ils négligent le soin du cœur, selon cette parole du Fils de Dieu : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est a me.* (Matth. xv).

2°. Ces mêmes chrétiens hypocrites font grand scrupule de quelques bagatelles, et n'en font point du tout en des matières d'importance, où il n'y a point de petits péchés : comme les pharisiens disaient au Fils de Dieu : *Quarè discipuli tui transgrediuntur traditiones seniorum ? non enim lavant manus.* Voyez-vous ces hypocrites, qui tiennent pour un grand péché de ne pas se laver les mains, et qui n'en font aucun de ne les avoir pas nettes du bien d'autrui, qu'ils ravissent d'une manière sacrilége sous prétexte de piété.

3°. La plupart de ces chrétiens sont attachés à leurs coutumes, qui souvent sont des abus, et se donnent beaucoup de peine pour ne rien gagner devant Dieu : de sorte qu'après beaucoup d'oraisons, de jeûnes et d'austérités de leur façon, observés par caprice, ils n'en auront jamais de récompense, non plus que les pharisiens.

—

VIII. — Sur le malheur et la vaine prétention des hypocrites.

1°. Ils ont toute la peine de la vertu, sans en avoir ni le mérite ni la récompense devant Dieu ; ils en sont même souvent frustrés devant les hommes.

2°. Ils ne pensent qu'à contenter les hommes, dont l'estime ne les rend ni meilleurs ni plus heureux ; sans se mettre en peine du jugement de Dieu, qui seul peut faire leur perfection et leur bonheur.

3°. Ils ne réussissent pas toujours à tromper les hommes ; car, comme ce qui est feint et contrefait ne peut longtemps imposer à tous les yeux, leur hypocrisie découverte les rend plus confus et plus méprisables.

—

IX. — Sur le génie, et le naturel des hypocrites.

1°. Ils cherchent uniquement l'éclat de la vertu, et négligent d'en avoir la réalité.

2°. Ils rejettent les obligations communes, qui ne les distingueraient pas assez de la foule, et affectent ordinairement la singularité, qui les fait

davantage remarquer : comme nous voyons quelquefois que les comètes et les fausses étoiles ont plus d'éclat que les véritables, quoiqu'elles ne soient que des exhalaisons qui sortent de la terre et qui s'élèvent en haut (1).

3°. Ils n'ont en vue que leurs intérêts ; et, s'ils pratiquent quelques bonnes œuvres, il les gâtent et les corrompent par leur mauvaise intention.

—

X. — Les vices qui accompagnent l'hypocrisie.

1°. Les hypocrites sont fourbes, doubles et imposteurs ; il n'ont d'autre dessein que de tromper les simples et les moins éclairés.

2°. Ils sont superbes, vains et ambitieux, cherchant par les voies honteuses et criminelles d'une fausse piété l'estime des hommes, qu'ils ne pourraient obtenir par un véritable mérite.

Ils sont toujours intéressés, puisque leur but ordinaire est de s'insinuer par-là dans l'esprit des gens de bien qui les aideront à se pousser et à parvenir là où ils tendent.

—

XI. — On peut distinguer deux sortes d'hypocrisie ou de fausse dévotion : L'une, de ceux qui veulent paraître dévots, et qui pour cela se contrefont et trompent les autres ; l'autre, de ceux qui croient être véritablement dévots, et qui ne sont rien moins que cela : et ceux-là se trompent eux-mêmes et sont dans l'illusion. Faisons voir la malice et l'injustice des uns, et l'étrange illusion des autres.

1°. La malice et l'iniquité des hypocrites qui n'ont que le masque et l'apparence de la piété, consiste — 1°. dans la fin qu'ils se proposent, savoir, d'avancer leur fortune, de se mettre en crédit, d'acquérir de la réputation, de donner vogue à l'hérésie ou aux erreurs dont ils sont entêtés, et au parti qu'ils ont embrassé. — 2°. Dans les moyens dont ils se servent. Ils ont toute la peine de la vertu et de la véritable piété sans en avoir le mérite ; ils se contraignent à être réguliers en apparence, au-dehors, et sont des scélérats au-dedans. — 3°. Dans les effets. Ils décrient la dévotion, la rendent suspecte, et sont cause qu'on attribue à la véritable les vices et les fourberies de la fausse.

2°. Il y en a qui sont dans l'illusion, qui croient être dévots sans l'être effectivement : et ce sont — 1°. Ceux qui s'imaginent s'être convertis, pour s'être retirés de grandes débauches, sans faire une pénitence absolument nécessaire, comme de restituer le bien d'autrui, etc.— 2°. Ceux qui, sortis

(1) Cette opinion astronomique est assurément sujette à contestation. Toutefois, malgré les nombreux travaux des astronomes et des physiciens, la science n'est pas parvenue encore à expliquer le singulier phénomène des comètes, dont la queue a eu quelquefois jusqu'à 80 millions de kilomètres de longueur. (*Edit.*)

d'une vie déréglée se contentent de mener une vie molle. — 3°. Ceux qui croient que c'est assez de faire quelques bonnes œuvres, sans mortifier leurs passions : en quoi ils sont dans une manifeste illusion.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin,** *Serm.* 59 *de tempore*, s'élève contre les hypocrites. — Il en parle encore sur la Genèse, contre les Manichéens. — II *de Serm. Domini in monte*, 3, il explique ce que c'est que l'hypocrisie. — *De const. vit. et virt*, il en parle encore plus au long.

S. Grégoire, VIII *Moral.*, ch. 8 de Job, *Numquid vivere potest scirpus absque humore*, parle des effets et des illusions de l'hypocrisie. — *Ibid.* VII, 26, sur ces paroles, *Sicut tela aranearum fiducia ejus* : fausse espérance d'un hypocrite, ses peines sans récompense. — Ch. 28 du même livre, et de plus livre XV, 3, 4 et 5. — Livres XVIII, 7 ; XXXI, 5.

S. Prosper, III *De vitâ contempl.,* 1 : de la dissimulation et de l'hypocrisie.

Origène, Homél. 25 sur le ch. 23 de S. Matthieu, *Væ vobis scribæ et pharisæi qui comeditis, etc.*, dépeint toutes les impostures des hypocrites et tout ce qui regarde ce vice. — Il en parle encore X, 15, sur l'Epître de S. Paul aux Romains.

S. Chrysostôme, sur le ch. 4 de S. Matthieu, *Cùm jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ tristes, etc.*, fait un long discours sur l'hypocrisie, où il représente l'indignité de ce vice, et dit plusieurs belles choses sur ce sujet. — Homél. 7 sur les Actes, il loue la simplicité et la sincérité chrétienne, opposée à la duplicité et à l'hypocrisie.

S. Bernard, Sermon sur S. Benoît, et 4e Sermon sur les Cantiques.

[Livres spirituels]. — **Le P. Caussin,** *Cour sainte*, traité 2, max. 9, parle des différentes dévotions, et de la dévotion hypocrite.

Morale chrétienne sur le Pater, liv. 8, sect. 4, art. 3.

Le P. Nepveu, *Réflexions chrétiennes.*

Le P. Surin, *Dialogues spirituels*, v, 9, où il parle des fausses vertus.

[Les Prédicateurs]. — **Bourdaloue** : contre ceux qui prétendent tirer avantage de l'hypocrisie d'autrui, qui s'en scandalisent, et qui s'y laissent surprendre.

Maimbourg, *Carême*.
Fromentière.
Discours moraux.
De la Volpilière.
Discours chrétiens.
De la Font.

Ont traité ce sujet dans des discours exprès.

Le P. Giroust, Sermon sur la vraie et la fausse piété.

Sermon sur tous les sujets de la morale chrétienne, Avent, Discours sur les caractères de la vraie et de la fausse dévotion, où le premier point est sur l'hypocrisie.

Dictionnaire moral : deux sermons de suite sur l'hypocrisie.

[Recueils]. — **Louis de Grenade**, *Lieux communs*.
Busée, *Panarium*.
Labatha ; Berchorius : *Summa Prædicantium*.
Raynerius de Pisis.

Titulo *Hypocrisis*.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Spes hypocritæ peribit; non ei placebit vecordia sua, et sicut tela aranearum fiducia ejus. Job. VIII, 14.

L'espérance de l'hypocrite périra ; il condamnera lui-même sa folie ; ce qui fait sa confiance n'est qu'une toile d'araignée.

Non veniet in conspectu (DEI) *omnis hypocrita.* Id. XIII, 16.

L'hypocrite n'osera paraître devant les yeux de DIEU.

Congregatio hypocritæ sterilis. Job. XV, 34.

Tout ce qu'amasse l'hypocrite sera sans fruit.

Gaudium hypocritæ ad instar puncti. Id. XX, 5.

La joie de l'hypocrite n'est que d'un moment.

Quæ est enim spes hypocritæ ? Job. XXVII, 8.

Quelle est l'espérance de l'hypocrite ?

Simulatores et callidi provocant iram DEI. Job. XXXVI, 13.

Ceux qui sont dissimulés et doubles de cœur attirent sur eux la colère de DIEU.

Ne fueris hypocrita in conspectu hominum. Eccli. I, 37.

Ne soyez point hypocrite devant les hommes.

Abominatio Domini est omnis illusor. Prov. III, 32.

Tous les trompeurs sont en abomination au Seigneur.

Omnis hypocrita est et nequam. Isaiæ IX, 17.

Tous sont hypocrites et méchants.

Cùm jejunaretis et plangeretis..., numquid jejunium jejunâstis mihi? Zach. VII, 5.

Lorsque vous avez jeûné et pleuré, est-ce pour moi que vous avez jeûné ?

Populus iste ore suo et labiis suis glorificat me, cor autem ejus longè est à me. Isaiæ XXIX, 13.

Ce peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur est bien éloigné de moi.

Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo. Eccli. XIX, 23.

Tel s'humilie malicieusement, dont le fond du cœur est plein de tromperie.

Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, quia similes estis sepulchris dealbatis, quæ à foris parent hominibus speciosa, intùs verò plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitiâ: sic et vos à foris quidem paretis hominibus justi, intùs autem pleni estis hypocrisi et iniquitate. Matth. XXIII, 27.

Malheur à vous, docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites ! vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au-dehors paraissent beaux, mais qui au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. Ainsi, au-dehors vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

Dicunt, et non faciunt... Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus. Ibid. 2, 5.

Ils disent ce qu'il faut faire, et ne le font pas... Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes.

Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ! quia clauditis regnum cœlorum ante homines : vos enim non intratis, nec introeuntes sinitis intrare. Ibid.

Malheur à vous, docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le royaume des cieux ! Vous n'y entrez point vous-mêmes, et vous vous opposez à ceux qui désirent y entrer.

Væ vobis Scribæ et Pharisæi hypocritæ, quia comeditis domos viduarum, orationes longas orantes : propter hoc amplius accipietis judicium. Matth. XXIII, 14.

Malheur à vous, docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves sous prétexte de longues prières ! à cause de cela vous recevrez une condamnation plus rigoureuse.

Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, quia mundatis quod de foris est calicis et paropsidis, intùs autem pleni estis rapinâ et immunditiâ. Ibid. 25.

Malheur à vous, docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, pendant que le dedans de vos cœurs demeure plein de rapine et d'impureté.

Vos estis qui justificatis vos coràm hominibus : DEUS *autem novit corda vestra; quia quod hominibus altum est abominatio est ante* DEUM. Luc. XVI, 15.

Vous avez soin de paraître justes devant les hommes; mais DIEU connaît le fond de vos cœurs : car ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant DIEU.

Attendite à falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecùs autem sunt lupi rapaces. Matth. VII, 15.

Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous vêtus comme des brebis, et qui au-dedans sont des loups ravisseurs.

Partem ejus ponet cum hypocritis : illìc erit fletus et stridor dentium. Id. XXIV, 51.

Il lui donnera pour partage d'être puni avec les hypocrites.

Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. II Tim. III, 5.

Des gens qui auront l'apparence de la piété, mais qui en renieront la vérité et l'esprit.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

[Absalon]. — A voir Absalon se tenir de grand matin à la porte du palais de son père, appeler obligeamment tous ceux qui y entraient et leur dire : *Quoique personne n'ait ordre du roi de vous écouter, je veux cependant vous faire rendre justice : Venez, mes enfants, que je vous embrasse : votre cause me paraît la meilleure et votre affaire la plus juste du monde :* qui n'eût cru que c'était le meilleur de tous les princes, oubliant son rang pour se rendre plus accessible et plus traitable? Cependant cette ingénuité et cette affa-

bilité étaient des vertus étudiées et contrefaites : sa lâche et barbare hypocrisie lui faisait jouer ce personnage, pour enlever la couronne et ôter la vie à son propre père, et pour soulever le peuple contre le meilleur de tous les princes.

[Giézi]. — Autant le désintéressement d'Elisée mérite d'éloges, de n'avoir rien voulu recevoir de Naaman, prince de Syrie, qui lui offrait de grandes richesses pour l'avoir guéri de la lèpre, autant l'avarice et l'hypocrisie de son serviteur et disciple Giézi a été blâmée, et mérita d'être sévèrement punie, pour avoir demandé et reçu une partie des biens que ce Prophète avait refusés. Cet avare disciple d'un maître si détaché des choses du monde colora sa demande du prétexte de charité envers deux jeunes hommes descendus des prophètes d'Ephraïm, que la nécessité avait obligés de venir solliciter quelque secours de son maître Elisée ; ajoutant que, pour cette action de charité, il n'avait besoin que d'un talent d'argent et de deux paires d'habits. Naaman, tout pénétré de reconnaissance et ravi de joie à cette nouvelle, voulut aller au-delà de ce qu'on lui demandait, et, au lieu d'un talent d'argent, il contraignit Giési d'en prendre deux. La fourberie de cet hypocrite ne demeura pas longtemps impunie ; car Elisée, à qui Dieu l'avait fait connaître, lui dit : « Eh bien, vous avez reçu l'argent et les habits ; mais la lèpre de Naaman passera en vous, et demeurera pour toujours attachée à vous et à votre race. » Et au moment même il sortit d'auprès d'Elisée tout couvert de lèpre.

[Eléazar]. — Il y a des feintes innocentes, telle que celle dont le patriarche Joseph usa à l'égard de ses frères avant de se faire connaître à eux. Mais elles sont toujours criminelles quand le prochain en peut prendre occasion de scandale. C'est ce que nous apprend le saint vieillard Eléazar, par la réponse qu'il fit à ceux qui le pressaient de feindre d'obéir à Antiochus en faisant semblant de manger des viandes défendues par la loi et qui voulaient lui persuader que par cet artifice il satisferait ce prince sans rien faire contre la loi de Dieu. « Il n'est pas digne de l'âge où nous sommes, leur dit-il, d'user de cette feinte, qui serait cause que plusieurs jeunes hommes, s'imaginant qu'Eléazar, à quatre-vingt-dix ans, aurait passé de la loi des Juifs à celle des païens, seraient eux-mêmes trompés par cette feinte, dont j'aurais usé pour conserver un petit reste de vie corruptible ; et ainsi j'attirerais une tache honteuse sur moi et l'exécration des hommes sur ma vieillesse. En mourant courageusement, je paraîtrai digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens l'exemple de la fermeté en souffrant avec constance et joie une mort honorable pour l'observation de nos saintes lois. »

EXEMPLES DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Judas]. — Le plus grand et le plus détestable de tous les hypocrites a été le traître Judas, qui, choisi pour annoncer la foi et la véritable religion aux autres, a caché longtemps sous la qualité d'apôtre une âme impie et corrompue par l'avarice. Il en donna particulièrement des marques quand il feignit d'être scandalisé des parfums précieux que Madeleine, par une véritable et sincère piété, répandit sur la tête du Sauveur, en disant hautement que l'argent qu'on aurait tiré de ce parfum aurait été mieux employé à secourir les pauvres, dont il ne se mettait guère en peine, puisqu'il détournait à ses propres usages l'argent qu'on lui donnait à garder pour cela.

[Les prêtres de la loi]. — Les prêtres de la loi, ayant ramassé l'argent que Judas leur avait rapporté et qu'il avait jeté à leurs pieds, dirent entre eux : « Qu'en ferons-nous ? De le mettre dans le trésor, cela n'est pas permis, parce que c'est le prix du sang. » Quel étrange aveuglement ! Ces hypocrites ne craignent point de tirer du trésor du temple l'argent dont ils achètent la trahison de Judas et la mort du Fils de Dieu, et ils font conscience de l'y remettre ! S'ils n'osaient pas mettre cet argent avec celui qui devait être employé au culte de Dieu et au service du temple parce que c'est le prix du sang, comment osent-ils répandre ce même sang? Car il est vraisemblable qu'ils avaient tiré du temple cet argent qu'ils donnèrent à Judas ; et c'est en cela qu'ils font paraître leur hypocrisie, de faire servir à l'impiété l'argent qui était l'effet de la piété du peuple.

[Simon le Magicien]. Simon-le-Magicien fut accusé et convaincu d'une sacrilége hypocrisie lorsqu'il voulait acheter à prix d'argent le Saint-Esprit et la puissance de le donner à tous ceux à qui il imposerait les mains, afin de passer pour un apôtre et pour un saint qui faisait des miracles. S. Pierre lui reprocha que son cœur n'était pas droit; et, averti par le même apôtre de faire pénitence de son crime, il feignit d'en être désolé pour éviter le châtiment dont on l'avait menacé.

[Elymas]. — S. Paul reprocha le même crime d'hypocrisie à un autre magicien nommé Elymas, qui, par une fausse piété, séduisait les peuples. Cet apôtre le punit d'un aveuglement subit, avec ce sanglant reproche : « O homme plein de tromperie et de malice, ennemi de toute justice, ne cesserez-vous jamais de pervertir les voies droites du Seigneur? »

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les reproches que le Sauveur a faits souvent aux scribes et aux pharisiens sur leur hypocrisie, ni le scru-

pule qu'ils firent paraître d'entrer chez Pilate, de crainte de se souiller, lorsqu'ils allèrent solliciter et presser ce juge de condamner à mort le Fils de Dieu.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Sepulchra dealbata. Similes estis sepulchris dealbatis. (Matth. XXIII). Rien n'exprime mieux l'hypocrisie et la fausse vertu des hypocrites que la comparaison que le Fils de Dieu en fait avec des sépulcres blanchis. Rien de plus beau que les sépulcres par les dehors. On voit quelquefois de superbes monuments où l'art étale tout ce qu'il y a de mieux entendu et de plus rare dans l'architecture. On y voit de magnifiques ornements, de belles figures de marbre, des colonnes, de riches épitaphes, de pompeuses inscriptions; mais entrez dedans, il n'y a qu'horreur et que pourriture, que quelques restes de carcasse et de vieilles dépouilles de la mort. C'est l'image des hypocrites : un extérieur composé, une vue baissée, une langue qui ne se fait entendre que pour faire l'éloge de Dieu et de la vertu ; mais percez ces apparences, et vous ne trouverez dessous que des cœurs pleins d'impuretés et d'injustices.

In imagine pertransit homo. (Psalm. XXXVIII). L'hypocrite est un homme qui ne marche, pour ainsi dire, qu'en figure et en image, par la raison, dit S. Grégoire, qu'il n'y a en lui que des apparences et des images extérieures, rien de réel : *Ostendit in imagine quod non habet in veritate.* Au-dehors et en figure, ce n'est que charité, douceur, humilité, mortification, pénitence, attachement aux plus petits devoirs de la religion. Mais au-dedans, et dans la réalité, ce n'est qu'orgueil, haine, vengeance, injustice, délicatesse, vanité, enfin ce ne sont que des images de vertu : *In imagine pertransit homo.*

Peccatori dixit Deus : *Quarè tu enarras justitias meas?* (Ps. XLIX). L'hypocrite fait des leçons qu'il ne s'applique pas à lui-même : il parle de la loi, et il la viole ; de la justice, et il n'en a que les apparences ; et c'est, ce semble, à lui en particulier que Dieu dit : *Peccatori dixit* Deus : *Quarè tu enarras justitias meas* ? Homme qui te connais pour un grand pécheur, pourquoi entreprends-tu de parler de ma justice et de mes saintes ordonnances, toi qui les traites avec un si outrageux mépris ? Tu ne parles que de renoncement à soi-même, que de règlement de vie, que de victoire sur ses passions, tandis que, ennemi de ma loi, de la parole intérieure de ma grâce et de toutes sortes de règles, tu suis aveuglément les égarements de

ton cœur : *Tu verò odisti disciplinam, projecisti sermones meos* (Psalm. XLIX).

Cor eorum vanum est. (Psalm. V). C'est proprement des hypocrites que l'on peut dire que tout est vide chez eux, vain dans leurs intentions, vide dans leurs récompenses. Vain, car ils cherchent autre chose que DIEU ; vide, car ils n'ont nul mérite devant DIEU. Vain : ils bâtissent sans lui, et ce n'est pas lui qui garde ce fragile édifice de leur amour-propre. Vide : c'est inutilement qu'ils travaillent et qu'ils veillent pour le garder. La raison en est prise de S. Augustin, qui nous apprend qu'il ne faut pas seulement regarder les vertus dans leurs offices, c'est-à-dire dans ce qu'il faut faire, mais qu'il les faut considérer dans leur fin. Ce qu'il faut faire et l'intention qu'on doit avoir en le faisant : ne rien faire que de juste, et le faire d'une manière juste.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Falsi atque fallentes christiani, vel sancti. August. V Confess. 10.

Le chrétien est faux et trompeur, ou il est saint.

Ubi hypocrisis, ibi dolus. Id. II Contrà Julian. 8.

Où il y a de l'hypocrisie, il y a artifice et fourberie.

Hypocritæ simulatores dicuntur, quia justi esse non quærunt, sed tantùm videri volunt. August.

On appelle hypocrites les gens dissimulés, parce qu'ils ne se mettent pas en peine d'être justes, mais seulement de paraître tels.

Foris lucet, et intùs lutum est (*hypocrita*). Id.

L'hypocrite luit au-dehors : mais au-dedans ce n'est que boue.

Quicumque vult se videri quod non est, hypocrita est. August.

Quiconque veut paraître autre qu'il n'est est un hypocrite.

Simulata æquitas non est æquitas, sed duplex iniquitas, quia iniquitas est et simulatio. Id. in ps. 63.

Une feinte justice et une fausse vertu n'est pas vertu ni justice ; c'est un double péché : une vraie iniquité et un déguisement.

Sicut propè summa et divina virtus est neminem decipere, sic ultimum vitium est quemlibet decipere. Id. 83 Quæst.

Le plus haut degré de la probité et de la vertu est de ne tromper personne : c'est aussi le dernier des crimes que d'imposer à qui que ce soit par une hypocrisie séduisante.

Esse christianum magnum est, non videri. Hieronym.

C'est quelque chose de grand d'être un véritable chrétien, et non pas de le paraître seulement.

Si præbeo eleemosynam ut glorificer ab hominibus, recepi mercedem meam, et mercenarius appellandus sum. Id. VI sup. Isaïam, 15.

Si je donne l'aumône pour acquérir de la gloire devant les hommes, j'ai reçu ma récompense, et je dois passer pour un mercenaire.

Verè monstruosa res est speciem habere columbinam et mentem caninam, professionem ovinam et intentionem lupinam, intùs

C'est une chose monstrueuse de paraître doux comme une colombe, et d'avoir la voracité d'un chien ; de porter la toison d'une

esse Neronem et foris apparere Catonem : ità ut ex contrariis diversisque naturis novum monstrum novamque bestiam diceres esse compactam. Hieron. Epist. 58.

brebis, et de conserver la malice d'un loup ; d'être un Néron au-dedans, un Caton au-dehors. Ne diriez-vous pas un monstre composé de plusieurs natures ?

Quamvis aliis vitiis carere possimus, hypocriseos tamen habere maculam non posse aut paucorum est aut nullorum. Id. Contra Pelagianos, II.

Quoique nous puissions être exempts de plusieurs autres vices, il y a néanmoins très-peu de personnes, et peut-être aucune, entièrement exemptes d'hypocrisie.

In comparatione duorum malorum, levius malum est apertè peccare quàm simulare et fingere sanctitatem. Hieron. VII in Isaïam.

Si l'on compare ensemble ces deux vices, c'est un moindre mal de se déclarer ouvertement pécheur, que de vouloir passer pour un saint quand on est pécheur.

Hypocrita in cunctis suis virtutibus nihil sperat nisi honoris reverentiam, gloriam laudis à melioribus mereri, sanctus ab omnibus vocari. Gregorius Moral.

L'hypocrite n'a en vue, dans toutes les vertus qu'il pratique, que de se faire honorer et respecter, de s'attirer les louanges de ceux qui sont meilleurs que lui, et d'être en réputation de sainteté dans l'esprit de tout le monde.

Boni videri volunt, non fieri. S. Prosper, III Vit. cont. 1.

Les hypocrites veulent paraître bons, et non le devenir.

Qui magna dicunt, nec parva faciunt. Id.

Ils disent de grandes et d'admirables choses, mais ils ne font pas même les plus petites.

Qui publicè execrantur quod occultè agunt. Salvian. De gubernat.

On en voit qui détestent en public les choses qu'ils commettent en secret.

Nihil simulatum et fictum veræ virtutis esse certum est. Ambros. II Offic.

Il est constant que tout ce qui est feint et déguisé ne peut être appelé vertu.

Crudeli arte virtutes truncat mucrone virtutum. Pestilentia cavenda, quæ de remediis creat morbos, sanctitatem vertit in crimen, placationem facit reatum. Chrysolog. Serm. 7.

L'hypocrisie emploie, par une invention cruelle, les armes de la vertu pour la faire mourir; d'un salutaire remède elle fait un poison mortel; elle change en crime les choses les plus saintes, et déshonore Dieu par les choses qui devraient l'apaiser.

Sibi facit de virtute vitium, de veritate mendacium, de remissione peccatum. Id. Ibid.

L'hypocrite d'une vertu fait un vice, un mensonge d'une vérité, et un péché de ce qui ferait son pardon s'il agissait de bonne foi.

Hypocritas evitare facile non potes, proptereà quòd pietatis prætextu pravitas eorum fucata et adornata profundè latet. Basil. Homil. 7.

Ce ne vous est point une chose si facile d'éviter les hypocrites, à cause que leur malice est déguisée et se couvre du manteau de la vertu.

Hypocrita dicitur histrio qui in theatro personam sustinet alienam. Id. Homil. I de Jejunio.

L'hypocrite est une espèce de comédien qui joue différents personnages, selon les rencontres où il se trouve.

Mulier quæ nativâ pulchritudine destituta est ad colores, pigmenta et fucos confugere solet : ità hypocrita, cùm specie solidæ perfectæque pietatis careat, adumbrationem quamdam pietatis externam simulat, quâ eorum sculos retinet, qui adumbratâ virtutis simulatione capiuntur. Gregor. Nazianz. Orat. funeb. Patris.

Il en est des hypocrites comme de ces femmes qui, n'ayant plus leur beauté première, ont recours à l'artifice, au déguisement et au fard. Ainsi en use l'hypocrite, qui, dépourvu d'une vertu réelle et solide, en revêt une de convention pour captiver les regards.

Hypocrita ostendit in imagine quod non habet in veritate. Gregor. XV Moral. 3.

L'hypocrite fait voir en apparence ce qu'il n'est pas dans la vérité.

Hypocrita foris candidus intùs sordidus, amator vanæ gloriæ, verba sanctorum habet, vitam non habet. Bernard. de Ordine vitæ.

L'hypocrite est blanc au-dehors, mais noir et souillé au-dedans, aimant la vaine gloire, il parle le langage des saints, mais il ne mène pas leur vie.

Hypocritæ oves sunt habitu, astutiâ vulpes, actu et crudelitate lupi, hi sunt qui boni

Les hypocrites sont des brebis, à en juger par l'habit, des renards en finesse et des

videri, non esse, mali non videri sed esse volunt. Id. Serm. 66 in Cantic.

loups en cruauté; ils veulent paraître bons, mais ils ne le sont point en effet; ils veulent être méchants, et ils ne le veulent point paraître.

Minùs semper malitia palàm nocuit, nec unquàm bonus nisi boni simulatione deceptus est. Bern. Ibidem.

La mauvaise volonté connue a toujours été moins préjudiciable qu'un déguisement de probité; jamais homme vertueux n'a été séduit que par l'apparence du bien.

Hypocrita homo sibi dissimilis, intùs Herodes, foris Joannes totus ambiguus. Id. Epist. 193.

L'hypocrite est un homme dissemblable à lui-même, un Hérode intérieurement et un Jean-Baptiste à l'extérieur; un homme ambigu, équivoque (bon ou mauvais selon l'endroit par où l'on le regarde).

Nulla res sic exterminat bonum sicut simulatum bonum : nàm manifestum malum quasi malum fugitur et cavetur; malum autem sub specie boni celatum non cognoscitur nec cavetur, sed quasi bonum suscipitur. Chrysostom. Op. imperf. sup. Matth.

Rien n'est plus opposé au bien et ne le détruit davantage que le bien hypocritement imité. On fuit et on évite le mal, quand il est reconnu pour tel : mais le mal déguisé sous l'apparence du bien est reçu et approuvé comme s'il était véritablement le bien.

Sanctitatem vertit in crimen. Chrysolog. Serm. 7.

L'hypocrite change le bien en mal, de la sainteté il fait un crime.

Vult hypocrita scire divina eloquia, nec tamen facere: vult doctè loqui, nec tamen rectè vivere. Gregor. xv Moral.

L'hypocrite veut savoir la loi de Dieu et ses divins commandements, mais non les observer; il veut parler en homme savant mais non pas vivre en homme de bien.

Ossa jejuniis atteruntur, et mente turgemus; corpus despectis vestibus tegitur et elatione mentis purpuram superamus; doctores humilium, duces superbiæ, ovinâ facie lupinos dentes abscondimus. Gregor. Regist.

Nos os sont exténués par le jeûne, et nous sommes enflés de cœur; le corps est couvert d'habits méprisables, et d'esprit nous nous élevons au-dessus de la pourpre; nous nous érigeons en maîtres des humbles, et nous servons de modèle aux superbes; nous cachons sous la peau de brebis les dents d'un loup carnassier.

Hypocrita alienum tollit, quia justorum laudem arripit. Id. v Moral. 14.

L'hypocrite ravit le bien d'autrui, lorsqu'il usurpe la louange qui est due aux justes.

Hypocrita justus esse non appetit, sed videri justus, contrà, hoc ipsum videri fugit quod esse meruit. Id. xxvi Moral. 28.

L'hypocrite ne prétend pas être juste, mais seulement le paraître : au contraire, le véritable juste craint de paraître ce qu'il est, ce qu'il mérite qu'on le croie.

Hypocrita callidè novit et occultare quod est et ostentare quod non est; vera mala premit, et falsa bona demonstrat; atque, ut majorem gloriam teneat, fingit se gloriam declinare : quia enim videt se eam sequendo apprehendere non posse, curat habere fugiendo. Gregor. xxvi, Moral. 28

L'hypocrite sait cacher finement ce qu'il est et faire parade de ce qu'il n'est pas : il tient couverts ses véritables défauts, et fait montre de prétendus avantages. Afin de s'attirer plus de gloire, il fait semblant de la fuir; et parce qu'il voit bien qu'en la poursuivant il ne peut l'atteindre, il tâche en la fuyant d'y parvenir.

Hypocritæ dùm alios fallere volunt, occulta Dei *judicio permittitur ut tunc ipsi potiùs intùs fallantur.* Id. xxvi Moral: 29.

Lorsque les hypocrites veulent tromper les autres, Dieu permet par un juste jugement, qu'ils soient eux-mêmes intérieurement trompés.

Hypocrisis subtile malum, secretum virus, venenum latens, virtutum fucus, tinea sanctitatis. Chysol. Serm. 7.

L'hypocrisie est un mal subtil, un venin secret et un poison caché; une espèce de fard qui, déguise les vertus, un ver et une teigne qui consume ce qu'il y a de plus saint.

Quis magìs impius, an profitens impietatem, an mentiens sanctitatem? Bernard. ad Guill. abb.

Lequel vous semble plus impie, de celui qui fait profession ouverte d'impiété, ou de celui qui veut faire croire qu'il est saint?

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce que c'est qu'un hypocrite]. — L'hypocrite, comme le définit S. Jérôme, est un homme qui agit dans la vue du monde, afin de s'en attirer l'estime : *Hypocritæ sunt qui quodlibet faciunt ut ab hominibus glorificentur*; qui veut paraître avoir une vertu qu'il n'a point, et qui se comporte pour être cru meilleur qu'il n'est en effet. De là il suit que celui qui s'applique sincèrement à acquérir la piété et la perfection qui lui manque, qui s'y porte et s'y élève par les actions de la vertu qu'il essaie d'avoir, ne peut et ne doit point passer pour dissimulé ni pour hypocrite, bien qu'il donne par sa conduite des idées qui sont au-delà de sa vertu, et que ceux qui le considèrent puissent le croire plus parfait et plus vertueux qu'il n'est. Il faut juger de lui par ses intentions et par les fins qu'il se propose ; et comme il n'a point celles qui font les hypocrites, il ne l'est point, et ceux qui l'estimeraient tel se tromperaient et le traiteraient avec injustice.

Le nom d'hypocrite est emprunté de ceux qui jouent sur le théâtre un autre personnage que celui qui leur est naturel : tel celui qui tantôt représente le prince et en porte l'habit, en imite les discours, le port et la majesté ; et tantôt se travestit en femme pour jouer un autre personnage et tromper les spectateurs. Nous disons pareillement d'un pécheur et d'un scélérat, qui par une piété affectée et par des actions extérieures contrefait l'homme de bien et l'homme pieux, que c'est un hypocrite. Ainsi, l'hypocrisie est une feinte et une dissimulation par laquelle un homme veut faire croire qu'il est tout autre qu'il n'est en effet. Car toute hypocrisie est une dissimulation, quoique toute dissimulation ne soit pas hypocrisie. Celui qui fait de bonnes œuvres à dessein seulement de plaire aux hommes, et non pas à Dieu, est hypocrite : non qu'il dissimule sur la bonne action qu'il fait ; car, en elle-même, elle est telle qu'elle paraît ; mais parce qu'il feint une intention droite qu'il n'a pas dans le cœur.

[L'hypocrisie est opposée à la vérité]. — L'hypocrisie est directement opposée à la vérité, soit parce qu'elle est une espèce de mensonge, soit parce que l'hypocrite feint un personnage autre qu'il n'est en effet : ce qui arrive toutes les fois que le pécheur veut passer pour un homme de bien dans l'esprit des autres. Ce qui n'empêche pas que l'hypocrisie ne puisse être opposée à toutes les autres vertus, en tant que quelqu'un peut contrefaire les actes extérieurs de ces vertus, quoiqu'il n'en ait pas l'habitude, tel que pourrait être un homme ignorant, qui voudrait passer pour savant et habile homme dans l'opinion des autres.

[Quel péché c'est]. — L'hypocrisie, dans la personne de celui dont l'intention n'est pas d'avoir la sainteté, mais seulement de la feindre, et de faire croire qu'il la possède quoiqu'il la méprise dans son cœur, ou du moins qu'il ne s'en soucie pas, est toujours péché mortel. Que si, par le nom d'hypocrite, nous entendons celui qui a le dessein et l'intention de passer pour un saint homme et de posséder la justice, dont cependant il est privé par quelque péché mortel, alors, si la chose qu'il feint n'est pas opposée à la charité de Dieu ou du prochain, l'hypocrisie ne sera pas mortelle. Car, comme tout mensonge n'est pas péché mortel, de même toute hypocrisie ne l'est pas. C'est pourquoi, dans l'hypocrisie il y a deux choses à considérer : l'une est le défaut de la sainteté, l'autre la fiction, pour ainsi parler, de cette sainteté. Feindre cette sainteté que l'on n'a pas, et que l'on méprise, c'est pécher mortellement ; au lieu que le péché ne serait que véniel de la feindre seulement, sans mépris, pourvu que l'action par laquelle on prétend la feindre ne soit point criminelle, telle que le serait une confession ou une communion indigne.

[Illusion personnelle]. — Quoique communément l'hypocrisie tende à tromper le prochain et à faire naître dans son esprit une opinion d'un mérite que nous n'avons pas, il y a néanmoins une autre hypocrisie, plus subtile et plus cachée, qui fait qu'un homme est hypocrite à lui-même. La première trompe les hommes par une belle apparence de sainteté ; par celle-ci on prend plaisir à se tromper soi-même, en se croyant meilleur qu'on n'est. Or, la plupart des gens du monde vivent dans cette erreur, parce que l'on vit en gens d'honneur, et qu'on n'est point sujet aux vices les plus grossiers, tels que le vol, les injustices criantes, l'adultère, et d'autres semblables ; et, de plus, parce que l'on fait quelques bonnes œuvres, on croit véritablement être vertueux, quoique dans le fond de l'âme on soit rempli de vices spirituels, d'orgueil, d'avarice, d'ambition, d'envie, de vengeance. C'est là un des artifices du démon, de solliciter ceux qu'il veut perdre, entre les honnêtes gens, à faire de bonnes œuvres extérieures, qui ne suffisent pas pour la véritable et solide justice, mais qui sont suffisantes pour donner à ceux qui les font une vaine gloire et une fausse persuasion qu'ils sont justes et gens de bien. Cette fausse apparence de vertu se rapporte plutôt au vice de vaine gloire que celui d'hypocrisie.

[Autres remarques]. — Autant le mensonge est opposé à la vérité, autant les fausses vertus le sont aux véritables. Le mensonge prend les paroles, le ton, l'air de la vérité, et l'hypocrisie, qui n'est qu'une trompeuse ressemblance de la vertu, en imite toutes les manières. Et comme la vertu solide et sincère justifie l'âme dans laquelle elle demeure, elle la perd et la condamne quand elle n'est que feinte. Or, par-là l'homme est doublement coupable, dit S. Prosper : coupable de ne pas faire le bien qu'il est obligé de faire s'il veut vivre selon Dieu ; coupable encore de prendre la ressem-

blance d'un bien qu'il devrait faire et aimer sincèrement, sans se contenter de l'apparence pour cacher ses vices et mener une méchante vie.

Il y a cela de commun entre les vices, qu'ils sont tous criminels et offensent la divine Majesté ; mais il y a aussi toujours des différences entre eux, qui les distinguent les uns d'avec les autres. C'est ce qui se remarque particulièrement entre l'impiété et l'hypocrisie. L'impiété montre un mépris formel du culte de Dieu, une profanation de la religion qui paraît avec impudence, et qui ne craint point de se déclarer : en quoi elle est un crime scandaleux. Mais l'hypocrisie ne craint rien tant que de se faire connaître. L'une ordinairement est impudente, si elle n'est réprimée par les lois ; elle se produit en toutes les occasions. L'hypocrisie est d'une humeur toute contraire ; sa manière d'agir est un déguisement artificieux et une imposture perpétuelle, dont elle se sert pour éviter le mépris et la confusion qu'elle mériterait si elle était connue.

Il y a, entre la vraie piété et l'hypocrisie, la même différence que celle qui se rencontre entre l'art et la nature. Quand un habile peintre veut tirer un portrait, il se contente de bien travailler l'air, le port, la figure de celui qu'il veut représenter ; c'est en cela que consiste toute son adresse et son art. Au contraire, ce que la nature forme dans l'homme avec plus de soin, c'est le cœur, parce que le cœur est le principe de la vie. Ainsi, la fausse piété, l'hypocrisie, comme elle a uniquement pour but de plaire aux hommes, qui ne voient que l'extérieur et ne pénètrent pas plus avant, ne s'attache qu'aux dehors qui paraissent ; et, selon les termes de l'Ecriture, pourvu qu'elle donne des vêtements de brebis, elle n'est point en peine si le cœur est celui d'un loup ravisseur.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Caractère d'un hypocrite]. — Il y a souvent moins d'art, de ménagements et de vues politiques dans les affaires du monde que dans celles d'un hypocrite, qui cherche des applaudissements à sa vertu, et qui veut que la plus petite circonstance d'une aumône ou d'une visite charitable ne soit pas oubliée. Comme c'est l'esprit du monde qui anime cette dévotion et qui la fait remuer, elle n'agit que par ressorts et par machines, précisément dans les moments marqués ; au-delà, ce n'est plus rien. Le faux dévot vante ses

bonnes œuvres ; il ne paraît jamais qu'entouré de vertus ; il est fier, et il se couvre d'humilité ; il baisse la tête, il parle d'un ton radouci. Il loue la grâce de Dieu, mais c'est afin qu'en admirant les effets de cette grâce on ait de l'estime et de l'amour pour celui qui les a reçus. Il n'entretient ceux avec qui il converse que de méditations pieuses, que de joies intérieures que le Saint-Esprit lui fait goûter ; il fait entrer dans toutes les conversations une morale dure ; mais il est subtil à trouver des accommodements avec le Ciel. Les maximes générales sont austères, et les applications pour ses amis et pour lui-même très-relâchées. N'allez pas disputer avec lui sur la dévotion, il vous décrierait en tous lieux comme un profane ; un sourire moqueur le perce jusqu'au fond du cœur, et la moindre défiance sur sa sincérité lui paraît un crime irrémissible. Un faux dévot ne pardonne jamais. Examinez-le à ce caractère : vous n'y serez jamais trompé. La colère et la vengeance se cachent à l'ombre de sa fausse piété ; il brûle d'une haine éternelle contre ceux qui ont l'audace de découvrir son manége. La vie d'un faux dévot, enfin, est un mélange de vices cachés et de vertus apparentes ; sa vertu consiste dans l'art de tirer le profit du crime sans en avoir la honte, de paraître aimer Dieu lorsqu'il n'aime que le monde. (*Traité de la conscience*).

[Hypocrisie chez les hérésiarques]. — Il n'y a point d'hérésiarques, à la réserve des deux du siècle passé, dont les débauches sont connues, qui ne se soient acquis une grande réputation de sainteté par une morale sévère, par des charités éclatantes, par des vertus spécieuses, par des manières douces, honnêtes et civiles, par un extérieur réformé et par des mortifications étudiées. Aussi jamais l'Eglise n'a souffert une tentation plus fâcheuse et plus dangereuse que celle-là. Tous les dehors de ces hérétiques en étaient beaux et brillants ; il n'y avait rien de plus saint et de plus désintéressé que leur vie, rien de plus modeste que leur visage, rien de plus doux que leur parole, rien de plus honnête que leur conversation, rien de plus sobre que leur table, rien de plus humble en apparence que leur esprit, rien de plus charitable que leur cœur. C'étaient, dans le fond, de grands hypocrites, qui cachaient des vices abominables sous une réforme apparente. Il n'y a que l'humilité et l'obéissance à l'Eglise qui puissent fonder un jugement véritable de la vertu d'un homme, et qui distingue un vrai dévot d'un hypocrite, un catholique d'un hérétique; tout le reste est sujet à l'illusion. Ces dévotions pompeuses, ces charités répandues à pleines mains, cette modestie affectée, ces jeûnes, ces austérités et ces pénitences, sont des signes équivoques, qui marquent une grande vertu si elles procèdent d'un cœur humble et fidèle ; une fausse piété et une hypocrisie détestable si elles partent d'un hérétique méchant et artificieux. (**Le P. Crasset**, *La foi victorieuse*).

[On perd le ciel]. — La religion se tourne en superstition ; l'âme, toute

couverte d'une lèpre cachée, se complaît en sa beauté fardée, que les dehors de la mortification offrent aux regards du monde. Illusion déplorable, qui des pharisiens de l'Evangile est passée dans ceux de notre siècle, qui, semblables à ce figuier maudit, n'ont que des feuilles et des apparences dont ils couvrent la stérilité de leurs bonnes œuvres ; qui préfèrent l'observation scrupuleuse de quelques traditions humaines à l'accomplissement des préceptes divins. Implacables dans leurs haines, précipités dans leurs jugements, soigneux de nettoyer les dehors du calice, pendant qu'ils laissent au fond la lie et le fiel de leur vengeance ; s'attachant à la régularité d'un vêtement, parce qu'il paraît, et négligeant les devoirs les plus indispensables de la charité et de l'humilité, parce qu'ils sont inconnus. Faisons l'un, et n'omettons pas l'autre. A la vérité, nous ne devons pas négliger les dehors de la piété parce que les hypocrites s'en parent, dit S. Augustin, et il ne faut pas que les brebis laissent leur peau à cause que les loups s'en couvrent ; mais, si nous ménageons les apparences de la vertu, que ce soit pour édifier nos frères, non pour nous en glorifier.

Si l'amour du monde vous guide, toutes vos justices ne sont qu'horreur et qu'abomination. Vous avez travaillé pour le monde, le monde sera votre récompense. Combien diront, au jour du jugement : « Seigneur, Seigneur, nous avons prophétisé, nous avons chassé les démons, et fait plusieurs bonnes œuvres en votre nom. » Et JÉSUS-CHRIST leur dira : « Je ne vous connais point : retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité ! » C'est ainsi qu'il nomme tous ces fantômes de vertu que l'esprit du siècle anime. Malheureux que vous êtes ! vous visitez les prisons, vous annoncez l'Evangile aux pauvres, vous consolez les veuves, vous assistez les malades : et cependant vous êtes des ouvriers d'iniquité en remplissant des devoirs si saints, parce que l'estime et l'approbation des hommes, que vous cherchez dans des œuvres si pieuses, vous en ôtent tout le mérite. (**Du Jarry**, *serm. sur S. Antoine*).

[L'hypocrisie se découvre tôt ou tard]. — Pensez-vous pouvoir soutenir longtemps ce personnage emprunté ! Pensez-vous que le public doive être éternellement la dupe de votre hypocrisie? Croyez-moi, vous le connaissez mal : il a des yeux plus clairvoyants que vous ne vous imaginez. A travers l'homme de bien on reconnaîtra le mondain, le voluptueux, l'homme ambitieux ou intéressé ; tôt ou tard la peau de brebis tombera, et le loup paraîtra à découvert. Il est bien difficile, quand on est exposé au grand jour, de ne pas paraître ce qu'on est. Mais quand vous auriez assez d'habileté pour soutenir aux yeux du public une imposture si criminelle, auriez-vous assez de force pour la soutenir à vos propres yeux ? Je ne vois rien de si insoutenable que ce déguisement à quiconque conserve encore quelque sentiment d'honneur et de religion. L'agréable langage que votre conscience vous tiendra, toutes les fois que vous voudrez faire aux autres des leçons de vertu ! « Médecin, vous dira-t-elle, que ne commencez-vous

par vous guérir vous-même? Jouerez-vous toujours un personnage si peu conforme à votre caractère? Ferez-vous un jeu éternel de la dévotion ? Votre cœur démentira-t-il toujours votre bouche, et ne serez-vous jamais ce que vous voulez que les autres soient? » (*Livre intitulé* Le bon goût de l'éloquence chrétienne).

[Double crime]. — De quelle efficace peut être la conduite d'une personne qui n'a qu'une vertu contrefaite? DIEU s'en servira-t-il comme d'un instrument par lequel il communique sa grâce aux fidèles? Mais comment, pour un effet si salutaire, voudra-t-il jamais se servir d'un hypocrite, puisqu'il ne s'en sert au contraire que pour punir les péchés du peuple : *Qui regnare facit hominem hypocritam propter peccata populi?* Vouloir donc paraître homme de bien et ne l'être point, ce n'est pas diminuer le mal, c'est plutôt l'augmenter ; et prétendre par-là satisfaire à son devoir, c'est vouloir satisfaire des créanciers en les payant avec de la fausse monnaie ; c'est ajouter à leur égard l'injure à l'injustice ; c'est s'attirer une double condamnation, selon la parole du Sauveur : *Hi accipient damnationem majorem* (Luc XX) : l'une pour les vices que l'on cache, et l'autre pour les vertus que l'on contrefait. (**Anonyme**).

[Vice très-commun]. — On a raison de haïr l'hypocrisie et de s'emporter contre cette imposture du vice, qui semble vouloir imposer à DIEU et aux hommes, par ces apparences et ces dehors étudiés. Mais il faut avouer les choses comme elles sont : l'hypocrisie est un vice qui paraît commun à tous les hommes. Ils s'étudient tous à paraître dans le jour qui peut leur être le plus avantageux. C'est une erreur de s'imaginer qu'il n'y ait que des hypocrites de dévotion ; il y a des hypocrites d'honneur, de fermeté, de bravoure, de libéralité ; et on en voit plus qui se contrefont dans le monde qu'il n'y en a qui veulent imposer dans l'Eglise. Cette hypocrisie néanmoins n'est pas si odieuse ni si criante, et, si on la reconnaît, on n'y fait pas la même attention, et elle ne cause pas un égal scandale. La raison en est, à mon avis, que la religion est la première et la plus excellente des vertus morales, et que la corruption des choses les plus excellentes est toujours la pire de toutes. (**Anonyme**).

L'action trompe aussi bien que la parole, et la commune manière d'agir n'est guère moins sincère que la commune manière de parler. On se déguise tous les jours en mille façons pour ne pas faire connaître ce qu'on est, et pour faire paraître ce qu'on n'est pas. Non-seulement on veut tromper le monde par des titres supposés et par des couleurs empruntées, mais, comme si DIEU était capable d'illusion ou susceptible d'erreur, on le veut tromper encore par une dévotion apparente et colorée, en l'honorant de bouche et lui refusant l'hommage du cœur, en le servant en public et en l'offensant en secret, en lui rendant un culte purement extérieur, et en lui dérobant

le principal hommage qu'il exige de notre piété, c'est-à-dire le sacrifice intérieur de nos pensées et de nos affections. (*Sermons moraux*).

[Artifices des hypocrites]. — Combien voyons-nous aujourd'hui d'hypocrites qui savent si bien sauver les apparences qu'ils passent pour des personnes irréprochables! Ils prennent un maintien modeste et composé ; ils entrent dans les desseins éclatants de religion et de zèle; ils s'intéressent dans les actions illustres de miséricorde et de charité; ils fréquentent les personnes remarquables par leur mérite et par leur vertu ; ils se déclarent contre le vice, et condamnent dans les autres ce qu'ils approuvent secrètement dans eux-mêmes. Ils fréquentent les sacrements, non pour y effacer mais pour y couvrir leurs désordres ; non pour y devenir mais pour y paraître saints.

Ils gardent exactement ce qui n'est que de conseil, pendant qu'ils violent ce qui est de commandement, afin qu'on ne soupçonne rien de leur intégrité, et qu'on juge qu'étant si réguliers en ce qui n'est que de surérogation, ils le sont encore davantage dans ce qui est d'obligation. Ils se permettent aisément toutes choses, pendant qu'ils condamnent dans les autres les moindres licences comme de grands crimes; et, très-indulgents envers eux-mêmes, ils se montrent extrêmement sévères envers les autres. Tout respire la mortification dans leur manière extérieure d'agir, quoiqu'au-dedans ils soient pleins d'immortification et de mollesse. En en mot, ils veulent qu'on les flatte d'une haute perfection et d'une vertu consommée, quoiqu'en effet ils soient plongés dans l'imperfection et dans le vice.

Considérez la conduite de ces personnes, et particulièrement le culte qu'ils rendent à Dieu : vous trouverez que la dissimulation règne chez eux, que leur piété n'est qu'hypocrisie. Vous en verrez un grand nombre qui jouent la religion comme si c'était une chose comique, et qui, n'ayant aucun principe de sainteté, en font néanmoins le personnage sur le théâtre de ce monde ; qui ne servent Dieu qu'en apparence ; qui font le bien en public et le mal en secret; qui sont très-pieux dans leurs paroles et très-impies dans leurs mœurs ; qui font de beaux éloges de la vertu, pendant qu'ils vieillissent dans le crime, et qui règlent leur extérieur avec soin, tandis qu'ils laissent leur intérieur dans le dérèglement. (**Fromentières**, *Serm. sur l'hypocr.*).

[Hypocrisie des hérétiques]. — Souvent on quitte le parti de la vérité pour embrasser l'erreur, parce qu'on se laisse éblouir à l'hypocrisie d'autrui et c'est par-là, dit Gerson, que les hérétiques ont fait de si surprenants progrès, et qu'ils ont corrompu la bonne foi des hommes. Car Dieu permet que l'on suive aveuglément des hommes tels que nous décrit S. Augustin, c'est-à-dire que, pour autoriser leur doctrine, ils affectent un extérieur édifiant, qu'ils condamnent les moindres relâchements, et que, pour don-

ner couleur à leurs opinions erronées, ils se couvrent du manteau de la sévérité et de la mortification : *Ne veritatis luce carere videantur, umbram severitatis obtendunt.* Au seul mot de réforme, tout le monde accourt ; ces loups travestis en brebis se font suivre ; les simples donnent d'abord dans ces apparences trompeuses. Cela n'est pour l'ordinaire que l'effet d'une simplicité populaire ; mais ensuite il fait de notables progrès dans tous les esprits. **(Bourdaloue).**

[Les pharisiens]. — *Vœ vobis, hypocritæ!* C'est le reproche que le Sauveur du monde fait aux pharisiens dans l'Evangile. Reproche de leur hypocrisie, de cette fausse piété et de cette dévotion apparente par laquelle ils affectaient de se distinguer des autres ; reproche que le Fils de DIEU a animé de tout son zèle, et qui est le seul point, selon S. Jérôme, où il semble qu'il ait oublié sa douceur ; reproche qui était le sujet le plus ordinaire de ses divines instructions, puisqu'il a employé plus de zèle pour combattre la seule hypocrisie de ces pharisiens qu'il n'en a fait paraître contre tous les autres pécheurs.

Qu'un homme artificieux ait une méchante cause, et qu'il se serve du voile de la dévotion, il trouvera la justice favorable, il rencontrera des patrons puissants qui porteront ses intérêts, et qui, sans considérer aucune chose, croiront rendre service à DIEU de prendre son parti. De même, qu'un homme ambitieux, sous prétexte de cette piété, prétende aux plus hauts rangs, quelque indigne qu'il en soit, il ne manquera pas d'amis qui négocieront pour lui, qui ne feront pas conscience de favoriser son orgueil, et de seconder ses plus injustes prétentions. Pourquoi? parce qu'ils auront été fascinés par son hypocrisie. Enfin, qu'un homme violent et hypocrite exerce les plus cruelles vexations, qu'il pousse ses vengeances jusqu'aux derniers excès, et qu'en tout cela il se fasse le personnage de dévot, on excusera ses violences, on justifiera ses emportements les plus visibles, on condamnera l'innocence. C'est un dévot, c'est un homme de bien ; en voilà assez ; car c'est ainsi que l'hypocrisie, imposant à la simplicité des autres, les engage dans l'injustice. (*Le même*).

[L'hypocrite fait un larcin à Dieu]. — Non-seulement l'hypocrite ne rend pas ce qu'il doit à DIEU en retenant son cœur, mais il lui vole encore ce qui lui appartient en lui dérobant sa propre gloire, qui est la seule chose dont DIEU est jaloux. Il a communiqué aux hommes presque toutes ses perfections ; il leur a communiqué sa sagesse, sa force, sa puissance ; mais il n'a jamais donné sa gloire à personne : *Gloriam meam alteri non dabo* (Isaiæ, XLII). Ce que DIEU ne veut ni ne peut donner à personne, l'hypocrite le lui dérobe. Les hypocrites veulent faire comme DIEU qui a fait toutes choses pour sa gloire ; ils font toutes choses pour eux-mêmes : ils ôtent à DIEU la qualité souveraine de dernière fin ; ils se font leur dernière fin eux-mêmes, ils ne regardent qu'eux ; ils n'agissent que pour eux. **(Anonyme.)**

[Aveuglement de l'hypocrite]. — L'hypocrite ne pense qu'à contenter les hommes, dont l'estime ne le rend ni meilleur ni plus heureux ; et il ne se met pas en peine du jugement de Dieu, qui seul peut faire la perfection de son bonheur. Quand l'hypocrite réussirait à tromper tous les hommes et à se tromper lui-même, pourra-t-il tromper Dieu, qui, comme dit S. Paul, sait atteindre jusque dans les retranchements les plus reculés de l'amour-propre ; qui sait percer au travers des voiles les plus épais, et éclairer les plus sombres ténèbres? Il n'y a point de masque qui nous puisse déguiser à Dieu ; il n'y a point de repli de la conscience assez secret où l'œil de Dieu ne pénétre. Eh ! que me servira de tromper tout le monde, de me tromper moi-même, si je ne trompe pas Dieu? (**Le P. Nepveu,** *Réflexions*).

[Vices des hypocrites]. — Ce sont des gens dévots et religieux en apparence, mais qui dans le fond n'ont qu'une dévotion politique et une religion imitée, pour mieux satisfaire leurs passions ; des gens, qui à l'ombre des vertus qu'ils n'ont pas, se tracent un nouveau chemin de vices par où ils marchent, se faisant une illusion de leurs devoirs, et une momerie de leur piété ; ne cherchant qu'à recueillir la gloire due aux gens de bien, sans en ressentir les austérités ; des gens qui, comme dit Hugues de Saint-Victor, paraissent les mains étendues en forme de croix, et qui ne haïssent rien davantage que la croix ; qui, exposant aux yeux du monde l'extérieur d'une capricieuse vertu, ont pour eux-mêmes de secrètes complaisances ; idoles et idolâtres tout ensemble. Prient-ils? c'est afin d'être vus. Donnent-ils l'aumône? c'est afin d'être loués. Jeûnent-ils? c'est pour paraître mortifiés et austères. Parlent-ils? c'est pour être applaudis. Donnent-ils des avis? c'est pour dominer et se rendre nécessaires. Rejettent-ils les louanges qu'on leur donne? c'est par l'avidité qu'ils ont de les recueillir. Quelque emportés qu'ils soient, ils savent prendre les tons de douceur, et, tout hérissés de la peau d'Esaü, ils contrefont la voix modeste et tendre de Jacob.

Tel est, selon les Pères, le génie de l'hypocrite, fardé dans le cœur comme une femme qui veut plaire l'est au visage. Il cherche, comme elle, à se dédommager de sa laideur par une imposante beauté, dit S. Grégoire de Nazianze. Habile comédien, il paraît sur le théâtre du monde avec des ornements et un personnage étranger, ajoute S. Basile. A le voir, il a l'air et les habits d'un roi : tirez le rideau après que la pièce est jouée, vous ne trouverez qu'un homme de néant. Exposé aux yeux et à la censure des hommes, il compose son extérieur ; mais bientôt il le quitte, quand il s'imagine n'en être plus aperçu. Dévot et mortifié dans l'église, impie et sensuel dans la maison, humilié et frappant sa poitrine aux pieds d'un confesseur ; fier, dur et intraitable dans son domestique. Il se sauve au-dehors, et il se damne au-dedans ; d'autant plus méchant qu'il affecte de passer pour homme de bien ; d'autant plus abominable, qu'il honore le

démon de ce que Dieu devait être honoré, dit le savant Gerson.

Quoi de plus saint que la prière qui fléchit Dieu, que le jeûne qui le désarme, que l'aumône qui le rend propice? Mais quoi de plus inutile, quoi même de plus pernicieux, que l'abus qu'en fait l'hypocrite, par la fin déréglée qu'il s'y propose de jeûner pour paraître mortifié, de prier pour s'attirer des louanges, de faire l'aumône pour être regardé sur le pied d'un homme miséricordieux et libéral. Tel est cependant ce poison secret et cette peste cachée, qui se répand généralement dans tout le corps des vertus pour les corrompre. Tel est, pour me servir des expressions de S. Basile, ce voleur trop agréable qui nous dépouille de toutes nos richesses spirituelles.

Nous aurions quelque sujet de croire que toute leur malice se terminerait à une vaine et sacrilége ostentation; que l'amour de la gloire étant l'unique ou la plus forte passion qui les domine, il n'y aurait que Dieu qui en fût offensé. Mais quand, par les malédictions multipliées que le Sauveur leur donne, nous apprenons que, sous prétexte de longues prières, qui leur donnent un faux air de dévots, ils dévorent les maisons et les biens des veuves; que, pour profiter des présents qu'on fait à l'autel, ils inspirent aux enfants une ingrate et cruelle dureté envers leurs pères et leurs mères; quand il leur dit : *Malheur à vous, hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et qui êtes aussi méchants que ceux qui les ont mis à mort;* quand il leur fait, dis-je, ces reproches, nous commençons à regarder ce péché comme l'un des plus pernicieux à la société civile, où les hommes sont trompés, dépouillés, trahis par de plus malins artifices, comme une source empoisonnée de perfidies, de violences, de détractions, d'injustices, de haines et de vengeances.

A le voir et à l'entendre, cet hypocrite, on le croit un homme ouvert, sincère, ingénu, sur les paroles duquel on peut compter; mais à l'examiner de près, on remarque que cette franchise cérémonieuse n'est qu'une voie plus propre à arriver à la fin qu'il se propose; on le trouve dissimulé bizarre, fourbe, malin, capable des plus noires trahisons et des perfidies les plus insignes. Il se donne au-dehors un air sincère, qu'il rend le plus naturel qu'il peut; il accommode à cet air un ton engageant de voix et d'action; son visage paraît ouvert, ses manières ingénues; c'est un homme sans façon. Vous le croyez tel, mais vous vous trompez. Ouvrez, ouvrez son cœur : vous n'y verrez qu'un fond de malignité, d'envie, de dureté pour ses frères, aux yeux desquels il se déguise.

Voyez-vous ce faux dévot, qui, sous apparence de charité, pèche contre les premiers principes de la charité? Il fait de larges aumônes, il s'intéresse dans la cause des pauvres et des prisonniers; mais savez-vous bien que c'est un voleur caché, qui retient le salaire de ses domestiques, qui fait des magasins de blé et de vin pour les revendre à un prix excessif; qui fait languir les artisans après le paiement de ce qu'il leur doit; qui prête à gros intérêts, et qui accable par des usures multipliées ceux qui

se trouvent hors d'état de lui rembourser le principal? Voyez cette femme qui réprime avec sévérité les moindres vices d'autrui, qui se plaint du dérèglement général des mœurs; la voyez-vous la première à médire finement et déchirer par d'ingénieuses railleries les religieux et les prêtres? Prévenant par des accents plaintifs et par des démonstrations de charité l'opinion désavantageuse qu'on aurait d'elle, elle cache sous une fausse justice une détraction atroce. Voyez-vous cet autre, qui semble s'intéresser à procurer aux pauvres tous les soulagements qu'il peut leur procurer? Mais, outre qu'il ne donne jamais rien, il s'applique une bonne partie des charités qu'on leur fait par son ministère. Je ne finirais jamais si je voulais descendre à un plus long détail; mais il n'est que trop vrai que l'hypocrisie est de tous les péchés celui où, sous prétexte d'aimer son prochain, on commet contre lui les plus grandes injustices.

Il n'est rien de plus caché, ni de plus équivoque et de plus impénétrable, que le cœur de l'homme. Ce qui paraît au-dehors n'a souvent rien qui ressemble à ce qui se passe au-dedans. On voit les mouvements de la machine, mais on n'en voit pas les ressorts; les paroles et les actions frappent les sens, mais tout le reste est enveloppé dans les secrets replis de l'âme. C'est là que se tient ce conseil que l'Ecriture appelle *le conseil du cœur;* c'est là que se renferme cet homme caché que nul autre homme ne peut connaître. Tantôt il se porte vers un objet, tantôt il s'attache à un autre; on voit ses inégalités, on s'en étonne; mais qui connaît l'esprit qui en est la cause? qui pénètre dans ses vues et dans ses pensées? qui peut dire au vrai s'il est véritable en ses paroles et sincère dans ses actions, ou si c'est un hypocrite? (*Dictionn. moral*).

[Différence entre la véritable et la fausse vertu]. — Si vous voulez savoir la différence qu'il y a entre un hypocrite et un vrai juste, entre des vertus apparentes et des vertus solides, entre des actions humaines et des actions chrétiennes, en voici quelques marques. La vertu humaine cherche des témoins qui la louent, et son inclination est moins d'être que de paraître : la vraie vertu aime à se cacher, trop contente des yeux de Dieu, et du témoignage de sa conscience. La vertu humaine est pleine de présomption; il n'est point d'accident qu'elle ne croie pouvoir soutenir, ni d'obstacle qu'elle ne se promette de vaincre : la vraie vertu se défie toujours de ses forces; jamais elle ne s'expose témérairement; jamais elle ne cherche les occasions où la présence des objets remue avec tant de violence les passions que souvent elle succombe. La vertu humaine est fière, orgueilleuse, méprisante; elle ne sait ce que c'est que de céder, s'abaisser, obéir; elle ne regarde qu'avec dédain ceux où elle ne trouve point de mérite; elle examine avec une maligne critique d'autres qui passent pour en avoir, et, se tournant tout entière vers elle-même, elle se flatte d'avoir quelque chose de singulier qui la distingue : la vraie vertu est humble, soumise, ravie de se voir surpassée par les autres; s'il y a quelque

rigueur à exercer, c'est contre elle-même; s'il y a quelque indulgence et quelque condescendance à avoir, c'est pour des objets étrangers. La vertu humaine est intéressée ; l'intérêt est le grand principe de ses actions, en sorte que, s'il n'y a ni fortune à établir ni gloire à acquérir ni réputation à conserver, elle demeure sans action dès que ce secret ressort s'arrête : la vraie vertu rend l'homme désintéressé en toute manière ; dans sa réputation comme dans ses biens, dans le mépris qu'on fait de sa personne, dans les favorables témoignages qu'on lui rend. En un mot, la vertu humaine est élevée par fierté, constante par opiniâtreté, libérale par vanité, honnête par intérêt, douce et affable par politique, humble même par un raffinement d'amour-propre. Toutes ces vertus fausses et imposantes, n'ayant pas Dieu pour objet, ressemblent à ces titres vains que portent des seigneurs qui ont vendu leurs terres, et qui en conservent les titres et les armes. Ces gens, qu'on croit si généreux, si fidèles, si affables, si patients, si honnêtes, si sincères, sont comme ces magnifiques mausolées où l'on voit les figures de toutes les vertus, et au-dedans desquels on ne trouve qu'une affreuse corruption. (*Le même*).

[Exemple des pharisiens]. — Les pharisiens étaient, comme l'Evangile nous les représente, d'un extérieur mortifié, qui se piquaient de s'attacher aux observances de la loi, et qui, fondés sur cela, étaient remplis d'une opinion secrète et préoccupée de leur mérite. Par ce principe, ils se regardaient comme parfaits et comme irréprochables, se confiant qu'ils l'étaient : *In se confidebant tanquàm justi*; qui ne faisaient point de difficulté de se distinguer des autres, se croyant plus parfaits qu'eux : *Et aspernabantur cœteros*; qui, dans leurs exercices de piété, ne jeûnaient que pour paraître avoir jeûné, et ne défiguraient leur visage que pour attirer les regards d'une populace abusée : *Exterminant facies suas ut appareant hominibus jejunantes*; qui, sous prétexte d'une vie austère, affectaient la domination sur les esprits, et qui, sans autre titre que celui d'une régularité étudiée se croyaient autorisés à occuper la première place dans les festins et dans les assemblées : *Amant primos accubitus in cœnis, et primas cathedras in synagogis*. Voilà les traits de la fausse dévotion et de l'hypocrisie, avec lesquels le Sauveur les dépeint.

On veut pratiquer les vertus du christianisme, et on en veut avoir de l'honneur. On ne veut plus être du petit monde, on y veut faire une belle figure, et différente de celle des autres ; on s'abaisse et on se retranche. D'où vient que dans toutes choses on aime la singularité ? Parce qu'elle a cela de propre, d'exciter l'admiration, qui est le charme de la vanité. S'il y a quelque chose de singulier, c'est là où l'on donne ; et, au lieu que S. Augustin, méditant sa conversion, ne la fit pas éclater, de peur que le monde crût qu'il affectât d'avoir paru méchant pour faire admirer ensuite sa vertu, on affecte dans la pénitence un certain éclat, qui éblouit les yeux. C'est assez que l'on fasse paraître de la régularité et de la mortifi-

cation pour usurper une supériorité que Dieu ni les hommes ne donnent pas. Car, ensuite de cela, on s'érige en censeur de tout le monde ; on se considère, comme les pharisiens, digne de remplir les premières places de l'Eglise et de l'Etat ; on s'y ingère sans scrupule ; et ce qui est le plus dangereux c'est que, sous ombre de piété, on ne s'aperçoit pas qu'on veut dominer,et que ces sentiments dégénèrent en une ambition plus criminelle que celle que le Fils de Dieu reprochait aux pharisiens. (**Bourdaloue**).

[Les scrupules de l'hypocrisie]. — Ces sortes de gens font très-grand scrupule des bagatelles, et n'en font point du tout en des matières d'importance. *Quarè discipuli tui transgrediuntur traditiones seniorum? non enim lavant manus.* Voyez-vous que ces pharisiens font scrupule et tiennent pour un grand péché de n'avoir pas les mains bien nettes, faute de les laver souvent? Et ils n'en font aucun de ne les avoir pas nettes du bien d'autrui, qu'ils ravissent d'une manière sacrilége, sous prétexte de piété, comme Jésus-Christ le leur reproche : *Comeditis domos viduarum, orationes longas orantes.* Manquer à de certaines prières qu'on récite tous les jours, de se confesser et de communier à telle fête de dévotion, ce serait un grand crime, selon la morale de cette dame ; mais manquer à des devoirs essentiels à sa condition, au soin qu'elle doit avoir de ses enfants et de ses domestiques, d'entretenir la paix et l'union et la crainte de Dieu dans sa maison, et d'employer utilement le temps au lieu d'en donner la meilleure part au jeu et à tant de sots entretiens ou de médisance ou de vanité, cela ne l'inquiète point. Pour l'observation de certaines pratiques de dévotion que l'on s'est prescrites, scrupule, exactitude et délicatesse de conscience : pour la haine, pour la vengeance, pour la calomnie, pour l'opiniâtreté dans son propre sens, insensibilité, impénétrable dureté de conscience. (**Maimbourg,** *Sermon pour le 4e mercredi de carême*).

[Règles pour le prédicateur]. — Les prédicateurs doivent traiter cette matière avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a du danger à faire des portraits de l'hypocrisie comme des autres vices, de peur que les auditeurs ne se trompent, ou ne veuillent se tromper dans les applications qu'ils en font, et que, en voulant combattre l'hypocrisie, on ne donne des prétextes au libertinage, ou des sujets de scandale aux âmes faibles. Une dévote entêtée et pleine d'amour-propre, au lieu de se reconnaître dans la peinture qu'on aura faite de ses propres défauts, n'y verra que ceux que sa fantaisie ou sa mauvaise humeur lui représenteront, et, prenant son caprice et son chagrin pour zèle et pour charité, témoignera une fausse compassion pour des faiblesses dont elle est elle-même toute remplie. Il n'est rien de plus ordinaire que de voir des personnes encore toutes pleines de l'esprit du monde, qu'elles n'ont abandonné qu'à demi, et qui n'est, pour ainsi dire, que les premiers éléments de la vertu ; il n'est rien, dis-je, de plus ordinaire que de voir ces sortes de personnes parler et raison-

ner comme si elles étaient consommées dans la spiritualité, régler l'estime et le mépris qu'elles font de la conduite des autres par la différence et la conformité qu'elles ont ensemble ; comme si elles étaient l'idéal de la perfection, condamner toutes les dévotions qui ne sont pas du caractère de la leur. (*Essais de sermons*).

[Double fardeau de l'hypocrite] — L'hypocrisie est un assemblage monstrueux de toutes les peines des gens du siècle qui vivent dans la cupidité, et des gens de bien qui portent le joug de la loi et le poids de l'austérité chrétienne. Semblables aux vicieux du siècle, les hypocrites ont à souffrir de toutes les passions de leur cœur, des désirs que l'ambition produit, des craintes que l'amour de la vengeance fait naître, de l'appréhension d'être démasqués, de la soif ardente des richesses qui les dévore, des passions encore plus brutales qu'il faut toujours déguiser et toujours contenter. Mais à ces travaux de cupidité ils joignent encore les peines de l'austérité chrétienne ; ils s'éloignent des plaisirs d'éclat ; on les voit souvent au pied des autels dans un recueillement plus gênant et plus étudié que celui des véritables gens de bien. Dans le domestique même, ils ont mille ostentations de sévérité à donner, et mille plaisirs secrets à dérober aux yeux de tous ceux qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. (**Anonyme**).

Un homme esclave de son orgueil veut-il acquérir la réputation d'être vertueux par des pratiques affectées d'une dévotion hypocrite, et surprendre des approbations dont il n'est pas digne? il faut se contraindre et se déguiser incessamment ; renfermer malgré soi ses passions au-dedans de soi, ne dire rien de ce qu'on pense, ne penser rien de ce qu'on dit. Qu'il est difficile de soutenir longtemps un faux personnage, d'affecter de paraître bon lorsqu'on sent bien qu'on est méchant, et porter le mensonge sur le visage quand on a malgré soi la vérité dans le cœur! (**Fléchier**, *Sermon pour une vêture*).

FIN DU TOME QUATRIÈME.

UNIVERSITAS

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME

SUJETS DE MORALE

—

Extérieur modeste et bien réglé : — *Modestie et Immodestie, etc.*

—

Ferveur au service de Dieu : — *Tiédeur. Négligence. Relachement. Langueur. Inconstance.*

—

Fidélité dans les petites choses : — *Soin de s'acquitter de ses moindres devoirs et d'éviter les moindres fautes.*

—

Flatterie : — *Ceux qui la souffrent et ceux qui la font. Complaisance, etc.*

—

Grandeur : — *Dignités. Charges. Honneurs. Comment il s'y faut comporter; à quels devoirs ils nous obligent.*

—

Habits : — *Luxe et immodestie des habits. Ornements. Parures. Modes.*

—

Habitude : — *Péchés d'habitude. Mauvaise habitude.*

—

Humeur : *Naturel. Tempérament. Heureux naturel par rapport au salut. Humeur commode et difficile. Bon et mauvais naturel. Cultiver l'un et corriger l'autre.*

—

Humilité : *Humiliation. Connaissance de soi-même. Orgueil, etc.*

—

Hypocrisie, Hypocrite.

Saint-Quentin, Imp. J. Moureau.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001515955b
BV 4205 .H6 1865 V4
HOUDRY, VINCENT.
BIBLIOTHEQUE DES PREDI

CE BV 4205
.H6 1865 V004
COO HOUDRY, VINC BIBLIOTHEQUE
ACC# 1046655

U D' / OF OTTAWA

COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	05	02	11	19	06	4